This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

P Fr 3313
KF 848

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 June, 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible]
AP
20
.R255
[illegible]
[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE.

Digitized by Google

(Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut reproduire ou traduire les articles de cette REVUE, sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs.)

Digitized by Google

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

REVUE CONTEMPORAINE

PHILOSOPHIE. — HISTOIRE. — SCIENCES. — LITTÉRATURE.
POÉSIE. — ROMANS. — VOYAGES.
CRITIQUE. — ARCHÉOLOGIE. — BEAUX-ARTS.

TOME ONZIÈME.

2e ANNÉE.

PARIS,
AUX BUREAUX DE LA *REVUE CONTEMPORAINE*,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 13.

1853.

Digitized by Google

~~PHH,1~~
~~PFr 3313~~

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

A
WIL-LC
FR
20
.R255
Coll
.el 11
v

1878, June 4.
Minot Lunch.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

ÉTUDES MORALES SUR LE XIXe SIÈCLE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

L'IDOLATRIE HUMANITAIRE.

« Beaucoup prennent le thyrse, mais peu
» sont inspirés par le Dieu. »
Vers orphique.

Le fameux secret de tout le monde que divulgua au dernier siècle le livre médiocre et prétentieux d'Helvétius, c'était, on le sait, la règle complaisante du plaisir, substituée aux principes du spiritualisme chrétien, le devoir et le sacrifice. Il faut le dire à l'honneur de notre époque, cette morale renouvelée d'Épicure est généralement répudiée, au moins dans son expression franche et crue. Nous y faisons plus de façons qu'Helvétius. Aucun publiciste d'un certain ordre n'oserait prêter ni sa plume ni son nom à la théorie discréditée de l'égoïsme individuel. Il y a progrès dans la pudeur publique, sinon dans la conscience intime et dans la pratique. Mais nous ne croyons pas nous tromper en affirmant, malgré ces vertueuses apparences, que le sensualisme est plus vivace que jamais. Il a pris un déguisement splendide, il s'est revêtu de l'opulent décor de la phrase, leurre éternel avec

Digitized by Google

lequel on prend les sots; il a changé sa langue, dont la clarté trahissait trop aisément l'impudeur de sa doctrine; il a surchargé son jargon des vives enluminures d'un lyrisme exalté, il a poussé l'audace jusqu'à dérober au mysticisme chrétien ses termes les plus sacrés; il s'est fait quasi-religieux et nébuleusement sublime; il s'est enveloppé de la majesté de grandes formules prétentieusement obscures : ajoutons enfin qu'il a réussi à tromper quelques âmes généreuses en modifiant légérement son mot d'ordre. Nous verrons plus tard que la métamorphose est seulement dans le mot, non dans la chose. Il n'en est pas moins incontestable que le principe de l'école a semblé s'élever en se généralisant, et que plus d'une intelligence honnête a pu être sincèrement la dupe de cette tactique habile. Ce n'est plus l'individu qu'on adore, c'est l'espèce qu'on déifie. Le culte du plaisir est devenu la religion de l'*Humanité*, de l'*Idée*, du *Progrès*. Grâce à cette transformation heureuse, nous voyons prospérer autour de nous, dans les livres et dans les journaux, une école nouvelle de *penseurs*, une secte plutôt, et certes, si l'on devait mesurer la vitalité d'une doctrine au bruit qu'elle fait dans le monde, il faudrait bien augurer des destinées du nouveau culte. Jamais on n'a entouré un autel d'hommages aussi tapageurs, ni sacrifié devant une idole autant d'holocaustes. Il est vrai que tous ces sacrifices ne coûtent pas cher : les nouveaux Prophètes n'ont jusqu'à présent immolé que des phrases.

Nous avons dit : les *nouveaux Prophètes*, et ce n'est pas là une figure banale. Les théoriciens du dogme humanitaire sont moins des philosophes que des illuminés; c'est toute une légion de Moïses apocryphes qui se lève au milieu du siècle.

Ici, c'est un froid déclamateur qui déclare ouverte la succession du christianisme et qui, impassible comme un officier ministériel, dresse solennellement l'acte mortuaire des vieilles superstitions. Là, c'est le mathématicien de la théodicée nouvelle qui démontre par A+B la déchéance de Jésus-Christ. Ailleurs, c'est un énergumène qui, sur la tombe de la religion défunte, prononce dans un style frénétique l'oraison funèbre du passé, l'apocalypse de l'avenir. Glaciale emphase ou ténébreux délire, qu'importe? Le but est le même : au règne du Christ substituer le règne de l'*Idée*, non pas comme une doctrine philosophique sujette à la critique, mais comme une formule religieuse dont il faut, bon gré mal gré, que la pauvre espèce humaine subisse le joug. Je le répète, à les entendre, ce ne sont pas des hommes; car les hommes peuvent faillir : ce sont les organes prédestinés d'une révélation inédite, et, pour parler leur langage audacieusement plagiaire d'une langue consacrée, Dieu s'est fait homme en eux. Ambitions naïvement sublimes! Rien n'était fait jusqu'à ce jour, le monde roulait dans les ténèbres, la superstition étendait sur l'homme son linceul; la

Digitized by Google

terre retournait à grand train vers le chaos. Un livre paraît. Voyez, il est modeste d'aspect, sinon de titre et de prétention. Qui s'en douterait? Cette brochure, c'est le berceau d'un monde; tout l'avenir y est en germe, résumé dans quelques feuillets. Gloire aux nouveaux Prophètes! L'humanité respire : le monde allait périr, l'*Idée* a sauvé le monde.

Nous ne connaissons rien de plus pompeusement faux, rien de plus grandiose dans la niaiserie que ce mot, l'*Idée* : l'*Idée* prise dans un sens absolu, sans un mot qui l'explique ou la précise. Les lyriques en prose font grand usage de ce mot sonore et vague. N'essayez pas de le définir, candides initiés; toute définition risquerait d'être une profanation. Il y a là je ne sais quelle idole éternellement mystérieuse et sacrée par son mystère même. Mais nous qui avons peu de souci du sacrilége, osons voir clair dans le nuage et dissiper ces pieuses ténèbres industrieusement amassées pour cacher sous l'idole l'absence de la divinité. *L'Idée sauvera le monde! ayons foi à l'Idée!* mais à laquelle, je vous prie? à l'idée de M. Considérant ou à celle de M. Louis Blanc? Serait-ce par hasard l'idée de M. Pierre Leroux? Mais que dira M. Cabet? d'autant que d'autres et en grand nombre ont des droits égaux à la paternité de la déesse nouvelle, et que, s'il s'agit d'idées, on serait mal venu à ne pas tenir compte de M. de Girardin qui fait métier d'en créer une par jour, ou de MM. Auguste Comte, Michelet, Quinet, Pelletan, ou encore de M. Proudhon dont l'idée souveraine consiste à n'en admettre aucune. Assurément le mot *Idée* est choisi avec habileté pour rallier tout le monde, puisqu'il ne dit absolument rien. La divinité étant anonyme n'en est que plus puissante; le dogme étant mystérieux n'en est que plus sacré; la foi n'engageant à rien n'en a que plus d'adeptes, et tout le monde y gagne, puisque tout le monde est d'accord, jusqu'au moment où il faudra s'entendre. Mais ce qu'il y a de constant et d'uniforme chez tous ces hiérophantes de l'Idée, c'est la haine contre la religion et le spiritualisme, entendu au sens ordinaire, au sens de Descartes et de Bossuet; c'est la prétention avouée de mettre sur l'autel un nouveau Dieu, et d'autres systèmes dans la raison de l'homme. Le vieux christianisme a fait son temps; utile à son heure, il doit céder la scène du monde à des doctrines plus complètes. De son côté, l'antique spiritualisme de Platon et de Descartes meurt d'impuissance au milieu d'un siècle indifférent. Les temps nouveaux ont d'autres besoins, d'autres exigences, ils réclament un idéal de science qui sera un culte, un idéal de culte qui sera une science : il leur faut des prêtres qui soient des philosophes et des philosophes qui soient des prêtres. Telle est, comme on dit, la *formule de l'absolu*.

C'est là ce que nous entendons, c'est là ce que nous lisons chaque

Digitized by Google

jour. Cette doctrine court les rues, chaque jour elle conquiert une popularité plus bruyante. On le voit, la critique de Strauss a fait son œuvre, et, des deux côtés du Rhin, les résultats ont marché vite. Nous avons eu, nous avons, nous aussi, des Bauer, des Feuerbach, des Stirner. L'esprit lancé dans cette voie, où s'arrêtera-t-il? Quel chemin n'a-t-il pas fait déjà? Une fois qu'il fut bien constaté que l'existence individuelle de Jésus-Christ était un mythe; quand il fut avéré, de par l'érudition d'outre-Rhin, qu'il y avait deux personnages bien distincts, l'un réel, l'autre légendaire, le Galiléen *Iéchoua* et le Christ évangélique, œuvre fantastique de l'imagination des peuples; que la religion chrétienne n'était qu'une superstition surannée, quand elle n'était pas un fanatisme homicide; que le dogme sublime d'où est sorti le monde moderne était un événement naturel dans l'histoire des idées; qu'il était temps enfin qu'il cédât sa place et qu'il allât rejoindre la funèbre procession des vieilles mythologies et des cultes trépassés, de si grands logiciens ont dû aller jusqu'au bout de leurs prémisses si fièrement posées. Ils ont proclamé bien haut la déchéance de l'Eglise, comme ces émeutes avortées qui proclament dans les carrefours la déchéance des gouvernements, sans s'inquiéter s'ils vivent encore. La place était bonne à prendre; elle a été mise aux enchères des imaginations. Les candidats n'ont pas manqué, et chaque pavé a vu surgir un révélateur. L'embarras sera de mettre d'accord tous ces papes et ces anti-papes des Églises de l'avenir. Ce n'est pas nous, par bonheur, que ce soin regarde.

N'exagérons rien pourtant : au fond de toutes ces doctrines incohérentes, et souvent hostiles, n'y a-t-il pas quelque idée commune? Serait-il impossible de ramener à un seul principe fondamental ces dissidences infinies, à l'unité d'un culte toutes ces hérésies? Les formules, les oracles, les rites varient; les invocations lyriques se font sur des modes très-différents: les unes, sur le mode voluptueux de l'Ionie; les autres, sur le mode austère, cher aux Doriens; mais, dans toutes les liturgies des religions nouvelles, un mot revient sans cesse : l'*humanité*. Les plus sincères parmi les nouveaux Prophètes portent fièrement ce mot si net et si clair sur la bannière de leur petite église; les autres, moins hardis, balbutient encore le nom de Dieu; mais qui ne reconnaît bien vite l'homme, grotesquement affublé de la majesté de ce grand nom? Nous n'hésitons pas à le dire : tous ces nouveaux Prophètes ne font, sous des formes diverses, que proclamer la divinité de l'homme. Ce n'est pas là le panthéisme métaphysique, celui de Spinoza, par exemple, affirmant, au nom d'un principe abstrait, la coexistence nécessaire de l'homme et de Dieu, du mode et de la substance. C'est la religion de l'humanisme, vague système dans lequel ceci seulement est clair, que la substance divine n'est rien en

Digitized by Google

dehors de l'homme; que l'homme est Dieu, vraiment Dieu, Dieu dans son âme et dans son corps, dans sa chair comme dans sa pensée.

Admirable invention que cette substitution de l'homme au Christ évangélique! ingénieux roman que cette christologie humanitaire qui défraie aujourd'hui tant de prétendus philosophes et de penseurs en deçà et au-delà du Rhin! Le Christ auquel il faut croire, celui qu'il faut adorer, ce n'est plus cet individu, cet homme-Dieu, ce Jésus qui a une date dans les annales du monde, qui est né et qui est mort à une époque déterminée; non, c'est un Christ idéal, un Dieu collectif, qui n'est que l'idée abstraite des générations; c'est l'espèce éternellement progressive, dont chaque pas est une victoire sur la nature, chaque pensée une découverte, chaque évolution un miracle plus étonnant mille fois que tous les miracles réunis du fils obscur d'un charpentier de Bethléem; voilà le vrai Dieu, celui de la conscience, celui de la raison. N'allez donc pas chercher, au-delà de l'horizon de nos sens, je ne sais quelle divinité menteuse qui enveloppe son néant de mystères, et qui n'est, après tout, que le fantôme débile de l'humanité reflété dans les nuages. Revenez sur la terre, seul théâtre où s'accomplit le drame éternel, sur la terre, ce berceau de l'homme où germe l'infini; c'est là, c'est là seulement que vous trouverez le Christ idéal, le vrai fils de l'homme, car c'est bien l'homme ici qui enfante Dieu.

Voilà comment parlent nos Evhémères modernes; mais Evhémère n'avait pas imaginé, au nom d'un athéisme inconséquent, d'usurper le trône de l'Olympe laissé vacant par la chute de Jupiter. Les nouveaux Prophètes sont plus hardis, ils chassent Dieu de l'autel pour y installer l'homme. Cela est-il bien possible? est-ce un rêve, une dérision? le moi divinisé, l'homme devenu Dieu! Etait-ce bien à notre siècle qu'il était réservé de voir cette sacrilége bouffonnerie? Il n'y a pas cependant d'équivoque possible à qui sait entendre, à qui sait lire. Croit-on nous donner le change avec ce grand mot, l'*humanité?* ou ce mot n'a pas de sens, ou il représente l'ensemble des hommes, la somme des êtres humains non possibles, mais réels, actuellement existants dans le monde du temps et de l'espace. Evidemment, quand on adore cette bizarre divinité, ce n'est pas l'humanité anéantie du passé: le bel objet d'un culte que la poussière des tombeaux! ce n'est pas non plus l'humanité problématique de l'avenir; le digne objet d'une religion que ces êtres qui ne sont pas encore et qu'une convulsion du globe peut condamner à n'être jamais! On ne peut raisonnablement aller chercher son dieu dans ces millions d'atômes qui ont vécu, non plus que dans ces millions qui peuvent vivre un jour, mais qui peuvent aussi n'entrer jamais dans l'organisme humain. Les générations passées sont des dieux impossibles comme

Digitized by Google

les générations futures; que reste-t-il donc aux dévôts de l'humanité Le temps présent, la génération actuelle; tout est là. Mais encore, faisons le compte de cette théodicée et marquons-lui ses limites exactes: dans ce vaste Panthéon humanitaire, admettrez-vous les sauvages abrutis, comme ceux qui habitent les rivages glacés de l'Amérique du Nord, ou les demi-sauvages, comme ceux qui vivent sous les heureuses lois de Soulouque, ou encore les générations pétrifiées de la Chine? Vous n'admettrez pas davantage les civilisés qui répudient vos dogmes: évidemment, on ne peut pas être dieu à son insu; et si nous protestons que nous ne sommes pas des dieux, vous voudrez bien nous croire sur parole. Que reste-t-il au fond du creuset humanitaire où s'élabore Dieu? Les prophètes et leurs amis. Voilà, en définitive, le dernier fond de cette théodicée pompeuse. On proclame la dérisoire apothéose de l'humanité, parce qu'on n'ose pas proclamer la sienne. Mais, patience! Nous en reviendrons là, n'en doutez pas!

La religion de l'*humanisme*, hostile à la foi chrétienne qu'elle s'efforce d'anéantir, est-elle plus clémente à l'égard des dogmes les plus assurés du spiritualisme philosophique? On pourrait s'y méprendre un instant. Les nouveaux Prophètes parlent au nom de l'homme, au nom de son avenir, de sa nature intelligente, libre, immortelle, des droits qui en découlent, de sa dignité, que sais-je encore? Mais tout cela n'est que l'apparence : *Sunt verba et voces*. Allez au fond, et vous verrez bien vite se dissiper ces fantômes de doctrines et toutes les illusions de ces mensonges de mots; ce spiritualisme déclamatoire n'est que l'enseigne d'une sophistique inconséquente ou d'un matérialisme inouï. Ne nous laissons pas tromper par ces fausses apparences, et pressons ces vagues systèmes de nous livrer leur dernier mot, leur secret mal dissimulé sous le prestige de la phrase. Nous verrons clairement que les nouveaux dogmes, hostiles par le fait même de leur origine aux dogmes révélés, sont en flagrante et perpétuelle insurrection contre les idées les plus élémentaires qui, depuis Platon jusqu'à nos jours, ont été comme le code du spiritualisme.

Croire à un Dieu libre et personnel, Créateur et Providence, distinct du monde et de l'humanité; croire à l'existence de l'âme intelligente et libre, enfermée, pendant quelques jours d'épreuve, dans cet organisme qu'elle peut, à son gré, purifier en s'ouvrant une issue du côté du ciel, ou déshonorer par son commerce avec la matière; affirmer d'une foi absolue la supériorité du principe raisonnable sur la sensation; mettre sous la garde de l'inflexible justice la liberté morale, source et principe de toutes les autres, le libre arbitre responsable du mal commis, sans excuses et sans dispenses possibles; donner à la morale son vrai nom, l'épreuve; lui fixer son vrai but, l'affranchissement graduel de l'âme se dégageant des liens du corps, et préparant

Digitized by Google

l'heure de la mort par l'austérité de la vie; reconnaître enfin la loi du progrès, mais sans jamais séparer le progrès de l'humanité dans les voies du bien-être matériel de l'idée morale qui seule le consacre et le justifie; tel est, selon nous, le noble programme des vérités spiritualistes, tels sont les grands principes dont n'a jamais dévié la philosophie de l'âme et de Dieu, celle de Platon, celle de Descartes. Voilà le spiritualisme tel qu'on l'entend dans le monde, dans les écoles, dans les livres. Est-ce là, nous le demandons, le spiritualisme des nouveaux dogmes?

Nous ne voulons, nous ne pouvons faire ici qu'une esquisse rapide et très-générale; ce n'est pas un portrait que nous traçons. Mais, de bonne foi, si nous cherchons dans les œuvres de ces adorateurs de l'*Idée*, qu'y trouvons-nous? Certes, ce n'est pas le nom de Dieu qui manque, mais la chose. On peut s'y laisser prendre un instant; dès la seconde page, votre erreur vous sautera aux yeux. Qu'appelle-t-on *Dieu* dans le néologisme de cette école qui porte constamment un lyrisme extravagant dans le vide de la pensée? Nous l'avons démontré déjà : ou ce mot ne signifie rien, et c'est un de ces termes splendides et creux qui enflent la phrase sans agrandir le sens, ou ce Dieu fantastique se résout dans l'idée de l'humanité. N'allons donc pas nous laisser prendre à cette amorce d'un nom, il n'y a dans l'école d'autre Dieu que l'homme; c'est à travers les phases variées du fini que se développe l'infini. La civilisation n'est que l'évolution graduelle et comme l'avénement successif de l'homme à la Divinité.

Voilà toute la théodicée de nos Hégéliens de Paris. Après cela, vous pouvez demander tout à leurs capricieuses théories, sauf l'idée de ce dieu personnel, créateur et libre, tel que nous le révèlent les désirs infinis de notre cœur et que notre raison l'adore.

Et l'homme, ce triste dieu improvisé dans une heure de délire, cette pauvre idole proclamée dans je ne sais quelle orgie furieuse des sens et quel vertige de la raison, qu'en font-ils? Est-ce à ses nobles facultés, au principe qui pense, qui sent, qui veut en lui, est-ce à son âme enfin que s'adresseront et les hommages et le culte de ces étranges révélateurs? Certes, nous sommes loin, quant à nous, d'adorer la raison. Mais enfin, si vraiment nous pouvions croire que l'homme est un dieu, au moins nous paraîtrait-il vraisemblable que la partie divine en lui fût la pensée, que ce fût son âme qui participât à ce magnifique privilége de l'infini, que l'organisme inintelligent, la matière pleine de trouble et de corruption voulussent bien céder la place à l'esprit vivant. Il n'en est rien pourtant. Dans ces religions bizarres, l'homme est adoré dans son corps comme dans son esprit, la matière est divinisée comme l'âme. Les nouveaux Prophètes le disent assez haut: il est temps de faire cesser ce long divorce de l'âme et des sens, il est

Digitized by Google

temps de réhabiliter la chair, indignement sacrifiée par le christianisme à des superstitions aveugles, à un ascétisme extravagant, à des mortifications insensées. Le christianisme a jeté l'anathème sur l'homme charnel, il a maudit la matière. La religion nouvelle, plus large et plus libérale, parce qu'elle est plus vraie, relève le corps de ce long anathème et l'installe triomphalement dans le sanctuaire. Vivre, c'est la loi, s'écrient les Messies modernes; développer la sensation, c'est une œuvre aussi sainte qu'enrichir la pensée. Aspirer la vie par tous les pores, dans tous les sens, voilà le vrai salut. Le génie qui inventerait une volupté nouvelle serait l'honneur de l'humanité au même titre que Newton révélant des mondes dans les espaces. Que viennent donc faire, parmi les hommes qu'ils trompent, les moralistes sévères, les prédicateurs moroses, les exemples lugubres? Que vient-on nous dire, quand on parle d'affranchir son âme des liens du corps en l'émancipant de la tyrannie des passions? Qu'est-ce que cette morale de sacristie, bonne pour les vieilles dévotes, les tartufes et les imbéciles? Ceux qui immolent une seule passion commettent sur leur âme un attentat, un suicide. La passion, elle aussi, a le droit de vivre et de régner : sa souveraineté doit s'exercer, comme celle de la raison, du droit de la nature; qu'elle s'exerce donc en toute liberté et qu'elle n'aille pas s'offrir, dans un holocauste insensé, aux vieilles idoles de la superstition et de la peur.

Ainsi l'on parle et ainsi l'on fait. Platon a décrit, on le sait, cette lutte éternelle de l'âme et du corps sous le magnifique symbole du coursier blanc et du coursier noir : l'un, docile au frein et à la voix, l'autre, indocile, emporté, furieux. Mais le conducteur du char tenait d'une main ferme les rênes, et le coursier noir vaincu, dompté, reconnaissait enfin son maître. Ici, qui sera maître et qui règlera la lutte ardente? Au nom de quel principe? Nous voyons bien, dans la belle allégorie de Platon, une main ferme qui tient les rênes, un regard prudent, une force résolue et à la fin triomphante, la raison. Mais arrachez les rênes et le frein à la raison; proclamez l'égalité des deux coursiers, et vous verrez dans quelle course délirante le coursier noir vous emportera, au fond de quels abîmes il précipitera votre char fracassé. Otez à la chair son frein, à la passion sa règle vivante, sa loi, et vous verrez à quels excès dégradants se poussera ce furieux délire de vos sens déchaînés. Ne l'avons-nous pas vu à l'œuvre, ce coursier noir? N'avons-nous pas entendu ce que Bossuet appelle quelque part « ses hennissements lascifs? » Est-ce donc là le règne de l'homme? Ne peut-on honorer l'homme qu'en divinisant ce qui devrait l'humilier, son corps?

C'est pourtant là que viennent aboutir tous ces révélateurs. La plupart ont prévu ce beau résultat et s'en glorifient; ils se vantent d'avoir

Digitized by Google

affranchi, après tant de siècles d'oppression, l'homme charnel du servage. Le christianisme avait déjà émancipé l'âme; les christs modernes ont émancipé le corps. Une ère nouvelle datera de leur nom, l'ère de *la chair libre* et de *la femme libre*, c'est-à-dire de la chair souveraine maîtresse et de la femme livrée à toutes les convoitises. N'est-ce pas un des grands penseurs de l'école qui a formulé dans cette phrase célèbre un de ses dogmes les plus chers : « Le culte systématique de la » femme est le précurseur nécessaire de la religion de l'humanité? » Or, je le demande, qu'est-ce que ce culte systématique de la femme, si ce n'est la volupté devenue une religion? Il faut bien qu'on le sache, on ne peut nier la souveraineté morale de la raison, la suprématie nécessaire de l'âme, sans reconnaître implicitement celle de la matière. Ne rêvez pas une égalité chimérique de droits entre le principe intelligent et l'organisme aveugle. La matière, chez l'homme, ne peut être que dans deux conditions : réglée ou despotique. Elle obéit ou elle règne. Si vous n'en faites votre esclave, si vous ne domptez la bête, elle vous dompte et vous soumet à ses caprices avilissants. Le premier qui a osé délier le corps des entraves salutaires de la morale, émanciper la brutalité des instincts, affranchir la sensation frémissante, a du même coup, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, brisé le ressort de l'âme raisonnable, et abandonné à toutes les fantaisies des passions impures le théâtre déshonoré de la conscience. Mais découronner la raison, la pensée, n'est-ce pas dégrader l'homme? N'est-ce pas, au lieu de le rapprocher de l'idéal divin, le faire rentrer sous le niveau inférieur de l'animalité? Où donc, dans l'homme ainsi dévasté, dans ce vide, dans ce néant plutôt où vous n'entendez plus que la voix tumultueuse des sens, où donc prendrez-vous les titres de la noblesse, de la grandeur de l'homme, le principe de sa dignité, l'énergie agissante de sa liberté?

La liberté! l'école nouvelle l'invoque. C'est un nom qu'elle inscrit fastueusement sur son drapeau, et certes ce n'est pas nous qui nous rangerons parmi les insulteurs de ce nom sacré. Mais encore faudrait-il l'invoquer à propos et savoir en comprendre la vraie portée. La liberté civile, politique, sociale, n'est que l'expression, la manifestation dans les faits de la liberté morale, du libre arbitre. Or le péril du libre arbitre, son honneur en même temps, c'est d'être responsable, non pas d'une responsabilité vague et vaine, mensonge de ces doctrines qui abusent des mots, et qui, par un échange commode, transportent volontiers à l'espèce la responsabilité de tous les crimes en prenant pour l'homme la liberté de toutes les passions, mais de cette responsabilité effective, sincère, dont les deux termes extrêmes sont la peine et la récompense, et qui constitue le véritable droit de la personne, le vrai titre de la moralité. C'est le libre arbitre qui pour nous est la source et la garantie de toutes les formes de la liberté. Ces formes

Digitized by Google

diverses, quelles qu'elles soient dans l'ordre civil, dans l'ordre des idées religieuses, ou des faits politiques, n'en sont qu'une émanation, une conséquence, un effet. C'est donc à la manière dont les Prophètes modernes comprennent et définissent le libre arbitre et le caractère essentiel du libre arbitre, la responsabilité, que nous jugerons de la sincérité de leur libéralisme philosophique, politique ou religieux. Or qu'est-ce au juste que la liberté morale et la responsabilité pour tous ces philosophes et ces historiens? Un mot. Qui ne connaît leur philosophie de l'histoire, cet optimisme banal qui excuse tout, même le crime, au nom de quelques principes équivoques, et dont la théorie, complaisante comme une courtisane, a des caresses pour tous les illustres scélérats qui ont laissé leur trace et leur nom dans l'histoire? Et cela doit être : l'humanité n'est-elle pas, dans ses phases variées, l'évolution même de Dieu dans les faits? Dieu s'engendre sans cesse dans la conscience vague et abstraite des générations. L'espèce humaine devient dès-lors une sorte d'*entité*, un être de raison, un idéal dont le nom invoqué à propos sert d'excuse à tous les crimes. En face de cette moralité supérieure, résultant du progrès de l'espèce, que deviennent les petites considérations de moralité individuelle, les théories bourgeoises sur le droit et le devoir, les idées étroites, les préjugés mesquins, les terreurs puériles des consciences? Un grand forfait qui ferait faire un seul pas à l'humanité, ne serait-il pas, après tout, plus utile, et par là même plus moral que toutes ces petites vertus sottement rétrogades qu'intimide le sang, « cette rosée fécondante des idées, cette rançon douloureuse mais nécessaire de l'avenir? » C'est ainsi qu'on arrive, dans un vertige de la raison, à honorer l'humanité d'un culte insensé, à l'adorer aveuglément, à jeter sans pitié sous ses pas les individus sacrifiés à l'espèce, les principes subalternes de la morale individuelle immolés à ce grand principe du progrès; et l'on voit renouvelé par d'autres fanatiques ce prodige du fanatisme indien qui pousse d'infortunés sectaires à se jeter eux et leurs familles sous les roues du char sur lequel se promène l'idole triomphante et ensanglantée. — Je me trompe; il ne faut calomnier personne, pas même un fakir : Les adorateurs de l'idole indienne se jettent eux-mêmes sous les roues du char. Les sectaires de l'*Idée* y poussent les autres; pour eux, ils se contentent de faire la théorie de ces holocaustes sanglants : rôle plus facile, qui n'exige que de l'esprit.

Ainsi s'est formée une école de mysticisme révolutionnaire, qui prétend ouvertement substituer la souveraineté du but à la souveraineté du bien. Elle prend à son compte le fameux adage sur l'*indifférence des moyens*, et elle l'applique au jugement des hommes et des faits avec une complaisance plus libérale que de raison. Elle s'est fait

Digitized by Google

à son image et à son usage une sorte de moralité qui n'a sa règle que dans l'intérêt général, qui ne s'apprécie que par des considérations humanitaires, étrangères à ce que le vulgaire appelle le jugement de la conscience, la sanction de la raison. La justification de l'individu n'est plus, comme le supposent une religion puérile et une philosophie étroite, dans le témoignage intime ; non, elle est tout entière dans l'avantage, dans le progrès de l'espèce, avantage souvent équivoque, progrès très-arbitraire, très-contestable, très-précaire. Où l'on arrive avec cette doctrine, on le sait. La réalisation de ces prétendus principes devient la grande affaire : tout va bien, pourvu que le *principe* marche droit à son but, se servant même du crime pour hâter ses pas, s'appuyant au besoin, pour avancer, sur des mains déshonorées et sanglantes. L'échafaud est bien près d'être invoqué comme un autre Sinaï. Soyons justes, pourtant, il n'est pas invoqué dans l'avenir : ces hommes égarés sont des hommes; mais il est justifié dans le passé, et nous voyons tous les jours ces grands juges de l'histoire renvoyer absous de leur tribunal des personnages à jamais néfastes, parce que leur nom s'est trouvé associé, par un conseil mystérieux de Dieu, à la conquête des institutions modernes. Déplorable illusion de l'esprit de secte, qui veut, à tout prix, se créer une généalogie en se cherchant des aïeux dans l'histoire, et qui, dans les aïeux adoptés, veut tout excuser, même le crime, tout expliquer, même la folie ! A quoi l'on est réduit par ce triste système, tout le monde le sait. Ce jury mystique dénature à la fois l'histoire et la morale : l'histoire, en y faisant entrer de vive force ses conceptions fantastiques, et ne voyant plus le passé que dans un perpétuel mirage ; et la morale, en travestissant les idées vulgaires du bien et du mal au profit de ses aïeux imaginaires, *les précurseurs de la secte*, tristes héros en vérité !

Une moralité vague, générale, indéterminée, substituée à la moralité très-nette et très-précise de la conscience individuelle : l'acte humain subordonné au résultat et attendant de l'événement, toujours incertain, sa condamnation ou son indemnité, sa honte ou sa gloire ; le libre arbitre devenu irresponsable au nom du progrès ; tels sont les dogmes de cette école historique, et à ces traits la philosophie spiritualiste ne reconnaît ni les vrais principes de l'histoire, ni les vrais caractères de la liberté.

Ce progrès lui-même, qu'est-il ? Voilà un des mots dont notre siècle abuse le plus impudemment. Ce mot est venu tard dans la langue ; mais quelle belle revanche il a prise ! Il partage maintenant, avec la mystérieuse divinité de l'*Idée*, les honneurs des nouveaux cultes. Ce qu'on lui a dédié de dithyrambes en prose et en vers, ne peut ni s'estimer, ni se compter, ni se mesurer. Il est bien temps de s'entendre sur la chose, après qu'on a fait un emploi si abusif du mot. Il est

Digitized by Google

temps que les Prophètes modernes nous disent ce qu'est en soi, et à part toute phrase, le progrès; où il commence et où il finit; si le développement de la civilisation matérielle et industrielle d'un pays ou d'une époque suffit pour constituer la supériorité incontestable de cette époque ou de cette nation. Il serait bon que tous ces illuminés de l'histoire déclarassent sincèrement s'ils pensent, oui ou non, que toute évolution de l'humanité est un progrès, que toute institution nouvelle est une conquête, que toute révolution est un bienfait. Ainsi s'établirait, au grand profit de tout le monde, une enquête instructive et sérieuse sur le sens, sur l'objet, sur les limites du progrès véritable. Nous n'avons pas, on le sent bien, la présomption de débattre, en quelques pages rapides, cette question si vaste; nous n'exposerons que quelques idées sommaires.

C'est au dernier siècle que cette croyance au progrès est devenue une sorte de religion. Chose étrange, et qui prouve à quel point le cœur a besoin d'un idéal, et la raison d'un infini! C'est dans ces années de scepticisme et d'ironie, où l'on ravissait à l'homme l'objet divin de sa pensée et de son amour; c'est à la date même qui marque le sensualisme triomphant dans l'opinion, dans les écoles, dans les livres, qu'on voit éclore, au sein de cette société incrédule, la foi la plus ardente dans un chimérique avenir. La terre seule reste à l'homme; ce n'est plus un exil pour lui, c'est son unique séjour, sa patrie. Soit, il saura du moins l'embellir, il la parera de ses plus beaux rêves. La vie actuelle est la seule qui lui soit mesurée par l'aveugle nature : ce n'est plus une épreuve, c'est le temps du bonheur pour qui sait être heureux. Soit, les moments sont précieux; il les décuplera par des raffinements exquis de la jouissance, par un art délicat et savant de la volupté; il inventera des plaisirs inconnus, il dotera l'humanité débile de sens nouveaux, il trouvera même des secrets merveilleux pour reculer les bornes de l'existence; il transportera ici bas le bonheur suprême; il fera son Paradis sur la terre, n'espérant pas le trouver ailleurs. Ce n'est, après tout, qu'un déplacement de destinée. C'est ainsi que d'un sensualisme effréné a pu naître la doctrine du progrès illimité. L'homme a besoin d'un idéal : si le ciel est vide pour lui, s'il n'y a pas une autre vie dans laquelle il croie et il espère, il portera cette idée de l'infini dans la vie présente, et agrandira outre mesure, par l'effort de son imagination, l'horizon étroit où s'encadre sa destinée terrestre. Il ne croit pas à l'immortalité de son âme; mais il fait, de la réalité confusément pressentie d'une existence ultérieure, le roman de la vie actuelle, de la vie dans le temps et dans l'espace. Il ne croit pas en Dieu, mais il fait de l'idée vague de la perfection divine la chimère de l'humanité de l'avenir, le rêve d'une perfection sans limites et d'une plénitude d'existence au sein de l'univers transfiguré. Après

Digitized by Google

cela, ne nous étonnons plus si nous trouvons sur la liste des plus ardents apôtres du progrès illimité des noms aussi expressifs que ceux de Condorcet en France, de Priestley en Angleterre. Ne nous émerveillons pas de voir que cette foi véritablement illuminée, cette chimérique religion de l'avenir a eu son berceau dans le sanctuaire même du sensualisme. La chimère n'est ainsi presque toujours que la dernière protestation de l'idéal refoulé, comprimé sur un point, et qui ne trouvant pas son issue naturelle du côté de la vérité altérée et de la raison dégradée, remplit l'imagination d'illusions et de songes. Il faut à l'homme du surnaturel quelque part; quand il n'en trouve plus au ciel, il établit le prodige à poste fixe sur la terre.

N'est-ce pas du surnaturel, dans la vraie signification du mot, que cet âge d'or pompeusement annoncé par tous les prophètes du dernier siècle et tous les révélateurs de l'âge présent? Ne serait-ce pas un prodige bien grand que de voir la nature humaine transformée au point d'être comme étrangère à la misère, à la souffrance, à la maladie même et presque à la mort, comme le portent expressément les décrets de l'avenir, signés du nom de nos plus illustres réformateurs? Et remarquez comme le dogme du progrès infini garde religieusement, dans toutes les sectes de notre époque, ce que nous pourrions appeler la marque de fabrique, l'étiquette de son origine sensualiste. A travers tous ces grands mots d'un spiritualisme menteur, une seule idée nette, une seule aspiration distincte se dégage, l'idée du bonheur matériel, la convoitise enflammée du bien-être. Tout le reste, croyances, principes, noblesse inaltérable des sentiments, inviolable dignité des convictions, austérité religieuse des caractères, on en parle aussi peu que possible; souvent on n'en parle pas. Pour exalter une génération, on ne lui demande pas ses vrais titres, sa légitimité véritable, son droit, les titres de sa moralité ou le droit que confère à un siècle une incontestable supériorité d'intelligence et de génie. Non, il suffit, pour qu'une époque soit louée aux dépens du passé, qu'elle ait réalisé dans le monde du temps et de l'espace d'incontestables progrès, qu'elle ait accru, dans une proportion sensible, la somme du bien-être, le total de la vie physique; qu'elle ait tourné à l'avantage de l'homme quelques agents et fait quelques-unes de ces découvertes utiles et pratiques qui sont « comme les coups d'état de l'homme sur la nature. » A une génération pareille on n'en demandera pas davantage. Elle pourra être sceptique, immorale, fanfaronne de vices, indifférente à toute vertu qui ne lui rapporte pas des bénéfices, positive dans ses calculs et, en même temps, effrénée dans ses passions; elle pourra être tout cela, et autre chose encore; elle n'en sera pas moins saluée comme l'ère sublime du nouveau monde, et le siècle qui l'a produite n'en sera pas moins encensé dans ces dithyrambes d'un style étrange, « comme un

Digitized by Google

» siècle missionnaire et comme le Benjamin de l'histoire. » Cette affirmation du progrès, là où il n'y a qu'un développement d'industrie et de commerce, ne prouve-t-elle pas, à elle seule, que la moralité n'est que d'un intérêt très-secondaire dans le dogme nouveau, et que la grande affaire est l'amélioration de la vie physique? Là encore il n'y a pas à chercher l'ombre d'une doctrine spiritualiste. Le spiritualisme ne peut souscrire à cette apothéose exclusive de la civilisation matérielle. Pour qu'il y ait progrès véritable, il faut, avant tout, qu'il n'y ait pas déchéance de l'âme, diminution de la vie morale, dégradation de l'homme immatériel. Or nous aurions beau avoir moitié plus de chemins de fer et de télégraphes électriques, cela n'empêcherait pas qu'il y eût dans l'existence morale de l'humanité une irrécusable décadence, et une décadence la plus désespérée de toutes, celle qui rit d'elle-même.

Est-ce à dire qu'il nous vienne dans l'esprit la coupable pensée de nier le progrès? Non pas; mais nous l'entendons dans le sens complexe du mot, dans l'extension totale de la nature humaine; nous l'entendons dans le monde des idées et des sentiments, comme dans le monde des sensations; nous l'entendons de l'homme moral aussi bien que de l'homme matériel. De plus, nous ne croyons pas, en fait de progrès, à la ligne droite, nous croyons aux lignes courbes, aux lignes obliques, aux lignes brisées. C'est un fatalisme étrange que celui de l'école nouvelle qui impose à l'humanité la nécessité de ne pas faire un pas sans faire une conquête. Pour nous, le progrès est, en grande partie, l'œuvre des facultés de l'homme, et, comme toute chose humaine, le progrès est sujet aux vicissitudes, aux retours; il y a des heures douloureuses où l'espèce, comme l'individu, est stationnaire, et des heures plus douloureuses encore où elle rétrograde. Pourquoi s'en étonner, si c'est l'homme lui-même qui est l'artisan de sa fortune et l'ouvrier du progrès? Le contraire serait bien étrange. Les nouvelles doctrines, sous prétexte d'honorer l'humanité en lui imposant la fatalité du progrès, lui en ôtent tout le mérite en lui ôtant toute liberté. On fait de l'humanité une merveilleuse machine : mais qui ne voit que l'homme avec ses écarts, souvent lamentables, avec les éclipses de sa moralité et les défaillances de son génie, vaut mille fois mieux que l'automate le plus étonnant? L'humanité, aux mains de ces fatalistes d'un nouveau genre, ne peut jamais ni s'arrêter, ni reculer. Sans doute; mais à quel prix? elle obéit au progrès comme une pierre à la pesanteur.

Enfin, pour indiquer d'un mot la plus grave dissidence qui nous sépare de ces mille sectaires, ils ont foi au progrès absolu, et nous ne pouvons pas y croire. Nous admettons bien, avec la philosophie spiritualiste et le christianisme libéralement interprété, que la nature de

Digitized by Google

l'homme et la société sont perfectibles; nous nions qu'elles le soient au-delà d'une certaine mesure. Nous affirmons au contraire que l'une et l'autre ont leurs limites infranchissables, leur circonscription définie, tracée d'avance par la pensée du Créateur, leur développement réglé, déterminé par les éléments même qui les constituent. Que l'homme, par l'effort persévérant d'une volonté droite et d'une intelligence appliquée, puisse arriver à des perfectionnements de détail; qu'il puisse se délier de quelques entraves, abattre des obstacles, atténuer des résistances, corriger des abus; voilà le vrai. Cette œuvre est assez grande encore pour que l'homme s'y consacre avec ardeur, cette cause est assez belle pour exciter de saintes émulations et de grands dévouements. Mais anéantir ces obstacles, supprimer ces résistances, mettre en parfaite harmonie la nature et la fin de l'homme, ses désirs et ses facultés; réaliser sur la terre cette idée du mieux qui le sollicite sans trêve; inventer un homme qui ne connaîtrait plus la douleur, une société d'où la misère disparaîtrait avec l'inégalité des conditions; tout cela suppose que la nature est changée, que les passions ont disparu, que la Providence elle-même se sera mise au service de tous ces rêveurs, en dispensant également à tous les hommes la beauté, la force, le talent, la vertu, le génie, que les lois du monde des corps et les phénomènes réglés de la matière n'acceptent plus leur mot d'ordre que des caprices et des fantaisies humaines, et que les agents physiques deviennent, comme dans les contes de fées, autant d'esclaves intelligents et dociles : en d'autres termes, tout cela est le rêve de l'orgueil et l'utopie des imaginations sensuelles.

Nous effleurons ces idées, quitte à y revenir plus tard avec de plus grands développements. Maintenant que nous avons défini d'un trait rapide les doctrines des nouveaux Prophètes, il nous tarde de faire voir comment cet immense désordre de principes incohérents s'est traduit par une littérature étrange qui, prise dans son ensemble, n'est rien qu'une débauche de style, un genre criard et faux.

Tous les grands systèmes de philosophie ont à leur usage certaines formes d'exposition, certains procédés de langage qui constituent leur caractère propre et leur font une sorte d'originalité littéraire, bien que la question de littérature et de style soit pour eux chose tout à fait secondaire. On sait de quelle forme impérissable se sont revêtues les idées de Platon; quelle langue austère et lumineuse parle Descartes; dans quel style simple et grandiose Malebranche nous interprète les merveilles de la vision en Dieu; on sait aussi dans quel idiôme tout personnel Kant nous a livré ses fortes et sublimes pensées. Mais tous, même dans la diversité de leur génie et de leurs systèmes, ne tendaient qu'à un seul but, démontrer par un raisonnement suivi ce qu'ils croyaient la vérité. A ce goût bien naturel pour le raisonnement, ils

Digitized by Google

joignaient une humilité sincère, une admirable modestie, une défiance d'eux-mêmes qui n'est qu'un charme de plus dans les œuvres du génie. Nos Prophètes philosophes ont bien changé tout cela. Ils ont inventé une espèce toute nouvelle de démonstration, qu'on pourrait appeler la *démonstration par l'enthousiasme*, ou plutôt ils s'occupent moins de démontrer que de frapper le lecteur et de le prosterner d'admiration. Rien ne peut donner l'idée de cette prétention inouïe, et aussi, disons-le, de cet effort perpétuel et stérile pour atteindre dans chaque phrase un grand effet. Ils ne se pardonneraient pas de parler comme vous et moi. Ils disent avec majesté les choses les plus vulgaires, et ils mettraient un point d'orgue à leur voix pour dire à Nicole d'apporter leurs pantoufles. On sent qu'ils prennent au sérieux leur apothéose, et qu'ils s'acquittent en conscience de leurs fonctions divines. Ecoutez-les : ils *communient* dans la vérité ; ils sentent passer devant leur face le souffle du Dieu vivant et le recueillent en traits de feu. Tout ce qui les approche s'enfle et s'agrandit : leurs amis cachent sous leur vaste front l'infini; toutes les femmes, surtout les Bacchantes, montent sur le trépied et deviennent des sibylles. Toutes leurs paroles sont de mystérieux oracles. Ne soyez donc pas surpris si l'inspiration coule, ou plutôt se précipite de leur lèvre sublime en cataractes de métaphores. Leur imagination bouillonne comme la lave d'un cratère ; c'est l'éruption d'un dieu. Ils traitent fort mal leurs adversaires, les sceptiques et les incrédules à l'égard du culte nouveau ; ce n'est que l'injure et le dédain à la bouche qu'ils daignent répondre d'avance aux objections, ou même, le plus souvent, déclarer par précaution qu'ils n'y répondront pas. On peut être parfaitement assuré que les doutes les mieux raisonnés de la critique sur la valeur de toutes ces choses, les objections les plus savantes n'atteindront jamais le Prophète dans la sérénité olympienne de ses révélations. Aussi faudrait-il bien se garder d'une argumentation en règle : Discuter avec un dieu serait l'acte d'un fou; il ne faut être ni l'un ni l'autre. C'est ainsi que tous les livres de l'école prophétique respirent je ne sais quelle fatuité béate, héroïque, rayonnante, qui ferait croire vraiment que chacun de ces Apôtres a dérobé Dieu à ses confrères, et s'est majestueusement approprié la part de tous.

On comprend comment l'infatuation poussée jusqu'au délire a dû porter l'emphase jusqu'au burlesque. On n'est pas extatique impunément ; il faut, quand on possède *l'infini*, le faire entrer, de gré ou de force, dans son style. Rousseau le lyrique et Lebrun-Pindare pâliraient à la vue de ces tropes audacieux dont se couvrent ces feuillets divins. Chaque page déroule une épopée, ou tout au moins chante un dithyrambe. Chaque phrase est un monument. Le grand mot s'entasse sur le grand mot; c'est Pélion sur Ossa, et sur le piédestal gi-

Digitized by Google

gantesque de ces phrases amoncelées, se dresse le moi humain, dieu malade et mesquin, Titan chétif qui menace encore le ciel.

De l'emphase à la profanation, il n'y a qu'un pas. Le répertoire de l'imagination humaine n'a pu suffire à cette effrayante consommation de métaphores. Il a fallu aller chercher ailleurs; on a ouvert le vocabulaire de l'Église chrétienne et on en a fait un scandaleux pillage. C'était chose facile à prévoir: le Christ humanitaire avait mis au sépulcre le Christ de l'Évangile, il était naturel qu'il se revêtît de ses dépouilles, et qu'il essayât de faire illusion au public avec des termes empruntés aux superstitions du passé. On croyait cependant, jusqu'à ce jour, qu'il est de mauvais goût d'hériter de ceux qu'on assassine. Les nouveaux Prophètes ne sont pas de cet avis. La liturgie nouvelle se produit à nos yeux comme une parodie monstrueuse de la liturgie consacrée. Leur jargon, mystique à la fois et sensuel, se pare avec un bizarre orgueil de lambeaux arrachés à la langue catholique. Écoutez leurs dithyrambes, ouvrez leurs livres, et voyez quel mélange burlesque du sacré et du profane, quel prodigieux abus des mots les plus saints, prostitués aux choses les plus banales ou les plus souillées, des expressions les plus élevées de l'adoration, devenues le langage pompeux de l'ode humanitaire ou le langage équivoque d'un chant épicurien. Deux amis ne peuvent pas causer, sans « rompre ensemble le pain de l'âme; » un homme, dans ces livres étranges, ne peut s'abandonner à ses méditations ou à ses rêveries, sans « communier dans l'infini. » Toute exposition des dogmes prophétiques est « l'Eucharistie de la vérité » ou « la Genèse de l'Idée. » Tout article, même éphémère, n'est rien moins, s'il vous plaît, que « l'Eucologe de la liberté. » Entendez ces mystiques révolutionnaires s'écrier, dans leur extase, que « la démocratie est la seconde entrée du Christ à Jérusalem, » que « la Terreur est la montagne du Calvaire. » On avait cru longtemps que la révolution avait été prodigue du sang d'autrui. Erreur! C'est son propre sang qu'elle a versé comme le Christ; c'est en montant au Calvaire comme lui, que, comme lui aussi, elle a incarné, divinisé sa loi dans les esprits. Jargon sans nom qui défigure la langue, comme cette philosophie d'hallucinés défigure le bon sens! Travestissement triste comme une profanation, mascarade impure où les termes les plus vénérables servent d'ornement aux réalités les plus vulgaires, quand par bonheur elles ne servent pas de déguisement à de véritables infamies de pensée! C'est « l'Apocalypse nouvelle, » disent les initiés; oui, sans doute; l'Apocalypse, moins saint Jean et moins l'esprit divin. Tout cela est le fait d'imaginations épuisées qui se tourmentent à faire jaillir l'intérêt du scandale, et à réveiller par des mélanges inouïs le goût d'un public blasé. Ici, chose merveilleuse, les mots sont en raison inverse des idées; c'est une prodigalité de

Digitized by Google

termes saints ou d'expressions de la plus haute mysticité pour déguiser le matérialisme le plus triste de tous, le matérialisme honteux de lui-même, et qui drape sa nudité sous des haillons dérobés à la religion. Mais qui donc peut en être dupe? Quelque sot.

Orgueil olympien, burlesque emphase, audace sacrilège de profanation, tels sont les signes certains auxquels vous reconnaîtrez *la littérature des Prophètes*. Ce genre littéraire est du reste en parfait accord avec le dogme. Si l'adoration de l'homme fait le dernier fond du culte intérieur, quoi de plus naturel que d'y joindre le culte extérieur de la phrase? Le naturalisme effréné de la doctrine aura son contre-coup dans le style, qui ne sera et ne pourra être qu'un grossier matérialisme d'imagination. Bientôt même le culte extérieur absorbera l'autre. Le soin du style prendra tout. On n'écrira plus pour penser, pour raisonner comme tout le monde. On écrira pour jouer avec sa plume, comme d'autres artistes jouent avec leur balancier, sur la corde raide. Mais, de bonne foi, dans ces tours d'équilibriste, que peut-on voir, sinon l'exercice stérile d'une intelligence aux abois? Dans ces efforts enragés de style, est-ce la force? Non, mais la contorsion, qui est la grimace de la force. Rien ne fatigue comme cette emphase laborieusement sublime, qui déguise mal la pauvreté du fond, l'absence lamentable d'idées, et dont l'unique ressource semble être un recours désespéré aux images forcées, aux métaphores incohérentes, à ce luxe matériel d'une imagination mal réglée, épuisée, haletante. Les systèmes et les doctrines qui vivent n'ont pas besoin de ces prestiges et n'ont pas recours à ces ivresses. Ni la raison, ni le goût public ne s'y trompent. Tout le monde sait que rien n'est plus étranger aux délires sacrés de l'âme que ces furieuses épilepsies du style, et que rien ne ressemble moins à l'enthousiasme de Platon que cette orgie des esprits grisés d'eux-mêmes. Il faut, pour être un vrai prophète, ou seulement un grand philosophe, d'autres inspirations que les idées malsaines qui agitent le cerveau dans la fièvre. Il faut, pour être un grand écrivain, d'autres ressources que les hallucinations sensuelles d'un grand-prêtre de l'Humanité. Nous nous demandons parfois si cette étrange littérature est une folie, — et la plus ennuyeuse assurément, celle qui est sérieuse et qui déclame, — ou si ce n'est pas là seulement une de ces gageures proposées par l'excentricité au bon sens d'une nation. Si le genre nouveau porte un nom dans l'histoire des lettres, il s'appellera *le genre convulsionnaire*, à supposer que les lettres reviennent par le calme au bon sens, et au goût par l'amour du naturel, du simple et du vrai.

Au fond, la littérature et le dogme humanitaires sont-ils choses nouvelles, et ne pouvons-nous pas bien discerner les figures sous les masques? Qu'il serait aisé, si la chose en valait la peine, d'exposer les

Digitized by Google

causes puériles et de raconter les incidents grotesques qui amenèrent, certain jour, l'alliance du Saint-Simonisme, pourchassé par le ridicule, avec le Romantisme discrédité ! Tous les deux crurent faire merveille en associant leur industrie et en confondant leur destinée. Le Saint-Simonisme avait peu de littérature ; mais le Romantisme avait moins encore d'idée. Il se fit un curieux échange : les disciples arriérés du vieux dogme humanitaire devinrent des artistes de style, et, comme l'on dit, des *ciseleurs* de première force ; les romantiques sur le retour, comprenant qu'il était grand temps de songer à mettre quelque chose dans leurs phrases, y installèrent le culte de l'homme. Alliance merveilleusement assortie : rien n'allait mieux, en vérité, à la bouffonnerie qui parodie le sublime, que le matérialisme qui se grime en Religion. Triste pensée qui nous a obsédé pendant que nous écrivions ces pages ! Le siècle est vieux de folies, de déceptions et de souffrances, sinon d'années. Le siècle est vieux, et nous faisons les jeunes ! Nous voulons tromper le sentiment amer de l'expérience ou étourdir nos tristesses, comme les enfants, par du mouvement et du bruit que nous prenons pour un regain de jeunesse, quand tout cela n'est, en réalité, que la grimace d'une vieillesse énervée ou qu'un libertinage d'idée, triste consolation de la vigueur perdue.

E. CARO.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(Suite*.)

X.

SOMMAIRE : 1422-1461. — Deux Rois. — Deux Conseils. — Charles VII. — Henri VI. — Difficulté dans le Conseil. — Le duc de Bourgogne. — Actes du Conseil anglais. — Jeanne d'Arc. — Sacre de Charles VII. — Affaires de l'Église. — Martin V. — Eugène IV. — Les deux Conseils. — Enregistrement. — Paix d'Arras. — Le connétable de Richemont rentre dans Paris. — Actes du Conseil. — Suppression du Parlement de Paris. — Monnaies. — Rétablissement à Paris des cours et chambres du Parlement, des Généraux, des requêtes de l'hôtel et du palais, des comptes et des monnaies. — Le Roi rentre à Paris. — Actes du Conseil. — Pragmatique-sanction. — Armée permanente, règlements militaires. — La Praguerie. — Affaires de l'Église. — Actes divers. — Nouvelle coalition des princes. — Mesures du Conseil. — Actes du Conseil seul. — Compagnies d'ordonnance. — Taille perpétuelle. — L'Université soumise au Parlement. — Réforme du Parlement. — Actes du Conseil. — Le Dauphin s'éloigne de son père. — Les francs-archers. — Interdiction des mots : *par la grâce de Dieu.* — Conquête de la Normandie. — Reprise de la Guyenne et de Bordeaux. — Actes du grand Conseil. — Actes du Conseil sur le Parlement. — Préséances. — Ordonnance de la Justice. — Fraternité des Parlements. — Monnaies. — Domaines. — Revenus. — Tailles et gabelle. — Chambre des comptes. — Affaires de l'Église. — États de la Languedoc et de la Normandie. — Charte normande confirmée. — Affaires du Dauphin rebelle. — Jugement du duc d'Alençon. — Le Roi lui fait grâce. — Coup d'œil sur les actes et la composition du Conseil. — Souveraineté du Roi.

DU CONSEIL SOUS CHARLES VII.

Deux Rois, deux Conseils, deux Parlements dans l'Etat; deux Papes et deux Conciles dans l'Eglise; partout des désordres, la guerre et des calamités, tel est le résumé de l'histoire, lorsque Charles VI mourut enfin.

L'héritier légitime des Valois, le défenseur et la personnification de la nationalité française, le Dauphin, le Régent, apprend à Espali, près le Puy-en-Velay[1], ou à Meun-sur-Yevre [2], la mort de son père.

[1] Monstrelet., t. II.

[2] Lettres de Charles VII, par lesquelles il affranchit les habitants de Mehun-sur-Eure de servitude, tailles, etc, à Gergeau, en mai 1430, vol. XIII, des Ord., p. 154.

* Voir tome VII, pages 22, 161, 341 et 497; tome VIII, page 497, et tome IX, pages 5, 177 et 337.

Digitized by Google

Quelques fidèles seigneurs le proclament Roi de France, et, peu de jours après, il se fait couronner à Poitiers, en présence de deux princes de son lignage, les ducs de Clermont et d'Alençon : il est Charles VII.

L'autre Roi de France, étranger, né à peine, maître de Paris et des plus belles provinces de la monarchie, a besoin de toute sa puissance pour faire accepter son avénement. Malgré les Ordonnances qui règlent la succession au trône, malgré le traité de Troyes qui la défère au Roi d'Angleterre, la mort de Charles VI n'en investit pas Henri VI.

Le chancelier et les gens du Conseil de France décident que les *Lettres patentes expédientes et nécessaires pour le bien public* seront expédiées en leur nom et scellées du sceau de la prévôté de Paris [1]. C'était constater les droits de Charles VII. Un ordre du duc de Bedford ne put faire formuler les Lettres au nom du Roi d'Angleterre et de France, avant qu'il n'eût été solennellement reconnu, avant qu'il n'eût reçu les vains serments prêtés à la force. La situation respective des partis est donc changée. Celui des Armagnacs est devenu le parti du Roi. Les Bourguignons, depuis que Charles VI ne leur apporte plus son nom, sa personne et les éclairs de sa raison, ne sont que des Anglais. Le duc de Bedford gouverne encore, mais pour un Roi anglais. Le fils de Catherine n'est que Lancastre; son droit au trône sera l'oppression, et la durée de son règne, un combat.

Ainsi l'exécution du traité de Troyes, qui a surpris et fait hésiter le Parlement jusque-là docile, étonne la nation, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est effectivement soumise à un Roi étranger. L'instinct national réagit en faveur de la véritable royauté. Le plus grand ennemi de Charles VII, le duc de Bourgogne, ne peut échapper lui-même à l'influence de cette réaction. La plupart des Conseillers bourguignons et picards du duc Philippe avaient au fond de l'âme quelque arrière-pensée française qu'ils tâchaient de faire pénétrer dans l'esprit de leur maître [2]. Ils travaillaient donc à ébranler sa haine, et, s'ils ne réussirent pas d'abord, ils n'en jetèrent pas moins une semence qui devait s'élever bientôt chez eux jusqu'à des négociations, et, dans l'opinion publique, jusqu'à un revirement complet. En attendant, il fallait s'aider par des victoires et Charles VII va les poursuivre sur les ruines de la France.

Il a doublement à combattre, par les armes et par les lois. Il conduit

[1] Lettres de Henri VI, Roi d'Angleterre, soi-disant Roi de France, par lesquelles il confirme les Ordonnances du Conseil de France, rendues pour maintenir les officiers dans l'exercice de leurs offices et pour approuver les paiements faits depuis la mort du Roi de France, Charles VI, p. 8.

[2] *Hist. des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, t. v, p. 264.

Digitized by Google

ensemble son armée et son Conseil; la royauté est redevenue mérovingienne. Elle erre en Auvergne, en Poitou, en Dauphiné, en Provence, en Guyenne, en Anjou, en Berry; elle doit conquérir la Normandie, la Champagne, la Picardie, l'Aquitaine, la Flandre, l'Artois, la Bourgogne, d'autres provinces encore et Paris; elle sera Clovis et Clotaire II, elle se nommera Charles-le-Victorieux.

Dès qu'il est Roi, Charles VII règle et abrége la procédure dans le Dauphiné [1], bienfait réclamé par les Etats de la province où les procès étaient interminables et ruineux; il confirme les priviléges des Capitouls et des habitants de Toulouse [2], ceux des consuls de Milhaud; il en accorde aux habitants de Tournai, *qui n'avaient voulu faire serment à d'autres qu'à lui,* pour les encourager dans une fidélité suspecte, et pour conserver la seule ville qui le reconnût au-delà de la Seine [3]; il affranchit, en grand Conseil, du droit de mortaille et de toutes servitudes, les habitants d'Issoudun qui ont souffert, pour sa cause, *des grans maulx et dommaiges piteux à oyr et lamentables à réciter* [4]. C'est en grand Conseil qu'il proroge pour dix ans l'exemption d'impôts accordée aux marchands castillans trafiquant dans le royaume [5], et qu'il confirme les priviléges des serviteurs et officiers des hôtels du Roi, de la Reine et du Dauphin [6]; Louis XI était né [7]. C'est en grand Conseil, « où étaient la Reine de Sicile, le chancelier, l'archevêque de Toulouse, le maréchal de la Fayette, les sires de Trèves et de Giac et plusieurs autres », qu'il ordonne aux commissaires pour la réformation des monnaies, autres abus et nouveaux acquêts, de cesser de procéder à cette réformation en Poitou [8], et qu'il révoque, pendant un an, les mandements de finances par lui précédemment accordés, *pour la grand et urgente nécessité qui est de pourveoir au fait et soustenement de nostre guerre.*

Pour la faire et pour la soutenir, c'est principalement l'argent

[1] Au château de Meun-sur-Yevre, le 16 novembre 1422, p. 1; à Chinon, le 24 février 1430, p. 162; à Vienne en Dauphiné, en avril 1434, après Pâques, p. 197.

[2] A Meun, le 22 décembre 1422, p. 10.

[3] A Bourges, au mois de janvier 1422, p. 18. Par le Roy en son Conseil, auquel messire le cardinal de Bar, le duc d'Alençon et comte d'Aubmale, le connestable, l'arcevesque de Sens, les évesques de Valence, de Laonz, de Maillezes, de Séez, messire Guille de Lebret, le comte Daulphin d'Auvergne, le maistre des arbalestriers, le sire de la Tour, les viscontes de Pollignac et de Rochechoart, le chancelier d'Orléans, le prévost de Paris, le seigneur de Miradol, le bailly de Tours, et plusieurs autres, estoient, et signé Budé.

[4] A Bourges, en juillet 1423, p. 32.

[5] A Selles en Berry, en mars 1423, p. 44.

[6] A Poitiers, le 23 avril 1425, p. 84.

[7] Le 6 juillet 1423.

[8] A Mehun-sur-Eure, le 30 avril 1426.

Digitized by Google

qui manquait à Charles VII. Quand les Etats lui en accordaient, comme à Bourges, à Selles, à Carcassonne[1], le subside ne servait pas à payer les troupes, mais il était, en grande partie, détourné par ces favoris dont l'influence est si honteuse pour le caractère du prince et si désastreuse pour ses affaires. La fabrication des monnaies ne pouvait échapper ni à leurs besoins, ni à leur coupable avidité. Nous ne rapporterons pas les Lettres qui l'altèrent si souvent. C'est pour la régler et pour la décrier que les Conseils, également besoigneux, du *Régent de Paris* et du *Roi de Bourges*, firent à l'envi tant de mandements et d'instructions contradictoires. Nous passerons avec plus de raison sous silence les actes du gouvernement anglais. Ce n'est pas pour Henri VI que travaille le vrai Conseil; disons seulement que celui du soi-disant Roi de France avait adopté les anciennes formules, et que les Lettres sont ordinairement terminées ainsi : *Par le Roi, à la relation du Conseil,* ou *du grand Conseil, tenu par mons. le Régent du royaume de France, duc de Bedford,* avec la signature du secrétaire; mais le nom des membres présents n'y est presque jamais indiqué. Nous remonterons, pour en trouver quelques-uns, jusqu'aux Lettres qui accordent des priviléges et des exemptions de subsides à l'Université de Paris[2]. A ce faux Conseil étaient le cardinal d'Angleterre, le chancelier, les évêques de Beauvais, de Noyon et de Paris, le comte de Warrewik, le premier président, messire Jehan de Courcelles, messire Gile de Clamecy, et plusieurs autres. Il y a de plus le chambellan dans les Lettres qui confirment les priviléges des bourgeois et habitants de Paris[3].

Ces dernières Lettres sont singulières. Henri VI venait d'entrer à Paris, d'y recevoir la couronne de France des mains d'un cardinal anglais, d'y être l'objet de ces acclamations et de ces serments que l'ambition ou la peur offraient plus souvent que la fidélité. Dans ces solennités, les Rois avaient l'habitude d'accorder des grâces, l'abolition de quelque impôt, la délivrance de quelques prisonniers; la clémence accompagnait la libéralité. Le monarque anglais avait d'autant plus besoin de suivre cet exemple, que les habitants de Paris, plus malheureux que jamais, se refroidissaient visiblement pour lui, sous la dure et avide compression de son gouvernement[4]. Sans scrupules pour un

[1] En 1422, 1423 et 1424; D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. IV.
[2] Le 26 décembre 1431, p. 169 et 170.
[3] Le 26 décembre 1431, p. 171,
[4] ..... Il est venu à nostre cognoissance que latitement et muccement et tant par nuit comme autrement, plusieurs démolissements et fraccions sont faits ès huis, fenestres, charpenteries, maçonneries et couvertures des portes, tours, bastilles, et échiffles qui sont au pourtour de la closture et fermeture de nostredicte ville et en sont emblées, prinses et arses ou emportées..... et aussi que plusieurs vont par dessus les murs de ladicte ville dedans les fossés

Digitized by Google

avenir, dont il voyait les chances s'éloigner de plus en plus, le Régent se contenta de confirmer les priviléges de la ville, « la principale cité » du royaume, douée tant saintement comme d'une grande porcion » des saintes et précieuses reliques de la passion de Nostre Seigneur » Jhesus-Crist, décorée de très-ancien temps de la sainte lumière, de » la foy crétienne qui réside principalement en la faculté de la sainte » théologie et ès autres sciences et facultés de nostre fille l'Université de » Paris, aournée par la justice souveraine, exercée et qui réside en la » court de nostre Parlement à Paris... enrichie par la grant affluence » des marchans et autres gens de tous estas et de toutes nations... et » mesmement pour la résidence que faisaient en icelle noz prédéces- » seurs Roys de France, qui y avaient, comme encores nous y avons, » maison royal et demeure principal, et les princez, prelaz, barons » conseillers et officiers qui leur assistaient, en tant que non-seule- » ment à la sanblance de la cité de *Corinthe*, en laquelle le Roy » *Alexandre* esleut sa demeure principal, et comme la plus noble cité » du pays de *Grèce*, la doua de très-grands honneurs et prérogatives, » mais aussi à l'exemple de la cité de *Rome* que les Empereurs an- » ciens tinrent pour leur ville principal et sur toutes autres la douèrent » de honneurs, priviléges et prérogatives, nostredicte bonne ville de » *Paris* peut bien par nous être comparée... » Ces pompeuses paroles ne pouvaient ni suppléer à des actes de véritable générosité, ni rallumer des passions qui s'éteignaient. C'était le dernier appel anglais à la multitude parisienne. Les armes de Charles VII brillaient autour de la ville et son esprit y planait. La grande boucherie même laissait inoccupés et muets ses écorcheurs, malgré la confirmation des priviléges que leur avait rendus le duc de Bourgogne et que le Roi d'Angleterre renouvelait, en considérant *les bons et aggréables services faiz par lesdiz supplians à noz diz prédécesseurs Roys de France* [1].

Nous l'avons déjà dit : nous ne nous arrêterons point sur les actes du Conseil d'Henri VI. Ils sont presque aussi nombreux que ceux du Roi. Ils en sont la contradiction ou le démenti. Les uns et les autres sont signés par une fortune rivale. Lorsque le Conseil de Charles VII rejette une augmentation arbitrairement imposée par le comte de Foix du subside accordé par les Trois-Etats [2], lorsqu'il réunit le Parlement de Languedoc à celui de Paris, séant à Poitiers [3], c'est qu'il veut ménager l'As-

dits prendre le poysson et les herbes... Lettres de Henri VI, le 14 janvier 1425, p. 109; voir aussi les Lettres concernant le privilége des bourgeois de Paris, relativement à leurs hypothèques sur les maisons vacantes ou en ruines, 27 mars 1424, p. 47.

[1] Janvier 1422, p. 16.

[2] A Poitiers, en juin 1427, p. 133.

[3] A Chinon, le 7 octobre 1428, p. 140.

Digitized by Google

semblée de plus en plus nombreuse de Chinon et obtenir ses secours en satisfaisant à ses réclamations. Lorsqu'il accorde des priviléges aux habitants de la ville d'Orléans, « qui ont esté toujours loyaux sans va-» rier [1], en considérant espécialement le vertueux courage et ferme » constance qu'ilz ont concordablement euz à l'encontre de nosdiz en-» nemis [2]; » lorsqu'il accorde aux habitants de Montargis « qui aimaient » mieux essire la mort ou prendre l'aventure que eulx rendre ne » cheoir en la subjection desdiz ennemis [3], » le Roi nous rappelle l'apparition de Jeanne d'Arc, sa réception après les vifs débats du Conseil surpris et incrédule, son examen par le fidèle Parlement de Poitiers, l'enthousiasme qu'elle excite, ses prophétiques promesses qui rendent l'espoir au monarque indolent et découragé, sa confiance qu'elle communique à tous, les combats heureux que lui font livrer des généraux plus habiles que convaincus, Dunois, La Hire, Xaintrailles; tout, dans ces Lettres, est un souvenir glorieux, même la date : la reprise du château de Meun a promptement suivi la délivrance d'Orléans, et Jargeau a vu fuir de ses murs escaladés par le duc d'Alençon et Jeanne, le comte de Suffolk et ses Anglais. Cette marche triomphale vers Reims, annoncée par la Pucelle et assurée par sa victoire de Patay, n'a plus qu'une étape de gloire avant la solennité du sacre, à Troyes, où le Dauphin a été déclaré indigne et déchu de la couronne par son père, sa mère, sa sœur, son beau-frère, son cousin, que dénaturaient la haine et l'ambition, par tous les habitants de la ville, par la moitié du royaume; à Troyes, où il rentre victorieux et Roi [4].

L'impression produite par le sacre de Charles VII favorise le succès de ses armes, et ce prince, se mettant lui-même enfin à la tête des troupes, peut s'avancer jusqu'aux portes de Paris. Des Lettres de Henri VI ajournent la rentrée du Parlement, parce que les chemins pour y venir de plusieurs parties du royaume de France « sont pour » le présent très-dangereux et périlleux à l'occasion de noz ennemis et » adversaires qui tiennent et occupent plusieurs places et passaiges » sur lez rivières et pays d'entour Paris [5]. » Et, ce que ne disent pas les Lettres, c'est que l'on n'était pas tranquille sur les dispositions de ce Parlement, mécontent de ne pas être payé de ses gages, alarmé, peut-être, du sort que lui présageaient les victoires de Charles VII. Paris même donnait des inquiétudes au Régent qui l'aliénait de plus

[1] A Meun-sur-Eure, le 16 janvier 1429, p. 144.
[2] A Gergeau, en février 1429, p. 149.
[3] Ibid., en mai 1430, p. 152.
[4] Lettres de Charles VII, par lesquelles il reçoit les habitants de la ville de Troyes, en son obéissance, aux conditions y portées; à Troyes, le 9 juillet 1429, p. 142.
[5] A Rouen, le 6 novembre 1430, et à Paris, le 12, p. 150.

Digitized by Google

en plus par ses mesures de précaution et de sévérité. Le duc de Bourgogne, entrevoyant les orages qui menaçaient de toutes parts ses alliés, ne combattait pour eux qu'afin de mieux négocier avec le chef de sa race et son souverain.

Cet état des esprits, favorable à la cause de Charles VII, ne pouvait qu'aider aux succès de ses armes. Ils furent glorieux et continus, quoique la pénurie d'argent fît souvent traîner la guerre en longueur. Durant ce temps, les travaux du Conseil répondent aux diverses fortunes du prince. Les divisions de l'Eglise étaient toujours une des plus sérieuses affaires de l'État et avaient une grande influence sur ses destinées. Lorsque le Pape Martin V ne s'était pas encore ouvertement prononcé pour le parti anglais, Charles VII, en grand Conseil, avait ratifié une de ses bulles relative à la collation des bénéfices, sous la réserve des droits et libertés de l'Église de France et du Dauphiné [1]. Mais ce pontife ayant reconnu Henri VI, et conférant à ses partisans des bénéfices dans les provinces fidèles à Charles VII, le Roi ne pouvait oublier que « le royaume avait esté de tout temps et estoit garni de » notables hommes, natifs d'iceluy, nobles, clercs et autres gens de » grand mérite », et devait désirer « que de telles gens fust pourveu aux » prélatures, dignitez et autres bénéfices d'iceluy, afin que les places, » dont y en a plusieurs appartenans à l'Église, fussent gouvernées et » habitées par gens à eux féaux et non aultres, pour obvier aux grands » inconvéniens qui pourroient advenir, et dont estoit vraysemblable- » ment à douter si lesdits bénéfices viennent ès mains des étrangers. » Des Lettres du grand Conseil, signifiées à Eugène IV, successeur de Martin V sur la chaire de Saint Pierre, défendirent que, « dores-en- » avant, nul, de quelque estat, dignité, prérogative, prééminence » ou authorité qu'il soit, ne sera receu à tenir et avoir le gouverne- » ment ou administration d'aucun archevesché, évesché, abbaye, di- » gnité, prieuré ou autre bénéfice ecclésiastique quelconque, en nostre » dit royaume et seigneurie, s'il n'est natif d'iceluy nostre royaume et » seigneurie et féal et bienvueillant de nous [2] ; » ces Lettres rappelant les Ordonnances antérieures et celles du Roi lui-même [3], délibérées dans les assemblées du clergé.

Il est inutile de répéter qu'Henri VI approuvait ce que repoussait Charles VII ; il suffit de lire leurs Lettres [4] ; mais disons que l'histoire ecclésiastique renferme l'opposition inattendue et gallicane du Parle-

[1] A Meun-sur-Enre, le 24 novembre 1426, p. 123.
[2] A Chinon, le 10 mars 1431, p. 177.
[3] A Bourges, le 8 de février 1422, p. 22.
[4] Lettres de Henri VI sur la collation des bénéfices, à Paris, le 26 novembre 1425, p. 107. — Lettres par lesquelles Henri VI confirme ses Lettres antérieures concernant la collation des bénéfices, à Paris, le 12 mai 1432, p. 181.

Digitized by Google

ment anglais de Paris. Les deux Conseils se faisaient toujours la guerre des Ordonnances. Henri VI ayant établi à Caen une *Etude pour le droit civil et canon*[1], Charles VII fonda l'Université de Poitiers, pour laquelle il avait obtenu une bulle du Pape Eugène IV, approuvant et louant cette institution, imitée de l'Université de Toulouse[2]. Peu de temps après, il augmenta les priviléges de celle d'Angers et les étendit aux Facultés de théologie, de médecine et des arts nouvellement incorporées dans cette Université[3]. Henri VI avait payé par des faveurs semblables l'appui prêté par l'Université de Paris à l'indigne et cruelle procédure de l'évêque de Beauvais contre la Pucelle d'Orléans[4].

Apres ces oppositions, nous remarquerons, dans les travaux du Conseil, les Lettres par lesquelles Charles VII confirme les priviléges accordés aux habitants de Saint-Chef[5]. En elles-mêmes, elles ressemblent aux nombreux actes de l'espèce que nous nous dispensons d'analyser; mais elles sont fondées sur la raison que les Lettres originales ont été perdues, ou par les accidents de la guerre, ou par le soin même pris pour les conserver. En effet, on avait alors l'habitude de les enfouir sous terre, quand on était menacé de pillage et d'incendie; le danger passé, la trace ou le souvenir du dépôt ne se retrouvait quelquefois plus, ou même les Lettres étaient avariées. L'on put suppléer à la perte des Lettres dont il s'agit, au moyen des registres de la Chambre des Comptes de Grenoble, où elles avaient été copiées. L'enregistrement, soit aux Comptes, soit au Parlement, nous le savons depuis longtemps, était une formalité nécessaire et souvent indiquée à la fin des actes. Il servait également à la régularité de l'administration et à la conservation des intérêts particuliers. Ainsi, des Lettres prorogent l'exemption de tout impôt accordée pour dix ans, nous l'avons vu, aux marchands castillans, et prescrivent aux gens des Comptes, à Tours, de les expédier et vérifier à la place de la Chambre des Comptes, qui est à Bourges, où lesdits marchands ne pourraient se rendre *pour les péril et dangier des chemins*[6].

Cependant, la guerre et les négociations continuaient avec avantage pour Charles VII. Nous lisons dans ses Lettres, rendues en grand Conseil, le 15 mars 1435, que *nostre très chier et très amé frère et cousin*

[1] A Rouen, en janvier 1431, p. 176.

[2] ... *Ipse sanctissimus Pater tam salubre nostrum collaudans propositum, eique condescendens...* A Chinon, le 16 mars 1431, p. 179.

[3] A Amboise, en mai 1433, p. 186; confirmé à Angers en décembre 1443, p. 390.

[4] A Paris, le 26 décembre 1431, p. 169 et 170; Du Boulay, Hist. de l'Univ. de Paris, t. v.

[5] ... *Quarum litterarum originalia occasione guerrarum aut aliàs perdita fuerunt, vel in tali loco posita quod dicti supplicantes ea recuperare nequirent.....* A Vienne, en avril 1444, p. 199.

[6] A Amboise, en juin 1435, p. 209 et 210

Digitized by Google

Philippe, duc de Bourgogne, ensemble ses vassaux, subgez et adhérens, terres et seigneuries, se sont *puis n'aguères réconciliez envers nous et reduiz et réunis à nous et à nostre obéissance*[1]; ce qui veut dire que la paix d'Arras avait été signée[2]. Cette paix, si longtemps attendue et si vivement désirée, refusée par les Anglais, qui ne pouvaient se contenter de démembrer la France, retardée par la fausse honte du duc de Bourgogne, et enfin décidée par ses bons sentiments autant que par les intérêts de sa grandeur, assura le rétablissement de la royauté, malgré les dures conditions qu'il lui imposa. Le duc de Bedford, que n'avaient pas éclairé ses démêlés avec son indispensable allié, fut consterné de le voir devenir son ennemi; l'on assure qu'il en mourut de chagrin[3]. Isabeau de Bavière était déjà morte, saisie par la crainte de se trouver en présence de son fils, après la honte et les longs remords d'une vie passée dans la misère et les ténèbres, dans le mépris des Anglais même, et ne pouvant pas espérer dans la tombe un asile contre les flétrissures de la postérité[4].

Ces Lettres, qui nous ont signalé la paix d'Arras entre Charles VII et le duc de Bourgogne, ordonnaient que les sentences précédemment rendues par les juges qui tenaient le parti du Roi d'Angleterre seraient mises à exécution, *sans toutes voyes autoriser, approuver ou avoir agréables ne valider en aucune manière la juridicion, puissance et auctorité de nostre dit adversaire et ancien ennemi*. Le Roi, *préferens équité et le bien de ses subjez à rigueur de justice*, voulait tranquilliser ceux qui rentraient sous sa domination ou qui étaient disposés à le faire, en donnant la garantie de son autorité aux actes des tribunaux d'une puissance étrangère et chancelante.

Cette mesure était habile, et la confiance qu'elle annonçait ne tarda point à être justifiée. Malgré le nouveau serment que l'évêque de Therouenne, chancelier de Henri VI, faisait prêter d'observer le traité de Troyes, que le malheur avait dicté, que la force seule pouvait maintenir; malgré l'appui désespéré de la grande boucherie et du Parlement, Paris ouvrit ses portes au connétable de Richemont, qui fit son entrée[5], tenant à la main des Lettres d'abolition expédiées depuis deux mois[6]. Elles excusaient la soumission aux Anglais des bourgeois de Paris par la *salvation de leurs corps*, annulaient et abolissaient tout ce qui avait été dit et fait, surtout imposaient silence aux officiers de justice; la clémence était entière.

[1] A Poitiers, p. 216.
[2] Le 22 septembre 1435.
[3] Le 14 décembre.
[4] Le 30 septembre.
[5] Le 13 avril 1436.
[6] Donné à Poictiers, le pénultième jour de février 1425, par le Roy en son grand Conseil. — Felibien, Hist. de la Ville de Paris, t. III, p. 558.

Digitized by Google

Les conséquences de ces promesses anticipées et de la reddition de Paris doivent se réaliser en actes du Conseil. Des députations de la ville, de l'Église, de l'Université étaient effectivement allées, par l'avis du connétable, les solliciter de Charles VII, qui n'avait pas quitté Bourges; quant au Parlement, il s'était encore avili par son empressement à proclamer le Roi, à louer avec affectation le zèle et la bonne conduite des bourgeois de Paris qui avaient chassé les Anglais, à remercier Dieu de la victoire avec autant de conscience qu'il l'aurait remercié de la défaite, à prendre les ordres du connétable de Charles VII comme la veille encore il mendiait ceux du chancelier d'Henri VI. Richemond répondit au premier président, Philippe de Morvilliers, chargé, avec quelques conseillers, de lui porter les assurances et de lui offrir les services d'une pareille fidélité, de continuer leurs fonctions et d'écrire au Roi.

Charles VII accueillit favorablement, en Conseil, article par article, les demandes des habitants et du clergé de Paris, celles même de l'Université[1]; mais il s'empressa de mettre fin à l'existence du Parlement et des autres cours. Des Lettres du Conseil déléguèrent quatre commissaires pour faire clore et sceller « nos chambres de Parlement, » des requestes de notre hostel et du palais, des enquestes et de la » Tournelle, tant civile que criminelle, où tous les procez jugez et à » juger et les chambres des greffes, et semblablement la chambre où » sont noz chartres sur le revestiez de la Sainte-Chapelle, les Cham- » bres de nos Comptes[2], de nostre trésor et de nos monnoyes estans » en nostre palais de Paris[3]. » Peu de jours après, d'autres Lettres commirent deux présidents et six conseillers du Parlement de Poitiers, et quatre Conseillers du Roi, pour juger les causes pressées et nécessaires du Parlement et des autres juridictions suspendues[4]; et, par de troisièmes Lettres, furent confirmés les priviléges de l'Université de Paris, que le Roi appelle toujours « sa très chère et très amée fille » première née », qu'il loue pour sa foi, sa science et sa doctrine, mais qu'il ne remercie pas de son attachement et de sa fidélité, quoiqu'elle eût envoyé des députés au congrès d'Arras et célébré, par une procession solennelle d'actions de grâces, la délivrance de la capitale[5].

Après ces faveurs et ces sévérités obligées, le Conseil dut s'occuper de la reconnaissance royale envers « les gens d'Église, maire, bour- » geois et habitants de Poictiers », qui avaient toujours été loyaux et

[1] Felibien, Hist. de la Ville de Paris, t. v, p. 269.
[2] Henri VI avait réuni la Chambre des Comptes de Caen à celle de Paris. A Vernon, le 15 juillet 1424, p. 54.
[3] A Bourges, le 15 juin 1436, p. 218.
[4] Ibid., le 22 mai.
[5] Ibid. — Du Boulay, Hist. de l'Univ. de Paris, t. v, p. 435.

Digitized by Google

fidèles, « sans faire aucune faute, sans y espargner corps ny chevance. » La ville fut réunie à la couronne, et, à la place du Parlement et des autres Cours, que l'intention du Roi était de faire revenir à Paris, il y fut créé un siége royal pour les causes du Poitou et de la Basse-Marche[1]. Charles VII voulait régler les affaires du *Roi de Bourges* avant de s'acheminer vers Paris, où il s'était fait précéder par une partie des gens de son Conseil. Nous voyons, en effet, qu'avant son arrivée, ils y ordonnèrent, avec les généraux-maîtres des monnaies, la fabrication et la valeur d'espèces d'or et d'argent, en décriant et défendant celles que les *ennemis et adversaires* ont faites ou font faire dans le royaume[2], et qu'ils réglementèrent seuls la levée d'une aide sur le vin, libéralement offerte par le prévôt des marchands, les échevins, les bourgeois et l'Université[3]. Mais c'est en grand Conseil et pendant son voyage que furent données les Lettres par lesquelles le Roi rétablissait dans la capitale les Cours et Chambres du Parlement, des généraux, des requêtes de l'hôtel et du palais, des Comptes et des monnaies[4]. C'est également en Conseil qu'il abolit divers subsides imposés en Languedoc depuis 1417[5]; qu'il y rétablit un Parlement[6] et y institua une Cour des Aides[7]; qu'il accorda le droit de francs-fiefs aux habitants de la ville de Bourges, en louant leur fidélité, leur obéissance, leurs services et l'exemple qu'ils avaient donné aux provinces environnantes[8], enfin qu'il exempta l'Université de Montpellier de tout impôt, en augmentant ses priviléges[9].

Plusieurs Lettres sont datées du *Siége devant Montereau-sous-Yonne*, où le Roi paya noblement la dette de son courage avant de rentrer dans sa capitale. Elles confirment les priviléges accordés aux arbalétriers et aux archers de Paris[10] ainsi qu'à l'église de Mende[11]. Enfin, Charles VII fit son entrée à Paris, accueilli par les acclamations du même peuple qui l'avait tant de fois renié pendant vingt années, complimenté par le nouveau prévôt des marchands et le corps municipal si souvent factieux, entouré des échevins qui portaient le dais, précédé par les seigneurs et par les gens du Parlement et des requêtes,

[1] A Tours, en août 1437, p. 226.
[2] A Paris, le 12 juillet 1436, p. 221.
[3] A Paris, le 9 septembre 1436, p. 227; le 2 septembre 1437, p. 239.
[4] A Issoudun, le 6 novembre 1436, p. 229.
[5] A Montpellier, le 17 avril 1437, p. 230.
[6] Ibid., le 18 avril, p. 231.
[7] Ibid., le 20 avril, p. 232.
[8] A Pezenas, le 5 mai 1437, p. 233.
[9] Ibidem.
[10] Les 23 septembre et 10 octobre 1437, p. 245 et 242, confirmées en novembre 1441, p. 348, et le 26 juillet 1441, p. 356.
[11] Le 5 octobre 1437, p. 241.

Digitized by Google

que suivaient *les personnages des sept vertus* opposées *aux sept péchés mortels*. Aussitôt après ces joies de la délivrance commune, le Roi confirma les Lettres de sauve-garde accordées aux Quinze-Vingts[1], et celles de Philippe de Valois et de Charles VI sur l'exercice de la médecine[2]; il octroya le privilége de ville d'arrêt à celle de Saint-Denis, dont les religieux et les habitants continuèrent à être exemptés du droit de prises[3]. Deux jours avant son départ, non-seulement il confirma les anciennes Ordonnances contre les blasphémateurs[4], mais il ajouta aux peines qui étaient prononcées, au Conseil « assistant monseigneur le Daulphin, mess. Charles d'Anjou, comte du Maine, mess. le comte de Richemont, connestable, et les comtes de La Marche et de Vendosme, le chancelier, l'archevesque de Thoulouse, les évesques de Clermont, de Magalone, de Paris et de Castres, le premier président du Parlement et plusieurs autres. » En ce même Conseil, il fut ordonné que les notaires du Châtelet tiendraient des registres ou protocoles de tous les actes qu'ils passeraient, mesure importante qui prévenait les inconvénients et les abus des cédules[5].

En s'éloignant de Paris, que décimait une maladie épidémique, le Roi ne pouvait passer à Orléans sans y laisser encore des témoignages de sa reconnaissance; il déclara donc, par des Lettres rendues en Conseil, que les habitants des faubourgs jouiraient des exemptions accordées précédemment à ceux de la ville[6]. S'étant arrêté à Tours, il y régla plusieurs affaires financières du Dauphiné[7]; puis, *en son grant Conseil*, il défendit aux prélats du royaume d'aller ou de se faire représenter à Ferrare, où le Pape voulait transférer le Concile de Bâle[8]. On connaît les tristes divisions de ce Concile et d'Eugène IV. L'un et l'autre avaient cherché à se rendre favorable le Roi de France, en envoyant, comme médiateurs au congrès d'Arras les cardinaux de Sainte-Croix et de Chypre, et, plus tard, à lui-même, leurs *solemnelz ambaxeurs et messaïges*, pour lui exposer les entreprises irrégulières qu'ils se reprochaient mutuellement, leurs griefs réciproques[9]. Le Roi prit le parti du Concile et fut obéi par les évêques du royaume et du Dauphiné[10]. C'est encore à Tours que, cédant aux réclamations du Par-

[1] Le 20 novembre 1437, p. 243.
[2] A Paris, le dernier de novembre 1437. p. 264.
[3] Ibid., p. 245.
[4] A Paris; le 1er décembre 1437, p. 267.
[5] Ibid., p. 249.
[6] A Beaugency, le 15 décembre 1437, p. 241.
[7] Le 22 janvier 1437, p. 253 et 254.
[8] Le 23 janvier 1437, p. 255.
[9] Concil., t. VIII, col. 1225 et suiv.
[10] On ne vit au Concile de Ferrare que les prélats français des parties soumises encore au Roi d'Angleterre, comme l'évêque de Bayeux, ou sous la do-

Digitized by Google

lement de Paris, il suspendit l'établissement de celui du Languedoc[1], et que, pour satisfaire au vœu des États, il attribua la juridiction de Cour souveraine aux conseillers sur le fait des aides précédemment institués dans cette province[2].

Les Lettres qui contiennent cette extension de pouvoir l'expliquent par le danger des chemins pour se rendre des pays de Languedoc en la bonne ville de Paris, et aussi « à venir par devers nous, parce que » souventes fois allons et chevauchons en divers lieux, villes et pays » de nostre royaume, esquels faisons en nostre compagnie continuelle- » ment tenir nostre chancellerie. » Le Conseil suivait donc le Roi; nous le savions: mais quelquefois il s'en séparait pour agir seul. Ainsi, LE CONSEIL s'est occupé des monnaies et des aides avant l'arrivée de Charles VII à Paris; après son départ, il ordonne l'exhibition des titres d'acquisition en la censive du Roi aux commissaires établis pour renouveler les terriers du domaine royal[3]; il nomme le prévôt de Paris juge et réformateur général sur les malfaiteurs du royaume, en quelque juridiction qu'ils se retirent, et la liste en est curieuse: *larrons, murtriers, espieux de chemins, ravisseurs de femmes, violeurs d'église, bateurs à loyer, abuseurs, joueurs de faulx dez, trompeurs, faulx monnoiers et aultres, leurs associez, recepteurs et complices*[4]; il enjoint de démolir ou de réparer les maisons de Paris qui sont en ruine[5]; il règle une nouvelle fabrication de demi-écus d'or et la valeur d'une monnaie de Flandre[6], et enfin il enjoint au prévôt de Paris d'accorder à l'hôpital du Saint-Esprit deux audiences chaque jour plaidable, durant deux ans, pour juger les affaires de cet hôpital au Châtelet de Paris[7]. La nature des actes ne nous fait pas encore distinguer l'ordre des attributions déléguées, permanentes ou accidentelles.

Pendant que les Conseillers du Roi prenaient ces mesures à Paris Charles VII marchait vers Bourges, où, après les solennels débats d'une assemblée composée des plus grands seigneurs du royaume, des envoyés du Concile de Bâle et des nonces du Pape, d'un nombre considérable d'évêques, d'abbés, de députés des Universités et des chapi-

mination du duc de Bourgogne et du duc d'Anjou, comte de Provence, comme les évêques de Térouanne, de Châlon-sur-Saône et de Nevers, ceux d'Angers, de Digne, de Grasse et de Cavaillon.

[1] D. Vaissette, Hist. du Languedoc, t. IV, p. 487.

[2] A Tours, le 30 janvier 1437, p. 257. Ils furent réintégrés dans ces fonctions après le rétablissement définitif du Parlement de Toulouse. Orléans, le 21 juillet 1444, p. 407.

[3] A Paris, le 20 février 1437, p. 258.

[4] A Paris, le 5 avril 1437, avant Pâques, p. 260; à Paris, le 17 octobre 1438, p. 291; à Bourges, le 7 octobre 1447, p. 509,

[5] A Paris, le 21 avril 1438, p. 261.

[6] A Paris, le 26 avril 1438, p. 263.

[7] A Paris, le 3 mai 1438, p. 264.

Digitized by Google

tres[1], il signa, en grand Conseil, la Pragmatique-Sanction, cette charte célèbre des libertés de l'Église gallicane, qui consacrait en même temps le droit de contrôle du pouvoir civil sur les décisions de l'Église[2]. Nous n'analyserons pas cet édit si connu qui a soulevé tant de divisions entre les Rois de France, dont il assurait ou rappelait l'autorité traditionnelle, et les Papes, dont il limitait les exigences et détruisait les prétentions mal fondées[3].

Pour réparer les maux de la guerre, pour soulager les peuples en restituant ses insuffisantes ressources au trésor, Charles VII dut faire un retour sur les libéralités exagérées que l'*importunité des requerens* avait arrachées de ses malheurs plutôt que méritées de sa justice. Des Lettres du grand Conseil annulèrent donc toutes donations, aliénations et pensions extraordinaires accordées par ce prince, depuis sa sortie de Paris, sauf ce qui avait été réglé par le traité d'Arras[4]. Il faut lire dans cette Ordonnance la pénurie du domaine telle « que de pré-» sent n'y a de quoy payer les fiefs et aumosnes, gaiges d'offices et » autres charges ordinaires. » Ce que le Roi veut non-seulement pouvoir faire, mais, pour relever ses sujets « des grands domaiges, » griefs et oppressions qu'ils ont souffertes le temps passé, en l'occa-» sion des gens de guerre, qui, par faulte de payement, ont vesqu sur » eux à la destruction totale du pays », il a formé le projet de *pourvoir au fait desdits gens de guerre en manière qu'ilz puissent estre entretenuz ez frontières à l'encontre de noz ennemis, et que nosdits païs et subgiez en soient du tout déchargiez*. Heureuse idée, mesure plus grande que ne le comprenaient peut-être ceux qui la conseillaient, et à la tête desquels était le connétable de Richemont. La féodalité, déjà si affaiblie par la puissance de la royauté, par les réunions de ses provinces à la couronne, par de mortelles rivalités, ne se défendra plus contre des armées permanentes que par l'importance individuelle de ses derniers représentants et par le prestige plutôt que par les forces de leur pouvoir définitivement impuissant. Le Roi régnera par le Conseil, par la justice et par l'armée du Roi.

Avant de donner suite à cette idée féconde, il fallait prévenir les excès actuels des gens de guerre, si avides par nature, si malfaiteurs par besoin. Tandis que des membres du Conseil se rendaient, avec la duchesse de Bourgogne, à des conférences pour la paix, où devaient se

[1] Ouverte le 1er mai 1438.

[2] Le 7 juillet 1438, p. 267. La Pragmatique-Sanction de Louis IX, du mois de mars 1268 est Vol. I des Ord., p. 97.

[3] Œuvres de d'Aguesseau, t. I, p. 425; Pet. de Marca, *de Concord. Sacerd. et Imp.*, p. 886; Hotman, Traité des Libertés de l'Eglise gallicane, lib. I, XLIX.

[4] A Bourges, le 15 décembre 1438, p. 293.

Digitized by Google

trouver des négociateurs anglais emmenant, comme médiateur, le duc d'Orléans, toujours captif depuis Azincourt, le Conseil, tantôt seul, tantôt avec le Roi, ne cessait de s'occuper de finances et de discipline, choses également difficiles et urgentes. Le prévôt de Paris reçut le pouvoir d'arrêter les gens de guerre qui feraient dommage aux sujets du Roi, et leurs capitaines en furent rendus responsables[1]. Bientôt les États-Généraux, assemblés à Orléans, firent à ce sujet les plus vives remontrances, ensuite desquelles fut rendue la grande Ordonnance, *en forme de Pragmatique-Sanction.* Le Roi *considérant la pauvreté, oppression et destruction de son peuple ainsi destruit et foullé par lesdites pilleries, lesquelles choses ont esté et sont à sa grande déplaisance*[2], supprime les compagnies, en limite le nombre, se réserve le choix des capitaines, interdit la levée des gens d'armes sans une patente royale, condamne toutes leurs exactions: en un mot, promulgue d'inutiles défenses et de vains châtiments; c'est le premier règlement militaire.

Pour le mettre à exécution, il aurait fallu l'obéissance et le concours de tous les chefs de ces nouvelles *compagnies,* accoutumés et voués aux désordres de la guerre, et décidés, malgré le rang de la plupart d'entre eux, à en poursuivre les avantages en brigands, au lieu de se résigner à une inaction sans profits irréguliers. Loin de là, les princes du sang renouvelaient entre eux des discordes, naguères si funestes, et entraînaient dans leur *praguerie* contre le Roi le Dauphin lui-même, à peine âgé de seize ans : Louis XI se révélait. Vainqueur sans effort de ces turbulences et de ces ingratitudes, Charles VII voulut satisfaire à la présomptueuse ambition de son fils. Des Lettres en Conseil lui cédèrent *les pays, terres et seigneuries du dauphiné de Viennois ;* car il n'avait que le titre honorifique de Dauphin et il ne tardera pas à retourner la possession du Dauphiné contre son père, trop faible ou trop généreux[3].

A ces agitations de l'Etat succèdent, dans le Conseil de Charles VII, les agitations de l'Eglise. Le Concile de Bâle a déposé Eugène IV, qui fulmine les derniers anathèmes contre cette Assemblée. Les députés du Concile et du Pape sont entendus dans l'Assemblée du clergé, réunie à Bourges avec le grand Conseil, et le Roi déclare, d'après l'avis des princes de son sang, dudit grand Conseil, des prélats, chapitres, universités, gens d'Église et autres notables personnes, « que son in- » tention est de persister en la bonne et vraie obéissance d'iceluy

[1] A Paris, le 22 décembre 1438, p. 295.
[2] A O léans, le 2 novembre 1439, p. 306.
[3] A Charlieu, le 28 juillet 1440, p. 318.

Digitized by Google

nostre saint père le Pape Eugène[1]. » D'autres Lettres du même jour défendent de publier ou d'exécuter aucunes Lettres de citations, suspensions, privations, censures et autres procédures, à l'occasion des divisions survenues dans l'Eglise; de mettre aucun par de tels moyens en possession d'un bénéfice et d'user, « les uns envers les autres, de » paroles rigoureuses, injurieuses ou diffamatoires ou de quelconque » voye de fait[2]; » et bientôt parut la déclaration formelle du maintien de l'obédience au Pape Eugène IV[3], où le Roi, rappelant les dispositions qu'il avait manifestées aux députés du Concile et du Pape, annonçait sa persistance à se soumettre aux décisions de l'Eglise légitimement réunie, ses doutes sur la validité des actes du Concile de Bâle et son projet de se concerter avec les princes chrétiens pour en obtenir un véritablement œcuménique, ainsi que cela avait été convenu dans la dernière Assemblée de Bourges. Elle avait effectivement voté un subside *pour envoyer plusieurs grands et notables ambassades en plusieurs diverses régions*, et des Lettres en Conseil en reglèrent la levée sur tous les ecclésiastiqnes du royaume de France et du Dauphiné[4]. Enfin le Roi, pour enlever toute inquiétude aux possesseurs toujours enviés des bénéfices, déclara que les promotions aux prélatures et aux dignités ecclésiastiques, faites par le Pape Eugène depuis l'accord conclu avec ce Pontife jusqu'à la date de la Pragmatique Sanction, devaient être regardés et maintenus comme valables[5]; ce qui signifiait que, la Pragmatique-Sanction abolissant les réserves apostoliques, conformément à un des décrets du Concile de Bâle, l'observation de ces décrets devait remonter seulement à la date de l'approbation que le Roi y donnait par ses Lettres, et, en langage plus moderne, que les décrets des Conciles-Généraux n'ont de force, en France, quant à la discipline, qu'autant que le permettent les Ordonnances du Roi.

Charles VII voyageait, négociait, combattait, gouvernait, et ses Ordonnances, par leur date, font connaître l'itinéraire de son armée, comme, par leurs dispositions, les travaux de son Conseil. C'est à Bourges qu'il confirme les Lettres de Philippe-le-Bel sur les étaux des halles de Paris[6]; à Chartres qu'il étend les priviléges de la ville de Saint-Omer[7]; à Laon, qu'il accorde aux habitants de Narbonne la continuation de quelques octrois pour l'entretien des ponts et chaussées

[1] A Bourges, le 2 septembre 1440, p. 321.
[2] Ibid., p. 319.
[3] A Chartres, le 21 novembre 1440, p. 324.
[4] Ibid., p 326.
[5] A Saint-Denis en France, le 7 août 1441, p. 332.
[6] A Bourges, en septembre 1440, p. 322.
[7] A Chartres, en décembre 1440, 327.

Digitized by Google

sur la rivière d'Aude[1]; à Paris, qu'il attribue à l'hôpital des Quinze-Vingts deux audiences du Châtelet par semaine, et qu'il prend diverses mesures relatives au droit de péage, établi à Meaux et à Lagni, aux chirurgiens, aux traiteurs et aux artillers de Paris, et à divers intérêts dont les circonstances avaient accru l'importance[2]. On sait que, pendant son séjour à Paris, il emporta glorieusement d'assaut la ville de Pontoise, défendue par Talbot. Il repartit bientôt pour le Languedoc où l'appelaient les événements de la guerre. De Saumur, il établit exclusivement deux généraux réformateurs sur le fait des monnaies[3]; de Lésignan, il accorda plusieurs grâces aux habitants de Louviers, en donnant de grands éloges à leurs services et à leur fidélité pendant un siége meurtrier de vingt-trois semaines[4]; de Toulouse, il régla les gages du Parlement[5], et, pendant qu'il y séjournait, les membres du Conseil, restés à Paris, ordonnèrent aux généraux conseillers sur le fait de la justice des aides, de vérifier et d'expédier les Lettres d'exemption de guet, garde et subsides accordés par Charles VII aux artillers[6]. Nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois la preuve de l'action directe du Conseil.

La ville de Paris se relevait lentement des désastres qui l'avaient dévastée et dépeuplée. Malgré les avantages offerts à ceux qui rebâtiraient les maisons[7], on s'obstinait ou l'on était réduit à les laisser en ruines. Il était donc urgent d'y appeler des habitants, et il fut habile d'y attirer, par l'appât des exemptions, ceux de la Normandie que fatiguait le joug des Anglais. C'est ce que fit le Roi[8], venu à Montauban, ville à laquelle il accorda justement quelques utiles dédommagements de ses pertes et quelques priviléges dus à son courage[9].

Nous ne nous arrêtons que sur les principaux actes du Conseil. Mais lorsque nous trouvons une Ordonnance qui abolit les Lettres de marque et de représailles accordées par les officiers du Roi en Languedoc contre les habitants d'Avignon et qui en réserve la délivrance au Roi ou au Parlement[10], nous comprenons l'utilité historique d'en chercher dans le texte même l'explication. En 1430, le pont sur le Rhône à Avignon étant tombé, le sénéchal de Beaucaire établit un passage sur le fleuve avec un droit de péage. Les Avignonnais, prétendant que le

[1] A Laon, le 10 avril avant Pâques, 1440, p. 329.
[2] A Paris, le 13 octobre 1441, p. 334 et suivants.
[3] A Saumur, le 31 décembre 1441, p. 349.
[4] A Lésignen, en mars 1441, p. 351.
[5] A Toulouse, le 10 juin 1442, p. 354.
[6] A Paris, le 26 juillet 1442, p. 356.
[7] A Paris, en Novembre 1441, p. 339.
[8] A Montauban, le 16 janvier 1442, p. 358.
[9] Ibid., p. 360, 361 et 366.
[10] A Poitiers, le 13 juin 1443, p. 367.

Digitized by Google

Roi n'était pas le maître des deux rives, s'y opposèrent, même à force ouverte, et furent condamnés par le Parlement. Ils résistèrent; mais les officiers ayant donné contre eux des Lettres de marque, ils se soumirent aux arrêts qui les condamnaient et invoquèrent la clémence du Roi. Ce prince ordonna au comte d'Anjou, gouverneur du Languedoc, à son lieutenant, aux sénéchaux de « Beaucaire, Carcassonne et » Tholose, » de faire « joïr et user paiblement et à plain de notre pré- » sente quittance, abolicion, grâce et octroy, » les habitants d'Avignon et du comté Venaissin.

A cette époque, Charles VII avait heureusement terminé deux affaires importantes, l'une du Roi, l'autre de son Conseil. Le succès de la première, une expédition en Guyenne, fut couronné par la reprise de Tartas, forteresse qui appartenait et qui fut rendue au seigneur d'Albret[1]. La seconde avait été conduite avec autant d'habileté. Les princes s'étaient de nouveau réunis pour attaquer l'autorité royale et en obtenir des faveurs, sous le prétexte ordinaire du bien public. Les ducs de Bretagne, d'Orléans, de Bourgogne même avaient été entraînés dans la coalition. Charles VII, craignant que cette défection ne ramenât les troubles dans lesquels avait failli disparaître la royauté, usa de ménagements, fit dire aux princes qu'il consentait à leur assemblée et qu'il examinerait leurs remontrances, toujours disposé qu'il était à écouter leurs avis. Ils se rendirent à Nevers, et leur cahier de plaintes se réduisit aux demandes vagues et captieuses de la paix avec l'Angleterre, de la réforme de l'administration, d'une meilleure distribution de la justice, d'un choix plus éclairé des magistrats, de la répression des gens de guerre, de la régularité de leur solde, enfin du soulagement du peuple par la diminution des impôts. C'est le langage perfide des ambitieux de tous les temps. Les princes eux-mêmes le rendirent clair, en reprochant au Roi de ne pas les appeler au gouvernement de l'Etat, en lui demandant, le duc d'Alençon la restitution de Niort, le duc de Bourbon et les comtes de Vendôme et de Nevers le paiement de leurs pensions, le duc de Bourgogne l'exécution de quelques articles du traité d'Arras qu'il ne spécifiait pas.

Le Conseil n'aurait pas eu de peine à réfuter victorieusement ces griefs, s'il avait suffi aux princes d'être éclairés pour rentrer dans le devoir. Il lui était facile de démontrer combien le Roi avait fait d'inutiles efforts et offert de sacrifices pour conclure la paix ou des trèves avec des ennemis de plus en plus intraitables. Le Conseil avait d'aussi bonnes raisons à alléguer sur l'attention continue du Roi à réformer les abus de l'administration, nés du malheur des circonstances; à ne choisir que les hommes les plus recommandables par leurs lumières

[1] Le 26 juin 1443.

Digitized by Google

et leur intégrité, pour siéger au Parlement, dont douze membres étaient d'ailleurs à la nomination du duc de Bourgogne lui-même; à assurer la solde des gens de guerre, afin de leur ôter tout prétexte de rançonner les villes et les campagnes, le Conseil ne disant pas que ces compagnies de brigands appartenaient aux princes ou s'avouaient d'eux sans être démenties. Ses réponses étaient aussi précises sur les impôts, dont personne ne regrettait plus que le Roi le poids et la durée, dont il soulagerait la misère des peuples dès que l'état du royaume le lui permettrait, et sans faire l'inutile dépense d'une convocation des Trois-États. Arrivant enfin au véritable mobile de la conduite de ces princes, le Conseil fait dire au Roi qu'il les a toujours consultés sur les affaires importantes, qu'il s'est trouvé dans la pénible nécessité de reprendre la ville et le château de Niort; qu'il rendra sa pension au duc d'Alençon, s'il le mérite; que le duc de Bourbon a refusé la sienne; que le comte de Vendôme s'est mis lui-même *hors de l'hôtel du Roi*; que le comte de Nevers sera satisfait; qu'il a l'intention d'observer religieusement la paix d'Arras, et que c'est par égard pour le duc de Bourgogne qu'il ne fait pas, à son tour, entendre des récriminations fondées sur l'inobservation de cette paix. Charles VII appuya ces paroles par la résolution de recourir à la force, si elle était nécessaire, et par la séduction de bons procédés envers les ducs de Bourgogne et d'Orléans surtout, qui revinrent près de lui et mirent ainsi fin à cette coalition d'intérêts personnels, impuissante sans eux.

Après la conclusion favorable de ces affaires, le Conseil est sérieusement occupé, dans l'intérêt général, des réformes que les princes n'avaient poursuivies que pour obtenir des satisfactions personnelles. En l'absence du Roi, qui reconquérait sur les Anglais successivement Tartas, Saint-Sever, Dax, Marmande et La Réole, le Conseil, demeuré à Poitiers, réduisait le nombre des généraux-maîtres des monnaies, *multiplié légèrement et par importunité*[1]. A Saumur, le Conseil fit une longue Ordonnance sur les finances, insuffisantes et épuisées[2]. Nous y remarquons des règles et des formes plus rigoureuses de la comptabilité, attribuée à la Chambre des Comptes et séparée de l'administration des revenus du domaine, affectée aux trésoriers. C'est de Saumur que furent encore datés plusieurs actes du Conseil et, entre autres, celui qui établissait définitivement un Parlement à Toulouse[3].

Les Etats de la province n'avaient cessé de le réclamer[4]. Cette fois,

[1] A Poitiers, le 29 juin 1443, p. 369.
[2] A Saumur, le 25 septembre 1443, p. 372; confirmée par celle du 10 février 1444, p. 414.
[3] A Saumur, le 11 octobre 1443, p. 384.
[4] D. Vaissette, Hist. de Languedoc, t. IV.

Digitized by Google

il ne fut pas conditionnel, comme sous Philippe-le-Bel, ou subordonné, comme naguères, aux réclamations intéressées du Parlement de Paris. Pour donner plus de consistance à la nouvelle cour, le premier président et plusieurs conseillers en furent choisis dans le Parlement de Paris; son ressort comprit le Languedoc, la Guyenne et les autres pays au midi de la Garonne. Bientôt des Lettres du Conseil renvoyèrent au Parlement de Toulouse tous les procès qui en ressortissaient [1]. Elles ne suffirent pas pour vaincre soit l'habitude des parties, soit l'obstination du Parlement de Paris à les juger. Des Lettres plus impératives mirent enfin un terme à ce désordre judiciaire [2].

Le rétablissement définitif du Parlement de Toulouse n'était pas la seule satisfaction accordée par la reconnaissance de Charles VII au Languedoc, qui lui avait fourni tant de secours pendant son adversité. La substitution de l'*équivalent* aux aides, accordée comme un bienfait par des Lettres du grand Conseil, à la ville de Mende [3], et la défense d'apporter « des draps de Normandie, d'Angleterre, du Bour- » delais, ou autres pays à nous désobéissants, » étaient avantageuses au commerce de cette province, sans que les autres parties du royaume fussent oubliées sous ce rapport. Nous ne ferons qu'indiquer de nombreuses Lettres confirmatives de statuts de métiers, celles qui règlent les achats de blé par les boulangers, et l'obligation d'en vendre imposée aux habitants qui en possédaient [4]; qui accordent à la ville de Lyon trois foires franches par an, avec permission d'y user de toutes monnaies étrangères [5]; d'autres, enfin, qui rétablissant les foires de Champagne et de Brie, en confirment et en augmentent les priviléges [6]. Quelque temps auparavant, une Ordonnance, rendue aussi en Conseil, avait supprimé les péages mis indûment, pendant la guerre, sur les rivières de France, de Champagne et de Brie, tant au-dessus qu'au dessous de Paris [7].

Mais nous nous arrêterons sur les Lettres du grand Conseil, par lesquelles Charles VII déclare réunir à sa couronne les villes et châteaux d'Espinalz et de Rualmesnil [8]. Ce prince s'était *transporté vers les marches de Barrois et de Lorraine, et vers les Almaignes*, pour donner provision et remède à plusieurs usurpations et entreprises faites sur les droits du royaume, et ramener sous son obéissance plusieurs cités

[1] A Angers, le 4 février 1443, p. 395.
[2] A Nanci-en-Lorraine, le 17 mars 1444, p. lxxij.
[3] A Tours, le 26 février 1443, p. 397.
[4] A Angers, en décembre 1443, p. 392.
[5] A Angers, en février 1443, p. 399.
[6] Au château de Sarry-lès-Châlons, le 19 juin 1446, p. 431.
[7] A Orléans, le 21 juillet 1444, p. 405.
[8] A Espinal, le 14 septembre 1444. p. 403.

Digitized by Google

et seigneuries *estans deçà la rivière du Rein*. Il profitait de la trève conclue pour deux années avec l'Angleterre [1]; ses troupes avaient été employées au siége de Metz, à la sollicitation de René, Roi de Sicile et duc de Lorraine, qui réclamait le solde d'anciennes créances. Elle paya les frais de la guerre, et l'on remit à d'autres temps la revendication des droits des Rois de France sur cette ville, alors contestés par l'Empereur et l'évêque. Mais Charles VII ne voulut pas en ajourner d'autres; après avoir reduit Epinal, de semblables Lettres ordonnèrent également la réunion à la couronne des villes de Port et de Raimbeucourt [2]. La ville de Toul fut d'une plus difficile composition; il fallut exhumer des Lettres [3] par lesquelles Philippe-le-Bel et Charles VI déclaraient qu'elle s'était mise sous leur sauvegarde [4]. Il fallut rappeler l'acte de soumission des trente personnes de cette ville envoyées à Paris, en 1330, pour demander pardon et acquitter l'amende de leurs excès et désobéissance envers le Roi, promettant et jurant que « jamais, par eux ne par autres, ils ne mefferoient à lui, ses suc» cesseurs ne à son royaume; » il fallut peut-être de plus sérieux arguments pour mettre fin à « plusieurs altercations sur ce eues entre » nous et eulx, » les forcer à payer pour le passé et pour l'avenir, en reconnaissant l'autorité du Roi pendant sa vie, « sans préjudice tou» tesvoyes des droits de l'Empereur de Rome et de l'évesque de Thoul, » se aucun en ont en ladicte cité. » Enfin, la ville de Verdun, qui avait été réunie à la couronne par Louis X, obtint aussi des Lettres de confirmation et de garde perpétuelle [5].

En récupérant ces droits, Charles VII augmentait ses forces et ses ressources; il en avait un égal besoin pour constituer définitivement ces troupes permanentes et soldées, dont les lettres de 1439 nous ont montré la création; c'était le dernier effort de la royauté pour ne compter au-dessous d'elle que des sujets. Charles VII, dont l'habileté semblait croître avec la puissance, rendit la taille perpétuelle en l'affectant uniquement à la solde et à l'entretien d'un corps toujours subsistant [6]. L'organisation de ce corps, composé de quinze compagnies d'ordonnance de cent lances chacune, ne nous regarde nullement, pas plus que celle des archers. Nous n'avons qu'à constater la sagesse de ces mesures qui, par la taille royale, mettaient fin aux vexations des seignenrs en les empêchant d'abuser de leur droit d'y

[1] A Tours, le 28 mai 1444. — Rymer, Act. publ., t. v, p. 1.
[2] A Nancy, en septembre et janvier 1444, p. 410 et 413.
[3] A Loupy en Barrois, le 27 mai 1445, p. 423.
[4] Novembre 1330, 14 octobre 1410; Vol. XI des Ord., p. 393 et 547.
[5] A Sarry-lès-Châlons, le 23 juin 1445, p. 433.
[6] Des instructions du Conseil règlent l'imposition et la perception des tailles; Lettres du 19 juin 1445, p. 428.

Digitized by Google

mettre une *crue* à leur profit, et, par l'armée nouvelle, préservaient les provinces des ravages et des désordres des gens de guerre, en assurant la défense du royaume contre ses ennemis.

Malgré cette sagesse, des mesures qui apportaient de si heureux, mais de si grands changements, devaient exciter des résistances et des réclamations. Les ordres les plus sévères furent donnés contre les soldats licenciés qui ne rentreraient pas paisiblement chez eux ; les contraintes les plus fortes décernées contre tous ceux qui refuseraient de payer les tailles[1]; des exemptions de contributions et de logement militaire accordées aux ecclésiastiques[2], et le privilége maintenu à l'église de Saint-Martin de Tours de ne loger que le Roi, la Reine et leur *aisné filz*[3].

Ces grandes affaires n'empêchaient pas le Conseil de s'occuper de celles d'une moindre importance. Nous avons déploré plusieurs actes de l'Université de Paris; elle se croyait toujours une puissance dans l'Etat, et ne pouvait se contenter de n'en être que la grande école. Quelques-uns de ses turbulens écoliers s'étant fait mettre en prison *en la prévosté de Paris pour leurs démérites*, furent réclamés par le recteur, et, comme clercs, par l'évêque. Dans ce conflit, le prévôt envoya la cause au Parlement; aussitôt « ledit recteur, maistre Jehan » Painecher et autres, eulx-disans députez de ladicte Université, » vindrent en nostredict court de Parlement à ung jour de mardi en- » viron neuf heures, et requisdrent lesditz de Ganda et ses complices » leur estre renduz promptement, et en cas que nostre dicte court ne » les leur rendroit promptement, ils intimèrent très-irrévéremment » cessations à nostre dicte court. » Le Parlement répondit qu'il devait entendre l'évêque de Paris, « en leur remontrant qu'ilz se voulsissent » deporter de ladicte intimacion desdictes cessations dont ilz ne » vouldrent rien faire. » Ce n'était plus le temps des émeutes et de la protection du duc de Bourgogne, et, si le peuple s'alarmait encore du silence des chaires et des écoles, il ne tendait plus de chaînes et n'avait plus de maillets. L'Université, dont les sommations orgueilleuses n'étaient plus redoutables, cessa vainement ses prédications et ses leçons, protestant « qu'elle n'était en rien sujette au Parlement, » et que le Roi seul pouvait connaître de ses causes[4]. Mais le procureur général représenta au Roi combien le peuple était scandalisé de voir interrompre à tout instant, pour des intérêts particuliers, l'instruction publique et l'instruction religieuse, et combien il y avait d'inconvénients à admettre le recours au Roi pour chaque cause de l'Uni-

[1] Ibid.
[2] A Sarry-lès-Châlons, le 3 août 1445, p. 442.
[3] Au château des Montils-lès-Tours, en septembre 1445, p. 454.
[4] Du Boulay, Hist. de l'Univ., t. v.

Digitized by Google

versité. Ce prince trouva, en effet, qu'il était occupé de trop grandes affaires pour se mêler personnellement de celles de l'Université; que tous, dans le royaume, « les princes, les pers, ducs, contes, et autres » grands seigneurs, respondent et obéissent à la justice souveraine du » Parlement. » Des Lettres du Conseil, qui renferment tous ces détails circonstanciés, ordonnèrent donc au Parlement de connaître et déterminer « les causes, querelles, négoces, actions et pétitions quelconques de l'Université de Paris, » de poursuivre les instigateurs des cessations des prédications et des leçons, et de punir les coupables[1]. C'est ainsi que l'Université perdit sans retour, par ses prétentions exagérées, la plus belle de ses prérogatives; mais elle perdit plus encore, elle fit sentir la nécessité de réviser les priviléges qui, depuis si longtemps, étaient accordés à ses services ou à ses importunités, et la royauté, prenant justement la revanche du passé, lui rappela ses devoirs et son origine, en faisant résonner le mot menaçant de réforme.

Le Parlement lui-même était réformé; le grand Conseil avait été appelé à délibérer sur le résultat de l'examen des anciennes Ordonnances judiciaires, fait par les présidents et conseillers assemblés « en » bon et compétent nombre, désirant le bien et honneur de nous et » de nostre dicte justice et l'abbrégement des causes et procez de nostre dicte court; » il en composa une Ordonnance, résumé remarquable des obligations et des services de la cour, *capitale et souveraine du royaume;* réglement approprié aux circonstances nouvelles; rappel des lois dont les troubles et les guerres avaient fait négliger l'observation[2].

Nous mentionnerons aussi les Lettres du Conseil qui confirment les priviléges du duc de Bretagne[3], et ceux que Louis X avait accordés aux habitants du Languedoc[4]. Le duc de Bretagne, effrayé de l'alliance de son frère Gilles avec les Anglais, voulut se mettre sous la protection du Roi de France, envers lequel son père Jean V avait tant de fois hésité dans son incertaine fidélité; il vint le trouver à Chinon, et lui fit hommage en une cérémonie solennelle[5]. Il en obtint la confirmation des faveurs que les Rois de France avaient accordées aux ducs de Bretagne, Charles VII n'exceptant que les concessions qui auraient pu être faites, soit par le Roi Jean pendant sa captivité, soit par Charles VI pendant les dernières guerres. Nous n'avons pas besoin d'expliquer la cause de faveurs nouvelles pour la fidèle province

[1] A Chinon, le 26 mars 1445, p. 456.
[2] Aux Montils-lès-Tours, le 28 octobre 1446, p. 471.
[3] A Razilli, près Chinon, le 16 septembre 1446, p. 468 et 469.
[4] A Niaillé en Touraine, en décembre 1446. p. 486.
[5] Le 14 mars 1446.

Digitized by Google

du Languedoc; nous y remarquerons seulement une innovation dans la procédure. Le Roi accorde la publicité de l'instruction et du jugement des procès criminels, l'application à la question restant seule au libre arbitre du juge[1]. Il y a donc longtemps que l'on connaît en France cette publicité dont les avantages ne compensent peut-être pas les graves inconvénients.

Ces travaux du Conseil n'avaient pas été interrompus par la surveillance qu'exigeait la conduite du Dauphin; la levée du siége de Dieppe, la soumission du comte d'Armagnac, une heureuse expédition en Allemagne, avaient redoublé sa présomptueuse ambition, et irrité son impatience du trône, jusqu'à lui inspirer des projets que le comte de Dammartin ne voulut pas comprendre, en les repoussant et en les dénonçant courageusement. Louis, pardonné, s'éloigna pour toujours de son père. La royauté put également se livrer à son efficace intervention dans les affaires de l'Eglise, et contribuer à la cessation du schisme, en obtenant l'abdication de Félix V[2]. Ainsi, tout concourait à l'affermissement de la puissance royale; la guerre même, qui n'était suspendue que par une trève avec le Roi d'Angleterre, lui réservait ses dernières victoires.

On négociait la paix, il est vrai; mais les Anglais, qui préludaient aux fureurs de la Rose rouge et de la Rose blanche par l'assassinat du duc de Glocester, ne pouvaient ni l'imposer, ni la subir, et Charles VII ne la désirait point, parce qu'il entrevoyait le moment où il rétablirait victorieusement sa puissance sur le royaume entier. Il se préparait donc à la prochaine reprise des hostilités, et il le dit expressément dans les Lettres du Conseil qui instituent les francs-archers[3]. Le Roi complétait son œuvre militaire de 1439 et de 1444, faisant pour la permanence des gens de pied ce qu'il avait fait pour les compagnies d'ordonnance. Telle est l'origine du premier corps régulier de notre infanterie; il faut en lire l'organisation, l'armement, la discipline, la solde, l'emploi dans les Lettres même et dans les instructions qui les développent[4]; les inconvénients, les défauts et la décadence dans l'*Histoire de la milice française*. Et c'est peut-être ici le lieu de rapporter d'autres Lettres et d'autres instructions du Conseil sur la manière dont les nobles doivent être habillés et armés, « chascun selon son » estat et faculté, pour nous venir servir pour la deffense ou recou- » vrement de nostre seigneurie et autrement, toutefois qu'ilz seront

[1] *Concessimus etiam quod cause criminales quecumque, etiam supponendo aliquem questionibus, audiantur et judicentur non in occulto, sed palam et publice; questionnum vero suppositio, cum judicata fuerit, fiet ubi Judex viderit expedire.*
[2] Idem.
[3] Aux Montils-lès-Tours, le 28 avril 1448, vol. XIV des Ord., p. 1.
[4] Voir aussi les Lettres relatives à l'assiette des tailles du 3 avril 1439, p. 484.

Digitized by Google

» mandez[1]. » Il y a loin de ces ordres, de ces obligations, de ces catégories, de ces classes distinguées par des habillements, à l'indépendance ou à l'indiscipline du service féodal. Le Roi donnait un mois à tous les nobles pour venir déclarer aux sénéchaux « en quel abille- » ment ils vouldront ou pourront servir, » et, s'ils ne s'étaient pas rendus à ce devoir, les officiers royaux avaient le droit de les y contraindre « par toutes voyes deues. » La féodalité trouvait son Roi.

Son dernier représentant, le plus dangereux et le plus puissant rival de la royauté, ne devait pas tarder à le reconnaître ; le duc de Bourgogne, depuis qu'il avait hérité des duchés de Brabant et de Limbourg, s'intitulait *par la grâce de Dieu*[2]. Lorsque nous recherchions jusque dans le protocole des actes royaux la main qui les avait écrits, nous avons examiné l'origine et la valeur de cette formule ; elle n'était alors que chrétienne. C'est par l'abus des mots qu'on lui a donné une signification politique après plusieurs siècles, et, quand elle est devenue la prétention ou le témoignage de l'indépendance, la royauté se l'est réservée. C'est ainsi qu'en récupérant les terres usurpées par le comte d'Armagnac, Charles VII lui avait naguères défendu de continuer, comme ses aïeux, à s'appeler *comte par la grâce de Dieu.* Il est vrai que Jean V, duc de Bretagne, et Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, employaient, dans ce temps, la même qualification ; mais l'hommage du duc de Bretagne ne laissait plus de doute sur ses intentions, et la puissance du duc de Bourgogne n'avait que trop forcé d'ajourner envers lui les susceptibilités du pouvoir suzerain. Dès que le moment lui parut favorable, le Roi revendiqua ses droits sur la Bourgogne. Des conférences eurent lieu à Paris, entre plusieurs de ses Conseillers et ceux de son redoutable vassal ; elles se terminèrent pacifiquement, et Charles VII consentit que les mots *par la grâce de Dieu soient et demeurent au titre de notredit frère et cousin, sans préjudice de nos droits et souveraineté,* le duc de Bourgogne ayant déclaré que, bien qu'il eût fait mettre et écrire ces mots au commencement de son titre et après son propre nom, ils n'impliquaient, sur les duchés et seigneuries qu'il tenait au royaume de France, *aucun plus grand droit* que ceux de ses prédécesseurs, et qu'il reconnaissait *ce nonobstant monseigneur le Roi estre son souverain seigneur*[3].

Cette affaire, qui pouvait avoir les conséquences les plus graves pour le repos et la délivrance du royaume, si elle avait rallumé la discorde entre le monarque jaloux et le prince blessé, nous prouve à quel degré de suprématie et de confiance était arrivée l'autorité royale.

[1] A Mehun-sur-Yèvre, le 30 janvier 1454, p. 350.
[2] Nouveau Traité de Diplomatique, t. IV, p. 590.
[3] A Tours, le 28 janvier 1448, p. 43 et 44.

Digitized by Google

Elle ne tolère même plus la satisfaction puérile d'une vaine formule chez des vassaux qu'elle a subjugués, et si nous écrivions l'histoire des progrès de sa suzeraineté, nous citerions des Lettres du Conseil de Charles VII, ratifiant celles d'affranchissement et de bourgeoisie accordées par des seigneurs à leurs vassaux, et signifiant que l'affranchissement du seigneur n'a d'effet qu'à son égard seulement[1].

Ce nuage entre la France et la Bourgogne étant dissipé, Charles VII put, en sécurité, se livrer aux soins qu'exigeait la rupture prévue avec l'Angleterre. Rien n'était négligé pour fortifier l'autorité royale, et partout elle se relevait, consolidant par des bienfaits la victoire de ses armes. Des Lettres du Conseil abolissent les péages sur la Loire, rétablis malgré les défenses du Roi, et promulguent de sages réglements destinés à procurer la sûreté des transports en même temps que la diminution du prix des denrées[2]. D'autres Lettres accordent une abolition générale aux habitants du Languedoc et du Périgord de tous les crimes et délits commis pendant la guerre. Les Etats de ces provinces en avaient fait la demande[3], et l'énumération des sujets de grâce est aussi longue que curieuse dans la réponse du Conseil. Elle se résume, contre les habitants du Languedoc, « tant gentilshommes, bourgeois, » marchands, notaires, que aultres qui ont esté cappitoulx, consuls, » sindics, acteurs, receveurs, taillieres, trésoriers et clavaires, et aultres » officiers et sigilliers, » en détournements des subsides, monopoles, assemblées, « murmurements, appellations, oppositions, désobéis- » sance, infractions d'arrêts et autres commandements, monnaies décriées, exactions[4] » ; contre les habitants du pays de *Pierregort*, qui, « puis cent ans en çà a esté tousjours en frontière de nos anciens en- » nemis et adversaires les Anglais, » en vente de chevaux, harnais et autres marchandises, en trahisons, en meurtres, en incendies et fabrication de fausses monnaies[5]. Cette énumération des malheurs auxquels la France était livrée, depuis le commencement de la guerre, nous fait juger du bienfait de sa délivrance. Pour en hâter le moment, il fallait d'abord se montrer reconnaissant envers les provinces fidèles, et de nombreuses Lettres du Conseil nous prouvent que le gouvernement de Charles VII avait cette sage habileté[6].

Elles sont bientôt confirmées par celles qui nous font suivre, conquête par conquête, la reprise des dernières provinces encore sous la

[1] Vol. XIII des Ord., à Bourges, en novembre 1447, p. 522.
[2] Vol. XIV des Ord., à Tours, le 27 mai 1448, p. 7.
[3] D. Vaissette, Hist. du Languedoc, t. V.
[4] A Montbason, en mai 1448, p. 16.
[5] Ibid., p. 20.
[6] Lettres d'exemption d'impôts pour Dieppe, à Montbason, le 17 octobre 1450, p. 99.

Digitized by Google

domination anglaise. Le Roi, en son Conseil, confirme le traité de capitulation fait avec la ville de Lisieux[1]; il accorde abolition générale aux habitants de Neufchâtel et les maintient dans leurs biens et leurs honneurs[2]; les villes de Séez, d'Argentan, de Carentan, obtiennent les mêmes avantages[3]; puis Rouen même, Rouen, le séjour préféré du Roi d'Angleterre et de France[4]; enfin Bayeux, Avranches, Caen[5]; la Normandie entière est ramenée sous les lois du successeur de Philippe-Auguste.

Le Conseil n'a pas moins de traités, d'abolitions, de priviléges à écrire pour les provinces méridionales, où la rapidité des succès est aussi glorieuse. Les villes de Castelnaudary, Bergerac, Charôt, Billom, Saint-Loup, Saint-Macaire, Duras, Montferrand, Bourg, Libourne, Acqs, Saint-Emilion, Bayonne, en sont l'objet[6], et Bordeaux, la capitale anglaise de la Guyenne, rendue par les Trois-Etats au comte de Dunois, est la seule qui obtienne, sans les mériter, ces Lettres de faveurs et de grâces, bulletins de nos triomphes plus que de nos lois, et véritable enregistrement de la gloire[7].

De tels travaux n'avaient pas empêché le Conseil de se livrer aux soins plus pacifiques qu'exigeaient les besoins ordinaires de l'Etat ou les circonstances nouvelles. Le commerce, qui se relevait avec l'espérance de la sécurité; le prix des denrées; la police des marchés; les franchises des foires; les statuts des fabriques et des métiers l'occupent successivement. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ces Lettres et sur plusieurs autres d'un intérêt trop secondaire, et nous ne nous arrêterons qu'aux actes importants, à ceux qui ont une signification générale. Ainsi le grand Conseil a dispensé les gens du Parlement de lever à leurs dépens « gens d'armes et de trait, » à raison de leurs fiefs et terres nobles[8]; il a confirmé les dons de divers offices en Normandie faits par le Roi depuis la recouvrance de ce pays[9]; il a renouvelé l'Ordonnance par laquelle il avait rendu à ses sujets fidèles les biens, bénéfices, maisons, héritages, rentes, revenus et possessions

[1] A Verneuil, en août 1449, p. 59.
[2] A Louviers, en septembre 1449, p. 65.
[3] A Louviers, en octobre; à Sainte-Catherine-lès-Rouen, et à Rouen, en novembre 1449, p. 71, 72 et 74.
[4] A Rouen, en novembre 1449, p. 73.
[5] A Argentan, en mai 1450, p. 91-93; à l'Abbaye d'Ardenne, près Caen, en juin 1450, p. 96.
[6] A Montbason, en octobre, novembre et décembre; à Tours, en mars et avril 1450; à Lésignan; à Saint-Jean-d'Angely, en juin; à Taillebourg, en juillet et septembre 1451, p. 106, 109, 111, 113, 132, 133, 134, 135, 137, 139, 149, 155, 158, 166 et 176.
[7] A Saint-Jean-d'Angely, le 20 juin 1451, p. 139.
[8] A Tours, le 22 mars 1448, p. 47.
[9] A Lésignan, le 27 mai 1450, p. 90.

Digitized by Google

dont ils avaient été dépouillés par « les autres tennans le party con-» traire[1]; » il a fait un réglement pour le guet et la garde des villes fortifiées et des châteaux du royaume[2]; il a déclaré que la régale sur les évêchés vacants restera ouverte jusqu'à ce que les nouveaux évêques aient prêté en personne le serment de féauté[3], mesure unique dans son espèce, dit Pasquier[4], et motivée sur ce que le cardinal-évêque de Térouenne, ayant obtenu la jouissance du temporel de son évêché, quoiqu'il n'eût prêté serment que par procureur, se crut le droit de nommer aux bénéfices vacants, tandis que le Roi les conférait, de son côté, comme tombés en régale. Ces doubles nominations donnèrent lieu à « une grande involucion de procez » au Parlement. Pour prévenir « la confusion et détriment desdicts bénéfices et multi-» plication desdicts procez, » le Roi déclara que son intention n'avait » pas été de se départir ou désister » de ses droits.

La reprise de ces droits divers contribuant au rétablissement de l'ordre, le Conseil ne devait manquer aucune occasion d'y travailler. Les petites affaires montrent souvent l'étendue de l'autorité royale, comme les grandes, sa force. Aussi nous avons remarqué, parmi les Lettres relatives aux marchés des villes, celles qui transportent au samedi le marché qui se tenait à Cahors le vendredi[5], et, parmi de nombreux réglements pour une comptabilité plus régulière, la disposition qui défend de passer dans aucun compte les taxations ordonnées par les trésoriers de France ou généraux des finances, si elles ne sont signées de *leurs seings manuels*[6]. Ce qui n'avait pas empêché le Conseil de reconnaître la juridiction souveraine de la Cour des Comptes et de lui enjoindre de procéder au jugement d'un procès criminel, conjointement avec des conseillers du Parlement[7], dont l'adjonction était nécessaire, parce que les gens des comptes, clercs pour la plupart, ne pouvaient condamner à mort. Le Conseil repoussait ainsi l'appel qui lui avait été adressé contre la juridiction de la chambre financière, et, bientôt, des Lettres plus explicites dessaisiront le grand Conseil, occupé de plus grandes choses, des causes et procès relatifs aux aides et tailles, qui seront renvoyés « aux généraux sur le » fait de la justice de nosdites Aydes, en leur auditoire à Paris, de la » juridiction desquels elles dépendent[8]. »

[1] A Montbason, le 28 octobre 1450; à Compiègne, le 22 août 1429, p. 102.
[2] A Poitiers, le 1er décembre 1451, p. 185.
[3] Aux Montils-lès-Tours, le 14 février 1451, p. 190.
[4] Recherches, etc., t. I, chap. 37, col. 306.
[5] A Chinon, en mai 1449, p. 54.
[6] A Chissé, le 2 de juin, 1452, p. 223.
[7] Aux Montils-lès-Tours, le 4 février 1450, p. 122.
[8] A Moulins en Bourbonnais, le 29 novembre 1452, p. 231.

Digitized by Google

Les dates des Ordonnances qui règlent ces affaires si variées nous montrent le Conseil suivant le Roi dans toutes les excursions que nécessitait la guerre. En peu de temps, les provinces méridionales avaient été reconquises; la Guyenne fut reperdue aussi rapidement. Les Anglais étaient à peine débarqués depuis six jours, que Bordeaux même leur ouvrit ses portes. L'armée royale accourut. Talbot, tué au combat de Castillon, termina par une mort glorieuse soixante ans de victoires et de revers. Charles VII mit le siége devant la cité rebelle et parjure, qu'il réduisit bientôt à implorer sa clémence, et des Lettres, délibérées en grand Conseil, ne tardèrent pas à lui accorder le pardon de sa révolte et la confirmation de ses priviléges. [1].

On croira sans peine que la justice était difficile à rendre dans ces temps orageux, et que les juridictions ne conservaient ni leurs règles ni leurs limites. Aussi les causes devenaient immortelles. Pour obvier à ces graves inconvénients, des Lettres du Conseil enjoignirent au Parlement de renvoyer par devers les baillis, sénéchaux et autres justiciers toutes les causes dont elles ne lui réservaient pas la connaissance [2]. En même temps, le Roi rétablissait la Chambre des requêtes, d'après une délibération des princes, des gens du grand Conseil et de plusieurs présidents et conseillers du Parlement [3], et ordonnait le renvoi devant la nouvelle Chambre du palais des causes qui avaient été introduites devant les maîtres des requêtes de l'hôtel [4].

En rétablissant la Chambre des requêtes du palais, le Roi nomma le président, et les cinq conseillers qui devaient la composer. Mais le Parlement s'opposa vivement à l'enregistrement de l'Ordonnance. Il n'eut lieu que deux jours après la lecture et avec la clause qu'elle ne porterait aucun préjudice aux opposans et que les officiers nommés n'exerceraient qu'en attendant qu'il en eût été autrement ordonné par le Roi ou *par la Cour* [5]. Vainement le Roi déclare-t-il, dans de nouvelles Lettres, qu'on lui a rapporté que « aucuns autres se sont vantez » d'avoir obtenu don ou institution des offices desdictes requestes, » et qu'il révoque, casse et annule tout ce qu'il aurait ou pourrait avoir fait; elles ne furent enregistrées qu'avec la même clause de réserves contre l'autorité royale, ainsi audacieusement contrôlée et déjà menacée par les gens de sa justice [6].

Une autre Ordonnance touchant le Parlement nous prouve com-

[1] Aux Montils-lès-Tours, le 11 avril 1453, p. 270.
[2] A Montbason, le 12 avril 1452, p. 202.
[3] Aux Montils-les-Tours, le 15 avril 1453, p. 276.
[4] Ibid., p. 277.
[5] ... *Sine prejudicio dictorum opponentium et quousque per Regem aut curiam aliter fuerit ordinatum.* Ibid.
[6] Aux Montils-lès-Tours, le 16 avril 1453, p. 279.

Digitized by Google

bien, dans tous les temps, les honneurs de la préséance ont été enviés, combien ils ont toujours soulevé de jalousies et de difficultés. Charles VII n'avait pas pu régulièrement pourvoir aux offices du Parlement, à mesure que les titulaires étaient *alez de vie à trespassement.* Il fut donc obligé de nommer, en une seule fois, vingt-huit conseillers. Mais ces conseillers n'entrèrent pas en fonctions le même jour, et il fallait déterminer l'ordre dans lequel ils siégeraient, afin qu'il ne s'établît pas de différence entre eux, et qu'on ne discutât pas « qui » devra être préféré et assiz ès premiers lieux en nostredicte Court et » l'un devant l'autre, qui seroit grant esclande en icelle, mesmement » que bonnement elle n'y pourroit pourveoir se declaration n'estoit » sur ce par par nous faicte, » et le Conseil décide gravement qu'ils seront installés selon leur ordre de désignation dans les Lettres[1].

En complétant ainsi le Parlement et le nombre utile de ses membres, le Roi préparaît une grande Ordonnance sur la justice. Elle est motivée sur ce que le royaume a été «moult opprimé et dépopulé par » les divisions et guerres[2]», et occupé «ou la plus grande part,» par les Anglais qui depuis, grâce à la divine Providence, ont été expulsés de la Champagne, du Vermandois, de la Picardie, de la France, de Paris, du duché de Normandie, du Maine, du Perche, du duché de Guyenne et de Bordeaux; que la justice a été *abaissée* et les bonnes Ordonnances « délaissées; » que les royaumes, « sans bon ordre de » justice ne peuvent avoir durée de fermeté aucune; » elle est rendue après une grande et mûre délibération «avec plusieurs princes du sang et lignage, archevêques, évêques, barons, seigneurs, avec les gens du grand Conseil et aucuns des présidents et autres gens du Parlement et autres juges et prud'hommes du royaume.» Cette Ordonnance règle la composition du Parlement, les appels, la procédure criminelle et civile, les devoirs des avocats et des procureurs, les heures des plaidoiries, les délais, la comparution des baillis et des sénéchaux, les enquêtes par commissaires, les productions de lieux, les devoirs des officiers du Parlement, des présidents, des conseillers, des greffiers et des notaires. Nous devons citer les noms des personnages appelés à discuter ces dispositions organiques : les comtes d'Eu et de Clermont, le connétable, le comte de Foix, le chancelier, les archevêques de Tours et de Narbonne, les évêques d'Angoulême, de Maillezetz, de Paris, de Coutances, de Châlons, le comte de Dunois, le maréchal de Lohéac, l'amiral, les sires de Torcy, de la Tour, de la Varenne, de Vauvert, du Monteil et de Montsoreau, maistres Yves de Sépeaux, Robert Thiboust

[1] Ibid., p. 278.
[2] Ibid., en avril 1453 et 1454, p. 284.

Digitized by Google

et Hélie de Thorrectes, présidents, maistres Jehan Barbin, Jehan Simon et plusieurs autres.

Indépendamment de cette grande Ordonnance, qui complétait si bien celle que le Parlement lui-même avait soumise au Conseil en 1446, nous avons rapporté des Lettres relatives encore à la Cour souveraine, à la Chambre des Comptes et aux Aides; il y en a d'autres qui regardent les trésoriers de France, le Châtelet, en un mot tous les tribunaux. En les réformant, en séparant plus distinctement leurs juridictions, en spécifiant plus sévèrement leurs devoirs, en choisissant plus attentivement leurs membres, le Conseil faisait faire à la puissance royale un de ses plus grands actes et rappelait souverainement que toute justice émane du Roi.

Il réglait absolument la manière dont les magistrats devaient la rendre, et, par une singularité plus remarquable qu'heureuse, des Lettres du Conseil déclarèrent que le Parlement de Paris et celui de Toulouse, qui n'en était primitivement qu'un démembrement, devaient être « en bonne main et fraternité [1]; » qu'ils ne composaient qu'une même Cour; que les présidents et conseillers, quoiqu'exerçant leurs offices, chacun dans un ressort particulier et limité, pouvaient cependant, lorsqu'ils se trouvaient dans le territoire l'un de l'autre, y remplir leurs fonctions comme dans leur propre territoire, ceux de Paris devant donner *lieux et voix* à ceux de Toulouse, et réciproquement, sans aucune différence entre eux.

La Chambre des Comptes devenait d'autant plus importante que la tranquillité publique, le bon aloi des monnaies, la levée moins difficile des impôts rendaient ses devoirs plus étroits et sa juridiction plus générale. Nous passons ordinairement sous silence les Lettres du Conseil relatives à la fabrication et au cours des espèces. Elles furent nombreuses et presque définitives pendant le règne de Charles VII. La durée de l'occupation d'une partie de la France et la guerre continuelle y avaient introduit un grand nombre de monnaies étrangères dont le cours était désastreux. Dès 1443 [2], le Roi avait défendu, sous peine de confiscation de corps et de biens, de se servir d'autres monnaies que des siennes et de celles du Dauphin, auxquelles, plusieurs fois, il avait essayé de rendre une valeur véritable [3]. Aussi, quand il fut plus puissant, il décria les écus de Savoie, les florins d'Allemagne et de Liège et les demi-gros de Gênes [4]; il régla même le cours des *lyons* du duc de Bourgogne; défendant sans cesse aux changeurs

[1] A Mehun-sur-Yevre, le 14 novembre 1454, p. 332.
[2] Le 19 novembre. Vol. XIII des Ord., p. 386.
[3] Passim, au Bois-Sire-Amé, le 16 juin 1455, p. 357.
[4] A Lésignan, les 16 et 30 mai 1453, p. 258 et 259.

Digitized by Google

d'exporter hors du royaume aucun billon d'or ou d'argent[1]. Aussitôt que la Guyenne fut reconquise, des Lettres du grand Conseil firent fabriquer à Bordeaux des monnaies d'or et d'argent pour remplacer celles des Anglais, qui étaient si préjudiciables[2]; bientôt d'autres Lettres plus précises réglèrent le cours des monnaies françaises et étrangères, ainsi que le change, le titre et le prix de l'or et de l'argent[3]. C'était une grande et féconde sécurité pour toutes les transactions.

La levée des impôts devait en ressentir les meilleurs effets. Dans les nombreuses réunions à son domaine qu'il accordait, le Roi avait soin de régler les redevances de manière à en rendre la perception facile. Il est vrai que cette source de revenus n'en versait guère au trésor royal. Elle était tellement épuisée par les libéralités prodigues du Roi, que des Lettres du Conseil durent, plusieurs fois, en arrêter l'excès, les recettes particulières du domaine ne pouvant plus suffire à payer les gages des officiers, les fiefs et aumônes et les autres charges ordinaires. Elles déclarèrent que ces fiefs et aumônes devaient être continués et acquittés, afin que le service divin pût être célébré dans les églises qui avaient besoin de les recevoir, et que désormais aucun « don d'amende, forfaitures, aubenages, confiscations, quints, ar- » rières-quints, rachapts ou autres choses quelconques appartenant » au domaine[4], » fait par Lettre signée du Roi ou autrement, ne serait valable qu'après le paiement intégral des charges ordinaires; la Chambre des Comptes ne devait allouer aux receveurs aucune dépense qu'ils auraient faite au mépris de ces dispositions. Le Roi se prémunissait sagement contre les faiblesses de sa générosité.

Les tailles et la gabelle du sel étaient également améliorées, tant pour la perception que pour la justice. Plusieurs Lettres du Conseil avaient réformé l'une et l'autre[5]; il en avait surtout fallu pour assujétir à des règles les transports du sel, pour prévenir les fraudes et réprimer mille autres abus. La connaissance de tous ces faits, tant criminels que civils, était, en définitive, dévolue aux Élus seuls, et, par appel, aux Généraux-Conseillers sur le fait des Aides, juges souverains en ces matières[6]. Les causes qu'ils avaient à juger devinrent si nombreuses qu'ils se plaignirent de leur auditoire *assis en bien hault lieu et assez loingtain de la salle du Palais, et très-pénible et*

[1] A Montbason, le 16 mai 1454, p. 323.
[2] Au Bois-Sire-Amé, le 16 juin 1453, p. 353.
[3] Au Chastellier, près Esbreulle, le 7 juin 1456, p. 380 et 383.
[4] Au Bouchet, près Saint-Pourçain, le 30 janvier 1455, p. 370.
[5] Au Montilz-lez-Tours, le 20 mars 1451; au Bois-Sire-Amé, le 26 août 1452, p. 238; à Chinon, le 3 avril 1459, p. 484.
[6] A Paris, le 18 septembre 1460, p. 496.

Digitized by Google

dommageable pour les avocats, qui d'ailleurs, pour s'y rendre, exigeaient plus *grand salaire* qu'en la salle du Palais[1].

Après s'être ainsi occupé de ce qui constituait la comptabilité de l'État, le grand Conseil ne pouvait manquer de porter son attention sur la Chambre des Comptes, qui en était la régulatrice suprême. Il lui fut demandé, ainsi que cela avait été fait pour le Parlement, de préparer un projet de règlement, vu que les Ordonnances qui établissaient sa juridiction et ses devoirs n'avaient pu être gardées et observées à cause des guerres et des divisions survenues dans le royaume. Les présidents et maîtres de la Chambre ayant obéi avec grande diligence, « les points et articles par eulx advisez » furent convertis en une Ordonnance qui remédiait aux abus ou les prévenait[2]. Mais cette juridiction de la Cour des Comptes indépendante devait exciter la jalousie et les regrets de la Cour souveraine du Parlement. Il reçut en effet l'appel du vicomte de Neufchâtel contre un receveur, et défendit aux gens des Comptes de se mêler des contestations qui lui étaient déférées. Des Lettres du Conseil furent nécessaires pour rappeler au Parlement que la juridiction de la Chambre des Comptes était souveraine en matière de finances, que de telles appellations étaient frivoles, et pour lui enjoindre de les mettre au néant, en renvoyant l'affaire à ceux qui devaient la juger[3]. Ce ne fut pas suffisant. D'autres Lettres déclarèrent, d'une manière plus absolue, que l'autorité de la Chambre des Comptes n'est sujette à aucun appel, en Parlement ou ailleurs[4]. Elles expliquèrent les causes de cette juridiction par les raisons de finance, d'exactitude et de régularité les plus évidentes, repoussèrent les appels par des motifs aussi judicieux, et alléguèrent surtout l'obligation qu'il y aurait de « porter et exciber les livres, » registres, comptes et escripts de nos domaines et finances, qui ont » accoustumé d'estre gardez si secrettement au temps passé, que quant » nos prédécesseurs Roys de France les vouloient véoir pour aucunes » nécessitez, nosdits prédécesseurs, ou les aucuns d'eulx, les alloient » véoir en leurs personnes en ladite Chambre, pour obvier aux dom- » mages et inconveniens qui se pouvoient ensuir de la révélation et » portation foraine d'iceulx escripts. »

A cette époque, la publicité des budgets n'était pas encore découverte.

A ces grandes affaires du gouvernement de l'État succéda, dans le Conseil, une grande affaire de l'Église. Louis d'Aubusson ayant été

[1] Au Breuil d'Oyze, le 9 septembre 1454, p. 331.
[2] A Mehun-sur-Yèvre, le 21 décembre 1454, p. 341.
[3] A Tours, le 12 avril 1459, p. 489.
[4] A Bourges, en décembre 1460, p. 510.

Digitized by Google

élu évêque de Tulle « sainctement et canoniquement par la plus grant » et saine partie des religieulx et couvens d'icelle Église, » cette élection fut attaquée par l'abbé d'Uzerches, devant l'archevêque de Bourges, et confirmée par l'officialité métropolitaine; le nouvel évêque fut donc admis à prêter son serment de féauté. Cependant il y eut appel en cour de Rome, et le pape Calixte III cita l'évêque élu devant lui. Mais des Lettres du Conseil rappelèrent que, suivant les lois du royaume et la Pragmatique-Sanction, l'appel aurait dû être relevé devant l'archevêque lui-même, et, après, devant le primat d'Aquitaine; elles interdirent donc cet appel, ordonnant à ceux qui avaient obtenu les bulles de Rome de s'en départir, et renvoyant devant le sénéchal du Limousin ceux qui refuseraient d'obéir [1].

Une telle fermeté n'était pas l'effet exclusif de la politique et ne démentait nullement la piété de Charles VII. Il n'avait pas cessé de favoriser la religion et ses ministres. Nous avons vu quelle sollicitude il avait apportée dans l'affaire du grand schisme; récemment, il avait autorisé, à la demande du pape Calixte III, la levée d'un décime sur le clergé du royaume, dont les justes réclamations l'avaient forcé de déclarer que c'était d'urgence et sans préjudice aux libertés de l'Église gallicane. Parmi de nombreuses Lettres du Conseil, qui accordent à différentes églises des priviléges dont la concession est motivée sur les sentiments les plus religieux, nous citerons celles relatives au clergé de Bordeaux. A peine cette ville rentrait-elle sous l'obéissance du Roi, que le Conseil confirma [2] une Ordonnance de Louis VII [3], par laquelle il dispensait de l'hommage et de l'investiture l'archevêque, ses suffragants et les abbés de leurs diocèses. Le même jour, il confirma aux chanoines de Bordeaux l'ancienne exemption d'impôts dont ils jouissaient par rapport au vin du crû de leurs terres [4]. Dans le mois de septembre suivant, il mit sous la protection et la sauvegarde royales, les prérogatives, franchises, libertés, et autres *beaux droits* de l'archevêque, et confirma le doyen et le chapitre dans la jouissance du tiers du Seigneuriage sur la fabrication de la monnaie, le Roi voulant qu'au lieu d'être diminués, les droits des églises fussent augmentés, afin que les suppliants « plus curieusement soient tenus de » vacquer au service divin et que soyons participans ès biens et » prières qu'ils fairont [5]. » Et cependant l'archevêque et le clergé de Bordeaux ne devaient pas tarder à montrer, dans l'assemblée de Bourges, leurs mauvaises dispositions contre les maximes et l'obser-

[1] A Gannat, le 6 juin 1456, p. 385.
[2] A Saint-Jean-d'Angeli, le 23 juin 1454, p. 147.
[3] Vol. I des Ord., p. 7.
[4] Vol. XIV des Ord., p. 148.
[5] A Taillebourg, en septembre 1451, p. 168 et 169.

Digitized by Google

vation de la Pragmatique-Sanction[1]. Enfin, comme dernière preuve que Charles VII ne négligeait rien de ce qui pouvait faire respecter la religion, nous citerons encore l'Ordonnance contre les blasphémateurs, que le Conseil dut renouveler quelque temps avant la mort de ce prince[2]; les peines contre ceux qui diront « malinjure ou blasfème » de Dieu ou de sadicte glorieuse mère, ou jureront d'eulx ou de l'un » d'eulx villain serement, » n'étaient rien moins, suivant les récidives, que l'amende, la prison, le pilori, les lèvres fendues avec un fer chaud, la langue coupée. On comprend la fameuse chambre ardente d'Arras.

L'Église seule ne réclamait pas contre les désordres que la guerre avait légués et que les troubles de l'Angleterre permettaient alors de réparer. Les États du Languedoc et de la Normandie obtinrent une semblable justice « pour le bien et soulagement » de ces pays. Les « articles, requestes et supplications des gens des Trois-Estats du » Languedoc » sont rapportés tout au long dans les Lettres du grand Conseil, qui les approuvent et en ordonnent l'exécution *de point en point*[3]. Les États obtinrent, avec une diminution sur les subsides, et d'autres satisfactions particulières, la promesse de réformer les abus touchant la gabelle, la distribution de la justice, les péages et le commerce. Trois Conseillers du Roi, Jean d'Oloy, sénéchal de Beaucaire, Jean d'Annet, procureur général, et Otto Castellam, argentier du Roi, avaient été présents aux séances des États, en qualité de commissaires.

Les États de Normandie firent entendre de plus graves doléances. Ils se plaignirent des infractions à leurs anciens priviléges, contenus dans la *Charte aux Normands* qui avait été accordée par Louis X et confirmée par Philippe VI et Charles VI[4]. Des Lettres du Conseil de Charles VII la confirmèrent de nouveau, en étendant le privilége du consentement des États pour les secours extraordinaires[5], et en dérogeant à celui qui interdisait de porter aucune affaire du duché de Normandie au Parlement de Paris, où devaient se juger les causes des régales et du domaine, tandis que celles des offices devaient être portées devant les maîtres des requêtes de l'hôtel et celui des officiers ordinaires ou commensaux devant les maîtres des requêtes du Palais[6]. Et, comme dernière dérogation, le Roi, en son Conseil, déclara qu'en confirmant *la Charte normande*, il n'avait entendu préjudicier

[1] Hist. ecclés., t, XXII, l. 110.
[2] A la Salle-le-Roy, en Berry, le 14 octobre 1460, p. 498.
[3] Au Chastelier, le 8 juin 1456, p. 387.
[4] Vol. I des Ord, p. 587 et 591; vol. VI, p. 549.
[5] A Tours, en avril 1458, p. 464.
[6] A Tours, le 22 avril 1458, p. 462.

Digitized by Google

en rien aux franchises de l'Université de Paris, qui lui étaient contestées en Normandie [1].

Les affaires de l'Etat, de l'Eglise, de la justice, de la guerre, des finances, toutes celles qui sont le but ordinaire de la sagesse du souverain et des travaux de son Conseil, ne devaient pas seules occuper et affliger la vieillesse de Charles VII. Une Ordonnance dont le préambule est ainsi conçu : *Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France, faisant gouverner soubz notre main le pays de Daulphiné, à noz amez et féaulx les Gouverneur, son Lieutenant, gens de Parlement et trésorier dudit Daulphiné, salut et dilection*, révoque les aliénations du domaine faites par le Dauphin [2]. Elle nous rappelle l'absence coupable et la conduite rebelle du fils aîné de Charles VII. Depuis qu'il s'était éloigné de la cour, Louis avait résisté aux prières, aux ordres, aux menaces de son père, qui ne put vaincre son obstination à le méconnaître et à se plaindre. Le jeune Prince vivait dans son apanage, dévoré par l'ennui, surtout par la soif de dominer, mais répondant opiniâtrement aux conditions naturelles de son retour par des conditions altières, que ne pouvait accepter ni le père ni le Roi. Pour les imposer, il annonça vainement les projets les plus extraordinaires et leva même des troupes; mais c'est au duc de Savoye, son beau-père, qu'il fit la guerre. Il avait commis de telles exactions dans la poursuite des impôts nécessaires à cette expédition insensée, il avait fait de tels actes de souveraineté absolue en changeant l'ordre des juridictions, en frappant monnaie à son nom, en érigeant le Conseil delphinal en Parlement, en concluant des traités; il avait tellement violé tous les priviléges du pays, confirmés par les Rois de France, que la noblesse, le clergé, le tiers-état du Dauphiné implorèrent contre lui la justice de Charles VII. Des troupes entrèrent dans la province; elle fut remise sous l'autorité royale; le seigneur de Châtillon en reçut le gouvernement, et le Dauphin, effrayé de l'approche du comte de Dammartin, s'enfuit à Bruxelles. Il y fut fastueusement accueilli par le duc de Bourgogne, heureux d'avoir entre ses mains l'héritier présomptif de la couronne. Mais Louis, dont l'ambition dénaturée réclamait des secours, ne pardonna point un asile et une pension accordés à sa détresse volontaire et paya cette magnifique hospitalité par l'influence de son exemple ou de ses conseils sur les dispositions déjà prononcées du comte de Charolais. Charles-le-Téméraire rendit au duc de Bourgogne les amertumes dont le Dauphin abreuvait son père, et ce sera l'honneur de Charles VII d'avoir refusé tout appui au fils du Prince qui traitait ainsi le fils du Roi.

[1] A Razilly, le 29 mai 1459, p. 476.
[2] A Saint-Priest, en Dauphiné, le 8 avril 1456, p. 426.

Digitized by Google

Le fils d'Isabeau de Bavière et le père de Louis XI n'était pas encore au dernier des coups qu'il devait recevoir de sa propre famille. Des Lettres du Conseil, autorisant les membres du Parlement restés à Paris à y préparer le jugement des procès des particuliers, tandis que l'autre partie du Parlement instruirait celui du duc d'Alençon à Montargis, mentionnent que ce Prince a été arrêté « pour aucuns grans » cas et crimes[1] .» Ce n'était en effet rien moins qu'une alliance avec les Anglais pour arracher à Charles VII une couronne qu'il avait reconquise et méritée par tant de travaux, de succès et de malheurs. Le duc d'Alençon, qui avait oublié sa gloire à la bataille de Verneuil, était devenu suspect par ses liaisons avec le Dauphin et il conspirait effectivement; arrêté par le comte de Dunois, il refusa de répondre juridiquement, même au connétable de Richemont, prétendant qu'en qualité de prince du sang et de Pair de France, il ne devait reconnaître d'autres juges que la Cour des Pairs.

C'était son droit. Mais aucun semblable procès n'avait été intenté contre un Pair depuis celui du Roi de Navarre. Le temps et les événements avaient fait perdre de vue les formalités de ces grandes affaires criminelles et il fallut recourir aux lumières du Parlement. Un maître des requêtes de l'hôtel fut chargé de lui demander tous les renseignements nécessaires pour la convocation de la Cour et pour l'ordre des séances. De nouvelles Lettres, qui réglent la procédure de la portion du Parlement restée à Paris, mentionnent la convocation « des Pers » de France et autres seigneurs de nostre sang et lignaige, » tandis que les premières ne parlaient que du premier président, d'un président et de conseillers du Parlement[2].

Le duc de Bourgogne, sommé, comme doyen des Pairs de France, de se rendre à Montargis pour le jugement du duc d'Alençon[3], avait fièrement répondu aux envoyés de Charles VII que, malgré son indépendance, il s'y trouverait en personne[4]. Ce n'était pas une promesse d'obéissance au suzerain, c'était la menace d'un rival. Philippe prétendait que le traité d'Arras l'avait dispensé de tout devoir féodal envers le Roi, et, pour le remplir comme il l'avait annoncé, il appelle immédiatement son armée entière à former son cortége. Le Roi de France répondit par la convocation de l'arrière-ban dans tout le royaume et l'on put croire au funeste renouvellement de la guerre. L'assemblée de Montargis fut transportée à Vendôme par des Lettres du Conseil, sous le prétexte que les Anglais préparaient une descente

[1] A Montrichard, le 23 mai 1458, p. 446.
[2] A Beaugency, le 7 juin 1458, p. 467.
[3] Ibid., le 20 juillet, p. 469.
[4] Chron. de Monstrelet, vol. III.

Digitized by Google

en Normandie et une invasion dans la Saintonge ou le Poitou[1]. Ces précautions prises contre le duc de Bourgogne n'empêchèrent pas le Roi d'envisager avec effroi les suites d'une lutte aigrie par tant de dissensions intestines. Jugeant, dit Monstrelet, que le duc ne pourrait venir « à très-grand armée sans la très-grand foulle et dommage du » plat pays, » Charles VII lui manda qu'il le tenait pour excusé de sa personne et le pria d'envoyer à sa place trois ou quatre de ses conseillers; ce qui fut ainsi fait. Les inquiétudes du duc de Bourgogne étaient assez semblables à celles du Roi pour lui inspirer le même désir d'éviter des hostilités également dangereuses.

Les Lettres du Conseil, qui signalaient une prochaine attaque des Anglais, nous apprennent que le chancelier et les Pairs ecclésiastiques, c'est-à-dire l'archevêque et duc de Reims, les évêques et ducs de Laon et de Langres, et les évêques et comtes de Beauvais, Chalon et Noyon, avaient « besoigné aux préparatoires dudit procès, » de concert avec des gens du Parlement, des requestes et du Conseil, en attendant l'arrivée du Roi, des seigneurs de son sang et des autres gens de son Conseil pour procéder au jugement[2]. Les anciens Pairs laïcs n'existaient plus, nous le savons. La Normandie, reconquise par Philippe-Auguste, avait été définitivement réunie à la couronne par Charles VII; le comté de Toulouse, par saint Louis; la Champagne, par Philippe-le-Bel; la Guyenne, par Louis-le-Jeune; la Bourgogne et la Flandre appartenaient à Philippe-le-Bon. A l'exception de ce dernier prince, tous les Pairs étaient donc de création royale avérée, et le plus ancien d'entre eux, le duc de Bretagne, ne datait que de l'an 1297 : Philippe-le-Bel avait également érigé en pairies les comtés d'Anjou et d'Artois. Charles VII venait d'accorder la même faveur à Charles d'Artois, comte d'Eu, et à Gaston, comte de Foix, le premier Pair d'institution royale qui ne fût pas prince du sang.

Afin que l'Assemblée de Vendôme fût complète, des Lettres du Conseil y mandèrent les gens du Parlement qui étaient restés à Paris pour l'examen des procès[3]. Au jour définitivement indiqué, le 12 août 1458, tous ceux qui devaient assister au jugement étant arrivés, le Roi ouvrit la séance, assis sur son trône, ayant à ses pieds le comte de Dunois, comme grand chambellan, et le duc de Berry, son second fils; les ducs d'Orléans et de Bourbon, les comtes d'Angoulême, du Maine, d'Eu, de Foix, de Vendôme, de Laval, siégeaient sur un banc à sa droite; sous ce banc, les trois présidents, le grand maître, l'amiral, le grand prieur, le marquis de Saluces, quatre maîtres des requêtes, le

[1] A Beaugency, le 20 juillet 1458, p. 469.
[2] Ibid., p. 470.
[3] Idem.

Digitized by Google

bailli de Senlis, deux Conseillers du Roi et trente-quatre *seigneurs en Parlement*. A gauche du monarque, au-dessous du trône, le chancelier, et sur le haut-banc les six Pairs ecclésiastiques, quatre autres évêques et l'abbé de Saint-Denis; sur les autres bancs, les seigneurs de la Tour-d'Auvergne, de Torcy, de Vauvert, de Prie, de Précigny, les baillis de Touraine et de Rouen, les trésoriers, les prévôts des maréchaux et de l'hôtel, et trente-quatre *Conseillers du Parlement;* sur un banc séparé, les deux avocats et le procureur-général, puis les cinq greffiers; et enfin, au milieu de la salle, sur *une basse escabelle*, le duc d'Alençon....

Plusieurs séances furent consacrées aux débats de ce grand procès, le premier où un prince du sang ait été jugé en personne. Le duc d'Orléans prit la parole au nom des princes; l'archevêque de Reims, Juvénal des Ursins, au nom des Pairs ecclésiastiques; un des représentants du duc de Bourgogne parla longuement et invoqua, pour le coupable, outre l'ancienne affection et la clémence du Roi, le souvenir de son courage à Verneuil, de la mort de son père à Azincourt, de la mort de son aïeul à Crécy. Le Roi répondit, par l'organe de l'évêque de Coutances, qu'il se conduirait suivant l'avis des princes et de son Conseil.

Le jugement, prononcé par le chancelier, est terminé par la clause suivante : « Sauf toutes voyes est réservé à nous de faire et ordonner » sur le tout ainsi que bon nous semblera. » Ainsi la Cour des Pairs reconnaît et proclame, dans un arrêt solennel, que sa justice, quand elle touche aux plus grands intérêts de l'État et qu'elle atteint des criminels égaux naguères au suzerain, est toujours subordonnée à la volonté du Roi.

Cette volonté suprême devait s'exprimer par l'avis des princes et du Conseil. Tout fut mis en œuvre pour calmer la colère du Roi, pour lui faire préférer miséricorde à rigueur de justice. La duchesse d'Alençon était allée jusqu'en Bretagne chercher le connétable pour qu'il vînt joindre sa puissante sollicitation aux prières d'amis moins influents. Le Roi fit grâce et de la vie au prince condamné, « en remem- » brance des services des prédécesseurs dudit d'Alençon, » et de la confiscation des biens à ses enfants, quoique dans ce cas ils « deussent » estre privez et deboutez de tous biens, honneurs et prérogatives » et vivre en telle povreté et mendicité que ce fût exemple à tous » autres. » Le monarque s'était surtout décidé « en faveur et contem- » plation des requestes à nous sur ce faictes par nostre très-chier et » très-aymé le duc de Bretaigne, oncle dudit d'Alençon [1]. »

Telle est l'action, tels sont les travaux et la composition du Conseil;

[1] Chron. de Monstrelet, vol. III.

Digitized by Google

tels les progrès de la puissance suzeraine du Roi. Le Conseil s'est occupé de toutes les mesures qui pouvaient favoriser ou consolider la recouvrance du royaume; nous avons vu successivement celles qui avaient rapport à la répression des désordres des gens de guerre, à l'autorité des magistrats, à la régularité des juridictions, à l'assiette et à la levée des impôts, aux prérogatives de l'Eglise, aux priviléges des villes fidèles ou reconquises, à l'industrie, au commerce, à la police, à tous les grands intérêts de l'Etat. Il n'en est pas un seul que le Conseil ne surveille et ne réglemente souverainement. Il est vrai que nous voyons déjà poindre l'opposition, si ce n'est la rivalité, du Parlement, qui ne résiste pas encore, mais qui en est déjà aux réserves écrites, timides essais de son droit imaginaire de contrôle, premiers pas de son indépendance factieuse. Des Lettres du Conseil ayant ratifié les provisions d'offices en Normandie, accordées par le duc de Bretagne lorsqu'il avait soumis cette province à l'obéissance du Roi [1], et le Parlement ne les ayant enregistrées qu'en « réservant à aucuns leurs oppositions, » de nouvelles Lettres lui enjoignirent de les entériner « plénièrement et absolument [2]. » Ces réserves n'étaient pas encore des remontrances.

Le Roi, plus que jamais, était le suzerain tout puissant, et Charle VII régnait véritablement. Les ducs de Bourgogne et de Bretagne, le comte de Foix conservaient à peu près seuls, dans leurs terres, un pouvoir absolu, que le Roi contestait, sans prétendre alors les en dépouiller à force ouverte. On était loin du temps où il aurait fallu ce moyen extrême pour exécuter les arrêts contre des vassaux tels que le comte d'Armagnac et le duc d'Alençon, et de simples formalités juridiques suffirent pour saisir leurs domaines. Il n'est pas un autre prince ou seigneur qui, s'il eût osé prendre les armes contre le Roi, n'eût été jugé et puni comme criminel de lèse-majesté. Charles VII avait refait un royaume et l'héritier direct des Valois en portait victorieusement la couronne.

DE VIDAILLAN.

(La suite à une prochaine livraison.)

[1] A Lésignan, le 6 mai 1453, p. 256.
[2] A Montferrand en Bordelais, le 25 août 1453, p. 262.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.

ÉTUDES SUR L'ART JUDAÏQUE.

(Suite *.)

(*Reproduction et traduction interdites*)

Nous voici enfin arrivés à l'examen des deux livres qui peuvent nous apprendre ce que furent les arts pratiqués par les Juifs, pendant toute la durée du royaume de Juda. L'on devine aisément que notre sujet d'étude va s'agrandir et prendre dès à présent autant d'intérêt que d'ampleur. J'ai promis de démontrer que la race israélite avait bientôt acquis dans les arts les plus relevés, une habileté qui était largement à la hauteur de l'habileté des grandes nations voisines, c'est-à-dire des Egyptiens et des Assyriens, parmi lesquels les artistes juifs avaient incontestablement pris leurs maîtres; c'est cette thèse qu'il s'agit maintenant de soutenir et de développer, en l'appuyant perpétuellement sur la comparaison instructive des textes sacrés et des monuments dont les traces se retrouvent sur le sol judaïque.

Nous procéderons donc, à partir du point auquel nous sommes parvenus, en traitant chaque règne individuellement, c'est-à-dire en puisant dans le Livre des Rois et dans les Paralipomènes ou Chroniques, les récits parallèles des mêmes faits, récits qui s'éclairent et se

* Voir le présent volume, pages 190, 394 et 526.

Digitized by Google

complètent naturellement et parfois de la manière la plus heureuse. Mais avant d'entrer dans le vif et de passer au règne de David, ou du moins à la portion de ce règne qui se compte à partir du moment où le siége de la royauté judaïque fut transféré de Hébron à Jérusalem, je dois me débarrasser le plus brièvement que faire se pourra du premier livre des Chroniques, dans lequel se trouvent reproduits, avec quelques variantes, presque toujours de peu d'importance, les faits que nous avons appréciés en nous occupant du second livre de Samuel. Il est vrai que ce même livre des Chroniques nous révèle quelques faits nouveaux qu'il ne nous est pas possible de passer sous silence.

Pour aller plus vite en besogne, j'opérerai le dépouillement de ce livre en suivant l'ordre même dans lequel y sont inscrits les passages dont je dois tenir compte. Je le répète, cette énumération sera aussi courte que possible, parce que le plus souvent elle ne fera qu'impliquer une répétition pure et simple.

Il paraît certain que, chez les Juifs, à cette époque reculée, les professions d'artisan étaient héréditaires dans les familles, si nous en jugeons par les versets suivants : 1° Et Mâanati engendra Aafrah, et Cheriah engendra Jouab, père de la Vallée des Artisans, car ils étaient artisans. (Chroniques, I, IV, 14.) 2° Les fils de Selâ, fils de Juda (sont) : Aâr, frère de Lakah et de Laâdah, père de Marsah, et les familles de la maison où se travaille le byssus, de la maison d'Asbeâ. (Ib., 21.) 3° Enfin : — c'étaient les potiers, et ils demeuraient dans des plantations entourées de murs, près du Roi; ils y demeuraient près de leur ouvrage. (Ib., 23.)

On voit donc que l'hérédité professionnelle existait chez les Hébreux, et qu'en général les artisans de la même classe se groupaient et vivaient ensemble dans le quartier qu'ils avaient une fois choisi.

Le chapitre V (verset 18), énumère les hommes de guerre de la tribu de Reouben, de la tribu de Gad, et de la demi tribu de Manassé; ils sont désignés dans ce passage sous le titre de braves portant boucliers et glaives, tendant l'arc et experts dans la guerre. Les noms donnés au bouclier et à l'épée sont ceux que nous connaissons déjà; quant au nom de l'arc, c'est *kousat* (en arabe : *kous*) de *kousa, être courbé*.

Nous avons déjà mentionné les chanteurs voués au culte de Jéhovah. Voici ce qu'en dit le livre des Chroniques (I, VI) : 16. Et voici ceux que David proposa au chant dans la maison de Jéhovah, depuis que l'Arche fut placée en repos. — 17. Ils servaient devant l'habitacle de la tente d'assignation, par le chant, jusqu'à ce que Salomon bâtit la maison de Jéhovah à Jérusalem.

Le chapitre X (8 et suiv.), raconte la mort de Saül et de ses fils, et

Digitized by Google

les détails que nous trouvons dans ce récit sont, à très-peu de chose près, identiqués avec ceux que contient, à propos du même fait, le livre de Samuel.

Le chapitre XII énumère les adhérents de David pendant ses débats avec Saül, et nous trouvons mentionnés parmi eux (verset 2) des archers lançant des pierres de la main droite et de la main gauche, et des flèches avec l'arc. On voit que les armes offensives désignées ici sont aussi primitives que possible. Quant aux flèches, elles sont désignées sous le nom de *khasim*.

La translation de l'Arche-d'Alliance est racontée au chapitre XIII avec les mêmes détails que dans le livre de Samuel. Ainsi, les instruments de musique dont se servaient David et les assistants pour accompagner les cantiques d'allégresse chantés autour de l'Arche sainte, sont mentionnés au verset 8. Nous y retrouvons naturellement le *kinour*, le *nabel* et le *touf*, avec lesquels sont cités les *maslatim* et les *khasouserout*. Le premier de ces instruments, dont le nom dérive, comme celui des *salsalim*, ou cymbales, du radical *salal, tinnivit senuit*, est traduit aussi d'ordinaire par *cymbales*. S'agit-il réellement de cymbales, ou s'agit-il de véritables clochettes dont le nom hébraïque est également *maslah?* Je n'oserais me prononcer sur ce point. Quant au mot *khasouserout* que les lexiques traduisent par trompettes, j'ignore comment il est possible de remonter à la justification de ce sens.

L'envoi fait à David par Hiram, Roi de Tyr, d'ouvriers et de bois de cèdre, est raconté presque dans les mêmes termes que nous avons rapportés plus haut, dans le verset 1 du chapitre XIV; de plus la mention du palais lambrissé de cèdre, construit par eux pour le Roi des Hébreux, est faite aussi de la même manière, au verset 1er du chapitre XVII.

Nous avons vu qu'au combat de Baal-Ferasim, gagné par David sur les Philistins, ceux-ci qui avaient apporté leurs idoles, durent, en fuyant, les abandonner sur le champ de bataille (XIV, 12);—ils laissèrent à leurs dieux; David ordonna qu'on les livrât au feu.—Ces idoles étaient donc très-probablement de bois.

Il est encore plusieurs fois question du corps des chanteurs institué pour le service divin. (XV, 16 à 22.) Les instruments dont ils doivent accompagner leurs chants, sont: les cymbales de cuivre (v. 19), qui devaient vraisemblablement marquer la mesure, les *nabel à la manière des jeunes filles*, ce qui désigne, à ce que l'on pense avec toute apparence de raison, un mode musical (v. 20); enfin des *kinour à l'octave* pour renforcer le chant, (littéralement: pour la perfection.) Du moment que le chant du *nabel* est touché à la manière des jeunes filles, il faut, je crois, que le *kinour à l'octave* désigne une

Digitized by Google

sorte de basse. Il ne s'agit pas là d'harmonie, puisque la basse est à l'unisson du chant, qu'elle le suit à l'octave inférieur (v. 21); concluons-en que le compositeur dont il est question au verset suivant n'avait pas grand mérite. Voici ce verset : Et Kenaniahou, chef des Lévites, (fut établi) pour la composition ; il devait enseigner la manière de composer, car il était intelligent (v. 22). — Ce n'est donc pas, à vrai dire, par la musique que les Hébreux ont, dans l'antiquité, signalé leur aptitude pour les arts; mais leurs fils ont amplement prouvé, de nos jours, qu'ils possédaient l'instinct musical au plus admirable dégré.

Au verset 24 du même chapitre sont cités les noms des sept cohenim qui devaient jouer de la trompette devant l'Arche du Seigneur. Il paraît assez naturel d'admettre que le nombre de ces musiciens n'avait pas été choisi arbitrairement, et qu'il se rattachait lui-même au système religieux dans lequel le nombre sept joue un si grand rôle. Tout le service musical dont nous venons de nous occuper est encore mentionné aux versets 5 et 6 du chapitre qui suit.

Au chapitre XXIII (v. 5), nous trouvons un chiffre très-important, c'est celui des membres du corps des chanteurs sacrés; ils étaient au nombre de quatre mille. Enfin, le chapitre XXV nous apprend qu'un collége spécial de deux cent quatre-vingt-huit chantres qui prophétisaient en s'accompagnant du *kinour*, du *nabel* et des *maslatim*, furent répartis en vingt-quatre groupes de douze, qui se relevaient probablement pour le service divin. Ce chiffre est trop bien d'accord avec celui des mois de l'année, pour que cette relation puisse être considérée comme purement fortuite. Les douze chanteurs de service n'étaient, sans doute, que ce que l'on appelle, dans nos chœurs modernes, des chefs d'attaque ; car sans cela à quoi bon instituer un corps de quatre mille chanteurs qui n'eussent jamais chanté ?

Nous avons trouvé, au chapitre VIII du onzième livre de Samuel (versets 8 et suivants), quelques indications des métaux précieux accumulés par le Roi David, après la défaite des nations qu'il soumit à ses armes. Il y était question d'un Roi de Soba, nommé Hadad-Aâzer; nous retrouvons, dans les Chroniques, ce même Roi nommé Hader-Aâzer, et il est si facile de confondre les deux lettres hébraïques *daleth* et *rech*, que cette espèce de désaccord ne nous touche en aucune façon; nous nous contentons donc de le mettre sur le compte de quelque copiste maladroit.

Il est encore question cette fois des boucliers d'or enlevés par David aux serviteurs du Roi de Soba (XVIII, 7), et d'une énorme quantité d'airain enlevée de deux villes appartenant à ce prince, et mises à sac par l'armée des Hébreux. Ces deux villes, dans le livre de Samuel, sont nommées *Bethah* et *Berouthaï;* ici, elles sont nommées *Tibehath* et *Koun*.

Digitized by Google

Pour la première, il est facile de démêler encore la trace d'une altération due à quelque copiste : le *tau* aura été par inadvertance placé une fois avant et une autre fois après le *beth* du nom de lieu. Quant aux noms *Koun* et *Berouthaï*, ils sont tellement dissemblables, qu'il en faut conclure que, comme tant d'autres localités citées dans les Saintes-Ecritures, la même ville portait ces deux noms distincts. Ce qui nous intéresse beaucoup plus, c'est le renseignement précieux que nous fournit, à propos de cette masse d'airain, le verset 8 du même chapitre; le voici : — Et de Tibehath et de Koun, villes de Hader-Aâzer, David enleva beaucoup d'airain, avec lequel Salomon fit la mer d'airain, les colonnes et les ustensiles d'airain. — Voilà donc une origine bien déterminée pour le métal qui servit à la confection de ces œuvres d'art, dont nous aurons à nous occuper très-sérieusement plus loin.

Dans le livre de Samuel, nous voyons qu'à la nouvelle de la défaite d'Hadad-Aâzer, Tàay, Roi de Hamath, envoya, avec de riches présents, son fils Joram en ambassade auprès de David. Les noms de ces deux personnages sont encore modifiés cette fois. Ainsi, Tàay est devenu Tàaou, par l'introduction facile d'un *ouaou* à la place d'un *iod* dans le nom de ce monarque. Quant aux deux noms Joram et Hadoram portés par le prince envoyé en ambassadeur vers David, l'un des deux est certainement altéré; mais lequel des deux faut-il corriger? Je ne me permettrai pas de le décider. Quoi qu'il en soit, les Chroniques nous confirment entièrement le fait de l'hommage fait à David par le fils du Roi de Hamath d'une grande quantité de vases d'or, d'argent et d'airain (XVIII, 10).—Ceux-là aussi David les consacra à Jéhovah, avec l'argent et l'or qu'il avait enlevés à toutes les nations : d'Edom, de Moab, des fils d'Ammon, des Philistins et des Amalekites. —

Le verset 2 du chapitre XX nous rappelle le fait déjà connu de la couronne d'or ornée d'une pierre précieuse, que David enleva au Roi d'Ammon, après la prise de sa capitale Rabbah.

Il ne nous reste plus à examiner qu'un seul passage du Livre des Rois (I, I, 50 et 51), pour avoir terminé l'étude de tout ce qui concerne les arts judaïques avant la construction du temple. Dans ce passage, il est question de la tentative d'usurpation faite par Adonias, fils de David, au détriment de son frère Salomon. Cette tentative fut déjouée par la prudence de David, et le coupable, pour éviter le juste châtiment qu'il avait mérité, s'enfuit en toute hâte vers l'autel de Jéhovah, dont il *empoigna les cornes*, se mettant ainsi sous une protection inviolable. La prescription que nous avons trouvée au chapitre XXVIII de l'Exode, à propos de la forme à donner à l'autel de l'Eternel, avait donc été rigoureusement exécutée, et cet autel, construit dans le Désert, avait été religieusement conservé.

Digitized by Google

Passons maintenant à l'histoire du temple, dont la construction suffirait à elle seule pour illustrer le règne de Salomon. Ou nous nous abusons grandement, ou de l'étude des faits que nous allons enregistrer il résultera, sans réplique possible, que, dès le temps de Salomon, les Juifs atteignirent un très-haut point de perfection dans la pratique de tous les arts.

Le Roi David avait certainement conçu le projet d'élever lui-même un temple digne de l'Eternel. C'est ce que nous allons établir d'une manière certaine à l'aide des textes sacrés.

« 1. Il arriva après que David fut assis dans sa maison, il dit à Nathan le prophète : Voici que je demeure dans une maison de cèdre, et l'Arche de l'Alliance de Jéhovah reste sous des courtines. — 2. Nathan dit à David: Fais tout ce qui est dans ton cœur, car Dieu est avec toi. — 3. Ce fut dans cette nuit que la parole de Dieu fut (adressée) à Nathan, savoir : — 4. Va, dis à David mon serviteur : ainsi dit Jéhovah : Ce n'est pas toi qui me bâtiras une maison pour demeure.—... 11. Quand tes jours seront accomplis pour que tu ailles vers tes pères, j'éleverai ta postérité après toi, quelqu'un de tes fils, et je consoliderai sa royauté. — 12. C'est lui qui me bâtira une maison, et je consoliderai son trône jusque pour toujours. » (Chroniques, I. XVII. Comparez ce récit à celui du deuxième livre de Samuel, chapitre VII).

David, ainsi averti par la voix du prophète Nathan, renonça au dessein qu'il avait formé de bâtir lui-même le temple de Jéhovah, mais sans renoncer à la pensée de contribuer de tout son pouvoir à l'éclat de l'édifice sacré. Il ne cessa donc, pendant toute sa vie, de former des artistes capables d'exécuter les plans qu'il léguerait à son fils, et de rassembler en immense quantité les matériaux précieux qui devaient entrer dans la construction du temple. Il ne paraîtra pas superflu, je pense, de donner ici quelques détails sur les préparatifs exécutés par le saint Roi. Nous avons déjà vu que, depuis la sortie d'Egypte, chaque fois qu'une nation ennemie des Israélites était vaincue, une portion notable de ses dépouilles était consacrée à l'Eternel. Presque toujours, une quantité considérable de métaux précieux constituait cette réserve qui recevait le nom d'*interdit*. Des lévites étaient chargés de la garde de ce trésor divin qui, lorsque David parvint au trône, devait être déjà fort important. David lui-même étendit jusqu'à l'Euphrate les conquêtes judaïques, et tous les petits royaumes qu'il soumit successivement contribuèrent pour leur part à l'accroissement des richesses mises en réserve pour la maison de Dieu.

Les versets 20 à 28 du chapitre XXVI des Chroniques nous donnent les noms des lévites préposés à la garde des trésors de la maison de Dieu et des trésors des choses consacrées (v. 20) — qu'avaient consacrées David le Roi, ses aieux, les chefs de mille, les chefs de cent, les

Digitized by Google

chefs des troupes (v. 26)... Samuel le voyant, Saül fils de Kis, Abner fils de Ner, et Joab fils de Seroulah (v. 28).—Voilà pour la conservation de cet amas de richesses; voyons maintenant s'il nous est possible d'en apprécier la valeur, en étudiant les passages bibliques dans lesquels il est question des préparatifs faits par David pour le temple de Jéhovah.

Nous lisons au chapitre XXII des Chroniques (v. 2 et suiv.) : — David dit de réunir les étrangers qui étaient au pays d'Israël, et il plaça des tailleurs de pierres pour tailler des pierres de taille, afin de bâtir la maison de Dieu (verset 2).—Remarquons, en passant, que puisque ce furent les étrangers qui furent employés à ce travail, c'est qu'apparemment ces étrangers étaient habiles dans la coupe des pierres, et ue les Israélites, qui quittaient à peine la vie nomade, auraient encore été, en ce moment, incapables d'exécuter l'appareillage convenable pour la construction qui allait s'entreprendre. Quels étaient ces étrangers? Des Phéniciens d'abord, comme nous n'en pouvons douter, d'après ce que nous avons déjà vu, et probablement aussi des Egyptiens, car s'il n'y eût eu que des Phéniciens mis à l'œuvre, le texte sacré les eût appelés par leur nom de peuple, et non par l'appellation beaucoup plus large d'*étrangers*. Poursuivons.

— 3. Et David prépara du fer en quantité, pour faire des clous pour les battants des portes et pour les assemblages, et du cuivre en quantité qu'on ne put peser. — Nous savons que, bien peu d'années avant ce moment, les forgerons auxquels les Israélites étaient forcés de recourir étaient des Philistins; très-probablement donc des forgerons philistins étaient compris aussi dans les ouvriers étrangers que David ordonna de réunir.

— 4. Du bois de cèdre sans nombre; car les Sidoniens et les Tyriens avaient apporté du bois de cèdre en quantité à David.—Cette fois, l'intervention des Phéniciens est évidente, et ce verset se commente de lui-même.

— 5. David dit : Salomon, mon fils, est jeune et délicat, et la maison qui est à bâtir à Jéhovah, doit être très-grande en renommée et en gloire dans tous les pays. Je veux lui faire des provisions. Ainsi David prépara beaucoup avant sa mort. — 6. Il appela Salomon, son fils, et lui ordonna de bâtir la maison de Jéhovah, Dieu d'Israël. — David dit à Salomon : Mon fils, moi, j'étais dans l'intention de bâtir une maison au nom de Jéhovah, mon Dieu. — 8. Mais la parole de Dieu m'a été adressée, savoir : Tu as répandu beaucoup de sang et tu as fait de grandes guerres; tu ne bâtiras pas de maison à mon nom, car tu as répandu beaucoup de sang à terre devant moi. — 9. Vois, il t'est né un fils; ce sera un homme de repos, et je lui donnerai le repos avec tous ses ennemis d'alentour, car Salomon (*le Pacifique*) sera son nom, et je ferai venir la paix et la tranquillité sur Israël pendant tout son

Digitized by Google

temps. — 10. C'est lui qui bâtira une maison à mon nom, et il me sera un fils, et moi je lui serai un père; je consoliderai le trône de son royaume sur Israël, pour toujours. — 11. Maintenant, mon fils, que Jéhovah soit avec toi! tu prospéreras, tu bâtiras la maison de Jéhovah, ton Dieu, comme il a dit de toi...— 14. Et voici que, par ma piété, j'ai préparé, pour la maison de Jéhovah, de l'or, cent mille *kikar*; de l'argent, mille fois mille *kikar*; l'airain et le fer ne peuvent être pesés, car ils sont trop considérables; j'ai préparé du bois et des pierres; tu les augmenteras. — 15. Tu as avec toi en quantité des ouvriers, des tailleurs de pierres et des sculpteurs de pierres, et des charpentiers, et toute espèce d'hommes intelligents en chaque ouvrage. — 16. (Tu as) l'or, l'argent et le fer en quantité innombrable; lève-toi et exécute; et Jéhovah sera avec toi. —

L'imagination s'étonne à l'énonciation d'un pareil amas de métaux précieux, à l'existence duquel, néanmoins, il ne nous est ni permis, ni possible de ne pas croire. Nous voyons de plus, par le verset 15, que dès-lors une véritable école d'artistes était fondée à Jérusalem, car il n'est pas possible d'admettre que la quantité d'ouvriers dont il est parlé dans ce verset ait été tout entière composée d'étrangers.

Les deux derniers chapitres du Livre des Chroniques (XXVIII et XXIX) sont remplis de nouveaux détails, tout aussi importants que ceux que nous venons de rapporter, touchant les immenses préparatifs faits, du vivant et par l'ordre de David, pour la construction du temple. Il est donc indispensable d'examiner aussi avec soin le contenu de ces deux chapitres.

Au moment où le saint Roi sentit sa fin approcher, — il assembla tous les chefs des tribus et les chefs des divisions qui servaient le Roi, les chefs de mille, les chefs de cent, et les chefs de tout l'avoir et des troupeaux du Roi et de ses fils, ainsi que les eunuques et les hommes forts, et les hommes vaillants (sans doute les chefs de l'armée), à Jérusalem (ch. XXVIII, v. 1). Lorsqu'ils furent tous réunis, David se tint debout devant eux et leur répéta tout ce qu'il avait déjà dit à Salomon sur le projet qu'il avait dû abandonner par l'ordre de l'Eternel. Le Roi continua et dit: — 10. Voici maintenant que Jéhovah a fait choix de toi (Salomon) pour bâtir une maison pour sanctuaire; sois fort et exécute. — 11. David remit à Salomon son fils le modèle de la galerie et de ses maisons, de ses trésors, de ses greniers, de ses chambres intérieures et de la maison du couvercle. — 12. Et le modèle de tout ce qu'il avait eu en projet pour les parois de la maison de Jéhovah, et de toutes les cellules à l'entour, pour les trésors de la maison de Dieu et les trésors des choses consacrées. — 13. Des divisions des cohenim et des lévites, et de toute la confection du service de la maison de Jéhovah, et de tous les ustensiles du service de la maison de Jéhovah. — 14. (De ceux) en or, le poids en or; de tous les ustensiles de cha-

Digitized by Google

cun des services, et de tous les ustensiles d'argent, selon le poids, de tous les ustensiles de chacun des services. — 15. Le poids des candélabres d'or, de leurs lampes d'or, selon le poids de chaque candélabre et de ses lampes, et des candélabres d'argent, selon le poids de chaque candélabre et de ses lampes, selon l'usage de chaque candélabre. — 16. L'or et son poids pour les tables de proposition, pour chaque table, et l'argent pour les tables d'argent. — 17. Et (le modèle) des fourchettes, des bassins et des tubes d'or pur, des calices d'or, le poids de chacun des calices, et des calices en argent, le poids pour chacun des calices. — 18. Et de l'autel des parfums, d'or pur, d'après le poids, et le modèle du char, des keroubim d'or, qui (les ailes) étendues couvrent l'Arche-d'Alliance de Jéhovah. — 19. Tout cela rédigé par écrit de la main de Jéhovah, comme indication pour moi de tous les ouvrages du modèle (à suivre). —

Arrêtons-nous ici et rendons-nous compte de tout ce qu'implique ce curieux passage. Et d'abord n'est-il pas évident que David remit à son fils un projet de construction et un devis parfaits, et s'étendant jusqu'aux plus petits détails? Je le demande, que pourrait faire de mieux, au temps où nous vivons, un architecte consommé? Etait-ce un plan tracé? était-ce un plan en relief, que David remit à Salomon? Il est fort difficile de le décider. Le mot *tebnit*, qui est employé ici, semble signifier plus exactement un modèle qu'un plan. Mais comme, d'un autre côté, nous lisons au verset 19, que tout cela était *écrit de la main de Dieu*, il est plus sage d'admettre qu'il s'agissait d'un projet tracé, comportant par conséquent des plans, des coupes et des élévations, et assez bien entendu pour que l'écrivain sacré ait pu se permettre, à son sujet, cette expression : *Ecrit de la main de Dieu*. Du vivant de David, il y avait donc déjà à Jérusalem des architectes assez habiles pour concevoir et pour exécuter graphiquement les projets des constructions les plus somptueuses. C'est tout ce qu'il m'importait de constater en ce moment.

La portion du travail préparatoire remis par le Roi David à son fils Salomon, et à laquelle j'applique le nom de devis, est celle qui concerne les poids, calculés à l'avance, de l'or ou de l'argent qui devait être employé à la confection de tel ou tel ustensile sacré. Pour fixer à l'avance ces poids d'une manière précise, il fallait que David, ou du moins les artistes qui travaillaient sous sa direction connussent à la fois la méthode à employer pour cuber les volumes des ustensiles dont ils n'avaient que le tracé, et les densités respectives des métaux précieux à mettre en œuvre dans chacun des cas. S'il n'en eût pas été ainsi, tout le devis dont nous parle longuement le chapitre que nous venons d'analyser, n'eût été qu'un travail purement imaginaire et sans la moindre valeur.

Ce même chapitre est terminé par un verset (21) dans lequel se

Digitized by Google

trouve le passage suivant: — et avec toi sont, pour tout l'ouvrage, plusieurs hommes de bonne volonté, experts dans toute sorte d'ouvrage... — Il est bien clair que les hommes désignés de cette façon toute spéciale, furent les véritables maîtres de l'école fondée à Jérusalem par les soins du saint Roi David.

Passons maintenant au chapitre suivant, et nous allons y trouver de nouveaux renseignements sur les trésors que David avait rassemblés pour la construction du temple. Voici ce que nous y lisons : — 1. David, le Roi, dit à toute l'assemblée : Salomon, mon fils, le seul dont Dieu a fait choix, est jeune et délicat, et l'ouvrage est considérable; car ce palais n'est pas pour un homme, mais pour Jéhovah Dieu. — 2. Mais moi j'ai préparé de toutes mes forces l'or pour (les objets d') or, l'argent pour (ceux d') argent, l'airain pour (ceux d') airain, le fer pour (ceux de) fer, et le bois pour (ceux de) bois, des pierres d'onyx et propres à être enchassées, des pierres d'ornement et de diverses couleurs, ainsi que toutes sortes de pierres précieuses et des blocs de marbre en quantité. — 3. Et de plus, me complaisant en la maison de Dieu, j'ai une propriété en or et en argent que je donne à la maison de mon Dieu, par dessus tout ce que j'ai préparé pour la maison sainte. — 4. Trois mille *kikar* d'or, d'or d'Ophir, et sept mille *kikar* d'argent pur, pour en couvrir les murailles des salles. — 5. De l'or pour ce qu'il faut en or, de l'argent pour ce qu'il faut en argent et pour tout ouvrage des artistes. —

Avant d'aller plus loin, examinons certaines expressions employées dans ce passage important. Le mot *soham*, que Cahen rend par *onyx*, désigne aussi bien le béril que la sardoine, et comme les mines égyptiennes d'émeraude étaient alors en pleine exploitation, il se pourrait fort bien que la gemme désignée sous le nom de *soham* fût en réalité le béril. Comme d'ailleurs ces pierres *soham* sont déclarées par le texte même dignes d'être enchassées, je vois dans ce fait une raison de plus pour y reconnaître des bérils ou des émeraudes. Les pierres précieuses qui sont nommées ensuite sont désignées sous le nom de *fouk*, qui signifie au propre du *fard*. Les septante ont rendu les mots *abni-fouk* qui se présentent ici par λίθοι πολυτελεῖς, c'est-à-dire *pierres précieuses* simplement. Il vaut peut être mieux voir ici avec Cahen des pierres d'ornement, et, comme ces pierres sont caractérisées de plus par l'épithète de *rakemah*, bigarrées de diverses couleurs, je suis d'autant plus disposé à voir ici la désignation d'une sorte de mosaïque, que j'espère démontrer un peu plus loin que les parvis du temple de Salomon étaient garnis d'une mosaïque véritable, dont les cubes se trouvent encore par milliers dans les déblais provenant de la destruction de ce temple.

Les mots qui suivent signifient bien réellement : et toute pierre précieuse; nous ne pouvons donc rien conclure de l'emploi de ces

Digitized by Google

mots. Nous trouvons enfin mentionnés des blocs innombrables d'une pierre nommée *sis*, et que les lexiques, parce que ce nom dérive du radical *sous, être blanc*, traduisent par marbre blanc ou albâtre. L'albâtre n'étant pas du marbre blanc, il est fort difficile de préciser ici la nature de la pierre désignée sous la dénomination de *sis*. Elle était blanche, voilà tout ce qu'il était possible d'en dire. Toutefois le peu de dureté de l'albâtre me fait donner la préférence sinon au marbre blanc, du moins à un calcaire blanchâtre, compacte et résistant comme le calcaire dont les carrières abondent autour de Jérusalem.

Nous trouvons encore dans le passage que je viens de transcrire la mention de l'or d'Ophir (*aoufir*). Où était ce riche pays d'Ophir? On n'en sait absolument rien, et je demande la permission de ne pas me lancer à ce sujet dans des suppositions qui n'auraient probablement aucune espèce de valeur.

David ne se contenta pas de consacrer à Dieu et à son temple tout ce qu'il avait ramassé de trésors; mais il termina son discours par un appel direct à la piété et à la générosité de tous ceux qui l'écoutaient (XXIX, 5). — Qui de vous, dit-il, est généreux pour venir aujourd'hui les mains pleines vers Jéhovah? — 6. Les chefs des principales familles, les chefs des tribus d'Israël, les chefs de mille et de cent, et les préposés aux ouvrages du Roi, se montrèrent généreux. — 7. Et ils donnèrent pour l'ouvrage de la maison de Dieu cinq mille talents d'or et dix mille dariques, et dix mille talents d'argent, et dix-huit mille talents d'airain et cent mille talents de fer. — 8. Et quiconque possédait des pierres, les donna pour le trésor de la maison de Jéhovah, etc.

Le nom des dariques, employé dans ce curieux passage, démontre d'une manière irréfragable, que le Livre des Chroniques a été rédigé après la captivité de Babylone, et lorsque les pièces d'or frappées par l'ordre de Darius avaient cours parmi les Juifs.

Il nous reste maintenant à donner tous les détails que nous fournit l'Écriture Sainte, sur le choix de l'emplacement qui fut destiné au temple, pour pouvoir passer au règne de Salomon et aborder enfin l'étude minutieuse de l'édifice judaïque qui devint une des sept merveilles du monde.

Je trouve tous les détails dont nous avons besoin, au chapitre XXI du premier Livre des Chroniques. Lisons : — 1. Il se leva un Satan contre Israël; il excita David à compter Israël. — Joab, chargé par le Roi de diriger l'opération du recensement, chercha, je ne devine pas pour quelle raison, à détourner son maître du projet dont il venait d'ordonner l'exécution; il n'y put réussir, et le recensement se fit.

Jéhovah trouvant sans doute dans cet acte de David la conséquence d'un orgueil immodéré, s'apprêta à punir le monarque, en lui enlevant une bonne partie des sujets auxquels il était si fier de come

Digitized by Google

mander. Djed, voyant de David, reçut l'inspiration de Dieu qui lui ordonna de parler ainsi à David : — 11. Ainsi, dit Jéhovah : accepte un de ces trois châtiments pour toi ; — 12. ou trois années de famine, ou trois mois de défaites devant tes adversaires, pendant lesquels le glaive de tes ennemis t'atteindra, ou trois jours le glaive de Jéhovah et la peste dans le pays, tandis que l'ange de Jéhovah tuera dans tous les cantons d'Israël. Et maintenant avise à ce que je dois répondre à celui qui m'envoie. — 13. David dit à Djed : Je suis dans une grande anxiété. Je veux plutôt tomber dans la main de Jéhovah, car sa miséricorde est très-grande, et que je ne tombe pas dans la main de l'homme ! — 14. Jéhovah envoya une peste sur Israël, et il tomba d'Israël soixante et dix mille hommes. — 15. Dieu envoya l'ange à Jérusalem pour la ravager ; et, comme il la ravageait, Jéhovah le vit et eut regret de ce mal ; il dit à l'ange qui ravageait : C'est assez, retire ta main. L'ange de Jéhovah se tenait près de l'aire d'Arnan le Iébousien. — 16. David leva les yeux et vit l'ange de Jéhovah se tenant entre la terre et le ciel, et son glaive tiré en sa main, étendu sur Jérusalem. Alors David et les Anciens, couverts de cilices, tombèrent sur leur face. — 17. David dit à Dieu : N'est-ce pas moi qui ai dit de compter le peuple? C'est moi qui ai péché ; j'ai très-mal fait ; mais ces brebis qu'ont-elles fait ? Jéhovah, mon Dieu, que ta main soit sur moi, et sur la maison de mon père, mais non sur ton peuple pour (répandre) une contagion. — 18. L'ange de Jéhovah avait dit à Djed de dire à David de monter pour élever un autel à Jéhovah dans l'aire d'Arnan le Iébousien. — 19. David monta, selon la parole de Djed qui avait parlé au nom de Jéhovah. — 20. Arnan, s'étant retourné, vit l'ange ; ses quatre fils étaient cachés derrière lui ; Arnan battait le froment. — 21. David vint vers Arnan ; Arnan, ayant regardé, vit David ; il sortit de l'aire et se prosterna devant David, la face contre terre. — 22. David dit à Arnan : Donne-moi l'emplacement de l'aire, pour que j'y bâtisse un autel à Jéhovah ; donne-le moi pour du bon argent, afin que la mortalité s'arrête de dessus le peuple. — Arnan dit à David : Prends-le ; que monseigneur le Roi fasse ce qui est bon à ses yeux. Voici : Je donne les bœufs pour l'holocauste, les chariots pour le bois, et le froment pour l'offrande ; je donne tout. — 24. Le Roi David dit à Arnan : Non, je veux acheter (cela) pour du bon argent ; car je ne veux pas offrir à Jéhovah ce qui est à toi, ni offrir des holocaustes pour rien. — 25. David donna à Arnan, pour l'emplacement, des sicles d'or, de (bon) poids (au nombre de) six cents. — 26. David bâtit là un autel à Jéhovah et il offrit des holocaustes et des sacrifices pacifiques, et il invoqua Jéhovah qui lui répondit par le feu du ciel, sur l'autel de l'holocauste. — 27. Jéhovah parla à l'ange qui remit son glaive dans le fourreau. — 28. En ce temps, quand David vit que Jéhovah l'avait exaucé dans l'aire d'Arnan le Iébousien, il sacrifia là. — 29. Mais

Digitized by Google

le tabernacle que Moïse avait fait dans le désert, et l'autel de l'holocauste, étaient en ce temps-là sur la hauteur à Djébâoun. — 30. Mais David ne pouvait pas aller devant lui pour chercher Dieu, car il était effrayé du glaive de Jéhovah (XXII, 1). David dit : Ceci sera la maison de Jéhovah Dieu, et ceci l'autel pour Israël.

Du récit biblique que je viens de transcrire, il résulte que David choisit lui-même l'emplacement qui devait recevoir le temple de l'Eternel, et que cet emplacement ne fut autre que celui de l'aire d'Arnan le Iebousien. Cette aire occupait donc précisément le sommet de la colline de Moriah. La paraphrase chaldaïque de ce verset, citée par Cahen, nous apprend que le même lieu passait pour avoir été le théâtre du sacrifice d'Abraham, et de l'alliance que Dieu fit alors avec ce patriarche, lorsqu'à son fils Isaac eut été substitué un bélier qui se trouvait arrêté dans un buisson voisin.

Je pense devoir donner ici un tableau chronologique des Rois de Juda et des Rois d'Israël, afin de fixer, d'une manière à peu près certaine, la date des monuments dont nous allons nous occuper.

Années avant J.-C.	*Royaume de Juda.*
1060.	—David est roi à Hebron.
1053.	—David transfère la royauté à Jérusalem.
1020.	—Salomon.
980.	—Roboam.
963.	—Abias ou Abiam.
960.	—Assa.
919.	—Josaphat.
894.	—Joram.
886.	—Akhasias.
885.	—Athalie usurpe le trône.
878.	—Joas.
839.	—Amasias.
810.	—Azarias.
759.	—Joatham.
743.	—Akhas.
727.	—Ezekhias.
698.	—Manassé.
643.	—Amon.
641.	—Josias.
610.	—Joakhas.
610.	—Joakim.
607.	—La captivité des 70 ans commence.
599.	—Joachim règne trois mois.
599.	—Sedecias, dernier roi de Juda.
588.	—Jérusalem est prise et brûlée.
584.	—Départ pour Babylone du dernier convoi de captifs.
537.	—Cyros délivre les Juifs, après les 70 ans de captivité.

Années avant J.-C.	*Royaume d'Israël.*
980.	—Jeroboam.
958.	—Nadab.
957.	—Baesah.
933.	—Ela.
931.	—Zimri règne sept jours.
931.	—Omri.
919.	—Akhab.
898.	—Akhasias.
897.	—Joram.
884.	—Jehu.
856.	—Joakhas.
841.	—Joas.
825.	—Jeroboam II.
784 à 772.	—Interrègne.
772.	—Zakharie règne six mois.
771.	—Selloum règne un mois.
771.	—Manahem.
761.	—Phaceiah.
759.	—Phacée.
739 à 730.	—Interrègne.
730.	—Osée fils d'Ela.
721.	—Fin du règne d'Osée; fin du royaume d'Israël; translation des dix tribus.

Digitized by Google

Il ne faut pas perdre de vue que ce tableau chronologique ne saurait être considéré comme ayant une exactitude mathématique, parce qu'il y a impossibilité absolue de faire concorder les chiffres des deux listes parallèles. Cela tient à ce que les règnes des Rois de Juda et des Rois d'Israël sont toujours donnés en nombres ronds, dans les Saintes Ecritures, la coutume ayant été chez les Hébreux, comme chez les Egyptiens, les Assyriens et les Babyloniens, d'attribuer à chaque prince, comme année pleine de règne toute année commencée; de telle manière qu'un Roi qui aurait occupé le trône pendant dix ans et un mois, serait considéré comme ayant régné onze ans. On voit donc que les dates assignées plus haut n'ont rien d'absolu; mais, dans tous les cas, elles ne pourraient guère être modifiées que d'un très-petit nombre d'unités.

Avant de passer au règne de Salomon, je dois nécessairement m'occuper d'un monument encore debout à Jérusalem, et que son nom traditionnel reporte à l'époque de David. Tout le monde devine que je veux parler de la tour connue sous le nom de Tour de David.

Nous lisons dans les Chroniques (I, XI) : — 4. David et tous les Israélites allèrent à Jérusalem, qui est Iebous... — 5. David prit la forteresse de Sion, qui est la cité de David. — 6. David dit : quiconque aura battu le premier les Iebousiens, sera chef et prince. Joab, fils de Seroulah, monta le premier et devint chef. — 7. David demeura dans la forteresse; c'est pourquoi on l'appelle ville de David. — 8. Il bâtit la ville autour de Meloua, et Joab vivifia le restant de la ville. — Enfin, au chapitre XV, le verset I est ainsi conçu : Il (David) se bâtit des maisons dans la ville de David. — Il est donc certain qu'à peine maître de la forteresse de Sion, David y fixa sa résidence, et qu'il y fit élever d'assez nombreux édifices.

Nous avons vu qu'il existait dans les villes du pays de Kenâan, comme à Sichem, par exemple, des espèces de donjons, ou tours fortes, destinés à servir de refuge, en cas de revers. Il est donc bien vraisemblable que David ne négligea rien pour mettre dorénavant à l'abri d'un assaut, la forteresse dont il avait réussi lui-même à s'emparer. Dès-lors, la construction d'un donjon imprenable dut nécessairement, s'il n'existait déjà, entrer dans les plans adoptés par le conquérant.

Voyons maintenant ce que c'est que la Tour de David, monument d'une antiquité incontestable, à en juger par sa construction seule. A l'angle nord-ouest du Kalaah, ou citadelle de Jérusalem, et à peu près vis-à-vis de la porte d'El-Khalil ou d'Hebron, se trouve une tour à peu près carrée et d'environ vingt mètres de côté[1]; toute la base

[1] Voici les dimensions précises de la Tour de David, recueillies par le savant Williams : sa base est un parallélogramme dont les côtés ont soixante pieds

Digitized by Google

en est massive et ne recèle aucun réduit dans lequel il soit possible de pénétrer : cette disposition avait évidemment été adoptée pour rendre toute surprise impossible, et pour mettre les assaillants dans la nécessité d'avoir recours à une escalade, pour ainsi dire impraticable, s'ils voulaient s'emparer de la garnison qui aurait cherché un refuge au haut d'une tour pareille, bien approvisionnée de vivres et d'eau. Ce même système de précautions se retrouve employé dans les donjons du moyen-âge, où l'on n'entrait que par une échelle que l'on tirait après soi. La tour est construite par assises régulières de blocs énormes de calcaire dur, taillés en bossage et jointoyés avec le plus grand soin, sans ciment. Voici ce que j'entends par ces mots *taillés en bossage :* les joints sur les quatre faces de chacun des blocs sont accompagnés d'une bande lisse large d'environ dix centimètres, en contrebas de la surface extérieure du bloc de quatre à cinq centimètres à peu près, et qui constitue, pour ces blocs, une espèce d'encadrement en creux. C'est là, ainsi que nous le verrons plus loin, un caractère essentiel des constructions d'apparat de l'époque juive primitive. J'ai pensé pouvoir, pour abréger, caractériser ce genre d'appareil, en le désignant sous le nom d'appareil salomonien, et j'ai adopté cette dénomination, après avoir reconnu que toutes les parties subsistant encore aujourd'hui de l'enceinte du temple primitif présentaient invariablement ce mode de bossage.

Il est donc incontestable que la Tour de David appartient au temps des Rois de Juda, et nous pouvons hardiment, je crois, en faire remonter la construction à David, dont elle porte le nom de temps immémorial. Il existe une description de la Jérusalem du temps des croisades, publiée, pour la première fois, par mon savant confrère M. le comte Beugnot, dans sa magnifique édition du recueil de lois connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*; j'y trouve le passage suivant : « La porte David estoit vers soleil couchant, et estoit à la droite des portes oires (porte dorée) qui estoient vers soleil levant, derrière le temple Domini. Cette porte tenoit à la Tour David; quand on estoit devant cette porte, si tournoit on à main destre, en une rue pardevant la Tour David... la grant rue qui aloit de la Tour David droit aux portes oires, apeloit on la rue David, jusqu'au chainge, à main senestre; devant la Tour David avoit une grant place où on vendoit le blé. » — Tous ces détails, sans en excepter un seul, sont toujours exacts.

Il existe encore une description de Jérusalem; due à l'historien

trois pouces anglais, et cinquante-six pieds quatre pouces; sa hauteur actuelle, au-dessus du fond du fossé, est de quarante pieds; mais il paraît certain que le pied de la tour est garni de décombres qui en cachent une partie considérable.

Digitized by Google

musulman Medjr-ed-Dyn, écrite après la destruction du royaume latin de Jérusalem, et dans laquelle le paragraphe relatif à la citadelle contient le passage suivant : « On y voit une grande tour nommée Tour de David, et qui fut bâtie par Salomon... Les Francs et les Grecs élevèrent quelques bâtiments dans la citadelle pendant qu'ils furent les maîtres de Jérusalem. »

Enfin, on connaît une rare monnaie de l'époque des croisades, qui ne porte d'autre légende que celle-ci : TURRIS DAVID ; l'existence de cette monnaie, dont un exemplaire est déposé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, démontre, à mon avis, que la citadelle de Sion, qui fut la résidence de David, fut également celle des Rois chrétiens de Jérusalem.

L'historien des Juifs, Flavius Josèphe, parle de la Tour de David, mais sans lui donner ce nom, qui fut changé par Hérodes, mais évidemment repris plus tard, comme tant d'autres noms grecs ou romains que des localités de la Terre-Sainte n'ont portés, pour ainsi dire, que par ordre et pendant un temps assez court, pour reprendre ensuite leur nom antique qui n'avait pu être déraciné de la mémoire des indigènes. Voici donc ce que nous trouvons dans Josèphe (Bell. Jud., v, iv, 3) : « La tour Hippicos, qu'Hérodes avait ainsi nommée » en souvenir de son ami, était quadrangulaire, et chacun de ses » côtés avait vingt-cinq coudées de longueur et trente coudées de » hauteur, elle était massive ; au-dessus de cette masse solide était un » puits haut de vingt coudées, et destiné à recueillir l'eau de pluie. » Au-dessus encore était une maison (οἶκος) à deux étages, haute de » vingt-cinq coudées, ayant la surface marquetée (εἰς ποίκιλα διηρημένος), » et couronnée par un parapet de deux coudées, surmonté de crénéaux de trois coudées de hauteur ; ce qui donnait à la tour une » hauteur totale de quatre-vingts coudées. »

Après le sac de Jérusalem, cette tour magnifique fut conservée par l'ordre de Titus ; voici ce que Josèphe nous apprend à ce sujet : « Lorsque les soldats n'eurent plus personne à tuer, César donna à » ses légions l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le » temple, mais de respecter les tours qui surpassaient toutes les » autres en hauteur, c'est-à-dire Phasaël, Hippicos et Mariamne, et la » partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'occident, pour » qu'elle pût servir de protection à la garnison qu'il fallait laisser là. » Les tours ne furent épargnées que pour montrer aux races futures » quelle cité florissante et forte la valeur romaine était parvenue à » réduire. »

La description que Josèphe nous donne de la base de la tour Hippicos, est si parfaitement applicable à la Tour de David, aussi bien que sa position topographique, qu'il n'est guère possible de se refuser

Digitized by Google

à admettre l'identité de ces deux édifices militaires. Les architectes, les appareilleurs et les tailleurs de pierre dont se servit Salomon furent précisément ceux que David avait formés, il n'y a donc aucun empêchement à admettre que la Tour de David porte ce nom de plein droit.

Ceci posé, nous admettons que dès le règne de David on construisit à Jérusalem des édifices militaires, en blocs de très-fort appareil, parfaitement équarris sur les joints et en bossage. Il est donc vrai que l'art de tailler les pierres et de les appareiller était déjà fort développé à cette époque si reculée (1053 à 1020 avant J.-C.).

Je ne connais que ce seul monument antique que nous puissions, avec une certitude à peu près entière, faire remonter au règne de David. J'ai déjà parlé du tombeau d'Absalom qui appartiendrait à cette même époque, mais je ne m'efforcerai de le démontrer qu'après avoir puisé dans l'étude approfondie du temple de Salomon des arguments en faveur de mon système.

Passons donc maintenant au règne de Salomon, qui occupa le trône de 1020 à 980 avant Jésus-Christ.

Salomon (1030 à 980 avant Jésus-Christ).

Salomon venait de succéder à son père. Le premier acte de sa politique fut d'épouser la fille du Pharaon qui occupait alors le trône d'Egypte: cette alliance lui assurait la paix avec ses puissants voisins du sud, en même temps que la coopération de tous les artistes égyptiens dont il pourrait avoir besoin pour la construction du temple de Jéhovah.

Outre les projets dont son père lui avait confié l'exécution, Salomon avait encore décidé qu'il se ferait bâtir un palais somptueux et digne, en quelque sorte, de se montrer à côté du temple. Enfin, pour assurer sa capitale contre tous les événements possibles, il avait résolu de lui donner une enceinte fortifiée qui en fît une place aussi respectable que possible. Temple, palais et enceinte, tout cela fut commencé et achevé par Salomon (Rois, l. III, 1), avec des dépenses que l'imagination la plus active a peine à se figurer. On en pourra juger tout à l'heure en lisant la description du temple.

Nous avons vu que l'Arche-d'Alliance avait été ramenée par David dans l'intérieur de la forteresse de Sion, mais que le tabernacle était resté à Djebâoun. Faute de temple, les Israélites avaient continué à sacrifier sur les hauts-lieux, et parmi ces hauts-lieux celui de Djebâoun était le plus vénéré. Un autel d'airain avait été dressé devant la porte du tabernacle, et Salomon lui-même, suivi de tous les grands de son royaume, vint adorer l'Eternel à Djebâoun. Dans cette circonstance,

Digitized by Google

mille holocaustes furent brûlés sur l'autel d'airain. (Rois, l. III, 2 à 4. — Chron. II, 1, 4 à 6).

La paix dont jouissait Salomon, grâce à ses alliances, lui permit d'accroître d'une manière incroyable la splendeur de ses trésors. Voici ce que nous lisons à ce propos (Chron., II, 1) : — 14. Salomon rassembla des chariots et des cavaliers, et il eut quatorze cents chariots et douze mille cavaliers qu'il conduisit dans l'emplacement des chariots, et auprès du Roi, à Jérusalem[1]. — 15. Le Roi rendit l'or et l'argent communs à Jérusalem comme des pierres, et les cèdres le furent comme les sycomores qui sont en grande quantité dans la vallée. — 16. Et la provenance des chevaux qu'avait Salomon était l'Egypte; une caravane de négociants du Roi en prenait une quantité dont ils payaient la valeur. — 17. Ils firent monter et sortir d'Egypte un attelage pour six cents sicles d'argent et un cheval pour cent cinquante; et on en tirait ainsi, par leur entremise, pour tous les Rois des Khetim et pour tous les Rois d'Aram.

Ce dernier verset contient implicitement un fait assez intéressant. Les chars de Salomon étaient des quadriges, c'est-à-dire attelés de quatre chevaux de front, puisqu'un seul cheval coûtant cent cinquante sicles, un attelage complet en coûtait six cents. Il en résulte de plus que le commerce des chevaux était déjà pratiqué par les Juifs qui allaient en acheter en Egypte pour les revendre aux Khetim et aux Araméens. Ces Khetim sont, à n'en pas douter, les éternels ennemis des Egyptiens, si souvent mentionnés dans les textes historiques du temps des Ramsès, sous le nom de *Kheta*,

Enfin Salomon pensa à bâtir une maison pour le nom de Jéhovah (Chron., II, 1, 18), ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de son père. Il fallait, pour exécuter ce dessein, prendre les dernières dispositions, et il les prit de la manière suivante : Hiram, Roi de Sour (Tyr), qui était resté l'ami de David pendant toute la durée du règne de celui-ci, avait envoyé féliciter Salomon, lorsqu'il avait appris qu'il avait reçu l'onction royale et sacrée (Rois, l. V, 1). — Salomon continua à entretenir des relations de bon voisinage avec Hiram, et, lorsque le moment fut venu d'avoir recours à ce monarque, il lui adressa la demande suivante (Rois, l. V) : — 3. Tu as connu David mon père; tu sais qu'il n'a pu bâtir une maison au nom de l'Eternel, son Dieu, à cause de la guerre dont (ses ennemis) l'ont enveloppé jusqu'à ce que Dieu les

[1] Dans le Livre des Rois (l. IV, 26), il est dit : Salomon avait quarante mille attelages de chevaux et douze mille cavaliers. Mais il y a là évidemment une incorrection due à la faute d'un copiste, qui aura écrit : *arbâim*, *quarante*, au lieu de *arbâat*, *quatre*, qu'il est naturel d'y substituer, puisqu'il se trouve dans le verset correspondant des Chroniques.

Digitized by Google

eût mis sous les plantes de ses pieds[1]. — 4. Et maintenant l'Eternel, mon Dieu, m'a donné du repos (tout) à l'entour; il n'y a plus ni obstacle, ni rencontre fâcheuse; — 5. Et voici : je pense bâtir une maison au nom de l'Eternel, mon Dieu, comme l'Eternel a dit à David mon père, savoir : Ton fils, que je mettrai à ta place sur ton trône, c'est lui qui bâtira ma maison à mon nom. — 6. Commande maintenant qu'on coupe des cèdres du Libnoun (Liban) et que mes serviteurs soient avec tes serviteurs, et je te donnerai le salaire de tes serviteurs, tout comme tu diras; car tu sais qu'il n'y a parmi nous personne qui s'entende à travailler le bois comme les Sidonim (Sidoniens).

7. Lorsqu'Hiram entendit les paroles de Salomon, il se réjouit beaucoup et dit : Béni soit aujourd'hui l'Eternel, qui a donné à David un fils sage, sur ce grand peuple. — 8. Hiram envoya à Salomon, disant : J'ai entendu ce que tu m'as envoyé (dire); je ferai selon tout ton désir, au sujet du bois de cèdre et du bois de cyprès. — 9. Mes serviteurs les descendront du Liban à la mer, et moi je les ferai disposer en radeaux sur la mer, jusqu'à l'endroit que tu me désigneras; je les ferai délier là, et tu les feras emporter; tu me satisferas en fournissant des vivres à ma maison. — 10. Hiram donnait à Salomon du bois de cèdre et du bois de cyprès autant qu'il en voulait. — 11. Et Salomon donnait à Hiram vingt mille *kor* de froment pour la nourriture de sa maison, et vingt *kor* d'huile très-pure. Salomon en donnait autant à Hiram chaque année. — 12. L'Eternel donna la sagesse à Salomon, comme il le lui avait promis; il y eut paix entre Hiram et Salomon, et ils contractèrent une alliance ensemble.

Le récit de cette négociation est beaucoup plus détaillé dans les Chroniques; il est donc important pour nous de le reproduire intégralement (Chron., II, 11) : — 2. Salomon envoya vers Houram[2], Roi de Sour, pour lui dire: Comme tu as agi envers David, mon père, à qui tu as envoyé des cèdres pour se bâtir une maison, afin d'y demeurer, (agis envers moi). — 3. Voici que je bâtis une maison pour le nom de Jéhovah, mon Dieu, pour la lui consacrer, pour vaporiser devant lui une vapeur d'encens, pour qu'il y ait des pains de proposition (offrande) continuellement, des holocaustes le matin et le soir, aux sabbat, aux néoménies (nouvelles lunes) et aux fêtes de Jéhovah, notre Dieu, obligation perpétuelle pour Israël. — 4. Et la maison que

[1] Cette expression poétique se retrouve identiquement employée dans une foule de textes hiéroglyphiques, et il n'est pas sans importance de faire remarquer, en passant, cet indice de l'influence égyptienne s'étendant jusque sur la littérature judaïque.

[2] Le nom de ce Roi est écrit Houram dans le Livre des Chroniques.

Digitized by Google

je bâtis[1] est grande, car notre Dieu est plus grand que tous les dieux. — 5. Et qui a la puissance de lui bâtir une maison? puisque les cieux et les cieux des cieux ne sauraient le contenir? Et que suis-je pour lui bâtir une maison, si ce n'est pour faire des vaporisations devant lui? — 6. Et maintenant, envoie-moi un homme intelligent pour travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, la (teinture) pourpre, rouge, cramoisie et hyacinthe, sachant ciseler des ciselures, avec les gens sages qui sont avec moi, en Juda et à Jérusalem, que mon père a préparés. — 7. Envoie-moi du bois de cèdre, de cyprès, des aldjoumim[2] du Liban; car je sais que tes serviteurs sont experts pour tailler les bois du Liban; que mes serviteurs soient les amis des tiens — 8. pour me préparer du bois en quantité, car la maison que je bâtis doit être grande et merveilleuse. — Quant aux abatteurs et coupeurs de bois, je donnerai à tes serviteurs du froment trituré vingt mille *kor*, et de l'orge vingt mille *kor*, et du vin vingt mille *bat*, et de l'huile vingt mille *bat*.

10. Houram, Roi de Sour, dit dans une lettre envoyée à Salomon: C'est parce que Jéhovah aime son peuple, qu'il t'a institué son Roi.— 11. Et Houram dit: Loué soit Jéhovah, Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, de ce qu'il a donné à David le Roi, un fils sage, prudent et intelligent, qui bâtira une maison à Jéhovah et une maison pour son siége royal. — 12. Et maintenant je t'envoie un homme sage, intelligent, qui a appartenu à Houram, mon père. — 13. Il est fils d'une des filles de Dan, et son père était Tyrien; il est expert à travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, les pierres, le bois, la teinture pourpre et bleue, le fil de lin et le cramoisi, à inventer toute espèce d'invention qui lui sera donnée (à faire), avec tes sages et les sages de mon seigneur David, ton père. — 14. Et maintenant, pour ce qui est du froment, de l'orge, de l'huile et du vin dont mon seigneur a parlé, il peut l'envoyer à ses serviteurs. — 15. Et nous voulons couper du bois de Liban selon tous tes besoins, et nous te l'amènerons en radeaux sur la mer de Japho (Joppé, Jaffa); tu le feras ensuite monter à Jérusalem.

Cette lettre du Roi de Tyr est extrêmement précieuse, en ce qu'elle nous donne la certitude que tous les arts phéniciens furent transplantés à Jérusalem par l'artiste éminent que ce monarque voulut bien envoyer à Salomon. L'homme qui avait tous les talents qu'énumèrent ces textes sacrés, devait être un artiste consommé, et il était, sans contredit capable de fonder à Jérusalem une école dans laquelle tous

[1] Il paraît évident, d'après ce texte, que les travaux de fondation étaient déjà commencés, lorsque cette demande fut adressée à Hiram.

[2] Il s'agit d'un bois résineux et odoriférant, peut-être le bois de sandal? Le nom aldjoumim s'écrit aussi almoudjim.

Digitized by Google

les arts étrangers à la nation juive seraient bientôt développés, si le génie judaïque se pêrtait tant soit peu à la culture de ces arts. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, et Salomon put bientôt compter par milliers des ouvriers habiles dans tous les genres, et sortis du sein même de son peuple.

Notons bien, en passant, cette intervention de l'art phénicien, comme nous avons dû constater nombre de fois déjà celle de l'art égyptien. De ces deux éléments combinés devait infailliblement naître un art hybride qui n'était ni phénicien ni égyptien, mais qui devait à la fois conserver des traces évidentes de sa double parenté. Ceci posé, je le demande, si nous rencontrons des monuments dans la structure desquels se marient d'une manière claire et précise des éléments empruntés à la fois aux Phéniciens et aux Egyptiens, devrons-nous être embarrassés pour en démêler la véritable origine? Pourrons-nous, en présence de ces monuments, rester dans l'ornière commune où persistent à marcher les antiquaires qui aiment mieux voir des monuments d'une véritable décadence là où tout le contraire existe, c'est-à-dire là où se manifestent les combinaisons sorties d'un art naissant et qui est encore empreint des caractères essentiels des deux arts qui l'ont engendré? Pour moi la réponse ne saurait être douteuse.

A ce qui précède ajoutons la mention de l'influence propre de la loi religieuse judaïque, loi qui réprouvait toute reproduction des êtres vivants sur la terre, et nous pourrons encore affirmer *à priori*, que s'il exista un art judaïque, il dut, en restant semi-phénicien, semi-égyptien, comporter un genre d'ornémentation spéciale, emprunté soit au règne végétal, soit à la combinaison pure et simple de la ligne droite et des lignes courbes. Ces quelques mots caractérisent tout l'art judaïque, et c'est ce que les faits qui seront bientôt énumérés démontreront, je l'espère, d'une manière positive.

Passons maintenant à la composition des ateliers qui furent institués par Salomon pour mettre en œuvre les matériaux destinés à la construction du temple. Nous lisons dans le Livre des Rois (1, v). — 13. Le Roi Salomon fit une levée de tout Israël, cette levée était de trente mille hommes. — 14. Il les envoya au Liban, dix mille chaque mois, alternativement; ils étaient un mois au Liban et deux mois en leur maison; Adoniram était préposé à cette levée. — 15. Salomon eut soixante-dix mille portefaix et quatre-vingt mille (hommes) qui coupaient le bois sur la montagne. — 16. Outre les chefs des employés de Salomon, préposés à l'ouvrage, il y en avait trois mille trois cents qui commandaient au peuple occupé à l'ouvrage.

Le chapitre II du deuxième Livre des Chroniques s'exprime ainsi (v. 1) : — 3. Salomon compta soixante-dix mille portefaix et quatre-vingt mille hommes qui coupaient le bois sur la montagne, avec trois

Digitized by Google

mille six cents hommes pour les surveiller [1].—Ce dernier chiffre excède de trois cents le chiffre correspondant donné dans le Livre des Rois, et, sans doute, il y a là, d'un côté ou de l'autre, une légère inexactitude due à une erreur de copiste. Quoi qu'il en soit, on voit qu'il ne s'agissait pas de faibles escouades de travailleurs, mais bien de masses énormes d'ouvriers qui devaient mener très-rapidement à bonne fin la gigantesque entreprise conçue par David et exécutée par Salomon.

Le Livre des Rois (I, v) nous parle ainsi des pierres de taille qui furent préparées pour la maçonnerie du temple.—17. Le Roi ordonna d'extraire de grandes pierres, pierres rares, pour la fondation de la maison, des pierres taillées. — 18. Les maçons de Salomon et les maçons de Hiram, et ceux de Djebel (Byblos) les taillèrent, et ils préparèrent les bois et les pierres pour bâtir la maison.—Ceci revient à dire qu'une véritable colonie de tailleurs de pierres phéniciens étaient venus travailler à Jérusalem, non-seulement de Tyr, mais encore de Djebel, qui était située à l'extrémité nord de la côte de Phénicie.

Nous sommes parfaitement certains de la date à laquelle furent commencés les travaux du temple, et voici les passages des Livres saints qui établissent cette date :

— Ce fut dans la 480e année depuis la sortie des enfants d'Israël du pays d'Egypte, dans la quatrième année du règne de Salomon sur Israël, au mois de Ziou (de la splendeur ou des fleurs), qui est le deuxième, qu'il bâtit une maison à l'Eternel (Rois, I, VI, 1).—1. Salomon commença à bâtir la maison de Jehovah à Jérusalem, sur la montagne de Moriah, désignée à son père David, près de l'endroit destiné par David, sur l'aire d'Arnan le Iebousien. —2. Il commença à bâtir le second jour du second mois de la quatrième année de son règne. —

C'est donc à l'année 1016 avant Jésus-Christ que nous rapporterons la fondation du temple de Salomon, en rappelant toutefois que cette date pourrait être modifiée de deux ou trois années, en plus ou en moins, sans qu'il fût possible de la déterminer mathématiquement.

Josèphe précise cette même date de la manière suivante : « Salomon, » dit-il, commença à bâtir le temple dans la quatrième année de son » règne, dans le deuxième mois que les Macédoniens nomment Arte-

[1] Ces chiffres sont répétés plus bas dans le passage suivant (Chron. II, II, 16 et 17). — Salomon compta tous les étrangers qui séjournaient au pays d'Israël, après le dénombrement que son père David avait entrepris, et il s'en trouva cent cinquante-trois mille six cents. — Il en fit soixante-dix mille portefaix et quatre-vingt mille pour extraire (du bois et des pierres) sur la montagne, et trois mille six cents surveillants pour faire travailler le peuple, Nous ne pouvons nous dispenser de signaler, en passant, cette étrange mesure, qui de cent cinquante-trois mille six cent étrangers résidant dans le pays, fait d'un seul trait de plume cent cinquante-trois mille six cents manœuvres.

Digitized by Google

» misios et les Hébreux Hiar, cinq cent quatre-vingt-douze ans après » la sortie d'Egypte, mille vingt après la migration d'Abraham de la » Mésopotamie au pays de Kénâan, et quatorze cent quarante ans après » le déluge. Depuis la création d'Adam jusqu'à la fondation du temple » il s'était écoulé trois mille cent deux années. L'année où le temple » fut fondé était la onzième du règne de Hiram, Roi de Tyr, et il » s'était écoulé depuis la fondation de Tyr deux cent quarante années » seulement (Ant. Jud., VIII, III, 1). » Je ne me charge pas de justifier les dates rapportées ainsi par l'historien des Juifs, car toutes sont très-probablement fausses, puisque la première l'est sûrement.

F. DE SAULCY,

de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

POÈTES CONTEMPORAINS DE L'ANGLETERRE.

(Suite *.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

WORDSWORTH ET SON ÉCOLE. — WILSON. — QUILLINAN. — MONCKTON-MILNES.

Au mois de décembre 1799, le jour de la Saint-Thomas, vers le coucher du soleil, un jeune homme de vingt-neuf ans et une jeune fille de vingt-sept entraient dans une gorge des montagnes qui sont au nord du Westmoreland. Un beau lac s'étendait dans le fond de cette gorge; c'était le lac de Grasmere. Ses bords étaient découpés en petites baies sur lesquelles s'élevaient des éminences, les unes formées par des rochers dépouillés, les autres couvertes de gazon; elles dérobaient à l'œil une partie du lac et répandaient beaucoup de variété dans ses contours. Un promontoire peu élevé s'avançait au milieu de l'eau, portant sur ses flancs un blanc village avec une église qui se dressait au milieu. Des clôtures qui suivent les mouvements du sol, des champs, des prairies d'un vert d'émeraude, avec leurs arbres, leurs haies et leurs animaux qui pâturent, remplissaient tout

* Voir tome VI, page 205.

Digitized by Google

l'espace entre le lac et le village. Pas une tuile rouge, pas une maison pimpante de bourgeois, pas un mur de jardin ne gâtait la simplicité de ce paysage; tout respirait la paix, la vie rustique, la pauvreté heureuse.

Voilà du moins comme le poète Gray décrivait en 1769 la vallée de Grasmere-Water, qu'il se flattait d'avoir découverte; voilà peut-être comme elle était encore trente ans après, sauf la différence des saisons, quand nos deux voyageurs s'y venaient établir. Aujourd'hui, il y a sans doute des maisons de plaisance; il y a certainement un chemin de fer.

Ce jeune homme était le poète William Wordsworth, mort il y a trois ans; cette jeune fille était sa sœur Dorothée, vivante encore, et partageant, avec celle qui fut l'épouse du poète, les larmes du veuvage, comme elle partagea les joies du bonheur domestique. Ce frère et cette sœur arrivaient à travers la neige de décembre, ayant voyagé tantôt à pied, tantôt à cheval sur les petits poneys des fermiers qu'on rencontrait sur la route, tantôt sur les charrettes qui retournaient vides à la ferme. Quoique le chemin fût long, ils se détournaient toutes les fois qu'il y avait quelque rocher dont la hauteur promettait une belle vue, ou qu'une cascade retentissante, se précipitant du haut de la montagne, animait d'une manière soudaine la calme tranquillité du pays. Ils admiraient avec une sorte d'avidité naïve cette belle nature qu'ils découvraient à quelques pas de leur pays natal; ils se mettaient à deux pour recueillir et conserver précieusement leurs sensations; ils faisaient provision de poésie.

Ce n'était pas le premier voyage de William et de sa sœur. Ils venaient de passer plusieurs mois chez divers parents, qui reportaient sur les orphelins l'amour qu'ils avaient eu pour leur père et leur mère. Mais ils étaient arrivés à peine depuis six mois d'Allemagne, où le frère et la sœur, jeunes gens sans fortune, s'étaient rendus sans autre but que de voyager, de connaître les poètes et d'apprendre l'allemand. On voyage peu, quand on n'a pas beaucoup d'argent; nos jeunes gens passèrent une année entière dans la vieille ville impériale et fort ennuyeuse de Goslar; ils y vécurent mal à l'aise, par un froid excessif; si mal logés, que les gens de la maison s'attendaient à trouver, quelque matin, le jeune Anglais gelé dans son lit. Mais la chaleur du cœur et de la poésie, jointe à une bonne pelisse et à un bonnet fourré, que le poète emprunta sans façon au costume des paysans, lui permit de triompher des rigueurs d'un hiver passé à Goslar. William et Dorothée revinrent d'Allemagne, presque sans autre voyage que les tours de promenade qu'ils faisaient sur les remparts de Goslar. William venait voir les poètes; il vit en effet Klopstock, âme douce et pieuse. Il s'entretint avec lui de ce qui lui était le plus cher, de

Digitized by Google

poésie, de philosophie; mais Klopstock appartenait déjà au passé, et il était trop Allemand pour bien comprendre les pensées de rénovation littéraire qui s'agitaient en dehors de sa sphère. Il ne vit pas Wieland, et n'eût pas désiré le voir, ce poète à l'imagination palenne. Quant à Gœthe, il ne pouvait réussir, disait-il, à lire ses poésies; c'était un poète sensualiste, une grande imagination sans cœur ni amour. Gœthe était d'ailleurs un courtisan, et notre jeune William était encore ce que furent tous les jeunes gens de sa génération, un démocrate. Un entretien avec Klopstock et beaucoup de lectures faites dans une petite chambre d'un mauvais hôtel de Goslar, voilà donc à peu près tout ce que rapportait William des poètes d'Allemagne. Restait au moins l'allemand qu'il avait eu le dessein d'apprendre. Mais le jeune poète avait encore trouvé ici un obstacle imprévu. Il n'aimait pas la fumée de tabac : le moyen d'apprendre à fond l'allemand, quand on ne fume pas ? Un de ses camarades, qui avait fait la route avec lui et sa sœur, Coleridge, lui écrivait de Ratzeburg : « Vous avez deux choses contre vous : vous n'êtes pas fumeur, et vous avez votre sœur avec vous. Dorothée peut-elle endurer la fumée du tabac ? Ici, quand mes amis viennent me voir, l'atmosphère devient si épaisse, que la chandelle disparaît. »

William et Dorothée revenaient donc d'Allemagne sans avoir voyagé, sans avoir vu les poètes, sans avoir appris l'allemand. Qu'importe ? Le poète s'était aperçu que la poésie n'était pas si loin ; tandis qu'il courait après elle sur le continent, elle l'attendait près de son berceau, sur le bord de ses lacs, dans les anfractuosités de ses rochers.

Wordsworth n'en était pas à son début; il étudiait encore à Cambridge, lorsqu'il se fit connaître par deux poèmes descriptifs : *The Evening Walk* et *Descriptive Sketches*. Dans le premier, il s'étudiait à peindre les montagnes, et, quoiqu'il ne fût pas entièrement original, il annonçait déjà un poète nouveau. Dans le second, il recueillait ses impressions de clerc de l'Université qui voyage; il annonçait une vocation très-déterminée pour la poésie descriptive à grands traits. Il y avait quelque chose de plus que cet art industrieux et quelquefois brillant, qui pour nous se résume dans le nom de Delille. Il y avait le souffle intérieur de poésie, cette influence sympathique qui ébranle les facultés de l'âme et annonce la présence du dieu. La nature respirait et palpitait dans les vers descriptifs de ce jeune poète de vingt-deux ans. Mais tout cela n'était qu'un tâtonnement de la pensée qui se cherche elle-même. Wordsworth n'ouvrit sa carrière et ne devint un maître que le jour où il prit possession de ses beaux lacs.

Pour nous, qui étudions en lui le chef d'une école poétique, c'est à partir de ce jour qu'il appartient à notre sujet. Nous n'avons pas l'in-

Digitized by Google

tention de recommencer la biographie ni de refaire l'analyse des œuvres de Wordsworth; il est assez connu en France pour que cette étude trop directe paraisse manquer d'à-propos. Mais, sans descendre dans le détail de ses poésies, nous voudrions rétablir la chaîne de ses pensées, étudier en quelque sorte philosophiquement un poète si éminemment philosophe; puis, quand nous croirons avoir pénétré l'esprit de ce poète, nous essaierons de suivre son influence dans ceux qui lui ont succédé, et de ressaisir dans ces échos affaiblis, mais encore assez fidèles, le retentissement de ses poétiques leçons. Wordsworth mérite plus que tout autre notre attention, par l'attachement qu'il a toujours eu pour notre pays. Il aimait la France du même amour qu'il professait pour les réformes généreuses dont elle a été la promotrice. Cet amour était mêlé de tristesse à cause des maux que la révolution a déchaînés sur ce malheureux pays. Il regardait la France comme le soldat et le martyr de la liberté. Wordsworth fut témoin de la chute de la royauté française; il avait des amis parmi les Girondins; il vécut avec Brissot. Plus tard, cet esprit droit perdit ses illusions républicaines; mais il aima toujours la France, le pays des beaux songes de sa jeunesse; et, dans sa profonde retraite, le poète ne laissait jamais partir un étranger sans lui demander des nouvelles de France.

Lorsque William Wordsworth commençait d'ouvrir sa voile au vent de la poésie, ce n'était plus le temps des grandes entreprises; ce n'était pas le temps encore des découvertes nouvelles; les poètes s'attachaient aux réalités terrestres; on côtoyait timidement des rivages cent fois parcourus, on ne changeait jamais d'horizon : c'était une époque sans idéal et sans inspiration. Cependant quelques jeunes têtes rêvaient un monde inconnu de pensers et de sentiments nouveaux; ces jeunes gens sentaient je ne sais quel souffle, qui s'élevait de temps en temps et promettait un heureux voyage à celui qui tenterait l'aventure. Quelques hommes déjà plus mûrs, par exemple les deux poètes Bowles et Crabbe, sans obéir encore à l'esprit nouveau, montraient le résultat de quelques tentatives heureuses.

D'ailleurs, l'ébranlement politique de 89 avait tout agité dans le monde de la pensée; le dix-huitième siècle avait fait son testament, et sa succession était ouverte. A ce moment, c'est un fait bien connu, tout le monde vint réclamer son lot. Les poètes redemandèrent une part sérieuse dans le gouvernement des esprits. Comme il arrive souvent dans une succession litigieuse, ils se firent leur portion d'héritage en prenant sur celui-ci et sur celui-là ce que tous les héritiers avaient été obligés de rapporter. On peut dire qu'ils prirent quelque chose à tout le monde, à l'homme politique, au philosophe, au publiciste. Durant une partie du dix-huitième siècle, la poésie n'avait été rien ou

Digitized by Google

presque rien; à partir de ce jour, elle prétendit être tout; elle mit la main sur tout. Le poète se crut un instant le prêtre, le philosophe inspiré, le véritable homme d'État qui conduit les nations. Ce fut un beau moment pour la poésie, je devrais dire une belle époque; car cet empire du poète a eu sa durée; il a fait le tour de l'Europe, et il n'a guère cessé chez nous que depuis quelques années. Un pouvoir moral si étendu devait avoir une base quelconque, et la poésie n'est pas une puissance qui s'établit par la surprise. Dans l'état d'abandon où étaient les esprits, l'autorité spirituelle, arrachée des mains à qui elle appartenait naturellement, était tombée à terre, et les poètes eurent l'heureuse pensée d'en relever une partie. Il s'est trouvé plus tard que le philosophe, le publiciste, le prêtre, ont réclamé ce qui leur revenait dans la direction des intelligences. La poésie a été dépouillée d'une bonne partie d'un pouvoir qu'elle n'avait pas asez bien exercé. Mais c'est un grand honneur pour elle d'avoir porté quelque temps une si haute responsabilité. En faveur de l'ordre qu'elle a contribué à rétablir dans les esprits, on lui pardonnera de n'avoir pas eu de haine assez vigoureuse pour le désordre.

Wordsworth fut un de ces esprits d'élite qui avaient foi dans la puissance de la poésie; il réclama pour elle un large domaine dans la philosophie. Il releva fièrement le drapeau de l'imagination, qui osait à peine se montrer. « Imagination, haute et noble puissance, qui n'est » pas faite pour se dissiper en plaisirs frivoles, en vaine parade; libre » et forte, elle parcourt la large carrière du temps et de la nature, » nouant ses reins d'une ceinture qui ne fait qu'ajouter à sa vigueur. » L'homme qui obéit aux leçons de cette faculté divine ne respire que » pour de nobles pensées. Son cœur bat aux accents qui rappellent » les anciens jours; son âme en conçoit de nouveaux. Ces illusions, » qui sont méprisées par les esprits légers, ne sont-elles pas des in- » terprètes fidèles de notre conscience? Ne servent-elles pas à chasser » une mauvaise pensée, à éveiller un remords, à consoler un chagrin, » à rabattre un mouvement d'orgueil? Et quand les produits de l'ima- » gination ne sont pas si sérieux, qui les voudrait condamner, lorsque » parmi les sauvages montagnes et les désertes bruyères, ils remplis- » sent cet espace, qui sans eux serait vide pour nous, et qu'ils multi- » plient les merveilleuses puissances de la nature? »

La science exacte, la science qui pèse, qui compte et qui divise, cette science qui fait si peu de cas de ce qui ne peut ni se peser, ni se compter, ni se diviser, cette science qui se dit positive, et qui n'est que matérielle, voilà la puissance ennemie qui avait dépouillé l'imagination. Le poète pousse un cri de guerre contre elle : « Ames ambi- » tieuses, qui deviez régler le mouvement des sphères, et peser les » planètes dans le creux de votre main, vous qui prétendez dissoudre

Digitized by Google

» les éléments primitifs et analyser le principe pensant, n'êtes-vous » donc qu'une race dégénérée? Ah! comme les cieux doivent rire de » dédain en voyant l'ouvrage de ces hommes! Etait-ce là le but de la » nature, que nous portassions nos regards jusque dans l'infini, sans » nous élever davantage nous-mêmes; que nos infatigables études ne » servissent qu'à nous faire déchoir tous les jours; que tout fût saisi » par nos yeux, excepté l'harmonie, la vie, la pensée, que nous allas- » sions toujours divisant, divisant encore, descendant de plus en plus » dans l'infiniment petit?... Cette âme qui respire, cette vie qui palpite » en nous, n'est-elle donc là que pour que nous nous épuisions à l'ob- » server, à l'examiner, à la mesurer, à la fouiller, à la sonder, à la » tourmenter? »

Mais la poésie renaissante a un autre ennemi, c'est la légèreté, la frivolité, le scepticisme. Il se personnifie dans un homme, l'homme le plus célèbre du siècle passé, grand poète qui, à force d'esprit, nous a montré comment un peuple intelligent pouvait se passer de poésie; génie singulier qui a trouvé le secret de s'agrandir en rapetissant tout ce qu'il touchait, poète et philosophe qui goûtait une funeste joie en détruisant toute espèce d'idéal et en ruinant toute certitude. Le souvenir de Voltaire joue un assez grand rôle dans le poème de Wordsworth, *The Excursion*. Le Voyageur qui est son héros, gravissant une des montagnes qui lui sont si familières, aperçoit dans un recoin formé par le roc et par un pan de muraille couvert de mousse, une sorte de petite construction enfantine, bâtie sans doute par de jeunes bergers. Parmi les matériaux qui ont servi à dresser l'édifice, il découvre un livre tout gonflé par l'humidité, tout souillé par la boue; il y jette les yeux : c'est un volume de Voltaire, c'est le conte de l'optimiste. Eh quoi! Candide et Pangloss ont-ils pénétré jusque dans ces montagnes, et parmi ces pâtres! Oui, les plaisanteries du sceptique, du rieur impitoyable, sont parvenues jusqu'ici avec une espèce de misanthrope solitaire, désabusé de tout, qui ne croit plus ni à Dieu, ni à l'homme, ni au bonheur, ni à la liberté. Les entretiens du Voyageur et du Solitaire au milieu de ces sites agrestes, admirablement décrits, voilà le sujet de ce poème de l'*Excursion*. C'est bien là le poème d'un philosophe, l'épopée de celui qui ne connaissait pas de plus beau drame que les derniers moments de Socrate, racontés par Platon.

La poésie de Wordsworth est donc une philosophie, non pas de celle qui se puise dans les livres, ou qui s'enferme dans la poussière d'une école; c'est une philosophie à ciel ouvert, dont le texte est fourni par la montagne qui s'élève au-dessus de votre tête, par le torrent qui tombe et mugit à vos pieds, par la blanche cascade que vous voyez bouillonner au loin, par le beau lac qui semble recéler en son sein un autre

Digitized by Google

ciel et d'autres étoiles. C'est une philosophie vivante et sympathique dont le commentaire est à chaque instant fourni par toutes les forces qui s'agitent autour de vous, depuis le vent qui brise le chêne, jusqu'au simple mouvement d'une feuille qui tombe en tremblant jusqu'à terre, par toutes les voix qui vous parlent, depuis le fracas du tonnerre dans les rochers, jusqu'à ces vagues bruissements qui s'entendent au fond des bois. Ouvrez votre âme à cette nature qui vous embrasse, sentez son cœur battre à l'unisson du vôtre. Vous ne savez quel est ce souffle mystérieux qui vous fait frémir; c'est sa respiration que vous entendez. Dieu est au fond de toutes ces choses; c'est lui qui est le cœur et la vie de cette nature. Répandez votre âme dans son sein, il est la source de toute science et de tout amour. Ne le cherchez pas dans les livres des hommes; il est ici autour de vous. Philosophie, poésie, tout est dans cette nature vivante; le vrai poète est celui qui la sait contempler.

Que dis-je? la poésie c'est plus encore, c'est la religion même. Ces gorges de montagnes qui étonnent votre pensée sont des sanctuaires, et vous, poète, vous êtes le pontife qui gardez la divinité cachée; la contemplation n'est autre chose qu'une prière, une étroite communication entre l'homme et Dieu. « Esprit prophétique, s'écrie Words-» worth, toi qui possèdes une métropole dans le cœur des grands » poètes! »

Ne croyez donc pas que la poésie puisse jamais faire défaut à l'homme. « Oh! ils sont nombreux, dit-il ailleurs, les poètes que la » nature a semés dans le monde. Doués d'un présent sublime, de cette » faculté divine de voir et de sentir Dieu, ils n'ont pas peut-être l'art » de faire des vers; peut-être n'ont-ils pu dans les années dociles de » la jeunesse acquérir cet art, faute de culture ou de livres; peut-être » étaient-ils d'humeur trop sérieuse; peut-être aussi étaient-ils trop » modestes; mais bien que le hasard ne leur ait pas permis de donner » la mesure de leurs forces, ces êtres favorisés, ménageant pour la » plupart le trésor qu'ils possèdent en eux-mêmes, parviennent in-» connus jusqu'à la tombe. »

Je n'ignore pas l'abus qu'on peut faire de tout cet enthousiasme poétique. Je sais que cette philosophie, enseignée par la nature, touche souvent d'assez près au panthéisme, et je me défie autant qu'un autre de cette religion mystérieuse qui cherche Dieu dans la solitude des montagnes ou dans l'horreur des forêts. Mais je sens aussi que le poète est convaincu, qu'il n'obéit pas à une mode, qu'il ne tire pas de son instrument les frivoles variations d'une religiosité banale. Surtout je lui tiens grand compte d'avoir donné à la muse cet élan noble et fier, à la poésie ces sévères beautés. J'aime à reconnaître qu'il a rappelé l'art à sa céleste origine, et je l'admire parce qu'il a fait servir son art à la cause du spiritualisme et de la vérité.

Digitized by Google

Wordsworth était né voyageur: il n'a vu le continent que deux ou trois fois; mais s'il avait été riche, il aurait promené sa muse partout où la nature aurait eu quelque spectacle à lui montrer. Il se sentait né pour la poésie touriste, et son amour de la nature ne connaissait pas de frontière. Il croyait voir un ami, disait-il, dans tout ruisseau qui gazouille, et sa route pensive faisait naître en abondance les idées dans son esprit. L'auberge lui était un foyer hospitalier; il y invitait le pauvre qui venait à passer. Nouveau Memnon, il se retrouvait poète, soit que le soleil élevât au-dessus de lui ses feux dorés, soit que l'astre du jour se cachât sous l'horizon; et quand la lune venait blanchir le chemin de ses doux rayons, il était poète encore. Les enfants de la chaumière ne le fuyaient pas plus qu'un convive accoutumé, qui vient s'asseoir à la table rustique; ses regards ne portaient pas la gêne autour de lui, et les jeunes filles ne perdaient pas à cause de lui la grâce et la liberté de leurs mouvements. On aime à retrouver dans un poète moderne, au sein de notre civilisation raffinée, quelques traits des temps anciens. Les vieux ménestrels, les anciens rhapsodes voyageaient ainsi. Nous nous figurons de même ces favoris de la poésie se réveillant au retour du printemps, comme les oiseaux, et se mettant en campagne tout joyeux, pour prendre leur part à la fête de la nature.

Mais il vaut mieux peut-être pour Wordsworth que le sort et la médiocrité de sa fortune l'aient retenu dans les limites de l'horizon où avaient vécu ses pères. Le voyageur ne rapporte pas toujours autant qu'il perd dans ses courses; qui peut dire ce qu'on dissipe de sa vie, de son âme et de sa pensée sur la route? Ne fait-on pas souvent comme la brebis qui s'éloigne du bercail, et ne laisse-t-on pas un peu de sa laine à chaque buisson? On apprend beaucoup en voyage; mais on oublie beaucoup aussi, et celui qui livre tous les jours son âme à de nouveaux spectacles, à de nouvelles émotions, n'a guère le temps de se recueillir et de s'enfermer en lui-même. On voit plus, quand on court le monde; on vit davantage, quand on demeure près de son foyer :

Plus habet hic vitæ, plus habet ille viæ.

Wordsworth ne fut pas le poète touriste qu'il avait rêvé; mais il fut le poète de la famille, le poète du champ paternel, du lac ou de la montagne où l'on a vu le jour, où l'on passera peut-être sa vie, où l'on viendra certainement mourir. Il a trouvé là une veine de poésie bien autrement profonde et pure, profonde et pure comme les fontaines qui ont sourcelé longtemps à travers les fentes de ses rochers. Il y a là beaucoup plus pour le cœur; les horizons y sont moins larges; la poésie ne s'y développe pas en nappes aussi brillantes; mais aussi

Digitized by Google

elle ne court jamais se perdre dans les sables ou se flétrir dans les roseaux.

On a dit que Wordsworth avait quelque chose du philosophe stoïcien, et nous avons nous-même eu déjà l'occasion de l'observer. Nous n'avons pas du tout l'intention de chercher quelle place on lui pourrait faire dans l'école du Portique, ni d'ajouter un chapitre à Diogène de Laërte ou à Juste-Lipse. Mais, tout en déclinant l'honneur de faire de la morale transcendante, nous soumettons aux philosophes quelques traits remarquables de cette poétique philosophie. Tous les biens qu'il nous est donné de goûter sont dans le sein de la nature, et la nature elle-même est la règle souveraine. L'œuvre du poète est de révéler l'ordre harmonieux qui réside en elle, et d'y soumettre ses actions comme ses pensées. Il regarde ce monde comme une vaste république, une grande et belle cité que Dieu gouverne : le poète y a sa fonction, car il ne doit pas être inactif; mais son activité n'est pas cette agitation frivole qui n'a pour but que le plaisir ou l'opinion. Le poète agit, mais c'est pour le gouvernement de la cité sociale et humaine. Il agit par l'étude constante de la nature, dont il est l'interprète et l'organe. En un mot, l'action et la contemplation se confondent en lui. Voici une pièce, *Expostulation and Reply*, qui est caractéristique :

« — Pourquoi, William, sur cette vieille pierre grise, tout le long d'une demi-journée, pourquoi, William, demeurer assis tout seul, et passer votre temps à rêver?

« Où sont vos livres, cette lumière léguée à nos esprits égarés et aveugles? Debout! debout! et recueillez ce souffle que ceux qui ne sont plus inspirent à ceux qui sont encore.

« Vous regardez tout autour cette terre maternelle, comme si elle n'avait pas eu un but en vous mettant au jour; comme si vous étiez son premier-né, et que personne n'eût été avant vous.

« C'est ainsi qu'un matin, près du lac d'Esthwaite, comme je me sentais, je ne sais pourquoi, heureux de vivre, c'est ainsi que mon bon ami Matthew me parlait, et je lui fis cette réponse :

« — L'œil ne peut faire autrement que de voir; nous ne pouvons dire à notre oreille d'être sourde; notre corps est sensible, en quelque lieu qu'on le place, bon gré mal gré.

« Je crois de même qu'il y a certaines puissances qui d'elles-mêmes frappent nos esprits, et que nous pouvons nourrir notre intelligence au sein d'une sage immobilité.

« Pensez-vous qu'au milieu de cette infinité d'objets qui parlent sans cesse, pensez-vous que rien ne peut nous venir de soi-même, mais que nous devons toujours aller à eux?

« Alors, ne demandez pas pourquoi ici tout seul, m'entretenant comme je puis, je suis assis sur cette vieille pierre grise et je passe mon temps à rêver? »

Digitized by Google

Il parait que cette pièce est fort goûtée des quakers; nous n'en sommes pas étonné. On ne peut affirmer plus nettement l'efficacité de la contemplation, la puissance de la rêverie. Wordsworth est un des quakers de la poésie, et il y en a plus d'un en Angleterre. Les quakers ou *amis* dédaignent les livres et l'étude; ils se mettent en relation avec leur Dieu par le simple mouvement de la pensée; ils attendent l'Esprit et ne doutent pas qu'il doive venir. Tout fidèle est prêtre; il suffit qu'il ouvre son âme à l'Esprit. Wordsworth et ses disciples ne méprisent pas les livres, mais ils s'en passeraient sans peine; ils ne font état que de lire dans le livre de la nature; ils ne se piquent pas d'inventer, ni de chercher : l'invention n'est pas en grand honneur parmi eux; il n'y a pas de poèmes plus médiocrement inventés que ceux de Wordsworth. Pourvu qu'il y ait une large place pour leurs pensées, pour leurs théories morales, pour leurs rêveries lyriques, ils ne se mettent pas beaucoup en peine des combinaisons dramatiques, ni des habiles dénouements. Rien ne ressemble plus à la passivité religieuse des quakers que la passivité poétique de l'école qui nous occupe aujourd'hui. Elle aussi attend l'esprit; elle l'attend devant les spectacles de la nature. Il n'y a pas moins d'analogie dans cette sorte de promiscuité d'inspiration qu'ils professent les uns et les autres. Sans doute, Wordsworth ne regarde pas tout homme comme poète; ceci serait de la démocratie infiniment exagérée, et les grandes intelligences ne vont jamais jusque-là; mais, outre que le commun des petits poètes s'accommodait sans doute fort bien de cet abaissement du cens dans les choses de l'esprit, — et nous avons eu quelque chose de semblable chez nous-mêmes, — n'avons-nous pas vu plus haut que l'auteur de l'*Excursion* admettait au titre de poètes beaucoup d'hommes qui ne faisaient pas un vers de leur vie?

Je crois que ces traits généraux suffisent pour ébaucher cette philosophie religieuse, morale, particulièrement stoïque et contemplative. Il n'y manque plus qu'une nuance pour achever cette esquisse, c'est une philosophie enseignante: Wordsworth avait la vocation du maître et du fondateur d'école. Il croit fermement au progrès littéraire, et il y faut croire en effet pour avoir des disciples. L'homme qui assemble autour de lui des élèves, ou fait un métier banal, ou ne sait ce qu'il fait, ou il croit au progrès. Wordsworth s'enseigna lui-même toute sa vie, et ses études furent une leçon continue qui fructifia autour de lui. La poésie était si bien un enseignement à ses yeux, qu'il a fait l'histoire du progrès de sa pensée, c'est-à-dire de sa vie de poète. Nous voulons parler du poème intitulé le *Prélude, ou Progrès de ma pensée*. Ce livre était son monument; il y racontait sa vie, sa vie morale et poétique; suivant Coleridge, le *Prélude* devait être son plus beau poème; le succès en a décidé autrement. Le *Prélude* n'a paru

Digitized by Google

qu'après la mort de Wordsworth, en 1850. Il y a de beaux vers; il y a des morceaux qui survivront à l'auteur; mais ici le poète avait trop compté sur ce qui avait fait jusque-là son originalité; il a eu le tort de livrer sa muse à ses propres forces, et a voulu la dépouiller de ce qui lui paraissait un ornement d'emprunt. Il a fait là l'histoire de son âme et de sa pensée; l'invention est absolument, délibérément absente. Soit que le goût du public ait changé, soit que la poésie, non plus que l'homme, ne puisse vivre sans un corps, et qu'elle finisse peut-être par s'évaporer, quand elle reste dans le domaine des abstractions, le *Prélude* n'a pas répondu à l'attente publique. Ceux qui veulent admirer Wordsworth peuvent s'en tenir à l'*Excursion;* ceux qui le veulent étudier peuvent y ajouter le *Prélude*. Il y a ôté les voiles de sa muse; il y a dit son secret, et ce secret c'est celui du progrès moral par la poésie, c'est l'enseignement des âmes. Tout grand poète est un maître, disait-il, *a teacher*. Il avait des disciples singulièrement dociles et soumis. L'un d'entre eux, M. Wilson, voulait que les jeunes poètes subissent la loi d'un maître, pour combattre cette infatuation personnelle qui est la maladie du siècle; il proclamait lui-même cette obéissance volontaire, qui le rangeait sous la discipline de l'hôte illustre des lacs du Westmoreland. Il allait jusqu'à une soumission enthousiaste, que le poète combattait au nom de la loi du progrès. On peut voir cette discussion singulière où le disciple combat pour appesantir le joug, et le maître pour l'alléger; elle est dans les extraits du *Friend*, collection publiée par Coleridge; elle est signée par Wordsworth du chiffre de M. M., et par M. Wilson du pseudonyme expressif de *Mathetes*, le disciple.

Tels sont les linéaments sévères de cette poésie métaphysique de Wordsworth; au risque de paraître un peu abstrait nous-même, nous devions commencer par là. Mais la muse de Wordsworth a des traits plus gracieux ou plus animés. Elle ne contemple pas toujours la nature; elle revient souvent s'asseoir au foyer; elle est le chaste témoin des amours bénies du Ciel; elle répand des fleurs sur le lit nuptial, elle veille sur le berceau des enfants. Nous l'avons dit, Wordsworth est le poète de la vie domestique. Rien ne s'allie mieux avec cette sagesse dont il va chercher des leçons sur les bords de ses lacs paisibles, que le bonheur de famille, et les doux tableaux d'intérieur. Il faut être père et heureux pour peindre l'enfance comme a fait Wordsworth. Je ne connais pas beaucoup de pièces aussi gracieuses que la pièce suivante, sur sa fille Catherine, à l'âge de trois ans :

« Elle est aimante et facile, quoique sauvage, et l'innocence a le pri-
» vilége d'ennoblir ses regards fins, ses yeux riants, ses ruses, ses
» petites audaces, par lesquelles elle vous provoque à la gronder pour
» rire, et à plaisanter avec elle. Comme le fagot qui pétille dans le

Digitized by Google

» foyer, soit qu'il brûle solitaire et sans témoins, soit que jeunes gens » et vieillards assemblés tout autour prennent plaisir à le voir brûler, » de même cette heureuse enfant se suffit à elle-même ; la solitude lui » est une joyeuse société, qui remplit l'air de bonheur et de chants. » Ses saillies sont légères comme celles d'une biche qui sautille, » quand elle est lancée hors de la fougère où elle était couchée. Elles » sont imprévues, spontanées, comme la molle brise qui fait plier les » fleurs de la prairie, ou qui chasse capricieusement devant elle les » images variées qui se réfléchissaient sur le sein d'un lac immo- » bile. »

Le poète ne me touche pas moins, quand, plus avancé dans la vie, et le front couronné de cheveux gris, il trouve d'autres accents, mais non moins sympathiques, non moins tendres et paternels pour sa fille déjà grande, tenant déjà les promesses de son enfance. Averti par ses cheveux qui blanchissent, par sa vue qui s'affaiblit, fatiguée par les longues veilles, il salue dans cette enfant qui commence à devenir une femme, celle qui sera un jour l'appui du poète aveugle. « O mon An- » tigone, s'écrie-t-il par anticipation, enfant bien-aimée ! » Il l'appelle, non plus comme autrefois, quand il s'abaissait vers elle pour la mener, faible et chancelante enfant, d'une fleur à une autre, mais pour retenir sa course bondissante comme celle d'une nymphe à travers la prairie, ou le long des rochers dépouillés, ou sur les bords glissants du torrent qui écume. Père, non moins que poète, il indique à son enfant la route, il passe quelquefois devant elle, pour la lui montrer, et, la dirigeant par le sentier qui grimpe au haut de quelque sommet tapissé d'herbe, il la mène et la retient à la fois sur le bord de ces précipices, qui font naître dans l'âme le vague désir de s'élancer dans l'espace. Parvenu à ces hauteurs, on voudrait avoir des ailes, on étend les bras comme le nageur prêt à s'élancer, on voudrait pour un instant plonger dans cet abîme... « Ma fille ! ah ! pas si près du bord ! » Le père sent plus vivement encore que le poète. Souvent il place devant elle le livre d'un des écrivains qui sont la gloire de la nation; souvent la Sainte-Ecriture ouvre au père et à la fille un chemin plus facile encore et plus prompt vers les hauteurs de l'éternelle beauté, et là, ils apprennent en commun le secret de calmer leurs passions, d'élever leur âme et de consacrer leur vie à la vérité et à l'amour.

La jeune fille qui inspira le chant dont nous avons tiré ces derniers traits, était sa fille aînée, Dora, qui épousa un poète, M. Quillinan. Heureux les enfants d'un tel père ! Ils vivront autant que les vers et la poésie en Angleterre. Le peintre l'Albane avait, dit-on, douze beaux enfants qui lui servaient de modèles pour ses ravissantes figures d'anges et d'amours. Les enfants de Wordsworth ont fourni à leur père des peintures non moins charmantes ; plus heureuse encore que

Digitized by Google

la famille du peintre, celle du poète laissera dans la mémoire des hommes quelque chose de plus qu'une tradition, et les noms de Catherine et Dora Wordsworth iront à la postérité.

Wordsworth a continué, mieux encore, il a beaucoup enrichi une branche de poésie qui occupe une large place dans la littérature anglaise, la poésie du foyer, la poésie domestique, *home poëtry*. C'est par là surtout qu'il est poète national et anglais. Un grand poète de son temps, le plus grand de tous, peut-être, eut le malheur de mépriser, de haïr la vie de famille; c'était Byron. Son ami et son biographe, Thomas Moore, pour l'excuser, s'est demandé si un homme d'un tel génie pouvait respirer dans l'étroite atmosphère d'une famille, et se plier aux mille nécessités prosaïques du ménage. Ces excuses sont des faiblesses, de vaines flatteries; ne soyons pas les courtisans du génie, et disons avec Wordsworth : « Si Byron avait eu plus de » génie encore, il aurait senti le bonheur domestique, il aurait aimé » la famille. » Oui, c'était là une lacune dans le génie. Avec son coup-d'œil de poète, Byron ne voyait pourtant pas que l'amour, que le bonheur, que la vérité morale et sociale sont là presque tout entiers, entre un serment d'amour et un berceau, faibles barrières au jour des passions, chaînes puissantes, quand la raison a repris sa place. Oui, il le faut dire hardiment : Byron, cet homme de génie, n'en eut pas assez pour concevoir la religion et la famille. Où est donc l'erreur, où est la vérité, et à quoi faut-il croire, si nous n'avons pas le courage de dire que Byron s'est lourdement trompé?

Nous devons le répéter ici, la poésie philosophique contemporaine en Angleterre touche par beaucoup de points à la poésie pastorale Après tout, ce retour des esprits vers la nature, ces poètes qui élisent domicile dans les solitudes les plus agrestes, ces peintures enthousiastes qu'ils font de leurs lacs et de leurs montagnes, ces courses à travers les rochers et les bois, sur les pas d'un colporteur ou d'un bûcheron, ces repas modestes pris sous un toît de chaume, ces petits drames qui s'enchaînent et se déroulent entre une ferme et un cimetière, tout cela n'est au fond qu'une poésie pastorale. C'est souvent de la haute poésie, et la bucolique s'y mêle souvent à l'épopée; mais le caractère général est celui de l'églogue. On y sent, comme dans toute espèce d'idylles, ce mouvement, un peu maladif peut-être, des esprits qui fuient la vie raffinée des villes, et viennent chercher de l'air et du repos dans les champs. Ceci, qu'on y prenne garde, n'est pas un symptôme de jeunesse dans les nations. N'importe, la nature est une mère inépuisable, et ceux qui se réfugient dans son sein en rapportent toujours une santé nouvelle.

Qu'on ne se représente pas pourtant Wordsworth comme un imitateur de Théocrite. Non seulement il prend un libre essor dans ses belles

Digitized by Google

théories morales, mais il a donné à son idylle un cachet particulier. C'est ce que je voudrais expliquer en quelques mots.

Wordsworth disait souvent qu'il avait trois passions, les voyages, les tableaux, les jardins. La médiocrité de sa fortune ne lui permit pas de satisfaire les deux premières. Il put contenter la troisième, mais il ne le fit pas en simple amateur de jardins; il éleva cette passion jusqu'à la hauteur d'une poésie. Ce n'est pas qu'il eût assemblé des merveilles d'horticulture dans sa champêtre retraite. Après un séjour de huit ans à Grasmere, il s'était transporté à Rydal-Mount, qui est tout près, et où il a vécu jusqu'à sa mort. Rydal-Mount est une modeste habitation, que M. Christopher Wordsworth, neveu du poète, et son biographe, nous a décrite. Une maison à mi-côte, appuyée sur le rocher, et recevant les rayons du soleil du midi, un jardin avec quelques parterres garnis de fleurs et d'arbrisseaux; deux terrasses pour la promenade, et un petit bois de sapins d'Ecosse, de chênes, de houx, de noisetiers, de frênes et de bouleaux, voilà Rydal-Mount. Mais le jardin du poète s'étendait bien au-delà des limites du propriétaire; il enfermait tout ce que le regard embrasse dans la vallée : à gauche, les hauteurs de Wansfell, sur lesquelles s'arrêtent tous les soirs les rayons du soleil couchant; plus bas, la ville d'Ambleside, dont une fumée bleue qui monte à l'horizon marque la place. En face est le lac Windermere, où se jouent les feux du soleil; plus à droite, les cîmes boisées de Loughrigg. Tout ce paysage appartient au poète, et il en jouit comme de son patrimoine.

On ne soupçonnait pas autrefois la beauté de ces lacs d'Angleterre; on sentait même à peine, au siècle dernier, les beautés de la nature. Qui se serait jamais avisé d'admirer des montagnes? Rousseau peut-être en France et Thomson en Angleterre. Cependant, le poète Gray, nous l'avons vu par la citation que nous en avons faite, comprit ces beautés nouvelles, qui devaient inspirer toute une famille de poètes; il en fit d'admirables descriptions dans ses lettres à Wharton. Il appartenait à Wordsworth de donner de ces lacs et de ces montagnes des peintures qui fussent dignes de leur magnificence, et d'ajouter aux riches nuances des forêts et des nappes d'eau les couleurs dorées et brillantes de la poésie.

Wordsworth ne fit pas seulement des vers sur ses beaux lacs; il composa de véritables préceptes pour ceux qui les voulaient visiter, et les initia aux charmes mystérieux de cette nature, qui n'avait pas de secrets pour lui; il écrivit des conseils pour ceux qui s'y voudraient établir. Dans cette partie surtout, il était le véritable pontife du sanctuaire; il en chassait les profanes; il défendait contre eux ce qui lui paraissait le domaine de la poésie, un domaine vraiment national. « Nos lacs, disait-il, sont une espèce de propriété de la nation; il n'est

Digitized by Google

» pas permis d'en corrompre la beauté; elle appartient à tous ceux qui » ont des yeux pour l'apercevoir et un cœur pour la sentir. » La maxime essentielle du poète était que le propriétaire se devait plier aux exigences du terrain, et se mettre d'accord avec l'ensemble du paysage. Point d'efforts ridicules pour vaincre la nature; point d'entreprise orgueilleuse; gardez surtout que votre maison ne fasse tache dans le tableau; qu'elle soit de la couleur des rochers; qu'elle se marie comme eux avec la verdure, ou qu'elle s'enfonce comme eux dans une clairière. Le *Descriptive Manual* de Wordsworth est un vrai manuel philosophique, dédié aux amis du beau. On y cherche la satisfaction d'une curiosité de voyageur; on y trouve la poétique de la nature.

Notre poète n'est pas le premier qui ait fait l'idylle des jardins. Les poètes anglais ont toujours paru plus attachés que les autres au séjour de la campagne; cet amour des fleurs, des prairies et des bois est presque inséparable de la vie intérieure et du culte de la famille; l'amour du toit paternel fleurit surtout dans les champs. D'autre part, j'avoue que l'idylle de Wordsworth rappelle souvent les plaisirs un peu factices de la villégiature. Sa muse savante se plaît dans les retraites des rochers et des bois; mais elle n'en est pas plus naïve ni plus simple. C'est une noble dame fatiguée du séjour des villes; elle a beau faire, elle ne se fera jamais paysanne; qu'elle parle à des villageois, et j'ai grand peur qu'ils ne la comprennent pas. Il lui faut des esprits très-cultivés, des philosophes, des sages, un cercle restreint et choisi. Mais quoi? ce dégoût pour les petites faussetés de la vie sociale n'est-il pas dans la nature? Ne sentons-nous pas tous plus ou moins le besoin de respirer quelquefois un air plus libre et plus pur? Nous ne sommes plus capables de goûter la poésie primitive des jeunes époques; mais sommes-nous à jamais brouillés avec la poésie? Parce qu'elle ne coule plus à pleins bords, il ne faut pas dédaigner les ruisseaux qui sont encore à notre portée, et tant que nous aurons cette noble soif de la poésie, remercions ceux qui savent encore l'étancher.

Nous aussi nous avons notre poésie des jardins, seulement elle a pris la forme didactique, elle nous a donné le poème de Delille. Si nous pouvions étudier Wordsworth plus à loisir, nous verrions que ce poète, réclamé par notre jeune école comme un de ses modèles, a plus d'un point de contact avec nos poètes descriptifs de l'école classique. Il serait curieux de voir que parfois le barde des lacs du Westmoreland s'amuse à décrire un cygne aussi froidement que l'immortel et fort peu connu M. Rosset; et l'on s'étonnerait peut-être que le bon abbé Delille ait senti quelquefois la nature aussi profondément que s'il était né trente ans plus tard, et qu'il eût vécu en face des

Digitized by Google

eaux du Windermere. Mais ces rapprochements ne prouvent qu'une chose, c'est que l'esprit humain n'avance que pas à pas, qu'il commençait déjà hier à être ce qu'il est aujourd'hui, et qu'il est encore un peu aujourd'hui ce qu'il était tout à fait hier. Mais c'est sur l'ensemble qu'il faut juger, et quoique Delille ne mérite pas tout le dédain que nous lui témoignons de nos jours, il est incapable de soutenir la comparaison avec Wordsworth. Nos paysages étaient pourtant assez beaux pour inspirer de grands poètes. Nos montagnes d'Auvergne valent bien, j'imagine, celles du Westmoreland et du Lancashire; il nous est arrivé, en les parcourant, de songer à Wordsworth. Que manque-t-il à ces rochers, à ces immenses côtes boisées, à ces torrents, à ces vertes prairies plongées au fond des gorges, à ces accidents magnifiques et terribles; que leur manque-t-il pour devenir le but d'un respectueux pélerinage? Un poète d'abord, puis, dans le public, un goût plus vrai pour la nature. L'amour des champs n'est pas précisément un trait de notre caractère national; il existe, au contraire, dans l'âme de presque tout bon Anglais. Encore un titre pour inscrire Wordsworth parmi les poètes très-nationaux de la Grande-Bretagne.

Poète national, et vraiment Anglais par son attachement à la vie des champs, il ne peut s'empêcher de préférer la vieille Angleterre réfugiée dans la campagne, à la nouvelle qui grandit tous les jours dans les villes et dans les manufactures. Il admire, avec un plaisir mêlé d'inquiétude, ces canaux qui sillonnent les anciennes solitudes; il suit d'un regard curieux, mais alarmé, la voile qui glisse incessamment le long de la vallée profonde et boisée, ou qui étincelle sur les flancs de la montagne, où elle se fraie un passage. Errant par la plaine avec son vieux vagabond de l'*Excursion*, il voit, avec beaucoup de surprise et un peu d'effroi, le pauvre hameau devenir, en quelques années, une grande ville, immense, compacte, couvrant plusieurs lieues de terrain; là où vous n'auriez aperçu aucune maison naguère, les habitations des hommes se groupent, s'amassent au hasard, comme les arbres dans la forêt, et s'étendent au loin; au-dessus d'elles, la fumée d'un feu qui ne s'éteint jamais s'élève en colonne permanente, et porte dans la nue ses guirlandes d'épaisse vapeur. Partout où le voyageur dirige ses pas, il voit la solitude, les champs, la nature qui disparaissent. Tournez vos regards du côté de la mer, le spectacle n'est pas moins saisissant.

« La vaste mer est toute peuplée; les rivages de la Grande-Bretagne » sont assiégés par des flottes arrivant de tous les climats, apportant » les produits du monde entier; mille autres vaisseaux sont au repos » dans ses ports, où ils se pressent en foule; d'autres encore se jouent » sur leurs ancres dans ses baies nombreuses. Voyez aussi le tableau » animé des voiles qui remontent ou qui descendent au travers des

Digitized by Google

» terres, avec les alternatives de la marée qui aspire et renvoie succes-
» sivement, comme une respiration humaine, ces navires perpétuels,
» innombrables! Sentez-vous le bras redoutable de cette puissance
» qui flotte sur les mers? Entendez-vous la voix de ces tonnerres qui
» réduiraient en poudre ceux qui voudraient approcher en ennemis
» de cette île bénie du ciel, abri de la vérité, résidence imprenable de
» la paix et de la liberté! »

Admirable peinture de la puissance et de la richesse nationales! Mais combien cette puissance, combien cette richesse sont achetées chèrement! Ces prodigieux changements qui se font dans la vieille Angleterre ont un côté bien triste et bien sombre. Ici, quand l'ombre s'étendait sur la montagne et sur la vallée, quand les étoiles apparaissaient, les hommes autrefois comprenaient les secrets avertissements qu'elles leur apportent; ils se retiraient dans leurs foyers, et allaient goûter le repos. Aujourd'hui, dans ce même vallon, dès qu'il fait nuit, une lumière artificielle, préparée pour un travail infatigable, éclate aux mille fenêtres d'une fabrique gigantesque; une cloche sonne à l'heure connue, et appelle à des fatigues qui ne doivent jamais cesser. L'atelier vomit les flots de ces esclaves du jour, et à mesure qu'ils sortent de l'édifice illuminé, une nouvelle armée leur succède, à la porte que la foule assiége, dans les chantiers ou sur le torrent qui gronde et fait tourner une multitude de roues qui donnent le vertige, torrent éblouissant, pareil à un esprit tourmenté qui se tord sur son lit de rochers. Hommes et femmes, filles et garçons, mères et petits-enfants entrent à la fois et reprennent leur tâche accoutumée dans ce temple, où l'on offre au gain, à cette idole principale de l'Angleterre, un sacrifice perpétuel. Les ancêtres veillaient de même autrefois dans la vaste cathédrale ou dans l'église du couvent; des flambeaux brûlaient de même, nuit et jour, autour de l'autel; la maison de Dieu avait de même ses veilles éternelles; mais c'était une pensée religieuse qui allumait ces flambeaux, qui tenait ces yeux éveillés.

L'esprit de la vieille Angleterre respire dans ces pages que nous empruntons à l'*Excursion*, et le lecteur doit bien comprendre maintenant comment une poésie abstraite, et toute revêtue des mystères de la métaphysique, peut cependant être nationale, et avoir de profondes racines dans le cœur d'un peuple. Sous cette enveloppe philosophique, il y a les sentiments héréditaires et les souvenirs des aïeux; sous cet air d'école nouvelle, il y a les traditions des anciennes doctrines et les maximes conservatrices des générations passées. La forme a changé, mais le fond reste le même.

Il manquerait quelque chose à notre étude sur Wordsworth et le *Wordsworthisme* (qu'on nous passe ce mot qui n'est pas de notre in-

Digitized by Google

vention), et nous laisserions une lacune dans notre travail si nous n'ajoutions pas quelques détails sur la pensée religieuse du maître. Wordsworth a été plus d'une fois accusé de tendre au *puséysme*, c'est-à-dire à une religion plus voisine de nos formes et de nos splendeurs catholiques. Il a senti lui-même que l'imagination, réintégrée dans la poésie, dans la philosophie, dans toutes les parties du domaine de l'intelligence, reprendrait bon gré mal gré sa place dans la religion. Quoi de plus contraire, en effet, à l'imagination que l'esprit calviniste? Il s'est posé cette objection dans son grand poème : comment les descendants des réformateurs pourraient-ils tolérer la restauration des autels, des sanctuaires, des images que leurs pères ont détruits? Ce culte de l'imagination ne resèmerait-il pas partout les herbes folles de la superstition romaine? Les sources et les fontaines n'auraient-elles pas de nouveau leur Saint-Fillan et leur Sainte-Anne, et ne reverrait-on pas Saint-Gilles qui s'en viendrait de nouveau prendre sous son patronage la bonne ville d'Edimbourg grimpée sur ses rochers?— Je ne me charge pas de faire valoir la réponse à l'objection; le poète, attaché par principe au dogme de l'Eglise établie, ne peut s'en tirer que par le juste-milieu; il ne veut ni l'aridité des formes calvinistes, ni les pompes catholiques; mais le juste-milieu, excellent en une foule de choses, ne vaut rien en poésie.

Wordsworth a fait un livre qui étonnerait beaucoup un public comme le nôtre, c'est une histoire de l'Eglise anglicane en sonnets. Nous n'aimons pas à plaisanter sur les choses respectables, mais un tel livre aurait fait songer le lecteur à la traduction des *Métamorphoses d'Ovide* en rondeaux, par Isaac de Benserade, et à l'histoire romaine en madrigaux, projetée par le marquis de Mascarille. On se tromperait fort, si l'on s'imaginait qu'il n'y a pas de poésie dans ce livre intitulé *Ecclesiastical Sketches;* mais où va-t-elle se réfugier? est-ce dans les sonnets anglicans? non, les compromis perpétuels qui composent le dogme de l'Eglise officielle ont presque toujours mal inspiré le poète. Qu'est-ce qu'une poésie religieuse, où il faut faire des concessions à droite et à gauche, corriger ceci et distinguer cela, approuver la hiérarchie et blâmer la domination *papale*, faire la part des bons et des mauvais monastères, regretter l'unité rompue, et cependant faire une profession de foi protestante? Où est-donc la poésie dans ce recueil? elle est en quelque sorte aux deux extrémités; elle est dans quelques sonnets délibérément protestants; elle est surtout dans ceux que le catholicisme pourrait avouer. Je prends pour exemple ce sonnet presque catholique sur la Vierge :

« Mère, dont le sein virginal ne fut jamais traversé, même par » l'ombre d'une mauvaise pensée; femme glorifiée au-dessus de toutes » les femmes, gloire unique de notre nature corrompue, plus pure

Digitized by Google

» que l'écume de la mer agitée, plus brillante que le Ciel d'Orient » parsemé de roses, au point du jour, et que la lune sans tache, avant » que son déclin ne commence sur le bleu du ciel, ton image est dé» sormais renversée à terre ; cependant, le fidèle suppliant pourrait » encore, je pense, sans péché, plier le genou devant toi, comme » devant une puissance visible, où fut réuni tout ce qui se mêle et se » concilie en toi, l'amour d'une mère avec la pureté d'une vierge, la » grandeur avec l'humilité, le ciel avec la terre. »

Ainsi, ces demi-retours vers les croyances du passé, qui se sont produits au sein de la vieille université d'Oxford, au grand scandale de l'Eglise officielle, ils se montraient déjà dans les vers d'un paisible poète, qui se croyait fort bon protestant ; ils prenaient naissance dans ces poétiques montagnes, où les objets les plus divers les provoquaient, une vieille chapelle, un reste d'abbaye, une croix normande, un nom pieux, un souvenir ; ainsi, cette renaissance poétique amenait avec elle comme une renaissance religieuse. Je retiens cette observation dont nous ferons notre profit plus tard.

Un vaste horizon philosophique, une contemplation mystique et presque passive de la nature, une poésie à la fois pastorale et métaphysique, le goût très-décidé de la vie de famille, la pureté antique des mœurs, une large part faite à l'imagination dans les croyances, voilà Wordsworth. Il nous reste à suivre les traces de son influence et de sa pensée dans ceux qui nous semblent l'avoir plus fidèlement suivi.

Beaucoup de poètes contemporains ont marché sur les traces de Wordsworth ; il avait, à un très-haut degré, ce qu'on appelle aujourd'hui la faculté d'initiative : les meilleurs d'entre les autres poètes lakistes lui doivent quelque chose. Parmi ceux de la génération suivante, il a eu beaucoup d'imitateurs ; quelques-uns même se sont réclamés de lui, qu'il ne reconnaissait pas pour ses disciples. M. Tennyson, qui lui a succédé depuis comme poète lauréat, se déclarait fort redevable au vieux poète philosophe, et nous avons indiqué nous-même[1] plus d'un rapprochement entre les deux princes patentés de la poésie anglaise. Mais Wordsworth ne trouvait pas en lui ce qu'il regardait comme le caractère distinctif de sa doctrine, l'effort constant du poète pour spiritualiser le monde matériel, et pour découvrir la pensée morale cachée sous les faits extérieurs. Tennyson est plus artiste que penseur ; il est peut-être philosophe, parce qu'il le faut aujourd'hui pour plaire au public anglais ; il est trop amoureux de la forme, pour n'être qu'un élève de Wordsworth. Il y a des héritiers beaucoup plus religieux de la pensée du maître, et parmi eux nous choisissons trois

[1] Voir la *Revue*, tome VI, pages 210 et 212.

Digitized by Google

poètes d'un mérite inégal, mais également fidèles à sa doctrine, MM. Wilson, Quillinan et Monckton Milnes.

Dans le même horizon que Rydal-Mount, mais à une plus grande hauteur au-dessus du lac de Windermere, s'élevait un cottage habité aussi par un poète; la maison, tapissée de lierre et de roses du comté d'Ayr, était appuyée sur une côte toute plantée de mélèzes. De cette maison de campagne on avait la vue la plus belle sur le lac et sur les montagnes environnantes; si l'on montait la côte à travers les mélèzes, on pouvait jouir du plus magnifique panorama : tout le pays d'alentour, avec ses eaux, ses rochers, ses forêts, de vastes plaines, et au-delà l'Océan. Cette demeure, simple avec élégance, appartenait à M. John Wilson; c'est là qu'il habitait, avant de devenir professeur de philosophie morale à Edimbourg; c'est là que le professeur se hâtait de revenir, quand ses cours étaient finis. Dans un jardin enfermé entre la montagne et le monticule sur lequel s'élevait le cottage, le poète se livrait au repos ou à la lecture; il se promenait le long de ses plates-bandes de fleurs, ou surveillait le travail de ses abeilles. Sa maison était bien celle d'un poète lakiste, que la fortune a comblé de ses dons : tout était ménagé pour la vue; une large embrasure de fenêtre s'ouvrait sur le lac dont on pouvait embrasser toute la circonférence, et dominait un terrain qui descendait en pente douce jusqu'aux prairies. Une autre ouverture, qui servait d'entrée principale, était ménagée devant un autre aspect du Windermere, au-dessus duquel s'élevait un château.

Le bonheur domestique habitait cette demeure de l'ami et du digne élève de Wordsworth; une femme aimée, une famille heureuse, les joies bruyantes de l'enfance l'animaient, et donnaient au poète tout le bonheur qu'il est permis d'espérer ici-bas. Il y trouva des chants aussi calmes que cette retraite, aussi limpides que le beau lac lui-même. Mais on ne connaîtrait pas Wilson si nous parlions de ses vers sans dire quelque chose de sa personne.

Né à Paisley en Ecosse, il fit ses études à Oxford; c'était un jeune homme singulièrement vigoureux, cherchant les aventures et les fatigues corporelles. Un jour, il s'avisa de faire la route d'Oxford à Paisley à pied, se mêlant aux troupes de comédiens ambulants, campant quelquefois avec des bohémiens, se faisant à plaisir passer pour mendiant, s'arrêtant aux auberges, et attirant partout l'admiration du populaire par sa force et son adresse. Une autre fois, il fit mieux : il ne rentra même pas chez lui; on ne savait ce qu'il était devenu, lorsqu'une personne de Paisley, venant à entrer dans une hôtellerie de Conway, dans le pays de Galles, reconnut le fils de M. Wilson, le plus riche manufacturier de son pays, dans un jeune domestique de cette maison. Avis en fut donné à son père, qui vint

Digitized by Google

réclamer le jeune clerc d'Oxford, servant la bière aux bons Gallois. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'hôtelier laissa partir son garçon de taverne ; jamais il n'en avait eu, disait-il, de si intelligent; c'était la fortune de sa maison.

Wilson cultiva toujours un peu l'*excentricité*, cette bizarrerie de caractère, que les Anglais ont élevée à la hauteur d'une profession. Nous aurions fort à faire, si nous voulions rapporter tout ce qu'on raconte de lui. A dix-huit ans, il fut sur le point de partir pour Tombouctou; il s'engagea comme mousse sur un navire, et l'on doit à cette fantaisie de belles descriptions maritimes, dans son poème de *l'Ile des Palmiers*. Sans la guerre d'Espagne, qui fermait la Péninsule à tous les Anglais, il eût visité ce pays, et commencé par-là une tournée qu'il voulait faire dans les îles de la Méditerranée, en Turquie, en Syrie, en Egypte. C'eût été commencer comme lord Byron. Les débuts de ces deux jeunes poètes avaient une singulière ressemblance. Ils se firent connaître tous deux en 1812; ils étaient nés tous deux pour les aventures; seulement, l'Ecossais était un véritable Hercule, et ne savait comment dépenser l'exubérance de sa force; la vigueur de l'Anglais ne répondait pas à sa folle ardeur; une légère infirmité déparait même la beauté de sa taille. Mais l'Ecossais se contenta d'être excentrique ; l'Anglais finit par se jeter en-dehors de la société. Quoique les concitoyens de Wilson cherchent peut-être à se faire quelque illusion, la comparaison des deux poètes ne peut être soutenue longtemps. Wilson est une sorte de Byron moins le génie et les aberrations morales.

Ce jeune athlète connut de bonne heure tous les secrets du pugilat; il cherchait toutes les occasions d'exercer sa valeur. Il étudiait encore à Oxford, lorsqu'un jour, se baignant dans la Tamise avec une quinzaine de ses camarades, il fut assailli, lui et les siens, par des gens qui leur jetaient de la terre à pleines poignées. Se mettre à la tête de la petite bande, sortir de l'eau, fondre sur ces ennemis peu courtois, qui étaient au nombre de soixante ou quatre-vingts, conquérir l'avantage dès le premier choc, c'est ce que fit Wilson sans prendre le temps de la réflexion. Par malheur, l'ennemi était nombreux; il se reforma vite et coupa les communications entre les étudiants et le fleuve. Si l'on songe à l'état où se trouvaient les futurs maîtres-ès-arts, on comprend les difficultés de la position. Mais Wilson et ses compagnons étaient des héros ; ils forcèrent les rangs de cette foule obscure, et, se jetant dans les flots, ils traversèrent le fleuve et abordèrent à l'autre rive comme des triomphateurs.

Telle était la nouvelle recrue des lacs du Westmoreland et de leurs paisibles montagnes; tel était l'homme qui s'éprit d'admiration pour la poésie calme et reposée de Wordsworth. Si les critiques d'Angle-

Digitized by Google

terre et d'Ecosse n'avaient pris le soin d'en faire le portrait, la douceur de ses vers et l'ingénuité pastorale et candide de ses peintures ne l'eussent jamais fait deviner. Cette puissante nature physique vint se recueillir et se reposer dans cet horizon contemplatif. Seulement, cette force et cette ardeur prenaient leur revanche dans des exercices violents. Il arrivait, par exemple, qu'un voyageur, curieux de visiter le poète déjà célèbre, rencontrait un cavalier de haute taille, armé comme quelque chevalier du temps passé, et qui chassait le buffle par monts et par vaux, et ce chasseur redoutable n'était autre que John Wilson.

Il établit une association de navigateurs, un club de canotiers sur le lac de Windermere, et y dépensa beaucoup d'argent. Nul n'avait de plus beaux bateaux que les siens. Le poète faisait venir des charpentiers des ports voisins pour construire ou réparer sa flotte ; il avait des matelots pour la manœuvre. Cette activité factice lui tenait lieu des courses que Byron faisait à travers le monde. Il chassait le buffle autour des lacs, tandis que l'auteur de la *Fiancée d'Abydos* traversait le Bosphore à la nage. Après avoir tenu le gouvernail ou ramé à bord de son vaisseau-amiral, il rentrait, pour dessiner peut-être, dans des vers aussi doux que brillants, quelque effet de soleil qu'il avait observé, ou l'image d'un chevreuil qui avait apparu du sein d'un fourré, et qui s'était enfui, après avoir jeté un regard curieux sur l'embarcation.

M. Wilson s'est fait connaître à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans par son *Isle of Palms*. La composition en est commune, et le style a toute la diffusion d'une œuvre de jeune homme ; la description y est longue et peu animée; mais on y trouve une rare élégance et des couleurs d'une grande pureté. On cite souvent cette description de naufrage :

« Rien ne pourrait contre les proportions gigantesques du navire, » ni le flot irrité, ni la tempête qui obscurcit le ciel, et il continuerait » majestueusement sa route, blanc comme la neige, au milieu de l'é- » paisseur des ténèbres. Mais les vagues légères se jouent à la surface » de la mer, comme des agneaux joyeux sur le flanc de la montagne. » Avec sa démarche superbe, avec sa magnifique parure, le vaisseau » traversera toujours l'Océan sain et sauf, et bien des ports se réjoui- » ront à la vue de son beau mât. — Silence ! silence ! vain rêveur; » c'est ici sa dernière heure. Cinq cents âmes en un moment, moment » de terreur, sont poussées sur le pont, et le malheureux navire n'est » bientôt plus qu'un débris inanimé. Sa quille a frappé un roc inconnu; » ses flancs s'ouvrent en deux, ses mâts chancelants tombent, et un » hideux craquement retentit, semblable au tonnerre. Elles trempent » dans les eaux, ces voiles qui réjouissaient la vue dans les cieux, et le » pavillon qui plongeait dans les doux rayons de la lune est caché sous » les flots profonds. Ces beaux flancs, dont les couleurs aussi pures que

Digitized by Google

» l'arc-en-ciel éclataient d'un rouge vif, vont être précipités sous les » rochers, où ils dormiront à jamais parmi les coraux. »

La Cité de la Peste, the City of the Plague, est un poème qui n'est dramatique que pour la forme. Le poète a lutté avec Boccace, avec Virgile et Lucrèce dans la peinture du fléau; mais il n'a pas fait de tragédie; il a tracé des caractères, un surtout, celui de Magdalen, jeune fille sainte et pure, ange tutélaire envoyé au milieu des hommes; mais des caractères ne font pas le nœud d'un drame. Wordsworth lui-même avait fait une tragédie sous le titre de *the Borderers* ; on l'avait envoyée à l'un des principaux acteurs de Covent-Garden, qui l'avait approuvée et en garantissait le succès, moyennant correction. Wordsworth et sa sœur firent le voyage de Londres pour cette pièce; mais elle fut refusée. Le barde des lacs, non plus que ses disciples, n'était pas fait pour le théâtre.

Il faut chercher Wilson dans ses poésies diverses, et parmi celles-ci, aucune ne me paraît mieux faite pour en donner une juste idée que la *Tente du Pêcheur, The Angler's tent.*

C'est le récit poétique d'une journée passée au bord du lac de Wast-Water. Le poète avec quelques amis (Wordsworth était du nombre) faisait une partie de pêche dans les étangs et dans les lacs voisins. Ce jour là, jour de dimanche, ils le consacraient au repos, comme de bons chrétiens. Après l'office, ils reçurent la visite des habitants d'un petit village peu éloigné, que la vue de leur tente, fixée près du lac, avait attirés. Cette petite scène de mœurs champêtres et patriarcales, encadrée dans un poétique paysage, voilà tout l'intérêt de cette charmante pièce.

Wilson se garde bien d'élever sa pensée jusqu'au sublime; il laisse à Wordsworth le culte et la religion de ces belles solitudes dont il est le pontife.

« Je ne puis dire quelle joie remplissait notre être, passant sur nous » comme les ombres qui passent sur la plaine et sur les hauteurs; je » ne puis dire quelles charmantes visions l'âme solitaire peut créer, » quand elle rêve dans la solitude des montagnes; je ne puis dire com- » ment un mystérieux pouvoir du son rappelle à la vie des songes de- » puis longtemps effacés, lorsqu'une chute d'eau tombe au milieu du » calme de la nature, et que tout ce qui vit à l'entour semble retenir » son haleine. C'est à toi, mon Wordsworth, dont les chants sortent » avec magnificence du sanctuaire de la Nature, c'est à toi, par privi- » lége, que ces hautes pensées appartiennent. L'invisible grandeur qui » est dans cette terre est à toi ! A moi les accents plus simples du » cœur. »

Le poète se plaît à peindre ces simples campagnards, qui ont traversé le lac pour voir de près quels étrangers habitaient cette tente

Digitized by Google

blanche, dressée tout-à-coup sur la prairie. Ce ne fut pas chose facile de trouver dans ce petit réduit des siéges pour leur nombreuse compagnie; mais ils étaient de si bonne humeur qu'ils se trouvaient tous à leur aise. Quelques-uns, après avoir jeté un regard hésitant sur les paniers aux provisions, finirent par s'y poser. D'autres choisirent leur siége sur les lits de feuillée, où couchait la petite bande poétique; chaque jeune fille avait près d'elle le jeune homme qui l'aimait le mieux. Les joyeux enfants s'assirent sur le velours du gazon, et quand leur première timidité eut disparu, ils firent entre eux des rires d'intelligence, et chuchottèrent des mots qu'eux seuls comprenaient, en agitant leurs têtes blondes.

Alors, la conversation s'engage entre les visiteurs et les étrangers; on parle du pays d'alentour; on parle des villes et des merveilles qu'elles contiennent: l'église, la tour, la flèche qui s'élève dans les nues, et les rues éclairées par de grands flambeaux. Ces bonnes gens ne quittent guère leur vallée pour aller au loin. Les têtes grises écoutent avec une profonde attention; les enfants commencent à se remuer; ils admirent avec de grands yeux la baguette vernie, garnie de jointures brillantes comme de l'or, et la ligne soyeuse qui est enroulée tout autour. L'un d'eux, le plus hardi, ose enfin la prendre dans sa main; mais quelle fut leur joie à tous, quand les bons étrangers leur permirent de jeter la ligne, et leur montrèrent à se servir des fausses mouches, précieuse amorce, que ces petits pêcheurs voyaient pour la première fois!

Le poète raconte encore la collation champêtre offerte à ces bonnes gens; il jouit de leur surprise en leur offrant des viandes choisies et un vin à la riche couleur, dans le cristal et dans l'argent. On voit que le poète aime le comfortable, même dans l'idylle, et que lorsqu'il fait ses poétiques étapes autour de ses lacs, l'argent et le cristal sont de la partie. Ce trait, du reste, n'altère pas l'églogue; il lui donne sa physionomie particulière; c'est l'églogue du poète opulent qui aime à s'asseoir à la table des campagnards.

Bientôt on parle de nouvelles; on parle de la guerre qui se fait de l'autre côté des mers. Les plus vieux entre ces paysans prennent à leur tour la parole, et le poète admire leur sagesse, sagesse qui leur vient de Dieu, et qui est toute tournée du côté d'où elle est venue. Puis on parle des joies du village, et des fêtes et des danses, et des longues veillées d'hiver, et des noces et des baptêmes, qui forment l'histoire du bourg et de chaque foyer.

Quoique la scène où est enchâssée cette idylle ressemble fort peu aux paysages de Théocrite et de Virgile, elle a pourtant quelque chose d'antique. Ces descriptions à la Bernardin de Saint-Pierre ne sont anglaises qu'à moitié. Le poète ne peut s'empêcher de s'écrier :

Digitized by Google

« Oh! ce n'est pas en vain que les plus purs d'entre les poètes ont » dit dans leurs élégies et dans leurs hymnes comment vivaient aux » champs de la célèbre Arcadie les simples bergers de l'âge d'or! Ils » n'inventaient pas des mensonges, lorsqu'ils peuplaient leurs cham- » pêtres ombrages des cœurs les plus purs et des corps les plus beaux, » quand des amants sans artifice courtisaient leurs heureuses amantes, » et que l'amour était une amitié avec un plus doux nom. Ces chants » avaient pris naissance dans la vérité, dans la nature; leur source » était haute et pure, et aujourd'hui, dans des régions favorisées du » ciel, les mêmes vertus qui inspirèrent ces poètes se retrouvent » encore. »

Cependant, l'étoile du soir brille dans le miroir du lac, et le chant de la huette avertit les villageois qu'il est temps de rentrer au logis. On se quitte, non sans peine; les hôtes des pêcheurs s'embarquent; au signal donné, les rames plongent toutes à la fois et la barque fuit loin du rivage.

Durant quelque temps encore, la blanche tente se pouvait apercevoir dans les vapeurs obscures du crépuscule, puis elle disparaît. On entend un cri dans la direction que le bateau a prise en s'éloignant. Ce sont les hôtes qui appellent ceux qui leur ont offert l'hospitalité; un cri semblable leur répond. Puis la distance devient trop grande, et les cris se perdent au milieu des mille bruits qui s'élèvent de la vallée; ils s'évanouissent avant de parvenir à ceux à qui ils sont adressés. Alors nos pêcheurs allument un grand feu; c'est un dernier signal qu'ils font à ceux qui les quittent, et le dernier moyen qui leur reste pour correspondre avec eux jusqu'aux limites reculées du grand lac, jusqu'au dernier détour de la vallée.

« Le lac brille au loin, comme à la lumière du jour, ou comme au » soleil couchant, lorsque du sommet de la montagne, avant d'avoir » terminé sa belle carrière, l'astre répand des rayons pourpres sur la » vague qui s'endort. Une verdure rougissante semble revêtir au loin » les champs, comme si elle avait été jetée là par un puissant magi- » cien. Un bois obscur se révèle tout à coup et montre sa cime an- » tique entourée d'une auréole. Une rayonnante lumière enveloppe » notre tente, qui paraît tout orgueilleuse de son éclat, plus blanche » que la poitrine d'un beau cygne, ou que l'image du cygne flottant » sur la vague tremblante. »

Je crois qu'on se figure assez bien maintenant le poète Wilson. C'est bien un disciple de Wordsworth; il aime la nature; il la décrit en beaux vers; et la nature qu'il aime et qu'il décrit est la même qui respire dans les chants du poète de Rydal-Mount; mais il a fait sa part dans cette nature; il ne s'élève pas aux rêveries sublimes de la contemplation; il demeure plus près de cette terre; il en retient le

Digitized by Google

côté riant et pastoral. Il peut dire comme un des bergers du Poussin : « Et moi aussi je suis né en Arcadie. » On s'étonne peut-être au premier abord de trouver quelque chose de si doux et de si riant, de si tendre et de si pastoral dans une nature si forte et si impétueuse ; mais la poésie bucolique n'est-elle pas elle-même un contraste, un contraste perpétuel avec le raffinement des époques qui l'ont vue naître? Nous pouvons opposer à Wilson M. de Florian, officier de dragons.

La flotte du poète canotier, son armée de charpentiers, de matelots et de piqueurs chargeaient son budget outre mesure. La faillite d'une maison, où une partie de sa fortune était engagée, avait déjà compromis son patrimoine. M. Wilson fut obligé de demander la chaire de philosophie morale dans l'université d'Edimbourg. Il succéda, en 1820, au docteur Thomas Brown, qui avait lui-même remplacé le célèbre Dugald Stewart. Il rappela souvent dans cette chaire le poète des lacs et des peintures pastorales ; il aimait à réaliser les théories morales dans des exemples qu'il tirait des classes pauvres et simples ; et comme il avait puisé sa poésie à une source philosophique, dans son enseignement de philosophe, il a pu demeurer poète. Mais ce n'est plus qu'un écho des inspirations d'autrefois. Comme une fleur transplantée perd quelquefois l'éclat de ses couleurs, M. Wilson a renoncé à la poésie, depuis qu'il a quitté ses beaux lacs, et quoiqu'il y revînt toujours fidèlement à la saison du repos, il a négligé la Muse. Depuis le jour qu'il est devenu habitant des villes, il s'est condamné à la prose ; il a pris la plus grande part dans la rédaction d'un recueil très-connu, le *Blackwood's Magazine ;* il a publié d'autres ouvrages dont nous aurons un jour l'occasion de parler. M. Wilson a partagé le sort de bien des poètes de notre temps ; il a commencé par la langue des dieux ; il l'a désapprise ensuite pour celle des hommes.

En 1821, un lieutenant au 23e dragons légers, en garnison à Penrith, venait se présenter au grand poète de Rydal-Mount. Cet officier se nommait Edouard Quillinan, il était fils d'un Irlandais, né en Portugal, à Oporto, où son père avait fait une honnête fortune. La poésie n'est pas incompatible avec l'uniforme, et l'on avait vu, dans la guerre de la Péninsule, les soldats anglais, pour charmer les ennuis et les fatigues de la tranchée, répéter les ballades romantiques de Walter Scott. Mais il y avait plus de distance encore entre les habitudes de la vie militaire et les calmes inspirations de la poésie des lacs ; et l'on conçoit plus difficilement que le commandement des manœuvres, l'inspection des casernes et des écuries, les charmes de la parade et d'un défilé au grand trot, puissent entrer dans le même cœur que la métaphysique harmonieuse de Wordsworth, et les rêveries contemplatives au clair de lune. Edouard Quillinan était pourtant un exemple

Digitized by Google

de ce contraste, et le jeune officier de cavalerie approchait avec un respect mêlé de crainte du séjour consacré par le poète philosophe. Ce n'était pourtant pas une nature timide qui était cachée sous l'uniforme du dragon. L'officier avait fait ses preuves; il avait vingt ans lorsqu'il faisait partie de l'expédition de Walcheren et qu'il assistait au bombardement de Flessingue. Le sang irlandais qui coulait dans ses veines s'était trahi dans plus d'une querelle; il avait eu trois duels à Cantorbéry pour une seule pièce de vers. Cependant, à mesure qu'il approchait de Rydal-Mount, il sentait son courage fléchir; il avait beau relire une lettre de recommandation donnée par un ami, plus cette lettre était flatteuse pour lui, plus il craignait de ne pas se montrer digne des éloges qu'on faisait de sa personne. La vanité s'en mêlait peut-être aussi. Le lieutenant de dragons fit ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là; il battit en retraite. Mais quand un brave a reculé une fois dans sa vie, il n'est pas possible qu'il ne revienne pas à la charge. Edouard Quillinan se remit un autre jour en route pour Rydal-Mount. Il ne voulut pas cette fois faire usage de sa lettre; il se présenta lui-même. La sympathie la plus vraie s'établit entre le poète et l'officier de cavalerie; ils furent amis depuis ce jour-là. Edouard Quillinan ne tarda pas à quitter l'épée; il était marié avec la fille d'un homme de lettres, moitié poète, moitié journaliste, sir Egerton Brydges, baronnet; il s'établit dans cette Arcadie nouvelle, qui commençait à devenir une colonie de poètes. Sa maison s'élevait entre Ambleside et Rydal-Mount, sur le bord de la Rotha. L'aspect d'une rivière convenait mieux sans doute à la nature remuante de l'Irlandais. La placidité des lacs était plutôt faite pour la calme pensée du maître; elle se réfléchissait dans la tranquille surface de sa poésie.

Les relations les plus intimes s'établirent entre Rydal-Mount et Spring-Cottage; M. Quillinan se mit à son tour à célébrer la nature dans le poétique sanctuaire où il était admis. L'auteur de l'*Excursion* paraît avoir fait une sérieuse estime du talent de cet autre disciple; mais Quillinan fut plutôt l'admirateur et l'ami d'un grand poète, qu'il ne fut poète lui-même. Son nom fut toujours subordonné à une renommée plus grande; il vécut à l'ombre de ses beaux-pères. M. Brydges lui procura la publicité dont il disposait; Wordsworth laissa tomber sur lui quelques rayons de sa célébrité. S'il ne doit pas être entièrement oublié, son nom survivra, grâce à son ami, et plus tard son parent. On parlera de lui comme de ses enfants, parce que le grand poète les a inscrits au-dessus de quelques beaux vers.

Wordsworth fut le parrain d'une des filles de Quillinan, à laquelle le père avait donné le nom de cette rivière de Rotha, où le guerrier-poète avait dressé sa tente. On peut lire le beau sonnet que le parrain adressait à sa filleule : « Rotha, mon enfant spirituel, cette tête était

Digitized by Google

» grise, quand je répondis pour toi devant les fonts sacrés, etc... »
Mais les liens devaient être plus étroits entre les deux poètes. Madame Quillinan mourut victime d'un affreux accident : sa robe prit feu, et ses blessures furent si graves qu'on ne la put sauver. Son époux la pleura longtemps ; il alla chercher des distractions à sa douleur en diverses contrées de l'Angleterre, à Londres, dans le comté de Kent, en Portugal et dans d'autres pays du continent. Cependant, la douleur du poète, pour être sincère, n'était pas éternelle ; après un veuvage de dix-neuf ans, quand il en avait déjà cinquante, il épousa Dora Wordsworth, cette même jeune fille que le vieux poète appelait son Antigone, dans les vers que nous avons traduits plus haut. Elle avait alors trente-sept ans. En entrant dans la famille du sage de Rydal-Mount, Quillinan se rapprocha encore davantage de l'horizon où vivait sa muse ; il choisit sa demeure sur ce lac de Windermere, près duquel vivaient déjà deux poètes ; mais il n'était pas destiné à jouir longtemps du bonheur domestique. Dora mourut en 1847. Elle avait fait un voyage à Carlisle, pour préparer la maison où son frère devait recevoir sa fiancée. Elle en revint avec une fluxion de poitrine, et rendit le dernier soupir après une agonie de plusieurs mois. C'était la dernière espérance du père et de l'époux. Après ce terrible coup, Wordsworth ne se sentit plus capable de mesurer l'étendue de sa perte. Contre son habitude, il demeurait silencieux, quoiqu'il fût entouré d'amis ; le poète disait que ses jours n'avaient plus leur coucher du soleil. Wordsworth mourut le 23 avril 1850, à l'âge de quatre-vingts ans ; c'était l'anniversaire de la mort et de la naissance de Shakspeare. Son gendre le suivit de près. Une pleurésie l'enleva l'année suivante.

Nous avons eu deux motifs pour introduire Quillinan dans ce groupe de poètes plus brillants que lui. Il est attaché au maître par des liens qui nous le rendent plus intéressant. En dire quelques mots, c'est revenir à celui qui était le centre de cette petite pléiade, c'est dévoiler un coin de plus de cette existence d'un vrai poète, existence calme et sage, vertueuse et recueillie. De plus, il a sa place dans cette école des lacs, et ses poésies sont une partie indispensable de cette étude sur le wordsworthisme. C'est pourquoi nous avons voulu l'admettre ici, quoique ses œuvres n'aient été publiées que depuis quelques mois à peine.

Quillinan a pris un rang modeste dans l'école ; il s'est fait le satellite du maître, et Wordsworth lui a plus d'une fois reproché de n'avoir pas abordé les grands sujets. Recueillir les fleurs sauvages de ses monts du Westmoreland, observer le passage de l'année qui finit à l'année qui commence, errer à travers les fougères qui rougissent avec l'automne et frissonner avec le pâle bouleau aux atteintes du vent d'hiver, voilà le thème habituel du poète irlandais. Ce sont les

Digitized by Google

menues fantaisies de la Muse des lacs et des montagnes. Quelquefois l'officier de cavalerie se réveille en lui; il cherche querelle à un ministre, à un homme d'Etat, à un critique; mais désormais ce n'est plus le pistolet en main, c'est une guerre de plume où le sang irlandais se retrouve et se reconnaît. Par exemple, quoiqu'il soit catholique, il ne décoche pas moins de quatre ou cinq sonnets contre nous autres Français, pour avoir pris Rome. Il eut, vers 1841, une polémique fort vive avec Walter Savage Landor, qui avait parlé sans le respect convenable de la poésie métaphysique. Quillinan traduit quelquefois les Portugais; il a des sonnets tirés du Camoëns et d'autres poètes; il a laissé les *Lusiades* en vers anglais et le commencement d'une histoire du Portugal. C'était un esprit laborieux et un bon cœur, qui vivait entre ses affections domestiques et ses travaux. Comme il survivait à tout ce qu'il avait aimé, la poésie seule et les lettres lui restaient; quelques moments avant de mourir, il demanda les manuscrits de ses traductions portugaises; il expira la plume à la main.

Sans nous arrêter à citer quelque chose de Quillinan, nous passons tout simplement à Monckton Milnes, par lequel nous finirons.

Après avoir fait le tour entier du Windermere avec Wordsworth, Wilson et Quillinan, nous allons le quitter avec Milnes. Nous savons fort peu chose sur la personne de M. Richard Monckton Milnes. Son talent est assez distingué pour qu'il soit impossible de ne pas lui faire une place dans l'histoire de la poésie contemporaine. Les critiques le mettent au second rang avec quelques autres poètes, mais le premier n'est pas partagé, et tout le monde à peu près l'accorde à Alfred Tennyson. Cependant, la renommée ne s'est pas encore attachée à ses pas; Tennyson est à peu près le seul qu'elle poursuive aujourd'hui, pour découvrir ses habitudes, son genre de vie, tous les riens qu'on aime à savoir sur le poète favori. Seul à peu près, il connaît ces indiscrétions demi-gênantes, demi-flatteuses, qui trahissent l'incognito de la célébrité; seul, malgré ses efforts, la curiosité le suit à la piste, et vient tout à coup le tirer de ses rêves, tandis qu'il court par les champs ou qu'il se recueille, au foyer de quelque auberge rustique, le dos tourné à la compagnie, les deux pieds plantés sur les chenets, lisant quelque poète grec et fumant sa pipe d'écume de mer. La biographie ne s'empare que des poètes d'une grande réputation ou des poètes morts. Le tour de M. Milnes viendra, d'une manière ou d'une autre. Contentons-nous de savoir qu'il appartient, par ses amis du moins, aux classes supérieures de la société, qu'il a vécu quelques années sur le continent, particulièrement en Italie, avec une sœur dont la tendre affection lui inspire des vers touchants, et que, revenu en Angleterre, il s'est fait un nom distingué dans la littérature.

M. Milnes est un admirateur décidé de Keats et de Shelley; il est

Digitized by Google

même l'éditeur des lettres et des papiers laissés par le premier de ces poètes; comme eux il a cherché des inspirations en dehors de la patrie anglaise. Mais s'il a changé d'horizon, il a fait comme on le dit généralement des Anglais, il a emporté son atmosphère avec lui; c'est l'atmosphère des lacs; c'est l'air respiré par Wordsworth. On sent qu'une génération s'est écoulée; on ne trouverait plus dans Monckton Milnes les théories philosophiques du patriarche du Cumberland. Lord Byron et Shelley sont venus à la traverse de cette Arcadie; ils en ont troublé la quiétude et en ont chassé l'extase. Mais l'auteur des *Souvenirs de plusieurs scènes*, *Memorials of many scenes*, a gardé la méthode de Wordsworth; c'est toujours à travers sa rêverie qu'il voit la nature; il analyse plutôt qu'il n'exprime son émotion. Un trait surtout lui est commun avec l'école de Wordsworth, c'est la placidité de sa poésie; sur les bords même du Rhin, on dirait que le poète n'a pas quitté les lacs de sa patrie; sa pensée ne descend pas le cours du grand fleuve; il rêve, il écoute, il attend; c'est encore un quaker de la poésie. Pour me servir de la belle expression d'un de nos poètes, près de l'éternel mouvement, c'est encore l'éternel repos. Nous ne prétendons pas nous ériger en juge des questions délicates de la forme qu'un étranger a mauvaise grâce à résoudre, mais les critiques ont reconnu la manière même et le vers de Wordsworth dans le dernier représentant de son école.

Nous avons vu que Wordsworth aurait été touriste, s'il avait eu de la fortune. M. Milnes a pu réaliser pour lui-même ce qui était dans les vœux de l'auteur de l'*Excursion*. Il a vu l'Allemagne; il s'est arrêté à Venise; il a vécu à Rome. Parmi les souvenirs poétiques qu'il a rapportés d'Allemagne, je remarque surtout les strophes sur la Traun et les vers sur le couvent de Saint-Pierre à Salzbourg. Je suis touché, dans la première de ces pièces, d'un amour bien senti pour la nature; la seconde n'est qu'un simple souvenir de voyage. On avait montré au poète, dans le trésor de ce monastère de bénédictins, une plume garnie d'or et de pierreries, avec laquelle chaque frère, à son entrée dans l'ordre, signait son nom. Cette signature brisait le dernier anneau de la chaîne qui l'attachait au monde. Cette plume est peu de chose, mais que de sentiments elle éveille! combien de drames secrets dont elle fut le dénoûment!

L'Italie a rempli un plus grand nombre de pages dans le poétique album de M. Milnes; et entre les cités italiennes, Venise, cette poésie vivante et passée à l'état visible,

This show divine of visible poëtry,

Venise semble avoir eu sa préférence. Le poète exprime une sympa-

Digitized by Google

thie profonde pour cette reine de l'Adriatique, qui pleure sa couronne et ses vieux doges. Mais je ne puis m'empêcher de citer deux petites scènes d'une pureté délicieuse, dignes de faire envie à nos poètes catholiques. C'est le développement dramatique de deux tableaux que M. Milnes a vus à Venise. Le premier est de Vincenzo Catena, et il se trouve dans l'église de *Santa-Maria-Mater-Domini :* il représente le martyre de sainte Catherine. La vierge est à genoux, la corde passée autour de son cou délicat, et au bout de cette corde est une énorme pierre qui doit l'entraîner au fond des eaux. Catherine exprime sa confiance et sa foi dans le Christ; elle invoque le Sauveur, et demande la mort qui va la mettre en possession des joies éternelles. Des anges voltigent autour d'elle, et soutiennent la pierre dont le poids va l'entraîner. N'y a-t-il pas autant de grâce que de naïveté dans ces paroles du chœur des anges?

« Notre sœur, notre douce Catherine, ne savez-vous pas de la part » de qui nous venons? A genoux vous-même, voyez comme nous » sommes à genoux autour de vous, vous offrant nos vœux, et tous » nos efforts pour alléger votre souffrance, tout ce qui nous est pos- » sible pour vous donner quelque joie. Ah! nous le voyons, vous ad- » mirez comment nos petites mains peuvent soutenir cette lourde » pierre, sans montrer ni fatigue ni peine. Croyez-vous donc, parce » que nos longs cheveux blonds, nos joues roses et arrondies, nos » bouches et nos yeux souriants, et nos membres délicats ressemblent » à ceux des enfants de cette terre, croyez-vous que nous n'avons pas » la force, la gloire et la puissance, que notre Père donne à ceux qu'il » aime, qu'il vous donnera à vous-même, bienheureuse Catherine, » parce que vous l'avez aimé? »

Le Christ envoie un ange à Catherine avec le vêtement blanc du martyre, et l'ange vient offrir à la jeune vierge l'insigne de la gloire et de l'immortalité.

Le second tableau est de Simeone da Pesaro, et se trouve dans la collection du Séminaire. C'est Jésus et Jean-Baptiste, enfants tous deux, qui se disputent la croix.

L'ENFANT JEAN-BAPTISTE, *essayant de prendre la croix de la main de Jésus.*

« Donnez-moi cette croix, je vous en prie, mon cher Jésus! Oh! si » vous saviez combien je la désire, vous ne la tiendriez pas si serrée » dans votre main. Quelque chose me dit là, dans le cœur, et je suis » sûr que cela est vrai, quelque chose me dit que, si vous la gardez » pour vous, si vous ne permettez pas à un autre de la prendre, un » sort terrible, et je n'ai pas le courage d'y penser, doit fondre sur » vous. Montrez-moi que vous m'aimez; ne suis-je pas votre petit » serviteur, pour suivre vos pas et pour me conformer à vos désirs?

Digitized by Google

» Pourquoi ne pourrais-je pas prendre ce pesant jouet, et le porter » sur l'épaule derrière vous? Tenez; je suis plus âgé, plus fort aussi » que vous n'êtes; je suis un enfant du désert et des montagnes; au » fond de la solitude, je criais après les abeilles sauvages, qui fuyaient » et me laissaient tout leur miel. Voyez la peau grossière que j'ai » nouée autour de moi. Assurément, si quelque peine ou quelque mal » est caché sous ce mystère, je suis le mieux fait des deux pour » souffrir?

L'ENFANT JÉSUS, *tenant la croix d'une main ferme.*

» Ne demandez pas, mon frère, ne demandez pas cela davantage; » cela ne peut pas être. Sous ce jouet méprisable est caché le secret » qui m'a fait venir dans ce monde, et vous a envoyé vous-même pour » préparer ma voie. Dans la longue et pénible solitude que traversera » le sentier de votre vie, vous trouverez mille autres croix sur votre » route; et la même loi éternelle qui m'ordonne de prendre celle-ci, » la première de toutes, sera là pour vous en donner d'autres, aussi » pesantes que votre force en pourra porter. Mais c'est en vain que » vous et les autres vous voudriez plier sous le saint fardeau, si je ne » marchais avec la mienne à votre tête, chef des crucifiés; je dois être » votre aîné dans l'héritage de la peine; je dois vous donner à mon » père; je dois succomber pour vous relever.

LA VIERGE, *étendant la main sur la croix.*

» Mon âme est accablée par le doute; que dois-je faire ou penser? » Auquel de ces deux enfants si chers dois-je céder l'objet de leur ar- » dent désir? Hélas! je vois dans ce bois informe l'annonce de quel- » que affreux malheur, le sombre, bien sombre présage d'une dou- » leur à venir. Oh! laisse cela, mon fils! je vois tes yeux brillants se » fermer, tes doigts délicats ruisseler de sang, tes joues se couvrir » d'une pâleur mortelle; rejette cet horrible jouet!... Il le tient plus » fortement encore! Je n'ose pas lui forcer la main; ce qu'il fait, il » ne le fait pas de lui-même, mais par la volonté de celui qui l'a en- » voyé ici. Et moi, qui remplis aveuglément ma tâche au fond de cet » impénétrable mystère, je dois supporter le poids d'une affreuse » attente, moi la première entre les femmes par la gloire comme par » les douleurs. »

Je ne connais pas la religion de M. Milnes, mais, je le répète encore, cette école poétique de Wordsworth avait un secret penchant pour la croyance catholique. Les principes sont plus forts que les hommes; tout protestants qu'ils sont, ces poètes, sur l'aile de l'imagination, se laissent entraîner fort loin de Cranmer et de Calvin.

M. Monckton Milnes n'est pas seulement un poète touriste; il chante le toit paternel et les joies du foyer. Il prononce avec horreur

Digitized by Google

le doux nom de *home*, le *chez soi*, la *maison*, qui renferme pour un Anglais toute l'idée de la famille et du bonheur domestique.

« Ma maison (*my home*)! Il me semble que j'écris ce mot en caractères plus clairs que les autres mots; je conduis plus lentement ma » plume, quand je le trace, afin de l'entendre plus longtemps retentir » à mon oreille. »

Il retrace avec bonheur l'image de la porte rustique et de son buisson de roses grimpantes, du petit lit près duquel, enfant pieux, il faisait sa prière, ou qui fut témoin de ses lectures passionnées, inquiètes, lectures d'histoires merveilleuses, continuées jusqu'à plus de minuit. Il se souvient de la fenêtre qui se fermait avec un petit loquet de bois; comme il était heureux, le soir, d'écarter à demi le lierre qui l'entourait, pour laisser tomber sur son front les doux rayons de la lune! Il attendrit le lecteur, quand il rappelle avec quel soin lui et son frère cultivaient une fleur, une *agavé*, qui avait été la fleur favorite de leur mère. Ils la protégeaient contre le soleil, et ce leur était une grande joie, quand elle poussait ses premiers boutons. Mais quel chagrin quand elle cessa de fleurir, quand elle perdit ses feuilles, quand elle mourut!

La poésie de la famille rattache par un lien de plus M. Monckton Milnes à l'école de Wordsworth. Il ne s'est pas aventuré sur les cîmes périlleuses de la métaphysique, mais il n'a pas dépouillé toute prétention philosophique, et il a le caractère assez commun aujourd'hui des poètes anglais, l'obscurité. Ce défaut, dit-on, est presque une vertu en Allemagne. S'il en est ainsi, les Anglais commencent à être Allemands sur ce point.

Nous aurions pu citer, parmi les meilleures pièces de M. Milnes, celles qui ont pour titre : *the Men of Old*, *the Long Ago* et *the World's Exile*. Elles sont tirées de son volume de *Poëmes de plusieurs années*, *Poems of many years*. Ajoutons, parmi ses *Historical Poems* ou poésies historiques, le conte du *Château du Mendiant*, *the Beggar's Castle*, imité de notre poète, M. Reboul.

Tels sont les poètes qui ont suivi les traces de Wordsworth. Wilson a choisi de préférence le côté pastoral et les belles descriptions de cette nature calme et reposée au sein de laquelle le maître était le premier venu s'établir. Quillinan, talent modeste, malgré les inégalités de sa nature irlandaise, a recueilli paisiblement les petites fleurs que ses devanciers avaient négligées. Monckton Milnes, venu plus tard et habitant d'autres contrées, s'est pourtant nourri des mêmes pensées, et a continué de loin l'écho des mêmes harmonies. C'est un poète voyageur comme Wordsworth eût voulu l'être; c'est un poète de la pensée recueillie, un poète de la foi religieuse et des vertus de famille comme Wordsworth l'a été.

L. ETIENNE.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

A LA MÉMOIRE DE CHARLES REYNAUD.

Disparu! dévoré, foudroyé par la fièvre!
Tandis qu'autour de lui sanglotants, éperdus,
Nous regardions venir la pâleur sur sa lèvre
Et décroître la vie en ses regards perdus!

Hélas! la mort s'en est emparée en une heure!
Le matin, souriant, vermeil et plein d'espoir...
De cet esprit charmant, de cette âme meilleure
Il ne restait plus rien entre nos bras le soir!

C'est par ces cruautés que le sort se signale!
Mais il fallait au moins attendre encore un peu;
Nous nous sommes quittés sans même l'intervalle
De prendre rendez-vous et de nous dire adieu!

Seulement, pauvre ami! vers les instants suprêmes,
Son regard, rencontrant le mien, se ranima;
Il me fit signe avec ses lèvres déjà blèmes;
Je reçus un baiser pour tous ceux qu'il aima.

Digitized by Google

Pour sa mère d'abord, pour la désespérée
Qui préparait déjà la fête du retour,
Et qui dans sa maison souriante et parée
Reçoit muet et froid l'objet de tant d'amour.

Pour toi, poète, ensuite, ô mon ami, mon maître[1],
Toi dont il avait droit, lui, de s'enorgueillir;
Pour toi, peintre par qui son doux front va renaître[2],
Et pour vous tous, absents de son dernier soupir.

Nous ne le verrons plus, le tendre, le fidèle!
La mort nous a repris notre cher compagnon
Lorsque la renommée, ouvrant pour lui son aile,
Commençait sur la foule à proclamer son nom.

Il expire au moment de vivre pour lui-même,
Comme si ses destins étaient assez remplis
Aussitôt qu'il n'est plus utile à ceux qu'il aime
Et que ses dévoûments sont tous bien accomplis.

Ah! si nous n'avons plus besoin de ton courage,
Toi qui de nos revers soutenais la moitié,
Si nous pouvons sans toi faire face à l'orage,
Nos succès ont besoin de ta vieille amitié.

Qui nous excitera maintenant dans nos voies?
Avec qui partager nos bonheurs désormais?
Nous n'avons plus tes yeux pour y lire nos joies!
Se peut-il que la mort t'ait repris à jamais?

Non! La mort, qui n'est pas l'oubli, n'est que l'absence.
Nous t'attendrons toujours, ami cher et fervent;
Notre amitié frappant le trépas d'impuissance,
Nous t'aurons, dans le cœur, toujours jeune et vivant.

Ne serrons pas les rangs; ta place n'est pas vide.
Vainement sous mes doigts j'ai vu tes yeux fermés,
Vainement je t'ai vu dans le cercueil, livide;
La mort ne disjoint pas ceux qui se sont aimés.

[1] Francisque Ponsard.
[2] Ernest Meissonier.

Digitized by Google

Et ce ne sera pas un fantôme farouche
Qui reviendra s'asseoir parmi nos entretiens;
Ce sera notre ami, le sourire à la bouche,
Tranquille et satisfait d'être au milieu des siens.

Nous reverrons ton œil de bienveillance humide,
Ton visage animé par le feu de ton cœur,
Ta jeune barbe d'or, ton épaule solide,
Tes belles mains au geste éloquent et vainqueur.

Nous entendrons ta voix sympathique et vibrante,
Ta gaîté cordiale et ton sage conseil;
Et ton enthousiasme en nos jours de tourmente
Fera briller encor son rayon de soleil.

Tu nous as, pauvre ami, tant donné de ton âme
Que la plus grande part de toi survit en nous;
Et que pour te revoir et rallumer ta flamme,
Il suffit en ton nom de nous rassembler tous.

Ainsi que le rosier repiqué par les branches,
Si sa tige du sol est arrachée un jour,
Continue à pousser ses fleurs roses ou blanches
Et vit par ses rameaux replantés à l'entour :

Ainsi tu fleuriras par les mille racines
Qu'a mises dans nos cœurs ta profonde amitié;
Et tu continueras, dans de chères poitrines,
Tes ans dont tu n'avais rempli que la moitié.

ÉMILE AUGIER.

Septembre 1853.

Digitized by Google

LE PARADIS TERRESTRE.

(Suite *.)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

IV.

On s'empressa dans toute la maison à donner des secours au jeune naufragé, mais Bernardin ayant fait l'observation toute naturelle qu'il fallait du repos avant tout, chacun se retira, pour attendre, dans une veillée commune, le résultat de ce repos, remède toujours bienfaisant, lorsque aucune blessure saignante n'exige le secours immédiat de l'art. Bernardin se *dévoua*, ainsi que tous le reconnurent, à passer la nuit entière auprès du lit du naufragé.

Quand ces deux hommes, ou ces deux démons, se trouvèrent seuls, porte close, et loin des oreilles et des yeux, Liétor se leva de toute la hauteur du torse, et serra les mains de son complice avec une énergie de reconnaissance assez rare chez les obligés d'un naturel pervers. Puis, décrochant de sa ceinture un petit portefeuille de fer plat, il l'ouvrit, en tira quatre billets anglais de mille livres, et les donnant à Bernardin :

— Tiens, lui dit-il, ceci vaut mieux pour toi que ma reconnaissance; la générosité d'un créole n'a jamais été si loin pour un service rendu. Continue, et je ne m'arrêterai pas.

— Je continuerai, — dit Bernardin, en serrant dans une poche clandestine sa fortune improvisée, et sans témoigner extérieurement la moindre joie.

— Avec toi, poursuivit Liétor, les explications doivent être courtes. Ton intelligence a déjà compris ce que je vais te dire...

— Parfaitement compris, interrompit Bernardin; vous êtes parti de

* Voir tome X, page 549.

Digitized by Google

Port-Natal avec un canot, après le coucher du soleil; vous avez tiré deux coups de carabine, vous vous êtes échoué, vous vous êtes noyé. Bien joué le jeu!

— C'est cela, dit Liétor.., mais il me semble que tu parles couramment; tu ne bégaies donc plus?

— Non, répondit Bernardin avec un sourire malin; le bégaiement me gênait beaucoup; votre générosité vient de me guérir de ce défaut; je n'en ai plus besoin.

— Ah! tu voulais me tromper aussi, moi?

— Oui, monsieur, mais c'était pour tromper les autres, à votre profit... je rebégaierai demain.

— Ce diable de Bernardin!

— Laissons-là nos titres, mon maître, et occupons-nous d'avancer encore vos affaires avant notre sommeil; car j'ai besoin de dormir... Permettez-moi de vous quitter un instant.

Et, sans attendre la réponse de Liétor, Bernardin descendit à la salle basse, avec son projet.

Il s'était composé une figure de circonstance qui aurait fait honneur à un peintre; à son entrée, les maîtres et les serviteurs se levèrent spontanément, et interrogèrent sans parler. Bernardin étendit vers eux ses mains, et son regard imposa un silence rigoureux que personne n'interrompait.

Il se pencha sur l'oreille de Maurice, et lui dit : — Il dort, mais la respiration est mauvaise. Je crains une lésion dans la poitrine; il y a un poumon affecté. Le teint est jaune. Mauvais signe. Nous verrons demain.

— Mais, dit Maurice, nous avons d'excellents médecins à Port-Natal; il faudrait partir avant le jour, conduire ici celui qui vous sera indiqué comme le plus expert, et...

— C'est une bonne idée! interrompit naïvement Bernardin; oui, comptez sur moi; je descendrai à l'auberge du Cap; tout y est fort cher, on y paie une mauvaise chambre trois *schillings* par jour, mais c'est égal, il ne faut pas chercher l'économie, quand il s'agit de faire une bonne œuvre; c'est l'auberge la plus respectable de la colonie, et son médecin en titre doit être le meilleur de tous les médecins; c'est celui-là que je ramènerai.

Le bon Maurice serra les mains de Bernardin et versa quelques larmes d'attendrissement.

Bernardin essuya aussi deux larmes absentes, et, saluant sans parler la jeune femme de Maurice, il s'éloigna lentement, le front incliné, comme un homme chargé d'une responsabilité grave pour le lendemain. Après avoir ouvert et fermé la porte de la chambre avec précaution, Bernardin raconta ce qu'il venait de faire dans la salle basse, et Liétor approuva d'un signe de tête et dit :

Digitized by Google

— Mon petit Bernardin, je ne t'ai pas assez récompensé!...

— On ne récompense jamais assez, dit Bernardin, c'est mon avis.

— Non, réprit Liétor d'un ton pénétré, tu ne sais tout le bien qui s'est opéré en moi depuis quelques jours, et en ce moment je puis dire que tu assistes à ma résurrection. Je ne vivais pas; j'étais écrasé en marchant; je portais le poids du soleil sur ma tête. Oh! l'ennui, l'ennui! quel fléau mortel! c'est le choléra du riche dans l'Inde! Mon Dieu! qu'il est malheureux de naître riche dans ce pays! On épuise tout avant l'âge qui donne les plaisirs! et après, quel vide! on ne trouve que de l'or! le néant jaune! le néant monnayé! l'ennui du riche, c'est la vengeance du pauvre; mais le pauvre se venge trop! il est impitoyable! l'ennui m'oblige à voler à un autre son bonheur; si je ne résiste pas, il me tue; je suis dans le cas de légitime défense; je veux vivre! je vivrai!

— Voilà un raisonnement superbe! — dit Bernardin, en déroulant une natte, à côté du lit du faux naufragé; — mais, comme nous avons du temps de reste pour raisonner, dormons, car il est fort tard, et j'ai demain une rude corvée. Il faut que j'oblige un homme à être médecin, comme dans la comédie, et que je le dresse comme un cheval de manége.

— Je présume, demanda Liétor, que tu as déjà cet homme sous la main?

— Oh! vous ne me prendrez jamais au dépourvu, soyez tranquille; j'ai un subrecargue provençal qui ressemblera à un médecin comme Hippocrate, lorsque je l'aurai habillé de noir de la tête aux pieds. Vous saurez que dans cette maison tout le monde est d'une candeur primitive, d'une naïveté d'âge d'or. Il ne faut pas faire de grands frais de comédie pour tromper ces gens-là. Un seul individu m'épouvante, moi qui ne connais la peur que de réputation...

— Ah! interrompit Liétor, il y a ici un homme dangereux?

— Ce n'est pas un homme; c'est Nabab, l'éléphant noir, l'épagneul de la belle Elora.

— Quel conte bleu d'éléphant noir me fais-tu là? dit Liétor.

— Vous verrez, vous verrez, reprit Bernardin; je connais ces diables d'animaux; je les ai étudiés, non pas en Europe, où ils perdent toutes leurs facultés, mais ici, dans leur climat, dans leur pays, dans l'ombre, les bois et le soleil qui sont à eux. Méfions-nous de Nabab; je ne vous dis que cela, et bonne nuit; dormons.

Bernardin s'étendit sur sa natte et s'endormit tout de suite, sans être agité un instant par sa nouvelle fortune et ses projets du lendemain. L'homme juste n'aurait pas mieux fait.

Cette voix mystérieuse, qui nous réveille à l'heure obligée, pour les affaires graves, arracha Bernardin à son sommeil, un peu avant l'aube.

Digitized by Google

Il se leva, partit pour la colonie du Port-Natal, descendit à l'auberge du Cap, un peu après le lever du soleil.

A l'habitation, le médecin était impatiemment attendu. Cet événement avait bouleversé toutes les habitudes de *Paradise-Natal*. Personne n'y dormait. La jeune Elora, jusqu'à ce moment bercée dans la somnolente monotonie de son bonheur conjugal, se réveillait, avec un charme fiévreux, dans l'enivrement d'une émotion toute nouvelle. Ce n'était plus une aventure de mer inventée par un livre; elle avait assisté à un vrai naufrage; elle avait entendu des signaux de détresse; elle avait vu transporter un jeune homme évanoui dans son habitation hospitalière. Que de choses émouvantes passées en quelques heures! et avec quelle joie la jeune femme raconterait cette histoire, si elle avait un auditeur! Un incident allait encore se produire bientôt, l'arrivée du médecin. L'intérêt ne languissait pas.

Le soleil trouva tout le monde sur pied, mais aucun bruit n'annonçait la présence de l'homme à l'oreille de Liétor, qui, lui aussi, n'avait pas donné une minute au sommeil. Debout, derrière les persiennes de son kiosque, il admirait avec des extases inconnues, le divin paysage, éclairé par la douce et tranquille lumière du soleil levant, et il devinait l'animation, la grâce, l'enchantement que la jeune et adorable créole pouvait ajouter à ce paradis africain. A ses yeux, aucun être vivant ne se montrait encore, et pourtant ce désert n'avait rien de triste. Il semblait que ces arbres, ces fleurs, ces eaux, tant de fois honorés des regards d'une femme céleste, avaient conservé ses sourires, sa grâce, ses parfums, et en étaient tout joyeux encore au lever du soleil. Liétor attendait toujours un autre lever bien plus splendide, et ses yeux perçaient toutes les avenues, toutes les éclaircies, tous les carrefours, tous les labyrinthes pour saisir au vol le premier rayon d'Elora, sous les ombres de ses jardins. Elle parut enfin, et Liétor fut ébloui comme si une irradiation eut frappé soudainement ses yeux après les ténèbres. Elora remontait le sentier de la mer et précédait son mari de quelques pas; elle portait une simple robe de coutil rayé; ses longues tresses de cheveux encore humides du bain matinal l'enveloppaient comme une mantille d'or; sa beauté resplendissait pure et fraîche sur le fond vert des feuilles de lataniers. Elora marchait d'un pied léger sur le velours des gazons, et pourtant le bruit imperceptible de son pas fut entendu. Une masse informe qui ressemblait à un bloc de granit noir, roula du haut de la ferme dans la direction d'Elora; c'était Nabab, l'éléphant favori. Il saisit délicatement, avec un léger pli de sa trompe, un chapeau de paille, accroché à une feuille d'aloës, et vint l'offrir à sa belle maîtresse qui le remercia de cette attention, en caressant ses larges oreilles du bout de ses jolis doigts. Nabab, s'étant acquitté d'un devoir, se plaça derrière son

Digitized by Google

maîtres et les suivit lentement jusqu'à la terrasse de l'habitation, en explorant d'un œil oblique le kiosque où Liétor se croyait à l'abri de tout regard soupçonneux.

Peu de temps après, deux hommes parurent dans l'allée de la grille; c'étaient Bernardin et le docteur. Maurice s'avança pour les recevoir et fit l'accueil le plus hospitalier à l'étranger vêtu de noir, dont l'air grave annonçait l'austère profession.

— Je vous présente le docteur Bellissen, ex-médecin du roi de Sicile, dit Bernardin à Maurice.

— Qu'il soit le bienvenu, répondit le maître de l'habitation.

Le faux docteur Bellissen s'inclina pompeusement et dit avec un accent qui pouvait passer pour sicilien : — Vous avez là un bien beau domaine, M. Maurice ; c'est vraiment très-beau.

Et il recula vivement comme si une couleuvre l'eût piqué au talon.

Nabab était venu se placer devant le docteur et le regardait fixement.

— Oh! dit Maurice en riant, n'ayez pas peur de ce bon Nabab; il est doux comme un chien.

Et s'adressant à l'animal, Maurice ajouta :

— Allons, Nabab, laisse-nous; vas jouer avec les enfants. On n'a pas besoin de toi ici.

L'ordre était formel, il fallait obéir. Nabab tourna lentement sur lui-même, lança deux coups d'œil très-expressifs, l'un plein de méfiance au docteur, l'autre plein de compassion à Maurice, et il se dirigea vers la ferme, en ravageant avec sa trompe les hautes herbes du sentier.

— Oui, j'aime mieux le voir à distance, dit Bernardin avec un sourire sérieux ; je n'ai jamais aimé ces animaux.

— Nous allons vous conduire chez notre malade, dit Maurice au docteur.

— Je vous suis, dit le docteur.

— Allons! reprit Bernardin, toujours l'œil fixé sur Nabab, qui s'enfonçait dans le labyrinthe.

Liétor avait quitté le kiosque, et il attendait sur son lit la visite du docteur.

— Nous allons vous donner du jour, dit Maurice en entrant.

— Non, dit le docteur, en arrêtant Maurice,—j'y vois parfaitement; — ne dérangez rien.

Et s'approchant du lit, il tâta le pouls de Liétor, écouta sa respiration, toucha légèrement sa poitrine nue et son front, et se retournant vers Maurice et Bernardin, il fit cette contraction de visage qui veut dire : il y a du danger, cet homme n'est pas bien.

Puis se penchant sur Liétor, il dit : — Comment avez-vous passé la

Digitized by Google

nuit?... Assez mal... Où souffrez-vous?... A la poitrine, dit-il... Respirez-vous facilement?... Non... Il ne respire pas facilement... La lésion est intérieure.... C'est la plus dangereuse.... L'épiderme est intact.... tant pis!... Je crains un abcès... La fièvre est aiguë... On ne peut rien dire encore aujourd'hui... Nous verrons demain... Donnez-moi une plume, de l'encre et du papier... Veuillez bien écrire sous ma dictée... J'ai une entorse à la main droite... Ecrivez... Diète absolue... Repos absolu... Que personne ne lui parle... On appliquera de trois en trois heures, sur la poitrine, des linges imbibés d'huile camphrée... Toutes les heures on lui fera boire une infusion d'yapana et de fleurs de nénuphar... C'est souverain pour les lésions intérieures... J'ai guéri de cette façon le prince de Catane qui s'était fracassé la poitrine en tombant de cheval.

Et se retournant vers Liétor, il poursuivit ainsi : — Allons, mon ami, bon courage, ce ne sera rien.

Maurice, enchanté de ce docteur, l'accompagna jusqu'à la grille de l'habitation et le quitta, en lui disant : — A demain.

Après le départ de Maurice et de Bellissen, Liétor se dressa sur son lit, et croisant les bras sur sa poitrine, il dit à Bernardin: —Vraiment, es-tu fou de me conduire ici un docteur que tu as dressé comme une perruche et qui va me clouer quinze jours sur un lit, avec la diète et des potions de nénuphar!

— Ah! dit Bernardin, si vous voulez suivre les conseils de votre folle tête, je vous donne ma démission de conseiller. Savez-vous bien que la réussite ne s'achète que fort cher et au prix du sacrifice de toutes vos habitudes? Savez-vous bien qu'on échoue toujours par trop d'empressement à vouloir réussir? Si vous sortiez aujourd'hui de votre chambre pour commencer le siége de la belle Elora, votre naufrage ressemblerait à une mauvaise ruse de guerre; tandis que vous ressemblerez à un naufragé naturel, si vous savez attendre huit jours. Vous vous êtes ennuyé toute votre vie, dites-vous, eh bien! sachez vous ennuyer une semaine de plus, et mon plan de réussite sera infaillible. Vous craignez la diète et les potions de nénuphar, et vous avez raison; mais j'ai tout prévu, moi. Je me suis pourvu de provisions, j'ai même sous clé ici du vin de Constance. Vous ferez bonne chère, soyez tranquille; et grâce à cette pâleur nerveuse qui est le teint de votre visage, vous aurez toujours l'air d'un convalescent après huit bonnes nuits de festins secrets. Laissez-vous guider aveuglément et je réponds de tout.

Liétor répondit par un sourire d'approbation, et tendit la main à son Mentor, qui ne la prit pas; l'esclave venait de passer maître, la domination changeait de côté.

Le plan de Bernardin fut suivi jusqu'au bout, et très-minutieu-

Digitized by Google

sement dans tous ses détails les plus raffinés. La chose vraie n'eut pas marché autrement, et les plus experts observateurs des actes de la vie humaine n'auraient pu soupçonner la fraude, dans cette marche régulière où ne perçait aucune trace de précipitation étourdie. Mais, chose étonnante pour nous Européens positifs, l'ingénieux arrangeur de ce plan, le conseiller Bernardin, prenait tout ce luxe de précautions bien plus pour se défendre contre l'intelligence de l'éléphant Nabab, que contre les maîtres de la maison. Ainsi, Bernardin, qui avait obtenu de Liétor une réclusion forcée de huit jours, obtint de lui encore, à force de logique transcendante, une semaine supplémentaire, ce qui était le comble de l'art.

Les quinze jours expirés, l'habitation prit un air de fête pour célébrer la convalescence de Liétor; Elora et les serviteurs attendaient, avec une curiosité chaque jour plus ardente, l'apparition de ce jeune homme qui les avait tous intéressés si vivement pendant une quinzaine séculaire. Il descendit à la salle du festin, et remercia d'abord serviteurs et maîtres dans un langage simple et touchant. Elora le fit asseoir à son côté pendant que Bernardin allait et venait donnant des ordres hygiéniques pour assainir la salle et supprimer les courants d'air. Elora était radieuse de joie enfantine, elle devenait l'héroïne d'une aventure presque romanesque, elle sortait de l'existence morte, elle vivait.

Le moment inévitable arriva, moment sollicité par tous les désirs des convives, celui du récit : depuis le Troyen Enée jusqu'à l'obscur naufragé d'hier, ce récit n'a jamais manqué au festin hospitalier. Bernardin avait rédigé l'histoire de ce naufrage, et Liétor devait la raconter de souvenir, avec toutes les indications et les nuances indiquées par l'habile Mentor.

Elora, frémissante de bonheur, appuya son coude nu sur la table, son menton sur sa petite main, et ses yeux charmants, fixés sur Liétor, lui dirent : commencez, j'écoute.

Liétor fit glisser un instant ses doigts dans les boucles rudes de ses cheveux noirs, et d'une voix timide il parla ainsi : — Nous sommes partis de Mayotte, où je voulais fonder une grande plantation, avec l'aide des travailleurs sakalaves de Madagascar; notre navire, le *Ruiter* de Rotterdam, poussé par une bonne brise de N.-N.-O., filait dix nœuds. Nous étions onze passagers en destination pour le Cap; notre traversée dans le canal de Mozambique a été fort heureuse, quoique la saison ne fût pas bonne. Nous avons fait relâche dans la baie Saint-Augustin pour prendre de l'eau fraîche, et nous avons remis à la voile le lendemain. Alors, nos mauvaises heures ont commencé; un grain violent nous a assaillis par le travers du cap Sainte-Marie, au vingt-septième degré de latitude sud; nous avons perdu

Digitized by Google

notre mât de beaupré, une raffale l'a coupé net à la racine, comme une canne à sucre, et deux gabiers ont péri du coup. Notre capitaine avait perdu la tête, après une attaque d'apoplexie; le second prit le commandement, mais il en était à son coup d'essai, et notre vieux timonier me dit à l'oreille que toutes nos manœuvres étaient fausses. Dieu m'en est témoin, ce n'était pas pour moi que je tremblais; auprès de moi pleurait une jeune femme, miss Katrina Lamfelt, fille d'un riche américain, que j'avais droit de regarder comme mon beau-père futur. Tout mon avenir, toutes mes affections, tout mon bonheur étaient donc sur ce navire, et j'aurais donné ma fortune pour un mât de beaupré. Au milieu de la nuit, un cri monta de la cale, un cri affreux qui nous glaça de terreur; on annonçait une voie d'eau, il fallut courir aux pompes. Hélas! les pompes fonctionnent toujours mal à bord d'un Hollandais; les navires de cette nation sont si solidement construits sur la coque de la quille, qu'une voie d'eau paraît impossible. Nous étions tous à l'ouvrage, excepté les femmes, et, je puis le dire, chacun de nous faisait son devoir. Dans ces moments terribles la vie de chacun est la vie de tous, un navire n'a qu'une seule âme; quand le malheur s'acharne sur un vaisseau, il ne garde plus de mesures. Un coup de mer brisa notre gouvernail, il fallut manœuvrer *à la toue*, avec un tronçon de mât cordé à l'arrière. Vous dire combien d'heures nous avons passées dans les angoisses, est chose impossible, Dieu seul le sait. Enfin, on a signalé terre; nous apercevions comme une brume la côte d'Afrique, mais le vent avait cessé tout à coup, la mer était lourde comme du plomb fondu; les pompes fonctionnaient toujours, on n'avançait pas...

— C'est le navire que nous avons vu le soir de l'ouragan! interrompit vivement Elora.

— Je pensais la même chose, dit Bernardin.

— Oh! continuez, monsieur, reprit Elora, les mains jointes.

— Alors, Dieu m'inspira une idée, poursuivit Liétor; je la communiquai au second, qui l'approuva. Il s'agissait de faire ce que mon père avait fait le lendemain de la bataille de Trafalgar, où il avait suivi son ami, l'amiral Gravina. Le vaisseau le *Bucentaure* venait de se reprendre, mais dans l'état de dévastation où la bataille l'avait mis, il ne pouvait gagner le port de Cadix qu'à l'aide d'un prompt secours de remorque et de pilotes lamaneurs. Mon père était à bord, et il proposa de mettre un jeune et hardi marin dans un petit canot et de l'envoyer demander des secours à Cadix. La tempête était affreuse, ce qui rendait la corvée à peu près impossible. Les plus braves reculèrent, ou combattirent la proposition. Alors mon père, voulant démontrer la possibilité de l'entreprise, se jeta lui-même dans un canot, et, sur une mer furieuse, il parvint à gagner Cadix. C'était donc pour moi un souvenir

Digitized by Google

de famille qui me fit proposer la même chose. Il s'agissait d'aller demander du secours au Port-Natal, à travers les périls du plus affreux des ouragans. Le travail des pompes réclamait les bras de tous les marins, de tous les passagers; enlever un seul homme au navire, c'était déjà trop. Personne ne pouvait donc m'accompagner. Je fis mes adieux à M. Lamfelt et à miss Katrina; je me munis d'une carabine et d'une boîte de métal hermétiquement fermée et pleine de poudre, prévoyant que cela me serait peut-être nécessaire pour les signaux de détresse, et je me lançai en mer. Ici commença une lutte dont j'essaierais en vain de vous donner la description. J'avais contre moi un Océan indomptable, qui s'entr'ouvrait à chaque instant pour m'engloutir, et semblait ensuite ne me relancer à la cîme d'une vague que pour prolonger cruellement mon agonie et me donner toutes les horreurs d'une mort lente. Vingt fois, je fus sur le point de renoncer à cette lutte impossible, mais le souvenir de miss Katrina me rendait une vigueur nouvelle après l'épuisement de mes forces, et je recommençais une énergique révolte de la vie contre la mort. La nuit tomba bientôt avec toutes ses horreurs. J'avais perdu la terre de vue; les éclairs m'éblouissaient et ne me montraient rien; non loin de moi, les tonnerres tombaient dans l'Océan, où ils s'éteignaient avec un fracas inoui qui semblait entr'ouvrir la coque de ma chaloupe. Je me sentis soudainement entraîné par un courant, avec une violence irrésistible, et je devinai le voisinage des terres, en respirant les âcres senteurs des végétations africaines. Le moment décisif arrivait. La même vague pouvait me briser ou me sauver. Profitant d'une minute de calme, je fis mon appel de détresse, et ma joie fut grande en entendant des échos qui me répondaient comme des amis très-voisins. Ce fut ma dernière lueur d'espoir. Une lame énorme, qu'on aurait dit soulevée par une éruption volcanique et sous-marine, emporta mon canot comme un brin de paille; j'entendis craquer le bois sous mes pieds; un choc violent m'ôta la respiration; tout frémissait pour moi.

Liétor se tut; Bernardin détourna la tête comme pour cacher pudiquement quelques larmes. Maurice, homme de la nature, ne cherchait pas à dissimuler son émotion. Elora gardait son attitude et semblait écouter encore le récit terminé.

V.

Un profond silence succédait au récit de Liétor Adriacen. Maurice et sa femme n'osaient pas l'interroger sur miss Katrina. Il était d'ailleurs trop évident que le navire avait sombré sans pouvoir atteindre Port-Natal, et que l'Océan avait englouti les passagers et l'avenir de bonheur promis au jeune fiancé de miss Katrina. Il était donc inutile

Digitized by Google

de demander de nouveaux détails sur cette catastrophe désolante, elle était écrite sur le visage de Liétor, et racontée par son silence avec une ineffable expression de douleur.

Une plainte sourde et vibrante comme si elle fût sortie d'une poitrine de bronze se fit entendre au-dehors, et les deux convives étrangers tressaillirent et regardèrent la porte avec une terreur qu'ils s'efforcèrent soudainement de maîtriser. — Ce n'est rien, dit Elora en souriant; c'est Nabab qui se plaint. Je l'ai oublié.

La jeune femme prit un gâteau sur la table, se leva, et courant au balcon, elle appela l'éléphant, qui s'avança d'un pas lourd et répéta sa plainte sur le même ton. — Mon pauvre Nabab, lui dit Elora, tiens, voici ta part du dîner... Allons, approche... Ah! ce n'est pas bien, tu me gardes rancune... Réfléchis... Je t'ai fait les premières avances... Nous allons nous brouiller.

L'éléphant refusa de tendre sa trompe vers la main d'Elora et continuait à donner des signes d'inquiétude dont le sens échappait à la sagacité de la jeune femme et de son mari. Bernardin regardait fixement Liétor et semblait lui dire : — Il ne fait pas bon pour nous ici. Liétor, qui, pour obéir à son conseiller, n'avait pas donné un seul regard à la belle créole pendant tout le repas, réparait le temps perdu et la suivait des yeux dans tous ses mouvements, depuis qu'elle avait quitté sa place pour parler à son favori Nabab. Cette distraction étourdie irrita Bernardin, qui se leva aussi et dit à très-haute voix : — Monsieur Adriacen, n'abusez pas de votre premier jour de convalescence; vous vous êtes beaucoup ému en racontant cette affreuse histoire de mer; le repos vous est nécessaire : le docteur Bellissen m'a chargé de veiller sur vous et de ne vous permettre aucune imprudence. Obéissez à votre docteur et remontons.

Elora et Maurice abandonnèrent la fenêtre et Nabab, et tous deux applaudirent aux sages conseils de Bernardin.

— Vous ne pouvez rien lui refuser à cet excellent monsieur Bernardin, dit Maurice à Liétor; il vous a soigné comme un frère pendant votre maladie. Son dévoûment pour vous mérite plus que de l'amitié! il vous soumet à l'obéissance... et ma femme pense comme moi.

Elora prit la main de Bernardin, la serra très-affectueusement, et accompagna d'un sourire céleste ce témoignage de bonne amitié.

Liétor ne comprenant rien à la stratégie domestique de Bernardin, se leva le dernier, avec un désir si vif de se faire expliquer ce mystère, qu'il salua les maîtres de la maison et monta l'escalier avec plus de précipitation qu'il ne fallait pour un convalescent. Quand les deux complices se trouvèrent seuls, Bernardin se croisa les bras, et, d'un ton d'autorité qui augmentait chaque jour, il dit à Liétor :

Digitized by Google

— Vous avez du courage, de l'esprit, de l'instruction, mais vous n'avez rien de plus. Livré à vos propres ressources, à vos seules inspirations, vous ne feriez que des sottises. Il vous manque la finesse, la pénétration et le sens commun, et vous êtes dans la plus dangereuse des erreurs si vous croyez que notre séjour ici peut se prolonger...

— Et qui nous chassera? interrompit Liétor.

— Nous ne serons pas chassés, reprit Bernardin; nous serons assommés. Vous avez étudié l'histoire naturelle dans les livres, vous; moi je l'ai étudiée dans la nature, et je vais vous raconter une petite histoire d'éléphant, qui vous éclairera sur votre position. Vous pouvez d'ailleurs la lire dans le mille quarante-septième numéro de *Cap-Town Review*. Le planteur Wolhaston a une belle habitation au bord de la baie Sainte-Hélène, près l'embouchure du fleuve des éléphants, dans la colonie du Cap. Il chassa trois nègres affranchis, accusés de lui avoir bu quelques flacons de vin de Constance. Ces nègres résolurent de se venger et organisèrent un complot, sous un hangar voisin de l'habitation. L'éléphant privé du planteur assistait à cette réunion et s'occupait à broyer un tronçon de canne à sucre; on ne se méfia pas de lui. Quel conspirateur se méfie d'un animal? Une nuit les trois nègres, armés de couteaux, franchirent le mur de clôture de l'habitation et se préparèrent à ouvrir la porte avec une fausse clé, lorsque l'éléphant arriva tranquillement, comme s'il eût été somnambule, et en assomma deux avec sa trompe; le troisième s'élança comme un écureuil sur la tige d'un palmier, grimpa jusqu'à la cîme, mais il n'osa point en descendre; il fut gardé à vue par l'animal toute la nuit, et le matin venu, il fut pris, jeté en prison, jugé et exécuté. Avant de mourir, ce pauvre diable avoua tout.

— Bernardin, interrompit Liétor, tu es trop généreux envers les éléphants; tu leur donnes l'intelligence de l'homme,

— Dieu m'en garde! reprit Bernardin; j'estime trop les éléphants pour les calomnier ainsi. Ma générosité serait un outrage. J'ai vu un cerveau d'éléphant à l'amphithéâtre anatomique de Cap-Town; il y a de quoi loger dans pareil cerveau toute l'intelligence anglaise de la compagnie des Indes. L'éléphant est un homme supérieur, et il a de plus sur l'homme l'avantage de ne pas parler. En Asie, ces animaux (pardon si je les désigne ainsi) appartiennent à une race dégénérée. En Afrique, c'est autre chose. Le sol, le ciel, le soleil y sont plus vigoureux, et tout ce qu'ils créent leur ressemble. Il y a, derrière nous, une race d'éléphants, constitués en peuplades, ayant des usages, des coutumes, des lois immuables depuis Adam. Les hommes font des révolutions, ces éléphants africains n'en font pas. Ils habitent des terres inconnues des géographes, un royaume immense, qui s'étend du lac Maravi au plateau de Sembo jusqu'aux montagnes de Gebel-el-

Digitized by Google

Konari. Si nous accordons tant d'intelligence aux monarchies des petites abeilles, que ne devons-nous pas accorder aux institutions sociales de ces colosses, qui ont établi leur ruche dans le plus beau pays du monde, pour vivre paisiblement de solitude, de calme, de grand air, d'ombre et de soleil! Or, notre ennemi à trompe, notre Nabab est une éclaboussure de cette ruche; c'est un enfant méditatif et intelligent de cette nature de feu. La léthargie asiatique n'a pas éteint son œil, n'a pas ramolli son cerveau. C'est un rude bloc africain, animé par la flamme du soleil. Malheur à nous, s'il nous devine, et croyez-le bien, il nous a déjà devinés.

— Diable, mon cher Bernardin, dit Liétor, tu connais à fond les éléphants; devant ta science zoologique, je ne discute plus, je m'incline, et j'attends ce que tu décideras.

— Tout est décidé, dit Bernardin; il faut partir.

— Partir! reprit Liétor; oh! ma vie est attachée à cette maison. Pars, si tu as peur, moi je reste.

— La peur est le nom que les étourdis donnent à la prudence. N'importe! j'ai des vices, mais je ne veux pas les exagérer par l'ingratitude; je ne vous quitte pas.

— Très-bien! Bernardin; maintenant, puisque tu es ingénieux, tu organiseras un plan qui me fera réussir, sans nous compromettre avec le monstre noir.

— J'y songerai, dit Bernardin, en se frottant le front.

— Mon ami, poursuivit Liétor, j'ai trouvé enfin ce qui me fait vivre; j'ai des nuits pleines de songes riants; j'ai des jours remplis d'heures émouvantes; ma vie est dans cette maison; je me sens exister. Je trouve même dans le bonheur de Maurice une âpre jalousie, une douleur fébrile, qui ont leur volupté. L'avenir me tourmente avec ses incertitudes; j'ai donc admis l'avenir, moi qui n'ai jamais cru au présent. Quel sera le destin de ma passion? voilà le problème! Tomberai-je au fond d'un abîme? monterai-je au ciel? Ce doute seul me fait tressaillir à chaque instant et donne à ma vie un charme et un intérêt inconnus.... et tu veux que je recommence mon long suicide, parce que les éléphants ont un énorme cerveau! Allons donc! je ne prends pas cette plaisanterie au sérieux. Cherche, invente, trouve et laisse vivre ton bienfaiteur, ne lui arrache pas une vie à peine âgée de quinze jours.

—Tiens! dit Bernardin en se frappant le front; il me vient une idée!

— Voyons ton idée!

— Comme elle est neuve, poursuivit Bernardin, je ne sais pas si elle est bonne. Vous allez la juger... Maurice me doit beaucoup d'argent et il ne peut pas me payer... Je lui proposerai demain de s'acquitter envers moi, en me donnant son éléphant Nabab. Nous le

Digitized by Google

tuerons sous prétexte de l'envoyer empaillé, comme phénomène de l'espèce, au Muséum du Cap.

— Mon ami, trouve quelque expédient plus sérieux. Jamais Elora ne consentirait à payer les dettes de son mari avec son éléphant.

— Oui, vous avez raison; mais pour avoir une bonne idée, il faut toujours commencer par la mauvaise... je tiens la bonne!... En principe, admettons une chose; il faut d'abord séparer Elora de son mari.

— Oh! sans doute, Bernardin.

— Si nous ne séparons pas ces deux êtres par un divorce violent, vous serez, dans dix ans, aussi peu avancé que le premier jour.

— C'est évident, Bernardin.

— Ce mari est seul de son espèce, comme vous le verrez; il est l'ombre éternelle de sa femme; il ne la quitte pas. Jamais lierre ne fut plus attaché à un ormeau.

— En Europe, on n'a jamais vu pareille chose, dit Liétor.

— Nous sommes en Afrique, reprit Bernardin; profitons de notre position... Demain, je vais passer quelques heures au Port-Natal, et je rentre à l'habitation avec une figure de désespéré... tous mes débiteurs sont en faillite. J'ai des remboursements à faire dans vingt-quatre heures... ma vie ne tient plus qu'à un fil... Je murmure tout bas des menaces sinistres contre ma cervelle. Je laisse luire à ma ceinture un pommeau de pistolet. Tout cela sera joué au naturel, reposez-vous sur moi. Le primitif Maurice prend l'alarme; sa candeur s'épouvante de mon horrible position. Il ne peut venir à mon secours sur-le-champ; alors, je lui indique adroitement une ressource; je prononce tout bas un nom, le vôtre. Même je vais plus loin; j'insinue que cette habitation toute de luxe, et nulle sous le rapport du produit, ne peut trouver qu'un acheteur fort riche ou fort obligeant, et que M. Liétor Adriacen pourrait bien être cet acheteur, si le propriétaire avait la hardiesse de le lui proposer. On fixera un prix raisonnable, dix mille piastres. Maurice, menacé de mon suicide, consentira. Vous voilà maître chez lui. Ce n'est pas tout. Cette première affaire réglée, je me charge de lui dire, moi, que l'oisiveté vous pèse, qu'il vous faut des distractions de commerce, après la perte de votre fiancée, miss Katrina; que vous êtes sur le point de fonder une maison à Port-Natal, et que lui devrait s'associer avec vous, pour faire valoir huit à neuf mille piastres qui lui restent de la vente, et qui ne lui suffiront pas, à coup sûr, pour vivre honorablement avec sa femme jusqu'à leur dernier jour. Là-dessus, je lui fais une peinture raisonnée d'un homme marié qui n'a d'autre ressource viagère qu'un sac d'argent improductif. A tout cela, il n'a rien à répondre. Je l'ai placé sur une pente, il faut qu'il aille jusqu'au bout. Le voilà lié à votre destin; le voilà votre esclave; nous n'aurons plus ensuite que l'embarras du

Digitized by Google

choix des moyens. Les occasions viendront en foule, pour opérer chaque jour un divorce violent et séparer l'inséparable. Tout obstacle, même celui de Nabab, sera brisé. Vous serez maître de la position. Dans une de vos mains, vous tiendrez la femme; dans l'autre, le mari, toujours en pouvoir de retenir l'un des deux et de congédier l'autre. Si ce plan ne vous satisfait point, je me retire, je vous abandonne à votre ennemi, et vous irez chercher chez de plus habiles l'architecte de votre avenir.

Liétor Adriacen avait écouté son conseiller avec la plus grande attention, et, le discours terminé, il garda quelque temps le silence occupé qui annonce le travail de la réflexion.

— Cela me paraît bon, dit-il, et je cherche inutilement l'obstacle non prévu qui pourrait empêcher ce plan de marcher jusqu'à sa réussite...

— Il n'y a pas d'obstacle, interrompit Bernardin.

— Oui, il y en a un, — dit Liétor en secouant la tête, — et celui-là vient de moi; il est au fond de mon caractère. C'est l'impatience dans le désir. Je voudrais voir marcher les événements aussi vite que tu les racontes. La fièvre me saisit à l'idée que ce beau plan ne sera pas accompli avant le coucher du soleil de demain. J'ai déjà dévoré un siècle en cinq minutes! Mon Dieu! que le temps est long quand il n'est pas écoulé! Je crains de tout perdre par excès de précipitation. Voilà l'obstacle!

— Doucement, mon maître, dit Bernardin; nous vous modérerons; je retiendrai votre impatience au bout de ma main droite, qui est solide, et je mettrai des entraves à vos pieds d'étalon fauve. Ce plan est mon ouvrage; j'ai mon amour-propre d'auteur, et je veux voir triompher mon plan, même malgré vous.

La nuit était tombée depuis longtemps; Bernardin et Liétor échangèrent encore quelques paroles, et se préparèrent au sommeil par des rêves qui ne lui appartiennent pas.

Reine ou simple mortelle, une femme éprouve les mêmes émotions de cœur, et s'entretient avec les mêmes idées, dans des circonstances analogues. Ainsi, la jeune et belle Elora pensait en ce moment comme la reine de Carthage, et ne cessait de se demander avec une sorte d'effroi quel était ce nouvel hôte qui venait de s'asseoir à la table de *Paradise-Natal*[1]? Elle se complaisait ensuite dans le souvenir de cette scène du repas du soir, si calme et pourtant remplie de toutes les émotions. Qu'il était grand et mérité, pensait-elle, l'intérêt qui accompagne ce jeune homme dont la figure est si pâle, le regard si triste,

[1] *Quis novus hic nostris successit sedibus hospes*

(VIRGILE.)

Digitized by Google

la voix si douce; et comme il raconte bien ces épouvantables scènes de l'Océan ! Comme il peint avec vérité ces tableaux de désolation ! et surtout dans quel incurable désespoir le plonge ce deuil d'une jeune fille, morte avant le bonheur!

Une seule chose inquiétait Elora dans ce souvenir et lui paraissait inexplicable. Sans doute, l'innocente créole n'avait apporté à ce repas du soir aucun coupable projet de coquetterie provocatrice, mais, sous l'empire d'un instinct dont elle ne se rendait pas bien compte, elle s'était mieux vêtue et mieux parée que de coutume; elle avait roulé dans ses cheveux ce trésor de perles vendu par le colporteur; elle avait mis ses plus beaux bracelets indiens, et pourtant sa beauté, sa grâce, ses bijoux, sa toilette n'avaient pas obtenu un seul regard, un seul de ce jeune homme. Elle n'était donc belle que pour son mari, et indifférente pour tout le reste du monde, puisque le premier étranger assis auprès d'elle n'avait pas daigné l'honorer d'un coup d'œil de satisfaction. Ce souci était grand au cœur d'Elora; il ressemblait à l'aiguillon d'une blessure, et la jeune femme était si naïve dans son étonnement, qu'à défaut de confident discret, elle s'adressait à son mari pour obtenir la solution de ce problème moral si étrange.

— Je t'aime, lui disait-elle avec un abandon charmant; je n'aime que toi; je suis heureuse quand tu loues ma beauté, mes bijoux, ma parure; pourquoi donc suis-je tourmentée ainsi, lorsqu'un autre homme ne me regarde pas? Est-ce parce qu'il insulte ton goût, et trouve des torts à ton amour et à ton admiration?

— Oui, mon amie, disait Maurice; tu as deviné. Ce n'est pas ton amour-propre qui souffre de ce dédain, c'est ton amour. Tu te dis vaguement à toi-même, puisque cet étranger ne m'admire pas, un jour peut venir où mon mari me traitera comme cet étranger, et passera devant ma beauté avec la même indifférence. Tu serais beaucoup plus confiante dans l'éternité de mon admiration et dans ta beauté, si tu voyais luire dans d'autres regards l'extase qui remplit toujours les miens. Une chose m'afflige, en nous voyant tous les deux sur un entretien si nouveau: c'est que nous ne nous suffisons plus à nous-mêmes; des étrangers absorbent un peu de cette vie qui était toute nôtre, et partagent avec moi le bonheur de te voir et de t'entendre, ce qui peut les conduire à t'aimer. Ensuite, quel malheur pour moi si j'allais être jaloux ! Elle existe déjà au fond de mon cœur, la jalousie, mais si injuste, si peu raisonnable, qu'elle me paraît ridicule à mes propres yeux, après un instant de réflexion. Ainsi, le croirais-tu ? je souffre quand un sourire de toi s'adresse à une fleur, à un arbre, à un paysage, à des choses mortes qui te causent une joie, une distraction. Je voudrais être tout ce qui te plaît; je voudrais pouvoir te donner toutes les grâces de cette nature qui nous environne, et que tu envies,

Digitized by Google

ingrate, comme si Dieu, en te créant, ne t'avait pas faite plus belle que sa création; et si je suis absurdement jaloux, en l'absence d'un motif humain, que serait-ce, ma belle Elora, si je voyais les regards d'un homme s'attacher sur toi, avec une idée? Le trouble et le bruit du dehors sont entrés dans notre solitude; la brèche est faite au mur de ce jardin. Des pieds profanes ont foulé ce gazon. Nous n'avons plus cette richesse qui protège et donne le calme. Notre porte va s'ouvrir, sans défense possible, à ces hommes intraitables qu'on appelle créanciers. Tu ne sais pas ce que c'est, dis-tu? Je vais te l'apprendre. Un créancier est un être inconnu dans les forêts sauvages; c'est un produit de la civilisation. Un créancier est un maître, un despote, un tyran; il a ses libres entrées dans votre maison; il a le droit d'interrompre votre sommeil, votre repas; le droit de vous parler haut, de s'asseoir à votre foyer domestique sans y être invité, de vous traîner devant des juges, de vous séparer de votre femme, de vous plonger dans une prison..,

— Ah? mon Dieu! — interrompit la jeune femme, pâle d'effroi, — nous sommes menacés de ces hommes affreux?

— Oui, ma pauvre Elora, reprit Maurice, les larmes aux yeux.

— Mais, reprit sa femme, il faut partir tout de suite, il faut fuir ces hommes qui peuvent me séparer de toi.

— Partir! dit Maurice avec mélancolie; partir! Impossible! Sais-tu bien ce que coûtent un départ, un voyage, un nouvel établissement dans un pays lointain et inconnu? Les riches seuls peuvent partir avec l'heure qui sonne, et nous ne sommes plus riches; et si nous l'étions encore, nous ne partirions pas. Notre habitatiou est notre seule ressource, mais c'est un immeuble sans valeur dans ce pays de négoce, et même si je voulais la vendre à vil prix, je ne trouverais point d'acheteur...

— Et alors, dit Elora d'un ton désespéré, qu'allons-nous faire! qu'allons-nous devenir! Mon Dieu! mon Dieu! que viens-tu m'apprendre là! J'étais si heureuse!... Maurice, si on me sépare de toi, je te suivrai, même dans une prison!

— Et tu ne le pourrais pas, ma femme chérie; la loi est ainsi faite. Nous serions séparés. Tu resterais seule, ici, dans ce désert; seule!... Oh! tout mon sang se glace en y songeant! ma tête brûle! mon cœur se brise! Je souffre déjà toutes les tortures de l'avenir.

— Mais écoute, mon ami, dit Elora, crois-tu que ce bon colporteur, qui est devenu presque notre ami, serait assez méchant pour.....

— Oh! interrompit Maurice; ce n'est pas lui que je redoute. Il nous a donné trop de preuves d'affection; mais la faillite de mon banquier va me mettre sur les bras des créanciers inconnus, qui n'auront aucun égard pour moi, et ce sont ceux-là que je crains. Heureusement,

Digitized by Google

M. Liétor Adriacen sera parti et nous aura quittés, car il me serait trop cruel de subir toutes ces hontes de débiteur insolvable devant un étranger.

— Il a dit qu'il partirait bientôt? demanda la jeune femme.

— Oui; il me l'a fait pressentir. Que ferait-il d'ailleurs chez nous? Il a de tristes devoirs à remplir auprès de deux familles; il craint aussi de nous affliger plus longtemps de son désespoir sombre et de son deuil. Probablement il partira demain, et achèvera sa convalescence à Port-Natal. Je crois aussi que Bernardin le suivra; il lui a été vraiment fort utile dans sa maladie, et très-dévoué. De pareils services ne s'oublient pas. Liétor Adriacen paraît être fort reconnaissant envers ce brave jeune homme. Voilà deux amis qui ne se quitteront plus.

Ces entretiens de Liétor et de Bernardin, de Maurice et de sa femme avaient lieu aux mêmes heures. Ils donnent une idée juste de la disposition d'esprit où se trouvaient nos personnages la veille du jour où Bernardin devait poser le premier jalon de son plan infernal.

VI.

Rien ne réussit comme un mauvais dessein bien combiné. Par une succession de ruses adroitement ménagées, Bernardin arriva bientôt au but qu'il avait désigné à Liétor. Maurice, qu'un secours providentiel semblait retirer du fond d'un abîme, hésita pourtant, et recula même devant une association commerciale qui répugnait à ses goûts et le rendait esclave de la société des hommes; mais les vives instances d'Elora triomphèrent de tout; la jeune femme ne vit d'abord, dans cette combinaison, qu'une seule chose, son mari sauvé de la prison. Il n'y avait donc pas à balancer. Une véritable révolution domestique s'opéra dans *Paradise-Natal*, devenu la propriété de Liétor Adriacen. Les premiers possesseurs en devinrent les locataires. Liétor et Bernardin s'établirent au Port-Natal, dans le plus charmant quartier de cette colonie, avec le projet, dirent-ils, d'aller passer tous les jours de fête et de repos à l'habitation.

A sa première sortie, Maurice éprouva le même serrement de cœur qui attrista le premier homme sur le seuil de son Eden; mais la ville dans laquelle il entra n'ayant aucune ressemblance avec toutes les autres villes du monde, la douleur s'adoucit bientôt dans le cœur de l'émigrant. Le Port-Natal lui apparut comme un vrai paradis terrestre, divisé en mille habitations primitives, et régi par les douces lois de l'âge d'or. Les Hollandais, fondateurs de cette délicieuse colonie, ont apporté à ce coin de l'Afrique ce goût minutieux, cet esprit du chez soi, cet admirable instinct de l'habitable, toutes les qualités enfin

Digitized by Google

qu'on admire dans leurs villes septentrionales, et qui se révèlent avec des attraits et des charmes bien plus séduisants encore sous les belles latitudes de la mer et du soleil. Un voyageur anglais a écrit sur le Port-Natal une phrase qui donne une juste idée de cette colonie : — « Depuis la création du monde, dit-il, les hommes créateurs d'une ville ont montré du bon sens pour la première fois. » Ici, les Hollandais n'ont pas eu besoin de conquérir des terres sur l'Océan, et de bâtir des cités à force d'écluses et de pilotis, travail surhumain, et que pourtant rien ne justifie, sur ce globe où l'Océan baigne tant de déserts féconds, pleins d'ombres et de lumière. Les hommes sont ainsi faits; rien ne les éclaire, pas même le soleil : ils se sont toujours obstinés à bâtir des villes vers le pôle, et à se battre entre eux pour conquérir des pouces de neige, au bord d'un fleuve de glaçons, et ils ont laissé vivre des peuplades de bêtes fauves dans les zônes tièdes, sur des rivages sablés de perles, sur des îles incrustées de corail, sur des rivières où les gouttes d'eau roulent des gouttes d'or. Il y a des palais de granit sur la Néva, la Mersey, la Clyde, la Tamise, le Danube ; il y a des huttes de sauvages, des antres de lions, des repaires de tigres sur les fleuves sans nom qui coulent à l'ombre et au soleil, entre la baie d'Agoa et le royaume d'Adhel, dans des solitudes immenses où l'homme serait vêtu par le soleil, réjoui par des fleurs éternelles, nourri par un sol généreux qui donne tout à la main qui ne lui donne rien. La froide raison qui vient de l'homme étouffe sans cesse les nobles instincts qui viennent de Dieu.

Le soleil semble éclairer avec un amour paternel cette charmante colonie naissante du Port-Natal ; le Ciel a mis toutes ses complaisances sur ce coin de terre ; la nature africaine a creusé pour lui une rade tranquille, où se jouent éternellement de petites vagues de saphir. Les hommes ont voulu mêler leurs œuvres à ces œuvres de Dieu, et rien d'aussi ravissant n'est jamais sorti d'une association pareille. On a banni la monotone symétrie des rues, le rapprochement pneumatique des maisons, la pyramide étouffante des étages superposés ; l'air, la lumière, la respiration, circulent partout. Chaque maison est une île ; chaque mur a son voile de fleurs ; chaque fenêtre a son cadre de verdure ; chaque famille a son jardin, son verger, sa fontaine, sa treille de vignes, sa voûte de palmiers ; les terrasses, les balcons, les kiosques, dominent la mer, en découvrent toutes les magnificences, en aspirent tous les parfums. Les promenades extérieures ont été conquises sur les forêts vierges, et l'art a su leur conserver leur premier charme, en les façonnant à la civilisation. Tous les soirs, au coucher du soleil, les heureuses familles de la colonie vont respirer la douce fraîcheur du soir, à l'ombre de ces arbres séculaires, où des concerts d'oiseaux retentissent encore, comme aux anciens jours de la création, lorsqu'ils

Digitized by Google

ne chantaient que pour être entendus de Dieu. Bienheureuse colonie, toute pleine de la sérénité de son beau ciel; grande famille de frères, qui réalise de nos jours le rêve de Salente, cette fabuleuse histoire du bonheur colonisé.

Victime d'une catastrophe qui le lançait dans la société des hommes, le malheureux Maurice trouva au moins une ombre de consolation au milieu d'une colonie qui ressemblait si peu au reste du monde, et se rapprochait ainsi des habitudes, des goûts, des mœurs de *Paradise-Natal*. Quand on s'attend au pire, on se console avec le mal; ce qui paraissait intolérable, vu des hauteurs sereines de la prospérité, prend un autre caractère après la chute, et conseille à l'homme les mâles amertumes de la résignation.

Liétor et Bernardin, le premier toujours dirigé par le second, se donnaient les airs de deux hommes absorbés par le démon du commerce; le comptoir était établi dans un cottage dont la poétique parure formait un étrange contraste avec le matérialisme des factures, des écritures en parties doubles, des manifestes de douanes et des colis. Il y avait un grand-livre, cuivré aux quatre angles, et sérieusement perché sur un pupitre d'acajou; il y avait des piles de cartons ornés d'étiquettes; des casiers farcis de paperasses; des grilles de bois, à travers lesquelles on voyait des commis taillant des plumes; de larges bureaux chargés d'ustensiles calligraphiques, de sphères, de tarifs et de provisions de comptoir. Un large écriteau annonçait, avec la gravité de la chose imprimée, que la caisse était ouverte de dix heures à quatre, et on admirait, sur des planchettes, les échantillons de toutes les denrées de l'Univers. Par intervalles, de faux courtiers, nègres et deux fois marrons, venaient proposer l'achat d'une cargaison absente, et Bernardin proposait des escomptes, discutait le prix, flairait les échantillons, parlait à l'oreille de Liétor, acceptait ou refusait l'affaire, avec l'à-plomb d'un comédien consommé. Maurice assistait à ces scènes, comme un élève attentif qui prend des leçons de commerce pour s'élever à la hauteur du génie de ses associés, et gagner sa part de bénéfice le plus honorablement possible. Le comptoir fermé, Bernardin et Liétor accompagnaient Maurice jusqu'à l'avenue de *Paradise-Natal*, et le quittaient pour rentrer à la colonie.

Pendant ce trajet, Bernardin, placé entre Liétor et Maurice, récapitulait le mouvement de leurs affaires du jour. Il regrettait de n'avoir pas acheté une partie de *kao-lien*, excellente boisson chinoise, ou cinquante caisses de Sams-Hous alcooliques, ce qui pourrait remplacer avantageusement le tafia; ou bien il s'applaudissait d'un achat d'écailles et d'ivoires fossiles, sur lesquels il y aurait à coup sûr trente pour cent de bénéfice net, à l'arrivée des navires européens. On serrait les mains de Maurice, on lui disait *à demain;* et tout de suite après,

Digitized by Google

Liétor Adriacen recommençait invariablement la même doléance, et tirant un soupir aigu du fond de sa poitrine étouffée, il s'écriait :

— Bernardin, ceci se prolonge trop ! je n'y tiens plus ! assez de commerce et d'ivoire fossile comme cela.

— Il faut vous répéter cent fois que vous êtes un enfant, disait Bernardin. Laissez-moi donc vous faire réussir. Voulez-vous imiter tant d'imbéciles qui brisent la coupe en avançant brusquement la main ? Il me faut du temps pour préparer tout. Il s'agit d'un enlèvement ; nous sommes dans un pays où on enlève encore les belles femmes, comme au temps de Ménélas. La coutume s'est conservée dans l'Inde. Le riche Palmer a fait enlever une esclave à Delhi, une Brahmanesse à Bénarès, une bayadère à Golconde. Ce sont trois faits connus. Je ne veux vous citer que ces trois pour le moment. Palmer, avec son or, aurait très-bien pu acheter ces trois femmes peut-être, mais le moyen était vulgaire et n'avait rien d'irritant pour un homme blasé. Il aimait mieux payer largement les enleveurs que les femmes enlevées. J'ai connu un Nabab qui volait des dattes chez son voisin et laissait pourrir les siennes sur ses palmiers. Vous êtes vous, dans un cas différent ; il vous est impossible d'acheter cette femme ; on ne vous la vendrait pas : il faut donc l'enlever, selon l'usage asiatique. En sautant ce ruisseau qu'on appelle l'Océan, nous n'avons rien à démêler avec la justice. C'est une autre planète, c'est un monde nouveau. Il faut donc que j'organise un service de relais et d'échelles depuis *Paradise-Natal* jusqu'à Sainte-Lucie, à travers les terres. Il faut que je nolise un brick à Sainte-Lucie pour Nossi-bé. Ce n'est pas une petite affaire. Vous m'avez donné carte blanche ; laissez-moi agir, ne gâtez rien. Vous aviez repris, depuis quelque temps, un peu de docilité, ne perdez pas le fruit de cette vertu en herbe. Je vous montre le port.

Avec de légères variantes sur ce thème, Bernardin contenait ainsi, tous les soirs, l'impatience de Liétor Adriacen. Son raffinement d'astuce était surtout porté au comble au moment de la séparation des trois faux commerçants, la veille d'un jour férié. Maurice ne manquait jamait d'inviter son associé à passer le lendemain, en famille, à *Paradise-Natal*, et au moment où l'étourdi Liétor allait accepter avec une joie imprudente, Bernardin s'écriait en bégayant : — Impossible ! impossible ! Ma foi, je ne demanderais pas mieux pour ma part. J'ai la tête brisée par les affaires de cette semaine ; mais nous avons de la besogne demain. J'ai tout mon portatif à passer au grand-livre ; M. Adriacen a deux cents circulaires à signer, et son courrier de Madras et de Calcutta. Il faut commencer la semaine prochaine sans arriéré. Les affaires avant le plaisir ; c'est mon principe.

Maurice s'inclinait devant ces bonnes raisons, et, au fond de l'âme, il était ravi de ce refus qui lui permettait de passer toute la journée du lendemain en tête à tête avec sa divine Elora.

Digitized by Google

Depuis le commencement de cette frauduleuse association industrielle, la jeune femme menait une vie bien triste à l'habitation. Maurice lui avait fait jurer de ne jamais s'écarter de la terrasse, et d'avoir toujours à son côté une de ses femmes de service. Elora, pour donner un peu de calme à l'imagination orageuse de son mari absent, avait obéi à ces exigeances tyranniques, mais excusées par l'amour. Elle avait vu un instant s'épanouir autour d'elle le charme du monde extérieur; elle avait entendu résonner le timbre d'une voix nouvelle, et tout-à-coup la vision s'était évanouie, la mélodie humaine s'était éteinte; un silence de tombe régnait dans cette maison; la jeune femme regrettait même d'avoir savouré cette distraction d'un moment, parce que ce souvenir répandait sur sa vie présente une légère brume d'emui, inconnue autrefois; et, chose étrange, toute l'habitation semblait s'assombrir sous l'influence de la même pensée; les serviteurs des deux sexes étaient tristes; les oiseaux ne chantaient plus dans les volières, les fleurs se flétrissaient sur leurs tiges, sans être cueillies. Un seul être faisait exception à cette mélancolie, c'était l'éléphant Nabab; il accablait de prévenances sa belle maîtresse; il devinait toutes ses pensées; il lutinait du bout de sa trompe avec ses rubans, ses dentelles, ses cheveux; il exécutait des tours de jongleur; il prenait des poses qu'il croyait gracieuses, pour se faire payer avec un sourire; ou bien il lui proposait, par un geste clair comme le mot, de la placer sur son col, et de la promener triomphalement comme une sultane de Delhi. C'était aussi Nabab qui annonçait joyeusement le retour de Maurice à sa femme, longtemps avant le grincement de la clé sur la grille. Au milieu de sa joie, il s'arrêtait soudainement, gardait l'immobilité de l'éléphant Iriarti, inclinait une large oreille du côté de l'avenue, élevait sa trompe pour aspirer les émanations de l'air, puis il courait par bonds à la grille, comme un chien gigantesque, pour recevoir le premier son maître, le mari d'Elora. Ce devoir de bon serviteur étant rempli, il fermait lui-même la grille avec le soin d'un gardien minutieux, retirait la clé, la suspendait à une de ses défenses, et ne se possédait pas de joie en songeant qu'aucun étranger suspect ne pouvait plus entrer jusqu'au lendemain.

Un soir, comme il s'acquittait de ces mêmes fonctions, Maurice, arrivé de Port-Natal, fit à Nabab un signe que l'intelligent animal n'eut pas l'air de comprendre. Ce signe lui ordonnait de laisser la clé à la grille et de regagner son hangar. Elora, qui s'avançait pour recevoir son mari, interrogea du regard, et Maurice lui dit en souriant : — les voici; Bernardin prétend que Nabab ne voit pas d'un bon œil les étrangers, ce qui est vrai, et il m'a prié de le faire enfermer dans son hangar.

Nabab regarda sa maîtresse, comme pour appeler de ce jugement

Digitized by Google

à un tribunal supérieur, et la jeune femme, toute joyeuse des visites annoncées, montra la prison à son favori, qui, la tête basse et secouant les oreilles, se soumit à l'ordre, en donnant à son obéissance forcée le caractère de la rébellion.

Elora reçut les deux associés de son mari avec toute l'expansion d'amitié si commune chez les créoles anglaises ; elle leur serra les mains, les accabla de questions, leur reprocha une si longue absence et s'empara lestement du bras de Liétor Adriacen.

— Qu'il est doux, dit Bernardin, de respirer ici et de secouer la poussière du comptoir ! Nous sommes à vous, madame, toute la journée de demain, et lundi, avant le lever du soleil, nous allons reprendre le collier de misère.

— Comment ! dit Elora, à peine arrivés, vous parlez déjà de partir?

— Les affaires ! madame, les affaires ! reprit Bernardin, votre mari le sait bien ; lundi, au lever du soleil, je dois être à la marine, puis à la douane, puis à une adjudication aux enchères, puis..... que sais-je encore ! J'en ai pour tout le jour. M. Liétor et M. Maurice doivent garder le comptoir. Ils seront assaillis de courtiers, lundi. Le premier jour de la semaine est toujours très-laborieux.

Maurice et Liétor approuvèrent Bernardin.

— Vous avez donc peur de mon Nabab? dit Elora en riant aux éclats.

— Madame, reprit Bernardin, j'ai habité l'Inde dix ans, et je connais ces gros animaux ; ils sont fantasques comme des singes. Aujourd'hui ils vous aiment, demain ils vous détestent. Un coup de trompe sur le nez est vite reçu. On se brouille avec eux on ne sait trop pourquoi. Ils ne s'expliquent pas, ils vous assomment. J'étais fort lié, à l'habitation de sir Robert Feneran, avec l'éléphant Goose. Un jour, il jouait avec une perruche, qu'il faisait parler et sauter sur ses défenses ; je lui enlevai la perruche ; au même instant il m'enleva mon chapeau et l'écrasa sous ses pieds, en poussant le cri sourd des buffles quand ils écrasent un tigre, dans les cirques de Sumatra. Je battis prudemment en retraite, pour ne pas compromettre ma tête après mon chapeau. Voilà ma dernière histoire d'éléphant. Je suis assez instruit sur ces quadrupèdes, et je les dispense de me donner une leçon de plus.

Elora riait comme une folle, et Maurice éprouvait un léger serrement de cœur en voyant sa femme si heureuse ; il aurait voulu être le seul témoin et le seul prétexte de cette gaîté charmante, si nouvelle à *Paradise-Natal*.

Au repas du soir, à la veillée et le lendemain, les entretiens ne roulèrent que sur le commerce, les spéculations, les marchandises en faveur sur les marchés indiens. En vain la belle Elora fit des tentatives pour amener des sujets plus récréatifs, Bernardin et Liétor

Digitized by Google

semblaient emportés par le démon du gain, et on n'accordait à la jeune suppliante que des monosyllabes de politesse; puis, la conversation rebondissait de comptoir en comptoir, de Ceylan à Chandernagor, de Bombay à Java. On épuisait tous les noms connus sur les places marchandes; on en inventait avec des terminaisons chinoises, malaises, sanscrites; on citait les profits énormes recueillis par les fortes têtes de Batavia; on cherchait sur le catalogue du commerce les correspondants qui offraient le plus de garanties pour les transactions lointaines; on établissait des conjectures sur les probabilités éventuelles des prochaines récoltes du riz *benafouli*, du sang de dragon, de la canelle, du gérofle, du café Bourbon, de la gomme, du thé pekau. L'ivresse industrielle échauffait ces deux cerveaux; l'Océan indien allait leur appartenir, comme à Palmer; ils fondaient des comptoirs sur tous les ports; ils équipaient des flottes marchandes; ils luttaient avec la Compagnie des Indes; il exploitaient le Coromandel et le Malabar; ils exterminaient les pirates de Bornéo et enlevaient la poudre d'or de cette île. Palmer avait fait tout cela et n'avait rien conservé; ils seraient les successeurs de Palmer et conserveraient tout.

Allez-vous vous méfier de deux commerçants pareils! Le bon Maurice écoutait, souriait, regardait sa femme et semblait lui dire: Mon amie, si je désire ma part de cette richesse fabuleuse, c'est pour la mettre à tes pieds divins.

Le dimanche soir on se sépara cordialement, chacun ayant sa provision de rêves d'or pour la nuit.

A l'aube du lundi, Maurice était debout sur la terrasse et se fortifiait des austères pensées de ses devoirs pour se donner la force de s'arracher aux délices du toit conjugal. Bernardin descendit, l'air triste et les bras allongés, en signe de découragement.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Maurice d'un ton empressé.

— Moi, dit Bernardin, je n'ai rien; mais ce pauvre Liétor a la fièvre, et quelle fièvre! toute la nuit j'ai veillé. Il n'a dormi qu'en sursaut. Il a fait des rêves affreux. Je savais bien, moi, qu'en rentrant ici il retrouverait toutes les émotions de son naufrage. Je lui ai entendu prononcer cent fois le nom de miss Katrina. C'est un amour incurable, décidément. Je lui ai commencé une autre passion à Port-Natal; ça paraissait marcher assez bien; mais il y a rechute.

— Et croyez-vous que c'est très-sérieux? demanda Maurice.

— Très-sérieux, non; c'est un accès. En ce moment, il dort avec calme. Il ne parle plus de miss Katrina; c'est beaucoup. Je me suis bien gardé de le réveiller, le sommeil tranquille est le meilleur des remèdes et des médecines... et je suis attendu à la marine, à la douane, aux enchères!... et vous, monsieur Maurice, vous avez vingt courtiers à recevoir!... Voyons, prenons un parti.

Digitized by Google

— Mais, dit naïvement Maurice, il n'y a qu'un seul parti à prendre, ce me semble....

— Les affaires avant tout, dit Bernardin comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Eh! oui, reprit Maurice; les affaires avant tout... pourtant si...

— Il lui faut encore trois bonnes heures de sommeil et un jour de repos, reprit Bernardin... Voyons, monsieur Maurice, êtes-vous décidé à supporter seul le poids de ce rude lundi?

— Puisqu'il le faut, dit Maurice avec résignation.

— Eh bien! partons, reprit Bernardin; mais auparavant laissez quelques ordres à l'habitation.

— Je vais recommander M. Adriacen à mon domestique...

— Oui, interrompit Bernardin, et si son indisposition, ce que je ne crois pas, prenait un caractère sérieux, veuillez dire qu'on vienne tout de suite nous l'annoncer au comptoir à Port-Natal.

Quelques instants après, Bernardin et Maurice quittaient l'habitation.

MÉRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

Odéon : *Mauprat*, drame en cinq actes et six tableaux, par Mme Georges Sand.

On reprochait à madame Sand de trop abuser de la pastorale au théâtre, et voici que pour imposer silence à cette critique et pour montrer qu'elle peut mettre à la scène autre chose qu'une action villageoise, qu'elle sait faire parler d'autres personnages que les héros de l'idylle et les naïfs interprètes des sentiments rustiques, elle nous donne cette fois non plus un vaudeville champêtre, mais un bon gros mélodrame avec son château mystérieux, ses bandits, ses batailles, ses assassinats, et tout l'attirail de ces sortes de pièces. Rien n'y manque : ni la terreur, ni la pitié, ni l'angoisse, ni les surprises, ni les cachettes, ni l'orphelin ravi à de brillantes destinées et élevé dans la caverne des brigands, ni l'innocent accusé d'un grand crime, accablé sous de fausses preuves et qui va être condamné lorsqu'enfin, par l'intervention d'un serviteur généreux et dévoué, le vrai coupable est découvert, livré à la justice, et le dénouement s'accomplit dans les conditions ordinaires de la morale mélodramatique qui veut qu'à la dernière scène le crime soit puni et la vertu récompensée. Il était impossible de se conformer avec plus d'obéissance aux règles du genre, strictement observées dans les éléments de la pièce, dans ses personnages, ses tableaux, ses péripéties, son dénouement. Et pour trouver le sujet de cette vaste composition, madame Sand ne s'est pas mise en frais d'invention; elle l'a tout simplement pris dans ses œuvres anciennes, et a tiré son drame d'un de ses meilleurs livres.

Pour notre part, nous approuvons peu la spéculation des auteurs qui font de leurs romans des pièces de théâtre. Tout le monde y perd; au lieu d'œuvres nouvelles et originales, le public n'a plus qu'un drame dont il sait d'avance les détails et qui a de moins pour lui l'intérêt de la curiosité; le romancier compromet le succès de son œuvre primitive qui s'amoindrit toujours dans cette transformation Nous ne parlons ici, bien entendu, que des romans d'un certain ordre, composés avec art, remarquables par la délicatesse des nuances, par la profondeur et la finesse de l'analyse, par le charme des détails. *Mauprat* est de ces œuvres d'élite. On y trouve bien quelques situations forcées, quelques figures bizarres, quelques incidents dramatiques, mais cela ne suffisait pas pour le théâtre, qui n'a tiré qu'un mince parti de ces éléments, et qui en revanche a laissé de côté les exquises et réelles beautés du roman.

Ainsi, le drame s'ouvre brusquement dans le château de la Roche-Mauprat, et introduit de prime-abord le spectateur dans ce repaire de bandits en guerre avec la société, vivant de rapines, de vols, de brigandages, et imposant sur la contrée la tyrannie de la terreur. Le livre fait accepter l'excentricité mons-

Digitized by Google

trueuse de ces personnages, et sauve l'impossibilité de la situation. A force d'ingénieuses préparations et d'habiles détails, le romancier explique comment il se fait qu'en pleine civilisation, vers la fin du siècle dernier, et quelques années avant la révolution, il y eut encore, au sein de la France, cette horde de Mauprat retranchés dans leur forteresse, placés en dehors de toutes les lois, et pratiquant ouvertement les mœurs des temps barbares. Ils sont là sept frères, — les sept infants de Mauprat, — chacun représentant à lui seul les sept péchés capitaux et les exerçant largement à l'aide de toutes les abominations et de tous les crimes. On n'a jamais vu de plus hideux scélérats, de plus effroyables monstres. Les sept bandits ont avec eux un jeune garçon, leur neveu, Bernard Mauprat, dont le père est mort à la fleur de l'âge, et qu'ils ont fait complètement orphelin en empoisonnant sa mère. Pour le dédommager, ils se sont chargés de son éducation, ils le forment à leur image, ils lui inculquent à coups de pieds et à coups de bâton leurs épouvantables doctrines. L'enfant, rebelle à ces leçons, ne se déprave qu'à demi ; l'ivrognerie est le seul vice pour lequel il montre de l'inclination; du reste, il est brave, il est violent, il est stupide, il n'a nulle idée du juste et de l'injuste, et il fait de bon cœur sa partie dans les expéditions des pillards ou dans les combats contre la force armée qui vient de temps en temps troubler les entreprises des Mauprat. Ce serait beaucoup pour tout autre ; — notez que Bernard n'a que dix-sept ans, et que dans un âge aussi tendre on ne peut pas encore exiger la perfection ; — mais ce n'est pas assez pour un Mauprat, un Mauprat doit être précoce; à son âge ses oncles étaient déjà des scélérats finis, des brigands accomplis; il faut donc que le jeune homme complète au plus vite ses études, et se montre digne de sa race en se plongeant entièrement dans la débauche et dans le crime. Une occasion va se présenter pour lui de rendre, par une action infâme, un immense service à ses tuteurs.

La famille de Mauprat est partagée en deux branches. Il y a les mauvais Mauprat, surnommés Coupe-Jarrets, ceux dont nous venons de parler, et les bons Mauprat, qui portent simplement le surnom de Casse-Têtes. Le rameau des Casse-Têtes est représenté par le chevalier Hubert de Mauprat, un fort galant homme, qui n'a jamais pratiqué aucune des industries de sa famille, n'a jamais cassé la moindre tête, et qui, possesseur d'une fortune considérable, mène noblement une grande existence de gentilhomme dans son château de Sainte-Sévère, situé à quelques lieues de la Roche-Mauprat. Le chevalier est veuf et n'a qu'une fille, mademoiselle Edmée, qui doit épouser M. le comte de La Marche, lieutenant-général de la province. Un soir, Edmée, qui s'est égarée à la chasse, rencontre un des Mauprat, qu'elle ne connaît pas, — elle n'en connaît aucun et n'a même jamais aperçu de loin le donjon des bandits. — Le Mauprat, alléché par cette belle proie, lui propose d'être son guide et de la conduire au château de la dame de Rochemaure, et il conduit l'innocente dans l'antre des Mauprat. Cela se passe ainsi dans le roman; mais le drame, qui ne donne rien au hasard, a voulu qu'Edmée fût attendue à la Roche-Mauprat, et qu'elle y arrivât par l'effet d'une ruse des bandits. Sachant que le chevalier Hubert voulait acheter un cheval de chasse pour sa fille, ils lui en ont fait vendre un, dressé par eux, et qui, à la première occasion, ne manquera pas d'emporter la jeune amazone et de revenir au gîte avec ce précieux

Digitized by Google

fardeau. Eh bien! Edmée a monté ce cheval aujourd'hui, et déjà l'on entend dans le lointain le galop du coursier fidèle. Une fois entrée dans le repaire des Mauprat, Edmée est perdue; on la livrera à Bernard ivre, et puis il faudra bien que le chevalier Hubert la marie à ce jeune brigand, et tous les Mauprat se partageront la dot. Tel est le plan de ces misérables. Mais leur joie est troublée par une fâcheuse nouvelle. Pendant que leur proie arrive d'un côté, de l'autre s'avance l'ennemi. Un bizarre personnage, cette grotesque figure de Marcasse, le preneur de taupes, qui est restée gravée dans la mémoire des lecteurs du roman, apparaît ici, et vient annoncer aux brigands que la maréchaussée va donner l'assaut à la forteresse. Cette fois on veut en finir avec les brigands, et des forces imposantes sont armées contre eux. A la même heure donc, accourent la fortune et la ruine. Edmée entre dans la salle du château, et les sept oncles montent aux remparts après avoir enfermé la noble et belle jeune fille seule avec Bernard, pris de vin et enflammé d'une double ivresse. C'est là une belle scène dans le roman, mais qui a beaucoup perdu en passant au théâtre. Il a fallu la modifier, la réduire, pour l'amener aux conditions du drame, et cette recomposition lui a enlevé ce qu'il y avait de mieux dans ses nombreux incidents et ses éloquentes longueurs. Si l'auteur l'avait d'abord conçue pour le théâtre, il aurait sans doute réussi à la rendre parfaite; mais il ne pouvait la produire de deux façons avec le même succès. C'est le malheur des romanciers dramatiques, quand ils n'ont pas le soin prévoyant de faire leur premier travail en vue du second, et d'écrire d'avance pour le théâtre les principales situations du roman. Cependant la scène, quoique plus faible et moins émouvante, arrive au même résultat. Edmée triomphe dans la lutte; la chaste et poétique jeune fille dompte le sauvage élève des Mauprat coupe-jarrets; Bernard consent à faire échapper sa cousine par une issue secrète, et à fuir avec elle, après avoir reçu la promesse sacrée et solennelle qu'Edmée n'appartiendrait jamais à un autre que lui. C'est à cette condition seulement qu'il s'est rendu.

Après ce premier acte si mélodramatique, les deux fugitifs arrivent à la tour Gazeau, une ruine habitée par un étrange ermite, le père Patience, vieux paysan philosophe, un de ces types qu'affectionne George Sand, un de ces paysans extraordinaires et sublimes dont elle a créé un si grand nombre, et qui n'existent guères que dans les vastes et riches campagnes de son imagination. Celui-ci est un grand penseur, un rêveur inspiré, un prophète. Il possède d'instinct et à l'état inculte toutes les mauvaises doctrines de cette époque qui précédait et qui amena la révolution; il voit venir cette révolution avec une joie farouche et menaçante; il l'annonce, il la proclame, et du reste, c'est la vertu d'Aristide et la sagesse de Salomon, se drapant de guenilles et vivant dans les bois. Tel est le Patience du roman : une figure pittoresque, largement dessinée et détaillée avec un soin d'artiste; mais, dans le drame, où le développement ne saurait être accordé aux personnages épisodiques, cette figure se montre rapetissée, pâlie et déteinte. A la tour Gazeau Edmée retrouve son père et lui présente Bernard comme un libérateur, mais sans s'expliquer sur le danger qu'elle a couru et sans rien dire de son séjour dans le château de La Roche-Mauprat, car le seul fait d'avoir passé une heure dans ce lieu maudit serait une tache ineffaçable à la renommée de la jeune fille. Elle dissimule

Digitized by Google

donc ce détail devant les témoins qui l'écoutent et parmi lesquels se trouve son fiancé, le comte de La Marche; mais elle n'en fait pas moins ressortir le mérite du service que lui a rendu Bernard, et le chevalier Hubert de Mauprat, ému, reconnaissant, ouvre les bras au jeune homme, qui sera désormais pour lui un fils d'adoption. Sur ces entrefaites un des Mauprat coupe-jarrets, blessé, sanglant, s'est traîné jusqu'à la tour Gazeau; il annonce que ses frères se sont fait tuer en défendant leurs remparts, et que le château de La Roche-Mauprat, emporté d'assaut, est livré aux flammes; puis il donne sa malédiction à son neveu Bernard qui a fui lâchemeut le combat, et il expire.

Ainsi et enfin, la société, les lois, les mœurs si longtemps outragées par ces bandits, sont vengées, et le dernier rejeton de cette branche exécrable, transplanté dans un généreux terrain, pourra fleurir pour la vertu. Bernard est installé au château de Sainte-Sévère, chez son oncle Hubert, près de sa cousine Edmée, qu'il aime d'une violente et brutale passion. Il s'agit maintenant de museler et d'apprivoiser cette jeune bête sauvage, de vaincre cette nature rebelle, de dompter ce caractère fougueux, de polir ces mœurs grossières, de faire pénétrer la lumière dans cette sombre intelligence. L'amour seul est capable d'accomplir de pareils miracles. et il les accomplira, n'en doutez pas, ici comme ailleurs, et cette fois comme toujours. La métamorphose s'opère lentement et dans une lutte continuelle; mais enfin l'âpre écolier s'est plié à l'étude, et voici que le rustre ignorant se transforme en philosophe ergoteur. Bernard est imbu des doctrines nouvelles; il a voué un culte à Jean-Jacques Rousseau, qui est l'idole d'Edmée, de Patience et de Marcasse, le preneur de taupes. Entraîné par son pédantisme, l'outrecuidant jeune homme harcèle de raisonnements sophistiques les vieilles et nobles croyances de son respectable oncle le chevalier Hubert. Emporté par la jalousie que lui inspire le comte de La Marche, il rappelle devant lui à Edmée la promesse qu'elle a faite pendant la nuit que la jeune fille a passée à la Roche-Mauprat, dans le repaire des brigands, et il trahit ainsi ce secret si bien gardé jusqu'alors, et qu'il avait juré de ne jamais révéler. Après cette odieuse action, Bernard, accablé sous le mépris d'Edmée, n'imagine rien de mieux que de se réunir à l'expédition du marquis de Lafayette, et d'aller combattre pour l'indépendance de l'Amérique.

L'auteur avait ici beau jeu pour donner du développemeut à sa pièce, et rien n'était plus mélodramatique assurément que de transporter la scène aux rivages américains, et de varier le spectacle par les aspects de ces contrées et par les événements de cette guerre. Mais madame Sand ne l'a pas voulu ainsi, et le séjour de Bernard en Amérique, qui a fourni de belles pages au romancier, est dans le drame l'affaire d'un entr'acte; après avoir vu le héros au départ, on le revoit au retour; il arrive d'Amérique, et le hasard l'a contraint de s'arrêter dans son ancien domaine, dans le terrible château de la Roche-Mauprat. Le manoir, déchu et tombé en ruiues, n'est plus que la demeure d'un mètayer; une seule chambre seigneuriale est restée intacte, et c'est là que nous retrouvons Bernard Mauprat, impatient de revoir Edmée et le chevalier Hubert, qu'il n'a pas informés de son arrivée et qu'il va surprendre au château de Sainte-Sévère. Son éducation et sa réforme sont complètes, il s'est distingué en Amérique,

Digitized by Google

il a gagné le grade de capitaine sur le champ de bataille, et il revient avec l'espoir qu'Edmée le jugera digne d'elle. Mais cet espoir se brise bientôt; Bernard apprend qu'Edmée va épouser le comte de La Marche. Alors, accablé de douleur et découragé de la vie, il prend un pistolet et va se brûler la cervelle. Heureusement, Marcasse est là, et lui arrête la main; Marcasse, l'ancien preneur de taupes, qui a suivi Bernard en Amérique, et qui est maintenant le sergent Marcasse et l'ami de son capitaine. Bernard promet à son fidèle compagnon de renoncer au suicide, et il jette à terre son pistolet. C'est ici que vous allez voir le mélodrame, qui avait langui dans les deux actes précédents, se relever avec vigueur et déployer tous ses effets et tous ses prestiges; Bernard est resté dans sa chambre, seul et rêveur. Tout-à coup, le rideau d'une alcôve s'entrouve et l'on voit apparaître une figure sinistre qui s'avance, éteint la lumière, se glisse dans l'ombre, s'empare du pistolet tombé, et disparaît à travers la muraille. Bernard est frappé de stupeur. Cet homme ou cette ombre, c'est un de ses oncles, le plus terrible des Mauprat coupe-jarrets, celui qu'on appelait Jean-le-Tors. La vision a disparu lorsque Bernard, reprenant ses esprits, s'élance au mur et cherche vainement la trace de l'issue qui a donné passage au fantôme. Une émotion nouvelle vient dissiper le trouble où l'a jeté cette étrange aventure. Edmée, accompagnée de son père, arrive à la Roche-Mauprat. Au moment où elle franchit le seuil du donjon, un coup de feu retentit, et elle tombe blessée et mourante. On monte dans la chambre, et on trouve sur le balcon le pistolet de Bernard. On l'accuse du meurtre, et dans la douleur qui l'accable, Bernard se laisse arrêter sans daigner répondre un seul mot.

Cependant, Edmée n'est pas morte, vous vous en doutez bien, et vous le savez parfaitement si vous avez lu le roman. Il y a encore ici dans le livre des scènes très-éloquentes et d'un grand effet : ce sont les débats du procès de Bernard, pleins d'incidents imprévus et de mouvements pathétiques. Le drame aurait pu faire son profit de ces intéressantes séances devant la cour criminelle du présidial de Bourges; mais le dénoûment pressait, et le dernier tableau, supprimant les longueurs de la procédure, vient terminer l'action au milieu des ruines gigantesques du château de la Roche-Mauprat. Edmée décide Bernard à se défendre, en lui disant qu'elle l'aime. Bernard a parlé du spectre de Jean-le-Tors, qui lui est apparu un instant avant le crime. Patience et Marcasse déclarent avoir vu Jean-le-Tors lui-même, et nul doute que ce misérable qui se cache ne soit l'assassin. On le cherche, on fouille les ruines, et on n'a rien trouvé; une seule tour n'a pas été visitée, une tour isolée, croulante, et dans laquelle on ne peut pénétrer qu'en passant sur une poutre calcinée par l'incendie. Mais qui se hasarderait à franchir ce pont étroit et fragile, suspendu sur l'abîme : — « Moi ! » dit Marcasse. — Et l'intrépide preneur de taupes se met en route aussitôt, marchant d'un pas prudent et ferme. Un coup de fusil tiré sur lui l'arrête à moitié chemin, mais il n'est pas touché; reprenant sa course aérienne, il arrive au but, et son dévoûment est récompensé : — il a trouvé Jean-le-Tors, et il amène le bandit, qui expire après avoir confessé son crime. Bernard justifié épousera Edmée.

Le roman de Mauprat est un chef-d'œuvre, et ce chef-d'œuvre, entre les mains de son auteur n'a produit qu'une pièce imparfaite, une action à la fois

Digitized by Google

diffuse et tronquée, tantôt s'agitant avec fracas, tantôt languissant dans le vide, et souvent inintelligible pour ceux qui n'ont pas lu le livre. Imaginez-vous un beau tableau, peint par un maître de l'art, et duquel on détacherait les figures en les découpant avec des ciseaux : — il en est de même des personnages pris dans le roman, et qui, en passant à la scène, ont perdu beaucoup de leur valeur. Nous répéterons ici ce qu'il faut dire après toutes les pièces de Mme Sand : « Quel dommage qu'elle ne nous ait pas donné au lieu de cette œuvre dramatique un de ces livres qu'elle fait si bien ! » Ce n'est malheureusement qu'une pièce de plus, et c'est plus malheureusement encore un roman de moins. Cependant le drame écrit par cette plume habile n'est ni sans intérêt, ni sans attrait. Il s'y trouve quelques beaux passages ; on y remarque une mise en scène très intelligente ; on y admire des décorations splendides ; il est bien jouée par Ferville, par Brésil, par Mlle Fernand. Le nom de l'auteur et la renommée du livre feront le reste, et si tous les lecteurs du roman vont voir la pièce, ce sera un riche succès pour le théâtre de l'Odéon.

EUGÈNE GUINOT.

BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL.

I. Organes nerveux des plantes. — II. Le Chloroforme. — III. Engraissement des bestiaux. — IV. Remède simple contre la maladie de la vigne. — V. Gravure sur acier par la photographie. — VI. La Congélation appliquée en Russie aux études anatomiques. — VII. Opération qui remédie à l'inégalité des deux jambes. — VIII. Cas d'hydrophobie d'un crétin, intelligence subite pendant les crises.

On sait depuis longtemps que les plantes vivent, naissent, se reproduisent et meurent comme les autres êtres organiques animés. Elles respirent, et la chimie a permis d'étudier de la manière la plus précise les phénomènes qui accompagnent cette respiration. Leurs organes, depuis leurs racines jusqu'aux extrémités des feuilles, sont parcourus par des liquides spéciaux, et la physique a parfaitement rendu compte de cette circulation analogue à la circulation du sang. Les plantes vivent, cela est incontestable ; elles sont affectées plus ou moins douloureusement par certaines influences atmosphériques : la sécheresse ou l'humidité extrêmes, le froid ou la chaleur, l'ombre ou la lumière, la vie au grand air, ou l'existence abritée. Elles ont des préférences ou des antipathies ; aux unes il faut telle nature de sol, aux autres telle autre. Et comme elles savent reconnaître les soins dont on les entoure ! Sauvages et délaissées, elles ne produiraient que des fruits rares et amers ; apprivoisées et soignées, elles donnent d'abondantes récoltes de fleurs et de fruits doux et sucrés. Blessez-les, elles pleurent aussitôt, et si la blessure est profonde, elles ne s'en guériront pas ; elles sentent la plus petite meurtrissure, il en est même que le simple contact de la main offense ; tout le monde connaît la délicatesse de la sensitive. (*Mimosa pudica.*)

Que manque-t-il donc aux plantes pour vivre comme l'homme ? — Le mouvement et la pensée, peut-être ? — Mais cette question n'est pas de notre ressort, revenons donc à la vie matérielle des plantes et remercions M. Leclerc de

Digitized by Google

nous avoir appris les résultats de ses « *Recherches physiologiques et anatomiques sur l'appareil nerveux des végétaux.* » M. Leclerc est un médecin distingué, professeur à l'Ecole de médecine de Tours. Dans le mémoire volumineux qu'il adresse à l'Académie des sciences, M. Leclerc donne tous les détails de ses expériences sur l'action des substances anesthésiques, telles que l'éther et le chloroforme, sur la sensitive et sur d'autres végétaux. Dès 1841, le médecin-professeur narcotisa des sensitives en les arrosant avec du laudanum, l'éther fut essayé plus tard, aussitôt que ses merveilleuses propriétés furent révélées.

Une sensitive fut placée, avec plusieurs vases remplis d'éther, sous une cloche de verre entourée d'un bourrelet de sable fin, de manière à intercepter l'introduction de l'air. L'expérience avait lieu au soleil. Dix ou quinze minutes après, la cloche fut enlevée; toutes les folioles de la sensitive étaient largement étendues; la plante était tout à fait immobile : ni le choc, ni les acides, ni les mutilations les plus violentes ne purent produire chez elle le moindre mouvement. Une des feuilles fut « amputée, » dit M. Leclerc, sans produire aucun mouvement dans le reste de la plante. « Je la mis dans ma main ; cinq minutes après, un léger choc imprimé à cette feuille commença à en faire remuer les folioles qui parurent sortir d'une espèce d'engourdissement, et qui, dans l'espace de quelques secondes, se fermèrent toutes les unes après les autres. La chaleur de ma main parut hâter le retour de la sensibilité de cette feuille amputée. » L'action d'un courant voltaïque sur une autre feuille amputée lui a fait recouvrer sa mobilité plus vite que la première.

L'éthérisation fut faite aussi par un temps sombre; l'engourdissement n'atteignit la plante que lentement, et l'action de la vapeur éthérée dut être prolongée pendant une heure au moins. Mais remarquez ceci : M. Leclerc ayant laissé pendant près de quatre heures l'agent anesthésique agir, la sensitive ne recouvra jamais sa mobilité : la plante était morte, par asphyxie.

L'éther agit également pendant le sommeil de la plante; ainsi la sensitive, éthérisée la nuit pendant plusieurs heures, est toujours retirée morte de la cloche. Elle conserve alors la position dans laquelle l'éther l'a surprise; les folioles fermées et raides, la plante présente la rigidité du cadavre.

Mais que devient l'éther, agent d'immobilité ou de mort? On le retrouve en grande partie porté dans le sol, à l'extrémité des spongioles. M. Leclerc ne doute pas que, d'après cela, la plante ne possède une circulation et la fonction d'excrétion. Il croit aussi que la sensitive est douée d'un appareil nerveux.

L'auteur s'est demandé alors si les autres végétaux, qui n'ont pas de mouvements appréciables à nos yeux, ont la même organisation que la sensitive. C'est afin d'éclaircir le doute, qu'il a soumis à une éthérisation de quatre heures un pied de *polypodium vulgare*. Après l'opération, les stomates parurent flétries, inertes, et leur orifice garda la forme invariable d'une ligne opaque noire. Le polypodium, éthérisé seulement pendant quelques minutes, montra que ses stomates, paralysées pour quelque temps, ne tardaient pas à revenir à l'état normal.

D'autres expériences sur une portion de tige de *chara vulgaris* ont confirmé l'opinion de l'existence d'un système nerveux dans les plantes. On a dépouillé de son enveloppe épidermique une portion de tige de *chara*; on a pu constater ainsi un mouvement circulatoire des globules. Une autre portion de tige du même pied, trempée dans de l'éther, a montré que tout mouvement circulatoire était aboli.

Digitized by Google

L'action de l'éther a suspendu le mouvement gyratoire qui se fait dans les cellules d'une multitude de plantes, ce que permettent parfaitement d'apprécier les poils transparents de plusieurs de ces plantes, telles que certains *begonia* et quelques borraginées.

MM. Magendie, Flourens, Brongniart et Decaisne sont chargés d'examiner le Mémoire de M. Leclerc; nous sommes curieux de connaître leur jugement. Nous nous empresserons de le communiquer à nos lecteurs dès que le travail de la commission sera publié.

— Depuis que plusieurs accidents ont été signalés par suite de l'emploi du chloroforme dans des circonstances défavorables, les médecins se préoccupent des soins et des règles qu'il faudrait toujours observer avant d'appliquer un moyen qui n'offre aucun danger en général, quand il est pratiqué par des mains exercées.

Nous parlions dernièrement des observations intéressantes de M. Jobert, de Lamballe, sur la mort apparente qui précède la mort réelle, par suite de l'inhalation exagérée on intempestive des anesthésiques, aujourd'hui nous passerons en revue les précautions indiquées par M. Baudens. Le chloroforme est un agent puissant qui permet de tenter les opérations chirurgicales les plus douloureuses, sans arracher le plus petit gémissement à la créature la plus faible; tout ce qui contribuera à rendre son application inoffensive doit donc être publié avec soin.

Les expériences physiologiques de M. Flourens ont fait connaître la marche successive du chloroforme allant des lobes cérébraux au cervelet, à la moitié postérieure et aux racines sensitives de la moelle épinière, puis à la moitié antérieure et aux racines motrices de cette même moelle, et enfin à la moelle allongée et au nœud vital. L'être soumis au chloroforme perd d'abord l'intelligence et l'équilibre de ses mouvements, ensuite le sentiment et enfin le mouvement. Ces résultats sont généralement admis par les chirurgiens, mais ils admettent cependant des cas exceptionnels, tels que ceux de mort par sidération, alors même que, suivant eux, l'action du chloroforme n'avait pas dépassé la perte du sentiment. M. Baudens n'accepte pas cette assertion, et il s'applique à prouver que la mort a eu lieu parce que l'inhalation a été portée à ses limites extrêmes; il pose en principe que l'on ne doit jamais, avec intention, dépasser la limite de la perte de la sensibilité cutanée. Voici d'ailleurs comment il formule le principe de la réglementation qu'il propose en trois catégories :

Avant. — Explorer à fond la constitution du malade; ausculter le cœur et les poumons pour s'assurer qu'il n'existe aucune lésion organique. Telles sont l'asthme, les anévrismes, la phthisie pulmonaire, la chlorose, l'anémie, la pyoémie, la chorée, etc. Le malade devra être calme d'esprit et ne pas craindre l'anesthésie. Il faut refuser la chloroformisation s'il éprouve une appréhension quelconque. Le malade devra être à jeun. Le local sera grand, facile à ventiler.

Pendant. — Pour se rendre bien compte de la quantité de chloroforme employé, mettre ce liquide dans de petits flacons allongés et gradués gramme par gramme. — Compter avec une montre à secondes le temps employé à l'inhalation, le nombre des pulsations et des inspirations pulmonaires, si les battements du cœur tombent au-dessous de soixante pulsations, cesser l'inhalation. — Le malade étant couché la tête soulevée par un oreiller, lui donner

Digitized by Google

le chloroforme versé sur un mouchoir gramme par grammme. — Tenir d'abord le mouchoir à distance de la bouche et des narines, le rapprocher progressivement, et ne point couvrir complétement la bouche pour éviter sûrement une asphyxie. — Dès le début, pincer doucement la main du malade, et lui dire sans interruption : Qu'est-ce que je vous fais? — Dès que le malade, calme jusque-là, répond avec une humeur croissante : Vous me pincez, vous me pincez ; — se tenir sur ses gardes, car la perte du sentiment approche. — Dès qu'il ne répond plus, le sentiment est aboli ; il faut enlever le mouchoir et faire l'opération. Souvent le premier degré de l'anesthésie est accompagné d'une légère agitation, de paroles incohérentes et d'hallucinations, ces signes indiquent que le mouchoir doit être enlevé. — Quand l'opération doit durer longtemps, les inhalations seront administrées avec intermittence, suspendues et reprises dès que le malade, par un léger gémissement, annonce le retour de ses perceptions.

Après. — Lorsque tout s'est passé naturellement, le malade revient promptement à lui. Mais si la chloroformisation a été poussée à ses limites extrêmes, quand il y a imminence de mort, il faut, sans perdre un instant, recourir à toutes les ressources de l'art. — Ouvrir les fenêtres; placer le malade horizontalement sur le dos pour rétablir la circulation; soulever, comme le recommande M. Piorry, les quatre membres pour faire refluer le sang vers le cœur; enlever l'écume de la bouche; introduire, à l'exemple de M. Chassaignac, le doigt au fond de la gorge pour la stimuler; provoquer une respiration artificielle par la compression alternative des parois de l'estomac et du ventre; jeter à la face des verres pleins d'eau froide sous forme de douches brusques; insuffler l'air à l'aide d'une pompe à asphyxie, et, à défaut, de bouche à bouche; ingurgiter une cuillerée d'eau additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque; diriger sur la surface rectale, d'après l'avis de M. Jobert, des antispasmodiques; faire de légères cautérisations sur la bouche ou le pharynx avec l'ammoniaque ; recourir également à l'électricité.

— L'origine des matières grasses qu'on trouve chez les animaux a été le sujet de nombreuses discussions parmi les chimistes et les physiologistes. Deux opinions principales ont été soutenues de part et d'autre. Suivant les uns, l'origine des matières grasses ne provient que des végétaux. Formées de toutes pièces dans les plantes qui servent à l'alimentation, les animaux absorbent ces matières et les détruisent en les oxydant. D'autres pensent, au contraire, que l'origine des principes gras peut être animale; la graisse se forme dans l'organisme même, par suite d'une combinaison nouvelle des éléments empruntés aux substances absorbées, quelle que soit la composition chimique de celles-ci. Dans la première hypothèse, un animal ne peut engraisser qu'autant qu'il avalera des principes gras déjà existants; dans la seconde, un animal peut engraisser sans absorber de matières grasses.

On voit de suite qu'il ne s'agit pas là d'une question purement et inutilement scientifique, et que l'industrie agricole et l'hygiène y ont une part importante.

Des expériences nombreuses ont été faites pour découvrir la vérité ; mais tant qu'on s'est borné à expérimenter sur les vertébrés, on n'a pu y parvenir,

Digitized by Google

à cause des résultats contradictoires qu'on obtenait. En effet, pour trouver une solution qui fût à l'abri de toute objection, il était indispensable d'analyser et la somme des aliments absorbés et celle des matières et des tissus produits par l'absorption. C'est-à-dire qu'il fallait aussi analyser les animaux soumis à l'expérience, chiens, vaches, moutons, etc. Ce n'était pas facile. Un chimiste et un physiologiste, MM. Dumas et Milne-Edwards, je crois, eurent enfin l'idée de reprendre les travaux fort curieux de Hubert sur la production de la cire. Des abeilles exclusivement nourries avec du miel, dont la composition avait été préalablement déterminée, furent analysées en même temps que les gâteaux qu'elles avaient édifiés. L'analyse montra que les abeilles avaient employé environ trois fois plus de cire qu'elles n'en avaient reçu de leurs aliments. Cet excédant de cire n'avait évidemment pu se former dans le corps des insectes, que sous l'influence de l'organisme animal.

MM. Lacaze et Riche ont, dernièrement, constaté un fait de même nature, qui confirme encore la vérité de la deuxième hypothèse. Seulement, c'est l'amidon, et non pas le sucre, qui sert d'aliment, et le produit est une véritable graisse saponifiable, c'est-à-dire qui peut être transformée en savon. En outre, c'est la nature elle-même qui a préparé et exécuté l'expérience, aussi présente-t-elle une précision bien au-dessus de l'industrie humaine. Il s'agit, en effet, d'un germe presque imperceptible, qui, placé dans un espace circonscrit, au centre d'une masse alimentaire dont la composition est facile à déterminer, se développe dans les conditions les plus normales, et donne naissance à un insecte qui, à son tour, peut être soumis à l'analyse après qu'il a épuisé les provisions qui ont fourni à son développement. Les femelles des cynips, petits insectes des hyménoptères, perforent l'écorce de divers végétaux pour y déposer leurs œufs. Le résultat de cette manœuvre est le développement d'une tumeur végétale qui porte le nom de *galle*.

M. Lacaze, en étudiant la structure de ces galles, reconnut qu'elles se composaient de diverses couches concentriques enveloppant une masse alimentaire, au centre de laquelle se trouvait l'œuf ou les œufs déposés par le cynips. Dans la galle d'Alep, la masse alimentaire est parfaitement limitée et enveloppée par une couche protectrice très-résistante. L'aliment lui-même consiste en un amas de cellules remplies de fécule; un œuf unique est placé au milieu de ces dernières, et de cet œuf sort une larve qui consomme toute la nourriture amassée autour d'elle pour se développer et devenir un insecte parfait. L'expérience était toute faite, il ne s'agissait plus que d'en constater chimiquement les résultats; c'est ce que fit M. Lacaze, en associant M. Riche à ses recherches.

Les deux opérateurs ont d'abord comparé le poids de la masse alimentaire au poids de l'animal qui l'a intégralement consommé; le premier pesait, en moyenne, 86 milligrammes, et le second 19 milligrammes. L'insecte a fixé à l'état de tissu vivant, presque le quart des aliments qu'il a absorbés. La masse alimentaire, *épuisée par l'éther*, renferme : carbone, 31 millig. 218; hydrogène, 5 millig. 676. L'insecte, *traité de même*, ne renferme plus que : carbone, 7 millig. 391; hydrogène, 1 millig. 293. La diminution de ces deux éléments coincide avec la disparition des matières amylacées, et pour le carbone elle semble être de 23 millig. 827, mais, en réalité, elle n'est pas aussi considé-

Digitized by Google

rable. Dans les insectes *non traités par l'éther*, une partie du carbone se retrouve dans la matière grasse qui, contenue en très-faible quantité dans la masse alimentaire, existe en forte proportion dans l'animal, et peut former jusqu'au quart du poids total. Pour les galles blanches d'Alep, la quantité de matière grasse que renferme la masse alimentaire, varie de 1 millig. 36 à 1 milligramme; dans le cynips, elle est de 4 millig. 80. En présence de ces chiffres le doute n'est plus permis, et il est prouvé que dans le cynips, et sous l'influence de la vie animale, les éléments de l'amidon ont en partie servi à fabriquer la matière grasse.

MM. Lacaze et Riche font remarquer que le cynips des galles se développe dans des conditions semblables à celles que les agriculteurs cherchent à réaliser pour favoriser l'engraissement des bestiaux. Jusqu'au moment de sa métamorphose l'insecte vit dans un isolement parfait, et ses mouvements sont presque nuls; il est plongé, en outre, dans une obscurité complète, et, à raison de la structure de la galle, l'air ne parvient jusqu'à lui qu'en très-faible quantité, sa respiration est donc peu active. Ces circonstances se réunissent et favorisent l'accumulation de la graisse dans les tissus, en affaiblissant l'activité vitale, et, sans doute aussi, elles déterminent la transformation de l'amidon en matière grasse. A cet égard, M. de Quatrefages fait le rapprochement suivant : Les Anglais qui s'appliquent à perfectionner leurs moyens d'élevage pour produire de la viande et de la graisse au meilleur marché, et le plus rapidement possible, avaient, jusqu'à ce jour, cherché à atteindre ce but par le pacage permanent des bestiaux; mais, depuis quelques années, un procédé tout opposé, la stabulation permanente, a remplacé le pacage permanent. Les bestiaux, au lieu de passer leur vie entière au grand air, sur les prairies, sont enfermés constamment dans des étables closes. Au point de vue *exclusif* de l'*utilisation* des principes alimentaires, la nouvelle méthode agricole paraît être justifiée par les faits qu'ont fait ressortir MM. Lacaze et Riche.

— Il ne sera peut-être pas dit que cette malheureuse vigne, dont la maladie désole et jette dans la misère les populations viticoles, aura épuisé vainement tous les remèdes. M. Robouam, on se le rappelle peut-être, avait été conduit par une observation qu'il avait faite en 1849, à prévenir le développement du germe de maladie en plaçant la plante contre terre, c'est-à-dire dans des conditions semblables à celles où s'était trouvé fortuitement le rameau resté sain au milieu de l'infection générale. M. Robouam annonce que sa méthode continue à donner de bons résultats.

Voici un résumé de ses remarques : Toutes les branches qui courent sur la terre ainsi que leurs grappes et leurs feuilles, sont vertes et saines. Celles qui rampent sur la terre labourée et sans herbes sont d'un vert moins vif que celles qui courent sur la terre couverte de gazons. Les branches de vignes qui s'étendent sur des monceaux de pierres sont vertes et saines ainsi que leurs grappes et leurs feuilles. L'an dernier, près de Vincennes, M. Robouam a observé sur un mur, dont le chaperon horizontal était en pierre, une vigne dont toutes les parties qui couraient sur le chaperon étaient saines, tandis que tout ce qui le dépassait, de l'un comme de l'autre côté, était malade. Cette constance dans les résultats, cette simplicité dans les moyens nous plaît et nous fait es-

Digitized by Google

pérer quelque amélioration. Les soufrages feuille à feuille, les chaulages, les aspersions nous ont toujours semblé dérisoires et impossibles, tandis qu'il est aisé de laisser courir capricieusement la vigne sur le sol, et au besoin de l'engazonner après une bonne façon donnée à la terre.

— L'iconographie zoologique est arrivée à un degré de perfection remarquable ; les planches que publient MM. Rousseau et Deveria en sont la preuve. Or, c'est en s'aidant des conseils de M. Niepce de Saint-Victor, que les deux habiles dessinateurs ont atteint un résultat digne de leur louable ambition. Ils sont parvenus à transporter sur acier les images données par la photographie, et ils ont ainsi obtenu des planches d'une fidélité et d'une finesse irréprochables, qui peuvent en outre donner un nombre considérable d'exemplaires, sans exiger pour le tirage plus de temps qu'il n'en faut pour les gravures en taille-douce ordinaires. Les épreuves par les procédés exclusivement photographiques exigent pour le tirage beaucoup plus de précaution et de temps.

Il serait utile d'encourager ces essais destinés à populariser les belles choses. A cet égard, nous adressons nos éloges bien sincères à M. Benjamin Delessert, qui poursuit avec succès la publication des reproductions photographiques des œuvres de Marc-Antoine Raimondi.

— Il se publie en ce moment, à Saint-Pétersbourg, un ouvrage très-remarquable, ayant pour titre : *Anatome topographica sectionibus per corpus humanum congelatum triplici directione ductis illustrata.* M. le professeur Pirogoff, anatomiste déjà connu par différents travaux, en est l'auteur. L'atlas anatomique de M. Pirogoff a cela de nouveau que les planches qui le composent reproduisent les sections véritables des membres du corps humain, sans aucune chance de modification, ce qu'il était bien difficile d'exécuter avant de connaître le moyen particulier qu'a imaginé M. Pirogoff pour atteindre ce but. En effet, l'anatomiste russe a eu l'idée d'obtenir l'immobilité relative de toutes les parties internes des membres par l'action du froid. Les cadavres qui lui servent de modèles restent intacts, jusqu'à ce que, par une exposition prolongée à une température de 15 degrés au-dessous de zèro, ils soient devenus tout-à-fait rigides; on pratique alors les sections. Elles sont exécutées au moyen d'une scie mécanique circulaire; de sorte qu'à aucun moment de la préparation il n'existe de causes de dérangement.

L'atlas anatomique de M. Pirogoff a donc une valeur incontestable. Les cinquante-six planches qui composent les huit premières livraisons parues représentent la poitrine et une partie du bas-ventre, en coupes faites dans trois directions, horizontale, verticale antéro-postérieure et verticale transverse. L'ouvrage entier se composera de vingt-six livraisons, contenant ensemble cent quatre-vingts planches. Ce qui a retardé le travail jusqu'à présent, c'est l'absence d'un froid intense et assez prolongé.

M. Schultz, qui a suivi en Russie les travaux intéressants de M. Pirogoff, rend compte d'une opération nouvelle d'ostéoplastie imaginée par cet anatomiste. Cette opération, dont M. Schultz a été plusieurs fois témoin, a été généralement couronnée de succès. Le résultat a été de rendre plus longue, de

Digitized by Google

deux à cinq centimètres, une jambe trop courte, en soudant à l'extremité inférieure du tibia une portion du calcaneum, détachée du reste par une section verticale. M. Schultz annonce que, des personnes qui ont été opérées suivant cette méthode, aucune n'a succombé à l'opération, et que toutes marchent sans boîter.

Il serait à désirer que les chirurgiens français confirmassent prochainement ces résultats.

— Il arrive souvent que l'observation de phénomènes étranges et incompréhensibles conduise un jour à découvrir de nouveaux procédés, dont l'industrie tire profit, de nouvelles méthodes dont la physiologie gratifie l'humanité. C'est pour cela que nous allons citer le fait suivant, raconté par M. Niepce, médecin inspecteur des eaux d'Allevard; il est relatif au développement subit de l'intelligence durant les accès d'hydrophobie, survenue chez un pauvre enfant crétin, à la suite de la morsure d'un chien enragé. Il y a dans ce fait quelque chose d'inattendu et de neuf; peut-être que quelque médecin savant parviendra à discerner les causes et à en déduire quelques moyens d'éclairer d'une faible lueur l'intelligence obscure de ces pauvres êtres disgraciés.

Le 2 août dernier, est mort d'hydrophobie Antoine Chauvet, âgé de dix-sept ans et demi, atteint de crétinisme. Il habitait le village de Pontchara, situé dans la vallée de Graisivaudan, au point où le torrent de Bréda débouche dans la vallée de l'Isère.

Chauvet était crétin de naissance; son allaitement fut difficile, et ce ne fut qu'à l'âge de onze mois qu'il commença à soutenir sa tête; il n'a pu marcher qu'à quatre ans. Tout décélait dans ce pauvre être un engourdissement général. Il n'articulait que quelques mots et très-imparfaitement. Il lui avait été impossible d'apprendre à lire et à écrire. Malgré tous les efforts on n'avait pu l'instruire assez pour qu'il pût faire sa première communion. Ses qualités affectives étaient peu développées; cependant il témoignait quelquefois un peu d'amitié pour sa mère. Il n'avait jamais subi les maladies ordinaires de l'enfance, telles que la rougeole, la scarlatine, etc. Il était lent, paresseux, et mangeait avidement toute espèce d'aliments.

Telle fut l'existence de ce crétin jusqu'au 10 mai dernier, jour où un chien enragé le mordit. Une heure après, sa mère, avertie par une voisine, le conduisit chez un pharmacien qui se contenta de cautériser légèrement les morsures avec quelques gouttes d'ammoniaque. La plaie de Chauvet n'avait pas été suffisamment cautérisée, et, le 27 juillet, les premiers symptômes d'hydrophobie se déclarèrent; il refusa de manger et de boire, et alla se coucher au soleil. Dès ces premiers accès, au grand étonnement de tout le monde, Chauvet parla avec une bien plus grande facilité qu'il ne l'avait jamais fait. Il adressait fréquemment la parole à ceux qui l'entouraient, et racontait ses souffrances; dans les intervalles de crises, il appelait sa mère et son frère, leur témoignant, par de vives caresses, combien il les aimait.

Le lendemain matin, après avoir passé une nuit très-agitée, pendant laquelle il fut impossible de lui faire avaler la moindre goutte de liquide, Chauvet demanda, à diverses reprises, qu'on allât chercher le curé de la pa-

Digitized by Google

roisse. Dès que le prêtre eut été introduit près du malade, celui-ci se plaignit amèrement, et tout en pleurs, de ce qu'il n'avait pu apprendre le catéchisme. Vers les trois heures du soir la violence des crises parut se calmer, l'intelligence n'était plus aussi développée. Le 29, les crises reparurent, et avec elles l'intelligence redevint plus lucide; Chauvet adressait de fréquentes questions aux hommes qui le veillaient, leur déclarant qu'ils ne devaient rien craindre, qu'il ne les mordrait pas. Jamais, en effet, il ne manifesta l'intention de mordre.

Le 1er août survint un délire aigu pendant lequel le malade parla fréquemment, citant parfois des faits passés depuis plusieurs années et auxquels il n'avait jamais semblé prendre la moindre part. Ce délire dura jusqu'au lendemain où l'enfant s'éteignit.

Ces réveils de l'intelligence assoupie, correspondant avec les crises, sont un indice dont il est possible qu'on puisse un jour tirer parti.

ANDRÉ BOUCARD.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Paris. — Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

HISTOIRE.

LES PREMIERS SIÈCLES DE LA CHARITÉ.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL.

En feuilletant les Saints Evangiles, je tombe sur un mot qui n'est pas celui qu'on donne le plus souvent pour devise à la charité chrétienne, mais qui me paraît cependant propre à signaler un de ses caractères les plus remarquables :

« Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits. »

L'antiquité païenne n'ignora pas en effet, et ne pouvait manquer de ressentir ces instincts de compassion qui sont au fond du cœur de l'homme. Ils furent souvent étouffés ; on alla parfois jusqu'à en rougir, et il est triste de dire qu'un des progrès de la philosophie sur la tradition primitive fut de les condamner ou de les nier. Les poètes anciens font de la pitié une divinité, et Sénèque en fait une maladie. Mais grâce à Dieu, et en dépit des philosophes, le sentiment en demeura au fond des âmes. Si confuses que fussent les traditions sur l'origine de la

Digitized by Google

famille humaine, les idées d'une certaine consanguinité entre les hommes, n'échappèrent pas à tous les regards; Cicéron arrive à cette pensée [1]. Et, à cet égard, le sang parle si haut, que, même dans un parterre romain, composé des maîtres qui venaient de déchirer à coups de lanière le dos de leurs esclaves, de triomphateurs qui avaient traîné après eux des captifs destinés aux gémonies, de spectateurs habitués de l'amphithéâtre, là même le sentiment de la fraternité se faisait jour et éclatait en applaudissements au fameux vers traduit de Ménandre :

« Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger [2]. »

Il y a plus, et l'alliance dans une certaine mesure de ce sentiment avec le sentiment religieux, sa dérivation théologique, si je puis ainsi dire, ne manquait pas tout à fait au paganisme. Nous sommes la race des dieux, disait Aratus, cité par saint Paul. Et la sanction des devoirs de l'homme envers l'homme, c'était le culte, non pas même des dieux inférieurs, des dieux des poètes, mais le culte du dieu souverain de Jupiter. Il y avait Jupiter protecteur des étrangers (Ζεὺς ξένος), Jupiter protecteur des hôtes, Jupiter protecteur des suppliants. C'était Jupiter qui poursuivait l'homicide; les Euménides étaient ses ministres. Les divinités purement poétiques, on le sentait bien, n'étaient pas assez sérieuses pour gérer cette tutelle de l'homme. Il fallait la confier à un dieu plus grave, au seul dans le nom et dans la tradition duquel un souvenir du vrai Dieu, du Dieu un se retrouve.

La valeur de l'homme aux yeux de l'homme n'était donc pas chose tout à fait inconnue au paganisme. Mais ce qui lui manquait, c'était la conception nette de l'homme spirituel qui donne à cette valeur quelque chose d'absolu. Il n'est pas certain que la notion de l'être immatériel, de la pensée tout à fait dégagée des sens ait été conçue même par les philosophes. A plus forte raison ne l'était-elle pas par le vulgaire. L'âme, l'être *incorporel*, ou celui qu'on appelait ainsi, c'était un souffle (Ψυχή, anima) une flamme, un air délié; quelque chose de fort subtil sans doute, mais de perceptible pourtant par un sens ou par un autre. Le paganisme était commandé par les sens et ne parvenait guère à leur échapper complètement. L'homme avait donc sur les autres créatures le seul avantage d'une forme un peu plus parfaite, d'une puissance un peu supérieure, d'une intelligence un peu plus active; il était dans le même ordre quelque chose de plus; plus

[1] De Legibus.

[2] Homo sum, humani nil à me alienum puto. (Térence et Ménandre qu'il traduit.)

Digitized by Google

haut placé dans la même sphère ; il n'y avait pas un abîme entre elles et lui.

La distance étant moins grande entre l'homme et les autres êtres créés, elle était plus grande par suite entre un homme et un autre. Certains êtres humains étaient si près de la bête ! L'enfant dans le sein de sa mère, ne respirant pas, vivant à peine, cet informe rudiment de l'homme, c'était si peu de chose ! L'enfant nouveau-né, que la parole ne distinguait pas encore des animaux, c'était si peu de chose ! L'être mal fait, celui qui possédait imparfaitement cette forme extérieure qui faisait toute la grandeur de l'homme, c'était si peu de chose encore ! L'esclave, cette seconde nature humaine, dont Aristote fait une variété à part dans l'espèce, c'était si peu de chose ! La femme, le sexe inférieur, c'était encore si peu de chose ! Le sujet comparé à son souverain, le prolétaire comparé au citoyen, le pauvre comparé au riche, tous les disgraciés de la déesse Fortune comparés à ses privilégiés ; tous les impotents de l'ordre politique ou de l'ordre social comparés aux êtres bien faits, à ceux qui étaient les *beaux* et les *excellents* de la cité (καλοκἀγαθοι, ἄριστοι, *optimates*), c'était si peu de chose ! Les inégalités se multipliaient à l'infini et avec un caractère autrement absolu qu'il ne fut jamais dans les temps modernes, par cela même que la grande inégalité, la grande différence entre l'homme et ce qui n'est pas l'homme, n'était pas sentie d'une manière assez absolue. La supériorité humaine et l'égalité humaine étaient méconnues par la même cause et du même coup.

Mais dans le Christianisme tout change. L'homme se place dès l'abord à une distance inappréciable au-dessus de l'être matériel. Il s'en éloigne, comme disaient les anciens, de tout un ciel. Entre l'être matériel et l'être immatériel, il n'y a pas de mesure commune. L'homme a une âme, cette partie purement spirituelle de son être, sans parenté avec la nature terrestre, analogue à la nature divine. Son âme est un souffle, mais c'est le souffle de Dieu. Et ce n'est pas assez de gloire ; car cette âme, non-seulement est créée de Dieu ; mais elle a été même rachetée de Dieu. Dieu est intervenu une seconde fois ; après avoir fait l'homme, il s'est fait homme. Il était, comme père, le principe de la fraternité humaine ; comme frère maintenant, il en est le lien. Il l'avait fondée, et maintenant il s'y associe. Et, pour comble de gloire, cette âme est immortelle. Cette âme faite de la main de Dieu, cette âme associée à la nature divine par l'association de Dieu à la nature humaine, est destinée à vivre à jamais en Dieu et avec Dieu. N'est-ce pas ici le lieu de nous écrier avec un père de l'Eglise : « Ame, relève-toi, voilà ce que tu vaux [1] !

[1] Anima, erige te; tanti vales ! (*Saint Augustin*, in psalm. 107.)

Digitized by Google

De là deux choses : la supériorité absolue de l'homme sur tout ce qui n'est pas l'homme; l'égalité fondamentale de l'homme avec l'homme. Qu'est-ce qu'une créature privée de raison, si riche et si grande qu'elle soit, auprès de cet homme, si grand par son essence, par sa rédemption, par son avenir? Qu'est-ce que le monde matériel tout entier, auprès d'une seule âme humaine? Et même les êtres les plus puissants que l'imagination puisse concevoir, les abstractions les plus hautes auxquelles la pensée ait pu donner naissance, les êtres collectifs les plus dominants en ce monde, la famille, la cité, la nation, la patrie, ces choses de la terre, que sont-elles auprès d'une seule âme, cette chose du Ciel?

Cette différence fondamentale établie, les différences secondaires, les différences d'homme à homme sont, relativement parlant, imperceptibles. Qu'importe la différence d'un homme à un homme? Ce sont toujours deux âmes. Le prolétaire, le pauvre, le sujet, c'est une âme! L'esclave, c'est une âme! La femme c'est une âme! Le difforme et le disgracié, c'est une âme! L'enfant qui vient de naître, c'est une âme! L'enfant qui n'est pas encore né, c'est déjà une âme! Gardez-vous donc de mépriser un seul de ces petits, parce que c'est une âme égale par essence à la vôtre, une âme créée de Dieu, rachetée de Dieu, appelée à voir Dieu; une âme *qui a un ange au Ciel et cet ange voit la face du Père qui est dans les Cieux* [1].

L'homme a donc une valeur inappréciable, incontestable, absolue, et cette valeur absolue de l'homme, fait qu'il ne saurait y avoir de droit absolu contre lui. Quel que soit le rapport d'un homme à un homme, il y a droit de part et d'autre, par conséquent devoir de part et d'autre. Ni l'adulte contre l'enfant, ni l'homme contre la femme, ni le père contre le fils, ni l'époux contre l'épouse, ni le maître contre le serviteur, ni le citoyen contre le prolétaire, ni le souverain contre le sujet, ni la cité contre celui qui en est membre, ne peuvent réclamer un droit de disposition absolue. On leur obéit, on ne leur appartient pas. Comme il n'y a pas d'homme sans âme, il n'y a pas d'homme sans droit.

Ces *droits de l'homme*, selon le Christianisme, ont à peine besoin d'être définis. L'âme a des droits qui lui sont propres; elle a droit à la vérité, à la connaissance, à la vertu. Elle a le droit à les conquérir, et chaque homme, dans la mesure de sa mission, a le devoir de les lui donner.

Mais l'âme a des droits au nom de son propre corps. Le corps de l'homme participe à la grandeur de son âme et garde un reflet de sa gloire. C'est le temple de l'Esprit-Saint. Cette même chair, aujour-

[1] *Matth.*, ch. XVIII, v. 10.

Digitized by Google

d'hui avilie et dégradée, reparaîtra dans le Ciel, revêtue de gloire et d'incorruption. Lors même que le Chrétien, selon l'expression de saint Paul, crucifie sa chair, c'est afin que, pareille à celle du Christ, elle descende un jour dans le sépulcre et ressuscite dans la gloire. Le corps de l'homme a donc droit à une partie du respect, du soin, de la protection qui doit environner son âme.

Mais de même que l'âme a le corps à son service, les biens de la terre sont à leur tour au service du corps. Leur conservation est encore au nombre des droits de l'homme; leur libre usage est au nombre de ses libertés.

Enseigner ce triple respect de l'âme, du corps, du patrimoine; assurer cette triple liberté, de la conscience, de la vie, de la propriété; rendre honneur à l'homme dans son abaissement moral que l'on relève, dans sa vie corporelle que l'on protège, dans sa pauvreté que l'on soulage; et cela, contre les ténèbres et la corruption idolâtrique, contre l'inhumanité et l'égoïsme des siècles païens; contre toutes les prétentions de la force, tous les empiétements de la puissance souveraine, tous les abus de la puissance domestique, toutes les iniquités du droit civil, toutes les violences du droit public : telle était la tâche de la charité chrétienne. Elle peut s'exprimer en un seul mot : Rendre à l'homme toute sa valeur, et la lui rendre au nom de Dieu.

L'histoire d'une telle œuvre serait un immense travail. Il nous est heureusement permis de la circonscrire et de la proportionner à notre faiblesse. La partie la plus haute, la plus sainte, la plus fondamentale de la charité chrétienne, la charité spirituelle, l'aumône faite aux âmes, nous échappe par sa grandeur même; ce serait l'histoire de tout le prosélytisme, de tout l'apostolat chrétien, de la fondation même du Christianisme. Des travaux récents, inspirés par nos corps savants et soumis à leur approbation, nous permettent de rappeler sommairement, sans entrer dans trop de détails, ce qui touche soit à la question de l'esclavage, soit à celle du perfectionnement du droit civil. Ces deux sujets ont été traités d'une manière assez complète et assez lumineuse pour que les résultats soient acquis, et qu'il suffise de les rappeler [1]. Ainsi restreint, le sujet est bien vaste encore; mais il est trop beau pour ne pas nous tenter, ne serait-ce que pour « l'honneur de l'avoir entrepris. »

[1] *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, par M. Wallon.
De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains, par M. Troplong, 1843.

Digitized by Google

II.

DE LA CHARITÉ AU SIÈCLE DES APÔTRES. — DE L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM.

Commençons par les premiers jours de l'Eglise chrétienne. Il y a un certain charme à déterrer, pour ainsi dire, la semence d'où un arbre gigantesque est sorti; à saisir les plus grandes institutions dans leur début, qui est toujours humble; à contempler l'Eglise dans son indigent berceau, comme le Christ dans le sien; à faire refleurir dans nos mémoires cette simplicité des premiers jours.

L'enseignement de la charité avait été donné par l'Homme-Dieu sur la terre. Cette parole de l'ancienne loi : « Tu aimeras le Seigneur ton » Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit, et » de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même, » avait reçu le divin commentaire de l'Evangile. Comme toutes les vertus du Judaïsme, la charité mosaïque avait été exaltée à une puissance supérieure. Cette bienveillance du Juif envers le Juif, stricte, formelle, étroite, avait été remplacée par la charité du Chrétien, non pas seulement envers le Chrétien, mais envers l'homme, large, multiple, surabondante. Rappelez-vous ce magnifique sermon sur la montagne, où Jésus reprend un à un les préceptes de la morale hébraïque, et les double, pour ainsi dire, par l'étendue qu'il y ajoute : « Vous avez en- » tendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas ; mais moi je vous » dis que quiconque se mettra en colère contre son frère sera condamné » à la gehenne du feu.— Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras » ton prochain et tu haïras ton ennemi; mais moi je vous dis; Aimez » vos ennemis. » Non seulement, la pitié antique, mais la bienfaisance judaïque était relevée, ennoblie, divinisée dans son principe. L'homme aime l'homme parce qu'il aime Dieu; l'homme aime l'homme parce qu'ils sont l'un et l'autre fils de Dieu; ce n'est pas assez : parce que Dieu, en s'unissant à la nature humaine, s'est uni à l'un comme à l'autre, et, en se faisant leur frère, les a faits frères une seconde fois. La bienfaisance judaïque, en devenant la charité chrétienne, se dilate dans tous les sens. Elle est plus large par ses œuvres; car elle ne se contente pas de donner strictement ce que la loi exige, mais elle se tient comme ayant la charge de son frère : « Dieu a donné à chacun de vous la charge de » son prochain. » Elle est plus large par le nombre de ceux à qui elle s'applique, car elle s'étend même aux ennemis, aux persécuteurs, aux calomniateurs : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récom- » pense aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas? Si vous ne saluez » que vos frères, que faites-vous de plus? Les gentils ne le font-ils pas ? » Elle est plus large par le nombre de ceux qui sont appelés à la prati-

Digitized by Google

quer, car ce sont tous les hommes, quelle que soit leur origine, leur condition, leur patrie. L'exemple le plus éclatant de la charité de l'homme envers l'homme, c'est celui du Samaritain. Elle est plus grande par les récompenses qui lui sont promises, car ce ne sont ni l'or et l'argent, choses corruptibles, ni la prospérité temporelle promise par l'ancienne loi; c'est un royaume, et le royaume du ciel, qui est annoncé comme la récompense de toutes les vertus, mais avant tout de la charité. Elle est plus haute par la dignité de ceux qu'elle secourt; car en secourant les pauvres, c'est Jésus-Christ même qu'elle assiste. Elle est plus sainte par le modèle qui lui est proposé, car ce modèle est Dieu lui-même : « Soyez parfaits comme votre Père céleste » est parfait. Soyez miséricordieux comme il est miséricordieux; soyez » les fils de votre Père céleste qui est dans les cieux, qui fait lever son » soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait tomber la pluie sur » les justes et sur les injustes. »

Ce court et imparfait abrégé des règles de la charité évangélique suffit pour en éveiller le souvenir et pour nous préparer à en voir la mise en œuvre. La société chrétienne a commencé le jour où, après que le Seigneur fut ressuscité et monté au ciel, l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres réunis dans le Cénacle. C'est alors que les semences des vertus chrétiennes déposées dans leurs âmes germèrent en eux; que les préceptes acceptés par eux commencèrent à se traduire en œuvres; que leur foi éclata dans toute sa puissance.

La charité se montre alors sous la forme la plus parfaite. Après la première prédication, ils furent « trois mille, persévérant dans la doc» trine des apôtres et dans la communion de la fraction du pain et » dans les prières..... Tous ceux qui croyaient étaient égaux les uns » des autres et avaient toute chose en commun. Ils vendaient leurs » propriétés et leurs champs et les partageaient entre tous, selon les » besoins de chacun. Chaque jour ils se réunissaient ensemble dans le » temple; ils rompaient le pain dans leurs maisons, et ils prenaient la » nourriture avec l'exaltation et la simplicité du cœur, louant Dieu et » rendant grâce devant tout le peuple..... La multitude des croyants » n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et personne d'eux ne considérait » comme sienne aucune des choses qu'il possédait; mais toutes leur » étaient communes..... Nul n'était pauvre parmi eux; tous ceux qui » étaient possesseurs de champs ou de maisons les vendaient, appor» taient le prix de vente et le déposaient aux pieds des apôtres[1]. »

Voilà bien ici la communauté chrétienne dans toute sa pureté. Voilà l'égalité primitive rétablie autant qu'elle peut l'être en ce monde.

[1] Act. II, 42, 44-47; IV, 32, 34, 35.

Digitized by Google

Voilà toute une Eglise pratiquant les conseils de la perfection évangélique : « Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres. »

Mais un tel ordre ne pouvait être ni universel, ni éternel. Il ne pouvait être que volontairement embrassé; par conséquent, tous les chrétiens qui ne se fussent pas senti la force de le subir, sans être pour cela exclus de l'Eglise, seraient restés en dehors de cette communauté : « Ton champ, si tu voulais le garder, ne restait-il pas » entre tes mains? Le prix, si tu le vendais, ne t'appartenait-il pas? » dit Saint Pierre à Ananie en lui reprochant son mensonge[1]. Il n'y avait donc à ce renoncement aucune obligation, même de conscience. Il ne pouvait être la règle d'une société un peu nombreuse, car il impliquait la renonciation à la culture et au négoce, et une société un peu nombreuse ne saurait vivre sans ces deux ressources. Il ne pouvait enfin durer longtemps, car il n'était pas accompagné du célibat, et les familles, en se multipliant, eussent amené à prendre leur part du patrimoine commun, des esprits, des âmes, des caractères trop divers, pour que chacun, peu à peu, ne se remît à cheminer à part et ne rentrât dans sa liberté première. Ce qu'il a duré, nous ne le savons pas : le seul monument qui nous reste, le passage cité des Actes des Apôtres, se réfère, je ne dis pas aux premières années, mais à la première année du Christianisme. Nul témoignage postérieur ne nous en fait connaitre la durée.

III.

L'ÉGLISE APOSTOLIQUE. — SON TRÉSOR.

L'Église, en étendant ses rameaux, élargira donc aussi la pratique de sa loi; elle embrassera des conditions nouvelles à mesure qu'elle embrassera de plus nombreux enfants; elle s'accommodera à la vie des peuples à mesure que les peuples viendront à elle. Une fois hors des murs de Jérusalem, ce n'est point par la communauté des biens, c'est par les voies du travail et de l'aumône qu'elle ramènera le genre humain dans les chemins de l'égalité.

Cependant, la trace de cette perfection première ne se perdra point. Les monastères de l'Egypte, au quatrième siècle, faisaient remonter le modèle de leur institut à des disciples de saint Marc, qui les premiers

[1] Act. v, 4.

Digitized by Google

avaient fait fleurir la vie cénobitique sur les bords du Nil[1]. Ailleurs il y eut, dès les premiers jours, des zélés (ἀπουδαῖοι[2]); des Ascètes, ces *exercés*, ces athlètes du Christianisme (ἀγωνίσικοι); des élus (ἰκλίκτοι), « châtiant leur corps et le réduisant en servitude[3] »; des *continents*[4]; des veuves vouées au sanctuaire et passant leur vie dans les œuvres de miséricorde; des vierges qui « au lieu de penser au monde et à un époux ne pensaient qu'aux choses du Seigneur, afin d'être saintes de corps et d'esprit[5] », d'autres qui gardaient dans le mariage la virginité ou la continence[6], pratiquant non-seulement les préceptes, mais les conseils de l'Évangile; « abandonnant pour le nom du Christ leur maison, leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes, leurs enfants; eunuques spirituels[7] qui devenaient tels pour gagner le royaume des cieux; n'ayant ni or, ni argent, ni une double tunique, ni un sac ou un bâton pour le chemin, » et ne voulant posséder au monde que Dieu.

Mais, même dans la vie ordinaire des fidèles, des traces devaient rester de la douce communauté du Cénacle. Un pieux souvenir attachait encore le Christianisme naissant au Judaïsme prêt à s'éteindre, l'Église au Temple, la tradition des apôtres à celle de Moïse, le monde à Jérusalem. Les assemblées des Chrétiens furent modelées en partie sur les synagogues juives. L'évêque fut ce qu'était le prince ou le chef de la synagogue. Les prêtres ou les diacres furent ce qu'étaient ses ministres. La prière, le chant des hymnes, la lecture et l'explication des Saints Livres, passèrent de l'une à l'autre. Le sacrifice chrétien fut au sacrifice judaïque ce qu'est le corps à l'ombre, la réalité à la figure.

D'autres usages passèrent de l'assemblée judaïque à l'assemblée

[1] Je n'examine pas ici la question de savoir si les Thérapeutes décrits par Philon le juif (*De vitâ contemplativâ*), étaient ou non des chrétiens; les écrivains ecclésiastiques en parlent en général comme de chrétiens. (Euseb. II, 17. Hieronym. *de vir. illustrib.*, 8. Cassien. Instit. II, 5. Sozomène, I, 12.) Il est difficile cependant que Philon ait assez vécu pour voir des communautés chrétiennes se former auprès d'Alexandrie, et surtout qu'il ait méconnu chez elles les caractères du Christianisme. L'institut qu'il décrit est pareil à celui des Esséniens, décrit par lui-même (quisquis virtute studet), et par Joseph (Antiq. XVIII, 12; de Bello, II, 12), qui existait depuis longtemps chez les Juifs. Mais ce qui concilie les deux opinions, et ce qui est tout à fait vraisemblable, c'est que les pratiques des Esséniens auront passé dans le Christianisme, et qu'il y aura eu à côté et à l'imitation de ceux-ci des Thérapeutes ou Esséniens chrétiens.

[2] Athénagore. Clém. Alexand. Stromat. III, 15 (vers l'an 217.)

[3] I. Cor. IX, 25, 27.)

[4] Quidam multò superiores totam vim hujus erroris virgine continentiâ depellunt, *senes pueri*. Tertull. apol. 9.

[5] I. Cor. VII, 34, 35, v. Aussi les lettres de S. Clément de Rome sur la virginité.

[6] I, Cor. VII, 5, 6, Clém. Alexand. Stromat.

[7] Matth. XIX.

Digitized by Google

chrétienne. Le tronc où Jésus-Christ avait vu la veuve déposer ses deux oboles ne pouvait être oublié de ses apôtres; il reparut dans les humbles cénacles où se réunissaient leurs disciples. L'oblation des victimes ne fut pas non plus oubliée. On ne pouvait manquer de se rappeler dans l'Eglise les deux tourterelles qui avaient été présentées par la Vierge pour le Christ enfant; et, à l'exemple de la Synagogue, l'Église reçut des mains des fidèles, non pas la victime sans doute, mais ce qu'il est au moins permis d'appeler la matière première du sacrifice.

De là les deux formes principales de l'aumône chrétienne : l'oblation et la collecte. On apportait à l'évêque, non plus des agneaux ou des tourterelles, puisque le sacrifice ne devait plus être sanglant, mais le pain, le vin, l'eau, le blé, le raisin, ces innocentes offrandes, dont la divine offrande allait revêtir les apparences, quelquefois l'huile pour les saintes onctions, quelquefois du lait et du miel.

Cette oblation était comme un signe de la participation au sacrifice et comme un droit à y prendre sa part. Aussi l'oblation de l'excommunié n'était-elle point reçue[1]. L'évêque recevait les offrandes, les consacrait, distribuait au peuple la victime sainte; et ce qui n'avait pas servi au sacrifice appartenait à l'église, c'est-à-dire aux prêtres, pauvres eux-mêmes, et aux pauvres par la main des prêtres[2].

La collecte, souvenir aussi d'un usage judaïque, était, au temps des apôtres, principalement destinée à ceux qu'on appelait les saints de Jérusalem. Les Juifs dispersés dans le monde envoyaient leur or pour le temple. Les chrétiens dispersés envoyèrent leur humble denier pour ce cénacle où leur foi avait pris naissance, pour cette communauté, modèle des communautés chrétiennes, la plus antique de toutes les Églises et le plus antique de tous les Monastères, appauvri par son propre renoncement, ruiné par la persécution. Dès les premiers jours, l'Église d'Antioche, en un temps de disette, avait secouru celle de Jérusalem[3]. Un peu plus tard, saint Paul quitte la Judée, et, se séparant des autres apôtres pour aller prêcher les gentils, il leur donne la main, et tout en se partageant le monde (« nous pour les incirconcis, eux pour les circoncis »), il leur promet de ne pas oublier leurs pauvres[4]. Il ne négligea pas cette promesse et il se fit, par tout l'Empire romain, le grand collecteur des aumônes pour Jérusalem. Il les réclame en Macédoine, en Achaïe, en Galatie, à Corinthe[5]. Il écrit

[1] Const. apost. IV, 1, 2, 5, 7, 9. Acta S. Perpet. et Felicit.—Acta S. Afrae.
[2] Justin. apolog. 1, 67.
[3] Act, XI, 29.
[4] Tantum ut pauperum memores essemus. Quod etiam sollicitus fui hoc ipsum facere. Galat. II, 7, 10.
[5] Rom. XV, 25, 27. I. Cor. XVI, 1, 4. II. Cor. VIII, 15.

Digitized by Google

aux fidèles de ces contrées de mettre chacun, de côté, tous les dimanches, la somme qu'il voudrait, afin que lui-même puisse recueillir le tout à son arrivée. Ce tronc[1], cette collecte du dimanche ou du mois, ce trésor de l'Eglise, subsista dans l'Eglise agrandie comme une naïve image des premiers temps.

L'aumône était libre. « Je ne vous dis pas ceci en forme de commandement[2], » écrivait saint Paul en réclamant les offrandes des Corinthiens. « Ceux qui sont dans l'abondance et qui le veulent donnent s'il leur plaît et ce qu'ils veulent[3]. Chacun apporte une modique aumône, soit au jour du mois, soit lorsqu'il le veut, et s'il le veut, et s'il le peut; nul n'est contraint, tout est volontaire[4]. » Voilà en quoi les Chrétiens différaient des Juifs. « Il y avait oblation dans l'Église, oblation dans la Synagogue, sacrifice chez l'un, sacrifice chez l'autre. Mais la forme et l'apparence seulement étaient pareilles. Les oblations judaïques étaient celles de l'esclave, les oblations chrétiennes celles de l'affranchi[5]. » L'un donnait avec tristesse, l'autre avec joie et avec liberté, comme l'homme à qui le sacrifice coûte peu parce qu'il espère de plus grandes choses.

Mais une troisième forme de l'aumône était toute chrétienne, c'étaient les agapes. C'était là encore un souvenir de la communauté de Jérusalem. On mettait en commun au moins le pain de la journée; le riche n'apportait plus le prix de son champ, mais il en apportait les fruits, dont le pauvre prenait sa part. On traitait là les pauvres comme les amis de Dieu. Après la communion, quelquefois après les funérailles d'un chrétien, tous s'asséyaient à une même table, sans bassesse, sans immodestie, sans ivrognerie, sans excès, comme des hommes dont la nuit devait être consacrée à la prière. La conversation était douce, pieuse, modeste, amicale, entre gens qui savaient que Dieu les écoute. L'évêque, le prêtre, le diacre avait sa place marquée et sa part privilégiée à ce banquet des saints[6]. Les mains lavées et les lumières apportées, chacun était invité à chanter les louanges de Dieu, d'après les Saintes-Ecritures ou d'après ses propres inspirations. Le repas finissait comme il avait commencé, par la prière, et chacun se

[1] Gazophylacium, arca, corbona (du nom hébraïque *Corban*) concha. Concil. Illiberitanum. Cypr. de opere et eleemos.

[2] Non quasi imperans dico. II. Cor. VIII, 8.

[3] Justin. Apol. I, 67.

[4] Tertull. Apol., 39.

[5] Non genus oblationum reprobatum est. Oblationes enim illic, oblationes et hic. Sacrificia et in ecclesiâ. Sed species est imitata tantum : quippè quod non à servis, sed à liberis offeratur. Irénée, IV, 34.

[6] Canon. apostol., II, 28.

Digitized by Google

retirait comme un homme pour lequel le repas lui-même avait été une leçon de vertu [1].

Quand l'Eglise s'accrut, cette pieuse coutume dut disparaître [2]. L'ostentation du riche, l'avidité du pauvre, la licence de tous s'y mêla. Ce dernier signe de la communauté des Chrétiens de Jérusalem s'effaça quand la Chrétienté devint un monde, comme la communauté elle-même s'était effacée quand la Chrétienté était devenue un peuple. Il n'est demeuré qu'un pieux usage, plein de sens pour ceux qui en savent l'origine, doux symbole de paix, de dilection et de fraternité.

L'Eglise avait donc son trésor. Les offrandes, la collecte, l'agape, tous ces « dépôts de la piété, » comme dit Tertullien, étaient remis aux mains des évêques et passaient de là dans celles des pauvres [3]. Ces libéralités étaient si abondantes, qu'il semblait que la communauté des saints de Jérusalem durât encore. Près de deux siècles après Jésus-Christ, quelques écrivains parlent des Chrétiens comme s'il n'y eût eu ni riches ni pauvres parmi eux. « Les Chrétiens, dit l'auteur de l'épître à Diognète, partagent tout avec leurs frères. » « L'argent, qui » vous divise, dit Tertullien aux païens, sert au contraire à réunir. » Comme nous sommes unis par l'âme et par le cœur, nous n'hési- » tons pas à mettre nos bourses en commun. Tout est commun parmi » nous, les femmes exceptées; les femmes exceptées, chez vous tout » est distinct [4]. » Et Lucien, dans un écrit où il semble railler le » Christianisme : « Ils ont un égal mépris pour tous les biens de la » terre, ils les tiennent pour communs, et chacun en apporte sa part » dans la communauté [5]. » Plus tard encore, un Chrétien dira : « Les » riches, parmi nous, ne se distinguent que par le pouvoir qu'ils ont » de faire plus de bien. Ils sont riches, non par le patrimoine qu'ils » possèdent, mais par l'usage qu'ils en font pour la charité. Et ceux » qui passent pour indigents sont riches pourtant, car ils n'ont be- » soin de rien et ne demandent rien [6]. »

IV.

L'AUMONE.

Voici le fonds des aumônes constitué; essayons d'en connaître la distribution.

[1] V. aussi 1 Cor., XI, 18, 22, 33, 34; Tertull., Apol., 39.
[2] Augustin, ép. 64; Concile de Carth. (397), III, 30; Hieronym,
[3] Justin., Apol., *ibid.*
[4] Tertull., Apol., 39.
[5] In morte Peregrini.
[6] Lactance, Div. Inst., V, 16.

Digitized by Google

Des diacres étaient appelés à cette charge. Le diaconat, lui aussi, avait commencé dans le sein de l'Église de Jérusalem. « En ces jours, comme le nombre des disciples augmentait, il y eut un murmure des Grecs contre les Hébreux, parce que, disaient-ils, leurs veuves étaient méprisées dans le ministère quotidien. Les douze disciples ayant donc convoqué la multitude, lui dirent : « Il n'est pas juste que » nous abandonnions la parole de Dieu pour faire le service des tables. » Choisissez donc, mes frères, quelques hommes parmi vous, de bon » témoignage, pleins de l'Esprit-Saint, de la sagesse, que nous char- » gerons de ce ministère. Nous, au contraire, nous ne serons occupés » que de la prière et du ministère de la parole. » Et ce discours plut à toute la multitude. Or, ils choisirent Etienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint, et Philippe, et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Parmenas, et Nicolas, étranger d'Antioche. Ils les mirent en présence des apôtres, et ceux-ci, ayant prié, leur imposèrent les mains [1]. »

L'exemple de Jérusalem se reproduisit dans les autres Eglises. Elles eurent leurs diacres, en général au nombre de sept, comme à Jérusalem, chargés, sous la suprématie de l'évêque, comme les sept premiers diacres sous celle des apôtres, de l'aumône et du ministère des tables, déchargeant l'évêque de ce soin pour qu'il pût se donner tout entier à la parole et à la prière. Ils n'étaient pas admis sans épreuves, et pouvaient s'élever plus haut dans la hiérarchie chrétienne [2]. Ils accomplissaient le *ministère quotidien* [3] de la charité, comme l'évêque et les prêtres accomplissaient le ministère hebdomadaire de la prière et du sacrifice.

Bientôt la pureté scrupuleuse du Christianisme primitif, qui n'admettait dans l'église les femmes que voilées et séparées des hommes, associa des femmes à ce ministère de l'aumône, héritières de ces saintes femmes qui avaient suivi Jésus-Christ pendant sa vie et l'avaient enseveli après sa mort. On choisissait « une veuve de soixante ans au moins, qui n'avait été, comme le diacre, mariée qu'une fois, dont les bonnes œuvres témoignassent pour elle, qui eut élevé des fils, donné l'hospitalité, lavé les pieds des saints, assisté les affligés, pleine de pudeur, exempte de médisance, sobre, fidèle en toute chose [4]. » On l'appelait du nom de diaconesse, plus souvent du simple titre de veuve [5]. Elle était pour les femmes, comme le diacre pour les hommes, le ministre de la charité.

[1] Act., VI, 1, 6.
[2] 1, Tim., III, 8, 9, 10, 12, 13.
[3] Act., VI, 1.
[4] 1, Tim., III, 11; V, 9, 10.
[5] Ainsi Phœbé à Cenchrées. Rom. XVI, 1.

Digitized by Google

Voilà donc le trésor des pauvres fondé; voilà des dispensateurs pour ce trésor. Il ne nous reste plus qu'à connaître la liste des pensionnaires de l'Eglise; et son premier soin, en effet, a été de dresser cette liste. Dès le lendemain de la Pentecôte, il y eut des veuves secourues régulièrement [1].

Au premier rang parmi les pauvres, ces pensionnaires de l'Eglise, les chefs de l'Eglise viennent eux-mêmes. Ils sont souvent pris parmi les indigents ou les esclaves; souvent aussi ils abandonnent ou ils restreignent le salaire qui les faisait vivre; souvent ils renoncent, en entrant dans l'Eglise, aux biens légués par leurs familles. Il est juste que celui qui sert l'autel vive de l'autel [2]. Les prêtres de l'Eglise succèdent aux prêtres du Temple; les diacres aux lévites, dont la tribu n'avait point de territoire, mais qui vivaient du Temple et des offrandes des autres tribus. L'évêque, le prêtre, le diacre, la veuve consacrée aux autels, reçoivent donc leur part dans les oblations, dans la collecte, dans les agapes [3].

Mais de même que les ministres de l'autel sont assimilés aux pauvres, les pauvres eux-mêmes sont presque assimilés aux ministres de l'autel. Il est souvent difficile de distinguer dans le langage des Pères et des Conciles, je ne dis pas le trésor de l'Eglise et le trésor des pauvres, qui ne sont qu'un, mais la liste des clercs et celle des indigents, mais les ministres qui servent l'Eglise et les pauvres qu'elle sert, les veuves consacrées au Seigneur et les veuves simplement secourues par l'Eglise.

Les veuves viennent toujours en première ligne. Par une loi de notre nature, le travail de l'homme surabonde et peut nourrir sa compagne. Le travail de la femme est insuffisant, et, livrée à elle-même, elle ne peut vivre. La femme, privée de celui qui était son appui, a donc eu besoin plus que personne de l'appui de l'Eglise.

Après les veuves viennent les orphelins, par un motif tout pareil; puis les infirmes, puis les vieillards. L'Eglise les nourrit, les vêtit, les soulage pendant leur vie; elle ne les abandonne pas après leur mort, et la libéralité des funérailles, inconnue au monde païen, cette œuvre du saint homme Tobie, est constamment pratiquée dans le Christianisme [4]. Les aromates que le paganisme consacrait à ses dieux, les Chrétiens les consacrent à l'ensevelissement de leurs défunts. Ils n'ont de luxe que dans la mort [5].

[1] Act., VI, 1.
[2] V. 1, Cor.. IX, 14; Luc., X, 7; Matth., X, 10.
[3] I. Tim., V, 11, 17, 18.
[4] Tertull. et S. Justin., *ibid.*
[5] Tertull., Apol., 42.

Digitized by Google

Mais l'Eglise n'a pas la prétention d'absorber en elle-même toutes les bonnes œuvres ; il n'y a pas besoin d'être diacre pour soulager son frère ; on peut être charitable autrement que par le denier qu'on jette dans le tronc.

Or, la première aumône que le Chrétien doit à ses frères, c'est le travail. Son premier devoir envers les pauvres, c'est de ne pas se faire compter parmi les pauvres quand il peut faire autrement ; c'est de ne pas grever le trésor de l'Eglise quand le trésor de son labeur peut le faire vivre ; c'est de ne pas manger son pain gratuitement, de peur de diminuer le pain que d'autres ont droit de recevoir gratuitement. Nous ne comprenons pas assez combien ces enseignements, toujours nécessaires, l'étaient plus encore dans un monde partagé en hommes libres qui avaient honte du travail comme d'une flétrissure, et en esclaves qui le détestaient, parce qu'il leur était imposé. Il faut que saint Paul lui-même donne cet exemple, qu'il travaille nuit et jour, afin de n'être à charge à personne, non qu'il ne lui soit permis de vivre de l'Evangile qu'il annonce, mais parce qu'il veut ôter toute excuse à la paresse, donner au travail un irrécusable modèle [1]. C'est en ce sens qu'il ajoute : « que celui qui ne veut pas travailler ne mange point. » Saint Paul était destiné à devenir particulièrement l'apôtre du travail, et ce modèle, donné par lui à tous ceux qui vivent de leurs bras, a été sans cesse proposé par les pères de l'Eglise [2].

Le travail est donc par lui-même une œuvre de charité ; il le devient plus encore lorsqu'il sert à faire la charité, lorsqu'on travaille non-seulement pour ne pas grever l'Eglise et les pauvres, mais pour les enrichir. C'est en travaillant, dit saint Paul, que vous pouvez soulager ceux qui souffrent [3] ; et ce conseil, à qui le répète-t-il ailleurs ? c'est à des voleurs convertis : « que celui qui volait, ne vole plus, mais qu'il travaille ; qu'il acquière par ses mains un juste salaire, afin d'en donner une part à celui qui est dans le besoin [4]. »

Après cette bonne œuvre du travail, et grâce à elle, viennent toutes les autres œuvres. C'est d'abord le soin des malades, que saint Jacques appelle « un acte de religion pure et immaculé » devant Dieu : une femme riche, délicate, a son jour marqué où elle va, de porte en

[1] Non quasi non habuerimus potestatem, sed ut nosmetipsos formam daremus ad imitandum nos. Nam cum essemus apud vos, hoc denuntiabamus vobis : quoniam si quis non vult operari, nec manducet. II, Thess. III, p. 10 ; voy. aussi I, Cor. IX, 15 ; Act. XX, 34, 35 ; XVIII, 3.

[2] Chrysost. in Matth. hom. LVI, 2 ; XXXIII, 1 ; ad pop. Antioch. XIX, 2 ; in II Thess. hom. V, 4 ; in Rom. Hom. H. — Ambros. in I. — Thessal. IV, Hom. — Origène. Hom. 17.

[3] Act. XX, 35.

[4] Eph. IV, 28 ; voy. encore s. Epiphan. Her. 80 ; Const. apos., II, 63.

Digitized by Google

porte, dans les plus pauvres logis, porter un soulagement à ses frères qui souffrent[1]. Ce sera ensuite l'assistance aux naufragés. Ce sera surtout le soin des hôtes : Un étranger arrive un soir dans une famille chrétienne, il est pauvre, inconnu; au lieu de la *tessère* de l'hospitalité usitée chez les païens, il tire de dessous son manteau un vieux papyrus marqué du sceau d'un autre pauvre, que les Chrétiens appellent l'évêque de telle cité; quelquefois même il ne porte rien, car les lettres, les sceaux, tout a été contrefait par les hérétiques, un signe convenu le fait reconnaître. La famille se lève, on lave les pieds poudreux de cet étranger (c'est ce que saint Paul appelle laver les pieds des saints); on lui donne à table la première place; on lui demande de prier avec la famille et au nom de la famille. S'il est évêque, on s'humilie devant lui, et on lui demande de prêcher devant la petite église domestique composée de quelques parents, de quelques voisins, de quelques serviteurs qui se cachent sous l'ombre de ce toit.

Les païens qui, en revenant de l'orgie, ont passé le soir devant cette demeure, et ont vu un pauvre entrer chez ces pauvres, ne se doutent guère de cette visite pastorale rendue par un évêque des pays éloignés à cette église où son nom même était inconnu[2].

V.

LA PROTECTION DES FAIBLES.

Ce n'est pourtant ici encore qu'un seul coin des œuvres de la charité chrétienne, c'est celui qui frappe le plus, qui se présente à nous avec le plus de détails, parce qu'il suppose une œuvre multiple, une administration de chaque jour, un ministère quotidien.

Mais dans tous les sens et de toute façon, la charité poursuit son but : rendre à l'homme toute sa valeur. Le pauvre, proprement dit, n'est pas le seul malheureux, le seul délaissé. Il y a encore bien de ces petits que Jésus-Christ nous enseigne à respecter tous.

L'enfance d'abord : « Les Chrétiens ont des enfants, disent les premiers apologistes, mais ils n'en sont pas les meurtriers[3] » : tant l'infanticide était la pratique ordinaire des sociétés païennes ! Non-seulement l'enfance qui vient de naître, mais encore l'enfance qui n'est

[1] Tertull. ad uxorem, II, 4, de Cultu fœmin. II.
[2] Sur l'hospitalité chrétienne, v. Matth. XXV, 34; Tim. V, 10; Tertull. de præscription. 20; Constit. apostol. II, 50; Eusèbe, IV, 14; Lucian. in Peregrino; Baronius ad annum, 63, § 3.
[3] Epître à Diognét., 6; saint Justin apol., I, 28.

Digitized by Google

pas encore née est protégée; l'homme est tout entier dans le plus informe rudiment de son être. Il est interdit de rompre cette œuvre du créateur, même quand elle commence à se former; « empêcher de naître, c'est un homicide hâtif[1] » : voilà contre la pratique, si ouvertement licite dans le paganisme, des avortements. L'enfant qui grandit n'est pas moins protégé contre le despotisme paternel de l'ancienne Rome : « Pères, ne portez pas vos fils à la colère, dans la crainte que, dans cette lutte de leur orgueil contre le vôtre, ils ne s'abattent et ne deviennent pusillanimes[2]. »

Ensuite vient la femme. Qui ne connaît ces paroles? « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Eglise et s'est livré pour elle... aimez vos femmes comme votre propre corps. Celui qui aime son épouse s'aime lui-même; nul ne hait sa propre chair; mais il la choie et la nourrit, comme le Christ son Eglise... Aimez vos femmes et ne leur soyez point amers... Rendez hommage à la femme à cause de sa faiblesse même[3],» parole remarquable d'où est dérivé le respect pour la femme dans les temps modernes, si inconnu à la plupart des peuples anciens.

Puis le disgracié, le prolétaire, l'étranger, l'esclave : chez les païens, quand le voyageur est un hôte, qu'il peut apporter la *tessère* de l'hospitalité, qu'un lien le rattache au foyer domestique, qu'il a pu pénétrer jusqu'à l'âtre et embrasser le petit dieu lare du foyer, le païen le respecte, Jupiter hospitalier le protège. Mais s'il ne peut implorer cette tutelle religieuse, si ce n'est qu'un étranger, un inconnu, un être d'une autre cité et d'une autre langue, la société païenne le déclare sans ressource (*inops*), sans parole (*elinguis*), sans nation, sans tribu, sans dieux; ce n'est pas seulement un étranger (*hospes*), c'est un ennemi (*hostis*). Le lien de la cité, le grand lien, le lien suprême des hommes, sous la loi idolatrique, n'existe plus entre vous et lui; il ne vous est rien : et si cet étranger est un esclave (car tout esclave est nécessairement étranger), il vous appartient, non par un lien comme un ami, mais par une chaîne comme un captif; il vous appartient comme le bœuf de votre étable, par le droit du fouet, de la verge, de la fortune, du sang, de la mort.

Mais, pour le Chrétien, il y a un autre lien que celui de la cité; il y a quelque chose de plus général encore et de plus grand. « Toute région étrangère est pour lui une patrie, et toute patrie une région

[1] Homicidii festinatio est prohibere nasci. Tertull. apolog. 9. Vous ne ferez pas périr un enfant ni avant, ni après sa naissance. Ep. attribuée à saint Barnabé, 9.

[2] Eph. VI, 4; Col. III, 21.

[3] Eph., v. 25-33; Col. III, 19.

Digitized by Google

étrangère. Sa république est dans le ciel[1]. » Entre lui, l'esclave et l'étranger, il sait qu'il y a un maître commun qui donnera à chacun, libre ou esclave, sa récompense[2]. Il se reconnaît donc une dette même envers son esclave, et cette dette il la paie; il lui rend ce qui est juste; il ne le menace pas, il sait que le maître qui est au ciel ne fait pas acception de personnes.

Il faut s'arrêter ici un instant. La grande œuvre de l'abolition de l'esclavage commence. Quand on dit à un maître : « Ton esclave a un droit, respecte-le; ton esclave, malgré les services et la déférence qu'il te doit, est par sa nature ton égal; » on porte le marteau sur l'édifice. Il croulera. L'esclavage, en effet, n'est pas un droit plus ou moins restreint pour le maître ou le serviteur; c'est le droit absolu chez l'un, la négation absolue du droit chez l'autre. L'esclavage n'est pas une simple distinction sociale, une délimitation hiérarchique; c'est une inégalité fondamentale, absolue, du tout au tout. Si cet esclave a un Dieu et une âme, il faut donc qu'il vienne à l'église avec moi, qu'il s'y asseoie auprès de moi. Il faut qu'il se repose le dimanche; à ce repos du dimanche, l'Eglise ajoutera même pour l'esclave celui du samedi, conservant par humanité cette trace de Judaïsme. De plus il a une âme à sauver, il ne faut donc pas qu'il soit exposé à l'incontinence, il faut qu'il se marie; marié, il aura une famille, des enfants. Il a un corps, et un corps qui est comme le mien le temple de l'Esprit-Saint : il faut que ce corps soit pur, intact, respecté; je n'ai pas le droit de lui donner la mort, de le maltraiter, de détruire sa santé ou ses forces; les corrections que je lui infligerai seront donc restreintes. Son travail sera modéré; et si, grâce à son activité, il sait à ce travail modéré que je lui impose en ajouter un autre, et gagner par là quelque chose, quel droit ai-je sur ce pécule pour lequel il a contréchangé le repos qu'il était de mon devoir de lui accorder?... Mais quoi donc! cet esclave devient un homme! Je ne lui ai pas donné le soufflet officiel devant le prêteur, et le voilà affranchi! Il est mon esclave de nom, mon ouvrier de fait. Le voilà devenu homme religieux, époux, père de famille, propriétaire, toutes choses que le droit antique de l'esclavage lui déniait. Que lui manque-t-il pour être homme libre, si ce n'est le mot et la formule légale de la liberté? Et au fond, entre cet esclave affranchi du Christ, et moi, homme libre, mais serviteur du Christ, la différence serait-elle si grande[3]? Il n'y a plus qu'un pas à faire; c'est

[1] Ep., à Diognète, 5.
[2] Eph., VI, 8-9; Col., IV. 1. Vous ne commanderez pas avec aigreur à votre esclave ou à votre servante, qui ont en Dieu la même espérance que vous. Ep. attribuée à saint Barnabé, 9.
[3] Qui enim in Domino vocatus est, libertus est Domini : Similiter qui liber vocatus est, servus est Christi, 1, Cor., VII, 22.

Digitized by Google

que je le déclare libre, c'est que je m'associe par ma volonté à cette volonté de Dieu qui veut l'affranchir, c'est que je le perde pour ce monde, afin de le retrouver pour l'éternité, c'est qu'au lieu de l'avoir pour esclave, je l'aie pour mon frère bien aimé[1].

C'est par cette pensée que saint Paul demandait et obtenait d'un maître chrétien la liberté d'un esclave, voleur, fugitif, mais devenu chrétien, devenu missionnaire du Christ, prêt à devenir évêque. Ce premier affranchissement au nom du Christ commençait une longue liste d'affranchissements accomplis par les maîtres *pour le salut de leurs âmes*, liste qui devait demeurer ouverte pendant sept cents ans, et ne se clore qu'avec l'émancipation du dernier esclave. La liberté chrétienne, qui gagnait ce jour-là un homme sûr la servitude, prenait ses précautions pour en gagner toujours, pour ne pas en perdre. D'un côté en effet elle disait au maître : « Autant qu'il se peut faire, affranchis ton esclave ; » d'un autre côté, elle disait à l'esclave : « Autant qu'il peut se faire, sans troubler l'ordre légal des sociétés humaines, acquiers la liberté[2] ; » et enfin, pour ne pas perdre par une autre voie ce qu'elle faisait ainsi gagner à la liberté, elle disait à l'homme libre : « Tu as été racheté d'un grand prix, du sang du Christ : ne deviens jamais l'esclave des hommes[3]. » Toute la révolution qui a aboli l'esclavage était contenue dans ces trois paroles.

De ces pauvres secourus, de ces esclaves affranchis ou relevés, de ces riches qui les assistaient, de ces maîtres qui les émancipaient, de ces hommes libres qui les honoraient, se formait la famille chrétienne, déjà nombreuse, toujours étroitement unie et toute pleine de cet esprit de fraternelle égalité qui avait eu pour point de départ le Calvaire, sa première réalisation dans le Cénacle. Plus d'un siècle après, chacune de ces *fraternités* chrétiennes (pour me servir d'une expression de ce temps), faisait non seulement avec elle-même, mais avec les autres fraternités, un tout dont les membres s'aimaient avant de se connaître, se reconnaissaient à des signes mystérieux, s'appelaient frères et sœurs, et se donnaient le baiser de paix. Et l'un des étonnements, l'un des reproches, l'un des sujets de suspicion et de haine qu'avaient contre eux les idolâtres désunis et divisés, s'exprimait par ce mot : Voyez comme ils s'aiment[4] !

Cet exposé des œuvres charitables de la première époque n'est pas long, sans doute. Les premiers fidèles écrivaient peu, et le simple

[1] Uti, non velut necessarium bonum tuum esset, sed voluntarium. Forsan et ideo discessit a te, ut æternum illum reciperes, jam non ut servum, sed pro servo carissimum fratrem. Philem., 15-16.
[2] Si potes fieri liber, magis utere. 1, Cor., VII, 21.
[3] Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum. *Ibid.* 23.
[4] Tertullien. apolog., 39. Minutius Felix in Octavio.

Digitized by Google

volume des Actes et des Épitres des Apôtres est le seul monument qui nous reste de ce premier âge de l'Eglise. Mais il est facile de s'apercevoir que dans cette brièveté, cependant, tout est complet; dans ce volume si court, toutes les branches de la charité chrétienne sont déjà indiquées; tout est humble, mais tout est déjà mûr. Ce n'est pas seulement l'arbre dans son germe, où il est invisible pour les yeux, visible seulement pour la science; le germe de l'Eglise chrétienne a une autre puissance. Dans ce grain de sénevé de l'Evangile, nous voyons déjà se dessiner d'une manière distincte chacune de ces vastes branches qui couvriront la terre de leur ombrage.

Reprenons, en effet, les principes que nous avons posés dans le début de ce travail; nous les retrouverons appliqués dans le premier âge de l'Eglise; nous en pressentirons le progrès et le développement dans les siècles suivants.

La pensée principale que nous envisageons dans la charité chrétienne est celle-ci : *Rendre à l'homme sa valeur, et la lui rendre au nom de Dieu.* Nous avons vu que ça été le travail de l'Eglise apostolique. Ce sera le travail de l'Eglise de tous les siècles.

Ce travail a un double caractère : la réhabilitation de l'homme contre l'homme; la défense de l'homme contre sa propre infirmité; la protection pour l'opprimé; l'assistance pour le pauvre.

Cette tâche de la protection comprend la défense et la réhabilitation

de l'Enfant,
de la Femme,
de l'Esclave,
de l'opprimé en général.

Tâche commencée dès les premiers jours de l'Eglise, et qui ira se continuant et se développant de siècle en siècle.

La tâche de l'assistance embrasse tous les efforts faits par l'Eglise pour remédier aux vices de la répartition inégale des biens.

D'abord, la mise en commun des capitaux. Elle nous apparaît sous une forme transitoire dans l'Eglise de Jérusalem. Elle commence à poindre sous la forme plus durable de la vie ascétique, dans l'Eglise apostolique; nous en verrons, dans les siècles postérieurs, l'immense développement.

Ensuite, le partage des revenus entre l'indigent et le riche;

La distinction de l'homme valide qui travaille et du pauvre qui ne peut travailler;

Pour le premier, le travail honoré, émancipé, plus sûrement rétribué;

Pour le second, l'aumône;

Digitized by Google

Les différentes formes de l'aumône : l'oblation, la collecte, l'agape;
Le fonds créé par l'aumône : le bien de l'Eglise;
Le distributeur de l'aumône : le diacre;
Les divers emplois de l'aumône : le soin de la veuve, de l'orphelin, du prisonnier, de l'hôte, du malade, du pauvre.

Tout cela se trouve déjà consacré dans l'Eglise du premier siècle. Nous en retrouverons la tradition constante et le progrès dans les âges qui suivront. Chaque siècle viendra tour à tour nous montrer les mêmes institutions, grandies, développées selon les besoins du temps, mais identiques par leur point de départ, par leur principe, par leur but; répétition monotone, peut-être, mais dont il faut subir la monotonie, toutes les fois qu'on examine sous un rapport quelconque l'histoire de l'Eglise, souvent diverse pour la forme, toujours identique pour le fond.

En contemplant l'harmonieux ensemble de cette société chrétienne, si hiérarchique et en même temps si pleine des sentiments de l'égalité, un mot me revient à la mémoire, sans cesse répété dans les Écritures, et qui me semble jeter une grande lumière sur ce travail du Christianisme destiné à rendre à l'homme toute sa valeur. Ce mot, le voici : *Dieu ne fait pas acception de personnes.*

Les hommes, en effet, ne sont pas, devant Dieu, des *personnes*, des masques, des rôles tels que le monde les envisage; les personnages qu'ils font ici-bas, de maîtres, d'esclaves, de rois, de sujets, ils ne les font pas devant Dieu. Ils sont là hommes, seulement hommes. On était, dans le paganisme, citoyen avant tout, homme libre avant tout, maître avant tout; le personnage social et politique était tout dans l'homme. Dans le Christianisme on est homme avant tout. « Dans le » Christ, il n'y a ni Juif, ni gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni Grec, » ni Barbare, ni esclave, ni libre, ni mâle, ni femme; mais tous seront » un dans le Christ[1]. » Les vocations sont différentes; les accidents de la nature ou de la vie sont différents; l'essence est la même. Toutes les diversités ne sont que secondaires et accessoires, en face de cette principale et dominante unité. Les Chrétiens, avec leurs fonctions et leurs natures diverses, sont les membres d'un même corps qui est le corps du Christ. Juifs ou gentils, esclaves ou libres, ils ont été baptisés en un même Esprit; ils ont bu au même calice. Le pied se séparera-t-il de la main? L'oreille sera-t-elle en guerre contre l'œil? L'œil dira-t-il à la main : « Je n'ai pas besoin de toi? » La tête, aux pieds : « Vous ne m'êtes pas nécessaires? » Les membres qui semblent les plus infimes ne sont-ils pas au contraire les plus nécessaires? L'œil et l'oreille, que

[1] Galat., III, 28; Col., III, 11.

Digitized by Google

nous honorons davantage, demeurent à découvert et n'ont pas besoin de vêtements; mais le bras qui travaille, le pied qui nous soutient, nous les enveloppons avec honneur, et ils ont besoin que les autres membres prennent soin de les vêtir. Par cette sage économie du créateur, il n'y a pas de lutte ni de séparation entre nos membres; chaque membre a besoin des autres, s'occupe des autres. Si l'un souffre, tous souffrent: si l'un est glorifié, tous se réjouissent. Voilà ce que vous êtes dans le Christ et comme membres du Christ[1].

Cette société chrétienne, dont la vigne, dans son union avec l'ormeau; dont le navire, dans l'admirable symétrie de sa structure; dont l'édifice, dans sa diversité et le savant emploi des pierres qui le construisent, fournissent aux Pères de l'Église de si éloquentes images, est ici réalisée par la plus belle et la plus digne de toutes: la plus belle œuvre de la création est le corps humain, et ce corps est le corps du Christ.

Cte FRANZ DE CHAMPAGNY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

[1] I. Cor., XII, 12-27.

Digitized by Google

LES ÉTATS-UNIS IL Y A QUARANTE ANS *.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Le sort en était donc jeté, et les Américains, pareils à l'homme qui vient de franchir un large fossé sans se préoccuper de ce qu'il laisse derrière lui, et de la possibilité du retour, les Américains, dis-je, se trouvaient engagés dans une lutte qui pouvait et devait devenir sérieuse aussi bien sur mer que sur terre; mais il faut constater, à leur louange, qu'ils s'attachèrent à ne voir de leur résolution que les avantages politiques et d'avenir, sans se laisser arrêter par les conséquences qui pourraient atteindre surtout leurs intérêts commerciaux. — Je parle ici des hommes qui dirigeaient les affaires du pays et du parti puissant qui appuyait ces hommes, car, du côté des fédéralistes [1], rien n'était négligé pour faire ressortir, par les déclamations et la presse, tout « le danger, la folie même, » d'une déclaration de guerre adoptée sans avoir obtenu de la France autre chose que des assurances que l'on qualifiait de « mensongères. »

Une protestation, émanant d'une réunion formée à Annapolis, rappelait les faits marquants de l'histoire du pays qui, à travers « les difficultés des vingt dernières années, avaient signalé le succès d'une » sage résistance à des entraînements périlleux, jusqu'au moment où » l'administration de M. Madison, *soumise honteusement à l'influence* » *française*, en était venue à emporter une détermination *coupable et* » *impolitique à la fois.* » Les délibérations de certaines législatures, de celle du Massachusetts entre autres, ne se prononçaient pas moins vivement dans le même sens. Un mémoire, rédigé à Boston, et pré-

[1] Il est bon de se rappeler ici, une fois pour toutes, que cette désignation, qui s'était fort éloignée de son acception primitive, n'impliquait plus, à cette époque, qu'une opposition prononcée à l'ascendant démocratique, une disposition non équivoque tendant à favoriser les idées de concentration de pouvoir et quelque propension à se rapprocher plus intimement de l'Angleterre.

* Voir la *Revue*, tome III, page 208.

Digitized by Google

senté au congrès, résumait cette opinion contre laquelle la minorité guerrière s'efforçait de réclamer, et l'on avait su, à n'en pouvoir douter, que lors des derniers débats du congrès, trois seulement, parmi les dix-sept députés de New-York, avaient voté pour la guerre, soit que l'opposition eût été encouragée avec succès par M. Dewitt-Clinton, soit qu'elle se fût ainsi déterminée par la crainte de voir une ville importante exposée aux malheurs qui pouvaient l'atteindre plus aisément que les autres ports de l'Union. L'un des principaux arguments des fédéralistes consistait à répéter que l'on n'était pas prêt; ils perdaient de vue, sans doute, leur constante opposition à tous préparatifs, même éventuels; ils oubliaient, en même temps, ce principe qui veut que, dans tous les cas, lorsque l'honneur national est en jeu, et lorsque l'heure de la crise est sonnée, la voix de l'intérêt général soit la seule à se faire entendre. Les organes du parti contraire répondaient par d'énergiques manifestations en faveur de la guerre, et l'un d'eux exprimait sa pensée en l'accompagnant d'une citation appropriée de ces vers de Shakspeare :

> Why now, blow wind, swell billows and swim bark!
> The storm is up, and all is on hazard[1].

L'animosité réciproque ne tarda pas à devenir assez violente pour donner lieu à de fâcheux excès; les presses d'un journal de Baltimore, qui avait osé publier la protestation d'Annapolis, furent brisées par la populace exaspérée, les bureaux incendiés et les rédacteurs forcés de chercher leur salut dans la fuite. Savannah fut témoin de scènes analogues.

En examinant la question de sang-froid, il demeure évident que les Etats-Unis n'avaient qu'à gagner à une guerre contre l'Angleterre, tandis que l'Angleterre, au contraire, ne pouvait qu'y perdre. En effet, si la marine militaire américaine, alors dans un état d'infériorité incontestable, ne pouvait prétendre à jouer un grand rôle, d'un autre côté, cent mille excellents matelots assuraient le prompt et facile armement de nombreux corsaires qui, bientôt répandus sur la surface des mers, devaient causer un tort immense au commerce anglais. On se plaisait à en trouver la preuve dans les listes du *Lloyd*, en remontant à la guerre de l'Indépendance; et cependant, à cette époque, les escadres britanniques bloquaient le littoral des Etats-Unis qui, dans leur enfance comme nation, ne possédaient alors ni marine ni finances. « Aujourd'hui, ajoutait-on, qu'ils sont en mesure

[1] Maintenant, soufflez vents, montez flots, et toi, barque, vogue sur les ondes, car la tempête s'élève et tout est désormais confié au hasard !

Digitized by Google

» de se suffire à eux-mêmes, de supporter l'établissement de taxes » momentanées; aujourd'hui qu'ils disposent des moyens nécessaires » pour attaquer le haut Canada et pour armer une multitude de » navires fins voiliers, leur action sur terre et sur mer ne peut man- » quer de devenir efficace dans la lutte engagée. »

L'attitude énergique que venait de prendre le congrès semblait l'autoriser à se montrer plus exigeant à l'égard de la France; M. Monroe ne cessait de s'expliquer en ce sens. Deux voix de majorité seulement avaient écarté, dans le sénat, une motion de M. Pope. qui tendait à nous assimiler à l'Angleterre dans une même manifestation hostile, tandis que le rappel de l'acte de *non importation*, proposé à la chambre des représentants dans la séance du 25 juin, appuyé par soixante voix contre soixante, ne dut d'être repoussé qu'à la voix prépondérante (*casting vote*) du président Clay.

Sur ces entrefaites, le 4 juillet ramena la célébration de l'anniversaire si cher aux Américains, puisqu'il leur rappelle l'époque de leur affranchissement du joug de l'Angleterre. Depuis les frontières du Canada jusqu'au golfe du Mexique, depuis les rivages de l'Océan Pacifique jusque bien au-delà du Mississipi, le souvenir de ce grand événement était, comme il l'est encore aujourd'hui, l'objet des mêmes et unanimes réjouissances.

La circonstance si remarquable d'une déclaration de guerre à la Grande-Bretagne, après trente années d'une paix non interrompue, prêtait encore plus de solennité au retour de cette journée, au milieu de la ville fédérale; sous les regards du magistrat suprême de la République; en présence du congrès assemblé, et au sein duquel siégeaient plusieurs de ces hommes qui avaient défendu et scellé de leur sang l'indépendance de leur patrie. Des salves d'artillerie annoncèrent la fête dès le matin; le Président se rendit au capitole, où, après lecture faite de la Déclaration de 1776, en présence d'une nombreuse réunion, M. Rush[1] prononça un discours qui reproduisait avec un heureux à-propos les principales phrases du discours de lord Chatham, au parlement, en cette même année; puis, la réception, le banquet et les toasts se succédèrent comme à l'ordinaire; les cris de guerre contre l'Angleterre, auxquels se mêlaient quelques murmures dirigés contre la France, s'unirent aux acclamations générales, et tout se termina par un spectacle patriotique et un feu d'artifice.

La clôture du congrès eut lieu le 7 juillet, après que le président eut été investi du droit important de nomination aux emplois d'officiers dans les corps de volontaires, milice qui plaisait aux Américains,

[1] Nous avons vu ce même M. Rush à Paris, où il fut ministre des Etats-Uuis pendant les années 1847, 1848 et 1849.

Digitized by Google

parce qu'elle ne contrariait pas l'esprit de leurs institutions et ne leur inspirait aucune inquiétude pour leurs libertés.

La dispersion générale qui suivit l'ajournement du congrès nous permettant une courte absence de Washington, j'accompagnai M. Sérurier à Philadelphie, où nous nous rendîmes par l'intérieur de la Pensylvanie; à New-York, la métropole du commerce des Etats-Unis; à Albany, capitale politique du plus vaste état de l'Union; enfin, aux eaux de Ballston, près de Saratoga, lieu devenu célèbre par la capitulation du général Burgoyne.

Rien, dans le cours de ce voyage, ne nous présenta l'image de la guerre et ne nous en retraça les impressions ou les inquiétudes; nous vîmes, au contraire, une population heureuse, une aisance universelle dans un pays où il y a place pour tout le monde, où nous semblèrent régner l'abondance, la vraie liberté, la plus grande tolérance quant aux opinions religieuses, l'exercice non restreint de tous les cultes, l'accord au sein des familles. Tout individu qui, en dehors de la vie politique, et conséquemment à l'abri des attaques des partis, cherchait une existence tranquille, était sûr de la trouver là, sous la protection des lois les plus équitables. Admis dans quelques cercles intimes, nous y trouvâmes les mœurs les plus douces alliées à tout ce que la société européenne pouvait naguère nous offrir d'agréments et même de luxe. Je dois citer particulièrement, sous ce rapport, les familles Smith et Caton, à Baltimore; Dallas, Ingersoll, Rush et Middleton [1], à Philadelphie; M. Comb, dans le New-Jersey, et MM. Morris, Livingston et Montgomery, dans l'Etat de New-York.

Morissania, dans une situation magnifique, en vue du Sound et de Long-Island, était la résidence de ce même Governier Morris, dont nous avions fait la connaissance l'année précédente à Washington, et dont la conversation, se rattachant aux souvenirs de sa mission en France pendant les années 1791 et 1792, nous intéressait vivement. La publication de ses Mémoires a fixé depuis l'attention des lecteurs sérieux. Nous ne nous lassions pas de l'entendre parler avec vénération de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de leurs malheurs, des confidences qu'il avait reçues, des efforts qu'il avait faits pour servir leur si juste cause, et des impressions toutes contre-révolutionnaires produites sur lui par le spectacle des douloureux événements dont il avait été le témoin.

Chez le vieux chancelier Livingston, qui, après avoir occupé un poste

[1] M. Middleton, de la Caroline du Sud, mais fixé à Philadelphie, avait une femme très-belle, et était lui-même d'une figure remarquable. Il avait voyagé en Europe, y avait beaucoup connu madame de Staël, et c'est lui, m'a-t-on assuré, qui figure sous le nom d'Oswald dans *Corinne*.

Digitized by Google

considérable de l'Etat de New-York, avait été également ministre en France, où il avait signé le traité d'acquisition de la Louisiane par les Etats-Unis, nous retrouvâmes, au sein d'une nombreuse et belle famille, les souvenirs plus récents du Consulat. Les habitudes, l'élégance, la facilité des rapports qui régnaient dans ce château disposé tout à la française, nous rendaient les plus douces illusions de la patrie lointaine. Je vis là, pour la première fois, M. Fulton, homme aimable et distingué qui avait imaginé d'appliquer la vapeur à la navigation, comme nous venions d'en faire l'expérience sur un des beaux navires qui sillonnaient la rivière du Nord et les vastes baies intérieures voisines de New-York. Du haut de la rive élevée sur laquelle est situé Clermont-Manor, bien au-dessus du passage pittoresque ouvert à travers les Highlands, et de ce fort illustré de West-Point qui le commande; en face de la chaîne des Catskill-Mountains se rattachant aux montagnes bleues, nous voyions passer ces merveilleux bâtiments, au moyen desquels une communication constante et facile était entretenue entre New-York et Albany, sur une distance de quatre-vingts lieues. Les poètes avaient déjà célébré cette admirable découverte, dont l'application ne devait se révéler à l'Europe que quelques années plus tard; j'avais déjà lu ces vers :

What often had been wish'd and often tried,
But still all human faculties defied;
What far surpassing mortal means was thought,
Creative genius has to being braught.
Nature's four elements, by Fulton's skill
Combin'd, cooperate and perform his will;
The monstruous mass, majestically grand,
Moves, as with life, obedient to command.
In vain the wind and tide oppose their force,
A power invisible propels its course;
Rivals with wide-spread canvass strive in vain
The *Car of Neptune*[1] passes with disdain;
Thousands with wonder gaze along the shore,
And were they heathens, prostrate would adore[2].

[1] Nom d'un des bateaux à vapeur employés sur la rivière du Nord.

[2] Ce que les vœux avaient souvent appelé; ce que l'on avait souvent tenté, mais qui semblait défier les facultés humaines; ce qui paraissait au-dessus de la puissance mortelle, le génie créateur a su le produire. Les quatre éléments, réunis par l'habileté de Fulton, se combinent, s'associent pour accomplir sa volonté. Une masse énorme, dans sa majestueuse grandeur, se meut comme si la vie l'animait et obéit au commandement. En vain le vent et la marée lui opposent leurs forces, un pouvoir invisible la pousse en avant. Des navires rivaux déploient en vain toutes leurs voiles pour lutter contre elle; *le Char de Neptune* passe avec dédain. Des milliers de spectateurs couvrant le rivage le contemplent avec admiration, et, s'ils étaient païens, ils se prosterneraient et adoreraient.

Digitized by Google

La sœur du chancelier Livingston, veuve du général Montgomery, tué devant Québec pendant la guerre de l'Indépendance, habitait une jolie maison de campagne, à cinq lieues de Clermont. Un autre de ses frères résidait un peu plus loin. Cette famille se trouvait ainsi échelonnée sur un vaste espace de terrain longeant les bords du fleuve, composant un domaine de plus de 80,000 acres de terre (environ 30,000 hectares), destiné à acquérir une valeur de plus en plus considérable, à mesure que les défrichements se multiplieraient dans la proportion des progrès de la population.

Les cinquante milles, par eau, qui nous restaient à faire pour arriver à Albany n'offraient rien de particulièrement remarquable, si l'on en excepte les noms d'*Athènes* et d'*Alger*, donnés à deux villages sur les bords du fleuve, et la petite ville de Hudson, construite en amphithéâtre et formant tableau. Des vaisseaux de ligne remonteraient sans difficulté jusque-là, en passant à pleines voiles près de ces hauteurs, au pied desquelles croissent des plantes marines, tandis que les cèdres, les pins, le, tulipiers, les *hemlocks* en couronnent la cîme. La marée fait sentir son influence jusqu'au-dessus d'Albany, à plus de soixante lieues dans les terres. Rien n'est plus charmant qu'un voyage sur ce fleuve; que cette navigation paisible et non interrompue à travers une succession de sites enchanteurs, sur des eaux qui appartiennent encore à l'Océan sans participer en rien à ses agitations.

Albany, où siège le gouvernement de l'Etat de New-York, a été fondé par les Hollandais, et j'y ai retrouvé, dans la distribution intérieure et l'ameublement des maisons, les usages de la Hollande. Nous nous présentâmes chez le gouverneur Tompkins, puis chez le général Dearborn, dont le quartier-général établi au camp de Greenbush ne présentait pas encore un aspect bien guerrier, un millier d'hommes à peine s'y trouvant réunis sous les drapeaux. M. Serurier reçut à son tour la visite de M. Genet, frère de madame Campan, qui avait été ministre de France aux Etats-Unis en 1793, et dont l'attitude violente, révolutionnaire même, avait, à cette époque, provoqué le mécontentement de Washington, président de la République. Cette conduite avait contribué à rapprocher Washington des intérêts et des vues politiques de l'Angleterre, direction qu'il suivit jusqu'au terme de sa gestion des affaires, et dans laquelle se maintint son successeur Adams. M. Genet, rappelé par le gouvernement français, mais se refusant à aller rendre compte de sa conduite, se fixa aux Etats-Unis, où il épousa une fille du général Clinton. Il a, depuis, adopté a Albany un mode d'existence qui semblait d'abord peu compatible avec son esprit inquiet et remuant.

En redescendant la rivière du Nord, nous rencontrâmes sur le bateau qui nous portait le colonel Burr, récemment revenu d'Angle-

Digitized by Google

terre, homme trop connu par ses intrigues anti-fédérales, qui n'allaient à rien moins qu'à séparer de l'Union les Etats de l'Ouest; par le procès qui en fut la suite, et par son duel avec le général Hamilton, duel dans lequel Hamilton emporta en succombant les regrets unanimes et mérités du pays dont il avait noblement et utilement servi la cause. Par une coïncidence singulière, nous passâmes devant le monument élevé au général sur le lieu même de sa mort; mais notre observation, quelque attentive qu'elle fût, ne put découvrir la moindre trace d'émotion sur le visage de Burr, qui avait pris soin, du reste, de diriger ses regards d'un autre côté. Il annonçait alors l'intention de rouvrir un cabinet de consultations à New-York, et depuis, il a disparu de la scène politique..

Le magnifique port de New-York, que nous visitâmes plus en détail à notre retour, nous frappa d'admiration sous le double rapport du site et du mouvement commercial. On ne comptait cependant alors que cent mille habitants au plus dans cette ville qui aujourd'hui en renferme six cent cinquante mille. Son immense rade, si heureusement fermée par le goulet de Sandy-Hook, pourrait contenir toutes les flottes de l'univers. Les faiseurs de projets épuisaient leur imagination, à cette époque, à chercher un moyen de défendre avec succès l'entrée de cette passe. Un savant distingué, le docteur Mitchell, prétendait qu'il était aisé de la rendre impraticable pour les vaisseaux de haut-bord, ce qui eut été l'essentiel; « mais, ajoutait-il ironiquement, il est » dans la nature humaine d'aimer un peu l'inquiétude; elle donne du » piquant à la vie, et c'est pour cela, sans doute, que nos grands cal- » culateurs négligent les moyens simples pour se jeter à corps perdu » dans des complications impossibles à réaliser. » — « Au reste, di- » sait-il encore, la nature fait pour New-York ce que l'art tenterait » peut-être en vain d'accomplir, car la barre s'accroît chaque année, » et bientôt tout navire tirant plus de vingt pieds d'eau sera forcément » exclu de la rade. » Quoi qu'il en fût, personne ne semblait croire à une expédition dirigée contre New-York, expédition peu profitable aux Anglais, et dont le résultat le plus clair eût été d'unir tous les partis par la nécessité d'une commune défense.

Le général Armstrong commandait alors dans cette ville, et nous eûmes occasion de le voir souvent et avec intérêt, pendant le séjour que nous y fîmes. Vétéran de la guerre de l'Indépendance, qu'il avait faite en qualité de major, puis membre du congrès, où son mérite lui avait acquis beaucoup de considération, bien qu'il fût d'un caractère peu prévenant et même un peu bizarre, la suite de sa carrière politique l'avait conduit à Paris, en qualité de ministre des Etats-Unis; mais la vie retirée qu'il y mena, et sa persistance à ne pas vouloir se servir de notre langue, empêchèrent qu'il y fût apprécié à sa juste valeur.

Digitized by Google

Son extérieur et ses manières étaient également nobles et distingués. A son retour de France, on l'avait mis un moment sur les rangs pour la présidence à venir; mais, soit qu'il eût désespéré du succès, soit qu'il eût fait céder ses prétentions à celles de M. Dewitt-Clinton, on avait bientôt cessé d'en parler, et aucune voix ne s'élevait depuis lors pour le mettre en avant. Cette circonstance avait contribué, sans doute, à le reporter vers la vie militaire active.

M. Armstrong, dans ses conversations sur la France, n'exprimait ni enthousiasme, ni préjugés, et il appréciait le grave incident de la rupture avec la Russie en homme qui, par sa longue résidence à Paris, avait appris à connaître nos ressources, l'esprit guerrier de notre armée, et avait pris en elle une confiance que tant de campagnes glorieuses se chargeaient de justifier.

Mais il est temps d'en revenir au sujet que ces souvenirs de voyage m'ont fait un instant oublier; à la guerre qui n'avait pas tardé à éclater vers les frontières du Nord par quelques hostilités entre les flottilles des deux nations sur les lacs Erié et Ontario. D'autres événements s'étaient également produits : c'était l'entrée du général Hull sur le territoire britannique; une proclamation du général Prevost, gouverneur du Canada, en réponse au manifeste américain; l'envoi, en signe de guerre, d'un tomahawk ou casse-tête teint de sang à toutes les tribus indiennes du voisinage, qu'on voulait exciter contre les Américains; la prise du fort de Michillimakinack, le 17 juillet; le combat de Brownstown, le 8 août, et enfin la sortie, fructueuse en prises, de nombreux corsaires armés dans les différents ports de l'Union.

M. Foster avait quitté Washington peu de jours après le 18 juin, laissant en arrière son secrétaire, M. Baker, sous prétexte d'affaires personnelles à soigner, mais en réalité pour attendre des instructions ultérieures, dans le cas où des voies de négociation pourraient encore s'ouvrir. D'un côté, la réparation faite quant à la question de la Chesapeak, et le désaveu de tout appui prêté en temps de paix aux nations indiennes hostiles n'ayant pu suffire, après la publication des documents livrés par Henry; d'un autre côté, les notes hautaines communiquées par le gouvernement américain ayant constaté sa ferme résolution de se faire respecter, il ne restait plus que la révocation des ordres du conseil dont le cabinet anglais pût se promettre quelque succès. Mais cette dernière concession, arrachée à l'orgueil britannique, arriva trop tard, bien qu'elle fût appuyée d'une proposition d'armistice. Par une coïncidence qui ne passa point sans être remarquée, le rappel était daté du 23 juin, cinq jours seulement après la déclaration de guerre. On signala en même temps une autre concordance de dates assez étrange entre un revers considérable éprouvé

Digitized by Google

par le fait de la capitulation de Hull à Détroit, capitulation attribuée à a trahison, et un premier succès brillant obtenu sur mer. Là, en effet, la frégate anglaise *la Guerrière* avait été prise et détruite, après un combat acharné, par la frégate américaine que commandait un capitaine qui s'appelait de ce même nom de Hull. Les commodores Rodgers et Barney avaient fait, de leur côté, de lointaines et heureuses croisières dirigées contre le commerce anglais, et la frégate l'*Essex* s'était emparée du brick de 18 canons l'*Alert*. Ces expéditions, immédiatement entreprises par le peu de forces navales dont pouvait disposer la République, avaient pour but d'attirer à leur poursuite les vaisseaux ennemis, de dégager ainsi l'abord des ports de l'Union, et d'assurer la rentrée des navires de commerce.

Pendant que ces nouvelles, se succédant rapidement, occupaient les esprits aux Etats-Unis, d'immenses événements se préparaient en Europe. Une armée formidable s'avançait des frontières de la France vers le Nord; une armée russe presque aussi nombreuse l'attendait avec calme, et, au milieu de cet appareil de guerre, la paix semblait encore maintenue par tout l'extérieur des formes diplomatiques. Bientôt, néanmoins, le passage du Niémen ne permit plus de conserver de doutes sur la violence de l'orage qui allait éclater. Sur un autre point du globe, en Espagne, la lutte continuait plus obstinée que jamais; les nouvelles qui nous venaient des colonies espagnoles représentaient ces vastes contrées comme en proie aux dissensions civiles les plus violentes, et ravagées par les différents partis qui s'y disputaient l'autorité. Elles ne pouvaient compter, ni sur des chefs improvisés, ni sur des assemblées irrégulières pour en venir, soit à une pacification, soit à l'affranchissement complet d'une métropole désormais impuissante à les protéger.

Ma jeunesse recevait ainsi les meilleures leçons d'une expérience raisonnée, acquise en présence des faits historiques qui se déroulaient les uns après les autres sous mes yeux, dans toute leur vérité, et dont la liberté de la presse, telle qu'elle existait aux Etats-Unis, permettait de constater et d'apprécier jusqu'aux moindres détails. La lumière avait soudainement jailli pour moi sur le caractère de l'invasion de l'Espagne; j'avais compris ce qu'il y avait de noble dans la résistance d'une nation valeureuse, résistance qu'on représentait en France comme une coupable insurrection. Il en était, en quelque sorte, de même pour la guerre prête à commencer dans le nord de l'Europe; mais celle-là, du moins, avait pour excuse la nécessité de soutenir le système continental dirigé contre l'Angleterre et en faveur duquel les Etats-Unis venaient créer une diversion puissante.

La presse, cependant, était l'arène où les partisans de M. Madison et ceux de M. Clinton se livraient de perpétuelles batailles sur la grande

Digitized by Google

question de la prochaine présidence. Les fédéralistes, désespérant de pouvoir y porter un des leurs, s'étaient rejetés sur M. Clinton, qu'ils se flattaient de réussir à détacher complétement du parti républicain en le proclamant *l'ami du commerce et de la paix*, et ils bornaient leur triomphe momentané à l'exclusion de M. Madison. Ce dernier n'attachait pas moins de prix à sa réélection; elle était doublement importante pour lui, car, en satisfaisant au vœu d'une noble ambition, elle devait constater l'approbation donnée à la politique qu'il avait suivie dans des circonstances difficiles, et en ayant toujours en vue l'honneur et les intérêts véritables de son pays.

Le parti fédéraliste était divisé en deux portions bien distinctes; la première, et la plus nombreuse, était composée des hommes qui ne s'attachaient qu'à une question de personnes, mais qui, restant fidèles à d'anciennes traditions, respectant la République dont ils étaient citoyens et que leurs pères avaient fondée au prix de leur sang, demeuraient prêts à en défendre les avantages et les droits, et s'honoraient de la qualification de *Republican federalists;* l'autre, nourrie d'opinions toutes contraires, désirant l'abolition de l'état de choses actuel, épousant dès lors la cause de ses adversaires, quelque part qu'ils fussent, affectant de croire à la non valeur de *prétendus* droits, et allant jusqu'à pouvoir accepter une sorte d'alliance avec l'Angleterre pour parvenir à une forme monarchique de gouvernement, professait les principes de Fisher Ames, réfutés avec tant de force et de succès par M. John Quincy Adams.

Ces derniers, suivant les autres, avaient déjà perdu de vue les bienfaits dus à une constitution qui leur avait donné l'indépendance, et dont les heureuses conséquences avaient transformé des déserts en contrées fertiles, peuplé rapidement les solitudes de l'Ohio, du Kentucky, du Tennessée, et remplacé par des villes riches et commerçantes les misérables huttes indiennes. On pouvait leur reprocher de déprécier sans cesse tout ce qui se rattachait au succès de la guerre entreprise, d'exagérer à dessein les moindres désavantages, et de manifester en toute occasion jusqu'à quel point l'esprit de parti l'emportait en eux sur le devoir et le patriotisme. — Et par quels motifs, ajoutait-on, étaient-ils animés? pourquoi adoptaient-ils un pareil système?—parce que le triomphe même des armes de la République affermirait plus que jamais la confiance dans son administration et détruirait leur secrète espérance de se frayer un chemin au pouvoir, fût-ce à travers le déshonneur des armes américaines. C'est à cette impulsion coupable et non à l'or de l'Angleterre, qu'on devait attribuer et leur conduite et leur langage. On avait le droit de les accuser de chercher, à la faveur des troubles et des malheurs de leur patrie, ce qu'ils ne pouvaient atteindre par des voies honorables, et les organes de l'*Essex-*

Digitized by Google

Junto servaient d'échos à ces odieuses théories. Il en résulta que les Anglais allèrent, dans leur confiance, jusqu'à croire possible la neutralité des états de l'Est.

Revenu de Virginie à la première nouvelle du désastre de Hull, le président avait adopté des mesures propres à faire poursuivre la guerre avec énergie. M. Gallatin rappelait aux collecteurs que la loi de *non-importation* étant plus que jamais en vigueur, tout bâtiment venant d'Angleterre avec un chargement devait être placé sous le séquestre ou soumis à caution jusqu'à ce que le congrès en eût décidé. A quelques observations faites par M. Serurier sur l'espèce d'inconséquence qui semblait caractériser la tolérance du gouvernement, M. Monroe répondait en s'appuyant des exemples fournis par les grandes puissances belligérantes elles-mêmes. Il reconnaissait, au surplus, que cet état de choses devait enlever à la conduite de la guerre beaucoup de cette décision et de cette énergie qui lui étaient nécessaires, ne fût-ce que pour en abréger la durée, et, sous l'impression des nouvelles récentes et si fâcheuses, il ajoutait que « dût-il venir d'Angleterre un » ministre chargé des propositions les plus favorables dans le sens » d'un accommodement, il se refuserait à traiter jusqu'à ce que l'af- » front imprimé au nom américain eût été lavé. »

L'arrivée du colonel Cass venant de Détroit (9 septembre), confirma ce que l'on croyait savoir de la trahison de Hull, par les détails qu'il apportait sur la bonne volonté, l'ardeur même des soldats, l'impatience des officiers, l'offre faite par plusieurs d'entre eux d'attaquer le fort Malden pour l'emporter de vive force, et les refus constants qu'ils avaient éprouvés de la part de leur général, qui aurait été jusqu'à défendre de tirer sur les colonnes anglaises. La petite armée s'était rendue avec désespoir, et l'homme qui l'avait ainsi livrée était devenu un objet d'exécration pour tous les militaires. Ce sentiment avait déjà gagné les états du Sud dont les volontaires affluaient vers le Nord, animés du meilleur esprit. Dix mille hommes, en effet, ne tardèrent pas à être réunis sous le commandement des généraux Harrison et Winchester, et plusieurs membres du congrès tinrent à honneur de marcher dans leurs rangs.

Si le nom du général Hull était flétri, le capitaine Hull, au contraire, était comblé des éloges les plus unanimes et les mieux mérités. On lui devait un succès aussi inespéré que brillant, car ce n'était pas au début des hostilités sur mer, avec un équipage à peine formé et peu aguerri, que l'on aurait pu s'attendre à voir, en quelques minutes, le pavillon anglais s'abaisser devant le pavillon américain. Aussi, les hommages publics s'attachaient-ils à ses pas, et, dans un dîner qui lui fut offert, ainsi qu'à ses officiers, par la ville de Boston, on remarqua, parmi le grand nombre de toasts qui furent portés,

Digitized by Google

celui-ci, qui présente un de ces jeux de mots dans lesquels se plaisent singulièrement les Américains. « The constitution ! whatever disas- » ters may happen to her spars and rigging, we are certain she will » always remain safe and sound in her *Hull*[1]. »

Parmi les difficultés qui entravaient l'action du gouvernement, l'une des plus graves était celle qui naissait pour lui de l'obligation de ménager l'opinion et les intérêts du commerce, toujours porté à enfreindre les dispositions commandées par l'état de guerre. Ainsi, les envois de farines à Cadix et à Lisbonne, sous le prétexte, impossible à soutenir, de la neutralité de l'Espagne et du Portugal, continuaient comme avant le 18 juin ; des contrats de ventes simulées de bâtiments s'étaient multipliés dans les différents ports de l'Union, à l'effet de favoriser des expéditions qui l'étaient d'ailleurs par l'Angleterre au moyen de licences ; certains négociants, se transformant ainsi honteusement en fournisseurs d'un ennemi déclaré, faisaient leur fortune grâce à des arrangements frauduleux et sans se préoccuper en quoi que ce soit de l'honneur national si fort compromis par de pareilles transactions.

Une seconde difficulté, fort réelle aussi, prenait sa source dans l'absence complète de secret en tout ce qui se rapportait aux mesures importantes à prendre. J'en ai cité un exemple notable dans la première partie de ce travail ; il s'était renouvelé depuis et notamment à l'occasion de la déclaration de guerre qui fut connue au Canada avant sa promulgation officielle et, signalée sur le littoral, de manière à ce que les vaisseaux anglais fussent prévenus à temps. L'indiscrétion se manifestait donc ici à la fois et comme un défaut capital et comme un embarras. « Ce n'est pas aux Etats-Unis qu'il faut chercher, disait un » journal, le pendant du dicton de Metellus et de sa chemise, ni celui » de la réserve de Frédéric II, qui, après avoir préparé bien en secret » une campagne contre l'Autriche, répondait à l'envoyé de France, » croyant ces armements préparés contre son souverain : « *Je vais, je* » *pense, jouer votre jeu ; si les as me viennent, nous partagerons.* » On aurait pu mettre également en ligne de compte les fanfaronnades inutiles auxquelles on regrettait de voir se livrer trop facilement des officiers généraux. La conquête du Canada était annoncée comme une conséquence à peu près naturelle de la guerre. Le général Smyth en parlait à l'avance en termes pompeux, sans que l'effet dût suivre les paroles, et le général Hull avait promis *sa protection* au pays qu'il se préparait à envahir, et cela au moment où, cerné lui-même, il allait déposer les armes.

[1] La constitution ! quels que soient les dommages que puissent éprouver ses agrès, nous avons l'assurance qu'elle restera toujours saine et sauve dans sa coque.

Digitized by Google

Les peuplades sauvages, cependant, excitées et armées par les Anglais, se ruaient de tous côtés sur les points des frontières de l'Union qui leur paraissaient les plus vulnérables. Un chef indien, récemment député à Washington, avait fait pressentir ce danger, lorsqu'interrogé au sujet de l'action relative exercée par les deux gouvernements sur ses compatriotes, il avait répondu naïvement : « L'Américain donne » de bons conseils, mais l'Anglais donne beaucoup d'argent. » Le général Harrison, après avoir délivré le fort Wayne, assiégé pendant huit jours par les Indiens, s'étant avancé jusqu'au fort de France, se trouvait en présence d'une force considérable des mêmes ennemis, et cherchait à couper leurs communications avec les troupes anglaises reunies du côté des grands lacs. La garnison du fort Chicago, dans le territoire des Illinois, forcée de l'évacuer, avait été poursuivie et massacrée par les sauvages, tandis que le fort Madison, serré de près, avait heureusement réussi à se défendre. Le fameux chef Tecumseh, plus civilisé que les autres, travaillait, mais en vain jusqu'alors, à régulariser la guerre et à discipliner ces hordes qu'il voulait réunir dans une vaste confédération dont il eût été l'âme, et dont l'Ohio eût formé la limite du côté des Etats-Unis. Il avait reçu des Anglais le brevet de brigadier-général, et deux guerriers connus, Split-Log (Fendeur-d'arbres) et Walk-In-The-Water (marchant-dans-l'eau) secondaient à l'envi ses desseins. La réalisation, toutefois, en paraissait plus que problématique, car ces peuplades, habituées à vivre sans contrôle, ne pensant qu'au pillage, et, incessamment prêtes à se ranger du parti du plus fort, ne s'embarrassaient guère des garanties d'un traité ni des calculs de la politique.

Le congrès se réunit le 2 novembre, peu de jours après qu'on eut reçu la nouvelle d'un engagement sérieux livré sur les hauteurs de Queenstown, dominant la rive anglaise du Niagara. Une attaque hardie, mais imprudente peut-être, et mal secondée par les milices, y avait été repoussée par les troupes britanniques, que soutenait un renfort d'Indiens Chippaways. L'action avait été sanglante ; plusieurs officiers supérieurs américains avaient été faits prisonniers ; mais au nombre des morts était le général anglais Brock.

Le 4 novembre, un message du président, adressé aux deux chambres, plaçait sous leurs yeux tous les documents ayant trait aux négociations constamment suivies avec l'Angleterre malgré l'état de guerre, par M. Russell à Londres, et ensuite avec l'amiral Warren, arrivé depuis peu sur les côtes d'Amérique, à la tête d'une escadre pour agir, et muni de pouvoirs pour traiter. Le message, habilement rédigé, relatait les points principaux posés comme condition absolue, c'est-à-dire : le rappel complet et non équivoque des ordres du conseil ; la renonciation au blocus sur papier ; enfin la reconnaissance de

Digitized by Google

tous les grands principes de neutralité tels qu'ils existaient avant 1792, et particulièrement l'abandon de toute prétention à la presse des matelots américains, premier et principal grief sur lequel portaient les réclamations. Cette insistance nationale et la recommandation faite au congrès de prendre en considération l'accroissement de la marine militaire et de l'armée étaient de nature à concilier au président le parti guerrier. D'un autre côté, les sympathies du commerce se trouvaient ménagées par une insinuation adroite en faveur des expéditions parties d'Angleterre lors de la révocation des ordres du conseil, et dans la confiance qu'elle entraînerait le rappel de l'acte de *non-importation;* elles l'étaient également par le silence prudent gardé sur le maintien des relations commerciales avec la Péninsule. On ne pouvait nier que, dans un moment si important pour sa réélection, M. Madison n'eût déployé, à l'égard de tous les partis, tous les tempéraments compatibles avec ses devoirs d'homme public et de premier magistrat; aussi les fédéralistes qualifièrent-ils ce document de *message de caméléon.* Pour nous, nous n'avions point à nous en plaindre, en présence des lenteurs et du peu de succès des négociations suivies par M. Barlow avec le duc de Dalberg, délégué par le duc de Bassano à l'effet de traiter des réclamations américaines.

Les comités se formèrent immédiatement; celui qui avait pour objet la mobilisation des milices et leur armement se préoccupa vivement du refus peu patriotique fait par les gouverneurs du Massachusetts et du Connecticut de mettre leur contingent à la disposition du gouvernement de l'Union. Son attention se porta également sur les plaintes de la législature de New-York, qui représentait que ses commettants avaient seuls à supporter le principal fardeau de l'état de guerre. La majorité se montra peu favorable à la proposition d'un embargo, et repoussa, dans l'intérêt des négociants et des cultivateurs, celle d'interdire l'exportation des grains et des farines en vue de la répression du commerce scandaleux maintenu avec Lisbonne et Cadix.

M. Johnson, du Kentucky, demanda, dans la séance du 10, que le congrès sanctionnât par un bill la levée d'un corps de cavalerie destiné à une campagne d'hiver contre les Indiens qui ravageaient les frontières. Il faisait observer que, depuis la défaite éprouvée par Braddock, le système de guerre avait été mal dirigé. Lorsque les Indiens, dit-il, se trouvaient en face d'une force supérieure, ils se dispersaient dans les bois comme des bêtes fauves, et rien ne pouvait les contraindre à combattre. Si, au contraire, ils avaient un avantage décidé; s'ils rencontraient des corps détachés et peu nombreux, ils les entouraient alors, les massacraient, et puis échappaient à la vengeance, soit à la faveur de retraites connues d'eux seuls, soit grâce à la vitesse de leur marche à travers des forêts impénétrables pour

Digitized by Google

d'autres qu'eux. En les attaquant en hiver, ajoutait M. Johnson, on découvrirait aisément leurs repaires, on parviendrait à détruire leurs approvisionnements, à enlever leurs femmes et leurs enfants, qui deviendraient de précieux otages. Cette méthode avait déjà réussi à l'égard des Pottawattamies; mais, pour assurer ce mode de répression, des corps levés et employés avec l'autorisation du congrès seraient infiniment plus utiles que de simples volontaires dont l'action était subordonnée aux exigences du moment.

Vers le 15 novembre, le président communiqua au congrès la suite de la correspondance de M. Russell avec lord Castlereagh. L'intention du gouvernement anglais de gagner toujours du temps sans jamais faire droit aux principales réclamations, s'y révélait clairement. M. Russell, arrivé lui-même peu après, rendit compte d'un dernier entretien avec le ministre anglais; il confirmait l'opinion toujours défavorable émise quant à l'aplanissement de la question vitale de la presse des matelots, à laquelle, disait-il, « le gouvernement britanni- » que ne renoncerait jamais. » Les paroles de lord Castlereagh, qui s'était oublié jusqu'à parler en plein parlement d'*amis dans le congrès*, en désignant ainsi certains fédéralistes, furent relevées et commentées avec quelque force par les partisans de la guerre. Quand vint le bill relatif à l'augmentation de la paie du soldat, portée de cinq à huit dollars, et à l'autorisation d'enrôlement des jeunes gens de dix-huit ans, il fut attaqué par M. Quincy avec sa violence ordinaire. Cet orateur, assimilant cette dernière disposition à la conscription, s'écria : « Napoléon serait-il notre maître? Allons-nous adopter ses errements; » nous modeler sur ses mesures arbitraires? — Non! nous sommes » libres; nous ne sommes pas, Dieu merci! soumis à l'empire d'un » maître, etc. »

il était toujours question d'une occupation armée de la Floride orientale, dont le président avait fait ressortir la nécessité, dût-il en résulter une guerre contre l'Espagne, guerre qui, à la vérité, ne pouvait être que nominale. Le sénat s'y montrait opposé, et les sages prévisions de M. Madison, confirmées par le tableau désastreux de la situation des habitants de ce pays, ne réussissaient pas à triompher de l'esprit de résistance qui se perpétuait, sur ce point, au sein de la première branche de la législature. C'est vers cette même époque que le territoire du Mississipi fut admis à faire partie, en qualité d'Etat, de l'Union américaine. Ses frontières, ainsi que celles de plusieurs Etats de l'Ouest et du Sud, étaient chaque jour menacées par les armements d'une très-puissante nation indienne : les Creeks.

Peut-être ne lira-t-on point sans intérêt ici une indication sommaire des ressources financières à l'aide desquelles le gouvernement prétendait faire face aux exigences d'une guerre à soutenir. Un rapport de

Digitized by Google

M. Gallatin, soumis au congrès, portait à 20,800,000 dollars[1] la somme des recettes pendant l'année finissant au 30 septembre, en y comprenant 5 millions perçus sur l'emprunt de 11 millions autorisé et la balance de 4 millions restant dans le trésor. Il évaluait le montant des dépenses à 18,300,000 dollars, sur lesquels, 8 millions étaient affectés à l'armée de terre, 3 millions à la marine et 5 millions à l'intérêt de la dette, avec remboursement partiel du capital. Des billets du trésor, autorisés par un acte du 30 juin, devaient servir à l'excédant des dépenses; M. Gallatin estimait à 32 millions les besoins de l'année 1813, et comprenait dans ce chiffre l'armée de terre pour 17 millions et l'armée de mer pour 5. Néanmoins, comptant sur des emprunts pour faire face à ce déficit, il déclarait ajourner à l'année 1814 l'établissement des taxes nouvelles. Il exprimait, en même temps, la pensée qu'à cette époque, la paix aurait rouvert les sources habituelles du revenu public, fondé en majeure partie sur les importations, ou que la guerre prenant un caractère plus sérieux, serait devenue plus populaire, et permettrait, en ce cas, de proposer des mesures toujours si délicates pour une République où le peuple se montre constamment jaloux de ses libertés et de ses droits.

Bien que le résultat du scrutin pour la présidence future ne doive être publié que le premier lundi de février qui suit l'élection, on avait pu connaître à l'avance la proportion des votes transmis pour le 2 décembre, au président du sénat, par les gouverneurs des divers Etats, et l'on regardait comme un fait certain que sur 218 voix, 129 se prononçaient en faveur de M. Madison, et 89 seulement pour son compétiteur. Il est juste de dire que tout l'honneur d'une attitude franche, noble et digne, appartenait au premier. Dédaignant tout moyen d'intrigue, M. Madison se déclarait heureux de pouvoir mettre encore au service de la République le même zèle, si elle lui continuait sa confiance, comme prêt à se retirer des affaires, après avoir été pendant quatre ans, et dans les circonstances les plus critiques, à la tête de l'administration du pays, si elle lui donnait un successeur. M. Dewitt-Clinton, lui, avait un double rôle difficile à bien jouer longtemps, obligé qu'il était de flatter deux opinions contraires, en se montrant à l'une l'ami du commerce et de la paix, en se présentant à l'autre comme décidé à pousser, au besoin, la guerre avec vigueur. Il compromettait, en outre, par cette conduite, ses titres établis à la vice-présidence, qui l'eût porté plus tard à la première place. De tout cela, il devenait évident pour nous que M. Madison, ayant désormais l'assurance d'une approbation donnée par la majorité du pays à la

[1] On sait que le dollar équivaut à 5 fr. 45 c. de notre monnaie.

Digitized by Google

igne politique qu'il avait cru devoir suivre, se règlerait, quant aux rapports à maintenir avec la France, sur le plus ou le moins de confiance que nous lui inspirerions par nos actes.

Le 8 décembre, au milieu d'un bal que la ville de Washington donnait aux officiers de la marine, le jeune Hamilton, fils d'un des secrétaires d'Etat, arriva porteur de la nouvelle de la prise de la frégate anglaise *Macedonia* par la frégate américaine *United-States*, commandée par le commodore Decatur. Après une chasse d'une heure, l'affaire avait eu lieu (le 25 octobre) et n'avait duré que dix-sept minutes. On illumina spontanément, et le pavillon anglais qu'apportait aussi le jeune officier fut promené autour de la salle par les trois capitaines Hull, Morris et Steward, au milieu des acclamations générales, et au son de la musique jouant énergiquement l'air national de *Yankee Doodle*. Les hommes entourèrent ensuite l'heureux messager, curieux d'obtenir des détails sur ce brillant combat, tandis que les femmes coupaient des morceaux du pavillon déposé aux pieds de Mme Madison, et en décoraient leurs ceintures. On porta au souper la santé du commodore et celle de son vaillant équipage.

C'est ainsi que l'Amérique du nord préludait à la création d'une marine que le congrès devait bientôt augmenter, en votant la construction immédiate de quatre vaisseaux et de six frégates. L'Angleterre avait commis la faute de se donner une rivale capable de lui disputer un jour l'empire des mers, et notre intérêt nous commandait d'applaudir à cet avenir de la puissance navale des Etats-Unis.

Vers la fin de l'année, le bill qui ordonnait la remise aux négociants des cautions fournies à l'occasion des dernières importations d'Angleterre, passa à la chambre des représentants à la faible majorité de trois voix (soixante-quatre contre soixante-une). Cette mesure était devenue nécessaire afin d'amortir l'opposition des Etats de l'Est qui faisait chaque jour de nouveaux progrès; on regardait les élections futures comme plus que douteuses pour cette partie de l'Union et même dans l'Etat de New-York, où les échecs éprouvés du côté du Canada et le dépit résultant du non succès de la candidature Clinton contribuaient à dépopulariser l'administration de M. Madison.

Sans parler encore ici de la déplorable capitulation de Hull, il faut bien convenir que les actes des généraux Dearborn, Smyth et autres avaient fort peu répondu à l'attente du pays et à leurs programmes fastueux. Ce n'était partout, dans cette direction, qu'indiscipline, désordre et ignorance. Au moment où l'on croyait à un mouvement général en avant, les troupes avaient reçu l'ordre de rentrer dans leurs quartiers d'hiver, en raison, disait-on, du refus de concours des milices. Quelques corps de volontaires mal payés s'étaient débandés en manifestant un mécontentement qu'on était loin de prévoir lors de

Digitized by Google

leur ardeur première; le lac Ontario n'étant plus tenable dans la mauvaise saison, le commodore Chauncey, qui y commandait une flottille considérable, avait dû également suspendre ses opérations militaires jusqu'au retour du printemps. A tout prendre, les débuts de la campagne n'avaient pas été heureux sur terre, mais, en reconnaissant des fautes attribuées à l'inexpérience, on se promettait bien de prendre plus tard une éclatante revanche, et l'esprit national se montait insensiblement à l'idée d'une supériorité nécessaire à conquérir sur un continent dont le drapeau de l'Union américaine couvrait les trois quarts au moins.

Le commencement de l'année 1813 fut marqué par quelques changements dans la composition du cabinet. M. Hamilton, secrétaire de la marine, donna sa démission à la suite d'une explication assez vive avec le Président, et fut remplacé par M. Jones; presque en même temps, le général Armstrong succéda à M. Eustis dans la direction du département de la guerre, devenu si important et que l'on s'accordait à trouver faiblement conduit. Ces deux choix furent ratifiés par le sénat, le premier à une grande majorité, le second à l'unanimité. L'influence de l'élection présidentielle prononcée en faveur de M. Madison assurait plus d'indépendance à son action publique, créait plus d'ensemble dans les rangs du parti qui le soutenait. On put le constater à la réception du 1er janvier, qui fut beaucoup plus brillante que l'année précédente. Le congrès avait même voté, cette fois, un ajournement de ses séances, jaloux de donner cette marque d'égard au premier magistrat de la République.

L'hiver avait à peu près complètement suspendu les hostilités sur terre; mais, pendant ce temps, les premiers succès maritimes des Américains continuaient à prêter appui au parti de la guerre. De nombreuses prises arrivaient dans les ports; les exploits des équipages de certains bâtiments armés en course rappelaient ceux des plus intrépides flibustiers. C'était souvent à l'abordage qu'ils s'emparaient de navires plus forts et mieux armés que les leurs. On cita, entre autres, le *Yankee*, rentré à Newport après avoir pris huit bâtiments, cinquante-deux canons, cent quatre-vingt-seize hommes et des cargaisons estimées à près de trois cent mille piastres. Dans la marine militaire, les noms de Hull et de Decatur retentissaient partout au milieu des acclamations, et l'enthousiasme ne connut plus de bornes à New-York, lorsqu'y entra la frégate *United-States* traînant à sa remorque la *Macedonia*. A un dîner public offert par la ville aux deux capitaines, le toast de M. Clinton, qui présidait, fut : *A navy supported by commerce, and commerce supported by a navy* [1]! Celui du commodore

[1] La marine soutenue par le commerce, et le commerce soutenu par la marine.

Digitized by Google

Decatur : *Free trade, and no impressment*[1] ! Pendant ce temps là, le commandant de *la Guerrière*, le capitaine Dacres était acquitté en Angleterre par une cour martiale et, sur sa défense reconnue valable, il établissait la supériorité d'échantillon et d'armement des frégates américaines que les Anglais nommaient *seventy four's in disguise*[2].

Au milieu de janvier, le bill qui substituait aux volontaires l'enrôlement de 20,000 hommes de troupes régulières passa à la Chambre des représentants, à une majorité de soixante-dix-sept voix contre quarante-deux. La discussion avait été aussi vive que longue, et les fédéralistes en avaient profité pour reproduire tous leurs arguments contre la guerre, arguments auxquels s'étaient jointes de violentes attaques dans la bouche de leurs principaux orateurs[3]. M. Randolph ne pouvait manquer de se faire remarquer en pareille occurence, et son discours, véritable philippique à l'adresse de la France et de l'Empereur, se termina par une scène d'attendrissement religieux; après avoir parlé de l'Angleterre « qui avait tant fait dans l'Inde pour con» vertir au christianisme des millions d'infidèles, » il finit par tomber sur son siége en versant des torrents de larmes. Le bill rencontra une forte opposition dans le Sénat, mais n'en fut pas moins adopté à une majorité considérable.

Le gouvernement, qui avait autorisé M. Barlow à suivre la marche du quartier général français jusqu'à Wilna, à l'effet d'y continuer, avec le duc de Bassano, les négociations relatives aux réclamations des Américains, se trouva fort embarrassé de pouvoir justifier cette concession désormais aussi inutile qu'inusitée, lorsqu'on apprit l'immense désastre qui avait suivi la retraite de Moscou. Les ennemis de la France triomphèrent. Ainsi se trouvaient tristement justifiées les appréhensions des hommes qui, connaissant la Russie et la rigueur de ses hivers, avaient, dès l'entrée en campagne, cru pouvoir signaler le péril. Une lettre de mon père[4], que je conserve précieusement, disait *dès le mois de juin :* « Les succès habituels de nos » armées permettent de tenir peu compte du nombre et même de la » valeur de nos ennemis. Toute résistance militaire est comme le gage » d'une victoire plus éclatante; mais les obstacles opposés par la na» ture, ces vastes déserts couverts d'eaux sans écoulement, qui se » transforment en énormes fondrières où tout moyen de communica-

[1] Liberté de commerce et point de *presse*.
[2] Des soixante-quatorze déguisés.
[3] MM. Quiney, Emmet, Bleecher, Tollmadge, Law, Randolph, auxquels répondaient MM. Clay, Williams, Macon, Robertson, Calhoun, Cheves, Lowndes, etc.
[4] M. le duc de Caraman, ancien ambassadeur, de qui les lecteurs de la *Revue* n'ont point oublié les *Mémoires*. (*Note du directeur*).

Digitized by Google

» tion devient impossible, voilà les dangers réels et l'on pourrait dire » insurmontables, si nous n'étions accoutumés à voir réaliser ce que » l'imagination la plus active oserait à peine concevoir. »

Les journaux anglais, exagérant encore des malheurs trop évidents, représentaient l'armée française comme « anéantie; » ils jetaient une grande incertitude sur le sort personnel de Napoléon, le comparaient en tout cas à Xerxès, laissant un Mardonius derrière lui pour rassembler des débris épars, et le montraient traversant en fugitif ces mêmes contrées qui l'avaient vu passer naguère en vainqueur. Ils ajoutaient, en parlant du maréchal Soult et de son armée, désormais la plus importante et la mieux organisée : « Quel moment pour lui s'il voulait prendre le rôle de Monk ! »

Il est facile de comprendre à quel point de tels rapports devaient nous affecter comme Français et embarrasser en même temps le cabinet de Washington, placé en présence de prétentions qui allaient sans doute devenir, de la part de l'Angleterre, bien autrement arrogantes qu'elles ne l'avaient été jusqu'alors. On doit reconnaître, cependant, que ce cabinet se montra à la hauteur des difficultés qui paraissaient le menacer, et la détermination prise de pousser la guerre avec vigueur n'en demeura que mieux affermie. On envoya des ordres très-précis au général Harrison, dont le quartier général se trouvait à Upper Sandusky et l'avant-garde aux rapides de Miami, dans la direction de Détroit.

Le vingt-neuvième bulletin nous parvint le 6 février, apportant une confirmation trop officielle de ce que nous savions déjà, mais, en même temps, l'annonce du retour de l'Empereur à Paris, événement qui semblait de nature à ranimer la confiance. M. Madison, mécontent de se voir en butte aux reproches à l'occasion du voyage de M. Barlow, montrait quelque froideur à notre égard. Il eut aussi, sur ces entrefaites, à déplorer un revers notable, éprouvé par le général Winchester, dont le petit corps d'armée, imprudemment exposé, avait été surpris et taillé en pièces, dans la nuit du 22 janvier, par une force considérable d'Anglais et d'Indiens réunis. Un grand nombre de jeunes gens, appartenant aux premières familles du Kentucky et qui servaient en qualité de volontaires, périrent en cette fatale rencontre.

Un nouveau bill, ayant pour objet de régler l'emploi des matelots étrangers dans la marine militaire et marchande des États-Unis, donna encore lieu à de chauds débats, en raison de la nature de quelques-unes de ses stipulations. Sa tendance, du reste, était évidemment de chercher à amener par réciprocité, en cas de négociations possibles, la reconnaissance du droit invoqué par l'Amérique et de placer les fédéralistes en face d'une nécessité nationale de principe à soutenir; ce bill fut adopté.

A la fin de février, et pendant que l'on s'occupait sérieusement de

Digitized by Google

la défense de la baie de Chesapeak, menacée par la défense d'une escadre anglaise, on apprit la capture par le commodore Bainbridge, commandant la *Constitution*, d'une troisième frégate, nommée *Java*, qui se rendait de Portsmouth au Bengale. La supériorité de tir, et aussi, il est juste de le dire, la supériorité de calibre de l'artillerie, avait promptement décidé le succès en faveur des Américains. Ils n'avaient eu que neuf morts et vingt-cinq blessés, tandis que les Anglais avaient eu soixante hommes tués et cent soixante-dix mis hors de combat. La frégate ennemie avait été tellement maltraitée qu'il fallut la brûler. L'annonce de cette nouvelle victoire arriva à temps pour contrebalancer les inquiétudes qui se manifestaient à Norfolk, à Baltimore et même à Washington, points sur lesquels la possibilité d'une descente des Anglais n'était nullement invraisemblable. Ces chances de la guerre étaient d'autant plus vivement appréciées qu'on n'aurait eu nulle crainte à concevoir si la politique française, souvent avertie, mais apparemment peu persuadée, se fût mieux prêtée à seconder l'action américaine. On avait espéré, en effet, l'envoi d'une force navale imposante dont l'armement eût été facilement complété aux États-Unis. et qui, occupant l'embouchure des rivières et les principales baies, eût nécessité l'emploi d'une véritable flotte anglaise pour réaliser un blocus effectif sur ce littoral si étendu.

Au moment de la clôture obligée du douzième congrès, le 2 mars, on apprit la mort de M. Barlow à son retour de Wilna. Cet événement eut pour conséquence nécessaire un nouvel ajournement du réglement des réclamations américaines, si impatiemment attendu par le gouvernement. Les mesures rigoureuses adoptées à l'égard des navires rencontrés par nos croiseurs, et qu'on brûlait impitoyablement lorsque leur destination bien reconnue était Lisbonne ou Cadix, grossissait sans cesse cette liste de réclamations. Il faut convenir que des actes de cette nature, que pouvait seule expliquer la théorie politique du système continental, étaient peu adroits, quand ils venaient blesser les intérêts et même l'honneur d'une nation engagée dans une lutte hardie d'une manière si favorable à notre cause. On ne saurait être surpris qu'en présence d'un tel état de choses, le gouvernement des États-Unis, tout en activant les mesures de guerre, acceptât l'offre de médiation faite par la Russie. On s'occupa aussitôt de choisir les hommes chargés de répondre à cet appel d'une puissance amie, et MM. Gallatin, Adams et Bayard, reçurent, en qualité de plénipotentiaires, la mission de s'entendre avec les négociateurs russes. Le dernier de ces trois personnages, M. Bayard, était un sénateur, appartenant à la fraction la plus avancée du parti fédéraliste; il devait représenter et garantir les vues politiques de cette opinion prédominante dans les États de l'Est, États auxquels le conseil britan-

Digitized by Google

nique, par un ordre récent, émis dans un but insidieux, semblait avoir accordé une récompense pour leur esprit d'opposition, en leur concédant certaines facilités de commerce avec les Antilles anglaises. Il est vrai que l'intérêt de ces îles réclamait impérieusement une telle mesure, mais le sentiment patriotique chez les Américains n'eût-il pas dû leur faire rejeter ce privilége? Hélas! le feu sacré qui, en 1775, animait et conduisait à la victoire les milices du Massachusetts sur les hauteurs de Lexington, s'était bien amorti; que restait-il de cette première ardeur dans les contrées où la séparation possible des Etats de l'Est était devenue un sujet familier de discussion, où les feuilles du parti de la paix en développaient froidement les avantages supposés?

On recevait d'Angleterre les expressions multipliées d'une satisfaction dont nos revers étaient le sujet, et l'on apprenait en même temps à quel point cette puissance était préoccupée des succès obtenus sur mer par les Américains. De toutes parts, les journaux appelaient l'attention du ministère sur cette marine naissante dans laquelle on pressentait une rivale. Au mépris avec lequel on la considérait en entrant en campagne, avait succédé un sentiment tout différent, et, bien que l'orgueil britannique fît ses réserves en parlant d'une disproportion de forces dans les différentes rencontres, on se rappelait ces distinctions conférées, notamment aux capitaines Pellew et Beauclerc, après des combats heureux contre des frégates françaises. De là on concluait que le rôle important et principal assigné depuis peu à l'armée de terre avait pu, en atténuant d'autant celui de la marine, en faire perdre de vue la prééminence habituelle et nécessaire. On commençait en même temps à se plaindre de l'inaction des forces navales confiées à l'amiral Warren sur les côtes des Etats-Unis, et on parlait de provoquer à cet égard une enquête devant le Parlement.

Le succès des armes russes devint, jusqu'en Amérique, l'occasion de manifestations spéciales; un *Te Deum* fut chanté à Boston le 25 mars, et plusieurs des représentants fédéralistes y assistèrent auprès des consuls de Russie et d'Espagne. Au banquet qui eut lieu plus tard, les chants, les odes, les devises et les toasts exprimèrent hautement envers la France des sentiments d'hostilité qui prenaient leur source dans une partialité avouée pour l'Angleterre.

Je retrouvai quelque chose de ces mêmes dispositions à Philadelphie, où je fus appelé peu de temps après. J'y rencontrai alors le général Moreau, qui depuis neuf ans habitait l'Amérique, et la conversation étant tombée sur ce qui fixait en ce moment l'attention de tout le monde, il s'exprimait sans ménagements sur ce qu'il appelait « la folie » téméraire cause de tant de désastres, et qui lui avait enlevé d'anciens » et précieux amis, ou compagnons d'armes », et il cita leurs noms.

Digitized by Google

Je crus devoir à ma position officielle de relever le reproche et d'attribuer l'insuccès aux éléments plus forts que nous; mais le vainqueur de Hohenlinden se refusa à toute discussion ultérieure, en montrant une sorte de hauteur dont je compris la signification, et qu'une juste déférence ainsi que le souvenir de la gloire du général Moreau ne me permettait assurément pas de ressentir. Très-peu de jours après cette scène, logé précisément en face de l'appartement qu'il occupait, je pus le voir, par une belle soirée d'été, faisant ses préparatifs de départ pour la Suède, d'où il ne devait pas tarder à passer sur le continent. Il allait y trouver la mort à la bataille de Dresde : triste et fatale solution de sa destinée, que j'étais loin de prévoir au mois de juin 1813!

La session d'été, que le treizième congrès tint à Washington, vit adopter l'établissement de certains impôts jugés indispensables; l'autorisation d'un nouvel emprunt; diverses mesures de défense et d'armement; quelques primes accordées aux lettres de marque; l'amendement des lois sur la naturalisation; enfin l'interdiction formelle de tout commerce sous la protection des licences anglaises. Nous n'apprîmes qu'à la fin de juillet la reprise des hostilités sur le continent, les batailles de Lutzen et de Bautzen, gagnées au prix des incroyables efforts de nos jeunes soldats, si récemment appelés sous les drapeaux, et enfin la conclusion de l'armistice.

Après l'ajournement du congrès (2 août), quelques affaires ayant appelé M. Serurier à New-York, je demeurai, par une exception entièrement due à sa bienveillance pour moi, chargé de la correspondance avec le duc de Bassano, sous la forme de *bulletins politiques*, et j'eus à rendre compte de quelques désavantages subis par le général Boyd; des opérations stratégiques sur la frontière du Canada, qui répondaient mal à l'attente générale; de l'insubordination, ennemie de toute discipline, qui régnait dane les troupes. C'était le fruit de cet esprit de liberté et d'indépendance que tout Américain respire avec l'air natal, que la nature des institutions tend à fortifier encore, et qu'il apport invariablement avec lui dans les camps. J'annonçai la déclaration de guerre (nominale seulement, il est vrai) obtenue contre l'Angleterre, des Indiens des six nations. Je résumai les nouvelles reçues des diverses parties de l'Amérique espagnole, sur lesquelles il nous était prescrit de réunir le plus d'informations que faire se pouvait; je continuai à signaler la tendance hostile des sentiments, et souvent même des publications et des actes, dans les Etats de l'Est; je fus assez heureux, enfin, pour avoir à transmettre les glorieux détails du combat soutenu par le brick l'*Entreprize*, et d'une bataille navale sur le lac Erié, en appuyant sur ce qu'on devait ainsi déjà aux efforts des officiers de cette jeune marine, animés de l'enthousiasme chevaleresque qui enfante les héros.

Digitized by Google

Tout l'été et une partie de l'automne avaient été employés à organiser de plus en plus, sur les lacs Erié et Ontario, les forces navales qui devaient y assurer aux Américains la supériorité d'action nécessaire pour entreprendre une invasion sérieuse du Bas-Canada. L'amiral Cockburn, qui avait pris le commandement de l'escadre anglaise dans la baie de Chesapeak, opéra quelques débarquements; ils eurent pour résultat l'incendie de Frenchtown, entre Baltimore et Philadelphie; du Havre-de-Grâce, sur la Susquehannah; de Georgetown et de Frederickstown, sur les rives du Sassafras. Plus tard, Warren menaça Norfolk, Portsmouth et même Annapolis et Baltimore, qui ne furent préservés que grâce à l'énergique défense de Craney-Island. Warren se vengea sur Hampton en la saccageant; puis il maintint un blocus rigoureux le long des côtes jusqu'à New-London.

La mer fut encore le théâtre de plusieurs actions brillantes; le *Hornet* prit et coula, sur la côte du Brésil, le *Peacock*; l'*Entreprize* s'empara de la corvette le *Boxer*; la frégate le *Président*, commodore Rogers, fit une croisière fructueuse, tandis que les corsaires continuaient de soutenir l'honneur du pavillon national. On eut cependant aussi des pertes à regretter; le *Shannon* se rendit maître de la frégate américaine la *Chesapeake*, après un combat sanglant livré en vue de Boston; l'*Argus* tomba également entre les mains de l'ennemi, et sur le lac Ontario, le commodore Chauncey se vit enlever deux petits bâtiments par les Anglais, pendant que la tempête en faisait périr deux autres. Mais tous ces désastres partiels furent largement compensés par la victoire complète remportée, le 10 septembre, sur le lac Erié, par le commodore Perry, qui captura toute la flottille anglaise, après une affaire meurtrière qui coûta à l'ennemi deux cents morts et six cents prisonniers. La possession désormais incontestée de tout le pays environnant et du débouché du Niagara fut la conséquence et le fruit immédiat de ce succès, qu'on fêta dans toute l'Union, et que Washington-Irving, dont le talent commençait dès lors à se révéler, célébra dans un de ses écrits :

« Le fracas des armes, disait-il, a retenti une fois sur ce lac et ne s'y » fera sans doute plus entendre. Le dernier grondement de l'artillerie, » dont l'écho a fait tressaillir ses rives, a signalé le dernier soupir de » la domination britannique sur ces contrées sauvages; ces vastes mers » intérieures ne seront plus une barrière entre des nations rivales; » elles feront un jour partie d'un puissant empire, et la victoire qui a » décidé de leur sort devra un éclat plus marqué à sa singularité, » et demeurera sans égale.

» Dans les temps à venir, quand une population nombreuse animera » les bords de l'Erié; quand des cités s'élèveront sur la place qu'oc- » cupent maintenant de sombres et impénétrables forêts; quand des

Digitized by Google

» ports s'ouvriront et que des navires vogueront sur les eaux où l'on » ne voit aujourd'hui que de frêles pirogues; quand le siècle présent » sera devenu une antiquité vénérable et que les brouillards de la » fable se seront amassés autour de son histoire, les habitants du » Canada regarderont ce combat que nous rappelons ici, comme un » des exploits romanesques des temps passés. — Il s'inscrira au pre- » mier rang sur les pages de leurs légendes locales et dans les récits » merveilleux de leurs romanciers. Le pêcheur, en longeant le rivage, » montrera quelque canon à demi enterré et rongé par la rouille des » âges, parlera des guerriers de l'Océan qui vinrent de l'autre bord » de l'Atlantique, tandis que le batelier, déployant sa voile au vent, » chantera dans son patois grossier le nom et les exploits de Perry, » le jeune héros du lac Erié[1] ! »

Au retour de M. Serurier, il me fut permis d'exécuter rapidement le voyage que je méditais depuis longtemps et qui devait me conduire à ces fameuses chutes du Niagara, trop de fois décrites, — et notamment par la plume inimitable de M. de Chateaubriand, — pour que j'en parle ici. Les succès militaires récemment obtenus étaient de nature à faciliter beaucoup mon projet.

Il me tardait de traverser ces forêts illimitées, de voir ces grands lacs aux ondes mouvantes comme celles de l'Océan, ces peuplades sauvages qui reculent chaque jour et diminuent de plus en plus devant la marche de la civilisation. Je m'empressai donc de reprendre la route que nous avions suivie l'année précédente, et c'est d'Albany que je commençai à pénétrer plus avant, au sein du vaste Etat de New-York. Les moyens de transport que je pouvais me procurer étaient assez variés dans une contrée alors à peu près inexplorée et où ne se voyaient ni les routes, ni les canaux, ni les chemins de fer qui en rendent maintenant l'accès si facile. Des tribus indiennes y conservaient encore leurs campements, et les rares oasis de culture étaient séparées entre elles par des lieues entières de forêts primitives que la hache respectait et que le feu seul pouvait entamer. Leurs arbres séculaires ont disparu depuis, et avec eux ont disparu aussi l'Indien au teint cuivré et les troupeaux sauvages qui paissaient dans les rares clairières et que l'approche de l'homme mettait en fuite. Des hameaux, des villages, de grandes villes même ont remplacé la solitude; la surface des lacs et celle des rivières sont labourées par d'innombrables

[1] On aura remarqué sans doute dans ce fragment le ton prophétique que les Américains affectionnent d'une façon toute particulière, et qu'ils emploient quand ils s'occupent de l'avenir brillant de leur pays. Cet avenir, auquel ils rêvent sans cesse, remplace pour eux les souvenirs du passé si pleins de charmes pour nous, vieux européens.

Digitized by Google

bateaux à vapeur; le commerce est venu s'asseoir sur ces plages, et l'Europe y jette chaque année le trop plein de sa population comme pour aider à cet envahissement pacifique, conquête progressive autant qu'inévitable de l'ancien monde sur le nouveau.

J'étais fort curieux, ainsi qu'on l'imaginera aisément, de voir de près les Indiens, et je n'en perdis aucune occasion. A Buffaloe, l'interprète américain, M. Parish, me prévint un jour que le « feu du conseil » serait allumé dans l'après-midi; je m'y rendis avec lui et nous trouvâmes M. Granger, agent du gouvernement pour les affaires indiennes, assis sur une estrade; plusieurs blancs étaient auprès de lui et trente-six guerriers des nations Seneca et Tuscarora formaient le cercle autour d'eux. On distinguait parmi ces Indiens le vieux *Farmer's Brother* et *Red-Jacket*.

Quand nous fûmes introduits, on nous présenta l'*oppoygan*, qu'il nous fallut fumer tour à tour, quelques instants, en signe d'amitié, après quoi la séance s'ouvrit par un discours de Red-Jacket, dont le véritable nom indien était Saguyucohathah (*qui tient éveillé*).

Ce chef, alors âgé d'une cinquantaine d'années environ, avait acquis une influence considérable dans les conseils des Six-Nations, et c'était presque toujours à lui qu'était confiée la charge de porter la parole en leur nom, mission méritée du reste par son éloquence peu commune. Son vieux collègue, Farmer's Brother ou plutôt Honayawa, doyen des peuplades résidant dans l'Etat de New-York, était redevable de l'estime dont il jouissait, à sa bravoure et à sa sagesse aussi bien qu'à son âge. On s'accordait à lui reconnaître une ressemblance assez frappante avec Washington, et il s'en montrait très-fier. Ces représentants de l'aristocratie indienne ne brillaient point par l'élégance de leur costume; ils étaient revêtus d'une sorte de sarreau; leurs jambes étaient nues ou couvertes de guêtres informes; des *mocassins* (chaussures de peau fumée) abritaient leurs pieds, et une couverture de laine serrée au cou et descendant jusqu'aux talons complétait leur ajustement. — Tous étaient armés du tomahawk.

Le discours que j'entendis prononcer à l'orateur indien n'était pas de ceux assurément qui lui valurent sa réputation, si je m'en rapporte du moins à la traduction que nous en donnait à mesure M. Parish. Il commençait par la formule ordinaire de félicitation sur cette nouvelle réunion en conseil et sur les bienfaits obtenus du « Grand-Esprit; » puis venait l'énoncé de quelques torts, réels ou supposés, que les généraux américains auraient eus envers les compatriotes de Red-Jacket. Il exprima ensuite le désir de voir le gouvernement des Etats-Unis s'expliquer sur la part qu'il voulait que les Six-Nations prissent à la guerre actuelle, et, en guise de péroraison, il termina sa harangue en demandant à aller conférer lui-même sur ce sujet avec le Président.

Digitized by Google

M. Granger promit de prendre la proposition en considération, distribua quelques présents aux chefs, et, rien ne s'y opposant plus, la séance fut levée.

Il fut question de me faire passer par la cérémonie de l'adoption parmi les Senecas, mais je fus obligé de me refuser à cette faveur (que les Européens du reste obtenaient très-facilement) parce qu'elle ne se pouvait conférer qu'au chef-lieu de la tribu, au grand village Seneca; le terme de mon voyage était arrivé, il m'était impossible de le prolonger plus longtemps [1].

Des lettres de M. Sérurier, en effet, m'étaient parvenues, et elles me rappelaient à Washington, où j'allais trouver des détails précis sur les graves événements survenus en Europe : la rupture de l'armistice et la bataille de Dresde. Peu après nous apprenions des nouvelles encore plus importantes; il s'agissait cette fois de la bataille de Leipzig, de la bataille de Hanau, de l'invasion de la France, de la dernière et glorieuse lutte soutenue contre l'Europe entière, et enfin de l'abdication de l'empereur Napoléon et du retour des Bourbons.

Le gouvernement des Etats-Unis, qui se trouvait désormais seul en guerre, ne s'en montra pas moins résolu de la soutenir avec énergie, tout en suivant le cours des négociations entamées à Gand pour arriver à la paix. Mais cette paix devait encore se faire attendre près d'une année, et, dans cet intervalle, la ville de Washington fut envahie et brûlée. Le dernier et le plus sanglant épisode de cette lutte fut enfin la bataille de la Nouvelle-Orléans, si funeste aux armes anglaises et qui fonda la réputation militaire du général Jackson, que nous avons vu depuis Président de l'Union.

Mais le récit de tous ces événements ne rentre pas dans le cadre que je me suis assigné; je terminerai donc ici ce travail comme je l'ai

[1] Un de mes oncles, le comte Maurice de Caraman, venu en Amérique avec le général Lafayette, en 1784, avait été ainsi adopté, et avait reçu le nom bizarre de Skanahaoutchy, dont j'ignore la signification. Cette circonstance devint, à son retour en France, l'occasion d'une sorte d'épreuve que lui fit subir la maréchale de Luxembourg. On sait que son salon était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans la société de Paris, et que, d'un mot, elle pouvait assurer le succès dans le monde de tout jeune homme qui lui était présenté. Cette adoption de mon oncle, qu'elle apprit à sa première visite, la divertit singulièrement et elle voulut en amuser à son tour les convives d'un de ses soupers. Elle le fit donc placer vis-à-vis d'elle à table et, sans avoir mis personne dans sa confidence, elle lui recommanda de répondre par son nom indien à la première question qu'elle lui adresserait. La chose se passa comme la maréchale l'avait voulu, et on juge de la surprise générale qu'excita ce nom barbare. Mon oncle, assez contrarié de se voir livrer de la sorte à l'attention de tous, avait compris cependant qu'il fallait se prêter de bonne grâce à la plaisanterie. Il obtint en récompense, après les explications obligées, le suffrage précieux qui devait le protéger et le suivre dans le monde.

Digitized by Google

commencé, en rendant hommage à l'habileté prudente et soutenue du chef sous lequel je fis, de l'autre côté des mers, mes premières armes diplomatiques. Son suffrage, vivement exprimé en ma faveur au ministère des affaires étrangères, a puissamment contribué à m'ouvrir une carrière que le devoir imposé par les événements a dû rompre prématurément. A cette carrière a survécu, par bonheur, une amitié vieille aujourd'hui de quarante-cinq ans. N'est-ce pas au déclin de la vie, après toutes les vicissitudes dont nous avons été les témoins ou les acteurs, la plus douce des consolations?

Cte G. DE CARAMAN,

Ancien ministre plénipotentiaire.

Digitized by Google

VOYAGES.

ESQUISSES PORTUGAISES.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

LISBONNE.

Le 13 août dernier, nous arrivions à Lisbonne vers le milieu du jour.

Lisbonne, malgré les apparences et malgré les enseignements de la géographie, est, à proprement parler, bien plutôt la capitale d'une île qu'une ville de terre ferme. On y entre avec la permission des flots, on en sort à l'heure où il leur plaît de vous emmener. La seule grande route ouverte vers Lisbonne, c'est la mer, Océan ou Méditerranée; la route par l'Espagne, c'est le chemin des écoliers avec ses haltes interminables et charmantes, près d'un buisson, à propos d'une pierre, dans les *posadas*, où l'œil, tandis que l'estomac jeûne, se régale abondamment de physionomies curieuses à étudier; c'est le sentier des promeneurs à travers la Péninsule ibérique, pour qui Lisbonne n'est pas le but, plutôt que Séville ou Madrid; qui ne se sont pas spécialement mis en course pour aller visiter sur son trône la reine du Tage.

Digitized by Google

C'est l'Angleterre qui se charge de vous mener le plus promptement à Lisbonne. Ici, la ligne la plus courte pour un Parisien n'est donc pas la ligne droite. Vous voulez vous rendre *directement* à Lisbonne : montez dans un wagon du chemin de fer du Nord, passez la Manche et ne vous réveillez qu'à Southampton. Vous cherchiez le soleil, et vous vous trouvez commencer par une pointe inévitable vers le brouillard; c'est ainsi qu'au seuil de plus d'un livre brûlant, on se heurte contre les glaces d'une préface. — A Southampton fume un paquebot de la *Peninsular Company* : une fois à bord, il vous reste, pour rêver d'avance aux charmes de la cité au poétique renom, vers laquelle le *steamer* qui porte votre impatience vous paraît s'empresser trop lentement, cinq jours au moins, six le plus souvent, mais de ces interminables jours de traversée au bout desquels on serait tenté de croire ses cheveux blanchis !

La rive portugaise apparaît enfin comme une terre promise; le télescope annonce d'abord cette bonne nouvelle que bientôt l'œil est à même de vérifier en examinant, sans secours, les accidents de la côte qui se rapproche. Lisbonne ne se montre pas encore, mais elle ne peut être loin ; les capitaines anglais, grands amis de la haute mer, ne se résignent qu'à la dernière extrémité, et quand ils touchent au port, à côtoyer les rivages. Cependant, sur le pont, se fait le branle-bas d'arrivée, si doux à l'œil du voyageur qui n'est pas marin. Où est Lisbonne ? — Là, derrière ce cap, répond un passager, qui déjà est venu présenter ses hommages à la patrie de Camoëns, et qui se prétend à même de vous indiquer au juste le point où elle demeure. En attendant, contemplez une dernière fois, au moment de lui dire adieu, la mer bleue, toute étincelante des feux d'un soleil sans nuages ; tout-à-l'heure, c'est le Tage, puis la terre qui remplacera l'Océan sous vos pieds. Regardez la rive, escarpée et nue maintenant, — car dès le mois de juillet ou de juin les riches moissons qui la couvraient ont été coupées, — et revêtue seulement des teintes magiques que déposent sur son sein les chauds baisers du soleil. Le premier cap doublé, un autre se montre à l'horizon et nous dérobe encore Lisbonne. Ne dirait-on pas le manége d'une coquette qui se cache pour irriter la curiosité ? Patience encore ! Pour amuser nos regards, les hauteurs se couronnent d'une innombrable armée de moulins à vent d'aspect bizarre, et dont la voilure au mécanisme singulier mériterait un examen... Mais, voici que l'azur des flots jaunit; à notre droite, voici le fort de Bugio, les pieds dans l'eau ; à notre gauche, le fort de San-Juliâo. Plus loin, à notre gauche encore, voici la tour de Belem, un bijoud e pierre ciselée. Les deux rives s'écartent : nous sommes dans le bassin du Tage, Lisbonne est devant nos yeux !

A mesure que nous remontons le fleuve, le plus splendide des pa-

Digitized by Google

noramas se déroule : d'un côté, c'est la ville, étageant ses maisons en amphithéâtre sur les collines qui leur servent de piédestaux ; sur la rive opposée, d'autres collines boisées et couvertes de villages; entre les deux, une vaste baie, qui n'a pas moins de trois lieues de large et forme un des plus beaux mouillages du monde. De légères barques de pêcheurs, trempant un coin de leurs voiles dans l'eau, y tracent rapidement leur sillons, autour des gros bâtiments qui se balancent sur leurs ancres. La pureté de l'onde qui, un moment troublée à l'embouchure du fleuve par le voisinage de quelques bancs de sable, s'est empressée de reprendre son éclat, l'or du soleil, la transparence de l'air, les vagues parfums dont sont embaumées les brises méridionales, tout contribue à porter dans l'âme un délicieux enivrement. L'œil, troublé de bonheur, peut à peine distinguer, à l'extrémité occidentale de la ville, un château royal aux vastes proportions, assis au-dessus de la tour de Belem. On le nomme Ajuda, à ce que disent des bourdonnements confusément entendus ; mais l'esprit n'est pas disposé à apprendre des noms; il n'a plus qu'une pensée, un désir, fouler cette terre si séduisante qui est devant lui, et à laquelle il ne voit encore que des charmes.

L'ancre est jetée, qui nous retient? Hélas! il faut attendre la visite de la police et celle de la *Santé*. Rendons-leur justice : elles viennent vite, grâce aux bras de douze vigoureux rameurs, et ne perdent pas trop de temps à étaler leur majesté dans les formalités de rigueur. Même la *Santé*, témoin de notre impatience, nous offre courtoisement sa barque, qui mettra plus vite fin au supplice de Tantale que nous endurons. C'est sous ses auspices d'heureux augure que quelques voyageurs favorisés obtiennent de mettre le pied sur le sol lusitanien. Bonne *Santé!* que le ciel protège ton esquif hospitalier!

En parlant de Lisbonne, j'aurai plus d'une fois occasion de vanter sa singulière affabilité envers les étrangers, les Français surtout. Dans cette ville, la douane elle-même, peu coutumière en d'autres pays de pareille vertu, accueille gracieusement le voyageur qui lui passe par les mains. Contrairement à l'usage, c'est la courtoisie qui ouvre vos malles, c'est la bienveillance qui les inspecte. Les employés poussent la prévenance jusqu'à sembler comprendre cet affreux patois, fait de gestes plus que des mots, — et quels mots! n'ayant cours dans aucun dialecte du monde, — qu'inventent les nouveaux débarqués sur une terre dont ils ignorent la langue. Du reste, autant un Anglais, dans sa bonne ville de Londres, se complaît à voir les efforts misérables que fait pour remonter sur sa phrase un Français qui se noie dans la langue de Shakspeare, autant un habitant de Lisbonne mettra toujours d'empressement à tendre la main au novice ahuri. Encore en serez-vous rarement réduit à vous risquer à tâtons dans les ténèbres

Digitized by Google

du portugais; le plus souvent vos interlocuteurs, avec une bonne grâce charmante, prendront les tâtonnements et les hésitations pour eux, et vous suivront sur le terrain qui vous est familier. Presque tout le monde, dans les classes élevées, parle assez bien le français pour que, de leur part, le sacrifice soit moins méritoire; mais, dans les administrations, il n'est si mince employé qui ne mette du moins son bon vouloir à votre service. « Savez-vous le français? » nous est-il arrivé souvent, en pareil cas, de demander, sans grand espoir d'une réponse affirmative; et on nous répondait avec plus d'amabilité que de correction :

— *Quelque chose.*

Parfois, ce *quelque chose* n'était pas grand chose; mais comment ne pas finir par s'entendre avec des gens si bien disposés?

Ce que la douane est particulièrement requise de chercher dans les paquets des voyageurs, ce sont les cigares et les savons. Le monopole des tabacs est aujourd'hui entre les mains d'un des plus riches particuliers du pays, le comte Farrobo, à qui il a été donné en paiement et en récompense d'un prêt considérable par lui fait à don Pédro, dans la guerre civile de 1833. Mais, même ces objets prohibés ne donnent pas lieu à des perquisitions acharnées et inintelligentes. Un touriste de bonne foi en est bientôt quitte, et son bagage affranchi ne tarde pas à le suivre porté, selon son importance, par un ou plusieurs *Gallegos*.

J'ai nommé le factotum de la société de Lisbonne, le pivot sur lequel repose presque entièrement son existence matérielle. Serviteur multiple, vrai maître Jacques du public, le *Gallego*, ou enfant de la Galice, est le bras d'un peuple plus enclin à regarder agir qu'à agir par lui-même. Dès qu'un besoin appelle, un Gallego se présente pour le satisfaire. Arrive-t-on, c'est lui qu'on rencontre sur le seuil; à l'heure du départ, c'est encore lui qui vous accompagnera jusque sur la rive où vous vous embarquez. Et, il n'est pas seulement le commencement et la fin, l'*alpha* et l'*oméga*, il est de tous les jours, et partout. Il est porte-faix, il est porteur d'eau, il est pompier aux jours d'incendie, il est commissionnaire et domestique. Porte-faix, aucun poids ne l'étonne, ni aucun volume. Il ne connaît cependant ni la brouette, ni la charrette à bras; pour venir au secours de ses mains, il n'a que ses épaules : lorsque le fardeau en vaut la peine, deux *Gallegos* s'attèlent sous une perche, comme une paire de bœufs sous un joug, et à la pièce de bois que soutiennent leurs épaules ils suspendent leur charge avec une industrie de sauvages. Porteur d'eau, les fonctions du Gallego ont une importance facile à comprendre dans une ville où l'eau est rare en été, malgré le splendide aqueduc *Das agoas livres*, œuvre du roi Joâo V, dont s'enorgueillit Lisbonne. Une

Digitized by Google

grève de ces porteurs d'eau mettrait, sans contredit, la population à mal. Par bonheur, ils n'y songent guère; à toute heure du jour et même jusqu'à une heure avancée de la soirée, on les rencontre armés de petits tonneaux qu'ils vont colportant de maison en maison. Tout à coup, les voici qui courent à perdre haleine, tous dans une même direction : c'est qu'un incendie a éclaté sur un point de la ville. Or, les incendies sont fréquents et redoutables, grâce à la brise de mer qui souffle le feu, grâce à la légèreté des constructions établies à Lisbonne depuis le tremblement de terre. Le premier Gallego qui arrive avec de l'eau sur le lieu du sinistre, a droit à une prime; aussi, il faut voir comme ils se disputent à toutes jambes cette fameuse prime, la toison d'or de ces pauvres diables!

Aux heures où ils ne sont pas agents de la police municipale, ils sont commissionnaires, comme à Paris les Auvergnats, et domestiques supplémentaires, si l'on peut ainsi s'exprimer. Il n'y a guère de ménage où la domesticité ne soit renforcée de quelque Gallego jouant à peu près dans la maison le rôle que remplit dans une administration un surnuméraire, c'est-à-dire s'acquittant du plus gros et du plus clair de la besogne. C'est lui qui va chaque jour au marché, ou tout au moins c'est lui qui apporte au logis les provisions qu'aura daigné choisir le senhor qui fait office de cuisinier. Tout homme qui a une goutte de sang portugais dans les veines rougirait d'être vu dans les rues de Lisbonne le moindre paquet à la main. Aussi, jamais un marchand ne portera chez l'acheteur les objets qu'il lui a vendus; au prix d'acquisition il faut ajouter un salaire, — bien modique, il est vrai, — pour l'inévitable Gallego qui s'acquittera de ce soin. Si humble que soit sa condition, c'est une question de dignité pour l'enfant de la Lusitanie de se croiser les bras et d'avoir à ses gages l'activité d'un Galicien. Je n'oublierai jamais l'étonnement dont je fus frappé le jour où, pour la première fois, je vis arriver, suivie d'un véritable cortége, une pauvre vieille femme qui nous servait en qualité de *lavadeira* (blanchisseuse). Elle s'avançait gravement, les mains parfaitement libres, drapée, non sans dignité, dans un long manteau brun, — car les femmes du peuple ont conservé dans toute sa pureté la tradition de la *capa*, — portant haute sa tête coiffée, selon la mode nationale, du mouchoir blanc ou *lenço*. Derrière elle venaient, en manière de pages, deux Gallegos, chargés de ses paniers. Pendant qu'elle se démêlait avec nous, sa suite l'attendit à la porte, comme font les valets de pied dans une antichambre, tandis que leur maîtresse est en visite.

Ces robustes montagnards forment au sein de Lisbonne une vraie colonie espagnole, gardant purs de tout alliage ses mœurs, son langage, son costume et ses traits. Malgré un contact de tous les instants,

Digitized by Google

ils ne se mêlent pas à la race pour laquelle ils travaillent. Aussi économes que laborieux, à peine ont-ils amassé un pécule, tout en monnaie de cuivre, bien mince malgré sa pesanteur, qu'ils s'empressent de retourner dans leur terre natale. Le Portugal n'est pour eux qu'une Californie de gros sous, une mine qu'ils exploitent jusqu'à ce que la récolte leur paraisse assez abondante. Les enrichis s'en vont par petites bandes, et de nouvelles émigrations comblent les vides laissés par les départs. Des calculs dont je n'ai pas été à même de vérifier l'exactitude, mais qui ne me semblent pas empreints d'exagération, portent à dix-huit mille âmes, pour Lisbonne seulement, cette population flottante. La même statistique évalue à deux millions de francs le tribut annuel que ces dix-huit mille travailleurs-jurés prélèvent sur l'indolence ou la dignité trop chatouilleuse des Portugais.

Lisbonne, qui n'est plus riche, paie, non sans regret, et se venge en accablant de son dédain ceux qui, chaque année, lui emportent ainsi une part de son revenu. Les Galiciens sont généralement des natures droites au physique et au moral; leurs cœurs et leurs visages sont honnêtement faits; eh bien, il en coûte à un Portugais de leur reconnaître ces qualités. Le dernier des fils de Lisbonne, le mendiant des rues, — et Dieu sait si les mendiants y sont nombreux! — est plus haut dans sa propre estime et dans la considération publique que le plus estimable des Gallegos. Un pauvre, dont les haillons m'avaient ému de pitié, se chargea de m'apprendre cette vérité que j'avais méconnue en lui offrant de faire une commission pour moi, moyennant salaire. « Senhor, me répondit-il avec indignation,

» Drapant sa gueuserie avec son arrogance [1]. »

— Passez votre chemin; je ne suis pas un Gallego! »

Un dicton portugais exprime bien le mépris dans lequel sont tenus ces ilotes : « L'âne, disent-ils, a été créé pour le repos de l'homme, et le Gallego pour le soulagement de l'âne. » Ils sont positivement considérés comme bêtes de somme d'une qualité inférieure. Un publiciste de beaucoup d'esprit nous racontait très-sérieusement, à ce propos, qu'étant en prison, il y a quelques années, pour un délit de presse, comme, parmi les privations qu'engendre la captivité, ce qui lui manquait le plus c'étaient les promenades à cheval dont il avait l'habitude quotidienne, il obtint la permission de faire venir dans sa prison un Gallego pour lui servir de monture. Un harnachement complet, selle et bride, fut façonné à la mesure de ce coursier de nouvelle espèce; chaque jour, pendant une heure, le prisonnier trottait et galopait en

[1] V. Hugo.

Digitized by Google

tous sens dans sa prison transformée en manége : « Croiriez-vous, ajoutait-il en terminant le récit de ses singulières cavalcades, qu'après six mois de leçons, ma bête n'en était pas encore à la haute école ! »

S'il y a toute une classe d'hommes que les Portugais se refusent à reconnaître pour leurs frères, en revanche il est un animal qui, bafoué chez nous sans raison, chez eux est en grand usage, j'ai presque dit en honneur. L'âne, puisqu'il faut l'appeler par son nom, circule dans les rues, monté souvent par des personnages fort sérieux, sans soulever le moindre quolibet sur son passage. Ce n'est pas, à coup sûr, la monture à la mode, et la fashion rougirait d'être vue à dos d'âne. C'est, à proprement parler, le moyen de transport des gens à médiocre fortune et sans prétention, des bourgeois en un mot. Une famille au grand complet, père et mère, filles et garçons, se rendant, en cet équipage, à ses occupations ou à ses plaisirs, est un spectacle qui s'offre de temps en temps aux regards du voyageur, et qui ne manque pas de lui causer une certaine surprise. D'autant plus qu'afin de compléter la mise en scène, les bonnes gens dont l'âne est le compagnon de route de prédilection ont pour habitude de ne jamais marcher que munis contre le soleil de la même arme qui, à Londres, se déploie contre les brouillards, un parapluie. L'attirail est bien fait pour choquer nos préjugés parisiens; on en rit donc d'abord. Puis, pour peu que se prolonge votre séjour parmi les Lusitaniens, vous reconnaissez que l'âne et le parapluie sont on ne peut plus rationnels dans une ville à pic, qui est modeste en ne s'attribuant que sept collines, et où il est prudent de protéger sa tête contre les assauts du soleil.

Si la vie est une comédie, méchant propos beaucoup trop répété, on peut dire qu'à Lisbonne le parapluie, l'âne, le Gallego sont (pour parler le langage du théâtre) les principaux *accessoires* de cette comédie.

Quant aux acteurs, où étaient-ils au mois d'août dernier, époque de notre arrivée? Nous arpentions la ville sans les découvrir. Les livres nous disaient : « Lisbonne compte environ trois cent mille habitants; » nos yeux, après des journées passées à visiter des places vides et des rues désertes, ripostaient aux livres qu'ils ne savaient pas leur métier, et que Lisbonne était bel et bien une cité abandonnée, où il ne restait plus que la valetaille et les bagages d'une population disparue. Après huit jours d'investigations dans les quartiers soigneusement alignés de la nouvelle ville, celle qui date du marquis de Pombal, et aussi à travers les gorges et les sommets presque inaccessibles de la vieille ville, celle qui a survécu au tremblement de terre, un impatient, que la curiosité avait amené comme nous sur cette terre un peu oubliée des modernes explorateurs, las de n'y pas rencontrer âme qui vive, jeta au feu son *Guide en Portugal*, et, du même coup, brûla, comme on dit vulgairement, la politesse à Lisbonne. A l'heure qu'il est, il est

Digitized by Google

bien persuadé, j'en suis sûr, qu'accorder cinquante mille habitants à la capitale du Portugal, c'est se montrer généreux.

Eh bien, comme il arrive souvent dans les contestations, ce voyageur n'avait pas tort, et les livres ont raison. Lisbonne ne paraît pas d'abord ce qu'elle est; c'est une ville discrète qui ne s'étale pas aux regards; il faut prendre le temps de la pénétrer, presque de la deviner. Elle vit fort retirée, n'ayant que peu d'affaires qui l'appellent au dehors, et peu ou point de distractions qui l'invitent à sortir. Elle a, comme l'Angleterre, l'amour de la théière, dont elle fait un usage immodéré, et l'amour du *home*, de sorte que les nouveaux-venus ne voient de Lisbonne que les pierres dont elle est construite et les subalternes qui courent pour ses besoins; sa vie, son âme leur échappent. De là, tant de jugements erronés sur cette ville dont le renom est grand, et qui est plus mal connue de ses sœurs d'Europe que bien des étrangères de l'Asie. Il n'y a rien de tel que les poètes pour donner force de loi aux coups d'œil, vrais ou faux, qu'ils jettent sur un pays; Lord Byron est, je crois, coupable envers Lisbonne et le Portugal de plus d'une erreur accréditée sur leur compte. L'auteur de *Child-Harold* les a vus plus beaux et pires qu'ils ne sont en réalité. Lisbonne, ce diamant au front de la Péninsule, comme l'appelait l'enthousiasme d'un vieil écrivain national, est certes d'un aspect admirable, mais il en est de plus beaux, puisque Naples et Constantinople existent. La moderne Lisbonne renferme de belles places et de belles rues : la *Praça do Commercio* (place du Commerce), qu'encadrent la douane, la bourse, les ministères; le Rocio, que bordait jadis le palais de l'Inquisition; les rues d'Or, d'Argent, la rue Auguste, le Chiado, qui est la rue marchande par excellence, le centre des modistes, des magasins de nouveautés, des parfumeurs, des coiffeurs, et par conséquent une rue toute française, une rue Vivienne plus escarpée que la rue de la Harpe. La place du Commerce, malgré une très-médiocre statue équestre de D. José I, qui est censé la décorer et qui la déparerait plutôt, forme vraiment une splendide terrasse sur le Tage, dont les flots la baignent au pied. Mais, s'il s'agit de la pureté des alignements et de la rectitude des lignes, parure des villes au dix-neuvième siècle, nous n'avons qu'à regarder ce qui est fait et ce qui se fait autour de nous, sans aller chercher au loin les copies dont nous sommes le modèle. Quant aux monuments du passé, qui eussent été si curieux à connaître dans une capitale dont la glorieuse richesse, au temps des Manoël et des Joâo III, était un des spectacles du monde, le tremblement de terre, dont le centième anniversaire va revenir en 1855, y a mis bon ordre. Les ruines des édifices détruits par ce fléau se mêlent, en plus d'un endroit, à d'autres ruines, œuvres d'un autre fléau plus récent et non moins terrible, l'appauvrissement, qui enfante l'abandon. Des ruines

Digitized by Google

de tout âge et de toute sorte; souvent, les plus tristes des ruines, celles sur lesquelles la misère a écrit son nom en grosses lettres, celles d'ouvrages interrompus dans leurs commencements, morts avant de vivre, occupent une bonne part de l'espace très-considérable que couvre Lisbonne. La vue de ces débris, plus nombreux presque que les passants, est bien vite maussade, et fait payer trop cher l'enthousiasme qui s'est éveillé dans les cœurs à l'heure de l'arrivée. On regrettera son voyage, si on ne le fait pas assez long pour lire un peu dans les mœurs et dans les âmes des Portugais. Où en est ce petit peuple qui fut si grand, et qui ne mérite pas plus aujourd'hui le dédain absolu dont l'accable Byron, que Lisbonne et ses campagnes ne méritent tout à fait les cris d'admiration que leur beauté arrache au poète? Les hommes ne meurent pas comme les monuments, ils se renouvellent: ici, les monuments ont presque tous disparu, emportés par une tempête inouie; ce sont les hommes qu'il faut visiter, et cette visite exige plus de temps qu'une course à travers un musée. Lisbonne a été pour moi une galerie humaine dont j'ai tâché d'interroger les idées et les habitudes, où j'ai recherché quelles traces avait laissées le passé, quels contre-coups ressentaient les esprits des mouvements qui agitent les grands Etats de l'Europe. Ce que j'ai appris et ce que j'ai vu, je voudrais l'indiquer ici par quelques traits hâtés, mais fidèles.

La première condition, pour faire ainsi connaissance avec une société, c'est de la rencontrer, et j'ai dit que la chose n'était pas aisée, grâce aux habitudes sédentaires des Portugais. Pendant la saison d'été, surtout, ce peuple suit à merveille le précepte du sage et cache sa vie. Les riches, les élégants, les heureux de ce monde fuient la ville et se retirent aux environs de Lisbonne, dans leurs villas qu'ils nomment *quintas*. Ces *quintas*, gracieusement ouvertes à tout visiteur, ne trahissent par aucun indice la présence de leurs maîtres : on entre dans le jardin par une porte qui n'est jamais close ; on se promène au milieu des fleurs que votre seule conscience protége contre vous-même; on sort quand on est las de la promenade, et c'est tout au plus si l'on a aperçu un jardinier. Rien ne révèle les hôtes, ni un livre entr'ouvert sur un banc, ni un chapeau de paille oublié, ni un cri d'enfant, ni le frôlement d'une robe qu'effarouche l'invasion d'un étranger. Il semble que ces jardins, tout embaumés des chaudes senteurs dont le climat du Midi enrichit les fleurs, soient des jardins publics, — dont le public ne profiterait pas, bien entendu, — car de lui pas plus que des propriétaires il n'y a trace.

Une petite ville, dont le nom s'est gravé dans l'histoire de France au commencement de ce siècle, par une convention militaire que tout le monde connaît, Cintra, est entièrement composée de ces maisons de campagne à l'hospitalité parfumée et silencieuse. Cintra, orgueil du

Digitized by Google

Portugal, vrai bouquet aux côtés de Lisbonne, est située au nord-ouest de la capitale et à la distance de cinq lieues portugaises[1]. C'est le rendez-vous des maisons de plaisance de hautb ord. Cintra est peuplée de *cottages* comme Ville-d'Avray ou Enghien; elle est coquettement agreste comme les plus pittoresques villages des Pyrénées; elle suspend ses verdures et ses fleurs, et ses maisons blanches, au milieu de rochers, sur le flanc de montagnes. Un soleil, auprès duquel le nôtre n'est qu'un pâle phthisique, colore ses charmes; les brises que lui envoie l'Océan, son voisin, les fraîcheurs qui lui tombent de ses montagnes, la protègent contre les ardeurs du soleil. C'est un Paradis-Terrestre en miniature, qui, au temps chaud, abrite dans son nid de verdure les favoris de la fortune. A certains jours, l'enivrement de cette belle nature toujours épanouie triomphe de l'immobilité de ses habitants et semble gagner les cœurs. On les voit enfin! Ils se réveillent pour une fête du matin ou du soir, pour une course de taureaux, dans laquelle la jeune aristocratie occupe l'arène, comme ici nos *gentlemen-riders* occupent parfois le *turf*; pour un bal, où la valse à deux temps, qui est la langue universelle du monde dansant, déroule ses anneaux rapides tout comme dans un salon du faubourg Saint-Honoré. Puis, les lustres à peine éteints, cette lueur de plaisir et de bruit s'évanouit; Cintra se rendort dans le calme de la retraite. La fête continue au ciel, sur les arbres et dans les buissons; elle continue peut-être aussi dans plus d'un souvenir; mais ceux qui la peuplaient ont disparu. Ainsi, au troisième acte de *Robert-le-Diable*, les nonnes sortent de leurs tombeaux pour un ballet; le ballet terminé, il n'est plus question de ces revenants.

Cintra ne joue pas à Lisbonne un moindre rôle que Lisbonne même. A Lisbonne l'hiver, à Cintra l'été. De par les lois de la mode, voici comment toute personne qui se respecte doit partager son année: A la capitale sont consacrés les mois depuis novembre jusqu'à mai; la campagne, c'est-à-dire Cintra presque exclusivement, revendique juin, juillet, août et la première moitié de septembre. La fin de septembre et octobre appartiennent aux bains de mer, qui se prennent fort bien à l'extrémité occidentale de Lisbonne même, aux pieds de la tour de Belem, sur une plage unie et sablée à souhait, mais qu'il est de bon ton d'aller chercher à Praïa, petit port où nous aurons le plaisir d'introduire le lecteur, s'il veut bien quelque jour nous accompagner

[1] La lieue portugaise est d'une longueur assez indéterminée. C'est généralement une heure de route sur un cheval ou un mulet qui marche bien le pas; mais, dans la seule province que j'aie visitée, l'Estramadure, il m'est arrivé, avec la même monture allant la même allure, de ne faire qu'une lieue en cinq quarts d heure, et, en revanche, d'en faire quelquefois deux en moins d'une heure trois quarts.

Digitized by Google

dans nos promenades à travers l'Estramadure. Du reste, les bains de mer ne sont pas de rigueur, et on n'est pas perdu de réputation pour être rencontré à Lisbonne, le long du Chiado ou sur le Rocio, dès les derniers jours de septembre.

Avant cette époque, chacun s'interdit strictement le pavé des rues. Si l'on n'est pas à Cintra, on est sur la route : on y va, ou on en vient. Si l'on est à Lisbonne, la solitude de Lisbonne n'en est pas plus troublée que si l'on était à Cintra, attendu qu'on s'enferme chez soi derrière double et triple porte. Ceci n'est pas une métaphore, c'est la simple expression de la vérité. Tout appartement est au moins défendu par deux portes, la première, en venant du dehors, à claire voie ; la seconde percée d'un judas. Une troisième porte pleine renforce souvent les deux autres en manière d'arrière-garde. Ce luxe de clôture, ces barrières multipliées au seuil de chaque locataire, s'expliquent par l'absence de cette barrière intelligente, le portier, dont sont pourvues nos habitations, et qui, là-bas, n'est connue que de quelques palais.

Puisque me voici sur ce sujet, je vais, en quelques mots, indiquer la physionomie d'un logis tel que l'habitent, dans la capitale du Portugal, ceux qui ne sont ni assez riches pour prétendre à un hôtel, ni assez pauvres pour se contenter d'un taudis. La misère, qui ne dispose de rien, l'opulence, qui a l'industrie de l'univers à ses ordres, se logent à peu près de même dans tous les pays du monde ; c'est la moyenne fortune qui se loge selon les ressources indigènes. A Lisbonne, les maisons n'ont pas de cour ; les escaliers n'ont de jour que celui qui vient d'en bas et d'en haut. Une allée plus ou moins sombre et toujours sale, dont l'entretien n'a jamais coûté, je pense, ni un soin, ni une minute, mène de la rue à l'escalier. Cette allée est quelquefois habitée par un petit commerce, comme nos portes cochères le matin. Je ne crois pas qu'on puisse jouer à un ennemi un plus mauvais tour que de le lancer dans une de ces maisons, à la recherche de quelqu'un, sans lui indiquer d'une façon précise l'étage auquel il faut frapper. Partout ailleurs, le Portugal ne montre qu'hospitalité, bon accueil et prévenance. Il en est autrement ici : à l'appel de la sonnette, maître ou valet entr'ouvre le judas, et, quand le visage du visiteur lui est inconnu, maintient soigneusement fermées ses portes protectrices. C'est à travers elles que l'entretien s'engage, entretien que votre défiant interlocuteur aura hâte de clore, si la personne que vous cherchez ne se trouve pas demeurer à l'étage troublé mal à propos par votre sonnette. En vain, pour mieux vous adresser dorénavant, chercherez-vous à obtenir quelques renseignements : « Prenez patience » (*Tenhe paciencia*), vous sera-t-il répondu en forme de conclusion et de congé. Là-dessus, le judas,

Digitized by Google

devenu muet, se referme. Je souffris une fois cruellement de ces petites misères de la comédie du judas, étant en quête d'un personnage dont j'ignorais à peu près le nom et plus encore l'adresse. Que de judas en ce jour s'ouvrirent et se fermèrent devant moi ! Que de têtes maussades m'apparurent et m'invitèrent à la patience ! Tous ces visages de Cerbère que j'évoquais réalisaient à mes yeux la scène grotesque d'un roman (*Notre-Dame de Paris*), où les candidats au titre de Pape des Fous, concourant pour la laideur, exposent tour à tour aux yeux des juges, à travers la rosace d'une chapelle gothique, leurs grimaces triomphantes.

Après bien des pourparlers, si l'on franchit enfin herses et ponts-levis, la simplicité presque nue de l'appartement dans lequel on pénètre semble de nature à se défendre bien elle-même, sans tant de clefs. Une seule pièce, le salon, vise à être garnie de quelques meubles de plus que le strict nécessaire. Le meuble de canne est aux intérieurs bourgeois de Lisbonne ce que le meuble en damas de laine est aux intérieurs bourgeois de Paris. Le plancher est invariablement couvert d'une natte qu'on retrouve non-seulement dans les logis de rang médiocre que nous visitons en ce moment, mais aussi dans les demeures somptueuses et dans les palais royaux. Les murs sont rarement tapissés de papier; le plus souvent des peintures en détrempe, des guirlandes de fleurs ou de fruits par exemple, encadrent et relèvent leur candide blancheur. Les Portugais veillent avec une grande recherche de coquetterie à ce que leurs murs soient toujours éclatants, non-seulement à l'intérieur, mais à l'extérieur. C'est vers Pâques, je crois, qu'ils procèdent à la toilette de leurs maisons; et, par un piquant caprice de l'usage dont il serait difficile de trouver la raison, c'est à des ouvriers nègres qu'est exclusivement réservé le soin de blanchir les murailles. La douceur du climat dispense ces intérieurs simplifiés du luxe, si essentiel chez nous, des cheminées, et l'absence de cheminée dispense facilement du luxe d'une pendule. Qu'est-il besoin d'ailleurs de mesurer le temps? Leurs paisibles minutes se suivent et se ressemblent; ils laissent aux peuples du Nord, à qui leur ciel même crée tant de besoins, cette fiévreuse activité qui lutte de vitesse avec le temps; course inégale ! dont la pendule, sans cesse interrogée, marque les phases.

C'est dans ces modestes logis, inhabitables sous nos latitudes, que s'abrite l'invisibilité de la plupart des familles. Elles se nourrissent comme elles se logent, sans beaucoup de frais ni de soins; leur régime, dont les œufs, le riz préparé de diverses façons, les poules bouillies forment l'ordinaire, en compagnie de quelque petit vin du pays, est extrêmement sobre. C'est pour les jours de fête qu'on tient en réserve quelque bonne bouteille de Porto ou de Muscatel de Setubal.

Digitized by Google

Dans les familles qui ont conservé les vieilles traditions, mais le nombre de ces fidèles diminue chaque jour, l'heure du dîner est trois heures, et la journée se termine par un souper presqu'invariablement composé de pastèques et de thé. Quelques heures avant la nuit, les fenêtres s'ouvrent, les petits balcons en saillie, presqu'aussi nombreux que les fenêtres, se garnissent; à travers une jalousie soigneusement baissée et rejetée par dessus l'appui du balcon, on aperçoit quelquefois le bout indiscret d'une robe qui prend le frais. Ces robes restent longtemps à contempler, immobiles, le spectacle peu agité de la rue.

Il y a quelques années, une femme qui se risquait à mettre un pied sur le pavé était compromise. Aujourd'hui, la loi qui interdisait absolument aux femmes ces mille courses à propos de chiffons dont elles vivent chez nous est abrogée en droit, mais non pas en fait. Les grandes dames seules, celles qui par conséquent sont anglaises ou françaises au moins autant que portugaises, ont un peu importé à Lisbonne les flâneries autour des magasins de modes et de nouveautés. C'est une chose remarquable, combien le Portugal, livré à lui-même, est ami du mystère, du voile et des cachettes : le grand manteau de couleur sombre qui couvrait jadis des pieds à la tête les personnes de toute condition, et que nous avons retrouvé chez celles du peuple,—cachette! Ces logis clos comme des prisons, et où l'œil peut à peine pénétrer,—cachettes encore! Enfin, la voiture nationale, toujours en usage aujourd'hui, n'est autre chose qu'une cachette montée sur des roues. Grâce à elle, un de ces ermites réduit à sortir peut circuler invisible; il n'a qu'à monter en *sège*, au lieu de monter à âne. Les *sèges* sont à deux places, et tantôt à deux, tantôt à quatre roues. Elles sont attelées de deux chevaux ou de deux mulets menés à la d'Aumont. Quant au carrosse lui-même, représentez-vous un cabriolet, mais grossier de forme, et hermétiquement fermé sur le devant par deux amples rideaux de cuir qui s'adaptent l'un à l'autre, au moyen d'un système de boucles. Une petite lucarne vitrée pratiquée dans chacun de ces rideaux permet de voir sans être vu. C'est ainsi qu'au théâtre les acteurs peuvent, dans l'entr'acte, jeter un coup-d'œil de la scène dans la salle, par les trous de la toile baissée.

Les élégances de la carrosserie moderne n'ont pas détrôné le moins du monde la discrète *sège*. Non-seulement c'est la seule voiture de place que Lisbonne mette à vos ordres, mais elle conserve son rang parmi les équipages des plus riches et des plus élègants, dans les remises les mieux garnies. Nos calèches et nos tilburys sont vaincus par la *sège*, et leur défaite s'explique aisément dans un pays où ce qui fait leur mérite à nos yeux devient un défaut. Voir et être vus, voilà, je crois, le désir des tilburys qui descendent si lestement nos Champs-Elysées, voilà la pensée des calèches aristocratiques dont le défilé quo-

Digitized by Google

tidien encombre Hyde-Park et Regent's-Park pendant *la saison* de Londres. Il n'y a pas à Lisbonne de ces rendez-vous où l'élégance se donne en spectacle à l'élégance, où les saluts s'échangent du fond d'une calèche, et du haut d'un cheval anglais. Pourtant, après avoir traversé toute la ville, fastidieux début pour une promenade équestre, on parvient à un emplacement qui serait, faute de mieux, le terrain désigné pour les manœuvres de la mode, si à Lisbonne la mode caracolait. *Campo-grande*, ainsi l'appellent-ils, est une sorte de *square* de médiocre étendue, et entouré de maisons; une allée unique, bordée d'assez beaux arbres, qui côtoie une pelouse jaune, voilà les ressources que *Campo-grande* offre à la promenade. C'est peu, mais c'est trop, puisque Lisbonne ne se promène pas.

Je reviens aux *sèges* de place : elles stationnent dans les rues, comme nos fiacres, sur lesquels elles l'emportent de beaucoup par leur rapidité. Les petits chevaux qui les traînent, bien que grêles de formes et d'assez triste apparence, gravissent avec un singulier courage les côtes dont la moindre course est hérissée. Là où nos cochers ralentiraient leur train, aux descentes et aux montées, les *sèges* prennent le galop. Ce sont potions amères qu'il vaut mieux, apparemment, avaler d'un trait.

Les postillons de ces cabriolets à l'heure portent, à peu près uniformément, la grande botte, la culotte, la veste, sans ornements distinctifs. Les éperons sont la partie la plus saillante de leur costume : par leurs dimensions ils rappellent tout à fait ces éperons des temps chevaleresques dont les musées ont conservé des spécimens. En vrais fils de famille qui comptent d'autant moins qu'ils sont plus près de leurs derniers écus, les habitants de Lisbonne ont donné à ces cochers des idées exorbitantes en matière de pourboires; c'est le seul reproche que j'aie jamais eu à leur faire, bien qu'ils forment, m'a-t-on dit, la classe turbulente de cette paisible population, et l'objet tout spécial de l'attention de la police. A l'époque de mon arrivée, la chronique publiait le récit du méfait que venait de commettre un conducteur mécréant : il menait de nuit deux personnes à Cintra, un mari avancé en âge, et sa femme; au milieu de la route, alors parfaitement solitaire, il arrête ses chevaux, descend, et, un énorme bâton au poing, demande aux voyageurs qu'il conduisait la bourse ou la vie. Ce voleur de grand chemin était taillé en athlète, un gourdin semblait une arme redoutable entre ses mains, le couple tremblant s'exécute de bonne grâce. Mais ce n'est pas tout! après la bourse il faut au brigand les habits de ses victimes; il les dépouille, les laisse nues sur le chemin, et s'en retourne tranquillement au trot à Lisbonne. Les pauvres gens le suivent de loin, fort embarrassés d'eux-mêmes, et moins effrayés de la fatigue d'une longue course qu'empressés de

Digitized by Google

profiter des ténèbres pour aller se cacher loin des regards, au plus profond de leur logis. Si les rues ne sont guère peuplées le jour, elles sont absolument désertes la nuit, aussi nos piétons malgré eux regagnèrent inaperçus leur gite, où ils eurent grand soin de ne pas réveiller leurs serviteurs. Le lendemain, le mari s'adresse au magistrat compétent, et dépose sa plainte; on arrête le coupable, qui nie effrontément le fait. « Où sont vos preuves? » demande le juge à l'accusateur. Des preuves! où en trouver? Le crime n'avait pas eu de témoins, et, grâce aux précautions prises par le plaignant pour assurer le mystère de son étrange retour, nul ne l'avait vu dans pénible costume qui eût du moins plaidé en faveur de sa sincérité. A tort ou à raison, la justice renvoya le voleur absous; à l'heure qu'il est, il stationne peut-être sur la place du Commerce, proposant aux voyageurs qui sortent de la douane ses services, dont Dieu veuille les préserver !

La division de Lisbonne en deux parties bien différentes d'aspect, la vieille et la nouvelle ville, n'est pas une division purement physiqué; elle se retrouve dans les idées et dans les mœurs des habitants : pour la plupart, ils sont restés dans le présent les hommes du passé, mais du passé moins sa grandeur, sa gloire et sa richesse; c'est cette majorité engourdie, enfermée, dont l'immobilité semble dépeupler Lisbonne, qui a défrayé jusqu'ici presqu'exclusivement cette esquisse; il est temps d'y faire intervenir la minorité remuante et pensante de ceux qui, les yeux ouverts sur l'Europe moderne, en reçoivent l'impulsion et travaillent à la communiquer à leur pays. Cette Lisbonne intelligente et altérée de progrès rougit de l'inertie de ses compatriotes, tranquillement assis sur des ruines, et, sans rêver la résurrection d'un éclat évanoui à jamais, elle cherche du moins à se transformer pour renaître. Quelle doit être cette transformation ? Ce n'est pas ici le lieu d'essayer de le prévoir, ni même de dire quels dissentiments séparent des esprits unanimes dans leur aspiration vers un réveil.

Mais je réclame avec orgueil comme notre colonie, une colonie des lettres et de la pensée françaises, ce coin de Lisbonne où s'est réfugiée l'âme de la ville entière. Mon dessein n'est pas de chercher quel est le poids de la France dans la balance où le Portugal pèse les influences politiques; mais, à coup sûr, son inspiration littéraire est bien un écho et un reflet de la nôtre, reflet coloré des chaudes teintes propres aux imaginations méridionales. Ça été pour moi une douce surprise, après des jours écoulés dans la solitude, à la recherche d'une population qui semblait me fuir, de tomber tout à coup en pays ami, au milieu d'une jeunesse dont la bouche et le cœur parlaient français comme des Parisiens. En une heure de conversation, j'appris

Digitized by Google

là le meilleur de ce que j'ai pu retenir sur le Portugal, et, en même temps, je recueillis des nouvelles et des anecdotes littéraires, fraîchement arrivées de France par un paquebot, et que Lisbonne savait bien mieux que Paris. Mes nouveaux amis, avec une cordialité empressée, fêtaient en moi, son représentant très-indigne auprès d'eux, cette France littéraire dont ils sont épris. Ils me faisaient si gracieusement les honneurs de leur enthousiasme pour mes compatriotes, que je vis le moment, pénible pour ma modestie, où cette aimable élite des esprits Portugais allait, faute d'avoir à sa portée un front moins humble que le mien, couronner une tête peu habituée aux lauriers.

Il y a là-bas un public si attentif à tout ce qu'écrit la France, que les derniers rangs même de la phalange de nos écrivains de toute nature sont connus de lui, et qu'il leur fait souvent hommage d'un commentaire qui vaut mieux que le texte. Que de fois, le soir, autour de quelque table du café Marrare, le Tortoni de Lisbonne, m'entretenant avec ces lecteurs infatigables de nos moindres productions, j'aurais cru avoir à quelques pas de moi, non pas le Tage, *Tagus auratus*, comme disaient les anciens, mais le boulevard des Italiens et la Maison dorée, si l'extrême indulgence des jugements portés par ce tribunal, qui rendait ses arrêts en prenant des glaces, ne m'eût rappelé que plusieurs centaines de lieues nous séparaient de Paris et de sa critique ! J'aurais eu mauvaise grâce à essayer de refouler ou de discuter des admirations trop faciles qui s'adressaient à des amis, à des confrères, à des compatriotes. Sans doute, parmi les ovations décernées dans nos causeries, il y en avait plus d'une à laquelle, pour ma part, je me gardais bien de souscrire ; sans doute, la distance favorise l'illusion, et en entendant vanter, sur les rives du Tage, comme des monuments aux vastes proportions, presque toutes les œuvres élevées par notre dix-neuvième siècle, je songeais, à part moi, au rat de la fable prenant les taupinées pour des montagnes. Mais, comment en vouloir à des étrangers de nous aimer plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ? Est-ce leur faute si, de loin, le charlatanisme monté sur des échâsses peut, même à des yeux exercés, paraître aussi grand que le talent, et si parfois une adroite enluminure semble tableau de maître ? Sachons leur gré de cette large porte que l'hospitalité ouvre chez eux au mérite qui vient de France, et ne les chicanons pas pour quelques erreurs de contrôle.

Ce groupe de lettrés, qui puise avidement à nos sources, a inauguré avec éclat dans sa patrie un mouvement littéraire, procédant directement du nôtre, et qui a le bon goût de ne pas renier son origine. Par malheur, les réputations brillantes qui ont surgi parmi eux depuis une vingtaine d'années sont fatalement condamnées à une sorte de

Digitized by Google

mis clos, tant que la langue qu'elles parlent sera pour le reste de l'Europe un idiôme inconnu. Et, qui peut prévoir le jour où cessera cette ignorance? Quel sera le génie assez puissant pour imposer la connaissance du portugais au monde des lecteurs, et forcer la France à lui rendre à son tour le tribut d'attention et d'étude qu'elle reçoit aujourd'hui? Malgré mon désir, j'oserais d'autant moins prédire ce succès à des efforts dont j'ai été à même d'entrevoir la valeur, qu'au lieu de se concentrer, ils se dépensent en monnaie courante, au fur et à mesure des besoins de chaque jour. A la faveur de la liberté dont elle jouit, la presse quotidienne, politique et littéraire, a acquis un développement plus en rapport avec l'ardeur des écrivains qu'avec l'étendue du public auquel ils s'adressent, et l'on sait ce que sont aux lettres les travaux hâtés du journalisme! Mais on conçoit que des esprits dont le premier but est de fondre au contact de leur flamme les glaces qui les environnent, usent et abusent de ce puissant moyen de propagation.

Il est difficile, en dehors de l'atmosphère de Lisbonne, de se faire une idée du rôle important et multiple que jouent dans cette ville ceux qui tiennent une plume. Pour le caractériser en un mot, et par une comparaison qui serait jugée fort irrévérencieuse par les habitués de Marrare, je dirai qu'ils sont, dans la sphère de la vie intellectuelle, politique et mondaine, ce que sont les Gallégos dans la sphère inférieure de la vie matérielle : tout le poids des besoins roule sur eux. Chaque écrivain est, en même temps, poète et prosateur, romancier et publiciste, homme politique et homme du monde. Dans ce pays, auquel l'oisiveté est si chère, le petit nombre qui travaille, travaille pour tous; le petit nombre qui vit, vit pour tous, tandis que la majorité se repose, fatiguée de n'avoir rien fait. Mais, plus juste pour les travaux de l'esprit que pour ceux des bras, la société donne une véritable suprématie, au milieu d'elle, à ceux qui exercent leur intelligence à son service. Le journalisme en France, même au temps où il était censé *mener à tout* (n'était-ce pas là l'expression consacrée?), n'a jamais été qu'une impasse, sans sortie sur les grandeurs, si l'on mesure en regard les larges issues qu'il ouvre en Portugal. A peine un journaliste a fait ses preuves, si c'est au service du gouvernement, il est aussitôt nommé député. De là au ministère, il n'y a qu'un pas promptement franchi. A défaut de cette fortune politique, ou en l'attendant, il est l'âme des salons, l'indispensable ornement de toutes les fêtes; et, quand il a pris un étranger par la main, celui-ci peut laisser dormir au fond de son portefeuille les lettres qui l'accréditent auprès du monde nouveau qu'il est venu visiter : il a désormais pour introducteur un des suzerains de Lisbonne.

Un soir, je remontais lentement le Chiado, aspirant les brises nocturnes et familièrement appuyé sur le bras d'un de ces seigneurs (car

Digitized by Google

leur grandeur est affable) ; et, comme je lui vantais son importance : « C'est vrai, me répondit en riant mon compagnon, — que les dernières élections, par parenthèse, ont appelé au sein de la chambre,— Haroun-al-Réchyd n'était pas plus khalyfe chez lui que ne l'est ici chacun de nous. »

Ces potentats au petit pied, dont le sceptre est trempé d'encre, sont partis d'échelons souvent très-différents, pour se retrouver plus tard au sommet de l'échelle sociale. Les uns, pour parvenir à cette espèce de trône, n'avaient que peu à monter; les autres, s'élevant de très-bas, avaient tout à gravir. Mais, dès qu'ils se rencontrent, tous sont égaux, et les points de départ sont oubliés. Il en est de même, du reste, dans tous les pays du monde, et partout la carrière des lettres, fréquentée par des hommes de tout rang, a le privilége d'effacer entre eux les droits de la naissance, et d'établir sur la tête des écrivains un niveau qui ne se hausse que pour le talent. Seulement, cette égalité qui règne dans la famille des écrivains, sans distinction d'origines, Lisbonne seule la réalise dans la souveraineté.

Sa société entière se recommande aux amis de l'égalité; il n'en est peut-être pas une au monde qui soit émaillée de plus de titres de noblesse; et, malgré cet étalage aristocratique, ou plutôt, à cause de cet étalage même, je ne crois pas qu'il y ait de salon à Lisbonne où le nombre des quartiers donne un droit de préséance. Dans les jours de révolutions, quand on armait indistinctement bons et mauvais citoyens, combien de fois n'a-t-on pas répété autour de nous cet axiôme : « Dès que tout le monde est armé, personne ne l'est plus ; » aussi bien, dès que tout le monde est blasonné et armorié, armoirie et blason sont choses mortes. Au milieu des vicissitudes auxquelles le Portugal a été en proie dans notre siècle, les divers gouvernements qui se sont succédé ont tous, chacun dans un esprit différent sans doute, accordé très-généreusement des titres de noblesse. Par suite de ces largesses, il en est aujourd'hui deux, ceux dont on a été le plus prodigue, qui se trouvent complètement démonétisés : ce sont les titres de baron et de vicomte.

La noblesse en Portugal n'est pas toujours transmissible de père en fils; c'est quelquefois une distinction concédée comme récompense personnelle et viagère, dont un héritier n'a pas plus le droit de se parer qu'il n'est permis chez nous au fils d'un chevalier de la Légion-d'Honneur de porter à sa boutonnière le ruban rouge. On conçoit aisément que le prestige des titres des vieux gentilshommes se soit évanoui au contact de ces recrues trop nombreuses ou trop éphémères. Les descendants des familles, dont les glorieux écussons sont peints dans une salle de l'antique palais de Cintra [1], n'ont guère désor-

[1] Cintra, qui n'a figuré dans cette esquisse que pour la place qu'elle occpeu

Digitized by Google

mais dans le monde que la place qu'ils s'y sont faite par leur fortune ou par eux-mêmes; et plus d'un ancêtre, s'il peut voir l'effacement d'un nom dont il était si fier, doit regretter qu'il ne se soit pas éteint avant de déchoir.

Le répertoire des noms propres est très borné, et chacun en ayant plusieurs, grâce à l'usage qui combine sur la tête des enfants ceux de leurs familles paternelle et maternelle à la fois, il résulte de cette pauvreté et de cette dépense que les mêmes éléments se retrouvent à peu près dans tous avec de légères variantes. C'est ainsi qu'à l'Opéra l'armée des figurants est restreinte, mais les défilés peuvent être innombrables à condition que les mêmes personnages passent et repassent sans cesse devant les spectateurs. Pour appuyer mon dire d'un exemple, je prends un nom au hasard : Silva. Eh bien, il figure dans la salle des armoiries de Cintra; si le lecteur veut jeter un coup d'œil sur la couverture de cette *Revue,* il verra que son correspondant à Lisbonne est M. Silva, libraire; enfin, j'ai sous la main un journal portugais, où une liste de souscription, composée de soixante-dix noms, présente vingt-cinq fois le nom de Silva diversement encadré, et à coup sûr très-diversement porté.

En général, un nom portugais dans toute son étendue est à peu près de la même dimension que chaque pièce de ce fabuliste qui *toujours enfermait son conte en quatre vers.* Quatre lignes! c'est peu pour une fable, mais beaucoup pour une carte de visite. Ne me souciant pas de charger ma mémoire de cette littérature, autant que possible je portais avec moi les cartes des personnes dont j'avais à m'enquérir; et, comme les écoliers, je lisais ma leçon au lieu de la réciter. Une fois, une de ces cartes, plus amie de la concision que les autres, me joua un mauvais tour : ce n'était pas une édition complète, mais bien une édition choisie des noms de son propriétaire; et précisément les noms qu'elle mentionnait n'étaient pas ceux que connaissait la personne près de laquelle je m'informais. Pour se reconnaître au milieu de ce dédale, il faut tenir d'une main ferme le fil d'Ariane de l'habitude.

Je ne parle pas des noms de baptême; les parrains sont féconds comme des romanciers. Un éclatant exemple résumera tout ce que je pourrais dire sur ce point : La Reine que le Portugal vient de perdre avait reçu au baptême une série de noms, dont voici la liste : Maria Da Gloria-Jeanne-Charlotte-Léopoldine-Isidore Da Cruz-Françoise-Xavière da Paula-Michaëla-Gabriëla-Raphaëla-Louise Gonzaga.

Grâce à cette profusion de noms de toutes sortes, et bien sonnants

dans la vie portugaise, est riche en souvenirs historiques. Nous comptons y revenir prochainement.

Digitized by Google

pour la plupart, le plus humble prolétaire a des airs de gentilhomme. De même, grâce à un système de numération monétaire dont le point de départ est un atôme, et qui se garde bien, en route, d'oublier son point de départ, de façon à représenter les moindres sommes par des chiffres fabuleux, la pauvreté peut de loin avoir des airs trompeurs d'opulence, et la plus minime dépense a des proportions apparentes à effaroucher la bourse de voyage de Crésus. *Beaucoup de bruit pour rien,* c'est la devise qui pourrait être écrite sur les pièces de monnaie. Il n'entre nullement dans mon dessein de donner ici un tableau des monnaies portugaises, j'ai seulement voulu relever les analogies, en matière de son, qu'offrent les noms et les monnaies en usage. De celles-ci et de ceux-là, il est très-souvent vrai de dire : *plus sonat quam valet.*

C'est l'or britannique, la livre sterling, qui est d'usage entre gens comme il faut; c'est lui qui couvre les tapis verts, à l'heure où la passion du jeu allume autour d'une table les flambeaux et les visages des joueurs. Lisbonne est une joueuse : le jeu, c'est une fièvre commune à toutes les classes, à toutes les fortunes, à toutes les positions; elle agite les engourdis comme les alertes. Le jeu du menu peuple, c'est la loterie; le riche livre ses biens en proie à la dévorante famille de tous les jeux de hasard; mais sa prédilection est acquise aux dés, c'est-à-dire à l'expression la plus franchement brutale des caprices de la fortune. Je me souviens que madame d'Abrantès, dans une des pages de ses Mémoires qui sont relatives au Portugal, raconte une anecdote qui peint bien les ravages de la passion du jeu dans toutes les classes de la société : Un fort grand seigneur, le duc de Cadaval, embarrassé dans ses affaires, comme tout joueur, en était venu à devoir à son cuisinier une somme exorbitante : à tort ou à raison, ce créancier réclamait de son maître cinquante mille francs. La duchesse, à l'insu de son mari, acquitta la dette. Le duc, furieux, provoque son cuisinier au pharaon; celui-ci accepte et, en une séance, M. de Cadaval rattrape la somme entière. Aujourd'hui, un personnage considérable que je ne nommerai pas, joueur intrépide et presque toujours heureux, renouvelle cette scène avec chacun de ses gens; le jour même où l'intendant a compté à ceux-ci leurs gages, il est rare, dit-on, qu'ils ne rentrent pas dans la cassette de M. le comte.

L'honneur de se ruiner dans de si illustres parties ne peut être réservé à tout le monde; la loterie se charge donc de dépouiller les pauvres diables. Un des coins les plus animés de la ville, c'est la boutique d'un changeur, située sur le Rocio, qui non-seulement débite des billets de loterie, mais a le privilége de les mettre, au moyen de coupures, à la portée des plus petites bourses. Trois fois par mois la roue tourne; et, pour quelques espoirs que couronne la fortune, cen-

Digitized by Google

bien de réveils pénibles après des rêves dorés! Un réveil de ce genre nous donna un jour la comédie : Un malheureux sourd-muet qui sollicitait la charité publique à l'entrée du petit temple où s'empresse la foule des adorateurs de Plutus, et à qui sa triste infirmité valait plus d'une aumône, s'approche de nous (le tirage venait de finir), la liste des numéros sortants à la main. Il ne sait pas lire, il nous supplie, par signes, de lui traduire dans le même langage les arrêts du sort. Cette version achevée, non sans peine, voilà la langue du muet qui se délie pour articuler un affreux juron! Puis, les larmes aux yeux, il se met à conter ses mésaventures dans un flux de paroles sans digue : La loterie lui coûtait en un jour le produit de deux ans du mutisme!

En revanche, on m'a cité une danseuse que le gros lot avait poursuivie et atteinte sur le pont du paquebot qui l'emmenait loin de Lisbonne. Son engagement terminé, elle partait, sans se douter que, derrière elle, elle laissait un trésor. Une barque court après elle; — c'est vraiment la fortune, cette fois, qui enfle les voiles!—on lui remet, si elle sait être plus économe qu'à une danseuse n'appartient, le pain de ses vieux jours.

Cette heureuse artiste était attachée au principal théâtre de Lisbonne, le théâtre San-Carlos, la scène dévolue aux opéras et aux ballets. Ouvrage d'architectes portugais, la salle Saint-Charles, qui fut inaugurée le 29 avril 1793, est commode, somptueuse, vaste et dans de bonnes conditions de sonorité. On ne saurait dire au juste ce qu'elle contient de spectateurs, attendu que le nombre des places par chaque loge n'est pas déterminé. Une loge une fois louée, vingt personnes ont le droit de s'y entasser, si elles en trouvent le secret.

La disposition intérieure et la décoration de cette salle, aussi bien que sa façade, n'ont rien à démêler, ni avec la critique, ni avec l'art. Elle contient deux loges royales : une grande loge de face, dite *de gala*, et la loge de tous les jours, avant-scène où je vis souvent la reine Doña Maria. Ce théâtre, fermé pendant l'été, est exploité à partir du mois d'octobre par une troupe italienne, généralement bien composée. Cet hiver, leur *prima donna* est madame Castellan, que Paris a applaudie il y a quelques années, et qui déjà était l'étoile de la saison dernière à Lisbonne. Seul, parmi les théâtres Portugais, San-Carlos est également cher aux spectateurs de toute classe, et on y voit un public impressionnable se passionner très-vivement pour ou contre cantatrices et danseuses. L'arrivée de madame Castellan, à laquelle j'ai assisté dans les premiers jours d'octobre, fut vraiment une entrée triomphale. Des enthousiastes avaient envoyé au-devant d'elle une calèche attelée de quatre chevaux enrubannés, qui traînèrent au galop par la ville la pauvre artiste, plus embarrassée que joyeuse de cette ovation.

Digitized by Google

Si le public de Lisbonne fait un pompeux accueil à ses favorites, il a la prétention de ne se laisser du moins charmer que par d'exquises fauvettes, et se croit doué de l'instinct musical le plus sûr et le plus fin. Je me permets cependant d'élever quelques doutes sur la délicatesse de ses oreilles, depuis une représentation solennelle qui fut donnée le 16 septembre dernier pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Don Pedro d'Alcantara, l'aîné des enfants de Doña Maria, qui n'était alors que prince royal. Ce que les auditeurs supportèrent ce soir-là sans frémir, le voici : les chanteurs italiens n'étant pas encore arrivés à cette époque, les comédiens sociétaires du théâtre national portugais, pour plaire à la famille royale, venue en grande pompe occuper sa loge de gala, au monde officiel, qui avait suivi la famille royale, et aux curieux, cortége ordinaire du monde officiel, avaient imaginé de s'improviser qui ténor, qui baryton, qui soprano, et de se risquer dans le domaine inconnu de l'harmonie. La victime à laquelle ces barbares firent subir les plus odieux outrages, était un certain *Domino noir* de notre connaissance, revêtu par l'affiche d'un capuchon portugais, et s'appelant désormais : *O Domino preto*. Si M. Auber eût assisté à cette exécution de son œuvre, il eût regretté pour la première fois de sa vie de l'avoir écrite. Supposez que les acteurs d'un de nos théâtres de boulevard, prévenus que l'honneur d'une auguste visite leur est réservé, ont inventé, pour se mettre à la hauteur des circonstances, d'abandonner le drame en vogue et de monter entre eux une traduction du *Barbier de Séville* de Rossini, vous aurez quelque idée du régal charivarique auquel on n'eût certes pas songé à convier des gourmets en matière de musique.

Ce n'est pas dans la salle Saint-Charles que fut consommé cet attentat à la mélodie, mais dans le théâtre qui porte le nom de Doña Maria II, et qui est affecté à la représentation des œuvres dramatiques du Portugal. Ce théâtre, construit seulement depuis quelques années, est situé sur le Rocio. Il a été bâti d'après les plans d'un architecte italien, M. Lodi, et rappelle en effet assez bien les théâtres d'Italie de second ordre. Sa façade a un caractère plus monumental que celle de San-Carlos.

J'ai vu bien des fois la Reine de Portugal, qui était certainement moins avare de sa personne que beaucoup de ses sujettes, mais jamais je n'ai pu la considérer plus à mon aise qu'à cette soirée du 16 septembre. La fille de Don Pedro, la nièce de Don Miguel, n'était ni belle ni jolie; un embonpoint tout à fait extraordinaire défigurait sa taille et son visage. Mais l'air de douceur voilée de tristesse répandu sur sa physionomie sauvait le ridicule d'une exagération de formes, dont on est souvent porté à rire, et qui, chez elle, n'inspirait que l'intérêt. Ce soir-là, sa pensée semblait bien loin de la scène on l'on écorchait

Digitized by Google

la musique d'Auber; son regard, plus mélancolique qu'à l'ordinaire, à ce qu'il me parut, se portait sur le prince royal, et l'enveloppait de tendresse. Ce cœur de Reine, dans lequel les affections de famille avaient une si grande part, et dont les vertus domestiques ont été admirées de tous les partis, pleurait-il à l'idée d'être prochainement séparé de tout ce qu'il aimait? Doña Maria songeait-elle déjà que l'enfant qu'elle portait dans son sein allait, en venant au monde, enlever une mère à ses frères, et qu'elle, elle fêtait pour la dernière fois le jour de naissance de son premier-né? Sur son front chargé de deuil, je crus lire la connaissance des dangers qui la menaçaient, et dont la rumeur publique s'entretenait dès cette époque.

A côté de la Reine était assis don Fernando, son époux, aujourd'hui régent du royaume. Maigre et de haute taille, ce prince a les traits réguliers. Il est blond, en sa qualité de prince allemand, et porte toute sa barbe. Son aspect est digne sans fierté, et l'ensemble de sa personne tout à fait distingué. Autour du couple royal se groupaient les hauts dignitaires du royaume, dont les noms, connus de tous à Lisbonne, ne seraient pour le lecteur français qu'une nomenclature fastidieuse. Seul, le maréchal Saldanha n'est pas moins célèbre au dehors qu'à l'intérieur; mais, depuis quelque temps, sa santé, en butte à de fréquentes atteintes, l'éloigne à la fois des affaires et des regards. Pour contempler cette belle figure de militaire et de gentilhomme, dont l'expression subsiste entière, malgré les lunettes auxquelles est réduite la faible vue du maréchal; pour entendre s'énoncer dans toutes les langues avec une égale facilité ce brillant et vif esprit, à qui aucune culture n'est inconnue, pas même celle qui semblerait devoir être la plus étrangère à un homme d'épée (le maréchal est un profond théologien), c'est dans sa riante retraite de Cintra qu'il fallait aller chercher ce vieillard, dont le nom est encore le plus ferme soutien pour son parti.

Le théâtre de la place du Rocio devrait être à Lisbonne ce qu'est à Paris le théâtre de la rue de Richelieu, la scène des tentatives sérieuses et des productions littéraires. Mais faute d'artistes dramatiques ayant quelque notion ou quelque instinct de leur art, les auteurs se découragent et le public s'enfuit le plus loin qu'il peut du théâtre national. L'an dernier, un jeune poète, M. José de Almada e Lancastre, armé d'un grand drame en cinq actes : la *Prophétie ou le Siége de Jerusalem*, eut la témérité de livrer sa prose à ces acteurs, heureusement sans pareils, et d'arrêter par la main un public effarouché. Cette hardiesse réussit, et si bien, que la *Prophétie* occupait encore l'affiche il y a deux mois; mais pour rendre possible une pareille tentative, il ne fallait rien moins que l'audace d'un débutant de vingt ans, et le luxe inoui d'une mise en scène, digne de notre Cirque des boulevards, derrière laquelle disparurent un peu ces terribles comédiens.

Digitized by Google

Une autre scène d'un ordre inférieur, *O Gymnasio*, est moins tâcheusement exploitée et moins redoutée. Les traductions de nos vaudevilles français et de quelques-unes de nos petites comédies forment le fond du répertoire : c'est ainsi que dans la première pièce que je vis représenter là, je reconnus, sous un travestissement portugais, les *Souvenirs de voyage*, d'un des collaborateurs de cette *Revue*, M. Amédée Achard. La salle de ce Gymnase n'est pas grande, mais toute neuve et fraichement décorée. Cette fraîcheur, malheureusement, est destinée à se faner bien vite, noircie par les nuages de fumée qu'envoient dans la salle les cigares en permanence dans les couloirs. On fume à Lisbonne dans les corridors de tous les théâtres, et le Gymnase, qui n'est pas désert comme Doña-Maria, aéré comme Saint-Charles, ou hanté uniquement de la meilleure compagnie comme le théâtre français Don Fernando, se change, pendant les entr'actes, en un véritable estaminet.

Le théâtre français, qui porte le nom du Roi Don Fernando, son spectateur le plus assidu et son protecteur, est le rendez-vous de toutes les aristocraties : celle de la naissance, celle de la fortune, celle de l'intelligence. La petite cohorte des lettrés, toujours tournés vers la France, n'a garde de faire défaut à ses artistes voyageurs; elle est leur escorte d'honneur, elle ne manque pas une de leurs représentations. Quelques-uns d'entre eux, non contents d'être nos frères par la pensée, ont voulu l'être aussi par l'expression, et plusieurs actes piquants, signés de noms portugais et gracieusement écrits dans notre langue, ont recueilli, sur la scène de Don Fernando, des applaudissements également flatteurs et pour les écrivains qui savaient ainsi se naturaliser Français[1], et pour la langue qui avait fait leur conquête.

Chose singulière dans un pays où les artistes de profession sont au-dessous du médiocre ! on trouve dans les rangs de la bonne compagnie des comédiens amateurs très-remarquables. La comédie de société est fort à la mode, et parvient seule, dans les salons, à dépeupler les tables de jeu. Elle a son principal théâtre dans une des propriétés du comte Farrobo, située à une demi-lieue environ de Lisbonne, sur l'inévitable route de Cintra. Ce théâtre, entièrement isolé de la maison d'habitation, est vraiment un petit monument. On y trouve deux rangs de loges, dont une loge royale, et il faut un public de cinq à six cents personnes pour garnir du haut en bas loges et parterre. La

[1] Parmi ces écrivains, je citerai deux noms très-aimés des lecteurs de Lisbonne, MM. Mendès Léal et Lopès de Mendonça. Ce dernier, par la tournure de son esprit et de son style, s'est fait surnommer le plus Français des littérateurs portugais, et il se pare très-aimablement de ce titre.

Digitized by Google

scène et l'orchestre des musiciens sont plus vastes que dans plusieurs salles ouvertes au public. Une galerie, qui règne autour du théâtre, le relie à des salons où les spectateurs peuvent aller danser dans les intervalles de la représentation.

Le personnel artistique du comte Farrobo, recruté non-seulement parmi les Portugais, mais dans toutes les ambassades de Lisbonne, n'est pas indigne des planches sur lesquelles il est destiné à se signaler. Il aborde tour à tour diverses langues et divers répertoires; à un vaudeville de M. Scribe succède un opéra de Rossini. Cet été, le *Barbier de Séville* a été exécuté d'un bout à l'autre avec un aplomb, un ensemble, une verve des plus remarquables.

Le comte Farrobo réunit aux qualités d'un Mécène celles d'un *eccentric;* aussi, la propriété dont je parle et dont j'ai le tort de ne plus me rappeler exactement le nom, est-elle extrêmement curieuse à visiter. Non-seulement elle réunit les serres les plus riches, les plantes les plus rares, appelées de tous les pays du monde à faire l'expérience du sol et du soleil portugais, mais encore elle contient une ménagerie, un *zoological-garden* en miniature, très-bien assorti en lions, tigres, panthères et autres gros gibiers de cette espèce. Quelques pas plus loin s'élève un orchestre en plein air, où des musiciens à la livrée du comte exécutent ouvertures, symphonies, valses et polkas. Le comte Farrobo a des musiciens à ses gages, comme le Roi de France avait jadis aux siens les vingt-quatre violons de la Chambre. Un domestique n'est admis à faire partie de sa maison que s'il joue passablement d'un instrument. Etrange condition qui met dans les mêmes mains l'archet et la serviette!

Possesseur d'une grande fortune, le comte Farrobo dépense souvent ses richesses d'une façon utile à ses concitoyens; il donne asile dans ses palais aux maigres productions des pinceaux portugais, si bien qu'ils sont encombrés, non pas de bons tableaux, mais de ses bonnes œuvres. Il emploie la puissance de son or, comme d'autres, à Lisbonne, emploient la puissance de leur plume, à initier le Portugal aux progrès matériels qu'il voit éclore dans les autres pays. Il réalise pour son compte, sur un petit modèle, les découvertes modernes qui ont tant de peine à s'introduire dans sa patrie : quand la vapeur était une nouveauté, il a eu son bateau à vapeur sur le Tage; plus tard, on a vu chez lui une locomotive naine glisser sur quelques mètres de rails; enfin, il a fait construire, pour le service de sa maison de campagne, une usine à gaz.

Il s'en faut que cette maison soit la seule qu'il possède; il a plusieurs autres *quintas* dans les environs de Lisbonne, Farrobo entre autres; il a plusieurs palais dans l'intérieur de la ville. Partout il exerce une hospitalité fastueuse qui semble n'être plus de notre temps.

Digitized by Google

Auprès de ces demeures splendides et de quelques autres semblables, celles de la duchesse de Palmella, par exemple, la royauté portugaise est plus que modestement logée. Il n'y a pas à Lisbonne de château royal digne de ce nom. Depuis l'incendie qui, à la suite du tremblement de terre de 1755, dévora celui qui ornait un des côtés de la place du Commerce, alors appelée *Terreiro do Paço* (place du Palais), les divers souverains qui se sont succédé sur le trône ont honoré de leur présence différentes résidences que le choix seul de chaque prince désignait pour le Louvre de sa royauté. Doña Maria II habitait Nécessidades, d'où sont datés la plupart des actes du règne qui vient de finir, et dont la bonne exposition au sommet de la haute colline de *Buenos-Ayres* (bon air) fait le principal mérite. Nécessidades était destiné d'origine à loger les princes étrangers. Don Miguel est le dernier souverain qui ait résidé à Quéluz, au nord de Lisbonne, habitation affectée à la maison d'infantado, c'est-à-dire aux frères puînés des Rois. Au commencement de ce siècle, c'est aussi à Quéluz qu'avait élu sa demeure Doña Maria I, la fille infortunée de D. José I, qui, comme George III d'Angleterre, son contemporain, fut frappée de démence sur le trône. Quéluz, médiocre sous tout autre rapport, passait pour renfermer la plus belle collection connue de vases de Chine et du Japon. Un autre petit palais, celui de Bemposta, n'est pas moins indigne d'abriter sous ses lambris une tête couronnée. Seul, le château Ajuda, situé à l'extrémité occidentale de la ville, et dont nous avons salué la belle position et l'aspect grandiose à l'heure de notre arrivée, est conçu dans des proportions royales. Mais Ajuda n'est pas terminé; *moenia interrupta pendent*; la pauvreté l'a arrêté dans sa croissance; ce n'est plus qu'une jeune ruine, un commencement splendide, destiné, si un miracle ne lui vient en aide, à s'écrouler inachevé.

Au pied d'Ajuda, sur les bords du Tage, s'étend le faubourg de Belem, réuni à la ville par le roi D. José I, et que pare un joyau artistique d'un grand prix: son couvent, sous l'invocation de Notre-Dame de Belem. Seul parmi les établissements religieux qui furent la plus belle splendeur de l'antique Lisbonne, ce monastère, qui appartenait aux moines de l'ordre de Saint-Jérôme, a survécu, à peu près intact, au naufrage qui, il y a un siècle, engloutit tant de richesses. Il a échappé au désastre, comme on voit se soustraire seules à une mort certaine, sur quelque radeau providentiel, ces héroïnes de roman que l'auteur a douées de trop de charmes pour avoir le courage de les sacrifier.

La fondation de Belem remonte à l'époque la plus brillante de l'histoire du Portugal, au règne de ce D. Manoël, surnommé le roi fortuné, sous qui Vasco da Gama découvrit ou retrouva le chemin des Indes. Le nom de Belem est même inséparable de celui du glorieux naviga-

Digitized by Google

teur. La veille de son départ pour sa première expédition, le 7 juillet 1497, Vasco da Gama, entouré des autres capitaines qui allaient faire voile avec lui, vint invoquer Notre-Dame de Bethléem dans une pauvre chapelle qui lui était consacrée sur les bords du Tage, et que desservaient quelques moines du couvent de Thomar. Le lieu où s'élevait l'humble ermitage d'où montèrent vers le ciel les ferventes prières de ces hardis marins s'appelait alors le Rastello. Trois ans plus tard, Don Manoël, jaloux de témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame de Belem, la patronne des heureux explorateurs dont l'audace avait été couronnée de succès, construisit en son honneur, sur le même emplacement, l'édifice sacré que nous admirons encore aujourd'hui.

Les travaux commencés par Don Manoël ne furent achevés que sous son fils et successeur Joâo III. Belem appartient donc à toute la première moitié du seizième siècle. C'est un séduisant et curieux monument de cette période de l'histoire des arts en Portugal. Les puristes en matière d'architecture reprochent avec raison à la manière de cette époque d'associer dans un brillant et coupable mélange des styles divers. Il est certain que Belem offre un singulier assemblage de styles incohérents : l'art gothique y lutte avec celui de la renaissance, et çà et là se retrouvent aussi des réminiscences mauresques. Aussi, les détails en sont plus beaux que l'ensemble auquel manquent l'unité et la pensée. Chaque pierre est une merveille adorable de grâce, de fini et de délicatesse, rehaussée encore par les tons dorés et harmonieux que le temps, dans ces climats bénis, ajoute à ce qu'il touche. Il y a excès peut-être dans ce luxe d'ornements sous lequel disparaît la matière, et qui remplace le grandiose des lignes par les charmes d'une exécution féérique.

Le portail latéral, qui se développe le long du fleuve, n'en brille pas moins par des beautés de premier ordre; on y remarque quelques statues excellentes, parmi lesquelles l'attention est appelée sur celle de l'infant navigateur Don Henrique, cinquième fils de Joâo I, qui fut, dans l'ordre des découvertes maritimes, le précurseur de Vasco da Gama, et qui prépara sa gloire, comme Joâo II prépara l'éclat inoui du règne de Don Manoël. L'image de Don Henrique ne pouvait être oubliée sur un monument qui se rattache aux exploits maritimes de son pays.

L'intérieur de l'église contient trois nefs; celle du centre est soutenue de chaque côté par quatre piliers qui supportent une voûte sur laquelle les nervures s'enroulent en mille capricieux détours. Chaque pilier est revêtu de sculptures ingénieuses et variées, parmi lesquelles l'un d'eux montre, dit-on, l'effigie de l'architecte Botaca, à qui revient l'honneur d'avoir construit Belem. Les fenêtres sont autant de chefs-

Digitized by Google

d'œuvre que des envieux sans doute ont défigurés à plaisir par d'odieux vitraux modernes. Les nefs latérales, aussi bien que la sacristie et le cloître attenant à l'église, où brillent des arabesques de la composition la plus élégante et la plus soignée, portent, dans leurs moindres détails, l'empreinte d'une habileté de mains incomparable.

Ce poème de pierres, coquet comme un sonnet, contient les sépultures de cinq rois de Portugal : Don Manoël et Joâo III, ses auteurs, ne pouvaient reposer loin de lui; à leurs côtés sont les tombes de leurs successeurs : Don Sébastien, le chevalier couronné, qui alla chercher la mort sur les plages africaines; Don Henrique, le cardinal-roi, qui reçut de Sébastien un sceptre trop lourd pour les mains d'un vieillard, et, en mourant épuisé, le légua à l'Espagne. Isolé, à l'ombre du maître-autel, se cache le cercueil de bois qui renferme les restes d'Affonso VI, le second roi qui ceignit la couronne reconquise par le soulèvement de 1640, prince infortuné, victime de l'ambition d'un frère usurpateur plus encore que de ses propres fautes, qui mourut en 1688, prisonnier dans le château de Cintra, où nous retrouverons ses traces.

En vain le tombeau de Don Sébastien, exposé aux regards dans l'église de Belem, atteste son trépas; il existait encore il y a quelques années une secte de mystiques, dont on retrouverait peut-être aujourd'hui même des débris, pour qui l'héroïque vaincu de la journée d'Alcaçar-Kébir n'était pas mort, et devait apparaître de nouveau à son peuple, vivant et glorieux. C'est pendant les *soixante ans de captivité*[1], qui commencent aux infortunes de Don Sébastien pour ne finir qu'à l'avénement du duc de Bragance, que naquit cette croyance, favorisée par l'apparition de plusieurs faux Sébastien, et dont les illusions adoucirent pour les Sébastianistes les jours d'abaissement. Au commencement de ce siècle, quand le Portugal gémissait sous l'occupation des armées étrangères, le nom de Don Sébastien fut invoqué de nouveau, et le malheur réveilla dans plus d'un cœur une superstition consolante. Du temps que le général Junot était gouverneur du Portugal pour son maître, la douleur recruta des adhérents au sébastianisme. Les adeptes, à ce que m'a rapporté un témoin oculaire, se réunissaient chaque soir sur les points les plus élevés de Lisbonne, et là, imploraient le libérateur et s'entretenaient des temps glorieux qui allaient renaître après sa venue. Du Portugal, où il resta toujours à l'état contemplatif, le sébastianisme était passé au Brésil; et, il y a quinze ans seulement, un imposteur réunissait autour de lui, au nom de Don Sébastien, une poignée de grossiers habitants de la pro-

[1] C'est ainsi que les historiens nationaux désignent le temps pendant lequel le Portugal resta soumis à la domination de l'Espagne.

Digitized by Google

vinice de Fernambouco. Quelques scènes sanglantes attirèrent l'attention de l'autorité. Fait vraiment étrange, dont on se souvient peut-être, les journaux de Rio-Janeiro et la Chambre des députés s'occupèrent, en 1838, d'une sorte de soulèvement auquel était mêlé le nom d'un roi mort depuis près de trois siècles!

L'ancien couvent des Hiéronymites de Belem a reçu une destination pieuse : une heureuse inspiration, formulée en décret au mois de décembre 1833, en a fait un asile pour les enfants-trouvés. Dans cette *casa pia*, environ cinq cents élèves des deux sexes, élevés sous les lois d'une discipline sage, sont formés aux métiers et aux arts. Pour loger ce petit peuple, il a bien fallu modifier en quelques parties, et par suite défigurer, par des constructions nouvelles l'élégance du monument élevé par Don Manoël. Mais comment regretter ces constructions, faciles du reste à abattre, puisqu'elles servent d'abri à ceux qui naissent exclus du toit paternel? La tenue de cet établissement, l'air de santé et presque de joie répandu sur les visages de ces orphelins, l'éducation qui leur est donnée, tout enfin fait le plus grand éloge de l'administration. Grâce à elle, on ne se sent pas le cœur trop serré en parcourant les longues files de ces écoliers qui n'ont pas de mère pour sourire à leurs jeunes travaux. Sur notre passage, plusieurs voix enfantines s'élevaient, toutes fières de pouvoir saluer dans leur langue les voyageurs français. Cinq ou six d'entre eux sortirent des rangs, avec l'autorisation de leur surveillant, et obtinrent la permission, en récompense sans doute d'ardents efforts, de faire passer devant nos yeux quelques specimens de leurs talents en dessin et en écriture. L'un de ces savants de dix ans, à la figure éveillée et intelligente, me demanda en français si je comprenais un peu le portugais, et, sur ma réponse affirmative, me remit une belle page de son écriture qu'il me pria de garder. C'était une notice historique sur le monastère de Belem, *esclarecimento historico*, à laquelle j'ai emprunté quelques-uns des détails qu'on vient de lire. La copie que m'a remise mon petit ami, et qu'il a signée de son nom Francisco Ignacio Fosquini, est là sous mes yeux, et je compte bien ne pas m'en séparer.

Après avoir vu Belem, il faut fermer les yeux sur les autres édifices religieux de Lisbonne, aussi nombreux que médiocres. La cathédrale, *A sé de Lisboa*, appelée aussi *Basilica de Santa-Maria*, et située à l'est de la ville, sur la pente de la haute colline que couronne le *Castello*, date, assure-t-on, des derniers temps des rois goths. Mais son caractère primitif a disparu sous des restaurations successives, où l'antique se mêle au moderne, de façon à présenter un ensemble des plus défectueux. Elle n'a guère d'intérêt aujourd'hui que par les souvenirs qu'elle rappelle.

L'église de Saint-Roch contient une chapelle toute en mosaïque,

Digitized by Google

consacrée à Saint Jean-Baptiste, que Joâo V fit venir de Rome et qu'il donna aux Jésuites, à qui Saint-Roch appartenait alors. Cette chapelle, où éclatent de toutes parts le lapis-lazuli, le granit oriental, le porphyre, l'améthyste, l'albâtre, le vert-antique, les marbres de Carrare et de Sienne, coûta des sommes énormes. Trois tableaux en mosaïque, de l'exécution la plus merveilleuse, décorent ses murs splendides. Mais ces trésors sont comme enfouis au fond de l'église; et la chapelle de Saint Jean-Baptiste est un vrai coffre-fort, cachant soigneusement des richesses éblouissantes.

Entre l'église de Belem, élevée par la piété de Don Manoël, et la fastueuse chapelle en mosaïque, achetée à grand prix par la dévotion de Joâo V, il y a un abîme : Du temps de Manoël, le Portugal était à la fois grand et riche; il n'était plus que riche sous Joâo V.

Aujourd'hui, les temps de Joâo V aussi bien que ceux de Don Manoël sont évanouis. Mais, qui sait? Lisbonne est une ville où les antithèses courent les rues, où nous avons vu, par exemple, la presse répandre à flots sa lumière, — souvent plus vive que celle du vrai, — au milieu d'une population qui se cache volontiers dans les ténèbres du mystère; pourquoi son avenir, aussi bien que son passé, ne contrasterait-il pas avec le présent?

HENRY DE PÈNE.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

LE PARADIS TERRESTRE.

(Suite et fin.*)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

VII.

La journée commençait bien; on aurait cru entendre l'orchestre de la nature exécutant, avec toutes les harmonies du métier, l'*andante* pastoral de l'ouverture de *Guillaume-Tell,* où pas une note discordante ne laisse pressentir le formidable ouragan de la *Stretta.* En pareille occasion, Weber s'est montré plus philosophe que Rossini: deux notes sèches et brusques des trombones semblent protester par un glas intermittent contre l'expansion joyeuse de l'orchestre. On devine que tout va s'assombrir. La nature n'avertit pas, elle aurait trop à faire; ne vous fiez pas à ses aurores de pourpre et de rose; le soleil ne se couche pas toujours avec la couleur de son lever.

Un domestique avait déjà reçu d'Elora l'ordre de se tenir debout à la porte de la chambre de Liétor Adriacen et d'entrer au premier appel. Les heures s'écoulaient et le domestique attendait toujours. La

* Voir tome X, page 549, et tome XI, page 123.

Digitized by Google

belle Elora, enchaînée sur la terrasse de l'habitation par le serment exigé de son mari, arrachait, d'un doigt distrait, les filaments de l'écorce d'un boabab pour s'occuper de quelque chose, et lançait, par intervalles et comme à son insu, un regard oblique vers le kiosque du jeune créole, cet étranger à la voix si douce, qui racontait si bien ses malheurs et ses amours. Le hasard du lever avait mis sous la main d'Elora sa robe favorite, celle qui, par sa coupe et ses nuances, rendait complète justice à l'élégance de sa taille. Pour seconder les intentions de ce même hasard, la jeune servante africaine, coiffeuse adroite, avait malicieusement disposé la belle chevelure d'Elora sous les plus avantageuses conditions de l'art naturel. Les fleurs fraîches de l'yang et les petites roses de l'hibicus s'entremêlaient avec une grâce exquise aux ondulations des tresses d'or, en remplaçant de la manière la plus avantageuse les parures de corail et de perles, trop prétentieuses pour un négligé du matin. O sainte coquetterie des femmes de tous les pays et de tous les siècles, qui pourra sonder tes mystères! En voilà une innocente parmi les plus sages, virginale épouse qu'aucune pensée coupable n'anime, qu'aucune idée mondaine n'a pervertie, et qui emploie de petites ruses civilisées comme des poètes didactiques de l'*art de plaire*; créole naïve qui ne connaît pas tous les dangers de ces innocentes provocations, où la volonté, la raison, le cœur ne jouent aucun rôle, et qui n'ont que l'instinct pour agent. Elora ne se doutait point qu'un œil invisible suivait tous ses mouvements et interrogeait les lentes aiguilles d'un chronomètre, placé par Bernardin entre les mains de Liétor, comme le régulateur des péripéties de ce grand jour.

Quand la minute qui disait de descendre passa sur le cadran, Liétor trembla sur ses jambes comme un criminel novice qui sent expirer son courage au moment de l'action. Un dernier regard, lancé du kiosque sur Elora, remplaça le courage par la frénésie; une éruption d'étincelles brûla le front du jeune créole; il s'excita fortement par l'idée de la solitude, de l'impunité et de la réussite infaillible, et d'un pied raffermi il descendit sur la terrasse de l'habitation.

Dans les préparations de cette scène, Bernardin avait si bien ciselé toutes les poses de Liétor, que le moindre mouvement faux ne pouvait éclairer l'œil le plus habile sur le danger de la situation. Le jeune créole s'arrêta au seuil de la maison, regarda les progrès de la lumière sur la voûte des arbres, comme un sauvage qui cherche à deviner l'heure au cadran de la nature, et sans témoigner le moindre étonnement à la vue d'Elora, il la salua du geste et marcha vers elle d'un pas nonchalant.

Dans un éclair de réflexion, rapide comme la pensée, la jeune femme se demanda compte d'un saisissement de terreur qu'elle res-

Digitized by Google

sentit, et s'accusa, comme d'une faute, des préméditations innocentes de sa toilette et de ses cheveux.

On échangea d'abord des phrases insignifiantes, telles que la circonstance les dictait. Liétor, qui avait appris de son maître l'art de conduire la conversation sur le terrain obligé, n'eut pas beaucoup de peine à rappeler son naufrage, et ce mot émouvant une fois prononcé, le reste arrivait sans effort et sans oiseuses transitions. Liétor donna un regard plein de mélancolie à l'horizon de la mer, et dit :

— L'Océan! l'Océan! quel grand criminel devant les hommes! En a-t-il englouti d'espérances et de joies dans ses abîmes! Et il y a toujours des vaisseaux qui le traversent, à la poursuite du bonheur!

Elora n'avait jamais entendu rien de pareil dans ses entretiens avec son mari; elle admira cette réflexion, comme une nouveauté, et son silence expressif engageait Liétor à continuer un discours dont le début lui semblait si beau.

Mais le jeune créole garda aussi le silence, et ses yeux fixés sur la terre exprimaient des douleurs intimes qu'aucune consolation ne pouvait adoucir.

Cette pose, dessinée par Bernardin, était favorable à la situation; elle permettait à Elora de regarder Liétor Adriacen, dont la physionomie avait en ce moment un caractère de beauté peu commune, quoique en dehors de toutes les traditions plastiques des Antinoüs et des Bacchus indiens. Son visage, dépouillé de l'incarnat de la santé bourgeoise, était plus pâle que de coutume et faisait mieux saillir le double tison de ses yeux noirs sous ses cheveux, dont l'ébène massif semblait sculpté en faisceau de couleuvres. La jeune femme subissait déjà une fascination irrésistible contre laquelle elle se révoltait en vain; et la voix humaine, cet instrument mélodieux, que la bouche du criminel module sur son clavier, comme la lèvre de l'ange, allait compléter sur la pauvre colombe l'œuvre commencée par le regard du vautour.

— Oui, madame, dit-il, j'ai fait un rêve, un rêve qui aurait persuadé aux autres hommes que le bonheur appartenait aussi à ce monde! Une jeune femme était dans mes vœux, comme la pensée de la maternité pure est dans le cœur de toutes les épouses. Je vivais dans son âme et son âme vivait dans la mienne. Elle avait en elle tous les dons du ciel, la grâce, la bonté, l'esprit; j'avais, moi, tout ce qui permet à l'homme de jouir de ces dons, la fortune et l'amour. Que de fois, assis tous deux sous le chattiram que baigne la vague du Bengale, nous avons donné des sourires d'extase à notre avenir si beau! La jeunesse peut se permettre tout, parce qu'elle peut tout se donner quand un fleuve d'or est dans ses mains. Je lui disais mes rêves, et elle écoutait. Nous préparions à notre mariage une résidence digne des anciens émirs de Java. Mon imagination bâtissait un palais de

Digitized by Google

marbre, dont les péristyles aériens s'avançaient sur l'Océan comme un promontoire de colonnades, et recevaient l'ombre et la fraîcheur aux plus chaudes heures du jour. Elle, ma bien-aimée, devait être la déesse de ce temple de la mer; elle aurait calmé les tempêtes avec un sourire; elle aurait été invoquée de loin par les matelots en péril; elle aurait recueilli les pauvres naufragés, ou les pèlerins indigents, avec cette hospitalité doublement secourable, qui tient l'or d'une main et de l'autre la coupe de Labiata pleine d'un vin généreux. Comme nos âmes s'exaltaient, lorsque nous étions à la veille de saisir cette vie empruntée aux habitants du ciel! Comme nous préparions nos amours et nos joies à ce domaine où toutes les grâces de la nature indienne allaient trouver des reflets éblouissants dans les lueurs douces des aurores, les incendies des soleils couchants, les irradiations des étoiles, les nuits phosphorescentes de la mer! Et, bonheur plus doux encore que le plus beau rêve d'amour et qui mouillait nos yeux de douces larmes! Il nous semblait déjà, dans nos illusions ardentes, voir les enfants de notre union jouer comme les génies du poète indien, dans des grottes de corail et de perles, ou sur le sable embaumé de Ceylan!

Ce petit discours avait les défauts et les qualités qui assuraient sa réussite sur l'imagination d'Elora; Liétor le savait par cœur depuis trois jours et le débitait, en ce moment, comme un rôle de théâtre; à chaque phrase, il faisait quelques pas en avant, comme malgré lui, dans la direction de la mer, et la jeune femme descendait de la terrasse et suivait l'homme et la voix, comme dominée par ces vertiges qui tourbillonnent aux lèvres des précipices. Elle avait tout oublié; elle entrait dans le rêve d'un autre; elle habitait un autre paysage, elle voyait un autre soleil, une autre mer, un autre horizon; elle effleurait, de la pointe de ses pieds nus, cet Océan de saphir, qui conduisait aux colonnades lumineuses et aux grottes des ondines, où les génies sèment les perles et les coquillages pour les jeux des petits enfants.

La terrasse et le serment étaient oubliés!

Liétor continuait sur un autre ton et marchait toujours.

— Il était beau, n'est-ce pas, cet avenir! il était facile à réaliser ce rêve d'amour pur! Notre palais n'avait point pour base des nuages et des vapeurs d'or. Nous avions déjà convoqué au chantier de l'océan mille ouvriers, enfants de ces travailleurs indiens qui ont sculpté toutes les montagnes du Bengale, à la surface du sol et dans les ténèbres des souterrains. Notre édifice était bâti sur le roc, et aussi durable que l'amour né dans notre cœur! Un souffle a passé; souffle qui renverse tout; le souffle de la mort! Un jour nous traversions cet Océan, cet éternel ennemi de la terre; nous allions à la ville du Cap

Digitized by Google

demander à nos familles leur sainte bénédiction ; le lendemain devait unir les fiancés de la veille.... La mort a soufflé son ouragan et tout s'est écroulé. Le néant me reste; je me survis à moi-même. Mon âme était mon amour!

Liétor se détourna, comme pour cacher pudiquement ses larmes, et il consulta son chronomètre régulateur.

Elora, émue profondément, écoutait encore la voix qui ne parlait plus.

On était arrivé sur le rivage, et la jeune femme se croyait encore sur la terrasse de l'habitation.

— Le voilà cet Océan impitoyable! reprit Liétor; comme il est tranquille aujourd'hui! Il est encore tout disposé à changer son miroir en abîme, s'il voit passer un vaisseau qui porte le bonheur d'un homme! Oh! je voudrais pouvoir réunir à cette place toutes les victimes que cet Océan a faites depuis son premier jour et entendre leur cri de malédiction; ce cri serait écouté de Dieu et le soleil dessécherait l'Océan!

Dans le profond silence des solitudes le moindre bruit arrive à l'oreille et fait tressaillir. Elora fut comme réveillée en sursaut par un murmure lointain qui la ramenait à la réalité humaine. Elle regarda l'Océan et vit une chaloupe qui doublait le petit promontoire du Port-Natal. Deux rameurs faisaient de grands efforts pour aborder à la petite anse de l'habitation, car la voile ne trouvait pas un souffle d'air et tombait lourdement sur le mât. La jeune femme tressaillit; elle avait cru reconnaître l'un des rameurs. Au même instant, elle reconnut aussi sa faute, et baissant la tête, comme une femme coupable devant Dieu, elle se précipita sur l'avenue de *Paradise-Natal :* une main, vigoureuse comme une griffe de démon, l'arrêta au premier élan.

— Laissez-moi! laissez-moi! — s'écria la jeune femme dans le délire de son réveil, — j'ai désobéi à mon mari et à Dieu!

— Eh bien! tu t'es perdue! — dit Liétor en la retenant avec violence, — il n'y a plus de pardon pour toi! Viens, viens, tout ce que je t'ai dit n'est qu'un mensonge. C'est toi que j'aime, et je n'aime que toi au monde. Ce beau rêve d'amour, c'est toi qui me l'as inspiré! Viens, belle entre les belles; quitte les ennuis de ce désert; l'amour de ton mari est affreux comme la haine. Tu es pauvre, et ta beauté mérite la richesse; tu es seule, et ta beauté mérite l'encens du monde. Je suis ton esclave ou ton maître, choisis.

Elora n'écoutait plus rien; elle se débattait avec cette énergie qui rend viriles les plus faibles femmes au moment des suprêmes périls. La chaloupe touchait au rivage. Liétor serra la jeune femme dans ses deux bras d'acier, l'enleva sans peine, et, chargé de son fardeau, i marcha vers le bord de la mer.

Etreinte par le ravisseur, Élora poussa ce cri strident, cette note de

Digitized by Google

détresse, cet *ululatus* des femmes qui épouvantait les soldats dans les villes prises d'assaut. Ce cri expira sans écho sur l'Océan; mais, du côté de la terre, une oreille humaine l'entendit. Enfermé dans son hangar, l'éléphant Nabab bondit sur ses quatre piliers de bronze, et, trouant d'un coup de trompe la cloison de bois, il courut avec l'agilité du tigre vers le rivage, en répondant au cri de la femme par des mugissements sourds, assez semblables au fracas souterrain d'un volcan avant l'éruption. La trompe haute, les défenses tendues, les oreilles frémissantes, le géant ne suivit pas les routes tracées dans les jardins; le chemin eût été trop long; il brisa les haies vives, perça les massifs de verdure, déracina les jeunes arbres, renversa les cloisons, toujours sur une ligne droite, sans perdre un pouce de déviation, et apparut tout à coup aux ravisseurs, comme une trombe de granit noir tombée du mont Lupata, pour donner un reflux à l'Océan indien. La barque s'éloignait du rivage, et les deux rameurs, saisis d'effroi, se courbaient sur les bancs et creusaient une mer lourde. La jeune femme luttait toujours avec son ravisseur, qui se servait des longues tresses de cheveux déroulées dans ses mains pour la retenir à demi suspendue sur l'abîme. L'éléphant se précipita du haut d'un tertre de rocher, souleva une cataracte d'écume et disparut; on n'apercevait plus que sa trompe, verticalement tenue au-dessus de l'eau comme le mât d'un navire sombré. Bernardin, qui savait quel puissant nageur courait dans le sillon sous-marin de la barque, abandonna les rames, prit la carabine des chasseurs d'ivoire, se leva comme une sentinelle sur un créneau menacé, attendit Nabab, et, au moment où deux larges oreilles se hérissèrent à la surface, il visa le seul côté vulnérable du géant et fit feu deux fois. Elora poussa un cri désolé, comme une mère qui voit son enfant rouler dans un précipice; de larges teintes de sang s'épanchèrent autour du canot.

— Je l'ai tué! s'écria le chasseur.

Elora répondit par une plainte sourde et s'évanouit sur les genoux de l'autre. Au même instant, l'eau trembla comme si elle eût été agitée par une éruption sous-marine; la barque bondit sur sa quille et chavira, lançant au gouffre tous ses passagers. L'éléphant, blessé, cueillit entre deux eaux sa jeune maîtresse, comme il eût fait d'une feuille d'algue, la plaça et la retint sur son col, nageant à reculons, les défenses tournées vers l'ennemi; il gagna la rive, et déposa son précieux fardeau sous une voûte épaisse de tamaris.

La jeune femme avait repris ses sens, elle prodiguait ses caresses au géant sauveur, et le félicitait en termes enthousiastes sur son intelligente délicatesse, comme si la langue humaine eût été comprise par lui. Il y avait, en effet, de quoi complimenter Nabab; il venait de s'élever à la hauteur de l'homme, non pas en portant un secours si

Digitized by Google

prompt, mais en déposant Elora aux limites désertes de son domaine, pour ne pas donner l'alarme ou le scandale, et la laisser elle-même seule juge des exigences du moment et des difficultés d'une rentrée sous le toit de l'habitation.

Avant tout, Elora rajusta du mieux qu'elle put le désordre de ses cheveux et de sa toilette, sous les ardeurs d'un soleil tropical qui fit bientôt disparaître les traces humides de l'Océan. Nabab, de son côté, lava sa blessure avec de l'eau douce, et appliqua sur elle des feuilles de latanier, d'un air insouciant, comme un vieux soldat qui ne veut pas faire à une égratignure l'honneur de la soigner au sérieux. Cela fait, la jeune femme montra l'avenue à Nabab, et, marchant à petits pas, comme au retour d'une promenade ou d'un bain, elle reprit le chemin de l'habitation, après avoir jeté un dernier regard sur l'Océan, qui ne conservait aucune trace de l'horrible scène. Chaloupe et passagers, tout avait disparu. On ne voyait qu'une nappe infinie de saphir incrustée de paillettes de soleil.

En passant devant la ferme, Nabab affecta une démarche indolente et l'allure des autres jours ; il jouait avec les branches flottantes ; il aspirait une énorme provision d'eau douce et la faisait retomber en pluie sur les tapis de fleurs ; il coupait à la racine une tige de férule et la faisait tourner rapidement comme pour amuser sa maîtresse, et, malgré les sombres préoccupations du moment, Elora ne pouvait s'empêcher de sourire, en voyant Nabab si bien pénétré de l'esprit de la situation.

Personne n'avait remarqué l'absence de la maîtresse et de son favori ; il était facile de trouver une raison pour expliquer la brèche faite au hangar de l'éléphant, si Maurice l'apercevait à son retour ; mais en consultant son miroir, Elora pensa qu'il était beaucoup plus difficile d'expliquer les traces de violence laissées par les mains du ravisseur sur son visage et sa poitrine ; elle était donc résolue à ne rien dire de cette affreuse histoire, tant la faute lui paraissait grande et indigne du pardon de son mari ! mais en réfléchissant sur sa prochaine entrevue avec Maurice, elle reconnut avec effroi qu'elle venait d'inventer un autre crime inconnu, le mensonge : deux crimes envers son mari ! et le même jour ! et pour cacher le premier il fallait recourir au second ! Ainsi couverte de la désobéissance et du mensonge, deux crimes de fidélité conjugale, Elora s'effraya d'elle-même, et, pour la première fois, elle attendit sans impatience le retour de son mari.

VIII.

Maurice avait subi pendant de longues heures les ennuis du comptoir et soupirait après le retour d'un associé, lorsqu'il entendit sur le

Digitized by Google

vestibule un bruit fringant de pas, accompagné d'un fredonnement d'air joyeux; la porte s'ouvrit avec fracas, et Bernardin parut, les mains chargées d'échantillons.

— Nous arrivons, dit-il, moi d'un côté, lui de l'autre; il a dormi la grasse matinée; il est guéri de sa fièvre. Je l'ai laissé au jardin, entre deux courtiers, pour le maintenir en transpiration. Moi, j'ai accompagné le brick *les Deux-Cousines* jusqu'à l'îlot. En revenant sur l'embarcation, la mer était si bonne qu'elle m'a tenté; j'ai pris un bain de longueur entre deux affaires. Que s'est-il passé en notre absence? Voyons. Y a-t-il du nouveau?

Le novice associé Maurice fit son rapport très-péniblement, en homme qui exerce une profession incompatible avec ses goûts, imposée par la circonstanee, le besoin ou le devoir.

Tout en furetant, lisant, ouvrant, fermant, s'asseyant, se levant, Bernardin continua ainsi, en mettant un intervalle de respiration ou une parenthèse après chaque phrase :

— Ce soir, à six heures, vous savez... Non... Vous ne savez pas... je le crois, du moins... Ah! il faut vous dire avant... Où diable ai-je mis cette facture de Gaspard Does!... Demain nous faisons la conduite du trois-mâts *le Caveri*, capitaine Marcus Dussen... un honnête homme, celui-là... Nous gagnons avec lui un demi pour cent par tonneau... Liétor l'a invité à dîner... Tiens! voilà la quittance que j'ai cherchée trois jours!... Oui, Liétor l'a invité à dîner au nom de toute la maison... N'oublions pas de signer toutes ses offres de service... Nous nous sommes réduits à un pour cent de commission pour faire pièce à la concurrence... Ainsi, nous dînons à six heures... sept au plus tard... Le *cook* de M. Knowles, notre voisin, nous prépare un karrik au safran avec de la vraie poudre de sourabaïa... N'oublions pas de répondre à M. Banks que ses colis étaient avariés; prenez note de ça, monsieur Maurice... c'est dans vos attributions... Depuis que les Chinois ont contrefait la poudre de karrik, les nids d'hirondelles de mer et la sola, on ne peut plus faire un vrai dîner à l'indienne... Ces Chinois contrefont tout... ce sont eux qui ont inventé la lune pour contrefaire le soleil... Nous ferons un dîner charmant; Liétor a invité un Français qui chante des chansons à mourir de rire et fait des calembours à chaque mot. Il est élève d'Odry, du fameux Odry!

Maurice, écrasé par cette avalanche de mots et de parenthèses, ne comprit qu'une chose réellement sérieuse pour lui : *le dîner de six heures ou sept au plus tard.* Là s'élevait une objection invincible.

— Vous savez, dit-il, que je suis attendu tous les soirs à l'habitation, et...

— Bah! interrompit Bernardin, une fois n'est pas coutume!... Au nom du ciel, monsieur Maurice, n'allez pas nous faire faux-bond!

Digitized by Google

Liétor compte sur vous ; vous le désobligeriez infiniment. Prenez garde ! les créoles de sa nation sont susceptibles. Il se fâcherait tout de bon. Nous autres garçons, nous ne comprenons pas qu'on refuse un dîner d'affaires et d'amitié pour une femme. Il faut que notre maison de commerce soit représentée au grand complet à ce dîner. Trois associés c'est la trinité du crédit, le triangle de la force, le symbole maçonnique des Anglais et des Hollandais de l'Inde. Pesez bien cela ! ôtez une ligne à un triangle, il ne reste rien...

— Mais ma femme!.., dit le bon Maurice d'un ton suppliant.

— Votre femme! interrompit Bernardin, elle sait tout ce que M. Adriacen a fait pour vous, et elle vous pardonnera bien d'avoir témoigné votre reconnaissance en acceptant un dîner.

Ce trait rude, décoché sans bégaiement, perça le créole primitif jusqu'au fond du cœur. Bernardin feignit le regret et l'attendrissement après la franchise injurieuse, et, changeant de ton :

— Allons, monsieur Maurice, lui dit-il, soyez donc raisonnable; ne désobligez pas un ami, un associé. Excusez-moi si je vous ai parlé du bienfaiteur. Il ne s'agit que de prévenir votre femme par un billet qu'un de mes commis lui portera...

— Puisqu'il le faut, interrompit Maurice, j'irai moi-même à l'habitation.

— Vous y resteriez ! interrompit Bernardin en riant....

— Oh ! je vous jure ! reprit Maurice, la main sur le cœur.

— D'ailleurs, monsieur Maurice, nous avons ici des affaires jusqu'à six heures. M. Liétor dirige les préparatifs du festin ; moi, j'ai encore trois affaires à la Marine, et vous avez cinquante lettres à signer et à collationner sur la copie, cinquante lettres qui doivent partir avec le courrier de ce soir... Voyons, mettez-vous là et écrivez votre billet à madame... je vais vous le dicter...

Maurice inclina la tête, comme une victime résignée, prit une plume, et Bernardin dicta :

« Chère amie,

» Je suis forcé par les affaires d'accepter ce soir, à sept heures, une invitation du capitaine Marcus Dussen. Le commerce est un tyran, mais il enrichit et donne la liberté. Je rentrerai ce soir fort tard à l'habitation. Ne m'attends pas. Fais fermer de bonne heure toutes les portes, comme si j'étais rentré. »

— Ajoutez toutes les tendresses conjugales que vous voudrez, et signez, dit Bernardin.

Ensuite, il prit la lettre, et ajouta :

— Je me charge de la faire remettre, soyez tranquille ; achevez votre

Digitized by Google

besogne de comptoir; moi je vais au jardin pour délivrer Liétor des deux courtiers qu'il a sur les bras.

Maurice subissait tout, car sa position ne lui permettait pas la lutte. La pensée de sa femme lui donnait la résignation, et même une sorte de bonheur amer; il souffrait pour elle, et à l'extrémité de tous les chemins semés de broussailles, se dressait l'image ravissante d'Élora. Une comparaison fort naturelle s'offrait sans cesse à l'esprit de Maurice, dans les pénibles heures de son travail forcé : la vie de la terre était à Port-Natal; la vie du ciel à l'habitation. Aucun sentier de fleurs ne mène l'homme au Paradis.

Liétor se promenait avec une agitation étrange, au fond du jardin, en attendant son conseiller.

— Ah! s'écria-t-il en l'apercevant, parle vite; a-t-il accepté?

— Oui, dit froidement Bernardin, mais de fort mauvaise grâce.

— Cela m'est bien égal! as-tu le billet?

— Oui, et j'ai le facteur aussi.

— Un facteur intelligent, au moins?

— Un autre Bernardin; c'est mon élève noir; le meilleur de tous mes élèves, parce qu'il ne change jamais de couleur.

— Tu vois, Bernardin, reprit Liétor, que tout marche à merveille. Elora n'a envoyé aucune dépêche à son mari. Personne n'est venu de l'habitation, donc toutes mes conjectures sont justes.

— Dieu le fasse! dit Bernardin.

— Bernardin, je te le répète, j'ai la plus grande confiance en toi, mais sur le chapitre des femmes, je te récuse comme juge. Tu ne les connais pas. Tu n'as étudié que les hommes. J'ai fait le contraire, moi. Ce matin j'ai entraîné la belle Elora du seuil de sa porte au bord de la mer. Elle m'écoutait dans l'ivresse des extases; elle m'aurait suivi au bout du monde si la mer ne nous eût pas arrêtés. Cette femme m'aime... Tu secoues la tête, Bernardin? tu fais l'incrédule, je t'excuse, tu n'as pas vu cette scène de fascination...

— Oui, mais j'ai vu la scène de l'enlèvement, — interrompit Bernardin, avec un sourire ironique.

— Ah! voilà ce qui fait ton erreur! reprit Liétor; tu ne connais pas les femmes. C'est ton plan maladroit qui a tout détruit ce matin. Elora s'est transformée subitement dès qu'elle a vu la chaloupe et deux rameurs. La colombe est devenue panthère. Cela se conçoit. Elle s'abandonnait au charme d'un tête-à-tête, elle a reculé devant deux témoins; toute femme mariée aurait agi comme elle. Maintenant je me fais fort de tout arranger avec deux mots d'explication. Elle n'aime pas son mari et elle m'aime. Elle acceptera comme excuse la violence de mon amour. Je connais les femmes. Toutes celles qui ont péri par le poignard adoreraient leurs assassins si elles sortaient de la tombe. Tu ne sais pas cela, toi?

Digitized by Google

— Non, — dit sèchement Bernardin, en sifflant un air de danse espagnole.

— Veux-tu donc te rendre à l'évidence? — dit Liétor piqué au vif.

— Je veux bien.

— Il est cinq heures, n'est-ce pas?

— Ceci est incontestable, dit Bernardin en regardant sa montre.

— Eh bien! cette femme violemment enlevée a déjà eu le temps, depuis ce matin, d'envoyer trente lettres à son mari, pour l'instruire de tout. Elle a eu le temps de venir dix fois à Port-Natal, à pied, à cheval, en éléphant... Qu'a-t-elle fait?... rien... elle veut donc tout cacher à son mari... est-ce évident?... réponds... sois de bonne foi...

— Je ne connais pas les femmes, dit Bernardin en pirouettant sur ses talons.

— J'avais suivi tes conseils, reprit Liétor; je tenais dans le port mon yacht tout prêt à mettre à la voile. Il n'y a pas de police dans ce pays, mais tout le monde y est procureur du roi. Il fallait donc avoir le pied levé, pour s'envoler au premier coup de tocsin, me disais-tu; et tu avais raison. En ce moment tu as tort. Il n'y a plus de tocsin à craindre, et les conseils que je me donne sont les seuls que je suivrai.

— Tant pis pour vous! dit Bernardin.

— Tu veux donc me tenir en tutelle toute ma vie? demanda Liétor.

— Ma foi! c'est ce qui pourrait vous arriver de mieux si vous tenez à vieillir.

— Enfin, reprit Liétor, ne discutons plus. Je t'ai confié ce matin mon plan; tu le trouves absurde, je le trouve bon, et je le suivrai jusqu'au bout. J'en accepte toutes les conséquences...

— Mais moi, je ne les accepte pas, interrompit Bernardin.

— Et que prétends-tu faire, Bernardin.

— Vous abandonner à vos folies d'amoureux. Je vous ai rendu mes derniers services; j'ai fait accepter l'invitation à dîner, j'ai expédié la lettre du mari à l'habitation, ma carrière diplomatique est finie. Je ne veux plus me retrouver une seconde fois nez à trompe avec un éléphant.

— Poltron!

— J'ai fait fortune.

— Ah! tu as dit le grand mot, Bernardin! à qui la dois-tu ta fortune?

— A moi.

— Déjà ingrat!

— Je suis un homme. On voit bien que vous ne connaissez que les femmes.

Digitized by Google

— Ainsi, tu ne m'assisteras pas ce soir dans mon plan?

— Je puis ne commencer mon ingratitude que demain... mais à une condition.

— Laquelle?

— Oh! presque rien...

—Voyons, parle, dis ta condition.

— Vous me donnerez, pour le capitaine de votre yacht, un ordre signé de vous, pour mettre ce petit navire à ma disposition.

— C'est facile... tu veux donc partir?

— Je n'ai rien arrêté encore, mais je suis toujours à la veille d'un départ.

— Cela accordé, je puis compter ce soir sur toi?

— Oui... mais tout ingrat que je suis, je veux faire une dernière tentative pour vous arrêter sur le chemin de l'habitation. Voulez-vous continuer à vivre avec moi en bonne intelligence? ne me donnez plus d'inquiétude. Quand j'étais un pauvre diable je serais entré dans la caverne d'un lion pour gagner une piastre en sortant. Aujourd'hui je respecte ma vie; rien au monde n'est plus digne de respect que la vie d'un homme heureux. Moi, je n'ai pas vos ennuis; moi, je n'ai pas comme vous la phthisie de l'imagination, je n'ai pas besoin des épices du danger pour donner quelque saveur à mes plaisirs. Je suis né pauvre, avec des bras indolents et un esprit actif; mon esprit a travaillé, comme l'ouvrier le plus laborieux; j'ai gagné de l'argent à la sueur de mon esprit; ma tête a besoin de repos. Je veux prendre ma place parmi les oisifs du bonheur. Assez longtemps j'ai semé des songes, il me tarde de recueillir des réalités. Voulez-vous renoncer à votre passion? je reste avec vous. Persistez-vous? je pars.

— Renoncer, dit Liétor; impossible! hier, peut-être, aurais-je pu le faire, aujourd'hui, non. Ma vie est dans cette femme. J'ai lu son amour dans ses regards, et je l'aime, moi, comme rien n'a été aimé en ce monde. Entre la veille et le lendemain, il y a un siècle écoulé. Hier j'étais fou, aujourd'hui je suis amoureux.

— Vous n'avez pas changé, — dit Bernardin en haussant les épaules, — allez à votre destin, je ne vous retiens plus.

Liétor n'écoutait plus Bernardin, il avait mis toutes ses pensées dans son projet du soir, et il caressait, avec une tendresse paternelle, son plan nocturne, comme le premier-né de son imagination.

Le succès couronna l'introduction, c'est-à-dire le dîner; avec de l'or, il est facile d'avoir des mets exquis, des vins de France, des convives, et même des amis jusqu'au dessert. Le faux capitaine Dussen et le Français facétieux jouèrent très-bien leur rôle, l'un avec sa gravité, l'autre avec ses gais propos. Maurice ne s'était jamais trouvé à pareille fête; il fut d'abord taciturne, mais à mesure que les *toasts*

Digitized by Google

proposés par le capitaine devenaient plus nombreux, il se dérida, et prit sa part dans la gaîté générale. La crainte de paraître ridicule ou impoli lui fit vider vingt fois sa coupe de cristal de Labiata, où la main du Français jovial versait les vins de toutes les origines, de tous les climats du soleil. A chaque toast, les convives disaient toujours : — En voilà un qui est accepté avec enthousiasme ! ou avec cette variante : — Ah ! voilà un toast qu'il est impossible de refuser ! On avait bu successivement aux *Génies* du commerce, — de l'industrie, — de l'agriculture, — des arts, — de la navigation, — de l'économie politique, — de la prospérité australienne, — des fondateurs du Port-Natal. Chaque *Génie*, un toast ; chaque convive ensuite eut le sien. Puis on passa aux femmes et aux fiancées des convives. L'épaisseur coloriée des coupes dissimulait beaucoup de fraudes bachiques ; le seul Maurice s'acquittait de son rôle de buveur sérieux, jusqu'à la dernière goutte du devoir. Déjà tous les tisons du Bacchus indien cerclaient de lames de feu le front du candide jeune homme ; un dernier toast à l'Amour, toast largement puisé dans les vignes de Constance, acheva l'œuvre coupable des endormeurs. Maurice étançonna son menton, en appuyant son coude sur la nappe ; puis, la tête devint si lourde, que le soutènement s'écroula sous le poids : le front, chargé de vapeurs, frappa la table et ne se releva plus.

L'élève noir de Bernardin, le porteur de la lettre, était rentré depuis longtemps à Port-Natal, et il attendait dans le vestibule, pour rendre compte de sa mission. Son rapport répondait à toutes les espérances de Liétor Adriacen. Le messager racontait qu'il avait remis le billet du mari à la jeune femme, qu'elle l'avait lu deux fois, qu'un éclair de satisfaction avait lui sur son visage, et qu'elle avait congédié lestement le facteur, en lui disant : c'est bien !

L'élève noir avait très-bien observé le visage de la jeune femme. En effet, en lisant ce billet étroitement construit, elle put se convaincre d'une vérité, qui, pour elle, était la chose la plus importante du moment ; Maurice ignorait les événements du matin. On pouvait ensuite tirer de ce billet une autre conséquence rassurante ; Liétor et Bernardin avaient péri tous deux dans leur expédition ; un coup de défense d'ivoire les avait tués, ou l'Océan les avait engloutis : Maurice ne parlait ni de l'un ni de l'autre dans son billet ! Les conjectures d'Élora paraissaient donc très-fondées. Hélas ! les conjectures sont toujours d'ingénieuses erreurs.

Dussen et le jeune Français, ayant rempli leurs rôles, se retirèrent, sur un geste de Liétor ; le premier s'arrêta un instant sur le seuil, et, regardant d'un air sinistre le pauvre Maurice, étendu sur une natte, il haussa les épaules et communiqua aux autres une pensée horrible, par une pantomime très-expressive, et que rendait plus claire

Digitized by Google

encore une lame de poignard, tirée de son fourreau. Il faut rendre au moins cette justice à Liétor et à Bernardin; ils se révoltèrent tous deux contre le signe de Marcus Dussen; leur perversité recula devant un crime de sang.

Ils restèrent seuls et regardèrent quelque temps Maurice, endormi dans un sommeil de plomb; Liétor s'empara très-aisément de deux clés précieuses, dont il connaissait l'usage, et qui le rendaient maître de l'habitation. Bernardin continuait à tout désapprouver par des gestes ironiques, des murmures sourds et des mouvements d'épaules. Liétor ne remarquait rien; son plan lui paraissait plus beau et plus infaillible que jamais, depuis le rapport du messager noir.

— Toujours décidé? dit Bernardin, comme se parlant à lui-même.

Liétor le regarda d'un air ébahi.

— Es-tu fou, Bernardin? lui dit-il; il me semble que je réussis comme un succès.

— Oui, interrompit Bernardin d'un ton railleur, vous enfoncez très-bien les portes ouvertes; mais après?

— Après?... reprit Liétor, en montrant les clés.—Voici qui ouvrira les portes fermées.

— Enfin, dit Bernardin en s'inclinant, j'ai voulu faire mon devoir jusqu'au bout.

— Ne perdons pas une minute de plus, reprit Liétor, en consultant sa montre. — Peut-être suis-je attendu?

Bernardin étouffa un éclat de rire devant cette naïve fatuité de millionnaire amoureux.

Liétor donna un dernier regard à Maurice, qui dormait toujours avec l'immobilité du cadavre, et faisant à Bernardin un geste bref, il dit : Partons.

La nuit était sombre sous les arbres, mais dans les éclaircies des terrains défrichés, pleuvaient à flots les rayons d'étoiles. La clarté vaporeuse des constellations indiennes allait prolonger jusqu'au jour le crépuscule du soir. Au premier arbre de la longue avenue de *Paradise-Natal*, Bernardin s'arrêta, et dit à Liétor : — Je ne vais pas plus loin, et je vous demande la faveur d'un bon serrement de main.

Il y avait en ce moment un véritable accent de tristesse dans la parole de cet homme. Il reste toujours au fond des natures perverties une étincelle d'en haut; cette étincelle est le germe du repentir; il fructifie quand il n'est pas étouffé.

Liétor Adriacen, tout entier absorbé par sa passion, ne savait pas qu'il avait un acharné compagnon de route; il tressaillit nerveusement, prit la main offerte et la serra comme à son insu.

Tout à coup Bernardin se ravisant, par un égoïste retour sur lui-

Digitized by Google

même, dit à Liétor : — A propos, nous avons oublié ce qui est convenu entre nous...

— Qu'avons-nous oublié, — dit Liétor, en frappant la terre du pied comme un étalon retenu à son premier élan.

— Eh ! reprit Bernardin, mon ordre pour le capitaine de votre yacht !

— C'est vrai, dit Liétor, je te le donnerai demain.

Et il se mit en marche d'un pas précipité.

— Halte ! — dit Bernardin, en l'arrêtant par le bras, — demain est trop loin, il me faut l'ordre aujourd'hui.

Le ton de Bernardin était menaçant dans sa froideur ; ses yeux verts reflétaient le feu des étoiles ; un démon n'aurait pas mieux posé dans ce paysage désert.

Liétor s'effraya, et dit d'une voix douce :

— Eh bien ! puisque tu tiens si fort à cet ordre, je vais te l'écrire au crayon.

Il prit son large portefeuille, en déchira une feuille, écrivit l'ordre sous les yeux de Bernardin, et signa.

— Voilà tout? ajouta-t-il, en souriant.

— Maintenant, adieu, dit Bernardin. La nuit sera bonne pour tout le monde ; Dieu vous garde de l'exception !

Les deux jeunes gens se séparèrent. Liétor continua sa route dans l'avenue, et, quoiqu'il marchât très-vite, ses pas ne faisaient aucun bruit ; ils étaient amortis par les hauts gazons. Arrivé devant la grille, la hardi créole éprouva une terreur si grande qu'elle fit trembler sa clé dans sa main ; aussi la porte ne fut ouverte qu'avec peine ; on eût dit qu'une invisible main la retenait de l'autre côté : enfin, elle céda sous une dernière et énergique pression ; Liétor la referma, et, retenant son haleine, effleurant avec prudence la cîme des herbes, s'arrêtant au moindre souffle de la nuit, il sa dirigea vers la terrasse de son Paradis.

De son côté, Bernardin marchait rapidement vers le Port-Natal, et toutes les fois qu'un rayon d'étoile perçait une crevasse de verdure, il lisait cet ordre précieux qui le rendait maître de sa liberté et d'un yacht superbe, cité comme le plus fin voilier de l'Océan. Tout à coup, une idée, une idée horrible tomba dans la tête du jeune aventurier et le cloua sur la route comme une statue sans piédestal. Bernardin garda longtemps son immobilité, car la réflexion ne lui inspirait aucune pensée secourable. — Oh ! dit-il mentalement, en se frappant le front, — soyez adroits, soyez habiles, soyez prévoyants, et un grain de sable oublié dans les fondations fait écrouler votre édifice, et vous êtes écrasés sous ses débris !

Une sueur froide inonda sa poitrine encore haletante des ardeurs

Digitized by Google

du jour. Il fit deux pas en avant, deux en arrière, s'arrêta, regarda le sol, les arbres, le ciel, croisa les bras, joignit les mains sur sa tête, les laissa retomber lourdement, puis, croyant avoir trouvé la bonne inspiration, il s'élança par bonds agiles dans la direction de *Paradise-Natal*, avec l'espoir d'atteindre Adriacen. Peine perdue! il arrivait trop tard à la grille. A travers les barreaux de fer, on ne voyait que la nuit massive des arbres; on n'entendait que le bruit monotone des fontaines et des petites vagues de l'Océan. Le mur de clôture était fort élevé; les pieds et les mains glissaient sur sa surface unie, comme sur une lame d'acier; Bernardin grimpa sur un arbre, dont les longs rameaux tombaient dans l'enceinte de l'habitation, et il résolut de passer la nuit sur cet observatoire végétal, pour écouter les nouveaux murmures que les incidents de cette nuit devaient mêler à ses harmonies naturelles et régler sa conduite sur les révélations mystérieuses, attendues par ses oreilles ou ses yeux. On connaîtra bientôt le motif qui obligeait cet homme à revenir sur ses pas avec tant de frayeur et de précipitation.

IX.

La jeune femme de Maurice avait en effet ressenti un léger mouvement de satisfaction, en lisant le billet de Maurice. L'intelligence du messager noir n'était pas en défaut. Mais ce premier sentiment effacé, elle retomba dans la tristesse sombre que les terribles scènes de ce jour lui avaient donnée, et qui s'augmentait encore dans le silence de la solitude et les ténèbres de la nuit, en l'absence de Maurice. Pour la première fois, depuis le jour de son mariage, Elora se trouvait dans l'isolement, à ces heures émouvantes qui changent les formes des arbres et donnent des aspects sinistres à tous les objets extérieurs. Elle n'eut pas même un seul instant la pensée de chercher l'oubli et le repos dans le bienfaisant remède du sommeil; le feu de l'insomnie brûlait ses yeux; son visage avait encore la rougeur ardente de la fièvre du matin et la suave haleine de la nuit ressemblait au souffle d'une bouche amie qui passait devant les persiennes du kiosque, pour consoler et rafraîchir. La jeune femme, légèrement vêtue d'un *sari* de crêpe chinois, attendait le retour de Maurice, et s'appuyant sur la rampe de sa fenêtre, elle prêtait l'oreille à tous les bruits trompeurs qui ressemblaient à des pas. Dans ces moments d'attente fiévreuse, le hasard se livre à des perfidies étranges pour faire tressaillir et doubler les battements du cœur. Le vent interrompt le jeu régulier des fontaines; les feuilles sèches tombent sur un terrain nu; une porte mal close gémit dans le lointain; un oiseau pousse un cri sourd et lugubre sur son nid menacé par une couleuvre; les vieux arbres

Digitized by Google

craquent et fendent leurs écorces vermoulues; les fleurs de l'yang ouvrent leurs calices; les phalènes jouent avec les nénuphars à la surface des bassins. L'oreille, qui se penche pour expliquer tous ces bruits nocturnes, ne devine rien et donne à toutes ces choses innocentes un caractère alarmant. Les heures s'écoulaient, et la jeune femme, tourmentée par les folles terreurs qui viennent des ténèbres, priait Dieu et demandait le retour de Maurice à toutes les saintes étoiles du ciel. Enfin, et cette fois le bruit avait un accent naturel, elle entendit rouler la grille de l'avenue, mais avec une précaution qui lui parut étrange; et comme l'habitude lui donnait instinctivement la mesure du temps écoulé entre la fermeture de la porte et l'apparition d'un être vivant, elle s'étonna du long retard de son mari, lui toujours si leste, comme tout amoureux qui craint de perdre encore deux instants de bonheur, après en avoir trop perdu par une absence forcée. On tient compte de tout dans ces heures de fièvre; un incident, qui passerait inaperçu en toute autre occasion, prend alors une importance énorme et inspire d'inexplicables terreurs aux solitaires des déserts. Elora, toujours voilée par la persienne du kiosque, lançait à travers les lames des regards avides sur la première éclaircie de la terrasse, et aperçut une forme humaine qui sortait des ténèbres et marchait sur la pointe des pieds avec la précaution d'un maraudeur nocturne. Son costume était celui de tous les colons, aussi le premier coup d'œil pouvait reconnaître Maurice, mais l'erreur ne pouvait être longue, surtout pour le regard d'une femme créole, amoureuse de son mari. La lueur des étoiles venait en aide à l'explication du mystère; le doute fut un éclair. La vérité rayonna tout de suite. Un accès d'épouvante saisit Elora; le cri expira sur ses lèvres paralysées, elle avait reconnu Liétor Adriacen!

Toutes les pensées qui bouleversent l'âme et brûlent la racine des cheveux éclatèrent à la fois dans la tête de la jeune femme; elle chancela sur ses pieds glacés, en se débattant avec un reste d'énergie contre un évanouissement fatal qui pouvait la livrer sans défense à son ravisseur. A demi couchée sur la natte du kiosque, elle se souleva péniblement, rampa jusqu'à la porte, la ferma par un suprême effort de ses mains, et attendit sa destinée dans une sorte de léthargie brûlante, qui lui laissait la perception confuse des choses de la vie, en paralysant toutes ses facultés.

Liétor Adriacen traversa la terrasse, ouvrit la porte de l'habitation, toujours avec les mouvements contenus de la plus minutieuse prudence, monta l'escalier de la chambre d'Elora, et, arrivé au but de tant de ruses et d'efforts, il s'arrêta pour reprendre haleine et courage, deux choses qui lui manquaient à la fois. Les plus hardis criminels tremblent toujours au moment décisif; l'ange gardien de la vic-

Digitized by Google

time parle à leurs oreilles; c'est le souffle formidable de l'invisible fantôme de Job. Un instant, Liétor se conseilla de renoncer à son projet; mais l'ivresse de la passion l'emporta bientôt sur la raison et la peur; il frappa la porte avec l'angle de son poing fermé, en accompagnant ce bruit de quelques syllabes prononcées d'une voix douce, et qui n'avaient aucun accent particulier. Un silence profond répondit.

Un second et un troisième coup, frappés en élevant la gradation du bruit et le diapason de la voix, eurent le même résultat. Liétor connaissait trop bien cette porte, tant de fois regardée, pour se croire dupe d'une erreur d'étage; et d'ailleurs, quand le sang qui tintait à ses oreilles et bouillonnait dans sa poitrine s'arrêtait un instant et lui rendait le sens de l'ouïe, il entendait distinctement de légers bruits intérieurs, et les râles sourds d'une respiration étouffée, toutes choses fort alarmantes, car elles prouvaient que la jeune femme était là, qu'elle entendait tout, et qu'elle n'ouvrait pas à un inconnu, mal déguisé en Maurice.

Cette conjecture se changea en certitude, car, après de nouveaux coups frappés, et une menace d'effraction violente, Liétor sentit la porte trembler, comme si un corps lourd l'eût effleurée en tombant. — Je suis reconnu! pensa Liétor; quel espion infernal a pu détruire un plan si bien conçu!

Et que faire? Dans les moments de crise, l'honnête homme élève les yeux au ciel pour lui demander une inspiration; Liétor baissa les siens pour attendre un conseil de l'enfer.

Aucun rayon n'éclaira la pensée du jeune créole; le crime échouait au seuil d'une porte. L'effraction devait rester à l'état de menace; Liétor n'avait déjà fait que trop de bruit, dans le silence de la nuit, et dans une maison si voisine de la ferme; il fallait donc songer à battre en retraite, et ajourner à un autre moment un autre plan mieux conçu. Perdre plus de temps, c'était s'exposer aussi à être surpris par Maurice; car, à coup sûr, en sortant de son lourd sommeil d'ivresse, le mari d'Elora n'allait faire qu'un bond de sa natte à *Paradise-Natal*.

Un instant suffit à Liétor pour envisager clairement sa position; la fièvre des grandes émotions condense la pensée de l'homme, et lui fait voir tout un monde en un clin d'œil. Toutefois Liétor Adriacen s'arracha violemment à cette porte adorée, comme un général qui lève un siége; il descendit avec lenteur l'escalier, et, arrivé à la dernière marche, il s'applaudit d'avoir laissé la porte du vestibule toute large ouverte; la clarté des étoiles rayonnait dans le corridor.

Il se disposait à franchir lestement le seuil, lorsqu'il aperçut, à deux pas devant lui, une masse énorme, noire, épouvantable, qui

Digitized by Google

barrait le passage, dans une immobilité de plomb. Ses cheveux se hérissèrent, sa voix s'éteignit, une acre salive brûla sa langue; un ouragan retentit dans ses oreilles; une éruption de sang gonfla et fit craquer les veines de son cou... Il était là, debout, sur ses quatre piliers indestructibles, le formidable favori, le géant protecteur! morne, muet et calme comme l'éléphant Iravalti, sculpté dans la roche souterraine du temple de Dézavantar. La nuit, dans une rencontre au désert, rien n'est plus effrayant qu'un ennemi impassible et armé d'une inévitable puissance de destruction. Cette immobilité réfléchie du colosse semblait dire à Liétor Adriacen : — Tu ne sortiras pas vivant !

La porte de la salle basse était trop étroite pour donner passage au colosse; Liétor ne pouvait donc être poursuivi dans la maison; cette pensée le rassura un peu, après le premier accès de terreur, et lui fit quelques loisirs, qu'il employa rapidement à réfléchir et à trouver un expédient de salut. Il fallait, à tout prix, sortir de l'habitation avant l'arrivée de Maurice. Les étoiles blanchissaient déjà du côté de l'est; la ferme allait bientôt s'ouvrir; et la jeune maîtresse de la maison pouvait, d'un moment à l'autre, rompre un silence inexplicable et donner l'alarme aux environs. Une seule de ces éventualités probables suffisait pour perdre Liétor Adriacen.

L'extrême péril lui donna un sang-froid factice; il examina la salle basse pour découvrir une issue; cette salle n'avait que deux fenêtres, qui s'ouvraient sur la terrasse. Impossible de passer par là; le colosse geôlier gardait à vue toute la largeur de la façade, et, malgré sa masse, Nabab, plus agile que le plus agile des quadrupèdes, serait accouru au bruit de la fenêtre ouverte, et aurait reçu le criminel à la pointe de sa trompe ou de ses dents. Il fallait donc renoncer à chercher le salut de ce côté. Au mur du vestibule était suspendu un trophée d'armes de chasse, arsenal domestique qu'on retrouve dans toutes les habitations, mais qui n'était qu'une simple décoration à *Paradise-Natal*, car Maurice ne se classait point parmi les hommes qui abandonnent leurs femmes pour courir après un gibier, sous prétexte d'exercice salutaire ou d'aristocratique distraction. Cependant Liétor décrocha du mur une lourde carabine, vierge et rouillée, et, en la visitant, il s'aperçut que jamais la poudre n'avait noirci son canon. Les munitions de chasse étaient suspendues aussi, comme complément de panoplie, à la muraille. Liétor aurait payé un million la poudre et les balles qu'il trouva sous sa main; il bénit le ciel, comme tous les athées en péril, et chargea son arme providentielle. L'éléphant Nabab regardait tous ces préparatifs homicides avec un calme imperturbable, comme un rocher regarde un javelot; ce ne fut qu'au moment où le doigt de Liétor s'approchait de la détente, que le colosse

Digitized by Google

crut devoir faire un pas à gauche, par luxe de précaution. Il cessait d'être visible, et la terrasse resplendit tout à coup de la clarté des étoiles, comme si un gros nuage noir se fût évaporé au firmament.

Liétor Adriacen tenait à deux mains la carabine, et réfléchissait vite, pour savoir ce qu'il avait à faire. Si l'éléphant se fût obstiné à rester à l'état de cible, Liétor n'aurait pas hésité à suivre les traditions de tous les chasseurs d'ivoire ; il aurait visé, malgré son trouble, le petit coin d'oreille vulnérable, comme Bernardin avait fait la veille, et quoique cette chance de salut ne présentât point un succès complet, il aurait tenté celle-là, malgré son incertitude, puisqu'il n'y en avait pas d'autre à choisir dans cette fatale extrémité.

Nabab ayant disparu, la difficulté prenait une forme nouvelle, et paraissait presque invincible. Sans doute, le colosse, prudent comme tous les êtres courageux, venait de se blottir en embuscade, noir sur noir, dans quelque massif du bois, sur le chemin de la grille, et, dans cette position, le coin de son oreille était impossible à saisir, sous l'imprévu d'une brusque rencontre. Il fallait se décider, pourtant : l'heure marchait vite ; on entendait d'imperceptibles cris d'oiseaux, préludes des chants de l'aurore ; les coqs chantaient dans la ferme ; la brise de l'aube courait dans l'air et agitait les cimes des arbres ; la nature se réveillait avant l'homme, comme une bonne mère avant son enfant. Liétor Adriacen mit sa main glacée sur son front, comme pour y éteindre un ardent foyer d'insomnie, d'amour et de terreur, et, sans franchir le seuil de la porte, il avança le sommet de sa tête, avec une précaution méticuleuse, pour jeter à la hâte un coup d'œil furtif aux environs.

L'éclair est moins rapide que la lèvre d'une trompe. Au même instant, Liétor sentit tomber sur son cou un étau de fer, et il fut enlevé comme un kandjil à la gueule d'un tigre. Le géant tenait sa proie, et la gardait vivante au bout de sa trompe, comme pour lui faire souffrir toutes les horreurs de l'agonie, avant le coup de la mort. Les cris du supplicié retentirent dans la solitude et arrivèrent aux oreilles de Bernardin, qui, devinant la catastrophe prévue, se précipita de son observatoire et prit au vol le chemin du Port-Natal.

L'aventurier courait, en proférant des malédictions contre Liétor Adriacen, et il était bien résolu, comme on dit vulgairement, à tirer son épingle du jeu, croyant n'avoir plus à ménager un homme si rebelle aux sages conseils, et si dangereux dans les criminelles associations.

Bernardin trouva Maurice encore endormi sur sa natte, et il n'eut pas beaucoup de peine à le réveiller, car un long sommeil avait dissipé les lourdes vapeurs de l'ivresse. Jamais stupéfaction pareille n'éclata sur le visage d'un homme réveillé en sursaut. Le mari d'Elora

Digitized by Google

croyait continuer un songe; il regardait Bernardin, il regardait autour de lui, fermait les yeux, les rouvrait, prononçait des monosyllabes gutturaux, et cédait enfin aux efforts de deux mains vigoureuses qui le soulevèrent et le mirent sur ses pieds.

Les premières lueurs de l'aurore blanchissaient les vitres et donnaient à cette scène un caractère sans nom.

— Ma femme! tels furent les premiers mots que prononça distinctement Maurice, et la dernière brume de l'ivresse s'évapora dans une éruption de pleurs.

— Votre femme! — lui dit Bernardin avec douceur, est à votre habitation; elle n'a couru aucun danger.

— Et où suis-je, moi? — demanda Maurice les yeux effarés.

— Vous avez passé la nuit à Port-Natal.

— A Port-Natal! — s'écria Maurice avec un accent de désespoir, — et voilà le jour! Mon Dieu! prenez pitié de ma femme!

— Calmez-vous, lui dit Bernardin, et écoutez-moi... Vous êtes tombé dans un piége affreux... mais la Providence vous a sauvé; ell a sauvé votre femme aussi.

— Mais suis-je bien réveillé! — s'écria Maurice en mordant ses poings.

— Oui, vous avez passé la nuit ici, et Liétor Adriacen a profité de votre sommeil léthargique pour entrer dans votre habitation.

— Oh! si vous mentez, je vous tue comme un chien! — s'écria Maurice.

— C'est la vérité que je vous dis; Liétor Adriacen a voulu me forcer à l'accompagner pour l'aider dans son exécrable dessein, et je l'ai accompagné, mais pour le détourner d'un crime; il n'a rien voulu entendre; alors, je l'ai abandonné à son malheureux sort, je lui ai dit le dernier adieu à la grille, et je ne le reverrai plus. Depuis deux heures il a cessé de vivre; Nabab l'a tué!

— Et vous avez vu cela? demanda Maurice avec une expression de terreur, de joie et de pitié.

— Je ne l'ai pas vu, je l'ai entendu, et dans la nuit mes oreilles sont des yeux.

— Mais partons, partons, — reprit Maurice avec des gestes convulsifs, — que faisons nous ici?... Mon Dieu! ma femme! ma pauvre femme!... laissez-moi donc partir; venez donc avec moi.

— Oui, je vous accompagne jusqu'à la grille... j'ai bien des choses à vous dire encore...

— Vous me les direz en courant, — interrompit Maurice avec vivacité.

Et il s'élança dans le vestibule, ouvrit précipitamment la porte, ne la referma pas, et prit la route de son habitation.

Digitized by Google

Bernardin suivait son pas rapide, et allait de front avec lui.

— Voici une chose très-grave, lui dit Bernardin; nous avons aujourd'hui des échéances énormes, et Liétor, vous savez, emporte toujours son portefeuille avec lui, or...

— Au diable le commerce! dit Maurice.

— Oui, reprit Bernardin, je suis de votre avis; au diable le commerce, demain, soit! mais aujourd'hui il faut payer ce que nous devons.

— Ce misérable! dit Maurice; je me souviens maintenant, c'est lui qui remplissait mon verre à chaque toast!... il est tué, dites-vous?

— Oh! je vous le garantis! tué de reste; Nabab ne plaisante pas.

— Tant pis! je voudrais le trouver vivant; sa mort m'appartenait.

— Vous savez toutes les traites qu'on a fournies sur nous?—dit Bernardin, qui revenait toujours à son idée.

— On a fourni des traites? Ah!... maudit soit le jour où cet homme est entré chez nous pour la première fois!

— Oui, oui, dit Bernardin d'un ton larmoyant, nous étions si tranquilles, si heureux à l'habitation... et aujourd'hui il nous faut payer plus de trente mille livres de traites!... Heureusement, vous trouverez son portefeuille sur lui... le portefeuille n'est pas tué.

— Oui, oui, voilà les hommes! redisait Maurice, et on s'étonne quand on me voit m'ensevelir dans un désert!

— Ah! vous êtes injuste, M. Maurice, il y a des exceptions; avez-vous jamais eu à vous plaindre de moi? vous suis-je dévoué, dites?

— C'est vrai, c'est vrai,—reprit Maurice en serrant les mains de Bernardin; vous êtes un excellent ami, vous.

— Moi, poursuivit Bernardin, j'ai lutté deux heures avec lui pour l'arrêter sur le chemin de son crime et de sa mort; je vous le jure à la face de ce soleil qui se lève, mes prières et mes menaces ont été inutiles. — Je lui ai même fait observer que nous avions des sommes énormes à payer aujourd'hui, rien ne l'a vaincu; il m'a dit, tu les payeras, toi... et moi, imbécile, j'ai oublié de lui demander le portefeuille... Ne manquez pas de vous en emparer en arrivant; évitons les protêts, évitons les hommes de loi, au nom de Dieu!

Maurice ne répondait plus; il voyait déjà la cime des arbres de son habitation, et son cœur battait avec tant de violence, qu'une halte parut indispensable. Bernardin profita de ce repos pour faire le tableau d'une maison de commerce qui manque à ses échéances, et sur laquelle tombe la foudre d'un premier protêt.

Maurice, après avoir repris haleine, se remit en route, et ne prêtait plus aucune attention aux doléances commerciales de Bernardin; les plus horribles pensées traversaient son esprit; les plus affreuses conjectures lui paraissaient raisonnables, à mesure que la révélation ap-

Digitized by Google

prochait. La mort de Liétor donnait un champ libre aux justes alarmes de l'imagination; elle était, sans doute, pensait Maurice, le dénouement tragique et la punition méritée d'un drame nocturne où le crime avait tout osé dans les ténèbres et le désert.

On était à quelques pas de la grille, Bernardin arrêta violemment Maurice et lui renouvela, pour la dernière fois, ses alarmes sur les traites en souffrance au comptoir du Port-Natal. — Eh bien! s'écria Maurice, obsédé par le même refrain irritant, entrez avec moi, prenez le portefeuille, et laissez-moi tranquille!

On était devant la grille de l'habitation.

— Je n'entre pas, je ne puis pas entrer! dit Bernardin au désespoir.

Et cette fois le désespoir était véritable; le menteur éternel ne mentait pas.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas entrer? demanda Maurice en sonnant à la grille faute de clé.

— Pourquoi? reprit Bernardin... par... ce... que...

Cette fois aussi le bégaiement ne mentait pas; Bernardin venait d'apercevoir, à travers les barreaux de fer, un colosse noir qui s'avançait, la trompe haute, avec la double intention évidente de recevoir son maître et d'assommer un ennemi.

Nabab mit la clé dans la serrure et ouvrit, comme aurait fait un concierge. Bernardin, pâle de terreur, se tint à distance, et tout à coup, rassuré par le cadre fort étroit de la grille d'entrée, il cria, sans bégayer, « Maurice! Maurice! ce soir, si nous ne payons pas, nous sommes déshonorés! »

Maurice ferma la grille, après avoir fait une dernière et brusque invitation à Bernardin, et il courut, à côté de Nabab, vers la terrasse de l'habitation.

Bernardin resta comme foudroyé à dix pas de la grille : rappelant à lui toute son énergie et sa virile réflexion, il compara les chances des deux résolutions qu'il avait à prendre. La première lui conseillait vivement de prendre le chemin du port, et de s'embarquer tout de suite sur l'yacht d'Adriacen, pour mettre un bras d'Océan indien entre Maurice et lui; la seconde lui conseillait prudemment d'attendre le portefeuille. — Maurice, pensait-il avec raison, était dans un état horrible qui ne lui permettait pas d'engager un entretien suivi avec moi sur des affaires commerciales, mais quand il aura vu sa femme vivante et hors de tout danger, il se souviendra de mes paroles tant de fois répétées à dessein, et ne voudra pas compromettre sa tranquillité nouvelle par des soucis de commerce et d'argent.

Pesant avec calme ces deux résolutions, il s'arrêta enfin à la dernière, s'assit sur le gazon, et attendit. Devant le seuil de la maison un corps humain était étendu; cet affreux spectacle n'arrêta pas un

Digitized by Google

instant Maurice; il franchit le cadavre d'Adriacen, et monta d'un bond l'escalier des appartements; il appela plusieurs fois sa femme, d'une voix désolée, et n'obtenant aucune réponse, il allait briser la porte, quand un grincement de clé intérieur le rendit à la vie; la main qui voulait ouvrir était si faible, que le retard parut bien long à l'impatience de Maurice; enfin, sa femme lui apparut vivante, mais avec un visage d'une pâleur mortelle et des yeux éteints. Elle sortait d'un évanouissement profond, elle n'avait rien entendu depuis la scène nocturne d'Adriacen, et ayant cru reconnaître, comme dans un rêve, la voix de son mari, elle s'était levée avec de grands efforts, et avait repris ses sens et son courage en voyant sa chambre réjouie par les rayons du soleil. Cette fois, la jeune femme raconta tout à son mari, et en se promettant bien de lui faire plus tard une confession complète; et de s'accuser de sa coupable désobéissance et de son innocente coquetterie, sources premières de tant de troubles intérieurs. Maurice, à son tour, fit sa confession, et raconta toute l'histoire de cette nuit à sa femme, jusqu'à la mort d'Adriacen. Cette catastrophe, si rassurante, donna pourtant à Elora un vif serrement de cœur, dont elle ne se rendit pas compte. Comment pouvait-elle s'affliger, ne fût-ce qu'un moment, de la mort violente de ce redoutable ennemi? la candeur d'Elora n'a jamais résolu ce problème. Il y a probablement pour les femmes, dans la mort de certains ennemis, quelque chose de poignant qui les étonne et se dérobe à leur analyse; c'est que, dans le cœur de ces terribles ennemis, brûlait une passion coupable et redoutée, mais une passion dont elles étaient l'objet unique, et que la mort vient d'éteindre une immuable pensée toute pleine de leurs noms, de leurs charmes et de leur beauté.

Ce sentiment étrange ressemblait donc encore à une faute, et la jeune femme s'en accusa encore devant Dieu. A chaque alarme intérieure de sa conscience elle remontait, par le souvenir, à cette heureuse époque de sa vie, où rien ne la troublait dans sa quiétude sereine. L'état présent de son âme lui semblait bien criminel après cette comparaison.

Dans cette résurrection de bonheur qui le détachait de la terre, Maurice avait déjà tout oublié; deux mots interrogatifs d'Elora le rappelèrent aux exigences de la situation: — Et l'autre? — demanda la jeune femme d'une voix timide.

— Et l'autre? — répéta Maurice comme un écho, en cherchant à comprendre le sens d'une demande si concise; puis se ravisant tout à coup: — Ah! l'autre! j'y suis!... tiens! je l'avais oublié! l'autre m'attend pour...

Elora étendit brusquement la main et arrêta son mari qui se dirigeait vers la porte.

Digitized by Google

Maurice ne remarqua point le regard étrange qui accompagnait le mouvement d'Elora.

— Il ne faut pas, dit-il, que ce pauvre diable de Bernardin, innocent du crime d'Adriacen, souffre comme s'il était coupable.

— Es-tu bien sûr qu'il soit innocent? demanda la jeune femme.

— Oh! je le garantis innocent, reprit Maurice... Mais tu me fais cette demande d'une singulière façon!... as-tu quelque doute sur Bernardin?

Elora baissa la tête et garda quelque temps le silence; puis elle dit:

— J'ai appris à connaître, depuis hier, des choses que je ne connaissais que de nom... j'ai appris la méfiance... Maurice, suis mon conseil, ne te rends pas seul au rendez-vous où ce Bernardin t'attend.

— Il m'attend à la grille... j'ai à lui remettre un portefeuille... nous avons des traites à payer aujourd'hui au Port-Natal.

— Cela me paraît suspect! — dit Elora d'un ton de sibylle.

— Non, non, reprit Maurice avec candeur, il n'y a rien de suspect là-dessous... attends... ne descends pas... je t'en prie...

— Maurice, au nom du Ciel! — dit la femme d'un air suppliant, ne sors pas seul.

— Sois tranquille, mon amie, Xavier et le valet de ferme m'accompagneront...

Il sortit de la chambre et appela Xavier, en faisant signe à sa femme de se tenir à l'écart, dans le désordre de toilette où elle était.

— Il faut enlever le mort, — dit-il à Xavier à voix très-basse.

— Nabab l'a enlevé tout de suite après votre retour, — répondit le serviteur sur le ton de la demande; il le gardait là pour le montrer à madame ou à vous: avant votre arrivée, jamais nous n'avons pu le lui arracher.

— Où l'a-t-il déposé maintenant? reprit Maurice.

— Dans son hangar.

— Cours, et rapporte-moi tout de suite le portefeuille du mort.

Maurice rentra dans la chambre, et dit à Elora, je viens de donner à Xavier quelques ordres, et à voix basse, pour ne pas être entendu par tes femmes; tâchons de garder pour nous le plus de secrets que nous pourrons.

Au bruit des pas de Xavier, Maurice courut à l'escalier et prit le portefeuille. — Attendez-moi tous deux sur la terrasse, dit-il au serviteur.

Il ouvrit le portefeuille et trouva d'abord une grande liasse de *bank notes*, puis quelques lettres décachetées, de formes et d'adresses suspectes. Une première phrase, étalée en vedette sur un rebord du vélin, fit sauter aux yeux de Maurice le nom de *Paradise-Natal*; il fut entraîné, malgré lui, à une sorte d'indiscrétion; il lut la phrase,

Digitized by Google

puis l'alinéa, puis toute la lettre... Un cri de rage sortit de ses lèvres convulsives, et se retournant vers sa femme : — Oui, ma chère amie, le Ciel t'avait bien inspirée !... Bernardin est le complice de Liétor Adriacen !

Elora ne répondit pas. Maurice continua sa lecture, et une correspondance de plusieurs lettres, ainsi providentiellement découvertes, révéla toute la trame ourdie par ces deux hommes contre les époux de *Paradise-Natal.*

— Ceci est à nous! s'écria-t-il rayonnant de joie; cette habitation est à nous! ma maison m'appartient.... Prends ce portefeuille, Elora; lis ces lettres, et moi je vais me faire le *king's proctor* de mes domaines. Attends...

Maurice descendit précipitamment l'escalier, trouva sur la terrasse ses deux robustes serviteurs, et leur dit : Montrez beaucoup d'insouciance sur vos visages et dans votre démarche, et suivez-moi... Vous vous arrêterez à la grille et vous viendrez à moi quand je vous appellerai.

Bernardin, toujours à son poste d'attente, ne s'étonnait point du long retard de Maurice; ce retard s'expliquait aisément; il avait beaucoup de choses à dire et à entendre : la grille s'ouvrit même plus tôt qu'il ne l'aurait cru; Maurice fit quelques pas dans l'avenue et s'arrêta comme pour chercher son homme dans les massifs des arbres. L'expérience donne de la finesse au plus candide. Maurice se civilisait.

De son côté, Bernardin observait Maurice et flairait l'air, comme un tigre, pour voir si les exhalaisons étaient pures de perfidie. Ses soupçons lui parurent injustes; il connaissait trop le primitif Maurice pour le soupçonner capable d'improviser un plan de ruse contre un ennemi; et, cédant à cette idée rassurante, il s'avança d'un pas calme et le front serein. Maurice copia ce pas et ce front, et, tendant la main, il dit — soyez tranquille, tout sera payé aujourd'hui.

Au même instant, le jeune créole se précipita sur Bernardin et l'étreignit avec vigueur, en appelant ses deux aides. Une lutte terrible s'engagea. Bernardin, surpris par l'attaque, poussait des hurlements de panthère, et à défaut de poignard, il déchirait avec ses dents la poitrine de son ennemi : jeune et plein de vigueur, il reprit soudainement l'offensive; il enleva Maurice, lui fit perdre terre et le renversa sur le gazon. Le secours arrivait au même moment. Seul contre deux nouveaux assaillants et contre Maurice qui se relevait, Bernardin s'arma de deux petits pistolets, tenus en réserve, et menaça de faire feu. Xavier, homme de ressource instantanée comme tous les enfants de la nature, ramassa une énorme branche de boabab, arrachée de la tige par le dernier ouragan, et, se couvrant de cet immense bouclier végétal, il le fit écrouler comme un arbre vivant contre Bernar-

Digitized by Google

din, le renversa sous une avalanche de feuilles épaisses, en subissant deux coups de feu perdus dans les airs.

L'aventurier se vit bientôt saisi honteusement, comme le tigre au fond de la fosse que le chasseur avait recouverte de feuillages. On le garrotta étroitement, et Xavier et son compagnon le conduisirent à la douane de Port-Natal, où un magasin fut, pour la première fois, changé en prison. Xavier promit d'apporter, le soir même, les pièces de la procédure criminelle pour l'instruction de l'*attorney-general de Cap-Town*.

En revoyant Maurice, tout meurtri de sa lutte avec l'aventurier, Élora versa des larmes, et se frappant la poitrine, elle dit : « Tous ces malheurs viennent de moi! Je souffre trop de ma faute; je serai plus calme quand j'aurai tout dit! »

Alors elle compléta sa confession aux pieds de Maurice, qui l'écouta sans l'interrompre, et lui dit :

— Ne te fais pas coupable, ma chère femme; une femme peut-elle jamais avoir tort? tout vient de l'homme seul, le mal comme le bien. Écoute Élora; écoute. J'ai beaucoup réfléchi depuis ce matin, et je crois que toutes mes inspirations me viennent de Dieu, car elles sont justes, et je ne puis m'attribuer l'honneur de les avoir trouvées en si peu de temps. Tu es innocente, Élora; le coupable c'est moi; ne me demande point pardon de mes fautes. J'ai méconnu les intentions de la Providence; je me suis isolé de mes semblables sur cette terre où nous devons nous aider les uns les autres et défricher en commun les vierges domaines de Dieu; j'ai fait de toi mon esclave; j'ai mis ta beauté dans un désert; j'ai contrarié les instincts les plus innocents de la femme; j'ai voulu changer violemment sa faiblesse naturelle en force. Toi, ma chère amie, tu t'es révoltée, à ton insu, contre mon égoïsme; tu as suivi tes penchants à la première occasion offerte; tu as écouté avec délices d'autres voix, venues du dehors, parce que je ne voulais imposer tyranniquement que la mienne à ton oreille. Il y a eu abus de pouvoir de mon côté; j'ai souffert ce que je mérite, et, toute ma vie, je te serai reconnaissant; car tu m'as toujours gardé ton amour, et ta révolte n'a été que la distraction d'un moment. Ainsi ne t'accuse plus et pardonne-moi.

Élora écoutait ces paroles, inouïes dans l'histoire conjugale des hommes, et des larmes roulaient sur ses joues et tombaient comme des perles sur son sein.

— Tu es plus instruit que moi, cher Maurice, répondit-elle; et ce que tu dis doit être vrai, quoique je ne le comprenne pas bien.... Tu es donc la cause de tout ce qui est arrivé? Tu m'as inspiré la pensée d'ouvrir le ballot du colporteur, d'acheter une parure que nous ne pouvions pas payer, de quitter, malgré ton ordre, la terrasse de l'ha-

Digitized by Google

bitation, et de suivre ce jeune homme jusqu'au bord de la mer? C'est toi qui as commis toutes ces fautes; moi j'en suis innocente! eh bien! voilà ce que je ne comprendrai jamais.... maintenant voici ce que je comprends. Ma résolution est prise; tu me donneras des fleurs pour ma parure; je n'écouterai que ta voix et je ne quitterai jamais la terrasse de l'habitation.

— Tu es donc bien décidée à m'obéir, dit Maurice en souriant.

— Oui, Maurice; la femme doit obéir à son mari, dit l'Evangile.

— Mais, reprit le créole, le mari doit obéir à la justice, dit la raison.

— Enfin, Maurice, commande et tu verras.

— Voici mon ordre : Appelle tes femmes et habille-toi... Point d'étonnement, point de réflexions, obéis.

Maurice embrassa tendrement sa femme et sortit.

Il donna ses ordres avec les plus grands détails aux gens de sa ferme, se munit du portefeuille d'Adriacen, sans oublier les lettres de Bernardin, et, offrant le bras à sa femme, qui paraissait sur la terrasse, il lui dit :

— Ma chère amie, Adam, pour sa faute, fut chassé de son Paradis; nous ne rentrerons plus dans cette habitation. Allons vivre où vivent nos frères. Il y a partout de nobles cœurs qui nous comprendront. La solitude n'est bonne que pour les anges, s'ils descendaient du ciel.

— J'ai promis d'obéir, dit Elora en souriant.

Et les deux époux s'acheminèrent à pied vers le Port-Natal, par l'avenue pleine d'ombre et de fraîcheur.

— Elora, dit Maurice chemin faisant, le plan de ma vie était mauvais; je le déchire et voici le nouveau. Le procès criminel qui va s'instruire me rendra toute ma fortune, et nous vivrons avec ces bons habitants du Port-Natal. C'est une colonie modèle. Il s'y commet un crime aujourd'hui pour la première fois, et les coupables sont des étrangers. L'honneur de la colonie reste intact. Tu m'as suivi sans me demander où nous allions; je te sais gré de cette obéissance muette. Nous allons de ce pas à l'hôtellerie de Cap-Town; on y trouve une hospitalité patriarcale; on n'aurait rien trouvé de mieux dans l'Age d'Or, s'il y avait eu des hôtelleries : c'est la maison de tous. Ceux qui paient sont bien reçus, et mieux reçus encore les pauvres de Jésus-Christ. En quelques jours il me sera facile de trouver un joli cottage au bord de la mer, avec de beaux arbres, de belles eaux et de bons voisins. Plus d'isolement, plus de solitude, plus de désert. Nous vivrons comme vit tout le monde et sous la protection de tous.

La jeune femme avait peine à contenir sa joie en écoutant une langue si nouvelle, et ses regards, depuis si longtemps emprisonnés dans d'étroites perspectives, toujours les mêmes, s'étendaient avec ravissement sur une campagne infinie, toute travaillée par la main de

Digitized by Google

l'homme et de la civilisation. La vie se montrait partout, non pas avec son tumulte grossier, son fracas bourgeois, sa foule morne, mais cette vie qui se revêt de tant de charmes, aux limites d'un désert, sur le domaine des bêtes fauves; la vie qui chante sur les berges des ruisseaux, couvre d'une fumée bleue le toit des fermes, conduit une charrue sur un sol vierge, greffe les fruits doux sur les arbres sauvages, ouvre le sentier de la ville aux chariots des campagnes, change les repaires des reptiles en beaux jardins, et donne enfin aux jeunes mères la sécurité dans leurs amours, quand elles sourient à un berceau.

Maurice et sa femme arrivèrent au Port-Natal vers le milieu du jour, c'est-à-dire au moment où les affaires commerciales sont suspendues, où la *sieste* indienne endort les colons dans les cottages et les marins sur le pont des vaisseaux. La jeune femme, abritée sous le dôme soyeux de son ombrelle chinoise, marchait en souriant à travers de nouvelles surprises. Ses yeux ne suffisaient plus au spectacle; elle passait devant des jardins pleins d'ombre, où de petits enfants, blonds et beaux comme des anges, jouaient avec les oiseaux d'or; elle entendait des bruits réjouissants de fontaines, des chants divins de jeunes filles, des accords d'instruments invisibles, de doux murmures de voix humaines à travers les persiennes, et les petits chemins restaient déserts et sablés d'étincelles de soleil; et le port, tout joyeux de ses navires, gardait le silence du repos, et, du haut de ses mâts, n'envoyait à la rive que les frétillements de ses pavillons et de ses banderoles agités par le souffle du Midi.

Il fallait cette diversion puissante pour faire oublier en si peu de temps à Elora les épouvantables incidents de deux jours longs comme deux siècles. Ainsi, après notre mort, si Dieu nous envoyait tout à coup dans une de ces terres qui portent un anneau comme des veuves du soleil, ou qui sont éclairées par des étoiles couleur de rubis ou d'émeraude, nous oublierions, dans l'ivresse du spectacle révélé, nos plus récentes misères de ce monde; un seul souvenir nous resterait vaguement au fond du cœur pour éclater plus tard, la flamme de quelque amour terrestre, flamme que rien ne peut éteindre, pas même le spectacle d'une planète annulaire ou d'un monde nouveau éclairé par deux soleils d'iris. La femme de Maurice ne gardait que son amour en arrivant sur cette terre nouvelle du Port-Natal.

Le cottage que choisit Maurice pour en faire son habitation est situé dans le voisinage du port; il est entouré de maisons charmantes où vivent des familles de marins qui se sont façonnés aux habitudes de la terre, mais qui se plaisent toujours au spectacle de cet Océan qui leur a donné la richesse, une vie émouvante et la santé. En tout pays du monde, les marins sont des hommes de bien par excellence, et la plus farouche misanthropie devrait faire une exception en leur faveur

Digitized by Google

dans ses anathèmes contre l'humanité. Elora et Maurice trouvèrent tout de suite de vieux amis dans ces voisins d'un jour. Tous les serviteurs de *Paradise-Natal* vinrent rejoindre leurs maîtres au cottage du Port. Au fond d'un vaste jardin, on décrivit en rond un large clos à claires-voies, pour loger convenablement le favori Nabab, ce génie protecteur d'Elora.

Cependant la justice, dont rien n'arrête le cours, instruisit l'affaire criminelle d'Adriacen et de l'aventurier son complice. Il y eut encore là quelques mauvais jours à traverser. Maurice fit tous ses efforts et proposa tous les sacrifices pour arrêter les poursuites; mais les juges et les avocats de Cap-Town, qui ont si peu d'occasions de gagner leurs honoraires et de pratiquer l'éloquence, restèrent sourds à toutes les propositions d'arrangement. Maurice se vit contraint à quitter sa femme pour déposer comme témoin principal. Bernardin comparut à la barre du tribunal colonial, et se défendit lui-même, sans bégayer. L'*attorney-general* fit un réquisitoire très-incomplet, car Maurice avait laissé, dans sa plainte, bien des choses dans l'ombre. Pourtant, ce qui fut mis au jour demandait une grave condamnation. Le coupable tressaillit de joie en entendant un arrêt qui l'envoyait à Botany-Bay pour dix ans. — Messieurs les juges, dit-il, cela devrait enfin servir de leçon à ceux qui écrivent des lettres compromettantes et à ceux qui les gardent. Eh bien! rien ne sert de leçon aux coupables : ils écriront toujours des lettres à des complices, et les complices les garderont toujours. Dieu le veut ainsi.

Cette courte allocution produisit un bon effet. Le président prit la parole, et dit au condamné : — La justice a été tolérante à votre égard, et voici pourquoi : vous auriez pu faire votre crime plus grand, et vous avez reculé devant le sang versé. Cela indique chez vous une nature perverse, mais corrigible. Vous avez un germe qui peut encore porter de bons fruits; il y a un côté bon dans la masse de vos mauvais instincts, et un jour vous pourrez vous servir de cette éclaircie lumineuse pour marcher à votre réhabilitation. Vous travaillerez dix ans, à la sueur de votre front, sur le chantier des coupables. Ce temps expiré, la société vous absoudra du crime, et Dieu, dont vous venez de prononcer le nom, vous a déjà peut-être absous, si vous avez prononcé la prière du repentir. Votre intelligence, présent du ciel, vous a servi pour le mal; elle vous servira pour le bien. Bien d'autres sont entrés comme vous à Botany-Bay, avec la honte sur le front, et ils en sont sortis avec l'espérance dans le cœur. Ce chantier est le purgatoire de la terre : vous avez de bons exemples à suivre parmi ceux qui vous ont précédé. Ce sont des criminels réhabilités qui ont défriché, dans le voisinage de Botany-Bay, les terrains vierges de la Nouvelle-Galles, les attérages de la baie de Jarvis et les belles plaines arrosées par la rivière Lachlan. Dix ans de travail transforment un

Digitized by Google

homme. Allez à votre peine sous les bonnes inspirations de ce moment, et cette fortune dont vous êtes avide, cette fortune que vous avez voulu arracher à autrui par le crime, vous pouvez la conquérir noblement un jour par l'honnêteté.

Le jeune condamné regardait avec des yeux baignés de larmes ce juge à cheveux blancs qui lui parlait comme un père. Le germe des bons instincts s'épanouit tout à coup dans l'âme de l'aventurier. — Oui, dit-il en étendant la main, voilà le langage qu'un juge doit tenir aux coupables. Vous m'avez donné un avenir; j'espère en moi. Le désespoir n'habite que l'enfer.

Maurice, tout ému des paroles du juge, s'approcha de Bernardin, et lui dit : — Moi, je vous pardonne; et retenez bien ce que je vous dis aujourd'hui. — Dans dix ans, lorsque vous serez purifié par la peine et le repentir, écrivez-moi de Sidney, et je vous enverrai les fonds nécessaires pour créer une plantation à la presqu'île d'York, dans le golfe de Spencer. C'est un pays que j'aime beaucoup.

Bernardin n'osa pas serrer la main de Maurice; il remercia par des larmes et un geste d'adieu.

Aujourd'hui, quand les navires serrent de près la côte où fut *Paradise-Natal*, les passagers distinguent au milieu d'un massif de tamaris, au bord de la mer, une haute tombe surmontée d'une croix. Là repose Liétor Adriacen. Un prêtre de la Propagande a béni son cadavre et prié pour lui. Son agonie ayant été longue, le coupable a trouvé assez de temps pour se repentir. Un mot suffit, prononcé par la bouche et parti du cœur.

Entr'autres enseignements qui peuvent se déduire de cette histoire, il en est un attaché comme une épitaphe à la tombe de Liétor Adriacen. Des passagers qui longent la côte du Natal et s'en vont tenter la fortune aux Indes n'aperçoivent plus aujourd'hui le doux et riant paysage de *Paradise-Natal*; ils découvrent au contraire une tombe, ils entendent une voix funèbre, ils écoutent une leçon. Dans nos villes civilisées d'Europe, la pensée criminelle recule bien des fois devant une justice visible, une autorité vengeresse, un ministère public protecteur de la société; mais sur ces terres lointaines, dans ces déserts sauvages où de hardis colons aventurent leurs vies et leurs familles, où est la protection, la défense, la sécurité? Le crime peut se croire à son aise, quand la main vengeresse est absente. Eh bien! le crime se trompe. L'œil de Dieu est ouvert sur les solitaires du désert comme sur la foule des villes. La Providence veille spécialement sur les abandonnés; elle leur suscite des protecteurs mystérieux, comme, aux anciens jours, elle envoyait des oiseaux du ciel et des bêtes fauves du désert pour donner du pain aux anachorètes ou creuser leur tombe dans la Thébaïde du Nil.

MÉRY.

Digitized by Google

CRITIQUE.

DÉCOUVERTES DANS LES RUINES DE NINIVE ET DE BABYLONE*,

PAR M. AUSTEN H. LAYARD.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Il y a dans l'excellent ouvrage dont nous allons parler deux parties entièrement distinctes : la première renferme les résultats scientifiques des nouvelles fouilles exécutées sous la surveillance de M. Layard en différents lieux de l'Assyrie et de la Babylonie, avec l'exposé des lumières que ces découvertes jettent sur l'histoire des plus anciens empires de l'Asie occidentale; la seconde contient les renseignements les plus détaillés et les plus intéressants sur les mœurs, les institutions et la condition présente des populations si diverses qui vivent à côté l'une de l'autre dans l'Arménie, le Kourdistan, l'Irak et la Mésopotamie. Nous nous estimerions heureux si nous parvenions, dans les pages qu'on va lire, à rendre quelque justice à l'une des publications les plus essentielles et les plus méritoires de notre époque.

* *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, avec un voyage dans l'Arménie, le Kurdistan et le désert de Mésopotamie, par M. Layard, membre du Parlement britannique; 1 vol. de 700 pages, avec cartes, planches et illustrations. Londres, Murray, 1853.

Digitized by Google

Un tableau complet des acquisitions que la science historique a gagnées de nos jours, à l'aide des fouilles exécutées en Assyrie et en Babylonie, ne pourrait être tracé qu'au moyen d'un abrégé fidèle des travaux faits à Khorsabad par M. Botta et son successeur, et de ceux dont M. Layard lui-même s'était, dans un premier voyage, acquitté sur le site de Ninive, à Tel-Nimroud, et sur d'autres points de la vallée du Tigre. Mais des juges, infiniment plus compétents que nous ne sommes, ont fait déjà connaître à notre public ce qu'il importe davantage de savoir sur les antiquités dont la précieuse collection s'est ajoutée récemment aux prodigieuses richesses du Louvre. Après avoir satisfait notre cœur par ce mot de reconnaissance et d'admiration pour les études de nos compatriotes, nous nous renfermerons dans la tâche, déjà trop vaste, que nous assigne la mesure de l'ouvrage placé devant nous.

Rien de plus vague, de plus incomplet, que les notions que, jusqu'à l'époque présente, les érudits eux-mêmes étaient à portée de réunir sur *l'Assyrie* ancienne et moderne. Le sens même de cette dénomination géographique avait changé plusieurs fois. Les géographes grecs l'appliquèrent d'abord, en l'abrégeant, à la première des contrées soumises à la domination ninivite dont les navigateurs, ioniens et doriens, eurent connaissance, le pays *d'Aram*, auquel est demeuré pour toujours le nom de *Syrie*. Depuis les campagnes de Lucullus et de Pompée, jusqu'à celles de Marc-Aurèle, Assyrie, dans la géographie officielle des Romains, signifiait une contrée située entièrement à la droite du Tigre, entre l'Arménie au nord, la Médie au levant, la Babylonie au sud, et la Mésopotamie au couchant. Mais lorsque dans les livres saints de l'Ancien-Testament il est fait mention de la « terre d'Assur, » il faut entendre par cette expression toute la vallée moyenne du Tigre, et par conséquent la partie septentrionale de la « région entre les fleuves » (Mesopotamia), bien que pour désigner spécialement celle-ci, l'antiquité ait usé, en tout temps, de locutions purement topographiques, telles que Naharina, chez les Egyptiens; Aram Naharaim, chez les Juifs; et Bahr Nahrin, chez les Chaldéens. A partir de la fondation de l'empire des Sassanides, ou de la régénération politique de la Perse, la dénomination d'Assyrie ne se donne plus, dans le langage administratif, qu'à la Babylonie des temps précédents. Pour désigner ce que l'on avait appelé Assyrie, on emploie les noms d'Adiabène, de Gordyène et d'Arrapachitis. Le premier s'applique à la contrée riveraine du Tigre et des deux Zabs. Le second désigne la haute région comprise entre le Tigre et la crête des monts Niphates. Le troisième s'entend d'un district plus oriental, et qui aboutit aux sommités du mont Zagros. Enfin, la conquête des Arabes fait disparaître totalement des catalogues des géographes orientaux le mot d'Assyrie. On

Digitized by Google

lui substitue celui d'Irak, pour la contrée où le Tigre et l'Euphrate achèvent leur cours, celle où s'élevèrent et déchurent successivement ces capitales célèbres, Babylone et Séleucie, Ctésiphon et Madain, Koufa et Bagdad. Pour l'Assyrie primitive, on la nomme *Kourdistan*. Les Kourdes qui en devinrent, dès qu'ils eurent embrassé l'islam, la nation prépondérante, avaient été révélés au monde occidental par le docte et curieux récit de Xénophon. L'historien de *l'Anabase* les décrivait sous le nom de *Cardouchi*, et c'est d'eux que plus tard la Gordyène ou Carduène avait dérivé son appellation. Mais les khalifes n'établirent aucune division administrative qui fut identique avec l'Assyrie de l'antiquité. Ils morcelèrent son territoire entre les gouvernements d'Irak-Arabi, Irak-Adjemi, et Al-Djézirah. Ce n'est qu'en nous rapprochant des temps modernes, que dans les monarchies tatares (celle de Timour, à la fin du quatorzième siècle), des Osmanlis et des Sophis de Perse, que nous voyons des contrées officiellement reconnues comme constituant les provinces kourdes; et celles-ci empiétant considérablement alors sur l'Arménie, dont la nation kourde, effectivement, a de bonne heure soumis à sa prépondérance les districts méridionaux.

Si nous cherchons à connaître de quels éléments primitifs se composait la population de l'Assyrie, les indications tout à la fois les plus authentiques et les plus reculées par leur date, doivent, comme de juste, être puisées dans les livres saints. Moïse nomme, parmi les descendants de Sem, Arphachsad, Assur, et Aram. Les terres occupées par les peuples dérivés de ces trois tiges se réunissent dans les limites politiques de l'Assyrie, au septième siècle avant notre ère. La terre d'Aram était sur les deux bords du moyen Euphrate, celle d'Assur sur les deux bords du Tigre, aussi dans la partie moyenne de son cours, et celle d'Arphachsad dans la région montueuse située au nord-est de celle-ci, par conséquent, dans ce qui fut appelé plus tard Arrapachitis et Gordyène.

Mais les Kourdes, qui parlent un dialecte arien, et dont l'opposition à la race araméenne fut, de tout temps, un des traits caractéristiques, ne sauraient appartenir à la famille des peuples dérivés de Sem; c'est de Madaï et de Thogarma, branches les plus voisines de la famille Iaphétite, qu'il est nécessaire de faire descendre leur origine. Aussi les anciens dominateurs de Ninive les mettent dans leurs représentations historiques au nombre des peuples étrangers, et par conséquent ennemis, vaincus, et réduits dans la dépendance des Araméens ou Sémites, descendus du patriarche divinisé *Asshur*. Ce point est de la plus haute importance pour arriver à la juste appréciation du caractère fondamental des empires de Ninive et de Babylone. Tous deux étaient fondamentalement semblables. Une seule et même race exerçait dans

Digitized by Google

l'un et dans l'autre sa domination également impitoyable et pompeuse. Ces deux capitales étaient des sœurs, animées l'une envers l'autre d'une haine implacable, mais se combattant avec les mêmes armes, et gouvernant par les mêmes lois. Leur origine était commune, un même âge les avait vu naître sous la main d'un même conquérant. Mais ce fondateur, *Nimrod*, était un homme de race différente. Il descendait de Chus, la branche la plus répandue et la plus énergique des Chamites. Les versets de la Genèse, qui indiquent l'établissement de ces premières cités dominatrices, la fondation de ce premier despotisme militaire dans l'Asie occidentale, ont été interprétés de deux manières inconciliables, dont chacune a son côté plausible; suivant l'une, Nimrod, après avoir fondé Babel, remonta dans le pays d'Assur, s'y construisit Ninive, avec d'autres places d'armes, Resen, Calah, Rehoboth. Une autre interprétation attribue cette création au chef indigène Assur, qui, divinisé par ses descendants, apparaît aujourd'hui sur les monuments de Ninive, à la tête des génies protecteurs (ou dieux inférieurs) de la nation. Quoi qu'il en soit, l'origine de Nimrod n'est pas moins certaine que son rôle historique. Les sculptures les plus anciennes que M. Layard ait découvertes sont celles d'Arbau, sur le Khabour, affluent de l'Euphrate, fort à l'ouest de Mossoul. Des taureaux ailés à tête humaine font partie de l'ancienne décoration d'un palais ou temple érigé dans ce lieu. M. Layard trouva « les traits de » ces visages empreints d'un caractère spécial qui diffère du type assy- » rien. Le nez est large, aplati, les lèvres épaisses et semblables à » celles de la race noire. Les cheveux et la barbe sont, d'ailleurs, » traités exactement de la même manière que sur les sculptures trou- » vées à Khorsabad. » On sait que le type assyrien, commun ou véritable, ne diffère en rien d'essentiel de celui des populations modernes de l'Asie occidentale, descendues soit de la race arienne, comme les Kourdes et les Parsis, soit de la race araméenne, comme les Arabes et les Chaldéens (ou Nestoriens). Faudrait-il, dans ces sculptures si antiques de la Mésopotamie, chercher le type chamite des compagnons primitifs de Nimrod? Nous n'énonçons cette conjecture qu'avec beaucoup de méfiance. Sans doute, dans les populations que l'Ecriture range parmi les descendants de Cham, se trouvent des peuples qui, bien que très-éloignés d'appartenir à la race mélanienne, présentent pourtant un type décidément à part : les Egyptiens, les Aborigènes de la Nubie (Nub, Seba), et de l'Abyssinie orientale (Sabthah, Hevila, Sabthecha), mais d'autres nations, et non moins considérables, rangées par l'Ecriture parmi les descendants de Cham, par Canaan, et même par Chus, les Phéniciens, les Arabes méridionaux, les premiers possesseurs de la Susiane, ne paraissent pas avoir été distingués par aucun caractère physique des peuples araméens et sémites établis autour d'eux.

Digitized by Google

L'Assyrie, dont nous venons d'esquisser les commencements historiques et de rechercher les premières populations, est dans son ensemble un pays de hautes montagnes; vers le nord et l'orient, ses limites politiques étaient formées par les crêtes du Niphates et du Zagros, chargées de neiges perpétuelles, et dont les pics les plus considérables atteignent ou même dépassent une altitude de onze mille pieds. L'antiquité grecque et romaine fait volontiers mention de l'Arménie méridionale et ses régions adjacentes comme d'un « séjour de » glaces inertes pendant la plus grande partie de l'année. » Plutarque décrit avec énergie les souffrances des compagnons d'armes d'Antigone, de Lucullus et de Marc-Antoine dans les hautes vallées de l'Euphrate, du Tigre et des grands lacs[1]. C'est par de continuelles expéditions dans ces âpres régions, et par cette rude température, que les soldats de Salmanasar et de Sennachérib, ces « hommes du nord, » si redoutés des Hébreux, avaient acquis cette habitude des souffrances, cet endurcissement aux fatigues, ce mépris pour toutes les difficultés du terrain et toutes les résistances des hommes, qui rendaient « leurs » marches rapides comme le vol des aigles, leurs charges impétueuses » comme le bond des lions. » Même à une distance considérable des lignes de faîte, M. Layard a fixé l'altitude de Van à 5,600 pieds au-dessus du niveau de la mer; celle de Billi, près des sources du Tigre, à 8,612; celle de Djoulamerick, à 5,625; celle des tentes de Djélon, le point le plus élevé des habitations nestoriennes, approche de dix mille.

Sur l'étendue, la durée, la fondation et la ruine de l'empire d'Assyrie, ou, pour parler plus exactement, des empires de Ninive et de Babylone, dont le second, longtemps contemporain du premier, lui survécut de moins de quatre-vingts ans[2], les découvertes récentes, sans fournir encore les éléments d'un système complet, ont répandu déjà beaucoup de lumière. Il est maintenant constaté que ni l'un ni l'autre de ces empires ne présenta jamais autre chose que l'ébauche grossière de ce que nous considérons comme un état régulièrement constitué, comme une monarchie ordonnée et permanente. L'empire des Achéménides, qui gouvernait l'Asie occidentale, l'Egypte, une partie de l'Europe orientale[3], par l'action militaire des Perses et des Mèdes confédérés, n'était encore qu'une structure politique très-incomplète et très-faiblement organisée; il ne pouvait se comparer, en aucune manière, à ce que furent plus tard, dans les mêmes régions, d'une part,

[1] Celui de Van et celui d'Ouroumiyah.
[2] 605 à 538.
[3] La Thrace, la Mœsie orientale, la Macédoine, et pendant quelque temps, la plupart des îles de l'Archipel.

Digitized by Google

l'empire romain, de l'autre, celui des Sassanides, inférieurs pourtant l'un et l'autre aux organisations politiques de l'Europe actuelle. Mais l'état même des Parthes, plus incohérent et plus désordonné que celui des Achéménides, était un modèle d'organisation et de fixité en comparaison de ce que les dispositions militaires de Ninive et de Babylone s'étaient montrées, et cela sans la moindre tendance à un progrès quelconque, depuis leur naissance jusqu'à leur tombeau, depuis la victoire d'où elles étaient sorties, jusqu'à la défaite dans laquelle elles s'abîmèrent. Dès leur début, disposant d'une armée permanente, mais d'une seule, les chefs militaires de Ninive et de Babylone[1] portèrent à de très-grandes distances la terreur de leurs expéditions. Mais leurs moyens de retenir les conquêtes, qui leur coûtaient tant de sang, étaient bornés et grossiers. Quelquefois ils transportaient des populations entières de leurs contrées natales dans d'autres fort éloignées; ailleurs, ils se bornaient à prendre des ôtages; ailleurs encore, ils établissaient sur les trônes qu'ils venaient de rendre vacants, tantôt leurs propres fils, tantôt des satrapes de leur milice domestique; mais ces vice-rois ne tardaient guère à s'insurger, et les populations, momentanément courbées par l'invasion, se redressaient avec l'énergie de la vengeance, dès que l'orage de la conquête semblait s'être éloigné. Chaque génération recommençait les mêmes guerres; chaque règne recommence la série monotone des expéditions accomplies au siècle précédent. Après de longues lacunes, qui correspondent à des périodes d'affaissement et d'oisiveté, les Rois assyriens rentrent en campagne. A peu de distance de Ninive et de Babylone, dans toutes les directions, ils rencontrent des chefs devenus indépendans, des populations qui s'efforcent de rester libres. Ils prennent les villes, décapitent, empalent, écorchent vifs les principaux captifs, vendent le reste au marché, enlèvent l'or, l'argent, l'airain, les troupeaux, les bois précieux et les marbres, les étoffes et les meubles de toute nature, imposent des tributs excessifs aux populations consternées, et rentrent avec cet énorme butin dans leurs capitales pour y ériger, comme trophées de ces hideuses campagnes, sur un plan toujours le même, un nouveau temple, un nouveau palais. Les années suivantes, des expéditions semblables sont reprises dans d'autres directions. Les termes extrêmes de ces conquêtes ne sauraient être indiqués avec une précision géographique.

[1] Le nom indigène de Ninive semble avoir été *Ninaa*. Le texte hébreu donne *Ninouah*, plutôt que *Nineveh*, qui est la leçon ordinaire. Pour Babylone, il n'est guère douteux que le nom araméen véritable fût *Babel*. Dans le texte des inscriptions achéménides, on croit lire *Babirouch*, comme le nom perse de la Babylonie.

Digitized by Google

Leur périphérie paraît avoir embrassé la Cappadoce, le Pont, la Cilicie, toute l'Arménie, la Médie, la Susiane, la Babylonie, la Syrie, la Phénicie, la Palestine et l'Arabie-Pétrée; les rois de Ninive et de Babylone combattirent les Pharaons et traitèrent avec eux; mais rien n'indique qu'ils aient fait jamais pénétrer leurs armes en Egypte. Les auteurs grecs parlent bien des campagnes de Ninus et de Sémiramis sur l'Oxus et sur les fleuves de l'Inde; mais aucun monument asiatique découvert jusqu'ici n'autorise à reconnaître une extension si considérable d'expéditions dont nous avons décrit la nature, et dont l'impétuosité, d'abord si terrible, allait nécessairement en s'amortissant, à mesure qu'augmentait la distance qui séparait ces armées envahissantes du point obligé de départ et de retour, soit Ninive, sur le Tigre-Supérieur, soit Babylone, sur le Bas-Euphrate.

Au dernier jour de ces Etats, nous l'avons indiqué déjà, les ennemis qu'ils avaient assaillis à leurs débuts veillaient encore implacables à leurs portes. Une défaite forçait le tyran de l'Orient à s'enfermer dans son unique refuge assuré, sa capitale. Un siége plus ou moins long amenait la catastrophe. Pour juger des haines qu'amassaient contre eux ces conquérants sans pitié, sans prévoyance, sans respect pour les croyances, les intérêts, l'existence même des races étrangères, il suffit de relire les Prophètes. Ces interprètes des colères divines rendent avec une funèbre énergie les cris de vengeance des peuples décimés, ruinés, asservis. Ninive et Babylone avaient traité avec une barbarie impartiale toutes les races, à commencer par celle même qui formait leur population. Les Mèdes, de langue arienne, et les Babyloniens, de sang araméen, s'accordèrent pour anéantir Ninive; Babylone tomba sous le joug de trois nations également ariennes[1], les Perses, les Elamites[2] et les Mèdes. Ceux-ci épargnèrent leur conquête, et non-seulement ménagèrent les édifices, mais accordèrent, ce que jamais les Rois assyriens n'avaient fait dans une capitale conquise, la vie sauve et la liberté personnelle aux habitants. C'était assurément un progrès, le premier que nous rencontrions dans ces formidables annales.

Les traces monumentales des règnes les plus anciens dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate ne remontent pas, selon M. Layard et ses collaborateurs (le Dr Hincks et le colonel Rawlinson) au-delà du milieu du douzième siècle avant l'ère chrétienne. C'est une date presque moderne pour qui a fait une étude de la chronologie égyptienne, éclaircie par les recherches contemporaines, pour qui même réfléchit à la série de siècles dont les livres saints contiennent l'indication. Au reste, rien de plus obscur encore et de plus contestable que les chro-

[1] *Aryas*, branche asiatique de la famille indo-européenne.
[2] Habitans de l'Elymaïs ou Susiane septentrionale, le Louristan actuel.

Digitized by Google

niques monumentales de l'Assyrie et de la Babylonie dans l'état présent des recherches, et surtout des comparaisons. M. de Saulcy, en France, a fait à cet égard, comme à bien d'autres, singulièrement avancer la science, mais, cette fois, surtout, par des résultats négatifs, c'est-à-dire en combattant des conjectures précipitées, des conclusions tirées à la légère, des théories fondées sur l'imagination plus que sur l'observation. Notre intention est d'éviter ici toute polémique, et nous devons souhaiter que, dans toutes les parties de l'Europe, on s'entende pour l'abandonner tout à fait, jusqu'à ce que la lumière se soit pleinement faite, au petit nombre des argumentateurs compétents, qui seront les juges définitifs. Toutefois, un nombre assez considérable de points se trouve dès à présent à l'abri de toute contestation fondée ; ce sont principalement ceux pour qui les leçons données par les inscriptions cunéiformes peuvent être contrôlées par des témoignages tirés des livres saints. Les récits du Livre des Rois et de celui des Paralipomènes ou Chroniques, les indications contenues dans les chants prophétiques, nous ajouterons même, malgré les difficultés si notoires que ces œuvres présentent à la critique, les documents consignés dans les Livres de Judith et de Tobie, reçoivent à leur tour, des inscriptions déjà recueillies sur le sol classique d'Assyrie et de Babylonie, non-seulement une pleine confirmation, mais un commentaire infiniment utile à leur intelligence correcte ; et les portions de l'histoire israélite qui se rapportent à ces périodes se trouvent par conséquent, dès aujourd'hui, mieux connues qu'elles ne l'étaient précédemment.

Entre l'époque (tout à fait indéterminée, mais extrêmement reculée) de Nimrod et la première invasion, constatée par les monuments des Assyriens en Palestine, un espace de plusieurs siècles dans les chroniques de Ninive et de Babylone demeure vide, sauf quelques indications sèches, mais positives, que fournit l'interprétation des monuments égyptiens. Plusieurs des Rois thébains de la dix-huitième dynastie, antérieure à l'Exode des Israélites [1], ont porté leurs conquêtes dans la Mésopotamie, la Babylonie et même l'Assyrie, contrées auxquelles, dans les inscriptions thébaines, on donne les noms de Naharaina, Saenkar, Pattana et Asuru, qui correspondent aux dénominations bibliques d'Aram-Naharaïm, Sennaar ou Sinear, Padam-Aram et assur. Des scarabées portant des légendes de ces monarques (Thothmes III et Amenophis III) ont été trouvés dans les ruines des monuments Assyriens. Ce fait semble indiquer qu'aucun Etat très-considérable ne subsistait alors, du moins avec une forte organisation militaire, dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre. Pour les siècles qui suivent, un fait également

[1] Suivant la conjecture du Dr Lepsius, les monarques dont il est ici question vécurent au quatorzième siècle avant notre ère.

Digitized by Google

négatif, d'une portée moindre, mais d'une entière certitude, résulte de l'absence, dans les livres saints, de toute mention latine relative à l'Assyrie pendant les règnes du Roi conquérant des Israélites, David, et de l'administrateur habile qui remplaça ce guerrier sur le trône, Salomon. Le premier, vers le milieu du dixième siècle avant notre ère, porta ses armes jusqu'à l'Euphrate, levant des tributs sur les populations araméennes du pays de Zobah (Syrie-Supérieure), sans rencontrer les armes d'aucun monarque assyrien sur sa route. Le second, négligeant les institutions militaires, dont l'abandon causa la ruine précipitée et définitive de la puissance israélite, garda, du moins, avec un soin jaloux, les positions avantageuses pour le commerce, et ne fut pas inquiété dans la possession de Thadmor (Palmyre), dans la vallée de l'Euphrate, par les populations assyriennes, plus que dans celle d'Elath, sur la Mer-Rouge, par les Pharaons. Quand, vers la fin de ce long règne, l'excès des profusions, des taxes et de la tyrannie exercée par les délégués du monarque, amena la révolte des tributaires, le découragement des sujets et l'insubordination des officiers militaires, ce fut à Damas, d'une part, et en Idumée, de l'autre, que les populations asservies commencèrent à relever la tête. Ninive et Babylone ne contribuèrent point à la dissolution de cet empire croulant de toutes parts. Quand, dans le premier quart du neuvième siècle avant Jésus-Christ, Jérusalem, réduite à un étroit territoire, fut contrainte de céder à un conquérant étranger les dépouilles dont David et Salomon l'avaient remplie, ce vainqueur venait des bords du Nil et non pas de ceux du Tigre : c'était le Pharaon Schischouk ou Schischak. Les annales du peuple Hébreu ne mentionnent, longtemps après le schisme des dix tribus, parmi les ennemis qui venaient du Nord assaillir le royaume, que les Rois araméens de Damas. Mais ici, les monuments assyriens suppléent à une omission des Chroniques, compilées, il ne faut pas le perdre de vue, exclusivement à Jérusalem. La première apparition des Assyriens, comme puissance militaire, au-delà de l'Euphrate[1], remonte non plus seulement aux règnes de Menahem à Samarie et de Phul à Ninive, mais à celui de Jéhu dans Samarie, et d'un Roi dont on croit lire le nom Divanubar, en Assyrie. Ce monarque est celui qui fit sculpter l'obélisque de marbre noir maintenant conservé au musée britannique, et qui construisit le plus ancien des palais de Tel-Nimroud. Parmi les princes étrangers que le sculpteur assyrien a représentés au pied du trône de leur vainqueur (ou suzerain), se trouve Jéhu, fils d'Omri, ou plus exactement, de Khumri. Cette dernière indication est erronnée, mais s'explique aisément par le fait que le fils de Nimshi régnait après Omri sur Samarie,

[1] Relativement à Ninive.

Digitized by Google

et que cette ville, d'après un usage général chez les Orientaux, pouvait porter le nom de Béit-Omri « la maison », c'est-à-dire la fondation « d'Omri ». Le même obélisque contient le nom du Roi de Damas Hazael, l'heureux et implacable ennemi des Israélites, parmi ceux des princes assujettis ou vaincus par Divanubar.

A partir de cette date (vers l'an 880 avant Jésus-Christ), nous trouvous dans les livres saints, d'une part, et dans les monuments assyriens, de l'autre, des séries parallèles et concordantes de témoignages qui nous permettent de suivre la série des conquêtes faites dans la Syrie, la Phénicie, la Palestine, et jusqu'aux confins de l'Egypte par les monarques de Ninive et de Babylone. Les inscriptions cunéiformes nous donnent en outre l'indication, certaine encore, quoique bien moins précise, d'expéditions militaires exécutées par ces mêmes princes, tant dans le pays l'un de l'autre qu'en Susiane[1], dans la Médie, et dans l'Arménie (Haikh). Une circonstance curieusement notée par M. Layard indique avec quelle précision chronologique les Rois assyriens faisaient tenir les annales de leur gouvernement. Sennacherib constate, dans une des inscriptions maintenant déchiffrées, qu'il a vaincu le Roi de Kar-Duniyas[2], Merodach-Baladan (si connu dans le Livre des Rois et la prophétie d'Isaïe), et lui a repris des simulacres de divinités conquises en Assyrie, 418 ans auparavant, par un prédécesseur de ce prince[3].

Les noms de Phul (ou Pul) et Tiglath-Pileser (ou Felasar) ont été retrouvés dans les inscriptions ninivites, mais point encore d'une manière parfaitement claire; celui de Salmanasar, qui conquit Samarie et compléta la dispersion des dix tribus, n'a point encore apparu dans les résultats des nouvelles fouilles. En revanche, les monuments découverts à Tel-Nimroud et à Khorsabad font ample mention de Sargon. Ce monarque ne nous était encore connu que par une ligne de la prophétie d'Isaïe, parlant de l'expédition que son lieutenant militaire ou généralissime[4] dirigea contre Ashdod; il est possible que Sargon soit identique de Salmanazar. Toute incertitude disparaît avec l'avénement de Sennacherib, sauf pour ce qui concerne la chronologie des campagnes de ce conquérant. On assigne, en effet, à la première année de son règne, deux dates assez distantes l'une de l'autre : 722, 703 avant l'ère chrétienne. Le principal palais de Ninive, dont le site est occupé

[1] Uwljah dans les inscriptions des Achéménides, Nuwaki dans celles de Ninive, mais celles-ci même donnent, comme le livre d'Esther, la leçon Shushan pour la capitale de la Susiane.

[2] Contrée voisine du confluent du Tigre et de l'Euphrate.

[3] Cet événement se rapporterait au commencement du onzième siècle avant Jésus-Christ.

[4] *Tartan* était le titre de cet office, comme chez les Parthes, *Surena*.

Digitized by Google

par le monticule de Kouyunjik, fut l'ouvrage de Sennacherib, et non-seulement son règne tient une grande place dans les annales du peuple Hébreu, mais il avait laissé dans la mémoire des populations asiatiques, égyptiennes et même grecques, des traces profondes, dont les témoignages s'étaient conservés de manières très diverses jusqu'à nos jours. L'Ecriture Sainte et les monuments ninivites s'accordent à faire régner, après Sennacherib, Esarhaddon ou Assaraddon, son fils, le fondateur du palais principal de Tel'-Nimroud. Ce monarque tourna ses efforts principaux contre les tribus belliqueuses des montagnes de l'Elymaïde. Il prend, dans ses inscriptions, les titres fastueux de maître de l'Egypte, conquérant des Ethiopiens. Ce fut par Assaraddon que Manasseh, Roi de Juda, fut envoyé captif sur les bords de l'Euphrate. Après cet événement, l'Ecriture Sainte n'en mentionne plus aucun qui se rapporte aux annales de Ninive. Cependant, l'empire dont cette ville, « enrichie par tant d'oppressions, enivrée par tant de sang, » bercée dans son orgueilleuse sécurité par les gémissements de tant » de peuples, » était la capitale, avait encore plus d'un demi-siècle à subsister. Le fils et successeur d'Assaraddon construisit à son tour de grands édifices, dont les ruines existent tant à Kouyunjik qu'à Chérifkhan. On croit lire pour le nom de ce prince Ashurakhbal. S'il est possible d'identifier avec quelque degré de vraisemblance le Nebuchadnezzar du Livre de Judith avec un des monarques dont les monuments assyriens relatent les règnes, ce devrait être cet Ashurashbal. Après lui, l'indication assez confuse de deux autres Rois se trouve sur des monuments assyriens. Le dernier fut ce Sardanapale, qui vit, l'an 606 avant notre ère, sa capitale tomber sous les attaques combinées des Mèdes, conduits par Cyaxarès, et des Babyloniens, commandés par Nabopolassar. L'aspect des palais et des temples frappés par cette catastrophe en fait discerner plusieurs particularités demeurées dans l'oubli pendant plus de vingt-quatre siècles.

Quand ces édifices somptueux furent au moment d'être conquis par un ennemi dont on savait qu'il ne fallait attendre aucune miséricorde, beaucoup d'armes et de vases précieux, avec des statuettes de divinités et d'autres objets d'un culte superstitieux, furent confusément entassés dans un enfoncement du sol; on y joignit le trône de cèdre couvert de plaques ciselées de cuivre doré, et les documents écrits d'un grand nombre de traités, entre autres celui que Sennachérib avait conclu avec le roi d'Egypte Sabaco. Ces objets échappèrent au pillage, mais non point à l'incendie. Il s'écoula quelques heures entre l'occupation du palais principal et sa destruction, au moins totale, par le feu. L'ennemi employa ce temps, sans doute, à dépouiller les salles, et encore, ainsi que l'indiquent les mutilations pratiquées sur les représentations historiques, à détruire les figures,

Digitized by Google

à effacer les inscriptions qui parlaient des conquêtes des monarques dont le dernier descendant venait de s'ôter la vie sur les ruines de sa domination. Interrompus, sans doute, par les flammes, dans cette œuvre d'une vengeance sauvage, les Mèdes et les Babyloniens ne firent ainsi disparaître qu'une portion, comparativement faible, des archives monumentales de Ninive. Les ravages du feu furent infiniment plus grands; les poutres de cèdre et de chêne s'embrasèrent; les murailles de briques crues et légères qui formaient les étages s'effondrèrent sur les constructions riches et solides du rez-de-chaussée; abandonnés à l'action des éléments sur un sol alternativement noyé par des torrents de pluie, et crevassé par un soleil ardent, ces matériaux, de nature très-fusible, composèrent bientôt des monticules informes. Ninive, frappée par cette désolation, et condamnée, pendant les premiers temps, à une solitude absolue, avait complétement changé d'aspect quand, sous la domination plus modérée des Perses, quelques habitants se hasardèrent à y revenir, et y relevèrent une petite ville insignifiante, sous le nom de *Mespila*.

Deux cent vingt ans après la ruine de Ninive, la marche à jamais célèbre des « dix mille Grecs, » dans leur retour du champ de bataille de Cunaxa, vers la mer Noire, les fit passer sur l'emplacement même de Ninive, dont le chef et le narrateur de cette héroïque retraite, le docte Xénophon, ne reconnut point l'ancien site, ne soupçonna point la grandeur. C'était à quelque distance au sud, un peu au-dessous du confluent du grand Zab (Lykos) avec le Tigre, presque en face de Larissa, forteresse alors nouvellement construite à la place de l'antique Resen[1] (Tel'Nimroud), que les Grecs, après l'assassinat de leurs stratéges, avaient résolu de ne plus négocier avec les Asiatiques, et de s'ouvrir, l'épée à la main, la voie de l'honneur, si ce n'était celle du salut. En traversant le site désolé de Ninive, ils reconnurent, sur une des deux éminences formées par l'amoncellement des décombres[2], les retranchements du bourg de Mespila. Ils s'écartèrent, là même, du Tigre, dont la rive opposée était côtoyée par l'armée nombreuse du Satrape chargé de les poursuivre. Ils prirent par l'intérieur des terres, et franchirent toute la plaine de l'Adiabène, jusqu'à ce que les hauteurs des Cardouques, et le torrent impétueux du Keutritis, missent à leur marche mesurée, mais soutenue, des obstacles dont ils vinrent cependant à bout. M. Layard a suivi lui-même, en grande partie, cette ligne de marche, et l'élucide, tant dans son texte que sur sa carte, avec une précision et une sagacité également recommandables.

[1] Ou bien de Calah, suivant l'opinion particulière de M. Layard.
[2] Kouyunjik et Nabiyounès (le prophète Jonas).

Digitized by Google

La prépondérance politique et militaire des races araméennes dans l'Asie occidentale fut presque à demi ruinée par la destruction de Ninive. Il paraît que dans le partage des territoires précédemment dominés par la cité de Ninus, tout ce qui est à l'Orient du Tigre et au nord de la Mésopotamie échut aux Mèdes. C'est donc à l'année 606, date vraisemblable de la prise de Ninive, qu'il faut faire remonter la fondation réelle, dans l'Asie occidentale, d'un empire Arien. Les bases de cette grande structure, que les Perses achevèrent plus tard, furent établies par les Mèdes. Ceux-ci, dès la fin du sixième siècle avant notre ère, possédaient la Cappadoce et le Pont occidental, toute l'Arménie, l'Assyrie à l'Orient du Tigre, et la Susiane. Une monarchie araméenne, belliqueuse, opulente et redoutée, subsistait pourtant encore; le siége de cette puissance était Babylone, la contemporaine, la constante rivale de Ninive. La Mésopotamie, la Chaldée, la Syrie, et toutes les dépendances de cette région vers le midi, formaient l'étendue de sa domination; la Cilicie, gouvernée par un prince indigène, payait tribut aux Grands Rois d'Ecbatane et de Babylone : ces derniers conservaient toutes les pratiques assyriennes. L'emploi aveugle et sans pitié de ces maximes cruelles souleva contre les successeurs de Nebuchadnezzar la fureur vengeresse des populations qu'ils opprimaient et transplantaient d'une extrémité à l'autre de leurs possessions; ainsi, le commandement des Mèdes, relativement régulier et modéré, fut invoqué par celles-ci comme une délivrance. La dynastie de Nabopolassar, l'un des deux conquérants de Ninive, ne subsista que soixante-huit ans après la chute de la ville ennemie; mais cette maison royale se rattachait probablement à des chefs nationaux qui, d'intervalle en intervalle, avaient élevé dans Babylone un trône indépendant de Ninive, et quelquefois supérieur. L'antiquité grecque nous avait conservé, parmi ces monarques, le nom de Nabonassar, dont l'ère demeura si longtemps en vigueur sur les bords de l'Euphrate; le nom de Mérodach Baladan, que la prophétie d'Isaie nous a rendu familier dès l'enfance, revient souvent dans les inscriptions ninivites, comme celui du plus obstiné et du plus redoutable entre les adversaires de Sennachérib.

Pendant la courte et brillante durée de l'empire babylonien, outre la destruction de Ninive et l'établissement de la domination des Ariens[1] sur toute l'Asie occidentale, le règne par excellence fut celui de Nébuchadnezzar. Ce monarque semble avoir attaché une singulière importance à compléter l'asservissement des contrées situées à l'extrémité méridionale de la Syrie. Après de longs siéges et des efforts dont

[1] Perses et Mèdes, confédérés.

Digitized by Google

l'épuisement prématuré de sa nation semble avoir été en partie le résultat, il prit Tyr et Jérusalem, mit fin à l'autonomie des Canaanites[1] et des Israélites, repoussa les Egyptiens, qui firent plusieurs diversions, dans l'espoir de protéger leurs frontières, et paraît s'être avancé jusqu'à la mer Rouge en écrasant la race intrépide des Edomites, qui ne se releva point de ce désastre. Il reconstruisit plusieurs quartiers de la capitale, et leur donna les noms flatteurs de « Maison de grandeur » et « Maison de paix. » Ses trois successeurs passèrent rapidement sur le trône, au milieu de convulsions intérieures qui facilitèrent l'entrée de Babylone aux armes victorieuses de Cyrus. Mais ce conquérant appartenant, comme nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de le remarquer, à une nation plus humaine, plus éclairée, plus véritablement religieuse que les anciens dominateurs araméens de l'Asie occidentale, ménagea sa conquête ; il en fit même la capitale officielle d'un empire régulièrement constitué, et dont ses deux successeurs immédiats reculèrent les limites jusqu'au désert de Lybie, au Danube, au Strymon, et au plus oriental des affluents de l'Indus.

Ninive était bâtie tout entière sur la rive orientale du Tigre. M. Layard donne l'esquisse du terrain que cette capitale occupait entre la berge du fleuve et des collines courant dans une direction à peu près parallèle, assez escarpées, du nord au sud ; celles-ci s'ouvrent pour laisser passage à un cours d'eau rapide et profondément encaissé, le Khusur des inscriptions ninivites, le Khauser des Arabes modernes : il traversait la cité et baignait le pied du monticule artificiel sur lequel Sennachérib bâtit son palais, dont les terrasses regardaient le confluent, et dominaient la plaine opposée, où le bourg de Mesyla précédait le moderne Mossoul.

La surface que les vestiges encore distincts des fossés et des murailles par qui Ninive était défendue, vers le nord, l'orient et le midi, font reconnaître comme ayant été celle de la cité proprement dite, n'est pas disproportionnée avec l'indication contenue dans un passage de la prophétie de Sonas : celle-ci semble assigner une population de six cent mille âmes à Ninive, parvenue au comble de sa grandeur. Khorsabad, à neuf heures de marche vers le nord[2], Tel'Nimroud, à une distance beaucoup plus considérable au midi, ne peuvent avoir été que des villes à part, des *résidences* qui recevaient le roi, alternativement avec celle de Ninive. L'usage constant des princes assyriens

[1] Il ne subsistait depuis longtemps, des nations cananéennes, que les tribus maritimes, les Phéniciens de la géographie grecque. Sennachérib avait assujetti Arvad et Sidon ; Nébuchadnezzar prit Tyr, dernier refuge de l'indépendance de cette race.

[2] En prenant pour point de départ le monticule de Nabi Younès.

Digitized by Google

semble avoir été, d'ailleurs, d'ériger, à chaque génération royale, un palais absolument nouveau. L'opinion commune des critiques identifie Tel'Nimroud avec Resen, l'une des villes primitives d'Assyrie, dont la Genèse fait mention. Calah, d'après le même système, aurait été sur la rive occidentale du Tigre, au lieu nommé maintenant Kalah-Shergat, et où des ruines considérables subsistent encore. Pour l'emplacement de Rehoboth, la quatrième des villes nommées dans ce même verset, aucune conjecture fondée n'a encore été émise.

Il est incontestable que le site de Babylone s'étendait à peu près également sur les deux rives de l'Euphrate. Parmi les monceaux de ruines qui remplissent encore plusieurs portions de l'enceinte (dont il est impossible de rétablir le plan), celui qu'on nomme Moudjolibé est à l'est du fleuve et au nord de la petite ville moderne de Hillah; le Birs-Nimroud s'élève fort au sud et assez loin du bord occidental de l'Euphrate, dans la direction de l'antique réservoir de Hira et du canal Pallacopas, à l'aide duquel une large zone de terres cultivables avait été enlevée au désert.

Relativement à la religion professée par les deux grandes divisions de la nation assyrienne, le résultat des dernières découvertes a donné beaucoup de lumières, sans que, cependant, un système complet et régulier puisse, jusqu'à présent, être dressé sur cet important objet. Le témoignage formel de l'Ecriture nous apprend que les doctrines religieuses de Ninive et de Babylone portaient la double tache du polythéisme et de l'idolâtrie. Cette dérivation des principes simples et saints de la religion primitive existait, dans les populations araméennes, dès la vocation d'Abraham. Toutefois les prophètes, ces conservateurs si zélés de l'orthodoxie israélite, redoutaient, pour leurs compatriotes dispersés, beaucoup moins l'exemple du culte assyrien, et même les capricieuses violences des Rois de Ninive et de Babylone, que la contagion du polythéisme égyptien, où le spiritualisme le plus raffiné se mêlait, d'une façon si étrange, à une idolâtrie singulièrement grossière. C'est que, dans le culte assyrien, tel surtout qu'il s'exerçait chez les Ninivites, l'influence salutaire des dogmes mazdéens avait pénétré très-profondément, — et cette religion fondamentale des peuples ariens s'élevait par la pureté comparative des croyances, la simplicité des pratiques, la droiture de la morale, aussi haut qu'il fut donné, sans le secours de la révélation, à aucune conception religieuse : nulle ne revint aussi près de la primitive, de l'éternelle vérité. Dans le culte public des Assyriens, on croit distinguer deux éléments très-divers : l'un général chez les nations araméennes, et que l'antiquité grecque a connu sous le nom de sabéisme; l'autre emprunté aux peuples ariens, dont les avant-gardes pénétraient profondément dans l'Assyrie et la Susiane; et celui-ci très-analogue à ce

Digitized by Google

que nous connaissons de la religion dont Zoroastre fut le législateur. C'est à ce dernier qu'il faut rapporter ces représentations où la divinité suprême, dont la notion ne fut jamais entièrement perdue de vue, est figurée sous la forme d'un cercle ailé d'où sort la tête couronnée et le buste d'un homme. C'est encore au dogme mazdéen que l'on peut rapporter avec vraisemblance la personnification du principe mauvais sous des formes aussi hideuses que fantastiques, et celle du principe bon sous l'apparence majestueuse d'un Roi, portant une tiare d'une forme spéciale, avec des ailes repliées, et tenant quelquefois les emblêmes de l'eau et du feu, c'est-à-dire du pouvoir sur les éléments, communiqué à la race humaine par le protecteur suprême des sociétés.

L'élément sabéen, dans la religion assyrienne, est sinon plus considérable, au moins plus apparent dans les monuments figurés. Les inscriptions ninivites font mention de treize divinités qui paraissent avoir reçu, à des degrés toutefois très-inégaux, le culte officiel de la nation et les hommages publics du monarque. C'étaient, les unes, autant de personnifications des forces productrices et conservatrices de la nature; d'autres, des héros déifiés; d'autres, enfin, des génies préposés au gouvernement des astres, à celui de notre planète, enfin à celui des nations assyriennes; et ceux-ci les conduisaient à la victoire, réduisant en captivité les génies des peuples vaincus, aussi bien que les guerriers que ces dieux inférieurs n'avaient pu défendre. L'interprétation des noms des divinités assyriennes offre encore des difficultés presque insurmontables, toutes les fois qu'un texte des Écritures hébraïques n'en donne pas la clef. C'est donc autant aux livres saints qu'au déchiffrement des inscriptions cunéiformes que nous devons la connaissance de Bel, de Nisrock, représenté avec une tête d'épervier, de Nebo et de Dagon; celui-ci revient constamment, sur les monuments assyriens, avec des membres dans lesquels la forme humaine et celle de poisson s'unissent de façons très-variées : c'était le génie des eaux, identique, suivant toute apparence, avec cet Oannès, sorti du golfe Persique, suivant la légende chaldéenne, pour donner aux peuples de la Babylonie les préceptes fondamentaux des sociétés, et rentré ensuite dans l'élément dont il demeurait le protecteur. A ces noms qui ne font l'objet d'aucun doute, les travaux réunis du docteur Hincks et du colonel Rawlinson ajouteraient ceux d'Asshur, auteur divinisé de la race assyrienne, et son guide suprême dans les combats; de Sau, dont l'appellation entre dans la composition de plusieurs noms propres, et spécialement de Sennachérib; de Mérodach, peut-être le génie de la guerre [1]; de Mylitta, déesse de la fécondation et de

[1] Le nom de cette divinité supposée figurerait dans la composition de qua-

Digitized by Google

la maternité; de Samash, génie du soleil; d'Ishtar, qui préside à l'orbe de la lune; d'Anou, souverain des régions montueuses. Mais ces données, nous le répétons, ne peuvent être accueillies encore qu'avec une extrême défiance.

Rien n'établit que les lions ailés qui figuraient dans la décoration monumentale des portiques, soit pour les temples, soit pour les palais, eussent une signification religieuse. Mais on ne saurait douter que les taureaux ailés à face humaine qui remplissaient ce même office à l'entrée des édifices principaux de la période ninivite, ne fussent des emblêmes de génies gardiens du monarque et du peuple tout entier. En effet, nous voyons ces représentations étranges ciselées sur les tableaux en relief qui figurent des actions de guerre : l'artiste les met à la tête des troupes en marche, ou devant les forteresses assiégées, comme pour couvrir de leur protection l'entreprise belliqueuse que les Assyriens vont accomplir. Probablement, on voulait exprimer par cet emblême la vigueur irrésistible, la promptitude foudroyante et la perspicacité vigilante du génie qui inspirait le monarque et guidait la nation.

Un autre emblême, de la nature la plus élevée, tient une grande place dans les monuments assyriens, depuis les sculptures colossales des portiques royaux jusqu'aux ciselures fines des cylindres portés comme amulettes ou employés comme sceaux : c'est l'Hercule assyrien, le héros vêtu tantôt en Roi, avec une robe longue et une tiare, ou bien une couronne radiée; tantôt en guerrier, la tête nue et la tunique courte serrée autour des reins. Il lutte avec des lions, des aigles, des griffons; son exploit favori est d'écraser sur sa poitrine le lion rugissant; l'instrument des sacrifices est dans la main du héros divinisé, mais il n'en fait usage que pour menacer sa victime. Il semble qu'ici le lion est l'emblême de la violence coupable, ou seulement de la force profane, abandonnée par les dieux, « *vis consili expers;* » le héros personnifie, dans son protecteur céleste, la puissance souveraine, employant la force matérielle pour faire régner la justice, et détruisant toute résistance comme une impiété. Le style des inscriptions historiques des monarques achéménides s'accorde pleinement avec cette conjecture : Darius emploie constamment comme synonymes l'expression d'impie et celle de rebelle; chaque fois qu'il punit une défection ou qu'il abat un compétiteur, il se proclame le ministre des vengeances du génie suprême, principe de l'ordre et du bien [1].

tre noms royaux qu'on cherche à placer dans le cycle babylonien, et spécialement de ceux d'Evil-Mérodach et de Mérodach-Balasau.

[1] *Dura Mazda;* d'où le nom de mazdéens, donné aux sectateurs de cette religion,

Digitized by Google

Chez les Assyriens, d'ailleurs, chaque cité avait ses divinités particulières, ses génies protecteurs, objets d'un culte local. Les vainqueurs renversaient leurs temples et emportaient en triomphe ces images consacrées, dont la revendication à main armée rendait les guerres plus acharnées, au terme même de beaucoup de générations. A cet égard, les inscriptions ninivites corroborent pleinement le témoignage des livres hébreux. Quant aux arts connus et pratiqués par les nations assyriennes, l'ouvrage de M. Layard abonde en documents précis et curieux.

On ne saurait douter que sous le rapport du développement et des raffinements de la civilisation matérielle, les Assyriens n'aient, de bonne heure, atteint un degré qu'aujourd'hui même nous devons considérer comme très avancé. L'agriculture, principe et fondement des arts civils et pacifiques, comme l'appelait l'antiquité, florissait dans les plaines de la Mésopotamie, de l'Adiabène, de la Sitacène, de la Chaldée. Les fleuves, contenus par des digues construites avec solidité, et entretenues avec soin, dispersaient leurs eaux nourricières dans des canaux sans nombre qui, promenant à travers toute la contrée un système admirablement complet d'artères et de veines, rendaient productives des terres maintenant changées en steppes infertiles et en marais. Des éminences artificielles portaient au-dessus de ces champs bien arrosés et de ces routes économiques un nombre vraiment prodigieux de bourgs et de villages. Le Désert reculait dans toutes les directions; mais il fallait un travail incessant, une lutte acharnée avec les principes de destruction, pour l'empêcher de ressaisir sa proie. « Regarde Babylone, écrit un prophète inspiré : cette ville n'était rien » avant qu'Assur la fît sortir du sein de la solitude. » A l'autre extrémité de la carrière historique remplie par Babylone, Pline nous apprend, « qu'épuisée par le voisinage oppresseur de Séleucie, cette » cité, vide de son peuple, revint à la solitude primitive. » Cette décadence commença dès la ruine de l'autonomie araméenne; sous la domination des Perses, Babylone, bien que nominalement chef-lieu de tout l'empire, voyait ses grands édifices tomber en ruines, et son territoire se transformer en marais. Alexandre la trouva dans cet état. Ce conquérant, qui unissait le goût et le savoir de la méthode à la passion du gigantesque, aspirait à compléter le territoire et à régulariser les frontières de l'Empire, qu'une série de victoires venait de mettre entre ses mains; à cet effet, il lui fallait avant tout établir sa domination sur l'Arabie. Babylone serait alors devenue géographiquement ce qu'elle était commercialement et administrativement, le centre de sa monarchie. Il employa les derniers instants de sa courte carrière à prendre des mesures pour rétablir dans leur ancien état l'irrigation de la Chaldée, la navigation de l'Euphrate, l'ensemble des digues et

Digitized by Google

des canaux. Les fatigues qu'il essuya dans la saison la plus malsaine, sur un sol déjà pestilentiel, déterminèrent la maladie violente qui termina sa destinée. Après sa mort, la vallée de l'Euphrate fut abandonnée à la pente fatale qui la conduisit, bien que par une succession très courte de désastres, à l'état présent, si voisin de l'anéantissement de ses forces productrices. Pour la vallée du Tigre, les travaux publics y furent soutenus longtemps par la proximité des grands foyers de pouvoir politique et de commerce. Ce fut en effet sur le Tigre que s'élevèrent l'une après l'autre, Séleucie, capitale des Macédoniens, Ctésiphon [1], capitale des Parthes, Madaïn, capitale des Sassanides, Koufa, résidence des lieutenants des premiers khalifes, Bagdad, enfin, capitale des Abassides; la décadence finale, et peut-être irrémédiable du pays, ne date que de l'extinction du khalifat, et même d'événements plus modernes.

Les Assyriens entouraient leurs villes et leurs bourgades de fortifications très régulières, dont les monuments ninivites donnent une infinité de représentations : des tours à plusieurs étages, généralement carrées et couronnées par des lignes de créneaux, flanquaient ces remparts, et complétaient, avec les talus artificiels et les escarpements taillés au ciseau, la défense des points les plus aisément accessibles. Dans ces enceintes si multipliées, surgissaient à côté les uns des autres et généralement réunis dans un même système de constructions, des temples et des palais dont les débris forment maintenant une des plus précieuses richesses des collections de Londres et de Paris. Les plus considérables parmi ceux qui ont été jusqu'à présent explorés furent érigés entre les années 750 et 650 avant notre ère, celui de Khorsabad par Sargon [2], celui de Kouyunjick par Sennffchérib, celui de Tel'Nimroud par Assaraddon. Entre ces produits d'un art déjà parvenu, dans le plus ancien des trois monuments, à la plénitude de ses ressources, on observe, toutefois, une série de modifications subies par la méthode que ces trois générations successives virent prévaloir; les sculptures du premier règne ont plus de hardiesse, de grandiose, et de vigueur; celles du dernier temps sont plus élégantes, et d'un style amolli, visant à la finesse des détails plus qu'à la puissance de l'ensemble. Comparés aux monuments égyptiens, ces produits de l'art ninivite nous semblent presque modernes; mis en regard des productions de l'art grec, ils possèdent un droit évident d'antériorité. On ne saurait y méconnaître les modèles qui, transmis aux populations helléniques par l'intermédiaire certain des Phéniciens, des Lyciens,

[1] Taésafun.
[2] Identique, peut-être, comme nous l'avons dit, avec le Salmanasar des livres hébreux.

Digitized by Google

des Mysiens, et probable, des peuples de la Phrygie et de la Carie, ont entre les mains doctes et sages des Achéens, d'abord, puis des Ioniens, enfin des Eoliens et des Doriens, donné naissance à l'école par excellence dans tous les temps qui ont suivi. Le génie des arts et des constructions monumentales s'est éveillé chez les Grecs à l'époque même où les catastrophes politiques auxquelles nous avons fait allusion l'éteignaient dans les contrées assyriennes (de 605 à 538 avant Jésus-Christ). Ictinus et Mnésicles achevaient leurs chefs-d'œuvre, moins d'un siècle après la destruction finale de l'école assyrienne, que les rigueurs implacables des souverains achéménides en châtiant les révoltes successives des Babylonniens achevaient de faire périr. Il est hors de doute aujourd'hui, que les principes généraux des ordres d'architecture sanctionnés dans le Canon des artistes grecs, avaient été mis en pratique dans les édifices ninivites, et que plusieurs des éléments devenus et demeurés à jamais classiques de l'ornementation architectonique, triglyphes, patères [1], volutes, ont été portés des bords du Tigre à ceux de l'Ilissus et à l'isthme de Corinthe. Sans doute, les Grecs choisirent, et choisirent très judicieusement, entre les confuses et incohérentes richesses que l'art raffiné et l'imagination déréglée des Assyriens leur offraient pour modèles. Ils adoptèrent les caryatides et les télamons, les sphynx et les chimères, mais repoussèrent les combinaisons lourdes et fantastiques de la forme humaine avec celle des lions et des taureaux; ils évitèrent le colossal et le disproportionné; ils mirent dans le règlement et la combinaison des ressources de l'architecture cette symétrie rationnelle, cette élégante modération, cette *sophrosyne*, qui, dans toutes les applications de la pensée humaine, fait le glorieux privilége de leur race; mais la source véritable des arts du dessin, dans notre Occident tout entier, ce n'est plus désormais hors des contrées assyriennes qu'il est à propos de le chercher.

Les Ninivites ont connu l'art de construire les voûtes : il s'en trouve, en pierres et en briques, dans les édifices déblayés à Kouyunjik et à Tel'Nimroud. Ils taillaient avec une précision parfaite la pierre calcaire, ciselaient l'albâtre avec finesse, et sculptaient le basalte avec une netteté dont les artisans modernes ont lieu d'être surpris. Ils pratiquaient avec une hardiesse heureuse l'extraction de blocs énormes, leur transport à des distances souvent considérables, et leur érection sur des substructions gigantesques; ils nous ont laissé, dans les bas-reliefs qui ornaient les rez-de-chaussées de leurs édifices, des représentations curieusement intelligibles des procédés, fort simples d'ail-

[1] Figures réduites, suivant toute apparence, des boucliers suspendus par les Asiatiques aux balcons de leurs palais, aux portails de leurs temples, entre les créneaux de leurs citadelles.

Digitized by Google

leurs, dont ils faisaient usage à cet effet. Ils taillaient les pierres dures avec succès; leurs cylindres sont couverts d'inscriptions d'une netteté parfaite, d'incisions dont la ténuité prodigieuse n'a jamais été surpassée. Ils fabriquaient le verre, et le nuançaient des plus vives couleurs; leurs poteries sont couvertes d'un émail solide et brillant. Ils faisaient venir à grands frais, de contrées très éloignées, les meilleurs bois de charpente et de menuiserie, le cèdre des forêts de la Cilicie et du Liban, le chêne et le châtaignier des vallées arméniennes. Ils excellaient à ciseler le bois, à fondre l'airain, à forger le fer, à réduire l'or et l'argent en lames minces qu'ils appliquaient soit au cuivre, soit au bois, à manier le burin, le ciseau et le poinçon.

Les édifices des Babyloniens l'emportaient beaucoup par la masse, ceux des Ninivites par l'emploi des matériaux et le caractère des décorations, tout à la fois solide et grandiose. A Ninive, sans doute, on construisait beaucoup en briques; et même les étages supérieurs des grandes habitations étaient, comme les demeures vulgaires, entièrement de charpente légère et de briques crues où l'argile, pétrie avec la paille hâchée, était simplement séchée au soleil. Mais l'étage inférieur, toujours le principal de l'édifice, était bâti en pierres de taille, ou bien en briques vernissées; des colosses taillés dans le calcaire se dressaient à l'entrée des appartements; les murs étaient lambrissés de plaques hautes et larges, soit de basalte noir, soit, plus communément, d'une espèce d'albâtre blanchâtre [1], où des reliefs, coloriés et relevés de dorures, présentaient des galeries entières de tableaux historiques, élucidés par de fréquentes inscriptions. Des briques d'un grain fin et serré, émaillées de couleurs vives, et dont les dessins présentent une grande variété de fleurons, de palmettes, de grecques du goût le plus pur, formaient le pavé des salles et servaient aussi de revêtements aux frises qui, le long des parois, régnaient au-dessus des tableaux en reliefs. On a trouvé à Ninive une statue de monarque ou de sacrificateur en ronde-bosse, et totalement détachée de la construction du temple où elle était demeurée intacte; mais ce genre d'ornement était certainement rare chez les Assyriens : l'Ecriture ne laisse pourtant aucun doute sur l'existence à Babylone de plusieurs figures colossales, expressément destinées à recevoir un culte superstitieux.

Dans la Chaldée, au reste, on ne bâtissait guère qu'en briques; nul vestige de bas-reliefs historiques ne s'est trouvé dans les fouilles par lesquelles les monticules de Moudjélibé, de Babel, de Niffer [2], ont

[1] Les carrières de cet albâtre ont été trouvées par M. Layard en profusion dans la plaine même de Mossoul et dans la Mésopotamie méridionale.

[2] Le Moudjélibé, dont les murailles sont moins bouleversées et le plan d'architecture moins méconnaissable que dans les autres amas de ruines, reçoit

Digitized by Google

été pénétrés dans toutes leurs profondeurs. On visait principalement à l'effet que des accumulations prodigieuses de terrasses, de murailles, de tours et de galeries pouvaient produire sur l'imagination et les yeux. On employait, pour le revêtement de ces masses énormes, des briques cuites avec soin, mais non vernissées, et portant chacune le nom du monarque sous les auspices de qui l'ouvrage était exécuté; c'est ainsi que des millions de ces petits monuments reproduisent la légende « Nebuchadnezzar, roi de Babylone, fils du roi Nabopo- » lassar. » Ces briques étaient cimentées tantôt par du bitume, tantôt par une argile tenace: l'intérieur des salles était revêtu de stuc, et cet enduit peint avec les couleurs les plus éclatantes; la décoration était complétée par des lambris dorés et ciselés, des pavillons et des tentures des étoffes les plus riches, aux couleurs franches et tranchées; le luxe babylonien était infiniment moins monumental et plus périssable que celui de Ninive. Le bois de palmier semble avoir été employé seul dans la charpente des édifices babyloniens; les toitures n'étaient que de roseaux mêlés avec de l'argile: les barques au moyen desquelles s'entretenait la circulation prodigieuse des fleuves et des canaux n'étaient, comme aujourd'hui (l'Ecriture et les monuments figurés de Ninive en font foi), que de roseaux tressés et rendus imperméables par une couche de bitume. A côté des raffinements du luxe et des recherches de la civilisation la plus corrompue, Babylone conservait dans ses mœurs bien des traits de l'état primitif où les races chamite et sémite avaient vécu, entre les sables d'Arabie et les monts d'Elam, le long des fleuves de Shinar.

Comme centre d'un grand commerce, comme siége d'une fabrication considérable, Babylone semble l'avoir toujours emporté sur Ninive.

Dès le siècle de Moïse, les étoffes, les tapis, les bijoux de Babylone avaient, dans toute l'Asie occidentale, une célébrité qui subsistait, sans trop d'altération, à l'âge de Pline et de Trajan, au bout de quinze siècles, et après tant de catastrophes politiques. Le goût des bijoux n'était d'ailleurs pas moins ardent dans la belliqueuse Ninive que dans la somptueuse Babylone. Les hommes en étaient chargés autant que les femmes: colliers, bracelets, pendants d'oreilles, plaques ciselées et clous dorés pour l'ornement des baudriers et des carquois. Le Roi portait une thiare d'étoffe brodée de perles, fermée, et surmontée par une pointe droite; redresser la pointe, ou, suivant l'expression consacrée, la corne de sa coiffure était, pour un prince du sang royal, affecter l'empire. La poignée et le fourreau des épées que portaient le

aussi des Arabes le nom de Kasr (le château). Le monticule appelé spécialement Babel est plus au sud, mais également à la droite de l'Euphrate. Birs-Nimroud, fort au sud-ouest, paraît répondre à la Borsippa de l'antiquité, sorte de faubourg entièrement rempli de temples et de maisons sacerdotales. Les mines de Niffer sont au milieu des marais de la Chaldée inférieure.

Digitized by Google

Roi et les principaux officiers, étaient accompagnés de figurines en plein relief, représentant des lionceaux; le char du monarque, sa litière, son trône, avaient pour décoration des griffons, des taureaux ailés, des lions rugissant, des palmes, des pommes de pin, figures découpées dans le métal et appliquées au bois avec une adresse parfaite et une brillante fantaisie.

L'étude des tableaux historiques, dont on a copié des séries entières à Khorsabad, à Ninive, à Tel-Nimroud, jette un grand jour sur les institutions militaires des Assyriens, et l'intérieur du palais de leurs Rois. Ceux-ci conduisent eux-mêmes leurs armées. Ils ne quittent cependant jamais leurs vêtements longs et pesants, leur coiffure bâtie par des rangs serrés de boucles frisées, leur thiare, leurs ornements d'or et de perles; l'épée repose à leur côté dans le fourreau; leur main s'appuie sur l'arc, ou, si elle tend les flèches, c'est pour donner le signal du massacre des habitants d'une ville conquise. Mais souvent le monarque se tient debout sur son char, dirigeant l'assaut d'une forteresse ou le passage d'un fleuve, ordonnant la charge, assistant au supplice des captifs. Ailleurs, il a repris place sur son trône, reçoit les princes soumis, règle le sort des populations désarmées. Puis il accomplit des expéditions de chasse, presque aussi étendues, aussi aventureuses que les campagnes de guerre; il perce de ses traits les léopards et les lions sans crinière, encore aujourd'hui si multipliés dans la vallée de l'Euphrate et celle du Chaboras. Ailleurs, le Roi conduit au sanctuaire des processions religieuses, offre les prémices des dépouilles et les emblèmes des villes soumises, verse les libations, présente l'ibex ou bouquetin des montagnes, victime préférée dans les temples Assyriens, s'incline devant l'arbre mystique de la génération et de la vie, allume le feu sacré et s'entretient face-à-face avec la Divinité, dont la figure ailée et couronnée vient à sa rencontre.

Auprès du monarque figurent les chefs militaires, « les nobles et les princes » de l'Ecriture, vêtus de robes longues, les mains entrelacées en signe d'abandon de leur propre volonté, la tête nue, ceinte d'un diadême et chargée par l'édifice parfumé d'une chevelure et d'une barbe longues, nattées et frisées avec la plus minutieuse recherche. Tous portent l'épée à lame courte et large suspendue à un riche baudrier qui passe sur leur épaule. Les eunuques sont pareillement vêtus, pareillement armés, décorés des mêmes ornements. Cette classe d'hommes avait un ascendant irrésistible dans le palais, et tendait à s'emparer de l'administration; mais il paraît que les sacerdoces lui étaient interdits et qu'elle n'aurait pas été non plus soufferte à la tête des armées; toutefois, ses chefs accompagnent le monarque sur le champ de bataille, au temple, au conseil; on les voit aux postes d'honneur et de confiance. Les prêtres font un collége à part; leur influence dans l'État semble avoir été médiocre à Ninive, mais plus

Digitized by Google

considérable à Babylone, où ils jouissaient de domaines énormes, et suggéraient aux monarques des actes de persécution contre les communions religieuses qui refusaient leur hommage au culte officiel.

Dans l'attaque des places ennemies, les Assyriens font usage des murs de circonvallation, du bélier, des machines à lancer des javelots et des pierres, de la sape, de l'escalade; ils construisent et manœuvrent avec dextérité des chaloupes de guerre; ils ont des chars armés de faulx, des escadrons de cavalerie, des compagnies d'infanterie marchant en rangs serrés et faisant au-dessus de leurs têtes, ou bien au devant de leurs poitrines, des « tortues » de boucliers ronds, appliqués l'un à l'autre comme des toits mobiles; leur arme défensive, outre cet écu, est une cuirasse faite en écailles de métal, et un casque sans visière; ils sont archers et piquiers; un coutelas droit et court est attaché sur la cuisse; leur vêtement militaire est fréquemment une peau de brebis ou de léopard.

Dans les tableaux en relief qui nous fournissent tant de documents précis et curieux sur les mœurs des nations de l'Asie occidentale et la physionomie antique de ce pays, les formes du corps sont rendues avec une certaine exagération des nerfs, un gonflement affecté des muscles; les têtes, ciselées avec vigueur, ont peu d'expression, mais les types caractéristiques des races diverses s'y présentent avec une intention marquée de vérité. En tout, l'art assyrien, sans être épuré par le goût, sans même s'être affranchi tout à fait des prescriptions immobiles du style hiératique, offre moins de convention et plus de variétés que celui de l'Egypte, associé à la civilisation dont les Pharaons furent les chefs.

Les rites funéraires tiennent peu de place dans les représentations assyriennes; Ninive et Babylone étaient infiniment moins que Thèbes et Memphis occupées du sort des âmes dans la vie future, et de l'embellissement de la « maison éternelle » des corps inanimés. Le caractère spiritualiste, si profondément empreint sur toutes les créations religieuses de l'imagination égyptienne et de l'art égyptien, est bien loin de se trouver à un dégré semblable sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Toutefois, des « grottes royales, » creusées dans ce désert, au flanc des collines rocailleuses, et décorées de sculptures allégoriques, ont été trouvées par M. Layard, veuves des ossements qu'on y avait cachés, et qui étaient ceux d'anciens Rois de Ninive. Des cercueils en terre cuite, vernissés avec beaucoup d'art, sont au nombre des objets les plus précieux qu'on ait tirés, en quantité considérable, des hypogées babyloniennes. Chez les Assyriens, d'ailleurs, les grandes masses érigées par la main des hommes sont des palais, des temples, des observatoires d'astronomie peut-être, mais jamais des tombeaux. A l'Egypte fut réservée la pensée mélancolique et hautaine de bâtir

Digitized by Google

des montagnes de pierres autour de la cellule ténébreuse où gisait une momie de Roi.

Les inscriptions qui, dans les monuments assyriens, couvrent les flancs des colosses, remplissent des parois entières, courent sur de longs bandeaux au-dessus des représentations figurées, accompagnent sur les cylindres les groupes mystiques des divinités et de leurs adorateurs, et donnent à chaque brique la date précise, ces inscriptions, dont on a copié des myriades de lignes, fourniraient, si l'on en avait la pleine intelligence, des matériaux suivis pour une histoire des monarchies assyriennes au septième et sixième siècles avant notre ère; elles donneraient même des contributions fragmentaires, mais précieuses encore, sur les événements antérieurs au règne de Sargon, et postérieurs à celui de Nabopolassar. Nous sommes loin encore de posséder une clé certaine pour le déchiffrement de ces archives monumentales; la critique contemporaine a, toutefois, accompli dans cette carrière des conquêtes très-considérables, et l'on peut se flatter que l'application soutenue des écoles rivales qui se sont emparées de cette matière, aussi riche que difficile, doit amener prochainement des résultats plus complets. Il est, d'abord, hors de doute, que la langue dans laquelle les inscriptions, tant ninivites que babyloniennes sont conçues, est identique avec le chaldéen, l'un des idiomes de la famille araméenne dont le vocabulaire et la grammaire sont, grâce à la possession d'un corps volumineux d'ouvrages, connus à fond de toute ancienneté. L'embarras consiste surtout dans l'interprétation des systèmes, si bizarrement complexes, de l'écriture cunéiforme, et dans l'identification d'une foule de dénominations géographiques ou ethnographiques dont les autres témoignages de l'antiquité ne font pas une mention, du moins distincte et reconnaissable. Le système d'écriture que nous appelons cunéiforme, et dont un fer de flèche paraît avoir été l'élément générateur, se prêtait à des combinaisons multipliées, soit qu'on l'appliquât à la transcription d'idiomes ariens, comme dans les monuments des Achéménides, soit qu'on en fît usage pour les langues araméennes, comme en Assyrie et en Babylonie, jusqu'à l'époque, heureuse pour la science, où l'alphabet, comparativement si simple et purement phonétique[1] des Cananéens, adopté de proche en proche par les peuples de même langue, donna naissance au caractère connu sous le nom de chaldéen. Quant au style des inscriptions assyriennes, dont l'explication, plus ou moins assurée,

[1] Sauf les lettres numérales. Les Kénaanites maritimes ou Phéniciens passaient dans l'antiquité pour inventeurs du système alphabétique dont le nôtre dérive par une longue filière d'altérations. Nous ne prétendons nullement trancher ici la question si vivement controversée, sur la valeur idéographique que des orientalistes considérables croient reconnaître à certains caractères assyriens.

Digitized by Google

a été donnée jusqu'à présent, il est singulièrement aride et bref. Les événements y sont commémorés avec une précision minutieuse; le Roi, fondateur de l'édifice, y porte d'ordinaire la parole; il fait un récit sec et monotone de ses marches, de ses campements, des peuplades qu'il a vaincues, des villes qu'il a prises de vive force; il donne le compte minutieux des bestiaux enlevés et des esclaves mis en vente; dans ces récits autobiographiques, les cruautés les plus atroces sont mentionnées froidement comme des actes honorables et surtout naturels. On ne trouve là rien de la grandeur un peu religieuse et presque prophétique du langage que tient Darius dans les fastes monumentaux de Bisutun; les inscriptions ninivites déposent d'un ton de moralité bien moins élevé et d'une portée moindre de l'intelligence. Il faut observer seulement que ces documents, éloignés par leur objet autant que par leur rédaction de toute poésie, ne sauraient nous donner une idée suffisante du développement de la pensée et de la culture littéraire chez les peuples assyriens. La véritable poésie des monuments dont nous venons de nous entretenir se rencontre dans la manière vive et complète dont ils interprètent, ou, pour emprunter un terme dont le monde a tant abusé, dont ils illustrent les récits, les descriptions, les allusions renfermés dans les livres de l'Ancien Testament. C'est en cette qualité de commentaires contemporains, irrécusables, de la Bible, que ces monuments ont excité, en Angleterre et en Amérique, une curiosité aussi vive que générale, et que l'ouvrage de M. Layard s'est trouvé, presque en naissant, populaire et classique tout à la fois. A ce point de vue, il mérite effectivement toute estime. La connaissance approfondie et toujours présente des livres saints a remis pour ainsi dire les siècles passés avec tout le coloris et toute la signification de leur vie réelle, devant les yeux de l'explorateur, à mesure qu'il en voyait les débris surgir de leur poussière si longtemps oubliée; et la simplicité enthousiaste avec laquelle il transcrit ses impressions dispose, mieux que tout le reste, à les partager.

Notre tâche n'est encore qu'à moitié remplie. Ainsi que nous l'avons annoncé, il nous reste à suivre M. Layard dans ses renseignements sur les populations variées, qui occupent maintenant le théâtre des grandeurs antiques de l'Assyrie. Le voyageur clairvoyant et bienveillant n'est pas, dans ce livre, inférieur à l'érudit, à l'investigateur, et plusieurs chapitres de M. Layard rendent uniquement compte du détail de sa vie au milieu des tribus dont il fut l'hôte et l'ami pendant ses longues recherches. Dans un prochain article, nous chercherons à faire apprécier sous quelques points de vue cette portion importante encore, bien qu'accessoire, du voyage aux ruines de Ninive et de Babylone.

ADOLPHE DE CIRCOURT.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LETTRES CRITIQUES

SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE *.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

II.

Une des prétentions de notre siècle est de se peindre lui-même, en se flattant d'attraper la ressemblance. Pour une époque dont la physionomie est si changeante, la prétention ne laisse pas d'être grande. Aussi les esquisses se succèdent, et nous sommes pauvres en œuvres durables.

Il y a plusieurs manières de peindre les mœurs. On peut dans une fiction en enfermer l'image. C'est le domaine du théâtre et du roman. La réalité peut aussi être montrée seule, sans le secours et les embellissements de l'imagination. C'est avec cette simplicité que nous la retrouvons dans les *Mémoires* ou dans les observations et les peintures des écrivains moralistes. Un autre jour, nous nous occuperons des romans nouveaux dont les auteurs se sont proposé de peindre la société contemporaine; aujourd'hui, nous parlerons de quelques ouvrages où l'on prétend juger notre siècle, ses mœurs, ses goûts, ses penchants.

Ne dirons-nous pas d'abord quelques mots du modèle? Si la France n'a pas perdu le privilége de donner en mainte chose le ton à l'Europe, celle-ci peut quelquefois lui dire avec raison ;

« Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre. »

La mobilité a toujours été le fond de notre caractère; mais dans notre siècle elle a singulièrement augmenté, et elle se déploie à grande vi-

* Voir tome x, page 629.

Digitized by Google

tesse. Jamais nos impressions n'ont été si vives et nos sentiments si peu profonds. Nous nous sommes passionnés tour à tour pour les paradoxes les plus étranges, et c'est à force d'avoir épuisé l'erreur, que nous revenons un peu au goût de la vérité. Nous avons un tel besoin de nous répandre au dehors, et nous poussons la sociabilité si loin, que nous ne saurions vivre sans occuper le monde de nous, de nos opinions, de nos actes, de nos goûts, de nos modes. Nous ne pouvons nous contenter de notre propre estime; il nous faut les regards et les applaudissements du dehors.

C'est aussi le caractère de notre temps de n'en pas avoir, de manquer d'une qualité dominante qui le désigne et le constitue. Tous les contraires s'y donnent rendez-vous et s'y neutralisent. Les forces se disséminent et se balancent. On n'a jamais tant parlé de la puissance de l'association, et chacun s'isole dans ses efforts et dans sa pensée. La société s'abandonne à ses allures capricieuses; elle s'éparpille, et change sans cesse en s'éparpillant.

Comment le peintre pourra-t-il saisir un modèle si peu tranquille? Heureux La Bruyère, qui vivait dans une époque non moins stable que brillante! Heureux peintre, qui a pu dresser son chevalet au milieu d'une société dont les personnages repassaient sous ses yeux comme dans un vaste salon, en restant fidèles, les uns à leur caractère, à leurs qualités, les autres à leurs travers et à leurs ridicules. Non seulement il put saisir au vif ces personnages, qu'il avait sans cesse sous les yeux, tant à la cour qu'à la ville, mais il put retoucher ses portraits et y ajouter. C'est ce que La Bruyère appelait « le progrès de ses caractères. »

Le dix-huitième siècle fut bien loin de cette solennelle constance de mœurs et de manières qui imprimait tant de dignité au siècle de Louis XIV, et cependant il eut des traits arrêtés qui permirent à Duclos de le peindre avec une ingénieuse exactitude. Duclos prit au sérieux ce qu'il appela la science des mœurs; il voulut faire connaître non seulement son siècle, mais l'homme de tous les temps. Après avoir parlé de la société en général, de l'éducation et des préjugés, des vertus et des vices, il eut des pages pleines de finesse sur les grands seigneurs, les gens à la mode, les gens de fortune, les gens de lettres. Il sut enfin, dans un livre d'une concise élégance, concentrer d'heureux aperçus tant sur l'homme que sur les hommes de son siècle.

Ce souvenir que nous donnons en passant aux *Considérations* de Duclos, nous conduit naturellement à la *Galerie de portraits du XVIIIe siècle*[1] de M. Arsène Houssaye. Quel livre, à n'en juger d'a-

[1] Victor Lecou, éditeur, rue du Bouloi, 19.

Digitized by Google

bord que par la variété des étiquettes! Dans la galerie que nous ouvre M. Houssaye, nous nous trouvons en face de Fontenelle, de Dufresny, de Voltaire, de l'abbé Prévost, de Piron, de Diderot, de Grimm, de Rivarol.... Mais il faut s'arrêter, car nous aurions à nommer toutes les célébrités du dernier siècle. Maintenant, comment se fait-il que d'un pareil spectacle, l'esprit ne retire ni plaisir bien vif, ni véritable profit?

Nous n'hésitons pas à attribuer surtout cette déconvenue au mauvais genre adopté par l'auteur. En effet, M. Arsène Houssaye, au lieu d'aborder le dix-huitième siècle avec une observation nette, un coup d'œil juste et le goût de la réalité, s'est mis à importer dans son sujet ce que j'appellerais volontiers de la mauvaise imagination. Il mêle continuellement aux faits une sorte de fantaisie suspecte, de sorte que le lecteur ne sait jamais exactement s'il est dans la fiction ou dans la vérité. Rien de plus déplaisant que ces mixtures par lesquelles la vie de tout un siècle se trouve frelatée. Etes-vous poète? Avez-vous reçu le don divin d'une imagination créatrice? Alors, par la puissance de votre fantaisie, vous pouvez construire un monde à part, et vous n'aurez pas assurément la triste idée de nous gâter le monde réel par de mesquines et stériles inventions.

M. Arsène Houssaye ne nous cache pas qu'il a de bonne heure aimé le dix-huitième siècle comme une seconde patrie. Il ajoute que le dix-huitième siècle était inconnu ou plutôt méconnu, et qu'il s'est passionné pour cet âge d'or de l'esprit. Pourquoi cette passion n'a-t-elle pas été plus féconde?

Non qu'il n'y ait dans le musée de M. Houssaye quelques jolies toiles d'une grâce toujours prétentieuse. Mais ces imitations *réussies* du genre de Boucher et de Watteau ne suffisent pas pour remplir la galerie d'un siècle. M. Houssaye a trop de pente à prendre les choses par le petit côté; il a une constance singulière dans la futilité. Parle-t-il de Fontenelle? il n'est frappé que de la première moitié de la vie du célèbre centenaire, et il ne s'aperçoit pas que l'originalité du neveu de Corneille est précisément cette longévité, qui lui permit de se corriger de ses travers, et de prendre séance parmi les hommes supérieurs. « *L'Histoire de l'Académie des sciences*, dit M. Houssaye, est un journal brillant, varié, lumineux; mais pourtant, là comme ailleurs, Fontenelle n'est critique et savant qu'à demi; cette histoire n'est qu'un journal, en un mot rien de plus. » Il est clair que M. Houssaye n'a pas lu le livre de Fontenelle, car si frivole qu'il soit et qu'il veuille paraître, il eut tenu un autre langage pour peu qu'il eût parcouru cet ouvrage mémorable qui fût pour l'Académie des sciences le commencement d'une ère nouvelle, dans lequel les sciences les plus diverses et les plus spéciales aboutissent à des résultats généraux ac-

Digitized by Google

cessibles pour toutes les intelligences, et qu'enfin Cuvier dédaignait si peu, qu'il n'avait d'autre ambition que de le continuer dignement par d'autres qualités.

C'est avec la même insuffisance, il faut bien le dire, que M. Arsène Houssaye parle d'autres personnages du dix-huitième siècle. Ne nous arrêtons pas aux jugements superficiels qu'il prononce sur Montesquieu, d'Alembert et Buffon ; mais pourquoi nous donner de faux portraits d'autres hommes placés moins haut dans l'ordre littéraire et qui ont joué un rôle politique? Pourquoi, pour citer un nom, ne voir dans le cardinal de Bernis que les aspects frivoles, et n'écrire qu'une phrase inexacte sur son ambassade à Rome où ce prélat, comme personne ne l'ignore, ne contribua pas peu à la proscription de l'ordre des jésuites. Nous ne demandons pas à M. Houssaye d'être au courant de cette grande affaire, et d'avoir lu les trois volumes qu'a publiés à ce sujet le père Augustin Theiner, prêtre de l'Oratoire de Rome[1]. Mais au moins qu'il n'écrive pas une phrase telle que celle-ci : *Pape et cardinal s'entendirent bien.* Il n'avait qu'à ouvrir le livre si spirituel et trop court du comte Alexis de Saint-Priest sur *la chute des jésuites*, pour connaître le rôle que remplit à Rome le cardinal de Bernis. Ce fut un rôle d'obsession auprès du Pape pour lui arracher l'injuste condamnation des jésuites. Le cardinal de Bernis mit dans cet office de persécuteur des ménagements infinis; mais quelle que fut sa délicatesse, il ne put s'empêcher d'exercer auprès de Clément XIV une insistance cruelle.

En citant le comte Alexis de Saint-Priest, nous avons nommé l'homme auquel il semblait réservé d'écrire l'histoire du dix-huitième siècle. C'est ce qu'il se proposait, en faisant entrer cette histoire dans le cadre d'une biographie de Voltaire. Esprit plein de finesse et de ressources, d'un bon sens délicat, Alexis de Saint-Priest eut porté dans un pareil sujet l'impartialité d'un bon juge, le tact d'un homme du monde, l'éclat d'un écrivain en pleine possession de son talent. Ceux qui l'ont connu savent bien qu'au moment où il fut si tôt enlevé aux lettres et aux salons, il était loin d'avoir donné toute la mesure de lui-même.

Cette véridique histoire du dix-huitième siècle, si difficile à faire, M. Arsène Houssaye croit nous l'avoir donnée dans sa galerie. Il avoue toutefois que cette manière d'écrire l'histoire ne sera pas du goût de tout le monde; mais ajoute-t-il : « *Plutarque et Van Dyck, deux maîtres souverains, donnent raison aux portraitistes.* » Il y a

[1] *Histoire du pontificat de Clément XIV*, avec un choix de lettres et de brefs, 3 vol. in-8°; chez Firmin Didot. — Il faut lire sur la même question les ouvrages publiés par M. Cretineau Joly. C'est seulement par cette comparaison qu'on pourra bien connaître un des principaux évènements du dix-huitième siècle.

Digitized by Google

bien de l'imprudence à prononcer de tels noms. Plutarque! Van Dyck! Par quelle étourderie ou par quelle vanité M. Arsène Houssaye rappelle-t-il les biographies du premier et les toiles du second, à l'occasion de ses enluminures? Qu'en diraient les hommes d'esprit ou de génie du dernier siècle, surtout s'ils pouvaient voir leurs portraits tels que les a tracés le singulier émule de Plutarque et de Van Dyck!

Pour arriver à la vérité, l'observation des mœurs doit être patiente. Il ne suffit pas d'esquisser à la hâte quelques traits saillants qui sautent aux yeux. L'œuvre est plus longue. Là plus que partout ailleurs, l'improvisation ne peut conduire qu'à des résultats assez vulgaires. C'est ce dont ne parait pas assez convaincu M. Louis Reybaud qui, sous le titre de *Mœurs et portraits du temps*[1], a entrepris de rendre la physionomie morale de notre époque. Son œil ne s'arrête guères que sur la superficie la plus grossière des choses, et son pinceau court trop vite.

J'ai peur qu'un premier succès n'ait trop persuadé M. Louis Reybaud qu'on pouvait être un bon peintre de mœurs en *croquant* au passage quelques ridicules et quelques travers. Dans les derniers jours du gouvernement de 1830, M. Louis Reybaud se fit, on se le rappelle, l'historien de Jérôme Paturot. Il en publia les aventures dans le feuilleton du *National*. Jérôme Paturot se lançait à la recherche d'une position sociale, d'une bonne place, et la vulgarité de son ambition bourgeoise était assez plaisamment décrite. Après la révolution de février, M. Louis Reybaud continua l'histoire de son héros, et nous le montra cette fois à la recherche de la meilleure des républiques. Comme il est plein de bon sens, comme il a l'esprit droit et loyal, M. Reybaud ne s'attaqua plus tant aux ridicules de la bourgeoisie qu'aux travers et aux excès de la démocratie. Pourquoi ses intentions excellentes ne lui ont-elles pas inspiré une exécution plus vigoureuse et plus serrée? Il n'est pas étonnant qu'en raison de sa prolixité, la continuation de *Jérôme Paturot* n'ait pas eu le succès de la première partie.

Après la chute de la république, M. Louis Reybaud n'a pas voulu discontinuer d'écrire. Il s'est demandé pourquoi il ne reprendrait pas la plume avec une entière sérénité d'esprit, et sous le titre un peu trop ambitieux de *Mœurs et Portraits du temps*, il a publié par livraisons successives des croquis de la vie parisienne. Il fait tour à tour passer sous nos yeux la Bourse, le crédit mobilier et le crédit foncier, l'enthousiasme des actionnaires, la question d'Orient, les révoltes d'un fonctionnaire public, les splendeurs et les misères de Narcisse Mistigris. Après cette énumération, est-il besoin de beaucoup insister pour faire voir que l'auteur ne nous montre que le dehors des choses, et

[1] Michel Lévy, libraires éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.

Digitized by Google

non pas l'intérieur, le fond de la société? il nous dit ce que nous savons tous; il nous raconte ce qu'on apprend ou ce qu'on aperçoit en se promenant dans les rues. Il y a aussi dans toutes ces esquisses un ton, une couleur uniforme : on y entrevoit toujours l'ombre du premier héros de l'auteur. Narcisse Mistigris, avec ses splendeurs et ses misères, c'est trop encore Jérôme Paturot. C'est frapper trop d'effigies du même type.

Les *Mœurs et Portraits du temps* forment jusqu'ici deux volumes. Après le second, l'auteur s'est arrêté. Il déclare qu'il attendra pour donner une suite à ses portraits que des sujets nouveaux l'y encouragent. Il ajoute que les temps sont monotones et se prêtent peu à la variété des compositons; il attendra donc qu'il se soit manifesté quelque mouvement dans cette société frappée de langueur morale. Nous ne voulons pas plus contredire le jugement que porte M. Reybaud que combattre sa résolution. Nous désirons sincèrement qu'il profite du silence qu'il s'impose pour donner à ses observations et à sa pensée plus de profondeur, à son style plus de concision. Il dépend de lui de fortifier son talent par la réflexion, de l'élever. Pour un peintre de mœurs, il a deux qualités précieuses : de la sérénité dans l'esprit, et une équitable modération dans ses jugements. Qu'il nous fasse donc profiter un jour de tout ce qu'il peut tirer de ces avantages.

Oui, pour peindre les mœurs, il faut dans l'esprit de la justice et une sorte de bonté. Voyez Molière. Il observe et il peint la nature humaine sans avoir pris contre elle un parti systématique et désespéré; il ne s'est pas armé d'un pessimisme implacable, il représente l'homme avec toutes ses qualités, les bonnes comme les mauvaises, et en nous montrant nos ridicules, nos travers et nos vices, il ne nous ôte pas toute estime de nous-mêmes. Rien n'est plus contraire au vrai comique que la satire et le pamphlet. Le comique ne peut ressortir que de la vue impartiale et complète de la nature humaine, puique sa donnée principale est dans le contraste des vertus et des vices de l'homme, de ses nobles élans et de ses penchants vulgaires. La satire et le pamphlet se proposent d'exciter non pas tant notre gaîté que notre haine et notre mépris contre ce qu'ils attaquent; nous sortons de leur lecture plus émus qu'instruits, plutôt passionnés qu'éclairés.

N'y a-t-il pas dans la *Correspondance parisienne*[1] de madame de Girardin un talent qui souvent est dans le ton du pamphlet et de la satire? Cette Correspondance fait suite aux *Lettres parisiennes* dont le succès fut éclatant, et elle comprend l'histoire de Paris depuis 1840 jusqu'à 1848. Sous le pseudonyme transparent du vicomte de Launay, madame de Girardin a de front abordé son époque, avec l'ambition

[1] Michel Levy.

Digitized by Google

avouée de lui dire toutes ses vérités. Elle ne cache pas non plus qu'elle a des amis dont elle veut servir la cause, des adversaires auxquels elle entend faire une chaude guerre. « Nos mémoires à nous, dit-elle dans sa *Correspondance*, seront écrits hardiment, loyalement, à la face du pays, à la vue de nos contemporains, et ils seront rectifiés, purifiés, clarifiés par leur prompte et immense publicité. Nous ne nous cacherons pas pour aller dans l'ombre consigner les travers et les ridicules du jour, nous dirons avec naïveté à notre temps : Nous avons l'audace de te juger, eh bien! punis tout de suite cette audace, et sois toi même juge de nos jugements. »

On eut bien étonné les femmes brillantes et spirituelles du dix-septième et du dix-huitième siècles, qui ne connaissaient d'autre champ de bataille que la cour et ses salons, d'autre expression de leurs sentiments que la conversation et les lettres intimes, si on leur eut annoncé que le temps viendrait où une des leurs, une de leurs pareilles par l'esprit et l'éclat prendrait le public pour confident de ses observations et de ses pensées, et se mêlerait aux luttes les plus vives de la polémique. Madame de Girardin qui a eu la prétention de peindre son époque, en est, elle même, une des singularités. Après avoir fait des vers charmants que la précocité de sa muse rendait plus remarquables encore, esquissé quelques gracieux romans, madame de Girardin est devenue, ne reculons pas devant le mot, un grand journaliste.

En donnant ce nom à l'auteur des *Lettres* et de la *Correspondance parisienne*, nous sommes certains par bien des raisons de ne pas lui déplaire. On sent dans ses pages comme une joie guerrière de s'être découvert à elle-même un talent nouveau, et de tenir en ses mains une bonne arme de combat. Par le mouvement, par la verve, madame de Girardin se montre bien supérieure à une autre femme célèbre qui voulut aussi se faire journaliste dans de trop fameux bulletins.

C'est donc un point convenu. La *Correspondance* de madame de Girardin n'est pas tant une peinture de mœurs parisiennes qu'une œuvre de polémique où se trouvent répandues ça et là des esquisses qui tournent parfois à la caricature. Dans l'esprit de Mme de Girardin, il y a surtout de l'impétuosité et de la vigueur. Elle fond sur ses adversaires, elle les raille, elle les devine avec une impitoyable pénétration. N'y avait-il pas une sorte de sagacité prophétique à écrire, en 1844, sur certains républicains ces lignes mordantes : « Les républicains d'aujourd'hui ne ressemblent en rien aux fiers Brutus d'autrefois; ils ne se piquent nullement ni de sévérité, ni d'abnégation; ils veulent tout tuer, mais c'est pour bien vivre; ils aiment le sang, mais ils aiment aussi la crême; ils sont grossiers dans leurs manières, mais ils sont raffinés dans leur goût; ils sont farouches, mais ils ne sont pas

Digitized by Google

austères, et s'ils veulent renverser Tarquin, ce n'est pas pour venger Lucrèce, c'est pour la lui souffler. » La prophétie s'est trouvée si hautement vérifiée, qu'après la révolution de 1848, Mme de Girardin n'a pu résister au plaisir de la rappeler et de s'en faire honneur.

Dans une autre occasion, nous retrouvons encore chez l'auteur de la *Correspondance parisienne* ce don de divination. Les premières livraisons des *Girondins* venaient de paraître, et madame de Girardin en parla sur-le-champ en ces termes : « Ce livre est une révolution ; c'est un présage, c'est un symptôme, c'est un décret, peut-être!.... car ce n'est pas sans raison que Dieu a permis à un tel homme d'écrire un tel livre. » C'était à la date du 4 avril 1847 que madame de Girardin parlait ainsi, comme si, sur le trépied de son feuilleton, elle scrutait d'un œil ardent l'avenir dont nous n'étions plus séparés que par quelques mois.

Telles sont les qualités de madame de Girardin : une perspicacité qui est plutôt l'effet d'une passion vive que d'une réflexion calme, une véhémence ingénieuse, une ironie meurtrière. Laissons dans l'ombre les petites vengeances de femme auxquelles s'est livré l'auteur en parlant des modes du jour, et de l'intérieur de quelques salons. C'est là le côté faible et petit. Mais c'est par d'autres endroits que les *Lettres* et la *Correspondance* de madame de Girardin se recommanderont à l'attention des écrivains à venir qui peindront notre siècle.

Voici un livre qui nous repose un peu des partis pris avec passion et des exagérations de la satire; c'est une *Etude de l'Homme*[1], que vient de publier un honorable magistrat, M. de Latena, conseiller maître à la Cour des Comptes. Dans un avant-propos, l'auteur nous apprend que dès que le courant de la vie l'eut porté dans le monde, il prit l'habitude de noter, mais pour lui seul, tout ce qu'il y remarquait. Ce sont ces observations, consignées sans ordre et sans suite sur des feuilles détachées, qu'il a coordonnées, et dont il a construit, dit-il, le modeste édifice qu'il livre aujourd'hui au public. Cela nous rappelle un autre observateur, devenu célèbre après sa mort, M. Joubert, l'ami de M. de Châteaubriand et de M. de Fontanes : « Mes idées, s'écriait-il souvent, c'est la maison pour les loger qui me coûte à bâtir ! »

M. de Latena a eu l'ambition louable de penser par lui-même. Il déclare que le seul livre qu'il ait constamment médité, c'est l'homme même, et que s'il a quelquefois jeté un coup-d'œil rapide sur La Bruyère et La Rochefoucauld, il ne l'a fait que pour être certain de ne pas laisser de simples réminiscences se glisser parmi ses propres observations. M. de Latena s'est privé d'un grand plaisir en ne jetant qu'un coup-d'œil rapide sur La Rochefoucauld et La Bruyère ; il eût pu

[1] Garnier frères, libraires-éditeurs, Palais-Royal, 215.

Digitized by Google

les lire attentivement, les relire, y revenir souvent, sans se nuire à lui-même. Les résultats que l'on doit aux vrais penseurs, loin de rendre l'esprit moins fécond, de l'alourdir, lui donnent une impulsion nouvelle. L'auteur ne s'est pas non plus aperçu qu'il y avait une contradiction singulière entre le désir de ne devoir rien qu'à ses propres forces et les proportions ambitieuses de ce qu'il appelle à tort son *modeste* édifice. Il n'est pas, en effet, de questions sur lesquelles M. de Latena n'ait voulu dire son mot. L'ordre éternel des choses, l'infini, la création, la matière, les révolutions du globe, les volcans, les soleils, les planètes, la génération, la formation des diverses espèces d'animaux et de végétaux, forment dans le livre de M. de Latena une sorte d'encyclopédie préliminaire. Vient ensuite l'étude de l'homme, divisée en quatre livres. Dans le premier, qui a pour objet l'homme *sensitif*, la femme tient naturellement une grande place; l'homme *intelligent* est étudié dans le second livre; l'homme *moral* dans le troisième; enfin, le quatrième est consacré à l'homme *social*. Se figure-t-on qu'il soit possible de remplir un pareil cadre sans s'aider un peu de ce qui a été découvert et pensé avant nous?

Je me hâte de dire que M. de Latena, dans son ouvrage, montre le plus sincère respect pour les grands penseurs; mais en coordonnant toutes ses notes, il n'a pas remarqué qu'il s'éloignait du but qu'il voulait atteindre. Puisqu'il désirait être autant que possible original et nouveau, il devait concentrer ses observations sur quelques points. On ne fait pas une encyclopédie avec des impressions personnelles. Le principal défaut de l'ouvrage de M. de Latena est l'étendue de son cadre. Maintenant, dans plusieurs parties de ce cadre, il y a beaucoup de pages judicieuses, vraiment estimables; il y en a quelques-unes d'excellentes. Ce qui appartient à la philosophie pratique, la peinture des impressions de l'âme, l'appréciation des défauts et des vices du cœur, dénotent chez l'auteur un sens élevé et une sagacité qui sait être équitable sans outrer l'indulgence ou la rigueur. M. de Latena termine son livre par cette pensée: « Tout dans la vie est un jeu de hasard, tout, excepté la vertu. Elle seule procure un bénéfice certain. Je le crois; et cependant, en publiant ce livre, avec un vif désir de faire quelque bien, je songe aussi à l'approbation des hommes. C'est contre elle que je joue mon repos. » L'auteur de l'*Etude sur l'Homme* le prend de trop haut et d'une façon trop tragique. Il n'a pas joué son repos pour avoir publié un ouvrage honorable, qui ne peut inspirer pour lui, tant à ses lecteurs qu'à la critique, qu'une bienveillante sympathie. Seulement, nous lui conseillerons, puisque son livre est fait, de lire avec l'attention qu'ils méritent La Bruyère et La Rochefoucauld.

Nous avons dit pourquoi notre siècle attend encore des peintres de cette force. Nous pouvons ajouter que les moralistes et les historiens

Digitized by Google

à venir auront à leur disposition de précieux matériaux. Parvenu à une maturité laborieuse, notre siècle, qui sur rien n'a dit son dernier mot, ne peut ni se peindre, ni se juger. Il est livré à trop d'incertitudes et de divisions. Mais d'un autre côté, en raison même de ces divisions, on veut prendre la postérité pour confidente, et il se prépare pour ainsi parler, une littérature posthume, qui apportera de vives lumières à l'histoire morale et politique de notre temps.

Personne n'ignore que les papiers du prince de Talleyrand, dont l'authenticité est incontestable, sont entre les mains de l'honorable diplomate auquel nous devons déjà la publication de la *Correspondance* du comte de Lamarck et de Mirabeau. Deux hommes éminents, qui ont joué un rôle considérable sous la Restauration et le Gouvernement de 1830, M. le baron Pasquier et M. le comte Molé, nous lègueront d'importants Mémoires. Il est encore d'autres hommes d'Etat qui ne laisseront pas l'avenir sans confidences. Dans un ordre différent d'idées et de choses, un poète célèbre, Béranger le chansonnier, ne cache pas qu'il travaille « à une espèce de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom des notabilités politiques et littéraires, viendront se classer de nombreux souvenirs et les jugements qu'il se permettra de porter..... Qui sait, ajoute-t-il, si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? » Il y a trop de malice dans cette modestie, et il faut que Béranger se propose d'être bien méchant.

La postérité peut donc compter sur un volumineux dossier de pièces aujourd'hui inconnues pour juger notre siècle. Ces pièces, on les rédige en ce moment, on les élabore, on les rassemble; c'est le dépôt formidable des justices et des vengeances contemporaines sur lesquelles peut seul prononcer l'incorruptible avenir. Mais pour le présent, parmi les recherches et les travaux qui peuvent faciliter une impartiale appréciation des hommes et des choses, il est juste de citer avec honneur la *Nouvelle Biographie universelle*[1], dont sept volumes ont paru, et qui a déjà été appréciée par la *Revue*. Il n'y a pas plus de deux siècles que des dictionnaires biographiques commencèrent à être publiés. Charles Estienne, de Juigné, Moréri, inaugurèrent cette forme nouvelle alors d'écrire l'histoire; mais ce fut Bayle qui lui donna un véritable éclat. Le *Dictionnaire historique et critique* fut pour l'Europe littéraire et savante la plus solide et la plus agréable des lectures. Une ingénieuse érudition, dont la pénétration va jusqu'au pyrrhonisme, les recherches les plus variées et les plus piquantes sur toute espèce de sujet, un style qui ne sent presque rien du réfugié, et où la simplicité n'exclut pas la force, méritèrent au *Dictionnaire historique*

[1] Firmin Didot frères, éditeurs, rue Jacob, 56.

Digitized by Google

et critique un succès qui dure encore. Aujourd'hui, comme au dix-septième siècle, Bayle est lu, consulté. Que de gens, sans le dire, vont y chercher leur érudition !

Bayle eut des imitateurs d'une évidente infériorité. Au surplus, en se développant dans des proportions infinies, la civilisation moderne ne permit plus à un seul homme de suffire à la tâche d'une biographie générale qui ne fut pas trop incomplète. Il fallut recourir à une association d'esprits et de talents concourant à une œuvre commune. C'est ce que dans les premières années du siècle, en 1810, eurent le mérite de comprendre les frères Michaud qui commencèrent alors la *Biographie universelle ancienne et moderne*, et qui l'ont terminée en 1828. Nous n'énumérerons pas les écrivains célèbres qui se firent biographes pour mener à bien cette grande entreprise; disons seulement que Cuvier y parla d'Aristote, et madame de Staël, d'Aspasie.

Mais à côté de plusieurs articles traités avec supériorité, il y en avait un trop grand nombre d'incomplets, d'inexacts. Souvent aussi l'attente du lecteur était trompée par de notables omissions. Aussi depuis longtemps le mouvement des idées et des études, l'accumulation des faits nouveaux rendaient nécessaire un autre répertoire historique, que n'ont pas craint d'entreprendre MM. Firmin Didot. La *Nouvelle Biographie universelle*, répond avec un à-propos heureux à ce besoin général d'informations en toutes choses, qui est une des préoccupations de notre temps. Elle y répond d'autant mieux, que non-seulement ses notices sont exactes, bien faites, rédigées pour la plupart avec une habile concision, mais qu'elle a l'insigne avantage d'y ajouter les renseignements bibliographiques, et l'indication des sources à consulter.

Voilà pour nous le côté précieux et supérieur de la *Nouvelle Biographie universelle*. Par l'indication des sources à consulter, elle devient un livre nécessaire, un instrument de travail pour les jeunes savants, pour les jeunes écrivains, pour tous ceux enfin qui veulent remonter à l'origine et embrasser l'ensemble de tous les documents littéraires. La *Nouvelle Biographie universelle* est sobre de jugements, surtout en ce qui concerne les contemporains; presque toujours, et sauf quelques regrettables exceptions, elle laisse surtout parler les faits, et de plus, elle donne au lecteur le moyen de les contrôler lui-même, en lui ouvrant les sources mêmes, en le renvoyant à tout ce qui a été écrit sur tel homme ou tel évènement chez les anciens et les modernes.

Remplir les conditions d'un pareil programme n'est pas chose facile. Heureusement MM. Firmin Didot ont pu confier la direction de la *Nouvelle Biographie universelle* à un savant infatigable, qui associe les plus nobles instincts à une vaste érudition, M. le docteur Hœfer.

Digitized by Google

C'est encore une conquête que nous avons faite sur l'Allemagne. Connaissant profondément les littératures anciennes, philologue, polyglotte, M. Hœfer a prouvé par son *Histoire de la Chimie* et d'autres travaux, qu'il n'est pas moins versé dans les sciences que dans les lettres. Et ce qui n'est pas moins heureux pour l'œuvre qu'il dirige, M. Hœfer a une indépendance d'esprit et de caractère qui le tient éloigné de toute coterie scientifique, philosophique et littéraire.

Ce n'est pas assez, dans une pareille entreprise, que d'avoir à élaborer d'immenses collections de faits et de documents; il faut avoir affaire aux amours-propres, aux prétentions, aux exigences des vivants. L'un vous insinue qu'il est un grand homme sinon tout à fait méconnu, du moins pas mis encore à sa place, et il vous demande justice et réparation. Un autre voudrait qu'on lui abandonnât le soin d'écrire la vie d'une série de philosophes ou de savants, pour pouvoir servir ses haines, ses préférences d'école et de secte. C'est au milieu de ce concert, ou plutôt de cette discordance de petites passions et de misérables vanités, que doit marcher avec une fermeté calme celui qui remplit la mission difficile, non seulement de coordonner tous les matériaux, mais de discipliner tous les ouvriers de ce vaste édifice. Que M. Hœfer, chemin faisant, s'affermisse de plus en plus dans son indépendance, qu'il se maintienne dans les larges voies de l'impartialité, qu'il écarte sévèrement les digressions qui pourraient altérer l'unité et la vérité de l'œuvre, et il aura l'honneur, avec ses collaborateurs, de doter notre époque d'un monument utile, d'un livre nécessaire.

Par un penchant irrésistible, notre siècle revient toujours à l'étude de l'histoire. Il a de grands poètes, mais ils se taisent; il a des philosophes, mais ils se sont trompés. L'histoire lui fait éprouver moins de déceptions; elle a en outre le mérite de lui rappeler ce qu'en maintes circonstances il a éprouvé et souffert. Notre époque aime l'histoire, comme une femme qui a eu de grandes peines de cœur aime les romans.

LERMINIER.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

Théâtre-Français : *La Pierre de Touche*, comédie en cinq actes, en prose, par MM. Jules Sandeau et Emile Augier.

M. Jules Sandeau a tiré sa nouvelle comédie d'un de ses romans. Nous avons dit ce que nous pensons de ce procédé et quels nous semblent en être les inconvénients; mais ici l'auteur comique ne s'est pas attaché à suivre strictement l'œuvre du romancier; il avait un collaborateur qui a dû apporter sa part dans le sujet, le remanier, l'entraîner dans des voies nouvelles, — et voici ce qui en est résulté :

La scène se passe à Munich, cette ville-musée, l'Athènes de l'Allemagne; aussi, les deux héros de la pièce sont-ils des artistes, Spiegel le peintre et Frantz Wagner le musicien. L'action s'ouvre et s'engage dans l'atelier du peintre. Spiegel est à son chevalet, travaillant avec l'activité indispensable à un artiste dont le pinceau nourrit trois personnes. Le brave jeune homme s'est chargé de son ami Frantz, à qui l'art musical ne rapporte rien, et de Frédérique, jeune orpheline, qui était nièce et pupille du père de Frantz, et que le père, en mourant, a confiée à son fils. Frantz Wagner a du talent, il a même du génie, dit-on, mais il s'en sert peu; il aime mieux passer son temps à déblatérer contre les travers de l'époque, à envier les riches et à s'abandonner aux rêves d'une folle ambition. C'est un esprit mal fait, cet artiste-là, et rien différent de l'honnête Spiegel, qui est le modèle des plus rares vertus, plein de cœur, de loyauté, de tendresse, de dévouement et de générosité. Passionné pour son art, Spiegel renonce à la gloire et se résigne à faire du métier, pour gagner l'argent nécessaire à l'entretien de ses amis; amoureux de Frédérique, il se sacrifie au bonheur de Frantz, qui aime sa cousine, et il ne se donne pas de repos qu'il n'ait fiancé Frantz et Frédérique. Vienne la fortune maintenant, et rien ne manquera plus à la félicité des trois jeunes gens.

La fortune est la pierre de touche annoncée par le titre de la pièce; elle viendra donc; mais avant qu'elle ne paraisse, l'atelier des artistes recevra plusieurs visites. Ce sera d'abord le baron de Berghausen, gentilhomme bavarois, qui vient demander à Frantz Wagner un *Requiem* pour le service funèbre d'un sien parent, le comte Sigismond, dont il espère hériter. Le comte en mourant a témoigné le désir que la musique de ses funerailles fût composée par Frantz Wagner, et ce désir a son explication dans l'aventure que voici : — Un jour, le comte Sigismond, qui était un grand mélomane, passant sous les fenêtres de la maison qu'habitent nos artistes, a entendu une sonate de Frantz, exécutée sur le piano par Frédérique. Cédant au charme de cette mélodie, il est entré dans l'atelier, et il s'est attendri à l'aspect de ces trois beaux jeunes gens unis par une pure et sainte affection et supportant noblement la misère. Il a prédit à Frantz qu'il aurait un jour la gloire et la richesse, et il a commandé à Spiegel un tableau qui est encore chez le peintre.

Frantz ayant précisément un *Requiem* en portefeuille, le donne au baron de

Digitized by Google

Berghausen, qui en échange croit devoir lui remettre une bourse pleine d'or; la bourse tombe et Frantz ordonne au valet du baron de la ramasser et de la garder. On n'est pas plus fier, plus dédaigneux et plus magnifiquement libéral que ce jeune compositeur. Après le baron arrivent madame la margrave de *** et mademoiselle Dorothée sa fille. Elles sont aussi parentes de feu le comte Sigismond, et la margrave, comme le baron, connaissant le vœu du défunt, vient demander à Frantz un *Requiem*. Mais Frantz ne peut plus lui offrir qu'une marche funèbre que la margrave accepte et dont elle enverra tout à l'heure le prix. C'est encore l'or qu'on présente à Frantz, et Frantz, toujours superbe, veut le renvoyer, car il a la manie de donner ses œuvres gratis, et pour un artiste qui rêve la fortune, c'est un assez singulier moyen d'arriver à son but; mais Spiegel qui s'est constitué ministre des finances, coupe court à ce vaniteux désintéressement, il prend le rouleau et il l'empoche au nom de la communauté; cela fait, nous n'aurons plus de visites à l'atelier, c'est à présent la fortune qui arrive sous un pli cacheté de noir. Le notaire Gottlieb écrit à M. Spiegel, artiste peintre, à M. Frantz Wagner, artiste musicien, et à mademoiselle Frédérique pour les prier d'assister à la lecture du testament du comte Sigismond. Ainsi l'a voulu le défunt, et les trois invités s'empressent de se rendre à l'appel du notaire. Tel est le premier acte qui promettait beaucoup.

L'acte suivant est au château du comte, et nous aurons la lecture du testament, une scène cent fois mise au théâtre, et qui ne présente ici rien de nouveau. On ne prendra pas assurément, pour de l'originalité, les charges de Spiegel, le vertueux artiste qui dépare ses belles qualités par l'excentricité de son langage et le grotesque de sa tenue. Les auteurs ont prêté au peintre bavarois le costume extra-pittoresque et les bouffonneries traditionnelles des rapins parisiens. Ce mépris de la couleur locale est sans profit, et ne donne qu'une figure commune, fâcheuse et déplacée. Mais voici que le notaire, après divers préambules, ouvre le testament et promulgue les volontés dernières du comte Sigismond. Le baron de Berghausen et la margrave n'ont que des legs insignifiants : à Frédérique, le défunt laisse une bague; au peintre Spiegel, quatre-vingt mille florins, et enfin à Frantz Wagner, toute sa fortune, une fortune immense, quelque chose comme trois ou quatre cent mille florins de rente. Les articles de ce testament étaient prévus par les spectateurs qui ont retrouvé là le tableau d'usage en pareille circonstance : le dépit, les plaintes, la fureur des parents frustrés dans leur avide espoir; la surprise, la joie, le délire des héritiers. C'est pour Spiegel une excellente occasion de se livrer à sa verve bouffonne, et Frantz est saisi par l'ivresse de cette foudroyante opulence qui déjà lui donne le vertige. Quant au baron et à la margrave, après quelques lamentations et quelques bouffées de colère, ils prennent le parti d'exploiter le jeune héritier, ils s'unissent pour le duper et le piller; le baron de Berghausen lui vendra son nom et son titre, la margrave lui vendra la main de sa fille. Cette margrave est une intrigante éhontée, ce baron est un misérable, un plat coquin, et nous retrouvons là un système que le théâtre, depuis quelque temps, pratique avec amour : c'est d'accorder aux pauvres et aux humbles classes de la société, tous les genres de mérite, toutes les vertus, et de charger l'aristocratie de toutes les iniquités. A la scène, maintenant, c'est

Digitized by Google

toujours un noble qui joue le mauvais rôle. S'il y a une mauvaise action à commettre, elle sera toujours confiée à un gentilhomme, à une grande dame; s'il y a un vice à représenter, il s'appellera, monsieur le comte, madame la marquise, monsieur le baron, madame la duchesse. Ces victimes titrées sont offertes à la réprobation de la multitude. On doit s'étonner de voir des écrivains d'esprit et de goût, des hommes honnêtes et distingués comme le sont MM. Sandeau et Augier, tomber dans cette déplorable ornière. Il y a deux honnêtes gens dans la comédie; c'est le pauvre peintre Spiegel et Frédérique la pauvre orpheline. Frantz, honorable tant qu'il est pauvre, se pervertit dès qu'il est riche. Le baron et la margrave, appartenant à la haute noblesse, sont des types de rouerie et de dépravation. Mademoiselle Dorothée, fille de la margrave, demoiselle du grand monde, est une sotte, une niaise, une coquette qui s'est éprise de l'uniforme bleu de ciel du lieutenant Conrad, et qui n'en épousera pas moins M. Frantz Wagner, en faisant tout bas ses réserves pour l'avenir. Voilà le monde tel que le théâtre, aujourd'hui, se plaît à le représenter! Voilà comment on entend à la scène, la vérité, la justice, le bon sens et le bon goût!

Frantz Wagner, l'héritier du comte, sert merveilleusement les projets du baron et de la margrave. La fortune le métamorphose complètement. Dès qu'il est riche, il perd l'esprit, la raison et le cœur; il devient sot, méchant, ridicule, insolent, stupide; il méprise et renie l'art dont il était enthousiaste; il méconnaît et foule aux pieds l'amitié qui l'a nourri; il abjure brutalement son premier amour. Le parvenu veut frayer avec la noblesse; il ouvre ses salons, il invite l'aristocratié de Munich à une grande soirée, mais l'aristocratie obéit au mot d'ordre que lui a donné le baron de Berghausen, et ses salons restent vides. Alors Frantz, humilié, se laisse aisément persuader que s'il veut voir venir chez lui les gens de qualité, il n'a qu'à s'appeler le chevalier de Berghausen; et rien n'est plus facile, puisque ses moyens lui permettent de payer l'adoption que le baron lui offre à un bon prix. Frantz conclut le marché. Nous le voyons se pavaner dans son illustration payée comptant; il fait la roue sous son nom de Berghausen; il redouble de dédains pour Spiegel; il accable son ex-ami de mauvais procédés. Le chien de Spiegel, introduit à l'hôtel de Berghausen, a marché dans les plates-bandes du jardin et brisé quelques fleurs; Frantz fait tuer le chien, et ce meurtre comble la mesure. Spiegel s'emporte en un beau mouvement d'indignation partagée par Frédérique, qui cesse d'aimer Frantz et donne son cœur et sa main à celui qui les mérite si bien, au brave Spiegel. Frantz épouse Mlle Dorothée; ce sera son châtiment; et afin que nul n'en doute ou ne l'ignore, on annonce M. le lieutenant Conrad.

Un premier acte bien posé, bien détaillé, plein d'esprit, voilà tout ce qu'il y a de remarquable dans cette comédie. Le reste est vulgaire, trivial, décousu, faux, odieux. Ce sont des caractères mal venus, forcés, impossibles, et des exagérations parfois révoltantes. Heureusement pour les auteurs, que leur renommée, si bien établie par tant d'éclatantes preuves d'un beau talent, ne peut pas être ébranlée par un échec. *La Pierre de touche* n'aura été un succès que pour Got, qui joue admirablement le rôle de Spiegel.

EUGÈNE GUINOT.

Digitized by Google

Opéra-Comique. — Théatre-Italien. — Un opéra-comique au théâtre des Variétés. — 1er Concert de la société Sainte-Cécile.

La dernière quinzaine de décembre et la première de janvier, sont la morte saison de nos théâtres lyriques, aussi, jusqu'aux beaux jours, se contentent-ils de vivre chichement sur des ouvrages déjà vieillis. De l'Opéra, j'aurai peu de chose à dire, si ce n'est que M. Bonnehée, élève du Conservatoire, y a débuté avec succès dans le rôle d'Alphonse de la *Favorite*. M. Bonnehée a une voix de baryton souple et bien timbrée, il chante avec modération sans abuser des grands cris, et il ne manque pas d'expérience de la scène; M. Bonnehée fait le plus grand honneur à son excellent professeur, M. Révial.

A l'Opéra-Comique, l'on attendait une petite pièce nouvelle, les *Papillotes de M. Benoît*, dont la musique est attribuée à M. Reber, mais une indisposition de madame Miollan Carvalho a fait ajourner cette représentation. En revanche, l'*Eau merveilleuse*, d'Albert Grisar, a reparu sur l'affiche, et a généralement fait plaisir. Cet ouvrage, où se décèlent quelques inexpériences, restera toutefois comme l'un des meilleurs de ce compositeur. L'*Eau Merveilleuse*, avec le *Châlet*, ce joli ouvrage de M. Adam, et les *Rendez-vous Bourgeois*, sont trois pièces particulièrement chères aux abonnés de l'Opéra-Comique, et elles en reçoivent le meilleur accueil.

— *Norma* n'avait pu réussir complètement au Théâtre-Italien, bien que le public ait rendu justice au talent de madame Parodi, mais Orovèse et Pollion ont tout gâté; la *Lucrezia Borgia* n'a pas eu un meilleur sort, malgré le talent incontestable de Mario et de l'Alboni qui verse dans la coupe fatale des festins empoisonnés, le miel et le sucre de ses roulades; *Lucia di Lammermoor*, au contraire, a obtenu un succès aussi éclatant qu'aux jours de sa jeunesse. Je ne veux pas dire que la pièce se soit conservée jeune, mais seulement que de grands talents ont su la rajeunir. Assez longtemps le chef-d'œuvre de Donizetti s'était traîné de ville en ville, de scène en scène, de traduction en traduction, de trahison en trahison; ici, mis en débris par le ténor, là, mutilé par la basse-taille, ailleurs, écorché par la prima dona, par le chœur, par l'orchestre; aussi, ç'a été une joie de le voir interprété presque aussi bien qu'aux beaux jours du Théâtre-Italien, alors que tant d'admirables talents semblaient éclore tout exprès pour la plus grande gloire de la musique sensuelle et légère. Madame Frezzolini, dans le rôle de Lucia, s'est élevée au niveau des grandes cantatrices : expression, sentiment dramatique, justesse d'intonation, fermeté et énergie d'interprétation, rien ne lui a manqué. Le débutant à qui était échu le rôle d'Ashton, se nomme Graziani; personne ne le connaissait, et maintenant tout le monde voudra le connaître, car c'est un baryton d'un grand mérite, non point un grand talent à faire, mais un grand talent déjà tout fait. Mario a chanté le rôle d'Edgardo, avec une voix fraîche et pure comme s'il n'avait que vingt-cinq ans.

— Le théâtre des Variétés est placé bien en-dehors de mes domaines. je veux mentionner, toutefois, une heureuse tentative qui s'y est faite, l'exécution d'un véritable petit opéra-comique, dont le poème, de M. Léon Battu, est rempli d'aimables détails, et dont la musique, de M. Offenbach, brille par la fraîcheur.

Digitized by Google

La tentative a eu du succès et devait en avoir. L'apparition de ce petit ouvrage sur une autre scène qu'un théâtre lyrique doit avoir de l'importance pour l'avenir. M. Perrin et M. Séveste (je ne veux pas même invoquer le nom de M. Roqueplan en si humble occasion) ont *toléré* la tentative de MM. Léon Battu et Offenbach. Ils savaient parfaitement que sous ce nom modeste : *pièce mêlée de chant, Pépito* cache un véritable opéra-comique. Or, MM. Perrin et Séveste savent également qu'une porte entr'ouverte est une porte enfoncée; que le petit opéra-comique de MM. Léon Battu et Offenbach sera suivi de plusieurs autres; que le théâtre des Variétés, avec quelques talents de rencontre, avec son petit orchestre si bien dirigé par M. Nargeot, deviendra peut-être avant peu un QUATRIÈME théâtre lyrique. Ils le savent et ne s'en inquiètent ni ne s'en offensent. MM. Séveste et Perrin ont d'excellents acteurs, d'excellentes pièces, un excellent orchestre, un excellent public, et ils n'auront aucunement la prétention du mauvais riche de l'Ecriture, qui ne laissait pas ramasser à Lazare les miettes de sa table. Il y a à Paris une foule de jeunes artistes qu'une malencontreuse destinée a faits compositeurs ; or, la musique est l'art qui exige le plus impérieusement, pour que l'artiste parvienne à la perfection, qu'il puisse entendre ses œuvres, et c'est l'art où malheureusement il le peut le moins. Quant à la symphonie, à l'oratorio, voire même à la musique de chambre, il n'y faut pas songer. Lorsqu'un pauvre artiste, bien zélé, bien laborieux, bien consciencieux, a terminé une œuvre et qu'il a besoin de quelqu'un, tout le monde est occupé : les musiciens, à des leçons, à des répétitions, les cantatrices à être malades. Le théâtre, si petit, si humble, si modeste qu'il soit, est en définitive sa seule ressource. Là, du moins, tout le monde est lié par des engagements, et la perspective d'une amende ou d'un renvoi triomphe aisément de difficultés contre lesquelles échoueraient le dévouement et le zèle. Aujourd'hui que l'art dramatique *musical* a monté d'un degré, c'est-à-dire que l'Opéra ayant agrandi la sphère de ses ressources, a laissé bien loin en arrière (je ne dis pas pour l'imagination) les œuvres du siècle dernier, l'Opéra-Comique remplit la tâche de l'ancien Opéra, c'est-à-dire que les partitions qu'il présente à son public sont aussi chargées de musique que les opéras de l'ancien temps. Que l'Opéra-Comique permette donc à des théâtres plus humbles d'occuper la place qu'il remplissait autrefois. A lui les grands compositeurs, les membres de l'Institut, c'est tout dire; aux théâtres de vaudevilles, de jeunes compositeurs doués d'une imagination heureuse et fraîche, qui feront renaître le génie si éminemment français des Duni, des Dauvergne, des Philidor, des Grétry, des Monsigny, des Dalayrac : leur génie, bien entendu, et non cette instrumentation inhabile, ces pénibles agencements harmoniques, cette stérilité d'accompagnement et de rhythmes qui jettent une tache jusque sur leurs plus beaux ouvrages.

— Cette année, la Société Sainte-Cécile, dirigée par M. Seghers, a devancé de beauconp le Conservatoire. Dès le 1er novembre, elle annonçait son premier concert; le programme, comme d'ordinaire, se composait d'œuvres choisies parmi les auteurs classiques : la belle ouverture du *Mariage de Figaro*; un chœur de chasse de Haydn, assez médiocre composition; la merveille que l'on appelle la symphonie en *la*; enfin, une ouverture nouvelle de M. Schumann, qui est remarquable quoiqu'elle ne soit pas classique, ou plutôt parce qu'elle n'est pas classique. Entendons-nous sur ce terme *classique*; cela veut dire, en

Digitized by Google

poésie comme en musique, je crois, ce qui peut être proposé pour modèle; or, ce qui peut être proposé comme modèle, c'est proprement ce qui est beau par soi-même, quels que soient les procédés de l'auteur. Haydn, Mozart, Beethoven sont classiques; mais comme Haydn et Mozart ont innové sur leur siècle, ils n'étaient donc pas classiques à l'époque où ils écrivaient, au contraire, les classiques c'étaient ceux dont Haydn et Mozart prétendaient ruiner les doctrines. A son tour Beethoven vint innover sur Haydn et Mozart, devenus classiques alors, et élargir ainsi le cercle de l'art. Qui nous dit aujourd'hui que les barrières de l'art sont posées définitivement? L'indépendance des formes mélodiques, les recherches et les combinaisons de l'harmonie ont été poussées bien loin, et les découvertes y sont plus difficiles; c'est une mine d'or souvent fouillée et par des investigateurs infatigables, mais le filon rhythmique n'a été ouvert que plus récemment, ses trésors sont plus abondants; les progrès de l'instrumentation, entravés par l'imperfection des instruments, se sont magnifiquement développés de par l'intelligence puissante d'un artiste qui est le véritable génie des harmonieux accords; et d'ailleurs, le cœur humain n'est-il pas la source toujours nouvelle, toujours intarissable, où le compositeur pourra puiser incessamment de nouveaux et puissants effets. Pour le dire en peu de paroles, la musique de Haydn et de Mozart est gracieuse et charmante, pleine de douceur et de charme, mais cet élément, mélancolique et élégiaque, qui naît dans la poésie sous la plume de Byron et de Lamartine, dans la musique sous celle de Beethoven, ils ne le connurent jamais. C'est donc une source nouvelle où s'abreuve toute une école dont les efforts sont plus louables encore que les talents. Cette école est née sur le sol de la rêveuse et poétique Allemagne : c'est bien là, en effet, qu'elle devait naître. Le Faust de Goëthe, le Manfred de Byron, voilà des types poétiques que la jeune Allemagne aime à traduire dans la langue musicale. Quelquefois même elle recherche des types plus insaisissables encore, le *Tannhauser*, le *Lohengrim*, dont M. Wagner a fait les paroles et la musique, présentent le plus rare mélange de mysticisme et de réalisme. La musique de M. Wagner n'est pas comprise en France et ne le sera pas de longtemps; l'est-elle en Allemagne? j'en doute. Elle rompt trop ouvertement, au profit du drame, avec les principes mêmes de l'art, pour plaire à un peuple qui, avant toutes choses, est musicien. M. Robert Schumann, dont la société de M. Seghers a exécuté une ouverture au dernier concert, est un peu de l'école de M. Wagner, mais mitigée par un respect plus profond pour les maîtres de l'art. L'ouverture de *Manfred* a de l'emphase, de l'obscurité, mais aussi des parties pleines d'énergie et de lumière; le caractère du sombre et poétique héros de lord Byron y est dépeint à chaque page. La péroraison est pleine de noblesse, mais comme le morceau se termine dans la nuance *piano*, il s'ensuit que le public n'applaudit pas, car ses mains ne se desserrent que lorsque les accords traditionnels lui annoncent que le morceau va se terminer. Remercions toutefois M. Seghers d'avoir insisté énergiquement pour l'exécution d'une œuvre qui pourrait passer pour fort belle, si la main qui l'a écrite eût été aussi puissante que le cerveau qui l'a conçue.

Je m'occuperai prochainement de quelques nouveautés musicales ainsi que de l'ode-symphonie *la Vie du marin*, de MM. de La Landelle et Malibran.

LÉON KREUTZER.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

I. Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature, par M. Villemain. — II. Souvenirs de l'Orient, par M. le comte de Marcellus. — III. De la connaissance de Dieu, par M. l'abbé A. Gratry. — IV. Les épreuves du mariage, par M. l'abbé Chassay.

M. Villemain est un maître dont il n'est pas permis d'aborder les écrits sans avoir pris le temps de se recueillir. Ce serait une sorte de profanation littéraire que d'essayer d'établir en quelques lignes hâtives le bilan du nouveau volume[1] dont il vient d'enrichir la collection de ses œuvres; et, pour notre part, nous n'hésitons pas à l'avouer, nous reculons devant une tâche qu'on ne peut accepter, nous le croyons, sans se montrer indigne, par la hardiesse, par la précipitation même avec lesquelles on y toucherait, de goûter la production d'un art exquis et complet. En attendant que la plume aimée d'un de nos collaborateurs, de M. Vitet, rende, avec l'autorité qui lui appartient, dans les pages de la *Revue*, la justice qui est due à M. Villemain, nous nous abstiendrons de tout éloge à l'égard de l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie française comme de tout essai d'analyse des *Souvenirs contemporains*. On a tant abusé de nos jours de la louange, qu'il est toujours si doux d'offrir en tribut au mérite et qui serait ici si pleinement justifié; on a tellement varié ses formules, qu'elle a perdu la plus grande partie de son prestige. Comment louer encore les rares écrivains vraiment louables avec ces mêmes paroles si souvent employées pour encenser la médiocrité? L'admiration véritable peut être muette, ainsi que le respect.

Aujourd'hui donc, nous nous taisons; aujourd'hui nous nous bornerons à entr'ouvrir pour nos lecteurs ce volume réservé à une critique digne de lui et que tous ceux qui lisent, en France, ont déjà dévoré sans doute. On peut prendre au hasard, parmi ces pages dont aucune n'est inférieure à celles qui la précèdent et à celles qui la suivent. Comment choisir un fragment dans ce livre aussi achevé dans toutes ses parties que dans l'ensemble? Puisons donc dans la biographie du comte Louis de Narbonne, ministre du Roi Louis XVI au début de sa carrière politique, et, plus tard, aide-de-camp de l'Empereur Napoléon; biographie qui, par son étendue, est le morceau le plus important des *Souvenirs contemporains*. Le passage sur lequel nous tombons et que nous

[1] *Souvenirs contemporains d'Histoire et de littérature*. Paris, Didier, 1854 (1853), 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

allons reproduire se séparera aisément du tissu serré de la narration : c'est un double portrait de M. de Talleyrand et de M. de Narbonne :

« M. de Talleyrand, dit M. Villemain, M. de Talleyrand a été sévèrement jugé, parfois calomnié, comme tous les hommes d'État qui ont longtemps prospéré, sous des températures et dans des conditions fort diverses. Les hommes ne pardonnent pas la continuité du succès, surtout quand elle survit à l'extrême mobilité des circonstances. Cette faveur perpétuelle de la fortune, qu'on supporte jusqu'à un certain point, dans une ancienne et tranquille Monarchie, est suspecte et irritante, en temps de révolution; et on l'explique alors par de méchants motifs. Forcé de reconnaître l'habileté de l'esprit, on accuse le caractère; et on suppose que, pour avoir réussi toujours, il faut avoir assez souvent trahi. Dans la réalité, M. de Talleyrand ne trahissait personne; mais il retenait peu ceux qu'il voyait sur le penchant de l'abîme; et il oubliait vite ceux qui étaient tombés. Incapable de donner un conseil pervers, ennemi de la violence par goût et par justesse d'esprit, il ne se retirait pas au premier excès de pouvoir. Il blâmait doucement, résistait avec finesse, assez pour ne pas rompre et pour se dégager un peu. Sans ardeur d'affection, il était aussi sans rancune; et, dans sa longue carrière, s'il n'a pas toujours fait le bien, il n'a jamais encouragé le mal, ni appuyé l'oppression. Seulement, comme il avait un grand calme d'esprit, il paraissait quelquefois d'une résignation trop grande sur le malheur de ses amis.

» Il s'habituait à leur disgrâce comme à sa propre élévation, et finissait par trouver en cela chaque chose à sa place. Son esprit ingénieux lui fournissait mille raisons de patience pour autrui. — « Narbonne, disait-il, est toujours » chevaleresque. Il n'a rien, ne veut rien, n'a besoin de rien. Il aime l'étude. » Des livres, des amis, voilà tout. Il ne faut pas s'inquiéter pour lui, qui ne » souffre ni ne s'inquiète sur lui-même. »

» Cette quiétude, ce sang-froid d'ami, dont les exemples se renouvellent à toutes les époques, avec moins de grâce que n'en mettait M. de Talleyrand, s'alliait, en cette occasion, au sentiment le plus vif et le plus avoué des rares talents de M. de Narbonne. — « Il a plus d'esprit que moi, disait quelquefois » le ministre du Directoire, devenu ministre du Consulat, cent fois plus; mais » il est moins sage. On l'accusait d'être léger, du temps de l'Assemblée législative ; ces propos-là sont une représaille des esprits lourds; au fond, il n'y » a de léger en lui que sa conversation, qui est charmante. Il est, du reste, » très-sérieux, trop sérieux même. Il s'attache, il se passionne, il a trop de » zèle. S'il rentrait dans les affaires, il se dévouerait sans mesure, dans un » temps où on n'est que trop porté à le faire, et à en abuser. Soyez-en sûr, cela » ne vaut rien. » — « Il faut en politique, comme ailleurs, ajoutait-il gravement, ne pas engager tout son cœur, ne pas trop aimer; cela embrouille; » cela nuit à la clarté des vues et n'est pas toujours compté à bien. Cette excessive préoccupation d'autrui, ce dévouement qui s'oublie trop soi-même, » nuit souvent à l'objet aimé, et toujours à l'objet aimant, qu'il rend moins » mesuré, moins adroit, et même moins persuasif. »

» A part cette théorie, que nous ne voulons pas discuter ici dans ses applications politiqnes ou mondaines, le prudent ministre des *Relations extérieures*

Digitized by Google

sous le Consulat restait fort affectueux et fort aimable pour son ancien et brillant compagnon de jeunesse; il le recherchait, le vantait en tous lieux, hormis dans le cabinet de Saint-Cloud, l'attirait dans ses splendides soirées de Neuilly, et se parait de lui devant les étrangers célèbres qu'amenait à Paris la paix de Lunéville (9 février 1801), puis celle d'Amiens (1802), ces deux reconnaissances provisoires des conquêtes de la France et de son Etablissement nouveau, ou plutôt cette halte d'un jour dans nos grandes guerres. »

Avant la publication des *Souvenirs contemporains*, le comte Louis de Narbonne appartenait au groupe des hommes distingués qu'on n'oublie pas, mais qui ne vivent plus pour la postérité. Grâce à la fervente amitié d'un biographe qui dispose de l'avenir, M. de Narbonne vient de renaître pour ne plus mourir.

— Un des hommes qui ont le mieux vu et le mieux connu le Levant, un écrivain qui a parcouru cette terre des anciens souvenirs en érudit et en poète, la Bible d'une main, les œuvres du « divin Homère » de l'autre, M. le comte de Marcellus vient de donner une nouvelle édition de ses *Souvenirs de l'Orient* [1], qu'il était impossible, depuis longtemps déjà, de se procurer.

La fortune du livre, en effet, avait été aussi prompte que brillante; à peine avait-il paru que la presse avait été unanime à en constater la valeur. — Et ce n'était que justice; il méritait bien, même après l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, les éloges que se plut à lui donner M. de Bonald, mettant M. de Marcellus au premier rang parmi les voyageurs qui ont décrit avec les couleurs les plus fidèles « cet Orient, pays si riche de physique, si pauvre de mo» ral, où tout est beauté de situation, de sol, de climat; où tout est ruines; » ruines d'hommes, de femmes, de religion, de gouvernement, de monuments » des arts anciens. »

Plus de trente années se sont écoulées depuis le jour où, montant sur le pont de la *Galatée* qui devait transporter à Constantinople l'ambassade dont il faisait partie, le jeune voyageur commençait sa laborieuse pérégrination. Ces trente années ont glissé comme une heure sur le monde antique dont il allait visiter les débris. Quelques grains de poussière peut-être se sont ajoutés aux couches de poussière qui recouvrent des restes vénérables; quelques pierres se sont écaillées un peu plus sous les feux du soleil, une génération d'hommes a succédé à une autre génération, mais la physionomie matérielle ou morale n'a point changé : pareil aujourd'hui à ce qu'il était hier, le vieil Orient repose toujours dans son immobilité majestueuse.

Familier avec les poètes de l'Asie comme avec ceux de l'Occident, M. de Marcellus évoque tour à tour le souvenir des uns et des autres; si, à côté du tombeau de Patrocle, sa mémoire lui rappelle les touchantes paroles de cette Briséis, « semblable aux déesses; » à l'ombre des palmiers dont la brise fait « onduler la cîme flexible comme la tête d'une vierge qui se penche et s'en» dort, » il n'oublie pas l'Arabe Dafard-el-Hadad. Lui-même sent en poète; à l'aspect de ces paysages reposés et tranquilles, de ces cours d'eau qui par-

[1] Paris, Lécoffre, 1854 (1853), un vol. in-12.

Digitized by Google

courent en silence d'agrestes vallées, l'émotion le gagne et le domine; sa plume devient un pinceau. De nombreux passsages des *Souvenirs de l'Orient* sont des tableaux achevés, où rien ne manque, ni l'éclat, ni l'harmonie, ni même cette teinte légèrement assombrie par un souvenir ou un regret, qui en rend l'impression plus douce et plus pénétrante. Telle est cette page sur le Limyrus qu'un juge, — dont on ne récusera certes pas la compétence, — Xavier de Maistre, admirait assez pour l'envoyer, transcrite de sa main, à M. Topfer.

« Si de douces et solitaires jouissances touchent quelquefois le cœur autant » que de grands souvenirs, dit M. de Marcellus, comment oublierais-je ma na- » vigation isolée sur le fleuve de Limyra? Le soleil venait de se lever : quel- » ques nuages lointains dérobaient à mes yeux la cîme du Taurus; le Cragus, » montrait devant moi ses sapins et ses neiges. J'étais dans une disposition » d'esprit triste et pensive, et je me sentais *agité de je ne sais quelles inquié-* » *tudes, dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes*[1]. Je » m'embarquai dans la petite chaloupe du capitaine, que je dirigeais seul avec » un officier de marine. Le sable amoncelé par les flots de la mer, à l'em- » bouchure du Limyrus, nous opposa d'abord sa barrière. Mais bientôt je me » trouvai dans le lit profond du fleuve; la mer s'éloigna; nous remontâmes » lentement un courant presque insensible. Notre navigation n'était retardée » que par les roseaux du rivage et les vieux troncs des arbres qui croissent ou » qui tombent dans les eaux. J'évitais ces obstacles et je suivais ma route » sous un berceau continu d'arbres chargés de fleurs et du plus beau feuillage. » Enfin, à une demi-lieue de la mer, le lit de la rivière devint si étroit, qu'il » me fallut renoncer à pénétrer plus avant; je gravai alors, sur l'écorce d'un » gros chêne, dont les branches passaient de l'une à l'autre rive, le *nec plus* » *ultrà* d'Hercule, puis j'attachai ma nacelle au rivage, et je mis pied à terre. » Des myrtes à larges feuilles s'y entrelaçaient avec des grenadiers, dont les » bouquets écarlates, et les fruits à peine formés, se penchaient sur les ondes; » le laurier rose, l'églantier, l'aubépine élevaient autour de ce silencieux asile » des murs de verdure que la vigne sauvage tapissait de ses pampres et par- » fumait de ses fleurs. La brise du matin, chargée des exhalaisons printan- » nières de la plaine, agitait doucement le feuillage. Je n'ai jamais plus pro- » fondément joui des beautés de la nature; et sur la rive du Limyrus, au pied » des hautes montagnes de Lycie, ma pensée mélancolique me ramenait aux » jours de mon enfance, aux souvenirs de la patrie. Je me rappelais ces ruis- » seaux, ces fleuves paternels qui me virent solitaire, et méditant un chimé- » rique avenir. Séparé d'eux depuis bien des années, je regrettais mes prai- » ries, mes ombrages, mes songes de vingt ans. Pauvre fleuve sans gloire, ton » nom ne s'attache pas aux grandes époques d'un autre âge; je ne retrouve » pas sur ta rive les monuments des temps passés; mais tes flots, les fleurs, » les arbres que tu baignes ont rappelé à mon cœur les plaisirs de mes pre- » miers ans; sur tes bords j'ai rêvé à la France, et je te dois une des plus » douces heures de ma vie... »

— M. l'abbé A. Gratry, l'auteur de l'*Etude sur la sophistique contemporaine,*

[1] Bossuet.

Digitized by Google

vient de publier un ouvrage d'une grande importance, un traité *de la Connaissance de Dieu*[1] qui, à l'heure où nous écrivons, a été déjà l'objet des préoccupations de quiconque s'occupe des plus sérieuses études philosophiques. Ce livre, où est agitée la plus grande de toutes les questions qu'il soit donné à l'homme de scruter, est aussi remarquable par la forme que par le fond des idées qu'il aborde d'une manière tout à fait neuve et inattendue. Si nous considérons comme un devoir d'en signaler dès à présent tout le mérite, nous n'essaierons pas du moins d'en donner ici l'analyse; cette tâche, au-dessus de nos forces, appartient à un de nos collaborateurs; M. Lerminier consacrera prochainement dans la *Revue* un article étendu à l'examen du traité *de la Connaissance de Dieu*.

L. C. DE BELLEVAL.

— Nous avons appelé déjà l'attention des lecteurs de la *Revue*[2] sur les nombreux ouvrages de M. l'abbé Chassay, dont la célèbre université de Fribourg en Brisgaw vient d'honorer le talent et le zèle religieux en lui décernant le titre de Docteur en Théologie. Nous avons dit que tous ces ouvrages divers se rattachaient au même sujet et traitaient de « la conduite à observer dans les » rapports avec le monde et la famille. »

Le nouveau volume que vient de publier M. l'abbé Chassay, sous le titre des *Epreuves du Mariage*[3], en serait le complément, s'il ne s'y occupait pas avec une sorte de préférence, toute bienveillante du reste pour les femmes, des défauts des maris. L'auteur avait, il est vrai, doucement censuré précédemment la part d'imperfections que les femmes pouvaient apporter dans la communauté. Mais, en attribuant les principaux torts au sexe le plus fort, il n'a sans doute été que juste. Nous voilà donc tous suffisamment avertis, et lorsqu'il nous promet encore le *Remède aux épreuves du mariage*, nous supposons que l'écrivain si fécond, mais en même temps si attachant, nous révélera des secrets que l'on cherche depuis longtemps à deviner. Les ménages dont le calme intérieur laisserait quelque chose à désirer lui auront alors de bien réelles obligations.

Cte G. DE CARAMAN.

[1] Paris, 1853. Lecoffre et Douniol, 2 vol. in-8°.
[2] Tome VI, page 160.
[3] Paris. — Poussielgue-Rusand, 1853; 1 vol. in-12.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Paris. — Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

HISTOIRE.

LES PREMIERS SIÈCLES DE LA CHARITÉ.

(Suite *.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

A mesure que les temps avancent, l'Église marche, le Christianisme se propage; les œuvres de sa charité, identiques par le fond, prennent une autre allure, d'autres proportions, un autre caractère.

L'Église de Jérusalem était un monastère, constitué pour ainsi dire sur le pied de la perfection chrétienne, mais constitué pour quelques années seulement, parce que la vie monastique ne peut être la vie de toute une société.

L'Église des temps apostoliques était une famille, humble, encore obscure, signalée aux regards, non par son propre éclat, mais par les contradictions qu'elle rencontrait : Nous savons de cette secte, disent les Juifs à saint Paul, qu'elle est partout contredite.

L'Église du second et surtout du troisième siècle est une république. Je me sers de ce mot antique comme signifiant un État, une

* Voir le présent volume, page 161.

Digitized by Google

société constituée, quel qu'en soit du reste le gouvernement. L'ébranlement donné par la parole apostolique a secoué la masse des peuples. Les résultats de la prédication ne sont plus individuels; l'Afrique regorge de chrétiens; les revenus des idoles diminuent chaque jour. On ne vend plus de victimes, disait Pline dès le temps de Trajan. Ce concours des peuples dans le sein de l'Église y nécessite et y amène une sorte de vie politique, au lieu de la vie domestique qui lui suffisait. Sa hiérarchie, sa législation, sa constitution, son ordre intérieur, quoique reposant sur des fondements toujours les mêmes, puisque ces fondements sont divins, prennent une forme plus précise et plus définie. C'est comme les peuples qui en grandissant passent du régime de la famille au régime de la cité. Sans révolte, sans esprit de lutte, sans ambition temporelle, la république chrétienne s'élève en face de la république romaine, fondant comme elle une société complète et empruntant à certains égards les formes de son pouvoir. Elle a, comme elle, ses magistrats dans chaque cité, les évêques, siégeant au milieu du conseil des prêtres comme les duumvirs dans la curie; ses magistrats provinciaux, les métropolitains, avec les conciles déjà périodiques en certaines contrées et qui sont le sénat de la province; et enfin, comme la république romaine elle a son chef supérieur, l'évêque des évêques, ce César indigent, revêtu du capuchon et de la *pœnula*, qui, aux jours de persécution, va se cacher dans les catacombes ou demande asile à quelque bonne veuve du Mont-Aventin. Par des signes convenus, des écrits à forme authentique (*litteræ communicatoriæ, formatæ*[1]), l'Église est de Cadix à Edesse, du Rhin au Nil, en communication régulière avec elle-même. Elle a et ses chefs qui la dirigent, et ses assemblées qui délibèrent, et ses tribunaux qui jugent, et ses officiers inférieurs qui exécutent. La coutume de l'arbitrage épiscopal, prescrite par saint Paul, met aux mains des évêques une sorte de juridiction civile toute volontaire, toute paternelle, toute conciliatrice, déjà puissante. Le pouvoir pénitentiaire constitue une juridiction criminelle, dont le code est déjà complet au commencement du troisième siècle. Les aumônes levées sur des contribuables volontaires forment son trésor; des dons plus considérables, apportés par la charité de quelques fidèles, lui constituent un domaine. C'est, en un mot, une société avec toutes ses lois, un gouvernement muni de tous ses pouvoirs, un *Etat dans l'Etat* (pour me servir d'une expression moderne qu'on prend à tort dans un sens de blâme; car, à vrai dire, toute corporation, toute société, toute famille est un Etat dans l'Etat). Elle n'est pour cela ni factieuse, ni murmurante, ni insoumise. Son action est toute spiri-

[1] V. Conc. Nicœn.

Digitized by Google

tuelle ; mais malgré elle-même, par le nombre de ses membres et par la force de ses institutions, elle est déjà temporellement importante. Elle a sa vie propre auprès de la vie de l'Empire. Elle lui laisse les corps, elle lui enlève les âmes; mais un jour ou l'autre, les corps eux-mêmes, l'ordre temporel lui appartiendra et la trouvera toute constituée pour le gouverner. Il est nécessaire pour ce monde si menacé, qu'en dehors de la vie romaine qui s'épuise une autre vie subsiste dans l'Empire, et que la république chrétienne se trouve prête à remplacer la république romaine quand il le faudra.

Si l'on doutait de cette importance même temporelle du Christianisme au troisième siècle, il n'y aurait qu'à étudier la conduite des princes païens à son égard. La société chrétienne était dès lors un fait qu'on pouvait attaquer, qu'on ne pouvait plus nier. L'Empire se rencontrait avec l'Église comme une puissance avec une puissance. Il la reconnaissait pour une société constituée avec sa hiérarchie, ses conciles, son chef suprême[1]; qu'il vécût avec cette société en paix ou en guerre, il fallait qu'il l'admît au moins comme fait. Tantôt cette puissance l'étonne et le subjugue; c'est alors qu'Elagabale fait placer le Christ auprès de ses dieux syriens, qu'Alexandre Sévère le met avec Abraham et Orphée dans son sanctuaire domestique, que, même en un temps de persécution, l'Eglise romaine propose à saint Cyprien exilé d'obtenir de l'empereur sa délivrance. Le Christianisme doit à cette situation les longs intervalles de paix et de demi-liberté qui signalent pour lui le troisième siècle. Tantôt, au contraire, la puissance de la société chrétienne effraie et offusque l'Empire ; alors ce n'est plus seulement une persécution, c'est une guerre. Ce ne sont pas des recherches, des poursuites exercées çà et là par quelques proconsuls sur les premiers chrétiens qui leur tombent sous la main. C'est une guerre proclamée au nom de César du haut du Capitole, un acharnement systématique qui poursuit dans toutes les parties de l'Empire les chefs, les temples, les trésors, les biens, les livres sacrés de l'Église : c'est le peuple romain qui fait la guerre au peuple chrétien. Et l'opposition de ces deux termes n'est pas de moi, elle est sans cesse dans Tertullien.

Il s'agit maintenant de voir dans cette situation nouvelle, quelles proportions nouvelles, quelles formes différentes, quel développement inattendu vont prendre les œuvres de la charité chrétienne.

Remarquons-le d'abord : dans ce concours de prosélytes, dans cette propagation de la pensée chrétienne, tout n'est pas gain pour l'Église. L'Église, constituée en une société temporelle déjà importante, exer-

[1] L'empereur Alexandre Sévère cite comme modèle la forme d'élection des évêques chrétiens. L'empereur Aurélien, de même, quoique persécuteur, reconnaît la suprématie du pontife romain.

Digitized by Google

çait comme telle une attraction qu'elle eut mieux aimé ne pas exercer.

Des hommes commençaient déjà, nous disent les saints pères, à se faire chrétiens par des vues mondaines. Chose étrange, si l'on pense que la persécution n'était pas finie; compréhensible, si l'on songe à cette force intérieure que le nombre donnait à l'Église. Beaucoup de riches surtout entraient dans l'Église, enviant les distinctions de cette hiérarchie qui était aux yeux des païens eux-mêmes une dignité : ils y entraient avec leurs instincts mauvais, mal réprimés, le paganisme ou du moins les passions du paganisme au fond du cœur ; au jour de la persécution ils trahissaient la cause du Christ. Dans les persécutions du premier et du deuxième siècle, il y eut à peine trace de quelques apostasies. Au troisième siècle, elles abondent, et dès que la paix de l'Église est rétablie, elle se voit entourée d'une foule de déserteurs qui viennent demander grâce pour leur défection comme ils ont demandé grâce à César pour leur Christianisme.

Il n'y a rien là qui doive étonner. L'homme apporte partout les diversités de sa nature, son bien et son mal, ses vertus et ses vices. Plus les hommes viennent en foule, plus ce contraste éclate, plus la pureté native, l'intégrité première des institutions est sujette à ces taches accidentelles qui en ternissent l'éclat, qui n'en altèrent pas le fond. Il ne se peut faire que le miroir où des milliers d'hommes sont venus se regarder tour à tour ne soit souillé de quelque haleine. Il eût fallu, le matin de la Pentecôte, mettre les scellés sur le cénacle, et défendre à tout prosélyte d'y entrer jamais, pour empêcher que rien d'impur y pénétrât. Judas parmi les apôtres, Ananie et Saphire parmi les saints de Jérusalem, Simon le Magicien parmi les premiers Gentils amenés à la foi, l'incestueux de Corinthe, Alexandre, Hyménée, Philète et bien d'autres, docteurs de mensonge, hérésiarques, déserteurs de la vérité dans le sein même des Églises apostoliques, attestent cette inévitable imperfection de la nature humaine que la loi même la plus pure ne purifie pas entièrement. Elle se sent davantage à mesure que la multitude succède au petit nombre, le vulgaire des convertis à l'élite des saints, la paille au pur froment. Le filet se rompt, comme disent les saints Pères, par la multitude des poissons que la pêche miraculeuse y a accumulés. Il se rompt, mais ne se déchire pas. Sans doute, si le bien ne subsistait pas auprès du mal, si cette invasion du vice anéantissait la vertu, si les sacrifices les plus héroïques, les dévouements les plus surhumains ne se rencontraient même pas aux siècles les plus impurs et dans les églises les plus souillées, il y aurait lieu de désespérer. Mais il n'en est pas ainsi : il n'y eut jamais telle altération du Christianisme qu'aucun des principes du bien s'y éteignit et s'effaçât devant ceux du mal ; il n'y a pas de siècle qui n'ait eu ses saints; pas un coin de la chrétienté qui n'ait ses martyrs; pas une vertu des temps apos-

Digitized by Google

toliques qui manque tout à fait aux époques même les plus abaissées. Et d'un autre côté, si cette invasion de l'Église par la multitude, si cette irruption du peuple dans le cénacle apporte son mal, elle y apporte aussi son bien. Les taches sont plus fréquentes, mais les vertus sont plus communes. Le mal se fait auprès du bien; mais le bien se fait aussi sur une échelle plus grande; il est plus universel, plus vaste, plus ordonné. Ce n'est plus le petit troupeau formé avec un soin scrupuleux et composé des plus blanches brebis. C'est le champ du père de famille, où, malgré l'ivraie jetée de loin en loin, le blé semé de la main divine donnera une abondante moisson. C'est le chêne dont le tronc peut bien recéler quelques insectes impurs, mais dont les branches comptent des milliers d'oiseaux bénis du ciel, faisant leur nid sous son feuillage. Si le père de famille se fut contenté d'un petit coin de terre d'où il aurait extirpé avec soin chaque tige d'ivraie, il n'aurait eu sans doute que de beaux épis; mais sa récolte eût été bien légère. S'il eût ébranché chacun des rameaux du chêne où un ver avait pu se loger, son arbre ne lui aurait donné qu'un maigre feuillage et les oiseaux seraient allés chercher ailleurs leur abri.

II.

L'Église va donc s'humaniser pour ainsi dire, se plier davantage à la vie des peuples, se rendre accessible aux multitudes, se dilater plutôt que s'élever. Mais cependant le type de la vie parfaite, le souvenir de la plus haute virilité chrétienne ne s'effacera jamais dans son sein.

Au contraire, ce troisième siècle de l'Église, où le monde commençait à affluer vers le Christianisme, est marqué par un redoublement des vertus supérieures du Christianisme. La grande origine de la monasticité chrétienne précède de peu la fin du troisième siècle. C'est en 250, au temps de la persécution de Dèce, que saint Paul, le premier ermite, se retire au désert. Quelques années plus tard, saint Antoine en fait autant à l'imitation d'un pieux vieillard qu'il connaissait, et Dieu l'amène à la cellule de Paul pour ensevelir ce saint solitaire. Mais « il n'est pas bon à l'homme d'être seul, » et la vie érémitique, quoiqu'elle ait été celle de quelques illustres saints, n'est pas celle qu'a le plus recommandée l'Eglise. A la suite de chacun de ces pieux fugitifs, Dieu a envoyé de nombreux disciples qui ont troublé sa solitude, en l'imitant, et malgré lui, ont changé l'anachorète en un abbé, l'ermitage en un monastère. Les cellules se sont pressées autour de la cellule d'Antoine; et la vie cénobitique, le monastère, commencé dans le désert de Fayoum, porté dans les solitudes de la Thébaïde, imité en Syrie par saint Pacôme, introduit ou développé pour les

Digitized by Google

femmes par une sœur de saint Antoine[1], devient un des traits éclatants de sa vie de l'Eglise, un des grands instruments de sa puissance, un des grands stimulants de la vertu chrétienne.

Pour ne pas sortir de notre sujet, nous devons considérer le monastère seulement comme une grande école de travail, et comme une grande école de charité. Ainsi que nous l'avons dit, ces deux choses sont en rapport constant dans le Christianisme antique. Elles viennent à l'aide l'une de l'autre; elles se tempèrent l'une l'autre. Placé entre le riche qui donne, le pauvre qui reçoit, l'artisan qui travaille, le moine savait imiter la vertu de chacun d'eux. Il arrivait à cette perfection de la vie chrétienne : d'être pauvre et cependant de ne rien recevoir, de travailler et cependant de n'avoir pas de salaire, de ne rien posséder et cependant de donner; laborieux comme le plus actif, dénué comme le plus pauvre, et néanmoins charitable comme le plus opulent. Le monastère était un vaste atelier où la prière se conciliait souvent avec le labeur, quelquefois lui cédait la place[2]; où le jeûne n'était modéré que par un seul désir, le désir de garder ses forces pour le travail. Saint Hilarion chantant des hymnes et creusant la terre, ajoutant la fatigue du travail à celle du jeûne, s'occupait de plus à tresser des corbeilles avec du jonc[3]. « *Le moine qui ne travaille pas est coupable de fraude*, disait un moine célèbre[4]. » Nul choix, du reste, nulle liberté, nulle rémunération pour ce travail. Les œuvres les plus viles, les plus simples, les plus sédentaires, celles qui obligeaient le moins à sortir de la communauté étaient les plus recommandées. On préférait les arts nécessaires aux arts de luxe, l'agriculture au travail des constructions qui peut troubler la vie du moine, à l'agriculture elle-même l'humble confection de nattes, de paniers, de chaussures vulgaires, plus compatible avec la méditation et la charité[5]. Ces cellules réunies dans le désert étaient comme une ruche d'abeilles; chacun avait dans ses mains la cire du travail, dans sa bouche le miel des psaumes et des oraisons[6]. Tout était saint dans ce labeur. Les outils mêmes étaient consacrés à Dieu; celui qui en eût abusé eût commis un sacrilège[7].

Et ce travail, sanctifié par un si noble exemple, érigé en vertu chré-

[1] La vie de saint Antoine porte, qu'avant de se retirer au désert, il fit entrer sa sœur dans un monastère de vierges, ce qui ferait remonter à une époque antérieure le commencement de la vie cénobitique pour les femmes.

[2] Basile. Ep. 1, 2. Basile. Regulœ fusius tract. 37.

[3] Hieronym. in vitâ Hilarion.

[4] Socrate IV; 18.

[5] Basile. Regulæ fusius tract., 38, 39,40.

[6] Epiph. Hœr. 80.

[7] Basile. Reg. brev., 143, 144.

Digitized by Google

tienne et pour ainsi dire faisant partie du culte divin, était encore sanctifié par son but, qui était la charité. Le moine, d'après tous les maîtres de la vie monastique, ne doit pas travailler pour ses propres besoins, mais pour les besoins du pauvre et pour le salut de son âme[1]. La frugale nourriture des moines était assurée par un faible prélèvement sur leurs labeurs; tout le reste appartenait aux pauvres. L'assistance des pauvres, c'était le but, c'était la justification du travail. C'est le motif donné constamment par les saints Pères[2].

En Egypte, on comptait jusqu'à cinq mille, dix mille moines sous un même chef, travaillant dans les monastères, se louant quelquefois pour faire les moissons, et nourrissant de leur labeur un nombre infini de pauvres et d'étrangers[3]. Les largesses des couvents étaient immenses. Ces réunions de pauvres, dont le seul capital était le sol qui les portait, étaient cependant la providence des autres pauvres. Leurs aumônes se distribuaient comme celles du clergé, avec un sage discernement, par l'économe ou le diacre du monastère[4]. En un temps de disette, saint Pacôme refuse le blé des greniers publics qu'on lui offre au-dessous du prix, et distribue gratuitement au peuple celui du couvent. Un frère de saint Grégoire de Nysse, vivant dans la solitude, trouvait cependant le moyen de nourrir une multitude de pauvres par son travail. Dans les déserts de l'Egypte, si dangereux pour les voyageurs, les couvents abritaient des milliers de pélerins. L'activité jointe à l'austérité, faisait des prodiges et donnait des millions non aux couvents, mais aux pauvres des couvents. De tous ces produits du travail, il fallait que nul ne demeurât au monastère. L'aumône est souvent insuffisante pour les pauvres; ici, au contraire, les pauvres devenaient insuffisants pour l'aumône; après avoir soulagé tous ceux du voisinage, on allait en chercher d'autres plus loin; on chargeait le blé du monastère sur des navires, et ces nouveaux pilotes de la charité allaient cotoyant le Nil, à la découverte d'un pays où il y eut encore des pauvres[5].

III.

Voilà donc, de ce côté du moins, une protestation de l'Eglise contre ce refroidissement et cette langueur qui pouvait ailleurs se produire dans son sein. L'esprit monastique, réalisé dans sa forme la

[1] Hieronym ad Rusticum monachum.

[2] Basile. *Ibid.*, 207. Epiph. Hœr., 80.

[3] Sozomène, VI, 28. Théodoret., c. 10, 30.

[4] Jean Cassien. Collat. XXI; 1, 2, 8, 9.

[5] Hœc agunt ne quid apud se remaneat quod abundaverit : adeo ut oneratas naves in ea loca mittant quœ egentes incolunt. August. de morib. Eccl. cathol. 1, 31.

Digitized by Google

plus éminente, dans vingt régions diverses, par des milliers d'hommes ou de femmes, était opposé à toutes les tentations de faiblesse et de pusillanimité qui pouvaient naître parmi les chrétiens. Mais ce n'était pas assez; et il fallait que toutes les institutions de la charité chrétienne, sans que le principe en fût altéré, s'accommodassent à la situation nouvelle de l'Eglise.

L'abondance des aumônes semblait tarir: « Les chrétiens, dit un des pères de ce temps, n'ont garde aujourd'hui de vendre leurs biens comme leurs devanciers le faisaient; au lieu de vendre ils achètent, ils s'arrondissent... Des femmes opulentes viennent le dimanche à l'église, sont admises au sacrifice, reçoivent leur part de l'oblation du pauvre et ne s'approchent point du tronc[1]. »

En face de ce refroidissement, que fait l'Eglise? Comme le travail est le principe, l'aide, le complément à la charité, elle insiste d'abord sur la loi du travail. Plus la charité veut être abondante et libérale, plus elle déclare indigne celui qui la trompe et recourt à ses bienfaits sans en avoir besoin. « Que personne de vous ne demeure oisif », dit saint Ignace[2]. Les moines et les clercs en donnent l'exemple. On prononce l'anathême contre celui qui cache ses richesses, accepte l'aumône et dérobe le pain des pauvres[3]. On enseigne à l'orphelin un métier pour qu'il cesse de bonne heure d'être à charge à personne, « parce qu'heureux est celui qui se suffit à lui-même et ne diminue point la part de la veuve et de l'étranger[4]. »

Ensuite, l'aumône demeurant toujours libre, il fallait pourtant qu'elle devint régulière. « Puisque le Christ avait sa république, il était juste qu'elle eut son fisc[5]. » La situation nouvelle de l'Eglise exige un revenu plus assuré. On demandait ces impôts à la conscience et à la conscience seule; on ne prétendait les lever ni par la force qu'on n'avait pas, ni par la menace qu'on ne voulait pas employer; ce n'étaient point les censures, c'étaient les avertissements de l'Eglise. Dans la vie de famille du Christianisme primitif, les consciences avaient pu être laissées à elles-mêmes; mais dans la vie pour ainsi dire publique du Christianisme agrandi, les consciences avaient besoin d'être éclairées.

On rappelait donc au Chrétien que le Juif, faible image du vrai fidèle, donnait jadis aux prêtres les prémices de son champ et de son troupeau, la dîme aux lévites. Le Pharisien de l'Evangile offrait le dixième

[1] Saint Cyprien.

[2] Ep. 7. Ad Tarsenses.

[3] Const. apostol. IV, 2.

[4] *Ibid.*

[5] Si non habet rempublicam suam Christus, non habet fiscum suum. Augustin; in ps. 146.

Digitized by Google

de tout son bien, même des moindres fruits comme le cumin et la menthe. Que ne devait pas faire le Chrétien dont la justice devait surabonder au-dessus de celle du Pharisien? Cette limite observée par les scribes hypocrites n'était-elle pas la limite infime au-dessous de laquelle il n'eut pas voulu que son aumône descendît[1]?

De là venait l'usage, dans chaque maison chrétienne, de compter son revenu, de faire la part du pauvre, de la garder en dépôt jusqu'au jour où on la portait à l'église, conformément au précepte de saint Paul : « Que chacun mette à part chaque dimanche ce qu'il veut donner. » Le possesseur de biens sur ses revenus, le marchand sur son lucre, l'officier sur sa solde, l'ouvrier sur son salaire prélevait d'abord la part de Dieu. Il était, au nom de l'Eglise, « le percepteur de ses propres deniers, afin que le ministre de l'Evangile, loin d'avoir rien à réclamer de lui, n'eût pas même à l'accuser par son silence[2]. » Nul usage sur lequel les Pères insistent davantage que cette périodicité, cette régularité, cette fixité du prélèvement pour le pauvre. « Dieu nous donne tout et veut bien ne nous demander que la dîme. La dîme est le tribut dû aux indigents. Payez donc le tribut aux pauvres, offrez les prémices au sacerdoce.... Le Seigneur réclame la dîme sur tout ce qui vous fait vivre, sur la milice, l'industrie, le négoce. Que diriez-vous si Dieu prenait le tout et ne vous laissait que la dîme? Séparez donc quelque chose de vos ressources ordinaires. Que chacun, dans la proportion de sa fortune, mette à part ce qu'il jugera à propos, comme une dette qu'il aura à payer au fisc... Sur vos revenus annuels, sur vos gains quotidiens, prélevez une portion toujours la même; la dîme, si vous voulez. La dîme c'est peu, mais enfin la dîme... Le Pharisien, au-dessus duquel votre justice devrait abonder, le Pharisien payait le dixième de son bien, et vous n'en payez peut-être pas la millième partie[3]... Que ce soit du moins chez vous une coutume et une loi incontestable. Mettez cette somme à part, séparez-la de votre propre bien; elle en sera la gardienne. Comme les particuliers, pour mettre leur trésor en sûreté, le déposent à côté de celui du prince, notre trésor privé, conservé auprès du trésor de Dieu, sera garanti. Votre coffre-fort sera le tronc des pauvres, votre maison sera une église gardant dans son enceinte le trésor sacré, vous vous ferez de votre propre main l'économe des pauvres. Telle est la sainteté que l'amour des hommes donnera à votre logis et à vous-même[4]. »

[1] Voir Saint Cyprien De unitate ecclesiæ. Ep. I, 9.—Origen. in Num, Hom. XI. Constit. apostol. VII; 30.

[2] Efficimini exactores vestri, ne illi qui in Evangelio serviunt vobis, non dicam petere cogantur, sed silentio vos non arguant. Augustin. In psalm. 146.

[3] *Ibid.*

[4] Αὐτοχειρονητὸς οἰκονόμος πενήτων. . . . Ἡ φιλανθρωπία ταύτην σοι δίδωσι τὴν ἱερωσύνην. Chrysost. in I. Cor. Hom. V.

Digitized by Google

On ne sait pas assez quelle puissance a cette régularité et cette fixité de l'aumône; quelle richesse ce serait pour les pauvres, si dans chaque maison il y avait pour eux une petite bourse, alimentée par un prélèvement régulier si modique qu'il soit. La pièce d'argent que nous leur jetons de loin en loin coûte beaucoup à notre avarice et tranquillise facilement notre conscience. Le sou que nous mettrions à part tous les jours serait un impôt plus aisement payé et en définitive plus productif. Il faut que notre charité ruse contre nous-même, et dresse son budget avec art, pour obtenir beaucoup sans trop effrayer le contribuable. L'année finie, lorsque le contribuable réglera son compte, il sera tout surpris d'avoir donné tant et d'avoir eu si peu d'efforts à faire.

Le trésor des pauvres ou celui de l'Église s'augmentait encore d'une autre façon; comme elle avait ses impôts, elle avait son domaine. La demi-liberté qu'elle eut à plusieurs époques du troisième siècle, même sous des princes païens, permit à quelques-uns de ses fidèles de suivre un peu tardivement le conseil de l'Évangile, et de donner après leur mort les biens qu'ils n'avaient pas eu le courage de donner pendant leur vie. Ces charités posthumes, qui plaisaient médiocrement à saint Basile, que saint Augustin n'acceptait qu'avec une excessive réserve, commencèrent donc bien avant eux. L'Église, avant d'avoir sa pleine liberté, posséda des terres, des maisons, des jardins légués par les morts, donnés par les vivants, abandonnés par ceux qui, entrant dans le sacerdoce, voulaient être pauvres comme les pauvres qu'ils allaient servir. Ses lieux d'assemblées ne furent pas toujours des cachettes obscures; elle ne craignit pas de les embellir; elle y suspendit des lampes d'argent[1]; elle eut dans chaque ville une de ces pieuses demeures; elle en comptait quarante à Rome, avant la persécution de Dioclétien, quoique celle d'Aurélien datât seulement de trente ans. Le prince païen Alexandre Sévère lui assurait la possession de ces lieux de prière. L'Eglise, en se montrant ainsi à la face du ciel, gardait sous ses pieds les catacombes, toute prête à y redescendre et à recommencer sa vie de martyre. Lorsque, plus tard, après les proscriptions de Dioclétien, Constantin vint réparer les plaies que ce dernier des persécuteurs avait faites, il eut à rendre aux évêques une multitude d'églises dévastées, de terres confisquées, de maisons aliénées par le fisc[2].

Les pauvres avaient donc alors non-seulement un revenu, mais un

[1] August., ep. 165 (ex actis proconsul.) contrà Crescent., III, 29; Optat. contrà Parmenion, I.

[2] Epistola Constant. apud Euseb., in vit. Constant., II, 35, 36, 29. V. aussi sur ces biens de l'Eglise, les lettres attribuées aux Papes Pie I et Urbain I; Canon apostol., III, 4; Lactance, de Morte persecut., 48; Eusèbe, Hist., X, 5.

Digitized by Google

capital ; non-seulement des aumônes, mais des biens ; non-seulement des deniers, mais des champs. C'est un grand fait que cette constitution d'une propriété immobilière de la charité. Elle avait ses fermes, ses maisons, même ses esclaves; ce capital déjà considérable, que les siècles suivants viendront grossir encore, fut un fonds qui n'appartint à personne, si ce n'est à ceux auxquels rien autre n'appartenait. C'était une nouvelle voie, par laquelle l'Église rétablissait, dans cette mesure tempérée qui était le fait de sa modération et de sa rectitude, quelque chose comme cette communauté primordiale regrettée par les saints Pères; comme cette égalité de biens, rêvée plutôt qu'appelée par eux. Elle ne l'imposait à personne ; elle savait partout en faire revivre quelque trace, rendre à l'un sans prendre à l'autre ; et elle a plus donné au pauvre, par la persuasion et la douceur, que la tyrannie la plus radicale ne lui donnera jamais par la force et par la menace.

En parlant ainsi, je ne distingue pas le patrimoine de l'Eglise du patrimoine des pauvres, parce que l'Eglise ne le distinguait point. « L'Eglise, dit saint Ambroise, n'a rien en propre que sa foi ; ses biens sont les biens des indigents. » Il semble même que ce qui était biens-fonds appartînt plus spécialement aux pauvres, la collecte et l'oblation aux prêtres[1].

Mais le prêtre ou le pauvre, c'était souvent une même chose. Souvent, le riche entrant dans l'Eglise, renonçait à son bien, à son négoce, à son industrie : ainsi, saint Cyprien dès son baptême[2]; ainsi, plus tard, saint Augustin, dès son admission à la prêtrise, abandonna sa pauvre fortune, afin de ne posséder que le bien commun et excellent du chrétien, c'est-à-dire Dieu lui-même[3]; ainsi saint Ambroise[4], saint Paulin, saint Félix de Nole[5], qui ne voulut même pas, après la persécution, recouvrer les biens qu'elle lui avait enlevés. Souvent aussi, le prêtre, non moins digne d'éloges, gardait son bien ou une part de son bien, ou vivait de son labeur, afin de ne rien demander à l'Eglise. Quand les clercs vivaient du bien de l'Eglise, c'était donc bien souvent à titre de pauvres. La propriété ecclésiastique était « l'offrande des fidèles, » l'expiation des péchés, le patrimoine des pauvres. Ce que l'Eglise » possédait, elle le possédait en commun avec ceux qui n'avaient

[1] Saint Ambroise, ép. 50. : « Si l'Empereur veut nos champs, il peut les » prendre. Nul d'entre nous ne s'y opposera. Je ne les donne pas, mais je » ne les refuse pas. Les collectes faites parmi le peuple reviendront aux pau» vres. » Potest pauperibus collatio populi redundare. Ep. 32.

[2] Hieronym., de Scriptorib. ecclesiast.

[3] Ego paupertatulam meam vendidi et distribui pauperibus. Commune et optimum prædium, Deus. Sermo de diversis, 49.

[4] Ambr. off., I, 30; ep. 35, 36.

[5] Paulin., natal., 5.

Digitized by Google

» rien[1]. » Ce caractère de la propriété ecclésiastique lui est demeuré à travers les vicissitudes, les besoins divers, les conditions diverses, les abus même des âges suivants. C'est à ce titre en particulier qu'elle a été, non sans droit, défendue chez nous en 1789. C'est à ce titre qu'au seizième siècle l'Angleterre a fait une perte immense en la voyant disparaître.

Et ce patrimoine n'était pas seulement le patrimoine des pauvres de chaque ville, administré par l'Eglise de chaque ville; c'était presque le patrimoine de tous les pauvres, administré par toutes les Eglises. D'un bout du monde chrétien à l'autre, les Eglises s'aidaient mutuellement dans les besoins de leurs pauvres. Et surtout la mère de toutes les Eglises, Rome chrétienne, plus digne que Rome païenne de son titre de ville-mère, exerçait cette glorieuse centralisation de la sollicitude et de la pitié, cette glorieuse expansion de la consolation et du secours. Ses aumônes allaient chercher jusqu'en Arabie, jusqu'en Syrie les chrétiens souffrants[2]. La coutume datait des premiers temps de l'Eglise de recourir à elle d'un bout du monde à l'autre[3]. « L'usage est ancien parmi vous, écrivait Denys, évêque de Corinthe, à l'Eglise de Rome, d'accorder mille secours divers à tous vos frères, et de soulager dans leurs besoins les Eglises de toutes les contrées. Non-seulement vous venez en aide aux indigents, mais vous soutenez aussi nos frères condamnés aux mines. Et par ces bienfaits, dont l'habitude remonte au temps de la fondation de votre Eglise, vous continuez en dignes Romains la coutume tracée par vos pères. Le bienheureux Soter, votre évêque, l'a gardée surtout avec zèle et l'a sanctionnée par les plus admirables exemples, non-seulement en distribuant avec libéralité les dons qu'il avait reçus pour le soulagement des saints, mais en accueillant aussi les frères qui arrivaient auprès de lui, en les traitant comme un père plein d'indulgence, en les portant à la vertu par ses actes de douceur et la piété de ses discours[4]. »

IV.

Ce qui précède peut nous expliquer comment se formait la liste de ceux qui vivaient du patrimoine de l'Eglise. Nous en possédons le résumé pour l'Eglise de Rome, au temps du Pape saint Corneille (251-252). Elle comprenait quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolythes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, plus de quinze cents veuves ou pauvres, qui tous étaient nourris

[1] Julius Pomerius, de Vitâ contemplat., II, 9.
[2] Euseb., VII, 4.
[3] Id. IV, 23.
[4] Ep. Dionys. Corinth. apud Euseb., ibid., an 175.

Digitized by Google

par la grâce et la bonté de Dieu[1]. C'est le modèle d'une de ces listes, comme devait en posséder chaque Eglise, qui commençaient par l'évêque et finissaient par le pauvre, tous compris sous l'humble appellation de frères *sportulants*, du nom de la modeste corbeille (*sportula*), où le client emportait les largesses de son patron. Dans un interrogatoire auquel un diacre est soumis, au sujet d'un don fait à l'Eglise et détourné de sa destination, on lui demande : « Le peuple en a-t-il reçu » quelque chose? — Non, sans doute, car nous-mêmes nous n'eussions » pas manqué d'en avoir notre part[2]. »

Les diacres étaient toujours les dispensateurs du trésor des pauvres. Leur importance s'était accrue avec le progrès de l'Eglise. A Rome, ils formaient comme une vaste administration charitable, à laquelle le Pape saint Evariste (110 et s.) avait donné un réglement[3], à laquelle le Pape saint Fabien (236-250)[4] avait distribué les quartiers de la ville. Deux des quatorze régions appartenaient à chacun des sept diacres. Il avait diaconie, c'est-à-dire une maison pour les pauvres étrangers, une chapelle et un portique où les indigents recevaient des secours. Le diacre y était assisté par un sous-diacre, des diaconesses, des officiers inférieurs. Mais le premier des sept diacres, l'archi-diacre, le diacre cardinal, était le pivôt sur lequel roulait tout ce ministère de la charité[5]. On le nommait aussi *circum lustrator*, parce qu'il avait charge de parcourir les différentes diaconies et d'y surveiller l'emploi des deniers de l'Église. C'était ainsi, et sous le feu même des persécutions (on va le voir) une administration hiérarchique, régulièrement constituée. Son importance fut telle que les diacres en prirent parfois de l'orgueil. Ils oublièrent la sainteté du sacerdoce, et, fiers de leur petit nombre même, ils jugèrent que la foule des prêtres ne devait marcher qu'après eux. Ils allèrent jusqu'à vouloir, dans les agapes, donner la bénédiction aux prêtres. Saint Jérôme les en reprend, et les conciles les firent redescendre au troisième rang, qui seul leur appartenait dans le clergé[6].

[1] Presbyteros quidem esse XLVI, VII diaconos, totidem subdiaconos, acolytas XLII, exorcistas et lectores cum ostiariis LII, viduas cum thlibomenis plus MD. Lettre de saint Corneille à Fabien, évêque d'Antioche. Epistolæ Romanor. pontific. Euseb., VI, 43.

[2] Interrogatio Crescentiani diaconi, in actis proconsularibus (au temps de Constantin) apud Baron., anno 303. D'après Pithou, ces actes peuvent avoir été interpolés.

[3] Liber Pontific., in Evaristo.

[4] Liber Pontificalis, in Fabiano.

[5] A Carthage aussi, Conc. Carth., IV, 17.

[6] Hieronym., epist. ad Evagr., ad Heliod.; Concil. Nicœn., c. 19; Conc. Arelat., 18; Conc. Laodic., 20; Conc. Carth., IV, 39.

Digitized by Google

Tout ce que nous venons de dire de l'importance même extérieure de la société chrétienne, de la richesse des Eglises, de l'étendue de la charité, du ministère que les diacres y exerçaient, trouve sa confirmation dans le récit tant de fois répété, mais si beau, du martyre de saint Laurent.

« Laurentius, jeune encore, avait été pris en amitié par Xyste, alors archidiacre à Rome; et quand Xyste devint évêque de cette Eglise, c'est-à-dire chef de la chrétienté, il voulut que Laurent, malgré son jeune âge, devint archidiacre à sa place. L'archidiacre, sans être prêtre, était le confident de l'évêque, le second dans l'église, non par le rang, mais par le pouvoir.

» Alors parut l'édit de Valérien contre le Christianisme (257). Il ordonnait de mettre à mort les évêques, les prêtres, les diacres, en un mot les chefs bien connus alors de la communauté chrétienne[1]. Xyste fut saisi l'année suivante. Comme on le menait au supplice, le diacre Laurent le suivit, baigné de larmes, moins encore de douleur que d'envie.

» — Où vas-tu, père, sans ton fils? où vas-tu, évêque, sans ton » diacre?

» — Je ne t'abandonne pas, lui dit le saint évêque; mais une » épreuve plus glorieuse que la mienne t'est réservée; Dieu épargne » la faiblesse de mon âge. Vas, tu me suivras dans trois jours. »

» Et il le chargea de distribuer tout de suite aux pauvres les trésors de l'Eglise, pour qu'ils ne tombassent pas aux mains des païens.

» L'Eglise romaine avait, en effet, d'abondantes richesses; ses vases sacrés étaient magnifiques, ses calices étaient d'argent et d'or, relevés de diamants[2]. Laurent fait rechercher les pauvres de l'Eglise, leur distribue ce qu'il a d'argent entre les mains, vend les vases sacrés, leur en donne le prix. Mais le préfet de Rome avait entendu parler de ces richesses, de ces vases d'or où, disaient les païens, on recevait le sang des victimes, de ces chandeliers d'or qui éclairaient les sacrifices nocturnes. Il appelle Laurent et lui dit :

» — Tu ne te plaindras pas aujourd'hui de mes rigueurs; je ne viens » point te torturer. Remets-moi les trésors de ton Eglise, nécessaires » pour relever les finances du prince. Rends à César ce qui est à César, » car ton Dieu ne bat pas monnaie et n'a pas apporté d'argent en ce » monde.

» — L'Eglise est riche, en effet, dit Laurent, et elle a des trésors » que César lui-même ne saurait égaler. Accorde-moi quelques mo- » ments pour en dresser le compte, et je te montrerai toutes nos ri- » chesses.

[1] Saint Cyprien, Ep. ad Sucess. episcop.
[2] Tertullien; Lucien; Eusèbe, VIII, 22; Ambr. Off., II, 8.

Digitized by Google

» Le préfet lui donne trois jours. Laurent emploie ce temps à parcourir la ville pour rassembler tous les pauvres de l'Eglise, aveugles, boiteux, estropiés, bien connus de lui depuis longtemps. Il enregistre leurs noms, et leur ordonne de se réunir en rang et debout aux portes de l'Eglise.

» — Viens, dit-il alors au préfet, viens voir les richesses de notre » Dieu, le portail orné de vases d'or, les talents accumulés sous le por- » tique.

» Le préfet s'approche, ne voit que des visages pâles ou décrépits, n'entend que la prière murmurante des mendiants.

» — Voilà, lui dit Laurent, les trésors que je t'ai promis de te faire » voir. Voici nos pierres précieuses : nos vierges et nos veuves : c'est » là le collier de l'Eglise [1]. »

Dans ce langage était toute la pensée de l'Eglise, aussi nul martyre n'a été plus célèbre que celui de Laurent, le trésorier des pauvres. Son gril a servi de modèle à des palais, et l'Eglise n'a jamais répudié le trésor dont il s'enorgueillissait pour elle.

Un autre souvenir se rattache au diacre Cyriaque, l'un des successeurs de Laurent auprès des pauvres de Rome, et qui fut martyrisé sous Dioclétien. En mémoire du pain qu'il donnait aux pauvres, aujourd'hui encore, à l'époque de sa fête (le 8 août), sur le seuil de l'église qui contient ses reliques, des pains bénis sont, pendant le temps de l'office, distribués aux indigents.

Quant aux œuvres de bienfaisance exercées par l'Eglise, la liste en est toujours à peu près la même. Ce recueil d'anciennes règles connues sous le nom de constitutions apostoliques, et qui appartient probablement à une époque antérieure à Constantin, résume en ces quelques mots les devoirs charitables de l'évêque : « Qu'il procure à l'orphelin l'assistance qu'il trouvait chez son père, à la veuve la protection que lui donnait son mari, à la jeune fille un époux, à l'artisan du travail, au délaissé la miséricorde, à l'étranger un abri, à l'affamé les aliments, à celui qui a soif le breuvage, à celui qui est nu le vêtement, au malade le soulagement, au prisonnier l'assistance. » Et revenant encore sur l'orphelin dont le soin a été si particulièrement recommandé par les saints livres, on loue ceux qui, n'ayant pas d'enfants, adoptent un orphelin; celui qui, ayant un fils à marier, lui donne une orpheline pauvre pour épouse. « Si le riche et l'homme puissant méprisent l'orphelin, le Père des orphelins veillera sur lui! Mais malheur à ce riche! le bien qu'il a voulu épargner sera envahi : comme l'a dit le prophète, ce qui n'a pas servi à la nourriture des saints servira à la nourriture des Assyriens (Isaïe, I). Que l'évêque

[1] V. Prudence de Coronis, Hymn. II; Ambros., De off., I, 41, II, 48; Augustin, Sermo., 302, 303, 304, 305; saint Léon, Sermo., 83, etc., etc.

Digitized by Google

donc veille avec une sollicitude toute spéciale sur ces enfants que la Providence lui a remis; qu'il marie l'orpheline à un des frères; qu'il fasse enseigner un métier à l'orphelin »[1]. Une sorte de police régulière préside à ces aumônes, et nous en voyons des traces dans saint Cyprien. Tantôt c'est un comédien qui sollicite les secours de l'Eglise; ils lui sont accordés pourvu qu'il reste étranger à son ancien métier, qu'il se contente de la nourriture frugale, mais innocente, qu'elle donne à ses pauvres; qu'il ne veuille pas cumuler avec les bienfaits de l'Eglise un lucre qu'elle interdit. Tantôt c'est l'évêque qui se fait présenter une liste de débiteurs, examine quels sont les plus dignes d'intérêt, les plus dénués de ressources, et paie leurs dettes.

Il faut se rappeler, du reste, quand on étudie ce second âge de l'Eglise, la catastrophe qui l'a terminé : cette persécution de Dioclétien, la plus générale et la plus cruelle de toutes, qui est venue troubler le repos momentané du Christianisme. Dèce au milieu de ce siècle, Dioclétien à la fin, semblent avoir été envoyés pour empêcher la foi des Chrétiens de s'endormir dans sa prospérité et sa grandeur, sous la tolérante domination d'un Alexandre Sévère. Ces églises déjà magnifiques ont disparu; ces trésors déjà opulents ont été dissipés; ces conciles déjà fréquentés n'ont plus eu pour lieux de réunion que la prison ou le désert; les monuments écrits d'un Christianisme déjà éloquent et plein de science (témoins un Origène, un Tertullien, un Clément d'Alexandrie, un Cyprien), ont été détruits en grande partie. Les canons, les codes, les conciles de ce siècle n'ont pas laissé de trace. Nous ne pouvons pas tout connaître; mais nous en apercevons assez pour voir la charité se disciplinant et se réglant, comme il le fallait, quand l'Eglise n'avait pas seulement à gouverner une famille, mais un peuple.

V.

Mais, à ces œuvres déjà pratiquées par la charité chrétienne, le cours des temps en ajoute d'autres. Il y a des pauvres plus vénérables, des délaissés plus dignes de secours, des prisonniers plus chers au Seigneur que tous les autres. La persécution s'est abattue sur ce troupeau; des évêques, des prêtres, des diacres, des fidèles, des veuves, des vierges, des enfants sont dans les chaînes; les uns sont étendus sur la paille de la prison, les pieds dans les ceps; les autres ont été envoyés au travail des mines, pour y périr. Leur tête a été rasée, leur front marqué comme celui des esclaves. La correspondance de saint Cyprien est pleine des témoignages de ce zèle coura-

[1] Const. apost., VII, 2.

Digitized by Google

geux qui venait au secours de ces confesseurs de Jésus-Christ. Exilé lui-même, caché, fugitif, il envoie ses diacres et ses acolytes porter à ces frères souffrants, d'abord deux cent cinquante, puis encore autant, puis cent soixante-quinze pièces d'argent; porter surtout assistance, aide, consolation, exhortation, congratulation, demande de prières. Il se fait un admirable échange de secours et d'actions de grâces, d'encouragements et de bénédictions, de félicitations et de prières, de l'exil au cachot et du cachot à l'exil. Il faut même qu'il réprime le zèle imprudent de ses frères[1]. « Ne vous pressez pas, dit-» il autour de la prison. On finira par vous en fermer les portes. En-» trez-y un à un. Que les prêtres qui offrent le saint sacrifice dans la » prison soient alternativement servis par chacun des diacres venus » du dehors, pour que la diversité des visiteurs serve à écarter les » soupçons[2]. »

La tradition de l'Eglise secondait ce zèle. « Jeunez, disent les canons apostoliques, et donnez aux saints la nourriture de votre journée. Sacrifiez votre bien, et tirez de prison un confesseur. Quand il est enfermé, ne rougissez pas d'aller vous asseoir auprès de sa paille; cela vous sera compté comme votre part du martyre. Quand il en sort, mutilé, affaibli, privé de tout, secourez-le avant tous les autres pauvres[3] ». Cette héroïque charité est surtout le devoir des évêques. Il est permis au simple fidèle de fuir la persécution, non pas à l'évêque, à moins que par sa fuite il n'espère la détourner de son troupeau[4]. Saint Marc, évêque d'Aréthuse, se croyant seul menacé, fuit d'abord, puis il apprend que d'autres sont poursuivis; il revient sur ses pas et s'offre au martyre[5]. Saint Cyprien réclame le jugement de deux sous-diacres qui s'étaient enfuis sans être menacés[6]. « L'évêque peut fuir, dit saint Augustin, quand il n'y a plus de peuple auquel il doive son ministère, ou quand d'autres peuvent remplir son ministère avec plus de sûreté que lui. Mais fuir quand la persécution commence, quand tous les sexes, tous les âges, accourent plus que jamais à l'Eglise, les uns demandant le baptême, d'autres la réconciliation, d'autres la pénitence, tous la consolation et les sacrements! Un édit de persécution était une déclaration de guerre; tout le peuple chrétien s'agitait et courait aux armes; chacun voulait être prêt pour le martyre. Quelques

[1] V. Cyprien, Ep. 5, 6, 15, 37 (pendant la persécution de Dèce en 250); 77, 70, 80, 81 (pendant la persécution de Valérien en 260 et 262).

[2] Ep. 37.

[3] Can. apost., v, 1, 3.

[4] Cypr., II, Ep. 5; III, 24, 55; Augustin, Ep. 80; Athanase, Apolog. ad Constant.

[5] Sozom., v, 9.

[6] Cypr., 28.

Digitized by Google

clercs s'éloignaient cependant afin de revenir plus tard donner leurs soins aux fidèles, quand le reste du clergé aurait péri. On tirait au sort à qui la fuite, à qui le supplice. « Si pourtant, dit le même » Père, on ne veut pas accepter le jugement du sort, tous resteront. » Il ne faut pas que l'Eglise, en un tel danger, reste sans ministres; il » ne faut pas que tel ou tel s'exempte du péril, comme si sa personne » était plus précieuse que celle des autres. Celui qui aurait une telle » pensée serait coupable d'un grand orgueil[1]. »

Mais, sur cette charité du chrétien au temps de persécution, nul témoignage n'est plus frappant que celui d'un contemporain, étranger au Christianisme. Lucien raconte les aventures de son cynique Pérégrin, devenu chrétien hypocrite et s'attirant par sa piété mensongère l'admiration et la sollicitude des âmes pieuses. Il y avait en effet de ces faux martyrs, souvent emprisonnés pour de véritables méfaits et contre lesquels les Pères prémunissaient les fidèles[2]. « Lorsque Pérégrin fut mis en prison pour son christianisme, ce fut pour lui une gloire singulière.... Les Chrétiens faisaient tous les efforts imaginables pour le faire évader. N'y pouvant réussir, ils ne négligèrent rien pour adoucir sa captivité. Dès le matin, de vieilles femmes, des veuves, des orphelins attendaient aux portes de la prison l'heure d'y entrer. Quelques-uns même, à force de payer les gardiens, obtenaient d'y passer la nuit. On lui apportait des mets de toute espèce. On venait entretenir avec lui des conversations pieuses. Cet excellent Pérégrin était pour eux un nouveau Socrate. De la plupart des villes de l'Asie, les communautés chrétiennes envoyèrent des fidèles pour le secourir, pour s'entretenir avec lui, pour le consoler. Leur zèle, leur promptitude à rendre ces offices, dès qu'ils ont seulement nouvelle d'un emprisonnement, est quelque chose d'incroyable. Ils n'épargnent rien. Pérégrin recevait de fortes sommes et s'enrichissait beaucoup sous prétexte de captivité. Ces *malheureux se sont en effet très fermement persuadés qu'ils seront immortels et vivront toute une éternité. Aussi* ONT-ILS GRAND COURAGE A MÉPRISER LA MORT, *et il en est beaucoup qui s'offrent de leur propre mouvement au supplice. De plus, leur premier Législateur* LEUR A PERSUADÉ QU'ILS ÉTAIENT TOUS FRÈRES. Pérégrin, sorti de prison, se remit à voyager, allant de çà et de là, comptant pour sa nourriture sur la bonne volonté des chrétiens, qui lui fournissaient tout en abondance et lui faisaient cortége partout où il allait. Il vécut ainsi pendant quelque temps[3] ». Je ne sache pas de plus sûr témoignage et d'éloge moins suspect pour la charité chrétienne que cette dérision du railleur Lucien.

[1] Aug., *ibid.*
[2] August. in brev. cols. diei 3 et 12.
[3] De morte Peregrini.

Digitized by Google

VI.

Cependant, la persécution entraîne après elle son châtiment, et ce châtiment lui-même donne lieu à de nouvelles manifestations de la charité.

Après la persécution de Dèce et de Valérien, il y eut un moment où l'empire se sentit près de crouler (261-263). Valérien tomba aux mains des Perses et fut réduit à servir de marchepied à leur Roi qui, après sa mort, fit de sa peau, appendue dans l'un de ses temples, un hideux trophée et un sujet d'opprobre pour les Romains. Cette chute de l'empereur amenait la chute de l'empire; on compta jusqu'à trente tyrans cantonnés chacun dans une partie du monde romain et le déchirant par leurs guerres. D'un autre côté, la frontière fut abandonnée sans défense, les digues furent rompues. Les peuples que la main de Dieu tenait en réserve[1] pour l'irruption définitive au cinquième siècle, les Goths, les Scythes, les Francs, ouvrirent la brèche chacun de leur côté et pénétrèrent dans les provinces. Les barbares du dedans leur répondirent; les esclaves se révoltèrent en Sicile; des bandes de brigands infestèrent l'Italie elle-même. Et il sembla que Dieu s'armât pour frapper le dernier coup, quand on vit la peste apparaître dans tout l'empire le lendemain, pour ainsi parler, de la persécution de Dèce, et s'y perpétuer pendant des années; la famine s'y joindre, des tremblements de terre détruire des villes entières, d'autres être englouties par la mer. De grandes cités furent réduites à quelques cabanes. Les Chrétiens eux-mêmes, qui au milieu de leurs souffrances ne cessaient de prier pour la perpétuité de l'empire, *pour le retardement de la fin*[2], crièrent cette fois que la fin était venue, et que la vision de saint Jean allait s'accomplir. Les confesseurs de Lambesa s'encourageaient au martyre en pensant à quelles douleurs ils allaient échapper.

Il est permis de dire que cette foudre, dirigée par la main de Dieu contre les persécuteurs, fut suspendue par les persécutés. La république romaine succombait, la république chrétienne vint combattre pour elle; elle combattit à sa manière, les barbares, la peste, la disette, la guerre civile; elle obtint un répit de la colère de Dieu.

Pour ce qui touche la lutte contre les barbares, — entre les deux persécutions de Dèce et de Valérien (253), les barbares ravagent l'Afrique, ils emmènent des centaines de captifs. L'empire a laissé faire le mal. Il faut que l'Eglise le répare; l'or de l'une suppléera au fer de l'autre.

[1] Orose VII, 28.
[2] Pro mora finis. Tertullien.

Digitized by Google

« Notre *fraternité* s'est émue de ces maux, écrit saint Cyprien aux » évêques de Numidie. Tous ont contribué pour leurs frères avec em- » pressement, avec libéralité, avec joie, toujours prompts à accomplir » l'œuvre de Dieu, et surtout plus que jamais portés à la bienfaisance » par la pensée d'une si amère douleur.... C'est à nous à vous rendre » grâce, d'avoir bien voulu nous faire participer à cet acte si néces- » saire et si méritoire de votre charité, de nous avoir ouvert ce champ » fécond, où nous pouvons jeter un germe d'espérance qui donnera » quelque jour une abondante moisson. Nous vous envoyons cent mille » sesterces (près de vingt-cinq mille francs), qui ont été recueillis » dans cette Eglise, dont la miséricorde de Dieu nous avait fait le » chef, des aumônes du clergé et du peuple. Vous les dispenserez » selon votre sagesse. Certes nous souhaitons que de pareilles calami- » tés ne se renouvellent pas et que nos frères soient protégés à l'ave- » nir par la majesté du Seigneur. Mais néanmoins, si pour éprouver » la charité de nos âmes et mettre à l'essai notre fidélité, un tel mal- » heur se représentait encore, n'hésitez pas à nous l'annoncer. Soyez » sûrs que notre Eglise et toutes les *fraternités* qui nous environnent » demandent à Dieu de vous l'épargner. Mais soyez sûrs aussi qu'elles » sont prêtes à vous porter secours avec la même abondance et le » même empressement[1]. »

Le captif, même échappé des mains du barbare, avait encore besoin de la protection de l'Eglise; des misérables le retenaient de force, le renvoyaient à son vainqueur, le faisaient mourir. Aux approches des invasions, ces barbares au dedans montraient la route à ceux du dehors. Cet égoïsme était la plaie de l'Empire, que l'Empire ne savait comment guérir. C'est l'Eglise qui interviendra et veillera elle-même à la sûreté du sang romain : « Envoyez, envoyez à la hâte dans ces contrées, s'écrie saint Grégoire le Thaumaturge, pour que la foudre ne tombe pas sur de tels hommes... qu'ils soient exclus même de la simple assistance à nos prières (*ab auditione*, la première partie de la liturgie à laquelle les cathéchumènes étaient admis), jusqu'à ce que l'assemblée des saints ait prononcé sur eux, et avant elle le Saint-Esprit. » Quelle autorité dans ce langage! quelle gravité et quelle certitude d'être obéi dans cette sentence, émise pourtant par le prêtre d'une église persécutée[2].

Mais ce n'était pas assez de guérir la plaie, l'Eglise allait jusqu'à la source du mal; il y avait quelque chose de plus que de racheter des captifs, c'était de faire des captifs des missionnaires; plus que de réparer les blessures faites par les barbares, c'était de convertir les

[1] Cyprien Ep. 60.
[2] Greg. Thaumat., ep. canonica. (vers l'an 263).

Digitized by Google

barbares. Des prêtres, des chrétiens emmenés en captivité, commençaient à évangéliser leurs vainqueurs[1]; il y eut des églises chez les barbares; les Goths eurent des prêtres, des moines, des vierges, des martyrs de leur sang[2].

Ainsi, l'église travaillait à adoucir d'avance la catastrophe que déjà elle pressentait; le Christianisme préparait aux Romains du cinquième siècle et l'asile de ses Eglises, et un Alaric qui sut respecter cet asile. Dès le troisième siècle commençait ce travail des missionnaires chrétiens sur l'Europe barbare, que le douzième siècle vit à peine finir.

VII.

C'est encore saint Cyprien qui nous fournira le modèle de la charité pendant les épidémies. Cette seconde moitié du troisième siècle a laissé peu de livres chrétiens; ce fut un temps de désolation pour l'Empire, de souffrance pour l'Eglise; mais la vie et les écrits d'un seul de ces saints évêques peut fournir le type de toutes les œuvres de la charité.

La peste se montre à Carthage (256), Cyprien rassemble les chrétiens; il commence par leur parler des mérites attachés à la miséricorde; puis il ajoute qu'il n'est pas étonnant que des chrétiens soulagent des chrétiens, mais que l'homme parfait doit faire plus que ne faisaient les païens et les publicains, vaincre le mal par le bien, et, à l'exemple de la divine Providence, aimer ses ennemis, prier pour le salut de ceux qui nous persécutent... « Soyez dignes, ajoute-t-il, de votre naissance spirituelle, Dieu nous a fait renaître dans le baptême, ne nous montrons pas enfants dégénérés... » S'il eût parlé sur la place publique, dit son biographe contemporain, et si les Gentils eussent pu l'entendre, il n'en fallait peut-être pas plus pour les convertir.

Le service des malades fut donc réparti entre les chrétiens, chacun selon son ministère. Beaucoup d'entre eux, trop pauvres pour donner de l'argent, donnaient plus que de l'argent en donnant leur propre labeur, et cette exubérance de charité faisait arriver le soulagement et la consolation, non-seulement aux fidèles, mais à tous[3].

Peu d'années après (268), c'est Alexandrie qui est attaquée, et l'évêque Denys fait ce qu'a fait Cyprien. Les chrétiens, sans souci de leur vie, se vouent au soin des malades; beaucoup d'entre eux sont

[1] Sozomène, II, 5, 6.
[2] Basile, ép. 338; Cyrille Hieros. catech. 16.
[3] Pontius in vit. Cypr. 9, 19.

Digitized by Google

atteints de la peste et meurent avec ceux qu'ils soignent. Parmi ces hommes dévoués, il y eut des prêtres, des diacres, de simples fidèles dont la mort peut passer pour avoir toute la splendeur du martyre. On vit des chrétiens soulever de leurs mains les corps de ces saints, les approcher de leur poitrine, leur fermer les yeux et la bouche, les porter sur les épaules, les laver, les ensevelir, les embrasser, et bientôt après recevoir à leur tour de leur frère le même service, après avoir passé par l'épreuve du même dévouement. La conduite des Gentils était toute autre; ils jetaient hors de chez eux ceux qui commençaient à être malades, abandonnaient leurs meilleurs amis, couvraient la place de moribonds, laissaient les chiens déchirer leurs cadavres, évitaient à tout prix la contagion, cherchaient les retraites les plus lointaines et allaient souvent y périr. Les Chrétiens, persécutés, exilés, ruinés par la guerre et la disette, étaient les seuls qui leurs portassent secours [1].

L'Eglise, du reste, fut noblement payée de ces périls par la moisson qu'ils lui rapportèrent. Le dévouement des chrétiens d'Alexandrie, opposé à l'égoïsme des païens, fit bon nombre de catéchumènes. Saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée, une des lumières de ce temps, entouré d'idolâtres, les guérit par ses prières, et les amène reconnaissants à la vrai foi. En mourant, il rendait grâce à Dieu de ce qu'arrivé dans cette ville il n'y avait trouvé que dix-sept fidèles, et de ce qu'il n'y laissait que dix-sept païens [2].

VIII.

La peste d'Alexandrie avait été précédée de peu par la guerre civile. Cette grande cité avait été investie par les armées du césar Gallien (263); une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, allait y périr par le fer ou par la faim: deux chrétiens les sauvèrent. L'un, Anatolien, était magistrat d'Alexandrie, il fut depuis évêque de Laodicée; l'autre, Eusèbe, était dans le camp de Gallien; mais, par-dessus les circonvallations et les remparts, d'un parti à l'autre, leur charité sut se faire comprendre. Anatolien fit décider, par le sénat d'Alexandrie, l'expulsion des femmes et des vieillards; Eusèbe obtint, du chef des Romains, qu'il ne s'opposerait pas à leur sortie. Femmes, vieillards, enfants, et même beaucoup d'hommes faits sous le costume féminin, sortirent donc. Eusèbe les reçut, dit l'historien, non en ennemi, mais en père et en médecin. Ces deux Chrétiens, de partis opposés, se donnant pourtant la main pour sauver les innocents et les affamés, me semblent un des faits les plus touchants de la triste histoire des

[1] V. Dionys. Alexand. IV, 22; apud. Euseb. VII, 17.
[2] Greg. Nyssen in ejus vita.

Digitized by Google

guerres civiles[1]. C'est par cette multiple charité que le Christianisme cette fois sauva l'empire, et lui fit pardonner, pour un temps, le crime des persécutions.

Il faisait plus que sauver l'Empire, il le pénétrait déjà de son esprit. Il n'appartient pas à notre sujet de décrire ce travail préparatoire du Christianisme qui se faisait ressentir même en dehors de l'enceinte de l'Eglise, cette première infiltration d'idées chrétiennes qui allaient en avant et ouvraient la route à la foi. Il faudrait remonter à Sénèque, le premier philosophe qui se trouve en contact avec la pensée chrétienne, et en passant par Epictète et Marc Aurèle, suivre cette marche parallèle de l'Eglise, qui convertit les âmes, et de la philosophie qui réforme les idées, celle-ci subissant sans le vouloir, et presque sans le savoir, l'influence de l'Eglise. Ce point de vue n'entre pas dans notre plan, et a déjà été mis en grande lumière; mais ce que nous devons observer, c'est l'influence sur les institutions de l'Empire, et dans le sens de la charité, de cette philosophie imprégnée de Christianisme. La vie de l'esclave commence à être protégée; Claude déclare libres les malheureux esclaves malades que leurs maîtres, pour se dispenser de les soigner, confiaient purement et simplement à Esculape, en les abandonnant auprès de son temple, sur l'île du Tibre[2]. Sous Néron, un magistrat est chargé de recevoir les plaintes de l'esclave contre son maître[3]; une loi du même temps défend de le livrer aux bêtes[4]. Un peu plus tard Hadrien et Antonin-le-Pieux refusent d'une manière absolue le droit de vie et de mort au maître sur son esclave[5]; ils restreignent même le droit de correction[6]. Le préfet de Rome, et non le père de famille, le pouvoir public, et non le pouvoir domestique, statue désormais sur le sort de l'esclave[7].

Il y a plus, on arrive à reconnaître à l'esclave une sorte de droit civil, un droit pour ainsi dire illégal, mais que l'on commence à respecter. Le fisc, plus humain que les autres maîtres, admet un droit de propriété chez son esclave; il lui permet de disposer de la moitié de son pécule. Contre toutes les règles de la jurisprudence, on admet entre esclaves une sorte d'union reconnue, une sorte d'affinité. Dans les ventes et les partages, on évite de séparer l'esclave de sa compagne (je ne puis dire de son épouse), l'enfant de son père, le frère de son frère, le jumeau de son frère jumeau. C'est bien un peu par des raisons de convenance et d'utilité domestique; les jumeaux surtout

[1] Euseb. VII, 26.
[2] Suet. in Cl. 25.
[3] Sénèque de Benef. III, 22.
[4] Loi Petronia, an 61, l. II. D. ad Leg. Jul. de Sicar. § 2.
[5] 20, 21, D. ad Leg. Corn. de Sicar.
[6] Caïus Instit. I, 53, l. I, D. loc. cit.
[7] D. de Off. præf. urbis.

Digitized by Google

ont par leur ressemblance une valeur pécuniaire que la séparation leur ôterait : mais c'est aussi par respect pour ces droits de la piété filiale ou fraternelle [1].

La loi devient également protectrice pour l'enfance. Le pouvoir judiciaire du père de famille, encore absolu au temps de Sénèque [2], est réduit à un simple droit de correction, par une loi d'Alexandre Sévère [3], peut-être même avant lui. Il perd et le droit de mettre à mort et le droit de vendre [4].

Le fils de famille, exclu comme l'esclave, de tout droit à la propriété, y arrive au temps de Nerva et de Trajan, et jouit, au moins durant sa vie, du prix de son sang, du bien acquis dans la milice [5]. L'enfant nouveau-né n'est pas tout à fait sans protection. Le meurtre, le refus d'aliment, l'exposition, la vente à un étranger, l'avortement, sont des excès que l'on punit au moins chez le riche. Chez le pauvre, on les tolère : que peut-il faire de ses enfants [6]?

La femme également devient plus libre. Claude l'affranchit de la nécessité d'une tutelle permanente [7]. La triple servitude de l'esclave, de l'enfant, de la femme, est née dans l'antiquité, dans l'antiquité romaine surtout, du même principe; leur triple liberté marche de front et sous l'influence des mêmes causes [8]. Le sentiment de l'égalité première du genre humain se fait jour non-seulement chez les philosophes, mais chez les jurisconsultes. Chez ces hommes, successeurs d'un Scévola et des autres docteurs du droit patricien de l'ancienne Rome, on lit des mots comme ceux-ci : « Tous selon le droit de la nature nous sommes égaux. L'esclavage est un établissement du droit des gens, par lequel, contre le droit naturel, l'homme est soumis au domaine de l'homme. Quand le fils de l'esclave est déclaré ingénu par des lettres du prince, il est rendu à la condition première, non de lui-même

[1] *Non solum ob usûs incommodum, sed ob rationem pietatis offensæ.*

[2] De Clem. I, 14. V. aussi 2. Dad. leg. Pompon. de parricid. qui suppose que ce droit existait encore sous Hadrien.

[3] L. 3, C. Just. de patriâ potest. Ulp. 2. D. ad Leg. Corn. de sic. Paul., l. 2. D. de liberis et postlim.

[4] Diocletien, l. I, Cod. Just. de patrib. qui filios distrax.

[5] Peculium castrense. Paul. sent. III, § 3. Ulp. Reg. XX, 10. Instit. Quib. non est permiss. Juvénal, XVI, 51.

[6] Antonin, I. Cod. Just. de liberali causâ, II, de lib. et post. hœred. V. Paul, loi 4, de agnoscendis liberis. Sent. V. 1, § 1, et les excellentes observations de M. Troplong qui a traité en détail ce que je n'ai besoin que de résumer ici. La loi de Constantin, 10, Cod. Just. de patriâ potestate, suppose des lois antérieures. Le droit de vente des enfants était tombé hors d'usage. L. I., C. J. de patrib. qui fil. distrax.

[7] Loi Claudia Caïus, l. 157, 171, 190. Ulp. Reg., XI, 8.

[8] M. Troplong, p. 316.

Digitized by Google

personnellement, puisqu'il est né esclave, mais à la condition première du genre humain qui est né libre[1]. »

Niera-t-on l'action chrétienne sur ce progrès de la jurisprudence? Il faudrait pour répondre rapprocher les philosophes des jurisconsultes et les auteurs chrétiens des philosophes. Le progrès part de l'Église, passe par la philosophie, arrive dans le droit qui l'accepte sans se douter peut être de son origine chrétienne. Comment sous Néron, empereur sanguinaire, la loi devint-elle plus humaine envers les esclaves qu'elle ne l'avait été chez aucun peuple antique? Lisez Sénèque, et vous en comprendrez la raison. Ce précepteur et ce conseiller des premières années de Néron, écrit sur l'esclavage avec un langage plus humain, plus élevé, plus philosophique, plus voisin du Christianisme que ne l'avait certes été celui d'aucun philosophe, Platon y compris. D'où vient à Sénèque cette philosophie si haute? Est-ce de lui-même? et ce moraliste si peu moral a-t-il de ses propres forces et d'un seul bond atteint une pureté de doctrines inconnue à Cicéron et à Socrate? Et ses idées, et ses expressions neuves en certains endroits ne trahissent-elles pas une connaissance partielle, mais évidente, une curieuse fréquentation du Christianisme? Un peu plus tard qui sont ces réformateurs des lois? C'est Hadrien, qui suspendit les persécutions et qui avait construit des temples sans idoles afin de les consacrer un jour à la religion du Christ[2]. C'est Antonin, qui demeura également dans les voies de tolérance, suivies par son père adoptif, et fit punir les accusateurs des chrétiens[3]. C'est Marc Aurèle, empereur philosophe et dont les pensées ont plus d'une fois une saveur du Christianisme. Et le plus grand réformateur de la législation, celui sous lequel la jurisprudence philosophique eut son apogée, c'est Alexandre Sévère, fils d'une chrétienne, protecteur des chrétiens, admirateur du Christ, et qui faisait inscrire sur les murs de son palais cette sentence des livres saints : Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse[4].

Ainsi dès le second siècle, où il est habituellement sous le coup de la persécution, à plus forte raison au troisième où il rencontre quelques intervalles de tolérance, le Christianisme exerce une influence certaine, quoique non avouée, sur la société païenne elle-même, sur l'empire, sur le pouvoir; les idées de justice, d'égalité, de bienfai-

[1] Omnes, quoad jus naturæ, æquales sumus. 32. D. de diversis reg. juris. servitus est constitutio juris gentium quâ quis dominio alieno contrâ naturam subjicitur. 4. D. de statu hominum... Natalibus suis restituitur, in quibus initio omnes homines liberi fuerint, non in quibus ipse nascitur, cum servus natus est. 2. D. de natal. restituendis.

[2] Lettre d'Hadrien à la suite de l'apologie de saint Justin. — Lamprid. in Alexand. Severo.

[3] Sa lettre *ibid.* et dans Eusèbe, IV, 13.

[4] Lamprid. in Alex.

Digitized by Google

sance, d'humanité montent du fond des catacombes jusque sous les lambris du mont Palatin. Dans cette action indirecte sur le monde païen, dans son action directe sur le monde chrétien, la main de l'Eglise si douce et si modérée qu'elle soit, se fait déjà sentir comme la main d'un maître. Il y a quelque chose de royal dans son langage et dans ses allures. On sent que c'est là un pouvoir constitué pour gouverner le monde. Cette constitution de sa hiérarchie, de son trésor, cette police de ses aumônes, tout cela porte l'empreinte d'une force spirituelle qui voit, sans qu'elle l'ait demandée, la force temporelle lui advenir. Pendant tout le troisième siècle on pressent Constantin, et l'on sait que même avant Constantin, un chrétien, l'Arabe Philippe, s'était assis un moment sur le trône des Césars. Pendant que la république romaine commence à crouler, et s'est sentie une fois déjà sur le point de périr, chaque pan qui s'abat de ce vieil édifice laisse voir les solides assises de la république chrétienne qui dépasseront bientôt sa hauteur. La république chrétienne ne sape pas la république romaine, au contraire elle la soutient; mais Dieu, d'un jour à l'autre, l'appellera à la remplacer, et elle est prête à le faire. Longtemps auparavant, lorsque l'empereur Hadrien avait voulu placer le Christ parmi les dieux, les oracles, pressentant la fin du paganisme, lui avaient répondu que s'il le faisait, il n'y aurait bientôt plus d'autre Dieu que le Christ[1].

Cte FRANZ DE CHAMPAGNY.

[1] Lamprid. in vitâ Severi.

Digitized by Google

CARACTÈRES ET SCÈNES HISTORIQUES.

SAINT THOMAS BECKET DE CANTORBERY[1].

Un siècle environ après la guerre des investitures, le sacerdoce atteignit en Europe à l'apogée de sa puissance. Tout l'Occident fut alors attentif à la querelle survenue entre un archevêque et un Roi redoutable; lutte justement fameuse, et qui fut le plus grand événement du règne d'Henri II, marqué, d'ailleurs, par tant d'actes dignes de mémoire. Ce prince unissait une ambition si active à un pouvoir si étendu, qu'au début de son règne, depuis l'Écosse jusqu'à la pointe de Cornouailles, dans la Grande-Bretagne, et de la Normandie aux Pyrénées, sur le continent, il n'y eut presque aucune terre qu'il ne soumît ou n'essayât de conquérir. Son ambition l'entraîna plus loin, et, après avoir contenu ou brisé tout ce qui lui faisait obstacle dans le domaine extérieur ou temporel, il fit invasion dans le domaine spirituel. Mais là il fut vaincu, et l'Eglise donna rarement, dans ce siècle, une aussi haute idée de son autorité, qu'en triomphant, en la personne de l'illustre Thomas Becket, du grand Roi qui, avec tout autre adversaire, s'était montré jusque-là invincible.

Le clergé, en Angleterre comme partout en Europe, avait fondé, au moyen-âge, sur le sentiment profond de la grandeur de son œuvre et sur la reconnaissance populaire, son influence et son autorité; et en se bornant à le considérer ici comme juge des actions humaines, on sait que non-seulement il opposait aux brutales fureurs des hommes de guerre

[1] C'est moins une biographie qu'un portrait du célèbre primat que j'offre ici au public. Je n'ai rappelé, entre tous les détails qui lui sont personnels, que ceux qui aident à le faire mieux connaître, et qui ont un rapport direct à sa querelle avec Henri II. J'ai esquissé les principaux traits de cette grande lutte, en m'attachant surtout à rendre à celle-ci son véritable caractère, qui a été méconnu de nos jours. J'ai très rarement renvoyé le lecteur aux sources pour les faits qui ne donnent pas lieu à contradiction, mais je les indique toutes les fois que je me trouve en opposition avec un écrivain dont le nom seul est une autorité puissante*, et j'ai dit ma pensée sans m'écarter jamais du respect qui est dû à un de nos maîtres dans l'art et dans la science.

* M. Augustin Thierry.

Digitized by Google

les censures de l'Eglise, mais qu'aux tribunaux barbares de la féodalité il opposait ses propres tribunaux, où le droit canonique était appliqué. Ce droit, formé à trois grandes sources, à celles des Écritures, des décrets des Conciles et des Papes, et des lois romaines, avait en lui une triple puissance; il réunissait à l'autorité d'une loi supérieure aux lois humaines l'autorité la plus respectée parmi les hommes, celle de l'Eglise, et l'autorité de la raison écrite, celle du droit romain. Aussi, à la faveur d'une si grande supériorité dans les causes civiles, et d'une sévérité beaucoup moins rigoureuse dans les causes criminelles, les tribunaux ecclésiastiques attiraient à eux tout le monde, tandis que les autres cours étaient abandonnées. Ils n'épargnaient rien, d'ailleurs, en s'appuyant sur les lois nouvelles introduites depuis la conquête par Guillaume, pour étendre leur juridiction sur les personnes, et, il faut le dire, si dans une multitude de cas ils mettaient à la puissance des laïques un frein très salutaire, l'accroissement prodigieux qu'ils avaient pris donnait aussi lieu à de nombreux abus, et l'impunité de beaucoup de prêtres, et même de simples clercs, qui revendiquaient tous le *privilége* ou *bénéfice du clergé*[1] pour des crimes souvent énormes, était subversive de toute bonne police. Il n'était pas à présumer qu'un prince valeureux, habile et puissant tolérât de semblables abus sans essayer de les réprimer. Son tort véritable, son grand tort, est d'avoir voulu priver l'Eglise de l'indépendance nécessaire qui faisait en partie sa force, et il aurait réussi, selon toute apparence, si lui-même, ignorant l'obstacle qu'il se créait, n'eût élevé l'illustre Thomas Becket au siége primatial de Cantorbery.

Cet homme si justement célèbre n'était pas Saxon, comme on l'a cru jusqu'à présent; il était Normand de race[2], ainsi qu'il résulte de plu-

[1] Ils entendaient par là n'être justiciables que des tribunaux ecclésiastiques.

[2] J'ai reconnu ce fait, il y a déjà deux ans, dans mon *Histoire des Quatre Conquêtes de l'Angleterre* (t. II, p. 437), en m'appuyant de l'autorité d'une publication récente, faite par le docteur Giles, d'un manuscrit contemporain et anonyme conservé dans le palais Lambeth à Londres. Ce que j'avançais alors sur l'origine normande de Thomas Becket se trouve aujourd'hui démontré jusqu'à l'évidence, à l'aide d'un passage de la biographie la plus détaillée et la plus authentique du célèbre primat, par son clerc et son familier, GUILLAUME FILS D'ETIENNE. Voici ce passage décisif, qui a été remarqué pour la première fois par le savant M. Le Normand, et sur lequel il a bien voulu appeler mon attention.

« Subinde prodeuntibus annis et meritis, adhæsit Theobaldo bonæ memoriæ Cantuariensi archiepiscopo, per duos fratres Bolonienses, Baldivium archidiaconum et magistrum Eustachium, hospites plerumque patris ejus, et familiares archiepiscopi, in ipsius notitiam introductus : et eo familiarius, quod præfatus Gilbertus cum domino archipræside de propinquitate et genere loquebatur, UT ILLE ortu normanus, et circa TIERRICI villam, de equestri ordine; natu vicinus. » (Vit. sanct. Thom., auct. W. fil. Stephan. edit. ab J. A. Giles, vol. I, p. 183, 184.)

« *Lorsqu'il eut grandi en âge et en mérite, il s'attacha à Thibaut, de pieuse mé-*

Digitized by Google.

sieurs documents incontestables; et nous ne saurions trop insister sur ce point, à cause des graves conséquences qui ont été déduites de l'opinion contraire et trop accréditée. Thomas Becket était originaire du Vexin normand, patrie de l'archevêque Thibaut, avec lequel

moire, archevêque de Cantorbery, et fut introduit auprès de lui par deux frères de Boulogne, l'archidiacre Beaudoin et maître Eustache, qui étaient souvent reçus dans la maison de son père, et qui tous deux appartenaient à celle de l'archevêque. Cette introduction se fit d'autant plus facilement que Gilbert (père de Becket) *s'entretenait quelquefois de sa parenté et de son origine avec l'archevêque,* NORMAND COMME LUI D'ORIGINE, *né aux environs de* TIERCEVILLE *, *et de l'ordre équestre.* »

Il y a en latin quelque obscurité dans la construction de la dernière phrase; mais la conclusion, relative à l'origine normande de T. Becket, est la même, soit que le pronom ILLE se rapporte à son père ou à l'archevêque Thibaut.

Voici maintenant la traduction du texte extrait par le Dr Giles du précieux manuscrit anonyme du treizième siècle, gardé au palais Lambeth à Londres, et dont l'auteur assure avoir connu personnellement Edouard Grimm, l'un des clercs de l'archevêque. Après avoir dit que beaucoup d'habitants de Rouen et de Caen quittèrent ces deux villes et vinrent s'établir à Londres, séjour plus favorable aux marchands, il ajoute : « *De ce nombre fut un certain Gilbert, surnommé Becket, originaire de Rouen, distingué entre tous par sa naissance, par son industrie et par sa fortune. Il sortait d'une famille honorable mais appartenant à la classe bourgeoise. Il se montra fort industrieux dans son commerce et gouverna très bien sa maison selon son état. Il épousa une femme nommée Rose, de Caen.* » Ce même Gilbert, dit plus loin l'auteur, fut père de Thomas Becket.

Après avoir lu ces deux textes si remarquables, l'incertitude ne saurait plus subsister que touchant la distinction plus ou moins grande de la famille du primat. L'opinion la plus probable est que son père était au nombre des habitants les plus considérés de Londres, où il exerçait une charge importante, et dont les principaux citoyens avaient le titre de *barons*. Entre les nombreux témoignages sur lesquels cette opinion s'appuie, je suis heureux de pouvoir citer un texte précieux qui m'a été fourni avec une rare obligeance par M. Léopold Delisle qui, bien jeune encore, fait déjà autorité dans la science. Ce texte est extrait du poème manuscrit de Garnier de Pont-Sainte-Maxence, sur la vie de Thomas Becket, conservé à la bibliothèque impériale. (Sup. français, n° 2636.)

« Seint Tômas l'arcevesque dont precher m'oez
En Lundres la cite fuit pur veir engendrez
Des baruns de la cit estrez et alevez
E Gilleberz Becchez fut ses pere apelez
E sa mere Mahalz de nette genz fut né. »

Garnier commença à travailler à son poëme deux ans après la mort de Becket.

« L'an secund ke li sainz fu en l'église ocis
Comenchai cest Romanz. »

Il n'épargna rien pour découvrir la vérité; il fit, à cette intention, le voyage de Cantorbery (*a Contorbire fu*), et consulta les personnes qui avaient vécu dans la familiarité de saint Thomas (*Des privez saint Thomas la vérité apris*).

* Entre trois endroits qui portent le même nom en Normandie, mon honorable ami et savant compatriote, M. Auguste Le Prévost, reconnaît TIERCEVILLE en Vexin ou les lieux environnants pour la patrie de Gilbert, père de Thomas Becket. Son opinion à cet égard est fondée sur les relations de parenté qui existaient en Normandie entre Gilbert et le primat Thibaut, que l'on sait originaire du Vexin, et elle est fortifiée par l'auteur anonyme du manuscrit Lambeth, qui indique comme patrie de ce même Gilbert, Rouen, capitale de la Normandie et ville du Vexin.

Digitized by Google

son père avait eu, en Normandie, des relations de voisinage, et selon toute apparence aussi, de parenté. Destiné à la carrière ecclésiastique, il étudia pour être clerc, et fut promu, jeune encore, en raison de son mérite précoce, à l'archidiaconat de Cantorbery. Peu de temps après, Henri, évêque de Winchester, frère du Roi Etienne, et l'évêque de Bayeux, le présentèrent au Roi Henri II, qui lui accorda sa faveur. Becket vécut ainsi quelque temps en crédit près du Roi comme auprès de l'archevêque, et celui-ci, ayant reconnu sa piété, ses talents, la rectitude et l'énergie de son caractère, crut, en le proposant au Roi pour la charge de chancelier, assurer un défenseur à l'Eglise [1]. Becket bientôt fut appelé à ce poste éminent et revêtu de la première dignité temporelle du royaume [2] : le Roi lui donna en outre la prébende d'Hastings, la garde des châteaux d'Eyre et de Berkhamsted, et le gouvernement de la Tour de Londres. Il apporta dans l'exercice de ses hautes fonctions un zèle intègre, une rare intelligence, et un courage qui semblait plutôt celui de l'homme de guerre que de l'homme d'église. Premier officier de la couronne, diplomate et chef d'armée, il se signala dans l'administration du royaume désolé par les guerres civiles du dernier règne, et où il ramena l'ordre et l'abondance; dans les négociations avec les princes étrangers, dont il gagna l'estime, et sur les champs de bataille, où il se montra, entre les gens de guerre, tout diacre qu'il était, le premier dans l'attaque et dans la victoire, et conquit par sa bouillante valeur l'admiration de ses ennemis même [3].

On a reproché à Becket, durant cette époque de sa vie, une existence trop mondaine et un faste excessif. Il se montrait revêtu d'habits splendides, toujours accompagné de gardes et d'une cour nombreuse; rien n'égalait le luxe de sa vaisselle et de ses équipages : il affectait pour la recherche et la dépense de sa table de surpasser les comtes et les plus grands seigneurs; sa libéralité était sans bornes comme sa magnificence; sa maison, enfin, entretenue avec le plus grand luxe, et qui rivalisait en splendeur avec celle du monarque, était une école d'élégantes manières et de beau langage pour les jeunes gens des premières familles du royaume, et Henri II y plaça quelque temps son fils aîné, qui grandit auprès des

[1] Brompton, p. 1057; ed. Seld. et Twysd.

[2] Selon M. Thierry, Henri II nomma Becket gardien du sceau à trois lions, qui était, dit-il, le signe légal du pouvoir fondé par la conquête (t. III, p. 401). C'est une erreur : les trois lions ne se rencontrent point sur le sceau royal avant les dernières années de Richard Ier, fils de Henri II. Voyez les sceaux des Rois d'Angleterre, dans le *Trésor de Numismatique*, et aussi dans la dernière édition de *Rymer*.

[3] Vita sancti Thomæ Wil. fil. Steph.

Digitized by Google

jeunes seigneurs de son âge, sous les regards du chancelier. Celui-ci, compagnon du Roi dans ses voyages, dans ses guerres et jusque dans ses jeux, avait su se rendre maître de son esprit, et il n'était personne dont la faveur près de lui pût balancer la sienne. On lui a fait un crime de cette conduite, en la comparant à celle qu'il tint plus tard : on a dit aussi que, durant cette époque où il était chancelier, il opprima l'Eglise et viola ses priviléges, qu'il n'y avait rien qu'il ne fût prêt à sacrifier à la faveur du monarque, et on a rabaissé cette héroïque figure aux étroites proportions d'un frivole et vulgaire courtisan. Becket demande à être mieux jugé : chancelier du royaume, maître après le Roi des destinées de peuples nombreux dans une partie considérable de l'Europe occidentale, il exerça, dans des temps désastreux, une autorité très salutaire ; il le savait, et il ne pouvait continuer à en user qu'en demeurant agréable à celui qui la mettait dans ses mains. Il avait d'ailleurs pour la magnificence, on ne saurait le nier, un goût naturel et même excessif, qu'il conserva jusque dans la persécution, et qu'il croyait justifiable et opportun dans le poste important où la fortune l'élevait : tout cet éclat rejaillissait, à ses yeux, sur le souverain, et imprimait dans l'esprit des peuples une grande idée du prince dont il était le ministre. Mais, au milieu de la pompe presque royale qui l'environnait, jamais il n'oublia le Dieu auquel il s'était voué d'abord : il s'asseyait tempérant et sobre à ses splendides festins : fier et superbe avec les grands, qu'il tenait en bride, il était humble avec les humbles, et charitable à l'excès pour les malheureux. Si, dans une nécessité pressante et pour alléger aux peuples le fardeau d'une guerre onéreuse, il fit contribuer l'Eglise, il se montra, en toute autre circonstance, gardien jaloux de ses priviléges; et ne trompa point l'attente du primat vénérable qui lui ouvrit le chemin des honneurs, et dont il demeura l'ami[1] : ses mœurs, enfin, furent toujours pures, et quoiqu'en apparence il s'abandonnât trop aux distractions du monde, il observa une continence inviolable au milieu des séductions les plus dangereuses[2] et des piéges continuels que le Roi lui-même tendait à sa

[1] Je renvoie le lecteur, pour éclaircir ce point, à l'excellente dissertation du docteur Giles, qui a fait voir le peu de fondement des reproches qui ont été adressés à Becket par l'évêque Gilbert Foliot, son plus mortel ennemi. — *The Life and Letters of Thomas a Becket*, by the rev. J. A. Giles, t. I, p. 88-89.

[2] Brompton entre à cet égard dans des détails curieux. Après avoir dit que l'archidiacre, devenu chancelier, se conforma aux habitudes du Roi, dans les jeux comme dans les affaires (*nugis et seriis*), menant un grand train, surpassant tous les comtes par son luxe et sa dépense ; il ajoute : « Et cependant, quoique le monde ait paru vouloir le captiver par toutes ses séductions, il gardait, au milieu des vanités du siècle, une pureté parfaite, une chasteté admirable, à laquelle le Roi tendait jour et nuit des piéges. Comme il était avec Henri à Stafford, son hôte le soupçonnant d'entretenir des relations illicites avec une femme d'une grande beauté, eut la curiosité d'entrer une nuit dans

Digitized by Google

vertu. Souvent, dit son confesseur, il se retirait à l'écart et s'infligeait dans le secret un traitement rigoureux, soumettant sa chair nue à des macérations cruelles et inusitées. Nous voyons ici un trait saillant de cet homme extraordinaire, qui, en toute chose, allait à l'extrême limite, et, de même que, par l'élévation de sa stature et la majesté de son visage[1] il l'emportait sur tous les autres hommes, de même ne souffrait-il pas qu'aucun le surpassât, soit dans l'éclat des dignités extérieures, soit dans les douleurs volontaires du chrétien, et nous verrons bientôt ce zèle ardent et infatigable qu'il mit à servir son Roi temporel, déployé tout entier sur un plus grand théâtre et au service d'un autre maître, pour son malheur et pour sa gloire.

Lorsqu'il fut bruit de son élévation au siége primatial, il en témoigna un grand effroi : « Je sais en Angleterre, dit-il, trois pauvres prêtres que je voudrais voir pourvus de l'archevêché de Cantorbery de préférence à moi. Je connais le Roi mon seigneur : il me faudrait ou perdre sa faveur, ou mettre en oubli, pour la conserver, mes devoirs envers Dieu. » Et lorsque Henri II, plus tard, eut sérieusement jeté les yeux sur lui pour cette haute dignité, Becket le supplia de lui épargner une si douloureuse alternative, et de donner au primat Thibaut un autre successeur.

Le Roi demeura inébranlable, espérant tenir l'Église de son royaume tout entière dans sa main en la mettant sous celle de son chancelier. Le clergé et surtout l'évêque de Londres, Gilbert Foliot, opposèrent quelque résistance au vœu du Roi ; mais ensuite les évêques et les moines, convoqués pour l'élection, réunirent leurs suffrages sur Thomas Becket, et il fut proclamé archevêque de Cantorbery et primat du royaume.

On a dit, surtout en s'appuyant de l'autorité de quelques-uns de ses biographes, que le primat opéra sur-le-champ dans ses habitudes extérieures une réforme complète, et qu'au faste éblouissant, mêlé de la pompe toute mondaine dont il avait cru convenable de s'entourer comme représentant d'un des plus puissants monarques de la terre, succéda l'appareil simple et austère qu'il jugea seul séant à un successeur des apôtres, à un ministre du Christ ; qu'il resserra son cercle

sa chambre, afin de savoir s'il y avait dormi. Le lit lui parut intact, et il se retirait, confirmé dans ses soupçons, lorsqu'il vit étendu, sur le plancher de la chambre, le chancelier, qui, après un temps considérable employé en oraisons et en pieuses pratiques, s'était laissé vaincre par le sommeil. » L'auteur ajoute cette réflexion : *Sic factum est ut religiosus invenitur qui luxuriosus putabatur.* Brompton, édit. Seld. et Twysd, p. 1057-1058.

[1] Il avait, dit un de ses biographes, la taille élevée, le visage grave et beau, le nez saillant et aquilin, etc..... (Stephanid.) La précieuse chasuble de saint Thomas Becket, conservée à Sens, semble avoir appartenu à un homme de plus de six pieds.

Digitized by Google

en réformant ses habitudes, qu'il s'entoura presque exclusivement d'un petit nombre d'hommes distingués entre tous par leur foi, leurs lumières et leurs vertus, se vêtit d'un cilice et se nourrit d'aliments grossiers. On a voulu voir dans cette conduite les manœuvres habiles d'un prêtre ambitieux, jaloux de captiver l'admiration et la faveur populaires par les moyens les plus propres à les lui attirer : quelques écrivains même ont taxé sa conduite d'hypocrisie. Il y a une double erreur dans cette manière d'envisager le primat après son élection : la feinte répugnait à son caractère, il était de sa nature incapable de tout calcul hypocrite, et il y a beaucoup à rabattre des termes emphatiques avec lesquels ses biographes parlent de lui comme étant devenu un autre homme et ayant revêtu un esprit nouveau avec sa nouvelle dignité. Les pieuses pratiques auxquelles il s'adonnait, les mortifications sévères et douloureuses qu'il s'imposait lui étaient habituelles, nous l'avons vu, longtemps avant son élévation au siége primatial; elles étaient d'ailleurs à cette époque communes à la plupart des ecclésiastiques qui vivaient selon leur état. Loin d'affecter un changement soudain dans son costume et dans ses habitudes, nous savons, par l'ami dont le sang fut répandu avec le sien, qu'il garda même quelque temps l'habit séculier, dont il se montrait revêtu dans le chœur de son église, au grand étonnement des moines et du clergé [1]. Nous savons aussi qu'au milieu des travaux de sa charge et de ses occupations religieuses il conserva la douce pratique de la philosophie et des lettres ainsi que la pompe et l'éclat extérieur dont il s'environnait auparavant. Nous verrons même à cet égard son inclination survivre à sa fortune. Des renseignements d'un grand prix nous sont transmis sur ces deux points, dans les lettres de deux contemporains ses amis et ses confidents, le prêtre Jean de Salisbury, l'un des hommes les plus spirituels de son époque, et l'évêque de Poitiers qui l'engagent, l'un à s'adonner plus spécialement aux études particulières à sa profession [2], l'autre à réformer son train et ses habitudes extérieures. La lettre de

[1] Ex integro etsi non habitum sed animum immutavit... Sed orto inter monachos murmure quod contra morem in veste seculari frequentaret chorum, corripiens illum ex domesticis quidam retulit astitisse sibi personam vultu terribilem, et verbis minacibus imperasse : « Vade, dic cancellario (tacito nomine archiepiscopi prae nimiâ indignatione), ut sine cunctatione commutet habitum, quod si contempserit, ibo illi in adversum omnibus diebus vitæ suæ. » — Vita sanc. Thom. Edw. Grim., edit. Giles, II, 1, p. 16.

[2] Quel homme, dit le prêtre Jean, s'est jamais élevé jusqu'à la contrition par l'étude des lois? Les exercices des écoles sont plus propres à nous gonfler de l'orgueil de la science qu'à nous échauffer d'une affection vraie pour la piété. J'aimerais beaucoup mieux voir votre seigneurie absorbée dans les méditations des psaumes ou des homélies du bienheureux Grégoire qu'appliquée à la philosophie des écoles; mieux vaudrait conférer sur des sujets profonds avec un homme vraiment adonné aux choses spirituelles et s'édifier par son

Digitized by Google

celui-ci est écrite dans les premiers temps de l'exil du primat, et elle est, par sa date même, plus concluante que si elle lui eut été adressée à une époque antérieure. Comment admettre en effet que l'archevêque ait jugé, dans l'exercice de ses hautes fonctions en Angleterre, une grande pompe extérieure inutile ou superflue lorsqu'il croyait opportun d'en conserver encore quelques restes dans la persécution et l'exil [1]? Il y a lieu de conclure de ces témoignages irréousables que les seuls changements que l'archevêque crut devoir apporter tout d'abord à sa conduite apparente, furent ceux qui lui étaient strictement commandés par sa situation nouvelle, par le sentiment profond de ses devoirs et la ferme résolution de défendre et de maintenir les intérêts sacrés de l'Église qui lui étaient confiés. Sur ce point sa pensée fut toujours immuable, et prévoyant qu'il pourrait encourir un jour le ressentiment du monarque, Becket se fit dégager, au moment de sa promotion, de toute obligation civile et affranchir par l'autorité royale de toute recherche au sujet de ses actes, dans l'exercice de sa charge de chancelier : il déposa même, dans les mains du monarque, cette dignité, dont il ne crut pas les obligations compatibles avec ses nouveaux devoirs. Henri sentait diminuer son ascendant sur le primat, à mesure que celui-ci paraissait supérieur à ses faveurs et à ses dons : il en conçut une irritation profonde qu'il ne dissimula point lorsqu'il reçut sa démission de la plus haute charge de sa cour.

Becket se montra tout d'abord gardien aussi vigilant des droits temporels de son siége que de ses attributions spirituelles. Dans ce siècle d'ailleurs où la féodalité étendait sur toute chose l'empire de ses coutumes, l'Église elle-même n'y échappait pas et il était généralement reconnu qu'aucune autorité, même la sienne, n'était suffisamment indépendante et forte si elle ne s'appuyait sur de vastes possessions territoriales. Le clergé en était convaincu; c'est pourquoi, aux yeux des prêtres les plus ascétiques et les plus saints, la défense des

exemple que de perdre ainsi du temps aux subtilités d'une littérature profane. — *Lettre du prêtre Jean de Salisbury à l'archevêque de Cantorbery, en date de l'année* 1165, citée par le révér. Giles, dans la collection des lettres de Thomas Becket, 2 vol. in-8°. Londres, 1846.

[1] Il importe à votre seigneurie, autant du moins qu'on en peut juger par l'état présent de ses affaires, de ménager vos ressources de telle sorte que vos ennemis voient que vous êtes préparé à toutes les souffrances auxquelles l'ennemi pourra vous réduire. Pour cette cause j'ai souvent insisté auprès de vous et je vous fais de nouveau de très vives instances pour que vous retranchiez tout cortége inutile, tout entourage onéreux et superflu... Personne n'aura une moins haute opinion de vous si vous vous contentez d'entretenir un nombre restreint et modeste d'hommes et de chevaux, tel que le demande la nécessité présente. — *Lettre de l'évêque Jean de Poitiers à l'archevêque de Cantorbery*. Collect. Giles.

Digitized by Google

biens de l'Église était une obligation presque aussi sacrée que celle de sa doctrine. La conduite du nouveau primat fut, dès le début, conforme à ce principe : plusieurs domaines, appartenant à son siége, ayant été indûment aliénés par ses prédécesseurs, il les revendiqua, et sans attendre le jugement des cours du Roi, il en expulsa tous ceux qui, à un titre quelconque, légitime ou usurpé, s'en étaient mis en possession. Becket, impatient de tout obstacle, montra par cette conduite plus de passion ou de zèle que de prudence : il atteignit dans leur fortune des hommes puissants et il s'en fit auprès du Roi des ennemis ardents et irréconciliables.

Ce prince voyait d'un œil très jaloux les vastes possessions de l'Église, il saisissait toute occasion de les tenir sous sa main et d'en disposer; mais c'était surtout la juridiction ecclésiastique qu'il avait à cœur de restreindre, et il se flattait d'y réussir lorsqu'il reconnut en frémissant un adversaire dans celui dont il avait espéré le concours et qu'il avait élevé pour s'en faire un docile instrument. Il persista néanmoins dans un projet depuis longtemps conçu, et à la suite du refus que fit l'archevêque d'abandonner à la juridiction séculière un prêtre accusé de deux grands crimes, il convoqua une assemblée du clergé à Westminster, où il demanda qu'il fût décidé qu'à l'avenir, tout clerc, reconnu coupable et condamné à la dégradation, par jugement de la cour ecclésiastique, fût ensuite abandonné à la juridiction laïque pour être puni corporellement sans privilége du clergé. Les évêques se retirèrent pour délibérer, la crainte les disposait à fléchir; l'archevêque essaya de raffermir leur courage ébranlé : il leur dit qu'un homme ne devait pas être puni deux fois pour la même faute, et qu'accéder aux désirs du Roi, ce serait permettre que les clercs, après avoir été frappés par la justice ecclésiastique, le fussent encore par les cours séculières, ce serait autoriser l'effusion du sang et y donner la main, tandis qu'il n'est pas permis aux prêtres d'assister même à une condamnation entraînant la perte de la vie ou des membres. Les évêques se rallièrent à l'opinion du primat, et admis de nouveau en présence du Roi, ils lui déclarèrent que leur devoir envers l'Église leur défendait de consentir à ce qu'il exigeait d'eux. Henri leur demanda si, en toute chose, ils promettaient d'observer les royales constitutions de ses ancêtres. Le primat répondit pour tous : « Oui, nous les observerons, *sauf les obligations de notre ordre, l'honneur de Dieu et de l'Église.* » Les évêques ensuite, individuellement interrogés, répondirent de même à l'exception d'un seul [1], et le Roi irrité congédia l'assemblée.

Ainsi commença entre le Roi et le primat, cette querelle fameuse

[1] L'évêque de Chichester.

Digitized by Google

qui agita deux royaumes, menaça d'ébranler l'Église d'Angleterre jusque dans ses fondements, et captiva plusieurs années l'attention des Rois, des peuples et du clergé. Henri exigeait un serment sans restriction, et pour soumettre l'archevêque, il négocia auprès de ses suffragants et eut recours au Saint-Siége : il gagna d'abord l'archevêque d'York, Roger qui, en toute occasion, s'était montré l'adversaire du primat, et les évêques de Chichester et de Londres, Hilaire et Gilbert Foliot : il ne fut pas moins heureux dans ses premières négociations avec le Pape.

Un schisme partageait, à cette époque, le monde chrétien. Le conclave, à la mort d'Adrien IV, en 1159, s'était divisé. Roland, chancelier de la chaire apostolique, réunit la majorité des voix et prit le nom d'Alexandre III; la minorité élut Octavien qui se fit proclamer pape, sous le nom de Victor IV. Les rois de France et d'Angleterre reconnurent Alexandre : l'empereur Frédéric soutint l'anti-pape Victor qui prit possession de Rome. Alexandre quitta l'Italie : il fut sollicité par les rois de France et d'Angleterre de se fixer dans leurs domaines, et alla résider à Paris. Les deux monarques se montraient prodigues envers lui de tous les témoignages extérieurs de l'adulation; mais Alexandre, sous les honneurs dont il était comblé, sentait sa dépendance; il savait qu'en offensant ces Rois, il courait le risque d'en être abandonné, et de les voir transférer à son rival leurs respects et leur obeissance : il n'osa donc, du vivant de Victor, soutenir vis-à-vis du roi d'Angleterre les priviléges de l'Église, avec autant d'énergie et de force qu'on aurait pu en attendre d'un successeur de Grégoire VII, et il employa plutôt, dans ses rapports avec Henri, la voie des temporisations que celle de l'autorité. Peut-être aussi, dans l'origine, ne reconnut-il pas toute l'importance du débat entre le Roi et le primat : il prescrivit à celui-ci de garder beaucoup de mesure dans ses rapports avec le monarque, et lui recommanda la soumission plutôt que la résistance. Le prêtre qui porta ces instructions du pape à Becket produisit plusieurs lettres des cardinaux, affirmant qu'ils avaient reçu du Roi l'assurance qu'il n'exigerait du primat rien de contraire aux canons et ne lui demanderait qu'un simple assentiment verbal.

Circonvenu de la sorte par ses amis et par les hommes plus positivement appelés à maintenir les prérogatives de la cour romaine, pressé par ses propres suffragants et seul contre tous, le primat sentit sa résolution fléchir et cessa pour un temps de s'opposer aux vœux du Roi : il se rendit à Woodstock où Henri tenait sa cour, et, introduit en sa présence, il promit d'observer les constitutions royales *sans aucune réserve*. Le Roi voulut que cette déclaration fut faite publiquement, et, à cet effet, il convoqua en janvier 1164 les barons et les évêques dans la royale résidence de Clarendon : là on lut, par l'ordre

Digitized by Google

du Roi, une longue série d'articles qui étaient censés reproduire les anciennes coutumes du royaume : mais ils ne rappelaient ni les usages en vigueur avant la conquête, ni les lois établies par le conquérant : les Constitutions, dites de Clarendon, allaient même à certains égards directement à l'encontre des prescriptions de Guillaume, surtout en ce qui touche les excommunications et l'indépendance des tribunaux de l'Église : cette opposition est rendue plus remarquable encore dans les instructions qui prescrivaient aux évêques de les observer.

Considérées dans leur ensemble et dans leur but, les Constitutions de Clarendon, malgré quelques sages dispositions, supprimaient sinon en principe, du moins de fait, tous les priviléges, toutes les libertés ecclésiastiques ; elles subordonnaient l'autorité spirituelle à l'autorité temporelle ; elles mettaient dans la main du Roi les choses et les personnes de l'Église ; non-seulement elles arrêtaient l'abus que le clergé faisait souvent des interdits et des excommunications, mais en ordonnant aux évêques de distinguer les personnes, en leur défendant d'infliger des censures, en certains cas, sans la permission du Roi, elles tendaient à dépouiller l'excommunication, dans ses effets intimes, de son caractère sacré ; elles rendaient impossibles, sans pourtant les interdire d'une manière absolue, les appels au pape ; elles anéantissaient toute la juridiction spéciale des tribunaux d'Église en laissant le Roi seul arbitre de la plupart des cas où la justice ecclésiastique suivrait son cours, et en obligeant à siéger dans la cour du Roi tous les prélats tenanciers de la couronne : elles mettaient dans la main du prince tous les revenus des abbayes et des évêchés vacants, et abandonnaient en quelque sorte ces évêchés à sa discrétion : enfin elles privaient le clergé d'une de ses prérogatives les plus précieuses, en lui défendant d'accueillir dans ses rangs les pauvres serfs sans la permission de leurs seigneurs.

Les Constitutions de Clarendon tendaient donc, non-seulement à restreindre, mais à détruire l'autorité spirituelle : l'archevêque le comprit, et il aurait hésité, malgré les promesses qu'il avait faites à Henri II avant de les connaitre, à leur donner même l'assentiment du silence ; mais lorsqu'il entendit le Roi ordonner qu'elles fussent approuvées par écrit, comme anciennes lois du royaumes et signées par tous les assistants, il s'écria : « Je jure, par le Dieu tout puissant, que jamais je n'apposerai mon sceau à de semblables Constitutions. » Ces paroles hardies soulevèrent une grande rumeur dans l'assemblée, le Roi menaça de la mort l'archevêque et ses partisans, et se retira en grand courroux. Parmi les chevaliers présents, les uns eurent recours aux supplications, d'autres proférèrent des menaces, et dans une salle voisine, on entrevit des chevaliers qui déjà préparaient leurs armes.

Quelques évêques alors se jetèrent aux pieds du primat, le conju-

Digitized by Google

rant de détourner les plus affreux malheurs et de ne point attirer la ruine sur l'Eglise, sur eux tous et sur lui-même par une résistance téméraire : l'archevêque fut de nouveau ébranlé et promit de signer les Constitutions ou coutumes; mais d'abord, il demanda qu'il lui fût permis de les examiner plus à loisir. Trois copies en furent faites, le Roi en prit une, l'archevêque d'York, Roger, en reçut une autre, le primat emporta la troisième et s'éloigna tristement.

Comme il cheminait, la douleur dans l'âme, les hommes de sa suite s'entretinrent librement des derniers évènements. L'un d'eux dit : « Au moyen de ces manœuvres dignes de l'enfer, le Christ lui-même n'est pas en sûreté, non plus que son sanctuaire; les piliers de l'Eglise sont ébranlés, et tandis que le berger fuit, le troupeau est la proie du ravisseur. » Celui qui parlait de la sorte était Edouard Grimm, porte-croix de l'archevêque et l'un des historiens de sa vie. Ces paroles restèrent sans réponse, et le primat continua à marcher à l'écart triste et silencieux. Enfin, plus hardi que les autres, Herbert de Bosham s'approchant, lui dit : « D'où vient que Monseigneur est si profondément abattu et ne nous adresse aucune parole? — Pourquoi vous étonner, répondit l'archevêque; mes prédécesseurs ont gouverné avec gloire l'Eglise d'Angleterre au milieu de nombreux dangers, et maintenant, à cause de moi, elle est tombée en servitude! Plût à Dieu que je fusse mort et qu'aucun œil humain ne pût me voir! Hélas, il était juste que l'Eglise souffrît ces choses sous mon autorité, car ce n'est point du milieu des disciples du Sauveur ou du fond d'une maison de prière, mais du palais de César, que j'ai été élevé à un si haut rang, moi, homme frivole et superbe! J'élevais des oiseaux, je suivais des meutes et soudain il m'a fallu élever des hommes; je suis devenu le pasteur des âmes, j'ai négligé ma propre vigne, et j'ai été chargé d'entretenir celle des autres. Ma vie passée n'était point celle qui conduit au salut, et en voici les fruits! Ah! sans doute Dieu m'a abandonné! » En parlant ainsi, d'abondantes larmes tombèrent des yeux de l'archevêque, et il continua sa route vers Winchester[1].

Le Roi fit publier les seize articles des Constitutions de Clarendon, sans attendre que le primat les eût revêtues de son sceau, et les rendit obligatoires non-seulement en Angleterre, mais encore sur le continent et dans tous les lieux de son obéissance. Puis il eut de nouveau recours au Saint-Siége, et demanda que l'archevêque d'York, Roger, fût nommé légat apostolique avec plein pouvoir. Mais Alexandre III, en voyant les Constitutions publiées, avait enfin compris toute leur importance; il reconnut l'atteinte profonde qu'elles porteraient à l'autorité spirituelle, et en particulier à la sienne, et il eut rougi d'élever

[1] Herbert de Bosham. Vit. quadra part.

Digitized by Google

un prélat qui un des premiers avait déserté les intérêts de l'Eglise, au-dessus de celui qui avait osé les défendre. Partagé d'ailleurs entre le péril d'accéder au désir du Roi, et la crainte de l'offenser par un refus, il accorda le titre de légat apostolique à l'archevêque d'York, et lui conféra tous les droits attachés à ce rang, sans lui donner toutefois aucune autorité sur le primat[1].

Celui-ci s'était amèrement repenti d'un moment de faiblesse : il protesta de toutes ses forces contre les articles de Clarendon, s'imposa une rigoureuse pénitence et consulta le Pape. Le Roi, pour le réduire, eut recours aux moyens que la juridiction royale mettait entre ses mains; un acte d'accusation fut préparé, et Henri cita l'archevêque à comparaître devant le grand conseil des pairs spirituels et temporels convoqués à Northampton. Il fit défaut une première fois; cité de nouveau, il comparut, et là, pour son accusateur, il rencontra le Roi lui-même, et pour ses adversaires, parmi ses juges, tous ceux qui, faisant plus de cas de la faveur du prince que de la justice, mettaient son caprice au-dessus des lois. Accusé d'un déni de justice dans sa propre cour, et d'un premier refus de comparaître devant celle du Roi, Becket fut déclaré coupable de trahison, et condamné à perdre tous ses biens meubles et immeubles, peine qui fut commuée aussitôt en une amende de cinq cents livres.

Le lendemain, Henri exigea le paiement de trois cents livres que Becket avait reçues pour frais d'établissement dans ses gouvernements d'Eyre et de Berkhamsted; il réclama ensuite une forte somme dont il lui avait jadis fait don sous les murs de Toulouse, et pour consommer sa ruine, il lui demanda compte de toutes les recettes provenant des abbayes et des évêchés dont Becket avait eu l'administration en sa qualité de chancelier : la cour estima qu'il demeurait dû à la couronne la somme immense de quarante-quatre mille marcs dont Henri exigea le paiement. A une demande si exorbitante, l'archevêque opposa qu'au moment de sa nomination, il avait été dégagé, par le commandement du Roi, de toute recherche pour les actes de sa gestion comme chancelier. Ce moyen légitime de défense n'étant point accueilli, le Roi demanda et obtint un arrêt en vertu duquel le primat était condamné à restituer, sous peine d'emprisonnement, ou à trouver caution pour le paiement.

Prélats et barons furent alors d'avis que Beccket s'abandonnât à la merci du Roi, sans s'obstiner dans une défense aussi périlleuse qu'inutile. L'évêque Henri de Winchester paraît avoir été seul, dans cette

[1] Ceci résulte de deux lettres écrites à l'archevêque de Cantorbery par le Pape, et dont la première porte la date du 27 février 1164. (*Collect. Gites*). Roger de Hoveden dit que le Pape donna le titre et les pouvoirs de légat du Saint-Siége au Roi lui-même. M. Aug. Thierry a adopté cette version.

Digitized by Google

circonstance, d'un avis contraire, et il offrit généreusement deux mille marcs pour libérer l'archevêque. Henri II rejeta cette offre : « Ou je ne serai plus Roi, dit-il, ou cet homme ne sera plus archevêque. » Becket demanda du temps pour répondre et se retira après avoir obtenu un sursis. Tous ceux qui jusqu'alors lui étaient demeurés attachés s'éloignèrent, le jugeant perdu sans ressource, et ne s'assirent plus à sa table où il fit convier à leur place les pauvres et les infirmes.

L'archevêque cependant tomba malade et ne put comparaître au jour fixé; mais il déclara qu'il se présenterait le lendemain dût-il se faire porter en litière devant la cour. Ce jour là, 13 octobre 1164, dernier jour de l'assemblée de Northampton, l'archevêque assista de bonne heure à la messe de saint Etienne premier martyr, commençant par ces mots : « Les princes se sont assis en conseil contre moi; » puis montant à cheval, revêtu de ses habits pontificaux, tenant sa croix et portant sur lui une partie du pain consacré, il se rendit au château où le Roi résidait, et où la cour des barons et des prélats était déjà réunie.

A cet appareil, symbole de sa dignité et sa sauvegarde, les ennemis du primat se récrièrent, l'accusant comme d'un nouveau crime d'avoir voulu opposer la croix au sceptre et à l'épée; plusieurs vinrent l'insulter et l'évêque de Londres, Gilbert Foliot, essaya de l'ôter de ses mains; l'archevêque la retint, et tenant les yeux attachés sur ce signe sacré de la rédemption et des souffrances du Sauveur, il demeura seul assis à l'écart avec quelques-uns de ses familiers. Déjà, sur l'ordre du Roi, les évêques se disposaient à se joindre aux barons pour confirmer leur sentence : Becket leur rappela avec force les liens d'obéissance qui les attachaient à son siége, il leur défendit de s'établir ses juges, et il appela solennellement de sa sentence au Saint-Siége. Tous alors lui retirèrent leur obéissance, et ils en appelèrent à leur tour au Pape de la défense qui leur était faite : retenus cependant par les devoirs sacrés de leur ordre, ils n'osèrent siéger avec les barons, et ceux-ci seuls confirmèrent la sentence déjà précédemment rendue contre le primat. Quatre d'entre eux vinrent ensemble la lui signifier : Robert, comte de Leicester, s'avança le premier... « Ecoutez, dit-il, le jugement de la cour. — Comte, interrompit l'archevêque, c'est à vous de m'écouter. » Il répéta ce qu'il avait dit aux évêques et ajouta : « De même que l'âme est plus noble que le corps, de même vous êtes tenus d'obéir à Dieu plutôt qu'à un Roi terrestre. Le fils jugera-t-il ou condamnera-t-il son père? Je décline donc le jugement du Roi ou le vôtre. Le Pape seul est mon juge après Dieu; je me mets avec mon Eglise sous sa protection, et je cite devant son tribunal les évêques qui ont obéi au Roi plutôt qu'à Dieu. »

Il se leva pour sortir, et comme il quittait l'appartement les noms de parjure et de traître lui furent prodigués : dans la cour

Digitized by Google

du château il fut en butte aux basses insultes d'une vile populace excitée contre lui par Randolf de Broc, son ennemi personnel, et comme il montait à cheval, un frère naturel du Roi, nommé Hamelin, l'accabla aussi d'un nom injurieux. A ce mot, la rougeur monta au front de l'archevêque, l'esprit de l'ancien chef de guerre se réveilla en lui et il s'écria : « Si j'étais chevalier, mon épée répondrait à cet outrage. »

Il s'éloigna enfin, fendant avec peine les flots d'un peuple immense accouru pour le voir, et qu'il bénissait sur son passage : « Voyez, dit-il à sa suite, voyez quelle escorte glorieuse m'accompagne de ce tribunal à ma demeure : voici les pauvres, les bien-aimés du Sauveur; qu'ils entrent, qu'ils prennent place à table avec nous. » Et aussitôt les portes furent ouvertes à toute cette multitude. Vers le soir, Guillaume, fils d'Etienne, l'un des clercs du primat, rappelant les épreuves de la matinée, lui dit : « Cette journée a été rude. — Oui, répondit l'archevêque; mais il en viendra une autre plus rude et plus amère. »

Sa vie n'était plus en sûreté dans le royaume, et il résolut de se dérober à ses ennemis par la fuite. Il quitta secrètement la ville, s'embarqua sur un bateau pêcheur à la faveur d'une nuit sombre, et aborda en Flandre, d'où il écrivit au roi Louis VII, en lui demandant asile et protection dans ses Etats.

Ce monarque voyait toujours un puissant rival et un ennemi dangereux en Henri, qui, par son mariage avec la femme imprudemment répudiée par lui-même, avec l'héritière de l'Aquitaine et du Poitou, avait ajouté la France méridionale à ses états déjà si vastes. Peu scrupuleux, en toute autre circonstance sur le choix des moyens, il ne négligeait aucune occasion de nuire à ce prince, et il saisit avec empressement celle qui s'offrait et dans laquelle la politique, la religion et la morale semblaient d'accord. Il donna donc asile et assistance au primat : « C'était en tout temps, dit-il à ses envoyés, l'honneur de la couronne de France de protéger les fugitifs, surtout les prêtres, et de les défendre contre leurs persécuteurs. » Peu de jours après, sachant l'archevêque arrivé à Soissons, il vint l'y visiter, l'assura de sa protection, lui donna une maison et pourvut à ses besoins avec une magnificence toute royale.

Henri II cependant poursuivit avec fureur son adversaire sur le continent; il envoya au Roi de France d'abord, et ensuite au Pape, une ambassade solennelle composée de l'archevêque d'York, de l'évêque de Londres, Gilbert Foliot, de plusieurs autres prélats et de quelques seigneurs de premier rang. Econduits par Louis VII, ils devancèrent Becket à Sens, où le Pape tenait sa cour et venait de convoquer un Concile. Là, introduits en la présence du Pontife, ils l'invitèrent à ne point prendre parti pour le primat contre le Roi,

Digitized by Google

et à envoyer en Angleterre un légat revêtu de pleins pouvoirs et chargé de décider entre eux. Mais Alexandre était alors mieux affermi sur son trône; son rival venait de mourir; cet évènement mettait fin à un schisme redoutable, et en délivrant le Pape de sérieuses alarmes, lui permettait de prendre avec Henri un ton plus ferme et plus haut. Il reçut froidement ses envoyés, repoussa l'offre qu'ils lui firent au nom du Roi, d'étendre l'impôt du denier de saint Pierre sur tous les habitants de ses Etats s'il voulait embrasser sa cause [1], et les congédia sans leur promettre ou leur accorder autre chose qu'un examen impartial. Quatre jours après leur départ, l'archevêque fit à son tour son entrée dans la ville de Sens, avec un train de trois cents chevaux qu'il devait en partie à la libéralité du Roi de France, et que le Pape lui-même estima plus conforme à sa haute dignité qu'à sa fortune présente. Le Concile était déjà réuni lorsque Becket y parut: Alexandre l'y reçut avec honneur, et le fit asseoir à sa droite en l'invitant à s'expliquer. Becket rendit compte de sa conduite et donna lecture des Constitutions de Clarendon, en s'accusant d'avoir fléchi un moment. Pour s'en punir, il déposa les marques de sa dignité entre les mains du Souverain-Pontife, qui l'en revêtit de nouveau et le consacra une seconde fois archevêque de Cantorbery et primat d'Angleterre. « Je défendrai votre cause, lui dit-il, car c'est la cause de l'Eglise, mais, comme vous avez jusqu'à présent vécu dans le faste et la grandeur et ne connaissez point une vie de privations, vous apprendrez dans la société de quelques humbles serviteurs de Jésus-Christ à soumettre la chair à l'esprit. L'abbé de Pontigny, mon frère ici présent, vous recevra dans son saint monastère, vous y vivrez comme il convient à un exilé pour la cause du Christ. Courage donc, mon frère, résistez à l'ennemi et attendez avec patience les jours de la paix et de la consolation. »

Becket entra donc au monastère de Pontigny où il vécut deux ans caché et de la vie d'un simple religieux. Cette conduite du Pape était d'une rare habileté: d'une part il ne fléchissait point sur les principes; d'autre part, tenant l'archevêque dans l'isolement et dans l'obscurité sous le prétexte d'une pénitence canonique, il évitait de donner un nouveau sujet d'irritation à Henri II et de le provoquer trop ouvertement. Si cependant il crut, en usant ainsi de prudence, mettre le primat à couvert du ressentiment de ce prince, il s'abusait. Ayant appris que ses envoyés avaient échoué dans leur mission, la fureur de Henri fut extrême, et ne pouvant atteindre l'archevêque lui-même, sa colère tomba sur ses proches et ses partisans. Un édit royal condamna au bannissement tous ses parents, jusqu'aux vieillards, aux femmes et aux enfants: ses biens, et les possessions de ceux qui

[1] Le denier de saint Pierre n'était acquitté que par les possesseurs du sol.

Digitized by Google

étaient réputés ses adhérents furent confisqués et donnés pour la vie à des créatures du Roi : défense fut faite d'accorder à Becket ou aux siens assistance ou conseil. Le courroux du Roi remonta jusqu'au Souverain-Pontife; il menaça de recourir contre lui aux moyens les plus violents, de détacher le royaume de son obéissance, et de se venger par un schisme [1].

Alexandre, toujours prudent, avait espéré que Henri, revenu à lui-même, révoquerait des actes attentatoires aux priviléges de l'Eglise, et rendrait à celle-ci ses biens séquestrés ou aliénés, et il avait défendu au primat de rien précipiter, et de lancer l'excommunication sur ses ennemis avant les fêtes de Pâques de l'année 1166. Henri se montra inflexible, et le jour venu, Becket, exaspéré par l'indigne traitement infligé à ses amis et à ses proches autant que par les violences auxquelles son église et lui-même étaient en butte, se rendit à Vezelay, et là, en présence du peuple, au son des cloches et dans l'appareil le plus solennel, il prononça l'excommunication contre les défenseurs des Constitutions de Clarendon et les détenteurs des biens séquestrés de Cantorbéry, et aussi contre les courtisans et les favoris du Roi qui persécutaient tant d'innocents à cause de lui, et il eût excommunié le Roi lui-même, si le bruit d'une grave maladie de Henri II ne se fût répandu.

Cette sentence d'excommunication remplit le Roi d'une nouvelle fureur, il proféra d'affreuses menaces se roulant et mordant sa couche, dit un historien son contemporain [2], comme une bête féroce. Il atteignit alors l'archevêque jusque dans son obscur asile, et menaça l'ordre de Citeaux de la confiscation de toutes ses possessions en Angleterre, s'il continuait à donner à Pontigny une retraite au primat. Becket n'attendit pas l'exécution de cette menace, et prenant congé des religieux du monastère, il leur dit : « Le Seigneur qui nourrit les oiseaux de l'air, et qui revêt les lys, pourvoira pour moi et pour mes compagnons d'exil. » Il se dirigea vers Sens, et se retira avec les siens proche des murs de cette ville, au monastère de Saint-Columban.

Les dangers d'un second schisme [3], la colère d'Henri II, et les armes de l'Empereur, commandaient de nouveau à Alexandre III la plus extrême circonspection; il suspendit les pouvoirs de Becket à l'égard des évêques et du Roi; il arrêta dans ses mains, pour quelque temps, les foudres qu'il se disposait à lancer sur eux, et commit enfin,

[1] Lettre de Henri II à l'archevêque de Cologne. — *Life and letters of Thomas Becket*, by the rev. Giles; t. I, p. 316.
[2] Mat. Paris.
[3] L'anti-Pape Pascal III avait succédé à Victor III, et il était soutenu par Frédéric Barberousse.

Digitized by Google

pour examiner le différend entre le Roi et le primat, deux légats, dont l'un, Guillaume de Pavie, passait pour être déjà gagné par le monarque. Ces tempéraments, selon toute apparence nécessaires dans la situation périlleuse où se trouvait Alexandre, et qui portèrent haut sa réputation comme politique, étaient peu compris du primat, qui s'indignait de voir le dépositaire suprême de l'autorité spirituelle ébranlé par des considérations purement humaines. Si le Pape, par son extrême circonspection, défendait, sauvait peut-être le catholicisme dans son existence extérieure, Becket, enthousiaste et inflexible, ne prenant conseil que de son courage et de sa foi, combattait ouvertement pour la vie intime de l'Eglise, pour son autorité, pour les principes qui faisaient sa force et sa gloire. Personne ne s'y trompait, et au milieu de la confusion générale, des dangers du schisme, des violences du régime féodal; entre le Pape épouvanté et les évêques tremblants, Becket s'offrait aux regards de l'Europe comme la véritable colonne du temple; seul il supportait tout l'effort du combat. Que se passait-il dans sa grande âme? De quelle douleur était-elle pénétrée lorsqu'il voyait l'abandon des troupeaux par les pasteurs, et lui-même suspect à cause de son courage, accusé par ceux dont il devait attendre assistance et consolation, abandonné enfin, du moins en apparence, par son père spirituel, par le chef de la chrétienté! « Grand Dieu, dit-il, entre le cri de ma conscience et la rigueur de ma destinée, que faire? que résoudre? Faut-il parler ou me taire? le péril est partout... Je ne me sens pas assez fort pour parler sans danger pour l'Eglise, et pourtant mon silence serait sa ruine... Hélas! la glorieuse cité est prise; elle est renversée celle qui a subjugué le monde!... et le cœur de notre père s'est fermé pour nous...[1] » D'autres fois il exhorte le Pape et ranime son courage, il lui montre les dangers de tant de concessions arrachées par la terreur, l'orgueil triomphant du Roi qui déjà, dans deux provinces ecclésiastiques seulement, retenait les revenus de nombreuses abbayes et de sept évêchés auxquels il ne nommait pas, et ses satellites foulant aux pieds tout le clergé du royaume. « Si nous dissimulons ces choses, Saint-Père, que répondrons-nous au Seigneur le jour du jugement? et n'est-ce pas ainsi que nous encouragerons les Rois à se transformer en tyrans[2]? »

Lorsqu'enfin il apprend, vers la fin de l'année 1168, que l'appel des évêques est accueilli à Rome, que le Pape a suspendu ses pouvoirs, et qu'il est question de le transférer à un autre siége, il s'écrie dans l'amertume de son âme : « Si l'Eglise récompense ainsi ses amis et

[1] Becket à Conrad, archevêque de Mayence. — *Life and letters of Thomas a Becket gathered by the rev. Giles.* — Let. LXVI.
[2] Lettre de Becket au Pape, *ibid.*

Digitized by Google

ses enfants fidèles, que Dieu l'assiste, puisqu'elle s'abandonne elle-ses même!...[1] » Lui, du moins, ne l'abandonnera pas, et il écrit à ses agents à Rome ces lignes où il se laisse entraîner par l'indignation au-delà des bornes de l'obéissance : « Que notre Seigneur le Pape, dit-il, que nos amis le sachent bien; faites en sorte qu'ils soient parfaitement persuadés, comme le voit celui qui lit dans les cœurs, que nous souffrirons plutôt d'être mis à mort qu'arraché vivant de notre mère l'Eglise de Cantorbéry qui nous a nourri et élevé où nous sommes[2]. » Son âme indomptable tire des épreuves une nouvelle force, et son ambition grandit pour l'Eglise en raison même des humiliations dont elle souffre; c'est à elle, c'est au Pape qu'il appartient de mettre le pied sur le cou des Rois : « Eh quoi! dit-il, cette célèbre politique de l'ancienne Rome : *épargner les humbles et combattre les superbes*[3], ne sera-t-elle plus une règle de conduite dans la Rome chrétienne? » Et il applique au Souverain-Pontife cette autre parole : « Voici, je t'ai établi au-dessus des nations et des royaumes de la terre[4]. » On admire, dans les persécutions, cet invincible courage, cette force supérieure à tous les efforts humains, cette flamme ardente qui brûlait dans son cœur et dont finirent par être échauffés ceux qui, dans le clergé même, la redoutaient davantage; mais on se demande aussi jusqu'où, s'il eût en liberté suivi sa pente, se fût laissé entraîner cet esprit absolu autant qu'inflexible, cet homme héroïque et enthousiaste en qui semblait avoir passé l'âme d'Hildebrand.

Sa translation à un autre siége, si vivement désirée par Henri II, eût été pour l'Eglise une véritable défaite, et Alexandre III, malgré ses constantes tergiversations, n'avait garde d'accorder au Roi une telle victoire. La paix cependant lui paraissait toujours préférable à la lutte, et sachant Henri sur le continent, et en négociation avec Louis VII après une courte guerre dans laquelle ce prince avait soutenu les Bretons et les Poitevins révoltés, Alexandre III fit tous ses efforts pour obtenir un rapprochement entre Henri II et le primat. Montmirail, en l'année 1169, avait été choisi pour l'entrevue des deux Rois : la paix y fut signée, et là vint aussi, à la requête du Roi de France, son hôte illustre, l'archevêque de Cantorbéry. Cédant aux vives instances du Souverain-Pontife, aux vœux et aux supplications du Roi Louis VII, des prélats français et de ses compagnons d'exil, Becket se fit violence, il consentit à se rendre à Montmirail et à se soumettre, sans faire cette fois aucune mention de ses propres in-

[1] Becket au Pape, *ibid.* Let. LXXV.
[2] Becket à Alexandre et à Jean, ses agents, *ibid.* Let. LXXIII.
[3] Parcere subjectis debellare superbos.
[4] Becket à l'évêque d'Ostie, *ibid.* Let. XCI.

Digitized by Google

jures ou des priviléges de son ordre : il ne crut point cependant pouvoir également passer sous silence ce qu'il estimait dû à son divin maître; il ne pensait pas qu'aucune nécessité fût assez impérieuse pour le lui faire mettre en oubli, même un seul instant, et en cela il fut seul de son avis contre tous. Lors donc qu'il fut venu à Montmirail, en présence des deux Rois, des prélats et des princes, il fléchit le genou devant Henri, qui le releva aussitôt; puis il demanda la haute protection du monarque pour l'Eglise d'Angleterre confiée, dit-il, à un prêtre indigne dont les péchés avaient attiré sur elle tant de disgrâces et d'afflictions. « Je m'abandonne donc, sire, tout entier à votre miséricorde et à votre bon plaisir : » Mais en terminant, il ajouta ces mots que personne n'attendait plus de lui : SAUF L'HONNEUR DE MON DIEU.

Cette simple parole remettait tout en question : Henri II s'en offensa, et il accabla l'archevêque de reproches et d'invectives. Elle affligea les prélats [1], et parut présomptueuse au Roi de France lui-même qui, réconcilié avec Henri, cessa, pour quelque temps, d'accorder sa faveur à Becket, et celui-ci fut réduit à vivre des aumônes des prêtres et du peuple.

Cet abandon où se vit le primat pour avoir fait, dit-il, ce qu'aucun évêque, pour sa vie même, n'aurait pu se dispenser de faire [2], ne fut pas de longue durée. Les innombrables ennemis que le Roi d'Angleterre s'était suscités sur le continent montrèrent pour Becket la plus vive sympathie; Louis, mécontent d'Henri II qui avait mal tenu ses promesses envers les Bretons et les Poitevins, revint à l'exilé, et le pria de lui pardonner. Le Pape, enfin, osa se déclarer plus ouvertement, et cessa de couvrir de sa protection les prélats appelants en cour de Rome contre l'archevêque, et de détourner d'eux le châtiment dont ils étaient menacés. Libre alors d'agir selon son inclination, et voyant dans une plus longue indulgence une dangereuse faiblesse, Becket se rend à Clairvaux le dimanche des Rameaux de l'année 1669, et là il excommunie ses suffragants, les évêques de Londres et de Salisbury, et avec eux plusieurs lords détenteurs des biens de son Église. Le Pape fut de nouveau pris pour arbitre entre les prélats frappés et leur supérieur; Henri II, de son côté, redoubla d'efforts pour le perdre, et rien ne nous donne une plus haute idée du pouvoir de l'Eglise dans ce siècle que l'immensité des forces qu'il crut devoir mettre en œuvre pour triompher du primat. Ses envoyés firent en son nom des offres séduisantes aux villes Lombardes, Crémone et Parme, liguées avec le Pape contre l'empereur Frédéric Barberousse, si elles l'aidaient à obtenir du pontife, leur allié, la dégradation de Becket

[1] Lettre de l'évêque de Poitiers à Thomas Becket.
[2] Thomas Becket au Pape. — S. Thomas épistol.

Digitized by Google

en sa translation à un autre siége : Henri offrit jusqu'à sa fille en mariage au Roi de Naples s'il prenait activement parti pour lui dans sa querelle.

Il réussit de nouveau à intimider le Pape qui autorisa deux prélats français[1] à suspendre l'effet de l'excommunication fulminée par le primat contre les évêques de Londres et de Salisbury et à les absoudre. A cette nouvelle inattendue la douleur de l'archevêque éclate, et son indignation déborde dans une lettre qu'il adresse au cardinal Albert, et dans laquelle, sans remonter jusqu'au Souverain-Pontife, il attribue à la vénalité de sa cour les maux dont il souffre et les plaies de l'Eglise; il y laisse voir aussi toute la fermeté de son âme invincible. « J'ignore, dit-il, comment la cause du Seigneur est toujours sacrifiée dans votre cour de telle sorte que Barrabas échappe, et que Jésus-Christ est crucifié...[2]. Les innocents, les pauvres, les exilés, sont condamnés devant vous uniquement parce qu'ils sont les pauvres du Christ et qu'ils ne veulent point s'écarter des voies droites du Seigneur, tandis que les sacriléges, les meurtriers et les voleurs sont acquittés, quoiqu'impénitents, et cependant, je le dis, d'après l'autorité de Jésus-Christ, saint Pierre lui-même siégeant sur son tribunal, n'aurait pas le pouvoir de les absoudre... Pour moi, je n'accorderai jamais rémission à ceux qui ont pillé l'Eglise de Dieu et qui n'en ont pas fait pénitence; ne sont-ce pas nos dépouilles, ou plutôt celles de notre Eglise que les envoyés du Roi répandent parmi les cardinaux et les courtisans? Nous ne pouvons plus rien pour les libertés ou les priviléges de cette Eglise depuis six ans que le Saint-Siége nous laisse dans l'exil. O Dieu! voyez et jugez votre cause! et pourtant pour cette Eglise nous sommes préparés à mourir. Oui, quand tous les cardinaux s'élèveraient contre nous, quand ils armeraient non-seulement le roi d'Angleterre, mais le monde entier pour notre destruction, jamais, non jamais, avec l'assistance de mon Dieu, dans la vie ou dans la mort, je ne retirerais ma fidélité à l'Eglise. Je remets ma cause à celui pour qui je souffre la persécution et l'exil : je n'importunerai plus votre cour... mais qui osera désormais résister à ce Roi dont l'Eglise de Rome a enflé le cœur par des victoires pernicieuses qui retentiront loin dans la postérité[3]. »

Sur un autre point encore, le Roi eut un succès qui fut pour Becket une mortification amère et une cruelle disgrâce. L'un des plus grands priviléges de l'archevêque de Cantorbéry était le sacre des Rois. Henri voulut l'enlever à Thomas Becket. Il allégua la vaste étendue de ses

[1] L'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers.
[2] Nescio quo pacto pars domini semper mactatur in curia, ut Barrabas evadat et Christus occidatur.
[3] Recueil des Historiens de la France, t. XVI, p. 416.

Digitized by Google

états à l'appui de la nécessité où il était, disait-il, de se donner un collègue dans la royauté, et ayant résolu de faire couronner Roi son fils aîné, Henri II désigna l'archevêque d'York pour lui donner l'onction sacrée, et produisit une lettre surprise au Pape Alexandre III, et qui autorisait ce prélat à couronner le jeune prince au mépris des droits du primat[1]. Une seconde lettre du Pape avait annulé la première[2]. Henri feignit de l'ignorer et fit passer outre à la cérémonie du sacre qui fut faite par l'archevêque d'York, assisté de deux évêques. Le Roi Henri II voulut, dans cette occasion, servir son fils à table, et s'écria que, depuis ce jour, la royauté ne lui appartenait plus : parole fatale, qui lui échappa dans l'ivresse, la joie de la vengeance satisfaite, et qui, plus tard, lui fut rappelée pour son malheur.

Son triomphe dura peu; Louis VII soutenait encore sur le continent ses sujets révoltés, et excitait le Pape contre Henri : Alexandre était alors lui-même affranchi, par la mort de l'anti-pape Pascal, de la crainte d'un second schisme; il vit, dans le couronnement du jeune Roi, malgré sa défense, un acte de désobéissance directe envers le Saint-Siége, et maître d'agir enfin selon que le lui prescrivait la dignité de son rang suprême, il envoya au primat un bref qui l'autorisait à suspendre l'archevêque d'York qui avait couronné le jeune Henri et à confirmer, s'il le jugeait convenable, l'excommunication dont il avait frappé les évêques de Londres et de Salisbury. Alexandre menaça en même temps le Roi d'Angleterre de la peine de l'interdit, s'il ne rendait à l'archevêque la justice qui lui était due. Henri II, d'autre part alarmé par la révolte de ses sujets, et pressentant les orages prêts à éclater dans sa propre famille, parut comprendre que l'archevêque serait moins redoutable pour lui en Angleterre et dans son diocèse que sur le continent, et ne repoussa plus une réconciliation au moins apparente. Il accorda au primat une nouvelle entrevue, et elle eut lieu à Fretval. L'archevêque y vint et fut reçu en grâce : il obtint du Roi lui-même la permission d'infliger un châtiment canonique à l'archevêque d'York et à ses suffragants, pour avoir empiété sur ses droits en couronnant son fils. Becket, au moment de prendre congé, embrassa les genoux du Roi, et Henri, en retour de ce témoignage de respect et de dévouement, voulut au départ lui tenir l'étrier. Ils se quittèrent ainsi, avec des signes extérieurs de bonne intelligence, mais le baiser royal ne fut ni demandé ni reçu, la réconciliation ne fut qu'apparente, personne ne s'y trompa, et la prairie où elle se fit était appelée, dit un témoin oculaire, dans les temps déjà anciens, « le champ du traître[3]. »

[1] Le docteur Lingard a cru cette lettre apocryphe. (*Hist. d'Angl.*)
[2] Le Pape en écrivit encore plusieurs dans le même sens : elles existent dans la collection de Rymer.
[3] Herbert de Bosham.

Digitized by Google

Henri II rendit compte à son fils de cette entrevue, et après lui avoir annoncé que l'archevêque avait fait sa paix avec lui, il enjoignit au jeune prince de lui rendre toutes ses possessions. Le jeune Henri trouva prétexte à des délais, et le Roi lui-même ne donna aucun ordre formel pour restituer les châteaux forts réclamés par l'archevêque comme appartenant à son siége.

Le Roi et le primat eurent encore en France deux entrevues, dont l'une à Tours. Celle-ci fut orageuse, et de toutes parts l'archevêque fut averti de se défier de Henri, surtout s'il n'obtenait pas le baiser de paix qu'il était d'usage d'accorder à cette époque en signe de réconciliation ou d'amitié. Il passa la nuit à Tours, et le Roi fut informé qu'il assisterait, selon toute apparence, dans sa chapelle à la messe du matin, où il pourrait difficilement refuser le baiser à l'archevêque, lorsque celui-ci se présenterait pour le recevoir. Henri cependant était résolu à ne point l'accorder, et pour éviter de le faire, il fit célébrer ce jour-là une messe des morts [1]. Puis, montant tous deux à cheval, ils allèrent ensemble au-devant du comte de Blois, qui était attendu, et chemin faisant ils s'accablèrent mutuellement de reproches au sujet des biens confisqués de l'église de Cantorbéry que le Roi avait promis de restituer et qu'il retenait encore.

La dernière entrevue du Roi et du primat eut lieu à Chaumont, près d'Amboise, et fut amicale. Il y eut là des deux parts comme un retour aux souvenirs du temps où ils vivaient dans l'intimité la plus étroite... « Ah! dit le Roi, pourquoi faut-il que vous hésitiez à faire ce que je désire. Si seulement vous le vouliez, je mettrais toutes mes affaires entre vos mains. » Becket, répétant plus tard cette parole à son confident Herbert de Bosham, lui dit : « Je croyais entendre Satan disant à Jésus-Christ : Je te donnerai toutes ces choses que tu vois, si tu consens à te prosterner devant moi et à m'adorer [2]. »

Il ne se faisait aucune illusion sur les périls qu'il allait courir en se mettant au pouvoir de son redoutable ennemi. Il fut averti de divers côtés pour qu'il eût soin de se tenir sur ses gardes et de ne se point confier aveuglément aux témoignages de la bienveillance royale, et dans plusieurs paroles échappées de ses lèvres ou tombées de sa plume, on reconnaît le pressentiment du martyre : il aspire au terme de la lutte; après avoir si longtemps combattu et souffert, il est prêt pour le dernier sacrifice; il a foi, pour sa cause et pour l'Eglise, dans la puissance du sang répandu.

Il était sur la côte de Flandre, prêt à s'embarquer, lorsqu'il reçut de nouveau de sinistres avis et apprit que des partis armés se répan-

[1] Le baiser à l'office pour les morts n'était ni demandé ni offert.
[2] Vit. B. Thom. quadripart, l. III, c. 2, p. 109.

Digitized by Google

daient sur le rivage où il était attendu : « Qu'importe ! dit-il, quand ils mettraient mon corps en pièces, j'irai. Il y a sept années que mon Église est privée de son pasteur ; c'est mon ardente prière et la dernière que j'adresse à mes amis, que si je ne puis rentrer vivant à Cantorbery, ils m'y ramènent du moins après ma mort. »

La grandeur du péril et la certitude de l'accroître en irritant ses ennemis n'empêcha point le primat de remplir vis-à-vis d'eux ce qu'il considérait comme un devoir, et il envoya devant lui, en Angleterre, les lettres du Pape qui suspendaient l'archevêque d'York et retiraient l'absolution précédemment donnée aux deux autres prélats : puis il mit à la voile et se dirigea sur Sandwich, petit port dépendant de son Eglise. La grande croix de Cantorbéry, attachée au mat du navire, frappait de loin les regards, et attira sur le rivage où il débarqua les habitants de la ville et des lieux voisins. Le bruit de son arrivée s'était rapidement répandu, partout sur son passage se pressaient les populations des paroisses avec leur clergé, marchant, la croix en tête, au chant des hymnes et au son des cloches. A Cantorbéry, l'enthousiasme fut au comble : grands et petits [1], tout le monde s'abandonna à la joie ; l'archevêque fut introduit dans la ville en procession solennelle, les églises retentirent d'actions de grâces, et les murs de l'ancienne cité du joyeux son des trompettes.

Le lendemain, plusieurs officiers du Roi vinrent trouver l'archevêque : parmi eux était son vieil ennemi Randolf de Broc, qui occupait le château de Sahltod au mépris des droits du siége primatial. Ils reprochèrent vivement au primat la condamnation de l'archevêque d'York et des évêques, et lui intimèrent de les absoudre. Le primat répondit que la sentence avait été prononcée par le pape et non par lui, qu'il franchirait la limite de ses devoirs en absolvant les prélats, qu'il le ferait néanmoins par amour pour la paix s'ils voulaient se sou-

[1] Quicumque transibat turbæ pauperum, parvuli et magni, senes cum junioribus glomeratim occurrebant. (Vit. quadrapart., p. 113.)

L'illustre écrivain, qui a vu dans Becket un Saxon, ne voit aussi sa grande popularité que parmi les Saxons. Il cite le passage suivant extrait des lettres de Jean de Salisbury : *Rarus de numero divitum aut honoratum accedit.* Et il traduit ainsi : *Pas un riche, pas un personnage honoré, pas un homme de* RACE NORMANDE *ne félicitait l'archevêque sur son retour. — Hist. de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 4e édit., t. III, p. 183.

Il n'est pas fait une seule fois mention dans les auteurs contemporains de la distinction entre les Normands et les Saxons. Il était tout simple que les riches et les puissants fussent peu empressés d'accourir au-devant de l'archevêque. La crainte les retenait : mais que dit Guillaume, fils d'Etienne, aussi bien informé que Jean de Salisbury ?

« Hilarati sunt oppido OMNES a MAXIMO usque ad minimum. » (Vit. S. Thom., édit. Giles, t. I, p. 232.)

« Tous se réjouirent dans la ville, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. »

Digitized by Google

mettre au jugement de l'Eglise. Cette offre charitable et conciliante fut rejetée par les trois prélats qui franchirent la mer et se rendirent en toute hâte auprès du Roi Henri.

Becket, cependant, après huit jours de repos à Cantorbéry, résolut de visiter à Londres le jeune monarque qu'il avait aimé dans son enfance et auquel il amenait en présent quelques chevaux de Flandre d'une rare valeur. Il se mit donc en chemin, et une foule immense sortit de Londres à sa rencontre et l'accueillit avec honneur. Trois mille pauvres écoliers et clercs attachés aux églises de la ville formaient un corps séparé; ils s'avancèrent jusqu'à la distance de plusieurs milles, et à la vue du primat, ils entonnèrent le *Te Deum* en signe d'actions de grâce. Thomas Becket s'arrêta à Southwark et passa la nuit au palais de Henri de Winchester. Le lendemain, Jocelyn d'Arundel, frère de la Reine, vint de la part du jeune Roi défendre à l'archevêque de passer outre, et lui intimer l'ordre de retourner dans son diocèse. Comme il se disposait à obéir, il apprit qu'un bâtiment dont la cargaison lui appartenait venait d'être saisi par Randolf de Broc, et que l'équipage avait été en partie massacré et en partie mis aux fers : d'autres offenses qui lui furent faites par ce même Randolf, par ses proches et par d'autres hommes puissants qui disaient agir au nom du monarque, furent pour le primat de nouveaux avertissements du sort qui lui était réservé. De retour à Cantorbery, aux approches de Noël, il écrivit au Pape pour lui demander de dire à son intention la prière des agonisants : le jour de la fête, il célébra l'office et prêcha sur son texte de prédilection : « Paix sur la terre et bonne volonté aux hommes. » Puis vers le soir, s'entretenant avec ses clercs qui lui parlaient des saints et de leur fameux martyr de Cantorbery : « Oui, leur dit l'archevêque, nous avons eu ici un grand martyr, saint Elphège, et avant qu'il soit longtemps, peut-être en aurez-vous un autre. »

Le jour suprême approchait : ses mortels ennemis, l'archevêque d'York, suspendu par le Pape, et les deux prélats excommuniés avaient trouvé le Roi Henri au château de Bure, près de Bayeux, et l'archevêque avait mis tout en œuvre pour réveiller dans l'âme du monarque des ressentiments contenus plutôt qu'assoupis. Déjà l'excursion faite par le primat hors de sa résidence avait été représentée au Roi comme une tentative criminelle pour soulever son peuple. Il s'en était montré fort courroucé : il vit l'acte le plus audacieux dans la nouvelle sentence qui frappait le prélat, et dans sa fureur il s'écria : « Malédiction sur tous les lâches que je nourris et qui m'ont laissé exposé si longtemps aux insolences de ce prêtre, sans tenter un effort pour m'en délivrer !... « Quatre chevaliers, Reginald Fitz-Urse, Guillaume de Tracy, Hugues de Morville et Richard le Breton, ayant entendu cette parole fatale, se levèrent, sortirent, et après s'être con-

Digitized by Google

certés, ils gagnèrent la côte séparément et arrivèrent le jour des Innocents, 28 décembre, au château de Saltwood, où ils s'étaient donné rendez-vous.

Le lendemain ils se mirent en marche avec une troupe d'hommes armés pour Cantorbery. L'archevêque était alors retiré dans une chambre intérieure avec quelques familiers : les étrangers s'étant fait introduire en sa présence, l'un d'eux, Fitz-Urse, lui reprocha violemment les sentences qu'il avait prononcées depuis son retour, comme autant d'attentats contre l'autorité du jeune Henri, et le somma d'absoudre les évêques excommuniés... « Il n'est pas en mon pouvoir, dit le primat, de délier ceux que mon souverain Seigneur a liés, *qu'ils* s'adressent à lui. » — « Eh bien! répondirent les meurtriers, voici l'ordre du Roi. Vous sortirez de son royaume, et désormais il n'y aura plus de paix entre lui et vous, car vous l'avez rompue. » — Assez de menaces, dit l'archevêque, aucun homme, j'en prends à témoin le Dieu qui a souffert sur la croix, ne mettra de nouveau l'Océan entre mon Eglise et moi. Je ne suis pas revenu pour m'enfuir une seconde fois, et quiconque me cherchera, c'est ici qu'il me trouvera, luttant pied à pied pour le Seigneur. »

Les meurtriers sortirent : peu de temps après ils revinrent revêtus de leurs armures, et trouvant closes les portes du cloître, ils les rompirent à coups de hache. Ce bruit glaça d'effroi tous les serviteurs du primat et les moines : les uns s'enfuirent, les autres le supplièrent de se réfugier avec eux dans l'église; mais lui se souvint de la promesse qu'il avait faite d'attendre ses meurtriers, il refusa donc de fuir à leur approche. Les clercs insistèrent, disant que l'office du soir était commencé, et qu'il convenait que l'archevêque y assistât. Alors il ne résista plus, et faisant porter la croix devant lui, il se dirigea vers l'église à travers le cloître, précédé par tous les moines et marchant le dernier, sans laisser voir le plus léger signe de crainte[1], le regard intrépide et calme comme son cœur. Il entra ainsi vers le milieu de l'office du soir dans l'église, et il gagnait sa place accoutumée, gravissant les marches de l'autel, lorsque Reginald Fitz-Urse parut à la porte du cloître l'épée à la main : ses trois compagnons, suivis de plusieurs autres, se montrèrent presque aussitôt, armés de toutes pièces, et la visière levée : ils étaient accompagnés d'un sous-diacre appelé

[1] Cette version est la plus détaillée, elle est celle de Guillaume, fils d'Etienne. Selon d'autres, l'archevêque aurait été entraîné de force et porté dans l'église par les moines. « Ubi nec ratione nec precibus persuaderi potuit ut in ecclesiam refugeret, invitum ac renitentem arripiunt monachi, trahunt, portant et impellunt. » (Vit. Sanct. Thom. Edw. Grim.) — Roger de Pontigny dit la même chose : « Eum cœperunt portare donec in ecclesiam eum introduxerint. »

Digitized by Google

Hugues, que sa perversité bien connue avait fait surnommer le méchant clerc (*mauclerc*)[1]. Les moines épouvantés couraient à la porte de l'église pour la fermer; l'archevêque les arrêta : « Il ne convient pas, dit-il, de faire de la maison de Dieu une forteresse; c'est en souffrant plus qu'en luttant que nous triompherons de nos ennemis; je suis venu ici pour souffrir et non pour combattre. »

Aucun obstacle n'arrêtant les meurtriers, ils s'avancèrent l'épée nue. Presque tous les clercs prirent la fuite : trois seulement demeurèrent auprès de l'archevêque, qui n'essaya point de fuir. Les assassins crièrent alors d'une voix terrible : « Où est Thomas Becket, traître au Roi et à son pays? » Ne recevant aucune réponse, ils crièrent avec plus de force : « Où est l'archevêque? » A cette question, il descendit les marches et répondit à haute voix : « Me voici; je ne suis pas traître au Roi, mais je suis prêtre du Seigneur : que me voulez-vous? — Il faut absoudre, dirent-ils, ceux que vous avez excommuniés, et rétablir ceux que vous avez suspendus. — Ils n'ont pas satisfait, répliqua l'archevêque, et je ne me détournerai pas de la justice par crainte de vos épées : je ne les absoudrai pas, et suis prêt à mourir pour le Seigneur, afin que cette Eglise soit affranchie et purifiée par mon sang. Mais je vous défends, au nom du Dieu tout puissant, de faire du mal à aucun des miens, soit clerc, soit laïque. »

Tous étendirent, à ce moment, leurs mains sur lui, s'efforçant en vain de l'entraîner hors de l'église; et comme l'un d'eux le pressait davantage : « Ne me touche pas, Reginald, lui dit l'archevêque; tu es mon vassal, et tu me dois, par ton serment, obéissance et fidélité. » A ce reproche, que les idées du temps rendaient si terrible[2], la fureur s'empara du meurtrier, qui, brandissant son épée, répondit : « Je ne te dois rien contre la fidélité qui est due au Roi mon seigneur. » L'archevêque alors, dans l'attente certaine de la couronne impérissable que Dieu lui réservait, inclina la tête et pria, les mains jointes, recommandant son Eglise à Dieu, à la sainte Vierge et au bienheureux Denis. L'épée de Reginald s'abattit sur sa tête, le frappant à l'endroit même où il avait reçu l'onction sainte, et blessa au bras, du même coup, Edward Grimm, qui seul, après la fuite de tous les autres, était resté auprès du primat et le tenait étroitement embrassé. Guillaume de Tracy porta le second coup sur la tête de la victime, sans l'é-

[1] Edw. Grim.

[2] Il serait difficile de ne pas voir dans cette parole une preuve frappante de la prodigieuse force attribuée alors au lien féodal, puisque l'archevêque le crut assez fort peut-être pour arrêter dans le crime celui que n'arrêtait ni la sainteté du lieu, ni la majesté du sacerdoce. Il est également digne d'attention que le meurtrier n'ait répondu à un reproche fondé sur l'horrible violation de tout ce qu'il y avait d'obligatoire et de sacré dans la foi jurée par le vassal au Seigneur, qu'en alléguant une obligation plus haute du même ordre.

Digitized by Google

branler : il redoubla; l'archevêque tomba et reçut, de Richard le Breton, un quatrième coup si violent, que l'épée se brisa sur les dalles. Les meurtriers, après avoir consommé leur horrible attentat, quittèrent l'église et se firent place, à travers la foule, en criant : « Pour le Roi ! pour le Roi [1] ! »

Ainsi mourut cet homme qui avait senti croître devant Dieu la responsabilité de ses actes dans la même proportion que sa fortune. Un célèbre historien a voulu attribuer l'intérêt national du grand rôle qu'il remplit, et la sympathie qu'il trouva dans la population, à la haine de la race vaincue des Saxons contre la race victorieuse des Normands. Mais, à nos yeux, expliquer cette lutte fameuse de l'Eglise et de la Royauté par la lutte des races, ce n'est pas la grandir, comme le croit M. Thierry, c'est lui ôter, avec son véritable caractère, toute sa grandeur; c'est prendre un effet pour une cause. En résistant au Roi, en luttant contre les violences du système féodal établi par la conquête, Becket eut nécessairement contre lui les oppresseurs et pour lui les opprimés, qui, en majeure partie, étaient Saxons. Ce fut une conséquence inévitable de la lutte, et loin d'être lui-même de la race vaincue, nous avons vu qu'il appartenait à celle des conquérants. Son rôle lui fut commandé par sa haute position dans l'Eglise, et Becket défendit contre la royauté normande la même cause qui avait été soutenue avant lui par son prédécesseur, Normand comme lui, le primat Anselme. Henri II ne s'y trompa point; ce ne fut pas l'homme cher aux Saxons qu'il craignit dans Becket, ce fut l'homme qui, à l'influence de la première dignité ecclésiastique du royaume, unissait l'irrésistible ascendant des vertus qui rendent un homme plus redoutable mort que vivant. Il prévit l'avantage immense que tous ses ennemis allaient tirer de sa mort sanglante, il en conçut une affreuse douleur, et ne songea plus qu'à détourner de sa tête les soupçons et les anathèmes de l'Eglise. Il avait cru tenir l'archevêque en son pouvoir lorsqu'il apprit son retour en Angleterre, et déjà il triomphait en son cœur : maintenant, le voyant mort, il se sentait vaincu, et il l'était.

Le premier résultat de ce grand meurtre fut non-seulement le renversement des projets du Roi funestes à l'Eglise et à la Chrétienté, mais l'avortement de ses efforts, même légitimes, contre les abus et les empiétements de la juridiction ecclésiastique : le Roi prit Dieu à témoin qu'il n'avait pas consenti au crime; il déclara qu'il se soumettrait au jugement du Souverain-Pontife, et dépêcha au Pape Alexandre III, alors en Italie, des envoyés avec plein pouvoir. Toutes ses appréhensions étaient fondées : déjà le Roi de France avait proclamé de

[1] Edw. Grim.

Digitized by Google

son chef l'archevêque de Cantorbery saint et martyr, et s'était autorisé du meurtre abominable comme d'un prétexte légitime pour reprendre les armes; déjà aussi l'archevêque de Sens avait désigné le Roi Henri au Pape comme le principal auteur de l'attentat, et appelait sur sa tête les foudres du Vatican; il avait commencé par mettre l'interdit sur toutes ses possessions continentales.

Alexandre excommunia en termes généraux les meurtriers avec tous leurs conseillers, leurs complices et leurs protecteurs. Quelques jours après, il confirma l'interdit qu'avait prononcé l'archevêque de Sens sur les possessions territoriales du Roi Henri; il confirma aussi les sentences de suspension et d'excommunication déjà rendues contre plusieurs prélats d'Angleterre, défendit au Roi l'entrée des lieux saints, et annonça qu'il lui enverrait des légats pour lui faire connaître ses volontés et pour s'assurer de son obéissance. Henri, redoutant les ordres secrets dont ces légats seraient chargés, résolut de temporiser; et, pour se dispenser de les attendre, il mit à exécution le projet longtemps ajourné d'une descente en Irlande, que le Pape Adrien IV l'avait jadis autorisé à conquérir. Il sortit victorieux de cette entreprise; mais il y avait en vain cherché une sauvegarde contre ses périls ou une distraction à ses terreurs. Le meurtre de Becket, présent à sa pensée, préoccupait tous les esprits en Europe, et l'horreur qu'il soulevait entretenait dans les populations une effervescence dangereuse. En vain les flatteurs de Henri faisaient retentir les chaires d'imprécations contre la mémoire du primat; en vain son corps avait été soustrait aux regards de la foule et reposait sans honneur sous une voûte obscure. L'Eglise, veuve de son archevêque, criait vengeance, par sa désolation même, contre ses meurtriers; elle ne célébrait plus les saints mystères; les murailles du temple étaient dépouillées de leurs ornements; la sonnerie des cloches avait cessé; le clergé, revêtu de cilices, couvrait sa tête de cendres; ce deuil éloquent glorifiait mieux le primat qu'aucune parole humaine: longtemps avant que le Pape l'eût canonisé, les fidèles virent en lui un saint et un martyr; ils lui adressèrent leurs prières et coururent en foule dans le lieu désolé où reposaient ses restes. Henri n'ignorait pas que le peuple le désignait hautement comme l'assassin de celui à qui s'adressaient ses prières; il avait hâte de se réconcilier avec l'Eglise; et ayant appris que les dispositions des légats porteurs des ordres du Pape lui étaient devenues plus favorables, il s'empressa de franchir la mer et de se rendre auprès d'eux.

La cérémonie de la réconciliation solennelle eut lieu en Normandie, dans la cathédrale d'Avranches, en présence des cardinaux, du jeune Roi son fils, et du peuple assemblé. Henri jura sur le livre des Evangiles qu'il n'avait ni ordonné, ni voulu la mort de l'archevêque; mais il

Digitized by Google

avoua qu'il en avait été la cause involontaire: et pour son châtiment, il promit d'entretenir à ses frais, pendant douze mois, deux cents chevaliers pour la défense de la Terre-Sainte; de servir de sa personne, pendant trois ans, si le Pape le requérait, contre les infidèles en Palestine ou en Espagne; de restituer et de faire rendre à l'église de Cantorbery, et aux partisans de l'archevêque, les terres et autres biens qui leur avaient été enlevés sous divers prétextes; de permettre les appels à Rome; d'abolir les statuts de Clarendon et toutes les mauvaises lois et coutumes qui se seraient introduites dans l'Eglise sous son règne; et enfin, de réformer, au gré du Pape, celles qui auraient pu exister auparavant. A ces conditions, les légats réconcilièrent le Roi avec l'Eglise.

Les hommes avaient pardonné, mais le Ciel ne se montrait pas encore satisfait, et les cruelles épreuves qu'infligèrent à Henri ses enfants remplirent d'amertume le reste de ses jours. Après une guerre parricide durant laquelle il envoya solliciter au loin, dit Roger de Hoveden, l'assistance des Rois qui avaient des fils, il se mit avec son royaume sous la protection du Pape, dont il se déclara le feudataire; et voyant enfin ses fils ligués, pour le détrôner, avec le comte de Flandre et les Rois de France et d'Ecosse, il prit une de ces résolutions extrêmes que les usages de ce siècle expliquent, et qui avait pour but tout ensemble de désarmer le Ciel et de lui rendre le cœur de son peuple. Jugeant de ces temps avec l'esprit du dix-huitième siècle, on a voulu voir dans cette grande expiation d'Henri II un acte d'hypocrisie; mais le vieil historien qui fut presque son contemporain, et qui est, entre tous, le moins indulgent pour les princes, n'en jugea point ainsi. « Comme le Roi faisait voile pour l'Angleterre, dit Mathieu Paris, il fut assailli d'une violente tempête; levant alors les yeux au Ciel, il s'écria : « si le dessein que j'ai dans le cœur doit rétablir la paix parmi les clercs et parmi les laïques, que le Roi des Cieux, dans sa miséricorde, me conduise au port du salut; si, au contraire, le Seigneur est irrité contre moi, et qu'il ait décidé de châtier le royaume d'Angleterre avec les verges de sa fureur, qu'il ne m'accorde jamais d'aborder dans ce pays malheureux[1]! » Le vent s'étant apaisé, dit le même auteur, le Roi aborda à Southampton, où il jeûna au pain et à l'eau, et prit ensuite le chemin de Cantorbery. En approchant de cette cité, il mit pied à terre, et dépouillant toute fierté royale, il marcha nu-pieds, avec le visage d'un pèlerin contrit et pénitent. Il entra dans l'église au son des cloches, et se dirigea vers le tombeau du saint martyr, où il se prosterna la face contre terre, à la vue des prêtres et du peuple assemblé. Puis, demandant une absolution nouvelle aux

[1] Mat. Paris, Chron., an. 1074.

Digitized by Google

évêques présents, il soumit sa chair nue à la discipline des verges dont les évêques déchargèrent chacun quelques coups sur les épaules du Roi, en disant : « De même que le Rédempteur a été flagellé pour les péchés des hommes, de même sois-le pour ton propre péché. » Les verges passèrent aux mains des religieux et des clercs, qui en frappèrent le Roi à leur tour. Henri honora ensuite le martyr par de riches présents; il assigna un revenu annuel destiné à entretenir des cierges autour de son tombeau, et passa trois jours dans les jeûnes, dans les oraisons et les veilles. Alors seulement il crut avoir apaisé la colère céleste et s'être rendu Dieu propice [1].

Après tant d'humiliations et de disgrâces, le résultat définitif de cette grande querelle ne fut cependant pas aussi complètement désastreux pour la couronne qu'on serait fondé à le supposer. Les Constitutions de Clarendon furent, il est vrai, révoquées par Henri, et quatre articles, dont l'adoption impliquait le retrait de quelques-unes de leurs principales dispositions, furent votés dans un grand conseil des barons et des prélats, rassemblé en l'année 1176 à Norhampton [2]. Toutefois les Constitutions de Clarendon ne furent jamais légalement abolies par le Parlement; et la couronne appuya souvent encore sur ces mêmes statuts ses prétentions, aux dépens de l'autorité spirituelle. On peut comprendre par là ce que les priviléges et les libertés nécessaires de l'Eglise fussent devenus en Angleterre et dans une partie considérable de la France, si Becket ne les eût courageusement défendus. Le pouvoir spirituel était, à cette époque, nous l'avons dit, la seule digue qu'on pût opposer au débordement des passions féroces des maîtres du sol, héritiers des conquérants : toute attaque mortelle contre ce pouvoir en était une contre le principe supérieur de civilisation dont l'Eglise était seule dépositaire. Le défendre dans des limites fort lar-

[1] Cette grande scène me paraît avoir été dépouillée de son véritable caractère dans le livre de M. Thierry. Henri II nous y est représenté comme un hypocrite qui, abandonné des Normands, voulut acheter l'appui des Saxons au prix de quelques coups de discipline et d'une expiation apparente au tombeau de celui qui était devenu, selon l'auteur, l'idole de la race anglaise ou saxonne. Il y a là plus d'une erreur et nous ne pouvons refuser d'admettre la sincérité du Roi dans un acte inspiré par la foi et les idées du temps, lorsque les auteurs contemporains et ses ennemis même ne l'ont pas mise en doute.

[2] « 1° Aucun ecclésiastique ne sera traduit personnellement devant un juge séculier, pour aucun crime ou délit, à moins qu'il ne concerne les lois forestières, ou qu'il n'ait rapport à un fief laïque pour lequel l'ecclésiastique aura rendu hommage à un seigneur laïque ; — 2° Aucun évêché ou abbaye ne restera plus d'une année entre les mains du Roi, à moins de nécessité évidente ; — 3° Les meurtriers des clercs, d'après leur conviction ou leur confession, devant la justice du Roi, en présence de l'évêque ou de son délégué, encourront, outre la punition ordinaire des laïques, la confiscation de leur héritage pour toujours; — 4° Les ecclésiastiques ne seront jamais forcés de donner des gages de bataille. »

Digitized by Google

ges était pour le primat d'Angleterre une œuvre utile et juste au point de vue social ; le défendre sans restriction était, au point de vue religieux, une obligation absolue que Becket n'aurait pu méconnaître alors sans abjurer sa foi, sans subordonner ses devoirs de premier pasteur à ses devoirs de sujet. Le pouvoir royal fût devenu d'autant plus oppressif et redoutable, qu'il n'était encore régulièrement contenu par aucun autre pouvoir; l'autorité du sacerdoce eût été fortement ébranlée dans les âmes, sans que l'Evangile les eût éclairées de sa lumière; et en perdant, par la ruine du pouvoir spirituel, l'unique garantie des opprimés, la nation eût été livrée sans défense aux épouvantables caprices d'une force aveugle et sauvage[1].

D'autre part aussi, et par suite des prodigieux progrès de l'influence cléricale en Europe, on a vu les abus sérieux auxquels Henri II s'efforça de mettre un terme : ces abus auraient pu s'accroître, et il eut été fort difficile de les déraciner si les Constitutions de Clarendon, révoquées par le Roi, eussent été solennellement et légalement abolies par un acte du Parlement. Tout n'était pas indistinctement à blâmer dans ces Constitutions fameuses : à côté des clauses subversives de l'indépendance nécessaire de l'Église et de l'influence très légitime qu'elle exerçait dans les affaires temporelles au milieu du chaos où la société était plongée, il y avait d'autres clauses dont le mépris ou l'oubli aurait rendu l'existence de tout pouvoir civil impossible et transformerait avec le temps tous les gouvernements en théocraties. Quand l'Église eût fait son œuvre dans le domaine temporel, quand elle eût dompté la barbarie et déposé dans les sociétés nouvelles des germes impérissables, quand, à côté d'elle, il se fut élevé d'autres pouvoirs en état de protéger ces sociétés d'une manière efficace, le moment vint pour l'Eglise de se renfermer davantage dans le domaine spirituel : la société civile se gouverna elle-même, et les principes qu'elle invoqua pour s'affranchir en se sécularisant se trouvent en partie formulés dans les Constitutions de Clarendon[2]. Il était bon qu'au temps de Henri II l'incertitude subsistât relativement à leur valeur légale, et s'il y avait danger réel pour l'Église à ce qu'elles fussent toutes maintenues, il y avait péril égal pour l'État à ce qu'elles fussent toutes indistinctement abolies. Pour conclure, nous dirons que dans la lutte mémorable qui s'engagea sous ce prince entre le pouvoir

[1] Qu'on lise, si l'on en doute, le tableau que les auteurs contemporains nous ont laissé de la Normandie durant la minorité de Guillaume-le-Conquérant, et de l'Angleterre sous le Roi Etienne, prédécesseur d'Henri II.

[2] On le voit surtout dans les articles relatifs, 1° à la compétence de la couronne dans les conflits entre les deux juridictions, et dans la punition des crimes; 2° à la résidence des prélats; 3° aux restrictions à apporter à la puissance du Pape dans le royaume; 4° au jugement des causes civiles par les tribunaux du Roi.

Digitized by Google

ecclésiastique et le pouvoir royal, la victoire définitive de l'un ou de l'autre aurait pu devenir regrettable si elle eût été trop absolue, trop complète. Il était à désirer que les deux pouvoirs continuassent à se faire équilibre, et, pour qu'un tel résultat fût possible, il fallait que celui des deux adversaires qui engagerait la lutte trouvât l'autre en état de lui résister, et qu'en face d'un Henri II se rencontrât un Becket.

L'histoire nous a montré peu d'hommes qui aient réuni, au même degré que celui-ci, l'ardeur de la foi, l'inflexibilité du caractère et une magnanimité admirable en état de changer, selon le but, en qualités précieuses certaines imperfections naturelles : c'est ainsi qu'en Becket l'ambition s'épure en s'élevant, l'ardeur trop impétueuse s'excuse et se justifie, en quelque sorte, par un zèle dévorant pour le Seigneur, et la fierté superbe qui n'eût été que de l'orgueil si elle n'avait eu que la grandeur de l'homme pour objet, devint légitime et louable du moment où il mit son ambition et sa gloire tout entière dans la gloire de son Dieu. Ces grands traits, lorsqu'ils se trouvent réunis dans un prêtre, font qu'il ne s'arrête devant rien dans la voie où il marche, et le rendent apte à conquérir soit le monde, soit la mort : ils font, selon les circonstances, les Grégoire VII ou les martyrs. De tels hommes, s'il leur est donné de se produire sur une grande scène, ne passent jamais inaperçus, ils frappent vivement l'imagination des peuples, et leur œuvre se continue longtemps après eux. Becket fut un de ceux-là, et quoiqu'il ait pu commettre des fautes par une opinion peut-être exagérée de ses droits, il faudrait renoncer à reconnaître la grandeur morale sur la terre si on ne l'honorait dans l'homme qui, maître d'achever sa vie au milieu des délices et dans la faveur du plus puissant des monarques, renonce à toutes les douceurs de l'existence et accepte volontairement la pauvreté, l'exil et une mort sanglante pour obéir à sa religion et à sa conscience.

ÉMILE DE BONNECHOSE.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.

ÉTUDES SUR L'ART JUDAÏQUE.

(Suite *.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

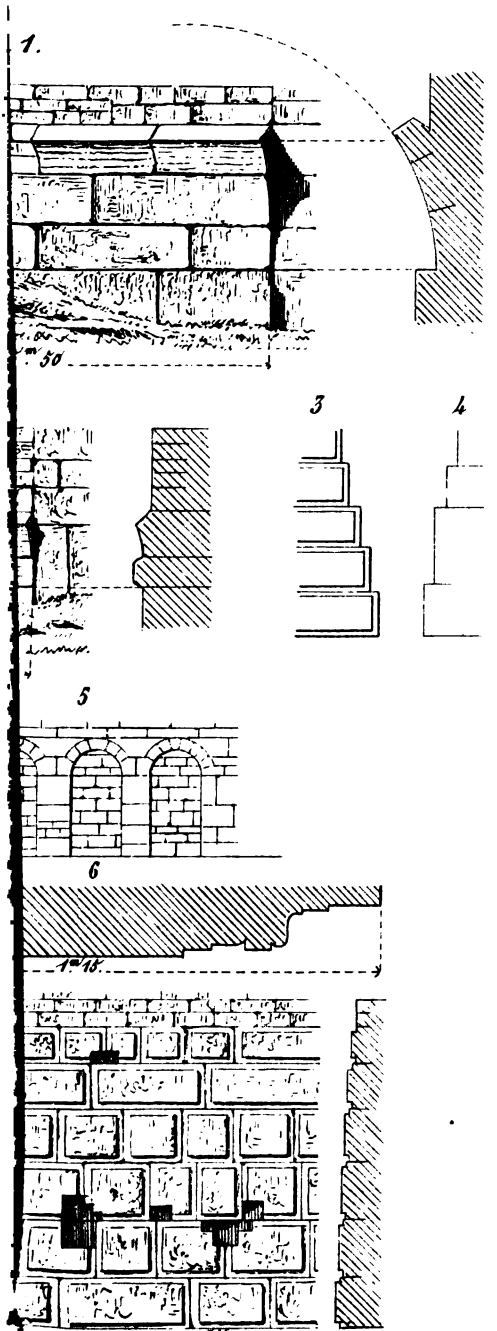
Avant d'entrer dans les détails qui nous permettront de reconnaître les caractères architectoniques du temple de Salomon, nous devons fixer les valeurs des mesures linéaires hébraïques dont nous allons rencontrer perpétuellement les noms. Nous ne saurions mieux faire, pour cela, que d'extraire ces évaluations de l'excellent Traité de métrologie ancienne et moderne publié en 1834 par M. Saigey. Nous admettrons donc, avec cet habile et savant calculateur, que les mesures égyptiennes et hébraïques étaient identiqnes, et que leur échelle était ainsi graduée :

	Millim.	
Le doigt (en hébreu *esbâa*) valait.	18	75
Le palme de 4 doigts (*thefah*).	75	»
L'empou de 12 doigts (*zaret*).	225	»
La demi-coudée royale de 14 doigts (*djamed*).	262	50
La coudée de 28 doigts (*amah*).	525	»
La coudée naturelle de 24 doigts.	450	»

Nous pouvons maintenant aborder franchement la question et ap-

* Voir tome X, pages 190, 394, 526, et tome XI, page 64.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

préciser toutes les dimensions qui nous sont transmises par l'Écriture Sainte et par l'historien Josèphe. Cet intéressant problème a été déjà traité bien des fois; mais les solutions qui en ont été données sont empreintes d'une telle dose d'imagination, qu'il sera plus prudent de les considérer comme non-avenues, et de nous en tenir purement et simplement aux renseignements inattaquables que nous trouvons dans le Livre des Rois et dans celui des Chroniques. Toutes les fois que les descriptions de Josèphe seront d'accord avec les textes saints, nous y verrons avec bonheur une vérification de plus de l'infaillibilité de ces textes que Josèphe avait entre les mains, et dont il a fait amplement usage. Toutes les fois, au contraire, que les récits de Josèphe nous présenteront de grandes discordances, nous aurons à examiner la valeur des assertions dans lesquelles ces discordances se manifesteront, et alors, je ne crains pas de l'affirmer, nous serons irrésistiblement conduits à constater, ou bien des exagérations véritablement insensées, ou bien une ignorance évidente de l'art du dessin, qui ne permet pas à celui qui le possède de commettre des fautes aussi grossières que celles que nous aurons à signaler.

Encore un mot : les prophéties d'Ezéchiel contiennent une description du temple de l'Éternel; mais il n'est pas possible d'identifier complètement ce temple avec celui de Salomon. Que la disposition générale et certaines mesures principales soient communes aux deux édifices, je l'accorde volontiers; il n'en pouvait guère être autrement, puisque cette disposition et ces mesures avaient été fixées par Jéhovah lui-même; mais que les détails donnés par Ezéchiel puissent s'adapter au temple de Salomon, je le nie positivement. Au reste, la chose est toute naturelle, puisque le temple que décrit le prophète Ezéchiel lui apparaît dans une vision, comme le temple futur qui devra être construit dans la nouvelle Jérusalem.

Au reste, ce qu'on va lire justifie pleinement l'opinion que je viens d'émettre sur le temple décrit par le prophète. Voici ce que je trouve dans la note qui précède le chapitre XL d'Ezéchiel (traduction de Cohen, t. XI, p. 142, v°) : « ..... Il y a dans cette description du pro-
» phète des points de ressemblance avec le temple de Salomon; il y a
» aussi plusieurs différences. Rosenmüller, après avoir fait ressortir
» ces différences, donne la liste des travaux considérables faits sur ces
» huit chapitres difficiles, que quelques-uns ont cru, sur des mo-
» tifs peu fondés, ne pas être d'Ezéchiel même, mais interpolés plus
» tard par un Samaritain, pour faire croire à la nouvelle colonie des
» Juifs, que la construction de leur temple était contraire au modèle
» donné par l'un de leurs plus anciens prophètes, et qu'il fallait l'a-
» battre; ou par un Hébreu, pour un motif que nous avouons ne pas
» comprendre. (Voyez Eichhorn, Introduction à l'Ancien Testament,

Digitized by Google

» t. IV, p. 250, 4e édition.) Il y a dans ces chapitres, dit le commenta-
» teur hébreu (Biour) de l'édition de Fürth (1811), des confusions
» et des contradictions; la rédaction n'est pas celle de la description
» d'un édifice; il y a des mots dont on ne connaît pas la signification,
» et qui ne se trouvent que là. Déjà Kimhi a déclaré ne rien com-
» prendre aux mesures employées dans cette description. Il s'agit, dit
» ce commentateur, d'une construction future; ce que l'homme en
» dit par *induction* n'a pas de *base*. »

On comprendra maintenant que je n'éprouve aucune répugnance à dire que les chapitres du prophète Ezéchiel sont restés, à très peu de chose près, lettre close pour moi. Je n'ai donc pu m'en servir que pour y puiser, par induction aussi, de simples renseignements sur certains détails que les textes primitifs ne présentent pas. Telle est, par exemple, la forme de l'autel des holocaustes, forme qui ne saurait en aucune façon se déduire des passages qui le concernent, dans le Livre des Rois et dans celui des Chroniques; tandis que le prophète Ezéchiel, nous parlant de ce même autel, lui donne les mêmes dimensions que nous trouvons assignées à celui du temple de Salomon, en y ajoutant quelques détails descriptifs, dans lesquels nous sommes tout naturellement portés à trouver le souvenir de l'autel qu'Ezéchiel avait vu réellement fonctionner à la porte du temple.

Ces réserves faites, j'entre en matière, et je commence par transcrire tout ce qui concerne les fondations du temple.

Nous lisons au Livre des Rois (I, V, 17 et 18): « Le Roi ordonna d'extraire de grandes pierres, des pierres rares, pour la fondation de la maison, des pierres taillées. — Les maçons de Salomon et les maçons de Hiram, et ceux de Djebel les taillèrent, et ils préparèrent les bois et les pierres pour bâtir la maison. »

Dans les Chroniques (II, III, 3), le passage correspondant ne contient que le verset suivant: — « Et voici la fondation que posa Salomon pour la construction de la maison de Dieu; la longueur, d'après les coudées de l'ancienne mesure, soixante coudées, et la largeur vingt coudées. »

Le premier des deux passages que nous venons de transcrire démontre, aussi bien que le second, que Salomon ne se contenta pas d'arraser le roc, et de poser dessus le temple qu'il voulait construire. Il est certain qu'il y encastra la base de son édifice, poussant profondément, au-dessous du sol naturel, les fondations qui devaient faire corps avec le temple à construire. Devons-nous donner à ces fondations elles-mêmes les dimensions fixées dans le verset des Chroniques? ou bien ces mesures ne sont-elles pas plutôt celles de l'édifice supérieur lui-même? Il est, je crois, permis de le penser, en voyant que ces dimensions sont précisément celles que le Livre des Rois assigne au temple

Digitized by Google

proprement dit, et que de plus ces mêmes dimensions principales, s'il fallait ne voir ici que celles du massif de fondation, ne seraient pas données dans le Livre des Chroniques. Au reste, cela est si vrai que le verset suivant, réuni au précédent par la conjonction *et*, relate immédiatement les dimensions du portique antérieur ou Pylône.

En résumé, sur la première question des fondations, les deux textes sacrés ne nous apprennent, en outre de l'existence de celles-ci, que ce fait qu'elles étaient composées de blocs énormes, de grand prix et bien taillés; ils ne nous disent rien sur les dimensions de l'ouvrage. Voyons maintenant ce que nous a transmis Josèphe sur le même sujet.

C'est dans le chapitre III du livre VIII des antiquités judaïques, que nous trouvons les détails de la construction du temple. Le paragraphe 2 contient ce qui est relatif aux fondations de l'édifice, et voici en substance ce qu'il y est dit : «Le Roi (Salomon) jeta les fondations du temple jusqu'à une profondeur énorme; ces fondations étaient composées de blocs de pierre d'une très grande dureté, et capables de résister à l'action du temps. Ces blocs en se reliant au terrain devaient former une base suffisamment solide pour supporter le poids de l'édifice extérieur, augmenté de celui de tout le système d'ornementation que le temple devait recevoir, d'après les projets de Salomon, poids qui égalerait au moins celui des matériaux employés à la construction même. Ces fondations sur toute leur profondeur furent composées de blocs de pierre blanche. Cette maçonnerie en terre avait soixante coudées de longueur, vingt de largeur et soixante de hauteur. Au-dessus de cette masse s'élevait un autre édifice (c'était le temple), ayant précisément les mêmes dimensions, de sorte que la hauteur totale de la bâtisse était de cent vingt coudées. »

Nous allons voir que ces chiffres ne peuvent être mis d'accord avec ceux de l'Écriture-Sainte. Mais auparavant nous devons évaluer en mesures à notre usage celles que nous venons de transcrire. La hauteur totale de la maçonnerie, fondation comprise, aurait été de soixante-trois mètres; la longueur du temple de trente-un mètres cinq centimètres, et sa largeur de dix mètres cinquante centimètres, ce qui constitue, à vrai dire, un édifice assez médiocre.

Comme nous sommes en mesure de démontrer que ces deux dimensions de longueur et de largeur doivent, lorsqu'il s'agit du temple, être prises *dans-œuvre*, il est impossible d'admettre que les mesures attribuées par Josèphe au massif des fondations soient exactes. En effet, il ne viendra jamais à l'idée de personne que l'on ait bâti des murailles extrêmement épaisses en porte-à-faux au-dessus d'une fondation qui avait justement la dimension voulue pour être recouverte par le vide intérieur de l'édifice qu'elle devait supporter. La masse so-

Digitized by Google

lide d'une fondation quelconque doit présenter une surface de beaucoup supérieure, et dans tous les sens, à celle que doit occuper le plan de l'édifice au niveau du sol, si l'on veut satisfaire aux conditions élémentaires de solidité; telles que Josèphe nous les décrit dans ce passage, les fondations du temple de Salomon n'eussent en aucune façon consolidé l'édifice qu'elles ne supportaient pas du tout.

Un autre chapitre du livre de Josèphe nous parle des fondations du temple de Salomon, et celui-là ne présente plus les invraisemblances palpables que nous venons de signaler en analysant le premier. Voyons donc comment est conçu ce passage. (Ant. jud. xv, xi, 3.) L'historien des Juifs racontant en détail la construction du temple bâti par Hérode-le-Grand, parle des somptueux portiques dont l'édifice sacré fut entouré par ce monarque. Ces portiques, au nombre de deux, dit-il, s'appuyaient contre la grande muraille, et cette muraille constituait à elle seule un des ouvrages les plus gigantesques dont l'homme puisse entendre parler. Une colline rocailleuse et d'accès difficile était située dans la région orientale de la ville; elle allait s'aplatissant légèrement jusqu'au sommet. Le roi Salomon, poussé par l'inspiration divine, entoura le sommet de cette colline d'un mur de constructure grandiose, commençant ce travail par le bas et à partir du pied même de la hauteur que longe au sud une vallée profonde. Il revêtit le flanc de la colline de blocs énormes, reliés entre eux avec du plomb; cet ouvrage gigantesque continua de s'élever ainsi, les blocs employés remplissant à mesure tout l'espace vide, béant vers l'intérieur de l'enceinte; si bien que l'étendue et la profondeur de cette construction, qui présentait une masse quadrangulaire, étaient également effrayantes. On pouvait juger de l'immensité des blocs mis en œuvre, à voir la surface de la construction, dont tout l'intérieur, relié par des armatures de fer, constituait une masse absolument indestructible et sur laquelle le temps ne pourrait avoir de prise.

« Ce travail ayant été poussé jusqu'au niveau du sommet même de la colline, celui-ci fut légèrement aplani; les cavités que présentait la surface comprise dans le grand mur d'enceinte furent comblées, toutes les aspérités du roc furent rasées, de sorte que cette enceinte devint enfin une plate-forme parfaitement plane. Cette grande enceinte avait quatre stades de circuit, chacun de ses angles se trouvant compris entre deux côtés d'un stade de longueur. A l'intérieur, le sommet de la colline est entouré d'une autre muraille contre laquelle s'appuie vers l'orient un double portique qui a la même longueur que la muraille elle-même, et qui fait face à l'entrée du temple bâti au milieu de cette enceinte : plusieurs de nos premiers rois enrichirent et ornèrent ce portique. Tout autour du temple étaient attachés des trophées formés des dépouilles des nations barbares vaincues par les

Digitized by Google

Juifs. Hérode consacra tous ces trophées, en y ajoutant ceux qu'il avait rapportés de ses victoires sur les Arabes. »

Tel est le récit de Josèphe; comme il s'agit en réalité cette fois de constructions qu'il avait eues sans cesse sous les yeux, et que le temps et la rage des hommes avaient dû forcément respecter, nous examinerons ce récit avec le plus grand soin, afin d'en tirer tout ce qui peut nous aider à discerner les magnifiques fragments de construction salomonienne, répandus encore aujourd'hui sur toute l'étendue de l'enceinte du *Haram* ou de la mosquée sacrée qui a pris la place du temple de Salomon.

Et d'abord, de ce que nous venons de lire résulte, de la manière la plus précise, l'existence d'une muraille d'enceinte bâtie par Salomon lui-même, autour de la plate-forme, à moitié naturelle, à moitié factice, en laquelle la colline de Moriah avait été transformée par un admirable travail. Cette plate-forme existe toujours, et elle n'a subi aucune altération, ainsi que l'on en peut parfaitement juger, comme je l'ai fait moi-même, de la terrasse du Seraï, qui est placé vers le milieu du front septentrional de l'enceinte actuelle. Mais ce n'est pas la plate-forme seule qui a résisté aux destructions successives dont la ville sainte a été affligée; le mur salomonien de l'enceinte primitive, détruit en beaucoup de points, a néanmoins présenté, dans tous les autres, une maçonnerie si compacte et si résistante, que, par-ci par-là, on retrouve des portions de cette enceinte primitive, qui paraissent de construction récente, tant est merveilleuse leur conservation, tant est splendide le choix des matériaux qui les composent! Nous reviendrons tout à l'heure en détail sur l'état actuel de cette enceinte salomonienne; il nous faut avant tout examiner le chiffre que Josèphe assigne à l'étendue de la muraille extérieure.

Cette muraille, dit-il, formait un carré de quatre stades, c'est-à-dire d'un stade (cent quatre-vingt mètres) de côté. Ici, nous devons constater que Josèphe, qui avait dû admirer mainte fois la noble structure de cette enceinte, n'en avait certainement pas mesuré rigoureusement les faces. Pour son souvenir, c'était un nombre rond de quatre stades qui en représentait le circuit; écrivant bien loin de Jérusalem, il lui était permis de commettre des erreurs sur des dimensions qu'il n'avait jamais mesurées et qu'il fixait *grosso modo* et de souvenir.

J'ai levé, avec le plus grand soin, toutes les portions accessibles de l'enceinte du haram, enceinte qui est très-certainemeut identique avec celle du temple de Salomon, et voici quelles sont les dimensions que j'ai obtenues par ce travail. La face orientale a un développement de trois cent quatre-vingt-quatre mètres, c'est-à-dire de plus de deux stades, tandis que la face méridionale n'a plus que deux cent vingt-cinq mètres, c'est-à-dire un stade et un quart. La face occidentale,

Digitized by Google

qui n'est pas mesurable directement, est inclinée sur la face occidentale, de telle façon que la face nord soit plus grande que la face sud d'une quantité notable. Voici maintenant l'énumération des portions salomoniennes existant encore aujourd'hui dans la vaste muraille de clôture du haram.

L'angle nord-est est très bien conservé, et une amorce de la muraille faisant face au nord se prolonge de l'est à l'ouest, en se reliant à la fortification moderne. Cet angle se trouve à trente-un mètres cinquante centimètres en arrière de la baie du Bab-Setty-Maryam, que les Chrétiens appellent porte de Saint-Étienne; à cet angle même, et sur la face orientale de l'enceinte, onze assises de blocs salomoniens sont restées intactes. Quelques-uns des blocs qui composent ces assises, ont une saillie en bossage, très considérable, et s'élevant sur le plan dans lequel est compris le cadre de jointoiement. J'ai mesuré plusieurs de ces blocs, et il s'en trouve un qui n'a pas moins de sept mètres vingt-cinq centimètres de longueur, sur un mètre de hauteur. Malheureusement j'ignore ce qu'ils peuvent avoir de *queue*, c'est-à-dire de longueur intérieure; mais on peut juger, par les seules dimensions connues, de l'énormité de l'appareil salomonien qui faisait à bon droit, ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'admiration de l'historien Josèphe.

Les onze assises cessent bientôt de se montrer, les inférieures seules étant restées en place. La face salomonienne, qui se présente ainsi la première, est en retraite de trente-quatre centimètres sur la face du mur moderne, dans lequel s'ouvre la porte de Saint-Etienne; elle a un développement de vingt-cinq mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette face, commence, en retraite de deux mètres vingt-cinq centimètres, une face de quarante-cinq mètres de développement, avec soubassement, formé de deux assises de blocs salomoniens, en retraite l'un sur l'autre de trente-cinq centimètres; la même retraite de trente-cinq centimètres existe entre le mur supérieur et la face de la deuxième assise. C'est naturellement à partir de la face de ce mur supérieur, que doivent se compter les deux mètres vingt-cinq centimètres de distance qu'il y a entre les plans des deux faces de mur adjacentes. A l'extrémité sud des cinquante-cinq mètres, reparaît l'appareil salomonien, avec une saillie telle que la face commençant en ce point soit exactement le prolongement de la face salomonienne de l'angle nord-est. A vingt-cinq mètres en-deça de ce nouvel angle, se trouvent deux assises sans retraite, formées de deux pierres énormes ayant cinq mètres soixante-quinze centimètres de longueur, sur un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur. Entre ces blocs immenses et la nouvelle face de mur salomonien, l'appareil est petit; le mur d'enceinte est, par conséquent, moderne en ce point, et il a été vraisemblablement destiné à fermer une brèche.

Digitized by Google

La face salomonienne suivante, qui commence à quatre-vingt mètres soixante centimètres de l'angle nord-est, a un développement de vingt et un mètres cinquante centimètres, et les assises inférieures sont seules de l'appareil salomonien.

Vient alors une nouvelle face de muraille ayant deux mètres de saillie sur la précédente, et un développement total de seize mètres quatre-vingt-dix centimètres. C'est là qu'est placée la Porte-Dorée. Sauf les pied-droits des deux arcs de la porte et les archivoltes de celles-ci, tout y est moderne et de construction turke. Ces pied-droits ont deux mètres dix centimètres de largeur, et ils sont construits en pierres de taille de dimensions bien supérieures sans doute à celles des blocs de la maçonnerie turke, dans laquelle elles sont enclavées, mais bien inférieures à celles des blocs salomoniens. Comme je n'ai en ce moment à m'occuper que des vestiges de l'enceinte primitive, je m'abstiens d'entrer dans tout détail sur la construction de la Porte-Dorée, à laquelle je reviendrai en temps et lieu.

A quinze mètres cinquante-cinq centimètres au sud de la Porte-Dorée se voit une petite poterne murée de deux mètres de hauteur, sur un mètre cinquante centimètres de largeur au plus. Depuis le ressaut de la face dans laquelle est percée la Porte-Dorée, jusqu'au côté droit de la poterne, toute la base du mur d'enceinte est salomonienne, et la hauteur de la poterne est exactement formée de deux hauteurs des assises de ces blocs énormes. A partir du côté gauche de la poterne, la construction salomonienne disparaît pour un certain temps, mais l'appareil est toujours très-beau. Ou bien nous avons ici, ainsi que je le crois, un pan de mur de l'époque d'Hérode, ou bien nous sommes en face d'une reconstruction datant de l'époque d'Hadrien, c'est-à-dire du Haut-Empire. Le linteau de la poterne murée que je viens de mentionner, est formé d'une seule pierre, sur laquelle on distingue encore, avec un peu d'attention, une croix grecque patée, peinte en rouge, et entourée d'un double cercle vert bordé de rouge, et d'un troisième cercle extérieur denticulé et peint en rouge. Cette marque, essentiellement chrétienne, est bien évidemment antérieure à la reprise de Jérusalem par les Musulmans, et il ne peut être douteux que la poterne en question ne soit celle qui est désignée sous le nom de *Porte de Josaphat*, dans la description de la Jérusalem des croisades.

A partir de la poterne commence, ainsi que je viens de le dire, une face de muraille hérodienne, ou tout au moins romaine, qui a un développement de dix-huit mètres trente centimètres. Là se présente une nouvelle saillie de soixante-dix centimètres sur la face précédente, et sur une étendue de cent quatre-vingt-quatorze mètres, la nouvelle muraille présente, par-ci par-là, des fragments de l'appareil d'Hérode

Digitized by Google

ou des Romains, mais presque partout du *rhabillage turk*. C'est dans cette partie que se voient encastrés, dans la maçonnerie, des bouts de colonne de matière parfois magnifique et faisant saillie à l'extérieur. Ces colonnes encastrées là par les Arabes ou les Turks proviennent très-certainement des édifices somptueux qui, depuis le temple de Salomon, se sont succédés sur le plateau du mont Moriah.

Je suis très-porté à croire que la porte orientale de Salomon s'ouvrait dans cette longue face aujourd'hui remplacée par de la construction turke, et qui, par conséquent, a bien plus souffert que les autres portions, précisément parce que la porte qui y était ouverte offrait déjà une brèche toute faite et bien aisée à élargir de droite et de gauche. La Porte-Dorée est située en effet de façon à se trouver tout à-fait rejetée à droite, c'est-à-dire au nord de l'axe est-ouest de la plate-forme construite par Salomon sur le mont Moriah. Toutefois, nous ne pouvons absolument conclure sur ce point rien de positif, et il n'y a pas d'autre raison que celle que je viens de donner, pour se refuser à voir dans la Porte-Dorée une porte reconstruite sur la place même qu'avait occupée la porte salomonienne ouvrant à l'est. Mais revenons à notre description de l'enceinte actuelle du haram pour y rechercher les traces de l'enceinte primitive de Salomon.

Après les cent quatre-vingt-quatre mètres de muraille moderne, reparaissent, sur une longueur de neuf mètres seulement, des blocs salomoniens; puis, de nouveau, un pan de rhabillage moderne de onze mètres d'étendue. A partir de là, jusqu'à l'angle sud-est, les blocs salomoniens se remontrent en place, et là encore quelques-uns atteignent des dimensions énormes : ainsi, l'un d'eux que j'ai mesuré, porte sept mètres quatre-vingt-cinq centimètres de longueur sur un mètre de hauteur. Du point où cet appareil reparaît, jusqu'à l'angle sud-est, il y a une longueur de soixante-huit mètres quatre-vingt centimètres. C'est vers ce point que j'ai découvert les traces d'un véritable balcon salomonien. Voici en quoi elles consistent : A vingt-cinq mètres en arrière de l'angle sud-est, le mur rentre de douze à quinze centimètres sur une largeur de trois mètres cinquante centimètres; il fait ensuite saillie de la même quantité sur une largeur de six mètres, pour rentrer encore sur une largeur de un mètre quatre-vingt centimètres, au-delà de laquelle il se retrouve dans le plan extérieur général de cette portion de la face orientale de l'enceinte. Il y a donc, en d'autres termes, une saillie du mur salomonien, de six mètres de largeur, encadrée entre deux faces en retraite et de largeurs différentes. L'assise inférieure est aux trois quarts enterrée dans les détritus de toute nature, amoncelés autour de l'enceinte du haram, et forme un sol couvert d'herbe qui, à partir de ce point, est en pente très sensible jusqu'à l'angle sud-est de la muraille.

Digitized by Google

L'assise qui est placée au-dessus de celle dont je viens de parler est composée de deux grands blocs et d'un petit bloc carré qui a été rajusté à droite. Les deux blocs principaux sont en saillie de quarante centimètres sur la face du mur, et forment un énorme boudin ou tore. Au-dessus est une assise de un mètre cinquante centimètres de hauteur, formée de deux blocs égaux, de trois mètres de largeur chacun, et taillés en véritables *voussoirs*, c'est-à-dire évidés en arc de cercle à leur partie inférieure, de façon à donner une longueur de soixante-quinze centimètres au pan coupé supérieur qui représente un joint. Une seule pierre, de moitié moins haute que les précédentes, recouvre les deux voussoirs et formait vraisemblablement le sol d'une fenêtre avec balcon, donnant sur cette portion de la vallée de Josaphat qui renferme la fontaine de Siloë, le village de Siloam et les beaux jardins potagers dont est rempli le fond de la vallée. Effectivement, un seul bloc d'un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur un mètre de largeur, est dressé au milieu du plateau de six mètres faisant sol de fenêtre, et à droite et à gauche de ce bloc vertical, sont deux ouvertures d'un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur deux mètres cinquante centimètres de largeur, murées en pierres de petit appareil, et par conséquent sans accord avec aucune des portions de mur placées autour de ce point.

Enfin, au ras du sol de la fenêtre et à gauche, existe encore dans le mur un bloc assez gros qui porte deux encastrements carrés fort distincts, dont l'un est immédiatement en contact avec le montant gauche de la fenêtre de gauche et avec le sol de cette fenêtre, et l'autre un peu plus haut de quelques pouces et rejeté un peu à l'extérieur. Ces encastrements n'ont pas été taillés là sans raison, et pour moi il est évident qu'ils ont été destinés à assujétir une balustrade qui garnissait la double baie à balcon que je viens de décrire.

Certes, le fait de l'existence d'une fenêtre à balcon en encorbellement, construite à l'époque salomonienne, car il faut de toute nécessité attribuer cette antiquité à la partie du mur d'enceinte dans laquelle elle est percée, est un fait que les architectes seront fort étonnés, je crois, de voir affirmer sans scrupule. Mais qu'ils ne se hâtent pas de s'étonner outre mesure à l'annonce de ce premier exemple de l'usage des voussoirs à douelle circulaire par les artistes qui vivaient à Jérusalem du temps de Salomon, car je vais tout à l'heure constater, à l'aide d'un fait bien plus positif encore, l'emploi de la voûte véritable chez les Juifs, auxquels on déniait naguère un art national, et cela dès l'époque salomonienne.

A partir de l'angle sud-est, la muraille a un développement en ligne droite de cent quarante-six mètres cinquante centimètres, jusqu'au mur latéral du jardin attenant à la mosquée d'El-Aksa; la construc-

Digitized by Google

tion salomonienne se présente immédiatement à l'angle, et elle continue sur une étendue de trente-un mètres vingt-deux centimètres, jusqu'à une porte ogivale murée, datant probablement de l'époque musulmane antérieure aux croisades.

A trente mètres à gauche de cette première porte, se voient trois arceaux d'apparence romaine, en plein cintre, et murés comme la porte ogivale précédente. Les baies de cette triple porte ont chacune quatre mètres trente-deux centimètres d'ouverture, et les pied-droits ont un mètre soixante-quinze centimètres de largeur, tandis qu'à la Porte-Dorée les baies ont trois mètres quatre-vingts centimètres d'ouverture, et les pied-droits deux mètres dix centimètres de largeur. Ces différences essentielles suffisent pour démontrer que ces deux portes sont tout à fait en dehors d'une seule et même ordonnance générale; en d'autres termes, la Porte-Dorée étant de l'époque d'Hérode, ainsi que j'espère bien le démontrer, il faut nécessairement que la triple porte murée qui se voit à la face sud de l'enceinte soit d'une époque différente. Ce qui achève de le prouver c'est que les pied-droits de la Porte-Dorée sont lisses, tandis que ceux des portes du Sud étaient ornés de moulures. Les baies primitives étaient-elles au nombre de trois? Il est très permis d'en douter, puisque les archivoltes et toute la maçonnerie qui ferme les baies, sont d'apparence romaine, et ne datent peut-être que de l'époque où Justinien, selon le témoignage de Procope, fit élever de riches constructions religieuses autour de l'emplacement primitif du temple.

Je viens de parler de moulures qui ornaient les pied-droits de la porte primitive à laquelle fut substituée la triple porte murée: voici ce qui m'a révélé l'existence de ces moulures. Au pied-droit de gauche de l'arcade occidentale de la triple porte murée, se trouve en place un magnifique bloc, orné de moulures, et qui n'est et ne peut être qu'un fragment du pied-droit primitif resté en place. Or, ce fragment, qui se relie immédiatement à des assises de l'appareil salomonien, est salomonien lui-même, car il est garni de son encadrement en bossage, sur toute sa hauteur. Il nous offre une moulure qui n'est ni byzantine, ni romaine, ni grecque, qui, en un mot, ne ressemble à rien de ce que l'architecture classique nous montre; force est donc d'y voir autre chose, et cette autre chose ne peut être qu'une moulure juive, et mieux encore, qu'une moulure salomonienne.

Je m'abstiendrai de donner la description minutieuse de cette moulure, pour épargner au lecteur l'ennui de se rendre compte d'une série de mots techniques et de chiffres, offrant un ensemble assez difficile à saisir. J'aime mieux le renvoyer à l'inspection du profil même de ce fragment inappréciable, profil compris dans la planche de détails annexée à ce mémoire.

Digitized by Google

Revenons à l'enceinte extérieure du temple de Salomon.

A partir du flanc gauche de la dernière des trois arcades qui composent la triple porte, aujourd'hui murée, qui fut substituée à l'époque romaine à une des portes construites par l'ordre de Salomon lui-même, reparaissent immédiatement les assises salomoniennes, qui se relient, je le répète à dessein, avec le bloc à moulures formant pied-droit. Ces assises se montrent sans interruption jusqu'auprès du mur de clôture moderne du jardin dépendant de la mosquée d'El-Aksa, mur qui vient recouper perpendiculairement la grande muraille du temple, à soixante-dix mètres vingt-deux centimètres de la triple porte murée.

Le mur de clôture du jardin d'El-Aksa coupe, à peu près par le milieu, une porte antique à demi-enterrée, d'un style étrange, et chargée d'une ornementation complètement analogue à celle de la Porte-Dorée. Je considère donc cette seconde porte comme contemporaine de l'autre, et je reviendrai plus tard sur son compte.

Arrivé en ce point sur le terrain, j'ai bien été forcé d'abandonner le pied de la muraille d'enceinte du temple, et de la rechercher au-delà du jardin d'El-Aksa. Rentrant donc dans Jérusalem par le Bab-el-Morharibeh, la porte occidentale, gagnant la place où sont établies les huttes des lépreux, et descendant, à travers les cactus qui couvrent l'escarpement oriental du mont Sion, dans le fond d'un petit vallon semblablement couvert de cactus, et qui n'est que le Tyropœon (la Vallée des Fromagers), j'ai retrouvé sur le bord opposé de ce vallon, l'angle sud-ouest de l'enceinte primitive du temple. Cet angle est de construction salomonienne, et il est facile de voir par-dessus le mur de clôture du jardin d'El-Aksa, mur qui est très-bas en ce point, que la face sud de l'enceinte du temple est, aussi loin qu'on peut l'apercevoir, de construction salomonienne.

L'angle même est formé d'assises salomoniennes en fort bon état; elles sont en retraite de cinq centimètres les unes sur les autres. Là, comme toujours, les blocs sont en bossage, c'est-à-dire encadrés par un cordon piqué d'une dizaine de centimètres de largeur; quelques-uns de ces blocs atteignent des dimensions incroyables. Ainsi l'un d'eux a une longueur de neuf mètres trente-cinq centimètres, sur plus d'un mètre de hauteur. Qui sait de combien il pénètre dans la maçonnerie?

A douze mètres en arrière de l'angle sud-ouest, sur la face occidentale, on voit en place trois rangs de voussoirs magnifiques qui ont incontestablement appartenu à l'arche d'un pont qui traversait le Tyropœon. Nous allons étudier en détail cet intéressant débris de l'art judaïque.

La largeur du pont, c'est-à-dire perpendiculairement à son axe, est de quinze mètres cinquante centimètres. Un voussoir manque à l'as-

Digitized by Google

sise supérieure, et il est remplacé par de la maçonnerie en petit appareil se reliant à celle de la portion supérieure du mur contre lequel est appliqué le pont, portion qui est par conséquent moderne. A gauche du pont, c'est-à-dire en se dirigeant au nord, la construction salomonienne se montre sur une étendue de dix-neuf mètres quatre-vingts centimètres. Là est appliqué un petit escalier à palier, qui conduit à l'intérieur du Haram-ech-Cherif. Au-delà sont des bâtiments d'habitation en retour, appliqués contre le mur de l'enceinte primitive du temple, et remplissant le fond du Tyropœon. Ces bâtiments commencent le pâté de maisons particulières modernes qui masque l'enceinte jusqu'au Heit-el-Morharby, pan de mur sacré pour les Juifs, et sur le compte duquel j'aurai à revenir un peu plus loin.

La voûte du pont, en arc de cercle, commence au-dessus d'une assise de gros blocs salomoniens, en saillie de quarante-cinq centimètres sur la face du mur primitif. Ce qui reste de l'intrados a une hauteur verticale de quatre mètres, jusqu'à la naissance du joint normal à la surface de l'intrados, et qui est aujourd'hui mis à nu. Cette même naissance du joint est en saillie d'un mètre cinquante centimètres sur la surface extérieure du mur d'enceinte, à laquelle la partie inférieure de la couche génératrice de la voûte est à peu près tangente. Ayant mesuré la corde du voussoir inférieur et la corde de l'ensemble des deux voussoirs supérieurs, rien n'est plus aisé que de déterminer le centre, le rayon et par suite le diamètre de la voûte. Le rayon du cercle est de huit mètres trente-cinq centimètres, et le centre est placé à quatre-vingt-cinq centimètres au-dessous du plan dans lequel se trouve la saillie qui recoupe l'arête inférieure de la voûte. L'arc générateur n'est donc pas une demi-circonférence entière, et la voûte avait à très peu de chose près seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. Par suite, la flèche de cette voûte avait sept mètres cinquante centimètres au-dessus du plan de naissance. Il n'y a rien là, à vrai dire, d'exorbitant, et avec un tablier d'un mètre d'épaisseur seulement, le chemin desservi par ce pont devait aboutir, sans rampe aucune, au plateau opposé, qui, même avec les remblais qui ont dû le combler, n'est guère aujourd'hui que de vingt-cinq pieds au-dessus du fond actuel du Tyropœon.

Si les dimensions d'un pareil pont sont imposantes et dénotent des connaissances architectoniques fort développées, elles n'ont absolument en soi rien qui permette de révoquer en doute l'existence d'un pont qui avait probablement deux arches, et qui reliait en ce point le plateau du mont Moriah, ou du temple, avec celui du mont Sion, ou du palais. Depuis que l'existence de cet intéressant débris a été signalée par le R. Robinson, on a parfois été tenté de regarder cette arche ruinée comme l'amorce d'une des voûtes qui existent indubita-

Digitized by Google

blement dans les substructions d'El-Aksa. Mais comme notre arche est tout entière appliquée à l'extérieur de l'enceinte salomonienne, si heureusement conservée à droite et a gauche, il ne me paraît pas possible de s'en tenir à cette hypothèse, qui se réfute d'elle-même.

Il y a plus, l'historien Josèphe supplée au silence des Saintes-Écritures, et il parle à diverses reprises du pont qui joignait le temple au Xystos, cette espèce de *Forum* où se tenaient les assemblées du peuple de Jérusalem. Nous lisons dans son livre sur la guerre des Juifs (I. VII, 2)[1], que pendant le siége de Pompée, les partisans d'Aristobule se réfugièrent dans l'enceinte du temple, décidés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et qu'ils coupèrent, avant de s'enfermer, le pont qui reliait le temple à la ville. Cette citation suffit pour démontrer que l'existence de ce pont est antérieure au règne d'Hérode-le-Grand, et que, par conséquent, il n'est pas permis d'y voir une construction contemporaine de ce monarque. Je tiens extrêmement à cette remarque, parce qu'elle justifie pleinement, à mon sens, l'opinion que j'ai conçue, sur place et après mûr examen, sur la véritable origine de toutes les parties de l'enceinte sacrée, auxquelles j'assigne une origine salomonienne.

J'ai groupé ailleurs[2] tous les passages extraits des écrits de Josèphe et qui ont trait à cet admirable pont. Je regarde donc comme tout à fait inutile de les passer de nouveau en revue. Je me bornerai à dire qu'il n'est pas un seul de ces passages qui ne s'accorde parfaitement avec la position de l'arche ruinée que je viens de décrire. Pour moi donc, et, je l'espère, pour tous ceux qui voudront bien lire avec attention et sans parti pris d'avance la description que je viens d'en donner, ce pont est de la plus haute antiquité, et, quoi qu'en puissent dire les architectes, je me crois en droit d'affirmer qu'il est bien de l'époque des Rois de Juda, et très probablement même construit par l'ordre de Salomon.

Cette opinion reporte assez haut l'emploi de la voûte, eu égard à l'idée généralement adoptée, faute de faits contraires bien constatés, que l'usage de la voûte est postérieur de plusieurs siècles à l'époque que le pont salomonien lui assigne. Une fois de plus, les théories conçues au fond d'un cabinet d'étude auront reçu un démenti, et je suis loin de m'en étonner. L'absence de toute voûte dans les édifices antiques de l'Égypte avait, en quelque sorte, légitimé cette théorie; mais les Juifs ne tirèrent pas de l'Égypte seule les principes de l'art qu'ils adoptèrent, et plus d'une fois, déjà, j'ai pu

[1] Cfr., Ant. Jud., XIV, IV, 3.
[2] *Voyage autour de la Mer Morte et dans les terre bibliques*, tome II, p. 213 et suivantes.

Digitized by Google

constater, de la manière la moins équivoque, l'action d'une influence purement assyrienne sur cet art judaïque. Cette fois encore, les ruines de Ninive viennent à notre aide et me donnent pleinement raison. Je dirai donc, ne fût-ce que pour éviter un ennui à ceux qui seraient tentés de s'inscrire en faux contre ce fait architectural désormais incontestable, qu'une magnifique voûte en plein cintre, et de douze mètres sous clef, a été retrouvée par mon ami, M. V. Place, dans ses merveilleuses fouilles de Khorsabad. A celles-là, il faudra bien que l'on attribue, bon gré mal gré, à tout le moins 625 ans d'antériorité à l'ère chrétienne, puisque l'an 625 avant Jésus-Christ est la date précise de la destruction de Ninive.

Ceci dit, continuons notre examen des parties salomoniennes de l'enceinte du temple. Jusqu'au Heit-el-Morharby, dont nous allons nous occuper actuellement, il n'est pas possible de constater l'état de cette enceinte, grâce aux constructions modernes de toute nature qui l'encombrent et la masquent. Au-delà de cette muraille sacrée pour tous les enfants d'Israël, les constructions particulières, et notamment celles du bazar, couvrent le mur d'enceinte, et l'on ne pourrait que très difficilement avoir une idée précise de la nature de celui-ci.

J'ai, en commençant ce travail, parlé de ce pan de mur, que les Juifs ont de tout temps considéré comme un débris du temple primitif. A force d'argent, ils ont obtenu des Turks que l'approche de cette muraille sainte ne leur fût pas interdite; la base de la muraille a donc été dégagée pour former une espèce de petite place étroite, ou mieux, de ruelle pavée, sorte de sanctuaire où ils viennent prier le vendredi soir. Là, je les ai vus se prosterner, enfoncer la tête dans les interstices des pierres bénies pour eux, et pleurer à chaudes larmes sur les malheurs de leur nation et sur la destruction du temple, dont il ne leur est plus permis de franchir l'enceinte, sans s'exposer à une mort certaine qui resterait impunie.

En arrivant devant le Heit-el-Morharby, j'ai été frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction salomonienne est restée intacte. Jusqu'à deux ou trois mètres au plus du faîte de la muraille, les assises de blocs en bossages sont superposés. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est vraie, et que ce mur appartient bien réellement à l'enceinte construite par leur Roi Salomon. Jamais un mur semblable n'a été construit, ni par des Grecs, ni par des Romains; nous avons donc infailliblement là un magnifique échantillon de l'appareil purement hébraïque.

Dans les assises inférieures, les blocs sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois, cependant, des blocs carrés se trouvent juxtà-posés entre les blocs à grande largeur. Les quatre

Digitized by Google

dernières assises, vers le sommet du mur, sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts. A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur celle qui la précède, et ces retraites successives, déjà constatées à l'angle sud-ouest de l'enceinte, constituent un *fruit* considérable pour la muraille salomonienne.

La portion de muraille dont l'approche est permise aux Juifs est comprise entre le mur d'enceinte du Mekhemeh (tribunal juif) et le mur de clôture d'une maison particulière. Sa longueur, mesurée entre ces deux limites, est de vingt-neuf mètres soixante-dix centimètres. Au-delà des barrrières infranchissables que forment les édifices modernes que je viens de citer, la muraille antique se prolonge en ligne droite de douze mètres environ à droite et de onze à gauche, c'est-à-dire vers le Mekhemeh. Plus loin, la muraille sacrée ne paraît plus. Enfin, le mur primitif est couronné à son sommet par quelques assises régulières, il est vrai, mais formées de petites pierres de taille. Ces assises sont évidemment de construction relativement très récente, et il ne me paraît pas possible d'en faire remonter l'âge plus haut que l'époque musulmane.

Sur la face du mur salomonien se voient des entailles considérables qui ont servi, à une époque indéterminée, à appliquer un fronton à ce point de l'enceinte du temple. Peut-être ont-elles été pratiquées lors de la reconstruction du temple par Hérode, pour qui l'emploi des frontons devait être tout naturel. D'un autre côté, y eut-il au-dessous de ce fronton une porte ou poterne donnant accès dans l'enceinte sacrée, et percée dans la muraille primitive? Je l'ignore. Il faudrait, pour s'en assurer, pouvoir pénétrer dans les maisons particulières qui masquent le mur en ce point; mais, en pareil pays, la chose n'est pas facile à tenter, je le sais par expérience.

Nous avons malheureusement fini avec ce qui reste actuellement visible, pour nous Chrétiens, des véritables constructions salomoniennes du temple. C'est bien peu de chose, sans doute, et cependant nous pouvons, en résumant, énumérer déjà des faits architectoniques qui doivent nous donner une très haute idée de la science des constructions pratiquées par les Juifs, dès le règne de Salomon, c'est-à-dire plus de dix siècles avant l'ère chrétienne. Les murailles étaient bâties de magnifiques blocs en bossage, jointoyés avec un soin extrême, et atteignant des dimensions très imposantes. Pour que les conditions de solidité fussent remplies, le *fruit* à donner à ces murailles n'était pas insensiblement réparti sur toute leur hauteur; mais les assises superposées étaient de hauteur parfaitement régulière, afin que chacune d'elles pût être en retraite de cinq centimètres environ sur l'assise

Digitized by Google

précédente. Enfin l'usage de la voûte circulaire et de l'encorbellement pour les sols de balcons, existait chez les Juifs, et ceci implique forcément une science très avancée de la coupe des pierres et de l'appareillage des voussoirs. L'art judaïque avait donc des ressources que les Egyptiens eux-mêmes n'avaient pas, puisqu'il paraît très probable que ceux-ci n'ont pas connu la construction des voûtes.

J'ai bien longuement, j'en conviens, décrit d'humbles pans de muraille; mais je ne saurais le regretter, et on me le pardonnera, j'espère, en pensant à ce que furent ces murailles qui se rattachent au monument le plus somptueux dont l'antiquité sacrée nous ait légué le souvenir. Du moment qu'il s'agissait du temple de Salomon, j'ai cru qu'aucun détail ne paraîtrait minutieux, et que, bien plus, on me saurait gré d'avoir été chercher ces détails, pour les discuter ainsi que je viens de le faire.

Maintenant que nous sommes arrivés au point où les textes seuls, sacrés ou profanes, peuvent nous venir en aide, nous nous efforcerons de les interpréter, en les éclaircissant lorsqu'ils paraîtront obscurs; mais nous confesserons humblement notre insuffisance toutes les fois que la tâche de commentateur sera au-dessus de nos forces. Étudions donc les trois descriptions du temple lui-même que nous lisons dans le Livre des Rois, dans celui des Chroniques et dans les antiquités judaïques de Josèphe, afin d'en déduire la connaissance approximative de cet illustre édifice, et d'en pouvoir déterminer au moins le plan.

Occupons-nous d'abord des dimensions des parties principales. Nous lisons dans les Rois (I, VI, 4) : — 2. Et la maison que le roi Salomon bâtit à l'Eternel avait soixante coudées de longueur, vingt de largeur, et trente de hauteur. — Le passage correspondant des Chroniques est ainsi conçu (II, III) : — 3. Et voici la fondation que posa Salomon pour la construction de la maison de Dieu; la longueur, d'après les coudées de l'ancienne mesure, soixante coudées, et la largeur vingt coudées.

Nous avons déjà transcrit le passage de Josèphe (Ant. jud. VIII, III, 2), dans lequel il est question des dimensions données aux fondations du temple. J'ai fait voir que ce passage, quant aux chiffres, ne méritait pas de confiance, et il ne me sera pas difficile de démontrer mieux encore que j'ai raison d'en être convaincu. Cette démonstration va ressortir pleinement des mesures mentionnées dans les deux textes bibliques que je viens de rapporter. Le Livre des Rois est précis : le temple, proprement dit, avait soixante coudées de longueur, vingt de largeur et trente de hauteur. Ces trois dimensions traduites en mètres, nous donnent pour la longueur, trente et un mètres cinquante centimètres, pour la largeur, dix mètres cinquante centimètres, et pour la hauteur, quinze mètres soixante-quinze centimètres. Je ne puis, à propos

Digitized by Google

de ces mesures, que répéter ce que j'ai déjà dit, à savoir que le temple n'avait en aucune façon des dimensions colossales.

Dans la Bible, le Livre des Rois seul nous parle de la hauteur du temple; les Chroniques n'en disent rien, mais Josèphe donne au temple soixante coudées de hauteur, d'où résulte pour lui que la hauteur totale de la bâtisse, fondations comprises, était de cent vingt coudées, les fondations ayant, à ce qu'il dit, exactement les mêmes dimensions que la construction au-dessus du sol.

C'est là, je l'ai déjà dit, un mode de construction que réprouvent les règles élémentaires de l'art de bâtir. Ces chiffres de Josèphe sont donc erronés; mais comment a-t-il pu être conduit à les adopter? C'est ce que nous allons essayer de reconnaître.

Tout à l'heure, j'établirai d'une manière indubitable que les dimensions que je viens de transcrire du Livre des Rois, doivent être comptées *dans œuvre* : toutes les autres dimensions du même genre, que nous allons passer en revue, doivent donc être comptées de même; car il ne saurait venir à l'idée de personne que l'écrivain sacré a donné indifféremment des mesures prises dans œuvre, ou compliquées des épaisseurs des murailles; c'eût été, en effet, rendre sa description incompréhensible pour tout le monde.

Le temple (hikal) avait un portique ou vestibule (aoulem) dont les dimensions sont fixées ainsi : — Le portique devant le temple de la maison avait vingt coudées de longueur, répondant à la largeur de la maison, et dix coudées de largeur sur le devant de la maison (Rois, I, VI, 3); — et le portique qui était devant, dont la longueur répondait à la largeur de la maison, était de vingt coudées, et la hauteur cent vingt. Il le couvrit en dedans d'or pur (Chroniques, II, III, 4). — Enfin, Josèphe nous apprend (loc. cit.) qu'un vestibule, auquel il donne le nom de Pronaos, était à l'entrée du temple, qu'il avait vingt coudées de longueur, celle-ci étant comptée dans le sens de la largeur du temple, dix coudées de largeur et cent vingt de hauteur.

Ces mesures reviennent à soixante-trois mètres de hauteur, dix mètres cinquante centimètres de longueur perpendiculaire à l'axe du temple, et cinq mètres vingt-cinq centimètres de largeur parallèle à cet axe.

Il est clair que Josèphe s'est servi du livre des Chroniques, et qu'il y a puisé les renseignements qu'il nous donne. Devons-nous pour cela prendre tous ses chiffres pour bons? Je ne le pense pas. Ainsi, j'ai peine à croire aux cent vingt coudées ou soixante-trois mètres de hauteur du Pronaos, parce qu'une construction pareille eût été plus qu'étrange. Que dire, en effet, d'un Pylône ayant six fois en hauteur la plus grande dimension de sa base, et douze fois la plus petite? C'eût été en quelque sorte une moitié d'obélisque. Il y a donc à démêler ici une confusion certaine, et je crois que la chose est possible. D'une part,

Digitized by Google

Josèphe nous dit que les dimensions en hauteur, des fondations et de l'édifice au-dessus du sol, étaient égales, de telle sorte que la hauteur totale de la construction était de cent vingt coudées. Un peu plus loin, en parlant du Pronaos, il donne à celui-ci une hauteur invraisemblable de cent vingt coudées au-dessus du sol. A son compte donc la hauteur totale de la construction du Pronaos eût été de deux cent quarante coudées, au lieu de cent vingt, double de la hauteur de soixante coudées qu'il attribue au temple proprement dit. Or, ce dernier chiffre est incontestablement faux, puisque le Livre des Rois ne donne au temple que trente coudées de hauteur. Admettons que le fait de l'égalité de hauteur des constructions enterrées et extérieures soit certain, ce que, pour ma part, j'admets sans difficulté, de même que Josèphe donne au Pronaos, sur la foi d'une tradition certainement exacte, une hauteur double de celle du temple, nous conclurons, en nous servant de la même tradition, que le Pronaos avait soixante coudées ou trente-un mètres cinquante centimètres de hauteur, le temple en ayant indubitablement trente, ou quinze mètres soixante-quinze centimètres. A ces soixante coudées, ajoutons les soixante coudées de hauteur des fondations du Pronaos, et nous retombons sur les cent vingt coudées du Livre des Chroniques, chiffre qui comprend, je n'en doute pas, la hauteur des fondations; tandis que les chiffres cent vingt et soixante coudées des hauteurs respectives attribuées par Josèphe au Pronaos et au Naos, au-dessus du sol, doivent être compliqués du chiffre de hauteur des fondations, et sont par conséquent trop forts de moitié.

En résumé, Josèphe, par un véritable *lapsus calami*, a doublé toutes les hauteurs, faute de se rendre compte, par un simple tracé, des rapports impossibles de ces hauteurs fautives avec les largeurs et les longueurs réelles des différentes parties de l'édifice. Nous nous croyons donc en droit d'adopter définitivement les mesures suivantes:

	Coudées.	Mètres.
Longueur dans œuvre du temple proprement dit. .	60	31,50
Largeur dans œuvre. . . . . :	20	10,50
Hauteur au-dessus du sol.	30	15,75
Hauteur des fondations du temple au-dessous du sol.	30	15,75
Longueur du Pronaos dans œuvre et perpendiculairement à l'axe du temple.	20	10,50
Largeur du Pronaos dans œuvre et parallèlement à l'axe du temple.	10	5,25
Hauteur du Pronaos au-dessus du sol.	60	31,50
Hauteur des fondations du Pronaos au-dessous du sol.	60	31,50

De l'ensemble de ces mesures résulte un premier fait d'une extrême importance, c'est que le temple de Salomon était construit sur le

Digitized by Google

même plan que les temples des Egyptiens ; qu'il avait comme eux un Pronaos ou Pylône, plaqué contre l'entrée du Naos, et d'une hauteur double de celle du Naos lui-même. Ainsi, que l'on compare la disposition générale du temple de Khons, à Karnak, avec celle que nous sommes déjà en mesure de déduire des chiffres établis tout à l'heure, et l'on sera frappé, je n'en doute pas, de la presque identité des deux plans. Seulement, dans le temple de Salomon, les rapports des dimensions sont tous exprimés par des fractions simples, comme 1/2, 1/3, 1/4, etc. ; tandis qu'il n'en est pas rigoureusement de même dans le temple de Khons. L'architecte de Salomon, tout en appartenant à l'école égyptienne, a donc introduit dans ses plans une noble et imposante simplicité, que les monuments égyptiens, immédiatement comparables, ne nous présentent pas. Ce plan, nous avons vu que David l'avait transmis à son fils, en lui attribuant une origine divine. Il est certain que la parfaite harmonie de ses proportions ne laisse absolument rien à désirer.

Poursuivons l'examen de tous les renseignements que nous possédons sur la structure du temple.

Nous avons la certitude que des jours étaient pratiqués dans l'épaisseur des murailles ; ainsi, nous lisons dans le Livre des Rois (I, VI, 4) : Il (Salomon) fit à la maison des fenêtres transparentes fermées. — Tel est le sens que Cohen donne avec raison, je crois, au passage qui concerne ces jours ; mais le Chaldéen parle de fenêtres ouvertes en dedans et fermées au dehors. Très probablement ces fenêtres étaient garnies de plaques de verre que les Tyriens avaient dû fournir à Salomon. Je dois dire cependant que parmi les débris qui encombrent les pentes de la vallée de Josaphat, j'ai ramassé un beau fragment de cristal de roche applani sur deux faces, et portant en outre sur l'une d'elles une pointe comme celle d'une étoile taillée au touret. Ce précieux morceau, recueilli avec une prodigieuse quantité de cubes de mosaïque grossière, provenant certainement du temple primitif, provient très probablement lui-même de ce temple dont peut-être les fenêtres étaient closes de plaques de cette précieuse matière. Au reste, c'est là une pure hypothèse à laquelle je n'attache aucune importance ; il me suffit ici de constater que quelle que fût la matière employée, verre ou cristal de roche, des fenêtres transparentes étaient pratiquées dans l'épaisseur des murs du temple.

Voyons maintenant quelle était la disposition intérieure du temple : nous lisons dans les Rois (I, VI). — 16 : Et il bâtit dans l'intérieur le debir (le sanctuaire), pour être le saint des saints. — 17 : La maison, qui est le temple de devant, avait quarante coudées. — 19 : Il prépara le debir intérieurement au milieu de la maison, pour y placer l'arche de l'alliance de l'Eternel. — 20 : Et le debir avait sur le devant

Digitized by Google

vingt coudées de longueur, vingt coudées de largeur et vingt coudées de hauteur.

Le Livre des Chroniques nous parle du debir de la manière suivante (II, III, 8) : Il fit la maison (la chambre) du saint des saints, dont la longueur, égale à la largeur de la maison, était de vingt coudées, et la largeur de vingt coudées.

Josèphe décrit ainsi le saint des saints (Aut. Jud. VIII, III, 3) : Ayant divisé le naos en deux parties, il fit une chambre intérieure de vingt coudées, pour qu'elle servît d'*Adyton*, et une chambre extérieure de quarante coudées qui fut le Temple Saint (ἅγιον ναὸν ἀπέδειξεν). Dans la phrase suivante, l'historien mentionne le mur de refend qui séparait l'*Adyton* du *Saint*. Un peu plus loin encore, à propos des Keroubim, Josèphe dit que Salomon en fit placer deux dans l'Adyton, qui avait vingt coudées de largeur et vingt de longueur ; mais il ne parle pas de la hauteur de cette portion du temple.

Résumons maintenant ce que nous fournissent de renseignements positifs les trois passages que je viens de reproduire.

La longueur totale du temple, le vestibule non compris, était de soixante coudées ou de trente-un mètres cinquante centimètres. Cette longueur fut partagée en deux, l'une de vingt coudées (dix mètres cinquante centimètres), et l'autre de quarante coudées (vingt-un mètres). La première de ces portions devint la longueur, parallèle à l'axe général, du sanctuaire impénétrable, de l'Adyton, du débir, qui avait la largeur même du temple, c'est-à-dire dix mètres cinquante centimètres, mais qui n'avait plus dans œuvre que vingt coudées ou dix mètres cinquante centimètres de hauteur; tandis que le Saint, ou Naos avait trente coudées, c'est-à-dire quinze mètres soixante-quinze centimètres. Il y avait donc incontestablement une décroissance de hauteur très notable (d'un tiers!) entre le plafond du Naos et le plafond de l'adyton. Cette décroissance, hâtons-nous de le faire observer, était de règle dans l'architecture égyptienne, et on la remarque parfaitement dans la coupe générale du temple de Khons, à Karnak, temple où, à partir du Pylône, toutes les hauteurs des appartements sacrés vont constamment en diminuant. En devons-nous conclure que pour le spectateur placé à l'extérieur du temple, cette décroissance des hauteurs successives était apparente? Il n'est pas possible de l'admettre, et j'en dirai tout à l'heure la raison. Ce n'était donc qu'à l'intérieur que cette dégradation des hauteurs successives pouvait être constatée, et à l'extérieur, les deux seules hauteurs relatives du Pylône et du temple étaient faciles à reconnaître, puisque l'une n'était que la moitié de l'autre.

Digitized by Google

En résumé, voici la série des dimensions du Saint et du saint des saints :

	Coudées.	Mètres.
Longueur du saint des saints dans œuvre	20	10,50
Largeur — —	20	10,50
Hauteur — —	20	10,50
Longueur du saint dans œuvre	40	21,00
Largeur — —	20	10,50
Hauteur — —	30	15,75

Avant de discuter les épaisseurs des murailles, occupons-nous des trois étages de chambres qui furent adossés au temple sur toute l'étendue de son pourtour.

Nous lisons dans *les Rois* (I. VI.)—5 : Il bâtit contre le mur de la maison une galerie étendue autour des murailles de la maison, autour du hikal (du temple) et du débir (du sanctuaire), et il fit des chambres latérales tout autour. — 6 : La galerie inférieure avait cinq coudées de largeur, celle du milieu avait six coudées de largeur, et la troisième était large de sept coudées, car il fit des rétrécissements en la maison par dehors à l'entour, pour ne pas entamer la muraille de la maison. —8 : La porte de la galerie du milieu était au côté droit de la maison, et on montait par un escalier tournant à la galerie du milieu, et de celle du milieu à la troisième.

Il n'y a pas de passage correspondant du Livre des Chroniques; dans Josèphe, au contraire, nous trouvons les détails qui suivent (Aut. Jud. VIII, III, 2.) : « Salomon fit bâtir autour du temple trente édicules qui y étaient accolés et qui étaient rejetés entièrement à l'extérieur; ils avaient des dimensions extrêmement petites. On pénétrait de l'un dans l'autre : chacun avait cinq coudées de largeur, cinq de longueur et vingt de hauteur; sur cette première rangée en était établie une seconde, et sur celle-ci une troisième, dont les chambres avaient précisément les mêmes dimensions, et étaient en même nombre que celles de la galerie inférieure; si bien que les trois étages réunis égalaient en hauteur la portion la moins élevée de l'édifice général, c'est-à-dire le corps du temple même. Car, ajoute Josèphe, le haut de l'édifice n'était point entouré de petites constructions. Un plafond de cèdre recouvrait tous ces édicules, chacun avait le sien qui ne se reliait pas au plafond des édicules voisins. Un toit commun les recouvrait tous, il était formé de très longues poutres reposant à la fois sur les deux côtés du temple, de façon que les murs intermédiaires reliés par ces pièces de bois pussent acquérir ainsi plus de solidité; au-dessous de ces poutres était le plafond lambrissé et destiné à être revêtu d'or. Le Roi imagina de placer dans l'épaisseur des murailles l'escalier qui conduisait aux galeries supérieures; en effet, les galeries n'a-

Digitized by Google

vaient pas de grandes portes ouvertes à l'orient comme le temple, mais on y parvenait par de petites portes de côté.

Voyons maintenant quel parti nous pouvons tirer de la comparaison de ces divers renseignements.

Le nombre des chambres latérales comprises dans les galeries à triple étage accolées aux murs extérieurs du temple proprement dit, n'est pas fixé dans l'Ecriture-Sainte ; Josèphe nous apprend qu'elles étaient au nombre de trente, dans chaque étage.

L'Ecriture-Sainte nous dit seulement que la galerie inférieure avait une largeur de cinq coudées ou deux mètres six cent vingt-cinq centimètres ; celle du premier étage, une largeur de six coudées ou trois mètres quinze centimètres, et enfin la plus élevée une largeur de sept coudées ou trois mètres six cent soixante-quinze centimètres. Josèphe donne à toutes ces chambres les mêmes dimensions, à savoir, cinq coudées ou deux mètres six cent vingt-cinq centimètres de largeur, cinq coudées ou deux mètres six cent vingt-cinq centimètres de longueur, et vingt coudées ou dix mètres cinquante centimètres de hauteur. Tous ces chiffres de Josèphe sont inadmissibles, et voici pourquoi : quiconque a tant soit peu étudié l'art de bâtir sait que les constructeurs, pour donner de la solidité aux murailles, sont obligés de diminuer l'épaisseur de celles-ci, à mesure qu'elles s'élèvent au-dessus du sol, et que cette décroissance indispensable d'épaisseur porte le nom particulier de *fruit*. Il n'est pas sans intérêt de constater que l'écrivain sacré a tenu compte du fruit des murailles, tandis que Josèphe semble ne s'être pas douté que cette règle élémentaire de construction existât.

Josèphe donne à chacune de ses trois galeries superposées une hauteur de vingt coudées ou de dix mètres cinquante centimètres, pour arriver à la hauteur de soixante coudées qu'il a fautivement admise pour le temple lui-même, hauteur qui, nous en avons la certitude absolue, n'était que de trente coudées. Pour qu'un toit commun recouvrît et le temple et les chambres latérales de l'étage supérieur, il fallait que ces chambres n'eussent en réalité que dix coudées de hauteur ou cinq mètres vingt-cinq centimètres au plus. Je dis au plus parce que je ne connais encore aucune épaisseur des murs de refend, des plafonds, et même des murs extérieurs du temple lui-même. Ce que nous savons déjà, néanmoins, c'est que le fruit réparti sur les deux murs entre lesquels étaient ouvertes ces galeries, était d'une coudée pour une hauteur de dix coudées, et par conséquent d'une demi-coudée pour chacune des murailles. Ce fruit, au lieu d'être continu, était pratiqué par ressauts d'une demi-coudée ou de deux cent soixante-deux millimètres cinq dixièmes, qui constituèrent la largeur de l'appui des poutrelles formant à la fois le corps du plafond et le plancher de deux chambres superposées. Avec cette hypothèse

Digitized by Google

s'explique très bien le verset 6 du Livre des Rois, où il est question des rétrécissements qui furent pratiqués extérieurement, dans la muraille du temple, pour que celle-ci ne fût pas entamée, afin d'offrir des encastrements aux poutrelles des planchers.

Nous avons vu que les assises des murs salomoniens de l'enceinte étaient en retraite de cinq centimètres les unes sur les autres, et que ces assises avaient une hauteur moyenne d'un mètre. Il est très curieux de voir que le fruit des murs du temple, déduit du texte même de l'Ecriture, est pour ainsi dire identique avec le fruit des murs salomoniens de l'enceinte, déduit de la mesure directe. Là encore le fruit est pratiqué par ressauts successifs; seulement il est réparti sur chaque assise, tandis que pour le temple, la nécessité d'appuyer des poutrelles de plancher, sans entamer les murailles, avait fait maintenir verticales des portions de murs de cinq mètres vingt-cinq centimètres de hauteur, à la condition de reporter au sommet de chacune de ces portions tout leur fruit, qui était de deux cent soixante-deux millimètres cinq dixièmes.

Josèphe nous affirme que les chambres de chaque galerie étaient au nombre de trente, et qu'elles avaient cinq coudées de longueur et cinq coudées de largeur. Faisant abstraction des épaisseurs des murs de refend, nous aurons pour les trente chambres un développement de cent cinquante coudées. De là nous pouvons conclure l'épaisseur *minimum* des murailles du temple. Sans murailles, nous aurions pour le développement du tracé, dans œuvre, du Naos et de l'Adyton $60 + 60 + 20 =$ c'est-à-dire cent quarante coudées, c'est-à-dire dix coudées de moins que n'en exigent les longueurs des trente chambres de la galerie inférieure, mises bout à bout, et sans interposition de murs de refend. Il est donc certain que pour réunir trente chambres au rez-de-chaussée, toujours abstraction faite des murs de refend, la muraille du temple aurait dû avoir, au minimum, deux coudées et demie, soit un mètre trois cent douze millimètres cinq dixièmes. Je n'ai pas besoin, je pense, d'insister beaucoup pour montrer qu'un mur de cette épaisseur n'aurait, en aucune façon, pu recevoir ces retraites successives d'une demi-coudée, appliquées deux fois de suite, toutes les dix coudées, et qu'il n'eût pas été possible de donner aux chambres des galeries des murs de refend d'une certaine épaisseur suffisante. Nous sommes donc très loin de compte avec des murs d'un mètre trois cent douze millimètres cinq dixièmes d'épaisseur, et nous devons chercher ailleurs des indices de l'épaisseur réelle des murailles du temple, épaisseur qui devait être beaucoup plus considérable.

F. DE SAULCY,
de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

CRITIQUE.

ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE,

PAR M. BARCHOU DE PENHOEN,

Membre de l'Institut.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Cette philosophie de l'histoire remonte à des hauteurs redoutables, au-delà de toute histoire, au-delà de la création, au-delà même du moment où, suivant la belle parole de la Bible, « la terre était informe et nue », au-delà du temps; et elle arrive au seuil de l'éternité, à cet instant suprême et sans date, dont parle l'apôtre saint Jean, quand il dit: « Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Sans doute, on comprend l'attrait qui a entraîné une intelligence méditative et un esprit habitué aux spéculations philosophiques, comme celui de M. Barchou de Penhoën, à remonter si haut. Rien ne commence en histoire, tout continue. L'étude des peuples conduit à l'étude de l'homme et du monde; l'étude de l'homme et du monde à celle de Dieu, car on ne peut connaître l'ouvrage sans connaître l'auteur. C'est le propre de l'esprit humain de ne s'arrêter que lorsqu'il est arrivé: or, il n'est arrivé que lorsqu'il a atteint, dans son ascension intellectuelle, celui par qui tout commence et qui n'a point de commencement, celui qui est. Mais tout en comprenant la loi logique qui a fait entrer l'intelligence de l'auteur dans cette étude, tout en admirant l'étendue d'esprit qu'il a déployée dans ce voyage de découverte, et la vigueur de son vol, nous ne pouvons nous dissimuler les périls de cette entreprise, où l'on chemine au-dessus des abîmes. Il s'agit en effet, ici, de condenser en quelques pages une théologie, une cosmogonie et une philosophie proprement dite, pour servir de prolégomène

Digitized by Google

à la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire que, si l'on ne consulte que les simples lumières de la raison, on se trouve avoir compliqué de trois problèmes un problème déjà difficile.

Les éléments des solutions à trouver, on ne saurait les chercher qu'à trois sources unies ou séparées : la révélation, les spéculations de la philosophie et les hypothèses plus ou moins probables de la science sur la formation de l'univers physique. C'est à cette triple source que M. Barchou de Penhoën a puisé les deux premiers livres de son ouvrage. Le sentiment qui l'a guidé dans cette étude transcendante est toujours excellent, mais a-t-il évité tous les écueils dont elle est semée? C'est ce que nous n'oserions affirmer après une lecture qui nous a donné quelquefois le vertige. L'esprit toujours étonné, souvent satisfait, demeure quelquefois inquiet, lorsqu'il suit l'auteur étudiant le grand fait de l'unité et de la trinité divine, que la religion a mis au nombre de ses mystères ; car, ainsi qu'il le dit lui-même dans un beau style : « C'est dans le miroir obscurci, dégradé, altéré de notre propre intelligence, que nous sommes condamnés à entrevoir ce qui se passe dans les splendeurs de l'intelligence éternelle. » Le lecteur ne suit donc qu'avec une espèce de tremblement le récit « de cette évolution intellectuelle qui s'accomplit dans l'essence divine, sortie de toute éternité de son repos avant la création des mondes, et possédant ainsi de toute éternité la notion de son être, qui est l'être en soi. » Quand, comment eut lieu la création, c'est-à-dire la réalisation du monde idéal dans le monde plastique? Nous avons besoin qu'une voix divine nous l'apprenne. Nous craindrions, si nous suivions un raisonnement purement humain, de limiter la liberté divine, en acceptant le monde comme un effet nécessaire d'une cause agissant invinciblement. Le livre qui ne trompe point débute ainsi, nous le savons : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre; la terre était informe et nue, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Mais quel est le sens de ces mots : « Au commencement ; » et quand vint cette première création de la matière? Nous l'ignorons. Dieu a voulu que nous l'ignorions, puisqu'il ne nous l'a pas révélé. Nous comprenons bien que, pour la nature divine, dont notre nature bornée est l'image infiniment imparfaite, la distinction entre l'idéal et le réel n'existe point telle qu'elle existe pour nous. Mais, en même temps, nous sommes obligés de nous souvenir que Dieu n'est pas seulement l'être souverain, la souveraine intelligence, mais qu'il est aussi la souveraine volonté. Or, si nous adoptions sans réserve cette instantanéité de l'idéal et du réel dans la création dont parle M. de Penhoën, nous appréhenderions de limiter la liberté de Dieu. Un mot expliquera notre scrupule ; la Bible ne dit pas : « Dieu conçut la lumière et la lumière fut » ; mais elle s'exprime ainsi : « Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. » Dieu ne con-

Digitized by Google

eut donc pas seulement la lumière, il la voulut. C'est là la différence infinie qui met un abîme entre la génération éternelle du verbe de Dieu et la création.

Ces matières sont tellement transcendantes, et il est si difficile d'appliquer notre langage humain à ces questions divines, que nous n'affirmons point que les réserves que nous faisons ici soient motivées par le texte des premiers livres du savant auteur; mais il suffit qu'après une lecture attentive, quelque doute soit resté dans notre esprit, pour que nous les fassions. Nous le laisserons poursuivre son vol dans les sphères les plus élevées de la métaphysique, signaler le premier moment où il nous est donné de concevoir l'activité divine sortant de son repos, et qui se manifeste par la successivité, et montrer ainsi l'origine du temps et de ses deux contemporains, les premiers-nés avec lui de la création : l'espace et la matière. Nous ne ferons qu'indiquer en passant le tableau plein de haute poésie et en même temps conforme aux hypothèses de la science moderne, que trace l'auteur, de cette époque inappréciable, mentionnée dans la Bible, et dont le souvenir est resté dans toutes les cosmogonies antiques qui l'appellent le chaos, époque pendant laquelle la matière était informe, et où « l'éther, qui ne contenait qu'en puissance d'être toutes les formes, toutes les propriétés qui s'en dégagèrent dans la suite des temps, remplissait l'immensité ». Comment ces trois forces, que nous appelons le fluide électrique, le fluide lumineux et le fluide calorique, se dégageant de l'éther, exercèrent leur action dans l'œuvre de la création, c'est là, pour M. de Penhoën, l'objet d'hypothèses ingénieuses et de rapprochements philosophiques entre le développement de la notion de l'être en soi dans le monde intellectuel, et le développement de l'éther dans le monde matériel, rapprochements dominés par cette pensée : Le réel n'est que l'image de l'idéal. Quand on entre dans le vaste champ des hypothèses, les éléments de contrôle manquent, et la physique n'a encore produit et ne produira probablement jamais que des hypothèses sur ces questions primordiales. Nous exprimerons seulement, sur le sentiment général de ce morceau, l'impression qui nous en est restée. On se trouve un peu comme perdu dans cette matière qui remplit l'immensité, et dont les forces se développent et les propriétés se dégagent; on regrette le beau récit de la Genèse, dans lequel on sent à chaque mot l'action de l'intelligence créatrice sur la matière créée. L'esprit de l'homme est si faible, qu'il est bon de lui rappeler sans cesse que ces immenses forces de la nature, qui l'étonnent et l'effraient, sont des lois de Dieu. Sans cela, il est à craindre qu'à l'idolâtrie primitive, qui naquit de la contemplation inintelligente de ces grands spectacles de la nature, ne succède le matérialisme, qui est l'idolâtrie scientifique des temps modernes. On comprend, du reste, que, dans cette partie préliminaire de

Digitized by Google

son ouvrage, le savant auteur, adoptant le sens autorisé qui permet de traduire le mot hébreu *yom*, non-seulement par le mot *jour*, mais par celui d'*époque*, peint les époques de la création se succédant dans l'ordre révélé par les études astronomiques et les recherches géologiques les plus récentes, dont le point de départ est dans les grands travaux de l'illustre Cuvier, travaux qui ont confirmé de point en point les révélations inspirées de la Genèse ; car ce n'est pas la science, c'est l'ignorance qui contredit la religion. Le monde est créé. La terre, après avoir été le théâtre de ces convulsions terribles dont la science soupçonne plutôt l'histoire qu'elle ne peut la raconter, et dont notre globe porte encore les irrécusables cicatrices, est devenu un séjour habitable pour l'espèce humaine ; elle porte dans ses profondeurs entr'ouvertes par d'inénarrables catastrophes, ces espèces primitives d'animaux, dont les squelettes formidables effraient nos regards, quand nous venons à les découvrir, et nous révèlent la hiérarchie chronologique des créations; l'homme va paraître. C'est ici que commence à proprement parler, l'ouvrage de M. Barchou de Penhoën ; c'est donc à partir de ce moment qu'il convient de l'étudier.

Il y a de belles et grandes idées dans le chapitre que M. Barchou de Penhoën consacre à l'homme : « En même temps qu'il résume toute la création, par cela même qu'il la résume, qu'il en est la fleur et le fruit, l'homme est aussi la racine et le germe d'un autre ordre de choses. Non-seulement l'homme est cette créature plus parfaite que les autres, où vient s'achever l'évolution de l'organisme physique, il est aussi, il est encore un être libre, intelligent, social, qui a conscience de ce qui est soi et de ce qui n'est pas soi, c'est-à-dire du monde extérieur. Il se trouve aux confins de deux mondes, disons mieux, il est le centre de deux mondes qui, en lui, se pénètrent, se confondent et dans lesquels, en raison de sa double nature, il se manifeste simultanément. De ces deux mondes, l'un est idéal, intelligible, moral; l'autre matériel, visible, organique; ils se touchent dans l'intimité mystérieuse de l'humanité. » Seulement, à côté de cette belle définition où l'on retrouve toute l'élévation de la philosophie platonicienne éclairée par le Christianisme, on rencontre dans l'analyse que l'auteur fait de la nature humaine, des points qui pourraient être contestés. Rien de plus vrai et de plus saisissant que les réflexions qu'il présente sur le rôle curieux, nécessaire, que jouent la parole dans l'intelligence humaine, les langues dans l'intelligence sociale, et si le mot d'infinie lui échappe en parlant de l'intelligence de l'homme, il montre aussitôt qu'il ne la croit infinie que par ses aspirations vers l'infini qui est Dieu, car il a lui-même marqué la différence entre le créateur et la créature par ces paroles pleines de sagesse : « L'activité divine se meut librement dans les espaces infinis, elle ne reçoit d'autres limita-

Digitized by Google

tions que celles qu'elle s'impose; l'activité humaine se meut, au contraire, dans un cercle qu'elle ne peut franchir. Tandis qu'en raison d'un mystère de sa propre volonté, l'activité divine se pose en quelque sorte des limites à la rencontre desquelles elle doit revenir sur elle-même, l'activité humaine, à chacun de ses pas dans le monde, se heurte aussi à des limites semblables, mais posées en face d'elle par une main étrangère. » Ces limites, ce sont les sens. L'auteur adopte, en la rectifiant, la définition un peu superbe de M. de Bonald, que le Père Ventura n'a pas sans raison critiquée : « L'homme, dit-il, est une intelligence infinie servie par des sens finis. » Cela veut dire que l'intelligence est limitée en même temps que servie par les sens. Il est vrai, ces serviteurs sont aussi des maîtres. Mais le Père Ventura a exprimé d'une manière encore plus exacte cette union intime des deux natures. En outre, on ne saurait laisser passer ici ce mot d'*infinie* appliqué à l'intelligence humaine, et qui revient plusieurs fois. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est unie à un corps qu'elle est finie, c'est parce qu'elle n'est pas Dieu; elle a le sentiment de l'infini, elle en a le culte, elle aspire à lui, comme un fleuve aspire à l'Océan; mais elle est finie par cela même qu'elle est créée. L'exactitude des termes est si essentielle dans ces matières, que nous avons cru nécessaire de faire cette réserve.

Voilà donc l'homme avec sa double nature, spirituelle et matérielle, le voilà en présence de l'univers physique, qui sollicite le développement de ses facultés par l'antagonisme des forces extérieures du monde physique avec les forces humaines, combat terrible où la faim, la soif, l'intempérie des saisons sont les armes de la nature, les arts industriels, nés des besoins de l'homme, celles de l'humanité. Seulement il manque ici à la philosophie, une lumière qu'on ne trouve que dans la tradition. C'est pour cela que M. l'abbé Gratry, dans son nouvel ouvrage, loue avec tant de justice Platon de n'avoir pas négligé dans ses spéculations philosophiques, les antiques traditions du genre humain. Sans le dogme de la déchéance, je ne comprends plus cette infériorité de l'homme primitif devant l'univers physique, que M. Barchou de Penhoën a signalée en termes si expressifs. Comment l'homme, la plus parfaite des créatures, se trouve-t-il le sujet et presque l'esclave d'une création moins élevée que lui dans la hiérarchie des êtres? Il y a là un mystère que n'explique pas suffisamment l'auteur de l'*Essai d'une philosophie de l'histoire*, en disant que l'espèce triomphera un jour par l'accumulation des connaissances humaines, résultat d'une longue expérience. Ce n'est pas seulement l'espèce humaine, c'est l'individu qui est supérieur à la nature; c'est du premier homme aussi bien que de son dernier descendant que Pascal a pu dire : « L'homme est le plus faible roseau de la nature, mais c'est un roseau qui pense. »

Digitized by Google

Nous touchons ici à une grave question, l'unité de la race humaine. Il y a lieu de s'étonner qu'un esprit aussi philosophique que celui de M. Barchou de Penhoën n'ait pas été frappé de l'importance capitale qui s'attache à cette question. D'abord elle est le point de départ du catholicisme, et c'est déjà un fait assez grand dans la philosophie de l'histoire, pour donner à réfléchir. Toute l'humanité tombée dans le même homme, a pu être rachetée par le Christ à la fois fils de Dieu et fils d'Adam, c'est donc à tort que l'auteur dit que l'hypothèse contraire n'a rien d'inconciliable avec les récits bibliques. Ensuite, l'unité de la race humaine dans son origine est le pivot de cette fraternité universelle qui rapproche tous les hommes comme les membres d'une même famille. L'auteur reconnaît bien, il est vrai, que la science dans son état actuel, n'a pas de fin de non-recevoir à opposer à l'unité de la race humaine. Toutes les variétés actuelles ont pu en effet, de l'aveu des hommes de la science, sortir de l'unité primitive, sous l'empire de circonstances diverses et de milieux différents. C'est l'opinion de Buffon et celle de Cuvier, pour ne citer que les deux plus grands noms des deux derniers siècles[1]. La préférence de M. de Humboldt pour l'opinion contraire, d'après laquelle plusieurs groupes d'hommes auraient paru à la fois, n'a rien de déterminant même au point de vue scientifique.

La nature, ou pour lui donner son vrai nom, la Providence ne fait rien d'inutile; or, pourquoi admettre la pluralité là où l'on convient que l'unité suffirait. Il y a un argument plus puissant encore en faveur de l'unité de la race humaine dans son origine, à ne considérer les choses qu'au point de vue uniquement rationnel et en ne tenant pas compte de la tradition religieuse, qui pour nous tranche la question d'une manière absolue : M. de Penhoën reconnaît, avec beaucoup de sens, que Dieu a créé l'homme pour la société, et il combat l'hypothèse de Rousseau, d'après laquelle l'homme primitif aurait vécu dans l'état sauvage; mais qui ne voit combien la société a dû plus facilement et plus naturellement s'établir dès le début, si l'humanité est sortie d'un seul homme, puisque la première société a été alors la première famille ?

Nous présenterons une dernière réflexion sur les termes dont se

[1] « Tout concourt, dit Buffon, à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles; qu'au contraire, il n'y a eu qu'une seule espèce d'hommes qui, s'étant multipliée et répandue sur toute la terre, a subi différents changements par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins semblables. » (*Histoire Naturelle*, t. v.)

Cuvier dit de son côté : « Rien n'empêche d'admettre que, de l'espèce primitive, se soient formées, par des causes accidentelles des espèces caractérisées dont les traits ne se mêlent plus. »

Digitized by Google

sert le savant auteur pour raconter la création de l'homme : « Le temps étant venu pour la naissance de l'homme, dit-il, il est difficile de croire que ce temps fut borné à l'inappréciable et fugitif instant nécessaire à la production d'un seul couple; il est également difficile de croire que le théâtre ne fut préparé que sur un point isolé de l'espace, nous voulons dire dans un espace assez resserré pour ne donner place qu'à un seul couple, même à une seule peuplade. » Ces locutions, nous ne disons pas ces idées, ont quelque chose de suspect. L'auteur a parlé de Dieu d'une manière trop belle et trop élevée dans un grand nombre de passages de son livre, pour qu'on puisse soupçonner ses intentions; mais ne semble-t-il pas, d'après les termes dont il se sert ici, que l'homme soit né uniquement par le jeu des forces vitales de la nature, sans que Dieu ait prononcé la sublime parole qui rattache le verbe créé au verbe incréé : « Faisons l'homme à notre image. » Nous ne partageons pas l'idée de l'auteur, qui trouve plus de grandeur à admettre que l'Univers en se développant obéit à une impulsion une fois donnée et qui ne se renouvelle plus. Nous ne comprenons point, pour notre part, ce que seraient des lois générales, qui ne seraient pas des volontés toujours actives et toujours actuelles de Dieu.

Nous insistons sur plusieurs des principes qui servent de point de départ au livre de M. de Penhoën, parce que les conséquences de ces principes trouveront leurs développements dans la suite de son ouvrage. Le point sur lequel porte surtout la dissidence de nos idées avec les siennes, nous venons de le signaler : c'est son penchant à n'admettre l'intervention de la volonté divine qu'au début de toute chose, et à faire ensuite sortir, et pour ainsi dire spontanément, tous les résultats ultérieurs du jeu naturel des causes secondaires et de leurs conséquences. C'est ainsi encore qu'il explique le langage humain et les langues. M. de Bonald, qui a jeté une si vive lumière sur cette question, a commenté avec une grande autorité le mot si souvent répété de J.-J. Rousseau : « La parole me paraît avoir été bien utile à l'homme pour inventer la parole. » Cependant, M. de Penhoën développe une théorie d'après laquelle les langues seraient nées du rapport du son avec l'objet, ou plutôt avec l'impression produite sur nous par l'objet.

L'objection de Rousseau et la belle discussion de M. de Bonald subsistent dans toute leur force contre cette théorie qui ferait sortir toutes les langues de l'interjection. Il n'est pas exact de dire que ce soit le son lui-même qui exprime l'impression que nous font éprouver dans certaines occasions exceptionnelles, certains objets ou certains événements, qui agissent très vivement sur notre organisme. C'est l'accent que nous donnons à ce son. Or, rien de plus borné que

Digitized by Google

cet accent qui ne peut exprimer qu'un très petit nombre de situations de l'âme, comme la douleur, la joie, la terreur. Il n'y a qu'une langue qui soit réellement sortie du rapport des objets extérieurs avec l'impression intérieure qu'ils produisent en nous : c'est la musique.

Il semble donc beaucoup plus raisonnable d'admettre que Dieu qui créa l'homme adulte au lieu de le créer enfant, l'ait doué de la parole au moment où il le fit paraître dans le monde et lui ait révélé le langage en lui donnant ses premiers enseignements, et en lui imposant ses premières prescriptions. Nous aimons mieux, pour notre part, admettre cette explication que de penser avec l'auteur que « les hommes primitifs pouvaient peut-être pénétrer bien plus profondément qu'il ne nous appartient de le faire dans l'essence universelle d'où ils étaient si récemment sortis; que peut-être ils ont possédé d'autres moyens que les nôtres d'entrer en communication soit entre eux, soit avec le monde extérieur; que certains phénomènes organiques qui n'apparaissent plus que dans la maladie ou chez un petit nombre, comme les merveilles produites par l'excitation magnétique; la communication de la pensée indépendamment de la parole; la vue à distance, la vue indépendamment des yeux; la connaissance du passé, la prévision de l'avenir, étaient alors inhérents, au moins jusqu'à un certain point, à l'état habituel et normal. » Ce sont là les hypothèses auxquelles on est réduit à recourir lorsqu'on veut se rendre raison, avec les lueurs incertaines de la science, de faits qui échappent à son empire sans recourir à la tradition religieuse qui, outre l'autorité qui lui est propre, nous donne une explication bien plus satisfaisante pour la raison. Rendons du reste cette justice à l'auteur, si l'on en excepte ce point important de l'origine des langues, tout le livre où il expose la puissance qu'elles donnèrent à l'intelligence humaine est plein de vérités neuves et d'observations fines ou profondes. Rien de plus vrai que ce qu'il dit sur l'état social commençant avec l'homme, et de plus ingénieux que sa remarque sur « la société qui lui paraît avoir été bien nécessaire pour inventer la société. » Il y a de belles choses aussi dans la partie où il traite de la religion. Nous renouvellerons seulement à ce sujet la réserve que nous avons exprimée plus haut : l'auteur donne une part trop grande à l'intuition humaine dans l'acquisition de ces idées fondamentales. Il repugne, non-seulement à nos convictions religieuses, mais à notre raison, d'admettre que Dieu, créateur de l'intelligence humaine, n'ait pas révélé dès l'origine et d'une manière positive au premier homme l'existence du Souverain-Etre, et de penser qu'il y eut un homme qui « le premier parla de Dieu, de la vie à venir, des relations de l'homme et de Dieu. » Nous croyons que les religions indiquées par l'auteur ne furent pas la religion primitive, mais qu'elles en furent au contraire les restes défigurés. L'intuition

Digitized by Google

eut sa part sans doute dans ces cultes, mais elle bâtit sur les décombres de la tradition. La variété dans les croyances vint des hommes, l'unité qu'on retrouve au fond de toutes ces croyances, était venue de Dieu. Tout en différant avec l'auteur sur un point, la part trop grande qu'il donne suivant nous à l'intuition, nous nous rencontrons complètement avec lui contre la philosophie du dix-huitième siècle, dans cette affirmation que le langage, la religion, la société sont des faits primitifs, qu'il n'y a pas un seul moment où l'homme n'ait point parlé, n'ait point prié, n'ait point été un être social. L'homme est fait pour la société, car c'est par la société que s'accomplit le développement de l'intelligence humaine dans ce grand fait collectif qu'on appelle la civilisation. Le développement de l'intelligence et de la destinée humaine, dans une série de formes successives qu'on appelle les différents âges de la civilisation, tel est l'objet de la philosophie de l'histoire.

Ces différents âges de la civilisation viennent s'exprimer dans des personnalités puissantes qu'on nomme des peuples. Ces peuples se succèdent comme les rôles qu'ils remplissent et qui font partie d'un grand drame dont le plan et le nœud sont plus haut. L'homme qui, laissé à lui-même, si cela était possible, aurait langui dans un état de faiblesse et à grand peine, réussi à protéger sa misérable vie, grandit avec et par la société. A ses forces individuelles viennent s'ajouter toutes les forces sociales. Le passé dote le présent de ses lumières acquises et de son expérience qui grossiront le trésor de l'avenir. Les jeunes civilisations héritent des anciennes; elles ont à la fois la mémoire de la vieillesse et l'initiative de l'âge viril. Quand une forme a vieilli, qu'une idée est épuisée, elles font place à une autre forme et à une autre idée. La civilisation entre dans un nouvel âge et l'humanité marche toujours.

Telles sont les idées fondamentales que M. de Penhoën va développer dans son livre, et le moment est venu d'indiquer dans quel ordre se présentent à son esprit les principaux éléments du vaste tableau qu'il doit peindre. Nous dirons peu de choses des considérations qu'il consacre au monde primitif. Comme il a soin lui-même d'en avertir les lecteurs, si, par la forme, ce morceau appartient à l'histoire, dans le fond ce n'est qu'une hypothèse. La tradition religieuse seule nous fournit quelques données sur le monde primitif ou antédiluvien. L'Océan a gardé le secret que Dieu lui avait confié et l'avenir lui-même, tout obscur qu'il soit, n'est pas plus voilé à nos regards que ce lointain et obscur passé. L'induction, il est vrai, mais combien elle est ici incertaine! peut faire poindre quelques lueurs à nos yeux, au milieu de ces ténèbres. L'hypothèse de l'auteur se résume ainsi : « Nulle part, dans ce qui nous reste des plus anciennes traditions

Digitized by Google

nationales, nous ne voyons de contrat, de convention, de délibérations populaires; mais partout des dieux, des demi-dieux, ou des descendants des dieux, inspirés de leur esprit, rassemblant les hommes au son de la parole ou de la lyre, leur enseignant la société, la religion, le mariage, l'art d'ensemencer la terre, de la mesurer, etc. Sous ces personnages qui s'enveloppent du voile du mythe et du symbole, nous devons reconnaître les premiers hommes qui eurent plutôt et à un plus haut degré que les autres, l'instinct, le génie social et autour desquels se formèrent les premières associations humaines. Grâce à eux, la société jusque-là en puissance d'être, à l'état latent dans l'esprit humain, se trouve tout à coup constituée. Ces constituants des sociétés humaines possédaient à un degré éminent l'instinct des choses de la terre, ils possédaient à un degré non moins éminent celui des choses divines. Disons mieux, l'instinct des choses de la terre était encore la conséquence, le résultat de l'instinct des choses du ciel. Avant de se demander où il va sur cette terre, pourquoi il est sur cette terre, l'homme est bien obligé de se demander d'où il vient. De la solution de la dernière de ces questions, dépend celle de la première. Ces organisateurs, ces législateurs primitifs ne le furent qu'à ce titre, qu'il leur fut donné plus qu'au reste de leurs contemporains de répondre à ces questions d'une manière relativement féconde et complète. La pensée de Dieu, de la création du monde, du but de l'humanité, se trouvait en eux, plus claire, plus nette, plus distincte... Le secret de leur puissance consistait à être en toutes choses les interprètes d'une pensée qui animait tous les cœurs. En même temps, par cela même que ces hommes représentaient à un plus haut degré que pas un ce qu'il y avait de commun chez tous, ils n'avaient, pour ainsi dire, pas d'existence personnelle, l'individu disparaissait en eux dans le personnage. Types par excellece des sociétés primitives au milieu desquelles ils venaient au monde, leur mission consistait à en être l'expression générale. »

On saisit les analogies qui peuvent exister entre ces idées et celles de Vico sur le même sujet. Nous renouvellerons seulement ici une remarque déjà présentée : l'auteur fait la part de l'intuition trop grande pour réduire presqu'à néant celle de la tradition dans le monde primitif, c'est la critique générale que nous croyons pouvoir appliquer à l'ouvrage tout entier. On y découvre une tendance marquée à faire tout sortir de l'intuition humaine, sans tenir assez compte de la révélation divine dont se composa ce premier fonds de connaissance avec lequel l'humanité entra dans le monde. De là quelques idées étranges et inadmissibles qui déparent le tableau hypothétique, d'ailleurs plein d'intérêt, que présente l'auteur, de l'enfantement labo-

Digitized by Google

rieux des inventions, des métiers, des arts dans les sociétés primitives, de la naissance de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, et des premières pousses de ce grand arbre de la civilisation qui devait abriter, sous son magnifique ombrage, les générations de l'avenir. C'est ainsi qu'il nous semble bien difficile d'admettre que les législateurs de ces sociétés primitives, acceptés comme des dieux par des populations auxquelles ils étaient supérieurs par les connaissances acquises ou transmises et par le génie, fussent eux-mêmes les dupes de leur divinité, quand les misères si nombreuses, auxquelles l'humanité est sujette, suffisaient pour leur rappeler à chaque instant leur nature, impossible de croire que l'anthropophagie fut un fait universel dans le monde primitif, de telle sorte que l'auteur après avoir peint un sacrifice humain et raconté le cœur tout sanglant de la victime, dévoré par les prêtres, se croit en droit d'ajouter : « L'anthropophagie fut la première communion sociale. » M. de Penhoën qui, plus tard, fera arriver l'humanité trop haut, la fait, ce nous semble, partir de trop bas dans ce monde primitif. Ces grandes vérités traditionnelles dont on distingue encore les linéaments confus dans les dogmes des religions où la vérité est le plus obscurcie, suffisent pour établir, même au point de vue rationnel, que de vives lumières avaient brillé au berceau du monde, derrière ces ténèbres qui ne peuvent les cacher complètement à nos regards. Comme le dit l'Évangile du Verbe : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise; » elles ne l'ont point comprise, mais elle a lui cependant, et quelques-uns de ses rayons ont touché les yeux qui ont désiré être éclairés. Comment une saine philosophie pourrait-elle admettre que Dieu, qui a créé l'homme pour la vérité, l'homme des temps primitifs, comme l'homme des temps civilisés, eut laissé au hasard de quelques intelligences plus pénétrantes et plus inventives, le soin de faire sortir les vérités essentielles de l'état latent où elles sommeillaient dans la généralité des esprits, sans qu'il y ait eu avant ces révélations purement humaines, dont les clartés étaient mêlées de tant d'ombres, les aperçus de tant de rêves, une révélation plus élevée et vraiment divine où ils venaient puiser? Mais il est temps de sortir des nuages du monde primitif pour marcher sur un sol plus ferme et mieux éclairé. Peu à peu le besoin d'étendre sur une plus grande surface du globe l'humanité qui croît et se multiplie, afin qu'elle trouve sa nourriture, les luttes de religion à religion, les divisions intérieures des sociétés, les incidents imprévus, l'amour de l'inconnu et l'esprit d'aventure ont peuplé la terre. La diversité des races s'est fait jour, sous l'unité primordiale du genre humain. Le monde primitif s'efface et nous nous trouvons en regard des civilisations qu'on peut étudier sur des documents authentiques.

Digitized by Google

Le premier monde qui frappe alors les regards de l'auteur de la *Philosophie de l'histoire*, c'est le monde oriental. Dans ce monde, trois peuples se détachent et manifestent trois phases distinctes dans le développement de la civilisation primitive : « la Chine nous montre une civilisation uniquement fondée, ainsi qu'aux premiers jours de l'histoire, sur l'annihilement de la personnalité humaine dans l'élément divin ; l'Inde une autre civilisation qui a pour base, pour fait dominant, la séparation des fonctions sociales, ce qui caractérise une époque plus avancée ; enfin, la Perse, une troisième civilisation qui se donne pour but la propagation des idées religieuses. » L'auteur ajoute qu'il étudiera chacun de ces peuples dans l'ordre où ils viennent d'être placés, c'est-à-dire d'Orient en Occident : « c'est la marche du soleil, c'est aussi celle de la civilisation. » Nous sommes obligés de nous borner à dire, sous peine de reproduire, dans toute leur étendue, ces synthèses des trois formes de la civilisation orientale, que le savant auteur justifie par le résumé substantiel de leurs livres sacrés, de leur législation, de leurs mœurs, de leurs destinées historiques, les définitions qu'il a données. Ce qu'il y a de frappant dans cette étude, c'est qu'elle établit un rapport étroit qui fait sortir la législation et la destinée des peuples de leurs croyances religieuses comme la statue sort du moule qui contenait le métal en fusion. Le sentiment de l'infini domine dans la civilisation chinoise, comme le sentiment d'une hiérarchie immuable dans la civilisation indoue, singulier monde où la caste, qui répond dans le monde physique à l'espèce, remplit le rôle que joue l'individu dans la civilisation européenne, de telle sorte qu'il n'y a plus de vertus humaines, de vices humains, mais des vices et des vertus de caste, et que ceux qui ne sont point de la même caste semblent ne point appartenir à la même nature. Ces deux civilisations ont en elles quelque chose qui les condamne à l'immobilité comme les dogmes de leur religion. Rien de pareil dans le monde persan ; l'antagonisme du bon et du mauvais principe, d'Ormuz et d'Arhiman, la lutte de la lumière et des ténèbres, et la victoire future de celle-là, comportent l'activité intellectuelle, sociale et nationale. Aussi, tandis que la civilisation chinoise et indoue est exclusive, qu'elle reste éternellement sur la défensive contre tout ce qui n'est pas elle, la civilisation persane est douée d'une activité ardente, d'une vie extérieure. Comme la lumière, qui est son principe, elle veut vaincre les ténèbres, elle tend à s'assimiler tout ce qui n'est pas elle, c'est une civilisation ouverte et non une civilisation fermée. Son dogme principal, c'est le retour à l'unité par la lutte, principe gâté par le dualisme de la création qu'on retrouve dans plusieurs hérésies chrétiennes. Un des morceaux les plus intéressants du livre de M. de Penhoën, c'est, sans contredit, celui où il peint le génie persan cé-

Digitized by Google

dant à cet instinct d'activité et d'expansion qui s'exprime en politique par la conquête, et rassemblant, sous la même domination, un grand nombre de peuples de l'Orient, jusqu'à ce qu'enfin Darius, fils d'Hystaspe, après avoir repoussé les Scythes dans leurs déserts, et fait rentrer sous le joug les cités de l'Ionie, dont les révoltes étaient continuelles, se trouva amené à lutter, à la tête de la plus grande partie de l'Orient réunie sous son sceptre, contre la Grèce elle-même dont les populations remuantes de l'Ionie étaient sorties, et qui, pendant leurs révoltes, leur avaient souvent envoyé des secours. « L'Orient, dit M. Barchou de Penhoën, avait rencontré l'écueil où devait échouer sa fortune; le peuple auquel allait échoir la domination du monde, s'était rencontré. C'est l'irrésistible mouvement de l'histoire qui oblige le peuple dominateur à aller chercher spontanément de lui-même, et prendre, pour ainsi dire par la main pour l'introduire en scène, celui qui doit le remplacer. »

Cependant, avant de sortir du monde oriental, l'auteur ne peut s'empêcher de présenter, en quelques mots, la synthèse de la civilisation égyptienne et celle de la civilisation juive qui n'a qu'une bien petite place dans le monde, si l'on ne considère que les limites géographiques de la Judée, mais qui en a tenu une si grande du moment qu'on vient à considérer l'expansion de ses idées et l'influence de sa doctrine sur les idées du genre humain : l'aire d'où l'aigle s'élance est étroite, mais dans son vol immense il remplit l'étendue. L'Egypte et la Judée, on le sait, firent partie de l'empire persan. La civilisation égyptienne présente à l'historien deux caractères dignes de remarques : le premier, c'est la croyance à l'immortalité de l'âme qui éclate dans tous les détails de la législation et des mœurs. L'Egypte ne croit pas seulement que cet élément intellectuel et moral qui est en nous ne mourra pas; mais, à l'encontre des nations qui le font rentrer après notre mort dans l'océan divin, l'Egypte conserve à l'homme, au-delà du tombeau, sa vie spéciale, sa personnalité. De là ces éternels palais qu'elle construit à la mort. Il semble qu'elle aspire à prolonger la durée des corps pour qu'ils puissent attendre l'immortalité que l'âme qui les a animés leur apportera un jour. Le second caractère remarquable dans la civilisation égyptienne, c'est le culte des animaux. M. de Penhoën fait remarquer, que lorsqu'on va au fond des choses, ce culte, tout absurde qu'il soit, prend place cependant dans l'ordre intellectuel au-dessus du culte de la matière inanimée. Le règne animal où le phénomène de la vie s'élève et se complique, où la nature vivante apparaît sous sa forme la plus admirable, après celle de l'homme, offre à l'homme un des mystères les plus étranges, une des énigmes les plus curieuses qui puissent occuper son attention. Il semble que les mé-

Digitized by Google

ditations du génie égyptien aient été consacrées, et inutilement consacrées à rechercher les rapports d'union ou de distinction entre les animaux et l'espèce humaine. Leur sphynx, leurs dieux à la tête de chien, de serpent, de lion, sont des emblêmes de cette tendance. Le pressentiment de la résurrection joint au sentiment de la vie, une aspiration vers l'infini auquel le vol manque, un effort pour passer du matériel à l'idéal qui n'aboutit souvent qu'à idéaliser la matière, ou à matérialiser l'idée, voilà l'Egypte. Cette civilisation est importante cependant encore à un autre point de vue, c'est là que le génie de l'Occident viendra étudier le génie de l'Orient. L'Egypte a été, de tout temps, une source où les Grecs sont venus puiser. Ce que la Grèce a été à l'Italie, l'Egypte l'a été à la Grèce.

Quant aux Hébreux, il est un point sur lequel il nous semble difficile de tomber d'accord avec M. de Penhoën : il n'admet point que les Hébreux apparaissent dans l'histoire comme un peuple primitif. Veut-il seulement dire par là que les idées qu'ils portent dans le monde, sont supérieures à celles des peuples auxquels il a donné ce nom ? rien de plus exact. Mais s'il entendait dire que les Hébreux ne peuvent faire remonter leur généalogie nationale aussi haut que ces peuples, cette opinion ne pourrait être acceptée; aucune nation, au contraire, ne remonte plus haut, par les souvenirs authentiques de son histoire, que la nation juive, qui va de Moïse à Abraham, d'Abraham à Noé, et la science moderne, à mesure qu'elle avance, rencontre partout le flambeau de la Genèse éclairant d'une lumière trouvée de plus en plus pure, l'origine même des choses. M. de Penhoën, en appréciant l'action exercée par Moïse, n'a point échappé à la tendance de l'école du rationalisme moderne qui est d'éviter tout ce qui fait intervenir l'ordre surnaturel dans l'ordre naturel, et il incline à penser, non-seulement contre l'opinion consacrée, mais contre toute vraisemblance, « que le séjour des Hébreux en Egypte, l'initiation de Moïse à la science des sanctuaires, les retranchements qui s'en suivirent dans les annales hébraïques par ses soins, furent les moyens humains dont Dieu se servit pour faire apparaître un peuple si différent de ses devanciers et de ses contemporains. »

Sans doute il ne faut pas chercher des miracles où il n'y en a pas, mais, que le savant auteur nous permette de le lui dire, il y a de graves inconvénients à ne pas en voir là où il y en a. L'ordre naturel qui fait sortir un gland d'un chêne n'est pas moins étonnant que l'ordre surnaturel qui fait sortir un mort du tombeau à la voix du Christ, et nous ne l'appelons naturel que parce que nous sommes habitués à voir la puissance divine se manifester sous cette forme. Les manifestations d'un ordre surnaturel au milieu de l'ordre naturel, du moment qu'elles ont pour but la gloire de Dieu et le bien des

Digitized by Google

hommes, n'ont rien qui soit en désaccord avec la logique divine. L'ordre naturel n'est qu'une bien petite partie de l'ordre général établi par Dieu, et cet ordre général, plus haut et plus large que notre étroite logique, contient à la fois le naturel et le surnaturel. Or, comme l'esprit, qui est l'image de Dieu, est d'un ordre infiniment plus relevé que la matière, qui n'est que son ouvrage, il est logique que la logique des choses matérielles fléchisse devant celle des choses spirituelles. Tout fait surnaturel a trois éléments : Dieu qui l'opère, les lois ordinaires qu'il change, l'humanité en vue de laquelle il est opéré. C'est une chose remarquable que ce soit toujours en vue de l'homme que les dérogations aux lois ordinaires de la nature aient eu lieu. Il est dans l'ordre que la liberté infinie du créateur se manifeste par d'éclatants exemples à la liberté créée. Sans cela, l'homme pourrait être tenté de prendre les lois établies pour Dieu même, et il diviniserait ces lois comme autant de formules algébriques qui n'auraient ni la conscience, ni l'intelligence de leur action. Les miracles sont la manifestation de la liberté de Dieu à la liberté de l'homme, la preuve que la divinité contient l'ordre naturel, au lieu d'être contenue par lui, et que ces lois n'ont d'action que celle que Dieu leur donne, de force que celle qu'il leur imprime, en un mot, que le monde est gouverné par une intelligence souverainement libre, au lieu d'être mû servilement par un aveugle levier. Qu'est-ce qu'une révélation? C'est la volonté divine se manifestant exceptionnellement et surnaturellement à l'homme, qui avait usé de son libre arbitre pour méconnaître les enseignements qui lui avaient été donnés dans l'ordre naturel. Il est donc dans la logique générale que dans les époques de révélation, qui sont des heures exceptionnelles de manifestation divine, l'intervention de l'ordre surnaturel se fasse partout sentir. Voilà pourquoi, quand nous voyons les Juifs sortir de l'Egypte pour aller propager sur la nature de Dieu, son unité, sa spiritualité complète et absolue, sa personnalité souveraine, la création de la matière, des idées qui ne sont nulle part, et en Egypte moins qu'ailleurs, nous trouvons, non pas peut-être plus rationnel, mais plus raisonnable d'attribuer à une révélation divine la mission du peuple juif, que d'y voir « un résultat produit par les combinaisons de certains événements historiques, par l'arrangement de certaines circonstances humaines. »

On retrouve ici cette dissidence entre les idées de M. de Penhoën et les nôtres que nous avons signalée plus haut : il croit aux révélations par intuition, et on voit qu'il a un secret penchant à ranger Moïse dans cette classe; nous croyons que la révélation véritable suppose une manifestation volontaire et particulière de la divinité envers celui qui en est l'interprète choisi. Cependant, il est juste de le reconnaître, M. de Penhoën apprécie sainement, malgré cela, toute l'importance

Digitized by Google

du rôle du peuple juif : « Dans la conception hébraïque, dit-il, Dieu se montre, pour la première fois, dégagé de tout mélange et de toute solidarité avec la matière ; les deux principes mêlés et confondus dans les conceptions de la Chine et de l'Inde se trouvent ici nettement séparés. Jéhovah apparaît dans son caractère de pur esprit, de sublime intelligence. L'homme s'est assimilé la grande notion de Dieu, il s'est saisi de Dieu dans ses attributs les plus distinctifs et les plus importants. La grande distinction du monde et de Dieu, de la nature divine et de la nature humaine, se trouve clairement établie. » Rien de plus juste et de plus élevé que cette appréciation. Nous aurions bien des objections à élever contre l'interprétation un peu trop rationnaliste que l'auteur donne de la chûte de l'homme dans le Paradis terrestre. Nous ne croyons point que cette chûte fût pour l'homme la condition nécessaire de la science, ce qui équivaudrait à dire que l'homme ayant été créé pour connaître, la première faute était une chose inévitable et fatale. Dieu aurait bien trouvé le moyen d'initier à la science l'homme demeuré fidèle et pur, et il fallut un miracle de miséricorde pour que la science corrompue par l'orgueil ne produisit point la perte irrémédiable de l'homme. Ce n'est que par un commentaire inexact, une interprétation non motivée de la Genèse, que l'auteur a pu arriver à cette conclusion. D'après les livres saints eux-mêmes, en effet, on voit l'homme nommer dès le commencement les animaux que Dieu fait paraître devant lui ; donc la science avait déjà commencé pour l'homme avec le langage, avant qu'il se fût dépouillé de son innocence primitive, et le disciple de Dieu pouvait tout apprendre à cette sublime école. Sans doute Dieu qui prévoit tout avait prévu la première désobéissance, et il en a fait sortir des résultats merveilleux ; mais serait-ce raisonner d'une manière respectueuse pour la justice et la bonté divine, que d'admettre que ces résultats eussent été moins merveilleux et moins avantageux pour l'humanité, si le premier homme avait été trouvé obéissant?

L'étude que M. de Penhoën consacre à la civilisation juive est dominée par le double principe que nous venons de signaler, un sentiment élevé et vrai de la grandeur du rôle que joue le peuple juif, et de l'accord de ses institutions, de sa législation, de ses idées, de son histoire avec ce rôle, un penchant marqué à ramener aux lois du rationnalisme humain tous les faits d'un ordre supérieur dont cette histoire est remplie.

Quand les civilisations orientales ont dit leur dernier mot, l'ère des civilisations européennes s'ouvre. Le monde hellénique frappe alors les regards. Il doit beaucoup à l'Orient, comme un enfant doit beaucoup à son père ; mais un enfant plein d'initiative qui doit aller bien plus loin que son père, et qui a son caractère et son activité propre. Quel

Digitized by Google

est donc le caractère du génie grec? c'est l'étude et la connaissance profonde de l'homme et son libre développement. « L'énigme proposée par le Sphynx, personnification de l'Egypte ou de l'Orient, à Œdipe, personnification de la Grèce, dit très bien M. de Penhoën, c'est l'énigme même de l'humanité. » Les sociétés de la Grèce sont des sociétés plus humaines, dans le sens le plus large du mot, que les sociétés orientales. Les idées et les passions de l'homme s'y développent avec plus de liberté. L'initiative individuelle y joue un plus grand rôle. Il y a quelque chose de plus raisonné, de plus réfléchi, de plus libre dans le génie grec. L'homme, en Grèce, agit sur les institutions, avant que les institutions n'agissent sur l'homme. Il n'est point emprisonné dans une forme sociale unique, il essaie toutes les formes. La fantaisie grecque plie la nature elle-même à ses imaginations; de là un fait nouveau dans le monde, la diversité des institutions politiques dans les diverses fractions d'un même peuple. « Tous les principes, toutes les formes politiques, dit l'auteur, semblent s'être donné rendez-vous en Grèce pour s'y développer avec une complète indépendance. Cette puissance individuelle, cette fantaisie politique, nouvelle venue au monde, précisément pour cette raison, ne voulait relever que d'elle-même; elle méprise tous les obstacles matériels, tous les instincts de la nature, tous les enseignements de la tradition. » C'est bien là le portrait de la Grèce, cette aïeule du rationalisme moderne. Le besoin de l'unité n'est représenté en Grèce que par l'association, la fédération, en politique; le sentiment d'une civilisation commune qui méprise tout ce qui n'est pas elle; et, dans une sphère plus haute, par la commune jouissance des arts et des lettres dans les jeux publics, et, au sommet enfin, par la communauté de deux institutions religieuses, le temple de Delphes et le temple d'Olympie avec leurs oracles acceptés par toute la Grèce. L'auteur se trouve naturellement amené à analyser ces constitutions d'un nouveau genre qui prennent naissance en Grèce, constitutions rationnelles demandées à la raison supérieure d'un homme, par la raison confiante d'autres hommes. De là un coup d'œil sur les institutions rédigées par Solon pour Athènes, afin de donner un libre jeu à toutes les facultés humaines, et celles que Lycurgue promulgua pour Sparte, afin de diriger vers la guerre l'esprit des Lacédémoniens auxquels il fermait toutes les autres issues. A Athènes, c'est le mouvement, l'activité, le progrès, la liberté des idées, des sentiments, la mobilité, l'initiative et la fantaisie individuelle dans ce qu'elle a de plus indépendant; à Sparte c'est la fixité, l'immobilité, l'esclavage de la volonté sous le joug d'une loi qui brise les penchants, les instincts, les sentiments de la nature, qui étouffe l'homme dans le citoyen. Telles furent les deux cités qui se disputèrent la direction des destinées de la Grèce, et dont l'antagonisme remplit toute son histoire.

Digitized by Google

Ce résumé substantiel, rapide, animé, du mouvement de la civilisation grecque, étudiée des hauteurs de la philosophie, est peut-être le morceau le plus brillant et en même temps le plus intéressant du livre de M. de Penhoën ; il réunit tout, la profondeur des réflexions et le mérite du style, et l'on peut dire qu'il est écrit avec amour. Quand l'écrivain arrive à la lutte fameuse du génie grec, cet aïeul du génie moderne, contre le génie oriental, à laquelle la mer de Salamine et les champs de Marathon, noms immortels répétés d'âge en âge par les échos graves ou harmonieux de l'histoire et de la poésie, servirent d'arène, l'intérêt redouble, le lecteur partage l'émotion dramatique de l'historien qui suit d'un œil inquiet, comme s'il était pendant encore, ce grand duel qui doit décider de l'avenir intellectuel et politique du monde. Puis, lorsque mesurant, d'un coup d'œil aussi rapide que sûr, le magnifique rôle d'Alexandre, à l'époque où prenant l'offensive au nom du génie grec qui trouve en lui sa personnification la plus brillante, il va cette fois constater par les victoires d'Arbelles et d'Issus la prééminence de la Grèce, dont l'indépendance a été préservée à Salamine et à Marathon, l'auteur développe cette dernière période de l'histoire de la Grèce résumée dans un des hommes les plus prodigieux et les plus séduisants qui aient paru sur la terre, on se sent entraîné à sa suite sur les pas de cet Alexandre, qui égala la réalité historique au merveilleux de la fable, par l'union de deux qualités rares portées à leur plus haut dégré, le génie de l'inspiration et celui de la réflexion. Et cependant, comme le dit l'auteur, la civilisation grecque, quelque loin qu'elle fût allée, n'avait pas dit le dernier mot de l'humanité : sa lumière était mêlée de trop d'ombres, ses vertus de trop de vices; son éclat était acheté au prix de bien des souillures, comme les libertés troublées qu'elle donnait à quelques-uns, au prix de la servitude du grand nombre. La Grèce ressemblait à son Alexandre, aussi prodigieux par ses défauts que par ses qualités, et qu'on aurait tant de joie à aimer si l'on n'était pas souvent obligé de le haïr.

On commence à voir clair dans la pensée et dans l'œuvre de M. de Penhoën. Il a considéré la destinée de l'humanité comme une progression toujours croissante dont chaque terme se personnifie dans un monde à la fois intellectuel et social. Le monde oriental, ce premier-né de Dieu, paraît d'abord avec ses variétés. Le monde européen lui succède. Lui aussi aura ses différents âges et ses différents types. Le monde hellénique, héritier de l'Orient, trouvera son héritier dans le monde romain. Le monde romain, quand il a écrit sa phrase dans le grand livre de l'humanité avec la plume de ses législateurs et l'épée de ses légionnaires, disparaît à son tour devant le monde barbare. Le monde féodal succède à celui-ci; puis vient le monde de la renaissance, précurseur du monde moderne.

Digitized by Google

Certes, cette carrière est vaste. Après avoir décrit la marche de la civilisation, à travers ses différentes phases, dans le monde de l'Orient, l'étudier à son début européen, dans le monde hellénique, et signaler les progrès qu'elle y réalisa et les qualités qui lui manquèrent; la suivre ensuite sur un nouveau et immense théâtre, le monde romain, où elle présente deux nouveaux caractères, la lutte éternelle des plébéiens contre les patriciens, c'est-à-dire l'initiation lente et laborieuse des classes populaires à la vie sociale et publique, et la lutte nationale de Rome contre le monde extérieur qu'elle tend à s'assimiler par la conquête et par la politique, de sorte que Rome eut cette double puissance d'initiation intérieure et extérieure qui manqua à la Grèce, assez semblable à une statue admirablement, mais stérilement belle, qui, destinée à rester ce qu'elle était en sortant du bloc, pose éternellement devant le monde; lorsque le génie romain a terminé son sillon, quand on est arrivé au bout de cette civilisation puissante mais incomplète, brillante mais souillée et sans entrailles, qui n'avait pas même de nom pour l'humanité, la charité, la fraternité, et comportait un effroyable mélange de despotisme, de sensualité et de bassesse, où la passion de l'or et l'amour du sang se ruaient dans la boue des mœurs les plus infâmes, étudier le monde barbare, cet héritier du monde romain, que César, sacrant de la pointe de son épée, semblait être allé chercher en passant le Rhin, comme les Perses étaient venus chercher les Grecs; peindre le développement de cette nouvelle civilisation à la douce chaleur de l'idée chrétienne qui, comme l'esprit de Dieu porté sur les eaux, couve ce nouveau monde qui va paraître, donne une nouvelle origine et marque un nouveau but au pouvoir social, et réforme pacifiquement les institutions et les lois par la réforme des cœurs; reprendre encore sa course, après avoir suivi ce long itinéraire de la civilisation, et essayer d'expliquer la nouvelle forme qu'elle prend dans le monde féodal, où l'idée, la révélation chrétienne, modifie et travaille si profondément le génie barbare, et s'incliner devant la grande mission sociale remplie par la papauté pendant cette période; continuer à marcher encore pour assister à cette nouvelle aurore de la civilisation antique qu'on appelle la Renaissance, époque mêlée, tourmentée, douloureuse, où l'esprit d'examen, bientôt poussé jusqu'à la révolte, se manifeste comme une ivresse qui trouble les intelligences, et où la grande scission du protestantisme s'accomplit dans le sein du christianisme; enfin entrer dans le monde moderne, où s'agitent tant de problèmes dont les solutions ne sont pas trouvées, où l'ordre et la liberté, ces deux besoins parallèles, tantôt cherchent à se concilier, tantôt s'excluent violemment, où l'antagonisme des classes anciennes et des classes nouvelles, d'abord placé sur le premier plan du tableau, le cède peu à peu à l'antagonisme du

Digitized by Google

capital et du salaire; où le gouvernement représentatif tente ses premiers pas, avec des alternatives de succès et de revers, et où la civilisation semble chercher de nouvelles routes, voilà, ce semble, le cadre d'un tableau immense, plein d'intérêt et de grandeur; le sujet d'une étude immense, capable d'occuper, d'effrayer peut-être l'intelligence la plus studieuse et la plus hardie.

Cependant elle ne suffit pas à l'activité curieuse et investigatrice de M. de Penhoën. De même qu'il a cherché, à l'aide de l'induction, à reculer au-delà du connu dans le passé, il cherche à avancer au-delà de cet autre inconnu qu'on appelle l'avenir, par des conjectures tantôt subtilement ingénieuses, tantôt, c'est lui-même qui le dit, téméraires. Il essaie de lever les sept sceaux qui cachent les temps perdus dans la nuit de l'oubli, et les temps plongés encore dans les ténèbres de cet autre abîme qu'on appelle l'avenir. Notre civilisation est-elle le dernier mot de l'humanité? Le sort de ses aînées ne sera-t-il pas le sien? N'aura-t-elle pas une héritière? Sujet redoutable, et à la fois séduisant et obscur; car l'homme échappe sans cesse au présent où Dieu l'a renfermé, pour vivre, par la pensée, dans le passé et dans l'avenir. M. de Penhoën ne se dissimule point la difficulté, disons le mot, la témérité de l'entreprise; mais il cède à l'attrait qui entraîne les intelligences méditatives qui aiment à faire des reconnaissances dans cette double nuit dont les ténèbres nous précèdent et nous suivent. Il croit que l'individualité, qui est le dernier terme des sociétés anciennes, n'est que le germe des sociétés nouvelles. L'association lui paraît devoir être l'origine d'une nouvelle évolution sociale. Il pressent la naissance de nouvelles hiérarchies, d'une autre distribution des fonctions publiques, d'une nouvelle évolution dans la forme de la propriété, d'une nouvelle forme de l'unité européenne.

Ici, les moyens de contrôle manquent à la critique. Dieu seul voit clair sur cet obscur échiquier de l'avenir dont les pièces ne sont pas encore à leur place. On ne pourrait qu'opposer des chimères à des chimères, et comme on n'a pas encore établi un tribunal des conjectures, la cause pourrait être plaidée sans fin, mais ne rencontrerait pas de juge ici bas. Nous louerons seulement l'auteur de ne pas avoir oublié, au milieu de cette espèce de calcul de probabilités humaines et sociales, la seule certitude qui apparaisse sur la surface de cet océan de suppositions et de vraisemblances; c'est la destinée divine et providentielle du Christianisme, appelé à régner dans le monde. « La civilisation née du Christianisme, dit-il, exerce dans toutes les contrées où elle pénètre une action énergique; elle ne saurait se trouver en contact avec les civilisations étrangères sans les dominer, ou du moins sans les modifier profondément. Elle attire à elle, elle transforme les éléments divers de ces civilisations; elle dépose çà et là des

Digitized by Google

germes qui grandissent au milieu d'institutions, de mœurs, de croyances qui d'abord semblent les repousser, mais que peu à peu ils s'assimilent en les métamorphosant. Elle se montre sous les aspects les plus variés, tantôt religieuse, tantôt politique, tantôt industrielle ou commerciale. Il n'est pas de moyens qui ne soient à son usage et ne servent son invincible propagande. Les temples se ferment-ils à la parole du missionnaire, les bazars s'ouvrent aux ballots du marchand. Ici, c'est la croix à la main qu'elle marche à la conquête : la Chine nous a montré ce spectacle dans les continuateurs de la grande œuvre de Xavier; un moment interrompue par de déplorables malentendus, la voilà reprise avec une nouvelle ardeur et de nouveaux succès. Là où la prédication religieuse demeure en apparence sans effet, cette civilisation n'en exerce pas moins une immense influence par les armes et la politique; c'est ce que nous apercevons dans l'Inde, où le protestantisme semble, depuis de longues années, végéter dans un isolement stérile. Cette civilisation dépasse de beaucoup, quand à l'étendue de sa sphère d'action, la civilisation romaine; elle la surpasse bien davantage encore quant à la puissance, à l'intensité de son action. La civilisation chrétienne pénètre dans tout ce qu'elle touche; elle crée des liens moraux entre tous les peuples qu'elle parvient à conquérir; elle sait en faire une même unité intellectuelle..... M. de Maistre s'écrie, dans un ordre de considérations purement religieuses : « *Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons saluer de loin. Nous sommes douloureusement broyés; mais si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes broyés que pour être mêlés.* » « L'unité ne semble-t-elle pas nous apparaître, dès à présent, bien que dans un lointain horizon, pour ce qui est du domaine des croyances religieuses? L'idée chrétienne ne se développe-t-elle pas, dans cette sphère, avec une force d'initiative qui ne paraît pas devoir l'abandonner et qui lui promet l'avenir? Dès aujourd'hui l'humanité ne se trouve plus divisée qu'en quatre grandes croyances religieuses : le Christianisme, l'Islamisme, le Brahminisme et le Boudhisme. Si l'initiative catholique n'obtient pas partout les mêmes résultats, toujours est-il cependant que c'est la seule qui agisse, la seule qui fasse une certaine propagande, qui, par conséquent, plus ou moins lentement, gagne néanmoins toujours du terrain. Aussi le monde présente-t-il, surtout à ce point de vue, un spectacle analogue à celui qu'il offrit à la fin de l'empire romain. Tous les peuples de la terre cessant de demeurer étrangers les uns aux autres, entrent de nouveau en contact, se pénètrent par mille points, semblent partager les mêmes espérances; on dirait qu'ils attendent une autre bonne nouvelle; et le christianisme, encore une fois conquérant, ne partant plus seulement d'un obscur coin de la Judée, mais présent en tous lieux, sous le casque du guerrier, la robe

Digitized by Google

du prêtre, l'habit du marchand, se remet en marche vers l'empire universel. »

C'est sur ce remarquable morceau ou tout est réuni, la forme et le fonds, que nous fermerons cette incomplète analyse. Les paroles que nous venons de citer contiennent tout ce que nous savons, tout ce que nous pouvons savoir de l'avenir, parce qu'ici le flambeau incertain et vacillant de la raison humaine s'allume aux infaillibles clartés du divin flambeau. Aussi bien, conviendrons-nous humblement que les ailes nous manquent pour suivre le vol de l'auteur qui, à la manière de César, trouvant que rien n'était fait tant qu'il restait quelque chose à faire, plane un moment sur le monde de l'avenir, et passe outre. Mais où donc va-t-il? Il va vers des plages pleines de mystère, et s'enfonce dans les sphères redoutables de l'inconnu. Quels sont les rapports entre le monde que nous habitons, et ces innombrables mondes qui l'entourent et peuplent les plaines de l'infini? La vie n'existe-t-elle pas dans le reste de l'univers, aussi bien que sur la terre que nous habitons? Pourquoi y aurait-il tant de théâtres, si l'unité de lieu était la condition du grand drame de la vie? Si la vie existe dans le reste de l'univers, pourquoi l'humanité ne se rattacherait-elle pas aux autres créations animées? Pourquoi dès lors ne concourrait-elle pas au plan général de l'univers, et ne serait-elle point un anneau de la hiérarchie universelle? Quel rôle joueront ces mondes qui peuplent l'univers dans les destinées futures que Dieu prépare à l'humanité? Que deviendra, quand il aura reçu sa vie, celui que nous habitons?

On reconnait à l'étendue et à la nature de ces questions, un de ces esprits inquisitifs et hardis, comme en a produit la Bretagne, cette patrie d'Abailard, de Descartes, de Chateaubriand et de M. de La Mennais. Nous n'indiquerons point les réponses, on les trouvera dans le livre. Il faudrait écrire un nouvel ouvrage pour les examiner et les discuter, et encore sans grand avantage, car, ainsi que nous l'avons dit, on discute au hasard dans le champs des hypothèses. Notre seul objet a été de signaler à l'attention publique un ouvrage important, au sujet de plusieurs passages duquel nous avons cru devoir prendre quelques réserves, mais qui a été écrit par un homme qui a beaucoup réfléchi, et dont la lecture fait beaucoup réfléchir. C'est un de ces livres où toutes les questions qui occupent les intelligences d'études et de pensées, tous les problèmes obscurs qui se remuent, à certaines heures, dans nos méditations curieuses et inquiètes, sont, nous ne voudrions certainement pas dire, résolus, mais agités par un esprit original, hardi, philosophique et studieux, qui a assez de science et de puissance de raisonnement pour intéresser même aux spéculations de son imagination.

ALFRED NETTEMENT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

BRUXELLES.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

Après Paris, il n'est pas de ville au monde plus connue que Bruxelles. Qui n'a vu Bruxelles au moins une fois dans sa vie? Qui n'a passé à Bruxelles en allant quelque part, n'importe où? Tout chemin mène à Rome, dit-on; on pourrait dire également: Tout chemin passe par Bruxelles. Allez-vous en Suède ou en Turquie, en Danemark ou en Perse, à La Haye ou à Bucharest, à Hambourg ou à Munich, à Dresde ou à Prague, à Berlin ou à Vienne, à Saint-Pétersbourg ou à Venise, votre chemin le plus facile et le plus beau, sinon le plus court, est par Bruxelles. Tous les étrangers européens qui viennent en France, tous les Français qui vont à l'étranger traversent Bruxelles. De l'Allemagne en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne, on fait escale à Bruxelles. Du sud au septentrion, du levant au couchant, toutes les voies les plus rapides touchent à Bruxelles : Bruxelles est sur la route de l'Inde et du Kamschatka, de Singapour et de Pékin, de Londres et de Constantinople, de Tobolsk et d'Alexandrie, de la mer Glaciale et des sables ardents de l'Afrique. Pour peu que vous sortiez de chez vous, vous êtes obligé de mettre le pied à Bruxelles.

Aussi Bruxelles, quoiqu'on en ait dit, a un caractère propre, une physionomie tout originale, une saveur *sui generis* et qui ne révèle aucunement la contrefaçon.

Digitized by Google

Toutes les races se rencontrent à Bruxelles, tous les peuples s'y donnent rendez-vous, toutes les idiomes s'y confondent, tous les gouvernements s'y coudoient. C'est une sorte de Babel, le forum de toutes les nationalités, le caravansérail de toutes les contrées. De ce mélange inextricable, de cette fusion incessante, résulte un ensemble bizarre, étrange, incohérent et plein d'harmonie pourtant au milieu de son infinie variété. Ce n'est ni la tumultueuse inquiétude de Paris, ni l'impassible activité de Londres, ni la charmante indolence de Vienne, ni le faste doré de Pétersbourg, ni l'expansion bruyante et vaine des capitales du Midi; mais c'est quelque chose de tout cela à la fois, un mouvement qui se modère, une paresse qui s'exalte, une splendeur qui se voile, un bruit qui s'étouffe; et par-dessus ces éléments divers qui se pondèrent sans s'annuler, un levain d'antique nationalité qui perce, un germe de nationalité nouvelle qui point. Dire d'une pareille ville qu'elle est la copie effacée d'une autre, peu importe laquelle, c'est soutenir une thèse contre l'évidence. Par cela seul qu'elle emprunte quelque chose à toutes les villes de l'Europe, on peut affirmer qu'elle ne ressemble à aucune d'elles.

Bruxelles est une grande auberge et en a tous les caractères : on n'habite pas à Bruxelles, on y séjourne, on n'y demeure pas, on y loge. Toutes les grandes rues, toutes les maisons sont des hôtels, dans l'acception mercantile du mot; celles qui ne tiennent point table d'hôte louent leurs appartements meublés aux passants; on appelle cela des *quartiers*, expression très-juste, car on n'y habite que rarement une année entière; on y prend ses quartiers — d'hiver ou d'été : — trois mois, c'est le plus long séjour supposé dans cette ville. Le voyageur ressemble beaucoup au soldat en campagne : il campe et ne tient pas garnison. On a vu des gens se fixer pour plusieurs années à Bruxelles, mais ce sont des exceptions et on les cite.

La population indigène au cœur de Bruxelles se compose exclusivement d'hôtelliers, de brasseurs ou marchands de bière et de marchands de cigares. Quelques autres industries se groupent en satellites autour de ces professions essentielles, mais elles n'ont pour objet que la fabrication et la vente des objets utiles aux voyageurs, tels que modes françaises pour les Allemandes qui viennent en France, articles anglais pour les Français qui ont franchi la ligne douanière, et livres de poche pour la lecture en wagon ou en chaise de poste. On a beaucoup parlé jadis de la contrefaçon de nos livres par les éditeurs belges. La contrefaçon est un mythe; elle n'existe pas, ou du moins elle n'existe plus. Quelques-uns affirment qu'elle n'a jamais existé. Du reste les magasins sont brillants, leurs longues glaces s'encadrent bien dans de larges bordures de cuivre poli, leur pavé de marbre lavé tous les jours, étincelle comme un miroir sous le large pied flamand,

Digitized by Google

leurs grands comptoirs de chêne étalent une opulence solide et de bon aloi. Mille vases de la Chine et du Japon montrent au fenêtres leurs capricieux dessins et leur coloris fantastique; mille appareils divers, destinés à brûler le parfum de la nicotiane, depuis le narghilé monumental jusqu'au calumet primitif de l'Indien, invitent l'étranger qui passe à s'infecter de Latakiè ou de Maryland. Dans des boîtes de cèdre empilées avec art sont rangées toutes les espèces de cigares connues dans l'univers, depuis la feuille indigène roulée à Ypres ou à Courtrai, jusqu'au Havane pur ou frelaté, jusqu'au Manille coupé en deux, jusqu'aux impériaux menaçants comme des tromblons.

Il y a bien quelques autres maisons que celles où se débitent en gros ou en détail la bière et le tabac, les modes françaises ou les tissus anglais, quelques autres hôtels que ceux où se vend au plus cher denier le gîte pour la nuit et les aliments du corps pour la journée; il y a même des palais assez vastes pour loger des princes, assez beaux pour abriter des têtes couronnées, mais ceux-là encore sont des espèces d'auberges qui n'abritent que des rois en voyage et où ne logent que des princes en vacances. Ces édifices sont quelquefois visités par leurs propriétaires, mais c'est un événement, et les journaux de la localité ne manquent pas d'en faire mention. En temps normal l'opulence et la noblesse habitent leurs terres, de belles terres, fertiles et bien cultivées où la végétation des zônes tempérées étale toutes ses splendeurs, de beaux châteaux où toutes les exigences de la vie aristocratique sont largement satisfaites, où de longs tapis de verdure caressent le regard, où des champs entiers de fleurs réjouissent le cœur et la vue, ou de profonds ombrages et de vastes étangs peuplés de nymphéas répandent durant l'été une douce fraîcheur, où de grandes serres, dont notre Jardin-des-Plantes serait jaloux, rassemblent durant l'hiver toutes les richesses végétales des tropiques, et entretiennent dans les salons un printemps toujours fleuri. Qui n'a vu les châteaux de la Belgique et de la Hollande ne sait vraiment rien de ces deux pays. Mais leur accès n'est pas aussi facile que celui des maisons de ville. Celles-ci toujours désertes, sont abandonnées à l'insatiable curiosité du voyageur.

Rien n'est curieux comme un voyageur. Le voyageur veut tout voir, tout palper, tout compter. Il veut savoir les dates pour les oublier aussitôt, connaître tous les détails pour les confondre dans ses souvenirs, s'initier à toutes les particularités pour se donner le plaisir d'en imaginer de nouvelles. Il y a deux espèces bien distinctes de voyageurs, le voyageur qui s'extasie sur tout et celui qui ne s'étonne de rien. De beaucoup je préfère le premier. Ses défauts même tiennent à certaines qualités de cœur et d'esprit qu'il est bon de ne pas méconnaître. On rencontre souvent chez lui l'étoffe d'un observa-

Digitized by Google

teur et l'âme d'un artiste. J'aime mieux son enthousiasme irréfléchi et souvent intempestif, que le froid dédain dont le second est cuirassé. Celui-ci fait profession de ne rien admirer : le *nil mirari* d'Horace est sa devise, et il y est fidèle jusqu'à la stupidité. L'autre au moins me réjouit, celui-ci me fait peine. Trempés tous les deux dans une suffisante dose d'ignorance, l'un pousse des cris de joie devant toutes les curiosités intéressantes ou non qui lui passent sous les yeux, volontiers il s'étonnerait, dès qu'il a franchi sa frontière, de voir les hommes habiter des maisons et les chevaux marcher sur quatre jambes; il s'arrête à chaque pas, se récrie à chaque minute, et se pâme en face de chaque objet qu'il aperçoit, vous fait des remarques invraisemblables et vous pose des questions inconsidérées, vous demande sérieusement si le comte d'Egmont vit encore, et si Guillaume d'Orange, qui fut l'un des principaux instigateurs du compromis des nobles, est le même que celui dont il a vu le palais auprès du Parc. L'autre au contraire n'interroge pas, il repousse même vos explications si vous vous offrez à lui en donner : « Je sais, je sais, » dit-il; et notez qu'il ne sait rien. Tout ce qu'on lui montre lui fait lever les épaules, tout ce qu'on lui dit ne lui inspire que de la pitié. Il a vu mieux que tout ce qu'il voit, entendu mieux que tout ce qu'il entend, recueilli mieux que tout ce qu'on lui raconte. Ce voyageur-là est une peste : fuyez-le; son voisinage influerait comme un dangereux irritant sur votre système nerveux.

Le mélange de ces deux races de voyageurs a donné le jour à une variété, la plus terrible de toutes parce que son action ne s'exerce pas seulement pendant le voyage, et qu'elle se prolonge au-delà sous forme de récits qu'il faut écouter, ou de livres qu'il faut feindre d'avoir lus. Chez elle le mal est passé à l'état chronique et devient souvent incurable. On rencontre ceux qui en sont atteints, errants par les rues, le nez au vent, un calepin prétentieux à la main, pour y consigner leurs piquantes observations. Ils vont ainsi de palais en églises, et d'églises en musées, font leur tour d'Europe en gens qui croient découvrir des terres nouvelles, ou tirer des ténèbres des chefs-d'œuvre inconnus. Armés de connaissances superficielles et banales, ils ont l'oreille ouverte à toutes les erreurs traditionnelles, à toutes les opinions ridicules mais parfaitement accréditées; ils marchent le front haut à la conquête d'une illustration de *tourist*, et s'en reviennent chargés d'un épais bagage où toutes les contrebandes intellectuelles du globe ont déposé leurs échantillons : la douane, par malheur, n'a ni prohibitions ni tarifs contre l'invasion de pareilles marchandises. Les colis débarqués et les malles ouvertes, vite on se met à l'œuvre. Si le récit ne dépasse pas le cercle de la famille, ce n'est que demi-mal; entre parents on se doit des complaisances réciproques. Mais s'il

Digitized by Google

franchit cette limite pour « initier le public » à ses peintures et à ses réflexions, et qu'il se manifeste dans le monde sous forme de volume, alors le cas devient plus grave et le danger plus imminent. Le moyen de se défendre contre un homme, aimable d'ailleurs, qui se présente à vous un joli volume jaune ou gris-perle à la main, et qui deux jours après vous rencontrera et vous demandera : « Eh bien! avez-vous lu mon livre? — Non, pas encore, » répondrez-vous une première fois; mais la deuxième, mais la troisième! Vous finirez par dire : « Oui, je l'ai lu et je l'ai trouvé charmant. » Vous mentirez ainsi deux fois, ou bien si vous ne mentez pas, si vous dites exactement la vérité, vous vous serez fait un ennemi et passerez, qui plus est, pour un grossier personnage. On ne saurait trop se mettre en garde contre de pareils gens, donneurs de pareils livres; mais les éviter n'est pas toujours facile, et lorsqu'on a le malheur de tenir en bon lieu une plume, si modeste soit-elle, on les voit venir par bandes, ces perfides porteurs de jolis volumes..., *et dona ferentes*. Laissez-les pénétrer chez vous, c'est le cheval de Troie qu'ils vous apportent.

Souvent, hélas! mes mains ont elles-mêmes ouvert ces gracieux volumes, mes yeux ont eux-mêmes cherché ce qu'ils étaient sûrs d'y trouver : il le fallait!... Il en est un entre autres qui m'a tout dit sur Bruxelles, tout. Dans cet aimable livre, frais et galant, de format et de couleur, livre coquet si jamais il en fut, livre vêtu de rose comme une bergère d'opéra, le rouge au front, la mouche à l'œil et le sourire aux lèvres, fine peau, blanche et satinée, morceau friand et digne des gourmets, livre comme en font seulement les gens bien convaincus de la valeur de ce qu'ils écrivent; dans ce livre j'ai découvert mille choses précieuses et peu connues. Il m'a révélé l'existence à Bruxelles d'une « grande église appelée Sainte-Gudule, monument, dit-il, qui n'a rien de remarquable, d'une architecture dont *on ne saurait* préciser la date, et dont les tours semblent n'avoir pas été terminées. » C'est là que j'ai découvert cette ingénieuse description d'un tableau de Rubens, « peintre autrefois distingué » — admirez l'autrefois, — « et, qui représente (le tableau) un homme qui donne à manger à son chien, » (le martyre de saint Lievin)!! C'est encore sous la couverture de ce livre, teinte avec la rosée recueillie sur les fleurs du printemps, que s'abrite cette adorable naïveté touchant le bel Hôtel-de-Ville de la cité brabançonne : « Edifice d'un style gothique peu régulier. » — Mais ce qui frappera le plus notre *tourist*, auteur de ce livre écrit sur des feuilles de roses, ce ne seront ni l'Hôtel-de-Ville, ni les tableaux de Rubens, ni l'architecture « inachevée et sans date » de Sainte-Gudule, ce sera cette grande machine en bois de chêne qui s'épanouit, sous le nom de chaire à prêcher, entre deux piliers de cette collégiale. De ma vie je n'avais vu un aussi grand morceau de bois

Digitized by Google

sculpté. Mon livre mignon s'est chargé de m'apprendre ce qu'il représente : Les deux personnages, aussi peu vêtus que possible, qui supportent l'édifice, sont Adam et Eve, « environnés de *tous* les animaux de la création, » tous, entendez-vous bien, ils y sont tous ! Quelle ménagerie ! Heureusement ce «tous» est une licence poétique pour quelques-uns, et quelques-uns veut dire un singe, une autruche, un aigle et un paon. Les autres ont été vus en imagination, en rêve. Au-dessus de cet Eden en bois sculpté, au milieu d'arbres « véritables » taillés et feuillés en plein cœur de chêne, vous rencontrez la mort sous sa forme habituelle, un archange la trompette aux lèvres, de petits amours soutenant une draperie « véritable » drapée dans le chêne le plus pur, et enchevêtrée parmi les branches des « véritables arbres, » le tout couronné par la figure en pied et à pied d'une bonne grosse Flamande, qui s'avance intrépidement, portée sur le pli flottant de la draperie. L'habile ouvrier qui a pris la peine de tailler tout ce bois, n'a pas même oublié les cordons de la draperie; à rideaux de bois il ne fallait pas mettre cordons de chanvre. L'ensemble constitue un des plus glorieux rébus qu'il ait été donné à la sculpture de réaliser. Voilà un véritable « chef-d'œuvre » devant lequel mon livre et son auteur s'extasieront! Voilà une composition « du sentiment le plus chrétien et du goût le plus pur ! » Et qui se permettrait d'en douter serait mal venu en la bonne ville de Bruxelles, où il est universellement et depuis longtemps reconnu que ce monument gigantesque de la menuiserie brabançonne, s'exerçant avec fruit sur le chêne de Hollande, « n'a pas son pareil au monde ! » — Je le crois bien. — A côté de ce travail « du plus haut sentiment chrétien, » mon ingénieux livre en place pourtant un autre, qui ne parait pas avoir été inspiré par le même sentiment, et auquel, en vérité, je ne saurais ici donner son nom, même en flamand. Tous ceux qui connaissent Bruxelles sauront ce que je veux dire, et comme tout le monde connait Bruxelles, il n'est pas nécessaire que je le désigne autrement.

Mon *tourist* est un ami dangereux; ses admirations sont mortelles. Il a pris Bruxelles en affection : pauvre Bruxelles! — « La Belgique, dit-il, est un pays où l'on pratique la reconnaissance ; toutes les villes élèvent sur leurs places publiques des statues à leurs grands hommes. C'est ainsi qu'à Bruxelles on remarque les figures coulées en bronze ou taillées en marbre, du général Belliard, de Godefroid de Bouillon et d'André Vesale » — Or, André Vesale était Bruxellois sans doute, mais Godefroid de Bouillon peut passer pour Français, et le général Belliard est né à Nantes. Il est vrai que ce dernier est mort à Bruxelles. Bruxelles ne l'a pas vu naître, mais il l'a vu mourir ; c'est bien quelque chose. Serait-il donc vrai que la capitale de la moderne Belgique manquât dans son passé de grands hommes à qui elle put hardiment dres-

Digitized by Google

ser des statues sans craindre qu'on l'accusât de s'approprier la gloire de ses voisins? Il n'en est rien : Bruxelles peut puiser à pleines mains dans ses annales, il en fera sortir assez de noms fameux pour peupler tous ses carrefours et toutes ses places publiques. Une ville d'ailleurs ne doit pas limiter ses témoignages de reconnaissance aux hommes fameux qu'elle a produits. Ceux qui l'ont dotée de ses grandes institutions, ceux qui l'ont gouvernée avec honneur, ceux qui ont fait briller sur elle un rayon de leur gloire, ceux-là ont droit, aussi bien que les illustres enfants de la cité, au marbre ou au bronze commémoratif. Pourquoi, non loin de la statue équestre de Godefroid de Bouillon, à laquelle je ne veux pas de mal en dépit de son médiocre mérite, n'en éleverait-on pas une à cet autre Godefroid dit *le Barbu*, qui eût bien aussi quelque renommée dans son temps, et qui fut d'ailleurs le premier duc de Brabant? Je n'ai pas d'objection à faire contre l'intention, flatteuse pour la France, qui a taillé un marbre au général Belliard, mais il me semble qu'il eut été bon auparavant de penser à cette grande impératrice Marie-Thérèse, qui sut faire de Bruxelles une ville belle, riche et florissante. André Vesale fut à coup sûr un grand chirurgien pour son temps, et il passe à bon droit pour l'un des fondateurs de la science anatomique; mais Alexandre Farnèse fut un bien grand capitaine et j'ai entendu dire qu'il avait jeté quelqu'éclat sur le pays brabançon lorsqu'il le gouvernait pour le compte de l'Espagne. Ne renions jamais les gloires du passé; de quelque côté qu'elles nous arrivent, acceptons-les avec empressement. Les grands hommes sont de tous les pays comme ils sont de tous les temps : auprès du comte de Horn, qui ne fut qu'un révolté plein de patriotisme, mes regards ne seraient pas choqués de voir se dresser la figure austère du duc de Parme qui fut un homme de génie, — bien que tous deux servissent une cause différente. Chez une nation comme celle-ci, qui a été mêlée à tant d'autres nations et qui n'a eu que par intervalles une existence propre, il convient de n'être pas trop exclusif sur le choix de ses gloires nationales, sous peine d'afficher un esprit fort étroit et de faire preuve d'un grand fond d'indigence. Messieurs les libéraux, ayez donc un peu de libéralisme, et vous verrez que les grands hommes ne vous font pas défaut.

La Belgique est à bon droit fière de son passé, et elle veut être quelque chose dans le présent. Au rebours de tant d'autres contrées qui renient leurs gloires nationales et qui se plaisent à rompre les traditions des ancêtres pour n'avoir pas à imiter leurs vertus, elle s'efforce de renouer la chaîne des temps et de réveiller chez elle les vieux souvenirs assoupis. Elle se vante d'avoir été et elle veut redevenir.....

Jadis rivale de l'Italie par ses écoles de peinture, elle a conservé le

Digitized by Google

goût et le culte de l'art. Si elle n'a plus ces grands génies qui l'ont illustrée, elle est du moins jalouse de leur renommée, elle a pour leurs œuvres un amour infini, et parfois même sa tendresse s'égare jusqu'au délire, ce qui ne messied pas chez un peuple intelligent et riche. On sait que sous la domination française l'acte le plus impopulaire en Belgique fut celui qui fit enlever d'Anvers les deux fameuses toiles de Rubens, l'*Elévation de la Croix* et la *Descente de Croix*. On avait pu lui demander son or et son sang, à cette nation généreuse; mais lui ravir ses chefs-d'œuvre, la priver de ce qu'elle admirait depuis près de deux siècles, c'en était trop : on faillit se révolter. Et lorsqu'après la chute de l'Empire, on rendit à César ce qui appartenait à César, le roi des Pays-Bas qui voulait garder ces deux pages immortelles à Bruxelles, se vit bientôt contraint de les renvoyer à Anvers : « Si les deux tableaux ne sont pas restitués à la cathédrale, écrivait le gouverneur de cette ville, je ne réponds plus de la population. » Les deux toiles rentrèrent à Anvers au milieu d'une foule immense qui poussait des acclamations enthousiastes. C'était pour Pierre-Paul Rubens un triomphe posthume. Il existe non loin de Bruxelles, au village de Saventhem, un très célèbre tableau de Van Dyck, *Saint Martin donnant son manteau aux pauvres*. Outre son mérite, une légende d'amour prête une valeur particulière à cette page admirable, aussi les pauvres habitants du village lui ont-ils voué un amour peut-être sans exemple. On raconte que vers le milieu du siècle dernier la fabrique de l'église, sollicitée par un riche Hollandais, s'avisa de lui vendre le tableau pour un prix à la vérité fort élevé. L'acquéreur arrive pour en prendre possession, mais il trouve les abords de l'église occupés par toute la population armée de fourches, de faux et de bâtons. Devant cette attitude menaçante force fut à l'amateur de se retirer et de renoncer à son marché. Sous l'Empire, lorsque les provinces belges étaient occupées par les soldats français, on songea à dépouiller aussi Saventhem de son chef-d'œuvre. Un détachement fut envoyé pour s'emparer du tableau. Cette fois encore la population se souleva et contraignit les agents impériaux et la troupe à se retirer. Il fallut des renforts considérables, des armes chargées, des baïonnettes croisées pour tenir en échec le village pendant que s'accomplissait l'acte de déprédation. Ce fut grande joie pour ces bonnes gens, comme on peut le penser, lorsqu'en 1815, ce tableau reprit sa place dans l'église de Saventhem. Qu'on s'étonne après cela que chez un pareil peuple il se rencontre des gens riches qui paient cent mille francs un paysage d'Hobbema qui n'a pas soixante-quinze centimètres carrés de surface, et qu'un Van Mieris le jeune, grand comme la main, se vende jusqu'à soixante mille francs! Si le beau Paul Potter, de la galerie du prince d'Aremberg était mis en vente, il

Digitized by Google

monterait à plus de cinquante mille francs, — vingt-cinq mille francs par tête de mouton !

L'amour des tableaux est la passion dominante des Bruxellois. C'est la folie de ces hommes calmes et sages. Elle fait chez eux presque autant de ravages parmi les fortunes que le font ailleurs le jeu et les chevaux. On avouera du moins que ce travers, si c'en est un, vient d'un plus louable instinct et d'un plus noble orgueil. On a vu naguère des ventes publiques se transformer en *steeple chase*, et les enchères s'y succéder avec le même entrain que les sauts de haies ou de rivière à Epsom. Chemin faisant, plus d'un enchérisseur mordait la poussière, et le premier arrivé se ressentait longtemps de ses contusions.

Figurez-vous une salle basse, enfumée, où plus de quatre cents personnes s'entassent les unes sur les autres. Au milieu est une table, et sur cette table un homme qui se promène un cadre à la main. Voyez tous ces bras qui s'avancent, tous ces visages qui se penchent, toutes ces lunettes qui se braquent, tous ces yeux qui flamboient, toutes ces figures qui se dilatent ou se contractent! C'est que dans ce cadre il y a un paysage d'Hobbema. Il est connu, il est fameux, et son histoire est curieuse, écoutez-la :

Il y a une trentaine d'années environ, à une exposition de tableaux ouverte dans l'une des villes du fond de la Hollande, un jeune peintre apporta un paysage qui frappa vivement les membres de la commission, et qui parut à l'un d'eux, plus habile et meilleur connaisseur, suspect de parenté avec certaines pages signées du nom de Ruysdaël. Pressé de questions par le savant amateur, l'artiste finit par avouer qu'il avait copié ce tableau dans un de ces vieux burgs aux tourelles ébréchées, comme on en voit encore çà et là sur les rives de la Meuse et du Rhin. L'amateur n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez le propriétaire du castel. Il l'avait connu autrefois, et fut bien accueilli. On fit fête en son honneur, mais pendant tout le repas, le citadin avait eu les yeux attachés sur cinq ou six vieilles toiles pendues dans de mauvais cadres aux parois délabrées de la muraille. Deux surtout avaient fixé son attention. Après que l'on se fut levé de table, il les examina de plus près et avec beaucoup de soin; puis se retournant brusquement vers son amphytrion :

— Voulez-vous me vendre ces tableaux, lui dit-il ?

— Ma foi non, répondit le châtelain.

— Vous y tenez donc ?

— Beaucoup.

— Expliquez-moi donc alors pourquoi vous les laissez ainsi couverts d'une crasse séculaire ?

— Entendons-nous. Je tiens à ces tableaux, non qu'ils aient quelque valeur par eux-mêmes : ils sont signés, m'a dit un connaisseur, d'un

Digitized by Google

nom tout à fait inconnu; j'y tiens, parce qu'ils sont un héritage de famille, qu'ils représentent des sites des environs, et qu'ils ont été donnés à l'un de mes aïeux, par un pauvre pasteur, en paiement d'une certaine somme que celui-ci lui devait. Au surplus, cette histoire est là-haut consignée dans de vieux papiers qui sont à votre disposition s'il vous prend envie de les déchiffrer.

Au grand étonnement du châtelain, son hôte s'empressa d'accepter la proposition, et, séance tenante, il se plongea dans une liasse énorme de papiers jaunis.

— Eh bien! lui dit le burgrave, quand le dépouillement du grimoire fut terminé, êtes-vous toujours aussi pressé d'acheter mes tableaux?

— Oui, si vous voulez me les vendre. Je vous offre trois cents florins pièce.

— Allons donc! vous êtes fou; ils n'en valent pas cinquante; mais je ne vous les donnerais pas pour dix mille.

— Quelle idée!

— C'est mon idée. Mais je sais un moyen de nous contenter tous les deux. Ces tableaux tiennent bien leur place, comme vous voyez, sur ma muraille. Si je les vends, je vais avoir un vide qu'il me faudra remplir. Ce seront des dérangements, des embarras.... Evitez-les moi, et ces tableaux sont à vous. Faites-en faire des copies exactes, exactement aussi noires et aussi tristes, pour qu'elles ne jurent pas avec mes vieux murs, et que je ne m'aperçoive pas du changement. Puis vous emporterez vos chefs-d'œuvre pour en faire des Ruysdaël, si cela vous plaît.

— Et les papiers qui les concernent?

— Vous les emporterez aussi.

Le châtelain croyait par ses exigences avoir découragé l'amateur, mais celui-ci lui demanda :

— J'ai votre parole?

— Vous l'avez.

— C'est dit, j'accepte.

Un peintre assez habile vint quelques jours après s'installer dans la vieille salle à manger, et six semaines ne s'étaient pas écoulées que les copies avaient pris la place des originaux, et elles n'avaient coûté que trois cents florins pièce, le prix offert.

A quelque temps de là notre châtelain visitait à Amsterdam son amateur de vieilles toiles.

— A propos, lui dit-il, avez-vous suivi mon conseil, avez-vous fait des Ruysdaël avec les tableaux que vous avez trouvés chez moi?

— Non, répondit gravement l'amateur, j'en ai fait des Hobbema.

— Hobbema! Hobbema!... ah! oui, c'est le nom du pasteur en question, qui payait ses dettes avec des croûtes...

Digitized by Google

— Et qui est l'auteur de plus d'un tableau de Ruysdaël.

— Que dites-vous là?

— La vérité.

— Diable! et ces Hobbema ont donc de la valeur?

— Pas encore, mais ils en auront beaucoup un jour, quand le maître sera connu.

— Un maître inconnu! à d'autres!

— Comme vous dites, à d'autres! car pour nous, mon vieil ami, nous sommes trop âgés pour voir placer ce maître au rang qui lui appartient, un cran plus haut que Ruysdaël.

En effet, le châtelain et l'amateur moururent avant que le nom d'Hobbema ne fut devenu célèbre. A la mort du second, cependant, l'un de ces paysages, le plus beau, fut vendu quatre mille florins. Quelques années plus tard, remis en vente, il monta jusqu'à seize mille. Il n'était pas à son apogée : depuis lors il fut payé vingt mille. Ce tableau représente un moulin à eau montrant son pignon de briques effritées à travers les arbres : les eaux coulent sous la roue et s'épanchent sur le premier plan. Vous pourriez y tremper votre main et la retirer mouillée. Jamais peinture n'avait eu un plus vif accent de vérité, jamais vérité n'avait eu une plus brillante auréole de poésie. Chez son dernier propriétaire, cette belle toile faisait l'admiration de tous les amateurs; plus d'un fin connaisseur des bords de la Senne est allé aux rives de l'Amstel pour voir ce chef-d'œuvre, et... mourir. Des sommes fabuleuses, extravagantes, en ont été offertes; la mort seule a pu déterminer son heureux possesseur à s'en dessaisir. — C'est ce tableau que l'on va vendre. Ecoutez!

— On met à prix à vingt mille florins, dit le crieur.

Vingt mille florins, quarante mille francs, c'est le chiffre qu'il a atteint la dernière fois qu'il fut mis en vente; celui qui en offre aujourd'hui quarante mille francs ne peut espérer l'avoir à si bas prix.

— Vingt-cinq, dit un petit monsieur maigre et mal vêtu qui prend force tabac dans un coin obscur de la salle.

On ne l'a pas vu, mais on a entendu la voix, on a reconnu celle d'un juif d'Amsterdam, fameux dans le monde des collectionneurs, pour payer cent francs ce qui en vaut mille; aussi son enchère n'a pas tardé à être couverte.

— Trente mille!

— Trente-cinq mille!

— Quarante mille!

Puis on se tait. Les lunettes se braquent de nouveau, les cous se tendent de rechef, et les yeux étincellent plus que jamais.

— Quarante mille florins, reprend le crieur de son accent fêlé.

Nul ne semble disposé à recommencer la lutte; on se regarde, on

Digitized by Google

écoute; le dernier enchérisseur se réjouit déjà: quatre-vingt mille francs un Hobbema, c'est pour rien!

— Quarante mille florins, répète le crieur.

— Deux, fait la voix grêle du juif.

— Quatre!

— Six!

— Huit!

C'en est fait, le branle est donné de nouveau; le juif, après son enchère, est resté dans le silence, mais puisqu'il a parlé, les amateurs peuvent parler aussi, et ils le font tous à la fois; les enchères se croisent, se heurtent, s'enchevêtrent, le pauvre crieur a peine à les compter; il saisit au vol le dernier chiffre prononcé:

— Quarante-huit mille florins!

Quatre-vingt-seize mille francs!

Le silence a repris son empire, toutes les bouches sont muettes, toutes les respirations suspendues. Nouvel arrêt, nouvelles incertitudes, nouvelles espérances; le juif ne se montre plus, le juif n'ouvre plus la bouche, il n'ira pas plus loin.

En vain le crieur fait entendre par trois fois le chiffre fatal, quatre-vingt-seize mille francs, toutes les lèvres restent closes. Déjà une main s'allonge pour saisir sa proie; le commissaire interroge de la voix et du geste les plus fougueux champions, tout est mort; leurs yeux seuls vivent et lancent des flammes de convoitise. Dix minutes se sont écoulées, dix autres minutes les suivent; on voit çà et là des gens qui ne peuvent tenir en place et dont les membres se meuvent comme des serpents pour enlacer à leur tour le précieux, le divin tableau; de larges gouttes de sueur perlent sur les fronts jaunis, des bouches édentées murmurent des mots étranges, inconnus, les cœurs battent, les fronts palpitent; le bâton du commissaire s'est levé, il va retomber, mais pas assez vite.

— Deux cents florins, accentue vivement une mâchoire posée sur la table.

C'est le petit juif qui a quitté sa place et qui s'est faufilé jusque-là à travers les jambes des autres amateurs.

Il était temps; les enchères reprennent encore vigueur, mais elles ne montent plus que de deux cents florins à la fois pour s'arrêter enfin au chiffre rond de cinquante mille florins, cent mille francs.

Ceux qui ont assisté à la fameuse vente des tableaux du maréchal Soult, lorsque le Musée du Louvre paya six cent mille francs un des chefs-d'œuvre de Murillo, peuvent seuls se faire une idée de ce qui se passe en ce moment dans la salle où nous avons introduit le lecteur. C'est un silence de mort, on se croirait dans un tombeau. Le crieur lui-même comprend la majesté de ce silence, il subit la magique in-

Digitized by Google

fluence de ce spectacle; ses mains tremblent en déposant sur la table ce cadre qu'elles ont osé toucher.

— Cinquante et un mille florins! crie une voix de stentor que l'on n'avait pas encore entendue.

C'est le coup de grâce; le dernier enchérisseur, celui qui couvait déjà de l'œil et du cœur sa précieuse proie, s'affaisse sur son siége; sa tête s'incline sur sa poitrine, *veluti cum flos*... si toutefois il est permis de comparer à une fleur un crâne dénudé et un front sillonné par l'âge : il est abattu, foudroyé. Inutile d'attendre plus longtemps; le commissaire interroge d'un regard rapide, et pour la forme, tous ces hommes changés en statues; sa main s'abaisse, le tableau est adjugé. — L'heureux adjudicataire a dû vendre une belle terre pour payer son acquisition, mais il possède le plus bel Hobbema connu, un mur en briques au bord d'une rivière, et au lieu d'une ferme il a un moulin.

On prétend qu'autrefois les marchands, pour donner du prix aux paysages d'Hobbema, remplaçaient sa signature par celle de Ruysdaël. Depuis que les œuvres d'Hobbema ont pris une si scandaleuse valeur, on efface des paysages de Ruysdaël le nom de ce dernier pour y mettre celui d'Hobbema. Vous êtes avertis, prenez-y garde.

Tous les amateurs de vieux tableaux ne sont pas nécessairement des connaisseurs. Nul au contraire n'est plus prompt qu'un collectionneur passionné à saisir des illusions et à embrasser des chimères. A côté de ses excellents et sérieux possesseurs de galeries particulières, la Belgique se vante, non sans malice, de nourrir dans son sein quelques types curieux de collectionneurs ingénus, pleins d'enthousiasme et de crédulité, habiles seulement dans cet art précieux de se tromper soi-même et d'être heureux par l'imagination. On cite un bon prêtre, habitant de Malines, qui emplit sa maison de Raphaëls et de Rubens imaginaires, devant lesquels il s'extasie avec une bonne foi digne de respect. — « Voyez, vous dit-il, d'un accent tellement sincère qu'il vous ôte toute envie de le détromper, voyez, voici un Corrège que je viens de découvrir; un Rembrandt que j'ai trouvé dans un grenier; et ce Van Dyck qui sans moi allait être jeté au feu! Certes, je ne suis pas un grand connaisseur, mais j'ai la main heureuse; c'est mon instinct qui me guide, et je fais ainsi d'excellents marchés. » — Excellents est trop dire, mais à coup sûr ils ne sont pas ruineux, car il est rare que l'honnête collectionneur paie plus de vingt-cinq francs un Rubens, et il a fait un grand effort lorsqu'il donne quarante francs pour un Raphaël. Il a réuni de cette façon un millier de mauvaises toiles dont l'ensemble ne donnera pas deux mille francs à sa succession; mais il aura été heureux durant sa vie et avouons-le, ce bonheur il ne l'aura pas payé trop cher.

M. H..., grand connaisseur de Bruxelles, par qui bon nombre des

Digitized by Google

meilleures galeries de Belgique et de Hollande ont été formées, avait reçu plusieurs lettres d'un habitant de Dinan qui voulait, disait-il, lui montrer un tableau, «le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le plus beau morceau de peinture qui fut en Belgique.» Se trouvant un jour sur les bords de la Meuse avec un autre connaisseur de ses amis, M. H... se hasarde enfin à se rendre à l'invitation si souvent renouvelée. Pour voir un beau tableau on peut bien se détourner de sa route et perdre un jour en chemin. Nos deux connaisseurs arrivent chez l'heureux propriétaire du chef-d'œuvre en question. C'était un apothicaire. Celui-ci abandonne sa clientèle à son garçon, accueille les étrangers avec une chaleureuse bienveillance, les fait entrer dans son salon, et comme il faisait très chaud, il leur offre des rafraîchissements. La soubrette reçoit l'ordre d'aller quérir à la cave, dans le coin le plus sec et le mieux famé, une bouteille d'un certain vin de Nuits de 1834, auquel on ne faisait voir la lumière que dans les grandes circonstances. Pendant ce temps-là, la conversation s'engage naturellement sur l'objet de la visite. Un chevalet était dressé devant l'une des fenêtres du salon, sur le chevalet un cadre, sur le cadre un rideau de soie verte. Là s'abritait «ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres, cet admirable et précieux tableau.»

— C'est un Van Dyck, disait l'apothicaire, mais un Van Dyck comme vous n'en avez jamais vu, un portrait auquel les meilleurs portraits du maître ne sont pas comparables.

Comme il achevait cette phrase, la ménagère entrait, armée de trois verres et du précieux flacon. Le bouchon fut enlevé d'une main habile, avec un soin qui témoignait assez de l'estime ou l'on tenait au logis l'excellent Nuits de 1834. Puis la liqueur purpurine coula dans le cristal, couronnant la coupe d'une auréole d'or. Un parfum suave et délicat se répandit dans la salle, les narines des deux amateurs se dilatèrent, leurs papilles s'humectèrent, et leurs yeux prêtèrent une attention plus vive aux discours du pharmacien. En ce moment, et sous son voile, le Van Dyck valait un prix fabuleux. Les deux étrangers n'attendaient qu'un geste de leur hôte pour approcher de leurs lèvres affriandées le nectar des coteaux bourguignons. Ce fut en vain; l'hôte se leva, et appelant les visiteurs devant le cadre :

— Venez voir, leur dit-il, et jugez.

Le voile se leva et montra aux yeux ébahis des connaisseurs un vieux portrait de famille qu'il eût été hardi d'estimer cinquante francs. Après qu'il eut laissé quelques minutes au silence de l'admiration :

— Eh bien! dit-il, qu'en pensez-vous? n'est-ce pas le plus beau morceau du maître?

M. H... se taisait, et son collègue ne soufflait mot.

— Avouez-le franchement, poursuivit l'intrépide apothicaire, vous n'avez jamais rien vu de pareil.

Digitized by Google

— Peut-être bien, fit timidement M. H...; mais êtes-vous bien sûr que cette peinture soit de Van Dyck?

Le collectionneur se redressa comme un homme outragé.

— Comment, monsieur, s'écria-t-il, vous dites que ce tableau n'est pas de Van Dyck!

— C'est un simple doute que j'émets.

— Un doute! un doute! Peut-il y avoir un doute, lorsque moi je vous dis que ce portrait est le plus beau Van Dyck qui existe?

— Assurément c'est une raison; mais...

— Je comprends, messieurs, j'ai eu tort de vous montrer ce chef-d'œuvre; je vous croyais dignes de l'apprécier. *Margaritas antè*... c'est une leçon que vous me donnez là, et je tâcherai de ne pas l'oublier.

Parlant ainsi, l'honnête apothicaire s'était approché du plateau où les trois verres attendaient l'hommage du baiser promis, et les prenant l'un après l'autre, il en versa le contenu dans le flacon sans en répandre une seule goutte, en homme rompu depuis longtemps au transvasement des liquides; puis le bouchon fut remis avec les mêmes précautions que s'il se fût agi d'une « potion selon l'ordonnance. » Cela fait, un geste sec et raide signifia leur congé aux visiteurs éconduits, et ceux-ci, en regagnant la rue, se promirent bien dorénavant de boire le vin avant de donner leur opinion sur les tableaux soumis à leur consciencieux examen.

Il serait surprenant qu'avec un goût si prononcé, disons mieux, avec une passion si effrenée pour les œuvres de ses anciens maîtres, la Belgique fut restée étrangère au mouvement qui signale la marche de l'art des deux côtés de ses frontières, en Allemagne et en France. Comme la France et l'Allemagne, elle a fait des efforts généreux pour rappeler à la vie ses écoles éteintes, ou du moins pour en créer de nouvelles. Nous aurons à examiner bientôt quels ont été jusqu'ici les résultats de ses tentatives, et s'il est permis d'augurer pour cette seconde renaissance de brillantes destinées. Ce que nous devons, en passant, constater, quelles que soient d'ailleurs les conclusions que nous aurons plus tard à en tirer, c'est l'existence en Belgique d'un certain nombre d'artistes de talent. Le plus grand nombre habitent Bruxelles, non ce Bruxelles dont nous avons parlé jusqu'ici, ce Bruxelles-auberge, abandonné aux marchands, aux hôteliers et aux voyageurs, mais un Bruxelles extra-muros, en plein champ, en plein air, un Bruxelles ombreux et touffu que les voyageurs ne voient pas et que l'on ne montre jamais aux étrangers. Là ils ont de l'air, de la lumière et du repos, toutes choses indispensables aux artistes et qu'on ne trouve pas communément au centre des capitales.

La vie d'artiste, à Bruxelles, n'a pas la désinvolture bohémienne qu'elle affecte à Paris; elle n'a rien de cette agitation fébrile que l'on

Digitized by Google

est trop disposé chez nous à prendre pour la compagne obligée du talent et le plus sûr indice du génie; elle est calme, reposée, tranquille, à l'abri des orages, loin des tempêtes politiques, contenue dans le cercle étroit, mais protecteur, de la famille; c'est à peine si, fidèle aux traditions de ses devanciers, l'artiste belge se permet le soir une visite à l'estaminet. Quelques verres de faro absorbés lentement, une demi-douzaine de pipes fumées en riant avec des amis, quelques heures passées au théâtre ou au concert, tels sont les écarts que sa conscience et sa femme tolèrent, encore ne conviendrait-il pas qu'ils se renouvelassent trop souvent. Ces mœurs, — vous direz « prosaïques, » je gage, — assurent à l'artiste belge la confiance et l'estime de ses concitoyens; il n'est pas tenu en suspicion ou mis hors la loi comme l'artiste français; il peut occuper des positions administratives ou municipales sans que l'on crie au scandale, et promener le dimanche ses enfants au Parc ou à la Verte-Allée sans qu'on l'examine comme une curiosité. Toutefois, il est une exception, — quelle règle excellente et sage n'a pas la sienne? — et cette exception prend tout à coup des proportions si considérables qu'elle suffirait à elle seule pour rétablir la balance de l'excentricité entre les artistes des deux capitales, si les lois de la solidarité pouvaient être admises en pareille matière.

Ce que je vais raconter dépasse tellement les bornes du vraisemblable, que tout le monde, — les Bruxellois exceptés, et les rares étrangers qui ont pu voir et lire ce que j'ai lu et vu, — m'accusera d'exagération. Je déclare formellement cependant que je ne citerai pas un fait, pas un mot qui ne soient de la plus rigoureuse exactitude. Au surplus, chacun peut la contrôler soi-même: on a toujours quelque bon prétexte pour séjourner quelques heures à Bruxelles, et toujours une occasion pour y passer. Ces précautions prises, je photographie:

Si, sortant du Parc du côté du palais du duc de Brabant, autrefois du prince d'Orange, vous vous dirigez à travers le nouveau quartier Léopold, en passant derrière l'église récemment bâtie, vous arrivez bientôt à une vaste plaine qu'on commence à niveler et où l'on trace à travers champ des rues sans maisons. Dans quelques années, il s'élèvera là un beau faubourg; mais aujourd'hui ce n'est encore qu'un champ sablonneux sillonné d'anfractuosités sans nombre. Là, mettez pied à terre, car le chemin que vous allez suivre n'a jamais été foulé par un véhicule, n'a jamais connu le sabot d'un cheval. Après un quart d'heure de marche pénible, vous atteignez le pied d'une légère éminence entourée de haies et d'arbres formant rideau, qui dérobent à vos regards l'étrange demeure que vous allez visiter. Point de porte dans cette haie, point de percée à travers ces arbres. Un étroit sentier trahit seul le voisinage d'une habitation. On dit que souvent les visi-

Digitized by Google

teurs, désespérant de pouvoir pénétrer autrement dans cette retraite inexpugnable, ont été vus franchissant les clôtures comme des voleurs. Mieux vaut suivre le sentier, c'est moins dangereux pour les vêtements. Après quelques dizaines de pas, le sentier tourne brusquement à droite et donne accès sur une espèce de plateau garni de banquettes de gazon et orné de quelques fleurs. Là, vous vous trouvez en face du grand temple de Pœstum. N'allez pas croire qu'il s'agisse ici d'une de ces constructions modernes imitant plus ou moins joliment le style et les proportions du fameux temple de Neptune, ajustant tant bien que mal les formes primitives de l'art grec aux besoins de la civilisation moderne? Non; c'est le temple possidonien lui-même que vous avez devant les yeux, avec ses architraves brisées, ses frises dispersées et ses colonnes tronquées. Seulement, ce qui est en marbre là-bas, au fond du golfe de Salerne, est ici reproduit en briques crépies à la chaux. Du reste, les proportions sont les mêmes. Voici, à droite, une des élévations latérales, et près de nous deux fûts ébréchés des colonnes du péristyle. Ces deux colonnes, par une innovation toute moderne, sont creuses et servent, l'une de niche pour un chien de garde, l'autre à quelque usage indigne d'un si noble monument. Par-dessus les murs neufs de cette fausse ruine, on a fait courir çà et là quelques plantes grimpantes qui lui prêtent un certain air de décoration d'Opéra. A l'intérieur, la cella est remplacée par un immense hangar et par un corps de logis dont les croisées flamandes font un singulier contraste avec le dorique sévère de Pœstum. C'est qu'il ne suffit pas de se bâtir une ruine, il faut encore l'habiter. Ce beau chef-d'œuvre, fruit médiocre d'une imagination en délire, a coûté au gouvernement belge cinquante mille francs. Vous saurez bientôt comment; mais je m'empresse d'ajouter, pour ne pas laisser planer sur lui un soupçon injurieux, que le gouvernement belge est absolument étranger à l'emploi bizarre qui a été fait de ladite somme.

L'auteur de cet acte patent... d'originalité est un peintre, ce peintre se nomme M. Wiertz, et le hangar qui se dissimule au mépris de la logique derrière les fûts coniques de Pœstum, est un atelier de peinture. — De peinture en décors? — Non; de peinture d'histoire. M. Wiertz est comme David, il ne peint que l'histoire. C'est une passion bien désintéressée, car il est sûr que l'histoire ne le lui rendra pas.

M. Wiertz est né d'un gendarme, mais il ne paraît pas avoir hérité de son père cette bonhomie traditionnelle qui distingue en tout pays civilisé l'arme honorable d'où il est issu. Dès l'âge de douze ans, le jeune Wiertz était un petit prodige; on le présentait au roi des Pays-Bas, qui le prenait sous sa protection et lui faisait donner une brillante éducation. Depuis lors, M. Wiertz a continué, avec des succès

Digitized by Google

divers, son rôle de prodige, et il est resté prodigieux. Grande barbe, mise extravagante, affectation d'originalité, voilà pour l'extérieur; esprit vif et enthousiaste, facultés actives et pénétrantes, jugement faux, orgueil immense, voilà pour le côté moral. Wiertz n'est pas un homme ordinaire, et non plus il n'est pas extraordinaire. On rencontre assez souvent, dans nos sociétés modernes, de ces esprits déclassés, de ces génies impuissants qui croient pouvoir embrasser le monde, et dont l'orgueil se révolte quand ils s'aperçoivent que leurs bras sont trop courts pour l'étreinte. Wiertz fut pensionné du gouvernement; il alla à Rome, y vit les chefs-d'œuvre des écoles méridionales et ne les aima point. C'est le propre des petits génies de ne saisir le beau que par un côté et de ne comprendre l'art que sous une forme. Le jeune prodige ne les entrevoyait qu'à travers Rubens; seul, Rubens trouvait grâce à ses yeux, encore se proposait-il de le surpasser un jour. Pour cela, il employa le plus mauvais moyen possible; il se mit à l'imiter. Imiter Rubens, c'est encore là un de ces travers d'esprit qui font tant de médiocrités parmi les artistes modernes. Il n'est pas plus permis d'imiter Rubens qu'il n'est possible d'imiter Michel-Ange. Si jamais il y eut un génie prompt et indépendant, ce fut celui de Rubens; sa main est rapide comme sa pensée, sa palette ardente comme son imagination. Essayez donc de saisir le secret de cette touche harmonieuse et forte, souple à la fois et solide! Vous pouvez l'entrevoir, le conquérir, jamais. Et plus vous assujettirez votre brosse à la recherche des procédés du maître, plus vous effacerez votre propre individualité; plus vous vous appliquerez à lui dérober le feu sacré, plus vous éteindrez la flamme de votre propre génie, à supposer que vous en soyez doué. Il faut étudier les maîtres, mais non les imiter. C'est pour avoir méconnu cette vérité, que M. Wiertz s'est laissé entraîner aux déplorables excès qui signalent sa carrière d'artiste. En se faisant copiste, il a pris à son modèle quelques défauts, et ne s'est enrichi d'aucune de ses qualités. Mais je m'aperçois que je deviens sérieux, et c'est la plus grande faute que l'on puisse commettre en parlant de M. Wiertz.

M. Wiertz s'avisa un jour d'exposer à Paris. La critique facétieuse lacéra sa peinture. De là, colère et haine vouées à la critique en général, et particulièrement à celle du feuilleton, qu'il déclara du haut de sa vanité froissée, sotte, ridicule et niaise. C'était peut-être le premier éclair de raison qui brillât dans ce cerveau brumeux. La bile une fois remuée, elle chercha toutes les issues pour s'épancher; elle se répandit en pamphlets, en brochures et même en feuilletons, afin de retourner contre ses détracteurs les armes dont ils l'avaient blessé. Par malheur, il faut du bon sens, de la finesse et de l'esprit pour s'en servir. Les mots grossiers n'ont jamais été des arguments, les plai-

Digitized by Google

santeries de mauvais goût n'ont jamais fait de rieurs que chez les hommes vulgaires, et les sophismes des uns n'ont jamais justifié les sophismes des autres. En se faisant facétieux, M. Wiertz ne sut pas rencontrer ce grain de gaîté qui chatouille l'esprit et provoque le rire franc, sincère. La plume à la main, il resta ce qu'il était en peinture, triste, funèbre et nébuleux. La recherche de l'originalité, unie à l'impuissance manifeste d'y atteindre, constitue le *summum* du ridicule. C'est le résultat que, dans ses écrits comme dans ses tableaux, M. Wiertz atteignit trop souvent.

Bien qu'il trouvât mauvais que les littérateurs s'occupassent des choses de la peinture, lui peintre s'ingénia un jour à fomenter une insurrection littéraire de la Belgique contre la France. A cet effet, en 1845, il ouvrit un concours et publia une brochure pour appeler les écrivains belges à la révolte et leur mettre les armes à la main. Assurément le but était patriotique et l'intention méritait des éloges. Mais dès les premières pages, et avec une naïveté indigne d'une si belle cause, l'auteur posait en fait que tout ce qui sort des presses françaises est « mauvais, insipide, » fruit d'un « esprit léger et bavard. » — Il n'était pas nécessaire d'aller plus loin, tout était dit, et puisque notre littérature — moderne — est si misérable, il ne fallait pas battre si haut la caisse pour ameuter contre elle tous les génies de la Belgique. Puisqu'il était prouvé de par M. Wiertz que les lettres françaises n'avaient aucune raison « sérieuse » de s'enorgueillir du présent, à quoi bon s'indigner contre leur supériorité — niée, — pourquoi s'armer de pied en cap pour combattre des moulins à vent, pourquoi enfin donner le jour à des brochures — écrites en français ou à peu près, — et offrir au vainqueur du tournois cette *Jeune Fille au rideau*, chef-d'œuvre incomparable que la palette de l'auteur avait enfanté dans un jour de délices? Je l'ai vue cette *Jeune Fille au rideau*, et j'ai regretté que dans ce tableau le rideau ne jouât pas un rôle plus complet. Posséder la *Jeune Fille au rideau*, dans un cadre doré, c'était alléchant; mais en homme qui sent la valeur de ce qu'il offre, M. Wiertz avait environné le concours de conditions assez épineuses. Lisez plutôt ce programme; je transcris :

« 1° Les Belges seuls sont admis.

» 2° Chaque concurrent présentera un ouvrage littéraire de sa composition, quelqu'en soit le genre et le sujet, devra avoir été fait concurremment avec un ouvrage français que l'écrivain belge aura choisi à son gré comme point de comparaison.

(Ne vous attachez pas trop à la forme amphigourique de ce paragraphe et veuillez n'y voir que la pensée que l'artiste belge a cru exprimer.)

» 3° L'ouvrage présenté au concours devra donc, *autant que pos*

Digitized by Google

sible (notez bien cet *autant que possible*), se rapprocher du genre et du sujet de l'ouvrage français afin de faciliter le parallèle.

» 4° Chaque manuscrit envoyé au concours sera accompagné de l'ouvrage français contre lequel il aura à lutter (l'auteur ne disait pas si c'était l'édition belge qu'il fallait lui envoyer), et devra m'être adressé à Liége avant le 1er mars 1846.

» 5° Les auteurs français parmi lesquels on devra faire choix d'un adversaire sont : MM. Eugène Sue, de Balzac, Jules Janin, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Frédéric Soulié, Ch. Dupin, Emile Deschamps, Capefigue, Mignet, Salvandy, Eugène Scribe, Ancelot, Bayard, Mélesville. »

Je félicite MM. Guizot, Villemain, Cousin, Vitet, Mérimée, Sainte-Beuve, Saint-Marc-Girardin, Philarète Chasles, et vingt autres encore dont vous savez les noms illustres, d'avoir échappé au défi littéraire de M. Wiertz. A coup sûr ceux qui ont été pris pour champions adverses dans ce tournoi, durent, s'ils en furent instruits, s'estimer peu flattés d'y jouer un rôle.

La brochure ajoutait : « L'œuvre jugée la meilleure parmi *celles qui auront triomphé* des ouvrages français, sera l'œuvre couronnée, » couronnée par la *Jeune Fille au rideau*.

L'auteur n'avait oublié qu'une chose dans son programme, mais c'était une chose capitale : il avait omis de dire en quelle langue l'ouvrage devait être écrit. C'est là sans doute ce qui fit échouer son projet. Incertains s'ils devaient se servir de l'idiome des Flandres ou de celui des provinces Wallonnes, du patois du Hainaut ou de celui de la Campine, il fut impossible aux écrivains belges de conquérir la *Jeune Fille au rideau*. Bien que le promoteur du concours se soit servi pour exprimer ses idées à cet égard d'un jargon qui se rapproche quelque peu de la langue française, on ne peut pas sérieusement supposer qu'il ait voulu que les écrivains belges écrivissent en français. Que serait devenu cette « originalité » belge qui devait entrer en lutte avec la frivolité française? Parce que Jean-Jacques était de Genève, a-t-il pour cela créé une littérature suisse? Ses ouvrages ne sont-ils pas une des pierres de l'édifice littéraire de la France? N'était-ce pas assez de couper les ailes au génie belge en l'astreignant à imiter, à contrefaire en quelque sorte et « autant que possible » tel livre français, de tel genre français et de tel auteur également français, sans l'obliger encore à compléter cette contrefaçon par l'emploi de la langue française? Puisque M. Wiertz voulait des ouvrages *belges*, c'était bien le moins, s'ils ressemblaient aux ouvrages français par le fonds, qu'ils en différassent par la forme et qu'ils fussent au moins belges par quelque chose. M. Wiertz ne s'est pas aperçu qu'il tournait dans un cercle vicieux et qu'en demandant des œuvres originales belges à

Digitized by Google

l'instar des livres français, il faisait un raisonnement fort en usage parmi les esprits faux et que la logique qualifie de « pétition de principe. »

Les idées, assurément originales, que le peintre a émises sur la littérature, le littérateur les formule et les réalise en peinture. La palette ou la plume à la main, c'est toujours le même homme, et voilà pourquoi, justiciable aujourd'hui de cette critique « légère », il échappera presque complétement à notre analyse quand nous étudierons sérieusement l'état actuel de l'art chez nos excellents voisins des rives de l'Escaut, de la Senne et de la Meuse.

Une visite au hangar que M. Wiertz décore du nom d'atelier n'est pas sans fruit pour l'observateur, sans intérêt pour le curieux. Le droit acquitté, — cinquante centimes d'entrée, un écriteau vous l'annonce, — et vous pénétrez dans le temple. Le Dieu est absent, mais il se révèle par ses œuvres, *cœli enarrant*.... Au premier abord vous vous étonnez qu'un peintre connaisse assez peu les lois de la diffusion de la lumière pour avoir tiré de sa toiture quatre jours différents, mais bientôt vous perdez de vue ce mince détail pour ne plus admirer que la faiblesse de l'orgueil humain qui a eu besoin d'employer de si grandes surfaces pour afficher son infirmité. La chose est évidente, elle s'étale à vos yeux en quelques centaines de mètres carrés. Quatre toiles sont là qui vous révèlent combien est étroit le génie qui a pris de si grands moyens pour produire un si médiocre effet. Archimède ne demandait qu'un point d'appui à son levier pour soulever le monde; notre peintre a vingt leviers, vingt points d'appui, et il ne soulève rien. M. Wiertz ne mesure la grandeur dans l'art que le mètre à la main. Pour lui la grandeur de dimension l'emporte sur la grandeur de conception, et l'étendue sur l'harmonie des proportions. Pour apprécier ses œuvres à leur juste valeur, ce n'est pas un homme de goût et de savoir qu'il faut, c'est un arpenteur. On ne s'arrête pas à chercher ce que ses tableaux signifient, on les mesure, on n'en discute pas le mérite, on calcule les hectares qu'ils peuvent couvrir. Dans le pays des esprits faux on se croit riche parce que l'on possède des steppes immenses et stériles. Et plut au ciel que ces toiles ne fussent que stériles! Figurez-vous des colosses quatre fois grands comme nature se perforant à l'envi avec des lances pareilles à des mâts de navire et dont le bois ressort de vingt pieds en arrière; des monstres humains qui font des prodiges d'acrobates; des chevaux savants qui toucheraient aux combles de nos cirques; des boucliers plus larges que des roses de cathédrales; des épées à pourfendre en deux les tours jumelles de Sainte-Gudule; des casques à coiffer le chef des Titans. Un peintre grec voulut un jour donner aux Athéniens une idée de la stature colossale du cyclope Polyphème. Pour préparer à ses pinceaux

Digitized by Google

une surface capable de contenir un si grand personnage, essaya-t-il d'entasser Pélion sur Ossa et de couronner le tout par le mont Olympe? Non, il se contenta d'un panneau ordinaire, il peignit son cyclope dans les proportions d'un homme robuste et de belle taille, le jeta endormi sur le sol, mais il ajouta à son tableau un satyre infiniment petit, occupé à mesurer le pouce du colosse. Ce n'était peut-être qu'un trait d'esprit, mais au moins était-ce de l'esprit. Les héros homériques de M. Wiertz n'ont rien de commun avec le Polyphème du peintre grec : ils sont bâtis sur une échelle immense et n'en paraissent pas plus grands pour cela.

Le dieu qui habite le temple possidonien de Bruxelles n'a pas toujours les idées couleur de rose. Tantôt son crayon esquisse un homme qui se brûle la cervelle, tantôt une femme enterrée vivante qui sort de son tombeau, tantôt les rêves romanesques d'une tête coupée. C'est à ce dernier sujet que M. Wiertz a le plus récemment consacré ses charbons. La chose se divise en trois parties : la première partie nous montre le supplicié sur l'échafaud et sa tête séparée du tronc; la deuxième nous conduit à l'amphithéâtre de dissection où le malheureux déchiré par le scalpel songe à sa femme, à ses enfants qu'il a laissés sur la terre; le troisième ne représente rien; c'est un chaos de couleurs, un marbre lumachelle mêlé de cipolin et relevé de granit rouge. L'auteur a voulu représenter le néant. Le néant, pour lui, c'est le résultat final de la vie humaine. On voit que M. Wiertz est aussi grand philosophe que grand peintre et grand littérateur. Une longue légende explique les idées du « penseur » sur la peine de mort et en démontre les inconvénients. On a persuadé à notre artiste qu'il avait une mission à remplir, une mission sociale ou pour mieux dire socialiste. Il redresse les torts de la société à coups de pinceau, et combat ses abus la palette à la main. Derrière des paravents qu'il a dressés dans son hangar, il montre, par des trous de lunettes, comme dans les dioramas en voiture qui courent les fêtes de village, toutes les monstruosités de la civilisation : les effets pernicieux de la lecture des romans d'Alexandre Dumas, les dangers de l'inhumation précipitée, la métamorphose d'une jeune fille en grenouille, l'influence de la misère sur un cœur maternel, — une femme qui se dispose à mettre son enfant à la broche ; — heureusement l'exécution de ces trompe-l'œil ne permet pas qu'on les regarde sans rire, et le spectacle de ces drôleries ne fait pas dresser les cheveux sur la tête.

M. Wiertz ne craint pas la critique, il l'appelle, il la provoque, et pourvu qu'elle tombe en adoration devant ses œuvres il lui pardonnera ses incartades contre les peintres ses confrères. A la porte de son hangar il a dressé une chaire à son usage et au-dessus il a écrit : *Tribune des critiques*. C'est là qu'il attend en vain un contradicteur à ses

Digitized by Google

théories, et comme depuis qu'elle est élevée la tribune est demeurée muette, l'artiste, par un trait d'esprit dont on ne saurait trop admirer la nouveauté et la finesse, a dessiné au-dessus une toile d'araignée. M. Wiertz a beau publier son ban de provocation, l'arène jusqu'ici n'a vu briser d'autres lances que celles des héros d'Homère; vainqueur sans combat, le dieu du temple de Pœstum se complait dans sa gloire et triomphe de ses ennemis silencieux. Pareil à ce roi du tableau de Kaulbach, il ceint son front d'une couronne imaginaire et trône majestueusement un sceptre de carton à la main. Comme toutes les vanités excessives, M. Wiertz est tourmenté du besoin de faire à tout prix parler de lui, de quelque façon que ce soit. Nous nous estimons heureux de pouvoir ici complaire à ses désirs. Quelques-uns prétendent que l'auteur de tant de choses curieuses est bien moins fou qu'il ne voudrait en avoir l'air. C'est là une pure calomnie à laquelle nous nous garderons bien de donner créance. Toutefois il est étrange qu'en un pays sage et prudent comme la Belgique, on ait pu prendre au sérieux les productions bizarres de ce cerveau malade. Des hommes d'esprit et de bon sens se sont enthousiasmés pour ce génie incompris et lui ont fait allouer par le gouvernement une somme de cinquante mille francs, hors de toute proportion avec les allocations ordinaires que le budget répand sur la tête des autres artistes. Il est vrai qu'en retour M. Wiertz a donné au Musée de Bruxelles la nu-propriété d'un de ses grands tableaux dont il s'est réservé l'usufruit sa vie durant. C'est grâce à cet acte de munificence qu'à pu être élevée la ruine grœco-italienne dont nous avons décrit les splendeurs pseudo-croulantes.

Dans cette bonne ville de Bruxelles, où la vie calme et bienfaisante de la famille répand sur les mœurs une teinte douce et un peu monotone, les excentriques sont rares et y provoquent toujours un certain étonnement mêlé d'effroi, qui explique jusqu'à un certain point l'influence qu'ils exercent et la façon dont ils s'imposent. Mais ces personnalités étranges et suspectes sont rarement le fruit du terroir; elles lui arrivent, pour la plupart, des autres pays. Il y eut naguère un grand personnage, qui suffit, trois années durant, à défrayer à lui seul, toutes les facultés admiratives de Bruxelles. C'était lord W....., très proche parent d'un des hommes les plus fameux de la Grande-Bretagne, homme éminent lui-même, grand seigneur dans toute l'acception du mot, ayant rempli plus d'nn emploi important dans la diplomatie de son pays. Un jugement qui le condamnait à faire amende honorable au juge, et dont il n'avait pas voulu subir l'humiliation, — et quelques autres causes plus directes et plus intimes, dit-on, — l'avaient contraint à chercher un asile sur le continent, en attendant le jour où le titre de pair viendrait l'affranchir de certaines importunités de la loi. Il menait largement la vie, faisait grande figure et tenait

Digitized by Google

maison ouverte. En vrai grand seigneur, il ne comptait jamais avec son intendant, et l'on cite encore à Bruxelles des traits admirables de pillage domestique dont il fut victime. Pour grossir le chiffre de ses remises sur les provisions de bouche, le cuisinier avait établi à l'extrémité du jardin de l'hôtel, un grand trou, où l'on enterrait les viandes que la maison ne pouvait consommer. Le foin et l'avoine coûtaient des prix fabuleux; les voitures étaient à poste fixe chez le carossier; la houille absorbée par les calorifères aurait suffi à faire marcher une grande usine. Les palefreniers volaient sur les chevaux, le cocher sur les palefreniers, le cuisinier sur les marmitons, la lingère sur les blanchisseuses, et l'intendant sur tout le monde. Lord W..... avait près de lui son fils aîné, grand coureur de médiocres aventures, et qui n'avait hérité de son père que certaines visées à l'effet. Le jeune dandy s'en allait à cheval par les rues, suivi d'un groom qui portait plusieurs paires de gants de rechange. Mettant en pratique le précepte de Brummell, qui voulait qu'un homme comme il faut changeât sept fois de gants par jour, il semait en une heure six paires de gants sur sa route, et renchérissait ainsi sur les théories fashionables du roi des beaux. Un jour, le jeune homme, qui ne se piquait de générosité que par ostentation, arrive chez son père, muni d'un jonc magnifique acheté chez un marchand de bric-à-brac. — Voyez, dit-il à son père, voici un jonc qui vaut au moins cent francs; devinez combien je l'ai payé? — Mais, dit le grand seigneur en regardant fixement son fils, ce qu'il vaut, apparemment. — Non, mon père, je l'ai eu pour vingt francs; c'est une excellente affaire. — Une excellente affaire! Qu'entendez-vous par-là, et depuis quand les gentilshommes font-ils d'excellentes affaires aux dépens des marchands? Allez, monsieur, allez vite chez l'homme qui vous a vendu ce jonc, portez-lui les quatre louis que vous lui devez, ou sinon je ne vous revois de ma vie. — Et il fallut que le fils s'exécutât. Ce sentiment profond de la dignité du gentilhomme n'empêchait pas lord W..... d'accumuler à Bruxelles dettes sur dettes. Il lui fallut un grand héritage pour qu'il pût se dégager des obligations ruineuses que des fournisseurs sans conscience et des valets sans vergogne avaient accumulées sur lui.

Après le départ de lord W....., le monde brabançon, qui avait pendant quelque temps été tenu en éveil par les grandes manières du *gentleman*, reprit sans peine, sinon sans regret, sa marche habituelle, tranquille et monotone. Ceux qui n'ont pas pris trop strictement à la lettre les premières lignes de cette esquisse, et qui soupçonnent l'existence d'une ville indigène autour de la ville cosmopolite vouée au culte et à la merci de l'étranger, ne s'étonneront pas si nous leur parlons du monde bruxellois. Il y a, en effet, un monde à Bruxelles, un monde et des salons. Monde et salons se divisent en trois classes, qui

Digitized by Google

se mèlent quelquefois, aux fêtes de la Cour, par exemple, mais qui ne se confondent jamais.

Il y a d'abord le monde aristocratique et catholique, où l'on rencontre les plus beaux noms des pays flamands et brabançons; c'est le faubourg Saint-Germain de Bruxelles. Ses dehors sont modestes, ses prétentions nulles, sa bonhomie charmante. Son luxe, — si toutefois on peut appeler de ce nom une sage entente des choses de la vie et une exquise propreté,—son luxe affecte des dehors simples et solides, des allures graves et carrées qui étonnent le regard parisien, habitué aux délicates préciosités de notre élégance et aux mièvreries de nos modes fugitives. Chez lui se rencontrent encore,—chose de plus en plus rare, — le respect des traditions, le goût des entretiens élevés, la passion du foyer domestique. Ses fêtes sont rares ; elles ne sont ni folles, ni bruyantes, mais elles ne méritent pas non plus la qualification d'ennuyeuses, que lui ont donnée les gens qui n'y sont pas admis.

Vient ensuite la moyenne aristocratie, bourgeoisie riche et fière, noblesse bourgeoise et suspecte, facilement accessible aux influences françaises, contrefaisant volontiers le scepticisme et la raillerie parisienne, dorant ses salons du haut en bas et ses laquais sur toutes les coutures. Cette fraction du monde bruxellois est de beaucoup la moins distinguée et la moins originale; elle sent la copie et respire l'imitation. Ses goûts lui viennent de Paris; ses modèles sont empruntés à à l'élégance du boulevard. Elle médit volontiers, calomnie quelquefois, et croit plaisanter presque toujours. Ce n'est pas précisément l'esprit qui lui fait défaut; l'esprit n'est pas rare à Bruxelles, mais il ignore communément la juste mesure; il ne s'arrête pas, il franchit les barrières et s'imagine avoir mérité le prix pour avoir atteint les limites extrêmes et emporté la pièce à belles dents. Les exquises nuances du récit, les mystérieuses clartés de l'anecdote, il ne les prise pas, il ne les connaît pas; il n'apprécie que les voiles déchirés et les nudités palpitantes. C'est là que l'on rencontre ce joli homme au teint frais, aux blondes moustaches relevées en croc à l'instar de Paris, aux favoris hérissés à l'instar de Londres, conteur infatué de bonnes fortunes imaginaires, dandy plein d'assurance et de médiocrité, parlant haut et d'un ton tranchant; relevant ses manches pour montrer les boutons d'or de ses manchettes; faisant resplendir sur le velours de son gilet sa chaîne d'or à trente-six carats, naïf imitateur, sans qu'il s'en doute, des marchands de billets du passage de l'Opéra. Là aussi sont les lionnes de la cité, femmes libres de ton et de manières, interpellant les gens d'un bout à l'autre du salon, posant familièrement la main sur le bras de ceux à qui elles adressent la parole, et distribuant à droite et à gauche de petites tapes pleines d'aménité et de bienveillance. Un peu plus elles vous frapperaient sur l'épaule et vous mangeraient dans la main. Ce sont des lionnes très apprivoisées.

Digitized by Google

Ces habitudes de familiarité excessive constituent au reste un défaut général de la nation belge. Dans les rues le commissionnaire vous tire par le pan de votre habit pour vous offrir ses services; à l'hôtel le garçon vous dit : « mon cher ami; » le cocher vous tutoie, le marchand vous frappe sur le ventre et la domestique vous prie de l'aider à mettre le couvert. Un individu vous acoste le sourire aux lèvres et réclame de vous du feu pour allumer son cigare; c'est le laquais d'une maison où vous êtes allé la veille pour la première fois. « Bonjour, Monsieur, comment *te* portez-vous? » dit un personnage dont les traits ne vous sont pas tout à fait inconnus; c'est un employé du théâtre où vous avez passé une soirée de désœuvrement.—Cette familiarité a ses inconvénients sans doute, mais elle accuse chez le peuple une naïveté qui me plait, une bonhomie qui me touche.

Le monde bruxellois s'enrichit enfin d'une troisième classe recrutée parmi les aristocraties voyageuses des autres pays. Il y a là des échantillons de toutes les émigrations du globe. Beaucoup d'Anglais et un certain nombre de Polonais de distinction, forment deux groupes distincts qui se rencontrent parfois sur le terrain neutre de l'aristocratie indigène, mais qui gardent chacun ses traditions, ses habitudes et sa physionomie propre. Au demeurant, ces deux groupes ne sont pas assez nombreux pour faire bande à part, et tous deux apportent, l'un son contingent d'esprit et de vivacité aux salons bruxellois, l'autre ses allures ponctuelles et mesurées de morgue britannique. Le groupe allemand plus nombreux, ferait à lui seul une colonie respectable, mais recrûté parmi les têtes carrées et les esprits philosophiques de la frontière germanique, il vit plus de la vie intellectuelle que de celle des raouts et des fêtes. Quant à la fraction française, elle accuse autant de nuances que d'individus, et elle se plie si facilement aux aspérités des autres races, qu'on la retrouve partout, partout recherchée, partout bien accueillie. Elle ne s'appartient pas, elle appartient à tout le monde.

A tous les rangs de l'échelle sociale, l'hospitalité est restée une des vertus du peuple belge. Là même où l'imitation des mœurs parisiennes a troublé les sources pures de la tradition, on conserve encore une place au foyer pour l'étranger; la porte de la maison et les bras de la famille s'ouvrent pour lui. Chez le pauvre son couvert est mis, chez le riche on festine en son honneur. Aux temps des kermesses, dont chaque quartier de la ville paie tour à tour les guirlandes et les violons, les tables sont dressées dans toutes les salles, et huit jours durant, la moitié des habitants dîne chez l'autre moitié; le Bruxelles de la langue wallonne descend chez le Bruxelles de la langue flamande, en attendant que celui-ci monte chez l'autre à son tour. A ces époques fameuses, les misères de la veille sont oubliées, les soucis sont noyés

Digitized by Google

dans la bière et l'on prend en une fois de la joie pour toute l'année. Avec moins d'accent qu'en Hollande, ces fêtes ont leur caractère, et il suffit d'en avoir vu une pour comprendre combien ces franches manifestations de la gaîté populaire l'emportent sur les froides splendeurs de nos fêtes officielles, et sur les tristes saturnales de nos jours gras. Heureux le peuple à qui la pauvreté n'a pas désappris le rire, et qui, jaloux de ses amusements, n'envie pas les plaisirs de l'opulence! Sa bouche n'a point de blasphêmes et son cœur ne sait pas les tortures de l'envie. Mais combien de temps gardera-t-il encore le trésor ignoré de son bonheur? Fatale question dont il ne faut pas demander au « progrès » de nous dicter la réponse.

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

VOYAGES.

SCÈNES DE LA VIE DES INDIENS.

LE TOMAHAWK DU CAMANCHEE.

(Reproduction et traduction interdites.)

I.

La Rivière-Rouge (Red River) est un des nombreux et des plus importants affluents du Mississipi. Elle prend sa source au pied des Montagnes-Rocheuses, baigne un long territoire indien, côtoie dans le Texas le lieu appelé les *Hautes-Prairies*, traverse la presque totalité de cet État, en coulant de l'est à l'euest, et va se jetér dans le Mississipi, un peu au-dessous de Natchez.

Le territoire indien que parcourt la rivière Rouge est occupé par les Camanchees, les Pauwnee-Picts, les Wicos et d'autres tribus,—réputées assez hypocrites, et fort mal disposées en faveur de la race blanche. Comme dans le Haut-Missouri, où le gouvernement américain a été obligé de mettre les trafiquants et la civilisation sous la protection des canons d'un fort, — à l'extrême frontière de l'Arkansas et du Texas, sur le territoire indien, des précautions analogues ont été jugées nécessaires pour atteindre le même but.

Digitized by Google

La garnison du fort Gibson et l'imposant aspect de l'artillerie contribuent à maintenir en apparence les Indiens; mais ne les empêchent guère de commettre encore une foule de délits et jusqu'à des crimes, qui échappent quelquefois à l'active surveillance dont ils sont l'objet.

C'était bien pis encore, il y a une vingtaine d'années. Avant que le gouvernement eût pris ces mesures de surveillance, il ne se passait pas de jour que l'on n'eût à enregistrer quelque enlèvement ou quelque assassinat, que la philanthropie larmoyante des amis des Indiens trouvait moyen de colorer d'une excuse ou de nier au besoin. Elias Buren, un des plus riches planteurs de tabac de Natchitoches, dans la Louisiane, s'était fait remarquer parmi les plus ardents frondeurs de la politique américaine à l'égard des Indiens, dignes, suivant lui, des sympathies du monde civilisé. En tout cas, Elias Buren portait en son cœur tous les Indiens. — Il regrettait même qu'il n'y en eût pas davantage sur le sol de l'Amérique.

Notre planteur de tabac croyait avoir de bonnes raisons pour justifier ses tendres entraînements. Ce n'était point par théorie qu'il parlait ainsi. Il avait voulu en avoir l'âme nette, et la philanthropie aidant ses goûts, il avait, pendant un été, remonté la rivière Rouge au-delà de Jonesboro, sur la frontière du Texas, et était allé héroïquement s'établir sur le territoire indien, où il avait passé toute une saison à chasser sans avoir été, le moins du monde, inquiété par ses sauvages voisins.

Il était revenu très fier de cette excursion qui lui avait coûté quelques quartauts d'eau-de-vie et de wiskey, et il avait sur les lèvres une phrase toute stéréotypée quand on parlait des Indiens :

— Regardez-moi, — disait-il, — j'ai vécu au milieu d'eux en frère, en ami. Eh bien! me manque-t-il un cheveu? M'ont-ils arraché un doigt, un ongle, le moindre lambeau de chair?—Ce sont des agneaux, vous dis-je.

— Patience! lui répondait-on.

— Vous semblez prophétiser en noir pour l'avenir! — s'écriait Elias Buren; — eh bien! l'avenir vous donnera tort. Désormais, je compte passer toutes mes saisons là d'où je suis revenu comme j'y étais allé, et j'y conduirai ma femme et mon fils!... Ah! patience, dites-vous encore, d'un air goguenard?... Eh bien, oui! patience; nous verrons bien!...

Soit qu'Elias Buren fût réellement convaincu, soit qu'il se trouvât dans cette situation d'un homme piqué d'amour-propre, qui ne veut point démordre d'une idée fortement enracinée, il fit comme il l'avait dit; et l'année suivante il conduisit au désert sa femme et son jeune fils Richard, âgé de huit ans. Il se rendit au même lieu qu'il avait ha-

Digitized by Google

nité la saison précédente, et y dressa une tente sur le modèle des wigwams de ses bons amis les Indiens, avec quelques-uns desquels il renoua connaissance.

Mistress Buren, je dois le dire, ne parut pas, de prime abord, aussi enchantée que l'était son mari, de la nouvelle société au milieu de laquelle elle était admise. — Quant au petit Richard, il commença par pousser des cris de terreur à l'approche du premier Indien, et se cacha la tête dans les jupes de sa mère, auxquelles il se cramponna de ses dix doigts.

Elias Buren étant bon et intrépide chasseur, trouva de la part des Indiens une certaine complaisance à l'initier à toutes les fêtes de ce genre, dont ils se donnaient grand plaisir et pour lesquelles ils sont extrêmement passionnés.

Mais la chasse aux buffles est à leurs yeux la plus belle des chasses ; l'attrait s'en augmente de toute la poésie d'un danger sérieux, d'une lutte contre un animal formidable par sa force et sa férocité dès qu'il se sent attaqué.

M. Catlin, dans sa curieuse relation des mœurs indiennes, donne à ce sujet quelques détails intéressants que je crois utile de résumer ici.

Dans les vastes prairies qui couvrent encore une partie du sol américain, les buffles vivent en troupeaux innombrables. Les Indiens, outre le plaisir qu'ils trouvent à poursuivre cet animal, font un si grand cas de sa chair, qu'ils dédaignent pour lui l'élan, l'antilope et le daim. Ils ne tuent guère ces derniers animaux que quand ils ont besoin de leurs peaux pour se faire des vêtements.

Cette chasse au buffle se courre sur des chevaux dressés tout exprès, et qui conduisent le cavalier plutôt qu'ils ne se laissent conduire par lui, tant ils mettent, pour leur propre compte, d'ardeur à cet exercice. Ils savent s'approcher du buffle jusqu'à trois ou quatre pas, en le pressant toujours par le flanc gauche, de telle façon que le chasseur puisse frapper avec sûreté au cœur. Ajoutez à cela que les Indiens se servent de leurs armes avec une adresse désespérante. Exercés pour ainsi dire dès l'enfance à les manier, ils en tirent un puissant parti.

Les arcs dont ils s'arment pour la chasse sont très petits; — l'envergure en a tout au plus deux pieds et demi à trois pieds; — la plupart sont fabriqués avec du bois de frêne, quelques-uns avec des cornes et des os. Ces derniers sont les plus estimés, et coûtent au moins le prix de deux chevaux.

Le carquois que les Indiens portent sur le dos est fait de peau de panthère ou de loutre. Il est toujours muni de deux sortes de flèches, — les unes, destinées aux ennemis, sont empoisonnées et armées de longs crocs, aux pointes recourbées, de manière à ce que la lame reste dans la blessure, quand on veut en arracher la flèche, à laquelle

Digitized by Google

cette lame n'est que légèrement attachée; — les autres sont à l'usage exclusif de la chasse; la lame est fortement rivée au bois, et les crocs droits, afin qu'on puisse la retirer aisément et s'en servir de nouveau.

Un Indien monté sur un cheval bien dressé, son arc dans la main, et sur l'épaule son carquois muni d'une centaine de flèches, dont il peut lancer dix ou douze en une minute, et avec une précision infaillible, est bien certainement l'ennemi le plus redoutable qu'un homme ou une bête féroce puisse rencontrer.

Tous les Indiens portent en outre, pour leur sûreté personnelle, un bouclier ou pare-flèches fait de peau de buffle fumée et durcie avec de la colle provenant du sabot du même animal. Ces boucliers sont à l'abri des flèches, qui y glissent merveilleusement quand on le tient légèrement incliné. Ils s'en servent avez une extrême habileté.

Le buffle, tel qu'il existe dans les plaines de l'Amérique septentrionale, diffère essentiellement du bison du nord de l'Europe et de l'Asie. C'est le plus gros ruminant du Nouveau-Monde. Le mâle pèse jusqu'à mille kilogrammes, il est d'un aspect effrayant; il porte sur ses épaules, arrondies par une énorme bosse, et sur sa tête, une formidable crinière noire qui lui couvre toute la face, et traîne quelquefois jusqu'à terre. Ses naseaux plats ont une ouverture énorme; l'expression de ses yeux ronds est terrible, le globe en est très large et tout blanc, et l'iris d'un noir de jais; ses cornes sont courtes, mais très espacées. La femelle est plus petite que le mâle, et se distingue par les cornes qui sont moins longues encore et plus rapprochées.

Les buffles vont par troupeaux nombreux, traversant les vastes plaines de l'Amérique, du nord au sud, de l'est à l'ouest. On comprend aisément que, selon la direction qu'ils prennent d'un point à un autre, les tribus indiennes se trouvent souvent, pendant longtemps, privées de chasse, et par conséquent de nourriture. Aussi, quand l'occasion se présente, ils font bonne provision de ces animaux. Les vigies placées en éclaireurs signalent le passage des troupeaux. Les crieurs courent alors par le village, et, en peu d'instants, tout le monde est en selle et bien armé.

D'habitude, la troupe des chasseurs se divise en deux bandes qui prennent des directions opposées, et se rapprochent graduellement du troupeau jusqu'à une distance d'un mille environ. Une fois réunies comme deux chaînes dont les extrémités se soudent tout à coup l'une à l'autre, les deux colonnes se rejoignent et forment un vaste cercle qui enserre le troupeau. Dès que les buffles ont vent de l'approche des chasseurs, ils prennent la fuite dans un grand désordre, rencontrant partout où ils espèrent trouver une issue, d'impitoyables ennemis qui les assaillent à coups de flèches et les assourdissent de cris furieux.

Digitized by Google

Les buffles poussent des beuglements formidables, et éventrent chevaux et hommes à coups de cornes. Les Indiens, quand ils sont démontés, n'ont parfois d'autre chance de salut que de s'élancer sur le dos d'un buffle et de se laisser emporter par lui à travers cette confusion. Il arrive souvent qu'un troupeau de cent ou cent cinquante de ces monstres est complètement détruit en moins d'une heure de combat.

Mais, comme on le pense bien, la ligne stratégique des chasseurs est rompue après quelques instants, et ouvre un passage aux fuyards qui galopent à travers la plaine avec un bruit semblable à celui du tonnerre. A moins d'accident, cependant, il est rare que ces fuyards échappent à la mort, car ils sont poursuivis impitoyablement, et restent comme les autres sur le terrain.

On ne saurait dire qui montre le plus d'ardeur dans cette mêlée, des hommes ou des chevaux. Ces derniers, sans avoir besoin d'être guidés, s'élancent sur la trace de leur proie avec une véritable frénésie. Après la chasse, on s'assemble en conseil, on fume plusieurs pipes d'actions de grâces au *Grand-Esprit*, puis on rallie le village, et les victimes sont livrées aux mains des femmes chargées de les dépecer et d'en préparer les viandes et les peaux.

La première fois qu'Elias Buren revint de cette chasse, il rentra sous sa tente dans un pitoyable état, couvert de sang, de poussière, et le bras en écharpe. Mistress Buren en fut épouvantée, et, après la description qu'il donna de sa journée, la digne femme jura qu'elle ne laisserait plus son mari prendre part à de si périlleux plaisirs.

II.

Elias, au fond, partageait assez, je crois, l'opinion de sa femme; d'autant plus qu'il avait en vain réclamé, comme étant sa légitime propriété, la peau d'un superbe buffle abattu de sa propre main; mais ses bons amis les Indiens lui avaient nettement répondu que les buffles étaient le bien exclusif des enfants du désert, et que les *faces pâles* leur avaient pris assez d'autres choses sans prétendre à les priver encore du produit de leurs chasses. Buren trouva cette logique un peu excentrique, mais il n'osa pas insister, tout en pensant, à part lui, que c'était là de la justice un peu arbitraire.

Ce premier désappointement n'empêcha pas, néanmoins, Elias Buren de prendre part à un autre genre de chasse au buffle, moins périlleuse que la première, et qui consiste à attaquer l'animal par surprise, en se couvrant d'une peau de loup et en se traînant sur les genoux et les mains, jusqu'en face de la proie sur laquelle on a jeté à l'avance son dévolu.

Digitized by Google

Soit terreur, soit plutôt confiance dans leurs propres forces, les buffles ne s'enfuient pas à la vue de ces faux loups, et se mettent seulement en mesure de se défendre avec leurs cornes. Les Indiens déguisés ainsi sont armés de leurs arcs et de bonnes flèches; et, quand ils sont à portée de s'en servir sûrement, il n'est plus temps pour le buffle ni de chercher à se défendre, ni de songer à fuir. Les Indiens, d'ailleurs, se déguisent parfaitement, portent à merveille leur habit d'emprunt, et imitent, à s'y méprendre, les mouvements et la marche prudente du loup. Ce genre de chasse n'est pas moins fructueux que l'autre, et procure d'abondantes provisions.

Elias, qui savait par expérience à quoi s'en tenir, ne s'avisa plus cette fois de réclamer la dépouille de deux buffles qu'il avait habilement tués. Il se contenta des félicitations que le chef de la tribu lui prodigua sur son adresse, en le convoquant pour le jour suivant à une chasse à l'antilope.

J'ai dit que les Indiens dédaignent ce gibier, et qu'ils n'y attachent d'importance que lorsqu'ils ont besoin de sa peau pour y tailler des vêtements. Ils ont recours, pour cette chasse, à un stratagême qui manque rarement son effet. L'antilope est un gracieux animal; fort défiant, il se tient toujours à distance, et s'en rapporte à la vitesse de ses jambes pour éviter l'approche des hommes. Mais sa timidité ne l'empêche pas d'être en même temps très-curieux; cette curiosité est la ressource des Indiens. Quand ils veulent tuer une antilope, ils se couchent à plat ventre dans les herbes, et attachent à un bâton fiché en terre, un morceau de drap rouge ou de tout autre couleur. L'on est sûr, alors, de voir approcher un troupeau d'antilopes à la file les unes des autres jusqu'à l'objet qui les a appelées; c'est à ce moment que le chasseur embusqué lance sa flèche, ou son coup de fusil, sur le pauvre animal, et avec son habileté accoutumée, il le couche infailliblement par terre.

Elias Buren n'avait pas tardé à s'apercevoir que la notion du juste et de l'injuste n'était pas si bien comprise qu'il l'avait cru jusqu'alors, par ses bons amis les Indiens. Il avait deviné, à l'épreuve qu'il venait de faire, qu'à tout prendre, la civilisation, si sommaire même qu'elle fût encore dans certains états de l'Union, valait mieux que la barbarie et la simplicité native des enfants du désert. Au moins sait-on à quelle justice s'adresser en cas de dol, et a-t-on quelque chance que les juges américains écoutent vos réclamations.

Les exaltations de notre philantrope commençaient donc à se calmer. L'idée lui vint par malheur d'user de représailles envers ses égoïstes amis, en leur refusant les faciles et abondantes distributions d'eau-de-vie et de wiskey, avec lesquelles il les avait apprivoisés au début. Il en résulta un peu de froideur d'abord, puis de l'éloigne-

Digitized by Google

ment, puis bientôt des menaces qui firent comprendre à la prudente mistress Buren que le moment était venu de plier la tente, et de descendre la Rivière-Rouge pour regagner au plus vite la plantation de tabacs de Natchitoches.

Les faits qui vont suivre et qui mettront en évidence le caractère vindicatif et impitoyable des Indiens, prouveront que mieux eut valu prendre quelques jours plus tôt cette résolution que mistress Buren prêchait du matin au soir.

La semaine d'auparavant, une bande de trafiquants et de chasseurs de fourrures de Jonesboro traversait le territoire indien pour s'enfoncer dans l'ouest. Outre leurs marchandises, ils étaient chargés d'une quantité assez considérable d'armes de toutes espèces. Ils demandèrent aux Camanchees de leur servir de guides jusqu'aux limites du territoire des Pauwnee-Plate. Marché fut fait; le service devait être payé, partie en argent, partie en liqueurs fortes, partie en armes; et voilà notre caravane en route. Les blancs, le mousquet à la portée de la main, le poignard jouant facilement dans la gaine, avaient soin que leurs guides marchassent toujours en avant, d'autant plus que le nombre d'hommes de bonne volonté qui avait été convenu tout d'abord pour cette expédition, s'était doublé et triplé au moment du départ, puis s'était accru *par hasard*, d'une manière assez inquiétante pendant le cours du voyage. Si bien en effet, qu'arrivés au point où blancs et Indiens devaient se séparer, ces derniers se trouvèrent cinq ou six fois plus nombreux que les premiers.

Quand il s'agit de régler les conditions stipulées, les Indiens élevèrent des prétentions inouies, et ces prétentions furent posées sur un ton d'arrogance qui concordait d'ailleurs avec la quantité de flèches et de tomahawks destinés à les soutenir. Elias Buren qui avait été mis à même d'apprécier combien ces gens là ont le sentiment du juste et de l'injuste peu développé, aurait bien mieux compris, s'il avait assisté à cette scène, à quel degré en revanche, ils possèdent et pratiquent le droit du plus fort.

Le premier point sur lequel ils insistèrent, fut que le lot de marchandises, de liqueurs et d'armes promis, au départ, à ceux qui accompagneraient les voyageurs, devait être étendu à tous les Indiens présents.

—Vous n'étiez et vous ne deviez être que vingt, chargés de la mission de nous guider — objecta un des trafiquants.

—C'est possible — répondit un des Camanchees, — mais nous avons jugé qu'il n'était pas prudent de laisser une si petite troupe se mettre en route. Les *faces pâles* ont promis telle quantité de marchandises, telle somme d'argent, telle mesure de liqueurs, telle part d'armes à chaque *peau rouge* qui les accompagnerait ici. Eh bien! il nous faut à chacun notre salaire.

Digitized by Google

On compta les Camanchees présents, et dont les rangs s'étaient serrés autour des voyageurs; cette énumération faite, il se trouva qu'en répartissant les munitions, les blancs se trouveraient complètement dépouillés.

— C'est ce que nous voulons — murmura résolument un guerrier camanchee, — car les armes que vous portez là, vont être distribuées par vous à nos ennemis les Pawnee-Plate, et ils viendront demain nous attaquer et nous massacrer !

Ces paroles ne laissaient plus de doutes aux malheureux voyageurs sur les perfides intentions de leurs guides. Ils comprirent que, rançonnés d'abord, ils allaient être ensuite massacrés. Le plus court et le plus sûr pour eux était donc de défendre leurs biens et leur vie.

Les trafiquants et les chasseurs qui se hasardent à travers les déserts sont des hommes rudement trempés, insouciants de tous les dangers; des corps de bronze, des âmes amoureuses d'aventures. Sur un signal donné par l'un d'eux, ils se ruèrent aussitôt sur les Indiens, et alors commença une effroyable mêlée à coups de feu, à armes blanches, au poignard; quelque chose qui ressemblait à une véritable boucherie enfin, et telle qu'on pouvait l'attendre entre de pareils ennemis. Après deux heures de lutte, les Camanchees furent mis en déroute et laissèrent bon nombre des leurs sur le terrain.

Ils se retirèrent la rage dans le cœur et la menace à la bouche.

III.

Ce fut le malheureux Elias Burén qui porta la peine de ce désastre.

Voici d'ailleurs un fait tout particulier au caractère des Indiens: qu'un homme de race blanche ait commis contre eux un acte hostile, qu'ils aient une vengeance à tirer de lui, s'il leur échappe, ils réserveront leur haine pour la reporter tôt ou tard sur un autre représentant de la même race, quelqu'il soit, si innocent qu'on le puisse supposer de toute complicité, — fût-il même l'ami des Indiens.

Elias Buren était donc la proie naturellement offerte aux vengeances des Camanchees. Il se trouvait là sous leur main, victime toute préparée, et dont la poitrine attendait le coup.

En effet, deux jours après leur retour au village, les Camanchees envahirent le wigwam de Buren; et, sans provocation aucune, sans autre forme de procès, comme nous dirions dans notre langage de peuple civilisé, ils massacrèrent Buren, sa femme, — et les deux nègres qui formaient la domesticité de la maison.

On aurait pu supposer que ces deux derniers devaient, par une sorte d'analogie non pas de caractère, mais de situation, trouver grâce devant les Indiens; il n'en fut rien. Les Indiens professent au contraire une antipathie aussi profonde contre les nègres et les mu-

Digitized by Google

lâtres que contre les blancs. Si les blancs sont pour eux des ennemis, les noirs et les mulâtres leur inspirent une invincible répugnance, un véritable sentiment de dédain.

Les Camanchees n'épargnèrent que le petit Richard Buren, qu'ils emportèrent comme le chasseur emporte quelquefois un louveteau ou un lionceau qu'il trouve au repaire, — dans un but de curiosité ou de passe-temps, — comme quelque chose qu'il veut apprivoiser pour se distraire et faire contraste dans les habitudes de sa vie.

Le pauvre enfant s'éloigna, en criant, du lieu où venait de s'accomplir le crime atroce dont il avait été le témoin, les yeux pleins de larmes, le front taché du sang de son père et de sa mère.

Richard Buren fut conduit au milieu de la tribu et adopté par la famille du chef. Richard était un bel enfant, à l'œil vif et intelligent, au corps souple et musculeux. Ses bras et tous ses membres annonçaient déjà une rare vigueur. L'énergie transpirait pour ainsi dire par tous ses pores.

Ses compagnons de jeu, lui montrèrent d'abord toute l'antipathie qu'instinctivement ils ressentaient pour la couleur de sa peau et pour son origine; mais l'enfant ne tarda pas à conquérir sur eux une sorte d'ascendant que lui valurent ses triomphes à coups de poing, et l'habileté qu'il déploya dans tous les exercices auxquels on accoutume les jeunes Indiens.

L'éducation corporelle des enfants est une des préoccupations les plus sérieuses des tribus du désert. Peu leur importe, cela va sans dire, que l'intelligence soit plus ou moins cultivée; le principal pour eux, c'est de préparer des générations robustes, braves, capables de faire face à tous les dangers possibles et prévus.

Dès le bas âge donc, on habitue les enfants aux plus dures fatigues et à des exercices violents qui développent de bonne heure leurs forces. C'est ainsi qu'on les initie, en jouant, à toutes les ruses de la guerre. Chaque jour, un vieux guerrier de la tribu, chargé de cette instruction, leur fait prendre part à des combats simulés. Les Indiens cultivent aussi avec beaucoup de soin l'art de la natation dans lequel ils excellent; hommes et femmes y sont d'une égale supériorité. Cet art, du reste, est pour eux une nécessité, obligés qu'ils sont quelquefois de traverser des rivières rapides pour échapper aux poursuites de l'ennemi. Les femmes chargées, dans ce cas, de transporter leurs enfants, ont besoin, de même que les hommes, de savoir nager. Aussi, tous les matins, jeunes gens et jeunes filles, sont-ils tenus à se baigner dans le fleuve.

Richard Buren avait acquis dans tous ces divers exercices une supériorité incontestable qui lui avait valu le nom de Ma-ta-po-mah-a (*l'enfant que le ciel a métamorphosé*).

Digitized by Google

De son ancienne éducation, de ses souvenirs de la vie civilisée, il ne resta bientôt plus de trace apparente chez le fils du malheureux planteur de Natchitoches. A le voir, on l'eut pris, à coup sûr, pour un enfant né au milieu des hautes herbes des prairies, sous le toit de buffle d'un wigwam de sauvage.

Le droit de cité que l'enfance du jeune blanc lui avait conquis lui fut encore disputé quand il entra dans l'âge viril. Son origine, dont lui-même il ne se rendait plus compte, lui était reprochée avec amertume et colère jusque dans les moindres actes de sa vie. Pour triompher des jalousies et des haines qui s'amoncelaient autour de lui, il fallut qu'il donnât en toute occasion les preuves du plus grand courage; c'est ainsi qu'il n'hésita pas un jour à offrir deux de ses doigts au « Grand-Esprit. » Le calme et la placide énergie avec lesquels le jeune homme s'infligea cette douloureuse opération inspirèrent de lui la plus haute opinion.

Mais le moment approchait où Richard Buren allait trouver une occasion solennelle de prouver sa force de caractère. — Il venait d'entrer dans l'âge où il devait subir la rude épreuve des *Trois jours*, imposée à tous les jeunes gens pour conquérir le titre de guerrier, titre d'honneur qui leur permet de prendre femme et leur donne le droit de se mesurer avec l'ennemi.

IV.

La cérémonie dite des *Trois jours* est à peu près universelle parmi les Indiens. Elle a lieu une fois chaque année. C'est un anniversaire qu'ils célèbrent en l'honneur du déluge, désigné par eux sous le nom de Mee-nee-ro-ka-ha-sha. Ils en profitent aussi pour se livrer à la grande danse des buffles, danse à laquelle ils attribuent le pouvoir d'attirer ces animaux dans le pays.

Au centre du village des Camanchees, se trouvait une vaste place, une sorte d'arène publique destinée à l'accomplissement de tous les jeux, de toutes les cérémonies. On avait déposé au milieu de cette arène un tonneau symbolique, dans lequel se trouvaient enfermés les principaux objets employés à la confection des *grands mystères*. En face de cette barrique se dressait le wigwam sacré, le *medicine-lodge*, l'antre aux mystères.

A voir les préparatifs qui précédèrent la cérémonie et la vénération dont les Camanchees entouraient cette barrique et le wigwam sacré, on eut été loin de soupçonner que le seuil de cette espèce de temple dut être souillé de sang humain.

Le matin du jour où devait commencer la cérémonie, le village entier fut en rumeur. Sur tous les toits des wigwams se tenaient des

Digitized by Google

groupes de femmes et d'enfants, les yeux tournés à l'occident. De ce côté, un homme descendit lentement, se dirigeant tout droit vers le village. Une sorte d'alarme agita alors la foule, comme si un danger véritable la menaçait; les guerriers bandèrent leurs arcs, et on fit les mêmes préparatifs que s'il s'agissait d'un combat à livrer. L'*Homme de l'Ouest* s'approcha avec dignité et en marchant d'un pas calme et mesuré. Il s'avança ainsi jusque sur la grande place du village où les guerriers s'étaient rassemblés pour le recevoir. Ils lui tendirent la main et l'accueillirent comme une vieille connaissance en l'appelant par son nom Nee-mohk-muck-a-nah, c'est-à-dire *le premier homme*.

Le costume de ce personnage se composait, sur les épaules, de quatre peaux de loups blancs, et sur la tête, de deux peaux de corbeaux. Dans la main gauche il tenait une pipe qu'il portait comme un objet profondément vénéré.

Après avoir été reçu par les guerriers, il se dirigea vers la « loge sacrée » et l'ouvrit. Il y demeura le temps nécessaire pour accomplir une invocation religieuse, puis il sortit, et parcourut tout le village en s'arrêtant au seuil de chaque wigwam.

— Que veux-tu? lui demandait le chef de la famille sur un ton à la fois pénétré et mystérieux.

— Te dire le passé, répondait Nee-mohk-muck-a-nah.

Puis il racontait à sa façon la catastrophe du déluge, et terminait en disant :

— Je suis le seul homme qui ait pu se sauver de cette grande inondation; j'ai gagné à la nage le sommet d'une haute montagne du pays de l'ouest, où je réside depuis cette époque.

Le rôle de ce personnage, dans cette comédie, a évidemment quelque rapport avec celui du *bonhomme Tropique* dans la fête du baptême au passage des navires sous la Ligne. La ressemblance est d'autant plus frappante que la narration du déluge se termine toujours par cette phrase adressée à chaque chef de famille.

— Et maintenant, donne-moi pour la loge un cadeau qui plaise au « Grand-Esprit, » sinon il viendra un nouveau déluge qui inondera la terre.

Et les Indiens de donner, qui une arme, qui un morceau de viande, qui un chien, qui une peau de bête quand ils ne peuvent faire mieux.

Après quoi Nee-mohk-muck-a-nah disparaît et ne reparaît plus qu'au point du jour. — Pendant toute la nuit les feux restent allumés; c'est une veille générale, triste et mystérieuse.

Au lever du soleil, l'*homme du déluge* se dirigea cette fois vers la loge sacrée où vingt-un candidats au martyre étaient réunis, au nombre desquels se trouvait Richard Buren.

Digitized by Google

A l'arrivée de Nee-mohk-muck-a-nah les vingt-un jeunes gens, accroupis et en prières dans les différentes parties de la loge, se levèrent et se rangèrent autour de lui. Nee-mohk-muck-a-nah se tenait debout.

Après avoir fumé une pipe et invoqué le « Grand-Esprit », il adressa une sorte de sermon aux jeunes gens, délégua ses pouvoirs à un vieux docteur qu'il nomma O-kee-pah-ka-se-kah (maître des cérémonies), puis il disparut en traversant solennellement tout le village.

Trois jours entiers les candidats restèrent enfermés dans le wigwam pour se préparer aux tortures qu'ils devaient subir. Pendant ce temps, la grande place publique ne cessa d'être le théâtre de toute sorte de jeux et de danses; parmi ces dernières, la plus importante fut la danse des buffles ou Bel-loh-ek-na-pie, partie obligée du programme de la cérémonie, et qui dura pendant les trois jours en présence de toute la tribu assemblée.

Les danseurs étaient barbouillés de la tête aux pieds de la plus bizarre façon, de noir, de blanc, de jaune; huit d'entre eux, affublés d'une peau de buffle, portaient sur le dos une touffe d'herbe.

Le premier jour on dansa une fois vis-à-vis de chacun des quatre points cardinaux, le second jour deux fois, le troisième jour trois fois.

Le docteur qui présidait la cérémonie fumait sa pipe du côté du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest, suivant le point où s'exécutait la danse.

Le troisième jour enfin, à un signal convenu, les danseurs se rapprochèrent; le maître des cérémonies sortit de la loge sacrée et se mit à danser à son tour, en chantant sur un ton lamentable, jusqu'à ce qu'il se trouvât près du tonneau symbolique, contre lequel il s'appuya le front. Alors quatre vieillards allèrent prendre sur le seuil du wigwam, quatre vases en peau de buffle, remplis d'eau qui venait, disaient-ils, des quatre parties du monde, et qui avait été recueillie dans ces outres à l'époque du déluge. Ces quatre vases furent déposés à côté du grand tonneau, tout le monde poussa des hourras furieux avec accompagnement d'une musique infernale qui dura près d'un quart-d'heure, puis les quatre vieillards reprirent les vases et allèrent les déposer dans la loge.

Tout à coup apparut au milieu de la place une sorte de monstre barbouillé de noir, qui se mit à exécuter les sauts et les contorsions les plus variés.

Le docteur quitta la position qu'il avait prise devant le tonneau, et avança sa pipe vers le monstre noir, qui n'était autre que la représentation du démon, et qui s'arrêta immobile, aux grands éclats de rire de la foule. La puissance de la pipe mystérieuse ayant été constatée, le démon disparut et s'enfonça dans la campagne. Cette espèce d'exorcisme une fois accompli, le maître des cérémonies, que précé-

Digitized by Google

dait la musique, entra dans la loge, suivi de quelques hommes chargés d'infliger les tortures. Il se plaça devant un petit feu, et fuma une nouvelle pipe en l'honneur du « Grand-Esprit. » A ce signal, commença la scène des tortures, appelée *pohk-hong*.

Deux hommes s'emparèrent du patient, qui se tenait à quatre pattes. L'un d'eux lui saisit un pouce ou deux de chair sur chaque épaule ou sur la poitrine, et la transperça avec un couteau, tandis que l'autre introduisit dans la blessure des éclats de bois auxquels on attacha des cordes. Cette première opération faite, on hissa le patient à fleur de terre, et on lui insinua, de la même manière, d'autres morceaux de bois aux coudes, aux cuisses, aux genoux; ce fut l'affaire de cinq ou six minutes, après lesquelles on suspendit le malheureux à trois ou quatre pieds du sol, où on le laissa retomber.

On ne saurait s'imaginer avec quel courage les jeunes Indiens supportent un si cruel supplice. Ils conservent pendant cette atroce opération une attitude énergique, qui ne fléchit pas devant la douleur.

Richard Buren plus que les autres, s'il est possible, se montra calme et souriant. A ce moment suprême, une jeune fille à laquelle il était fiancé pâlit en voyant le couteau entrer dans la chair du jeune homme, et détourna le visage pour cacher ses larmes.

Pendant la durée de ces tortures, les chefs et les dignitaires de la tribu examinaient ceux qui se montraient les plus hardis et les plus courageux, afin de leur réserver les plus belles places à la guerre.

La cérémonie terminée, le grand-maître trempa dans le sang dont était inondée la terre, tous les objets qui avaient été offerts en dons à la loge, et les jeta au fond de l'eau en marmottant une prière; — puis les danses recommencèrent.

Quant aux jeunes gens qui venaient de subir ce martyre, ils furent conflés aux mains des « docteurs, » qui les traitèrent à leur façon. Quelques-uns échappèrent aux cruelles blessures qui leur avaient lacéré les chairs; une bonne moitié en mourut.

Richard fut du nombre de ceux qui guérirent; l'admirable sang-froid qu'il montra pendant cette effroyable épreuve le mit en haute estime et en grande réputation parmi les Camanchees. Il ne tarda pas à en recevoir le prix.

Le croirait-on? Après avoir raconté une cérémonie analogue à laquelle il avait assisté chez une autre tribu (les Mandans), un des ardents défenseurs des Indiens ajoute en manière de réflexion :

« On pourrait conclure de ce récit que les Mandans sont un peu-
» ple cruel : il n'en est rien; et je maintiens ce que j'ai dit : qu'il
» serait *difficile* de rencontrer des gens plus honnêtes, plus doux, et
» qui aient un *meilleur cœur*. »

Digitized by Google

N'est-il pas étrange d'entendre raisonner de la sorte?

Richard avait conquis une telle réputation parmi les hommes de sa tribu, que sa gloire retentit au-delà du village où il vivait, et gagna les autres campements, d'où les principaux chefs vinrent pour le voir et le complimenter.

Richard, ai-je dit, était fiancé à une jeune Indienne qui lui avait apporté en dot huit chevaux. La cérémonie de son mariage allait s'accomplir, au moment où il reçut la visite des chefs des villages voisins. Trois d'entre eux avaient brigué l'honneur de prendre le jeune guerrier pour gendre. Le premier qui lui en fit la proposition offrit à Richard sa fille, moyennant deux chevaux, ce que Richard accepta. Pareil marché fut conclu avec les deux autres.

La polygamie, qui est une des lois sociales des Indiens, autorisait bien sa conduite; mais il fallait, toutefois, que le jeune guerrier fût bien assuré de l'influence qu'il exerçait sur la tribu pour avoir osé agir ainsi. La preuve en est dans la scène qui se passa le jour où il convoqua la tribu pour annoncer son mariage. Il alla droit au père de sa première fiancée, et lui dit :

— Tu m'as promis ta fille pour femme; donne-la moi, l'heure est venue.

Là-dessus, réclamations des trois chefs qui avaient conduit leurs filles au village. Richard s'approcha de l'un d'eux :

— Tu m'as promis ta fille pour aujourd'hui, et en échange je me suis engagé à te donner deux chevaux. C'est bien là notre convention, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien ! voici les deux chevaux, et je prends ta fille.

— Mais moi ! tu m'as fait la même promesse, — crièrent les deux autres chefs en s'avançant menaçants.

— C'est vrai, répondit Richard, et je ne m'en dédis point. — Les deux chevaux destinés à chacun de vous, les voilà; et de plus ils portent suspendues au poitrail une peau d'élan remplie de tabac, et une autre bien fournie de poudre; — pour ces deux chevaux, je prends ta fille, à toi, et à toi la tienne; — n'est-ce pas ce dont nous étions convenus?

— Oui.

— Oui.

— Je n'ai que faire de huit chevaux; il m'en restera deux pour aller à la chasse et à la guerre; — je préfère posséder quatre femmes.

Les trois chefs tournèrent les talons, enfourchèrent chacun un cheval, et, conduisant l'autre en laisse, ils disparurent dans les sentiers tortueux frayés à travers les hautes herbes de la prairie. Pendant un instant, on vit leurs blanches tuniques de peau de buffle flottant

Digitized by Google

au vent, puis on n'entendit plus que le bruit des pas de leurs montures. Richard, rassemblant alors ses quatre femmes, les conduisit sous son wigwam, au milieu de l'étonnement et des murmures de la tribu.

Quand il eut mis les quatre Indiennes en possession du foyer où elles allaient vivre désormais en esclaves soumises, il revint sur la place du village, où les groupes assemblés clamaient encore contre l'audace du jeune guerrier.

— N'est-ce donc pas mon droit? — leur dit-il. — Il en est parmi vous qui ont sept ou huit femmes, — seulement vous les avez prises l'une après l'autre, à distance, suivant vos caprices et les besoins de votre famille. — Moi, j'ai jugé plus convenable de choisir immédiatement mes quatre épouses, voilà toute la différence. S'il est quelqu'un parmi vous à qui ce procédé déplaise, je lui permets de venir me disputer le tomahawk et l'arc à la main, celle de mes femmes dont il voudra me dépouiller.

Personne ne dit mot.

— Au surplus, — ajouta Richard, — nos guetteurs nous ont signalé l'approche d'une bande de chasseurs blancs contre lesquels nous allons livrer combat demain ou après-demain. Je vous montrerai comment un homme qui prend quatre femmes à la fois sait se conduire dans une chasse contre les blancs.

Les groupes se dispersèrent, et Richard retourna à son wigwam où il trouva ses quatre femmes occupées des soins du ménage et parfaitement résignées au sort qui les avait réunies autour du même foyer.

V.

Quelques déprédations commises par les Camanchees contre des chasseurs blancs dispersés sur le territoire, avaient engagé ceux-ci à se réunir au nombre de deux ou trois cents environ pour châtier vigoureusement leurs ennemis les peaux rouges. Les guetteurs avaient prévenu la tribu de cette résolution, et tous les préparatifs étaient faits pour soutenir l'attaque.

Un matin, en effet, une escouade de cinq ou six Camanchees accourut en toute hâte prévenir le chef que deux des leurs avaient été frappés de coups de feu sur les bords de la Rivière-Rouge, et que les blancs occupaient à deux milles de là une petite hauteur où ils s'étaient fortifiés. L'alarme fut aussitôt donnée; tous les guerriers de la tribu s'assemblèrent sur la grande place du village, et après s'être livrés pendant un quart-d'heure à une danse préparatoire, ils s'élancèrent en avant en poussant des cris féroces.

Ils ne tardèrent pas à rejoindre leurs ennemis; le combat se livra

Digitized by Google

d'abord de loin. Les chasseurs américains sont d'habiles tireurs, autant que les Indiens eux-mêmes. Un fusil dans les mains des premiers et un arc sous les doigts des seconds, est un instrument de mort à peu près certaine. Il est rare que la balle ou la flèche n'atteigne pas son but.

De part et d'autre il y eut donc, dès le début, des pertes assez considérables; et l'avantage paraissait tourner du côté des blancs. Cet avantage momentané causa leur malheur : enhardis par le succès, ils abandonnèrent le petit monticule dont les flancs escarpés les protégeaient, et ils firent une charge en règle contre les Indiens. Attaquer ceux-ci en plaine, leur ouvrir les chances d'un combat corps à corps, c'est faire tourner la fortune contre soi. Les Indiens, en effet, sont les ennemis les plus redoutables qu'on puisse rencontrer dans de telles conditions; ils ont à leur service des ruses variées, des ressources qu'ils trouvent dans leurs forces physiques et dans la souplesse de leurs membres, et une bravoure qui ne recule pas devant les actes les plus atroces.

Les Camanchees avaient pour eux le nombre; ils étaient au moins trois contre un. En outre ils se sentaient surexcités par la mort de leur chef qui avait été frappé en pleine poitrine par une balle ennemie. Il s'agissait de le venger. Ils reçurent l'attaque des chasseurs en poussant des cris à intimider une armée entière. — On eut dit une bande d'animaux féroces.

La victoire ne tarda pas à se décider en faveur des Indiens. Les malheureux chasseurs américains mis en déroute, prirent la fuite; mais bien peu purent échapper à la mort qui les poursuivait le couteau d'une main et la pique de l'autre.

Richard déploya dans ce premier combat une ardeur qu'avaient dû faire présager l'énergie et le courage qu'il avait déjà montrés dans deux ou trois circonstances de sa vie.

Il lui fallait conquérir ces insignes de triomphe dont les Indiens font si grande parade, c'est-à-dire des chevelures ennemies. L'occasion était belle, Richard en profita; et quand les Camanchees regagnèrent leur village, le jeune guerrier portait flottantes à sa ceinture, trois chevelures, qu'il avait *scalpées* de sa main, entre autres celle d'un vieillard dont les longs et vénérables cheveux blancs n'avaient inspiré ni pitié ni remords au jeune Indien. Seulement, au moment où il tenait ce faible ennemi renversé et sanglant sous son genou; il lui avait adressé ces paroles qui sont dans les usages des Indiens, et qui prouvent leur foi dans l'immortalité de l'âme.

— Les jours qui te restaient à vivre dans ce monde, étaient limités; tu trouves la mort aujourd'hui sous ma main, demain peut-être tu l'aurais rencontrée aux pieds d'un arbre, après les fatigues

Digitized by Google

d'une chasse. Je me nomme Ma-ta-po-mah-a-; je suis un guerrier qui fais ma renommée aujourd'hui. Quand tu seras arrivé au pays des esprits, tu y rencontreras l'ombre de mon père que je ne connais point. Dis lui que c'est Ma-ta-po-mah-a qui t'envoie vers elle.

Après ces paroles, il plongea sa lance dans la gorge du vieillard et le cloua sur la terre — Richard ne put se défendre cependant d'une émotion inconnue en voyant le regard de sa victime se tourner vers lui, au moment où il prononçait ces mots : « l'ombre de mon père que je ne connais point. » — Et en achevant le malheureux vieillard il lui sembla que sa main hésitait.

Richard, ou Ma-ta-po-mah-a, pour lui laisser son nom indien, détacha avec une habileté merveilleuse le cuir chevelu de *son* mort, tout à fait au sommet de la tête, et sur un espace large à peu près comme la main; puis il coupa le reste des cheveux du vieillard pour en faire, ainsi que cela se pratique dans toutes les tribus, des ornements à ses habits, et pour les tresser au bout de la crinière de son cheval.

Puisque j'ai parlé du scalp, j'ajouterai que la possession du cuir chevelu d'un ennemi étant la preuve authentique de sa mort, les Indiens n'ont aucun intérêt à faire subir le scalp aux vivants. Ils n'y attachent d'ailleurs aucun prix. Le seul cas où l'Indien se croie autorisé à scalper un vivant, c'est quand l'ennemi tombe blessé dans un combat; si celui-ci revient de cette opération qui se pratique avec une telle précision, qu'elle n'attaque que l'épiderme et jamais l'os du crâne, il en est quitte pour porter le reste de ses jours une large tonsure.

Ma-ta-po-mah-a rentra en triomphateur au village des Camanchees qui s'apprêtèrent à célébrer leur victoire par toutes sortes de danses et de jeux.

La danse du scalp est ordinairement la plus haute et la plus complète expression des joies publiques après une victoire. Mais cette fois les Camanchees avaient un deuil à porter, celui de leur chef tué dans le combat; et avant de se réjouir, ils s'occupèrent de pleurer ce grand guerrier.

Leur deuil comme leur joie se traduit par des danses. En l'honneur du chef tué ils organisèrent la « danse du brave, » l'hommage le plus sympathique qu'on puisse payer à un héros.

La danse du brave dure huit jours, et pendant une heure chaque jour, devant le wigwam du défunt à la porte duquel sa veuve suspend son sac aux mystères à une branche d'arbre. Tous les guerriers se tenant par la main forment une espèce de ronde, au centre de laquelle se tiennent les jeunes hommes de la tribu, brandissant les *scalps* pris sur l'ennemi. Cette danse est un mélange de cris lamentables poussés sur tous les tons, et de chants dans lesquels on célèbre les traits de courage du brave, mort *sur le champ d'honneur*. La cérémonie ter-

Digitized by Google

minée, chaque famille apporte à la veuve ou aux enfants des présents qui leur assurent les moyens de vivre.

On ne saurait le contester, dans cette grossière manifestation populaire des Indiens, il y a une idée morale qui correspond aux habitudes adoptées par les peuples civilisés. Comme eux, les Indiens récompensent et secourent la famille du soldat qui meurt héroïquement pour la défense ou pour la gloire de sa patrie.

Dans nos pays, la façon de distribuer ces sortes de récompenses a quelque chose de plus compliqué, de plus formaliste, et de plus pompeux que cette simple manière d'agir, en usage chez les Indiens. Toutefois, il semble que le peuple américain, dans l'austérité sincère ou affectée de ses mœurs, dans l'exaltation où il a voulu porter le dévouement au pays, ait emprunté ou conservé un peu de cette simplicité. J'ai raconté ailleurs[1] comment les soldats mutilés dans les combats étaient, au retour de la guerre, accueillis aux Etats-Unis, dans leur village, et quelles récompenses ils recevaient pour leur sang versé sur le champ de bataille. Comme chez les Indiens, une simple manifestation populaire, *sous forme de procession*, voilà tout ce qu'ils en retirent.

VI.

Après que la danse du brave eut épuisé les lamentations de la tribu, on songea à la danse du scalp; après les larmes pour les morts, le triomphe des vivants.

La danse du scalp dura quinze nuits consécutives et eut lieu à la lueur des torches. Outre qu'elle a pour but, ainsi que je l'ai dit plus haut, de célébrer les hauts faits d'armes du combat d'où revient la tribu, elle sert aussi à sanctifier les scalps rapportés du champ de bataille, et qui sont comme le drapeau autour duquel se font les évolutions de joie. Ce n'est d'ailleurs qu'après cette cérémonie que les guerriers peuvent porter les scalps en forme de décoration triomphale.

Des torches placées circulairement et sur une vaste étendue de terrain éclairaient de leur lueur lugubre cette scène fantastique. Un certain nombre de jeunes filles, immobiles au milieu du cercle formé par les guerriers, tenaient de longs bâtons au bout desquels étaient attachés les scalps; les guerriers dansaient à l'entour, en brandissant leurs armes et en sautant des deux pieds à la fois. Ils poussaient en même temps des aboiements terribles, et frappaient en mesure leurs armes, mais avec une force à faire croire qu'ils allaient les mettre en pièces.

[1] Voir le volume que j'ai publié sous le titre : *les Deux Amériques*.

Digitized by Google

Les yeux leur sortaient de la tête et ils grinçaient des dents, comme s'ils étaient encore au milieu d'un combat. Il serait difficile de décrire tout ce que ce spectacle avait d'effrayant.

Les quinze nuits de la danse des scalps passées, la tribu songea à se donner un chef en remplacement de celui qu'elle avait perdu dans le dernier combat. Richard fut naturellement désigné pour obtenir cette dignité suprême. Les envieux (tout grand homme n'a-t-il pas les siens?) ne manquèrent pas d'élever contre le jeune guerrier le souvenir de son origine qui pesait toujours sur lui d'un lourd poids. Richard avait eu beau *s'indianiser* par tous les moyens possibles, les traces de sa première éducation, qui avaient disparu chez l'enfant, se réveillèrent peu à peu dans l'homme fait; et, malgré lui, Richard se surprenait rêveur, étonné, et parfois même révolté devant certains actes de ses frères. Cependant ses hautes prouesses, son courage, et la supériorité incontestable d'intelligence qu'il avait déployée en maintes occasions, lui avaient assuré une influence telle, que le choix de ses partisans fut ratifié. Richard devint donc le chef de cette tribu des Camanchees, qui avait assassiné son père et sa mère, et l'avait emporté enfant au fond des déserts comme une dépouille de vengeance et comme un amusement.

La nécessité de désigner un chef à la tribu était d'autant plus urgente, que les guetteurs étaient venus prévenir le village que les débris de la bande des chasseurs échappés au dernier combat s'étaient réunis à d'autres trafiquants, qu'ils avaient, en outre, obtenu des secours du gouvernement américain, et qu'une formidable expédition se préparait pour châtier les Indiens de leur dernière victoire.

Les Camanchees se mirent aussitôt en campagne, sur les conseils de Richard, de manière à rencontrer l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de s'organiser et de manière à le prendre à l'improviste. Ce système réussit au-delà des espérances mêmes du jeune chef. Deux ou trois attaques successives contre des bandes isolées de chasseurs, sorte d'avant-garde, enflammèrent le courage et l'audace des Indiens. Ils poussèrent de l'avant, comme s'ils allaient conquérir et soumettre le territoire des blancs; ils entrèrent même dans l'Arkansas. Mais sur les bords du fleuve qui donne son nom à cet état, ils rencontrèrent un détachement de troupes qui, après un combat acharné, les mit en fuite, non sans que quelques-uns des leurs restassent prisonniers entre les mains des Américains.

De ce nombre se trouvait Richard Buren.

Sa présence au milieu de blancs, leur langage qui parut réveiller en lui de lointains souvenirs, l'espèce de comparaison qu'il put établir entre leurs mœurs et quelques-unes de celles qu'il avait conservées par instinct, frappèrent Richard autant que les blancs eux-mêmes.

Digitized by Google

On le questionna sur son passé, sur son existence parmi les Indiens; les réponses, d'abord vagues et indécises du jeune chef, devinrent peu à peu plus claires, plus précises, et bientôt il ne resta plus de doute à personne sur l'identité du prisonnier.

Le crime dont la famille d'Elias Buren avait été victime revint à la mémoire de quelques-uns des assistants, et ce qui n'était que pressentiment chez deux ou trois témoins de cette scène, se changea en presque certitude : Ma-ta-po-mah-a n'était autre que Richard Buren, le fils d'Elias, dont le corps, en effet, lors de la constatation du crime, n'avait point été trouvé à côté des cadavres de son père et de sa mère.

Un grand intérêt de curiosité s'éveilla autour de l'Indien ; on lui fit raconter tous les détails de sa vie au milieu de la tribu des Camanchees, et à toutes les questions, Richard répondait avec une grande aisance et une sorte de joie de se retrouver parmi les siens. Arrivé au récit du combat où il avait enlevé trois scalps, il ne put se défendre d'un mouvement d'émotion en racontant sa scène avec le vieillard dont il portait la chevelure desséchée suspendue à sa ceinture. Il rendit compte de l'impression qu'il avait éprouvée au moment où il enfonça sa lance dans la gorge de son ennemi expirant.

— Depuis ce jour, ajouta-t-il, le regard de ce vieillard ne m'a point quitté... maintenant encore, je le sens brûler mes yeux.

Sur la description que Richard donna de ce malheureux, un des assistants le reconnut pour être le frère de mistress Elias Buren.

A cette révélation, Richard poussa un cri et tomba la face contre terre.

VII.

Les Américains avaient résolu, dans ce moment-là, d'entreprendre la conquête—illusoire—des tribus indiennes par la pacification et par leur soumission volontaire. Richard venait de faire connaître l'influence extrême qu'il exerçait sur les Camanchees; il parut aux blancs que c'était là une merveilleuse occasion d'appliquer le nouveau système sur lequel ils fondaient de si belles espérances, que les événements se sont chargés de démentir.

On demanda à Richard s'il croyait pouvoir obtenir la soumission de son village, en apportant pour preuve des bonnes dispositions des blancs envers les Indiens, sa liberté d'abord, et celle de tous les prisonniers.

—Je le puis, répondit-il,—et je le dois. J'ai commis un grand crime, et si vous croyez que l'amitié qui réunira désormais les peaux rouges et les faces pâles soit une action assez méritoire de ma part pour appaiser le Grand-Esprit, j'entreprendrai cette tâche.

Digitized by Google

On assura au jeune chef qu'il lui serait beaucoup pardonné par le Grand-Esprit, en cas de succès dans son entreprise.

— Eh bien, je vais partir, — s'écria-t-il.

Richard s'était aperçu cependant qu'on semblait élever quelques doutes sur la bonne foi avec laquelle il remplirait sa mission; et d'un autre côté, ses co-prisonniers ne manquèrent pas d'exprimer des craintes sur leur sort à venir, dans le cas où leur chef, profitant de la liberté qu'on lui donnait, s'aviserait de ne pas revenir au camp des blancs. — Richard s'assit alors avec calme et dignité sur un tronc d'arbre renversé, retira ses *mocassins* (chaussures) et les lança loin de lui.

Les Indiens comprirent cette pantomime et s'inclinèrent. Le commandant américain en ayant demandé l'explication :

— Cela veut dire, — lui répondit Richard, — que ma promesse est sincère et sacrée; et que si je manquais à ma parole, je mériterais que le Grand-Esprit me condamnât à marcher pieds nus pendant toute ma vie.

Puis il alluma une pipe dont il huma quelques bouffées, en lançant la fumée tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre, — ce qui était en quelque sorte la formule complémentaire du serment.

On donna à Richard un cheval. Au moment de se mettre en selle, il avala un plein verre de wiskey que lui présenta le commandant de l'expédition, adressa un geste d'adieu à l'assistance, et partit pour le village en promettant de nouveau de revenir avant peu, avec la soumission des Camanchees.

La nuit le surprit au milieu d'un bois de cotonniers, à peu de distance encore du camp des Américains.

Depuis les révélations qui lui avaient été faites, Richard était vivement préoccupé. L'image du vieillard, son oncle maternel, le poursuivait sans cesse. Il le voyait se dressant devant lui et lui montrant du doigt la blessure qui lui avait donné la mort, et ses cheveux blancs tout ruisselants de sang. Il éprouvait alors des frissonnements de terreur; et chaque fois que son cheval, effrayé par quelque objet invisible, hennissait ou faisait un bond de côté, le jeune chef poussait un cri, croyant voir dans sa propre ombre, dans la forme fantastique d'un arbre détachant sa silhouette sur l'horizon, dans un groupe de rochers, partout enfin le fantôme de son oncle.

Richard avait résolu de voyager même pendant la nuit, afin d'arriver plus vite à son but; mais à l'entrée du bois de cotonniers, il entendit tout à coup sous le sabot de son cheval le terrain résonner comme s'il avait galopé sur un pont jeté pour joindre les deux lèvres de quelque gouffre profond. — Sa monture, effrayée elle-même de cette sonorité, se prit à trembler, et essaya de tourner bride. Richard pensa d'abord que c'étaient quelques pas seulement à franchir sur un

Digitized by Google

accident de terrain, et il poussa de l'avant. Mais plus il allait, plus la sonorité de la route augmentait; il en résultait des échos qui, dans le silence solennel de la nuit, laissaient des traînées à l'arrière, et, en même temps, se prolongeaient en avant de la route. Le cheval, rétif d'abord, semblait ne plus pouvoir se tenir sur ses jambes, et faisait de violents efforts pour ne point s'abattre. Richard tendit l'oreille et écouta.

— Ce sont — murmura-t-il — les ombres des pères de mes pères que le bruit du sabot de mon cheval a éveillées, et qui de dessous terre me crient que je suis un misérable assassin et un lâche! Et, pâle de terreur, il se prit à invoquer le Grand-Esprit, en jurant de nouveau, par toutes les formules possibles, de racheter son crime.

Je dois dire la cause de cet étrange phénomène qui épouvanta tant Richard. — Entre la Rivière-Rouge et la rivière de Washita, il existe deux couches de sol assez curieuses pour la science, et dont Richard ignorait l'existence; l'une est formée par un dépôt de coquillages et d'écailles d'huîtres de plusieurs pieds d'épaisseur; ces écailles ont conservé leurs couleurs primitives, et une sorte de vernis glacis qui les fait ressembler à un verglas sur lequel on a beaucoup de peine à marcher. L'autre couche de terrain est une croûte de fer solide très épaisse, de forme convexe, en sorte que le sabot du cheval en frappant dessus la fait résonner comme résonne une enclume sous le marteau.

Le sol reprit cependant sa fermeté; et Richard s'arrêta, convaincu que ses invocations avaient apaisé le Grand-Esprit et les mânes de ses pères. Il ne lui restait plus qu'à trouver la forme de l'expiation qu'il devait s'imposer.

Il attacha son cheval à une branche d'arbre, et se coucha sur le sol, rêveur et l'oreille aux aguets. Le sommeil le surprit dans cette attitude; mais un sommeil plein de visions étranges. Son imagination lui fit apparaître le vieillard, et il lui entendit murmurer des paroles qui semblaient lui enjoindre de racheter sa mort sur quelqu'être vivant, homme ou animal.

Les Indiens ont une foi profonde dans les songes; ils les attribuent à une visite du Grand-Esprit, et l'ordre reçu, interprété pendant le sommeil, doit, au réveil, s'exécuter à tout prix.

Richard s'éveilla le corps inondé de sueur, et le visage baigné de larmes. Evidemment il ne se possédait plus, et subissait l'influence magique de son rêve. Il enfourcha son cheval dès que le jour parut, et le lança bride abattue à travers une prairie dont les horizons immenses se déroulaient devant lui. Le galop du cheval réveilla trois jeunes buffles endormis encore au milieu des touffes d'herbes, litière géante que leur prodiguait la nature. Deux des buffles prirent la fuite. Le troisième se dressa, huma l'air de ses larges naseaux, poussa des

Digitized by Google

beuglements dont l'écho se répercuta à plusieurs milles, et en labourant la terre de ses cornes et de ses sabots de devant, il sembla défier l'Indien au combat.

— Le rêve avait raison, — s'écria Richard; et bandant son arc, il décocha une flèche au buffle qui, se sentant piqué, bondit en avant et vint frapper le cheval en plein poitrail. Monture et cavalier furent renversés. Le buffle dédaigna le cheval et vint demander compte à un plus digne ennemi de son audacieuse agression. Il s'en suivit un de ces combats homériques entre le buffle en fureur et l'Indien réduit à défendre chèrement sa vie. Cinq ou six flèches habilement lancées par Richard s'étaient plantées dans le corps de l'animal, mais sans l'atteindre là où il fallait le frapper pour qu'il succombât. Irrité plutôt qu'affaibli par ses blessures, le buffle, ruisselant de sang, les naseaux écumants, boudissait autour de Richard et se ruait sur lui la tête basse et les cornes menaçantes.

Le jeune chef conserva dans cette lutte un admirable sang-froid. Acculé dans ses dernières ressources de défense, il attendit son furieux ennemi le couteau à la main; et, au moment où le buffle s'approcha, il lui enfonça la lame dans le côté gauche. L'animal, atteint mortellement tourna sur lui-même; mais, en tombant, il écrasa du poids de sa chute le malheureux Richard.

Quant au cheval, à peine s'était-il relevé qu'il reprit au galop la route du campement américain où il arriva le poitrail ouvert. A sa vue, les Indiens restés en otages au milieu des troupes blanches, poussèrent de grands cris, et expliquèrent les craintes qu'ils éprouvaient sur le sort de leur chef.

Un détachement, guidé par les Camanchees, se dirigea vers le lieu du combat; les traces du sang du cheval indiquaient le chemin, et on trouva Richard étouffé victorieux sous le buffle mort, et noyé dans une mare de sang.

— C'est un châtiment du Grand-Esprit, — murmura l'un des Indiens qui s'était fait expliquer l'aventure de Richard, — mais son âme ira dans la ville des braves!

La mission dont Richard s'était chargé fut confiée à un autre des prisonniers. Les Camanchees séduits par quelques quartauts de wiskey, consentirent à faire la paix, mais une paix que les Américains jugèrent prudent de placer sous la garantie du fort Gibson, qu'ils élevèrent un peu au-delà des frontières de l'Arkansas et sur le territoire même des Indiens.

Les balles de fusil et les boulets de canon sont en effet le plus sûr moyen de civilisation que les Américains aient pu employer jusqu'à présent pour garantir la bonne foi des Indiens et leur fidélité dans l'exécution des traités.

XAVIER EYMA.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

On abuse beaucoup du nom de Donizetti depuis quelque temps. On met en lumière ses productions infimes; on exhume de ses cartons toutes les miettes tombées des festins de son génie; on lui attribue des productions d'une médiocrité authentique et d'une authenticité médiocre; on ajuste des paroles aux rognures de ses bons opéras; on fait des opéras entiers avec les bribes négligées de ses vieux papiers; procédés blâmables en tout état de cause, blâmables surtout lorsqu'ils ont pour effet de porter atteinte à la renommée d'un maître et d'altérer le caractère sérieux qu'auraient pu avoir ces reliques pour les amateurs, si elles étaient restées à l'abri des arrangements et des interpolations. Les textes, quels qu'ils soient, sont toujours respectables lorsqu'ils viennent d'un maître ; ils cessent de l'être lorsque l'élève a porté sur eux une main téméraire. Le génie lui-même a ses moments de sommeil, que la critique lui pardonne en raison des enseignements qu'ils lui fournissent et des contrastes qu'ils lui permettent d'établir; mais si de ces pâles lueurs que le génie répand même lorsqu'il sommeille, on veut tirer un soleil; si de ces rayons amortis et brisés on veut, au moyen de lentilles et de réflecteurs, produire un foyer incandescent, dès lors, j'ai le droit de me plaindre si je ne rencontre ni chaleur, ni lumière. Ces étincelles, belles encore pour des étincelles, ne sont plus que de pauvres astres, de misérables nébuleuses en voie de se réfroidir et de s'éteindre.

A côté de cette loi du respect dû aux productions originales des maîtres, quelque faibles qu'elles soient d'ailleurs, loi qui embrasse toutes les formes de l'art, il en est une autre applicable seulement à cet art musical, si délicat et si fugitif par sa nature même, et dont la violation ne devrait jamais être tolérée par la critique. Comme celles du discours, les phrases musicales représentent des idées, expriment des sentiments, des passions, et ont été écrites en vue de cette expression déterminée. Même lorsque le compositeur n'ajuste pas ses notes à des paroles données, son imagination a toujours en vue une pensée qu'elle s'impose pour guide et pour mobile d'inspiration. Là est le grand secret des symphonies de Beethoven. Sur cette musique toute faite, écrite au souffle d'une pensée poétique et féconde, si vous venez après coup et froidement mesurer des mots étrangers au sens musical, sinon au rhytme

Digitized by Google

et aux mouvements, vous ferez une œuvre incohérente, quelle que soit d'ailleurs l'habileté que vous sachiez déployer dans ce travail ingrat et difficile. Les traductions elles-mêmes qui pourtant conservent le sens général du drame et l'expression déterminée des situations peuvent-elles jamais être comparées aux originaux? Que sera-ce donc si, loin de traduire un texte dont le musicien s'est inspiré, et de reproduire les pensées qu'il a voulu rendre palpables pour ainsi dire par une notation accentuée des sentiments qui les font naître, le librettiste s'avise, sur des morceaux détachés, issus de sentiments divers, engendrés dans des circonstances différentes, et n'ayant entre eux aucun lien particulier, de combiner tout un drame, avec ses caractères, ses péripéties, ses scènes à effet, ses coups de théâtres? Prétendra-t-on que cet *ajustage*, pour parler la langue mécanique, la seule qui convienne à ce genre de travail, puisse être assez parfait pour ne pas laisser voir les points de suture, pour donner à l'ensemble cette harmonie, cette justesse, cette solidité sans lesquelles une œuvre d'art n'existe pas? Un élève aimé du maître aura beau s'efforcer de coudre ensemble tous ces lambeaux de pourpre, à supposer même qu'il ne soit pas obligé çà et là de remplir les vides avec des morceaux de sa propre étoffe, il ne pourra jamais faire qu'un habit d'arlequin.

Mais cet élève chéri limitera-t-il son orgueil à ces humbles fonctions d'*arrangeur?* Ne lui viendra-t-il pas à la pensée « d'honorer » son maître en profitant de cette circonstance heureuse pour mettre en relief les belles qualités qu'il a puisées à son école? Ne sera-t-il pas tenté d'abriter ses « humbles essais » sous ce nom illustre et protecteur? N'est-ce pas une occasion rare et précieuse pour un jeune compositeur de se produire sans obstacles et presque sans dangers? Ici une situation se présente pour laquelle les cartons du maître sont muets; là s'offre un beau sujet de grand air que Donizetti n'aurait certes pas négligé; plus loin c'est un duo, plus loin encore un chœur, un morceau d'ensemble, un finale complet. Un finale, un morceau d'ensemble ne s'écrivent pas à l'avance, à l'aventure, et sans que la situation ait été donnée au compositeur. Tout au plus peut-on découvrir dans les croquis jetés à la hâte sur le papier réglé, quelques thèmes improvisés, quelques motifs saisis au passage, dans les heures d'inspiration, et dont l'élève, respectueux autant que bien aimé, prendra texte à développements. Et les accompagnements dont les principaux accords sont seulement indiqués! et l'instrumentation qui n'est pas faite! et l'ouverture qui ne s'écrit jamais qu'en dernier, souvent la veille de la représentation, quelquefois la nuit même, et, — cela s'est vu, — le lendemain!

Pour conclure : Un opéra posthume n'existe pas, il n'a jamais existé, au complet du moins, et il ne saurait exister qu'à la condition que le compositeur mourut le jour même de la première représentation de son œuvre, — encore ne serait-il pas bien sûr que l'ouverture fut de lui. Donc l'annonce d'un opéra inédit de Donizetti, intitulé *Elisabeth*, était un leurre auquel personne ne s'est laissé prendre ; on savait que la majeure partie des morceaux était empruntée à l'un des premiers et des plus médiocres opéras de Donizetti ; et lorsqu'après avoir entendu jusqu'au bout cette partition lente et incolore, nous avons essayé de résumer nos impressions et de formuler notre jugement, nous n'avons pas été surpris de trouver l'un rigoureux sans injustice, et les autres défavorables sans préventions. Ce n'est pas pour

Digitized by Google

une mélodie heureuse, pour un duo bien accentué, pour un air de basse vigoureusement écrit, même pour un quatuor en canon d'une coupe agréable et un chœur d'une allure convenablement sauvage, qu'une partition en trois actes sera digne de prendre place dans l'œuvre d'un maître tel que Donizetti. *Elisabeth* restera, quoiqu'on fasse, un ouvrage de M. Fontana, écrit avec des des airs de l'opéra *Otto mesi in due ore*, avec des motifs de Donizetti et suivant les formules de Donizetti. Et de plus, — nous l'espérons du moins, — *Elisabeth* ne sera ni l'unique, ni le plus beau fleuron d'une couronne encore à tresser.

Nous avons dit notre mot sur la musique, le dirons-nous sur le poème? Il est tiré d'un roman trop connu de Madame Cottin, et nous ne croyons pas nécessaire de le faire connaître davantage. Quant à son mérite, il en a beaucoup : la scène se passe en Russie, et l'on y sacrifie des cosaques sur l'autel de la badauderie parisienne. Etonnez-vous après cela du succès qu'obtient ce drame au Théâtre-Lyrique en dépit des intonations hasardées de madame Colson.

Plus modeste que son frère puiné, le théâtre de l'Opéra-Comique ne livre pas de batailles aux cosaques et il n'appelle pas ses spectateurs à son de trompe et de tambours. Les *Papillottes de M. Benoît* ne comportaient ni un si haut style ni un si grand bruit. Trois personnages, d'humble condition et de simple apparence, chantent des airs charmants sur des paroles faciles et parlent çà et là un langage aimable et décent; il en est même un qui répond aux questions amicales de ses voisins sur la chanterelle de son violon; c'est M. Benoît. M. Benoît, homme timide et résigné, nature de sensitive dans un corps de musicien modeste, a eu, dans son jeune âge, des mécomptes d'amour. Une fois dans sa vie il osa aimer, et poussa même la témérité jusqu'à en instruire l'objet de sa tendresse. La cruelle fit des papillottes avec le billet du timide jeune homme. Depuis lors M. Benoît s'est concentré en lui-même, il a imposé silence à son cœur, et vécu dans l'isolement « oubliant, oublié », comme dit le poète.

Aujourd'hui, soixante printemps ont blanchi et courbé son front; à force de labeur et d'économie il a pu se faire un petit revenu que n'ont point ébréché les révolutions; heureux homme! Et certes il ne penserait plus à affronter de nouveau la légèreté et l'impertinence des femmes, si mademoiselle Suzanne, une jeune fille sage et charmante pourtant, ne lui disait un jour, dans toute la candeur de son âme et en simple témoignage d'amitié, qu'elle l'épouserait volontiers. Parole imprudente, plaisanterie cruelle pour le cœur ingénu du vieillard; ce cœur, qui se croyait à tout jamais fermé à de pareils sentiments, le voilà qui s'ouvre à de tendres espérances. Il y a de ces natures douées d'une exquise sensibilité avec laquelle il ne faut pas jouer ce jeu méchant. Suzanne n'est pas méchante, mais elle a un frère qui n'est pas son frère, qu'elle aime et qu'elle épousera dès que des lettres, un coffret, que sais-je, auront éclairci le mystère de sa naissance. Ce moyen de comédie n'est certainement pas neuf, il n'est pas davantage vraisemblable, et si le petit opéra de MM. Barbier et Michel Carré n'avait d'autre titre à notre attention que ce jeu fatiguant de ressorts usés, il ne mériterait même pas la mention vulgaire que l'on accorde aux bluettes réussies. Mais nous trouvons dans le caractère de M. Benoit, dont nous avons tracé plus haut le profil, une certaine grâce naïve et touchante,

Digitized by Google

une nuance de mélancolie originale et vraie qui ont plus de prix à nos yeux que les ressorts les plus neufs et les procédés les plus ingénieux de l'art dramatique. Çà et là nous avons même été heureux de rencontrer quelques velléités poétiques et quelques mots bien trouvés et bien dits.

M. Reber, qui vient de remplacer M. Onslow à l'Institut, a écrit la musique de ce petit opéra, dans le même style archaïque dont il a fait usage pour le *Père Gaillard*. Nous n'avons qu'une médiocre sympathie pour ces essais d'archéologie musicale où l'univers entier pourrait venir réclamer son bien, et nous croyons que l'art, sous quelque forme qu'il se manifeste, ne doit, pas plus que les sciences, marcher à reculons. C'est peut-être faire preuve d'érudition que d'aller exhumer les formules vieillies d'un autre siècle; c'est peut-être prouver son talent que de les ajuster joliment à des mélodies choisies avec soin partout ailleurs que dans son propre carton; mais à coup sûr ce n'est pas donner des gages de son individualité, de son génie, de son imagination; et, nous en demandons bien pardon à ceux de nos illustres confrères qui sacrifient si aisément le fond à la forme, il nous semble que l'art a beaucoup plus à perdre qu'à gagner pour rétrograder ainsi vers les sources primitives. En ce point encore la mode exerce son influence tyrannique; après avoir souri un moment aux grands tapages nocturnes de M. Verdi et de ses maladroits imitateurs, elle fait les yeux doux aux cadences finales et aux chevrottements traditionnels, elle flatte la sourdine et encourage l'accompagnement en quatuor. C'est un autre travers, et le premier excès ne saurait complètement justifier le second.

On a fait aussi dans le temps de l'architecture néo-gothique et de la peinture néo-primitive. Qu'en est-il résulté? De plates images et des cathédrales de cheminée. Les opéras de M. Reber me rappellent toujours les unes et les autres; sa dernière partition me fait l'effet d'une petite pendule ogivale. Est-ce à dire qu'elle soit sans mérite? Loin de là; elle abonde en charmants motifs, en détails délicats et fins, et les petits couplets en rondeaux : *Suzanne n'est plus un enfant*, si délicieusement dits par M. Couderc, solliciteraient assez la faveur de mes impressions pour les faire triompher des réserves de ma raison, si celle-ci n'avait pas des droits plus sacrés et plus imprescriptibles. Ce qui me paraît indubitable, c'est que, tout le temps que règnera la mode de la musique rétrospective, les productions de M. Reber auront le plus grand et le plus légitime succès. Il a beaucoup à faire, toutefois, pour s'élever à la hauteur de *l'Epreuve villageoise*, joli modèle qu'il est plus facile d'imiter que de détrôner.

Le théâtre de l'Opéra-Comique a fait ces derniers jours une très-bonne et très-brillante conquête. Mademoiselle Boulard, premier prix de notre Conservatoire, a débuté très-heureusement dans un rôle que le souvenir récent de madame Miolan rendait fort épineux à remplir. Mademoiselle Boulard a une jolie voix, une excellente méthode, de la variété et de la délicatesse dans son style, et grâce à elle nous pouvons applaudir encore la charmante partition des *Noces de Jeannette*.

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL.

I. Types des races humaines du nord. — II. Valeur maxima de la masse des petites planètes situées entre Mars et Jupiter. — III. Origine du guano. — IV. Proportion d'ammoniaque contenue dans les eaux pluviales de la campagne. — V. M. Elie de Beaumont est nommé secrétaire perpétuel.

Les grands progrès faits depuis un demi-siècle dans les sciences zoologiques sont dus surtout à la création de musées où les zoologistes ont pu se livrer à l'étude directe et comparative des animaux. En anthropologie, cet examen direct et comparatif est indispensable pour résoudre les problèmes que la science a posés : l'unité primitive des races humaines; leur apparition sur une contrée de la terre; leur dispersion sur la surface du globe ; enfin leur filiation. Par l'analyse des types, on pourra rechercher comment, en partant d'une souche commune, les variétés humaines ont pu se développer en se perfectionnant ou en se dégradant.

Déjà plusieurs de ces problèmes sont en voie de solution. Nous avons parlé des observations si intéressantes de M. Serres à l'occasion des types de l'Océanie recueillis par M. Dumoutier, sous la direction de M. Dumont d'Urville, soit à l'occasion des nègres de la côte orientale de l'Afrique, soit enfin dans la collection des bustes des habitants de l'Algérie. On le voit, il ne s'agit là que des principaux types des races humaines du Midi ; celles du Nord manquaient complètement dans la galerie anthropologique du Muséum.

Cette lacune regrettable sera bientôt comblée, et déjà nous devons à la généreuse activité de M. le prince Demidoff un spécimen des types hyperboréens. La collection envoyée par cet ami de la science se compose de cinquante-neuf figures représentant les races humaines comprises dans l'Empire russe ; elle embrasse les races chrétiennes, les races mahométanes, les Juifs, les idolâtres et les types du pôle arctique, desquels les races américaines semblent dériver.

Nous remarquons parmi les types de la race chrétienne ceux d'un paysan de Nowkorod, d'une paysanne de Riazane, d'un cosaque de l'Oural, d'une femme d'Oranienbaum, d'un Esthonien de Wick, etc. Dans la race mahométane, nous trouvons un Tatar de la Tauride, une femme de Yourtis, un Circassien, un homme de Gourie, etc. Dans la race juive, nous ne voyons que le type d'un Juif du gouvernement de Wilna. La race idolâtre est représentée par vingt-huit types, un bohémien de Wilna, un Kalmouk, des Khirghis, des Zirians de Wologhda, des Wotiaks de Wiaska, des Ootiaks, des Bouriats, des Tonngous, un Koriak des bords du Lena, un Samoïède, un Lopar, des Kamshadales, des Kadiaks, etc.

C'est un premier pas fait vers la connaissance des types des races du Nord; mais avant d'arriver à la connaissance complète de ces types, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

— Notre système planétaire est plus compliqué qu'on ne l'avait généralement pensé jusqu'à ce jour. Sans parler de l'innombrable quantité de comètes

Digitized by Google

qui paraissent appartenir à ce système; sans parler des astéroïdes qui circulent dans le voisinage de l'orbite de la terre, il y a, dans les petits astres situés entre Mars et Jupiter, et dont le catalogue s'accroît de jour en jour, un sujet digne d'attirer les réflexions et les recherches des astronomes.

Olbers, lors de la découverte des premières petites planètes, au commencement de ce siècle, pensait qu'elles provenaient des débris d'une grosse. Cette idée, qui n'était fondée sur rien de précis, et que la grande inclinaison de l'orbite de Pallas était loin de justifier, a dû être définitivement abandonnée surtout depuis les découvertes de ces dernières années. On est généralement porté à croire, aujourd'hui, que les petites planètes ont été régulièrement formées comme les autres et par suite des mêmes lois. S'il en est réellement ainsi, il faut s'attendre à la découverte successive d'un nombre prodigieux de petites planètes, ce qui conduira sans doute à trouver quelque loi dans la distribution de ces astres et à déterminer la forme de leurs groupes principaux. Il est, en effet, peu croyable que ces petits astres soient indistinctement répandus dans toutes les parties du ciel : outre qu'on n'en a découvert jusqu'ici que dans une seule zone, on doit penser que la même cause qui a réuni tant de matières dans chacune des planètes principales aura au moins distribué le reste en groupes distincts. Telle est la pensée de M. Leverrier, qui, à l'aide de vingt-six des petites planètes dont on connaît les orbites (sans compter la vingt-septième que M. Hind vient de découvrir), se propose de déduire quelques donnees sur l'ensemble du groupe dont elles font partie. Et quant à présent, cet astronome a en vue *la détermination d'une limite supérieure de la somme totale de la matière qui peut être répandue dans la zone du ciel gue nous considérons ici.*

Les petites planètes circulent dans une zone qui commence en moyenne à la distance de 2,20 du soleil et s'étend jusqu'à la distance de 3,16, la moyenne distance de la terre au soleil étant prise pour unité. La moyenne des excentricités des orbites s'élève à 0,155. Les grandeurs individuelles de ces excentricités paraissent n'avoir aucun rapport, soit avec les distances moyennes du soleil, soit avec l'orientation des périhélies. — Les inclinaisons des orbites, ou entre elles, ou sur l'écliptique, sont aussi assez grandes. La grandeur individuelle de ces inclinaisons ne paraît point dépendre de la distance moyenne au soleil, soit de la direction du nœud ascendant. *Vingt* des périhélies ayant leurs longitudes entre 4 et 184 degrés sont comprises dans une étendue du ciel moindre qu'une demi-circonférence. *Vingt-deux* des nœuds ascendants des orbites ayant leurs longitudes entre 36 et 216 degrés sont également compris dans une étendue du ciel moindre d'une demi-circonférence et qui est à peu près la même que pour les périhélies. Tels sont les éléments que M. Leverrier avait à sa disposition et qui lui ont suffi pour résoudre le problème. Une telle recherche ne peut être fondée que sur un examen profond de la nature et de l'importance des actions exercées par cette somme totale de la matière des petites planètes sur les plus voisines d'elles, Mars et la Terre. M. Leverrier a été conduit à trouver que l'ensemble de toutes ces masses agit sur les périhélies des deux planètes, à très-peu près comme si elles étaient concentrées en une seule masse située à une distance moyenne convenable; les actions des petites planètes s'ajoutent entre elles dans cette circonstance.

Digitized by Google

En faisant usage du mouvement des périhélies de Mars, M. Leverrier a trouvé que si la masse totale de l'ensemble des petites planètes était égale à la masse de la Terre, elle produirait dans la longitude héliocentrique de Mars une inégalité qui, en un siècle, s'élèverait à 11 secondes. — Or, une telle inégalité, en supposant qu'elle existât, n'aurait pas pu échapper aux astronomes. Si l'on considère que cette inégalité deviendrait surtout sensible au moment des oppositions de Mars, on peut donc penser que, dès à présent, et quoique l'orbite de Mars n'ait pas reçu ses derniers perfectionnements, elle ne comporte pas néanmoins une erreur en longitude supérieure à un quart de l'inégalité signalée plus haut. De là M. Leverrier conclut que *la somme totale de la matière constituant les petites planètes situées entre les distances moyennes* 2,30 *et* 3 16, *ne peut dépasser environ le quart de la masse de la Terre.*

— Dans un long voyage de douze années à travers l'Araucasie, le Chili, le Pérou et les côtes de l'Océan Pacifique, depuis la Patagonie jusqu'à l'Equateur, M. de Saint-Cricq a eu l'ocasion de visiter les dépôts de guano que l'on rencontre en si grande abondance sur les côtes du Pérou et dans les îles voisines, et que l'on attribue généralement aux excréments des oiseaux marins, pélicans, pétrels, fous, greffiers, frégates qui, chaque soir, au coucher du soleil, viennent se poser sur les escarpements du rivage. Or, M. de Saint-Cricq a remarqué que les dépôts de guano n'existent pas seulement dans les îlots et sur la côte, mais qu'on en trouve aussi dans l'intérieur des terres. Cette découverte récente vient encore embrouiller la question de la formation du guano. En effet, si on a pu admettre jusqu'à présent que les excréments d'oiseaux qui ne dorment qu'au bord des rivages contre lesquels les flots se ruent avec fureur pendant onze mois de l'année, pussent, après un certain nombre de siècles, exhausser de plusieurs mètres le niveau des îlots du Pacifique, il devient assez difficile d'appliquer la même théorie aux terres fermes d'alentour : à Islay et à l'entrée du val de Tambo, entre la plage de Cocotea et la pointe de l'Arénal.

Ce qui distingue surtout ce guano de la terre ferme, c'est l'absence de débris d'oiseaux et la présence d'une grande quantité de têtes, de nageoires et de squelettes entiers d'un poisson presque semblable à l'anchois, et qui chaque année vient s'échouer par bancs épais à l'entrée du port d'Islay. Cette différence avec le guano des îles est très-remarquable.

Après avoir examiné attentivement les localités, M. de Saint-Cricq ne peut pas croire que la fiente d'oiseaux qui ne perchent sur les rochers que de six heures du soir à quatre heures du matin, et dont une grande partie est balayée par les lames, ait pu, même après bon nombre de siècles, former les immenses carrières en exploitation. Si la chose était ce qu'on veut qu'elle soit, dit-il, les premiers fossiles qu'on aurait dû retrouver dans le guano vierge de Cocotea auraient été, comme dans le guano de la côte, ceux d'oiseaux et non de poissons. M. de Saint-Cricq conclut donc de ses remarques, que le guano de Cocotea aussi bien que celui des rivages du Pacifique, malgré les alluvions stercoraires qui le recouvrent, est dû aux grands échouements d'espèces ichthyologiques effectués par l'Océan, dans la vaste baie comprise entre le 14e et le 22e degré, soit à l'époque où ses eaux recouvraient les plages actuelles, soit à l'heure où des bouleversements géologiques déterminèrent leur formation. L'engrais fourni par les oiseaux n'aurait formé, selon M. de Saint-Cricq, qu'une

Digitized by Google

couche superficielle, déjà si mince au quatorzième siècle qu'il y avait peine de mort contre l'indigène qui eût mis le pied sur une de ces îles au temps de la ponte et de l'incubation des oiseaux qu'on craignait de voir disparaître. Cette dernière assertion est fondée sur la version de Garcilaso, le plus ancien historiographe du Pérou. D'après lui, la première exploitation du guano date du règne de Yahuar Huacac, septième roi du Pérou, qui vivait vers la fin du treizième siècle. A cette époque le guano se trouvait sur les îlots du Pacifique, par blocs épars, que leur blancheur singulière dénonçait de loin. Des sentinelles étaient préposées à sa garde, afin que nul ne pût en détourner, et, chaque année, après le départ des jeunes oiseaux, on le distribuait par lots aux indigènes du littoral.

M. Boussingault, qui a visité aussi ces parages, dit qu'il faut faire une distinction entre les gîtes de guano des trois îles et ceux de la côte; la qualité des premiers est supérieure. il y a dans les îles des dépôts de 12 à 20 mètres d'épaisseur reposant sur la roche même. On a trouvé dans les fouilles, non des débris de poissons, mais des oiseaux et des débris d'oiseaux.

D'après cela, il semblerait que les guanos du Pérou ont deux sources, ceux des îles et des rivages des excréments d'oiseaux, ceux de l'intérieur, distants de cinq ou six kilomètres des rives du Pacifique, des débris de poissons échoués. Il y aurait même certains dépôts dus aux deux origines; aux poissons pour les couches inférieures et aux oiseaux pour les couches superficielles.

—Nous avons déjà eu l'occasion de parler des travaux de M. Boussingault sur la quantité d'ammoniaque contenue dans l'eau pluviale recueillie loin des villes. Nous avons également rendu compte des recherches analogues de M. Barral pour les eaux recueillies dans les grands centres de population et d'industrie. Les quantités notables des produits ammoniacaux que les pluies répandent sur les terres expliquent d'une manière très-satisfaisante comment les terres, en se reposant, acquièrent, même sans engrais, de nouvelles facultés fécondantes.

M. Boussingault, en complétant ses premiers travaux, a été conduit à découvrir de nouveaux faits curieux, parfaitement explicables d'ailleurs. Ainsi, il a constaté que la proportion d'ammoniaque contenue dans l'eau de pluie est plus forte au commencement qu'à la fin de la pluie. Ainsi, par exemple, le 24 septembre dernier, à Liebfrauenberg, — joli nom, par parenthèse, qui signifie littéralement montagne de la Femme-Aimée — à Liebfrauenberg, où M. Boussingault a fait toutes ses expériences, il n'avait pas plu depuis le 7 septembre; le temps avait toujours été très beau et la terre était devenue assez dure pour que les labours fussent extrêmement pénibles. Le 24, entre onze heures et midi, par un léger vent d'ouest, il commença à pleuvoir; d'abord ce furent de larges gouttes tombant si lentement, qu'il fallut une heure pour remplir un flacon d'un litre. Peu à peu la chute devint plus rapide, il pleuvait à verse à une heure. A partir de ce moment, la pluie diminua graduellement jusqu'à trois heures de l'après-midi, où elle cessa. L'eau recueillie contenait par litre, à la première prise, 6 mill., 59 d'ammoniaque, à la seconde prise, 3,07, à la troisième 1,40, à la quatrième 0,39, et enfin à la cinquième 0,36. On le voit, la proportion d'ammoniaque diminue graduellement.

La rosée et le brouillard ont été aussi le sujet des recherches de M. Bous-

Digitized by Google

singault. La proportion d'ammoniaque trouvée par litre a été après plusieurs nuits du mois de septembre de 3 millig. 8,14 par litre, et même de 6 millig. 8,20; il est remarquable qu'après un jour pluvieux la proportion ait été plus faible, 1,02 seulement. Voici les résultats qu'ont fournis les eaux très limpides recueillies pendant le brouillard : par litre d'eau, le savant chimiste a trouvé 5 millig. 8,28 d'ammoniaque par un brouillard très-épais; 7,21 par un brouillard pendant la nuit; et enfin 49,71 pour l'eau d'un brouillard qui a duré du 14 au 16 novembre,

L'explication de tous ces faits est facile à trouver dans la nature même du carbonate d'ammoniaque qui fournit à la pluie la plus forte proportion de l'ammoniaque qu'elle renferme. Ce sel est volatil et soluble, l'air le contient à l'état de vapeurs que le sol émet sans cesse, la pluie en tombant le dissout et l'on conçoit que la pluie qui commence doit en contenir plus que celle qui finit. Un temps très court, pendant lequel il ne pleut pas, suffit pour reporter dans les couches atmosphériques voisines du sol du carbonate d'ammoniaque que la prochaine pluie ramènera sur la terre. C'est un jeu permanent d'émission à l'état de vapeurs et de retour à l'état de dissolution. Quant au nitrate d'ammoniaque que l'on trouve aussi dans les eaux de pluie, il provient de l'électricité ; Cavendish a découvert, en effet, que toutes les fois qu'une étincelle électrique est excitée dans l'air humide, il se forme de l'acide nitrique et de l'ammoniaque. L'ammoniaque du nitrate versée dans le sol par la pluie est transformée en carbonate par l'action des roches calcaires ou de leurs détritus, et devient ainsi un des plus énergiques agents de la végétation en concourant à l'élaboration des principes azotés des plantes.

Mais d'où vient donc le nitrate d'ammoniaque que l'on trouve également dans les pluies recueillies à toutes les époques de l'année dans des circonstances où l'atmosphère ne présente aucun signe apparent d'électricité? Ce sel n'est pas volatil comme le carbonate; ce sel est fixe; sa présence ne peut recevoir la même explication; il doit donc, comme le sel marin, les iodures, et en général toutes les substances non volatiles, mais solubles, avoir fait partie des poussières tenues en supension dans l'air. Il est impossible de douter de la présence de ces poussières dans l'atmosphère. Des particules d'eau de mer par exemple sont enlevées par les vents à la buée que la vague fait naître sur un récif, ces molécules que M. Arago appelait les poussières de l'Océan, abandonnent bientôt à l'air des molécules solides de sel marin bien plus petites encore, puisque l'eau de la mer ne tient que 3 p. 100 de matières salines. Les vents portent au loin et maintiennent dans les plus hautes régions des corpuscules enlevés au sol, lancés par des volcans. La permanence de ces petits corps est d'ailleurs rendue évidente; lorsqu'un rayon de soleil pénètre dans un lieu peu éclairé, le regard les voit s'agiter dans l'air, et l'on frémit en songeant à tout ce que renferment ces poussières que nous respirons sans cesse, et que Bergman a nommées « les immondices de l'atmosphère. »

— La mort de M. François Arago laissait vacant le poste de secrétaire perpétuel pour la section des sciences mathématiques. La savante compagnie a procédé par le scrutin au remplacement de l'illustre secrétaire. M. Elie de Beaumont a réuni la majorité des suffrages; il a obtenu 29 voix sur 53 votants.

ANDRÉ BOUCARD.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

I. Histoire de la littérature française a l'étranger, par M. A. Sayous. — II. Dictionnaire géographique et statistique, d'Adrien Guibert.

L'écrivain de talent qui s'était fait, il y a bientôt trois ans, l'éditeur, et pour une bonne partie le rédacteur de ces *Mémoires* de Mallet du Pan, accueillis avec une si juste faveur en France, M. A. Sayous, ancien professeur à l'Académie de Genève, vient de publier deux nouveaux volumes très-dignes de la réputation acquise à leur auteur par ses précédents travaux, et qui ouvrent dans l'histoire des idées représentées par les littératures, un nouveau sillon, et un sillon très-fertile. La littérature française à l'étranger, depuis le commencement du dix-septième siècle, tel est le vaste cadre que M. Sayous entreprend dès aujourd'hui de remplir[1].

Pourquoi, à partir du dix-septième siècle seulement, demandera-t-on peut-être dès l'abord, M. Sayous considère-t-il la France, si l'on peut parler ainsi, hors de ses frontières? Pourquoi ne la prendre pas et plus haut et de plus loin? M. Sayous a prévu la question; dans la courte préface qui précède ses deux volumes, il y répond : « Pour les premiers siècles de l'histoire littéraire de la » France, dit-il, où est la France alors, et où n'est-elle pas? Fallait-il suivre les » fortunes diverses de tel territoire conquis, perdu, repris encore, ou m'aban- » donner au hasard de l'opinion commune qui, en fait de gloire, prononce » d'autorité et adjuge les patries sans y regarder de bien près? Sans remonter » jusqu'à Fortunat, qui était Lombard, et, selon d'autres, de Ravenne, ni à » l'illustre saint Anselme, qui était né au val d'Aoste; Froissard au quatorzième » siècle, Commines au quinzième, en leur qualité de Flamands, étaient-ils de » bonne prise, et appartenaient-ils légitimement à mon sujet? Je n'aurais point » osé prendre sur moi de retrancher nettement à la France ces deux ancêtres » de sa prose. »

Au seizième siècle, la difficulté qui arrêtait M. Sayous s'était bien simplifiée; les territoires s'étaient mieux dessinés, les frontières s'étaient fixées,— sinon d'une façon positive, ce qui ne peut jamais être entre états doués de forces et de vitalité différentes, — de manière du moins à permettre plus aisément l'établissement de cette sorte de géographie intellectuelle. Il semble donc naturel qu'à ce moment l'auteur commence son histoire. C'est bien ce qu'il a fait aussi, non pas dans ses derniers volumes, il est vrai, mais dans un ouvrage dont la publication remonte à douze années, dans les *Études littéraires sur les Écrivains français de la réformation*, et qui tient intimement par ce lien à *l'Histoire de la Littérature française à l'étranger*. Dans les *Études*, seulement, l'horizon est plus étroit et plus sévère; quelque chose de l'âpreté des doctrines de la réformation a passé dans le livre consacré à ses orateurs et à ses écrivains : entre les deux ouvrages on découvre, jusqu'à un certain point, ce contraste si souvent remarqué entre les temples glacés de l'Allemagne ou de la Suisse protestantes et nos églises catholiques.

[1] *Histoire de la Littérature française à l'étranger*, etc. Paris et Genève, 1853. 2 volumes in-8°; chez Cherbuliez.

Digitized by Google

L'Histoire de la Littérature française à l'étranger commence à l'instant où expire le seizième siècle, à l'heure presque où va s'ouvrir le dix-septième, où rayonnera bientôt de tout son éclat le siècle de Louis XIV. Après avoir parcouru toute cette époque, elle finit par une sorte de ligne, non point rigide, mais qui s'infléchit çà et là pour enfermer dans ses contours les existences qui ont débordé les limites, les réputations qui, naissantes avant 1700, ont projeté au-delà de cette date leur plus vive et leur plus durable splendeur. M. Sayous, de même qu'il a circonscrit son sujet en périodes, l'a partagé aussi en provinces : La Savoie, la Hollande, Genève et la Suisse, la colonie française de Berlin, l'Angleterre, forment autant de livres ou de chapitres séparés, autant de petites histoires littéraires dont la totalité se réunit en un courant général et donne la portée et la mesure de l'activité de la pensée écrite ou parlée en français hors de France.

Ces manières de procéder, ces divisions multipliées ne sont pas sans inconvénients; elles nuisent à l'unité qu'on aime à rencontrer dans l'histoire, elles forcent sans cesse à des retours sur soi quand on arrive à la date fatale où s'arrête l'ouvrage, retours qui sembleraient bien pénibles, n'étaient le talent déployé par M. Sayous, la grâce et l'habileté avec lesquelles il sait atténuer cet inévitable défaut du plan par lui adopté. Pour être voilée, cependant, l'imperfection du système n'existe pas moins, et nous eussions, pour notre part, donné la préférence à une classification plus logique, à celle, par exemple, qu'eût fournie l'ordre des matières, dans lequel chaque chose vient à sa place, à son heure, et qui, par cette régularité même, facilite singulièrement l'acquisition des connaissances, ce but que doit se proposer de faire atteindre au lecteur quiconque écrit sérieusement.

Après avoir fait ainsi, en quelque sorte, la part du feu dans l'œuvre de M. Sayous, nous sommes plus à l'aise pour le louer, et, nous sommes heureux de le dire, l'éloge doit l'emporter de beaucoup sur le léger blâme que nous venons de formuler. Style très-net et très-ferme, orné sans être surchargé ni prétentieux, rappelant très-souvent les bonnes époques et les bons modèles, voilà pour la forme; ajoutez-y ce qui constitue la véritable critique, c'est-à-dire un sens très-fin et très-pénétrant des beautés et des imperfections des œuvres, soit comme œuvres littéraires, soit comme œuvres morales, un jugement d'ordinaire sain, sûr, et qui ne se laisse point influencer par des opinions d'école, et vous aurez une idée assez juste des qualités qui distinguent *l'Histoire de la Littérature française à l'étranger*.

Un assez grand nombre de noms de littérateurs s'inscrivent dans ces volumes, mais beaucoup n'y paraissent pour ainsi dire que pour mémoire. M. Sayous passe sur toutes ces têtes qui ne s'élèvent guère au-dessus de la foule et ne s'arrête qu'aux figures saillantes, à ces personnages hors ligne que la double consécration du mérite et du temps a classés à part. De saint François de Sales, l'admirable prosateur de *l'Introduction à la vie dévote*, il va à Bayle et à Jurieu, d'Abbadie à Leibniz, de Saint-Evremont à Hamilton. Ce sont là ses temps d'arrêt principaux, ce sont les centres d'autant de groupes dont il étudie la tendance et l'influence, sur lesquels il constate ce qu'ils ont reçu de la patrie spirituelle et ce qu'ils lui ont rendu ou fourni, où il surprend au passage, suivant son expression, « ces convois mystérieux qui font d'une na-

Digitized by Google

» tion à l'autre un commerce invisible d'idées et de passions, de vie intellec-
» tuelle et morale. »

Beaucoup de ces Français qui ne l'étaient pas ou qui ne l'étaient plus, se servaient de ce que l'on a appelé « le style réfugié, » — un langage assez différent et surtout fort en retard de celui de Paris ou de Versailles. M. Sayous, qui constate le fait, va même plus loin; il reconnaît, vers la fin du règne de Louis XIV, l'existence de deux littératures parallèles, l'une royale, l'autre bourgeoise et familière; et cette dernière, — d'outre-frontière par son origine — eût prévalu, selon lui, sans Voltaire, son disciple d'abord, son maître ensuite. Voltaire la civilisa et la contint dans les limites d'une langue souple et harmonieuse, mais sans l'arrêter toutefois en la voie nouvelle qu'elle s'était frayée; elle dériva insensiblement vers l'élément démocratique et sentimental, le temps d'Hamilton disparut devant le temps de Rousseau. M. Sayous ne fait qu'indiquer aux dernières lignes de son ouvrage ce mouvement qu'il annonce devoir étudier dans les volumes suivants; nouvelle raison pour nous d'attendre avec impatience ces volumes promis [1].

— Parmi ces volumes d'un usage continuel et qui ne peuvent pas plus quitter le bureau du travailleur que le rayon le plus rapproché de la bibliothèque du simple lecteur, figure le « Dictionnaire géographique », répertoire à consulter sans cesse et qui sans cesse aussi doit fournir, quand on l'interroge, des renseignements courts, précis, et surtout positifs. Peu de dictionnaires géographiques, par malheur, remplissent ces conditions; réimpressions déguisées pour la plupart d'ouvrages anciens, ils contiennent, à côté de quelques faits nouveaux ou d'autres qu'on a bien été forcé de modifier, des données vieillies, inexactes et de nature à induire en erreur ceux qui les feuillettent, bien plus qu'à leur fournir ces renseignements qu'ils y cherchent et qu'ils espèrent en vain y découvrir.

Frappé de cet inconvénient, M. Adrien Guibert, il y a près de quinze ans, s'était mis à l'œuvre, armé de cette patience de l'érudit qu'aucune recherche ne lasse, et des connaissances lexicographiques et linguistiques indispensables pour mener à bien une aussi laborieuse tâche. Depuis dix années, il travaillait sans relâche, et, au moment où il allait jouir du fruit de ses veilles, quand l'impression de son *Dictionnaire géographique et statistique* [2] était commencée, la mort est venue le prendre. Guibert l'avait depuis longtemps prévue, et ne pouvant lui arracher sa personne il avait fait en sorte de lui arracher son œuvre : un ami, un collaborateur assidu, M. F. Desenne, avait été initié au vaste ensemble de ses études, il avait parcouru sous ses yeux toute cette masse énorme de documents préparés, il s'était assimilé les procédés de dépouillement aussi bien que les procédés de rédaction de Guibert, et il accomplit dans toute son étendue l'obligation que lui avait laissée son ami mourant.

Peu de personnes se rendent un compte exact de la difficulté qui préside à la composition d'une œuvre de cette nature; elles la voient dans la réunion des matériaux, et ce n'est point là que réside en effet la principale et la plus

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, l'Académie française, dans sa séance solennelle d'août, a accordé à M. Sayous la plus flatteuse récompense.

[2] Paris. — Jules Renouard; 1 très-gros vol. in-8°.

Digitized by Google

grande. Il est malaisé sans doute de rassembler une telle quantité de faits, il faut d'effrayantes lectures avant d'en arriver là, mais le plus épineux du labeur consiste dans l'élimination. Un dictionnaire géographique ne saurait être, quoiqu'en puisse dire son titre « universel », sous peine d'acquérir des proportions qui le rendraient extrêmement incommode et d'un prix inaccessible à la plupart de ceux qui doivent s'en servir. Son universalité n'est donc que relative, le plan doit en être conçu de façon à ce qu'il s'adapte le mieux possible aux besoins de la nation pour laquelle il a été exécuté. Cette nation y aura donc la part la plus large; après elle viendront les contrées avec lesquelles elle a le plus de rapports de tous genres, puis les autres, en procédant par une échelle décroissante, et en diminuant l'espace et le nombre des mentions à mesure que diminuent, dans une égale proportion, les points de contact. M. Guibert et son continuateur ont parfaitement suivi cette règle, et, destiné aux Français, leur *Dictionnaire* fournit à peu près tous les détails désirables sur la France. Pour les Iles-Britanniques et la Belgique, les documents sont presque aussi complets; dans le reste de l'Europe, puis dans les autres parties du globe, les auteurs ne prennent plus une égale quantité de noms, dont la nomenclature ne serait à peu près d'aucun usage. Mais leurs suppressions ne laissent guère rien à regretter, elles ne portent sur aucun point essentiel, tous les détails de géographie politique ou physique présentant quelque intérêt s'inscrivent à leur place et sous leur véritable orthographe.

L'adoption de cette orthographe est une innovation dans le *Dictionnaire géographique et statistique*; on n'avait coûtume, jusqu'à M. Guibert, de donner pour les pays étrangers que les noms *francisés*, ce qui rendait les recherches d'une extrême difficulté, impossibles même quelquefois comme quand on rencontrait, par exemple, dans un ouvrage quelconque, un lieu indiqué sous sa dénomination réelle entièrement différente de la dénomination que l'usage lui a assignée chez nous. On sait bien que *London* et *Londres* sont synonymes, mais beaucoup de gens seraient fort embarrassés de retrouver *Girgenti* sous *Agrigente*. Si, cependant, M. Guibert et son continuateur s'étaient bornés à porter dans leurs colonnes les noms vrais, un pareil inconvénient (en sens contraire) se serait présenté au lecteur. Ils ont employé, pour l'éviter, le moyen le plus simple et le meilleur : de nombreux renvois qui, du mot accepté en France, reportent au mot étranger. Lors même que le *Dictionnaire* n'eût pas offert les autres qualités que nous lui avons reconnues, ce judicieux emploi de la synonimie suffirait seul pour nous le faire classer parmi les livres d'étude les plus utiles et les plus commodes.

L. C. DE BELLEVAL.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Paris. — Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE.

CHARLET.

SA VIE, SES LETTRES ET SES ŒUVRES.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

Nous nous trompons fort, ou Charlet grandira dans la postérité. Il lui aura transmis la figure vraie, toute poétique qu'elle soit, du soldat-héros de cette grande période militaire de la République et de l'Empire. Charlet restera en même temps le peintre et l'observateur le plus spirituel, souvent railleur, maintes fois profond, des physionomies et des mœurs populaires de son époque. Il a jeté au vent plus d'esprit qu'il n'en fallait pour écrire une comédie digne de Molière, ou un roman comme *Gil-Blas*, et cependant, jusqu'à ce jour, ce grand artiste a été mal jugé, nous pourrions dire méconnu. Quoique son souvenir soit encore dans toutes les mémoires, on le regarde toutefois comme un artiste d'un ordre secondaire, sauf un bien petit nombre d'amateurs d'élite qui, l'ayant vu et étudié de plus près, ont su découvrir en ses ouvrages le sceau du génie. Pour les autres, Charlet est un homme d'esprit, sans aucun doute, mais ce n'est qu'un *faiseur de caricatures*, et ces légendes qui accompagnent ses dessins ne sont après tout que de ces mots français produits en si grand nombre, et aussitôt oubliés que mis au jour.

Digitized by Google

Un critique a dit, jugeant Charlet d'une manière plus sérieuse que d'autres : « Otez à Charlet son patriotisme et son cœur de plébéien, vous n'avez plus qu'un dessinateur adroit, un observateur ingénieux. On l'a quelquefois comparé à Béranger ; assurément il est de la même famille, mais le sentiment de Béranger est bien plus profond, plus humain, plus durable. Béranger est de son temps, mais il est de tous les temps; Charlet est de la Restauration. »

Nous espérons prouver plus tard que cette comparaison est aussi fausse qu'injuste. Charlet fut aussi grand peintre que pas un de ses contemporains, peintre par la pensée plus encore que par l'exécution, dessinateur excellent, moraliste ingénieux et philosophe profond. A ces qualités éminentes, nous avons aujourd'hui à en ajouter une autre, bien rare parmi les artistes de nos jours : Charlet fut un écrivain.

Si c'est être écrivain que de trouver des tours neufs, des formes originales, des expressions incisives, pittoresques, qui enrichissent la langue, si c'est être écrivain que de créer des proverbes, cette sagesse des nations; certes, à tous ces titres, Charlet peut prendre rang parmi les hommes qui ont écrit.

Ajoutons que le cœur d'or de notre artiste déborde dans tout ce qui sort de sa plume ou de son crayon, et donne à son style comme à ses dessins un cachet tout particulier. Qu'on veuille d'ailleurs relire avec plus d'attention ces mots si gais, si profonds, si touchants semés dans son œuvre lithographique; on sera moins étonné de nous entendre appliquer à Charlet ce titre d'écrivain; puis enfin ses lettres viendront confirmer nos justes appréciations.

Eveillé par notre propre correspondance, nous avons cherché, nous avons obtenu d'autres lettres. Quoique notre récolte ait été abondante, combien cependant de richesses de ce genre restent encore enfouies dans un grand nombre de mains! Notre travail les en fera sortir un peu plus tard, nous l'espérons. Nous voulons donc faire connaître à la France un de ses plus dignes enfants, et cela malgré notre insuffisance, car nous ne sommes ni littérateur, ni critique, ni artiste. Mais que ne peut la persévérance? Et d'ailleurs notre cœur est encore chaud, et, vieux soldat, ayant pris notre modeste part dans cette guerre de géants, nous avons peut-être quelques titres pour parler d'un homme si sensible à l'honneur militaire, à la gloire du pays.

On a dit avec raison que la meilleure biographie d'un artiste était l'histoire de son œuvre et que c'était là qu'il fallait l'étudier et apprendre à le connaître. Et cependant on peut croire que pour l'artiste qui procède de lui-même, sa vie est un commentaire utile de ses ouvrages. Puis on veut des détails intimes, des anecdotes, des lettres, etc., etc.; si tout cela se demande pour les autres, à plus forte raison doit-on les exiger pour Charlet.

Digitized by Google

Qu'on parcoure notre travail; alors seulement on connaîtra Charlet. Et nous croyons notre étude tellement consciencieuse et vraie, que les amis mêmes de notre artiste le verront sous un jour nouveau. Alors apparaîtra cette belle et généreuse nature qui trop souvent se dérobait dans le commerce de la vie, et celui-là aurait bien mal jugé Charlet qui le mesurerait avec les idées étroites qui ont dominé ses contemporains.

II.

Des biographes ont donné à la naissance de Charlet des dates différentes. Lui-même nous la fait connaître, sur le frontispice d'une suite de dessins et croquis à la plume reproduits en *fac-simile* par Isidore Meyer en 1846; il a écrit sur le mur d'une chaumière : *Charlet, Nicolas-Toussaint, né à Paris le 20 décembre 1792, de parents pauvres maisônettes.* Nous voyons déjà que notre ami aime les jeux de mots et même les calembours. Ses lettres ne laissent aucun doute à ce sujet.

Son père, dragon de la République, mourut à l'armée, laissant à son fils unique pour toute fortune, dit ce dernier, *une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse, et son décompte de linge et chaussure, lequel s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes.*

Charlet restait donc orphelin de bonne heure; mais la Providence lui avait donné une bonne mère, pauvre il est vrai, mais pleine de cette persévérance et de ce courage si souvent associés à l'amour maternel. Cette mère était un type remarquable, elle avait pour l'Empire et l'Empereur surtout un dévouement, un enthousiasme qui tenaient presque du fanatisme. Elle allait aux cérémonies, aux revues, cherchant toutes les occasions de voir le grand homme. Elle ne voulut jamais croire à sa mort et attendait fermement son retour : *Il remboursera les assignats*, disait-elle. Sur ce mot, Bellangé a fait une lithographie.

Charlet a reproduit sa mère dans plusieurs de ses lithographies et de ses dessins. Il en fait le type de ses vieilles paysannes énergiques et florissantes de santé. *C'est juste la mère Gérard Dow*, dit-il, dans une de ses lettres. Maintenant, comment s'étonner que Charlet, dont nous connaissons le père; qui a eu pour parrain le maître d'armes du régiment, ne pouvant signer son nom, pas plus que la marraine, faute de savoir écrire; qui avec le lait de sa mère a sucé l'enthousiasme de la gloire militaire, comment s'étonner, disons-nous, que Charlet ait marché dans la voie qui lui était tracée dès son entrée dans la vie?

Digitized by Google

III.

A la mort de son père, Charlet fut placé chez une vieille fille pour apprendre à lire. Celle-ci s'attacha beaucoup à son élève, moins encore parce qu'il l'amusait par son esprit naturel que parce qu'il lui expliquait ses songes et lui donnait de si bons numéros pour la loterie, qu'ils sortaient souvent, disait-elle. Mais la mère de Charlet n'avait pas l'intention de faire de son fils un sorcier. Elle le reprit donc à sa vieille maîtresse, et après l'avoir placé pendant peu de temps chez un maître d'école où ses progrès furent rapides, elle le fit recevoir à l'école centrale républicaine. C'est là que pour la première fois sa vocation se révèle : ses premiers essais en dessin étonnent ses maîtres.

Plus tard, la digne mère de notre jeune artiste veut payer plus que la dette de la tendresse maternelle. Elle s'impose les plus dures privations, et fait entrer son fils au Lycée Napoléon. Il y passa quelques années et fut un élève assez médiocre. Charlet resta toujours reconnaissant des soins affectueux donnés à son enfance. Il aimait tendrement sa mère, et jusqu'à son dernier jour il l'a entourée de soins et de respects. A la sortie du collége, et trouvant sa mère épuisée de ressources, il fallait bien que Charlet aidât à gagner le pain quotidien. Cette nécessité fait qu'il courbe sa grande taille et devient petit commis de mairie enregistrant et toisant les jeunes conscrits de l'Empire que ses crayons illustreront un jour. Si quelqu'un alors avait eu l'idée de collectionner ses pancartes bureaucratiques, quel trésor de verve et d'originalité naissantes on y aurait trouvé !

Ici se place un épisode honorable dans la vie de Charlet : il combattit bravement dans les rangs de la garde nationale qui voulait contribuer à défendre Paris contre l'invasion en 1814. Lui-même va nous rendre compte de la part modeste qu'il prit à cette action. Nous allons avoir une première occasion de faire connaissance avec son style. Prévenons nos lecteurs que Charlet écrivait comme il dessinait, sous l'impression du moment, et que le plus grand nombre des fragments que nous nous sommes appropriés sont écrits, comme celui-ci, sur des garde-mains souvent couverts de croquis et d'estompades. Ce qui suit a dû être écrit vers 1840 :

« .....Paris, cette vallée de boue et de larmes, ainsi que l'a dit un homme de beaucoup d'esprit et de talent, le poète Duveyrier, fervent saint-simonien ayant même fait tous ses efforts pour faire de moi un adepte de sa doctrine. Moi saint-simonien ! c'eût été un spectacle à ravir la pensée.... Mais, en effet, ce n'eût pas été plus extraordinaire que de voir un sultan constitutionnel et des pachas parlementaires. Mon Dieu, doit-on s'étonner de rien ! voyez ce qui

Digitized by Google

e passe parmi nous, à la Chambre, par exemple : eh bien ! à la Chambre, il y a des renégats, comme il y a des parlementaires en Turquie.

» Je disais donc : Paris, vallée de boue et de larmes, renferme plus d'un million d'habitants; sur ce million, on compte soixante mille gardes nationaux.... et sur ces soixante mille, cinquante mille qui font le service malgré eux, le maudissent et le vouent à tous les diables, tout en admirant la forme constitutionnelle et l'institution. Les dix mille zélés forment donc seuls le morceau de résistance à l'émeute. On les voit au premier coup de baguette descendre dans la rue, c'est-à-dire un certain nombre; attendu qu'il y en a un certain autre nombre qui ne vient qu'au dernier coup. Hélas! c'est un si triste spectacle que celui de la guerre civile..... Voir couler le sang français par la main des Français, c'est une horrible nécessité, et je conçois l'hésitation du père de famille.

» Tous les trois ans, les soixante mille gardes nationaux s'assemblent et se présentent avec *un grand nombre de manquants*, comme l'a dit un livre d'ordres d'une légion. La moitié de ces soixante mille gardes se présente donc à l'élection; là, les officiers ignorants promettent et jurent de s'instruire, puis n'en font rien..... C'est égal, on rit et on ne leur en veut pas. Le Français, né malin, aime à rire. Là, les plus mauvais citoyens sont les plus exacts et les plus actifs; là se dénouent les intrigues filées de longue main.

M. *Un tel*, poussé par M. *Chose*, cherche à renverser M. *Machin*, que la compagnie traite de machine. M. *Un tel* est un homme en bonne position; il procurera à M. *Chose* une inspection de travaux... Enfin, M. *Un tel* est un homme du pouvoir que l'on verrait arriver avec plaisir. Il s'est rallié franchement..... à une excellente place et à des honneurs que sa bonne mine et l'agrément de sa personne ne pouvaient manquer de lui procurer. M. *Un tel* est donc l'homme de la *chose*... On vote d'enthousiasme... Un mois après on cabale contre lui; M. *Chose* est mécontent de M. *Un tel*, et M. *Machin* a grandi dans l'opinion depuis qu'il n'est plus rien... M. *Machin* est regretté. Voilà l'histoire de tous les pouvoirs et de toutes les élections.

» Après la révolution de Juillet, la garde nationale, imprudemment licenciée par les conseillers de ce pauvre Charles X, homme souverainement bon et généreux, mais ne comprenant point son époque, homme qui, en d'autres temps, aurait laissé la devise de Louis le Bon, qualité négative sur le trône, et qui ne mène souvent qu'à l'exil ou à l'échafaud, la garde nationale, dis-je, fut rappelée. Qui ne se souvient de ces premiers jours qui suivirent la révolution de Juillet? quelle ardeur, quelle joie, que d'espérances! On s'assembla; j'étais de la deuxième légion; j'y avais servi cordialement, civiquement, comme sergent-major, pendant treize ans : j'étais une des figures historiques du bataillon, commandé en 1814 par un homme plein d'honneur et de courage, M. Odiot. Il nous avait fait faire notre devoir, et avec une poignée de gardes nationaux et les débris d'une compagnie franche, il avait arrêté la marche d'un bataillon de grenadiers de Sibérie.

» Je vois encore ce bataillon serré en masse, marchant avec un calme désespérant pour de mauvais soldats comme nous. Enfin nous l'arrêtâmes, Dieu aidant fortement. (Notre position critique l'avait sans doute frappé.)

» On s'assembla donc : la compagnie Laffitte, après avoir proclamé avec un

Digitized by Google

magique enthousiasme cet honorable et bon citoyen comme capitaine en premier, me décerna le même honneur, et fit du plus humble des sergents un capitaine en second.

» Un an après, force me fut de quitter cette bonne compagnie. Je demeurais rue de Sèvres; la garde nationale était avant tout une affaire de quartier. On m'offrit le grade de capitaine de grenadiers; je fus nommé. Celui que je remplaçais, fort honnête homme, bon père, bon ami, bon époux, n'entendait rien à la chose. Il avait organisé des catégories accouplant certaines personnes avec certaines autres, tout cela maladroitement, quoique avec de bonnes intentions, ne sachant pas que le meilleur moyen de ne pas attirer l'attention sur les gens, est de les confondre dans la foule, et qu'il vaut mieux endurer certains propos, certaine odeur, que de se voir désigner et montrer au doigt comme, etc., etc. Le sergent-major était homme de tête et d'action; je fis, lui aidant et quelques bons citoyens, une belle et bonne compagnie. Le républicain fumait près du légitimiste, en causant de Taglioni. Le juste-milieu pouvait se livrer à toute sa joie et son admiration, sans qu'on le trouvât ridicule. C'était une vraie famille assemblée pour le salut commun; j'en étais le chef presque absolu, je dis absolu, car souvent nous y faisions des choses illégales, mais qui plaisaient à la compagnie, et cela sur une simple proposition. C'était illégal, c'est vrai; mais quand la légalité tue, il faut faire de l'illégalité. Ce bon colonel..., l'avons-nous tourmenté !... Il était dans le droit; c'est égal, on désobéissait avec des formes admirables. Moi qui suis né Français et malin, je ris encore aux larmes !... C'est un type particulier que le Français. Il se bat, se fait tuer, exécute les choses les plus sérieuses et les plus étonnantes, en riant. L'Anglais est l'antipode; il a pris le bâton de la vie par le mauvais bout..... Car la vie est un bâton; il s'agit de le prendre par le bon bout.

» Ayant donc formé et discipliné cette belle compagnie de grenadiers, l'assaut de l'élection me jeta sur la brèche du commandement du bataillon..... »

La paix avait dû diminuer les fonctions de Charlet, et une teinte un peu trop prononcée de bonapartisme le fit remercier et congédier de ses modestes fonctions. Ses biographes ajoutent : « On crut en faire une victime, on le força de devenir un grand artiste. »

Sous ce rapport, Charlet aurait donc eu à remercier la Restauration, à laquelle il a fait une rude guerre, cependant, mais guerre bien naturelle chez lui. La chute de l'Empire, en froissant ses idées, ne pouvait manquer d'agir vivement sur son imagination. Il avait été élevé à ne voir la France qu'au milieu de la gloire militaire. La Restauration, qui succédait à des désastres et venait les réparer, lui apparaissait à tort comme la négation de cette gloire.

IV.

Charlet, décidé à suivre sa vocation, voulut apprendre, tout contraint qu'il était d'enseigner lui-même pour gagner le pain de chaque jour.

Digitized by Google

A cette époque, « il savait à peu près faire une tête sans beaucoup d'ombres. »

Il prit pour professeur « un crouton nommé Le Bel, élève racorni de David, alors que la rotule des Atrides se montrait, même à travers les pantalons, dans les tableaux d'un grand nombre des victimes du grand maître[1]. »

Il est probable que Charlet payait son enseignement en aidant son professeur dans les leçons que ce dernier donnait dans quelques maisons d'éducation. De son côté, il avait aussi des élèves. Nous avons connu un officier d'artillerie, qui, très jeune encore, avait reçu de ses leçons. Elles étaient longues, et, tout en surveillant son élève, Charlet dessinait lui-même, et avait rempli deux grands registres dont les feuillets servirent plus tard à allumer le feu : souvenir plein de regret pour notre camarade, devenu aussi un dessinateur de talent.

En 1817, Charlet se présente à l'atelier de Gros. Il y trouve un grand nombre d'élèves dont les noms ont acquis plus ou moins de célébrité. Nommons entr'autres ; Delaroche, Roqueplan, Bonnington, Hyp. Bellangé, Eug. Lami, Robert, Henry, Barye (le sculpteur), Belloc, Destouches, Coutan, Debay, Signol, etc., etc.

A cette même époque, Charlet mettait au jour ses premières lithographies. Elles ne furent appréciées que par un bien petit nombre de connaisseurs, et n'eurent dans le public d'autre succès que celui que leur donnait leur couleur politique.

Gros, dont les pages remarquables démentaient souvent l'enseignement, était, comme professeur, éminemment classique. Il ne jurait jamais que par David, et, dans ses corrections, dans ses conseils, il répétait sans cesse : « Ce n'est pas moi qui vous parle, c'est David, David et toujours David. »

Gros avait le tort de ne pas accepter la vocation de chaque élève pour tel ou tel genre, et de vouloir les couler tous dans le même moule grec ou romain[2]. Ainsi, Bonnington entr'autres, cet habile aquaréliste, fut tellement grondé et tourmenté par le maitre, qui l'appelait un faiseur *de chics et de facilités*, qu'il se vit forcé d'abandonner l'atelier, n'ayant jamais fait que dessiner d'après nature, sans avoir même essayé de peindre.

Gros, heureusement pour sa gloire, se mit souvent en contradiction manifeste avec son enseignement et ses doctrines ; il put alors produire

[1] Lettres de Charlet.

[2] Et cependant David disait à ses élèves : « On peut étudier les maîtres, mais c'est la nature seule qu'il faut suivre. On se fait toujours soi-même. Je veux vous préparer pour vous, pour votre nature et non contre nature. (Feuillet de Conches, *Vie de Léopold Robert*.)

Digitized by Google

des pages telles que la *Bataille d'Eylau*, les *Pestiférés de Jaffa*, qui rendront son nom immortel. Plus tard il revient à ses idées classiques, ne produit rien de grand et meurt de désespoir.

Dans cet atelier de Gros, Charlet seul, suivant une route à part, fut dès le premier jour jugé et apprécié dignement par son maître, qui prédit son avenir. Aussi avec lui ne fut-il jamais question de grands prix, de concours, de voyages à Rome.

Très flâneur de sa nature, Gros faisait de fréquentes et longues stations chez l'éditeur Delpech, dont il appréciait l'instruction et aimait la personne. Or, Delpech vendait les premières lithographies imprimées par Lasteyrie. Gros pouvait donc connaître ces beaux essais du crayon de Charlet.

Un des biographes de notre artiste raconte que Charlet reçut un jour, en entrant dans l'atelier, un témoignage public de satisfaction de son illustre maître. Cela n'est guère vraisemblable, et Gros ne pouvait pas démentir ainsi devant ses élèves les principes de son enseignement. Mais quand il avait pris la palette de Charlet pour le corriger, qu'il se trouvait assis à ses côtés, il lui faisait alors, mais à voix basse, ses compliments : « J'ai vu telle de vos compositions, lui disait-il; c'est bien, très bien, continuez... » Et encore paraissait-il craindre, malgré toutes ces précautions, que le voisin n'entendît les éloges donnés à un tel écart de la route classique. Nous tenons de Delpech lui-même que plusieurs fois Gros s'était écrié en voyant un dessin de Charlet : « Je voudrais avoir fait cela. » Vers 1820, après trois années environ de séjour à l'atelier, Gros dit à Charlet : « Allez, travaillez seul, suivez votre impulsion, abandonnez-vous à votre caprice, vous n'avez rien à apprendre ici. »

V.

Arrêtons-nous à ces premières années de 1817 à 1820, pendant lesquelles Charlet a déjà produit un grand nombre de chefs-d'œuvre édités par Lasteyrie et Delpech.

Ces années furent rudes; sauf les encouragements de quelques rares amis et artistes, de Gros, dont nous avons déjà parlé, de Géricault, dont nous parlerons bientôt, encouragements qui dûrent, sans aucun doute, exercer de l'influence sur lui, Charlet ne reçut aucune marque de sympathie du public. Une seule de ses compositions, le *Grenadier de Waterloo*, eut du retentissement et fut vendue à un très grand nombre d'épreuves; il fallut même refaire une seconde pierre. Mais il ne faut pas s'y tromper : cette belle traduction du mot célèbre attribué à Cambronne (et nous avons des raisons de croire que le mot lui-même appartient à Charlet), n'a eu de succès que sous le rapport politique et

Digitized by Google

par opposition à la Restauration. Le mérite artistique de cette œuvre ne fut compté pour rien, et ce qui le prouve, c'est qu'au même moment, de magnifiques pièces ne trouvaient pas d'acheteurs, et par conséquent d'éditeurs, au plus vil prix. Plusieurs de ces pièces n'ont été tirées qu'à quelques épreuves d'essai. Les pierres étaient rares ; notre artiste, voyant son œuvre méconnue, croyait s'être trompé; il effaçait sa pierre, et recommençait avec un courage et une persévérance dignes d'un meilleur succès.

Quelques jours après son entrée à l'atelier de Gros, il porte une pierre à Delpech. Or, ce dernier attendait un dessin promis par le maître, dont il a en effet imprimé quelques essais lithographiques. Il prend la pierre des mains de Charlet, la regarde, paraît satisfait. « Mais pourquoi donc, dit-il, Gros n'a-t-il pas signé son dessin? » — « Mais par une excellente raison, répond Charlet, c'est que c'est moi qui l'ai fait. » Delpech ne voulut pas l'imprimer : il fut donné à Engelmann qui en tira un très petit nombre d'épreuves.

Cependant un peu plus tard, et probablement sur la recommandation de Gros, Delpech, devenu l'éditeur de Charlet, mit au jour ses lithographies, de juin 1818 à novembre 1819. On peut supposer qu'il a dû vendre à grand nombre les deux suites des costumes militaires dessinés à la plume et de la garde impériale, ne fût-ce qu'aux enfants pour les colorier. Ces deux suites sont peu communes. Quelques pièces de la première sont très rares.

Ce succès aurait dû permettre à l'éditeur de continuer à imprimer Charlet, mais il avait si peu de considération pour le talent de l'artiste, ce talent était si peu apprécié du public, que le nom de Delpech ne se trouve pas sur plusieurs des dessins édités par lui, et que, faisant paraître chaque année un album lithographique auquel tous les artistes à la mode alors apportaient leur concours (plusieurs aujourd'hui sont totalement ignorés), il ne jugea pas Charlet digne de prendre rang parmi cette pléiade.

A cette même époque, Charlet avait en dépôt chez Delpech des dessins de six à douze francs. Ils ne se vendaient pas plus que ses lithographies; quelques-uns ont atteint plus tard des prix élevés aux ventes publiques.

VI.

Charlet ne retirant donc aucun avantage de ses nombreux travaux, dut tenter la fortune près d'un nouvel éditeur. Il s'adressa à Motte qui demeurait alors rue des Marais.

Motte, excellent homme, habile lithographe, aimant les artistes, ne fut pas pour Charlet un éditeur plus fructueux que ses prédécesseurs.

Digitized by Google

C'est de son imprimerie que sont sortis plusieurs des plus beaux dessins de Charlet; comme tant d'autres, ils n'ont été tirés qu'à un très petit nombre d'épreuves, dans la conviction où était l'éditeur que ces épreuves ne seraient point vendues.

La suite des costumes d'infanterie (armée de 1809) est une des plus énergiques créations de Charlet. Nous citerons entre autres le frontispice (un vieux sapeur), le sapeur en grande tenue, le porte-drapeau; ce sont des chefs-d'œuvre. S'ils les avaient copiés, les statuaires de nos jours n'auraient pas donné si souvent ces types militaires ridicules qui décorent plusieurs de nos monuments.

Charlet, au moment de commencer son œuvre, écrivait à Motte :

« Envoyez-moi demain des pierres; si elles m'arrivent de bonne heure, je serai content et en verve. Cette collection pourra bien aller à quarante ou cinquante numéros et elle fera suite à la garde impériale. Peut-être aura-t-elle quelque succès parmi les amateurs et ne ressemblera d'ailleurs en rien pour l'aspect aux soldats dont on est blasé. Et ce sera une chose à garder pour les amis de notre vieille gloire. »

Racontons comment cette suite si belle et commencée avec tant de verve ne comprend que douze numéros (trois autres tirés à trois épreuves) au lieu des quarante ou cinquante annoncés. Cette collection avait été éditée au compte de Charlet. L'artiste donna d'abord douze pierres, et plusieurs mois après leur impression, il vint s'enquérir près de Motte du succès de son œuvre. On en avait vendu pour vingt-quatre francs. « Bien, dit Charlet, cela n'a pas été goûté, et je le comprends; c'est ma faute, mes dessins manquent de ton. Placez-moi toutes ces pierres sur une table, dans la chambre voisine; je vais faire quelques corrections. »

Un moment après, les pierres étaient grattées, et Motte, arrivant au milieu du massacre, pouvait à grand'peine en sauver quelques-unes; mais, comme toujours, les plus belles étaient anéanties. On comprend donc que cette suite complète soit de la plus grande rareté.

Si l'on parcourait les diverses suites militaires que nous avons réunies en une même section dans la classification de l'œuvre lithographique de Charlet, on resterait convaincu qu'elles sont l'image la plus fidèle et la plus vivante, sous leurs divers uniformes, des belles armées qui maintinrent si haut la gloire du nom français.

« Jamais, nous écrivait Hyp. Bellangé, si bon juge en cette matière, personne ne parviendra à cette vérité dans les allures et dans les types que Charlet possédait si bien et qui le rend inimitable. Dans cent ans on consultera son œuvre, comme la reproduction la plus fidèle des costumes et des militaires de notre époque. »

Digitized by Google

Le soldat d'Horace Vernet et du plus grand nombre des artistes contemporains est un soldat de convention, un comédien habillé en soldat, le soldat de Scribe si vous aimez mieux; spirituellement dessiné, habillé, *ficelé*, mais manquant de caractère et de vérité.

Le tambour se fait entendre, un régiment passe, Charlet le suit, le conduit à l'exercice, le ramène à la caserne. Il rentre, et de son crayon sort un soldat, type exact du régiment qu'il vient d'étudier. On ne saurait trop admirer cet esprit d'observation qui lui fait donner son caractère à chaque arme. Non-seulement le fantassin ne ressemble pas au cavalier, mais le grenadier est tout aussi différent du voltigeur que le dragon du hussard ou du lancier.

Disons cependant, pour être juste, qu'Horace Vernet a mieux réussi dans la peinture de notre jeune armée. Il est vrai qu'elle brille par la régularité de la tenue, beaucoup plus que par le caractère des figures de nos jeunes soldats.

VII.

Une des plus belles compositions de Charlet, l'*Ouvrier endormi*, a été imprimée chez Motte. C'est une grande pièce en hauteur, tirée seulement à trois épreuves. Voici la description: Pendant le sommeil d'un ouvrier, assis sur un banc de pierre et qui dort la tête appuyée sur la main droite, un vieux camarade, entouré d'autres ouvriers, lui ouvre son habit et découvre une croix d'honneur.

Malgré toute la répugnance de Charlet à revoir ses ouvrages, je lu montrais un jour cette belle pièce. — « Regardez-la, lui disais-je, vous ne ferez jamais mieux. » Contre son ordinaire il sembla regarder son enfant avec quelque plaisir. — « C'est drôle, me dit-il, je n'avais pas vu cela depuis que je l'ai fait (il y avait environ quinze ans). » — « Dites-moi maintenant pourquoi cette pièce n'a été tirée qu'à trois épreuves? » — « Je me le rappelle: Motte ne voulut pas me donner trente francs que je lui demandais de ma pierre; je la fis effacer. » Depuis lors un digne collectionneur nous a prié de payer pour lui jusqu'à cent cinquante francs une épreuve de cette pièce, si nous pouvions la rencontrer.

Encore une anecdote, et nous n'aurons rien à ajouter au récit des tribulations de notre pauvre artiste.

Motte éditait le grand ouvrage d'Arnault, intitulé : *Vie politique et militaire de Napoléon;* les artistes les plus célèbres à cette époque devaient en faire les lithographies. Comme toujours en pareille circonstance, plusieurs firent défaut; cependant H. Vernet fournit trois pierres, Géricault deux, Louis Gudin quelques-unes aussi; puis vinrent Grenier, Marlet et d'autres. Motte obtint à grand peine que Charlet fournirait un dessin. Il fit le *Siége de Saint-Jean-d'Acre;* nom-

Digitized by Google

seulement la composition première de Charlet est la plus belle planche de l'ouvrage, mais c'est un chef-d'œuvre digne, a dit Hip. Bellangé, « de faire, par la pensée, le pendant des *Pestiférés de Jaffa.* » Il est curieux de parcourir toutes les transformations de cette planche dont nous possédons sept épreuves diverses. Qu'il nous suffise de dire que Charlet s'étant enfin révolté contre les exigences qui l'avaient contraint à modifier ses idées premières, et même à refaire, en quelque sorte, une autre pierre, on fit corriger son dessin par Champion, artiste ignoré de nos jours. Celui-ci a touché à toutes les têtes, a promené maladroitement son crayon sur la pierre, et puis on a tiré la masse des épreuves jugées dignes seulement alors de figurer dans l'ouvrage. Quelques rares épreuves du dessin primitif de Charlet sont insérées dans les premiers exemplaires du livre.

En voilà assez pour démontrer combien les biographes de Charlet se sont trompés quand ils affirment que ses premières lithographies furent enlevées, qu'elles firent révolution dans le goût du public; jamais, au contraire, commencements ne furent plus difficiles ni moins encouragés. Il fallut à cet artiste toute sa modestie, toute la force de sa vocation et l'énergie de son caractère pour surmonter de si grands obstacles.

Charlet n'a commencé à devenir populaire, à tirer quelques avantages matériels de ses travaux, que quand il a eu pour éditeurs les frères Gihaut, en 1822; depuis, et jusque dans les dernières années de sa vie, il a marché de concert et dans la meilleure intelligence avec eux.

VIII.

En 1818, Charlet, obligé de faire tous les métiers pour vivre, était employé pour le compte de Juhel, *peintre barbouilleur philosophe,* à la décoration d'une auberge. On pourrait voir probablement encore à Meudon, *aux Trois Couronnes,* lapins, lièvres, canards, brioches, etc., peints par Charlet sur des volets, ainsi qu'un homme debout, indiquant de la main l'écurie. Voici comment Charlet me racontait cet épisode, si intéressant dans sa vie, certain jour qu'il m'avait mené diner à Meudon, pour se souvenir, disait-il :

« J'étais dans tout le feu de ces compositions, quand l'aubergiste vint me prier de monter au premier étage où l'on m'attendait; j'y trouvai de joyeux convives attablés, et au milieu d'eux un compagnon, qui après m'avoir dit qu'il s'appelait Géricault, ajouta : « Vous ne me connaissez pas, M. Charlet, mais moi je vous connais, et je vous estime beaucoup; j'ai vu de vos lithographies qui ne peuvent sortir que du crayon d'un brave, et si vous voulez vous mettre à table avec nous vous nous ferez honneur et plaisir. »—« Comment

Digitized by Google

donc, messieurs, mais tout l'honneur et le plaisir sont pour moi.» — Je me mis donc à table, et tout se passa bien, et même si bien, que de ce jour date une amitié que la mort seule a contrariée. Pauvre Géricault, excellent cœur d'honnête homme et de grand artiste![1] »

Les deux amis firent, en 1820, un voyage à Londres; ils avaient pour compagnon Brunet, célèbre économiste. A ce voyage se rattachait l'*exhibition* du naufrage de la Méduse, cette toile de Géricault, aujourd'hui classée parmi les chefs-d'œuvre de l'école française, mais qui, exposée au salon de 1819, n'avait eu aucun retentissement.

Charlet, dans sa causerie artistique sur la plume, dont il sera question plus loin, fait un juste éloge de la digne action du peintre Dorcy, qui acheta à la vente de Géricault ce tableau de ses propres deniers pour qu'il ne passât pas à l'étranger. Il aurait dû ajouter qu'en cette occasion, comme toujours, Charles X avait agi en Roi, en acquérant ce chef-d'œuvre pour la France sur les fonds de la liste civile, sans s'arrêter à sa couleur d'opposition politique. Et puisque nous avons à raconter de belles actions, disons encore que le duc de Rivière, alors ambassadeur à Constantinople, ayant donné au Roi la *Vénus de Milo*, cet excellent prince en fit don immédiatement au Musée, et dota la France du chef-d'œuvre de la statuaire.

Le public de Londres était admis à voir le tableau de Géricault moyennant un schelling de droit d'entrée; on distribuait dans les premiers jours, aux visiteurs, une petite vignette à la plume retraçant ce tableau. On a cru longtemps qu'elle était l'œuvre de Géricault; nous savons, de Charlet lui-même, que ce dessin lui appartient, et nous avons dû le cataloguer dans son œuvre.

Charlet nous a souvent répété qu'il avait écrit des notes sur Géricault, et qu'il nous les destinait si nous lui survivions. A sa mort, on n'a trouvé aucune trace de ce travail; mais qu'on se tienne pour averti, et si jamais il paraissait sur Géricault quelque chose d'aussi bien pensé que vaillamment écrit, et de ce style si vif, si original, on ne saurait en méconnaître l'auteur.

Géricault, pendant son séjour à Londres, mit au jour ses plus belles lithographies, entr'autres cette suite si remarquable de ses grands chevaux, et plusieurs pièces détachées qui sont toutes d'une grande rareté. L'éditeur anglais, Hullmandell, n'avait pas été plus intelligent pour ces œuvres de Géricault que précédemment les éditeurs français pour celles de Charlet. Comme ces dernières, elles ont été imprimées à bien petit nombre.

[1] Lettres de Charlet.

Digitized by Google

Les premières études lithographiques de Géricault prouvent qu'il avait peu l'usage du crayon sur la pierre; il a dû consulter Charlet, qui maintes fois lui a apporté sa collaboration. Deux pièces à la plume, entr'autres, lui appartiennent presqu'entièrement, quoiqu'elles soient classées dans l'œuvre de Géricault dont, il est vrai, elles ne portent pas le nom.

On sait que Géricault était d'un caractère difficile et malheureux; sa lettre à Charlet, que nous donnons plus loin, ne laisse aucun doute à ce sujet, et témoigne aussi de l'attachement et de l'estime de Géricault pour un ami qui cependant donnait, avec lui, peut-être trop souvent cours à sa verve railleuse.

A Londres, le climat sembla influer sur cette organisation maladive, et plusieurs fois il voulut attenter à ses jours. Charlet, rentrant à l'hôtel à une heure avancée de la nuit, apprend que Géricault n'est pas sorti de la journée, et qu'on a lieu de craindre de sa part quelque sinistre projet. Il va droit à sa chambre, frappe sans obtenir de réponse, frappe de nouveau, et comme on ne répond pas davantage, enfonce la porte : il était temps! un brasier brûlait encore, et Géricault était sans connaissance étendu sur son lit; quelques secours le rappellent à la vie; Charlet fait retirer tout le monde, et s'assied près de son ami...

« Géricault, lui dit-il de l'air le plus sérieux, voilà déjà plusieurs fois que tu veux mourir; si c'est un parti pris, nous ne pouvons l'empêcher. A l'avenir tu feras donc comme tu voudras, mais au moins laisse-moi te donner un conseil. Tu es religieux, très-religieux; tu sais bien que mort, c'est devant Dieu qu'il te faudra paraître et rendre compte : que pourras-tu répondre, malheureux, quand il t'interrogera?... tu n'as seulement pas dîné! »

Géricault, éclatant de rire à cette saillie, promit solennellement que cette tentative de suicide serait la dernière. Charlet revint seul à Paris. Il continua à faire de la lithographie et des dessins, et vécut aussi modestement que par le passé.

IX.

Voici la lettre que Géricault lui écrivait de Londres le 23 février 1821 :

« Je croyais la susceptibilité attachée seulement à mon malheureux caractère; lorsque la passion vient avant le jugement, on est à plaindre alors et en quelque sorte excusable de se montrer susceptible; mais chez vous, mon cher Charlet, que le bon sens ne doit jamais quitter, la susceptibilité devient un

Digitized by Google

défaut plus que ridicule, puisqu'il ne peut être que le résultat d'une petite cause. Si vous eussiez vu les passages de mes lettres où j'affectais plaisamment de vous tenir rancune, vous auriez senti le vrai sens que j'y attachais, et au lieu de me voir d'un mauvais œil, vous m'auriez conservé le bon ami que j'aime tant, quoique je le redoute pour mes défauts. S'il était donné à tout le monde d'entendre la plaisanterie, mon père ne vous eût pas rendu au sérieux ce qu'il avait ainsi compris. Mes lettres font foi, et comme je ne ne vous cacherais pas plus ma *rancune* que mon *amitié*, vous les trouveriez au contraire pleines de cette colère exagérée qui n'est entre amis qu'une manière comique et affectueuse de caresser sans fadeur. Chassez donc jusqu'au souvenir de cette fâcheuse impression, et si dorénavant je vous paraissais ou fantasque ou brutal, comme vous ne pouvez jamais ni me déplaire ni me dégoûter, n'en accusez encore que ma misérable constitution et accordez-moi amitié et pardon. Que mon portrait ne trouble plus à l'avenir vos séances gastronomiques, et qu'il vous inspire seulement l'idée de boire à ma santé; je fête ainsi la vôtre quelquefois.

» J'ai fait part à M. Jules de votre souvenir, et il m'a chargé de vous dire aussi mille choses. Quant à M. Gabriel de M..., je ne lui ai point encore répondu, mais je le ferai cependant, grâces à votre bon avis. Je vous avouerai que je l'avais oublié; il y a de certaines gens, *si bons* qu'ils soient, auxquels on ne pense qu'en les voyant. Toute lettre qui n'est pas écrite de cœur, est une corvée pour moi. Je ne sais en l'honneur de quel saint ce brave homme m'a honoré de sa prose ou de sa poésie, car les plaisirs champêtres y sont longuement décrits. Il prend aussi la peine d'expliquer le bonheur domestique, les pénates, la tendresse paternelle et l'amour filial..... puis les avantages de la patrie sur le sol étranger, et les *ah!* et les *oh!*... Hélas! je sens combien j'aurai de peine à le dédommager de ses frais, mais il est si *bon*, qu'il me passera encore celle-là.

» J'ai un texte heureux cependant pour commencer... Cher ami, ou trop bon ami, la fortune ennemie... a permis... que de ce pays... Ah! quand pourrai-je sur le sol précieux, désirable, de la patrie chérie...

» Vous trouverez que je me laisse un peu aller à une passion que je blâme si fort en vous, cela est vrai, je l'avoue. Mais je déteste la froide chaleur et cette sensibilité qu'excitent seulement les vents, les orages et le clair de lune avec les pénates.

» Mais vous ne me blâmerez pas, vous, malicieuse vipère; vous vous réjouirez au contraire de me voir aussi méchant que vous, et vous profiterez de cela pour donner un libre cours au venin dont vos poumons sont pétris. Mon père traduirait cette phrase par *Théodore vous garde rancune*. La candeur de cet excellent père ne lui permet même pas de supposer qu'on puisse exprimer ainsi son amitié. Il prend tout au pied de la lettre, et je voudrais pouvoir vous montrer de quel sérieux il me demandait quelquefois l'explication de certaines *grignadésiardes* qui m'étaient échappées.

» Avouez, cher ami, que nous n'avons avec cette ingénuité aucune analogie, et que le seul rapport qu'il y ait entre mon père et nous, c'est de boire le même vin.

Digitized by Google

» Adieu, mon cher Charlet, portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois; bien des choses aux amis, et engagez particulièrement *le Dieu* à se méfier de vous.

» GÉRICAULT. »

Sur une des marges de côté :

« Avec moi désormais bannissez la rougeur[1],
» Qui de votre beau[2] front dépare la candeur[3]. »

X.

Revenons sur nos pas pour parler d'une liaison de Charlet qui, sans aucun doute, a eu une grande influence sur sa vie, peut-être même sur son talent.

C'était en 1819 : M. Alexandre de Rigny, après avoir honorablement servi l'Empire, était alors lieutenant-colonel aux lanciers de la garde royale. Il va nous raconter lui-même comment il fit connaissance avec Charlet :

» Lié avec Géricault, je lui dis un jour : « je voudrais bien connaître ce Charlet dont le crayon m'arrête et me fascine toutes les fois que je vois nos vieux soldats reproduits avec une si prodigieuse vérité à la montre des marchands d'estampes. Il est, ou, du moins, il a été militaire? » — « Détrompez-vous, me répondit Géricault, c'est un jeune homme assez sauvage de sa nature, et de rude apparence. Comme vous pouvez le juger, ce n'est point un talent d'étude[4]. L'étude ne saurait donner ce qui le distingue et ce que j'admire en lui. Venez dîner tel jour chez mon père, Charlet sera des nôtres. »

» Je n'y manquai pas, comme bien vous pensez; je trouvai notre homme comme il m'avait été dépeint, et assez bizarrement accoutré de vêtements empruntés, partie à la défroque d'un artilleur, partie à celle d'un ouvrier aisé.

» A table, il ne parla pas; cependant quelques saillies lui échappaient comme malgré lui, et d'autant plus piquantes qu'il se montrait plus ignorant ou plus dédaigneux des usages du monde. Il m'avoua depuis que ce jour il avait été sur le point de s'en aller avant de se mettre à table, en voyant pour convive un étranger *si bien couvert*.

» Il finit toutefois par s'humaniser. Quelques anecdotes militaires, dont je fis les frais et qui lui semblaient en dehors de ces histoires banales qui courent les corps-de-garde, parurent l'intéresser. Il ne cessa presque plus de me regar-

[1] Ici dans le sens de mauvaise honte avec un ami.

[2] L'adjectif *beau* est ici par une licence que tous les poètes ont d'embellir leur sujet. Homère dit quelque part : *Junon aux yeux de bœuf*.

[3] Par licence, puisque la rougeur qui se remarque sur le front est le signe de la candeur (le plus souvent).

[4] Un jour Géricault voyant un enfant sortir de l'école et tracer un croquis sur un mur, fut étonné de la hardiesse du dessin. « Quel dommage! dit-il, l'étude gâtera tout cela. »

Digitized by Google

der de son œil malin, et, à la fin du repas, nous commencions à nous entendre. Je lui exprimai le désir d'avoir un de ses dessins; il vint me voir et manger avec moi des omelettes aux fines herbes tant reprochées depuis. *Indè amicitia.*

» Je fus à mon tour le chercher dans son taudis. Non, toutes les peintures les plus exagérées des mansardes d'artistes seraient des descriptions de palais en regard de ce grenier obscur rempli d'objets cassés, de vieilles hardes, au milieu desquels je le trouvai dessinant sur ses genoux et recevant d'une lucarne un jour douteux! On voyait çà et là quelques vieilles défroques de soldats, un vieux chapeau, un vieux casque, un fusil de munition, un sabre du temps de la République, et puis enfin le grabat, perdu au fond de cet obscur grenier.

» Quelque temps après, il me fit voir une assez grande aquarelle où j'étais représenté entouré d'officiers et de lanciers. Un gamin, s'élevant sur la pointe des pieds, demande à s'engager. Ce dessin était admirable de composition et de vérité. Géricault en fixa le prix, et c'est avec cet argent que Charlet put accompagner son ami en Angleterre, dans ce voyage dont, sans aucun doute, il vous a entretenu souvent et qu'il racontait si plaisamment.

» Je ne puis me consoler d'avoir perdu la lettre qui en contenait le récit. C'était un véritable petit chef-d'œuvre de plaisanterie spirituelle, d'aperçus les plus fins, d'observations saisissantes par leur vérité. Géricault, dont il admirait le talent et qu'il aimait beaucoup; Brunet, qu'il estimait, tant pour son caractère que pour son savoir, n'étaient pas à l'abri de ses sarcasmes. Ces trois natures opposées voyaient les hommes et les choses d'une façon si diverse que l'artiste-poète et l'économiste firent beau jeu à l'impitoyable satyrique, qui, d'ailleurs, s'en amusait pour se consoler de ne trouver sur sa route que de la bière forte, et du bœuf froid chaque jour..... »

XI.

A d'autres les phrases ambitieuses; à nous le récit simple et fidèle des détails intimes de la vie de Charlet. Notre but, dans cette étude, est de le faire connaître tel qu'il était. M. de Rigny nous vient en aide, non-seulement en mettant à notre disposition les lettres qu'il a reçues de Charlet, mais en nous fournissant encore dans sa propre correspondance ces intéressants documents:

« 6 janvier 1849.

« ..... Sous cette grande enveloppe, parfois décousue et plus souvent railleuse, battait le cœur le plus noble, le plus sensible à tout ce qui pouvait grandir et glorifier la France. Ses instincts et son culte étaient là. Son crayon obéissait à cette généreuse pensée. S'il a peint avec cette vérité que nul n'a pu atteindre comme lui, les vieux soldats de notre première Révolution, ou les scènes militaires de cette époque, c'est qu'à ses yeux les armées républicaines représentaient le pays dans ce qu'il avait de plus glorieux, et couvraient au dehors les atrocités du dedans.

» Personne, je crois, n'a pu mieux que moi connaître Charlet. Son caractère indépendant échappait à toute influence, ou du moins une influence momen-

Digitized by Google

tanée ne résistait pas à ses réflexions, à sa bonne foi. Son amitié était vive et sincère, mais la moindre contrariété l'effarouchait à ne plus revenir.

» Quand j'étais colonel du 2e de hussards, je le voyais tomber dans ma garnison; puis, quelques jours après, il disparaissait sans dire gare. Il a fait cent fois ce manége, restant quarante-huit heures, restant un mois, et toujours si libre chez moi que je paraissais ignorer et son arrivée et son départ.

» Quand nous étions seuls, sa verve était inépuisable, entraînante, c'était à lui demander grâce. Dès qu'il m'arrivait du monde, il ne disait plus rien; il observait dans un coin. Il allait souvent au quartier causer avec les hussards, ou plutôt les faire causer. Il me rappelait Teniers fuyant son atelier et la foule qui s'y pressait, pour aller vivre parfois avec les paysans et y saisir ses types inimitables.

» Quelquefois, entrant pour déjeuner, il me priait de le mettre à table avec le sous-officier de planton, dont la conversation devait lui fournir, supposait-il, ample moisson..... »

« 8 février 1829.

» ..... Voici, mon cher ami, tout ce qui me reste de la correspondance de Charlet. Il existe une lacune assez longue jusques en 1829, et cette lacune est d'autant plus regrettable que notre ami, alors exempt de tous soucis, se livrait à sa gaîté si originale, si caustique et si franche à la fois.

» Je cherche, je fouille inutilement dans tous mes cartons, je ne puis retrouver les lettres qu'il m'écrivait en Espagne, pendant notre campagne de 1823. Il était venu à cette époque jusqu'à Bayonne, dans l'intention de me rejoindre sous Pampelune. On ne lui permit pas de passer outre. Désespéré de ce contretemps, il s'arrêta une quinzaine de jours à Saint-Jean-de-Luz et y fit quelques bonnes études, dont il a tiré parti depuis. Il se moquait alors fort spirituellement des libéraux de ce temps, qui qualifiaient cette guerre d'impie et de liberticide, et ne se laissait pas abuser par l'esprit de parti et les déclamations intéressées de ceux qui, comme il le disait, *n'avaient pas place au feu et à la chandelle.*

» J'ai aussi à me reprocher l'abandon de lettres des plus piquantes à des mendiants d'autographes; d'autres se sont égarées dans ma vie errante.

» Mais c'est quand il voyageait avec moi par étapes, soit avec le 2e de hussards, soit avec ma brigade en Belgique, que sa verve était intarissable. C'est surtout avec ses hôtes que notre railleur s'en donnait à cœur-joie. J'en étais parfois malade en cherchant à étouffer mes rires convulsifs. Il faut l'avoir vu en de telles circonstances pour savoir avec quelle mesure, toutefois, il pouvait régler ses mordantes épigrammes, pour qu'elles ne fussent pas blessantes. Puis, la conversation prenait-elle un tour sérieux avec des personnes d'un esprit élevé, il écoutait, le col tendu, l'œil plissé. Sa belle et généreuse nature prenait le dessus, et le peu qu'il laissait échapper de ses pensées portait coup; sa figure était alors magnifiquement illuminée.....

» Mais en vérité, mon cher de La Combe, je ne sais pourquoi je vous dis tout cela, à vous qui avez si bien su le connaître et l'apprécier. Vous comprenez, toutefois, comment je me laisse entraîner. Son amitié si vraie, si dévouée dans l'occasion, si peu exigeante en tout temps, si naïve dans son expression, me

Digitized by Google

laisse un souvenir profond et triste, et je ne saurais parler de lui sans avoir l'œil humide et le cœur serré..... »

Cherchons à compléter ce portrait, déjà si bien tracé par un ami fidèle.

Charlet était très grand, mais fort et nerveux. Il marchait un peu voûté, et peut-être un défaut de conformation dans l'épaule a-t-il pu apporter quelque influence fâcheuse sur ses poumons. Assis souvent au cabaret, près du soldat et de l'ouvrier, pour les étudier de plus près, il était dans l'obligation de partager avec eux le *vin bleu*, de les exciter même par son exemple, afin de faire jaillir leur verve populaire; mais ce qu'on aurait pu appeler des excès chez d'autres n'en était jamais pour lui, grâce à sa vigoureuse constitution.

Sa figure, d'un aspect sévère d'abord, et composée de lignes formant des angles sans nul contour, changeait à l'instant même de caractère, quand un sourire, souvent malin, il est vrai, mais en même temps bienveillant, venait l'éclairer. Ses yeux vifs, petits, enfoncés dans leur orbite et recouverts d'épais sourcils, devinaient votre pensée. On eût dit en quelque sorte deux pistolets dirigés sur vous. Doué d'une vive pénétration et d'une sensibilité que bien peu savaient démêler sous une forme railleuse, il saisissait d'un coup d'œil le côté faible, et échappait à celui qui, dans une discussion, pensait être son maître. Plus souvent encore la vérité partait comme un trait, et venait déconcerter ceux qui se croyaient plus habiles que lui. Et cependant il était bon, et d'une telle simplicité qu'on pouvait croire qu'il ne soupçonnait ni son mérite, ni sa célébrité.

Toute sa vie il est resté un enfant et s'est amusé de ce qui amuserait des enfants. Et même, malgré son génie, cette empreinte première du *gamin de Paris* ne s'est jamais effacée chez lui. Son intimité était remplie de charmes, et l'on pouvait, avec lui, aborder tous les sujets, sauf toutefois ce qui avait trait à sa personne ou à ses œuvres, comme aussi aux discussions sur les arts, pour lesquelles il avait une aversion toute particulière. « J'aime mieux jouer aux quilles avec un charbonnier, disait-il, que d'entendre parler peinture. »

Quelques anecdotes et quelques détails intimes achèveront ce portrait.

XII.

Quand il était sur la piste de quelqu'un de ces types heureux qui posent si souvent sans s'en douter devant les artistes de génie, Charlet oubliait tout, devoirs du monde, engagements pris, promesses faites, tout enfin jusqu'à l'heure de son dîner. Un jour, il était invité chez

Digitized by Google

M. Laffitte en nombreuse compagnie. En route il rencontre trois soldats dont les gestes et les physionomies lui promettent ample moisson de bonnes études. Charlet les aborde militairement et les convie au cabaret. Là quelques libations les lui livrent tout entiers. Mais les trois braves, voulant rendre au *bourgeois* sa politesse, entraînent dans un autre cabaret leur camarade improvisé. Pendant ce temps l'heure s'écoule et Charlet s'aperçoit que celle du dîner a sonné depuis longtemps. Ce jour-là, notre artiste dîna tard, et sa place demeura vide à la table du banquier. Mais le lendemain il avait quelques nouvelles et bonnes études dans son portefeuille.

Il arrivait souvent à Charlet de sortir les poches vides, et distrait comme il l'était, il se trouvait quelquefois dans un singulier embarras. Voici de quelle manière il s'en tirait: Il rencontre un de ses amis, il l'amène dîner au restaurant; quand arrive le fatal quart d'heure, il s'aperçoit qu'il est sans argent. Il a recours à la bourse de son ami, le vide était pareil. Que faire? Il appelle le garçon, demande du papier, de l'encre et une plume. Dix minutes après il avait fait son dessin et l'avait envoyé à Moyon. Charlet disait n'avoir jamais vu de figure peignant mieux l'étonnement que celle du garçon rapportant quinze francs. L'éditeur Moyon a conservé soigneusement ce précieux dessin. C'est un garde-chasse tenant un lièvre à la main. Au-dessus de la signature de Charlet, on lit : Bon pour quinze francs.

Charlet avait conscience de son talent et de sa valeur personnelle, mais loin d'en exagérer le mérite et l'importance, il témoignait souvent d'une modestie bien rare chez les artistes. Il avait coutume de dire : « *Parlons de tout, mais jamais de moi*. Il y a des gens heureux qui s'imaginent que chez eux tout est fleur d'orange; je ne suis pas comme eux, quand j'ai produit quelque chose, je demande seulement qu'on me débarrasse de ma marchandise et surtout que je n'en entende plus parler. »

Aussi, dans son atelier orné d'objets d'art, de belles études de Géricault, de quelques peintures modernes et d'un grand nombre d'estampes anciennes, on n'aurait pas trouvé la moindre de ses esquisses. Jamais il ne vous aurait parlé de ce qu'il avait sur le chantier, bien moins encore vous l'eût-il montré.

Il avait permis à sa femme d'accepter des frères Gihaut son œuvre lithographique, mais sous la condition expresse qu'il n'en serait jamais question devant lui.

Aussi indulgent pour les autres qu'il était sévère pour lui, que de choses et de belles choses il a lui-même anéanties!

Un jour qu'il avait un dessin presque terminé, un marchand arrive et le lui demande pour un amateur auquel il doit plaire sans aucun doute. On convient du prix, mais il y a quelques retouches à faire.

Digitized by Google

Le marchand revient le lendemain et compte immédiatement cinq cents francs sur la table. Pendant ce temps Charlet tenait son dessin à la main, le regardait, le tournait et retournait... il se décide enfin, prend un canif, coupe le dessin en quatre et jette les morceaux au feu ; et comme le marchand le regardait tout ébahi : « C'est décidément un mauvais dessin, lui dit Charlet, et je ne puis y mettre mon nom. »

Un autre jour, j'allais chercher Charlet à son atelier pour dîner. Qui n'a pas dîné avec Charlet et un ou deux convives de son choix ne peut se faire idée de la verve de son esprit et de son imagination. Toujours gai, toujours intarissable et ne se répétant jamais.

Or, ce jour, Charlet venait de recevoir la visite de certain duc, de certain prince. Son père a reçu son illustration de la victoire. Le fils suppose qu'il peut la conserver par les goûts les plus excentriques. Le tour des dessins était arrivé. « Vous avez dû vous croiser avec lui, me dit Charlet. Il est venu me faire une commande de cent mille francs, en m'offrant de les déposer à l'avance chez un notaire. Et comme par hasard, j'avais sur ma table un dessin commencé depuis longtemps, tenez, a-t-il ajouté, terminez celui-ci, je le paierai deux mille francs, et les autres dans la proportion suivant leur importance. »

Tout en racontant son histoire, Charlet tournait et retournait son esquisse entre les mains (une *Classe en insurrection contre le maître d'école*, sépia rehaussée de blanc sur papier de couleur). « Je finirais bien ce dessin en deux jours, me disait-il, et deux mille francs, c'est cependant un joli denier. Mais il y a une difficulté, c'est que je me suis dit que je ne le ferais pas... Vous seul pourriez me tirer d'embarras... Emportez-le. » — « Je le veux bien, mais cependant, je réfléchis à mon tour, et tout en comprenant que vous ne veuilliez pas finir ce dessin pour deux mille francs, je ne vois pas pourquoi vous ne le feriez pas pour moi qui ne vous donnerai rien ? » — « A la bonne heure, dit Charlet, je le veux bien, seulement faites-moi tendre le dessin sur un carton. »

Dix-huit mois plus tard, retournant en province, j'emportai mon esquisse à laquelle Charlet n'avait pas touché... « Soyez tranquille, me disait-il, aussitôt que j'aurai rencontré le maître d'école qu'il me faut, je tombe chez vous et votre dessin est fait. »

Il me disait aussi : « Si j'apprenais que vous eussiez acheté un de mes dessins cinq cents francs (ils se vendaient en ce moment jusqu'à deux mille francs), je ne vous reverrais de ma vie. Vous m'auriez donné par là la preuve du dérangement de votre cerveau et pris rang dans une catégorie de gens que j'aime peu à fréquenter. Mais pourquoi, allez-vous me dire, les vendez-vous si cher, vos dessins? — Oh! ceci est différent : Je les vends aux Anglais, et je fais ainsi du patriotisme. »

Digitized by Google

Prodigue de ses œuvres avec ses amis, sa verve caustique leur ménageait parfois de singulières surprises. Le prince de Hohenlohe qui fut fait maréchal de France pour son dévouement à la cause de la monarchie française, cultivait beaucoup les arts et particulièrement la peinture (en maréchal de France, il est vrai). Il était aussi généreux que Charlet, et le colonel de Rigny fut une des nombreuses victimes de cette libéralité d'artiste. Le prince lui avait fait présent d'un de ses tableaux. Le colonel, embarrassé de ce chef-d'œuvre, ne savait où le mettre. Il avait l'honneur de recevoir quelquefois le maréchal chez lui, et il se croyait tenu de faire à la peinture du prince les honneurs de son salon. Or, ce salon exposait déjà aux yeux des amateurs une assez belle collection de toiles au milieu desquelles la dernière venue aurait fait piteuse figure. Dans cette perplexité il va trouver Charlet, lui raconte son embarras et le prie d'ajouter à son précieux paysage quelques figures qui en relèvent la valeur.—« Volontiers, dit Charlet, laissez là votre galette, je n'ai rien à faire en ce moment; revenez demain, vous serez servi. » — Le colonel est exact au rendez-vous; mais quel est son étonnement de trouver la toile entièrement recouverte par une énergique pochade représentant des grenadiers français en marche dans un pays de montagnes, par un temps de neige!—« Voilà, dit Charlet; j'ai respecté le prince, car j'ai peint sur son vernis, et quand vous en aurez trop de ma peinture, vous retrouverez l'autre en bon état dessous. » — Cette pochade excellente avait été faite en quatre heures.

Charlet travaillait vite, mais à ses heures; il ne violentait pas l'inspiration, il l'attendait. Sa verve ironique s'exerçait volontiers aux dépens de ces artistes qui arrivent régulièrement devant leurs tableaux, munis d'une inspiration de commande. « Jean, disent-ils, venez donc, je suis prêt; montez la machine. » Jean tourne la clef et l'artiste se met à l'œuvre. Quand arrive l'heure du dîner, notre artiste se sent fatigué. « Eh bien! Jean, venez donc, m'avez-vous oublié? Il est cinq heures cependant... Allons, vite, arrêtez la mécanique. »

Charlet, après plusieurs jours d'absence, entrait tout à coup dans son atelier; il y trouvait un de ses élèves: « Oh! mon brave Canon, vous êtes là; c'est bon, nous allons faire de bonne besogne, je me sens en train. » Ce disant, il faisait sa toilette d'atelier, — la blouse, les sabots, le bonnet de laine, — et pendant ce temps il disait mille folies. Enfin, assis devant son dessin ou sa pierre, il regardait, ne soufflait plus mot; sa figure se décomposait... « Ma foi! s'écriait-il, décidément, Canon, je ne puis rien faire aujourd'hui; il fait beau, je vais me promener... » Et il restait de nouveau plusieurs jours sans paraître à son atelier. Mais aussi quand l'heure avait enfin sonné et que l'inspira-

Digitized by Google

tion était arrivée, c'était chose merveilleuse à voir que cette rapidité d'exécution. Tous ces beaux dessins d'un trait si pur et d'une si grande justesse d'expression étaient ainsi créés de prime-saut, sans avoir été étudiés ni *croqués* à l'avance; ils sortaient tout armés de son cerveau.

Un jour à l'Ecole Polytechnique, à une séance du conseil de perfectionnement dont Charlet était membre, il avait plaidé chaudement, comme toujours, la cause du dessin et demandé qu'on lui consacrât quelques heures de plus. Comme toujours, sa demande avait été repoussée au nom des hautes mathématiques. Charlet prend une plume et trace à la hâte un croquis : les membres du conseil se lèvent et l'entourent, regardant son dessin. En voici le sujet : un élève de l'Ecole est frappé par une apoplexie. Le médecin accourt, lui ouvre la veine... pas une goutte de sang... seulement des X et des X.

Charlet ne voulait pas à son atelier d'élèves *payants*. Quand il se présentait quelqu'un et qu'il demandait : « Combien me prendrez-vous? » « Combien je vous prendrai, disait Charlet, mais si je vous prends quelque chose il faudra donc aussi que je vous dise quelque chose, que je regarde, que je corrige vos dessins?... et si cela ne me plaisait pas?... Vous voyez donc bien que je ne puis rien vous prendre. »

Et cependant il était plein de bonté et d'affection pour ses élèves. Il se réjouissait avec bonheur de leurs succès et les aidait avec un zèle intelligent à placer leurs premières œuvres. Disons aussi que ses élèves ont conservé pour leur maître la mémoire du cœur, et dans toutes les occasions, même depuis sa mort, ont protesté de leur estime et de leur attachement pour lui.

Charlet avait un cœur excellent : on cite de lui une foule de traits honorables, et sa bourse, quand elle n'était pas vide, s'ouvrait toujours pour ses élèves et pour ses amis. Mais il mettait mieux que sa bourse au service de ceux qu'il aimait. Nous avons vu déjà comment il parvint à relever le moral de Géricault. Dans les premiers temps de sa liaison avec M. de Rigny, Charlet apprend que le colonel est sérieusement attaqué d'une maladie noire. Il accourt, fait mettre un lit de sangle dans la chambre même du malade et commence immédiatement son traitement. « Pendant huit jours, nous racontait M. de Rigny, je n'ai pas cessé de rire, et j'avançais d'autant plus dans ma convalescence que je ne faisais absolument rien de ce que m'ordonnait le docteur. »

Charlet s'amusait beaucoup d'entendre dire à ce dernier : « Je comptais bien sur l'efficacité de mes remèdes, mais je ne pouvais m'attendre à un si prompt résultat. »

Au chevet d'une pauvre mère mourante, il avait pris l'engagement d'élever un de ses enfants. Charlet était bien pauvre à cette époque, son talent était peu apprécié, et cependant cet engagement, il l'a fidè-

Digitized by Google

lement rempli. Le père de cet enfant était ce Juhel, qui avait employé Charlet à la fastueuse décoration de l'auberge de Meudon.

Le jeune Juhel était devenu un dessinateur fort habile, mais de mauvais penchants l'entraînèrent de faute en faute et il finit par s'engager dans le 3e régiment du génie. Sa conduite irrégulière, des caricatures dirigées contre ses chefs lui attirèrent leur animadversion. Il devint caporal cependant, et dans l'un de ses semestres il vint, à l'âge de 21 ans, mourir auprès de son bienfaiteur.

On a imprimé une foule d'anecdotes sur Charlet, mais la plupart sont apocryphes. On a parlé souvent d'un certain album, rempli des portraits des personnes qu'il n'aimait pas à recevoir, et déposé *ad hoc* chez son portier. De pareilles histoires doivent être rangées parmi les fables. Il reste assez de faits curieux et honorables à la gloire de notre artiste pour que l'on repousse ici tous ceux qui n'ont pas un caractère manifeste d'authenticité.

DE LA COMBE,
ancien colonel d'artillerie.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

A M. L'ABBÉ P.-C. ROUX-LAVERGNE,

APRÈS SA PREMIÈRE MESSE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Quoique au milieu du mois qui fait mourir l'année,
Je n'avais jamais vu si belle matinée :
Les premiers rayons d'or lancés par l'astre-roi
Du vieil amphithéâtre illuminaient l'attique,
Comme pour honorer d'un salut sympathique
Le sanglant berceau de la foi.

Dans le calme réveil de ce jour sans nuages,
Les yeux de l'amitié lurent d'heureux présages.
Je m'avançai, joyeux, vers l'asile béni
Où tu devais, quittant la robe du novice,
Pour la première fois offrir le sacrifice
Dont le mérite est infini.

Digitized by Google

Oh! si jamais, courbé devant un sanctuaire,
D'accord avec mon cœur s'épancha ma prière,
C'est lorsque je te vis gravir les saints degrés;
C'est lorsque descendant au son de tes paroles,
Le fardeau de ton Dieu tomba sur tes épaules
Et consomma des nœuds terribles et sacrés.

Je me disais : « Seigneur, si ma prière est digne,
Que ce cep bien aimé fasse honneur à ta vigne!
Que jamais nul serpent n'y roule ses anneaux!
Mais que les eaux du ciel abreuvent ses racines,
Pour que son fruit, gardé dans les cuves divines,
Donne la force dans les maux!

Contre lui-même armé d'une humble défiance,
Que son cœur soit plus fort encor que sa science!
Que son flambeau toujours s'accompagne du tien,
Afin qu'aux régions où son esprit se plonge
Il puisse conjurer ces terres du mensonge,
Où le mal se revêt du fantôme du bien!

C'est l'écueil de nos jours. Infidèle à tes grâces,
Après avoir laissé de lumineuses traces,
Plus d'un astre tombé nous enseigne l'effroi;
Passant subitement d'un sacerdoce à l'autre,
Plus d'un démon, marqué du signe de l'apôtre,
A porté le ravage aux moissons de la foi.

Car, dès qu'il est debout sur le sommet sublime,
Le prêtre sous ses pieds, hélas! n'a qu'un abîme :
De la gloire à l'opprobre il n'est pas de milieu.
Qu'il veille, possédé de saintes insomnies!
Le terrain est couvert de tentes ennemies;
Ayez pitié de lui, mon Dieu!

Oh! combien d'arcs bandés dans cette nuit obscure,
Sont prêts à décocher le mensonge et l'injure!
Tout ce qui tient au Christ est abreuvé de fiel;
On a fait de ce nom presqu'une ignominie.
La trompette du monde est au mains de l'impie,
Pour qu'on n'entende rien du ciel.

Digitized by Google

Les vents calmés n'ont fait qu'ajourner les tempêtes;
Les bouges de l'enfer rêvent d'horribles fêtes :
L'Église de l'exil reprenant le chemin,
Les autels renversés. A ses sombres convives,
Au moment de vider les coupes convulsives,
L'Antechrist a dit : A demain !

Puisqu'il veut, sous ces cris, descendre dans l'arène,
Dote-le d'un amour plus grand que cette haine !
Mets le feu sur sa lèvre, arme-le pour ta loi !
Qu'il prêche par sa vie, et confonde le doute
Au nom de tous ces biens délaissés dans sa route
Et foulés sous ses pieds pour venir jusqu'à toi !

Et, si les vœux du temps ici peuvent paraître,
Mon Dieu, veille sur l'homme ainsi que sur le prêtre !
Ensemble nous avons passé des jours amers;
Nous nous sommes liés au milieu d'un orage,
Comme on voit deux palmiers confondre leur feuillage,
Au souffle brûlant des déserts. »

Je ne sais si le ciel accepta ma prière;
Mais je sentis des pleurs couler de ma paupière,
De mes troubles humains je me vis délivré,
Et, dans l'émotion de ce moment suprême,
J'oubliai, malheureux ! de trembler sur moi-même,
Tant mon cœur était enivré !

C'est avec un amour exempt de toute crainte
Que je baisai ta main, portant encor l'empreinte
Du Dieu qu'avaient voilé le froment et le vin.
Et toute l'assistance avait l'âme ravie;
Et, comme tu l'as dit après, c'était la vie
Sous son côté le plus divin.

J. REBOUL.

Nîmes, 17 décembre 1853.

Digitized by Google

LES LÉGENDES BIBLIQUES DES MUSULMANS.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Chacun sait que la religion musulmane a été en partie greffée sur le religion des Juifs et sur celle des Chrétiens. Chacun sait que les noms des patriarches de la Bible, celui de Jésus-Christ et celui de la Vierge sont respectueusement cités dans le Coran; chacun sait enfin qu'à travers le dogme de sensualisme et de fatalisme proclamé dans ce livre éclate en différents passages, par la plus étrange association, la pure morale de l'Evangile.

Si, comme le fait semble démontré, Mahomet était fort ignorant; s'il prenait à bon droit le titre d'Ommi, c'est-à-dire d'homme qui ne sait ni lire ni écrire, il lui avait été facile pourtant d'acquérir quelques notions orales sur les enseignements de Moïse et sur ceux de l'Evangile, par ses voyages en Syrie, par les familles juives qui s'étaient retirées en Arabie, et par les Chrétiens hérétiques réfugiés dans la même région. Il appartenait à une tribu qui faisait remonter son origine à Ismaël, et il y avait pour lui un sentiment d'orgueil à recueillir les traditions judaïques qui, de siècle en siècle, remontaient jusqu'à Abraham et jusqu'au premier homme. La Bible lui constituait une imposante généalogie, et peu à peu il en vint à faire des hauts faits qu'elle relate autant de jalons lumineux destinés à éclairer sa propre route, et des grands personnages dont elle raconte la vie autant de précurseurs de sa divine mission. Il admettait le mérite, la sainteté des prophètes, mais en leur attribuant, comme signe essentiel de leur vertu, l'honneur de l'avoir l'un après l'autre entrevu dans l'avenir, annoncé, révéré, et en se déclarant lui-même la dernière expression de Dieu, le cachet des prophètes.

Des récits de la Bible, Mahomet et ses disciples ont ainsi composé, pour leur agrément et leur édification, un recueil de légendes dont plus d'une page ne serait point déplacée dans la fantastique collection des *Mille et une Nuits*. Ces légendes étaient en partie dispersées dans

Digitized by Google

divers ouvrages, et M. d'Herbelot en cite un grand nombre de passages dans sa Bibliothèque orientale. Un professeur allemand, M. G. Weil, à qui l'on doit une excellente histoire de Mahomet, les a prises de çà et de là dans le Coran et dans ses volumineux commentaires, dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque de Paris et de celle de Gotha, et il en a formé un recueil qui mérite certainement d'être cité comme une des productions les plus curieuses de la littérature orientale.

Nous voulons essayer d'en donner une idée.

Les Musulmans commencent leur cycle légendaire avec les premiers récits de la Genèse, avec l'histoire d'Adam, car Adam doit aussi, à plus de cinq mille ans d'avance, rendre hommage au glorieux enfant de La Mecque. Ce que la Genèse ne rapporte qu'en termes concis, les Musulmans le racontent en détail avec la joie de leur imagination. Ce qu'elle ne dit pas, eux le disent avec une parfaite confiance. Ainsi, par eux, nous apprenons que le père des hommes est né un vendredi dans l'après midi, à l'heure où le Muezzin appelle les fidèles à la prière. Les peuples, qui célèbrent tant d'anniversaires, pourraient bien en conscience célébrer celui-là.

Quand Dieu eut résolu de compléter son œuvre par cette création, les quatre anges suprêmes : Gabriel, Michel, Israfil et Asraël apportèrent, pour former le corps d'Adam, de la terre des quatre points du globe ; mais pour faire son cœur et sa tête, ils prirent de la terre de La Mecque et de Médine, à l'endroit où devait être un jour déposée la sainte Caaba, et où devait s'élever le tombeau de Mahomet.

Avant même d'être animé par le souffle divin, Adam était si beau que les anges restèrent en admiration devant lui, à l'exception d'Iblis, qui devint le génie du mal. Il était si grand que, lorsqu'il se leva de toute sa hauteur, sa tête touchait au septième ciel. Dieu appela l'âme destinée à vivifier le premier homme, et qui, depuis des siècles, reposait dans des flots de lumière. Elle résista au premier ordre qui lui fut donné; elle ne voulait pas abandonner le lumineux espace pour descendre dans un corps terrestre. Dieu lui dit : « Tu entreras dans ce corps malgré toi, et, pour te punir de ton indocilité, tu en sortiras un jour malgré toi. » Il l'insuffla alors dans les organes d'Adam, qui, d'abord, ouvrit les yeux et vit le trône céleste avec cette inscription : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète. » Puis ses oreilles s'ouvrirent, et il entendit les chants des anges. Puis sa langue se délia, et il s'écria : « Gloire à toi, unique, éternel créateur! » L'âme ayant enfin animé tous ses membres, il se leva; mais alors ses regards furent frappés d'une clarté si éblouissante qu'ils ne pouvaient la supporter. — « D'où vient donc, dit-il, ce torrent lumineux qui m'oblige à baisser les paupières? » — « Il vient, répondit Dieu, d'un prophète qui sera issu de toi, d'un prophète pour lequel je t'ai créé, et pour

Digitized by Google

lequel j'ai créé le monde. Il porte dans le ciel le nom d'Ahmed (le glorieux), et s'appellera sur la terre Mohammed. »

Le Seigneur appelle ensuite tous les animaux à comparaître devant Adam, les oiseaux, les insectes, les poissons, lui enseigne leur nom, leur organisation et le but de leur existence. Puis il invite les anges à se réunir à la fois et à se courber devant l'être le plus parfait, le plus libre, devant l'homme, dont le cœur palpite par le souffle divin. Tous les anges obéissent. Iblis seul s'écrie : « Comment un esprit céleste formé d'un rayon de feu peut-il se courber devant cette fragile et terrestre créature ! » Pour ce cri de révolte, il est banni du Paradis, et Adam fit bien voir qu'il n'était pas indigne du respect des anges, car il prononça devant eux une magnifique harangue sur la grandeur de Dieu, et articula en soixante et dix-sept langues les noms de toutes les plantes et de tous les animaux.

Après ce triomphe philologique, Dieu lui fit donner une grappe de raisin du Paradis, qu'il savoura avec la joie d'un écolier, et il s'endormit.

A son réveil, il aperçut près de lui la femme tirée d'une de ses côtes pendant son sommeil et s'élança vers elle pour l'embrasser. Mais la belle Ève, qui connaissait déjà les usages musulmans, lui dit : « Dieu est mon maître, je ne puis être à toi sans sa permission, et il ne convient pas que la femme se lie à l'homme sans recevoir de lui un présent de noces. » Le bon Adam, qui n'avait rien à objecter à ce sage raisonnement et qui désirait se marier au plus tôt, invoqua le secours de l'ange Gabriel, qui lui adressa ces consolantes paroles : « Dieu te donne Ève pour épouse. Il l'a faite pour toi ; il t'ordonne de l'aimer comme toi-même et de la traiter avec douceur. Au lieu de lui remettre le présent de noces qu'elle te demande, tu prieras vingt fois pour Mahomet, dont le corps sera engendré par toi, et dont l'âme flotte devant le trône de l'Éternel depuis des milliers d'années antérieures à la création du monde. »

Ridhan, le gardien du séjour céleste, donne alors à Adam un cheval ailé, et à Ève une jeune chamelle. Gabriel les aide à monter sur ces deux animaux, qui les transportent au Paradis. A leur aspect, les anges s'écrient : « Salut au père et à la mère de Mahomet ! » Puis ils élèvent pour eux, au milieu de l'Eden, une tente en soie, et sous cette tente un trône d'or, où le fils de la terre s'asseoit à côté de sa jeune compagne. Les glorieux époux vivent paisiblement cinq cents ans dans leur merveilleux empire. Oiseaux et quadrupèdes, fruits et fleurs, tout leur appartenait, tout, à l'exception de l'arbre à blé, auquel ils ne devaient pas toucher. L'homme et la femme étaient alors vraiment les souverains de la création ; ils devaient en devenir les tristes et malheureux ouvriers. Iblis, le fatal génie de l'envie ; Iblis, puni de son orgueil

Digitized by Google

par son exil, n'aspirait qu'à rentrer dans le Paradis et à se venger de ceux qui avaient été la cause de son bannissement. Pour atteindre son but il lui fallait un auxiliaire. Il s'adressa d'abord au paon, qui non-seulement était le plus magnifique des oiseaux, mais qui, en outre, à l'origine du monde, était doué d'une voix admirable. — « Un tel animal, se dit Iblis, qui avait la finesse des méchants, doit être très vaniteux; je lui ferai des compliments et il m'écoutera. » L'observation était juste. Le paon avait la vanité du dandy et celle du chanteur; mais en même temps il était d'une nature indécise et timide. Il écouta d'une oreille complaisante les flatteuses paroles d'Iblis, et, ne se sentant pas le courage de lui venir en aide, il lui conseilla de s'adresser au serpent.

Le serpent était alors le plus charmant de tous les animaux. Grand comme un chameau, il portait sur le col de longs cheveux flottants comme ceux d'une jeune fille, et sur sa peau brillaient les plus riantes couleurs. Sa tête était comme un rubis, ses yeux comme des émeraudes. Sa crinière exhalait une odeur de musc et d'ambre. Il ne se nourrissait que de safran, et par ses chants harmonieux il réjouissait Ève, dont il était le compagnon fidèle. — « Tu dois vieillir, tu dois mourir, lui dit Iblis; mais je puis, par trois mots magiques, t'assurer une constante beauté, une éternelle jeunesse, et ces trois mots, je te les revêlerai, si tu veux m'introduire dans le Paradis. »

Le serpent se regarda dans le miroir d'un lac, et se voyant si preste, si coquet, si séduisant, fut épouvanté à l'idée de la décrépitude. Pour gagner son eau de Jouvence, il prit Iblis dans son gosier, et le porta frauduleusement dans l'enceinte du Paradis. Là, l'implacable Iblis rencontra bientôt l'innocente Ève; là il l'effraya, comme le serpent, par la perspective de la vieillesse et de la mort, et lui dit que pour échapper à une telle fin, elle n'avait qu'un remède assuré, qui était de mordre au fruit défendu. Ce fruit était le blé, qui, en ce temps de bénédiction, ne poussait point chétivement, par un rude labeur, sur une tige menue. Il croissait sur un arbre dont la tige ressemblait à l'or, les rameaux à l'argent, les feuilles à des émeraudes. De chacune de ses branches sortaient sept épis, étincelants comme des pierres précieuses; chacun de ces épis contenait cinq grains blancs comme la neige, doux comme le miel, odorants comme le musc, et gros comme des œufs d'autruche.

Ève écouta les traîtreuses paroles de l'astucieux Iblis, regarda cet arbre si attrayant, et se laissa tenter. La pauvre Ève ! Depuis six mille ans, l'humanité la poursuit de ses récriminations. La légende turque fait excuser sa chute par la peinture de toutes les séductions auxquelles, dans sa candeur, elle se trouva livrée. Les hommes, qui de plus en plus deviennent fragiles, resteront-ils impitoyables pour la

Digitized by Google

fragilité de leur mère? Et Adam! La même légende musulmane raconte qu'il résista pendant quatre-vingts ans aux instances de sa compagne, qui ayant trouvé le fruit défendu très savoureux, voulait, en bonne épouse, le lui faire goûter. Quel homme de fer résisterait pendant quatre-vingts ans aux prières d'une femme aimée et à l'espoir de conquérir par une facile complaisance une nouvelle jeunesse?

Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre avaient failli à la loi de Dieu, et Dieu les condamna, eux et leur postérité, aux souffrances physiques et morales, à la caducité et à la mort. A la quantité de maladies et de fléaux auxquels nous sommes exposés dès notre naissance, nous avons joint comme corollaire plusieurs autres infirmités, telle que celle, par exemple, de raconter à tout venant nos douleurs en mauvais vers.

Adam fut chassé du Paradis par la porte de la pénitence, Ève par la porte de la miséricorde. Le paon fut privé de sa voix mélodieuse, le serpent de sa forme primitive, et Iblis précipité au fond des enfers. L'aigle alors dit à la baleine, avec laquelle il vivait en bonne amitié sur les bords de l'Océan indien : « A présent, il faut nous séparer, car l'homme va devenir notre ennemi, et nous ne pourrons échapper à son astuce et à sa cruauté qu'en nous retirant, toi au fond des vagues, et moi au-dessus des nuages. »

Par le fouet de la colère céleste, Adam et Ève furent séparés l'un de l'autre. Adam fut jeté dans l'île de Serendib, dont nulle géographie européenne ne fait mention. Les Cingalais disent qu'il resta longtemps dans leur île de Ceylan, et l'une de leurs montagnes porte encore le nom de Pic-Adam. Ève fut emportée à Djedda.

Dans leur solitaire retraite, tous deux souffrirent d'une douleur dont nulle douleur humaine ne peut donner l'idée. Adam versa tant de larmes, que les oiseaux et les quadrupèdes en étaient abreuvés. Une partie de ses larmes pénétrait encore dans le sol, et là où elles s'infiltraient, on vit s'élever les arbres à épices, les plantes embaumées. Comme le temps, ce grand consolateur des vulgaires mortels, accroissait au contraire les regrets de l'exilé du Paradis, il pleura tant, que des paupières toujours inondées de son œil gauche sortit la source du Tigre, et de son œil droit l'Euphrate. Toute la nature attendrie pleurait avec lui, et les animaux s'approchaient de lui avec un sentiment de commisération. Ève pleurait de même; ses larmes qui tombaient sur la terre enfantaient les plus beaux rubis, et celles qui roulaient dans la mer se transformaient en perles, comme celles de Freia, la divinité scandinave, se sont depuis changées en pépites d'ambre. Tous deux faisaient entendre de tels gémissements, que le vent d'ouest portait à l'oreille d'Adam les soupirs d'Ève, et le vent d'est ceux d'Adam à sa malheureuse femme.

Digitized by Google

Enfin, le Seigneur, touché d'une telle souffrance, envoya au pécheur repentant l'ange Gabriel, qui lui dit de prononcer ces paroles : « Dieu seul est Dieu. Pardonne-moi, mon Dieu, au nom de Mahomet, le plus grand, le dernier des prophètes. »

Dès qu'il eut fait cette prière, il entendit une voix qui lui disait :

« L'Eternel accepte l'expression de ton repentir. Prie encore, il écoutera ta demande, il t'ouvrira même un jour l'entrée du Paradis.

— » Seigneur, reprit humblement Adam, comment dois-je faire pour me préserver des piéges de l'esprit du mal ? »

La voix aërienne lui répondit :

« Répète cette invocation : Dieu seul est Dieu. Bois de l'eau, bâtis des mosquées, et Iblis n'aura aucun pouvoir sur toi.

— » Mais, ajouta le craintif Adam, si le rusé Iblis me poursuit dans mes rêves ?

— » Lève-toi et prie.

— » Mais encore, comment, avec ma faible intelligence, distinguerai-je le bien du mal?

— » Je mettrai deux de mes anges dans ton cœur, pour t'indiquer le mal et te porter au bien. »

De son côté, Ève adressait à Dieu une prière semblable, et Dieu lui répondait qu'elle serait guidée et soutenue par la tendresse et la foi de l'homme.

Iblis, profitant de l'occasion, veut aussi savoir quelles seront sa vie et sa destinée, et Dieu lui dit : « Tu habiteras dans les ruines et dans les lieux impurs, tu t'abreuveras de vin, tu occuperas tes loisirs par la danse, la musique, la poésie galante, et tu resteras maudit jusqu'au jour du dernier jugement. Tu enfanteras une race sept fois plus nombreuse que celle des vrais croyants, et elle ne pourra vaincre les vrais croyants. »

Adam ayant, par ses larmes et ses pieuses supplications, obtenu un regard de miséricorde, vit passer devant lui toute sa postérité, Mahomet en tête, avec tous ses disciples, qui se rangèrent à sa droite; puis les infidèles, qui s'alignèrent à sa gauche; les premiers destinés aux joies du Paradis, les autres aux flammes de l'Enfer.

Puis il rejoignit sa bien-aimée Ève, dans les environs de la Mecque, et sur ce sol construisit le premier temple du monde, le temple où il déposa la sainte Caaba. Cette Caaba était primitivement l'ange chargé de garder le fruit défendu. En punition de sa négligence, il fut changé en un bloc de diamant. Ce diamant, noirci par les péchés des hommes, est la noble pierre devant laquelle vont se prosterner les pèlerins de la Mecque. Mais, au jugement dernier, elle se ranimera et redeviendra

Digitized by Google

l'ange de lumière, châtié de sa faute par une si ongue métamorphose.

Après avoir appris de Gabriel les cérémonies du pèlerinage et les formules des prières que Mahomet doit un jour révéler au monde, Adam va s'établir dans l'Inde avec Ève. Là, son céleste instituteur lui enseigne l'art de labourer la terre, d'y semer du maïs et de le récolter. Il enseigne à Ève la manière de tisser la laine des agneaux, et celle de broyer la farine et d'en faire du pain. Il lui apporte pour allumer son four un charbon de l'Enfer qu'il avait trempé soixante et dix-sept fois dans la mer; sans cette précaution, le tison infernal eût tout dévoré. Adam se soumit avec résignation au dur labeur qui lui était imposé. Il pleurait encore quelquefois en creusant son sillon, et pourtant le blé qu'il ensemençait lui donnait une moisson qui enchanterait un fermier de la Beauce. De son temps, le grain de blé était encore presque aussi gros que dans le Paradis. De siècle en siècle, il s'amincit par la perversité des hommes. Au temps d'Enoch, il était gros comme un œuf d'oie; au temps d'Elie, comme un œuf de poule; au temps du Christ, quand les Juifs dressèrent le Calvaire, il devint comme un œuf de pigeon; et au temps d'Esdras, il fut réduit à l'état où nous le voyons.

Ce qui doit nous surprendre, c'est que depuis cette époque il n'ait pas encore diminué.

A la mort d'Abel, le tendre Adam s'affaissa sous le poids de son affliction, son visage se rida, sa tête se courba sur sa poitrine. Il vécut cependant jusqu'à l'âge de neuf cent trente ans, puis tomba sous le coup de l'ange de la mort. Eve mourut l'année suivante. Tous deux furent ensevelis dans la terre, les uns disent dans la terre indienne, les autres à Jérusalem. Dieu seul sait tout.

Après cette mirifique histoire du premier homme, les Musulmans racontent, à peu près comme la Bible, celle de Noé et celle du Déluge. Seulement ils ajoutent que lorsque l'arche flottant sur les eaux arriva près de la montagne où était gardée la Caaba, elle en fit sept fois le tour comme un pieux pèlerin. Mais voici venir Abraham, l'un des personnages les plus vénérés des Mahométans; avec lui l'imagination orientale reprend son essor et, en touchant çà et là du bout de son aile un récit sacré de la Bible, nous fait une curieuse tradition.

Abraham est né à Suse ou à Babylone, au temps de Nemrod qui était un roi païen. Dans la nuit même où ce glorieux prophète vint au monde (une nuit du jeudi au vendredi), Nemrod vit en songe toutes ses idoles renversées, et il entendit une voix qui lui criait : « Malheur à ceux qui ne se convertiront pas à la foi d'Abraham ! » Le lendemain il consulta ses prêtres et ses magiciens sur cette vision, et ses conseillers lui dirent qu'un enfant qui allait naître lui enlèverait son trône

Digitized by Google

et sa divinité, car Nemrod se faisait adorer comme un dieu. Aussitôt, comme Hérode, il ordonna d'égorger dans toute l'étendue de son royaume tous les nouveaux-nés. Mais la mère d'Abraham, par l'inspiration de Gabriel, déposa son fils dans une grotte et se retira. Abraham fut nourri par les cinq doigts de Dieu. D'un de ces doigts tombait une eau pure, de l'autre un lait onctueux, du troisième du miel, du quatrième du suc de dattes et du cinquième du beurre.

Cependant sa mère venait le voir de temps à autre, et un jour, elle le trouva en contemplation devant les astres.

— « Qui est mon Dieu? lui demanda-t-il.

— » C'est moi, répondit sa mère.

— » Et qui est ton Dieu à toi?

— » C'est ton père.

— » Et le Dieu de mon père?

— » C'est Nemrod.

— » Et le Dieu de Nemrod? »

A cette dernière question, sa mère, ne sachant que répondre, lui donna un soufflet et il se tut. Mais en lui-même il se disait: « Je ne connais pas d'autre Dieu que celui qui a créé le ciel et la terre. »

Quelques années après, son père, qui était un sculpteur, le chargea de vendre les idoles qu'il ciselait. Abraham portait ses statuettes dans les lieux publics et s'écriait : « Qui veut acheter une méchante marchandise très préjudiciable à quiconque la gardera dans sa maison? » Avec cette réclame, il était sûr de rapporter au logis toutes ses images. Un jour que les habitants de la ville étaient partis pour faire un pèlerinage à l'un de leurs édifices païens, il se glissa secrètement dans le temple et y brisa soixante-douze idoles.

A la suite de cette exécution il fut arrêté et conduit devant Nemrod, qui le condamna à être brûlé tout vif, brûlé solennellement sur un bûcher gigantesque, pour lequel on amassa pendant quarante jours le bois le plus inflammable.

Le bûcher étant allumé, Nemrod fit comparaître Abraham, et à la vue des tourbillons de feu qui déjà s'élevaient dans les airs, le somma de déclarer qui était son Dieu.

— « Mon Dieu, répondit Abraham, est celui qui a le pouvoir de faire vivre et le pouvoir de détruire.

— » S'il en est ainsi, s'écria Nemrod, je suis Dieu, je tiens entre les mains la vie et la mort. »

Et il se fit amener deux esclaves; à l'un d'eux il fit trancher la tête et remit l'autre en liberté.

— « Tu peux tuer, dit Abraham, mais tu ne peux pas vivifier. Qu'on m'apporte à moi quatre oiseaux, et au nom de mon Seigneur tout puissant, tu verras quelle merveille je puis opérer. »

Digitized by Google

Les quatre oiseaux lui furent remis. Abraham les coupa, les disséqua en mille morceaux, puis ensuite appelant ces oiseaux chacun par son nom, il leur enjoignit de revivre, et tous quatre aussitôt reprirent leur vol, et s'élevèrent vers le ciel en gazouillant.

Nemrod, dont ce miracle n'avait fait qu'irriter l'orgueil, ordonna à ses soldats de saisir Abraham et de le lancer dans le feu, à l'aide d'une machine dont le diable lui-même, ce constructeur de tant de machines, avait donné le modèle. Abraham invoque le nom de Dieu, et aussitôt les flammes qui devaient le dévorer s'éteignent. A la place de l'infernal bûcher jaillit une source d'eau parfumée, et Abraham apparaît là, vêtu d'un cafetan de soie que Gabriel lui apporte du Paradis.

Nemrod, pourtant, persiste dans son aveuglement. Nemrod veut, dans sa sacrilége audace, élever une tour jusqu'aux astres et combattre le Dieu du ciel. Son édifice s'écroule sur ses ouvriers. Il voit Abraham qui déjà a réuni une troupe de disciples fidèles et se raille de son impuissance. Il assemble une armée pour s'emparer de lui, bien résolu à le faire périr par le plus cruel supplice.

Pour vaincre ce superbe souverain, Abraham demande seulement à Dieu le secours d'une mouche.

— « Qu'il en soit ainsi que tu le désires, lui répond Dieu, mais j'aurais pu t'envoyer un insecte soixante-dix fois plus petit que celui dont tu as toi-même prononcé le nom. »

Par l'ordre du Créateur, le Roi des mouches convoqua alors ses escadrons ailés, et ils se précipitent sur les soldats de Nemrod avec une telle impétuosité qu'ils les mettent complètement en déroute. Nemrod lui-même abandonne le champ de bataille et se réfugie dans une tour. Mais une mouche y pénètre avec lui, et le poursuit, et le harcèle et l'aiguillonne sans qu'il puisse la prendre. Tantôt elle se colle à ses lèvres, tantôt à son nez, puis elle pénètre dans son cerveau, elle le ronge, et s'y enfle, et s'y développe de telle sorte qu'au bout de quarante jours de souffrances mortelles, la tête de Nemrod éclate, et la mouche en sort grosse comme un pigeon, et dit au Roi mourant : « Voilà comme Dieu peut anéantir par une de ses plus chétives créatures ceux qui refusent de croire en lui. »

Après la mort de Nemrod, une quantité de ses sujets se convertirent à la foi d'Abraham, entre autres Loth et Sara, qui devint l'épouse du patriarche. Sara avait la beauté d'Eve, la plus grande beauté de la race humaine. Car, il faut bien qu'ils se résignent à leur grâces secondaires tous ces vains hommes qui se plaisent à regarder leurs cheveux noirs ou blonds, et l'harmonieuse rectitude de leur visage, les légendes musulmanes le disent, et nous nous inclinons avec respect devant cette justesse des légendes musulmanes. Dieu a doué la femme des deux tiers de tous les dons de la beauté, et n'a laissé à l'homme, à quelques hommes, que l'autre tiers.

Digitized by Google

Donc Sara, ressemblant à Ève, était si belle que par une sage mesure de précaution, quand Abraham voyageait avec elle en Egypte, en Syrie, en Palestine, il la tenait enfermée dans un coffre. Voilà qu'un jour sur les bords du Jourdain, il est arrêté par un douanier qui veut visiter tous ses bagages. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on le voit, que date l'esprit inquisitorial des gens de la douane, et quand ceux de Belgique fouillent d'une main si vive les malles des voyageurs, ils peuvent justifier leur inflexible procédé par un mémorable antécédent, par une coutume qui remonte au temps vertueux des patriarches.

Abraham, qui ne portait avec lui, autant que je sache, ni sucre, ni tabac, ni rubans de Saint-Étienne, ni aucune coutellerie de Birmingham, laisssa très bénévolement l'employé du Jourdain ouvrir ses sacoches et ses ballots, mais quand celui-ci, qui ne se lassait pas de son investigation, en vint au coffre mystérieux : — « Arrêtez, s'écria Abraham, qui tremblait de laisser voir à un regard profane sa femme bien aimée, supposez que cette caisse renferme les soieries les plus précieuses, et je vous paierai dix fois le droit auquel ces étoffes sont soumises.

— » Non, répondit le douanier dont une telle proposition surexcitait la curiosité.

— » Eh bien ! reprit Abraham dont l'effroi conjugal s'accroissait de minute en minute, supposez que cette caisse est pleine d'or et de diamants, et je vais acquitter sur le champ le tribut que vous exigerez.

— » Non, s'écria le féroce douanier ; et par un mouvement impatient ouvrant le couvercle de la caisse, il aperçut l'idéale figure de Sara. Il resta un instant stupéfait d'admiration devant elle, puis courut chez le Roi et lui annonça la merveille qu'il venait de découvrir. Le méchant Roi confisque aussitôt cette rare importation et la fait entrer dans sa demeure. Je laisse à penser quelle fut la douleur et l'anxiété d'Abraham.

Mais Dieu veillait sur lui et protégeait sa tendresse conjugale. Dès que Sara eut été déposée dans le palais de son indigne ravisseur, les murs de ce palais devinrent transparents comme du cristal ; Abraham put observer à distance tout ce qui s'y passait. Il vit le Roi qui s'approchait de sa belle captive, et qui, au moment où il étendait la main vers elle, fut frappé de paralysie. En même temps Sara lui criait : « Eloignez-vous, je suis l'épouse d'Abraham, » et le Roi fit appeler le patriarche, lui demanda pardon de sa coupable intention, et lui donna son esclave Agar.

Les Arabes, considérant Agar comme leur aïeule, Ismaël comme leur père, les ont, par un sentiment filial, doté de toutes les vertus de douceur, de patience, de résignation. Abraham aime profondé-

Digitized by Google

ment l'humble et charmante Agar, et Sara est si jalouse, qu'un jour elle jure de ne point prendre de repos avant d'avoir trempé ses mains dans le sang de cette odieuse esclave. Pour que sa violente épouse puisse se reposer sans faillir à son serment, Abrabam perce les oreilles d'Agar, donne le sang qui en découle à Sara, et met un anneau d'or dans les oreilles de la pauvre Agar. C'est depuis ce temps que les femmes ont pris l'habitude de porter des pendants d'oreilles. Quelle vénérable commémoration dans la légère histoire des modes !

Cependant, après la naissance d'Isaac, Sara s'aperçoit que ce fils n'est pas aimé d'Abraham comme l'est Ismaël. A sa jalousie d'épouse se joint la jalousie de mère. Elle s'emporte et exige le renvoi de sa rivale. Pour avoir la paix du ménage, Abraham entraîne Agar et Ismaël hors de sa demeure. L'ange Gabriel les conduit en Arabie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le temple de la Mecque. Là, le bon patriarche abandonne les deux êtres qui lui étaient si chers, et revient en Syrie. Mais chaque année, il retourne voir son Ismaël, et c'est lui que Dieu, pour éprouver son obéissance, lui ordonne de sacrifier, et c'est de lui que sa sollicitude paternelle est sans cesse occupée. C'est avec lui aussi qu'il construit la mosquée de la Mecque, et y dépose la pierre céleste, la Caaba qui doit, au jour du jugement dernier, dire les noms de tous les pélerins qui seront venus pieusement la visiter. Comme Adam, il accomplit aussi sur cette terre sacrée toute les cérémonies de pèlerinage telles qu'elles sont encore usitées par les fidèles enfants de Mahomet, et il monte sur une colline et s'écrie : « Habitants de la terre, Dieu vous ordonne de venir vous prosterner devant ce lieu bénit, » et ces paroles retentirent dans le cœur de tous les êtres vivants et jusque dans les entrailles des générations futures, et les enfants qui étaient encore dans le sein de leur mère répondirent à son invocation.

Dans l'histoire de Joseph, qui les intéressait moins directement que celle d'Abraham, les Musulmans sont restés plus près du texte de la Bible. Cependant, leur fantastique imagination ne leur a pas permis de raconter cette noble et émouvante histoire avec l'auguste simplicité de l'Ecriture-Sainte ; ils y ont joint plusieurs détails, quelques-uns très naïfs, et d'autres assez touchants. Ainsi, quand Joseph raconte à son père le songe étrange qu'il a fait, Jacob, après ce récit, reste tellement absorbé dans ses réflexions, qu'il n'entend pas la voix d'un mendiant qui lui demande l'aumône, et le laisse s'éloigner sans lui rien donner. Pour cet oubli du pauvre, il fut condamné à ses amères souffrances.

Quand ses autres fils, après avoir vendu leur frère, viennent lui raconter que Joseph a été dévoré par un loup :

— « Il n'y a point de loups dans cette contrée dit le malheureux père, qui cherche encore à douter de son infortune.

Digitized by Google

— » Ah ! tu crois qu'il n'y en a point, dit l'un des coupables, nous t'amènerons celui-là même qui a mis en pièces notre cher Joseph. »

En effet, ils lui amènent un loup énorme. Mais par la justice de Dieu, la bête fauve prend la parole et dit : « Fils d'Isaac, ne crois pas aux serments de ces criminels imposteurs. Je suis un loup d'un pays lointain, j'erre depuis plusieurs semaines à la recherche d'un de mes petits; comment, moi, qui ne suis qu'un animal et qui éprouve cette tendre angoisse, aurais-je pu enlever le fils d'un prophète de Dieu ? »

Quand Joseph a vécu quelque temps dans la maison de Putiphar, il devient amoureux de Zuleika la femme de son maître, comme Zuleika devient amoureuse de lui, et lorsqu'elle l'invite à s'asseoir près d'elle devant une table chargée des vins les plus exquis et des fruits les plus savoureux, il voudrait se jeter dans ses bras, il se lève, il s'avance, il va céder à son entraînement, quand soudain il croit voir sur le seuil de la porte son vieux père qui lui crie : « Joseph, si tu commets une pareille faute, ton nom sera rayé du livre des prophètes, » cette voix le ramène au sentiment de la vertu. Il résiste aux tendres supplications de Zuleika, il s'enfuit. Putiphar refuse de croire au récit que sa femme a imaginé, dans la rage de sa déception, pour perdre celui dont elle vient de solliciter un regard affectueux. Il garde l'innocent Joseph à son service. Les voisines, les amies de Zuleika, non moins incrédules que son mari, se mettent à raconter d'une façon fort peu charitable cette aventure domestique. Pour se venger de leur médisance, Zuleika les invite chez elle à une collation. Toutes y viennent avec les plus parfaites démonstrations d'estime et d'attachement, et toutes également bien résolues à chercher avec soin, dans cette réunion, quelques traits de plus à joindre à leur maligne chronique. Mais voilà qu'au moment où elles étaient occupées à trancher des oranges avec des couteaux acérés, Joseph, par l'ordre de Zuleika, se présente à leurs yeux, et elles sont si émerveillées de sa beauté, qu'elles s'enfoncent la lame de leur couteau dans les mains, et ne s'en aperçoivent que lorsque leur sang inonde la table. — « Eh bien ! s'écrie Zuleika triomphant de leur stupéfaction, à présent me blâmerez-vous encore de mon amour? Oui, je vous le déclare, je l'aime cet homme dont l'apparition seule vous éblouit, je l'aime et il me fuit; mais s'il ne s'attendrit pas à mes vœux, je le ferai jeter dans un cachot. »

Et en effet, Putiphar, cédant aux instances de sa femme, donne l'ordre d'enfermer le vertueux Joseph dans un cachot.

L'aventure de Zuleika se termine par une péripétie qui ne serait point déplacée dans un de nos romans modernes. Joseph a été élevé, par la faveur du roi d'Egypte, à un haut degré de puissance. Un jour, en allant visiter les greniers qu'il faisait préparer pour les années de

Digitized by Google

disette, il rencontre dans la rue une femme dont les vêtements, l'attitude suppliante, la figure pâle annoncent un profond état de misère. Touché de ses souffrances, il lui donne une poignée de pièces d'or, et cette femme lui dit : « Je ne mérite pas votre compassion, je ne suis pas digne de vos bienfaits. » Il s'arrête, il la regarde de plus près, c'était la femme qui avait exercé une si grande influence sur sa destinée, c'était Zuleika, mais si pâle, si maigre, si faible qu'à peine pouvait-il reconnaître dans ces ravages de la douleur la brillante et légère épouse de Putiphar. Par pitié, et sans doute aussi par le sentiment d'intérêt que tout homme doit à la femme qu'il a aimée, Joseph la fait conduire chez une parente du Roi, et prend soin d'elle comme d'une sœur. Peu à peu, dans cette nouvelle atmosphère, elle se ravive comme une plante qui s'étiolait dans l'ombre et à laquelle on rend le soleil, la rosée, elle recouvre son éclat, sa beauté. Elle est veuve, elle a été, après la mort de Putiphar, chassée de sa demeure, abandonnée sans secours. Joseph peut bien dire maintenant, sans remords, combien il l'a aimée, et son cœur généreux trouve un charme de plus à l'aimer dans ses infortunes, et il l'épouse.

Pour compléter dignement cette histoire du fils de Jacob, les Turcs ajoutent qu'après avoir assuré la prospérité de l'Egypte, comblé de richesses ses frères et son père, Joseph adresse cette dernière prière à Dieu : « Toi qui m'as soutenu par ta grâce au milieu des périls de cette vie, sois encore mon guide vers l'autre vie, et fais que je meure avec la croyance d'un vrai Musulman. »

Dans la grande et solennelle histoire de Moïse, les chroniqueurs mahométans ont aussi brodé un bon nombre d'arabesques, et rapetissé par de puériles fictions la sublime majesté du législateur des Hébreux.

Le père de Moïse, disent-ils, était le fils d'un des visirs de Pharaon, et lorsque ce visir mourut, Aaron, son autre fils, lui succéda dans son emploi. Avant la naissance de Moïse, le roi payen d'Egypte, tourmenté comme Nemrod par un rêve de mauvais augure, avait ordonné qu'on égorgeât tous les nouveau-nés de la race israélite, et pour plus de sûreté qu'on jetât dans le Nil toutes les femmes enceintes. L'arrêt sanguinaire fut exécuté. Sept mille enfants furent massacrés et sept mille femmes noyées. Johabed, épouse d'Amias, échappa seule à cette effroyable exécution. Dans la nuit où elle enfanta Moïse, toutes les idoles des temples égyptiens furent renversées, et Pharaon eût un rêve plus terrible que le premier. De nouvelles perquisitions furent faites. Les soldats entrèrent dans la maison de Johabed. Elle n'eut que temps de jeter son fils dans un four, les soldats y mirent le feu. Dès qu'ils furent partis, l'enfant s'écria : « Rassure-toi, chère mère, Dieu m'a garanti du pouvoir des flammes. » Mais comme Joha-

Digitized by Google

bed craignait une autre investigation, elle résolut de confier au Nil le pauvre petit être proscrit, elle l'enferma dans une boîte et se dirigea mystérieusement vers le fleuve, quand tout à coup elle fut arrêtée par un soldat qui voulait lever le couvercle de cette boîte. Au même instant la terre s'entr'ouvrit, le soldat y fut enfoui jusqu'au menton, et une voix lui dit : « Laisse passer tranquillement cette femme, sinon tu es mort. »

Johabed poursuivit sa route, et Moïse, sauvé par une des filles de Pharaon, fut élevé dans le palais du Roi. Dès l'âge de cinq ans, il jouait avec le sceptre de celui dont il devait anéantir la puissance, il foulait aux pieds sa couronne, et un jour même il le précipita en bas de son trône.

Cependant, après avoir tué un Egyptien qui maltraitait un Hébreu, il se retira dans la terre des Madianites, revint en Egypte à l'âge de quarante ans, et confondit par ses miracles les soixante et dix mille magiciens de Pharaon.

Après avoir délivré son peuple de l'esclavage, il fut appelé à recevoir les lois de Dieu, et la légende turque dit que l'ange Gabriel l'éleva si haut qu'il distinguait le mouvement du kalam (de la plume), avec lequel les secrétaires de la chancellerie céleste écrivaient les dix commandements de Dieu. Dans la confiance que lui inspirait une telle grâce du créateur, il demanda que sa nation fut la première nation du monde. Mais Dieu lui répondit : « J'ai déjà accordé cette suprématie aux disciples de Mahomet, et ce sont eux qui seront un jour les maîtres de l'univers. »

Pendant que les Israélites marchent à la conquête de la terre promise, Moïse, entraîné par le désir de contempler sous leurs divers aspects les œuvres du Seigneur, se met à voyager. Il voyage pendant trente ans, à l'est et à l'ouest, au sud et au nord. Lorsqu'enfin, après toutes ces pérégrinations, il revient dans sa tribu, au lieu d'être accueilli, ainsi qu'il avait le droit de s'y attendre, comme un prophète aimé de Dieu, comme le premier des législateurs et le premier des savants, il voit son auréole de prophète, sa gloire de voyageur effacées par l'or d'un banquier. Pendant son absence, un homme s'est élevé au milieu des Israélites, un homme qui n'a jamais eu la moindre envie d'approcher des flammes du Sinaï, ni d'admirer les merveilles de la création, mais qui a su employer ses jours à jouer habilement à la bourse de ces peuplades errantes, à faire d'ingénieuses spéculations. Cet homme est si riche qu'il ne lui faut pas moins de quarante bêtes de somme pour porter seulement les clefs de ses portefeuilles et de ses cassettes. Dans son faste de Nabab, il méprise profondément le pauvre Moïse qui revient à pied de ses voyages. Dans son orgueil de financier, il ne peut plus admettre l'autorité du vieux

Digitized by Google

législateur. Il veut le perdre dans l'opinion de ceux qui lui gardent encore un sentiment de respect et de reconnaissance; il lui intente un procès honteux, et soulève contre lui de faux témoins. Mais en face du tribunal, ces témoins, subjugués par le cri de leur conscience, proclament la vérité. Moïse domine de toute sa hauteur son indigne adversaire. Le peuple le reconnaît pour son maître, la terre s'ouvre, et l'impudent banquier y est englouti avec toutes ses richesses.

A l'âge de cent quatre-vingts ans, Moïse est averti qu'il doit bientôt mourir. Il demande à Dieu en pleurant ce que deviendra sa femme, ce que deviendront ses enfants, quand il ne sera plus avec eux pour les protéger. Dieu lui répond : « Va près de ce rocher au bord de la mer, et frappe-le de ta verge. » Le rocher se fend, et il en sort un vermisseau qui s'écrie trois fois : « Gloire au Seigneur tout puissant qui ne m'oublie point dans ma solitude, au Seigneur qui me nourrit. » — « Tu le vois, dit alors Dieu, si je prends soin de l'insecte caché dans un rocher sur les rives de la mer, comment pourrais-je abandonner tes enfants? »

Moïse alors se résigna à mourir, et les quatre anges Gabriel, Michel, Joraphil et Azrail lui creusèrent sa fosse en un lieu qui n'a point été connu des hommes.

Après la mort de Josué, qui succéda dans le gouvernement de la nation à Moïse, les Israélites, que la fermeté de ce valeureux général maintenait encore dans le devoir, s'abandonnèrent de nouveau à leurs mauvais penchants. Le Seigneur, pour les punir de leur infidélité, suscita contre eux le géant Djabat (Goliath), qui les battit en plusieurs rencontres, et leur enleva l'Arche-Sainte.

Les chefs du peuple se réunissent pour délibérer sur leur triste situation et sur les moyens d'y remédier. Alors apparaît devant eux un saint homme, Ischmaril Ibn Bal (Samuel) qui leur dit :

— « Dieu m'envoie à vous pour vous promettre son secours, si vous vous soumettez sincèrement à ses lois, sinon pour vous déclarer que vous serez totalement vaincus, écrasés.

— » Que devons-nous faire? s'écrièrent les vieillards éperdus.

— » Vous devez, répond Samuel, renoncer au culte des idoles, confesser le vrai Dieu, honorer vos parents, traiter vos femmes avec douceur, assister les veuves dans leur deuil, les pauvres dans leurs misères, et rendre hommage aux prophètes »

Les Israélites prêtent l'oreille à ces paroles, et Samuel leur fait tout un cours d'histoire religieuse à l'usage des Musulmans.

— « En premier lieu, dit-il, vous devez vénérer Abraham, pour qui le Seigneur a fait de grands miracles, puis Ismaël, et Moïse, puis les prophètes qui viendront après moi, Jésus fils de Marie et Mahomet.

— » Qui est Jésus? demandent les auditeurs de Samuel.

Digitized by Google

— » C'est celui qui dans la Tora a été annoncé comme le verbe de Dieu. Il naîtra d'une vierge; avant même de naître, il proclamera l'innocence de sa mère et la puissance du Créateur, puis il guérira les malades, les paralytiques, ressuscitera les morts, et d'un peu de terre fera des oiseaux et d'autres animaux vivants. Les hommes impies de son temps voudront le mettre à mort, mais ils se tromperont, ils tueront un être vulgaire à sa place, et lui s'élèvera radieux dans le ciel.

— » Et Mahomet, dit un des Hébreux, qui est-il donc? je ne me rappelle pas avoir entendu prononcer ce nom parmi le peuple d'Israël.

— » Mahomet, reprend Samuel, n'appartient point à la race des Israélites. Il descend d'Ismaël. Il est le dernier, le plus grand des prophètes, et au jour de la résurrection, Moïse et le Christ s'inclineront devant lui; son nom signifie : Glorieux, ses miracles seront si nombreux qu'une vie humaine ne suffirait pas à les raconter. Je vous ferai seulement connaître ce qui lui arrivera en une seule nuit.

» Dans cette nuit terrible, où l'on n'entendra ni les coqs chanter, ni les chiens aboyer, Mahomet sera éveillé par Gabriel, qui est souvent descendu sur terre sous une forme humaine, mais qui, cette fois, se montrera avec sa figure d'ange, avec ses sept cents ailes éblouissantes, séparées l'une de l'autre par une distance que le coursier le plus agile ne franchirait pas en un espace de cinq cents ans. Gabriel conduira Mahomet en pleine campagne, et lui présentera le merveilleux cheval Borak, celui-là même dont Abraham se servait pour se rendre de Syrie à la Mecque. Ce cheval a des pieds de dromadaire, des ailes d'aigle, un corps de diamant, et une tête de jeune fille. Sur son front est gravée cette inscription : Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète.

» Monté sur ce cheval, le prophète se rendra d'abord au Sinaï, ensuite à Bethléem, puis à Jérusalem pour y faire ses prières. De là, par une échelle de rubis d'émeraudes et de fleurs, il s'élèvera jusqu'au septième ciel, où il sera initié à tous les mystères de la création et du gouvernement du monde. Il contemplera les heureux habitants du paradis et plongera ses regards dans les profondeurs de l'enfer. L'abîme éternel lui montrera toutes ses légions de pécheurs, et les divers genres de tourments qui leur sont infligés. Ceux qui n'ont point eu pitié des pauvres sont condamnés à gratter comme des bêtes fauves un sol aride où ils cherchent en vain un aliment. Ceux qui se sont rendus coupables d'usure voient de minute en minute leur corps s'enfler d'une façon effroyable. Ceux qui ont médit et calomnié ont à tout instant la langue et les lèvres mordues par des tenailles de feu.

» Entre l'enfer et le paradis est Abraham, le père des croyants, qui sourit chaque fois qu'il voit s'ouvrir les portes du ciel, et pleure quand une nouvelle victime est livrée à l'enfer.

Digitized by Google

» Dans cette même nuit, Mahomet admirera aussi une cohorte d'anges, dont chacun a soixante-dix mille têtes, chaque tête soixante-dix mille figures, chaque figure soixante-dix mille bouches, chaque bouche soixante-dix mille langues qui célèbrent en soixante-dix mille idiomes différents les louanges du Créateur. Le prophète verra aussi les anges qui régissent les éléments, et l'ange de la mort qui sans cesse efface des centaines de noms sur ses tablettes, et l'ange qui porte sur ses épaules le trône de Dieu, et tient la trompette avec laquelle il éveillera les morts au jour du jugement dernier. Autour du trône de Dieu est un océan de lumière si immense, que le globe entier n'y apparaît que comme un anneau.

— » Je ne puis dire, ajoute Samuel, tout ce que Mahomet verra encore dans son voyage céleste. Je sais seulement qu'après s'être approché de l'éternelle splendeur de Dieu, il redescendra sur la sainte terre de la Mecque. »

Après avoir entendu ce récit, les Israélites s'écrient : « Nous croyons à Dieu et à ses prophètes. Prie pour nous et délivre-nous de Goliath. »

Samuel, après avoir jeûné et prié, donna aux Hébreux pour les défendre le Roi Saül, puis David qui, pour tuer Goliath, prend trois pierres qui lui adressent elles-mêmes la parole le long du chemin et lui offrent leur secours. L'une de ces pierres est celle que le patriarche Abraham lança un jour à la tête d'Iblis ; l'autre celle que Jacob tint entre ses mains dans sa lutte contre l'ange ; la troisième celle que Gabriel enleva du sol en faisant jaillir dans le désert une source d'eau pure pour Ismaël.

David est aussi un homme aimé du Seigneur, qui lui a révélé soixante-dix psaumes et lui a donné une voix sans pareille, une voix qui par sa mélodie attire à lui tous les oiseaux, une voix qui résonne comme la foudre et soupire comme le rossignol.

Dieu, dont il a invoqué la justice, lui a donné aussi un précieux instrument pour le guider dans les causes difficiles. C'est une tige en fer à laquelle est suspendue une clochette. David faisait placer d'un côté le plaignant et de l'autre l'accusé, et celui des deux qui en la touchant faisait résonner la cloche était l'innocent. Pour l'imposteur, pour le coupable, elle restait muette. Quel agréable moyen de trancher une question litigieuse ! que ne pouvons-nous le retrouver ! il remplacerait si bien les codes et leurs commentaires ! Mais les plaideurs ou les avocats n'en voudraient pas peut-être ?

Des graves histoires de la Bible, celle que les Musulmans ont surtout développée avec amour, celle qui a été pour eux comme un canevas sur lequel dans leur passion pour la gloire de Mahomet et dans leur génie oriental ils se sont plus à broder de féeriques arabesques, c'est celle de Salomon. L'Europe chrétienne s'est du reste

Digitized by Google

pendant longtemps livrée à la même fantaisie. Le nom de Salomon occupe une grande place dans nos livres du moyen-âge, et le fabuleux anneau du puissant Roi a été cherché comme le plus précieux des talismans. Le poème turc, car c'est un vrai poème que cette légende en prose, nous représente toutes les merveilleuses facultés attribuées au fils de David par nos anciens conteurs; de plus il y joint l'image mahométane.

La nuit même, dit la légende, la nuit où Salomon vint au monde, l'ange Gabriel s'écria : « Il est né un enfant auquel Iblis et tous les démons seront soumis. » Et, dès son enfance, Salomon fut doué d'une telle sagesse, qu'à trente ans il éclairait son père sur les questions les plus difficiles, et qu'un jour il confondit tous les docteurs de la loi et les savants du pays, par l'étendue de sa science et la justesse de son raisonnement.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, il vit apparaître huit anges qui portaient des ailes innombrables de toutes sortes de formes et couleurs, et qui s'inclinèrent trois fois devant lui.

— « Qui êtes-vous ? leur demanda Salomon.

— » Nous sommes, répondirent-ils, les anges des huit vents de la terre; Dieu, notre créateur et le tien, nous a envoyés vers toi pour te rendre hommage et nous soumettre à tes ordres. Tu peux nous appeler quand tu voudras, et nous soufflerons doucement, ou nous ferons mugir la tempête comme il te plaira. »

L'un des anges remit alors à Salomon une pierre précieuse sur laquelle était gravée cette inscription : « Dieu est la force et la grandeur; » puis il lui dit :

— « Quand tu auras besoin de nos services, jette cette pierre en l'air, aussitôt tu nous verras apparaître. »

Ces huit anges s'éloignèrent, et il leur en succéda quatre autres, dont l'un avait la forme d'une baleine, l'autre celle d'un aigle, le troisième d'un lion, et le quatrième d'un serpent.

— « Nous gouvernons, dirent-ils, tous les animaux de la mer, de la terre et des airs, et par la volonté de Dieu nous obéirons à ton appel, nous serons soumis à tes désirs. »

L'ange qui avait la forme de l'aigle remit au grand roi une pierre sur laquelle étaient gravés ces mots : Toutes les créatures célébrent le Seigneur; et il lui dit : « Pour nous faire comparaître, il suffira que tu poses cette pierre sur ta tête. »

Salomon leur ordonna d'assembler devant lui un couple de tous les animaux, et soudain, avec la rapidité de l'éclair, son vœu est accompli, les êtres de la création se montrent tous, depuis le monstrueux éléphant jusqu'au plus petit vermisseau. Salomon examine, avec une royale bienveillance, ses légions de sujets, interroge avec bonté les

Digitized by Google

uns et les autres, prête l'oreille à leurs plaintes. Législateur des hommes, il devient aussi, par les lumières que Dieu lui a données, le législateur des animaux. En discourant avec eux, il reconnaît que dans leurs diverses tribus le temps et il les passions ont, comme dans celles d'Israël, propagé de funestes habitudes, et les condamne ; il reconnaît aussi que leur gouvernement, comme celui des nations, abuse souvent de son pouvoir, et il le réforme.

Ce qui lui plut surtout, ce fut de s'entretenir avec les oiseaux; il comprenait toutes les variétés de leur mélodieux langage, et ces chers petits musiciens du bon Dieu l'étonnèrent par les sages maximes qu'ils s'empressaient l'un après l'autre de lui réciter : « Pour beaucoup d'êtres, disait la mélancolique colombe, mieux vaudrait ne pas être. » — « Savoir se contenter de son sort, disait le rossignol, est le meilleur des biens. » Puis la huppe soupirait : « Celui qui n'a pas pitié des autres n'inspirera point de pitié quand il en aura besoin ; » et l'alouette : « Faites le bien, vous en serez récompensé; » et l'aigle : « Si longue que soit notre vie, la mort y met pourtant fin; » et le mysanthropique corbeau : « Plus loin des hommes, mieux je suis; » puis enfin le coq matinal : « Pensez à votre Créateur, ô frivoles mortels ! »

Au milieu de cette myriade de chantres ailés, Salomon se choisit deux compagnons : la huppe, parce qu'elle avait prononcé une sentence de charité, et le coq, parce que de son regard lumineux il pouvait pénétrer dans les profondeurs de la terre comme dans un cristal transparent, indiquer les lieux où des sources d'eau vive sont cachées sous le sable. Il éprouvait aussi un intérêt particulier pour le pigeon, et lui dit de s'établir sur les murs du temple qu'il allait construire. Quelques années après, les pigeons s'étaient tellement multipliés, que de leurs ailes étendues ils formaient un voile sur la tête des innombrables cohortes de pèlerins qui, aux jours de grandes fêtes, se rendaient à Jérusalem.

Quand le favori du Seigneur se retrouva seul, il vit apparaître un autre ange qui devait à lui seul lui donner, en un instant, le pouvoir que nous n'obtenons aujourd'hui que par un long travail, par les capitaux anglais, par les milliers de coupons cotés à la bourse. « Je suis, lui dit cet ange, le représentant de Dieu sur la terre et sur les ondes; maintenant, je dois t'obéir, et je puis, si tu le veux, exhausser les vallées, aplanir les montagnes, dessécher les marais et creuser des rivières. » Ce puissant génie ne parlait encore ni de canaux, ni de chemins de fer, mais il est clair que, longtemps avant notre orgueilleux dix-neuvième siècle, il accomplissait très-habilement l'œuvre de nivellement de nos ingénieurs.

Un autre ange se présenta encore, qui remit à Salomon un diamant sur lequel était gravée cette sentence : Dieu seul est Dieu et Mahomet

Digitized by Google

est son prophète. — « Par la vertu de cette pierre, lui dit-il, tu régiras le monde des esprits, des Djinns, bien plus considérable que celui des humains et des animaux. Une partie de ces esprits, ajouta l'ange, reconnaît le vrai Dieu ; une autre, plongée dans les erreurs de l'idolâtrie, adore le feu, le soleil ou les astres. Les premiers voltigent sans cesse autour de l'homme religieux pour le protéger ; les autres, au contraire, cherchent perpétuellement l'occasion de lui nuire ou de le porter au mal. »

Salomon, qui tenait à connaître toutes les populations de son magique empire, voulut voir les Djinns, et soudain devant lui se déroula une immense légion d'êtres si difformes, si étranges, qu'à peine en les regardant pouvait-il en croire ses yeux. Les uns avec des ailes d'aigles et une bosse de chameau, d'autres portant des cornes de gazelles sur un corps de paon, tous enfin présentant, dans leurs diverses individualités, ou le plus grotesque assemblage de différentes formes, ou une monstrueuse anomalie. Pour asservir complètement à son autorité ces singuliers sujets, Salomon appliqua sur le col de chacun d'eux l'anneau, le merveilleux anneau qu'il s'était fait faire avec les talismans que les anges lui avaient remis. Par le pouvoir irrésistible de cet anneau, il subjugua la race entière des Djinns, à l'exception pourtant de Sackr, le plus fort et le plus rusé d'entre eux, qu'il ne parvint à maîtriser que plus tard, en le prenant par surprise, en l'enivrant.

Il obligea les Djinns à construire divers édifices, entr'autres un temple qu'il éleva sur le modèle du saint temple mahométan de la Mecque. Il employa les femmes des Djinns à filer la laine et la soie, à tisser des étoffes que Salomon distribuait aux pauvres ; elles devaient, en outre, pétrir le pain chaque jour, et chaque jour faire rôtir trente mille bœufs, autant de moutons, une quantité d'oiseaux et de poissons. Ces aliments étaient portés régulièrement sur des tables qui occupaient plusieurs lieues d'étendue. A des tables en fer s'asseyaient les Djinns ; à des tables en bois les pauvres gens de Jérusalem ; à des tables en argent les chefs de l'armée et les hauts fonctionnaires ; à des tables en or les hommes distingués par leur piété et les savants, lesquels étaient servis par Salomon lui-même.

Avec toutes les faveurs dont Dieu le comblait, Salomon n'en était pas moins un fils d'Adam, c'est-à-dire une création entachée du péché originel, un homme fragile. Dans son excès de grandeur et son excès de fortune, il était difficile qu'il ne se laissât pas entraîner à l'erreur de l'orgueil, et il s'y laissa entraîner, le sage Salomon. Une fois, en regardant la multitude de convives réjouis de ses festins, il s'écria, dans un instant d'aveuglement, qu'il voudrait que Dieu le laissât nourrir tout un jour tous les animaux de la terre. — « Tu

Digitized by Google

exprimes un vœu impossible, lui répondit Dieu avec indulgence, mais je veux bien que tu essaies de le réaliser, et je te permets de commencer demain avec les animaux aquatiques. »

Salomon ordonna aux Djinns de charger de grains et de fruits cent mille chameaux et cent mille mulets, puis il se rendit au bord de la mer, et se mit à dire à haute voix : « Venez, vous qui résidez dans les profondeurs des ondes, venez à moi, je veux apaiser votre faim. » Alors on vit surgir à la surface des eaux des nuées de poissons auxquels on lança des sacs de grains jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés ; tout à coup apparut une baleine grosse comme une montagne. Salomon lui fit jeter des centaines, et des centaines de tonnes de fruits, de charges de blé, et toujours, et toujours la bête insatiable ouvrait sa monstrueuse mâchoire. Il ne restait plus rien des provisions amassées par le superbe souverain de Jérusalem, et la baleine s'écria : — « Donne-moi donc à manger, jamais je n'eus si faim. » — « Ah ! dit Salomon éperdu, y a-t-il dans les flots beaucoup d'êtres de ton espèce ? » — « Il y en a, répondit l'épouvantable cétacée, soixante-dix mille, dont le plus petit est d'une telle dimension que tu disparaîtrais dans ses entrailles comme un grain de sable dans le désert. »

A ces mots, Salomon se prosterna la face contre terre, et pria Dieu, en pleurant, de lui pardonner sa présomption.

Il devait voir encore plus d'une chose surprenante, ce Salomon dont la science était si difficile à surprendre ; il devait rencontrer un jour, dans une vallée, un immense amas de fourmis grosses comme des loups, dit la légende, et recevoir d'utiles conseils de leur reine. Il devait un autre jour tomber au milieu d'une peuplade de singes qui s'étaient construit des habitations comme les hommes, et y vivaient à la façon des hommes. En les interrogeant, il apprit qu'ils descendaient d'une tribu d'Israël, et qu'ils avaient été ainsi transformés pour avoir profané le saint jour du sabbat. Salomon eut pitié d'eux, et leur remit un diplôme par lequel il leur concédait à perpétuité, à eux et à leur postérité, la pleine possession de la vallée où ils s'étaient réfugiés. Les Turcs ajoutent que dans les premiers temps de l'islamisme, des troupes du calife Omar ayant pénétré dans cette vallée, voulurent s'en emparer ; la tribu des singes délégua vers le commandant trois vieillards qui lui présentèrent l'écrit de Salomon. L'écrit fut envoyé à Omar qui, l'ayant fait traduire par un Israélite, ordonna à ses troupes de se retirer.

Pour voir une plus grande partie des œuvres de Dieu, pour s'instruire, Salomon se mit à voyager, non point comme nous voyageons nous autres pauvres hommes avec de lourdes voitures ou de grossiers bateaux, par la boue du macadam, ou par les vagues orageuses ; non, ce n'était pas ainsi qu'il parcourait l'espace, l'habile Salomon.

Digitized by Google

Grâce à son universel pouvoir, il avait inventé un moyen de locomotion près duquel les plus magnifiques wagons de chemins de fer, et les plus riches palanquins des gouverneurs de l'Inde ne seraient que de misérables véhicules. Il s'était fait tisser par les Djinns un tapis en soie de quatre lieues d'étendue; au milieu de ce tapis, on posait son trône, autour de ce trône des siéges en or, en argent, en bois pour la multitude de personnes de différentes classes qu'il emmenait avec lui; puis, un peu plus loin, les meubles et les provisions nécessaires. Quand tous les préparatifs étaient achevés, Salomon s'asseyait sur son trône, puis ordonnait aux vents de faire leur devoir; aussitôt les vents soulevaient doucement le tapis et l'emportaient d'un vol rapide vers le lieu qui leur était indiqué. A une certaine hauteur au-dessus de la caravane aérienne, se tenait une nuée d'oiseaux qui, de leurs ailes étendues, formaient un dais splendide sur la tête de Salomon et de ses compagnons. Ce fut ainsi que le fils de David se rendit à Médine et à la Mecque pour se prosterner sur le sol consacré par l'islamisme, pour annoncer à ceux qui l'entouraient la future apparition de Mahomet.

En revenant à Jérusalem, il s'aperçut, à un rayon de soleil pénétrant à travers son pavillon flottant, qu'un oiseau manquait à son poste. Il demanda à l'aigle le nom du délinquant, et l'aigle, après avoir fait, comme un fourrier, l'appel nominal de tous les oiseaux de sa compagnie, lui annonce la désertion de la huppe. Un instant après, la huppe apparaît toute tremblante, et courbant la tête devant Salomon :

— « J'ai failli, lui dit-elle, à mon devoir, et je mériterais d'être punie, mais quand tu sauras comment je me suis laissée conduire loin de toi, tu me pardonneras.

— » Parle, dit Salomon qui est irrité contre l'oiseau volage, mais qui ne veut point le condamner avant de l'avoir entendu.

— » Eh bien! j'ai rencontré à la Mecque une huppe de ma connaissance qui m'a fait un tel tableau des merveilles du royaume de Saba, que je n'ai pu résister au désir de visiter cette contrée, et j'ai vu les richesses de ce pays que tu devrais conquérir, et j'ai vu sa Reine Balkis, la plus belle femme de l'univers. »

Frappé du récit de l'oiseau voyageur, Salomon écrit à Balkis une lettre dans laquelle il l'engage à se convertir à la vraie foi. Il remet cette lettre à la huppe, lui ordonne de la porter en toute hâte et de venir lui raconter l'effet qu'elle a produit.

Après avoir lu la missive du grand Roi, Balkis assemble ses vizirs pour entendre leur avis. Tous lui disent que comme personne ne l'égale en sagesse, personne ne peut se permettre en une si grave circonstance de lui donner un conseil.

Digitized by Google

» — Eh bien! s'écrie Balkis, je verrai ce qu'il en est de celui qui prend le titre de prophète; je lui enverrai les plus magnifiques présents; s'il se laisse éblouir par leur éclat, il prouvera par là qu'il n'est pas supérieur aux autres hommes. Je lui proposerai quelques problèmes difficiles; s'il ne peut les résoudre, je verrai aussi par là que ce n'est qu'un faux prophète. »

Et Balkis a donné ses ordres, et ses ambassadeurs partent pour Jérusalem. Ils doivent offrir à Salomon mille tapis en tissu d'or et d'argent, une couronne en perles fines, un chargement d'ambre, de musc, d'aloës et d'autres précieux produits de l'Arabie méridionale. De plus, ils apportent une cassette qui renferme une perle non percée, un diamant traversé par un trou tortueux et une coupe de cristal. Balkis demande que Salomon perce cette perle, qu'il fasse passer un fil par la sinueuse ouverture du diamant, qu'il remplisse la coupe d'une eau qui ne viendra ni du ciel ni de la terre.

Salomon, prévenu de ces dispositions par la huppe, fait tisser par les Djinns le plus merveilleux tapis qui ait jamais existé, un tapis qui se déroule sur un espace de neuf pharasanges. A l'est, il se fait construire une muraille d'or, à l'ouest une muraille d'argent. A la vue d'une telle splendeur, les ambassadeurs n'ont pas la hardiesse d'offrir au Roi leurs présents, et osent à peine lui remettre la cassette.

— « Je sais, dit Salomon, ce que cette cassette renferme; je sais aussi ce que votre Reine me demande comme preuve de mon savoir, et je vais devant vous accomplir ses volontés. »

Aussitôt, il fait percer la perle avec une poudre dont un des Djinns lui avait révélé le secret; il ordonne à un esclave de lancer au galop un de ses chevaux les plus fougueux, et, de la sueur qui découle de ses flancs, de cette eau qui ne venait ni du ciel ni de la terre, il remplit la coupe de cristal. Le plus difficile était de passer un fil à travers les sinuosités du diamant. Cependant il y parvint au moyen d'un ver qui s'insinua dans l'ouverture de la pierre précieuse, en suivit tous les détours, traînant après lui une aiguillée de soie. En récompense de ce service, Salomon lui donna pour nourriture les feuilles du mûrier.

— « Retournez vers Balkis, dit alors le Roi aux ambassadeurs du pays de Saba; remportez les présents que vous deviez me présenter et que je ne me soucie nullement de recevoir; racontez à votre Reine ce que vous avez vu, et déclarez lui que si elle ne renonce pas au culte de ses idoles, si elle ne se soumet pas à mon pouvoir, j'entrerai dans ses Etats à la tête d'une armée à laquelle aucune armée ne peut résister. »

Après avoir écouté les rapports de ses envoyés, Balkis se met en marche pour aller elle-même devant Salomon abjurer son idolâtrie et reconnaître la suprématie du grand Roi d'Israël. Elle s'avance, non point comme une pauvre vassale qui s'en va humblement s'incliner devant son suzerain, mais avec le plus imposant appareil, avec

Digitized by Google

douze mille généraux, dont chacun commandait à plusieurs milliers d'hommes.

Salomon, qui avait entendu louer avec tant d'enthousiasme la beauté de cette jeune Reine, l'attendait avec impatience. Cependant, le rêve qu'il s'en faisait était troublé par une singulière préoccupation. Des méchants (il y avait aussi des méchants en ce temps-là) lui avaient dit que Balkis était affligée d'une difformité; que son corps charmant se terminait par des pieds de quadrupède. C'était là, il faut l'avouer, une triste tache à reconnaitre dans une image idéale, et comment s'assurer du fait? Voilà ce qui embarrassait le poétique souverain de Jérusalem. En homme délicat, il ne pouvait vraiment pas dire à Balkis : « Montrez-moi le bout de vos pieds ; » et s'il ne voyait pas ces pieds, il lui restait dans l'esprit une déplorable inquiétude. A force d'y réfléchir, il finit par trouver un moyen de savoir la vérité sans offenser la Reine de Saba. Dans la salle où il voulait recevoir, il fit mettre à la place du parquet un cristal transparent sous lequel coulait une eau limpide où l'on voyait nager des poissons. Cette ingénieuse invention eut tout le succès qu'il en espérait. Balkis, en posant le pied sur ce cristal, crut qu'elle avait un lac à franchir, releva gracieusement sa robe, et le Roi, qui l'observait d'un regard inquiet, aperçut sous les plis de cette robe les plus jolis petits pieds du monde.

Il s'élança avec un transport de joie au-devant de la belle Arabe, lui tendit la main pour la relever, au moment où elle se courbait à ses genoux, et quelques jours après il l'épousait. Heureux s'il fût resté fidèle à ses nobles liens! Mais le sage Salomon, qui avait déjà failli une fois par orgueil, faillit encore par une pensée d'amour. Il se passionna pour la fille d'un Roi païen qu'il avait vaincu. Dans le palais où l'on ne devait suivre que le culte du vrai Dieu, cette fille introduisit les idoles qu'elle adorait. Quoique le Roi n'eût pris aucune part à cette idolâtrie, il fut puni pourtant de la profanation commise sous son propre toit, et cruellement puni. Un Djinn lui enleva son anneau, prit sa figure, ses vêtements, son sceptre, s'installa sur son trône, et Salomon, dépouillé de son auréole de prophète, de sa puissance, méconnu de ses ministres, outragé par ses propres serviteurs, fut chassé de son palais, et pendant quarante jours erra dans le désert, en proie aux plus vives souffrances. Le Seigneur, qui l'avait si rudement châtié, eut enfin pitié de lui et le ramena dans sa demeure; il lui rendit sa suprême grandeur, et Salomon, éclairé par ses erreurs, continua son règne glorieux, fidèle à sa mission de prophète, fidèle à ses devoirs de souverain.

Il gouvernait ainsi, depuis un grand nombre d'années, son vaste empire, lorsqu'un jour l'ange de la mort lui apparut. Salomon lui demande comment est marqué le terme de la vie pour les différents hommes.

Digitized by Google

— « Il ne m'est guère permis, répond l'esprit céleste, de m'arrêter dans l'œuvre que je dois continuellement accomplir, mais je ne puis te refuser à toi, favori de Dieu, une explication. Saches donc que je ne suis que le messager d'un autre ange dont la tête s'élève à la distance de dix mille années de voyage au-dessus du septième ciel, et dont les pieds plongent à la distance de cinq cents années dans les entrailles de la terre. Cet ange est si fort, que si Dieu le permettait, il pourrait d'une de ses mains renverser le globe. C'est lui qui m'indique le lieu où j'ai une âme à prendre. Il a constamment les regards fixés sur l'arbre de l'humanité, sur le Sidrat Almuntaha. Dès qu'un homme est né, une nouvelle feuille pousse sur cet arbre avec son nom, et lorsque sa dernière heure est finie, la feuille se dessèche.

— » Et de quelle façon, reprend Salomon, recueilles-tu les âmes ?

— » A la mort d'un fidèle, répond l'ange, je suis accompagné par Gabriel; nous enveloppons son âme dans une étoffe de soie, et nous la remettons à un oiseau qui la garde en Paradis jusqu'au jour du jugement dernier. Les âmes des pêcheurs, nous les mettons dans un grossier tissu enduit de goudron, et nous les jetons à la porte de l'enfer, où elles errent misérablement jusqu'à la résurrection.

— » Les anges, dit Salomon, doivent-ils aussi mourir?

— » Tous les êtres vivants doivent mourir. Dès que pour la seconde fois Israfil aura sonné de la trompette, je dois tuer Michel et Gabriel, puis expirer à mon tour sous le regard du Seigneur. Alors, dans l'immense espace de la création, Dieu reste seul et s'écrie : « A qui appartient le monde?» Et pas un être ne peut lui répondre. Mais quarante ans après, Israfil ressuscite. Pour la troisième fois il sonne de la trompette, et les morts se réveillent.

— » Qui d'entre les morts surgira le premier, demanda Salomon.

— » Mahomet le prophète. Pour lui, Israfil, Gabriel et les autres anges se rendront à Médine, et s'écrieront : « Reviens animer ton corps sans tache, ô toi la plus belle, la plus pure des âmes.» Alors il sortira de son tombeau. Gabriel lui présentera le Borak ailé, et lui remettra un étendard, une couronne que Dieu lui-même lui envoie du Paradis : « Viens, lui dira-t-il, viens, heureux élu du Seigneur; déjà l'Eden est paré de fleurs pour toi, et les houris t'attendent. » Puis les autres hommes se réveilleront et seront conduits en Palestine pour assister au jugement dernier. Ce sera un jour terrible où chacun ne pensera qu'à soi : « O Dieu! s'écriera Adam, sauve-moi! sauve-moi! je ne m'inquiète ni d'Ève, ni d'Abel. » « Préserve-moi de l'enfer, dira Noë, et fais de mes fils ce qu'il te plaira. » Abraham dira : « Je ne t'invoque ni pour Ismaël, ni pour Isaac, je ne t'invoque que pour moi, ô Dieu tout puissant.» Moïse lui-même, à cette heure suprême, oubliera son frère Aaron, et le Christ sa mère. Mahomet seul priera pour tout son peuple.

Digitized by Google

» Alors les hommes seront conduits sur le pont Sirat, composé de sept arches, dont chacune a une étendue de trois mille ans de trajet. Ce pont est mince comme un cheveu, tranchant comme une épée. Ceux-là seuls qui pourront le traverser dans toute sa longueur arriveront en Paradis. Mais les infidèles tomberont en Enfer à la première arche. Puis à la seconde tomberont ceux qui ont manqué aux lois de la prière; à la troisième ceux qui ont négligé de faire l'aumône; à la quatrième ceux qui n'ont pas observé le jeûne du Ramadan; à la cinquième ceux qui n'ont point pratiqué la cérémonie du pèlerinage; à la sixième ceux qui n'ont point fait tout le bien qu'ils pouvaient faire; à la septième ceux qui ne se sont point détournés du mal.

— » Dis-moi, reprend Salomon, quand viendra la résurrection?

— » Dieu seul le sait, mais avant qu'elle soit proclamée on verra encore apparaître le Christ qui naîtra d'une vierge pure par le souffle de Gabriel, et qui prêchera la vraie foi, puis on verra venir Mahomet le dernier des prophètes. »

L'ange, ayant fini de répondre aux questions du Roi, s'apprête à lui enlever le souffle vital.

— « Ne peux-tu, dit Salomon, prolonger mon existence jusqu'à ce que le temple que je fais construire soit achevé? Dès que je ne serai plus, les Djinns cesseront d'y travailler.

— » Non, répondit l'ange, ta dernière heure est venue.

— » Eh! bien, pourras-tu du moins faire en sorte que ma mort reste quelque temps ignorée?

— » J'y consens. »

Salomon entre alors dans une salle dont les murs étaient en cristal, s'appuie sur un bâton, fait sa prière. L'ange le frappe dans cette position. Les Djinns, le voyant à chaque heure comme s'il était encore vivant, poursuivent leur tâche, et le temple était achevé lorsque le bâton rongé par les vers se brisa, et le corps de Salomon privé de son appui roula sur le parquet. Les Djinns, furieux d'avoir été ainsi trompés, déposèrent sous le trône du Roi une quantité de livres de magie, afin que ceux qui les trouveraient répandissent le bruit que le prophète s'était livré à de sacriléges pratiques de sorcellerie.

Ici se termine le recueil de M. Weil, qui répand une singulière clarté sur les croyances des Musulmans. Si, aux yeux des lecteurs sévères, les fictions appliquées par les Turcs au texte sacré de la Bible apparaissent comme une coupable profanation, il est certain aussi que par ces mêmes récits, les disciples du dernier prophète ont çà et là rendu un solennel hommage au dogme condamné par le chamelier de la Mecque, au Christianisme, qu'ils ont avec fureur combattu pendant tant de siècles.

X. MARMIER.

Digitized by Google

LE ROMAN INTERROMPU.

—

(Reproduction et traduction interdites.)

—

C'était un dimanche matin, à l'heure de la dernière messe, et il y avait foule de fidèles dans la petite église de Saint-Louis-d'Antin. Ce mot de — fidèles — doit être compris dans plusieurs sens. Si, parmi les assistants, le plus grand nombre était amené là par une piété sincère et profonde, d'autres, il faut bien le dire, apportaient à l'office divin des pensées moins détachées des choses du monde, et quelques-uns, enfin, étaient guidés par un secret intérêt, absolument étranger aux saintes pratiques de la dévotion : intérêt tout profane, animé d'une espérance qui n'est pas précisément celle que la religion place au nombre des vertus théologales.

Un observateur aurait aisément classé parmi les fidèles de cette dernière catégorie un jeune homme qui se tenait debout et adossé à un pilier dans un recueillement contemplatif. Ce jeune homme, qui paraissait avoir vingt-deux à vingt-trois ans, était doué de tous les agréments qui peuvent orner le bel âge de la vie : une taille svelte, une tournure élégante, des traits réguliers, une physionomie douce et spirituelle. Il prenait un soin extrême à dissimuler l'objet de son attention, et il aurait voulu n'être visible que pour deux yeux bleus qui de temps en temps rencontraient furtivement son regard, chaque fois qu'une main blanche et fine tournait le feuillet d'un magnifique livre de messe relié en velours et garni en or. Ces beaux yeux, cette blanche main, ce livre somptueux, appartenaient à une jeune personne de dix-huit ans, blonde, gracieuse et de la plus charmante figure. Elle était placée à côté d'une dame d'un certain âge, longue et sèche, très simplement vêtue et dont le costume austère s'alliait parfaitement avec l'air grave et le maintien raide et gourmé d'une duègne, d'une gouvernante ou d'une institutrice.

Digitized by Google

La messe finit trop vite au gré des deux jeunes gens; une même expression de regret se peignit sur leurs visages sympathiques; — mais, tout à coup, un éclair de joie brilla dans les yeux du jeune homme lorsqu'il aperçut, sur la chaise que venait de quitter la jeune personne, le livre de messe oublié. Etait-ce par négligence ou avec préméditation? Notre amoureux n'était pas assez de sang-froid pour se poser ce dilemme. Prompt comme un ravisseur, il s'empara du livre précieux, et sur l'écusson qui ornait la couverture il lut le nom de la propriétaire : — Mathilde Dubreuil. C'était une révélation, car il en était encore à ignorer le nom de celle qu'il aimait. Son premier mouvement fut de cacher ce trésor pour le garder comme un tendre souvenir; mais une pensée soudaine lui montra qu'il pouvait en tirer un meilleur parti. Prenant dans sa poche un petit billet écrit depuis longtemps et qui n'attendait qu'une occasion favorable pour être remis à son adresse, il le glissa dans le livre; le mystérieux papier disparut sous la pression du fermoir; puis, fendant la foule, le téméraire jeune homme rejoignit mademoiselle Mathilde Dubreuil à la porte de l'église, et lui dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Mademoiselle, je viens de trouver ce livre qui je crois est à vous.

Mademoiselle Mathilde prit le livre en rougissant et remercia le trouveur par un céleste sourire.

La dame âgée crut traduire ce remerciement muet en disant : — « Vous êtes bien honnête, monsieur, et nous vous sommes fort obligées. »

Un coupé attelé de deux chevaux s'était avancé au bas des marches de l'église, un domestique tenait la portière ouverte, mademoiselle Dubreuil aida sa respectable compagne à monter, et, s'élançant à son tour avec une légèreté pleine de grâce, elle se plaça du bon côté, baissa la glace, avança la tête et adressa au jeune homme un salut bien léger peut-être au point de vue de la politesse, mais assez expressif sous un autre rapport.

Dès que la voiture se mit en mouvement, le jeune homme courut à un cabriolet de régie qui l'attendait en face de l'église, et sauta lestement dans le véhicule, en disant :

— C'est le jour des découvertes, et, cette fois je saurai où elle demeure. — Cocher, voyez-vous ce coupé bleu qui prend la rue de Joubert?

— Oui, monsieur.

— Suivez-le et que nous ne le perdions pas de vue un seul instant. Il y a vingt francs pour vous.

— Suffit, mon maître; je réponds de la chose.

Stimulé par un vigoureux coup de fouet, le cheval partit à fond de train et regagna vite l'avance prise par le rapide attelage du coupé;

Digitized by Google

mais, au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin, un pesant omnibus qui venait en sens inverse manœuvra si maladroitement que le léger cabriolet, heurté avec violence, culbuta sur le pavé. Le cheval était blessé, le cocher contusionné, le jeune homme seul se releva sain et sauf, sans la moindre égratignure, mais douloureusement affecté d'avoir perdu la piste qu'il suivait avec tant d'ardeur et de confiance. Dans la catastrophe il avait tenu son regard constamment attaché sur le coupé fugitif; il l'avait vu tourner dans la rue de Provence et disparaître.

Il s'en retourna chez lui à pied, et chemin faisant, dans l'intime causerie de ses réflexions, il oublia bientôt sa mésaventure pour songer seulement aux succès qu'il avait obtenus. On ne peut pas avoir tous les bonheurs en un jour, pensait-il dans sa sereine philosophie. N'était-ce donc pas assez de ce billet heureusement remis, et qu'il avait, d'une main si audacieuse et si impie, glissé sous le couvert de la prière? Et puis, il savait son nom, et il le répétait tout bas de mille façons tendres et suaves; il le chantait sur toutes les notes mélodieuses du cœur. — Mathilde! disait-il, quel doux nom! Maintenant il me semble qu'elle ne pouvait pas se nommer autrement. Et comment n'avais-je pas deviné qu'elle s'appelait Mathilde!

Ainsi divaguent les amoureux dans cette belle et riante folie qu'il ne faut pas chicaner, car la froide raison ne prend que trop sûrement sa revanche! ces rêves charmants ne sont que trop vite troublés par les sèches réalités de la vie. — Et par exemple. lorsque le jeune homme, qui modulait si tendrement le doux nom de Mathilde, rentra chez lui, le portier lui remit une feuille de papier timbré barbouillé d'un affreux grimoire d'huissier.

— Pour moi? demanda-t-il machinalement.

— Pour vous-même; pour monsieur Fernand Delaunay : c'est écrit en toutes lettres. D'ailleurs il n'y a pas à s'y tromper, vous êtes le seul dans la maison qui receviez de ces papiers-là, et voici le troisième, sauf erreur!

Le portier parlait encore, que le jeune homme, dont l'esprit flottait bien loin de là, était déjà dans sa chambre et disait en souriant : — Elle a lu ma lettre! Peut-être la relit-elle en ce moment.

Mais il ne lut pas le papier timbré. Il l'avait laissé tomber et le foulait sous son talon, pendant que renversé dans un fauteuil, et les yeux au plafond, il repassait délicieusement dans son esprit les divers épisodes, bien peu nombreux encore, qui composaient l'histoire de son amour.

Fernand Delaunay, — nous regrettons que son nom ait été divulgué par un exploit d'huissier, — avait rencontré pour la première fois mademoiselle Mathilde Dubreuil le dernier samedi du mois de mars, et

Digitized by Google

on était alors au milieu du mois de mai. Cela faisait six semaines : en faut-il davantage pour développer une grande passion? L'heureuse rencontre avait eu lieu dans un bal à l'Hôtel de Ville. Ces fêtes municipales sont célèbres par la foule qui les encombre. On y voit tout le monde, et rien n'est plus difficile que d'y rencontrer quelqu'un. Trois kilomètres de salons et de galeries, ouverts aux invités, ne suffisent pas pour contenir cette énorme affluence, cette cohue sans pareille. Le spectacle ne laisse pas d'être assez curieux, et Fernand le contemplait à loisir, avançant à petits pas le long des banquettes, passant en revue les espaliers chargés de fleurs et de fruits, de fraiches jeunes femmes et de respectables matrones, et cherchant une danseuse à cueillir. Il s'amusait surtout des bizarreries que lui offrait une société beaucoup trop abondante pour n'être pas très mêlée. L'étrangeté de quelques figures, l'extravagance de quelques toilettes, justifiaient son sourire ironique; mais tout à coup l'ironie se changea en admiration, et, au milieu de ses remarques critiques, il s'arrêta charmé en voyant Mathilde. Il s'empressa de l'engager, elle accepta, et avant la fin de la contredanse, l'impressionnable jeune homme avait déjà la tête tournée et le cœur touché. Au chassé-croisé final, il ne put s'empêcher de dire à demi voix un — déjà! — qui eut un écho secret dans la pensée de sa danseuse. Pourquoi ne lui était-il pas permis de rester tout le temps du bal auprès de cette aimable jeune fille! Un autre danseur la prit et l'emmena : telle est la loi du bal. Il fallait avant de risquer un second engagement laisser s'écouler l'intervalle exigé par les convenances. En attendant, et pour se distraire, Fernand reprit sa visite des salons. Une heure d'intervalle entre deux contredanses, c'est bien convenable, pensait-il; au bout de vingt minutes il jugea que l'heure était accomplie, et il revint vers l'endroit où il devait retrouver sa danseuse, en maudissant les flots qui l'empêchaient d'avancer assez vite. Au même moment, ces flots agités par une rafale de valseurs séparaient Mathilde du cavalier qui la reconduisait à sa place. Privée de son guide, elle avait marché au hasard, entraînée par les mouvements de la foule, et elle s'était égarée. Inquiète, troublée, elle ne savait à qui demander secours, lorsqu'elle aperçut Fernand :— « Ah! Monsieur!... » s'écria-t-elle rassurée, en effleurant de son bouquet l'épaule du jeune homme. Fernand se retourna vivement : — « Quoi! c'est vous? dit-il; je vous cherchais. — Vous saviez donc que j'étais perdue? — Perdue! comment? — Oui, voilà un quart d'heure que mon danseur m'a laissée au milieu de la foule. — Le butor!... mais non; je ne lui en veux pas; au contraire, je le remercie. — Ce n'est pas de sa faute; il y a tant de monde ici! tant de salons! C'est à ne pas s'y reconnaître. Ah! j'avais bien peur! — Et maintenant? — Plus du tout. J'ai un cavalier. » Fernand avait pris le bras de la jeune fille

Digitized by Google

qu'il ne pouvait se défendre de serrer un peu sous la pression de cette bienheureuse cohue trois fois bénie maintenant. — « Vous allez me reconduire, monsieur, reprit Mathilde. — Oui sans doute; auprès de vos parents? — Je n'ai pas de parents ici; je suis venue avec le père et la mère d'une de mes amies; de cette demoiselle en robe rose qui nous faisait vis-à-vis à notre contredanse. — Je ne l'ai pas remarquée; je n'ai vu que ma danseuse. — Elle est pourtant très jolie. — Pas autant que vous. — Et comment le savez-vous si vous ne l'avez pas regardée? — Comment je sais qu'elle n'est pas aussi jolie que vous? — Oui. — Parce que c'est impossible. » Devisant de la sorte et en si douce compagnie, Fernand ne faisait plus le moindre effort pour s'ouvrir un passage à travers la foule; il s'engageait au contraire dans le plus épais de la mêlée, n'ayant aucune hâte d'arriver, et il eut soin de prendre le chemin des écoliers, qui est aussi le chemin des amoureux quand ils cheminent ensemble. Cependant, malgré la foule et les détours, il fallut bien finir par atteindre le but si savamment reculé : — Ah! voici Claire! dit Mathilde, heureuse de cacher l'embarras et peut-être aussi l'émotion que lui causait une parole trop tendre de son aimable cavalier, et dégageant son bras : « Mille remerciements, monsieur; je vous suis bien reconnaissante du service que vous m'avez rendu. » Et elle courut rejoindre son amie à la robe rose. Fernand allait la suivre lorsque une rude apostrophe l'arrêta : — « Prenez donc garde, monsieur! vous m'avez poussé! » Cela était dit d'une grosse voix, par un grand monsieur à moustaches, caracolant auprès d'une superbe Anglaise coiffée d'un oiseau de paradis dans une corbeille de fleurs. — « Je ne l'ai pas fait exprès, répondit doucement Fernand. — N'importe, monsieur, c'est fort inconvenant! — Ah! c'est ainsi que vous le prenez? Alors, monsieur, c'est différent : je l'ai fait exprès. — Vous m'en rendrez raison! — Volontiers, monsieur; mais pas si haut; il est inutile de faire une scène. — Et s'il me plaît à moi de parler haut? — C'est ridicule! — Ridicule! Ce mot mérite une leçon; vous la recevrez; sortons! » Plusieurs personnes s'étaient interposées entre les deux adversaires et les aidèrent à sortir, l'un déclamant toujours, l'autre contenant l'irritation que lui causaient ces bravades. Dès qu'ils furent hors de la foule, et seuls avec les trois ou quatre témoins qui les avaient accompagnés, les rôles changèrent, Fernand fit éclater sa colère; le grand monsieur baissa le ton, devint souple comme un gant, doux et poli jusqu'à l'humilité. Son effet était produit. Il s'était montré impétueux et brave devant une nombreuse et brillante réunion de spectateurs; on avait dit de lui : « Voilà un homme susceptible et chatouilleux sur le point d'honneur, un intrépide, un duelliste, et c'est une mauvaise affaire que de se frotter à lui. Comme il vous mène rudement les gens! Il va forcer son antagoniste à tirer

Digitized by Google

l'épée sous un bec de gaz! » — Et ce vaillant, ce terrible, ce tranche-montagne, satisfait d'avoir ainsi spéculé sur l'opinion, et d'acheter l'estime d'un grand nombre au prix du dédain de quelques-uns, laissait tomber son masque de fanfaron. Le combat n'était pas son fait. Il convint de ses torts, il demanda pardon de son emportement, il supporta sans réplique les duretés de Fernand, et il le désarma par l'éloquence de ses excuses. Plus d'un héros de salon pratique ce système, et il y a dans le monde quelques réputations qui n'ont pas une autre origine.

L'affaire terminée, Fernand se hâta de rentrer dans la salle du bal; il chercha Mathilde à la place où il l'avait reconduite : elle n'y était plus. Bientôt l'heure avancée de la nuit donna le signal de la retraite, et il poursuivit inutilement ses recherches dans les rangs éclaircis de la foule. Sa charmante danseuse était partie, et il ignorait son nom, et il ne savait où la retrouver. Peut-être ne la reverrait-il jamais! — Les impressions de la jeunesse sont aussi fugitives que promptes, et ces rencontres ne produisent ordinairement qu'un trouble passager; le feu s'éteint dans le sommeil qui suit le bal; l'agitation du cœur disparaît avec la fatigue du corps. Mais il n'en fut pas ainsi de la passion de Fernand. Ce n'était pas le fugitif caprice d'une nuit de bal. Le cœur était pris, et si bien, que l'amoureux jeune homme n'eut plus d'autre pensée que Mathilde, d'autre désir que de la revoir, d'autre occupation que de la retrouver. Il la cherchait à l'aventure, avec l'infatigable ardeur de son âge, passant tout son temps à parcourir les rues, les promenades, les spectacles. Un soir, au Théâtre-Français, une blonde et gracieuse tête de jeune fille lui apparut dans le cadre d'une loge : c'était elle, en compagnie d'une autre jeune personne et d'un vieux monsieur. Peut-être cherchait-elle aussi, car ses yeux parcoururent la salle entière, et quand son regard rencontra Fernand, l'émotion qu'elle éprouva se peignit vivement sur son visage. Une place était vacante dans la loge, il voulut la prendre, mais l'ouvreuse lui montra l'écriteau placé sur la porte : — Loge louée. Sous cette inabordable loge, la galerie était garnie de spectateurs. Il aurait donné tout ce qu'il possédait pour une de ces places si bien situées, et occupées par des indifférents. Faute de mieux, il lui fallut se contenter de contempler Mathilde de loin, et c'est ce qu'il fit avec une opiniâtreté qui aurait pu paraître inconvenante, mais dont on ne s'offensa pas. A la fin du spectacle, dans la mêlée de la sortie, il s'approcha d'elle, et si près qu'il la touchait presque. Sous le péristyle, elle retourna la tête, et leurs regards se parlèrent. Il allait la suivre; un coupé s'avança, les trois personnes y montèrent, et avant que Fernand fut parvenu à avoir une voiture de place, l'équipage était loin. La voilà donc perdue une seconde fois, mais il l'avait revue et il était

Digitized by Google

content de sa soirée. Le lendemain, il se remit en campagne avec une ardeur nouvelle et une confiance que ne découragèrent pas quinze jours de courses vaines. Cette obstination reçut sa récompense. Un heureux hasard le conduisit devant l'église Saint-Louis au moment où Mathilde en sortait. Là, comme à la sortie du théâtre, un rapide équipage emporta la souriante apparition; mais il y avait dans cette troisième rencontre une bonne découverte : Fernand apprit ainsi que l'église de Saint-Louis-d'Antin était la paroisse de sa charmante inconnue; de sorte qu'il était sûr de la revoir le dimanche suivant. C'est dans cette douce et sereine perspective qu'il avait préparé le billet si adroitement remis, comme nous l'avons vu, et aposté le cabriolet qui versa si malheureusement au coin de la rue de Joubert. — Telle était l'histoire de son amour.

Maintenant, ramassons le papier timbré que l'amoureux jeune homme, insouciant de tout ce qui ne se rapportait pas à sa passion, foulait si dédaigneusement sous ses pieds. C'était pourtant un papier digne de quelque considération : un bel et bon exploit, émanant de la boutique d'un huissier, par lequel Fernand était informé de la requête présentée au tribunal de commerce, afin de faire prononcer contre lui la contrainte par corps pour non paiement de deux lettres de change, montant ensemble à la somme de quatre mille francs, qu'il avait souscrites au sieur Benjamin Crépon, négociant patenté.

Il en était arrivé là par le facile chemin que prennent tant de jeunes étourdis. Fils d'un ancien conseiller de cour royale, mort sans fortune, et privé de sa mère en naissant, Fernand Delaunay avait été élevé par les soins d'un oncle maternel. Ce respectable parent, ayant exercé le notariat avec honneur et succès, désirait que son neveu suivît la même carrière. Il l'avait envoyé à Paris faire son droit, et, ses études terminées, il le rappela en province avec la louable intention de lui acheter une charge. Mais le jeune homme, comme bien d'autres, avait pris Paris en affection et la province en horreur. Aux lettres de son oncle, qui le pressait de revenir dans sa ville natale, il répondait en objectant d'ingénieux prétextes pour différer ce retour, et quand les prétextes lui manquèrent, il cessa de répondre. Justement irrité de cette conduite, l'oncle coupa les vivres au rebelle neveu; il supprima sa pension, espérant le ramener par la famine; mais Fernand, loin de céder et de se laisser abattre, persista plus fermement que jamais dans sa résistance, tant le séjour de Paris lui était cher : — et cependant il n'avait pas encore vu Mathilde; il n'était pas encore amoureux.

Son orgueil blessé l'enchaînait à la révolte. Se rendre devant une question d'argent lui semblait indigne d'un homme de cœur. — « On croit me séduire par ce vil moyen, s'écria-t-il dans un beau mouve-

Digitized by Google

ment de fière indépendance, mais je saurai m'affranchir d'un joug humiliant! je saurai me créer des ressources, et je rends grâce à la nécessité que l'on m'impose aujourd'hui, car elle m'a révélé ma véritable vocation. »

Ce que Fernand appelait sa vocation véritable, c'était la littérature. Il avait de l'esprit et de l'imagination; souvent, après la lecture d'un livre remarquable, saisi d'une sorte d'émulation inspirée, il écrivit quelques pages de prose ou composa quelques vers; mais jamais, jusqu'alors, il n'avait donné suite à ces boutades littéraires. Une résolution plus ferme et plus constante s'empara de lui dans ce moment critique. Avec sa vocation il avait trouvé sa spécialité; le roman était le genre qui convenait le mieux à ses goûts, à la tournure de son esprit, aux qualités de son style : — Faisons donc un roman! se dit-il.

Et il se mit aussitôt à l'œuvre avec une laborieuse ardeur. Il entrait dans la carrière par la porte dorée de l'enthousiasme; une noble pensée le soutenait et l'encourageait. Quoi de plus beau que de se faire une position par son talent, une fortune par son travail! En quelques jours de méditations profondes, le sujet fut créé, le plan tracé; les personnages, dessinés à grands traits, offraient une satisfaisante variété de physionomies et de caractères; l'intérêt devait se développer et croître à chaque pas au milieu d'incidents mystérieux et dramatiques; un dénouement à grand effet couronnait l'action: enfin, l'auteur avait trouvé un titre qui lui semblait heureux; son roman était intitulé : *Une passion dans le grand monde.*

Tout lui souriait; les idées venaient en abondance, sa plume courait sur le papier, et il s'étonnait de sa facilité merveilleuse, de sa verve, de son talent. Les pages qu'il relisait lui paraissaient ravissantes; il s'applaudissait, il se félicitait, il s'admirait dans son style, il se grisait avec son encre. Le romancier naissant rêvait déjà la gloire de Balzac, les succès d'Alexandre Dumas. Que de châteaux en Espagne construits sur ces feuilles volantes! C'était la renommée, c'était la richesse; et quelle noble vengeance envers son oncle, sur qui rejaillirait bientôt l'éclat de son nom! Quel bonheur de lui dire: « En me privant de ma pension, de vos misérables deux cents francs par mois, vous m'avez forcé de devenir millionnaire; merci, cher oncle! »

En attendant cette brillante fortune, il fallait vivre. Un des amis de Fernand, expert en matière d'emprunts, le mit en rapport avec M. Benjamin Crépon, négociant philanthrope, dont le principal commerce consistait à vendre de l'argent au poids de l'or. Ce digne usurier ouvrit au jeune homme un crédit hypothéqué, non pas sur son avenir littéraire, mais sur l'affection de l'oncle riche dont il était l'héritier présomptif. Fernand signa pour quatre mille francs de lettres

Digitized by Google

de change, sans s'inquiéter de l'échéance, fixée au délai de six mois. D'ici là, le succès et la fortune littéraires devaient être venus; d'ici là, *Une passion dans le grand monde* aurait vu le jour.

Le roman fut achevé, en effet, bien avant l'époque de la crise financière. L'enthousiasme de Fernand s'était soutenu jusqu'à la fin; son admiration avait redoublé en relisant d'un bout à l'autre et à plusieurs reprises l'œuvre terminée. Le manuscrit était prêt, revu, recopié; il ne restait plus qu'à le lancer. — Alors commença le désenchantement.

Dans ses projets, l'auteur avait décidé que, suivant l'usage généralement adopté par ses confrères, il ferait d'abord paraître le roman en feuilletons dans un journal, et qu'il n'aurait plus ensuite qu'à choisir parmi les libraires qui se disputeraient le privilége de l'éditer en volumes. — Il attaqua donc les journaux en brave débutant qui ne doute de rien, et on lui rendit poliment son manuscrit, sous prétexte que toutes les places étaient prises, les cartons pleins et le feuilleton engagé pour longtemps par de nombreux traités. Ce fut partout la même réponse. Quelques-uns avaient gardé le manuscrit pendant le temps nécessaire pour le lire, et la lecture n'amena pas un résultat plus favorable. Cette épreuve blessait à mort la bonne opinion que l'auteur avait de son œuvre. Si les juges avaient trouvé le roman intéressant et remarquable, ils n'auraient pas refusé un succès dont ils devaient partager le profit. Econduit par les journaux, Fernand s'adressa aux libraires et ne fut pas plus heureux. Les plus accommodants lui offrirent de l'éditer s'il voulait en faire les frais. Quelle amère dérision pour un écrivain qui cherchait la fortune dans le produit de son talent! Après trois mois de courses vaines, de déboires, de dégoûts et d'humiliations, Fernand jeta au feu le brouillon de son roman, il abandonna le manuscrit si bien recopié entre les mains du dernier éditeur qui lui avait proposé de l'imprimer pour son argent, et, complétement désillusionné sur son mérite, il renonça pour toujours à la littérature.

Si la leçon était dure, en revanche elle lui inspira un bon mouvement de sagesse. Comprenant la nécessité de se soumettre, il jeta un regard résigné sur la province, et résolut de rentrer en grâce auprès de son oncle. Un ami de sa famille se chargea de la négociation et y réussit: « Revenez, lui écrivit-il, vous serez bien reçu; mais hâtez-vous, » car si vous différiez encore, il n'y aurait plus de pardon. » Fernand fit aussitôt ses préparatifs de départ, en se réservant d'avouer ses dettes après son retour en Bretagne, dans un de ces bons moments qui suivent la réconciliation d'un neveu repentant et d'un oncle attendri. Son parti était bien pris, et le jour où il devait se mettre en route était fixé, lorqu'une invitation pour le bal de l'Hôtel de Ville lui

Digitized by Google

fut adressée : — « Prenons encore une bonne et belle soirée, se dit-il; je ferai mes adieux à Paris dans cette fête. » Et il alla au bal. On sait ce qui advint. Après avoir vu Mathilde, il ne songea plus à partir.

L'échéance des lettres de change arriva pendant que Fernand cherchait dans Paris une jeune personne blonde et charmante dont il ne savait pas même le nom. Il ne s'inquiéta guère ni de la présentation de ces billets ni du protêt qui suivit. Toutes ses pensées, toutes les préoccupations de son esprit étaient absorbées par un sujet bien plus important! Les affaires d'argent ne sont jamais que d'un intérêt secondaire pour l'insouciante jeunesse, et elle songe peu à ses dettes quand elle a le cœur pris. Les jeunes gens comptent toujours sur le temps qui leur appartient et sur le hasard qui les aime. Entre l'échéance d'un billet et le dernier terme des poursuites que fait le créancier, il y a des formalités qui donnent de la marge au débiteur. Plus que tout autre, Fernand savait s'étourdir sur le péril et se confier légèrement à son étoile dans les circonstances ardues. Peut-être, cependant, allait-il jeter un coup-d'œil sérieux sur le menaçant papier timbré, lorsque tout à coup il se leva vivement de son fauteuil en s'écriant : — « Mais, j'y pense!... » avec le joyeux accent qui signale l'apparition subite d'une bonne idée.

Et aussitôt il prit son chapeau, s'élança hors de chez lui, descendit rapidement l'escalier et courut au plus prochain cabinet de lecture.

L'idée de Fernand, c'était qu'il savait non-seulement le doux nom de Mathilde, mais encore le nom de famille de sa bien-aimée, et qu'avec ce document il pouvait arriver tout de suite au but de ses recherches. Le voilà donc feuilletant l'Almanach des Adresses; il y trouve vingt-sept Dubreuil, disséminés dans les douze arrondissements, et dès que ses notes sont prises, il se met bravement en course et va aux informations chez chacun de ces Dubreuil. L'un demeurait dans la Chaussée-d'Antin, l'autre au faubourg Saint-Germain, celui-ci dans le faubourg du Roule, celui-là dans le voisinage du Jardin-des-Plantes. Il y en avait dans tous les quartiers; Fernand alla partout, et les renseignements qu'il sut prendre avec habileté lui demontrèrent que Mathilde n'appartenait à la famille d'aucun des Dubreuil mentionnés dans l'Almanach. Si ce voyage d'exploration fut sans résultat, Fernand s'en consola aisément en songeant que le dimanche lui ramènerait Mathilde à l'église de Saint-Louis-d'Antin. Les cabriolets ne versent pas toujours. Et d'ailleurs, pour être plus sûr de réussir, et comme deux précautions valent mieux qu'une, Fernand avait pensé à donner au cocher qui l'attendrait la mission de causer avec les gens du coupé bleu, de les inviter à boire, et de savoir d'eux où demeurait

Digitized by Google

leur jeune maîtresse. De sorte qu'il eût fallu bien du malheur pour échouer encore avec des mesures si savamment prises.

— Aura-t-elle répondu à ma lettre? se demandait Fernand. — Ce n'est pas probable; une demoiselle ne va pas si vite, et il y a un abîme entre recevoir un billet et en écrire un. — Sans doute; mais ma lettre était si respectueuse! Je lui demande la permission de chercher à me faire présenter dans sa famille. — Cela exige une réponse, et il n'y a aucun mal à me donner cette autorisation. — Une jeune personne à marier ne doit empêcher de se mettre sur les rangs que ceux qui lui déplaisent. — Comment me remettra-t-elle sa lettre? — Mais par le moyen dont je me suis servi pour lui donner la mienne. Elle oubliera encore sur sa chaise son livre ou son mouchoir enveloppant le billet. — Et ce billet sera-t-il tel que je le souhaite? — Mais assurément, n'ai-je pas lu dans ses regards que je ne lui déplais pas?

Ces jeunes amoureux sont d'habiles dialogueurs dans le monologue; ils se font volontiers la demande et la réplique dans leurs douces rêveries. Le dimanche arriva enfin; tout était prêt; les instructions étaient données; le cocher, — le même qui avait versé, — brûlait de prendre sa revanche. Fernand se trouvait à son poste deux heures d'avance; mais la délicieuse émotion qui faisait battre son cœur se changea en une mortelle angoisse: — les deux places habituellement occupées par mademoiselle Dubreuil et par la dame qui l'accompagnait restèrent vides. Fernand parcourut l'église: celle qu'il cherchait n'y était pas. Le coupé bleu n'avait pas paru.

Ce fut une triste journée, suivie d'une triste semaine. Le dimanche d'après, même absence et même désolation. Alors Fernand fut réduit à s'interroger sans pouvoir se repondre: — Ma lettre est-elle tombée en de mauvaises mains? — Mathilde est-elle irritée de mon audace? — Est-ce une rupture qui me vient d'elle? — Est-ce la volonté de sa famille qui me l'enlève? — Ou bien est-elle malade? — Ou bien encore a-t-elle quitté Paris pour passer à la campagne la belle saison qui commence?

Entre toutes ces suppositions également admissibles, l'infortuné jeune homme ne savait à laquelle s'arrêter, ni comment s'y prendre pour découvrir le secret de son malheur. Il comprenait seulement que c'en était fait de ses espérances et que Mathilde lui échappait pour toujours. Il se voyait le jouet d'une inexorable fatalité; le hasard se moquait de lui. Cette ferme et sereine confiance qui l'avait soutenu jusqu'alors disparut, et il n'eut plus de courage à rien. Le jugement du tribunal de commerce le surprit dans sa défaillance. Aucun des arrangements sur lesquels il avait compté ne s'était réalisé. L'usurier avait refusé de renouveler les billets. Rendu par défaut, le jugement lui laissait le double recours de l'opposition et de l'appel; mais après

Digitized by Google

ces suprêmes et rapides délais, que devenir et que faire? Un jour qu'il errait mélancoliquement sur les boulevards, il aperçut de loin une dame qui avait la démarche, la tournure, la toilette de Mathilde. Son cœur battit avec violence, un nuage passa sur ses yeux, et telle fut son émotion qu'elle lui ôta un instant la force de presser le pas. Un de ces voiles noirs à épaisses broderies, qui sont presque des masques, couvrait le visage de la jeune dame et empêchait Fernand de distinguer ses traits. Elle entra chez une marchande de modes et monta dans l'atelier, situé au premier étage. Fernand attendit une demi-heure à la porte; quand la dame sortit, il la suivit un instant, passa devant elle et se retourna pour l'aborder; elle releva son voile : c'était une femme de trente-six ans, brune et à moustaches. — Toujours des déceptions! Toujours les railleries du sort! — Et si l'espoir d'une rencontre brillait encore parfois, c'était une chance à laquelle il allait falloir renoncer, lorsque la contrainte par corps obligerait Fernand à se cacher. Le vieil ami de sa famille, qui s'était chargé de négocier sa réconciliation avec son oncle, lui écrivit une lettre de reproches, et lui annonça que sa légèreté, son irrévérence, son ingratitude et son manque de parole le rendaient indigne de toute miséricorde. L'oncle furieux ne voulait plus entendre parler de ce neveu dépravé. Comment Fernand aurait-il pu songer à le prier de payer ses dettes!

L'adversité le frappait de toutes parts et tout lui manquait à la fois. L'accablement dans lequel il était tombé le ramenait en quelque sorte à l'insouciance. Las de courir, de chercher, de se débattre, il attendait, n'opposant aux caprices d'un sort contraire que la force d'inertie et le courage de la résignation. Il s'abandonnait aux flots avec philosophie, et non sans compter encore sur sa bonne étoile.

On ne peut pas désespérer tout à fait à vingt-trois ans, et l'on aperçoit encore par moments, à travers les plus sombres chagrins, des horizons dorés. Fernand était chez lui, une après-midi, plongé dans une agréable lecture, fumant un délicieux cigare, et trouvant dans cette jouissance l'oubli de ses peines, lorsqu'un coup de sonnette retentit à sa porte. Il ouvrit. Un homme d'une tournure vulgaire et dont le costume annonçait une condition peu relevée, se présenta en disant :

— Est-ce à monsieur Fernand Delaunay que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, monsieur. Que me voulez-vous?

L'inconnu posa son chapeau sur une chaise, prit dans sa poche un volumineux portefeuille et en retira plusieurs papiers; puis il continua :

— C'est bien vous, monsieur, qui avez souscrit deux obligations de deux mille francs chacune à l'ordre de Benjamin Crépon?

— Oui, monsieur.

— Deux lettres de change que voici?

Digitized by Google

— Je les reconnais.

— Lesquelles lettres de change n'ayant pas été payées à l'échéance, le créancier s'est vu dans la nécessité de prendre contre vous un jugement qui ordonne la contrainte par corps; jugement devenu exécutoire, et dont je suis porteur.

— Je comprends, et je vous attendais.

— J'en suis flatté, monsieur.

— Vous êtes huissier; vous venez m'arrêter?

— Vous arrêter? Eh bien, oui. Prétendriez-vous opposer de la résistance?

— A quoi bon faire du bruit, du scandale! Ce serait probablement fort inutile.

— Bien raisonné, monsieur.

— Car vos gens ne doivent pas être loin.

— Comme vous le pensez je ne suis pas venu seul.

— Essayer de vous attendrir, vous demander un délai, ne me réussirait sans doute pas mieux.

— Epargnez-vous cette peine.

— D'ailleurs, que m'importe! Je suis à vos ordres, monsieur.

— Eh bien! partons.

Fernand passa le premier et sortit sans même songer à se munir du bagage nécessaire à son nouvel établissement.

Devant la porte de la maison il y avait un coupé de remise. — « Entrez, monsieur, dit l'incarcérateur qui ouvrit lui-même la portière, la referma lorsque Fernand se fut assis dans le fond de la voiture, et alla s'asseoir à côté du cocher; puis l'équipage partit au grand trot.

— Voilà un honnête huissier, se dit Fernand; il a pensé que sa société n'aurait rien d'agréable pour moi; il me laisse seul dans la voiture et se place modestement sur le siége. Vraiment, je serais un grand seigneur que l'on n'y mettrait pas plus de formes ni de meilleurs procédés. Du reste, il fait un temps superbe, et ce brave huissier aime sans doute à respirer le grand air.

Et le jeune homme, qui avait vaillamment pris son parti sur le chapitre de la prison, s'enfonça dans le carrosse, appuya sa tête dans l'encoignure, allongea ses jambes sur la banquette de devant et s'abandonna aux philosophiques pensées que lui inspirait sa situation.

La voiture et les pensées roulaient depuis vingt minutes environ, lorsque Fernand, ayant machinalement jeté un regard à travers la vitre de la portière, s'aperçut avec une indicible stupéfaction que l'équipage venait de franchir la barrière du Trône et prenait la grande route :

— Que signifie ceci? pensa-t-il; nous sortons de Paris? Ah! ça, mais

Digitized by Google

il me semble que la prison pour dettes est située dans la rue de Clichy, et je n'ai pas entendu dire qu'elle eût déménagé. Est-ce que par hasard il y aurait deux prisons? une prison d'hiver à la ville, et une prison d'été à la campagne? Ce serait charmant, mais c'est invraisemblable.

Le premier mouvement de Fernand avait été de mettre la tête à la portière et d'interroger ses conducteurs; une réflexion l'arrêta :

— Si ces gens-là se trompent, c'est à mon avantage; pourquoi les ferais-je s'apercevoir de leur erreur?

— Mais non, continua-t-il; un huissier connaît trop bien le chemin de Clichy pour se tromper de la sorte. Il y a ici, non pas une erreur, mais un mystère que je veux éclaircir.

Il se pencha en dehors de la voiture, et apostrophant l'homme qui l'avait arrêté :

— Où allons-nous donc? lui demanda-t-il.

— Vous le saurez tout à l'heure, répondit l'huissier supposé.

— Mais non, reprit Fernand, je veux le savoir tout de suite.

— Soyez tranquille et laissez-vous faire. Regrettez-vous de ne pas aller en prison?

— Non; mais encore, où me conduisez-vous?

— Chez une personne qui ne vous veut pas de mal, au contraire.

— Quelle est cette personne?

— Il m'est interdit de répondre à votre question.

— Une dame?

— Peut-être bien.

— Quelle dame?

— Je ne peux pas vous en dire davantage.

— Mais pourtant...

— Confiance et discrétion!

Ces mots prononcés d'un ton solennel coupaient court au colloque. Voyant que son interlocuteur était bien décidé à ne plus parler et avait inflexiblement repris sa position sur le siége, Fernand se rejeta dans le monologue de ses réflexions.

— Une aventure galante! J'aime mieux cela. Mais quelle est donc cette dame qui me fait enlever? Elle, sans doute, Mathilde! Je n'en connais pas d'autre. A moins que je n'aie inspiré quelque belle passion sans m'en douter? Mais pourquoi chercher l'invraisemblable et l'inconnu là où il est si simple de ne voir que la suite d'une aventure commencée? Je n'aurai rien perdu pour attendre la réponse à ma lettre. Décidément Mathilde n'est pas ce que je pensais. Une demoiselle ne fait pas de ces coups-là. C'est une femme mariée; une veuve peut-être, quoiqu'elle soit bien jeune pour en être déjà au veuvage. Après cela, je me suis peut-être trompé sur sa condition sociale. Son

Digitized by Google

air modeste et le vénérable chaperon qui l'accompagnait sont parfois des rubriques qu'emploient de fringantes beautés pour jeter de la poudre d'innocence aux yeux des amateurs...

A peine eut-il formulé cet injurieux soupçon qu'il en eut honte et le repoussa bien loin. — Tant de candeur ne se joue pas, dit-il; ce n'est pas avec cette figure d'ange que l'on court les intrigues. Non; Mathilde est chaste et pure autant que belle; et pourtant c'est bien elle qui m'attend, qui m'appelle, qui m'enlève; ce ne peut être qu'elle.

Fernand eut le temps de deviser ainsi avec lui-même et de développer tout à son aise le thème de ses riantes pensées, car la voiture roula pendant plus d'une heure encore avant de s'arrêter dans un étroit chemin qui longeait l'enceinte d'une maison de campagne de très belle apparence. L'homme qu'il avait pris pour un huissier ouvrit une petite porte, et le conduisit par les allées sinueuses d'un jardin anglais jusqu'à un élégant pavillon dont il avait la clé et dans lequel il introduisit Fernand, non sans quelques précautions qui dénotaient la crainte d'être surpris. Dès que Fernand fut entré, son guide se retira en lui disant :

— Attendez; on va venir.

Rien ne manquait à la couleur de haute intrigue qui enveloppait cette mystérieuse aventure.

L'intérieur du pavillon était décoré avec une coquetterie charmante. Un double rideau de damas bleu tendre et de mousseline des Indes se drapait aux fenêtres; une tenture de soie blanche, semée de bouquets, tapissait les lambris et le plafond; de gracieuses girandoles du plus pur style Louis XV grimpaient à côté des glaces; des amours aiguisaient leurs flèches sur une pendule accostée de deux coupes de Sèvres et de deux vases du Japon, chargés de fleurs; les meubles étaient en bois de rose incrusté de cuivres ciselés et de médaillons en porcelaine peinte; de larges et commodes fauteuils dorés, une vaste ottomane garnie d'épais coussins, invitaient à un voluptueux repos.

Le moment d'attente fut court. Fernand entendit bientôt le bruit d'un pas sur le sable. Une délicieuse émotion fit battre son cœur.

— C'est elle! dit-il.

La porte s'ouvrit.

— La voilà!... Grand Dieu!

Etouffant à demi cette exclamation, Fernand demeura immobile et muet, pétrifié d'étonnement.

Ce n'était pas Mathilde.

C'était une petite femme au visage épanoui, à la taille épaisse et chargée de cet embonpoint lentement acquis, dont les molles ondulations accusent et trahissent une maturité accomplie. Elle devait avoir environ quarante-cinq ans.

Digitized by Google

Fernand tombait du faîte de ses riantes illusions dans l'abîme d'une effrayante réalité.

— Le secret aura été découvert, la lettre trouvée, pensa-t-il, et c'est la mère qui vient à la place de la fille!

— Monsieur Delaunay, veuillez vous asseoir, je vous prie.

Ces mots si simples furent prononcés avec hésitation et d'une voix qui trahissait un pudique embarras.

Fernand s'assit sur l'ottomane, l'inconnue se plaça près de lui et reprit d'un ton toujours ému :

— Ma conduite doit vous paraître bien singulière, monsieur, et je ne sais si vous me pardonnerez de vous avoir fait ainsi amener chez moi.

— Ah! c'est vous? balbutia Fernand, plus troublé de la timidité de la grosse dame qu'il ne l'eût été des reproches d'une mère se plaignant d'une déclaration d'amour imprudemment adressée à sa fille. Une toilette extraordinaire, et qui annonçait les plus grandes prétentions, ajoutait encore à l'inquiétude du jeune homme. On lui répondit en baissant les yeux :

— Oui, c'est moi, monsieur. Vous allez sans doute me trouver bien légère, bien coupable, d'avoir disposé de vous sans votre aveu; d'avoir employé la ruse pour obtenir ce que vous n'auriez peut-être pas fait de votre plein gré.

— Quand je connaîtrai vos motifs, madame, j'y trouverai sans doute une explication satisfaisante de ce que ma présence ici peut avoir d'étrange au premier abord, — reprit Fernand, qui, en parlant ainsi, préparait déjà ses moyens de défense à tout événement.

— Mais, continua l'inconnue, je ne savais comment m'y prendre pour mener les choses d'une façon plus régulière. Me rendre chez vous, c'était compromettre le secret qui m'est indispensable. Vous écrire tout simplement pour vous inviter à venir chez moi, que vous ne connaissez pas, c'était m'exposer, sinon à un refus, du moins à des délais qui s'accommodaient mal avec mon impatience. Et puis vous auriez pu montrer ma lettre, et une indiscrétion aurait tout perdu. Le parti que j'ai pris était donc le meilleur, puisqu'il assurait le mystère et la promptitude d'une entrevue que je désirais avec tant d'empressement et d'ardeur.

— Ah! mon Dieu! comme elle est passionnée! se dit tout bas Fernand avec effroi.

— Cependant, monsieur, sans chercher à me justifier entièrement, je dois dire, du moins, que je suis innocente de la peur que l'on vous a faite. Le vieux serviteur, dont je connais le dévouement et l'intelligence, et qui s'était chargé de vous amener sous quelque adroit prétexte, vient de m'apprendre que, profitant de votre erreur, il vous a

Digitized by Google

fait croire qu'il était huissier et venait vous arrêter pour vous conduire en prison. Je regrette que cette fâcheuse alerte vous ait été donnée, et à Dieu ne plaise que l'on ait ici des intentions hostiles à votre égard! Soyez donc sans alarmes. Je ne vous veux que du bien, et beaucoup de bien!

Fernand remercia d'un signe de tête, et pendant qu'il cherchait à formuler sa réponse en termes évasifs et polis, on entendit deux coups discrètement frappés à la porte du pavillon.

— Chut! fit la grosse dame en mettant sur ses lèvres un doigt surchargé de bagues.

Et, se levant avec toute la vivacité que lui permettait son majestueux embonpoint, elle s'avança le plus légèrement possible jusqu'à la porte, et demanda à demi-voix :

— Est-ce vous, Baptiste?

— Oui, madame.

La porte s'entr'ouvrit et Fernand reconnut son conducteur, le faux huissier.

— Monsieur d'Hervières vient d'arriver, dit Baptiste.

— Où est-il?

Au salon. Je lui ai donné les journaux. Il a demandé madame; j'ai dit que madame était à sa toilette.

— C'est bien. Veillez à ce qu'il ne vienne pas ici. D'ailleurs, il est trop tard pour qu'il ait la fantaisie d'une promenade au jardin. Voici la nuit; donnez-nous de la lumière et fermez les volets en dehors pour que l'on n'aperçoive pas que le pavillon est éclairé.

Baptiste alluma deux bougies et se retira. Quand il eut refermé la porte, la châtelaine poussa le verrou et revint s'asseoir à côté de Fernand, en lui disant avec un aimable sourire :

— Nous ne serons pas dérangés.

— Cependant, objecta doucement le jeune homme, si monsieur votre mari...

— Mon mari? je n'en ai pas, monsieur.

— Pardon, reprit Fernand, mais j'avais cru entendre...

— Vous avez entendu nommer M. d'Hervières... Mais votre erreur m'avertit d'un tort; vous ignorez encore qui je suis, et j'aurais dû vous l'apprendre plus tôt. Je me nomme la baronne de Hautemaille; je suis veuve. Quant à vous, monsieur, vous n'avez rien à m'apprendre; je vous ai appelé par votre nom et je sais que vous êtes homme de lettres.

— Vous me donnez-là, madame, un titre auquel je n'ai ni droit, ni prétention, reprit Fernand, qui cherchait à prolonger le préambule.

— Cependant, monsieur, vous avez fait un roman.

— Comment savez-vous cela? reprit Fernand étonné.

Digitized by Google

— Un roman très bien écrit, continua la baronne, et très intéressant.

— Ah! madame, ceci ne saurait être qu'une supposition de votre part.

— Du tout; je parle d'après mes impressions. J'ai lu votre ouvrage avec le plus vif intérêt.

— Vous l'avez lu? c'est impossible, madame, c'est une erreur.

— Je l'ai relu deux fois, monsieur, et toujours avec un nouveau charme; j'ai été attendrie, j'ai pleuré. C'est un succès de larmes.

— Pardon, madame, mais de quel roman me parlez-vous?

— Est-ce que vous en avez fait plusieurs?

— Non, grâce au ciel! un seul, et que vous ne pouvez pas connaître.

— Je comprends votre doute; mais je vais vous prouver que je ne me trompe pas, et que c'est bien de votre œuvre que je vous parle.

En disant ces mots, la baronne alla ouvrir un secrétaire placé à côté d'une des fenêtres du pavillon, et elle en retira deux gros rouleaux de feuilles de papier couvertes d'une écriture fine et serrée.

— Mon manuscrit! s'écria Fernand.

— Vous le voyez.

— Mais comment se fait-il?...

— Pardonnerez-vous au libraire à qui vous l'aviez laissé de me l'avoir confié, à moi seule, et dans une bonne intention?

— Je ne saurais lui en vouloir d'une indiscrétion qui m'a valu votre suffrage, répondit le jeune homme, avec plus de politesse que de sincérité.

— Mon suffrage et mon admiration, reprit la baronne avec feu. Ah! monsieur, comme vous peignez bien l'amour! quelles pages brûlantes! que d'âme vous avez! que de cœur! Et comment ne serait-on pas intéressée, touchée, entraînée!...

— Oh! madame, interrompit Fernand alarmé de cet enthousiasme, il ne faut pas juger sur ces fictions littéraires. Un auteur ne possède pas toujours les qualités dont il pare ses héros; souvent il leur prête des sentiments, des passions, qu'il n'est pas capable d'éprouver.

— Non monsieur, je m'y connais, et vous avez trop de modestie. Je suis sûre que vous êtes sensible et tendre. Tous ceux qui liront *Une passion dans le grand monde* penseront de l'auteur ce que j'en pense moi-même.

— Voilà une prédiction bien flatteuse, mais qui n'a nulle chance de se réaliser. Le libraire qui vous a prêté ce manuscrit vous aura peut-être dit qu'il refuse de le publier à ses frais.

— Et que comptez-vous faire de votre œuvre? demanda la baronne avec une inquiète curiosité.

Digitized by Google

— Rien, répondit Fernand. Je ne suis pas assez riche pour payer ma gloire, et j'ai dit adieu à tous mes rêves. Les déceptions me ramènent à la raison. Je vais retourner en province, auprès d'un oncle qui ne m'attend plus. J'irai, comme l'enfant prodigue, solliciter mon pardon, et il me l'accordera, je l'espère, malgré mes torts, malgré mes dettes qu'il faudra lui avouer.

— Oui, je le sais, vous avez fait des lettres de change. Je sais aussi que vous aviez compté sur le prix de votre roman pour les acquitter; j'ai appris de plus que l'on vous poursuivait pour ces billets. Vous voyez, monsieur, que je me suis beaucoup occupée de vous, ajouta la baronne d'un air excessivement aimable.

— Je vous en suis bien reconnaissant, madame, répondit Fernand d'une voix faible.

— Vous redoutez d'avouer à votre oncle ces dettes qui diminueront le mérite de votre retour, n'est-ce pas?

— Hélas! oui.

— Eh bien! si je vous épargnais cet aveu?

— Vous, madame!

— Sans doute, et personne ne le peut mieux que moi puisque vos lettres de change sont entre mes mains.

— C'est vrai! je n'y songeais pas! Les billets que m'a montrés votre émissaire étaient bien ceux que j'ai signés. Comment se trouvent-ils en votre possession?

— J'en ai soldé le montant, et l'huissier qui vous poursuivait m'a remis toutes les pièces du procès.

— Et dans quel but avez-vous agi de la sorte? demanda Fernand, qui ne crut pas pouvoir se dispenser de faire cette question.

— Je voulais devenir votre créancière, répondit la baronne avec son plus doux sourire.

— Ah!.... vous avez voulu.... murmura le jeune homme péniblement intrigué.

— Cela vous fâche-t-il? reprit la grosse dame en minaudant.

— Non, mais cela ne m'explique pas...

— Ne craignez rien, ce n'est pas pour continuer les poursuites.

— Pourquoi donc, alors?

— C'est pour vous offrir un moyen de vous acquitter.

La baronne se rapprocha de Fernand qui, placé à l'extrémité du canapé, ne put pas reculer.

— Certainement, madame, reprit-il, je ne demande pas mieux que d'acquitter mes dettes, et avec du temps...

— Non; ce sera tout de suite. Mon moyen est expéditif.

— Je ne saurais le deviner, madame.

— Oh! mon Dieu, un moyen bien simple! celui auquel vous aviez d'abord pensé vous-même. Je vous achète votre roman.

Digitized by Google

— Ah! bah!... s'écria le jeune homme étonné de cette chute qu'il était si loin de prévoir.

— Je l'achète au prix de vos lettres de change. Cela vous convient-il ?

— Non, madame, reprit Fernand; je ne puis accepter un bienfait déguisé. Je vous remercie de votre générosité, mais je la refuse.

— Il ne s'agit pas de bienfait, monsieur, et je ne suis pas trop généreuse en vous donnant de votre œuvre moins qu'elle ne vaut. Mais, d'ailleurs, ce n'est pas tout ce que je désire de vous.

La baronne prononça ces derniers mots d'une voix tremblante; une teinte d'un rose plus vif empourpra le coloris de ses joues et monta jusqu'à son front.

— Ah!... il y d'autres conditions? dit le jeune homme avec inquiétude.

— Une seule.

Il se fit un moment de silence, et la baronne reprit :

— Cette condition, c'est... c'est assez difficile à dire, et... vous ne devinez pas, monsieur?

— Non, madame, non.

— Ma proposition va peut-être vous paraître bizarre... Mais enfin, la voici : — Dans l'affaire que je vous propose, je désire que le roman m'appartienne entièrement, et que non seulement il soit à moi, mais encore....

— Mais encore?

— Qu'il soit *de* moi.

— Quoi! vraiment? voilà votre condition? voilà ce qui vous coûtait tant à dire? mais, madame, il n'y a là rien que de très ordinaire, et c'est une nouvelle grâce que vous me faites en daignant produire sous votre nom une œuvre condamnée au néant.

— Ah! que vous êtes bon de m'encourager! dit la baronne rayonnante de joie. N'est-ce pas que cela se fait? n'est-ce pas qu'il y a dans le monde plus d'un auteur qui ne l'est que de nom? La fantaisie de me donner un titre littéraire m'est venue; c'est un caprice de femme, et de plus j'ai une raison particulière, un motif sérieux qui me guide dans cette entreprise. Ainsi, monsieur, l'affaire est convenue; vous cédez à ma prière?

— De grand cœur, madame; mon manuscrit est à vous; mais je ne le vends pas.

— Oh! je n'entends pas cela, s'écria vivement la baronne: c'est moi qui à mon tour, et avec raison, vais me révolter contre une générosité que je ne puis accepter. Mais à quoi bon discuter, — continua-t-elle en souriant, — ne suis-je pas maîtresse de la position? Voici vos lettres de change...

Digitized by Google

— Que faites-vous ! madame.

— Je les détruis.

La baronne déchira les billets, alluma les morceaux à une bougie, et jeta ces débris enflammés dans une coupe de bronze où ils achevèrent de se consumer.

— Vous n'avez plus de dettes, monsieur, dit-elle d'un air de triomphe.

— C'est de la violence, madame, reprit le jeune homme, et il faut bien se soumettre aux volontés que vous exécutez si souverainement.

— Que votre délicatesse soit en repos, continua la baronne ; le prix que je vous ai offert de votre manuscrit est le même que je recevrai pour le roman mis en feuilletons dans un nouveau journal que l'on vient de créer, et dont j'ai pris un grand nombre d'actions. C'est donc moi qui reste votre obligée.

— Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, madame, et vous aurez plus fait que moi pour cette œuvre, vous qui allez lui donner la vie de la publicité. — Mais je dois régulariser notre transaction, ajouta-t-il en allant au secrétaire resté ouvert, et il écrivit : « Je reconnais que le roman *Une passion dans le grand monde* appartient à madame la baronne de Hautemaille, et qu'elle seule a le droit de le signer de son nom. »

— Très bien, monsieur, j'espère que vous me garderez le secret.

— Soyez-en sûre, madame, je serai discret comme un notaire de province, car tel est le titre que je dois me résigner à prendre bientôt, et j'aurai, d'ici à quelques jours, quitté Paris pour retourner en Bretagne.

— Adieu donc, et mille remercîments, monsieur.

La baronne ouvrit doucement la porte du pavillon ; Baptiste était là, faisant sentinelle.

— Reconduisez monsieur, lui dit-elle à demi-voix et en accompagnant ces mots d'un geste expressif qui recommandait au vieux serviteur toutes les précautions du mystère.

Fernand opéra sa retraite comme il avait fait son entrée, avec toutes les secrètes manœuvres qui caractérisent une expédition galante. Son guide lui fit prendre de petites allées détournées dans les massifs de verdure ; de sombres nuages voilaient le ciel, les ténèbres étaient profondes, et le jeune homme se serait vingt fois heurté aux arbres et aux charmilles si Baptiste ne l'avait conduit par la main dans le dédale des bosquets.

Cependant, pour atteindre à la petite porte, il fallait traverser la grande allée qui menait de la grille à la maison, et, au moment où Fernand et Baptiste franchissaient ce passage découvert, la lune sortant tout à coup d'un nuage, répandit sa clarté sur le lieu de la scène,

Digitized by Google

et illumina les deux acteurs. Au même instant, un léger cri retentit derrière la charmille qui bordait l'allée : — véritable cri d'oiseau effrayé, si subtil et si doux, que Baptiste ne l'entendit pas ; Fernand seul prêta l'oreille et voulut s'arrêter, mais son guide l'entraîna, le fit rentrer dans les massifs qui s'étendaient de l'autre côté de l'allée, et en quelques minutes ils arrivèrent à la petite porte en dehors de laquelle stationnait la voiture qui les avait amenés; Fernand y remonta seul, et le cocher dirigea ses chevaux sur Paris.

— Allons, disait Fernand en s'étalant sur les coussins de la voiture, je me suis trompé deux fois : d'abord, en croyant que l'on me conduisait en prison, ensuite en m'imaginant qu'on me menait en bonne fortune. C'est une terreur et une illusion dissipées, il y a compensation; mes dettes sont payées, c'est bien quelque chose, mais j'aurais mieux aimé trouver Mathilde au rendez-vous.

Pendant que le jeune homme s'éloignait en faisant ces réflexions, un autre monologue avait lieu derrière la charmille, à l'endroit où avait retenti ce cri léger entendu par Fernand.

— C'est lui ! je ne me suis pas trompée; c'est bien lui que l'on a introduit mystérieusement dans le pavillon, et que ma tante est allée rejoindre avec toutes sortes de précautions pour n'être pas vue ! Lui, avec qui elle est restée enfermée plus d'une heure, et qu'elle fait reconduire avec le plus grand secret. Que signifie cela? rien de bon, sans doute. Par une indiscrétion que j'ignore, ce jeune homme aura révélé son amour pour moi; peut-être m'a-t-il écrit, et sa lettre est tombée entre les mains de ma tante; alors, elle l'a fait venir secrètement pour lui dire qu'il doit renoncer à toute prétention, que je suis promise à un autre; et l'on s'est caché de moi, on veut que je ne sache rien de cette entrevue.

Mathilde s'arrêta à cette idée qui était la seule raisonnable; le soupçon d'une intrigue entre Fernand et sa tante ne pouvait entrer de lui-même et sans de saisissantes apparences dans l'esprit candide de la jeune fille qui n'ignorait pas, cependant, que madame de Hautemaille avait quelquefois éveillé la médisance par d'assez vives légèretés. Mais pouvait-elle supposer Fernand capable d'une infidélité aussi monstrueuse ! non, il était venu à cause d'elle, et pour recevoir son congé. Maintenant, que fallait-il faire de cette découverte ? fallait-il provoquer une explication, ou l'attendre ? agir ouvertement ou par ruse ?

La jeune fille réfléchissait en marchant lentement dans l'allée où elle avait vu Fernand; un bruit de pas cria sur le sable; Mathilde se rejeta derrière la charmille, c'était Baptiste qui venait de reconduire le jeune homme et qui se dirigeait du côté de la maison. Mathilde le laissa passer, et elle le suivit, cachée parmi les massifs; elle arriva

Digitized by Google

ainsi jusqu'à l'extrémité de l'allée qui aboutissait à une serre formant une des ailes de la maison, et qui servait de passage et d'entrée aux appartements du rez-de-chaussée. A la porte de la serre, Mathilde aperçut sa tante qui semblait se tenir aux aguets; dès que Baptiste parut, la baronne lui fit signe de se hâter, avança de quelques pas au-devant lui, et lui dit :

— Eh bien ?

— Parti, répondit Baptiste.

— Vous n'avez rencontré personne ?

— Personne.

— Dieu soit loué !

— Un instant j'avais cru apercevoir mademoiselle.

— Ma nièce ?

— Mais je m'étais trompé...

— Mathilde, ce ne serait rien, mais c'est M. d'Hervières qui doit ignorer la visite de ce jeune homme. S'il savait !... s'il se doutait !... je serais perdue !

— N'ayez pas peur, il n'a rien vu, il ne saura rien.

Ces paroles avaient été rapidement échangées à la porte de la serre; Mathilde, abritée par des caisses d'orangers, n'en avait pas perdu un seul mot.

— Ce n'est pas de moi que l'on se cache, se dit-elle, c'est de M. d'Hervières ? Peu importe que j'aie vu ce jeune homme, mais si M. d'Hervières apprenait sa visite, ma tante serait perdue ! Ainsi, je me trompais, je n'étais pour rien dans sa présence ici, car s'il était venu à propos de moi, pourquoi ma tante voudrait-elle en faire un mystère à M. d'Hervières ? Qu'est-ce donc que ce mystère dont elle redoute si fort la découverte et qui intéresse tant M. d'Hervières, l'homme qu'elle veut épouser ?

Mathilde se révoltait en vain contre l'accusation terrible que les apparences formulaient à son esprit; elle entra au salon. M. d'Hervières se plaignait doucement d'être resté seul pendant une heure.

— Où étiez-vous donc ? demanda-t-il à la baronne avec la familiarité qu'autorisaient leur âge et leur longue amitié.

— Dans ma chambre, j'écrivais, répondit la baronne.

— Un mensonge ! pensa Mathilde; mentirait-elle si elle n'avait rien à se reprocher !

— Moi, je lisais pour prendre patience, reprit M. d'Hervières en fermant son livre.

— Et que lisiez-vous ? s'empressa de demander la baronne pour changer la conversation.

— Un admirable ouvrage, la *Corinne*, de madame de Staël. Quel talent et quelle gloire ! Ah ! que M. de Staël a dû être un homme

Digitized by Google

heureux ! qu'il devait être fier d'une pareille femme et de l'illustration qu'elle répandait sur son nom !

C'était la marotte de M. d'Hervières; plein d'enthousiasme pour les femmes auteurs, il ne trouvait rien de plus beau que d'être l'époux d'une célébrité littéraire. De là cet intérêt sérieux et ardent que la baronne attachait à l'acquisition du roman qu'elle devait produire et signer comme une œuvre de son imagination et de sa plume.

Laissant de côté madame de Staël, M. d'Hervières, qui se plaisait à contempler la baronne, lui demanda pourquoi elle avait fait de si grands frais de toilette. Mathilde aussi avait remarqué cette parure qui était pour elle un indice de plus.

— J'attends du monde ce soir, répondit madame de Hautemaille.

— Mais, reprit M. d'Hervières, qui était essentiellement observateur et questionneur, qu'avez-vous donc, baronne ? je vous trouve un air extraordinaire.

— C'est vrai, pensa Mathilde.

— Comment cela ? demanda la baronne d'une voix inquiète.

— Oui, votre teint est animé, vos yeux brillent d'un éclat singulier.

— Vous trouvez ?

— On dirait une grande joie, un grand bonheur que vous cherchez à dissimuler ?

— Quelle idée !

— En effet, s'il vous était arrivé quelque chose d'heureux, pourquoi me le cacheriez-vous ?

— Je me hâterais au contraire de vous en faire part.

Pendant ce dialogue, Mathilde examinait sa tante comme le juge examine le coupable; elle voyait son trouble, son embarras mal déguisé, et l'affreux soupçon entrait profondément dans son esprit et dans son cœur.

La baronne pouvait avoir surpris une lettre de Fernand, elle avait voulu avoir une explication avec lui; Fernand lui avait plu, et la tante s'était substituée à la nièce. Assurément, la baronne, avec ses quarante-cinq ans copieusement développés, ne valait pas la gracieuse jeune fille, mais madame de Hautemaille était puissamment riche; et peut-être Fernand était-il intéressé. On lui avait ôté l'espoir d'épouser la nièce et il avait accepté la tante avec la compensation de la fortune. La baronne voulait encore ménager M. d'Hervières et rompre adroitement et sans éclat avec le vieil adorateur pour épouser ensuite le jeune homme.

Ainsi raisonnait, ou déraisonnait Malthilde dans la douloureuse agitation de ses idées.

— Qui aurons-nous ce soir ? demanda le questionneur. Vous comptez

Digitized by Google

donc sur d'autres personnes que nos voisins, notre société habituelle?

— Oui, j'attends M. Alexandre Vulpin qui doit m'être présenté officiellement par sa sœur, madame Dartheil, comme prétendant à la main de ma nièce. C'est une affaire arrangée. Vous entendez, ma chère Mathilde; il est temps de vous établir; vous avez dix-huit ans et demi.

— Elle est pressée de se débarrasser de moi, pensa Mathilde.

— Nous avons congédié votre institutrice en venant à la campagne; continua la baronne, et la tutelle d'une grande demoiselle de votre âge est un emploi qui, je l'avoue, ne convient ni à mon caractère, ni à mes habitudes. C'est votre mari qui se chargera de vous conduire dans le monde l'hiver prochain.

— Cette madame Dartheil, demanda M. d'Hervières, n'a-t-elle pas fait des poésies?

— Non, elle n'a fait que des sous-préfets. Elle est très liée avec un haut et puissant fonctionnaire. C'est une intrigante fieffée, coquette à l'excès, vaniteuse jusqu'au ridicule et joueuse comme les cartes : une femme charmante, du reste. Elle voulait lancer son frère dans la carrière administrative, il a préféré la finance, et il y est déjà bien posé. Le parti est excellent de tous points, et je ne pense pas que Mathilde puisse faire la moindre objection.

— Moi, ma tante? je n'en fais aucune.

— A la bonne heure!... C'est que la première fois que je vous ai parlé de M. Vulpin, vous m'aviez paru plus qu'indifférente; vous avez manifesté une répugnance inexplicable. Car enfin, vous devez savoir que je suis parfaitement à même de juger le mari qui vous convient. Le soin de votre établissement me regarde seule, et il me semble que c'est à moi de choisir, puisque c'est moi qui vous dote.

— Mais, madame...

— Non mademoiselle, reprit avec vivacité la baronne qui ne cédait pas facilement la parole; — non, je ne veux pas vous reprocher ce que je fais pour vous. Ne vous méprenez pas sur mon intention. Vous êtes la fille de ma sœur, vous êtes orpheline, vous n'avez rien; moi je suis riche, je me suis chargée de vous, et je dois vous établir convenablement. Le monde m'imposerait cette obligation, si je n'y étais portée de moi-même par mes sentiments pour vous et par le souvenir de ma sœur. On verra que je ne marchande ni avec mon devoir ni avec mes affections. Le mari que je vous ai choisi est tel que vous pouvez le souhaiter. Il n'a que trente-quatre ans, donc c'est un jeune homme. Sans être précisément un Apollon, il a une figure très présentable; une bonne tournure; il se met bien. Son nom n'est pas aristocratique, mais il est honorable, et c'est l'essentiel. Croyez-vous que je tienne beaucoup à mon titre, moi? du tout! Feu M. de Hautemaille n'est de-

Digitized by Google

venu baron qu'après notre mariage; je l'avais épousé sans cela, et si je me remarie j'abdiquerai sans regret ce titre. M. Vulpin est un homme de bon sens; il marche avec son siècle et n'a d'autre ambition que de gagner beaucoup d'argent. Le voilà sur le chemin de la fortune; il est quart d'agent de change. Avec les cinquante mille écus que je vous donne, — car je vous donne cent cinquante mille francs de dot, — il agrandira sa position; de quart, il deviendra tiers ou moitié. On fait de gros bénéfices dans ces états-là. Vous aurez une bonne maison, un train, du luxe : enfin, vous serez heureuse. Et puis, il vous aime, ce garçon; je m'y connais. Faites-lui donc un bon accueil ce soir. Chaque fois que vous vous êtes trouvée avec lui vous l'avez traité avec une froideur inconvenante; je l'ai remarqué. Traitez-le désormais comme un futur accepté; car je tiens absolument à ce que ce mariage se fasse. Maintenant allez à votre toilette, et descendez au salon dès que vous serez prête.

Mathilde avait été dix fois sur le point d'interrompre ce discours : elle attendait une allusion, un mot, qui lui permit d'attaquer l'explication au sujet de Fernand. Jusque là elle pensa qu'il était prudent de se taire et d'observer. Le silence était une sauve-garde ; en s'abstenant de lutter contre la volonté de sa tante, elle écartait le soupçon qui aurait voulu lire dans son cœur pour y chercher une autre inclination. Peut-être aussi l'orgueil lui conseillait-il de paraître indifférente, et de ne montrer à une rivale ni dépit ni regrets. Elle se contenta donc, lorsque la baronne lui dit dit d'aller s'habiller, de répondre tout simplement. — « Oui ma tante; » — et elle se hâta de sortir du salon, pour rêver à son aise à tout ce qui venait de se passer.

— N'ai-je pas raison? demanda la baronne à M. d'Hervières.

— Vous avez très bien parlé, et c'est chez vous un péché d'habitude, répondit-il avec une gracieuse courtoisie; — mais le trait que madame de Hautemaille avait lancé en parlant de son second mariage, ne fut pas relevé.

C'était un singulier homme, ce M. d'Hervières : il avait pour la baronne une affection très vive; il lui rendait ouvertement des soins; ils étaient libres tous deux depuis longtemps, et il semblait éluder la question du mariage. Peut-être se disait-il comme un philosophe du siècle dernier : — « Si je l'épouse, où irai-je passer mes soirées? » — Il y avait chez lui nonchalance d'esprit; il manquait de résolution, et pour le faire sortir de son apathie, il fallait un puissant aiguillon, un coup d'éclat, comme la publication d'*une passion dans le grand monde*. La baronne tenait à ce mariage; elle l'avait annoncé, le monde l'attendait. Pleine de confiance dans le moyen décisif qu'elle venait de préparer et qui allait bientôt produire son effet, elle voulut exercer d'Hervières aux formalités qu'il aurait à remplir incessamment pour

Digitized by Google

son propre compte, et l'obliger à porter toute l'activité de son esprit sur le chapitre matrimonial. — « Mon ami, lui dit-elle, j'ai compté sur votre obligeance pour m'épargner les démarches dans les bureaux, chez les gens de loi et les gens d'affaires, relativement au mariage de Mathilde. — Disposez de moi, répondit courtoisement d'Hervières. — Vous êtes charmant. Nous n'entendons rien à ces choses-là, nous autres femmes. Et puis je suis si occupée! — A quoi donc? demanda le célibataire avec une naïve indiscrétion. — Rien! rien! reprit vivement la baronne en feignant un maladroit embarras; vous le saurez un jour; bientôt. — C'est donc un secret? — Oui. — Et si je le devinais? s'écria d'Hervières. — C'est impossible. — Pourquoi donc? vous avez de l'esprit, baronne; vous exprimez vos pensées aisément, élégamment, abondamment... et, j'ai un soupçon; un délicieux soupçon! »

Comment ne l'aurait-il pas eu? Depuis quelque temps madame de Hautemaille faisait de son mieux pour être soupçonnée; elle se donnait les apparences de la méditation, du travail; elle feignait de s'enfermer secrètement pour écrire, et tous ces mystères étaient arrangés de manière à frapper l'attention de d'Hervières.

— Je ne veux pas savoir quel est votre soupçon, dit-elle, car je suis sûre qu'il n'a pas le sens commun. Et d'ailleurs, voici du monde.

Quelques voisins de campagne arrivèrent; puis madame Dartheil et son frère, M. Alexandre Vulpin. Mathilde était rentrée au salon, aussi simplement habillée que dans la journée; pour toute parure, elle avait mis des nœuds de rubans cerises dans ses cheveux blonds; elle était ravissante. Le trouble, l'inquiétude, la fièvre qui l'agitaient, donnaient à son teint et à ses yeux un éclat extraordinaire. La baronne lui renouvela par un signe d'intelligence la recommandation d'être aimable pour M. Alexandre, qui la contemplait avec admiration. Le jeune financier était bien réellement amoureux, mais les expressions lui manquaient pour peintre l'état de son cœur. Comme plusieurs de ses collègues, il n'avait de l'esprit qu'à la Bourse. Il n'était tout à fait maître de ses idées que quand elles pouvaient se traduire par des chiffres. Voyant l'embarras de ce singulier adorateur, Mathilde jugea qu'elle pouvait sans inconvénient obéir à sa tante. Elle fit les frais de la conversation avec le quart d'agent de change, et elle lui tourna complétement la tête. Par un privilége que les femmes possèdent si bien, tout en causant sur divers sujets avec une apparente liberté d'esprit, elle ne cessa pas un seul instant de tenir sa pensée fixée sur l'aventure du pavillon. Deux ou trois fois elle faillit céder à la tentation de demander tout haut à M. Vulpin, et de manière à ce que sa question fût entendue de tous les assistants : — « Connaissez-vous un jeune homme nommé Fernand Delaunay? » Elle pensait avec une avide curiosité à l'effet que produirait ce nom; elle voyait le tressail-

Digitized by Google

lement de la baronne, son émotion, sa stupéfaction. Mais qu'en résulterait-il? N'était-ce pas une grave imprudence que se trahir ainsi dans une aveugle attaque? La raison l'emporta sur l'attrait de ce jeu téméraire et ramena Mathilde à la résolution de se taire, d'observer et de ne rien risquer avant de connaître nettement la situation.

La soirée se passa donc sans esclandre. Le lendemain et le jour suivant, la baronne resta plusieurs heures enfermée dans le pavillon. Sa femme de chambre dit à monsieur d'Hervières que madame était occupée à écrire.

— Sans doute à Fernand, pensa Mathilde.

Son esprit tendait sans cesse à justifier et à augmenter ses inquiétudes. Dans le trouble de son imagination, la baronne lui semblait jeune, jolie, mince, aimable, faite pour plaire et pour épouser un jeune homme. Tant il est vrai que la peur embellit les objets!

Cependant, un grand événement littéraire ne tarda pas à éclater. Un beau matin, le journal dans lequel la baronne avait pris des actions publia dans son feuilleton le premier chapitre d'*Une passion dans le grand monde*, signé : Baronne de Hautemaille.

Cela fit une grande sensation, sinon dans le monde, du moins dans la société de la baronne. Les voisins vinrent la complimenter, et elle reçut leurs éloges avec cette fausse modestie qui laisse si bien voir l'enflure de la vanité triomphante.

Mais rien ne saurait peindre la surprise et l'enthousiasme de M. d'Hervières. C'était lui que le feuilleton visait, et le coup l'atteignit à la tête et au cœur. L'effet prévu, désiré par la baronne, fut dépassé. Quand le digne amateur de littérature féminine ouvrit son journal d'une main distraite et jeta un regard insouciant sur la signature, il eut un étourdissement, un vertige, et peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît, car il était doué d'une excessive sensibilité nerveuse. Dès que cette crise, qui ne dura qu'une minute, fut dissipée, il lut avidement le feuilleton, avec des palpitations et des exclamations infinies. Puis il courut chez la baronne en tenant à la main le journal déplié, qu'il agitait comme un drapeau, et il s'écria :

— J'en étais sûr! Je le savais! C'était mon soupçon!... Il est donc vrai! Femme de lettres! Et ce feuilleton est votre œuvre!

— Oui, mon ami, répondit la baronne en minaudant, — oui, grondez-moi bien fort; j'ai eu le tort d'écrire et j'ai la faiblesse de me faire imprimer.

— Que je vous gronde! Ce sera seulement du mystère que vous m'avez fait. Voilà votre unique tort; mais combien vous l'avez racheté par le plaisir que m'a causé la lecture de ce feuilleton!

— Vrai? Vous avez trouvé cela passable?

— Passable? Dites admirable! Un style charmant! Des caractères

Digitized by Google

posés avec un art !... Et l'intérêt qui, dès ce premier chapitre, se dessine d'une façon saisissante ! Ah ! si la suite tient les promesses de ce début, ce sera un immense succès, et vous allez être une femme célèbre.

— Mais, je crois que vous serez content de la suite, reprit la baronne, oubliant que la modestie est la plus belle jarretière d'un bas-bleu.

Mathilde était la seule personne qui restât insouciante au feuilleton de la baronne. Elle avait toujours assez dédaigneusement traité les prétentions littéraires de sa tante, et cette fois elle était trop préoccupée pour prêter une grande attention à ce roman qui portait la signature de madame de Hautemaille, et qui l'enrégimentait officiellement dans la légion des femmes de lettres. Elle n'était curieuse que des œuvres épistolaires de la baronne, car elle supposait que sa tante entretenait une correspondance avec Fernand. Sans doute Fernand avait écrit; sans doute la baronne conservait ses lettres dans le pavillon où elle s'enfermait si souvent et qui lui servait de cabinet de travail. — « Si je pouvais lire ces lettres ! » se disait Mathilde. Il n'y a pas de pire tourment que l'incertitude, et elle voulait connaître son malheur tout entier.

L'embarras n'était pas de pénétrer dans le pavillon, quoique la baronne eût soin d'en retirer toujours la clef. Mathilde savait où se trouvait une seconde clef que l'on croyait perdue. Mais après être entrée dans le sanctuaire, il fallait, pour avoir la correspondance, commettre une grave indiscrétion. Il y avait dans le pavillon un secrétaire dont le double fond était gardé par un ingénieux mécanisme que connaissait Mathilde. Les lettres de Fernand devaient être renfermées là.

Violer ce secret, c'était une mauvaise action dont la jeune fille ne se dissimulait pas l'étendue : mais elle trouvait une excuse dans la nécessité d'éclairer sa position. — D'ailleurs, disait-elle, quel que soit le tort que je fasse à ma tante, ne lui en ferai-je pas moins encore qu'elle m'en a causé en me dérobant un jeune homme qui m'aimait ?

Lorsqu'une jeune fille appelle à son aide les artifices du raisonnement pour discuter un dessein téméraire et coupable, soyez sûr qu'elle est parfaitement décidée à l'accomplir, et que rien au monde ne la ferait revenir sur sa détermination.

Mathilde se leva donc de grand matin, et sûre de n'être pas dérangée, car la baronne se levait très tard, elle se glissa dans le pavillon sans être vue de personne. Elle alla résolument au secrétaire ; mais au moment de pousser le ressort qui ouvrait le mystérieux compartiment du meuble, sa main trembla ; une violente émotion lui serra le cœur. Etait-ce la honte de l'action qu'elle allait commettre ? N'était-ce pas plutôt la peur de ce qu'elle allait trouver ?

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, le ressort fut poussé; le double fond s'ouvrit.

Il y avait là une masse de papiers, et le regard de Mathilde tomba d'abord sur une feuille placée en évidence et où elle reconnut l'écriture de Fernand, — cette écriture qu'elle avait si bien gravée dans sa mémoire en relisant la lettre que le jeune homme lui avait écrite.

Elle saisit ce papier; un nuage passa sur ses yeux; puis, rappelant toute sa fermeté, elle lut.

Elle lut dix lignes avant de se rendre compte de ce qu'elle lisait. Enfin, elle s'aperçut que ce n'était pas une lettre; c'était un récit dialogué. Elle jeta les yeux sur le haut du papier : le feuillet était numéroté, et portait le numéro 92.

Un instant lui suffit pour voir clair dans l'intrigue littéraire et deviner la vérité tout entière. Ce n'était pas difficile. Elle tenait le manuscrit de Fernand. Mathilde comprit le talent de sa tante et son brillant début dans le roman-feuilleton. Cet événement, auquel d'abord elle n'avait prêté nulle attention, s'illuminait de son véritable jour, et démontrait à l'heureuse jeune fille l'innocence de Fernand. Son esprit juste et droit ne fit pas fausse route dans le champ des suppositions. Elle devina que la baronne, guidée par le seul désir de plaire à M. d'Hervières, avait cherché un manuscrit disponible, et que le hasard l'avait adressée à Fernand ; elle comprit le mystère de l'entrevue dans laquelle on avait traité cette affaire qui devait rester couverte d'un voile impénétrable. La baronne recopiait le manuscrit de sa propre main, avec quelques ratures, pour faire croire à sa maternité. Elle n'avait livré que la première partie du roman, et devait donner le reste au fur et à mesure des besoins du journal, à la manière des improvisateurs.

L'intelligence de Mathilde, si habile à saisir la trame des événements accomplis, lui montrait en même temps les difficultés du présent et les mauvaises chances de l'avenir. Madame de Hautemaille devait tenir essentiellement à ce que sous aucun prétexte l'auteur de son roman ne parût chez elle; elle eût voulu mettre des abîmes entre elle et lui, ne jamais le voir, n'entendre jamais prononcer son nom. Ce pauvre Fernand ne se doutait pas qu'en livrant son œuvre, c'était avec la tante de Mathilde qu'il traitait; il ne savait pas que dans ce marché, il aliénait toutes les espérances de son amour.

Comment faire pour réparer le mal, pour revoir Fernand et s'entendre avec lui? Quel moyen employer pour le ramener dans cette maison de campagne où il ne reviendrait pas de lui-même et où la baronne n'avait nulle envie de le rappeler? — Mathilde n'était pas femme de lettres; elle n'aurait jamais su composer un roman; mais l'imagination éveillée par l'amour chez une jeune fille est mille fois plus fertile en ressources que l'esprit du romancier le mieux exercé. Elle rêva quelque temps, tout en feuilletant le manuscrit, heureuse de

Digitized by Google

toucher ces pages et de parcourir ces lignes écrites par Fernand; — puis tout à coup, un fin sourire épanouit ses lèvres, brilla dans ses yeux et dérida son front plissé par la réflexion. L'idée était venue; le moyen était trouvé: moyen bien simple et qu'elle exécuta sur-le-champ.

La joie d'un enfant qui accomplit une malice, la douce émotion d'une jeune fille qui entrevoit le succès de sa plus chère espérance brillaient sur son charmant visage, lorsque s'emparant d'une vingtaine de feuillets du manuscrit faisant suite à la page que la baronne avait laissée à moitié recopiée en suspendant son travail, elle plia ces feuillets et les mit dans la poche de sa robe. Cela fait, elle referma le meuble secret et sortit du pavillon. Sûre de n'avoir pas été vue, elle regagna la maison, monta dans sa chambre, et là, après avoir lu les feuillets dérobés, elle les déchira et brûla les morceaux.

Il ne lui restait plus dès-lors qu'à attendre l'événement.

On était au quatrième feuilleton, et le succès du roman n'avait fait que grandir parmi les lecteurs de la société de la baronne. L'auteur avait conquis un suffrage de plus, celui de Mathilde, qui lisait *Une passion dans le grand monde* avec le plus vif intérêt. Le directeur du journal, voulant flatter sa principale actionnaire, lui écrivit une lettre de compliments; le feuilleton, disait-il, faisait sensation et amenait des abonnés. M. d'Hervières, enthousiasmé, formula sa demande en mariage si longtemps attendue; mais la baronne voulut prendre sa revanche et savourer le plaisir de se faire prier. Son triomphe lui paraissait assez solidement établi pour qu'il n'y eût aucun danger à risquer un peu de coquetterie. La ruse de la tante avait donc parfaitement réussi; — nous allons voir maintenant ce que produisit la ruse de la nièce.

Madame de Hautemaille, nous l'avons dit, livrait son manuscrit par portions. On avait reçu le roman de confiance, sur la lecture du premier chapitre, et surtout en vertu d'une position financière qui méritait les plus grands égards. Il était convenu avec le directeur du journal que la baronne recevrait chaque samedi les épreuves des feuilletons de la semaine suivante, et qu'en rendant ces épreuves elle donnerait du manuscrit pour les feuilletons de la semaine d'après. Le roman devait durer dix à douze semaines. Elle ne livrait pas au journal le manuscrit qui portait des corrections faites de la main du véritable auteur, et quelques remarques en marge par le dernier éditeur à qui Fernand l'avait montré. En le recopiant elle-même, elle n'avait pas d'indiscrétions à craindre; et d'ailleurs elle voulait que M. d'Hervières vît son écriture sur les feuillets, quand on lui apportait les épreuves à corriger.

La baronne, s'étant remise à sa copie, demeura stupéfaite lorsqu'a-

Digitized by Google

près avoir achevé de copier le feuillet 92, elle passa immédiatement au 115. Après avoir inutilement bouleversé tous ses papiers pour chercher les feuillets intermédiaires, elle pensa qu'elle les avait par mégarde envoyés à l'imprimerie du journal. Elle les réclama; mais on n'avait rien vu. Alors son inquiétude et son trouble furent extrêmes. Elle était bien sûre d'avoir eu le manuscrit complet. Comment cette lacune s'était-elle faite? Comment ces feuillets avaient-ils disparu? Cela restait inexplicable, et ce n'en était que plus alarmant. Mais enfin, il fallait réparer cette brèche et la combler. L'interruption arrivait juste à un endroit où l'intrigue du roman entrait dans de délicates complications; les feuillets supprimés étaient d'une grande importance. Madame de Hautemaille n'eut pas un seul instant l'idée de prendre la plume et de se mettre elle-même à l'œuvre. Elle rendait trop bonne justice à son incapacité pour se permettre une pareille prétention. Cependant il fallait remplacer au plus vite ces feuillets absents. La baronne pensa qu'elle ne pouvait s'adresser qu'à une seule personne, — à l'auteur véritable. Celui-là savait son secret; avec lui elle n'avait pas à rougir de son impuissance. A lui seul appartenait le soin de renouer l'œuvre interrompue, avec ses souvenirs, avec son style. Elle prit donc le parti de l'envoyer chercher. — C'était ce que Mathilde avait prévu: c'était dans ce but que les feuillets avaient été dérobés.

Baptiste eut une seconde fois la mission d'amener Fernand. Lorsque Mathilde, qui épiait, vit le fidèle serviteur partir pour Paris de grand matin, et après une secrète conférence avec la baronne, son cœur battit de joie : — « C'est lui que l'on va chercher, » dit-elle avec cette sûreté de jugement que le cœur prête à l'esprit. — « Pourvu qu'il ne soit pas encore parti pour la Bretagne ! » disait la baronne que l'idée de ce départ faisait frémir. Elle passa la matinée dans des transes mortelles. Enfin Baptiste revint. Deux personnes guettaient son retour, et le signe d'intelligence qu'il fit de loin à la baronne, et qui disait clairement : — « Je l'amène ! » produisit une double émotion de bonheur.

Un jour plus tard, on n'aurait pas trouvé Fernand, qui avait irrévocablement fixé son départ au lendemain. L'appel de la baronne était si pressant, qu'il ne pouvait se dispenser de s'y rendre. Comme à sa première visite, on le conduisit au pavillon. La baronne se hâta d'aller le trouver, le combla de remercîments, lui apprit l'inconcevable accident, et lui dit quel service elle attendait de son obligeance. Fernand, très gracieux, offrit de se mettre à l'œuvre sur-le-champ. C'était tout ce que demandait la baronne. — « Vous serez très bien ici, et personne ne vous dérangera, » lui dit-elle en l'installant à une table sur laquelle étaient préparés du papier, des plumes et des rafraîchisse-

Digitized by Google

ments. Elle avait poussé l'attention jusqu'à faire apporter des cigares : — les femmes de quarante-cinq ans pensent à tout ! — « Ayez bien soin de ne pas vous montrer, » lui dit-elle. Fernand promit d'être invisible et de ne pas perdre une minute ; la baronne, enchantée, le laissa seul et retourna au salon, où l'attendaient sa nièce et M. d'Hervières.

Dans la prévision que Fernand viendrait et resterait au pavillon, madame de Hautemaille, voulant éloigner tout danger d'une surprise, avait arrangé d'aller passer l'après-midi à Paris avec d'Hervières et Mathilde. Elle donnait les meilleurs prétextes pour appuyer ce projet : des emplettes à faire, un rendez-vous chez son notaire. D'Hervières était ravi d'accompagner la baronne, et il comptait bien, chez le notaire, glisser quelques mots de son contrat. Mathilde avait parfaitement compris l'intention de sa tante, et rien ne pouvait lui être plus agréable que ce voyage à Paris, à condition qu'elle n'en serait pas. Voir partir sa tante avec M. d'Hervières et rester seule à la campagne, voilà le triomphe qu'il fallait obtenir en appelant encore la ruse à son aide.

Au moment du départ, et quand la baronne et M. d'Hervières furent montés dans la calèche arrêtée au bas du perron, Mathilde, que l'on attendait et que l'on appelait, parut à la fenêtre de sa chambre en nouant les rubans de son chapeau : — Je descends, dit-elle. On l'entendit courir dans l'escalier ; puis un cri perçant et douloureux retentit. — « Qu'est-ce donc? demanda la baronne en descendant de voiture.— Mademoiselle est tombée et s'est donné une entorse, répondit la femme de chambre, qui, aidée de Baptiste, avait relevé Mathilde et la soutenait. — Ce n'est rien, dit la jeune fille, qui parut faire un effort pour prononcer ces mots à travers les gémissements que lui arrachait la douleur. On la porta sur un canapé dans le salon. — Faites dételer, dit la baronne à Baptiste. — Je vous en supplie, ma chère tante, reprit Mathilde d'un ton toujours plaintif, ne vous privez pas d'aller à Paris à cause de moi. Je souffre, mais cela n'a rien de dangereux ; ce sera l'affaire d'une compresse et de quelques heures passées sur ma chaise longue. — Votre nièce a raison, dit d'Hervières, et puisque ce voyage à Paris est indispensable, comme vous nous le disiez ce matin... » La baronne se rendit à cette réflexion : — Elle a une entorse ; elle ne pourra pas aller au jardin. Et après avoir recommandé à Mathilde de se bien soigner dans un repos absolu, elle remonta en voiture avec d'Hervières ; le fidèle Baptiste se plaça sur le siége de derrière, et ils partirent pour Paris.

Dès que la calèche eut disparu, Mathilde sauta légèrement du canapé sur le parquet du salon, avec un éclat de rire que la femme de chambre répéta comme un joyeux écho. C'est là le malheur de la ruse et du mystère, d'avoir parfois besoin de prendre des domestiques pour

Digitized by Google

confidents et pour complices. Mais Mathilde s'était bien gardée de révéler à la caméristé le secret de son artificieuse conduite. Elle lui avait dit simplement que cela l'ennuyait d'aller à Paris. Libre et maîtresse du champ de bataille, elle courut au jardin et alla rôder autour du pavillon. — « Il est là! se dit-elle. Me verra-t-il? » Les fenêtres étaient fermées et les rideaux tirés. — « S'il ne me voit pas, il m'entendra peut-être. » — Et elle se mit à chanter en faisant un bouquet. Les rideaux ne remuèrent pas. — « Rien ne le distrait, dit Mathilde avec dépit... Voyons s'il se souvient de mon nom. » Elle se plaça sous une des fenêtres, et elle s'appela en criant de tout l'éclat de sa voix argentine : — «Mathilde! Mathilde! » — Le nom avait porté; le rideau s'écarta vivement, la fenêtre s'ouvrit, Fernand parut, Mathilde se montra, et il y eut un double cri de surprise et de ravissement : — « Ah! ciel! — Vous ici, mademoiselle! — Vous ici, monsieur! » — Fernand s'était élancé par la fenêtre, qui n'était pas très élevée, et il fit sa seconde exclamation les pieds sur le sable. — « Ah! combien je vous ai cherchée! » s'écria-t-il. Les questions et les réponses s'échangèrent. Fernand rayonnait de bonheur. Sa passion s'exprima avec feu et avec charme. On l'écouta, ce qui était déjà beaucoup; on lui répondit, ce qui était mieux. Les deux jeunes gens marchaient l'un près de l'autre dans les allées abritées par des arbustes en fleurs. — « Vous faites donc des romans pour ma tante? dit Mathilde en souriant. — Oui, et l'heureux hasard qui me favorise m'a ramené pour refaire un chapitre perdu. — En effet, voilà un hasard singulier! reprit Mathilde, qui n'en était pas encore à l'aveu de sa ruse. — C'est votre tante qui m'a enfermé dans ce pavillon, continua Fernand. Si elle savait qu'au lieu de travailler je fais l'école buissonnière!... — Vous ne risquez pas qu'elle vous surprenne; elle est à Paris jusqu'à l'heure du dîner. — Et à son retour elle trouvera mon travail prêt. J'ai presque fini. — Vous êtes donc bien pressé de partir? — Vous voulez que je reste? — Moi!... — Oh! je resterai. »

Les heures s'écoulèrent vite dans cette douce promenade, et les cœurs firent du chemin. Ils s'entendaient l'un et l'autre à merveille et ils cherchaient ensemble le moyen de vaincre les difficultés de la situation. Lorsque vint le moment de se séparer, il était bien convenu que Fernand ne partirait pas, et que si après avoir vu la baronne il avait quelque nouvelle à apprendre à Mathilde, il lui écrirait et mettrait son billet dans un endroit désigné du jardin. On entendit de loin le bruit de la voiture; Fernand rentra dans le pavillon et Mathilde courut reprendre son entorse sur le canapé du salon. — « Mademoiselle, lui dit la femme de chambre, pendant que vous étiez au jardin, il est venu un monsieur qui a demandé madame et qui a laissé pour elle ce mot d'écrit. — Cela arrive à propos, dit Mathilde en jetant un

Digitized by Google

coup d'œil sur le papier; — ne parlez pas de cette visite, ajouta-t-elle. — Bien, mademoiselle, si madame m'interroge je lui dirai que personne n'est venu, » reprit la femme de chambre dévouée à Mathilde jusqu'au mensonge inclusivement.

La baronne en arrivant n'eut rien de plus pressé que d'aller au pavillon. — Je ne suis pas très avancé lui dit Fernand; il m'a fallu relire presque tout le manuscrit pour me remettre en mémoire les détails que j'avais oubliés; cela m'a pris beaucoup de temps, et le passage à refaire est excessivement difficile. Mais rassurez-vous, je ne sortirai d'ici que quand tout sera terminé. D'ailleurs, je ne travaille bien que la nuit. — Vous voulez passer la nuit ici, à écrire? dit la baronne.—Oui, madame, je me sens en verve, voici l'heure de l'inspiration, ma plume va brûler le papier. — Que d'excuses, que de remerciements j'ai à vous faire pour le dérangement que je vous cause, pour la peine que vous vous donnez, reprit la baronne qui laissa Fernand à son inspiration et envoya Baptiste lui apporter à dîner. Fernand dîna de bon appétit, travailla peu, pensa beaucoup à Mathilde, et arrangea le compliment qu'il ferait le lendemain à la baronne pour prolonger son séjour dans le pavillon. Il ne manqua pas d'écrire à Mathilde le billet convenu et de le porter à l'endroit indiqué, lorsque les ombres de la nuit et le sommeil universel lui permirent de se promener dans le jardin.

Le lendemain matin, Baptiste, chargé d'aller prendre des nouvelles de Fernand, le trouva couché sur le divan et feignant de dormir profondément; il n'osa pas le réveiller et se retira sans bruit. La baronne déjeuna seule; Mathilde était retenue dans sa chambre par son entorse qui lui était encore nécessaire. M. d'Hervières ne venait que dans l'après-midi. Au moment où madame de Hautemaille achevait de déjeuner, trois personnes se présentèrent; c'étaient le maire de la commune, le curé et une des voisines de campagne qui venaient prendre la baronne pour faire avec eux une quête au profit des pauvres. Elle s'était engagée à cette œuvre de charité. Le maire était venu la veille lui rappeler sa promesse et c'était lui qui pour la prévenir avait écrit le billet confisqué par Mathilde. L'adroite jeune fille avait prévu que sa tante, si elle était avertie, trouverait une excuse et ferait remettre la quête à un autre jour. Il fallait qu'elle fût prise à l'improviste et de façon à ne pouvoir alléguer aucun empêchement. C'est ce qui arriva. La baronne qui avait encore la fourchette à la main ne pouvait se prétendre malade. Elle se résigna donc en dissimulant sa contrariété, et elle partit, toujours rassurée par l'indisposition qui défendait à sa nièce la promenade au jardin.

M. d'Hervières arriva ponctuellement à son heure habituelle. Il fut reçu par Mathilde qui pour lui n'avait plus d'entorse et ne souffrait

Digitized by Google

plus de son pied. En apprenant que la baronnne était sortie, le vieux soupirant fut piqué au vif et amèrement dépité. Autrefois, quand elle sortait pour des courses matinales, elle avait l'attention de le lui faire savoir d'avance. Dans cet oubli d'un aimable procédé, d'Hervières voyait une suite des coquetteries persistantes de la baronne. Il demanda où elle était allée. — Je l'ignore, répondit Mathilde; j'étais dans ma chambre quand elle est partie. Je sais seulement qu'elle n'est pas sortie seule. Elle donnait le bras à un monsieur.

— Un monsieur! s'écria d'Hervières ombrageux et jaloux.

— Ah! ma tante a beaucoup de succès et elle ne manque pas de cavaliers, dit Mathilde avec un air de gaieté naïve.

— Oui, reprit d'Hervières, depuis quelque temps elle produit beaucoup d'effet. Hier, chez le notaire, quand elle s'est nommée, tous les clercs l'ont dévorée des yeux.

— Si ce n'était que les clercs! dit étourdiment Mathilde.

— Quoi donc? s'écria vivement d'Hervières; que voulez-vous dire? Il y a quelqu'un autre, n'est-ce pas? un jeune homme peut-être qui lui fait la cour et qu'elle écoute? Vous en convenez!

— Moi, reprit Mathilde avec un feint embarras, — je ne dis pas cela.....

— Vous savez quelque chose!

— Ah! c'est mal, monsieur d'Hervières; vous me faites des questions auxquelles je ne peux pas répondre, et je me sauve pour échapper à cette inquisition.

Avant de se sauver, elle glissa adroitement sur un meuble le billet que lui avait écrit Fernand, puis elle courut au jardin. D'Hervières se promena un instant avec agitation dans le salon, s'abandonnant à la tempête de ses jalouses pensées. Tout à coup il aperçut le billet placé à côté d'un mouchoir portant à l'un de ses coins le chiffre couronné de la baronne; il prit le papier, l'ouvrit, et lut :

« Je vous aime, je reste; n'oubliez pas votre prisonnier du pavillon, » et donnez-lui, comme hier, quelques heures de douce liberté. »

D'Hervières pâlit, ses jambes fléchirent, il tomba foudroyé dans un fauteuil; au bout de quelques minutes, il ressuscita furieux, et s'élança hors du salon.

Mathilde avait eu le temps d'aller au pavillon, de donner le mot d'ordre, et de revenir se mettre en observation près d'une fenêtre. D'Hervières avait laissé le billet échapper de ses mains lorsqu'il s'était à demi évanoui; Mathilde se hâta de ramasser ce billet, dont nulle trace ne devait rester, et de le déchirer, afin de pouvoir dire à d'Hervières, s'il en parlait, qu'il avait rêvé; puis elle retourna lestement au jardin, et rejoignit d'Hervières moins léger qu'elle à la course.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-elle.

Digitized by Google

— Ah ! mademoiselle ! quelle indignité !... me tromper ainsi !... votre tante !... un amoureux !... caché... ici... là !

Et d'Hervières, toujours courant, arriva au pavillon; la porte était fermée en dedans, donc il y avait quelqu'un. Le jaloux secoua cette porte et menaça de l'enfoncer, oubliant qu'il n'était pas chez lui et que rien n'autorisait une telle violence.

— Ouvrez ! monsieur, je sais que vous êtes là... je vous vois, ajouta-t-il après avoir regardé par le trou de la serrure; ouvrez, si vous n'êtes pas un lâche !

A ce mot, la porte s'ouvrit, et au même instant la baronne, revenant de ses courses, parut sur le lieu de la scène; ce fut un coup de théâtre.

— Ah ! vous voilà, madame ! s'écria d'Hervières, vous arrivez à propos. Et vous, monsieur, me direz-vous comment et pourquoi vous êtes ici ?

— De quel droit m'interrogez-vous ? demanda froidement Fernand.

— Oui, vous pouvez refuser de me répondre, reprit d'Hervières avec ironie, mais peu importe, votre présence en dit assez. Ah ! madame, quelle perfidie ! quelle conduite !

La baronne, consternée, accablée, restait muette, ne sachant que répondre pour se défendre, la vérité la compromettait presque autant que cet injuste soupçon.

— Arrêtez ! s'écria Fernand, je ne dois point souffrir que vous accusiez l'innocence ! une franche explication est indispensable.

La baronne jeta un regard suppliant au jeune homme, qui lui répondit de la même façon : — ne craignez rien, et il reprit à haute voix, en montrant Mathilde :

— C'est mademoiselle que j'aime, c'est elle qui m'a caché dans ce pavillon. — Oui, madame, continua-t-il en s'approchant de la baronne, j'adore votre nièce, et je vous supplie de m'accorder sa main.

Son regard ajoutait : — « c'est le seul moyen de garder votre secret. »

D'Hervières étonné, mais non pas convaincu, reprit, en s'adressant à la baronne :

— S'il en est ainsi, vous ne pouvez vous dispenser de donner votre consentement.

— Mais je ne sais si ma nièce...

Mathilde interrompit sa tante en l'embrassant, et lui dit tout bas :

— C'est pour vous sauver, je me dévoue.

— Mais, objecta de nouveau la baronne, nous sommes engagés avec monsieur Vulpin.

— Pas au point de ne pouvoir rompre, et je m'en charge, reprit d'Hervières.

— Vous ne pouvez être inexorable aux vœux de deux amants, vous qui savez si bien peindre l'amour dans votre roman, dit Fernand.

Digitized by Google

Il prit le bras de la baronne, et tout en cheminant vers la maison : — Elle me plaît, lui dit-il, et je serais heureux d'être votre neveu : nous garderons votre secret en famille, et je vous ferai d'autres romans.

La baronne se laissa vaincre, elle consentit, moins par bonté d'âme peut-être que par la peur d'une révélation; et comme elle était dans un de ses jours de clémence, elle pardonna à d'Hervières ses soupçons injurieux, et lui tendit la main en lui disant gracieusement : — « elle est à vous. »

De sorte que ce fameux roman : — *Une passion dans le grand monde,* — fit deux mariages.

EUGÈNE GUINOT.

Digitized by Google

CRITIQUE.

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE *.

PAR M. VILLEMAIN.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

M. Villemain n'avait guère que vingt ans lors des premiers désastres de l'Empire. Trop jeune encore pour être mêlé lui-même aux affaires, et pourtant déjà mûr à les comprendre et à les pénétrer; clairvoyant par nature, nourri tout fraîchement des leçons de l'histoire, doué d'un merveilleux don d'entendre et de ne rien oublier, il n'était pas un spectateur vulgaire, un stérile témoin des grands événements qui allaient étonner le monde. Chaque phase de nos calamités, chaque jour des deux fatales années 1812 et 1813, devaient se graver en traits ineffaçables dans ce jeune et généreux esprit. N'eut-il de ces temps-là d'autres souvenirs que les siens; ne nous racontât-il que ses pensées, ses conjectures, ses impressions personnelles, ce serait déjà pour nous et pour l'histoire de précieuses indications; mais le hasard nous voulait mieux servir : au lieu de jeter dans la foule ce perspicace jeune homme, au lieu de lui laisser voir et juger les choses du dehors et sur l'apparence, il l'avait de longue main introduit, comme à dessein, dans l'étroite amitié, dans l'intime confidence de

* Paris, Didier, 1854 (1853), 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

deux hauts personnages, de deux des puissants du jour, que le maître, au déclin de sa fortune, devait le plus souvent admettre à ses secrets et familiers entretiens. M. de Fontanes et M. de Narbonne, tous deux lettrés, portant tous deux dans la cour impériale les traditions, les goûts de leur jeunesse, et avant tout le culte de l'esprit, s'étaient sentis comme attirés par un attrait tout naturel vers une intelligence, la plus vive, la plus piquante, la plus ornée peut-être que jamais ils eussent rencontrée même en leurs meilleurs jours. Tout semblait combiné pour que ces deux nobles amitiés ouvrissent à M. Villemain une mine inépuisable d'enseignements et d'informations. S'il eût été de dix ans plus âgé, des rapports tout différents se seraient établis entre lui et ces deux hommes : ils l'auraient recherché, admiré, mais en lui laissant plus souvent la parole, en comptant davantage avec lui : se servir sans façon, à tout propos, de sa plume si facile et si prompte; le mander à toute heure, le jour et la nuit même; lui dicter leurs souvenirs, leurs impressions de la journée, tout cela se pouvait faire avec un jeune homme de vingt ans; plus tard, il eût fallu en user autrement : la même confiance n'aurait laissé que des traces fugitives, et nous ne profiterions pas aujourd'hui des trésors amassés dans ce commerce continu.

On comprend maintenant de quels souvenirs nous veut parler M. Villemain. Il ne s'agit ni de pensées, ni de méditations littéraires. Ce sont des Mémoires politiques, ou plutôt c'est de l'histoire, de l'histoire non composée, non combinée, coupée par fragments, mais vivante et prise sur le fait. L'heure n'est pas encore venue de raconter d'un seul jet, d'embrasser d'un seul regard, et surtout de juger sans passion l'ensemble de cette époque naguère si loin et maintenant si près de nous, mais il importe au moins de signaler jusqu'au moindre jalon qui pourra guider un jour les pas de l'historien, et de ne laisser s'éteindre aucune des vérités partielles qui lui serviront de flambeau. M. Villemain a compris ce devoir : comme un mandataire fidèle, il ne garde pas pour lui seul le dépôt qu'il a reçu. Ce qu'il nous en montre aujourd'hui est un engagement de nous en donner davantage. Il n'aura pas fait ce premier pas pour nous abandonner en chemin, et lancé ce premier volume pour le laisser isolé. Nous ne sommes qu'au début de ses *Souvenirs contemporains*. Après M. de Narbonne, M. de Fontanes aura son tour. Pour aujourd'hui, le premier seul est en scène; nous n'avons devant nous que la noble figure du spirituel aide de camp de l'empereur Napoléon; c'est lui seul qui nous initie aux secrets préliminaires et aux effrayants symptômes de nos sanglantes catastrophes.

Le narrateur a pris la plume pour rendre à la vérité un pur et sévère hommage, puis aussi pour payer un tribut de reconnaissance à

Digitized by Google

une mémoire qui lui est chère. Jamais commémoration n'aura été plus efficace; jamais plus signalé service ne fut rendu à un ami. M. Villemain n'honore pas seulement le comte de Narbonne, on peut dire qu'il le ressuscite. En divulguant ses confidences, en racontant son esprit et son cœur, c'est une nouvelle vie qu'il lui donne.

Nous savions bien que, vers 1809, un général de plus de cinquante ans, de bonne mine et de noble tournure, fidèle non-seulement à la poudre, mais aux plus délicates manières, aux façons les plus exquises des anciens courtisans, et n'en portant pas moins avec une mâle aisance l'uniforme de la nouvelle armée, avait inopinément paru aux Tuileries et presque aussitôt pris place, au premier rang, dans les bonnes grâces et la confiance de l'Empereur. Aucun bulletin n'avait jusque-là prononcé le nom de ce général : on se rappelait seulement qu'au début de la révolution, avant le 10 août, un comte de Narbonne, déjà militaire habile autant que parfait gentilhomme, ministre de la guerre en face de la Législative, avait pendant quelques mois prêté au malheureux Louis XVI une assistance courageuse. La retraite et un silence de près de vingt années le rendaient depuis longtemps comme étranger aux générations nouvelles, mais à peine autorisé à reprendre son épée, il avait, nous le savions encore, fait preuve d'un grand courage et d'un rare dévouement. Son esprit, sa bonté, ses vives réparties, son infatigable obligeance, on en parlait au camp aussi bien qu'à la cour, mais ceux-là seuls s'en faisaient une complète idée, qui avaient eu l'heureuse chance d'approcher de sa personne. Mort quelques mois avant la chute de son maître, peu de temps après les désastres de Leipsick, quand l'Etat perdait par milliers ses plus vaillants défenseurs, il avait disparu et s'était comme effacé dans le deuil universel. Son retour à la vie publique avait été trop passager pour laisser de profondes traces, et il n'était donné qu'à un petit nombre d'amis de conserver de lui une fidèle image.

Désormais son portrait existe, visible à tous, et à l'abri des ravages du temps. La perfection de l'œuvre en garantit la durée. Pour ceux qui ont connu M. de Narbonne, la ressemblance est, dit-on, saisissante : les moindres traits sont en saillie; les illusions de l'amitié n'ont rien exagéré, rien embelli. Nous nous sommes permis sur ce point de ne pas accepter sans contrôle les souvenirs de M. Villemain. Tous les contemporains que nous avons consultés ont été unanimes; tous nous ont dit comme lui : « qu'à la fin du dernier siècle et dans » les premières années du nôtre, ils ne croyaient pas avoir rencontré » un esprit plus rare et plus cultivé, un cœur plus généreux, un » homme plus aimable dans le commerce de la vie, et plus hardi, plus » sensé, plus capable de grandes choses. » L'un d'eux, qui s'y connaît, nous a même assuré que pour de fins auditeurs la conversation

Digitized by Google

de M. de Narbonne était plus attrayante et de meilleur aloi que celle de M. de Talleyrand lui-même. Non-seulement, nous a-t-il dit, il avait plus de lettres, plus d'études, et ce qui n'était guère difficile, plus d'âme et plus de cœur; mais il avait plus d'esprit, plus d'esprit argent comptant, la parole plus vive, le trait plus étincelant. Nous tenons cet éloge pour exempt de toute complaisance, et nous en concluons qu'il n'y a vraiment rien à rabattre de toutes les perfections que M. Villemain a réunies dans ce portrait si merveilleusement peint de mémoire. Un seul trait nous cause, il faut le dire, quelques doutes involontaires. M. de Narbonne avait-il conservé, avait-il jamais dû sentir un tel amour, un besoin si réfléchi du régime légal et de la liberté constitutionnelle? Que dans le palais de l'Empereur Napoléon il passât pour libéral, cela se comprend. Il avait essayé, dans son court ministère, de concilier l'ancien régime et la révolution; il professait une vive et sincère admiration pour madame de Staël; il avait cette liberté d'esprit, cette politesse indépendante qui hasarde une objection et sauve l'audace du conseil par la grâce du compliment. C'était là son mérite, son cachet original au milieu de cette cour plongée dans la muette soumission. L'Empereur qui l'avait tiré de sa retraite et en avait fait son aide de camp pour rompre la monotonie de ses interlocuteurs ordinaires, pouvait très bien lui dire : « Mon cher Narbonne, vous qui » avez cru à la Constitution de 91, vous qui êtes constitutionnel, vous » que je n'ai pas encore guéri du pli de 89. » C'étaient des façons de parler comme les aimait ce causeur tout puissant; mais cela voulait-il dire que des institutions modérées, des garanties politiques fussent réellement pour le noble aide de camp un idéal dont il poursuivit la chimère, et que l'Empereur crût, tout de bon, avoir à son chevet et sous sa tente un véritable idéologue? Franchement nous en doutons; si M. de Narbonne cherchait la liberté, on conviendra qu'il prenait pour l'atteindre un singulier chemin, et qu'en entrant aux Tuileries il s'était imposé une rude pénitence?

Ce qui nous fortifie dans nos doutes, c'est que, même à son jeune âge, avant 89, il ne passait pas, ce nous semble, pour avoir chaudement épousé, comme tant de jeune noblesse, les idées de réforme et d'émancipation. Il s'était abstenu sagement de la croisade américaine, et s'il salua l'aurore de la Révolution, ce fut assurément avec moins d'enthousiasme que bien des gens de cour comme lui. Il entra de bonne heure dans les rangs constitutionnels, parce qu'il voulut rompre dès l'abord avec l'émigration. Son bon sens l'avait averti que de tous les moyens de servir la royauté celui-là était le plus malhabile et le plus impuissant. Cette manière de se défendre en abandonnant la partie répugnait à son loyal courage. Il voulait qu'on fît avec franchise de justes sacrifices, et qu'ensuite on résistât en se

Digitized by Google

groupant autour du Roi. C'était là de la tactique, du royalisme intelligent, et non un penchant bien vif aux nouvelles idées. Pour tout dire, en un mot, sous Louis XVI comme sous Napoléon, M. de Narbonne, à notre avis, était et devait être ce que la nature l'avait fait, un homme de cour, de la meilleure et de la plus rare espèce, mais un homme de cour. Nous ne prétendons pas que son éloquent biographe l'ait affublé en citoyen. Ce n'est pas lui qui commet de semblables méprises. Il a seulement, sur ce point, reproduit un peu trop littéralement, peut-être, ses souvenirs de 1812. Le jeune homme de vingt ans, épris dès-lors de ces hautes idées de droit et de justice auxquelles l'homme mûr devait rester si noblement fidèle; savourant avec passion, non-seulement les chefs-d'œuvre de l'éloquence antique, mais un fruit bien autrement défendu, les discussions du Parlement d'Angleterre, pouvait-il ne pas prendre pour un secret amant du gouvernement constitutionnel, un homme qui lui traçait avec un sincère enthousiasme les portraits des plus illustres orateurs anglais, qui tenait à honneur d'en avoir intimement connu et aimé quelques-uns, et qui parlait, sans injures ni colère, de la Grande-Bretagne et de ses institutions? Comment ne pas se méprendre et ne pas transformer une liberté d'esprit alors si rare et presque périlleuse, en amour de la liberté?

Peu importe, après tout : ce n'est là qu'une nuance dans la vérité du portrait; que M. de Narbonne ait été plus ou moins libéral, cela ne regarde et n'intéresse que ceux qui l'ont connu. Il était généreux, chevaleresque, plein d'esprit, de bon sens; il aimait ardemment son pays, nous n'en voulons pas davantage : c'est tout ce qu'il en faut pour donner tout crédit et à ses confidences et aux belles pages historiques qu'elles ont inspirées.

Jamais cadre plus heureux ne fut plus artistement rempli. A travers cette biographie de M. de Narbonne, c'est tout un quart de siècle de notre histoire, et quel quart de siècle! c'est la Révolution tout entière, le Consulat, l'Empire qui passent devant nous. Les événements, les personnages ont beau nous être connus, ils semblent rajeunir et prendre un aspect nouveau à être ainsi présentés incidemment, de profil, sous une forme aussi concise qu'attrayante, et au point de vue d'un homme exilé de son pays, mais lui appartenant toujours et résolu à ne servir que lui.

M. de Narbonne aimait à s'entretenir de cette triste et aventureuse partie de sa vie, qui commença le lendemain du 10 août. Échappé au massacre, grâce au courage de l'amitié, il était venu chercher à Londres un refuge; puis, à peine en sûreté, peu s'en fallut qu'il ne revînt en France chercher volontairement la mort. Il avait, au premier bruit du procès du Roi, revendiqué le droit de comparaitre à la barre de la Convention, comme ex-ministre de la guerre, pour assumer

Digitized by Google

la responsabilité de ses actes. La Convention, qui n'avait nulle envie d'augmenter l'éclat de la défense, repoussa cette demande, que seul de ses anciens collègues M. de Narbonne avait osé former. Réduit à invoquer l'intervention de l'Angleterre en faveur du royal accusé, un nouveau refus l'attendait. Il n'entrait dans les desseins du gouvernement britannique ni d'épargner une honte à la France, ni d'avoir l'air d'essuyer un refus. Le moment était solennel pour cette fière et prudente nation : libre, paisible, soumise aux lois, affectant de respecter dans une neutralité silencieuse nos tentatives de liberté sitôt déçues, sitôt déshonorées, mais résolue à se garantir du volcan qui nous dévorait, elle attendait froidement que le moment fut venu d'entamer contre nous une guerre à outrance pour assurer du même coup et le salut du monde, et sa propre suprématie. Ce grand spectacle avait profondément frappé M. de Narbonne, et il en avait percé le mystère avec une sagacité qui se reflète dans les chapitres sur son séjour à Londres. Nous y suivons M. Pitt dans tous ses mouvements; nous assistons à ses formidables apprêts; nous le voyons, guidé par le génie, soutenu par la haine, n'éclater qu'à son heure et se faire pour ainsi dire imposer par son pays cette guerre qu'il lui soufflait au cœur depuis deux ans, et qu'il avait fait passer dans ses veines. Puis, quand le signal est donné, quand l'appel à la force est devenu public; quand l'Angleterre, jetant le masque, a recruté contre nous les armes de tous les peuples, l'hospitalité d'un tel pays devient, on le conçoit, intolérable à M. de Narbonne, et on aime à le voir, non-seulement fermer l'oreille aux indiscrètes instances du chef de la coalition, mais chercher aussitôt dans les vallées alors paisibles de la Suisse, sur une terre qui se flattait encore de rester neutre, un asile et la chance de rencontrer des Français, émigrés involontaires comme lui.

Tant que dura la république, M. de Narbonne n'essaya même pas de rentrer dans sa patrie. L'exil était pour lui une peine cruelle, et, après la chute de la Terreur, bien des moyens lui étaient offerts de mettre un terme à sa proscription; mais il méprisait la faction corrompue qui s'était emparé de notre pauvre France, sous prétexte de l'affranchir, et il n'eût pas senti moins de dégoût à lui demander l'hospitalité à l'intérieur, qu'à la recevoir au dehors de nos plus acharnés ennemis. Ce ne fut qu'à l'établissement du gouvernement consulaire, lorsqu'aux iniquités accumulées par tous les pouvoirs précédents, semblait succéder un sincère et durable retour à l'ordre et à la justice, qu'il se hâta de revoir cette France et ce Paris dont il était séparé depuis huit ans. Il y retrouva des amis, quelques-uns puissants et bien en cour, mais qui ne jugèrent pas à propos d'user pour lui de leur faveur, et de risquer qu'il la partageât avec eux; aussi, bien que séduit par l'éclat du nouveau pouvoir, et enclin dès

Digitized by Google

lors à le servir, il n'en fut pas aperçu, et de longues années s'écoulèrent sans qu'on le vit sortir de l'inaction et de l'obscurité. Il n'avait revu la patrie que pour y continuer sa vie d'exil, au milieu de ses livres et dans quelques cercles intimes qu'il charmait de ses éblouissantes causeries. Le bruit n'en parvint à Saint-Cloud que vers 1809, et ce fut seulement alors, quand il n'y songeait plus, que la faveur le vint chercher et le jeta brusquement dans le plus violent tourbillon de la vie militaire, lui qui philosophait depuis près de vingt ans.

Ici tout va changer, son histoire comme sa fortune. Les chapitres qui précèdent étaient une introduction : brillante et rapide esquisse où les aperçus généraux se succèdent et s'enchaînent entremêlés de fines anecdotes, de malicieux portraits, parfois de tableaux lumineux, telles que ces pages sur le 18 brumaire et les débuts du Consulat, si vraies, si neuves, et du nombre des plus belles que l'auteur ait écrites. Ce préambule se poursuit tant que M. de Narbonne conserve ses loisirs; dès qu'il entre dans l'action, on peut dire que le livre commence. La scène se circonscrit; au lieu de rayonner, l'intérêt se concentre; l'historien ne porte plus çà et là ses regards, il s'enferme dans une étude approfondie de quelques événements formidables, sur la foi du témoin le mieux placé pour les bien voir.

C'était à l'ouverture de la campagne de 1809, peu de temps avant Essling, que M. de Narbonne avait reçu l'invitation de reprendre son grade et de rejoindre la grande armée. Étrange destinée que la sienne! n'avoir servi que deux monarques, et tous deux si près de ne l'être plus! Il est vrai qu'en 1809 on ne se doutait guère de l'abîme qui commençait à s'ouvrir sous les pas de son nouveau maître. La différence semblait grande entre un malheureux Roi prisonnier dans son palais, sans armée, sans argent, n'exerçant plus qu'un pouvoir dérisoire, et ce puissant vainqueur, obéi, redouté, enrôlant sous son drapeau, non-seulement les soldats de la France, mais les armées de l'Europe, commandant à ses Rois comme à des lieutenants, et jetant des trônes en dot à tous les membres de sa famille. Un œil exercé pouvait bien entrevoir certains périls naissants que lui seul s'était faits, l'envahissement de l'Espagne, l'enlèvement du Saint-Père; mais ces blessures, bientôt mortelles, n'étaient pas aperçues de la foule : personne n'abordait l'idée que la fortune pût le trahir; sa force était d'être invaincu et de passer pour invincible.

Aussi, ce fut un rude coup et un avertissement sévère que cette journée d'Essling où le conquérant et son armée semblèrent un instant perdus. Les yeux s'ouvrirent; d'un bout à l'autre de l'Europe on sentit comme un frémissement de doute chez les uns, de vague espoir chez les autres : puis de nouveaux efforts de génie et d'audace, Wagram, une paix triomphante, eurent bientôt dissipé, au moins en

Digitized by Google

apparence, ce trouble passager, et rétabli l'ancien prestige. Un mariage, dont les maisons régnantes les plus fières s'étaient disputé l'honneur, la naissance d'un fils, tant de prospérités coup sur coup, tant de gages de force et de durée, achevèrent, on peut le dire, d'effacer, sauf dans quelques esprits, tout souvenir d'Essling; et lorsqu'au printemps de 1812 le bruit se répandit qu'une expédition lointaine et gigantesque allait être tentée, bien peu de gens auraient osé prédire un résultat fatal à l'agresseur. Peut-être en sondant ses plaies secrètes, les aurait-on trouvées déjà vives et profondes; peut-être sa nouvelle armée, amas d'hommes de toutes les nations, avait-elle grandi plutôt en nombre qu'en puissance; ce n'était plus l'armée compacte, homogène, aguerrie de Friedland et d'Eylau, l'armée de 1807; mais à ne voir que la surface, c'était la plus immense armée des temps modernes, et celui qui la commandait n'avait jamais atteint, dans l'opinion des hommes, un plus haut degré de puissance. L'heure de sa chute allait pourtant sonner! quel coup de foudre! quelle accablante leçon! quel exemple de notre néant! Fut-il jamais plus grand spectacle, plus effrayante tragédie?

M. Villemain s'abstient, on le comprend, de tout récit militaire de la campagne de 1812. Cette tâche appartient à ceux qui portent une épée, et quelques-uns déjà l'ont dignement remplie. Nous ne manquons ni de souvenirs stratégiques, ni même d'éloquentes peintures, soit des désastres de la retraite, soit des stériles victoires de l'invasion. Mais ce qui est moins connu que le drame lui-même, et ce qui n'est pas moins émouvant, c'est le mystérieux prologue qui l'avait précédé. Pendant que nos bataillons se formaient, s'instruisaient en silence, trois mois s'étaient passés, trois mois de fièvre et d'insomnie, où l'inventeur de ce fatal projet l'avait mûri, agité, débattu, d'abord avec lui-même, puis avec ses compagnons d'armes les plus discrets et les plus sûrs, Duroc, Berthier, Caulaincourt, souvent aussi avec le plus âgé de ses aides de camp, interlocuteur préféré qu'il semblait avoir à cœur de convaincre plus encore que les autres. Tous ils parlèrent avec sincérité, avec un douloureux et tendre dévouement. La vérité lui fut dite. Faveur si rare que Dieu lui envoyait sans doute après tant d'autres biens dont il l'avait comblé, pour mieux justifier les rigueurs qu'il réservait à son aveuglement!

C'est à ces entretiens, gravés au moment même dans une mémoire fidèle, que nous font assister les *Souvenirs contemporains*. Il n'y a ni fiction, ni poésie qui ne pâlisse devant de telles réalités. Sont-elles pures de tout mélange? Nous n'oserions le dire. L'art pourrait bien, dans quelques beautés d'expression, être venu en aide au souvenir; mais le fond est évidemment vrai; ces choses là ne s'inventent pas. Etranges dialogues! Le maître acceptait bien, provoquait même la

Digitized by Google

controverse, à condition de n'avoir, après tout, de conversation qu'avec lui-même. La contradiction ne servait qu'à lui fournir la réplique pour continuer son monologue. Il en était venu à force de prospérités, à ce genre de maladie où l'homme oublie qu'il a des semblables, s'isole et s'enferme en lui-même et devient comme impénétrable à la lumière du dehors. Des serviteurs plus hardis, des amis plus éloquents n'auraient pas réussi à se faire mieux entendre. Personne, pas même lui, ne pouvait plus lutter contre une invincible passion, la passion du jeu, du grand jeu des batailles. Il se sentait au fond de l'âme entrainé, vaincu, subjugué, et toute sa vigueur d'esprit n'était plus employée qu'à forger des raisons pour s'excuser et s'absoudre. De là ce flot, ce torrent de sophismes éloquents, de sublimes extravagances qui débordent de ses lèvres dès qu'il parle de Moscou, de la mission qui l'y attend, des éternels services qu'il va rendre aux générations futures en s'enfonçant dans ces déserts. On sent qu'il s'enivre en parlant et qu'il cherche encore moins à convaincre ceux qui l'écoutent qu'à se tromper et à s'étourdir : « Quel homme ! s'écrie M. de Narbonne, après » deux heures de ces impétueuses paroles. Quelles grandes idées! » Quels rêves! Où est le garde-fou de ce génie? C'est à n'y pas croire; » on est entre Bedlam et le Panthéon ! » Alternative éloquente dans la bouche d'un ami; sa vieille admiration ne souffrait pas qu'il en dit davantage; mais la tristesse de sa voix avait trahi sa pensée.

Et pourtant tel est l'intérêt qui s'attache au génie, même dans son vertige, que malgré cette obstination évidemment incurable, on doute, on attend, on espère, et jusqu'au dernier moment on se surprend à croire qu'un si grand édifice ne s'écroulera pas d'un seul coup. C'est là le côté dramatique, attachant, de cette sombre histoire. La péripétie s'en prolonge tant qu'il reste à cet homme, courant tête baissée à ce gouffre béant que lui seul ne voit pas, une chance de salut et de raison. Tant qu'il n'a pas quitté Saint-Cloud, sa fortune et l'avenir sont encore dans ses mains : à Dresde même, dernières heures de sa toute puissance, rien ne semble irrévocable. Ces longs retards, ne veulent-ils rien dire? Il hésite peut-être, il va peut-être ouvrir les yeux. A Wilna l'intérêt redouble; sans doute, il va s'arrêter : il en est temps : l'été s'enfuit, l'hiver viendra sitôt! comment ne le voit-il pas? mais il marche toujours. A Witepsk enfin, même à Smolensk tout n'est pas perdu s'il s'arrête; il peut revenir sur ses pas, affaibli, mutilé sans doute, mais terrible et de force à renaître tout entier. Il marche, il marche encore, il atteint ce Moscou, ce fantôme, ce rêve : là plus d'incertitude : le doigt de Dieu l'attend. L'arrêt est prononcé : il est perdu quoiqu'il fasse; sa destinée ne dépend plus de lui. Mais il comble la mesure. L'orgueil l'a conduit au fond de ces déserts, l'orgueil lui défend d'en sortir; il pourrait en partant sauver le reste de ses braves,

Digitized by Google

il s'obstine à demeurer. Il s'attache à ce monceau de cendres, à ces ruines fumantes, pour constater qu'il les a conquises; pour ne pas s'avouer, pour ne pas avouer au monde que tous ses plans sont déçus. Au terme du voyage comme au jour du départ il lui faut vivre de mensonges! Puis il s'éveille en sursaut devant un rempart de frimats, des nuées d'ennemis, et quatre cents lieues à parcourir, ou plutôt à joncher de cadavres.

Si l'idée d'un échec possible avait ému l'Europe après Essling, quel ébranlement n'allaient pas exciter la vue de cet affreux désastre, cette héroïque armée anéantie, ces calamités sans exemple? De la Vistule au Rhin les peuples laissent voir une joie mal déguisée; on entend leurs cris de vengeance: Les Rois dans la stupeur hésitent, se consultent; même les plus sincères et les plus compromis, osent à peine rester fidèles. Tout semble présager un dénouement prochain: on se trompe. Le géant n'est que terrassé et se prépare à un suprême effort. Bientôt on le voit s'élancer à la tête d'une armée, d'une autre grande armée, sortie de terre à sa voix. Cette résurrection, presque aussi prodigieuse que le désastre lui-même, tient l'Europe en suspens. Si ce jouteur terrible allait recouvrer sa force et contenir ses alliés, qui sait s'il tarderait longtemps à laver son affront dans de nouvelles conquêtes? Le climat seul après tout a triomphé de lui: la guerre, la franche guerre peut lui rendre ses faveurs. Déjà son ancienne étoile ne reprend-elle pas son éclat? A Lutzen, à Bautzen, à Dresde, le capitaine a reparu toujours habile et encore heureux. Mais à quoi bon? Cette gageure, cette partie désespérée, il ne peut la gagner. Depuis Moscou elle est perdue, irrévocablement perdue. Il aura beau faire des prodiges, gagner des combats, des batailles, il ne retardera que d'une heure son inévitable destin. De là, sur ces premiers succès de la campagne de 1813, je ne sais quelle empreinte de fatalité qui vous serre le cœur. Il semblerait qu'après 1812, après ces déchirants tableaux, rien ne dût nous émouvoir; eh bien! il est un spectacle plus triste encore, s'il est possible, c'est ce retour trompeur de la victoire, ces lauriers inutiles, cette joie si courte de nos pauvres conscrits, intrépides enfants, dernier sang d'une patrie qui s'épuise et qui va succomber sous le poids irrésistible de tous ses ennemis l'écrasant à la fois.

Existait-il un moyen, une chance d'affaiblir, sinon de briser cette formidable ligue? Le concours de l'Autriche, ou même sa neutralité sincère aurait suffi, peut-être, à rétablir la balance. Pouvait-on l'acheter? A quel prix? Dès la fin de 1812, en quelques jours passés à Vienne, M. de Narbonne avait saisi, et sur le champ signalé à son maître, des symptômes évidents de défection. C'était folie, selon lui, de prendre au sérieux les liens de famille; il fallait, avant la campa-

Digitized by Google

gne, rendre à la monarchie autrichienne un assez vaste territoire, la doter assez largement pour qu'elle n'eût pas même la pensée d'obtenir plus en jouant plus gros jeu.

Cette façon de tailler dans le vif, de jeter quelque chose à la mer pour ne pas périr corps et biens, d'essayer jusqu'au bout des chances raisonnables, sans jouer jamais quitte ou double, nous comprenons qu'elle plût à M. de Narbonne, qu'elle séduisît cet esprit à la fois sensé et résolu. C'était le même conseil, à part la différence des temps et des situations, qu'en 1792 il donnait à Louis XVI. Conseil excellent sans doute, mais d'une exécution impossible. Si le monarque constitutionnel n'avait eu à défendre sa couronne et sa vie que contre une Assemblée, c'est-à-dire contre les sommités du Tiers-État, contre les hommes qui semblaient conduire le pays, nul doute que de promptes et habiles concessions n'eussent pu diviser ses adversaires, et raffermir sa puissance; mais derrière l'Assemblée étaient les masses, les masses qu'elle avait déchaînées, qu'elle ne gouvernait pas, qui la poussaient au contraire, aveugle et brutale avalanche, qui loin de s'arrêter devant les concessions, en devenait plus rapide et plus meurtrière. De même en 1813, si l'Empereur Napoléon n'avait eu à combattre que des gouvernements, il n'eût pas été impossible, en ne marchandant pas, en se résignant de bonne heure à en bien traiter quelques-uns, de rompre le faisceau et d'avoir bon marché des autres. Mais les peuples étaient derrière, ardents, impitoyables, n'entendant accepter ni transaction, ni marché. Qu'importait aux Hongrois, aux Bohèmes, aux Tyroliens, qu'on rendit à l'Autriche les provinces illyriennes? Ce n'était pas pour des compensations, pour des indemnités géographiques qu'ils avaient pris leurs carabines, quitté leurs femmes et leurs enfants; c'était pour la guerre sainte, pour expulser de leur sol ceux qui l'avaient victorieusement foulé, pour les poursuivre à leur tour et renverser dans sa propre patrie cette puissance oppressive qui les traitait si durement. L'heure était donc passée de recourir aux concessions. C'était dix ans plutôt qu'il eût fallu s'y prendre. On pouvait alors essayer d'un peu plus de justice et de modération, moins abuser de la victoire, moins pressurer, moins humilier. Peut-être, au jour de la défaite, aurait-on rencontré de moins implacables colères. Cette chance n'existait plus. Les paroles de paix, les pourparlers, les conférences, les préliminaires de congrès, tout cela n'était que chimère. L'Empereur, en se refusant à tous les sacrifices réputés suffisants, en s'attachant avec obstination à toutes ses conquêtes, même à celles qu'il ne possédait plus, ne changeait donc rien à sa fortune ; ses amis, ses meilleurs serviteurs avaient tort de lui en faire un crime; eût-il tout cédé, les souverains eussent-ils été sincères; cette diplomatie tortueuse dont ils

Digitized by Google

l'enveloppaient pour le perdre eût-elle marché droit au but; eût-on voulu la paix des deux côtés, l'eût-on signée, l'Europe déchaînée, ivre d'indépendance et de sang, aurait biffé la signature et poussé ses chefs contre nous.

M. de Narbonne, hâtons-nous de le dire, tout en conseillant la sagesse, n'espérait guère qu'elle portât ses fruits. Bientôt, le temps marchant si vite, il fut des premiers à reconnaître que devant cet impétueux réveil du sentiment national, tout sacrifice était tardif et toute transaction impossible. Lorsqu'à la fin de mars 1813, son maître l'eut choisi pour aller en ambassadeur tenter à Vienne un dernier effort, il partit le cœur navré, sans la moindre espérance d'un retour de fortune pour la cause qu'il avait embrassée si tard, et qu'il servait d'un cœur si jeune et si ardent. Il dit adieu à ses amis, comme un homme averti qu'il ne doit plus les voir, le regard encore serein dans sa tristesse, et l'esprit aussi libre que s'il n'eût rien prévu. Huit mois après, abandonné, au plus fort du désastre, dans un poste perdu, au milieu de soldats malades, mortellement atteint lui-même, il ne songea qu'à eux, leur prodigua ses soins, les soutint de son courage, et, se dévouant jusqu'au bout, ne s'alita que pour mourir.

Cette imparfaite esquisse, où à peine avons-nous indiqué quelques traits de la figure de M. de Narbonne et le fond historique sur lequel elle se détache, s'adresse seulement à ceux de nos lecteurs, déjà sans doute en petit nombre, qui n'ont pas encore lu les *Souvenirs contemporains*. Bientôt ils verront de leurs yeux ce que nous renonçons à leur apprendre. Il est des choses qu'une œuvre d'art peut seule dire d'elle-même. Celle-ci a le double mérite d'être à la fois un portrait et un livre; un livre qui désormais a sa place marquée parmi les plus brillantes et les plus instructives études qu'inspirera l'histoire de l'Empire. Nous n'oserions affirmer, en parlant d'un esprit si fécond, et de qui nous avons tous reçu, dans notre vie, tant de nobles semences et d'utiles leçons, que son dernier écrit efface tous les autres; mais si, par l'étendue, par l'ordonnance, par la régularité du plan, M. Villemain a pu produire des œuvres plus complètes que celle-ci, jamais, assurément, jamais il n'a rien créé d'aussi animé, d'aussi vivant, rien qui rappelle mieux la magie de sa parole et le feu de son esprit.

L. VITET.

Digitized by Google

DÉCOUVERTES DANS LES RUINES DE NINIVE

ET DE BABYLONE,

PAR M. AUSTEN H. LAYARD.

(Suite et fin.*)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

Nous avons quitté les vastes domaines de l'érudition assyrienne, couverts, pendant tant de siècles, par une obscurité que, grâce aux efforts combinés de la France et de l'Angleterre, l'aurore de la critique, commence à se dissiper. Le guide qui nous conduisait dans cette exploration rapide nous convie maintenant à le suivre dans une partie toute différente, mais également attrayante, et peut-être aussi instructive, de la tâche qu'il s'était proposée dans son nouveau voyage en Orient. Il ne perd, dans sa relation, aucune occasion de décrire l'aspect des contrées qu'il traverse, d'étudier les mœurs, de peindre la physionomie des populations avec lesquelles il entre en contact; nous extrairons de son ouvrage quelques renseignements que nous chercherons à classer avec méthode, pour en rendre plus sensibles les résultats.

Parti de Trébisonde, à l'extrémité nord-est de l'Asie-Mineure, M. Layard s'est avancé jusqu'à une petite distance de Kurua, ville située au confluent du Tigre et de l'Euphrate, dont les eaux réunies coulent vers le golfe persique par le large canal que les géographes modernes connaissent sous le nom de Shat-el-Arab (fleuve des Arabes), et que les anciens Assyriens appelaient la Rivière-Salée, parce que l'influence des marées du golfe Persique en rend les eaux

* Voir le présent vol., p. 272.

Digitized by Google

saumâtres. Vers le couchant, M. Layard a visité les bords du Khabour, presque jusqu'à son confluent avec l'Euphrate. A l'orient, il s'est avancé jusqu'au revers de l'énorme massif des montagnes qui séparent la Perse de l'empire ottoman. Sur deux points il a visité le lac de Van, petite mer intérieure, creusée dans un des hauts plateaux qui dominent les plaines de la Mésopotamie et les vallées de l'Arménie : une partie considérable de cette contrée, avec l'étroite lisière du Pont oriental qui sépare l'Arménie de la mer Noire, les districts septentrionaux du Kourdistan turc, la Mésopotamie centrale et la plus grande portion de l'Irak arabe (l'ancienne Chaldée), ont été, cette fois, l'objet des investigations de ce voyageur, qu'une connaissance approfondie des langages, des mœurs, des intérêts et des affections de toutes les classes de la population, aussi bien qu'une suite d'études sérieuses sur l'histoire de l'Asie occidentale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, mettait à portée d'en tracer le tableau le plus fidèle comme le plus intéressant.

Ces populations, réunies sous une même domination et vivant sous un même ciel, n'ont entre elles aucun autre lien ; juxta-posées l'un à l'autre dans toute la rigueur de l'expression, chacune d'elles est un nation à part, séparée de toutes les autres par l'instinct tout puissant de sa nationalité, gardant sa langue propre, et présentant comme caractère fondamental une adhésion inviolable à sa religion héréditaire. Ces races sont, dans l'ordre politique, non plus juxta-posées, mais superposées l'une à l'autre : les Musulmans, pris en bloc, exercent la souveraineté sur les membres des communions qu'ils qualifient d'infidèles; mais entre les Musulmans, la domination n'appartient qu'aux Turcs, et aux Turcs ottomans. Au-dessous de cette race privilégiée vivent les Turcomans, les Kourdes, les Arabes sédentaires et les Bédouins. Les races sujettes et qui vivent hors de l'Islamisme, sont les Chrétiens arméniens, les Chrétiens chaldéens et nestoriens, les Yézidis et les Israélites. Les Musulmans sectaires, que les Turcs qualifient d'hétérodoxes et traitent comme des infidèles, appartiennent [illegible] diverses formes, à la communion d'Ali; ils occupent quelques districts du Kourdistan et de l'Irak.

Pour établir entre ces races si nombreuses une classification, non plus administrative et politique, mais historique et ethnographique il faut rechercher l'origine et constater le langage de chacune d'elles La distinction fondamentale est entre les nations ar[illegible] araméennes et les tribus qui, du moins à leur origine, appartenaie à la famille turque et finnoise, aborigène dans les massifs de l'Our et de l'Altaï. Mais dans les contrées où M. Layard vient de les décrire les éléments primitifs de cette race ont subi tant d'altérations successives qu'on ne leur trouve plus qu'un signe caractéristique, l'idiome.

Digitized by Google

Le mélange de sang arien est très reconnaissable chez les Turcomans, établis dans l'Arménie et la Mésopotamie au dixième siècle de notre ère; les Osmanlis, arrivés beaucoup plus tard, c'est-à-dire depuis la seconde moitié du treizième siècle, dans les contrées arrosées par le Tigre, l'Euphrate et les affluents supérieurs du Kour, ont démesurément grossi leurs rangs pendant les premiers temps de leur domination, en y recevant des hommes de toutes races qui embrassaient leur culte, et des captifs enlevés à toutes les nations pour être élevés dans l'islamisme et former la famille militaire des sultans; il en résulte que ces Turcs adoptifs, beaucoup plus nombreux que les Turcs d'origine, ont effacé dans la nation entière le type physique jadis si distinct, et oblitéré même quelques-uns des traits distinctifs de l'ancienne race ogousienne[1]; il reste pourtant aux Turcs un caractère bien prononcé, dont nous essaierons de donner quelque idée, et que M. Layard, sans prétendre à le définir, esquisse d'une manière frappante, toutes les fois qu'il en a rencontré l'occasion.

Les éléments ariens de la population des contrées ici désignées sont, d'une part les Arméniens, de l'autre les Kourdes musulmans, tant les Sunnis ou Orthodoxes que les peuplades qui suivent le schisme persan ou qui vont jusqu'à l'*Alli Illahisme*[2]; enfin les Yézidis.

Les races araméennes sont les Arabes, tant sédentaires que nomades, les Chrétiens aborigènes que, suivant la différence de leurs communions[3], on nomme Chaldéens ou Nestoriens, enfin les Juifs.

La langue usuelle de ceux-ci et celle des Chaldéens, est l'arabe. Le turc est devenu l'idiome familier de beaucoup de tribus arméniennes. Le langage liturgique des Israélites est, comme on sait, l'hébreu, celui des Chaldéens et Nestoriens, l'ancien chaldaïque, celui des Arméniens, la forme antique et « littérale » du Haïkhanien. Les Kourdes et les Yézidis parlent un dialecte persan. La langue sacrée des derniers ne diffère pas de leur idiome vulgaire, tandis que les Kourdes, en leur qualité de Musulmans, sont assujétis, pour tous les emplois religieux du langage, à la prédominance de l'arabe; il en est de même des Osmanlis et des Turcomans.

Les observations qui précèdent sont, malgré leur sécheresse, presque indispensables pour se guider dans le labyrinthe de tant de races,

[1] Branche de la nation turque, établie dans la Boukharie, et dont la horde des Osmanlis, qui fonda la domination ottomane, se détacha, vers l'époque des grandes émigrations du treizième siècle, pour se porter à l'Occident.

[2] Les Persans se bornent à reconnaître Ali comme ayant été le calife légitime, le successeur véritable de Mahomet. Les sectes qui professent l'Ali-illahisme regardent Ali comme ayant été, soit lui-même un prophète, soit même une incarnation de la Divinité.

[3] Les premiers se sont réunis à la communion de l'Église romaine, dont les autres demeurent séparés.

Digitized by Google

d'idiomes et de cultes publics, surtout quand il s'agit de contrées où l'âme tout entière de l'homme palpite dans le sentiment de sa race, où sa direction constante est déterminée par ce qu'il croit être l'intérêt de sa religion.

C'est à Trébisonde que M. Layard commence son voyage. Il traverse, sans rien noter d'essentiel sur sa route, l'étroite zone maritime peuplée de Grecs et d'Osmanlis, et les terrasses abruptes du Lazistan occupées par une race fière et presque indomptable, branche musulmane de la famille ibérienne, dont tous les autres rameaux professent le christianisme et vivent sous la domination russe[1]. Varsayan est dans la vallée du Tchorok, dernier cours d'eau du bassin de la mer Noire. Là se trouvent les ruines d'églises arméniennes, dont la principale est octogone; le style de son architecture n'a rien d'absolument original; c'est un type byzantin très fleuri, et chargé d'ornements bizarres, avec un caractère de pesanteur grandiose qui se retrouve dans les monuments appartenant à la période de la puissance politique des Etats géorgiens (les douzième et treizième siècles).

Les plateaux élevés et froids de l'Arménie se trouvaient ensuite sur la route du voyageur. Une décadence profonde et qui semble irrémédiable, s'est, depuis les dernières guerres, abattue sur Erzeroum. Le chemin des caravanes allant chercher la pointe occidentale du lac de Van, descend, à Karagol, dans la vallée du Mourad-Tchai, branche méridionale de l'Euphrate. A côté des Osmanlis dominateurs, dont le nombre est peu considérable, et qui ne sortent guère de l'enceinte des villes fortifiées, la campagne est occupée par des Turcomans à demi-nomades, des Kourdes qui, pareillement, abandonnent, pendant l'été, leurs chaumières d'argile et de roseaux, pour suivre leurs troupeaux dans les hauts pâturages (yilase), et enfin d'Arméniens aborigènes, dont le nombre a été, depuis 1829, beaucoup diminué par l'émigration sur le territoire russe et par les charges excessives que le nouveau système d'administration financière a fait peser sur les races désarmées, vouées aux occupations sédentaires de l'agriculture et des métiers mécaniques.

Sur quelques points, cependant, comme à Van, les communautés arméniennes, dirigées par des chefs éclairés (ce sont partout les évêques), et protégées par des gouverneurs bienveillants, se sont rapidement relevées vers une prospérité comparative. Le portrait complet et sincère de cette race si digne d'intérêt peut être tracé à l'aide de traits épars dans le volume de M. Layard. Les Halkhans, que nous appelons

[1] Sauf encore les tribus qui habitent autour de Batoun et dans le détroit de Tchildir, derniers débris des possessions ottomanes dans la Géorgie de l'Ouest.

Digitized by Google

Arméniens[1], sont une des branches les plus solides et les moins brillantes de la famille arienne, à qui la Providence a confié les destinées de la civilisation la plus haute qui, jusqu'à présent, ait subsisté dans l'univers. Leurs mœurs sont austères et laborieuses; ils s'appliquent avec persévérance et succès à toute espèce de fabrication et de négoce. Leur antique littérature abonde en chroniques et ne possède presque aucune œuvre d'imagination. Les invasions successives des Arabes, des Turcomans, des Mongols, des Osmanlis et des Persans, dans leur territoire, ont obligé la partie la plus considérable de leur nation à se disperser dans toûtes les contrées voisines, la Géorgie, la Perse occidentale, l'Asie-Mineure, la Syrie et la Palestine, d'où l'on vit bientôt des colonies arméniennes gagner de proche en proche l'Hindoustan, la Boukharie, la Russie méridionale, la Transylvanie, la Gallicie, la Turquie d'Europe et l'Egypte; mais ces essaims dispersés au loin se sont distingués par un attachement inviolable à ce qui constituait pour eux les caractères essentiels de leur nationalité, à savoir leur langage (idiome très anciennement cultivé du groupe arien[2]) et la liturgie de leur Eglise, fixée au sixième siècle, en partie originale, en partie traduite du rituel byzantin. Quant à la suprématie ecclésiastique, les Arméniens l'ont rarement envisagée comme une question capitale. Pourtant, tandis qu'un nombre assez considérable de leurs églises s'est, en réservant l'autonomie de leur discipline, soumise à la domination suprême du Saint-Siége de Rome, jamais l'Eglise de Constantinople, ni le synode de Russie, n'ont obtenu un acte semblable d'obédience des églises arméniennes, bien plus nombreuses, qui subsistent autour du berceau de leur nation. Le chef spirituel de celles-ci est le patriarche résidant à Etchmiadzin; mais son autorité semble actuellement menacée par les prétentions du métropolitain de Siss, comme elle l'a été longtemps par celles de l'évêque d'Aghtamar[3]. La raison n'en est autre que le désir (naturel chez les dominateurs de l'Asie turque) d'affaiblir l'action d'un prélat sujet temporel de la Russie, depuis que le traité de 1826 a séparé la Perse de l'Eglise patriarchale d'Etchmiadzin. Quoi qu'il puisse arriver de ce côté, l'islamisme ne s'est jamais introduit, même à l'époque de ses victoires les

[1] Les Perses appelaient Armina la Satrapie, que les indigènes nommaient Haïkh, et que les Arabes, quand ils en firent la conquête au septième siècle, désignèrent sous le nom de Haiastan. C'est de l'appellation officielle de cette contrée dans l'empire des Achéménides, que les Grecs, et après eux les Romains, ont emprunté le terme d'Arménie.

[2] Nous entendons par les peuples Ariens ceux qui forment la division méridionale de la grande famille indo-européenne.

[3] Aghtamar, église et monastère dans un îlot du lac de Van. Siss, ancienne métropole du royaume de la Petite-Arménie, dans l'ancienne Cilicie orientale, au pied du Taurus.

Digitized by Google

plus splendides, dans le corps de cette nation arménienne, la première entre celles du monde entier où la foi chrétienne (apportée là, d'ailleurs, par des missionnaires grecs), ait été la religion de l'Etat. Les Kourdes, rapprochés des Arméniens par une affinité de race comme par une grande similitude d'intelligence, s'en tiennent séparés par l'effet de haines religieuses, si puissantes sur des intelligences oisives, des caractères raides et aigris. Les Arabes jugent l'esprit des Arméniens pesant et sans grâce; ils adressent aux Kourdes ces mêmes reproches avec bien moins de ménagement. Les types physiques de ces deux races sont presque identiques : d'une mâle beauté dans les formes, d'une régularité imposante dans les traits.

Les Kourdes, de même que les Arméniens, se sont répandus beaucoup au-delà des limites primitives de leur patrie. Leurs tribus, devenues nomades, occupent des districts entiers dans le Koraçan, l'Irak-Adjemi, l'Azerbaïdjan, l'Arménie méridionale, le nord de la Mésopotamie et celui de la Syrie; toutes les branches orientales de ce grand peuple vivent sous la domination persane. L'autonomie, que sous les suzerainetés successives des Arabes, des Turcomans, des Mongols, des sophis de Perse et des Osmanlis, les districts du Kourdistan proprement dit avaient conservée jusqu'à nos jours, a succombé sous les coups réitérés des armées régulières de la Porte, et se trouve reléguée dans le massif sauvage et presque inaccessible de Zagros, où sur la frontière mal définie des deux empires, quelques *Dereh-Beys* vivent encore exempts de tribut, les armes à la main, dans l'exercice d'une rude et précaire indépendance. Le Christianisme a toujours été repoussé par les Kourdes, qui, de bonne heure, se sont précipités dans l'islamisme, et en sont, à leur tour, devenus d'ardents propagateurs. Mais cet esprit d'enthousiasme musulman, joint à une violence aveugle de caractère et à l'obstination caractéristique des intelligences étroites, a fait germer parmi les Kourdes plusieurs sectes sur qui les persécutions les plus cruelles sont demeurées sans action répressive; la plus considérable de toutes est celle des Yézidis. Nous aurons bientôt l'occasion d'en parler. Dans la plus grande portion de l'Etat ottoman, les Kourdes sont musulmans sunnites, considérés comme orthodoxes par le pouvoir souverain. Laboureurs et pasteurs tout à la fois, demi nomades et tous armés, ils pratiquent avec une simplicité touchante les devoirs de l'antique hospitalité. Ils ont gardé sans altération le costume de leurs pères, amples turbans, vêtements longs et flottants, brodés très richement pour les chefs ou nobles héréditaires, cimeterres recourbés, lances dont le fer affilé sort d'une touffe épaisse de plumes, tout l'attirail pittoresque si regretté par nos artistes, qui visitent, depuis la réforme moderne, les ports de l'empire ottoman.

Les Turcomans, assez nombreux dans les hautes vallées de l'Eu-

Digitized by Google

phrate et du Tigre, ont conservé bien mieux que les Osmanlis le type original de leur race, originaire des steppes au nord du Sirr-Déria[1] et de l'orient de la mer Caspienne. M. Layard en fait un tableau favorable : intelligences bornées mais droites, caractère solide, ferme et loyal, invinciblement attaché aux vieilles coutumes; Musulmans sincères, sans esprit de secte ni ardeur de prosélytisme; agriculteurs paisibles ou pâtres ; sans autre industrie que la fabrication du feutre et le tissage des tapis; race énergique, mais qui, depuis plusieurs siècles, a cessé d'être entreprenante. Ils sont fort mêlés d'éléments persans, arabes, grecs et slaves (ces derniers introduits dans la nation turque par les conversions en masse à l'islamisme et par l'adjonction de captifs élevés dans les dogmes du Koran, pour être successivement incorporés dans les milices impériales). Ce mélange a fait des Osmanlis une race complètement à part, bien qu'on y retrouve quelques traits du type qui a servi de base et de cadre à ce produit si complexe de longues révolutions. La difficulté de définir d'une manière impartiale et complète le caractère des Osmanlis s'accroît à mesure qu'on acquiert des renseignements plus étendus sur l'action ancienne et présente de ce peuple dans les différentes portions de son empire. Evidemment, on ne peut accepter à leur égard qu'à titre de renseignements curieux, mais suspects, les dépositions des nations diverses, chrétiennes et musulmanes, qui vivent sous le sceptre de leur sultan. Le tableau que, d'après M. Layard et d'autres voyageurs dignes de confiance, nous avons esquissé des Turcomans, peut s'appliquer au gros de la nation ottomane quand on l'envisage de son bon côté, qui est la sujétion laborieuse. Investie du pouvoir, cette race a démontré de la façon la plus irrécusable une rare aptitude à propager et à maintenir sa domination; à tirer, par des procédés administratifs d'une simplicité élémentaire, toutes les ressources des pays conquis; à mettre en usage tous les procédés de l'art militaire le plus avancé; en même temps, une disposition effrayante à se laisser porter jusqu'aux excès de la corruption et de l'oppression; un mépris inné, universel des races conquises, et une étrange facilité à oublier, après les provocations les plus légères, ces habitudes d'humanité, de charité, de vénération pour toutes les choses saintes, que la rectitude de la nature turque, et la profession de la loi morale inculquée par le Koran, font contracter à tous les rangs de la population ottomane.

A quelque distance d'Akhlat, M. Layard, quittant le plateau bien cultivé de l'Arménie centrale, aperçut à ses pieds le magnifique lac de Van : « Cette mer intérieure, du bleu le plus vif, se montrait bornée à

[1] L'Iaxartès de la géographie grecque, limite actuelle de la domination russe dans l'Asie Centrale.

Digitized by Google

» l'orient par des rangées parallèles de montagnes couronnées de » neiges étincelantes ; au midi, le cône isolé et sublime du Subhan ; à » l'ouest, les pentes variées du Nimroud-Dagh, riches en traditions » légendaires ; enfin, au-dessous des terrasses du haut pays, l'île sacrée » d'Aghtamar, à peine reconnaissable, comme une ombre noire sur » l'eau brillante, à l'extrémité du tableau. » Cette ville, entièrement ruinée, avait succédé à la cité de *Kélat*, considérable pendant le moyen-âge, et que les annalistes byzantins connaissent, dès le huitième siècle, sous le nom de *Chliat*.

A l'époque des croisades, Khélat était le chef-lieu d'un royaume musulman, fondé par une dynastie turcomane, et qui embrassait les portions orientales et centrales de l'Arménie. Cet état avait succédé au royaume aborigène de Vaspurakan, vassal de l'empire de Constantinople, et debout encore dans la seconde moitié du dixième siècle. L'état de Khélat fut, à son tour, renversé par une autre race conquérante, et absorbé dans l'énorme empire des Mongols, aux débris desquels les sultans Osmanlis l'arrachèrent pendant les premières années du quinzième siècle. Khélat conserve beaucoup de vestiges de son ancienne grandeur ; M. Layard a fait dessiner des tombes musulmanes de formes très variées, dans chacune desquelles on reconnaît clairement la domination, encore presque exclusive, du style byzantin ; la tradition attribue pourtant le plus considérable de ces monuments au sultan Bayandour, chef de la horde turcomane d'Akkouyunlou [1], lequel vivait à l'époque intermédiaire entre l'invasion des Mongols, et la création éphémère de l'empire de Timour. L'inspection de ces édifices ferait présumer que les anciens maîtres de Khélat, employaient, bien qu'ils fussent Musulmans, des artistes arméniens pour l'exécution de leurs principaux ouvrages d'architecture.

Dans sa route vers Mossoul, M. Layard franchit, bientôt après avoir quitté Akhlat, l'ancienne frontière de l'Arménie, et continua sa marche vers le Sud à travers cette portion du Kourdistan qui, pendant la lutte de trois siècles entre les Romains et les Parthes, remplacés plus tard par les Perses, forma le territoire désigné, d'une manière assez inexacte, dans les notices officielles, par le nom de cinq provinces transtigrines. A Bidlis, notre voyageur se trouva pour ainsi dire sur les confins de trois populations chrétiennes : à côté de sept cents familles arméniennes, subsistaient encore quarante familles de Syriens jacobites, et les Nestoriens, récemment détruits dans ce district, occupaient les montagnes voisines.

Dans une autre expédition, M. Layard visita les côtes méridionales du lac de Van, et fit une exploration complète des antiquités de cette

[1] C'est-à-dire : du Bélier-Blanc.

Digitized by Google

extrémité sud-est de l'Arménie. Le lac, dans l'antiquité, portait le nom de Thospaï, dont les Grecs ont fait Thospitis; les Romains employaient de préférence le terme d'Arsissa-Palus, dérivé d'une ville (Ardjitch) qui en occupe l'angle nord-est. Van lui-même est identique, non point avec Artemita, ville très voisine au couchant, mais avec le Schemiramak de l'antique Perse, le Vanakert des annales arméniennes. Le lac, grossi par un nombre considérable de cours d'eau qui descendent, appelés dans l'antiquité Niphates, et maintenant Nimroud-Dagh, n'a aucune issue, et forme une mer en diminutif, comme les lacs voisins d'Ourmiah (Lychnitis). M. Layard trouva le premier aspect du lac de Van aussi frappant de ce côté que de la rive opposée : « Le pic de Subhan-Dagh se mirait dans le bleu foncé des eaux. La ville, avec son rocher couronné de tours, et ses murailles crénelées, reposait dans un cadre de vergers et de jardins. A la droite une montagne âpre, aux cimes neigeuses, s'ouvrait en présentant une sorte de théâtre sauvage, au centre duquel, sous des arbres magnifiques, surgissait le couvent arménien des Sept-Eglises. Au-delà des flots transparents du lac se dressaient les chaînes de montagnes alimentant les sources des grands fleuves de la Mésopotamie. Le premier plan du tableau était formé par des collines émaillées des fleurs les plus vives et chargées de troupeaux sur qui veillaient des bergers revêtus des costumes les plus pittoresques. » L'acropole de Van est au sommet d'un roc isolé qui domine à pic le lac, et protége la ville moderne, irrégulièrement bâtie au pied de cette masse escarpée, du côté sud. Dans son livre, M. Layard donne sur l'Eglise arménienne, récemment réformée, dont les ramifications ont pénétré, en peu d'années, dans toutes les profondeurs de l'Asie turque, des renseignements détaillés, dont nous ne pouvons ici qu'indiquer l'importance [1]. La visite de notre voyageur à l'ilôt d'Aghtamar, résidence d'un prélat arménien dont la juridiction patriarchale n'est plus reconnue que par une petite portion des églises de Van, renferme plusieurs particularités également instructives [2]. La bibliothèque d'Aghtamar a perdu récemment ses manuscrits, transférés à Constantinople; la portion primitive, et seule ancienne de l'église, remonte à la domination des Ardzronnites, dynastie arménienne qui, tantôt vassale des khalifas, tantôt tributaire des Empereurs byzantins, gouverna pendant le dixième siècle, la côte méridionale du lac de Van; on trouve dans cette portion du temple les œuvres les plus curieuses qui existent, d'une école indigène, et à quelques égards originale, de peinture, attachée jadis aux monastères arméniens.

[1] Pages 404 et suivantes.

[2] Le schisme qui a détaché le siége d'Aghtamar de la communion du patriarche de l'Arménie, a été consommé l'an 1113.

Digitized by Google

Dans le Kourdistan turc, dont M. Layard, en deux occasions, a soigneusement exploré les portions principales, deux éléments nouveaux de population s'offrent à notre étude : les Chaldéens et les Yézidis.

Les premiers sont les véritables représentants des anciens Adiabéniens, de race araméenne, chez lesquels on ne saurait, non plus, méconnaître les successeurs des Assyriens du Nord, sujets et instruments belliqueux des redoutables Rois ninivites. Le Christianisme s'introduisit de bonne heure en Adiabène; il y fit des progrès faciles, à l'abri de la suzeraineté insouciante des Parthes; et quand cette contrée, limitrophe des possessions romaines, mais qui n'y fut comprise que fort peu de temps, durant le règne de Trajan, quand l'Adiabène tomba sous l'autorité supérieure des Sassanides, l'intolérance, quelquefois sanguinaire, de cette dynastie échoua contre l'attachement que le prince et les sujets d'une province frontière, nécessaire à ménager, témoignaient pour leur religion nouvelle. Les Adiabéniens craignaient, d'ailleurs, comme le reste des orientaux à qui la langue grecque n'était point familière, de subir l'autorité ecclésiastique des patriarches de Constantinople. Ils s'attachèrent, pour mieux établir leur autonomie religieuse, à la doctrine de Nestorius, sortie d'une école grecque, mais condamnée par un Concile général, proscrite par l'autorité impériale, et persécutée, avec la dernière rigueur, dans les provinces romaines, d'où, pourtant, il ne fut point possible de l'extirper. Les églises chaldéennes (car elles n'acceptèrent jamais le nom de nestoriennes, qui leur fut donné comme une qualification injurieuse, par les orthodoxes ou melchites[1] des provinces d'Orient) demeurèrent, pendant bien des générations, animées d'un esprit ardent de prosélytisme. Leurs missionnaires fondèrent des colonies religieuses, non-seulement dans les deux Médies, la Babylonie, la Susiane, la Perse proprement dite, mais encore dans la Bactriane, l'Inde méridionale[2], le nord de la Chine, et cette région mystérieuse de l'antique Sérique, identifiée par la critique contemporaine avec la Mongolie orientale et le Thibet. Vers le midi, les missionnaires nestoriens pénétrèrent jusqu'aux plages australes de l'Arabie, le long de l'océan indien, et convertirent les indigènes de l'île Dioscoride (Socotora). Les progrès de l'islamisme portèrent un coup funeste aux églises chaldéennes; leur action se renferma dans un cercle de plus en plus étroit; elles périrent, et même d'assez bonne heure, dans un grand nombre de provinces. Il n'en reste maintenant que de faibles débris dans les pro-

[1] C'est-à-dire « royalistes, » ainsi nommés parce qu'ils se conformaient, en matière de croyance, à la loi de l'Etat, appuyée par les décrets de l'Empereur.

[2] Cette église nestorienne subsiste encore dans le district de Malabar. Son antique chef-lieu se nommait Malé, contraction du nom Tamoul *Malayalam*.

Digitized by Google

vinces persanes d'Azerbaïdjan, d'Irak-Adjémi, et de Khouzistan, dans les Kourdistans turc et persan, dans l'Irak-Arabi, et peut-être encore dans quelques cantons de l'Arménie et de la Mésopotamie. Une portion notable, à laquelle les relations modernes réservent le nom de Chaldéens, s'est réunie, depuis plusieurs siècles, à la communion de l'Eglise catholique romaine, en gardant son organisation à part et son rituel chaldaïque. Le voyage que nous avons sous les yeux ne dit rien de ces églises unies, mais il abonde sur les communautés nestoriennes, ou séparées, en renseignements du plus douloureux intérêt Il est difficile de concevoir une juste idée des calamités qu'une irruption soudaine de fanatisme exterminateur, chez les Kourdes musulmans, a fait souffrir aux populations désarmées et pacifiques des vallées nestoriennes. Lorsqu'enfin l'intervention militaire de la Porte-Ottomane eut mis fin aux massacres, dans le courant de 1847, les Nestoriens sont demeurés sans la moindre ressource, dépouillés de leurs troupeaux, leurs églises abattues, leurs livres brûlés, leur clergé égorgé ou vendu en esclavage. Leur condition actuelle est décrite par M. Layard en des termes dont l'énergique simplicité cause la plus profonde émotion; il faut ajouter que lui-même, et tous les agents diplomatiques de la Grande-Bretagne en Orient, ont rempli vis-à-vis de ces malheureuses populations, tous les offices que pouvait suggérer l'humanité éclairée et courageuse. Mais un autre péril s'offre pour les débris de l'épiscopat nestorien dans les progrès, chaque jour plus sensibles, des missionnaires américains, appartenant à diverses congrégations presbytériennes, dont l'activité a pour théâtre l'Asie ottomane presque entière et la portion contigüe de la Perse.

M. Layard décrit les Nestoriens comme une race courageuse, patiente, inoffensive, attachée jusqu'à la mort à ses croyances, mais ne faisant aucune tentative pour les répandre hors de son sein, laborieuse et résignée, mais succombant sous l'excès de ses souffrances et diminuant chaque jour. Le territoire qu'on peut encore appeler *nestorien*, est compris entre le Tigre et la cime des monts Zagros, limitrophes de la Perse, sur les deux bords du Zab, autour d'Amadiyah, de Djoulamerk, et d'Arbil. Là vivent les tribus des Hakkiari, des Tobi, des Tiyari, que la nature de leur sol, coupé par des montagnes presque impraticables, a préservées d'une totale extermination. Leur patriarche, qui porte le titre de Séleucie, résidait jadis à Mossoul. Il s'est réfugié dans le district de Kotch-Hannès, presque aux sources du Zab; c'est là que M. Layard, visitant Mar Shamoun, pasteur actuel d'un troupeau si cruellement frappé, ne trouva plus, en 1850, qu'un vieillard en haillons, priant aux portes d'une église dépouillée, dont la construction ne date, d'ailleurs, que des dernières années du dix-huitième siècle.

Digitized by Google

Le gouvernement civil, dans les districts nestoriens, est confié à des magistrats indigènes, dont la misère se déguise sous l'ancien titre royal chez les nations araméennes, *malek*. L'office de lever les impôts, est confié à ces chefs de village par l'autorité centrale; sur eux pèsent désormais les dépenses de toute nature exigées par l'état du pays. L'organisation ecclésiastique est d'une simplicité tout à fait primitive. Chaque communauté tant soit peu considérable a son surveillant (episcopos); les prêtres d'un rang inférieur contractent mariage: la lecture des livres saints, tant dans le texte chaldaïque que dans la traduction arabe, est confiée aux diacres (shamasha), titre qu'on obtient dès la première jeunesse; les vœux monastiques sont inconnus.

Il serait difficile d'imaginer un contraste plus absolu que celui qui existe entre les Nestoriens et les Yézidis, l'une des tribus les plus énergiques qu'un esprit de secte ait détachées du tronc principal des Kourdes, dont nous connaissons le fanatisme musulman. Les Yézidis n'ont aucun dialecte particulier; ils parlent, comme les autres Kourdes, cet idiome inculte, dérivé du Zend, remplacé pour tous les usages littéraires par le persan. Leur physionomie présente, avec beaucoup d'énergie et de pureté, les traits caractéristiques de la race caucasienne. « Le Pich namaz, ou chef de la prière, dit M. Layard, avait la figure la » plus austère et la plus imposante que l'imagination la plus vive puisse » se figurer. Une barbe noire comme du jais tombait sur sa poitrine; » sous d'épais sourcils, ses yeux noirs lançaient de véritables flammes; » son teint était très brun, ses dents étincelantes de blancheur, ses » traits singulièrement réguliers et nobles. » Les Yézidis ne se distinguent des autres Kourdes, quant au costume, que par un degré supérieur de variété pittoresque dans leur accoutrement; leurs prêtres portent, dans les cérémonies du culte public, un bonnet de fourrures et une robe rayée de rouge et de noir. Les Yézidis sont pour la plupart sédentaires, et cultivent le sol. Leurs mariages ne diffèrent de ceux des Musulmans que parce qu'ils ont l'usage d'exiger formellement un paiement pour la main de leurs filles; leurs femmes sortent sans voiles, et jouissent de plus de liberté que celles des autres Kourdes. Les districts yézidis sont dispersés dans l'Arménie méridionale, le Kourdistan et les montagnes de Sindjar, massif isolé au centre de la Mésopotamie. En dépit de l'oppression qui a pesé si longtemps sur eux, et qui, chaque fois qu'un souffle de fanatisme a passé sur les populations musulmanes, a fait place à des persécutions systématiques, à de véritables massacres, les sectaires dont nous parlons ont gardé des habitudes fières, un caractère belliqueux. Ils se gouvernent par deux ordres de chefs héréditaires, temporels et spirituels, les *cheikhs* et les *kaouâls*; ils ne s'allient jamais aux membres de reli-

Digitized by Google

gions étrangères; mais quoiqu'attachés à la leur propre jusqu'au point qu'une seule apostasie n'a pu être obtenue par les violences les plus atroces, jamais ils n'admettent de prosélytes dans leur sein. Jusqu'à nos jours, la nature de leurs dogmes et de leurs pratiques religieuses était un mystère obscurci par les préventions et les erreurs des Musulmans. M. Layard a dissipé ces préjugés; initié à toutes les pratiques des Yézidis, présent à toutes leurs cérémonies, organe de leurs demandes adressées au gouvernement turc, il leur a inspiré une confiance si absolue, qu'il a obtenu des chefs de leur loi la communication du livre sacré, portant le nom du *cheikh Adi*, et dans lequel le germe de leur doctrine est renfermé. Il en donne la traduction entière[1] : l'ouvrage, qui n'est que le résumé d'enseignements donnés sous la forme mystique d'une initiation à des mystères, a seulement quatre-vingts versets.

La religion des Yézidis a ses racines dans l'Islamisme; mais, ainsi que celle des Druses, qui s'est détachée du tronc commun vraisemblablement vers le même temps, c'est-à-dire au quatrième siècle de l'hégire, elle renferme un mélange très reconnaissable de gnosticisme; et cette dernière doctrine était très complexe dans les régions du Tigre et de l'Euphrate, où le Christianisme, falsifié et défiguré, le Sabéisme, et le Magisme, forme dégradée du Mazdéisme, en fournissaient les éléments. Les Yézidis vénèrent la mémoire du cheikh Adi, comme du fondateur de leur secte; ils le regardent comme une émanation de la divinité, comme un médiateur constant entre Dieu et son peuple, seul fidèle entre les nations. Après Adi, c'est Melek Issa (le Roi Jésus) que les Yézidis invoquent avec le plus de confiance. Le sanctuaire principal des Yézidis est auprès de la tombe du cheikh Adi, dans une vallée située entre deux chaînes parallèles des montagnes du Kourdistan occidental, à une distance médiocre au nord-est de Mossoul. Plusieurs mausolées de pierres blanches, couverts par des toits coniques, sont épars dans l'enceinte sacrée. Le parvis du temple reçoit les cheikhs vêtus de blanc, et les fakirs en robes noires; un candélabre porte quatre lampes allumées au centre de la cour. Des hymnes à la divinité suprême, des invocations à la médiation du cheikh Adi se succèdent avec des processions, des évolutions compliquées; les femmes, à la conclusion de chaque prière, élèvent le cri prolongé que les Orientaux appellent *Tahlel*[2]. Le tout finit par une danse religieuse dans laquelle, malgré l'excitation toujours croissante

[1] Pages 89 et suivantes.

[2] Les écrivains de l'ancienne Espagne mentionnent fréquemment les *celilies*, ce cri des femmes musulmanes qui encouragent les Maures dans leurs joutes et dans leurs combats.

Digitized by Google

pendant ces longues cérémonies, rien qui ne fût convenable, et même élégant, n'a été remarqué par nos voyageurs.

Tout en repoussant la calomnie grossière d'après laquelle les Yézidis auraient voué leur culte au principe du mal, et seraient les sectateurs d'Arimane, il est impossible de les disculper entièrement du reproche de pratiques idolâtriques. Un serpent est peint sur une des parois du portique de leur temple, et ils s'inclinent en passant devant cette représentation. Ils ont dédié un sanctuaire (Tiareh) au génie qui préside au soleil, et l'appellent Wakil-el-Ardeth, « lieu tenant du suprême, » sous-entendu, gouverneur de l'univers. Leurs prêtres ou kaouâls conservent avec grand soin, et portent dans leurs visites pastorales un objet que les Yézidis vénèrent comme le talisman de leur race, et qu'ils appellent le « Paon royal, » Melek Taous. C'est un candélabre d'airain, surmonté par l'image assez grossière d'un oiseau de même métal, et dont la forme rappelle évidemment la colombe, objet du culte superstitieux des races araméennes, l'idole à laquelle on trouve tant d'allusions dans les livres saints de l'Ancien-Testament.

Les kaouâls forment une véritable caste sacerdotale, exclue, il est vrai, du gouvernement civil, mais dont les membres afferment quelquefois les impôts que le gouvernement turc lève sur les districts yézidis. Issus tous d'une même tribu, ces prêtres n'épousent que des femmes de leur ordre. La polygamie, sans être interdite, n'est point encouragée parmi eux, et les divorces sont excessivement rares. « Les » femmes de cette classe, » dit M. Layard, « ont entre elles la plus » frappante ressemblance. Leur teint est peut-être trop brun, mais » leurs traits sont réguliers et d'une grâce parfaite; leurs vêtements » sont élégants, et aussi riches que la condition de leurs familles le » comporte; toutes ont le turban noir, et, après leur mariage, ne » portent plus que le blanc; leur caractère est franc, loyal et gai. »

Il s'en faut bien que les Arabes, nomades ou sédentaires, qui forment, dans les pays arrosés par le Tigre et l'Euphrate, la portion la plus considérable de la population, fussent l'objet de notions aussi imparfaites, ou de préjugés aussi mal fondés que les Yézidis; cependant, l'ouvrage de M. Layard fournit sur ces tribus des renseignements du plus véritable intérêt. La manière dont ils sont insérés, à mesure que l'occasion s'en présente dans l'ensemble de la relation, y introduit la variété la plus attachante. Le style de M. Layard est vif, animé, parfaitement naturel; il tient l'attention éveillée, frappe l'imagination sans l'égarer, et combine le charme de la poésie avec celui de la vérité. La connaissance que cet écrivain possède des races orientales est parfaite; il en pénètre l'âme, il en comprend l'esprit; il sait peindre d'un trait ce qu'il y a d'essentiel dans chaque caractère.

Digitized by Google

Ses figures ont autant de mouvement que ses paysages ont de vie; impartial et bienveillant, il montre, avec une sympathie évidente, les bons côtés des personnages qu'il introduit sur la scène, et quoiqu'il sache pardonner à leurs défauts, il n'en dissimule aucun; de même que, prodigue envers eux de bons offices, il supporte avec une résignation de bonne humeur le peu de déférence qu'ils ont souvent pour ses conseils.

C'est principalement aux tribus autonomes, belliqueuses et nomades des Bédouins que s'attache l'intérêt de M. Layard, et par conséquent celui de son lecteur. Les Arabes sédentaires et cultivateurs du sol, dans la vallée du Tigre et sur les bords de l'Euphrate, dans les portions encore policées de l'Irak, ont perdu beaucoup de l'énergie, de la passion, et en même temps de la légèreté, du tempérament changeant et poétique dont les familles du désert ont gardé l'héritage intact depuis les jours de Mahomet, et même, à bien des égards, depuis ceux d'Ismaël. Il faut suivre M. Layard dans ses excursions aux rives du Khabour, à l'entrée des plaines incultes de la Mésopotamie méridionale, dans la région noyée qui enveloppe l'antique Babylone, et sur la lisière du désert qui, jusqu'aux plages du golfe Persique, remplace aujourd'hui ce qui fut jadis la portion la plus riche et la plus populeuse de la Chaldée. Cette terre classique appartient, presque sans partage, aux races les plus indomptables des Arabes pasteurs. Aux plateaux de l'Arménie, froids et battus des vents; aux Alpes neigeuses du Kourdistan, à ses vallées sillonnées par des torrents, hérissées de rochers taillés à pics, semblables à d'énormes forteresses, succèdent des plaines presque au niveau de la mer, sans protection contre le souffle tantôt glacé, tantôt brûlant, des steppes arides de l'Arabie, entrecoupées par des canaux sans mouvement et par des lacs qui vont sans cesse empiétant sur les terres jadis cultivées de leurs bords; l'Euphrate y perd, à plusieurs reprises, son cours dans des marais; le Tigre lui-même, dont les noms orientaux[1] expriment la rapidité de la flèche et l'impétuosité des bonds d'une bête de proie, s'allanguit dans cette conque profonde, où les vapeurs enlevées par un soleil de feu à d'immenses surfaces d'eaux stagnantes, engendrent des maladies pestilentielles, et viennent à bout des tempéraments les plus énergiques comme des caractères les plus résolus. Point d'autres teintes que le vert glauque des roseaux, le bleu changeant des rivières et des lacs, les tons jaunâtres de la campagne inculte, et l'éclat foncé des palmiers, dont les plantations serrées accompagnent les fleuves et les canaux encore pourvus d'eau, traçant à travers le désert comme d'autres ruisseaux de végétation et des zônes sinueuses d'ombre.

[1] Hiddekel, Diglath, Tigris.

Digitized by Google

En face de Mossoul, point de départ pour le Bas-Euphrate de la caravane dont M. Layard était le chef, jetons d'abord un regard sur l'aspect actuel de Ninive. Le site en est tel, aujourd'hui, que le décrivait un des voyageurs de l'âge d'Elisabeth, avec l'énergie naïve que les écrivains de cette période agitée et féconde possédaient à un si rare degré : « Ninive, que Dieu lui-même appela la Grande, » n'a pas une pierre debout qui puisse rendre témoignage qu'une » ville a été là; sa voisine, Mossoul, n'est qu'un objet médiocre » qui fait seulement ressortir la puissance évanouie de l'autre, et » les effets du jugement prononcé d'en haut[1]. » Sur un des monticules formés par l'entassement des ruines, subsistent encore le sanctuaire musulman de Nabi (ou, suivant le dialecte local, Nebbi), Yonnés, et un petit village turcoman dont les cabanes de boue sont couvertes de roseaux. La navigation sur le Tigre offre, en toute saison, des difficultés considérables : entre Mossoul et Bagdad, la petite ville de Tekrit est presque le seul lieu qu'occupe une population permanente. Là naquit, du chef kourde Ayoub, le héros musulman du grand siècle des croisades, Salah-ed-din, conquérant de l'Egypte, d'une portion de la Mésopotamie, et de la Syrie presque entière.

C'est au-dessous de Tekrit que le fleuve entre dans la plaine d'alluvion qui forme la Chaldée. Après avoir aperçu le site de Dura, où Jovien conclut avec les Perses, vainqueurs de Julien, le traité qui fit disparaître des bords du Tigre la domination romaine, M. Layard reconnut l'ancienne entrée du Naharvan, canal qui portait autrefois la fertilité dans un district considérable, maintenant abandonné à la solitude et à la désolation. Une mosquée en ruines marque seule le site de Samarrah, dont le huitième des Abassides, Motassem Billah, fit, pour un temps, la capitale de l'empire des Khalifes. Le rempart, érigé par les anciens monarques d'Assyrie entre le Tigre et l'Euphrate, au point le plus resserré de la Mésopotamie[2], et connu par les géographes grecs sous le nom de « mur Médique, » est appelé, par les Arabes, Sidd-ul-Nimroud (remparts de Nimroud), et M. Layard en a distingué des vestiges considérables. Des ruines de l'époque des Ommiades rendent encore reconnaissable l'emplacement de Kadésia, où, par l'événement d'une seule bataille, l'empire des Sassanides et le culte de Zoroastre tombèrent dans la poussière devant l'invasion victorieuse des Arabes, « le peuple du Koran. »

Retenu longtemps à Bagdad, M. Layard quitta cette ville le 5 décembre, pour se diriger sur Hillah. Un canal anciennement dérivé de

[1] Sir Anthony Shirley.
[2] Près des villes antiques nommées dans les livres saints, Akkad, sur le Tigre, et Sépharvaïen, sur l'Euphrate.

Digitized by Google

l'Euphrate, le Saklawiyah, ne sert maintenant qu'à inonder des marais dont l'invasion, rapidement croissante, a maintenant atteint les faubourgs de Bagdad. A l'ouest du site de Babylone, un autre canal, le Hindiyah, pareillement négligé par les maîtres de la contrée, s'est transformé en une sorte de gouffre qui a jeté près de la moitié des eaux de l'Euphrate dans d'énormes marécages où les tribus nomades se tiennent retranchées, refusant toute obéissance au pouvoir suzerain, et détruisant graduellement ce qui demeurait encore de culture et de population sédentaire dans un district qui fut si longtemps le grenier de l'Orient. Tout autour de Hillah, le sol est coupé par un système complet de canaux de différentes proportions, dont les bords, construits de matériaux solides, ont défié l'action du temps; « mais la malédiction du Seigneur est tombée sur les cours d'eau de » Babylone, et vois, ils se sont desséchés ! » Pareillement, de toutes parts surgissent les monticules artificiels sur lesquels, pour mettre leurs habitants à l'abri des émanations des terres humides, les anciens peuples de la Chaldée bâtissaient les bourgades et les villages; mais pas une cabane ne subsiste aujourd'hui sur la plupart de ces piédestaux gigantesques, au pied desquels les Bédouins dressent leurs tentes, toujours dans l'attente d'une surprise ou d'un combat. Leurs chefs, le faucon sur le poing et suivis de leurs lévriers, chassent sur l'emplacement des anciens *Paradis* des rois de Babylone et de Ctésiphon, les troupeaux de gazelles que le lion sans crinière, le chacal et la hyène poursuivent de leur côté; des troupes énormes d'oiseaux aquatiques s'abattent dans les marécages qui recouvrent le site presque entier de la reine de l'Asie : « Babylone est tombée, elle est » tombée; les images de ses divinités sont réduites en poussière; l'oi- » seau des nuits crie dans ses ruines inondées, et les bêtes sauvages » y trouvent un asile pour leurs petits. » Un fragment presqu'imperceptible de la population, probablement supérieure à un million d'hommes, qui s'agitait jadis dans ce marché général de l'Asie, végète maintenant dans le bourg de Hillah. Le gouverneur offrit à M. Layard deux lions imparfaitement apprivoisés. Un enfant de douze ans exerçait, au nom de son père, tous les offices de l'administration : les exemples d'une telle précocité ne sont nullement rares dans l'Orient.

Après avoir complété l'investigation des ruines de Babylone, M. Layard se remit en marche vers le sud, sous la protection du chef des Afaidj, tribu la plus considérable de cette extrémité de la Chaldée, vers laquelle notre voyageur tournait, en dernier lieu, son étude. Le centre de la Mésopotamie est transformé en un désert absolu, interrompu par quelques oasis où les restes d'une culture défaillante et d'une population découragée, luttent contre les attaques incessantes

Digitized by Google

des Bédouins. Là, comme ailleurs, les vestiges des anciens canaux coupent la plaine dans toutes les directions; les eaux qui ont quitté les anciennes artères du commerce et de l'agriculture inondent maintenant des marais où les Zobéïd, les Maidan, et d'autres tribus, chassant devant elles d'énormes troupeaux de buffles, trouvent une subsistance précaire. Bientôt il fallut quitter les chameaux et les sentiers des caravanes, pour achever le voyage dans les *Tirâdas* ou bateaux de roseaux collés ensemble avec du bitume, pour le passage desquels des tranchées étroites sont dans toutes les directions ouvertes à travers la forêt d'épines qui couvre la plus grande partie du marécage. Les îles qui surgissent au-dessus de l'inondation se couvrent d'une herbe épaisse; les hérons au brillant plumage s'y dérobent à la poursuite des faucons. Les Arabes habitent des cabanes entièrement construites de roseaux liés ensemble, couvertes de nattes, et desquelles on voit sortir, à côté d'esclaves presque nus, des chefs vêtus avec de longues robes de soie pourpre et des manteaux brodés d'or; dans ces frêles demeures le *moussif* du cheikh (appartement préparé pour la réception des hôtes) est simple, relativement commode, et, nuit et jour ouvert à tout étranger, avec une générosité voisine de la profusion.

Bien différent est l'aspect des régions centrales de la Mésopotamie, siége autrefois d'une population sédentaire très dense et très civilisée, maintenant abandonnée aux tribus nomades de l'Arabie, dont le Tigre est devenu la limite vers l'Orient. M. Layard a dirigé des fouilles sur les bords du Khabour, et séjourné longtemps sous la tente des Bédouins, auprès des montagnes de Sindjar. Le Chaboras servit habituellement, depuis le règne de Marc-Aurèle jusqu'à celui de Jovien, de limite à l'empire romain dans la zône comprise entre l'Euphrate et le Tigre. Singara, clef de la haute vallée du Chaboras, changea souvent de maître pendant la lutte séculaire des deux grandes souverainetés de l'Asie occidentale. Nisibis, boulevard de la puissance romaine contre les Perses, gardait les sources du Chaboras; Hatra, dont les murailles vaillamment défendues par les Arabes, virent Trajan rendre le dernier soupir, est au midi; le confluent de cette rivière et de l'Euphrate reçut les forteresses successivement importantes de Carchenies et de Nicephorium. C'est au bord du Chébar (identique, sans nul doute, avec le Khabour) que Salmanasar, après la destruction de Samarie, transporta les descendants de Joseph[1], et qu'Ezékiel entendit descendre des cieux les paroles de la prophétie, qui ramenèrent à la foi sans tache d'Abraham, et confirmèrent dans la loi de Moïse « les familles de la captivité, demeurant autour de Tel-» Abib. »

[1] Les tribus d'Ephraïm et de Manassé.

Digitized by Google

« Je n'étais point, » dit M. Layard, « préparé à toute la magnificence » de la vue qui allait s'ouvrir devant nous quand nous eûmes atteint » le sommet du défilé. La chaîne du Sindjar est une crête isolée qui » s'élève, abrupte, au milieu du désert; les hautes dunes du Kour- » distan sont visibles, à droite, tandis que de l'autre côté, une plaine » inculte et sans fin descend jusqu'à l'Euphrate. Le Khabour coule à » peu de distance entre des prairies d'une richesse extrême; ses rives » étaient couvertes de fleurs des couleurs les plus éclatantes et les » plus variées; les sinuosités de son lit à travers la plaine verdoyante » ressemblaient aux replis d'un gigantesque serpent. Des arbres crois- » saient par groupes çà et là sur les deux bords. Des troupes de » gazelles se levaient à notre approche, et fuyaient avec un mouve- » ment aussi rapide que gracieux. Nous passions entre d'innombrables » monticules, ouvrages de cette population antique qui s'est retirée » comme le reflux de la mer, quand la civilisation et la paix ont » quitté la Mésopotamie. »

Aux sources du Khabour, et dans le cœur de l'été, « la prairie était » encore un tapis de fleurs jaunes et brillantes comme l'or. La haute » plate-forme de Midjdel[1] domine un labyrinthe de collines revêtues » de chênes nains; leurs étroits ravins abondent en chèvres sauvages, » sangliers et léopards. L'onagre, le plus timide et le plus sauvage » des habitants de ce désert, tombe quelquefois sous les coups des » chasseurs, mais si jeune qu'on le prenne, il ne peut vivre en cap- » tivité. »

C'est dans ces contrées dont nous avons donné, d'après M. Layard, l'esquisse partielle, qu'errent avec leurs grands troupeaux de chameaux et de brebis les tribus considérables des Shammar, des Anayzé, des Montéfik[2], des Djébour; d'autres encore, dont les excursions s'étendent souvent à travers le cœur du désert d'Arabie, jusqu'aux montagnes arides du Nedjd. Le mélange du sang nègre, trop fréquent chez les Bédouins qui possèdent quelques esclaves africains et les associent volontiers à leurs familles, n'a point altéré, d'une manière sensible, surtout chez les « hommes de grande tente, » qui forment une véritable noblesse, la pureté du sang araméen. C'est à cette race que nous devons les bases de notre foi religieuse, le livre qui sert de fondement à toute l'éducation morale des peuples européens, et chez plusieurs nations de l'occident de cadre à leur éducation littéraire. Bien que nous reconnaissions combien, sous ce rapport, nos obligations envers les peuples araméens sont grandes, ce-

[1] Un peu au sud de Bas-el-Aïn, l'ancienne Resaina.

[2] Ceux-ci occupent à l'ouest de l'Euphrate les territoires jadis abandonnés par les monarques sassanides à leurs tributaires, les Rois des *Saraceni de Hira*.

Digitized by Google

pendant, après avoir médité les livres de l'Ancien-Testament, et lu quelques-unes des œuvres si abondantes de la littérature arabe, il nous est impossible de ne point sentir à quel point la constitution intellectuelle et les tendances morales de cette race diffèrent de ce qui subsiste, à des dégrés inégaux, chez tous les membres de la famille indo-européenne, formant, en quelque sorte, le fonds commun dont nous vivons. L'héroïsme, l'honneur, la tendresse, la piété, sont compris avec vigueur, appréciés avec feu par les nations araméennes, mais compris, appréciés d'une manière tout autre que parmi nous. Les Arabes, en particulier, diffèrent des Européens et même des Asiatiques de race arienne, par les fibres les plus intimes de leur nature. L'esprit politique manque absolument à ces nations. Leurs divisions, que rien ne peut guérir, en les empêchant de combiner leurs forces pour aucune entreprise commune, ont retardé de plusieurs siècles leur apparition sur la scène historique, et leur ont fait de bonne heure tomber des mains le sceptre des contrées, que dans un élan de zèle religieux, ils avaient conquises avec une grande facilité. Formant des factions, qui faisaient passer avant tout autre intérêt la satisfaction de ruiner leurs rivales, les Maures d'Espagne, malgré la grande supériorité de leur civilisation, ne purent se maintenir contre la réaction des populations chrétiennes. Dans l'Afrique septentrionale et l'Asie occidentale, des Turcs peu nombreux, mais ayant l'esprit de persévérance, de discipline et de gouvernement, sont venus à bout d'assujétir les tribus arabes, malgré l'éclat de leur bravoure, la vivacité de leur génie, la souplesse et la richesse poétique de leur organisation. Les Bédouins sont légers dans leurs pensées, quoique acharnés à la poursuite de leurs passions. Ils vivent dans un état permanent d'hostilité les uns contre les autres. Pas une succession contestée qui n'amène une querelle, accompagnée d'effusion de sang, et suivie par la défection du vaincu, toujours prêt à chercher son asile auprès d'une race rivale de sa propre tribu. A défaut de motifs de guerre, les jeunes gens de tous les campements s'engagent dans des expéditions de brigandage dont il résulte pour eux autant d'honneur que s'ils eûssent combattu sous les bannières de leurs chefs. Des motifs héréditaires d'inimitié séparent les uns des autres les rameaux d'un même peuple, les branches d'une même famille, les rejetons d'un même chef. La dette du sang est sacrée : M. Layard expose en détail les règles de ce singulier et terrible droit du *Thar*, qui, non-seulement autorise, mais oblige les parents de tout Arabe frappé de mort violente à prendre une satisfaction semblable sur les proches, ou, à défaut de ceux-ci, sur les alliés du meurtrier. Aussi les paix conclues entre les tribus ne sont, dans l'intention même de ceux qui les négocient, que des trèves pendant lesquelles on reprend des forces pour recommencer la lutte. La

Digitized by Google

destruction des belligérants, et surtout celle des familles nobles, ne se ferait pas attendre si la tendance à verser le sang de tout ce qui peut être compris dans la classe des adversaires, et à dépouiller de tout ceux qui entrent dans la catégorie des étrangers, n'était modérée par le respect religieux pour l'hospitalité, et par les lois du *Dakhil*, c'est-à-dire de la protection que tout client, tout suppliant, tout inconnu, placé dans des conditions favorables, est en droit de réclamer du maître de la tente et de tous ses habitants. Le Dakhil, dont M. Layard expose les articles avec une curieuse exactitude, peut être regardé comme la compensation du Thar, le véritable patron des sociétés arabes, dans lesquelles il mitige l'effusion du sang, et rend l'existence possible au faible qui consent à devenir dépendant. Les Bédouins réunissent dans leurs manières et leurs sentiments les contrastes les plus frappants, quelquefois les plus inexplicables : ils sont avides et généreux ; ils sollicitent avec une persévérance importune des présents qu'une heure après ils répandront eux-mêmes avec la plus insouciante prodigalité; ils sont cruels et charitables, vindicatifs et indulgents, capricieux, et attachés plus qu'à la vie aux coutumes transmises par leurs pères, Musulmans fanatiques, n'observant presque aucune pratique de leur loi. Leur organisation poétique est remarquable; cependant leur musique demeure barbare, leur poésie emphatique et monotone. Leurs vues sont bornées à l'horizon le plus étroit; ils ne suivent aucune entreprise et recommencent sans cesse les mêmes tentatives. Aucune race n'est, sans secours étranger, plus incapable de progrès; aucune n'apprend plus vite des étrangers, quand elle condescend à les imiter; les Arabes, aux septième et huitième siècles, s'approprièrent les trésors de la civilisation romaine et persane, et donnant à cette plante exotique une physionomie nationale, enfantèrent sans délai, comme sans fatigue apparente, les merveilles passagères de Damas et de Bagdad, d'Ispahan et de Schiraz, du Caire et de Cordoue, de Fez et de Grenade; mais si tout, dans ces centres brillants de civilisation, fut mis en œuvre par les Arabes, tous les éléments étaient apportés par des étrangers.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux donne les détails les plus attachants sur la condition des femmes dans les tribus nomades de l'Arabie. Elles sont l'objet d'égards qui durent autant que leur vie; leur influence est considérable, non-seulement dans le cercle de leur famille, mais encore dans les conseils de leur tribu. Jamais, au milieu de la guerre la plus acharnée, une femme n'est dépouillée de ses vêtements, ni abandonnée à pied dans la solitude. Elles sont fréquemment impérieuses, prenant une part ardente aux haines de leur race, aux factions de leur clan. La main de la fille d'un chef est souvent la condition d'un traité de paix et d'alliance. Rathayiah, la femme d'un des

Digitized by Google

scheikhs des Shammar, se vantait de n'avoir point été demandée en mariage par Suttem, mais d'avoir, en vertu de sa propre importance, exigé pour ainsi dire sa main. Quoique dépourvues d'étude, ces femmes conservent avec autant de soin et de précision que les hommes les règles traditionnelles de la religion, de l'honneur et du gouvernement, telles qu'on les entend dans ces races « dont la main est levée » contre tous, et contre qui la main de tous est incessamment levée. » Elles attachent une extrême importance à la stricte observation des usages du Dakhil ou protection; il suffit, pour l'obtenir, de toucher la ceinture d'une femme de la tribu; et la belle Naoura, femme d'un scheikh des Boradj, arrachant un des piquets de sa tente, frappa, aux grands applaudissements de la tribu, des Arabes qui poursuivaient et allaient mettre à mort, sous ses yeux, un Turc de la troupe du pacha de Bagdad, contre qui les guerriers étaient en campagne,

Dans leur première jeunesse, les filles des Bédouins sont belles: un teint olivâtre relève l'éclat et l'expression touchante de leurs yeux; de belles tresses de cheveux noirs tombent sur leurs épaules; leur taille est souple et fine, leur démarche aisée et gracieuse. La réputation de leur beauté s'étend beaucoup au delà de leurs tentes; elle excite parfois, même par le simple récit des poètes vagabonds qui vont de tribu en tribu, des passions d'une ardeur comparable à ce dont la poésie du moyen-âge a, dans ses peintures vives et monotones, de bonne heure enrichi notre mémoire. « Je n'ai vu, dit M. Layard, d'amants parfaits que chez les Arabes, prêts à tout entreprendre et à » tout sacrifier pour s'assurer la possession de celles qui ont enflammé » leur imagination ou subjugué leur cœur. » Ces femmes elles-mêmes sont capables de beaucoup d'entraînement et de fidélité; elles savent endurer la fatigue et montrent un courage extraordinaire dans les moments d'angoisse et de danger. Leur beauté passe avec une rapidité fatale, « l'éclair de leur regard survivant seul au milieu des ruines » d'une physionomie naguère si frappante et si gracieuse. » Mais alors même leur condition n'est nullement dégradée; et de même que dans une famille du désert[1] la fille est considérée comme une source de force et d'avantages, la mère demeure l'objet des ménagements de ses frères et du respect de ses enfants. Les femmes de condition sortent seules voilées; encore se contentent-elles d'envelopper leur menton et d'ombrager leur front par le keffieh, pièce d'étoffe noire que les hommes portent aussi. Dans les marches, il n'est pas rare de voir la femme d'un Arabe assise près de lui sur son delaoul ou dromadaire,

[1] Chez les Arabes sédentaires, c'est à la naissance d'une fille et non point à sa mort qu'on donne des signes de deuil. Les parents leur ôtent même souvent la vie, pour s'épargner la dépense et l'embarras de leur éducation.

Digitized by Google

bravant la poussière et le soleil; ce n'est, disent-elles, que sous la tente noire du Bédouin qu'elles peuvent prendre leur sommeil, et le séjour des maisons leur est plus insupportable encore qu'aux hommes de leur race.

Il nous reste à parler des Juifs, « ces fils de la dispersion, » que Chrétiens et Musulmans devraient traiter avec le même respect, puisqu'ils leur doivent le fondement commun de leur lois, et que les ancêtres de ce peuple ont conservé pour tous, pendant une longue série de siècles, l'inappréciable dépôt de la vérité religieuse. L'arrivée des Juifs dans la double vallée du Tigre et de l'Euphrate, remonte au septième siècle avant notre ère. Salmanasar dispersa le long du Chaboras les familles arrachées aux montagnes d'Ephraïm; d'autres furent conduits, soit par Sennachérib, soit par Nebuchadnezzar [1], dans l'Assyrie orientale, la Médie, la Chaldée et la Susiane : Daniel eut ses révélations aux bords de l'Ulaï, (l'Eulaios des géographes grecs) qui arrose cette dernière province. La tribu de Juda toute entière fut déportée entre les années 690 et 660 avant notre ère, « le long des fleuves » de Babylone; » et bon nombre de familles demeurèrent volontairement aux lieux de leur exil, quand le terme de la captivité fut passé pour les grands-prêtres et que l'heure de la reconstruction eût sonné pour Jérusalem. Pendant le séjour des tribus captives dans les contrées assyriennes, leur caractère intellectuel subit des modifications essentielles. D'une part, l'esprit ardent et tenace de nationalité leur fit concevoir l'horreur de toute idolâtrie, et vouer une adhésion inviolable au culte de leurs pères, qui demeurait la seule distinction essentielle entre elles et les nations qui les retenaient en exil. D'autre part, la pureté du dogme mosaïque fut altérée par l'admission prompte et facile, à ce qu'il semble, des spéculations chaldéennes sur les intelligences intermédiaires entre l'homme et la Divinité; et cette créance, à laquelle les prophètes de la véritable loi ne firent point obstacle, conduisit les Juifs aux fantaisies bizarres de la démonologie, des maléfices et des pratiques magiques, élément secondaire de leur confession religieuse, qui ne fit dans les siècles postérieurs que se confirmer en se développant. Les fouilles exécutées par M. Layard dans la Babylonie, ont mis au jour de singuliers monuments de cette superstition, devenue sitôt indéracinable parmi les Hébreux disséminés dans la Haute-Asie. Ce sont des talismans, en forme de coupes et de pa-

[1] La lecture de ce nom offre beaucoup de difficultés et laisse beaucoup d'incertitudes. On sait que la Vulgate adopte le nom : Nabuchodonosor. Le texte hébreu, suivant quelques orientalistes, autoriserait la lecture : Nabukhadretsar. Enfin, le docteur Hineks croit déchiffrer ainsi la légende des briques babyloniennes : Nabukudurruchur, fils de Nabuboluchun.

Digitized by Google

tères dans l'intérieur desquelles[1] sont écrites, en caractères sémitiques cursifs, des lignes concentriques renfermant des formules d'exorcismes, des sentences prophylactiques, et des invocations destinées à mettre les croyants à l'abri des mauvais génies: « Satan, Nerig, » Zachiah, Ahitur, le fléau des montagnes, les monstres des nuits, » Nidra et Levatta, etc.; la protection des bons anges, Bariel, Qatuel, » Babnaa, Ninikia, Umanel. » Les plus étranges préoccupations ressortent de l'examen de ces talismans, dont une fabrique semble avoir existé, à une époque rapprochée de l'ère chrétienne, près de Babylone, si ce n'est dans cette cité.

Les premiers missionnaires du Christianisme trouvèrent un bon accueil parmi les Juifs si nombreux dans la Chaldée; il se forma, dès l'âge des apôtres, une église à Babylone; et l'on trouve dans les documents les plus anciens de l'histoire ecclésiastique mention des évêques de la Mésène[2]. Cependant, la grande masse des Juifs établis dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, demeura fidèle aux culte mosaïque. Sous la domination longtemps tolérante, et l'administration éclairée des khalifes, les Juifs de l'Irak jouirent d'une liberté comparative et d'une certaine sécurité. Benjamin de Tudéle, qui visita leurs synagogues pendant la seconde moitié du douzième siècle, avant l'invasion des Mongols, mais déjà durant la période de déclin qui datait de la prédominance des milices turques, trouva vers Hillah, Bagdad et Bassora, des colonies florissantes d'Israélites placées sous la direction d'un magistrat indigène, qu'il nomme « le Prince de la Captivité. » Les fonctions de ce chef semblent avoir été principalement de décider les contestations qui s'élevaient entre ses compatriotes, et de lever l'impôt assigné sur leurs biens. Les générations suivantes virent déchoir rapidement cette prospérité, et les synagogues de l'Irak se réduire à des communautés pauvres, opprimées et peu nombreuses. Celles du Kourdistan oriental, considérables encore, ont eu récemment de cruelles épreuves à subir. En visitant ces hautes vallées, M. Layard fit une rencontre singulière, que nous allons raconter dans ses propres termes :

« En quittant Bash Kalah[3] nous prîmes un sentier difficile, ouvert » seulement dans ce que les Orientaux appellent l'*œil* de l'été; remon- » tant un petit cours d'eau, nous entrâmes dans une ravine qui nous » conduisit au cœur même des montagnes; nous arrivâmes de la sorte » à un campement considérable. Les troupeaux étaient descendus des

[1] On trouve dans ces légendes les formes cursives du phénicien et du palmyrénien, ainsi qu'une variété de l'estranghélo.

[2] Nom donné, pendant les siècles de notre ère, à la portion de la Mésopotamie la plus resserrée entre les fleuves, vers Babylone et Apamée (Kornah).

[3] Résidence d'un chef kourde, Nour-Allah-Bey, qui prit une part considérable au massacre des Nestoriens.

Digitized by Google

» pâturages plus reculés encore, et les femmes s'occupaient, à l'entrée » de leurs tentes noires, à traire les brebis. Les cheveux de ces femmes » étaient nattés, et des pièces de monnaie d'or pendaient au bout de » leurs longues tresses; leurs turbans, de couleurs vives, pareillement » ornés de pièces d'or, soutenaient des voiles blancs qui retombaient » sur leurs épaules; leurs robes flottantes étaient de soie, brillantes et » variées dans leurs couleurs. Une jeune fille debout chantait un air » plaintif, frappant la mesure sur un tambourin; les enfants, tenant à » la main des jarres de bois, couraient autour de leurs mères. Les traits » de ces nomades, et la langue dans laquelle ils se parlaient, prouvaient » qu'ils n'appartenaient point à la nation des Kourdes, au milieu des- » quels ils vivaient. Ce sont des juifs pasteurs, et descendus, peut-être, » de ceux que Tigranes enleva de Jérusalem avec leur grand-prêtre » Hyrcan, et plaça dans les alentours de Van. Leurs descendants, au » bout de quelques siècles, étaient déjà si nombreux, que Shapour II » en détruisit dix mille familles. Nous campâmes auprès de ces Israé- » lites nomades qui ne savent plus rien de l'histoire de leur tribu; ils » conduisent leurs troupeaux, comme faisaient leurs pères, au milieu » de ces hautes montagnes, et paient leur tribut au gouverneur de Bash » Kalah. Beaucoup d'autres campements semblables au leur existaient, » nous dirent-ils, dans ce district. Nous y retrouvâmes les fils de Jacob, » redevenus pasteurs de brebis, comme au jour où les Egyptiens re- » poussaient avec colère ceux de leur profession. »

C'est ici que nous prendrons congé du guide ingénieux et docte qui nous a conduit, d'une manière si sûre et si attrayante, à travers le dédale des antiquités assyriennes, et la complication presque infinie des populations, des croyances et des intérêts qui se partagent maintenant ces contrées classiques, incontestablement le berceau de notre civilisation. Nous ne craindrons pas de fatiguer nos lecteurs par la répétition de l'éloge, qu'en d'autres occasions nous avons donné à M. Layard, et qui trouve ici sa place comme le meilleur résumé de son caractère : il fait preuve d'une bienveillance éclairée, d'une affection générale pour ces races si diverses, et malheureusement si hostiles l'une à l'autre, avec lesquelles ses études l'ont mis en contact. Il indique, avec un intérêt sincère et une chaleur honorable, les moyens de soulager leurs misères et de relever leur prospérité. Il leur donne les conseils les plus judicieux; il emploie en leur faveur tout ce qu'il a de crédit personnel; « il ne regarde comme étranger rien de » ce qui touche les hommes, » et, dans cette charité vive, ingénieuse, pleine de décision et de ressources, charité de soldat, de savant, et presque de missionnaire, il embrasse, sans hésiter, « les brebis de » toutes les bergeries. »

ADOLPHE DE CIRCOURT.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

PEINTURE SACRÉE.

LES FRISES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL,

PEINTES PAR M. HIPPOLYTE FLANDRIN.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

De toutes les peintures religieuses et monumentales exécutées depuis cinquante ans, soit en France, soit à l'étranger, il n'en est pas de plus considérables par le mérite et par l'étendue que celles qui ont ouvert tout récemment les portes de l'Institut à M. Hippolyte Flandrin. Avec les plafonds de M. Ingres, l'hémicycle de M. Delaroche, les pages sentimentales de M. Scheffer, et quelques grandes toiles, spirituelles et ardentes, de M. Horace Vernet, — pour ne parler que des vivants, — elles constituent jusqu'ici le contingent sérieux et durable de notre peinture contemporaine, elles assurent à notre siècle une place relativement élevée dans l'histoire de l'art, elles prouvent une fois de plus qu'il est encore possible aux intelligences calmes et saines, aux hommes qui pensent et qui ont foi, de résister aux avances d'une mode stérile et aux vulgaires attraits de l'imitation.

A côté de ces orgueilleux et bruyants efforts où se consument de nos jours tant de facultés heureuses et tant d'habileté pratique pour n'atteindre qu'à de misérables copies des objets matériels, ou à de pâles contrefaçons des maîtres de toutes les écoles, n'est-ce pas un spectacle consolant que de voir un jeune artiste, doué des plus belles

Digitized by Google

qualités, savant dans son art autant que pas un, autant que pas un préparé pour les succès brillants et flatteurs, marcher isolé de cette foule tapageuse, dédaigneux d'une éphémère popularité, et, d'un pas ferme et mesuré, s'acheminer vers un but plus noble, vers des destinées plus sûres que l'impatience bouillante et vaine des autres ne saurait jamais atteindre? Pendant que ceux-ci cherchent, sous des écarts longuement prémédités, à dissimuler les larcins laborieux de leur brosse et à conquérir pièce à pièce un faux semblant d'originalité, lui marque au sceau d'une originalité véritable et d'une individualité certaine des œuvres où la réflexion conduit la pensée, où la sagesse guide la main, où le dédain d'un éclat trompeur sacrifie le triomphe d'un jour à la vraie gloire dans l'avenir. Combien de ces peintures à grand bruit qui provoquent l'attention par des allures étranges, s'évanouiraient sans retour si l'on voulait restituer ce qui chez elles appartient à autrui! Combien dont il ne resterait qu'un dessin adroitement malhabile, un coloris prétentieusement faux, si l'auteur, dans un jour de juste réparation, voyait ses ouvrages réduits à ce qui lui appartient légitimement! Combien de corps sans membres et de membres sans corps s'agiteraient dans leurs cadres! Combien de têtes s'en iraient rejoindre les épaules d'où elles ont été enlevées à la pointe du pinceau! Combien d'effets de lumière se changeraient en ténèbres! Combien de compositions tout entières disparaîtraient comme par enchantement!

M. Hippolyte Flandrin pourrait braver sans pâlir la baguette du magicien. Ce qui me frappe tout d'abord dans ses peintures, c'est un caractère honnête et profond d'originalité. Il n'a pas fait la maraude parmi les procédés et les styles des écoles, il n'a pas mis au pillage les œuvres de ses prédécesseurs : il sait comment l'on procède des maîtres sans les imiter, comment on s'inspire de leurs pensées sans en être le perfide traducteur. A première vue, lorsque le regard est exercé, on saisit sa filiation avec les hauts temps de l'école romaine, en passant par son maître immédiat, M. Ingres, mais on sent aussi que c'est là une parenté légitime, non une usurpation d'état produite par la fraude et par une adresse déplorable. Il a hérité des biens de la famille, mais il leur fait produire des moissons nouvelles.

Si j'insiste autant sur ce caractère essentiel d'originalité dans les peintures de M. Flandrin, c'est qu'il me semble jusqu'à présent avoir été sinon méconnu, du moins tenu trop dans l'ombre par la critique, et il m'importe beaucoup de l'établir pour démontrer bientôt que les autres grandes qualités que l'on est heureux de rencontrer dans ses œuvres en sont en quelque sorte les conséquences naturelles et nécessaires. Libre dans ses allures, dégagé des entraves qu'on

Digitized by Google

étroit instinct d'imitation impose à l'habileté la plus consommée, M. Flandrin a pu être lui-même; il a pu, il a dû nécessairement traduire ses propres pensées, exprimer ses propres sentiments, fixer sur la pierre comme un long et magnifique reflet de son âme, épancher sur ces frises immenses les vertus chrétiennes de son cœur, et s'élever, dans leur épanouissement, jusqu'aux régions rarement explorées du beau et du bien. L'homme s'y peint plus encore que l'artiste ne s'y trahit, le chrétien s'y montre au-dessus de l'artiste et de l'homme lui-même. Plus empressé de communiquer sa pensée et de faire partager ses émotions que de produire des effets matériels, il réduit ceux-ci au rôle secondaire qu'occupe la rhétorique dans le domaine littéraire; il s'en fait un moyen, non un but; de là cette simplicité touchante qui semble un don de son pinceau et qui n'est en réalité qu'un résultat heureux des dispositions de son esprit.

L'art de peindre n'est pas chez M. Flandrin un moyen de dissimuler sa pensée comme on le voit trop souvent aujourd'hui chez la plupart de nos artistes en renom que la Ville appelle à décorer ses églises. Pour lui, entreprendre une composition de peinture religieuse, c'est venir en aide au sacerdoce, c'est s'adjoindre à la prédication, c'est parler aux yeux des douceurs de l'Évangile comme MM. Lacordaire et de Ravignan parlent aux oreilles, et comme eux, il ne se sert de l'art et de ses combinaisons charmantes que pour mieux éveiller la pensée, pour faire mieux pénétrer la vérité jusqu'au fond des cœurs.

C'est donc parce qu'il se laisse aller aux épanchements naturels de son âme, parce que le pinceau à la main il n'a qu'à obéir à ses propres mouvements, parce qu'en entrant dans le temple il n'a pas à dépouiller sur le seuil le scepticisme qui ronge le sein de nos artistes, parce qu'il n'a qu'à être lui-même pour être pieux et bon, parce qu'il lui suffit d'exposer aux regards d'autrui ce qu'il sait et ce qu'il éprouve pour être chrétien, c'est pour cela que M. H. Flandrin est un véritable peintre religieux, et que ses œuvres respirent la douceur et l'onction évangéliques; c'est pour cela qu'elles ont de la majesté sans raideur, de la grâce sans maniérisme, de la force sans violence, et par dessus tout, cette simplicité qui séduit, et cette élévation qui frappe les esprits bien doués.

Ce n'est pas que M. H. Flandrin possède plus qu'un autre les pratiques matérielles de la peinture, dans un temps où elles sont poussées si loin et où souvent elles tiennent lieu de tout chez ses confrères; peut-être même les a-t-il quelquefois négligées. Mais en les subordonnant aux conditions intellectuelles de l'art, en ne leur demandant que d'être ce qu'elles devraient être toujours, des instruments dociles pour l'inspiration et la pensée, il leur a imposé sa loi à ce point qu'elles sont devenues siennes et ont pris un caractère propre qui les

Digitized by Google

distingue autant des pratiques traditionnelles que de celles dont quelques ateliers modernes ont cru retrouver le secret enfoui sous les empâtements de Rembrandt, et sous les glacis de Titien. En ce point encore, M. H. Flandrin est un maître plus original et plus sûr que ceux de nos peintres vivants qui, sous prétexte qu'ils emploient beaucoup de couleur, se décorent plaisamment du titre de coloristes.

M. H. Flandrin a eu beaucoup à faire pour en arriver à cet épanouissement sincère et complet de son talent. Il avait à lutter d'une part contre les tendances exclusives de l'école un peu froide et contenue dont il est sorti; de l'autre, à se garder des entraînements funestes qui appauvrissent l'art aujourd'hui et le réduisent au métier vulgaire de copiste et d'imitateur. Nous l'avons félicité d'avoir échappé à ceux-ci; il n'a pas droit à de moindres louanges pour s'être arraché à celles-là. De Saint-Severin à Saint-Vincent-de-Paul, en passant par Saint-Germain-des-Prés et Saint-Paul de Nîmes, il est aisé de constater un progrès, de marquer un mouvement, sinon rapide, du moins toujours sensible vers l'abandon des systèmes et la conquête d'une noble indépendance. Timide et pâle à ses premiers essais, la brosse de l'élève prend bientôt plus de hardiesse et de couleur; elle s'affranchit des entraves qui ne sont pas des règles, et, sans viser jamais à l'excentricité, cette pitoyable façon de se rendre original, elle cède çà et là aux avertissements de sa propre nature, elle donne dans les peintures de Saint-Germain-des-Prés une part plus large à la vérité matérielle, sans oublier qu'elle reproduisait plutôt des symboles que de l'histoire, les mystères d'une religion sainte que les faits vulgaires de l'agitation humaine, et que par conséquent la somme de l'idéal, cette poésie souveraine, devait l'emporter de beaucoup sur la combinaison des effets et l'imitation de la nature. C'est pour négliger habituellement ces hautes considérations qui frappent l'esprit éclairé de M. H. Flandrin que tant d'artistes commettent en ce moment de si déplorables bévues dans les églises tombées sous leur palette. Malheureusement, nous aurons bientôt à signaler plus d'un désordre accompli, et à essayer de conjurer, autant qu'il est en nous, le péril qui menace plusieurs de nos grands édifices religieux. Cette tâche ingrate, nous l'accomplirons avec zèle, sinon avec succès.

Dans les frises de Saint-Vincent-de-Paul, M. Hippolyte Flandrin est tout à fait maître de lui; ses compositions, son dessin, sa couleur, affectent une allure ferme et magistrale qu'on s'étonne de ne pas rencontrer dans les peintures de la coupole, exécutées par M. Picot, bien que celles-ci soient traitées dans une gamme infiniment plus éclatante et plus vigoureuse. M. Flandrin se reprocherait, dit-on, d'avoir obéi trop scrupuleusement à cette loi fondamentale de son art, qui veut dans la peinture murale un accent moins aigu que dans les tableaux et un

Digitized by Google

respect profond pour l'harmonie monumentale et l'impassible immobilité des murailles; il regretterait ces tons calmes et doux qui ont tant de charme pour l'œil et pour l'esprit; il voudrait déchirer cette gaze blonde et fine derrière laquelle défilent les rangs de ses deux processions comme derrière la légère vapeur des parfums qui montent du sanctuaire vers le ciel. Nous ne pouvons partager ces regrets, et nous serions désolé qu'ils prissent un caractère sérieux chez l'éminent artiste. Il n'a rien à regretter; il est resté dans les limites de son droit, il a rempli son devoir, et ce sont au contraire l'architecte et M. Picot qui ont méconnu celui que leur imposaient le goût et le sentiment des valeurs monumentales.

Il faut bien le reconnaitre, si les surfaces que M. Flandrin avait à couvrir, et qui présentent un développement de plus de quatre-vingt-quinze mètres sur une hauteur de deux mètres soixante-dix centimètres, étaient pour un peintre un champ de bataille d'une rare étendue, on ne peut dire également qu'il fût placé dans les meilleures conditions possibles. Cette double suite de frises s'étend de chaque côté sur toute la longueur de la grande nef, entre deux ordres superposés de colonnes hautes, épaisses, serrées, fait retour du côté du portail, sous le buffet d'orgues, et présente deux saillies symétriques en regard l'une de l'autre, à l'entrée du chœur, sur le haut des piédroits qui portent l'archivolte du sanctuaire. Nous n'avons pas à demander ici pourquoi cette frise épaisse au-dessus des nefs latérales et au-dessous des nefs supérieures, — tribunes ou gynécées, — qui règnent sur toute la longueur du parallélogramme, ni à nous inquiéter de ce qu'elles cachent à nos regards trop curieux, qu'elles recèlent des habitation pour les lévites, comme le temple de Salomon, ou des magasins d'ornements, de chaises et de pupitres, ou de simples corridors destinés à la promenade des rats et des enfants de chœur; encore moins nous plaindrons-nous de leur existence, puisqu'elles sont aujourd'hui enrichies des belles peintures de M. Flandrin. Nous ne faisons pas ici la critique trop facile d'un édifice hybride, depuis longtemps condamné par les hommes chez qui l'amour du détail archéologique n'a pas étouffé le goût du beau et le sentiment du vrai; nous passons volontiers condamnation sur les dehors de cette basilique néo-gréco-latine, qui semble n'avoir été bâtie que pour fournir à l'architecte un bon prétexte à la construction d'un grand escalier; mais il ne nous est pas permis de faire si bon marché de la décoration intérieure et de la manière dont l'église est éclairée. En ces deux points l'architecture touche de trop près à notre sujet pour que nous ne fassions pas retomber sur elle les fautes qui lui incombent.

M. Hittorff, fort connu dans le monde des arts par son penchant pour l'architecture polychrome, a voulu, en bâtissant Saint-Vincent-

Digitized by Google

de-Paul, ménager à la peinture contemporaine une ample occasion de faire ses preuves. On ne saurait que louer une si bonne intention. Toutefois M. Hittorff n'a réalisé cette intention que sous le rapport de l'étendue; il a donné libéralement de vastes surfaces à la peinture, mais il lui a refusé la lumière pour l'éclairer, il lui a livré une grande coupole et de longues frises, mais il a cherché par tous les procédés d'enluminure imaginables à diminuer son importance et sa valeur. En cela M. Hittorff a agi comme un compositeur de musique qui donnerait à ses chants un accompagnement de trompettes, de timballes et de grosses-caisses.

Entraîné par son goût et par la nature de ses études vers les modèles de l'antiquité classique, M. Hittorff crut voir dans la basilique latine le modèle d'église qui s'en rapprochait le plus, et il s'inspira de Sainte-Marie-Majeure. Mais en même temps, cédant à son penchant pour l'architecture polychrome des Grecs, il leur emprunta, pour les appliquer à son édifice, leur système d'ornementation et de coloration. Enfin, bâtissant pour le climat et pour les habitudes de l'Occident, désireux de complaire à ce goût très légitime que nous avons pour les vaisseaux élevés et pour les églises qui montent ainsi qu'une prière vers le ciel, il prêta à ses ordres une hauteur exagérée; et comme il craignait d'effaroucher par une lumière trop abondante et trop vive cette foule recueillie qui se plaît aux mystérieuses clartés des églises gothiques, il perça ses murailles de baies étroites, lointaines, espacées qui devaient, croyait-il, à travers les doubles rangs de colonnes, tamiser un jour doux et vaporeux. L'architecte s'était trompé dans ses calculs. En réunissant sous un même toit une foule de choses bonnes et belles en soi, mais si peu faites pour vivre ensemble, il avait produit le plus singulier amalgame qu'il fut possible d'imaginer; en forçant les qualités diverses de trois arts différents à se fondre dans une cordiale entente, il avait provoqué entre elles une lutte acharnée. Que résulta-t-il de ce combat? La finesse des détails fut étouffée sous le poids des lourds entablements et des épaisses colonnes; il fallut soutenir les tons par une profusion de filets d'or, et porter aux couleurs des stucs le secours d'un fond plus chaud et plus ardent, de veines plus vives et plus nettes. La gamme générale de la décoration se mit à monter et, sans donner encore le *si bémol*, elle se tint dans les cordes élevées et chercha à frapper son accord sur le *fa dièze*. Jugez si avec un pareil accompagnement la peinture, pour se faire entendre, devait chanter sa partie sur un ton aigu ! Des deux peintres appelés à décorer Saint-Vincent-de-Paul, celui qui a voulu rivaliser de tapage avec l'architecte s'est à peu près tiré d'affaire, et s'il n'a pas gagné sa cause auprès des gens de goût, il est au moins parvenu à faire tourner les yeux de son côté; celui au contraire qui a prétendu demeurer

Digitized by Google

fidèle aux lois de l'art monumental et moduler sa pensée sans trop s'inquiéter du vacarme qui régnait autour de lui, peut très bien avoir produit un chef-d'œuvre, mais qui donc s'en apercevra si le bruit couvre la mélodie? Et pourtant qui faut-il accuser du chanteur ou de celui qui l'accompagne? Evidemment c'est l'accompagnateur. La grosse-caisse n'a-t-elle pas voulu jouer l'air des violons?

Imprudent et même téméraire dans son système de décoration, l'architecte a-t-il mieux réussi à produire cet effet mystérieux qu'il voulait imiter des églises du moyen-âge? Encaissée dans de hautes murailles, tenue dans l'ombre derrière un double rideau d'épaisses colonnes, la nef principale est obscure comme un souterrain, et les rares fenêtres qui ont la prétention mal justifiée d'éclairer l'édifice apparaissent à travers les ténèbres comme autant de soupiraux de cave. Elles ne répandent pas la lumière, elles la projettent avec une violence extrême, semblable à une traînée de feu; le contraste de ces rayons condensés éblouit les yeux et rend l'obscurité plus profonde. Il en résulte en outre que le jour, au lieu d'être également et mystérieusement réparti dans le temple, s'accroche aux saillies qu'il rencontre, tombe par masses sur les murs, se brise aux surfaces qui lui font obstacle, et produit partout des effets heurtés, des tons durs et saccadés qui excluent le recueillement et fatiguent le regard. Ce n'est pas tout: pour rendre ce défaut plus sensible et plus choquant, on a imaginé de garnir ces fenêtres de vitraux coloriés dans les tons les plus extravagants et représentant des figures en pied, de véritables tableaux jetés dans les flots lumineux d'une fournaise. Ces personnages qui regardent par les fenêtres ce qui se passe dans le temple, semblent bien moins des saints du paradis que des damnés placés aux portes de l'enfer. Ai-je tout dit? pas encore. Pour suppléer à cette insuffisante clarté du rez-de-chaussée, l'architecte a ouvert derrière les colonnes de l'ordre supérieur, dans les murs des deux longues tribunes qui règnent au-dessus des nefs latérales, un second étage de croisées également garnies de vitraux peints. Ce sont surtout ces fenêtres qui éclairent les frises récemment décorées; mais comment les éclairent-elles? Elles sont au nombre de six pour douze entre-colonnements et, comme à l'ordre inférieur, elles versent une lumière inégale et insuffisante. Il y a plus: le véritable point de vue des frises est et devait être de la ligne qui sépare la grande nef des nefs latérales, et de cette ligne, en levant la tête, le regard devrait suivre, dans le calme d'une douce lumière, le long cortége de saints et de saintes qui marchent vers le trône éternel. Mais M. Hittorff n'a pas calculé l'ouverture de l'angle visuel et il n'a pas pris garde que le sommet des fenêtres de l'étage supérieur, sur un tiers environ de leur hauteur, se trouverait compris dans cet angle et formerait ainsi au-dessus des

Digitized by Google

frises autant de lucarnes dont la lumière directe serait en contraste permanent avec la lumière réfléchie des surfaces dévolues à la peinture. On peut se faire aisément une idée de la figure que ferait un tableau placé dans une croisée dont on laisserait la partie supérieure accessible à la lumière. L'œil ébloui par le jour violent qui viendrait d'en haut ne verrait dans ce tableau qu'une surface noire, fût-il peint par Rubens ou par Véronèse. C'est pourtant là le système qu'a suivi en grand M. Hittorff à Saint-Vincent-de-Paul.

On assure que l'éminent architecte cherche aujourd'hui à pallier le mal et à verser dans son vaisseau un peu de cette lumière du ciel qu'il lui a si parcimonieusement mesurée. On parle d'installer une grande porte vitrée à la place des panneaux massifs du grand portail, comme si ce n'était pas assez de cette longue arcade qui coupe le buffet d'orgue en deux tronçons. Un pareil moyen pourrait convenir peut-être aux cafés des Champs-Elysées, mais il ne saurait en être sérieusement question pour une église. Est-ce à dire qu'il soit impossible de remédier à quelques-uns des plus graves défauts que nous venons de signaler? Nous ne le croyons pas. Que M. Hittorff ne s'obstine pas dans sa faute : l'architecte qui n'a jamais bâti est le seul qui n'en ait jamais commis. Qu'il reconnaisse franchement l'insuffisance de ses jours, et perce les murs de son étage supérieur d'un nombre de fenêtres égal à celui des entre-colonnements : il aura ainsi de chaque côté douze croisées au lieu de six qui répandront une lumière suffisante sur les frises et dans tout l'édifice, et atténueront l'effet violent des percées de l'ordre inférieur. Mais qu'averti par l'expérience il prenne désormais ses nouveaux jours à une moins grande hauteur, de manière à ce qu'ils échappent complètement au rayon visuel du spectateur, précaution indispensable s'il veut obtenir cette clarté douce et mystérieuse qu'il semble avoir poursuivie.

Sans étendre plus loin notre critique et sans blâmer comme ils mériteraient de l'être ces stucs jaunes qui miroitent en ondulant sous le regard, ce que nous avons dit suffit pour faire comprendre dans quelles conditions défavorables sont placées les peintures de M. Hippolyte Flandrin. Il faut vraiment qu'elles se recommandent par des qualités bien supérieures et bien indépendantes de l'exécution matérielle pour ne pas perdre, même aux regards les plus exercés, la majeure partie de leur valeur. Mais ces dangers qui ont été créés par l'architecte et qui en définitive seront un jour conjurés, n'étaient pas les seuls que le peintre eut à braver. La surface offerte à ses pinceaux était grande sans doute et bien faite pour tenter un artiste plein de sève et de fécondité, mais elle était bien longue, et bien étroite pour sa longueur. Elle se divise en trois parties principales : l'une, sous l'orgue au-dessus du portail, occupe toute la largeur de la nef; elle a

Digitized by Google

douze mètres de longueur; les deux autres au même niveau occupent toute la longueur de cette même nef et ont chacune trente-neuf mètres. Nous avons dit que cette frise porte deux mètres soixante-dix centimètres de hauteur, ce qui est beaucoup pour une frise, mais fort insuffisant pour de la peinture monumentale. Enfin, il faut ajouter les deux saillies des piédroits de l'archivolte qui offrent de chaque côté deux petits tableaux dont l'un regarde le portail et l'autre est parallèle à l'axe longitudinal comme les deux longues parties de la frise elles-mêmes. Nous n'avons pas besoin de le faire remarquer aux esprits attentifs, couvrir ces longues frises, relativement si étroites, de peintures monumentales formant entre elles une suite harmonieuse non interrompue et pourtant assez pittoresque pour ne pas engendrer la monotonie, c'était une tâche singulièrement délicate et difficile. Nous croyons qu'un artiste d'intelligence vulgaire aurait tranché la difficulté en divisant tout simplement sa frise en cadres d'égales dimensions et de proportions longitudinales plus commodes pour le pinceau; dans ces cadres il aurait peint des scènes détachées, unies seulement par le lien commun du sujet et représentant les principaux épisodes des annales de l'église triomphante, ou bien quelques autres faits plus particulièrement appropriés à une église placée sous l'invocation de saint Vincent de Paul. Ç'aurait été user d'un procédé fort connu et fréquemment employé, retomber dans ce défaut, souvent reproché à la peinture moderne, de ne savoir produire que des tableaux de genre même quand elle veut être monumentale; ç'aurait été enfin tourner le problème plutôt que le résoudre. M. Hippolyte Flandrin a abordé la question avec plus de franchise et, il faut le dire, avec un plus profond instinct de l'originalité. Il a pris le champ nu et complet qu'on lui offrait, il ne l'a pas divisé par compartiments comme les tiroirs d'un meuble ou comme les trumeaux d'un café, et sur ce long ruban de frise, il a conduit, du portail au sanctuaire, une double procession d'élus, les saints à droite, les saintes à gauche, qui vont, après avoir bu aux sources de vie que les apôtres saint Pierre et saint Paul versent sur l'Occident et l'Orient, recevoir les couronnes que les anges leur tressent à l'entrée du sanctuaire et contempler enfin Dieu face à face. C'est là une pensée véritablement grandiose et monumentale. Peut-être en cherchant bien en trouverait-on le germe dans quelques peintures des basiliques primitives, ou mieux encore dans les cohortes symboliques dont sont peuplées nos églises du moyen-âge et qui s'échelonnent, milices glorieuses, à toutes les pierres de la citadelle chrétienne; mais il n'est pas d'exemple qu'elle ait pris nulle part un développement aussi considérable et un caractère aussi complet, aussi décidé que dans les frises de Saint-Vincent-de-Paul. Qui que ce soit d'ailleurs qui ait eu le premier l'idée de ce cortége triomphant, il

Digitized by Google

n'en demeure pas moins certain que par la manière toute magistrale dont M. H. Flandrin se l'est appropriée, il l'a rendue aussi neuve que possible, et que loin de suivre, comme M. Picot, son voisin, l'a malheureusement fait, des sentiers trop battus, il a manifesté dans la composition une originalité rare et au moins égale à celle qui règne dans l'exécution.

Le temps n'est plus où les peintres les plus excellents étaient à la fois de profonds hagiographes. M. H. Flandrin n'a pas affiché la folle prétention de tout savoir dans les lois de l'Église et dans les représentations symboliques de ses préceptes et de ses traditions. Armé de cette modestie qui est la cuirasse des forts, il s'est adressé à deux hommes éminents, à deux prêtres érudits, qui font aujourd'hui autorité dans ces matières; il a demandé aux PP. Martin et Cahier de le conduire dans ce labyrinthe des gloires célestes, et d'éclairer sa marche du flambeau de leur orthodoxie. Ce serait donc en vain que la critique essaierait de trouver l'artiste en défaut sur les points essentiels de la foi, et l'esprit pointu qui voudrait éplucher les détails serait lui-même réduit à relever seulement quelques inexactitudes de costumes et à signaler çà et là parmi les saints pontifes et les saints Rois quelques pieds chaussés, contrairement aux règles de l'iconographie chrétienne. C'est là un petit malheur sans doute, et il ne vaudrait certes pas la peine de crier au scandale.

Les deux processions bienheureuses ont pour point de départ la prédication évangélique. Celle-ci est *symbolisée* par deux groupes qui embrassent toute la portion des frises qui règne dans la largeur de la nef au-dessus du portail et au-dessous de l'orgue. Pour les voir, il faut donc tourner le dos au sanctuaire. Un autel primitif surmonté de la croix sanglante occupe le centre du tableau. Sur les degrés sont debout, à gauche, saint Pierre d'une main tenant les clefs, de l'autre ouvrant le ciel aux peuples de l'Occident; à droite, saint Paul les deux bras étendus comme pour montrer Dieu aux nations d'Orient; le glaive, symbole de sa parole tranchante, pose la pointe en bas sur le sol et s'appuie contre sa poitrine. Les deux apôtres, que nous retrouverons plus loin, tout près du sanctuaire, en tête du chœur des apôtres, portent là comme ici leur costume traditionnel, saint Pierre, la tunique bleue et le manteau jaune, saint Paul, le manteau rouge et la tunique verte. Ce manteau jaune du prince des apôtres était en cette circonstance un dangereux écueil pour l'artiste. Les peintures sont exécutées sur fond d'or à la manière des écoles primitives latine et byzantine. Pour détacher ces draperies jaunes de ce champ d'or, il fallait des ressources de palette qu'on n'aurait pas soupçonnées chez un élève de M. Ingres.

Le groupe qui personnifie l'Orient docile à la voix de Paul, est formé

Digitized by Google

de filles d'Israël et d'Ionie agenouillées, du pontife hébreu, du philosophe grec, du prêtre assyrien, figure que l'on croirait détachée d'un bas relief de Ninive ou de Persépolis, de l'Arabe accouru du désert, de l'Éthiopien brûlé, tous se précipitant en avant pour mieux entendre la parole de vie. Un palmier termine le groupe près de l'angle, et achève de caractériser l'Orient. Du côté opposé, l'Occident se presse au-devant de Pierre. Une famille romaine est à genoux sur la première ligne; derrière se sont arrêtés les vexillaires du peuple-roi, le porte-enseigne des légions, le draconaire Dace, le prêtre de Jupiter abandonnant son trépied, le Germain, le Gaulois, le Sarmate, et enfin une femme du Nord portant son enfant sur l'épaule, figure charmante, pleine de grâce et de force. Le chêne druidique complète le tableau de ce côté.

Maintenant, il y a solution de continuité dans l'idée comme dans les plans que revêt la peinture. La parole de Dieu a été semée sur la terre, en Orient comme en Occident. Quelles moissons ces champs fertiles vont-ils porter? Toutes les vertus qui ont germé dans les cœurs vont se développer et s'épanouir dans ces deux longues files de saints et de saintes qui s'acheminent vers le sanctuaire. Les deux longues frises sont perpendiculaires à celle que nous venons d'esquisser rapidement; les figures qui la décorent prennent une direction opposée à celle des groupes de la prédication évangélique : quittons aussi le centre de la nef pour nous rapprocher du sanctuaire, et, le front tourné vers l'autel, commençons notre examen par la droite et par le premier groupe. Mais, avant tout, constatons que ces deux processions, qui se développent sur des frises de trente-neuf mètres au moins de longueur, sont divisées chacune en six chœurs qui embrassent chacun deux entre-colonnements. Pourquoi cette division en six groupes? Quoique l'artiste, bien inspiré, n'adoptât pas le système des scènes détachées dans des cadres séparés, et préférât faire défiler sur ses frises cette double litanie des saints et des saintes, il avait bien compris ce qu'il y aurait de monotone pour le regard et de fatiguant pour la pensée dans ces deux files de procession. Les diviser par groupes, c'était briser la ligne et lui prêter un élément de pittoresque; classer ces groupes, établir un ordre dans ce défilé des légions bienheureuses, c'était écrire avec plus de netteté la pensée, soulager l'esprit du spectateur et produire sur lui une impression plus vive et plus durable. Mais l'Eglise ne reconnaît que cinq catégories parmi les saints, et il fallait six groupes. M. Hittorff, tout en empruntant au paganisme les éléments de son architecture chrétienne, n'avait pas cru devoir pousser le culte de Jupiter jusqu'à donner à ses entre-colonnements le nombre impair. Douze entre-colonnements exigeaient six groupes de figures. Il fallut donc entrer en accommodement avec l'inflexible Père

Digitized by Google

Cahier, et diviser en deux le chœur le plus nomoreux, celui des grands confesseurs de la foi. Nous avons donc à droite, et placés dans leur ordre hiérarchique, d'abord le chœur des apôtres, puis ceux des martyrs, des docteurs, des pontifes, et enfin celui des confesseurs scindé en deux groupes. De l'autre côté, pour la frise de gauche, réservée aux femmes que l'Eglise a canonisées, la difficulté n'était pas moins grande. Nous voyons passer successivement le chœur des vierges martyres, ceux des vierges, des mères, des veuves, des pénitentes, et enfin — pour arriver à ce terrible nombre six, — celui des époux et épouses sanctifiés, groupe qui se confond en plus d'un point avec ceux des mères, des veuves et des confesseurs. Quoi qu'il en soit des subtiles observations qui pourraient être soulevées contre la netteté de cette classification, nous n'en devons pas moins avouer qu'elle est claire et précise, excepté en ce qui touche le chœur des veuves, qui pourrait être aussi bien celui des Reines et des femmes de hautes naissance canonisées. Je n'oserais même pas affirmer que cette distinction n'existât pas dans l'esprit de l'auteur.

Il nous serait impossible de faire ici un examen détaillé de chacun de ces chœurs et des figures qui les composent. Ce serait tomber d'ailleurs dans l'excès d'une critique de détail qui est moins de mise avec M. Flandrin qu'avec tout autre. Cet artiste a besoin d'être vu de haut, et ses œuvres, sans rien avoir à craindre d'une patiente analyse, réclament surtout un genre de discussion plus général et plus élevé. Toutefois, et sans méconnaître ce droit, il est nécessaire que nous tracions la silhouette de chaque groupe et que nous suivions le peintre à travers les rangs de sa légende dorée.

Sur les saillies des piédroits de l'archivolte, l'artiste a peint de chaque côté un groupe de deux anges debout, les ailes ployées, les bras levés, les mains pleines de couronnes. Exécuteurs des ordres du Dieu qui trône dans le sanctuaire, et vers lequel s'avancent les deux rangs de la procession bienheureuse, ils initient, en quelque sorte, les saints aux splendeurs du Paradis, et leur distribuent les signes matériels des récompenses célestes. Ces figures d'anges sont simples, gracieuses, inspirées; elles sont traitées avec plus de vigueur que les personnages des grandes frises, ce qui atténue un peu la brusquerie des peintures de M. Picot, ou du moins établit entre celles-ci et celles de M. Flandrin une transition nécessaire.

A droite, le chœur qui ouvre ensuite le cortége triomphant est celui des apôtres. Saint Pierre s'avance le premier, il est isolé comme saint Paul et saint Mathieu, qui viennent après lui; ils ont marché seuls à la conquête de la terre, ils marchent seuls à la conquête du Ciel. Suivent Jacques-le-Majeur, appuyé sur l'épaule de Jean, Simon, Barthélemy, Thomas l'incrédule, figure fière, énergique, qui, pour

Digitized by Google

croire, veut avoir vu; Thadée, André le martyr, Jacques-le-Mineur et Philippe. L'expression souveraine des physionomies, la beauté forte et sereine des traits, la grandeur des attitudes, l'ampleur des draperies, caractérisent suffisamment le premier chœur pour qu'il soit impossible de le méconnaître. M. Flandrin n'a pas négligé de donner à ses personnages les attributs que les traditions de l'art et de l'Eglise leur assignent, et avec une merveilleuse souplesse d'imagination et de pinceau, il a prêté à chacun d'eux le type qui convient le mieux à sa vie, à ses travaux, à son caractère. Il semble qu'il ait été admis à copier leurs portraits dans un musée céleste.

Le second chœur est celui des martyrs, chœur exalté, triomphant, enthousiaste, qui s'avance armé des palmes éternelles. C'est Etienne, tenant à la main une des pierres dont il fut frappé; c'est Laurent portant l'instrument de son supplice, Denys, martyr et apôtre des Gaules; — l'artiste a sagement fait de rompre ici avec la tradition du moyen-âge: la tête coupée est encore admissible en sculpture, elle ne saurait l'être en peinture; il a d'ailleurs échappé ainsi à la difficulté de préciser si notre saint Denys est le même que l'aréopagite.— Ce sont ensuite Saturnin, Polycarpe, le petit saint Cyr auprès du vénérable Pothin, l'enfance auprès de la vieillesse, contraste touchant qui s'établira plus loin entre les conditions, comme il est pris ici dans l'âge différent des victimes. Saint Clément, pape, termine le sous-groupe des pontifes martyrs, et saint Longin ouvre, avec saint Georges, celui des martyrs soldats. La pose du dernier est un peu gauche, nous lui aurions désiré une attitude plus triomphante. Maurice, Victor, Exupert, Sébastien, représentent les légions romaines. Enfin, par une licence poétique qui rentre complètement dans les droits de la peinture, M. Flandrin a fait une excursion hors du domaine historique, et a pris au légendaire la figure pittoresque de saint Christophe pour l'ajouter à son chœur des martyrs, et rompre ainsi sa longue ligne de têtes placées au même niveau. Le colosse est vu de face, courbé sous le poids de l'Enfant-Dieu qu'il porte sur son épaule, et son genou touche la terre. Les racourcis des membres inférieurs, et la force soumise qui éclate dans la tête, méritent d'être remarqués.

Les grands docteurs de l'Eglise forment le troisième chœur; les annales du catholicisme offraient au peintre une foule de personnages aussi grands par la pensée que par la vertu. Parmi eux il a fallu faire un choix judicieux, et ceux qui ont été choisis sont : Irénée, Cyrille, Athanase, Grégoire de Nazianze, Basile, Jérôme, Ambroise, Augustin, Hilaire de Poitiers, Jean Chrysostôme, le pape Léon, le vainqueur d'Attila, Grégoire-le-Grand, Thomas d'Aquin et Bonaventure; — toutes les langues, toutes les églises du monde, toutes les époques, toutes les conditions, depuis le penseur solitaire jusqu'au pompeux

Digitized by Google

patriarche, depuis le moine humble et soumis jusqu'au maître qui gouverne sous la tiare. Nous regrettons que, pour obéir à un besoin de son art, M. Flandrin ait relégué au second plan le pauvre froc de l'Ange de l'École; la robe ne méritait pas le premier plan, mais quelle belle tête de penseur à peindre en pleine lumière pour un peintre qui sait penser!

Les grands pontifes constituent une série brillante par les fronts vénérables qu'elle nous montre, plus brillante encore par les riches vêtements sacerdotaux qui se drapent sur leurs épaules. Ici, les belles couleurs, les riches étoffes étaient permises; l'artiste a pu varier davantage sa palette et verser plus abondamment le bleu, cette couleur chère aux peintres qui peignent sur fond d'or. Nous reconnaissons d'abord saint Nicolas, le saint évêque qui protège l'enfance, Patrice, Martin le soldat, devenu évêque de Tours, Remy, qui reçoit du Ciel l'ampoule dont on sacre les Rois, Médard, Honoré, Eloi, l'artiste, l'homme d'Etat, l'évêque; Louis de Toulouse, Norbert, tous choisis parmi les plus illustres pontifes de l'Eglise de France; Charles Borromée, vêtu de la pourpre, François de Sales, ce poète inspiré de l'amour de Dieu. Au milieu du chœur, la figure isolée de saint Eloi, pensive et majestueuse, se détache avec une singulière énergie, c'est une des plus belles que nous ayons rencontrées jusqu'ici.

Dans les deux chœurs des grands confesseurs de la foi, l'artiste a voulu confondre tous les rangs, toutes les conditions, toutes les professions humaines, et nous trouvons Joseph l'artisan, Antoine le solitaire, Benoît l'ascète, auprès de Cloud le fils de roi, de Léonard le protégé de Clovis, d'Hubert le seigneur féodal, de Fiacre le prince irlandais, de Charlemagne le grand Empereur. A l'abbé Gilles succède Lazare le peintre bysantin; le Roi Etienne de Hongrie, et Henri l'Empereur d'Allemagne, terminent le chœur ouvert par le saint charpentier. Toutes ces figures d'humbles et de grands marchent, suivant le rôle qu'elles tiennent dans la tradition, tantôt seules, comme Joseph et Charlemagne, tantôt pressées les unes contre les autres comme Antoine et Benoît, Fiacre et Hubert.

C'est encore un artisan, saint Marin le maçon, qui ouvre la marche du second groupe des confesseurs. N'y a-t il pas un peu d'affectation à placer ainsi les deux chœurs sous la direction des professions manuelles? Saint Joseph avait sa place chronologiquement marquée en tête du premier, mais était-il bien nécessaire d'appeler saint Marin à la direction du deuxième? Sans doute l'Eglise n'admet point entre ses membres l'inégalité des conditions sociales, et il est écrit que dans le royaume des cieux les derniers seront les premiers; mais il n'est pas écrit que les mains conduiront la tête, et puisque son niveau est absolu, pourquoi un fondateur comme Bruno, un réformateur comme

Digitized by Google

saint Bernard, ne seraient-ils pas admis, aussi bien que le bâtisseur, à conduire au ciel une légion de confesseurs comme saint Dominique, François d'Assises, Ferdinand de Castille, Louis, le saint Roi de France, Pierre de Nolasque, Roch, le Roi Casimir de Pologne, Ignace de Loyola, Antoine de Padoue, François de Paule, François Xavier, Philippe de Néri, Louis de Gonzague ? Ainsi se compose le sixième chœur, et par son extrémité il touche, on le voit, à nos âges modernes. Le saint sous l'invocation duquel l'église est placée aurait pu clore ce cortége triomphant, mais Vincent de Paul est au pied du trône de Dieu, dans le sanctuaire. Nous l'y trouverons en examinant les peintures de M. Picot.

Nous devons maintenant remonter la nef et prendre la légion des saintes au chœur des Vierges martyres.

La première est sainte Thècle, elle marche seule, ainsi que sainte Appoline qui la suit; puis viennent Agnès, Barbara, Catherine, Marguerite, toutes portant la palme, leurs attributs ou les instruments de leur supplice. Sainte Cécile s'avance seule, chantant les louanges de Dieu et tenant à la main un petit orgue à tuyaux que l'artiste a su rendre aussi peu déplaisant qu'il était possible; Lucie, Blandine et Dorothée la suivent, et enfin le chœur est clos par sainte Ursule et deux jeunes filles agenouillées qui représentent les onze Vierges de Cologne. Ursule a les bras levés dans un élan d'enthousiasme, sa pose est gracieuse, noble, inspirée.

Le chœur des vierges commence à Marthe la ménagère et finit à Zite la servante. Toutes deux sont isolées, cette dernière surtout, qui s'est pour ainsi dire détachée du groupe et se présente de trois quarts au spectateur. Son attitude est pleine de modestie et de chasteté; c'est une des plus charmantes figures de cette frise qui en compte pourtant de si belles. Entre les deux personnifications du travail humble et sanctifié, marchent Geneviève la bergère, Scholastique la religieuse, Pulchérie la vierge-impératrice, puis Claire et Catherine de Sienne, illustres parmi les cénobites, Catherine de Bologne, douce aux peintres dont elle tient la palette dans ses doigts bénis, Thérèse, l'âme de feu, et enfin Gertrude l'abbesse et la fondatrice de Chelles.

Les saintes mères ont pour guide Anne, mère de la Vierge et Elisabeth, mère de saint Jean. On voit s'avancer ensuite sainte Crescence avec ses deux fils, sainte Julitte et le petit saint Cyr que nous avons déjà rencontré parmi les martyrs, sainte Félicité et ses sept enfants morts ainsi qu'elle pour la foi. La mère les conduit au trône éternel comme elle les a conduits au supplice, et déjà dans sa main elle tient le bouquet de leurs palmes glorieuses. Sainte Hélène, belle figure d'une sévérité touchante, se détache un peu du groupe et par la splendeur de ses vêtements et par son attitude. La mère de Constantin porte dans

Digitized by Google

ses bras le bois retrouvé de la Sainte-Croix. Paule et Eustochie s'acheminent derrière elle, et plus loin, seule encore, la mère d'Augustin, dont l'âge a ralenti la marche, presse le pas pour rejoindre ses compagnes.

Voici le chœur à la fois affligé et brillant des veuves, presque toutes Reines ou grandes dames : Clotilde et son fils saint Cloud, Bathilde, Adélaïde, Marguerite d'Ecosse, Elisabeth de Portugal, Elisabeth de Hongrie, Catherine de Suède, Brigitte, Françoise la dame romaine et son ange, et enfin Jeanne-Françoise de Chantal, dont les vertus monastiques ont éclaté si près de nous.

Le chœur qui devait avoir le plus d'attrait pour le peintre, mais qui, pour tout autre que M. Flandrin, aurait présenté aussi le plus grand péril, était celui des pénitentes. S'il s'offrait à l'imagination comme un beau thême pour développer les grâces du pinceau, les richesses de la palette et toutes les splendeurs de la beauté matérielle, il avait aussi l'inconvénient grave de cotoyer, sur le domaine de la peinture religieuse, le terrain profane, et de se prêter trop facilement à des écarts de brosse inadmissibles dans un édifice où la chasteté de l'exécution doit marcher de pair avec celle de la pensée. M. Flandrin a évité l'écueil non par adresse et de parti pris, mais par naïveté, conduit et instruit par le sentiment le plus pur et le plus spontané. Seule la Madeleine qui marche en tête, sans rien offrir dans sa quasi-nudité qui puisse blesser le regard, ne nous paraît pas réaliser complètement le type de cette belle créature qui venait répandre sur les pieds de Jésus-Christ ses larmes et ses parfums. Elle est courte, massive, et sous son ingrat vêtement de laine épaisse elle ne trahit pas assez, suivant nous, l'éclatante beauté, le charme pénétrant que la tradition se plait à lui prêter. Marie l'Egyptienne, aux yeux ardents, au teint coloré, forme contraste avec Madeleine, et la suit enveloppée dans une draperie qui n'est peut-être pas historique, mais qui ne manque ni de noblesse ni d'originalité. Presque toutes les figures de ce groupe marchent isolées. Après sainte Marie du désert vient Marguerite de Cortone et son petit chien, Pélagie la comédienne, Thaïs la courtisane, brûlant ses vêtements précieux, Aglaé la grande dame romaine qui a pris dans l'exemple de son amant, devenu un grand saint, l'horreur de sa vie passée et la foi qui l'a conduite au ciel. Ces trois dernières figures ont une grâce infinie dans leur chasteté, une pureté singulière dans leur charme séducteur. Le geste de Pélagie qui se dépouille de sa tunique profane est analogue à celui de la Vénus au bain, mais avec cette différence que chez la première il n'éveille aucunement le désir de voir tomber le voile. Sainte Zite la servante et sainte Pélagie la comédienne, formeraient, détachées des frises et réduites au quart ou au sixième, deux cadres délicieux pour la gravure et pour l'ornement

Digitized by Google

des petits salons, chez les hommes et surtout chez les femmes de goût. Les saintes Théodora, Marie nièce de saint Abraham, et Marine terminent le chœur des pénitentes.

Nous avons vu que dans le chœur des mères, le mélange des enfants avec les femmes pouvait produire un contraste heureux; dans le chœur des ménages canonisés, nous trouvons les hommes mêlés aux femmes et aux enfants. C'est un nouvel élément de variété dont l'artiste n'abusera pas, mais dont il saura faire un bon usage. Il divise naturellement son chœur par couples, accompagnés de leurs enfants lorsqu'il y a lieu. Ainsi se présentent d'abord sainte Théopiste et saint Eustache son époux, avec Agapée et Théopiste, leurs enfants; puis viennent sainte Nathalie et saint Adrien, saint Vincent et sainte Valdetrude et leurs quatre enfants, saints comme eux, dont un, Landry, fut évêque de Paris; Isidore le laboureur et sa femme, Marie de Cabeza, et derrière eux, Elzéar, le saint gentilhomme, issu de la famille de Sabran, avec Delphine, sa femme. Ainsi se termine le chœur de la légion céleste.

La majeure partie des figures que nous venons de nommer marchant vers le sanctuaire, se présentent de profil au spectateur; toutes les fois qu'il l'a pu, l'artiste a rompu ce qu'il pouvait y avoir de sec et de froid dans cette ordonnance obligée par la nature même du sujet, en présentant ses personnages soit de trois quarts, soit de face, ou bien en les faisant sortir des lignes par un geste justifié, ou par une attitude que le caractère explique et motive. L'espace jeté entre les chœurs, sans les isoler complètement, suffit cependant pour faire saisir chacun d'eux dans son ensemble, sans fatigue pour l'esprit ni pour la vue. C'est ainsi que dans les deux files la variété, essentielle à toute œuvre d'art, soutient et ranime l'intérêt par la diversité des attitudes, des types, des expressions, des couleurs et des lignes, sans que pourtant l'unité soit compromise. Néanmoins un doute est né dans l'esprit de l'artiste, doute peu fondé suivant nous : il a craint de n'avoir pas suffisamment marqué la séparation de ses chœurs, et il aurait pensé à l'accentuer davantage en jetant entre eux une ligne de démarcation, un terme, une borne, une sorte de jalon emprunté à la nature ou à l'architecture. Nous verrions avec peine cette addition inutile, et si elle devait jamais être faite, nous engagerions beaucoup M. Flandrin à la réduire à sa plus simple expression, à une bande verticale d'or plus vif ou plus ombré ajoutée sur le fond, mais formant avec lui partie intégrante. La démarcation n'existerait ainsi que pour le besoin de l'œil, car elle n'est pas réclamée par celui de la pensée.

Pour conclure ces considérations et cette analyse trop courtes en face d'un pareil sujet, nous voulons exprimer un vœu qui est celui de tous les hommes qui ont vu les peintures de M. Flandrin et qui se

Digitized by Google

piquent d'aimer sérieusement les choses de l'art. Plus durables, nous l'espérons, que des fresques, la cire les conservera aux âges futurs; mais les exemples ne sont pas encore loin de nous où l'on a vu des chefs-d'œuvre incomparables devenir la proie des éléments. Assise au sommet d'une colline, l'église Saint-Vincent-de-Paul n'a pas à craindre les inondations, mais elle peut redouter l'incendie. Alors, ce travail immense, l'une des gloires de notre époque, disparaîtrait complètement. Si cependant la gravure en avait reproduit, autant qu'elle le peut, l'idée, la ligne, la couleur, il ne serait pas exposé a périr tout entier. Tôt ou tard, nous le croyons, les frises de Saint-Vincent-de-Paul sont promises à la gravure; mieux vaut que ce soit aujourd'hui que demain, sous l'œil encore chaud du maître, sous l'influence de sa pensée palpitante, de son inspiration victorieuse. Les amateurs s'inscriraient en foule pour obtenir les premières épreuves, et les feraient figurer avec honneur à côté de l'Hémicycle gravé d'un burin si savant et si pur par M. Henriquel Dupont.

Nous aurons à nous occuper maintenant de la coupole et des frises du chœur de la même église, que vient d'achever M. Picot. Nous trouverons dans cette deuxième étude une occasion nouvelle pour établir la différence qui doit exister entre la peinture de tableau et la peinture monumentale, et pour prouver qu'un grand talent ne suffit pas toujours lorsqu'il s'agit de décorer les murailles d'un édifice religieux.

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

MADEMOISELLE SOPHIE CRUVELLI A L'OPÉRA. — ROMULUS.

Il n'y a pas, suivant nous, d'éloge plus suspect qu'un éloge exagéré, point d'hommage moins délicat qu'un dithyrambe emphatique, point de plus perfide admiration que celle qui ne sait pas s'imposer de limites. Mademoiselle Sophie Cruvelli vient de chanter le rôle de Valentine des *Huguenots* d'une manière assurément très remarquable; est-ce à dire qu'elle n'ait plus droit aux conseils des gens de goût, aux réserves sincères de la critique, aux sérieuses appréciations des esprits honnêtes et désintéressés? Pour être plus belle et mieux douée peut-être qu'aucune de celles qui ont été en possession de ce rôle à l'Opéra depuis la retraite de mademoiselle Falcon, pour avoir les épaules plus rondes que mademoiselle Poinsot, les traits plus agréables que madame Viardot, la voix meilleure que madame Stoltz, est-ce à dire pour cela que son talent soit sans défaut, sans faiblesses, à l'abri de tout reproche, au-dessus de tout éloge? Le plus haut sommet de l'art est-il atteint par cette Valentine nouvelle? Par elle l'idéal est-il réalisé? Ne pouvons-nous rien concevoir de plus grand, de plus parfait, de plus sublime? Nos souvenirs eux-mêmes doivent-ils s'évanouir devant cet astre éblouissant? Ce serait en tous les cas témoigner d'une mémoire infidèle et d'une imagination médiocre. Mademoiselle Cruvelli a beaucoup à faire encore pour effacer dans l'esprit des vrais connaisseurs l'image de mademoiselle Falcon, beaucoup à étudier pour s'initier au même degré que madame Viardot aux secrets intimes de l'art musical, beaucoup à triompher d'elle-même et à modifier sa nature pour devenir une artiste dans toute l'acception du mot, libre des inspirations d'autrui, exempte des disparates que les professeurs divers consultés par elle imposent à son chant, maîtresse de sa voix, de ses traits, de ses mouvements, indépendante enfin de cet instinct d'imitation qui s'unit si singulièrement chez elle à la licence étourdie et fantasque.

A Dieu ne plaise que nous ayons la prétention ridicule d'être seul à savoir impartialement peser les défauts et le mérite de la nouvelle pensionnaire du Grand-Opéra; nous poussons au contraire la modestie à ce point de croire que bien d'autres auraient pu dire comme nous, et beaucoup mieux que nous la vérité, — s'ils avaient voulu la dire; — mais il ne nous paraît pas démontré que le silence ou l'enthousiasme frénétique des uns, doive imposer aux autres un enthousiasme de commande ou un silence calculé. Ce qu'en d'autres lieux on peut taire ou feindre de ne pas avoir vu, nous ne pouvons ici ni le dissi-

Digitized by Google

muler, ni le soustraire à l'évidence. Cette vérité que d'autres pensent tout bas, nous allons donc la dire tout haut, et en cela, nous avons la conscience d'être beaucoup plus utile à tous, à commencer par la cantatrice elle-même, que si nous imprimions ici des pages entières de points d'admiration.

Non, mademoiselle Sophie Cruvelli n'a pas touché aux hauteurs sublimes que l'on dit; non elle n'a pas atteint l'absolu de la perfection, l'idéal de la poésie; mais telle qu'elle se montre à nous, sous cet aspect nouveau de cantatrice française, chantant la musique française, jouant le drame-lyrique français, elle n'en est pas moins la femme la mieux douée qui ait abordé notre première scène depuis la fatale éclipse de mademoiselle Falcon. Il manque beaucoup de choses à mademoiselle Cruvelli pour qu'elle soit une artiste véritablement supérieure, mais elle a tout ce qu'il faut pour briller longtemps au premier rang, et pour tenir chez nous une place qui, il faut le dire, n'était plus remplie. On peut avoir la voix belle et sonore comme madame Tédesco, pure et suave comme l'Alboni, un talent étudié et savant comme madame Viardot, le feu sacré comme madame Stoltz, et ne tenir que très imparfaitement l'emploi redoutable de prima donna à notre Académie de Musique. Il faut un peu de tout cela pour y réussir complètement, et quelque chose encore, de la beauté. L'opéra français est un genre à part qui exige un mérite très complexe chez ses interprètes, et qui ne se contente ni d'un chant irréprochable, ni d'une grande énergie dramatique, ni d'une voix admirable, mais qui veut trouver tous ces éléments réunis chez une même personne, dût-elle altérer un peu, pour les posséder toutes, chacune de ses brillantes facultés. Ainsi, mademoiselle Cruvelli, sans être la première dans aucune des diverses branches de son art, a le bonheur de n'être inférieure dans aucune, et de les réunir toutes à un certain degré suffisant pour la rendre apte à saisir un sceptre que ses rivales ont trouvé trop lourd.

Mademoiselle Cruvelli est une agréable personne, taillée en belle paysanne allemande, armée de bras vigoureux, de pieds solides et d'une épaisse chevelure, telle enfin que nous aimons à nous figurer ces femmes cimbres, qui s'attelaient à la queue des cavales pour ne pas tomber aux mains des soldats de Marius. A coup sûr, les Vénus Callipige ou de Milo charmeront davantage les gourmets de l'art, les admirateurs de l'harmonie parfaite, les fervents adorateurs de la beauté souveraine et idéale de la Grèce; mais combien sont-ils ces esprits délicats, ces fins appréciateurs de la ligne pure et du front correct? Nous sommes dix mille contre un pour aimer mieux la bouche fendue, le nez en l'air, l'œil petit et encavé, la hanche lourde et épaisse, l'allure ondulante, la pose vulgaire et le sourcil peint. Les temps sont ainsi faits que les majorités font loi. Dix mille contre un, donc nous avons raison, et nous le proclamons hautement, de par ce droit nouveau du plus nombreux, une belle fille d'auberge vaut mieux que toutes les Vénus du monde. Elle a plus de saveur pour nous, plus de montant, plus de *ragout*, elle nous amuse davantage; et pour peu qu'à ces charmes naturels on ajoute un corset savant et une crinoline étudiée, c'en est fait, nous perdons la tête, nous disons toutes les absurdités, nous faisons toutes les folies du monde.

Ce que nous trouvons d'incontestablement supérieur chez mademoiselle Cruvelli, c'est son organe. Sa voix est un mezzo-soprano magnifique; elle est forte,

Digitized by Google

étendue et timbrée; elle a ce mordant qui pénètre et remue, cet accent de violence désordonnée qui déchire. Le son en est plein, égal, sans lacune dans le médium, sans trop d'acuité dans les registres élevés, sans trop de dureté dans les cordes basses. Cependant, lorsqu'elle abuse des touches extrêmes de ce clavier, ce qui n'arrive que trop souvent, sa voix devient aigre en haut et creuse en bas. Ce sont là des vices qui tiennent moins à l'organe lui-même qu'à la manière un peu abusive dont il est mis en œuvre. On sent déjà à travers cette voix jeune et fraîche la funeste empreinte laissée par la musique de Verdi. Mademoiselle Cruvelli s'est bien promis de ne plus chanter les partitions de ce maestro, mais, par hasard, n'en aurait-elle pas trop chanté déjà? Dans son commerce fréquent avec cette musique bruyante et saccadée, elle a contracté de funestes habitudes, et pour deux ou trois cris heureux qu'elle peut lancer par soirée, elle en pousse vingt qui ne retentissent qu'à l'oreille et laissent l'âme insensible, parce qu'ils sont déplacés, qu'ils n'expriment rien, ou franchissent la limite de la vérité dramatique. S'il suffisait pour atteindre à cette haute et merveilleuse expression de jeter sans choix et sans discernement des notes folles et brillantes, des éclats de voix stridents comme la trompette, ou de tirer du fond de la poitrine de ces accents caverneux qui étonnent et ravissent les longues oreilles de l'auditoire, à coup sûr mademoiselle Sophie Cruvelli serait la première cantatrice du monde. Mais là n'est pas le secret de l'art; il se dérobe mieux aux profanes afin de mieux se faire sentir aux initiés. L'art ne gît point dans ces écarts intempestifs, fussent-ils étincelants comme un soleil, ardents comme ses rayons; la plus belle voix du monde ne parle pas à mon cœur, si elle ne dit pas ce qu'il faut dire et comme il faut le dire; la plus fougueuse nature est impuissante à m'entraîner si ses élans ne sont pas vrais ou s'ils passent la mesure. Il ne suffit pas d'avoir de la verve, il faut en avoir à point.

Mademoiselle Sophie Cruvelli s'assimile aisément tout ce qu'elle voit et tout ce qu'elle entend; c'est peut-être là une faculté de second ordre, mais c'est encore une faculté. Instinctivement, sans parti pris, elle observe autour d'elle sans en avoir conscience, subit des impressions et les reflète avec fidélité. Ses airs dramatiques, ses regards profonds, ses accents ténébreux, ses gestes exagérés même, sont autant de reflets tantôt heureux, tantôt malheureux, suivant les circonstances; et comme elle a de la beauté, des yeux vifs, une voix superbe et le bras d'un excellent galbe, elle produit une certaine illusion et réalise un puissant effet. A la voir sur la scène, sombre, farouche et concentrée en elle-même, qui croirait avoir affaire à l'une des natures les moins sérieuses, les plus faciles à l'épanouissement et les moins simples pourtant qu'il soit possible d'imaginer? Toutes ces façons, tous ces airs passionnés qu'elle se donne, ne lui sortent pas de l'âme; elle les prend, elle ne les a pas. A la longue, l'œil le moins exercé finit par apercevoir les ressorts qui font mouvoir cette capricieuse et charmante personne. Ce n'est pas une poupée cependant, c'est une femme en chair et en os, une bonne grosse allemande pleine d'entrain, pleine d'insouciance, qui reproduit assez bien la passion qu'elle a perçue sans trop la comprendre, et qui redit avec tous les avantages dont la nature l'a douée, les inspirations que les autres lui dictent.

Souvent à côté, et plus souvent encore au-delà de la vérité dramatique,

Digitized by Google

lorsqu'elle s'abandonne à elle-même, mademoiselle Sophie Cruvelli est en revanche une fort belle et très puissante cantatrice, quand elle devient docile élève d'un bon maître, et qu'elle astreint sa volonté capricieuse à la volonté plus juste et plus nette d'un esprit supérieur. Si un artiste consommé, un véritable artiste peut obtenir assez d'ascendant sur elle pour lui imposer en quelque sorte sa propre pensée, alors mademoiselle Cruvelli pourra s'élever, portée par ses admirables qualités, jusqu'à un très haut degré d'expression et presque d'originalité; à quelques-uns même qui n'apercevront pas le défaut de la cuirasse, elle pourra sembler parfaite, sublime, et c'est ainsi que nous la croyons volontiers destinée à poursuivre dans d'autres rôles le succès qu'elle vient d'obtenir dans celui de Valentine. A vrai dire, cette Valentine n'est pas de la meilleure lignée, et sa distinction peut être mise en doute par les femmes qui sentent encore du sang bleu couler dans leurs veines; mais le Raoul que représente M. Gueymard n'est pas homme à s'en apercevoir, et le sang bleu n'est pas commun dans les fauteuils de nos théâtres. Valentine est bien habillée, elle marche en se berçant sur la hanche, elle dit bien: « Je t'aime », comme le perroquet du *Rossignol*, que voulez-vous de plus? Tout le monde l'admire, et en effet elle est admirable. Quatre professeurs autour d'elle lui ont soufflé leur mot dans l'oreille: l'un pour la prononciation, l'autre pour la démarche, un troisième pour le rhythme, un quatrième pour le phrasé et les nuances. C'est ce dernier qu'elle a le mieux écouté, et peut-être n'a-t-elle pas eu tort de lui prêter sa plus large part d'attention; c'est à cet art délicat des nuances, à ces traits originaux et d'un goût parfait que M. Eckert a dessinés pour elle, à cette ampleur qu'il a su donner à son style, que mademoiselle Cruvelli doit les plus chauds applaudissements et les plus belles couronnes qui l'ont accueillie. Interprète fidèle de la pensée d'un maître, elle se l'est appropriée, et elle la rend avec un talent hors ligne qui fait de la traduction un véritable original.

Elle a ouvert également une oreille attentive aux conseils de M. Moreau-Sainti sur la manière de parler le français en chantant. Sa prononciation, que l'on aurait pu craindre embarrassée dans les labiales tudesques, se développe, au contraire, avec une certaine clarté, sinon avec une pureté irréprochable. Mais le professeur de geste et de maintien semble avoir perdu son temps et son latin à faire la leçon à cet enfant terrible de la Germanie. Le geste a gardé sa brusquerie primitive, la démarche son allure, tantôt d'une lenteur mal calculée, et tantôt d'une précipitation désordonnée. En général, mademoiselle Cruvelli a une tendance à tout exagérer, aussi bien la retenue que le laisser-aller, et voilà surtout pourquoi le cachet de la vérité et le naturel manquent à son talent. Quant au professeur de rhythme, c'est lui qui a le plus vainement dépensé ses soins et ses peines; il a eu affaire à une tête qui subit volontiers toutes les empreintes, mais qui obéit difficilement à la règle. Or, le rhythme, en musique, c'est la règle par excellence, la règle mathématique : rien n'est moins rêveur, ni moins mathématique à la fois, que cette tête venue d'un pays où l'on est habituellement l'un ou l'autre. Le chant de mademoiselle Cruvelli, inégal et inconstant dans sa marche, déconcerte singulièrement l'orchestre de l'Opéra. Par moments il faut l'attendre, parce qu'il est resté suspendu sur un son filé ou sur une note sensible; dans d'autres, il faut s'élancer

Digitized by Google

à sa poursuite à travers les blanches transformées en doubles-croches. Ici, c'est une mesure à trois temps qui perd un temps en chemin, là un mouvement de *six huit* qui prend un pied de plus pour courir plus vite. Munie de poumons excellents et d'une respiration à toute épreuve, mademoiselle Cruvefli s'arrête avec plaisir sur des tenues de longueur démesurée, ou bien elle entasse dans un seul intervalle de respiration toutes les notes qui lui tombent sous la dent. Cette faculté qu'elle a de pouvoir ne respirer qu'à des époques éloignées, lui fait bouleverser toutes les lois de l'art musical, et nuit beaucoup, qu'elle le sache bien, à la pureté et au style de son chant.

Malgré ces défauts, qu'une critique qui ne se vante pas d'être flatteuse, devait signaler à ses lecteurs et aussi à la cantatrice qu'elle estime et qu'elle aime, il faut reconnaître que mademoiselle Sophie Cruvelli est une très belle et très éminente Valentine, la plus éminente et la plus belle, nous l'avons dit, que l'on ait vue depuis mademoiselle Falcon. Maintenant que nous avons fait toutes nos réserves, cet éloge ne paraîtra pas suspect, et nous ajouterons que c'est grand plaisir pour les dilettantes, s'il en est encore, pour les gens de goût, si gens de goût il y a, pour tout le monde enfin, ce qui constituera toujours un public assez nombreux, grand plaisir de la voir, de l'entendre et de l'applaudir. Les progrès que ce début constate chez elle, depuis qu'elle a quitté le Théâtre-Italien pour notre première scène, sont une preuve nouvelle de cette heureuse transformation que notre Grand-Opéra sait faire subir aux sujets bien doués qu'il convie à ses fêtes, et justifierait suffisamment les artistes des tentatives qu'ils font tous pour y venir prendre leurs lettres de grande naturalisation. Aucun d'eux n'en sort comme il y est entré, et si tous n'y ont pas conquis le talent et la renommée, tous y ont appris quelque chose, ne fût-ce qu'à marcher et à porter un costume.

Je ne sais trop ce que M. Bressant pourra apprendre à la Comédie-Française, où il entre le mois prochain avec le titre de sociétaire, mais, à coup sûr, il y vient trop tard pour sa gloire et pour nos plaisirs les plus délicats. Nous nous faisons fête de voir ce brillant acteur dans le répertoire classique, sans espérer, toutefois, qu'il puisse galvaniser ce théâtre que l'on mène doucement à sa perte, en dépit des excellents comédiens qui peuplent son foyer. Ce ne sont pas non plus des comédies comme *Romulus* qui remettront à flot cette barque désemparée. Ce petit acte de M. Alexandre Dumas ne vaut pas le *Mari de la Veuve*; il est moins délicat, sinon moins amusant et moins spirituel. L'auteur dit l'avoir fait en une nuit; une nuit, c'est long sans doute, pour un homme qui se pique d'écrire cinq actes en trois jours. Mais le temps ne fait rien à l'affaire; si *Romulus* était un chef-d'œuvre, une seconde nous suffirait pour le dire.

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

I. Histoire de Constantinople, par M. B. Poujoulat. — II. Les Hollandais au Brésil, par M. P. M. Netscher. — III. La Conformité du langage français avec le grec, de H. Estienne, par M. L. Feugère. — IV. Les Cartulaires de l'évêché et du chapitre de Saint-Étienne de Châlons-sur-Marne, par M. Ed. de Barthélemy. — V. De la Fièvre typhoïde et du Typhoïdisme, par le Dr Cayol.

Ainsi que le fait observer avec raison M. B. Poujoulat, dans la courte préface qui précède son *Histoire de Constantinople* [1], cette histoire n'avait jamais été écrite jusqu'ici pour la majeure partie du public, pour ces lecteurs nombreux, qui n'ont ni le temps ni les moyens d'aborder les grands ouvrages, et qu'épouvante la pensée de parcourir trente ou quarante volumes pour acquérir, sur un point quelconque des annales de l'humanité, des connaissances qui pénètrent un peu au-delà de la superficie.

A part donc le mérite réel qui se rencontre dans l'*Histoire de Constantinople*, il y a lieu déjà de savoir gré à M. Poujoulat de son intention et du considérable dépouillement de matériaux auquel il s'est livré. Les historiens byzantins, nos vieux chroniqueurs français, l'anglais Gibbon, M. de Hammer, avec sa vaste et si érudite *Histoire de l'Empire ottoman*, sont les guides principaux qu'il a suivis depuis la période la plus ancienne jusqu'aux temps modernes; pour ceux qui sont postérieurs au traité de Kaïnardjé, en 1774, où s'arrête l'ouvrage de M. de Hammer, les mémoires, les journaux, les pièces diplomatiques lui ont fourni une abondante moisson où il n'avait qu'à choisir.

Les temps fabuleux de Byzance, qui doit, suivant ces légendes qui s'attachent toujours aux grandes choses comme aux grands hommes, son origine à un fils de Neptune et de Coroëssé, à Byzas, n'occupent que fort peu, on l'imaginera sans peine, l'historien de Constantinople; il passe rapidement sur toute cette époque qui précède la domination romaine, sur la domination romaine elle-même, jusqu'au jour où les deux lambeaux de l'Empire des Césars formèrent deux vastes Empires et où Byzance devint la résidence des successeurs de Constantin. C'est là, en effet, que commence l'importance politique véritable de Constantinople dont le rôle n'a fait que grandir depuis. Sentinelle avancée de l'Europe vers l'Asie qu'elle regarde du haut des sept collines sur lesquelles elle est assise de même que Rome sa sœur aînée, réunie à un autre monde plutôt qu'elle n'en est séparée par un étroit bras de mer, Constantinople a dû se trouver et s'est trouvée mêlée à tous les événements qui ont agité deux

[1] Paris. — Amyot, 1853; 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

parties du monde. C'est par elle que l'Occident se précipite sur l'Orient au moment des croisades; c'est vers elle que reflue la marée montante de l'islamisme vainqueur : Nouvelle-Grenade, elle devint, le 29 mai 1453, la capitale des enfants de Mahomet.

La domination turque, qui compte aujourd'hui quatre siècles de durée, est celle sur laquelle M. Poujoulat a porté principalement son attention et ses efforts; et l'on peut considérer, jusqu'à un certain point, tout ce qui précède cette portion de son ouvrage comme une introduction, large et complète il est vrai. L'intérêt du livre est donc dans sa seconde partie, et les préoccupations causées par les événements contemporains ne permettaient guère qu'il en fût autrement. L'organisation de l'Empire turc lors de son établissement définitif en Europe, l'administration de Mahomet II et de ses héritiers jusqu'à Mahmoud II, les guerres si nombreuses des sultans, leurs tentatives pour pénétrer plus profondément au cœur de l'Europe, les traités qu'ils ont imposés et ceux qu'ils ont subis depuis les premières relations diplomatiques avec les puissances chrétiennes, qui eurent lieu sous Bajazet II et à l'occasion de la mort de Djem ou Zizim, son frère, jusqu'au traité de Hunkiar-Kelessi, forment les points les plus saillants et les plus dignes d'intérêt de l'*Histoire de Constantinople*, qui est bien plutôt l'histoire de l'Empire ottoman.

M. de Hammer, en résumant le volumineux ouvrage qu'il a consacré au même sujet, a divisé les fastes de la Turquie en sept périodes nettement tranchées : la première de ces périodes, remplie par un progrès ininterrompu, commence à l'origine de la monarchie ottomane et s'étend jusqu'à la prise de Constantinople; l'agrandissement par la conquête et l'affermissement en Europe, jusqu'à l'an 1520, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de Soliman, le Législateur ou le Magnifique, forme la seconde, et la troisième, marquée par le plus haut point de grandeur et de puissance où parvint jamais la domination turque, finit le 7 octobre 1571, à cette bataille de Lépante où s'illustra le fils de Charles-Quint.

La quatrième période, la première de la décadence, s'ouvre sous Mourad III, continue sous Mourad IV, malgré la politique sanguinaire de ce prince, et est suivie d'une période plus désastreuse encore, où l'anarchie acquiert des proportions qui menacent jusqu'à l'existence de l'Empire.

L'administration du grand-vizir Mohammed-Keprilu et de ses enfants communique alors à la Porte une nouvelle vigueur; elle se relève de ses pertes et de ses fautes, mais ce n'est pas pour longtemps, et le traité de Carlowitz (1699) donne le signal de ce que M. de Hammer appelle la période de décadence. — Mais M. de Hammer, nous l'avons dit plus haut, n'a conduit son ouvrage que jusqu'au traité de Kaïnardjé; aussi M. Poujoulat, qui ne s'arrête qu'en 1840, ajoute-t-il en terminant deux nouvelles phases à cette énumération, deux périodes, la huitième et la neuvième : l'une, qu'il intitule « des défaites et des » humiliations, depuis le traité de Kaïnardjé jusqu'au traité d'Andrinople (1829) »; l'autre, « celle des réformes et de l'abaissement continu, depuis le traité » d'Andrinople jusqu'à la mort de Mahmoud II. »

Si nous avons cru devoir reproduire ici cette espèce de table des matières de l'un et l'autre ouvrage, c'est qu'elle nous a paru fournir une idée fort complète du travail de M. Poujoulat, travail satisfaisant en général, mais auquel on pourrait adresser un reproche assez singulier, celui d'avoir été trop peu

Digitized by Google

partial pour le peuple dont il écrivait l'histoire; il le considère exclusivement avec des idées occidentales et européennes, de là, en plus d'un cas, proviennent des jugements qui ne nous semblent point inattaquables au point de vue d'une saine critique.

— Au mois de janvier de l'année 1500, deux lieutenants de Colomb, Vincent Yanez Pinzon et Diego de Lepe, mettaient le pied, presque simultanément, à l'embouchure de la rivière des Amazones et découvraient ainsi cette vaste contrée que l'amiral portugais Pedro Alvarez Cabral, quelques mois plus tard, appelait Santa-Cruz et à laquelle les Français donnèrent ensuite le nom de *Terre du Brésil* (bois de teinture), ou, simplement de Brésil qu'elle a conservé depuis.

Cette riche province suivit la destinée du Portugal; elle passa en même temps que lui au pouvoir des Espagnols, et la guerre acharnée qui régnait entre l'Espagne et les Provinces-Unies lui valut les premières visites des Hollandais, visites à main armée et dont le but était double : conquérir un précieux butin et nuire d'autant au souverain catholique. C'est ce double motif également qui fit naître, en Hollande, la Compagnie des Indes-Occidentales; la guerre plutôt que le négoce fut d'abord sa destination; elle tira ses premiers revenus bien moins de ses rares transactions que de ce qu'elle arrachait de vive force à l'ennemi; ses navires étaient plutôt des corsaires que des bâtiments de commerce. Les lettres-patentes du 3 juin 1621 qui instituaient la Compagnie et établissaient son droit exclusif de trafiquer pendant vingt-quatre ans, en Afrique, avec toutes les régions situées entre le tropique du Cancer et le cap de Bonne-Espérance, en Amérique, avec la terre ferme et les îles, depuis Terre-Neuve jusqu'au détroit de Magellan, et, en outre, avec les terres australes, comprises entre le cap de Bonne-Espérance et la côte orientale de Nouvelle-Guinée, lui donnaient de tels priviléges et lui assuraient de tels secours de la part des États qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans la Compagnie une sorte d'avant-garde toujours prête à harceler les ennemis des Provinces-Unies et surtout des Espagnols.

M. P. M. Netscher, dans son livre intitulé *les Hollandais* au Brésil[1], expose avec beaucoup de clarté toute cette histoire de la Compagnie qui est la même, en réalité que l'histoire de la puissance hollandaise dans le Nouveau-Monde. L'ouvrage est d'autant plus intéressant pour nous que la plus grande partie des livres publiés jusqu'ici sur cette période historique et les faits qu'elle embrasse ne l'ont guère été qu'en Hollande ou en Portugal, et, en très grande majorité, n'ont jamais été traduits en français. L'histoire de M. Netscher, quoique imprimée en Hollande et dédiée à S. M. don Pedro II, Empereur du Brésil, est écrite en français. « J'ai dû, dit l'auteur en rendant hommage à » l'universalité de notre langue, j'ai dû avoir recours à la langue française » pour mieux faire connaître à l'étranger les actions de nos ancêtres et les » péripéties de la lutte au Brésil... » — C'est cette même raison qui a altéré aussi le titre du volume, qui y a fait figurer le mot *Hollandais* au lieu du mot *Néerlandais*, plus exact et plus juste, puisque sous ce nom sont compris les habi-

[1] La Haye, 1833. 1 vol. gr. in-8°. — Se trouve à Paris, chez Benj. Duprat.

Digitized by Google

tants de toutes les provinces des Pays-Bas, tandis que l'autre ne devrait logiquement s'appliquer qu'aux seuls citoyens de la province de Hollande.

Les Hollandais donc, — car nous aurions mauvaise grâce à ne point accepter la dénomination de M. Netscher, — les Hollandais, sous les ordres des amiraux Jacob Willekens et Pieter Heyn, s'emparèrent, en 1624, de San-Salvador, qui, l'année suivante, il est vrai, leur fut repris par les Espagnols et les Portugais. Mais cette victoire des anciens possesseurs du sol ne fut que locale; chaque jour amenait un nouveau succès pour la Compagnie, pour cette prodigieuse Hollande qui commençait alors de régner sans rivale sur les mers, qui, dans l'espace de quatorze années, avait équipé huit cent six vaisseaux, montés par soixante-sept mille matelots et soldats.

Cependant, les dépenses énormes qu'avaient nécessitées de pareils efforts avaient obéré la Compagnie et lui firent changer sa politique; lasse de piller et de conquérir, elle songea à établir dans ses conquêtes une administration et un gouvernement régulier; en 1635, quatre des capitaineries du Brésil avaient reconnu la suprématie hollandaise et s'y étaient soumises, on jugea le moment favorable pour opérer un changement dans la direction des affaires, et l'assemblée des dix-neuf directeurs, avec l'assentiment et sur la recommandation des Etats-Généraux et du stathouder Frédéric-Henri, investirent le parent de ce prince, Jean Maurice, comte de Nassau, de la charge de gouverneur général du Brésil hollandais, avec des pouvoirs très étendus.

Cette sorte de règne de Jean Maurice fut l'apogée de la puissance des Hollandais au Brésil, l'instant où tout à la fois elle fut la plus étendue et où elle parut avoir le plus de solidité. Les revenus de la colonie, consistant principalement en dîmes du produit des cent soixante sucreries en activité, suffisaient presque aux frais d'une guerre à peu près incessante, mais ce qui manquait surtout à la colonie, c'était des habitants à ajouter à sa trop faible population, amalgame de Portugais, d'Espagnols, d'Indiens, de nègres, et en très petit nombre, de Hollandais. Jean Maurice ne cessait de solliciter l'envoi de colons de la métropole; ces colons ne lui arrivèrent jamais. Les directeurs et les actionnaires de la Compagnie s'engageaient peu à peu dans la voie des économies mal entendues qui ne devaient pas tarder à amener la chute de sa puissance, et, un peu plus tard, sa ruine complète. La retraite du comte de Nassau, qu'ils provoquèrent, en fut le premier symptôme; il revint en Europe après sept ans de gouvernement, et lorsqu'avait déjà retenti le nom de Vieira, le « libérateur du Brésil ».

Joam Fernandès Vieira, un de ces hommes dont chaque peuple, suivant la remarque de M. Netscher, ne compte qu'un ou deux dans son histoire, consacra à l'indépendance de son pays son bras, sa fortune, son âme tout entière. Fermier des droits sur les sucres de la Compagnie occidentale, échevin de la capitale qu'avait fondée Jean Maurice, sa position lui permettait de pénétrer les vues de ceux qu'il ne cessa de considérer comme des ennemis, d'apprécier leurs ressources. Il prépara pour le Brésil de nouvelles vêpres siciliennes, mais, heureusement pour l'honneur de son nom, le secret du complot fut trahi, Vieira eut le temps de s'enfuir et changea son poignard contre une épée. Le 3 août 1645, auprès de Monte das Tabocas, il livra sa première bataille et remporta sa première victoire. Le « gouverneur de la liberté »

Digitized by Google

(c'est ainsi que les Portugais avaient surnommé Vieira), avait donné le signal, sa voix fut entendue, son exemple suivi. La lutte qu'avait paralysée la main énergique et habile de Jean Maurice de Nassau se réveilla sur de plus grandes proportions; l'heure de la revanche et de l'émancipation avait sonné; de tous côtés les Hollandais furent forcés de reculer. Le 26 janvier 1654, le Recife, leur dernier boulevard, capitulait, et, le lendemain, en qualité de commandant de l'avant-garde, Vieira avait l'honneur d'y entrer le premier et d'en prendre possession. Aux titres que lui avait décernés l'enthousiasme de ses compatriotes Vieira joignit celui de « Restaurateur de l'Eglise en Amérique, que lui conféra un bref du Pape Innocent X. « Ce n'était pas trop payer, sans » doute, dit M. Netscher en terminant son impartiale histoire, les services, la » valeur et le désintéressement de cet homme extraordinaire que le Brésil » peut placer avec orgueil au rang de ses plus grands citoyens ».

— M. Léon Feugère que la publication des deux volumes de Morceaux Choisis des classiques français avait un instant détourné de ses recherches de prédilection qui portent sur les hommes et les œuvres des temps voisins de la Renaissance, ne s'est pas plutôt trouvé libre de ce souci, qu'il est revenu avec empressement à ses chères occupations. L'éditeur et l'annotateur des *Œuvres de la Boëtie* et de la *Précellence du langage français* a encore choisi, cette fois, pour sujet d'étude Henri Estienne et sa *Conformité du langage français avec le grec*[1].

Il est fort inutile de s'étendre sur le mérite de l'écrivain que Nodier qualifiait « l'un des hommes les plus doctes et les plus ingénieux, un esprit naturel » et fin, qui embrassa tout et réussit dans tout, qui rendit populaire la science » et l'embellit des grâces du style »; que M. Ampère désigne comme « l'un » des prosateurs les plus spirituels du seizième siècle »; que M. Villemain enfin, ce juge si pur, appelle « le plus profond de nos philologues » et qu'il range parmi ceux « qui ont rénové notre langue ». Ce n'est donc ni Estienne ni sa *Conformité du langage français avec le grec* que nous voulons recommander ici, mais l'*Essai sur Henri Estienne*, placé par M. Feugère en tête de cette réimpression.

Cet *Essai*, assez étendu pour former à lui seul un ouvrage, est à vrai dire une histoire de la littérature française au seizième siècle. Henri Estienne, toute cette dynastie même des Estienne, si justement célèbres comme imprimeurs, comme écrivains, comme éditeurs excellents des auteurs grecs et latins, y figure au premier plan, mais elle ne figure pas seule; quiconque avait ou se faisait un nom dans les lettres à cette heure d'une si grande activité intellectuelle, se groupe autour d'eux et prend place dans le tableau : ce sont les Scaliger, Isaac Casaubon, Juste Lipse, Erasme, les Manuce, ces rivaux italiens des Estienne, et tant d'autres de qui la mémoire moins heureuse n'a pas surnagé.

Pour M. Feugère, il est aisé de s'en apercevoir, ce sont là de vieilles connaissances et dans le commerce desquelles il a vécu. Toutes leurs œuvres lui sont familières, il s'est abreuvé à toutes ces sources, aux plus oubliées au-

[1] Paris, 1853, 1 vol. in-12.

Digitized by Google

jourd'hui comme à celles dont on a conservé le souvenir. L'érudition de bon aloi qu'il y a puisée s'allie dans l'*Essai* à une critique incisive, déliée, de libre allure, et à laquelle on ne saurait reprocher que de s'être quelquefois un peu trop adoucie quand elle avait à s'en prendre au principal personnage, à Henri Estienne, — propension du reste assez facile à concevoir, à excuser aussi en pareil cas, quand la bibliographie côtoie le panégyrique. En somme, et à cette paille près, l'*Essai* de M. Feugère est excellent et prépare à merveille à la lecture des piquants ouvrages de l'un des pères de notre littérature.

— En publiant les *Cartulaires de l'évêché et du chapitre de Saint-Etienne de Chalons-sur-Marne*[1], M. Edouard de Barthélemy, bien que s'occupant plus spécialement d'une question locale, apporte néanmoins des éléments assez importants pour l'histoire ecclésiastique de la France, car, si le pouvoir des évêques dans leurs diocèses, leurs prérogatives, leur part dans la juridiction temporelle, les luttes qu'ils eurent à soutenir tantôt contre les seigneurs féodaux, les communes et les bourgeois, tantôt contre les chapitres, ne furent pas partout les mêmes, toutes ces choses eurent du moins, en divers lieux, beaucoup d'analogie; l'histoire de l'évêché de Châlons-sur-Marne peut contribuer sous ce rapport à éclaircir certains points restés obscurs, à projeter sur d'autres une plus vive lumière.

Le siége de Châlons-sur-Marne est l'un des plus anciens de la France, en laissant même de côté saint Memmie, apôtre de la Champagne, et ses successeurs qui l'occupèrent à une date incertaine; son histoire remonte à l'an 409 avant saint Alpin de Béthune. Saint Alpin, s'il faut en croire la légende, sauva son pays d'une ruine imminente; lors de l'invasion des Huns, loin de fuir devant Attila, il alla au devant de lui et en obtint le salut de sa ville épiscopale et la liberté des captifs que les barbares gardaient sur le Mont-Aimé. Sept siècles plus tard, Guillaume-le-Vénérable, ou Guillaume de Champeaux, l'ami de saint Bernard, le maître d'Abailard qui l'appelait « le principal docteur du siècle, » fut l'un de ses successeurs. Mais si Châlons eut ses prélats savants, comme la plupart des évêchés de France au moyen-âge, elle eut aussi ses prélats guerriers; le dernier de ceux-là fut Regnauld Chauveau, tué en 1356 à la journée de Poitiers, où il commandait la cavalerie française.

M. de Barthélemy, du reste, qui se proposait d'étudier l'histoire des institutions et non celle des hommes, passe sans s'arrêter, pour ainsi dire, sur cette chronologie des évêques de Châlons, offerte d'ailleurs par un assez grand nombre d'ouvrages en tête desquels il convient de rappeler le tome IX de la *Gallia Christiana*. La situation sociale et politique du prélat et de l'évêché, voilà le véritable but de ses recherches. Ses chapitres sur l'élection, l'installation et la juridiction de l'évêque, sur les arts et métiers, sur les droits perçus sur les denrées vendues au ban de l'évêque, sur l'organisation et les anciens usages du chapitre, renferment, malgré leur brièveté et leur concision, quelquefois un peu trop grandes, des particularités curieuses et pleines d'un véritable intérêt. La matière principale en a été fournie à l'auteur par trois cartulaires, le grand et le petit cartulaires de Saint-Étienne, et le cartulaire de

[1] Châlons-sur-Marne, 1852; 1 vol. in-12.

Digitized by Google

l'évêché. Le premier de ces recueils, dont M. de Barthélemy donne des extraits sous le titre de *documents* à la fin de son volume, remonte au douzième siècle; il a été copié sur des titres *vetustate pœnè consumpta* par le chantre (*cantor*) Warin; le second, moins ancien, ne date que du commencement du quatorzième siècle; quant au dernier, le cartulaire de l'évêché, il est de plusieurs mains différentes, et s'étend du treizième au quinzième siècles.

L. C. DE BELLEVAL.

—

Molière aurait lu avec plaisir la brochure : *De la Fièvre typhoïde et du Typhoïdisme*[1], faite à l'usage des gens du monde par un médecin éminent qui est en même temps un écrivain de goût et ne dédaigne pas d'être un homme d'esprit. M. le docteur Cayol est l'habile et courageux champion de la médecine spiritualiste contre les doctrines de la médecine matérialiste, qui tend à prévaloir depuis Broussais. Deux mots d'abord sur cette école. Autrefois, grâce aux travaux de Pinel, les fièvres continues avaient été rangées en six ordres, et l'on reconnaissait les fièvres inflammatoires, bilieuses, muqueuses, etc. Cette qualification, basée sur les symptômes, et qui avait l'avantage d'indiquer la nécessité de différencier le traitement suivant la diversité de ceux-ci, fut combattue par Broussais, qui, de toutes les fièvres, ne fit qu'une seule maladie qu'il nomma gastro-entérite, ce qui voulait dire inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac et de l'intestin. Ce système, grâce à son auteur, qui avait autant de charlatanisme que d'esprit, eut un succès fou. Cela se comprend. Il était commode pour le médecin, puis il plaisait au public, qui aime assez les mots qu'il ne comprend pas; on était flatté de pouvoir dire : Je viens d'avoir une gastro-entérite.

Pourtant, comme il n'y a que la vérité qui ne change pas, le système de Broussais finit par passer de mode; mais il avait conduit son auteur à une haute position, et comme on abandonne difficilement un système qui mène à la fortune, les partisans de cette école finirent par découvrir le typhoïdisme, et par se personnifier en M. Louis, le Christophe Colomb de la fièvre typhoïde. Ceux qui auraient eu des gastro-entérites sous la dynastie Broussais eurent des fièvres typhoïdes sous la dynastie Louis. En guérit-on plus? Hélas, non.

M. le docteur Cayol a pris pour devise de son écrit un axiome dont tous ceux qui ont fait de la médecine pratique reconnaîtront la vérité : « Les systèmes, en médecine, sont les idoles auxquelles on sacrifie des victimes humaines. » Il est vrai que les prêtres des idoles avaient leur part des victimes consacrées. Ce n'est pas avec un système qu'on guérit. C'est par l'observation exacte des symptômes, l'appréciation de la constitution générale au moment de la maladie, celle du tempérament particulier du malade et des ressources qu'on peut trouver en lui, et l'appropriation de la méthode curative à la maladie. C'est à ces conditions que le médecin interviendra utilement, dans ce duel entre la vie et la mort qui se livre chez l'homme pour lequel on l'appelle.

[1] Par le docteur Cayol, ancien professeur de clinique de la Faculté à l'hôpital de la Charité de Paris.

Digitized by Google

Est-ce là ce qu'ont fait les partisans du typhoïdisme? Point du tout. M. le docteur Louis s'est astreint à faire pendant six ans toutes les autopsies des maladies aiguës du service de M. Chomel, à les soumettre à une analyse numérique, et, de la somme de ces chiffres, il conclut que le siége de ces maladies appelées, suivant lui, mal à propos, fièvres essentielles, réside dans l'ulcération des plaques élliptiques de l'intestin grêle.

Après avoir démontré l'inanité de cette prétendue découverte, et avoir mis M. Louis en contradiction avec lui-même, M. Cayol lui prouve qu'il peut y avoir une différence considérable entre un grand *anatomo-pathologiste* et le médecin qu'on appelle utilement au lit du malade. A quoi aboutissent les savantes observations de M. Louis? Est-ce à une méthode curative? Non, mais à une classification. Il a expérimenté les traitements les plus divers sur des malades qu'il a partagés impartialement en catégories numériques et égales : à ceux-ci les saignées; à d'autres les évacuants; à ceux-là l'opium; aux derniers les toniques. Jusqu'ici les résultats n'ont été satisfaisants qu'à l'amphithéâtre. Ainsi, grâce au progrès, on est arrivé à conclure qu'on pouvait traiter indifféremment la fièvre typhoïde par les saignées, les toniques, les purgatifs, l'opium, voire qu'on pouvait ne pas la traiter du tout. Molière et Lesage riraient bien, s'ils vivaient.

On comprend qu'en présence d'une semblable doctrine, M. le professeur Cayol, dont on regrettera toujours les leçons de clinique, ne pouvait rester muet. Si ce n'était, comme il le dit lui-même, maint gros volume dont on ne veut pas arrêter le débit, le typhoïdisme serait mort; mais, quoi qu'il fasse, il agonise, il cherche à se transformer; et la brochure de M. Cayol, qui sait donner de l'esprit à la science, doit lui porter un rude coup chez les gens du monde, qui auront peut-être l'indiscrétion de préférer à la médecine qui classifie le scalpel à la main, celle qui s'occupe de guérir.

CHARLES BABAULT,
Docteur en médecine.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Paris. — Imprimerie de E. Brière, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

DÉCEMBRE 1853 ET JANVIER 1854.

ÉTUDES MORALES SUR LE XIXe SIÈCLE : I. L'IDOLATRIE HUMANITAIRE, par M. E. CARO 5
HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI, DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS (suite), par M. DE VIDAILLAN. . 24
ÉTUDES SUR L'ART JUDAIQUE (suite), par M. F. DE SAULCY . . . 64, 380
POÈTES CONTEMPORAINS DE L'ANGLETERRE : WORDSWORTH, par M. L. ÉTIENNE 87
LE PARADIS TERRESTRE, Roman (suite et fin), par M. MÉRY . . 123, 241
LES THÉATRES ET LES ARTS, par MM. E. GUINOT, LÉON KREUTZER et A. DE CALONNE 147, 310, 476, 635
BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL, par M. ANDRÉ BOUCARD 152, 480
LES PREMIERS SIÈCLES DE LA CHARITÉ, par M. le comte FRANZ DE CHAMPAGNY 161, 321
LES ÉTATS-UNIS IL Y A QUARANTE ANS (suite et fin), par M. le comte DE CARAMAN. 183
ESQUISSES PORTUGAISES : I. LISBONNE, par M. H. DE PÈNE. . . . 211
LES RUINES DE NINIVE ET DE BABYLONE (de M. Layard), par M. le comte AD. DE CIRCOURT. 272, 592
LETTRES CRITIQUES SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE : II. par M. LERMINIER. 298
BIBLIOGRAPHIE, par MM. L. C. DE BELLEVAL et CH. BABAULT. 316, 485, 640
SAINT THOMAS BECKET DE CANTORBERY, par M. E. DE BONNECHOSE 347
ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, par M. A. NETTEMENT. . 404
BRUXELLES, par M. A. DE CALONNE. 426
SCÈNES DE LA VIE DES INDIENS, par M. XAVIER EYMA. 453
CHARLET, SA VIE, SES LETTRES ET SES ŒUVRES, par M. le colonel DE LA COMBE 489
POÉSIE : A M. L'ABBÉ P.-C. ROUX, par M. J. REBOUL 513
LES LÉGENDES BIBLIQUES DES MUSULMANS, par M. X. MARMIER. . 516
LE ROMAN INTERROMPU (Nouvelle), par M. E. GUINOT 544
SOUVENIRS CONTEMPORAINS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (de M. Villemain), par M. L. VITET 580
PEINTURE SACRÉE : LES FRISES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL, par M. A. DE CALONNE. 617

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

PARIS, IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE, RUE SAINTE-ANNE, 55.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google